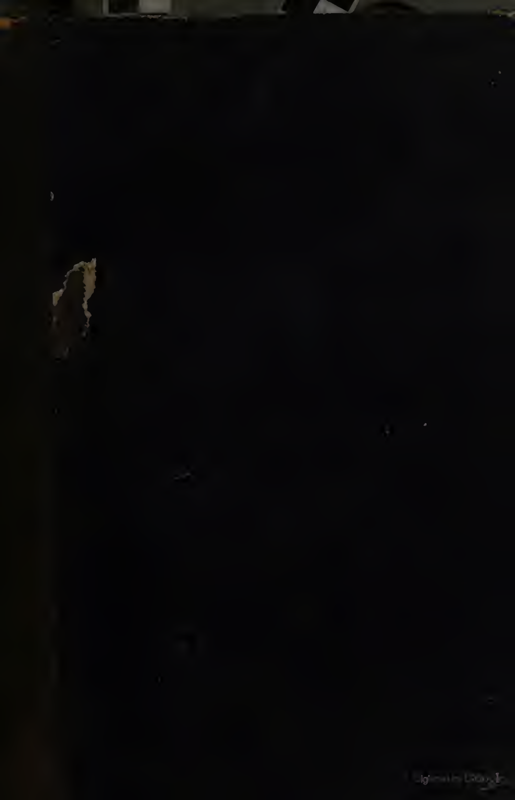




HISTOIRE

D'ALLEMAGNE.

HISTOIRE

D'ALLEMAGNE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A L'ANNÉE 1838;

PAR KOHLRAUSCH,

ANCIEN PROFESSEUR, INSPECTEUR GÉNÉRAL DE TOUTES LES ÉCOLES SUPÉRIEURES DU ROYAUME DE HANOVRE;

TRADUITE DE L'ALLEMAND SUR LA ONZIÈME ÉDITION.

PAR A. GUINEFOLLE.



Bruxelles,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET COMPAGNIE.

1839.



PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Quand on considère que les deux peuples d'Allemagne et de France sont pour ainsi dire jumeaux, puisqu'ils ont à peu près la même origine, ont été assez longtemps gouvernés par un même empereur et plus longtemps encore régis par les mêmes institutions, il devient extrêmement curieux d'étudier l'enchaînement des événements qui ont conduit l'un des deux à une monarchie absolue par laquelle les comtes et les ducs ont été écrasés, tandis que l'autre a vu se développer chez lui une aristocratie puissante qui a fini par renverser l'empire. Mais, si l'on considère que ces deux peuples se touchent sur une lisière de deux cents lieues qu'ils se sont disputée pendant plus de mille ans, sans que même la contestation soit entièrement vidée au fond des cœurs; que toutes les rues de la capitale retentissent de sons allemands, tandis qu'une foule de Français parcourent les pays au delà du Rhin; que toutes nos librairies sont aujourd'hui remplies des produits de l'Allemagne, depuis que l'élite de sa jeunesse accourt ici faire connaître sa littérature dans des cours publics et au milieu des premières familles : alors on doit s'étonner de ne pas trouver encore en France une histoire élémentaire d'Allemagne à mettre entre les mains de la jeunesse, car plus les relations entre peuples sont intimes, plus l'étude de l'histoire devient nécessaire.

Cependant il n'existe rien qui puisse remplir ce but : des abrégés, des extraits informes et fondus dans de grands ouvrages (Pfeffel est déjà vieilli et incomplet) ou de grandes histoires de quinze et trente volumes qui sont plutôt pour être consultées que pour être lues de suite; en un mot, il n'y a point d'histoire pour étudier, point d'histoire classique. J'ai donc pensé que l'ouvrage de Kohlrausch tiendrait un terme moyen entre les extraits et les grandes histoires et satisferait à un immense besoin, parce qu'il s'adresserait en même temps à la jeunesse et à toutes les personnes qui voudraient compléter leurs études historiques ou même se récréer utilement; car bien que l'auteur ait travaillé pour les écoles, il ne traite point les jeunes gens comme des enfants et ne se contente pas de rassembler un certain nombre de faits insignifiants et sans relations pour en charger la mémoire du lecteur; il a travaillé avec une expérience de trente ans d'enseignement. Mais il considère les événements qu'il a sous les yeux d'un point bien élevé au-dessus d'eux. Son regard embrasse dix-neuf siècles à la fois, il les enchaîne les uns dans les autres, montre dans le développement des faits leurs causes, leurs conséquences immédiates et les rattache toujours à la grande marche générale de l'histoire. D'un autre côté, il s'est appliqué à éviter aux jeunes gens ce dégoût que donnent d'arides sommaires par un récit plein de vie et très-varié qu'il embellit encore par des détails fort intéressants, des citations neuves et très-curieuses, des fragments tirés de tous les écrivains, de lettres des empereurs, des papes, des princes, etc.,

sans jamais nuire à la concision de son livre. Mais il n'est pas moins remarquable par cette clarté, cette méthode si nécessaires surtout pour l'histoire d'Allemagne, où il faut toujours bien distinguer les faits qui appartiennent à l'empire de ceux des différents États qui le composent; le prince revêtu de la puissance impériale, des autres princes souvent plus puissants que lui, les actions de ce même prince agissant comme empereur ou comme duc, etc. L'ouvrage de Kohlrausch est sans contredit le meilleur en ce genre qui ait paru en Allemagne, puisqu'il est à sa *onzième édition*, qu'il est en usage dans presque tous les collèges et les universités de l'Allemagne, et qu'il est même réimprimé par les étrangers; il est plein de recherches, de science, de clarté, d'intérêt et de nouveauté.

Il faut cependant avouer que j'ai quelques moments hésité, parce que l'auteur est protestant; mais je ferai remarquer que ce livre a été composé pour toute l'Allemagne, catholique et protestante, que l'auteur parle avec une modération, une impartialité qui laissent souvent le lecteur dans l'incertitude sur sa profession religieuse; et, sous ce rapport, l'histoire de la réforme offrira encore un nouvel intérêt. Toutefois, j'ai cru devoir, pour protéger de jeunes lecteurs contre les insinuations mêmes éloignées du protestantisme, exposer dans quelques notes la manière dont l'Église gallicane juge les faits de la réforme. J'ai même pensé que cet ouvrage était d'autant meilleur à mettre entre les mains de la jeunesse, que Kohlrausch avait su y répandre à propos les plus sages principes de morale et de modération avec les plus nobles sentiments de piété et de patriotisme. Du reste, j'ai d'avance la satisfaction de savoir mon travail approuvé, encouragé par les hommes les plus influents dans l'éducation.

J'avertirai aussi que, m'étant fait une loi d'être fidèle traducteur, je n'ai voulu défigurer aucune des pensées de l'auteur; seulement j'ai cru pouvoir ajouter quelques notes qui du reste n'énoncent guère que des faits historiques et je joins toujours mes autorités; j'espère qu'on m'en saura gré.

L'édition que j'ai traduite est la *onzième*, celle qui vient de paraître au mois de janvier dernier, à laquelle j'ai ajouté et intercalé à sa place la guerre que les Allemands appellent celle de l'indépendance, c'est-à-dire la guerre de 1813, 1814 et 1815, dont l'auteur avait fait un opuscule à part, comme troisième volume. On ne la lira pas sans intérêt.

A. GUINEFOLLE.

INTRODUCTION.

L'ANCIENNE ALLEMAGNE ET SES HABITANTS.

CHAPITRE PREMIER.

SOURCES HISTORIQUES POUR LES PREMIERS TEMPS DU PEUPLE ALLEMAND.

L'origine de notre nation et ses premiers temps sont enveloppés d'une obscurité impénétrable. Il n'existe aucun document qui nous dise à quelle époque et dans quelles circonstances nos aïeux ont quitté l'Asie pour venir se fixer dans le pays que nous habitons, quelles raisons les ont poussés vers le nord, quel est le peuple auquel ils doivent leur origine et qu'ils ont laissé dans les contrées d'où ils sont partis. Il est vrai que la connexité du langage laisse apercevoir quelques relations avec les Perses, et plus spécialement avec les Grecs; mais ce ne sont que quelques traces rares et fort obscures.

Du reste, tout peuple qui, comme le nôtre, a commencé par un état demi-sauvage, sans laisser d'écrits, doit manquer comme nous de toute espèce de renseignements pour cette époque. S'il se trouve quelques chansons, quelques récits que la tradition passe d'une génération à l'autre, comme dès le principe la vérité s'y trouve confondue avec beaucoup de fictions, ce n'est qu'avec peine qu'on peut suivre le fil de ce qu'il y a d'historique, tant les faits ont été défigurés dans le cours des siècles. D'ailleurs aucune de ces poésies dans lesquelles nos ancêtres, au témoignage des Romains, chantaient les belles actions et les grands événements de la nation, n'est parvenue jusqu'à nous.

Ainsi, notre histoire ne commence qu'au moment où nos aïeux, après avoir passé dans ces contrées des siècles, peut-être des milliers d'années, se trouvèrent en guerre avec un peuple qui savait déjà écrire l'histoire, c'est-à-dire lors de l'invasion des Cimbres et des Teutons sur le territoire des Romains, vers l'an 113 av. J.-C. Car, comme cette guerre ne fut que passagère, les écrivains romains s'occupèrent peu de remonter à l'origine d'un peuple qui ne faisait qu'apparaître, et que d'ailleurs ils méprisaient comme barbare.

Quant au récit même de cette lutte si importante pour le peuple romain, nous sommes obligés de l'extraire de différents écrivains, et de faire pour cela des recherches pénibles; car celui qui nous aurait donné tous les détails nous manque précisément en cet endroit. Les livres où Tite-Live traitait cette guerre fort au long ont été perdus avec beaucoup d'autres. Seulement, comme nous avons conservé, par le plus grand bonheur, la table des matières, nominativement les sommaires des 65e et 68e

livres, nous pouvons du moins suivre le fil des événements principaux (1). Nous puisons les particularités dans des historiens romains du deuxième et troisième rang, qui ne donnent que des récits abrégés et mutilés, et qui d'ailleurs on vécu trop longtemps après l'événement pour être regardés comme de bonnes sources.

Par exemple :

1° Dans l'*Epit. rer. rom.* de Florus (ouvrage du temps d'Auguste, suivant quelques savants, mais attribué par d'autres à Annæus Florus, qui vivait au commencement du 2e siècle, sous Adrien).

2° Dans l'*Histoire universelle* de Velleius Paterculus, qui n'embrasse qu'un court espace jusqu'à Tibère. (Il vivait vers le temps de J.-C.)

3° Dans Frontin (*De Stratagematibus*), qui contient d'excellentes notices sur la guerre des Cimbres. (Il vivait environ 100 aos après J.-C.)

4° Dans Valère Maxime, *Dicta et facta memorabilia.* (Environ 20 ans après J.-C.)

5° Dans Justin, *Histoire universelle.* (150 ans après J.-C.)

6° Dans Eutrope, *Abrégé de l'histoire romaine.* (375 après J.-C.)

Nous trouverons encore quelques faits dans d'autres auteurs romains qui n'écrivaient pas particulièrement pour l'histoire.

Parmi les auteurs grecs, celui qui fournit le plus est 1° Plutarque, dans la vie de Marius. (Environ 100 avant J.-C.)

2° On trouve aussi des détails intéressants dans Diodore de Sicile, dans sa *Bibliothèque historique.* (Il vivait vers le temps de J.-C.)

3° Dans l'*Histoire romaine* d'Appien, particulièrement dans les chapitres *de Rebus celticis et de rebus illyricis.* (160 ans après J.-C.)

4° Dans les fragments qui nous restent de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius. (222 ans après J.-C.)

5° Parmi les géographes, c'est particulièrement dans Strabon. (qui vivait vers le temps de J.-C.)

Après le temps des Cimbres, il se passe encore un demi-siècle dont on ne trouve aucune mention chez les Romains. Il faut attendre que Jules César, au milieu du dernier siècle avant J.-C., vienne sur les frontières de la Germanie. Il nous raconte lui-même comment il eut à combattre Arioviste dans les Gaules, et par conséquent des peuples germains sur la rive gauche du Rhin; comment deux fois il jeta un pont sur le fleuve pour passer sur la rive droite; et, plus bas, il nous donne des détails sur l'état de la Germanie, sur les mœurs et la nature des habitants, tels qu'il a pu les obtenir des Gaulois, des marchands qui parcouraient le pays, et des prisonniers germains. Ces récits sont pour nous inappréciables, quoiqu'ils laissent encore à désirer, et même ne soient pas toujours certains. Car comment ne pas concevoir quelque défiance pour un écrivain qui fut un grand conquérant, avide de domination, et ne regarda les hommes, on ne pourra jamais l'en disculper, que comme un instrument pour arriver à ses fins; pour un écrivain, qui, du haut de l'état de civilisation déjà même trop avancée où il était placé, ne pouvait priser la valeur d'un peuple encore dans l'état de nature, et qui enfin avait trop d'art pour ne pas arranger toutes les circonstances de manière à être au moins vraisemblable?

Après lui vient un nouveau laps d'environ 50 ans, pendant lequel notre histoire retombe dans une obscurité presque complète; car ce n'est que vers le temps de J.-C., dix ans avant et dix ans après, que les Romains rentrèreot sur le sol de Germanie; et cette fois ce fut pour plus longtemps. Ils apprirent à connaître le sud-ouest et le nord-ouest; du moins ils auraient pu connaître assez exactement ces contrées, si leur esprit n'avait été prévenu contre tout ce qui tenait à des étrangers, et si les dangers de toute espèce auxquels ils s'y trouvaient exposés n'avaient empêché leurs observations, et ne les avaient rendus injustes dans leurs jugements envers le pays et ses habitants.

D'ailleurs, souvent fort maltraités par les armes de ceux qu'ils appelaient barbares, pris dans leurs propres piéges, et plus d'une fois

(1) On a longtemps discuté pour savoir si ces sommaires étaient de Tite-Live même, et le style les a fait attribuer généralement à un temps bien postérieur ; mais ils n'en sont pas moins intéressants, parce qu'ils ne peuvent être que le sommaire de ce que contenaient les livres. — Tite-Live est né 58 ans avant J.-C., et est mort à 76 ans.

N. T.

obligés de quitter le pays, malgré les prétendues victoires qu'ils faisaient retentir bien haut, ils furent obligés, pour échapper à la honte, de diminuer leurs pertes, d'exagérer celles de l'ennemi, do l'accuser de perfidie, quand peut-être on aurait pu donner aux faits un tout autre jour; et enfin de cbarger les Germains et leur pays de toute espèce d'accusations. Aucun homme impartial à l'abri de ces influences, aucun témoin, n'a peint ces événements avec fidélité. Le seul écrivain du temps qui aurait pu le faire, Velleius Paterculus, officier de l'empereur Tibère et ami de Séjan, son favori, qui se trouvait en Allemagne et même sur les bords de l'Elbe, dans l'armée de Tibère, vers le temps de la naissance de J.-C., se montre, dans les récits d'ailleurs fort incomplets qu'il nous donne, le vil adulateur de son maître, dont il élève les grandes actions jusqu'au ciel avec un langage excessivement emphatique.

Un autre écrivain qui a vu l'Allemagne par lui-même, est Pline l'ancien, mort 79 ans après J.-C.; il descendit sur les côtes nord de la Germanie, dans le pays des Cauques, aujourd'hui l'Oldenbourg, mais n'osa pas s'aventurer bien avant dans l'intérieur. Il nous donne, dans son histoire naturelle, encyclopédie de toute espèce de connaissances, de nombreux et curieux détails sur l'état de notre patrie, sur ses différentes peuplades et leur origine. Mais une perte irréparable pour nous est celle des vingt livres qu'il avait faits sur toutes les guerres des Romains contre les Germains, dont il ne nous est rien parvenu; car il vivait dans un temps encore assez rapproché des événements pour pouvoir donner les faits anssi exactement que possible. Il est vrai que nons trouvons nn dédommagement dans les ouvrages de Tacite, qui ne monrut que cent ans après J.-C. et s'appuye même dans cette matière du témoignage de Pline; cependant Tacite ne raconte ces guerres qu'occasionnellement, et non pas comme objet principal de son ouvrage; il nous manque même plusieurs parties importantes de ses œuvres. Ses Annales snr l'histoire romaine depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle de Néron, ne commencent malheureusement qu'après la grande bataille des Germains contre Varus pour leur indépendance; encore les 7me, 8me, 9me livres sont-ils perdus, et les 5me et 6me sont tout à fait incomplets. Néanmoins, nous le regardons comme bien préférable anx autres écrivains pour les premiers temps de notre histoire, et nous prisons bien baut ses nobles sentiments, sa dignité morale et son amonr pour la vérité et la justice, même dans ses récits des guerres des Germains; car nous ne le croyons pas coupable ponr n'avoir pas toujours puisé aux sources les plns pures. Nous faisons surtout le plus grand cas de la description qu'il a faite de notre pays et des mœurs de ses habitants. (*De Situ et moribus Germ.*)

Enthousiasmé par la pureté des mœurs et toutes les vertus qu'il remarqua parmi eux, il crut utile pour ses compatriotes de leur en donner le tableau fidèle; et, dans ce but, il recueillit tout ce qu'il trouva dans les écrivains qui l'avaient précédé, tout ce qu'il put apprendre de la bouche des Romains qui étaient allés en Germanie et des Germains qui avaient pris du service dans les armées romaines. Ainsi fut composé ce livre inappréciable ponr nons, que l'on peut regarder comme nn monument consacré à la gloire du peuple allemand, et comparer à nn astre brillant qui éclaire les premiers sentiers de notre histoire, sans cela si obscurs. Il est vrai que l'auteur pourrait bien s'être quelqnefois laissé entraîner par sa prédilection pour notre peuple; mais, quels que soient les retranchements que l'on doive faire, il restera toujours beaucoup; car qui pourrait douter que le principal du récit ne fût vrai, surtout quand on connaît l'énergique et incorruptible véracité de ce noble Romain?

Parmi les écrivains du deuxième rang qui ont fonrui des documents pour l'histoire de nos premiers temps, et qui ont déjà été nommés pour la guerre des Cimbres, Dion Cassius est un des plus importants.

Ponr les guerres subséquentes viennent: Suétone, qui était fort estimé à la cour de Trajan et d'Adrien (110 ans après J.-C.). Il a fait la vie des douze César.

Les historiens qui forment la collection dite *Historiæ Augusti scriptores*, vers la fin du troisième siècle, parmi lesquels on trouve Œlius Spartianus, Julius Capitolinus et Flavius Vopiscus.

Aurelius Victor (330 ans après J.-C.). Il a fait la vie des empereurs depuis Auguste jusqu'à

Constantin; et l'historien Paul Orose (417 ans après J.-C.). Parmi les géographes, outre Strabon et Pomponius Mela (48 ans après J.-C.), il faut remarquer Claudius Ptolomée (140 ans après J.-C.), qui fonda un nouveau système de géographie d'après un ouvrage du Tyrien Marinos, que nous avons perdu, et qui surtout donne avec soin et précision les degrés de longitude et de latitude (1).

Faute de témoignages allemands, nous devrons nous contenter de ceux des écrivains romains et grecs, et nous faire par des comparaisons et des analogies des idées aussi exactes que possible sur ces premiers temps, en nous résignant d'avance à rencontrer beaucoup d'obscurités, de lacunes, de contradictions et d'opinions différentes sur certains faits.

Le temps auquel se rapporte la description qui va suivre est celui de la naissance de J.-C. et des siècles suivants.

CHAPITRE II.

DE LA GERMANIE.

Notre pays, au temps ou les Romains commencèrent à le connaître, était, suivant leurs descriptions, sauvage, inhospitalier, rempli d'affreuses forêts, de marais et de plaines incultes. La grande forêt hercynienne le traversait, dit César, depuis les Alpes, dans une longueur de soixante jours de marche, sur une largeur de neuf jours; de sorte que toutes les montagnes principales et les bois de l'Allemagne d'aujourd'hui ne seraient que les restes de cette monstrueuse forêt. Mais il est à croire que César, qui ne connaissait pas la langue, donna le nom commun *harz*, qui veut dire *forêt*, comme nom spécial à toutes les forêts du pays, quoiqu'elles eussent un nom particulier pour les distinguer. Les écrivains postérieurs, nommément Pline et Tacite, bornent la forêt hercynienne par la chaîne de montagnes qui, au sud de la forêt de Thuringe, enferme la Bohême et à l'est touche la Moravie et la Hongrie. Ils donnent aussi, et plus tard Ptolomée avec eux, des noms particuliers à quelques montagnes. Ils appellent, par exemple, *Mons Abnoba*, la forêt Noire (Ptolomée semble comprendre sous ce nom les montagnes entre le Mien, le Rhin et le Wéser); *Melibokos*, la montagne du Harz aujourd'hui; *Semana*, la forêt au sud du Harz, qui va rejoindre celle de Thuringe; *Gabreta*, la forêt de Bohême; montagne d'Askibourg, la montagne des Mines suivant

(1) Nous conservons un précieux secours pour la géographie ancienne, dans une carte des Romains fort authentique : c'est un grand rouleau, en parchemin, qui a bien 20 pieds de long sur 1 de large, où sont dessinés tous les lieux principaux de l'empire romain dans toute son étendue, et proportionnellement à leur éloignement réel les uns des autres, mais sans aucune trace d'astronomie et de géométrie. Elle semble avoir été faite pour l'usage des armées romaines, dont les campements et les chemins sont marqués avec soin. Suivant l'opinion de quelques savants, elle date du troisième siècle, et, suivant d'autres, du quatrième. Une copie d'écriture lombarde, faite au treizième siècle, et aujourd'hui conservée dans la bibliothèque impériale de Vienne, fut tirée de la poussière d'une bibliothèque au commencement du seizième siècle, et prit d'un de ses premiers possesseurs, secrétaire de la ville d'Augsbourg, Conrad Peutinger, le nom de *Tabula Peutingeriana;* plusieurs autres copies en ont été tirées. Les itinéraires avaient une semblable destination; nous possédons encore les *Itineraria Antonini.*

C'est ici l'occasion de mentionner les plus anciennes notions géographiques que nous ayons sur le nord de l'Europe. Elles nous viennent de l'astronome Pythéas, de *Massilia* (Marseille), qui, vers l'an 320 avant J.-C., entreprit un voyage d'exploration dans la mer du Nord sur un vaisseau de commerce de sa ville. Malheureusement, il ne nous reste de cette intéressante relation que quelques fragments qui nous ont été conservés par Strabon et Pline. Il est très-digne de remarque qu'il cite le nom des Gothons, qu'il appelle Guttons, sur les côtes de la mer Baltique, et celui des Teutons sur la Vistule, probablement plus avant dans l'intérieur du pays. Vraisemblablement il ne veut comprendre sous cette dénomination que des peuples appartenant à la nation allemande; ce serait alors la plus ancienne apparition du nom de notre peuple dans l'histoire.

quelques-uns, mais plutôt la montagne des Géants; Taunus, les hauteurs entre Wisbaden et Hombourg; Teutobourg, une chaîne de montagnes et de forêts qui s'étend du Wéser jusque sur la rive de la Lippe, et plus loin encore au nord-ouest, jusqu'à Osnabruck. César nomme encore forêt Bacenis, vraisemblablement la partie ouest de la forêt de Thuringe, qui s'étend jusqu'à celle de Fulda, et s'appelait au moyen âge Bocauna ou Buchonia. Tacite nomme *sylva Cæsia*, forêt Cœsienne, celle située entre l'Ems et l'Yssel, dont celles du Hase et de Bamberg ne sont que les restes; peut-être même la ville de Cœsfeld en a-t-elle pris son nom. Nous omettons de donner les noms de beaucoup d'autres, peu importantes ou inconnues. Ces grandes forêts étaient sans doute, comme aujourd'hui encore, composées principalement de chênes, de hêtres et de pins. Les Romains admiraient surtout ces énormes chênes qui semblaient aussi vieux que la terre qui les portait. Pline, qui avait vu le pays des Cauques (le nord de la Westphalie), s'exprime ainsi en parlant de ces chênes: « Nés avec la terre elle-même, immuables depuis des siècles, leurs troncs énormes surpassent par leur force vitale tous les autres prodiges de la nature. »

Les Romains connaissaient aussi la plus grande partie des fleuves d'Allemagne. *Danubius* (le Danube), *Rhênus* (le Rhin), *Mœnus* (le Main), *Albis* (l'Elbe), *Visurgis* (le Wéser), *Viadus* (l'Oder), *Vistula* (la Vistule), *Nicer* (le Necker), *Luppia* (la Lippe), *Amisia* (l'Ems), *Adrana* (l'Eder), *Salas* (la Saale), (Strabon seul en parle), etc. Mais il est étonnant qu'ils ne connussent ni la Lahn, ni la Ruhr; car ils ont dû les rencontrer dans leurs expéditions dans le nord de l'Allemagne. On ne trouvait alors jamais de pont sur aucun de ces fleuves, parce que les Germains pouvaient facilement les traverser à la nage, et que, pour les grandes expéditions, chacun avait avec lui son petit bateau.

Le sol n'était pas cultivé comme il l'est aujourd'hui; cependant les Romains le disaient très-fertile en certaines contrées; et l'agriculture avec les troupeaux étaient la principale occupation des Germains. Ils cultivaient le seigle, l'orge, l'avoine et même le froment, disent quelques savants; le lin était très-commun; on y trouvait plusieurs espèces de racines et de tubercules. Les Romains admiraient surtout une espèce de raifort de la grosseur d'une tête d'enfant; ils parlent d'une asperge dont ils ne faisaient pas grand cas, et d'une espèce de chervis qu'ils aimaient beaucoup. Les belles espèces de fruits du Sud, qui plus tard ont été transportées chez nous, ne pouvaient pas alors y réussir. Cependant, Pline fait mention d'une espèce de cerise sur le Rhin, et Tacite range parmi les fruits sauvages qui faisaient la nourriture des Germains des *agrestia poma* (pommes des champs), qui doivent être quelque chose de meilleur que nos pommes sauvages. Les pâturages étaient gras et beaux. Les bœufs et les chevaux, quoique petits et peu remarquables, étaient cependant très-bons et durs au travail.

Le sol fournissait en abondance le sel et le fer, la plus nécessaire des épices et le plus utile des métaux. Ils connaissaient l'art d'extraire le fer et de le travailler. Il paraît qu'ils n'avaient pas encore recherché l'argent.

Parmi les sources d'eaux minérales que l'Allemagne possède en si grand nombre, les Romains font mention dès ce temps de celles de Spa et de Wisbaden.

Les forêts vierges dont les rayons du soleil ne pouvaient pénétrer l'épaisseur, les marais et les étangs intarissables rendaient à la vérité le climat beaucoup plus froid, plus nébuleux et plus dur qu'il n'est aujourd'hui, mais non aussi mauvais que le représentent les Romains, accoutumés aux douceurs du ciel d'Italie. Si on les en croit, les arbres étaient huit mois sans feuilles, et les grands fleuves couverts habituellement de glaces si épaisses, qu'elles pouvaient porter une armée et tous ses bagages. « Les Germains, dit Pline, ne connaissent que trois saisons, l'hiver, le printemps et l'été; quant à l'automne, ils n'en connaissent ni le nom ni les bienfaits. »

Mais nos aïeux aimaient ce pays par-dessus tout, parce qu'ils y naissaient libres et qu'il était lui-même la garantie de leur liberté. Les bois et les marais épouvantaient l'ennemi, la dureté de l'air et la chasse des bêtes sauvages fortifiaient leurs corps; et la nourriture simple qu'ils prenaient les rendait beaucoup plus grands et plus robustes que tous les autres peuples.

CHAPITRE III.

DES HABITANTS DE LA GERMANIE.

Les Romains regardaient avec raison le peuple germain comme une race très-ancienne, pure et sans mélange. Car, de même que les plantes d'une même famille qui, sorties d'une semence bien pure, ont poussé en pleine terre et en toute liberté loin des soins énervants de l'art, grandissent et se propagent bien saines, conservant toujours la même nature ; de même, en Allemagne, parmi les milliers d'individus de la race germaine, on ne reconnaissait qu'un seul type, toujours bien conservé : une poitrine large et forte, des cheveux blonds et d'une blancheur éclatante dans l'enfance, une peau blanche, des yeux bleus, un regard pénétrant et fier, une force, une taille presque gigantesque ; quelques anciens écrivains leur donnent six pieds de haut, taille moyenne.

Dès l'enfance, ils endurcissaient leur corps par toute espèce d'exercices, on les lavait avec de l'eau froide aussitôt après leur naissance, et les bains froids étaient d'un usage universel pour tous les Germains hommes, femmes et enfants. Une blouse attachée par une ceinture, ou une peau de bête sauvage, qui prouvait leur succès à la chasse, était tout leur vêtement. Hommes et femmes avaient une grande partie du corps à découvert, l'hiver comme l'été; les enfants couraient presque nus, de sorte que les autres peuples accoutumés à la mollesse, qui ont tant de peine à élever leurs enfants pendant les premières années, ne pouvaient voir sans étonnement ceux des Germains grandir avec une si belle santé, sans berceau et sans maillot.

Les Romains appelèrent notre peuple germain (1), homme de guerre, à cause de son caractère belliqueux. C'était un nom qu'avaient pris les Tongres en passant le Rhin, pour aller s'établir les armes à la main parmi les Gaulois; afin de montrer ainsi leur ardeur guerrière et inspirer de la terreur aux ennemis. Ce nom purement honorifique fut volontiers reconnu par la nation, et elle le conserva.

Mais son premier nom est sans contredit celui que nous conservons encore aujourd'hui (Teutsch ou Teuton). D'après une tradition religieuse, le père de notre nation était le Dieu *Teut*, fils de la Terre, ou *Tuisko*, dans le langage des Romains; et comme son fils s'appelait *Man*, on appela ainsi tous les mâles qui en descendirent.

Ce premier nom de la nation, remplacé chez les Gaulois et les Romains par celui de Germains, n'a reparu que plusieurs siècles après, quand la domination romaine fut tout à fait anéantie; même avant Othon Ier, il ne se trouve que dans quelques choniques, dont la plus reculée est de l'an 813.

Du reste, que ce nom primitif, Teutsch, ait été si longtemps dans l'oubli et même complétement ignoré des Romains, il est facile de le comprendre. Chez un peuple partagé en tant de branches, on ne devait employer que le nom particulier de chaque peuple dans ses différentes relations; et plus tard, quand différentes branches se réunirent en un seul corps, elles prirent encore des noms particuliers; ainsi les Suèves, les Marcomans, les Alamans, les Goths, les Francs, les Saxons.

D'ailleurs, puisque Pythias nomme les Teutons 300 ans avant J.-C., et que ce nom reparaît

(1) Mot composé de *ger*, guerre (le mot français même en dérive), et *man*, homme. Il est à remarquer que ce nom de Germain, qui ne semble pas connu des Romains avant César, a été retrouvé sur une table de marbre découverte en 1547. C'est un événement de l'an 423 avant J.-C., qui avait été célébré dans les fastes capitolins (*fastis capitolinis*). Le consul Marcellus avait remporté une victoire sur le général gaulois Viridomar, qui, sur la table de marbre, est appelé général des Gaulois et des Germains.

encore dans la guerre des Cimbres, désignant dans les deux endroits, suivant toute vraisemblance, non un peuple particulier, mais l'ensemble de tous ces peuples, il est impossible de ne pas reconnaître le mot *Teutsch* pour le nom primitif de la nation.

CHAPITRE IV.

DES DIFFÉRENTES SOUCHES.

Les anciens écrivains nous ont à la vérité donné plus ou moins exactement les noms d'un grand nombre de peuples germains et des pays qu'ils occupaient; quelques-uns d'eux nous ont même désigné certaines souches auxquelles plusieurs branches se rattachaient; mais leurs récits ne nous paraissent point assez concordants, ni assez exacts, quelque désireux que nous soyons d'avoir à ce sujet des opinions arrêtées. Combien en effet il serait intéressant pour nous de pouvoir montrer, dès le berceau de notre histoire, les différentes branches d'où sort chaque peuple, et de le prouver par des différences d'idiome et de mœurs, étudiées surtout chez les habitants de la campagne, comme étant plus rapprochés de la nature; mais c'est un terrain qui n'est rien moins que sûr, et l'on ne peut donner que quelques observations générales.

Le partage en cinq races que donne Pline, sans aucun détail, est tout à fait dénué d'importance historique. Il appelle Vinites ou Windiles les peuples qui habitaient les côtes les plus reculées de la mer Baltique jusque vers l'embouchure de la Vistule; Ingavons, ceux à l'ouest de ce fleuve sur la côte, jusqu'à la mer du Nord, de l'autre côté de la presqu'île cimbrique; Istavons, ceux sur les deux rives du Rhin jusqu'au Mein; Hermions, ceux dans l'intérieur de l'Allemagne vers la source du Wéser, de la Verra, de la Fulde et au sud jusqu'à la forêt hercynienne. Il ne donne point de nom à la cinquième race; mais il nomme comme en faisant partie, les Peuciniens, les Bastarnes, dans le bas Danube jusque chez les Daces.

On trouve dans Tacite trois de ces mêmes noms, et il les fait sortir d'une origine fabuleuse et populaire. « Le fils de Tuisko, appelé Man, raconte-t-il, avait eu trois fils, Ingavon, Istavon et Hermion, dont la postérité donne les trois principales races des Ingavons, des Istavons et des Hermions. »

Mais, comme aucune particularité de langage ou de mœurs, aucun fait digne de remarque ne se rattache à ces dénominations, nous ne nous arrêterons pas plus longtemps sur ce mystère que nous ne pouvons dévoiler. Ce que l'on trouve dans les anciens écrivains, nommément dans César et Tacite, sur une race spéciale qui comprenait plusieurs peuples, sur les Suèves, nous paraît d'une bien plus grande importance. Nous pourrons même, par la comparaison des mœurs et des usages des peuples germains qui nous ont été transmis par ces mêmes écrivains, désigner assez positivement une deuxième race, à laquelle les Romains n'ont point donné de nom commun. Parlons d'abord des Suèves, tels que César et Tacite nous les représentent.

Les peuples de race suève occupaient les pays situés sur le Rhin jusqu'à sa source, à partir du confluent du Mein; et de là, se répandant vers les sources du Danube, ils traversaient toute l'Allemagne et s'avançaient jusqu'à la mer Baltique; de sorte qu'ils possédaient toutes les contrées arrosées par le Necker, le Mein, la Saale, et celles sur la rive droite de l'Elbe, par le Havel, la Sprée et l'Oder. Tacite les fait même commencer de l'autre côté de la Vistule et les suit à travers le pays jusqu'en Suisse. Cependant, il est certain que, sur les bords de la Vistule et entre ce fleuve et l'Oder, il y avait une troisième race, celle des Goths, sur lesquels nous donnerons quelques détails plus bas.

Une grande alliance depuis longtemps unissait les peuples Suèves, dit César, et leurs lois avaient pour but par dessus tout de faire des guerriers, d'entretenir parmi eux le goût des

armes et de les tenir toujours prêts à toute espèce d'entreprises de guerre. Ainsi, il n'y avait chez eux aucune propriété territoriale; le prince ou les chefs partageaient les terres chaque année entre toutes les familles, comme ils le jugeaient à propos; de façon toutefois que la même famille ne pût posséder le même champ deux années de suite, dans la crainte sans doute qu'ils ne s'attachassent à la terre et à une demeure déterminée, et ne changeassent le goût de la guerre pour celui de l'agriculture. Ils craignaient encore que celui qui aurait acquis une grande portion de terre ne devînt puissant, et n'opprimât le pauvre; qu'il ne songeât à bâtir une maison pour y avoir plus ses aises, et qu'avec le désir des richesses ne vinssent les divisions et les querelles. De plus, tous les ans cent hommes de chacun de leurs cent villages partaient pour la guerre, et ceux qui restaient à la maison faisaient valoir les terres pour eux. L'année suivante on changeait; ceux qui avaient été sous les armes restaient à la maison et étaient remplacés par les autres. De sorte que l'agriculture et le métier de la guerre étaient constamment exercés.

Ils tenaient pour une grande gloire de voir toutes leurs frontières ravagées au loin, comme témoignage que les peuples voisins n'avaient pu résister à leur puissance. Peut-être encore croyaient-ils ainsi se garantir mieux contre une invasion imprévue.

Dans ces lois suèves, quelque grossières qu'elles soient, apparaît cependant une grande pensée, qui prouve que nos aïeux, au moment de la naissance de J.-C., ne pouvaient en aucune façon être rangés parmi les peuples sauvages. Car le but que Lycurgue voulait obtenir par ses lois; ce pourquoi il défendait toute propriété à ses concitoyens; cet esprit de communauté qui fait que chaque particulier s'occupe avant tout de la société, qu'il ne vit que par elle et pour elle, sans que jamais aucun esprit de propriété, de jalousie ou de paresse ne puisse le porter à faire bande à part, ou à priser son bien particulier plus que celui de toute la société; c'était aussi le but fondamental et constitutif de l'alliance suève.

Au nord-ouest de l'Allemagne, entre l'Elbe et le Rhin et à leur embouchure, par conséquent dans le pays baigné par l'Aller, la Leine, le Wéser, la Lippe, la Ruhr et l'Ems, jusqu'aux côtes de la mer du Nord, et plus tard sur les rives de la Meuse et de l'Escaut, de l'autre côté du Rhin, les Romains placent plusieurs peuples unis ensemble, auxquels ils ne donnent point de nom commun. Ce n'est que vers le deuxième siècle que le nom de Saxon commence à y apparaître, et plus tard encore qu'il devient dominant, dans le troisième siècle; lorsque le peuple Saxon, sorti du Holstein, se répandit sur toute la basse Allemagne, et donna son nom à tous les peuples qu'il soumit ou qui se réunirent à lui.

Cependant, on a aussi employé ce nom de Saxons pour désigner tous ces peuples, qui dès les premiers temps habitèrent la basse Allemagne; probablement parce que le nom semblait très-bien désigner le caractère distinctif des habitants, en le faisant dériver de *sassen*, qui veut dire demeure fixe, de même que le nom de Suève semblait exprimer la vie errante (*schweifen* veut dire courir çà et là). Toutefois, ces dérivations sont plutôt appuyées sur la raison que sur l'histoire; car, plus vraisemblablement le nom de Saxons (*Sachsen*) a été tiré de la courte épée qu'ils portaient, appelée *saxen*, et celui de Suèves, de *sée*, mer, qu'on prononce quelquefois *swée*, indiquant leurs premières demeures.

Du reste cette opposition que nous venons de voir dans les noms, exprimait celle qui était dans les mœurs; car si les Suèves ne voulaient point avoir de demeures fixes, et s'ils cherchaient par des changements continuels à entretenir dans les individus l'amour des entreprises de guerre, les peuples de la basse Allemagne au contraire s'étaient habitués de bonne heure à avoir des demeures fixes et à faire de l'agriculture leur principale occupation. Ils habitaient dans des fermes isolées; chaque ferme avait ses champs tout autour d'elle et était enclose par une haie et une muraille de terre. Le père de famille était le maître et le prêtre dans la ferme. Il était libre de faire alliance avec qui lui convenait. L'union de plusieurs pères de famille formait une commune, et celle de plusieurs communes formait un (*gau*) district.

La constitution des Suèves était tout à fait

opposée à celle des Saxons (*Sasse*) : d'un côté on trouvait l'indépendance des particuliers, de l'autre l'unité et la force du tout, dans lequel les individus sont perdus; ici la vie de famille dans toute sa restriction, là la vie sociale sous le jour d'une grande et belle idée.

Si les règlements saxons ne favorisaient pas autant le développement de toute la puissance de la nation pour repousser l'étranger, ils donnaient du moins à chaque individu un caractère énergique et indépendant, puisqu'il était seul maître dans sa ferme, sans supérieur, et qu'il devait protéger sa femme et ses enfants par sa propre force; tandis que l'homme qui vit dans des bourgs, dans des villes où il y a de nombreux habitants, se repose volontiers sur les autres, compte sur eux pour sa défense, s'accoutume ainsi à la protection et s'en fait un besoin. En outre, celui dont l'habitation est isolée, s'il est fier et rude dans son indépendance, est néanmoins plein d'humanité et très-hospitalier; il tient à son foyer une place toujours prête pour son voisin, ou son ami, ou même pour l'étranger; car il sent en lui-même combien la vue de l'homme ami, combien un épanchement d'idées, la conversation en un mot, fait de bien à l'âme. L'habitant des villes au contraire, qui rencontre des hommes à chaque pas, s'accoutume à passer avec froideur devant un visage humain. Aussi la cabane de l'hôte chez lequel le Saxon vient se présenter, après avoir longtemps couru avec sa lance à la main à travers les neiges et les frimats qui couvrent les bruyères, lui fait autant de plaisir, qu'au navigateur l'île qui apparaît au milieu de la mer.

Nous parlerons plus bas des différents peuples qui faisaient partie de ces deux races, mais nous avons cru devoir donner ces préliminaires, afin qu'on puisse interpréter les auteurs qui en ont parlé; car, par exemple, César a principalement en vue les peuples Suèves, et Tacite les peuples Sasses. Cependant on pourra juger, d'après les détails dans lesquels nous allons entrer, que le fond du caractère est le même dans les deux races.

CHAPITRE V.

MOEURS DES GERMAINS.

Les Germains aimaient par-dessus tout la vie des champs; ils y étaient libres, et se gardaient bien de bâtir des villes qu'ils regardaient comme des prisons. Le petit nombre de lieux que les historiens romains prirent pour des villes (Ptolomée les nomma presque tous plus tard) n'étaient que les demeures des chefs; elles étaient bâties sur un plus grand emplacement et avec un peu plus de soin que celles des autres hommes libres, et tous les serviteurs avaient en outre chacun leur habitation autour de celle de leur maître. Un fossé et une muraille les entouraient et les défendaient contre l'ennemi.

Les peuples sasses ne pouvaient souffrir leurs demeures réunies avec d'autres dans un village; tant ils aimaient une liberté sans bornes. Le Saxon plaçait, comme nous l'avons déjà dit, sa maison au milieu de sa propriété qui était enfermée d'une clôture. Aucun art n'entrait dans la construction de sa maison; des poutres taillées avec la hache, rangées et liées ensemble par des branches de saule en travers et lutées avec de l'argile et de la paille, faisaient les murailles; un toit de chaume par-dessus couvrait, comme encore aujourd'hui en Westphalie, le bétail et la famille; seulement ils décoraient les parois avec des couleurs éclatantes. « Un bois, un ruisseau leur paraissaient-ils attrayants, dit Tacite, ils y fixaient leur demeure. De sorte que souvent l'utilité et la commodité étaient sacrifiées à l'amour d'une nature libre et belle : c'est même ce qui les attachait tant à leur patrie; car elle leur offrait une grande quantité de montagnes et de vallées, de bois et de prairies coupées par des ruisseaux sous mille aspects. »

Ce profond amour de la nature, qui dès les premiers temps vivait chez nos aïeux, est dans

l'essence de notre caractère; et tant que nous le conserverons, il nous protégera contre l'énervement dans lequel sont tombés les peuples de l'antiquité par un excès de civilisation et de volupté, et surtout par le besoin de se réunir dans les villes.

L'occupation la plus chère aux Germains, après la guerre, c'était la chasse. Elle était même pour eux une espèce de guerre; car les forêts cachaient, outre les bêtes fauves qu'on chasse ordinairement, des ours, des loups, des bœufs sauvages, une espèce de bison, des élans, des sangliers et une grande quantité d'oiseaux de proie. Aussi le jeune Germain était-il exercé à manier les armes dès sa jeunesse; et le jour qu'il devait sortir avec son père la première fois pour chasser les bêtes dans la forêt, était le plus beau jour de sa vie. « Ils laissaient, dit Tacite, aux femmes et aux esclaves les soins de l'agriculture, des troupeaux et du ménage; car le Germain allait bien plus volontiers provoquer l'ennemi et s'exposer aux blessures, qu'il ne labourait la terre pour attendre la moisson : même, il tenait pour lâche de gagner à la sueur de son front ce qu'il pouvait acquérir avec son sang. »

Cette peinture de nos aïeux, comme il arrive souvent dans les historiens romains, généralise ce qui n'est que particulier. Celui qui n'avait que quelques champs à faire valoir devait nécessairement, comme nos fermiers, mettre la main à l'œuvre et labourer ses terres; tandis que le riche propriétaire pouvait passer son temps à la chasse ou dans des fêtes avec ses amis. Quant à ce caractère martial, qui les portait à acquérir plutôt au prix de leur sang qu'à la sueur de leur front, il faut l'attribuer à ces guerriers qui se mettaient à la suite d'un chef audacieux et conquérant, d'un Arioviste, par exemple, ou à des peuples de la frontière, en guerre avec les Romains, comme les Marcomans; car quand un peuple a fait une fois de l'agriculture et de l'entretien des troupeaux sa principale occupation, au point qu'elle lui devienne même nécessaire, alors cette profession ne peut être un état méprisé et abandonné aux femmes et aux esclaves.

Cependant, il n'en reste pas moins indubitable, que chez les anciens Germains dominait un caractère belliqueux et un violent entraînement pour les entreprises audacieuses, et surtout que la loi du plus fort régnait avec ses intolérables abus. Mais au milieu de tous ces défauts brillait encore l'image des plus grandes vertus. Chez aucun peuple, l'histoire ne montre comme chez les Germains, à côté des plus grands abus de la force brutale, les nobles sentiments, l'esprit d'ordre et de discipline, l'amour généreux de la patrie, la fidélité et la pureté des mœurs. « Chez eux, dit le noble Romain qui sentait tout le prix d'une nature encore neuve, on ne voit point badiner avec le crime; débaucher les autres, ou se laisser débaucher ne sont pas de bon ton; car les bonnes mœurs y ont plus de puissance que de bonnes lois n'en ont ailleurs. »

Cette pureté de mœurs découlait de la sainteté de leurs mariages et de l'intimité de leur vie en famille, deux grands caractères pour reconnaître la moralité d'un peuple. Parvenu à l'âge mûr, le jeune Germain choisissait sa femme parmi les jeunes filles à peu près de son âge. « Très-rarement, dit Tacite, ils prennent une deuxième femme, si ce n'est peut-être un prince qui voudrait augmenter sa propre considération par une alliance avec une maison puissante. »

La femme n'apportait aucune dot à son mari; mais celui-ci témoignait le prix qu'il attachait à cette alliance par des présents plus ou moins riches, suivant sa fortune : usage qui montre le respect dont on entourait les femmes. Le jour du mariage, la nouvelle épouse devait recevoir une paire de bœufs, un cheval de bataille, un bouclier et des armes. Ces présents n'étaient pas sans importance chez un peuple où la femme, particulièrement dans les grandes expéditions, suivait son mari à la guerre.

Elle devait savoir que le courage, la guerre et les armes ne pouvaient plus lui être étrangers, et cette cérémonie du mariage avait pour but de lui rappeler que désormais elle devait partager ses fatigues et ses dangers dans la paix comme dans la guerre; qu'elle devait vivre et mourir dans cette union; que ce qu'elle recevait devait être transmis tout entier à ses enfants, pour être de nouveau conservé par la belle-fille aux petits-enfants. Ces présents étaient, comme dit Tacite, la mystérieuse et sainte consécration du mariage. Une pareille alliance,

fondée sur l'amour et la vertu et sur le partage de toutes les chances bonnes ou mauvaises jusqu'à la mort, ne pouvait souffrir aucune atteinte à sa sainteté; et en effet, au témoignage de Tacite, les fautes contre la fidélité étaient presque inouïes, et le mépris le plus général et le plus profond punissait ce crime du reste si rare.

Les enfants issus de ces mariages étaient un précieux gage d'amour pour les parents. Dès leur naissance, ils étaient regardés comme des êtres libres et jouissant des droits de l'humanité. On ne trouvait chez les Germains aucune trace de la puissance despotique du père sur les enfants, comme elle était chez les Romains. Les mères nourrissaient leurs enfants de leur propre sein et ne les abandonnaient point à des nourrices ou à des servantes. C'est même de là que venait cette grande vénération des Germains pour une femme vertueuse; ils croyaient qu'il y avait en elle quelque chose de sacré, qu'elle était remplie de pressentiments, et souvent aussi ils suivaient ses inspirations dans des circonstances critiques. Vénération du reste admirable chez un peuple essentiellement belliqueux, où régnait, comme nous l'avons dit, le droit du plus fort; il était de ce côté beaucoup au-dessus des Grecs et des Romains.

Les usages des anciens Germains, quant à l'habillement et la nourriture, étaient simples et tout à fait conformes à la nature. Les femmes n'avaient pas d'autre parure que leur longue chevelure blonde, la clarté et la fraicheur de leur peau colorée, et leurs vêtements de laine qu'elles avaient elles-mêmes filés et tissus et qu'elles tenaient attachés par un cordon rouge en guise de ceinture. Quant au Germain lui-même, il ne connaissait d'autre ornement que ses armes; son bouclier et son casque, s'il en avait un, faisaient son plus beau costume. Les Suèves portaient leurs cheveux attachés en toupet sur le sommet de la tête, pour avoir une expression plus martiale; mais les Saxons les séparaient par une raie au milieu, et les laissaient tomber sur leurs épaules jusqu'à une certaine grandeur.

La viande et le lait faisaient particulièrement leur nourriture. Avec de l'orge et de l'avoine, ils composaient une boisson qu'ils aimaient beaucoup, la bière; ils connaissaient aussi l'hydromel, autre boisson faite avec de l'eau et du miel; car les abeilles sauvages leur donnaient dans les bois de très-bon miel en abondance. Sur les bords du Rhin, ils ne dédaignaient pas non plus le vin fabriqué par les Romains.

Chez aucun peuple, l'hospitalité n'était pratiquée comme chez les Germains. Il eût été très-honteux de refuser sa maison à un étranger quel qu'il fût. Partout où il entrait, son hôte le recevait à sa table et partageait avec lui ses provisions; étaient-elles épuisées, il se faisait du moins son guide, et tous deux entraient, sans être invités, dans la maison la plus proche et la meilleure, où ils étaient reçus avec cordialité. Quand l'étranger prenait congé, il recevait encore en don ce dont il avait besoin; mais aussi, on lui demandait avec la même liberté ce qui faisait plaisir à son hôte. Ce peuple bienveillant aimait les cadeaux, et cependant ne croyait pas qu'on eût alors beaucoup fait pour lui, ni qu'il fût tenu à beaucoup de reconnaissance.

C'était souvent dans les repas, que les Germains délibéraient sur les affaires les plus importantes, sur la réconciliation avec les ennemis, sur les alliances, les amitiés, sur le choix des chefs et même sur la paix et la guerre; parce qu'alors, la joie produite par le repas et par la réunion ouvrait tous les cœurs et arrachait les secrets; mais le lendemain, ils revoyaient l'objet de la délibération de la veille avant de l'approuver. Ainsi, ils discutaient quand ils ne pouvaient cacher leurs pensées, et ils prenaient une résolution quand ils étaient capables d'une délibération calme.

Il y avait une espèce de spectacle pour ces repas; on voyait des jeunes gens danser entre des épées et des lances. Ce n'était pas pour un lucre qu'ils se livraient à ces exercices; le seul salaire qu'ils attendaient était l'approbation des spectateurs et l'honneur de pouvoir exercer un talent périlleux.

Ils étaient adonnés aux jeux de hasard, raconte Tacite avec une expression d'étonnement; ils s'y livraient de sang-froid comme à une affaire sérieuse, et avec une telle passion, que quand ils avaient tout perdu, ils engageaient sur un seul coup de dés et leur liberté et leur per-

sonne même. Celui qui perdait se soumettait de bon gré à l'esclavage; et fût-il plus jeune et plus vigoureux que son adversaire, il se laissait lier patiemment et vendre comme esclave; tant ils se tenaient liés par leur parole. « C'est ce qu'ils appelaient de la bonne foi, » dit l'historien romain.

CHAPITRE VI.

INSTITUTIONS CIVILES.

Toute la masse du peuple était divisée en hommes libres et non libres; mais il y avait une subdivision essentielle de ces derniers en deux classes : dans la première, dont on peut comparer les individus à ces hommes qui encore aujourd'hui sont attachés à la glèbe, ils conservaient leur liberté, dit Tacite, recevaient du propriétaire une maison avec une cour et un morceau de terre, et lui payaient pour cela un revenu déterminé en grain et en bétail, ou en étoffes faites par eux et telles qu'on les confectionnait dans chaque ménage; la seconde classe, au contraire, était proprement celle des esclaves, que l'on achetait et vendait, et qu'on employait aux plus gros travaux de la maison ou des champs.

Cependant leur sort était encore bien supportable; et leurs enfants, grandissant avec ceux de leur maître, presque sans aucune distinction, formaient avec eux les liens d'un solide attachement. Seulement, l'esclave était regardé comme indigne de porter les armes; c'était le privilége des hommes libres.

Les hommes libres étaient nobles ou simplement hommes libres, *nobiles et ingenui*, dit Tacite. Ce ne fut que plus tard qu'il se forma entre eux une différence essentielle. Dans le principe, les nobles étaient les plus riches, ceux qui avaient le plus d'hommes attachés à leurs terres et pouvaient ainsi exercer une plus grande influence; tandis que les autres n'avaient qu'une petite propriété, qu'ils faisaient valoir de leurs propres mains, ou tout au plus avec le secours de quelques esclaves. Telle est l'origine de la noblesse des Germains, fondée d'ailleurs sur la marche régulière de la nature; car la considération que donnent à un homme, comme tout le monde sait, ses biens, ses mérites et quelquefois même ceux de ses aïeux, explique facilement la préférence accordée aux uns sur les autres; et le temps, comme par prescription après une longue possession, vient ensuite donner un droit de jouissance là où il n'y avait eu qu'une habitude. Cependant, Tacite ne parle point encore du droit, mais de l'usage dans les communes et les cantons de donner les commandements à des familles distinguées.

Un certain nombre de fermes grandes et petites, réunies par une convention mutuelle entre les propriétaires, formait une commune. Plusieurs communes formaient un canton qui donnait à tous, dans un grand cercle, un droit commun de pâture et de parcours. Enfin un certain nombre de ces cantons formait une association encore plus étendue, que l'on peut appeler le comté ou district (*gau*); elle avait pour but de protéger la vie et les richesses des particuliers contre les ennemis.

Dans chaque district, il y avait un juge qui dès lors peut-être portait le nom de *graf*, comte. Au-dessous du graf étaient les centeniers, ainsi appelés parce qu'ils avaient une juridiction sur cent fermes. Ils décidaient dans les affaires de peu d'importance; dans les grandes, ils en référaient au comte (*graf*) du district. Les devoirs de la justice n'étaient pas leur seule occupation; ils avaient aussi l'administration de la société, et en étaient les principaux personnages. Ils n'avaient point d'appointements fixes; mais chaque maître de maison leur faisait un cadeau.

Au-dessus de tout était l'assemblée du peuple, qui devait se réunir toutes les fois qu'il s'agissait de prendre une résolution sur une affaire importante. Tout homme libre en faisait partie, le pauvre comme le riche, et prenait part à tout avec un droit égal.

Dans plusieurs parties de la Germanie, il n'y avait pas pour les affaires d'administration intérieure pendant la paix, de plus grande assemblée que celle du district. Mais les dangers du dehors et des alliances de familles entre les différentes peuplades furent sans doute la cause de leurs réunions, qui formèrent des peuples puissants et prirent des institutions différentes, suivant le caprice de ces hommes essentiellement libres. Cependant, la plupart semblent avoir eu pour le temps de paix la forme de gouvernement la plus simple; puisque leurs affaires ordinaires étaient discutées et décidées dans des assemblées communales. Dans certains districts même, toute l'administration reposait sur des usages; et alors il n'y avait pas besoin de juges permanents. Mais en temps de guerre, on choisissait un duc, *(heer-zog)*, un homme de courage et de mérite, dont la fonction cessait avec la guerre (*duces ex virtute sumunt.* Tac.). D'autres peuples avaient un chef, même en temps de paix. Primitivement ce chef avait été choisi par l'assemblée du peuple, parmi ceux qui avaient rendu le plus de services; puis, comme naturellement le fils fut nommé à la place du père, par le laps de temps la succession devint presque un droit (*Reges ex nobilitate sumunt.* Tac.). Mais ces chefs étaient-ils déjà appelés rois partout, ou seulement dans quelques contrées? On ne peut le décider; et les Romains les appelaient *reges*, parce qu'ils n'avaient pas de mot plus convenable pour exprimer la dignité de celui qui avait l'autorité pendant la paix, comme pendant la guerre. Le duc devenait donc inutile, quand il y avait un roi; mais quand il s'agissait de petites entreprises, qui ne pouvaient être regardées comme une guerre du peuple, ou quand ce roi était trop vieux ou trop faible pour jouir de ses droits, alors on nommait un duc.

Enfin, nous voyons même quelques-uns de ces peuples changer de gouvernement. Ainsi, les Chérusques, dans leurs guerres contre les Romains, ne prirent jamais un roi, et Arminius était le duc reconnu par les communes. Plus tard, 47 ans après J.-C., ces mêmes Chérusques font venir Italicus, fils de Flavius qui était élevé à Rome, pour en faire leur roi et apaiser les divisions intérieures. La forme d'un gouvernement libre convenait surtout aux peuples Saxons (Sasses), qui étaient composés de chefs de maison volontairement réunis, d'hommes indépendants qui régnaient et gouvernaient dans leurs enclos, comme un patriarche dans sa famille. On ne nommait un chef suprême chez eux que pour la guerre, et la guerre chez ce peuple de pacifiques agriculteurs, était purement défensive. Chez les Suèves au contraire, dont le gouvernement était tout à fait militaire, où de bonne heure l'individu était accoutumé à se regarder comme appartenant au tout, la forme du gouvernement était naturellement monarchique; aussi trouvons-nous chez eux des rois puissants, Arioviste, Marbod, Vannius. D'après ces distinctions, nous pourrons comprendre les différentes peintures et les formes de gouvernement dont parlent les Romains, et qui sans cela ne seraient pas toujours faciles à saisir, parce qu'ils ont tout confondu.

Dans ces grandes associations qui formaient un peuple, il y avait certainement aussi des assemblées générales, quoique plus rarement que dans les districts; et c'est de ces grandes assemblées que veulent parler les Romains, quand ils disent que les affaires principales étaient traitées dans les grandes et dans les petites assemblées.

Ces assemblées se tenaient de préférence un jour de pleine ou de nouvelle lune, parce qu'ils croyaient ces époques plus favorables à toute espèce d'affaires. Ils y venaient armés; les armes étaient la marque de la liberté, et ils aimaient mieux s'exposer aux abus qu'on pouvait en faire, que de voir un seul d'eux y assister sans ces insignes. C'était dans ces assemblées, que le jeune homme qui en avait l'âge, ou en était jugé digne, recevait le droit de se parer de ses armes en temps de paix; un des princes, ou son père, ou un parent le décorait solennellement d'une lance et d'un bouclier. Avant il n'était que membre de la famille, et dès lors il devenait membre de la nation.

Les prêtres présidaient la commune, parce que, comme ces fiers Germains ne reconnaissaient que Dieu comme souverain maître, et qu'en lui obéissant ils ne craignaient pas de compromettre leur liberté, le prêtre seul, en qualité de représentant de la divinité, pouvait maîtriser la multitude. Il commandait le si-

lence, puis le roi, le duc, les comtes à qui de longues années d'exercice avaient donné l'expérience; les nobles qui avaient appris de leurs ancêtres à gouverner; les plus braves que leurs exploits avaient élevés au-dessus de tous les autres, prenaient la parole et s'exprimaient avec simplicité et en peu de mots, afin de motiver leurs propositions. Si leur opinion déplaisait, la foule le témoignait par ses murmures.

Si au contraire elle était agréée, ils frappaient avec bruit leurs armes les unes contre les autres; chez eux la plus grande marque d'approbation était celle donnée par les armes.

Dans les affaires importantes et difficiles, le roi et les princes délibéraient entre eux avant de porter l'affaire devant le peuple; parce qu'en effet le peuple ne peut donner sa décision que sur des questions clairement et nettement posées.

On peut remarquer, d'après ces détails dans lesquels nous sommes entrés, avec quelle sagesse nos aïeux plaçaient pour bases de toute association, l'obéissance aux lois et le respect pour la religion. Ils étaient élevés dans ces principes, ils en nourrissaient leurs enfants, et donnaient ainsi à leur édifice une solidité intrinsèque qui ne peut être suppléée par aucun autre moyen extérieur, quelque savant et calculé qu'il soit.

Il ne nous reste plus qu'un mot à dire sur des associations encore plus grandes, celles composées de plusieurs peuples : c'est que, dans un danger commun, ils se liguaient ensemble, et le peuple le plus puissant se mettait à la tête de la ligue; telle fut celle des Chérusques contre les Romains, celle des Suèves à la tête de laquelle furent d'abord les Semnones; telles furent plus tard celles des Goths, des Francs, des Allemands. Pour tout ce qui avait rapport à la confédération, les lois étaient très-sévères; toute trahison ou lâcheté était punie de mort.

Leur devise était : un pour tous, et tous pour un; à la mort! Puisse-t-elle être éternellement celle des peuples Allemands!

CHAPITRE VII.

INSTITUTIONS MILITAIRES. — ARMES.

Quand un grand danger menaçait le peuple, ou quand on avait décidé une grande expédition à faire sur le pays ennemi, tous les hommes libres étaient appelés aux armes; c'était là le ban de l'armée. Ils se levaient sous les bannières du dieu de la nation, que les prêtres portaient en avant. Les princes ou juges de chaque district étaient aussi les chefs à la guerre; les concitoyens d'un même endroit, les parents combattaient à côté les uns des autres; et quand l'expédition était une migration préméditée, ou lorsqu'un ennemi redoutable forçait tout le monde de quitter sa demeure, ils avaient avec eux leurs femmes et leurs enfants. Ainsi chaque combattant voyait réuni autour de lui tout ce qui pouvait enflammer son courage, ses parents, ses alliés, ses amis, et derrière les rangs les femmes et les enfants, dont il entendait les cris. Ceux qui étaient blessés revenaient vers leurs femmes et leurs mères, qui examinaient et comptaient les blessures de sang-froid. On raconte comment ces femmes plus d'une fois ont rétabli la bataille qui chancelait soit par leurs pressantes remontrances dans la crainte de l'esclavage, soit en ramenant elles-mêmes ceux qui se sauvaient avec leurs armes.

Outre le ban, il y avait une deuxième manière de lever des troupes; on convoquait les volontaires, les compagnons d'armes, c'est-à-dire la suite d'un chef. C'étaient des jeunes gens avides de combats, qui se rassemblaient autour d'un chef renommé et éprouvé, et juraient de vivre et mourir avec lui. Parmi ces jeunes gens, régnait une grande émulation pour arriver à la première place; car il y avait différents degrés. C'est là que dans la suite on allait étudier l'art de la guerre; peut-être aussi, faut-il y voir l'origine des différents degrés par lesquels il fallait passer dans la chevalerie : page, écuyer, chevalier. La réputation d'un grand chef ne res-

tait pas renfermée parmi son peuple; mais le bruit de sa valeur et celle de sa suite, quand elle s'était fait remarquer, se répandait aussi parmi les peuples voisins; on lui demandait son aide, on lui envoyait des députés, on lui faisait des cadeaux, souvent même il arrêtait la guerre par la seule crainte de son nom. Dans le combat, c'était une honte pour un chef de se laisser surpasser en valeur, et pour le guerrier de sa suite de ne pas égaler son chef; mais la tache était pour le reste de la vie, s'il l'abandonnait sur le champ de bataille, lorsqu'il vivait encore : et telle était la fidélité de ces guerriers qu'on aurait peine à en trouver un exemple. Le devoir le plus sacré pour eux, c'était de défendre leur chef, de maintenir et d'établir leur réputation par des actions d'éclat. Quand le peuple auquel ils appartenaient était trop longtemps en paix, le plus souvent ces jeunes audacieux passaient d'eux-mêmes avec leur chef chez ceux de leurs voisins qui étaient en guerre. L'oisiveté leur était insoutenable; dans les dangers, ils trouvaient de la gloire, et le butin était la récompense de leur valeur. Chaque guerrier de la suite demandait à son chef un cheval de bataille et une lance. Ainsi ce n'était que par la guerre et le butin qu'il pouvait se faire une nombreuse troupe.

Tel est le tableau que nous fait Tacite de leurs institutions militaires. Mais il écrivait, il faut en convenir, dans un temps où la durée de l'état de guerre et l'expérience auraient bien pu avoir apporté déjà quelque perfectionnement.

Originairement sans doute, les liens des gens de la suite avec leur chef n'étaient obligatoires que pour une expédition particulière, et cessaient avec cette guerre; car il n'est pas vraisemblable que ces peuples, si jaloux de leur liberté, aient établi que des chefs particuliers se feraient continuellement escorter par un semblable bataillon, comme par une garde du corps. Mais les dangers de la guerre étant devenus continuels, comme il paraissait désirable, nécessaire même d'être prêt contre toute attaque, les suites demeurèrent sur le pied de guerre et formèrent l'élite de l'armée. Dans le temps de la migration des peuples, des royaumes ont été fondés par la seule suite d'un chef; et de leur association, sont sorties naturellement les lois sur lesquelles ont été fondés ces nouveaux États, celles de la féodalité.

Nous voyons dans ces deux espèces d'institutions militaires le type de toutes les formes qu'on rencontre dans les États actuels d'Allemagne. Encore aujourd'hui le premier besoin du peuple est le droit de porter ses armes; et l'homme ne peut se le laisser enlever sans renoncer à la plus sacrée de ses prérogatives; car s'il veut abandonner entièrement à l'état militaire ces vertus qui le constituent essentiellement, le courage et le mépris de la mort, il tombera lui-même dans la mollesse et la servitude.

Tout homme doit donc être guerrier, et dans les dangers de la patrie, ne pas craindre d'abandonner sa profession, de quitter sa charrue, de s'armer et de marcher contre l'ennemi. C'est là le ban (*heerbann*) de nos aïeux; et c'est aujourd'hui notre *landwehr* et notre *landsturm* (1). Mais il faut aussi des hommes qui fassent de l'art militaire leur occupation spéciale, qui, par un exercice continuel, puissent le porter à sa perfection et servir de modèles et de maîtres aux autres, qui enfin forment

(1) Ces deux mots tiennent à la constitution militaire des Allemands, surtout des Prussiens.

Chez eux, tous les citoyens passent sous les drapeaux, depuis 21 ans jusqu'à 24 ans. Il n'y a pas de remplaçants comme chez nous; pendant ces trois ans, ils sont formés au maniement des armes et à tous les exercices. Ils sont instruits par des sous-officiers qui sont continuellement sous les drapeaux, en font leur métier et sont peu estimés; d'ailleurs, comme ils ne peuvent jamais parvenir au grade d'officier, il n'y a que les gens qui ne peuvent se faire une condition honorable qui songent à rechercher des grades inférieurs, qu'ils conservent toute leur vie.

Après ces trois ans, le citoyen passe dans la landwehr jusqu'à l'âge de 32 ans. Il rentre dans ses foyers et se livre à sa profession; mais tous les deux ans, il est tenu à un service d'au moins six semaines ou deux mois hors de chez lui, et il doit être toujours prêt pour le premier signal, en cas de guerre.

A 32 ans, il entre dans la deuxième classe de la landwehr jusqu'à 40 ans. Les citoyens de cette classe sont exempts des exercices et ne sont appelés qu'après la première. Les hommes de 40 à 60 ans forment la landsturm. Ils ne sortent jamais des frontières, et ne sont convoqués que quand la patrie est en danger.

N. T.

une troupe toujours prête pour le cas d'une attaque imprévue. Les principales armes des anciens Germains étaient le bouclier, et une espèce de lance appelée *framée*, qui était armée d'une pointe de fer courte, étroite et très-aiguë. Elle était si facile à manier, qu'en cas de besoin ils combattaient avec cette arme de près comme de loin; quelques écrivains parlent aussi d'une longue et lourde lance. Pour combattre de près ils avaient encore des haches d'arme, dont on a trouvé un grand nombre enfoui sous terre, et la massue ordinaire. A peine quelques-uns portaient cuirasses, à cause de la rareté du fer; très-peu portaient des casques, un petit nombre seulement avaient des épées. Les boucliers étaient de bois ou d'osier. Si donc ils ont fait de si grandes choses avec de si mauvais instruments, c'est que chez eux les bras et le courage valaient plus que les armes.

Leurs chevaux n'étaient remarquables, ni par leur beauté, ni par leur vitesse; mais par leur force à supporter la fatigue; et les Germains savaient si bien les dresser, que souvent leur cavalerie a mis en fuite celle des Gaulois et des Romains, toute bien armée et bien montée qu'elle fût.

Ils en faisaient même peu de cas, parce qu'ils trouvaient trop mou et indigne d'un homme de se servir de selles; pour eux, ils étaient assis à nu sur leurs chevaux. Mais la plus grande force de leurs escadrons était dans les piétons qu'ils avaient avec eux. Ils plaçaient les plus agiles et les plus vigoureux de leurs jeunes gens, mêlés avec les cavaliers, aux premières lignes. Les cavaliers se choisissaient eux-mêmes leurs compagnons; de sorte que chez eux les sentiments de l'amitié, les sentiments du cœur, avaient toujours un grand rôle dans les batailles. Ils étaient à côté l'un de l'autre dans le tumulte du combat et se portaient mutuellement secours dans le danger. Le cavalier était-il renversé de cheval, il était aussitôt entouré de piétons qui le défendaient. Fallait-il faire un mouvement rapide de côté ou même en arrière, ces piétons s'accrochaient avec autant d'adresse que de légèreté à la crinière des chevaux et ils les suivaient au galop.

Leur ordre de bataille le plus souvent était en pointe, afin de pouvoir promptement faire une trouée dans les rangs ennemis. Avant la bataille ils entonnaient l'hymne de guerre, qui exhaltait les belles actions de leurs aïeux et la gloire de la patrie. Des instruments de guerre, des cornes d'airain ou de bœufs sauvages, de grosses timbales, avec le bruit des boucliers heurtés les uns contre les autres, faisaient un bruit terrible et excitaient de plus en plus leur courage. Pendant la marche contre l'ennemi, ce chant devenait un cri de fureur et de sang qu'on appelait la *barrit;* d'abord grondant sourdement, puis plus fort et plus plein, c'était un rugissement au moment du choc. Le général réglait ses craintes et ses espérances sur la barrit, suivant qu'elle avait été plus forte ou plus languissante. Souvent même pour rendre ce son plus affreux, ils tenaient leurs boucliers creux devant leur bouche. Ces cris de guerre, la taille gigantesque des Germains, leur regard farouche, inspiraient une telle frayeur aux Romains qu'ils ne pouvaient que difficilement s'y habituer.

Laisser son bouclier dans la mêlée était une honte ineffaçable. Celui qui s'était ainsi déshonoré ne pouvait plus assister aux cérémonies du culte ni paraître dans une assemblée; de sorte que quantité de guerriers, qui avaient pu échapper heureusement au combat, ne pouvant soutenir une vie si triste, se donnaient eux-mêmes la mort.

CHAPITRE VIII.

LA RELIGION.

Le culte des Germains se rapportait à leur nature, et par conséquent était beaucoup plus simple et plus élevé que celui des autres peuples. Quoique sans culture, ils portaient dans leurs cœurs le sentiment d'une puissance infinie et éternelle, et ils regardaient comme un

affront pour la divinité de l'enfermer dans des murailles ou de la représenter sous des formes humaines. Ils lui consacraient donc des bosquets et des forêts, comme temple infini dont la nature élevait elle-même les colonnes et auquel l'immensité du ciel servait de toit. Ils nommaient du nom de la divinité les mystères de son culte, qu'ils ne considéraient du reste que des yeux de la foi. On reconnaît les nobles sentiments des Germains, même dans leurs anciennes fables sur leurs divinités. Car, loin de ressembler aux Grecs et aux Romains, qui avaient revêtu leurs dieux de toutes les faiblesses de l'humanité, afin de couvrir leurs propres défauts, ils avait représenté dans les leurs les plus belles images de force et de grandeur, de courage et de générosité. Mais ils se distinguaient encore plus des autres peuples, par une croyance ferme et nette à l'immortalité de l'âme, croyance qui extirpait de leurs cœurs toute crainte de la mort. Souvent même dans l'espérance d'une nouvelle vie, quand ils ne pouvaient jouir de celle-ci que dans l'esclavage, ils se donnaient la mort.

Cette noblesse naturelle, et cette pureté dans leurs idées religieuses, rendaient les peuples germains très-propres à recevoir plus tard le christianisme. C'était le vase que Dieu s'était ménagé pour la conservation pure de ses leçons. Les Juifs, les Grecs et les Romains étaient déjà trop énervés par les voluptés et le crime pour recevoir ces nouvelles instructions, et encore plus pour les conserver, parce que, comme dit l'Écriture, un vieux vase ne peut conserver un vin nouveau.

Les anciens Germains adoraient, comme les Perses, le soleil et le feu, mais ils regardaient Wodan comme le plus grand Dieu. Ils l'appelaient aussi du beau nom de *Alvater*, père de toutes choses. Ils élevaient dans leurs bosquets sacrés, en l'honneur du soleil, des chevaux blancs qu'ils attelaient à des chars consacrés, et qui devaient être conduits par le prêtre ou le prince. Ils épiaient, avec le plus grand soin, leurs hennissements; car, comme les Perses encore (1), ils y trouvaient l'annonce de l'avenir et la marque de la volonté des dieux. Leur plus bienfaisante déesse était la mère de la terre qu'ils appelaient Hertha. Voici ce que Tacite raconte de son culte (*Germ.* XL). Il y avait dans une île un bois sacré, et dans ce bois un char sacré couvert avec des tapis. De temps à autre, c'était suivant la volonté des prêtres, la déesse descendait de ses demeures saintes, et se promenait sur son char attelé de génisses sacrées, accompagnée de son prêtre qui se tenait dans la posture du plus profond respect. C'étaient alors autant de jours de fêtes; et les lieux qu'elle honorait de sa présence étaient dans la joie. Alors, il n'y avait point de guerre, personne ne portait ses armes, partout régnait la paix et le calme le plus profond, jusqu'à ce que la déesse, fatiguée de visiter les mortels, fût reconduite dans son temple par le prêtre; ensuite le char, le tapis, la déesse elle-même, dit-on, étaient plongés mystérieusement dans la mer qui engloutissait aussi les esclaves occupés à son service; de là, une secrète horreur et une ignorance respectueuse pour ce qui ne pouvait être vu qu'au prix de la vie.

« Cette île au bois sacré existe encore aujourd'hui, raconte un écrivain de notre temps; c'est une délicieuse île de la mer Baltique; elle s'appelle Rugen, et on y parle encore le langage des Germains. Une autre race et un autre Dieu ont remplacé les habitants, mais la tradition reste toujours. Les indigènes montrent encore à l'étranger le bois sacré où l'on se réunissait autrefois pour célébrer au printemps la fête de la déesse de la terre par toute espèce de jeux, et par où le prêtre sortait en procession sur son char, accompagné des cris de joie de la multitude. La mer de Hertha subsiste toujours avec ses eaux calmes et profondes; bassin circulaire, environné de collines mousseuses et ombragé par des bois épais; un religieux frissonnement saisit dans ces lieux. Ils ne sont habités que par quelques êtres animés, en très-petit nombre; et le bruit d'un troupeau, ou

(1) On se rappelle que Darius, fils d'Hystape, dut son élection au hennissement de son cheval et à la ruse de son écuyer, qui, la veille, avait fait venir une cavale à l'endroit même où il se tint; et l'odeur qui en restait fit hennir le cheval de son maître.

d'une poule d'eau, ou d'un plongeon qui s'élève du milieu des joncs, en vient seul troubler le solennel silence. A son extrémité nord est l'ancien bourg, avec ses hautes murailles, et l'allée où était honorée l'image de la déesse. Des joncs en occupent la place. Mais des débris d'autels, des pierres de sacrifice, rappellent encore les anciens temps. Mille pas plus loin, on aperçoit la mer, le promontoire de *Stubben-Kammer* et le *Kœnigstuhl* avec ses hautes colonnes. »

Les Allemands attachaient une grande importance aux divinations et aux pronostics, comme nous l'avons déjà remarqué au sujet des chevaux du soleil. Souvent, quand ils avaient une guerre, ils prenaient un prisonnier sur le peuple ennemi pour le faire combattre en duel contre un de leurs guerriers, chacun avec les armes de son pays; la victoire de l'un ou de l'autre était regardée comme un pronostic ou un jugement de Dieu. Le corbeau et le hibou portaient malheur; le coucou annonçait une longue vie. Ils découvraient encore l'avenir au moyen de branches d'arbres fruitiers (les bâtons runiques). On mettait différents signes sur chaque bâton et alors ils étaient jetés sur une toile blanche; puis le prêtre, ou le père de famille, pour les affaires particulières, faisait une prière à la divinité, et prenait trois fois un des bâtons dont les signes donnaient des révélations divines. Les voyantes étaient extrêmement vénérées, et l'histoire a conservé quelques noms de celles auxquelles la croyance des peuples avait donné une grande influence sur la décision des affaires publiques. Tacite nomme Aurinia, peut-être Alruna, comme très-instruite dans les mystères des bâtons runiques; la célèbre Wéléda, qui, du haut d'une tour sur les bords de la Lippe, gouvernait les peuples du bas Rhin; enfin une certaine *Gauna*, du temps de Domitien. De même, dans l'expédition des Cimbres et dans l'armée d'Arioviste, paraissent aussi des femmes prophètes.

Il n'y avait aucune pompe pour les funérailles, si ce n'est que le corps d'un homme de distinction était brûlé avec du bois précieux, et avec lui ses armes ou son cheval de bataille. Une petite colline de gazon recouvrait les cendres. Ils ne voulaient pas de pompeux monuments; ils les regardaient comme à charge aux morts. Leurs cris et leurs larmes ne duraient pas longtemps; mais leur tristesse était bien plus longue. Ils pensaient que les larmes convenaient aux femmes, et que le souvenir était pour les hommes.

CHAPITRE IX.

ARTS ET INDUSTRIE.

Si, après ce que nous venons de dire, nous nous demandons à quel degré les arts étaient parvenus chez les Germains, nous ne trouvons malheureusement que fort peu de chose dans les historiens romains, qui, du haut de leur civilisation raffinée, n'ont jugé dignes de leur attention, ni les arts, ni le commerce, ni la science, chez un peuple qu'ils nommaient barbare, et parmi lequel en effet ils ne faisaient que commencer. C'est ce silence qui a conduit à considérer les Germains, au temps de la naissance de J.-C., comme un peuple sauvage et peu différent des Hurons. Mais l'histoire, quand elle n'a point de preuves spéciales, doit tirer des inductions de faits incontestables.

Nous pourrions donc dire, avec bien plus de vérité, que les Germains, qui, vers le temps de J.-C., avec leurs armes et leur tactique, tenaient tête à un peuple aguerri par 500 ans de luttes avec tous les autres peuples de la terre et possédant l'art de la guerre au plus haut degré de perfection, de même que celui de l'asservissement des nations; que les Germains, qui étaient déjà très-avancés dans leurs institutions civiles, qui tenaient pour sacrés, le mariage, la famille, l'honneur de la patrie et des aïeux, qui enfin, par leurs nobles vertus, malgré la violence effrénée d'un état barbare qu'on ne

peut nier, pouvaient encore enthousiasmer tout noble Romain, dont l'âme plus saine que celle de ses compatriotes, savait apprécier ce qui est digne, ce qui est grand dans la nature humaine; que ces Germains, dis-je, ne pouvaient pas être de grossiers sauvages semblables à ceux du nord de l'Amérique. Ils étaient même déjà parvenus à un degré remarquable, eu égard à leur genre de vie et à leurs habitations isolées.

L'agriculture, le soin des troupeaux, présupposeut une certaine économie rurale, et même des instruments nécessaires. Quelque simples qu'ils dussent être, le Germain les confectionnant lui-même devait donc savoir travailler le fer; de même encore pour fabriquer ses armes. Or, le fer est difficile à fondre, et le manipuler n'est pas un travail si aisé. Il est possible, à la vérité, qu'il n'ait employé que celui qui paraissait au dehors, et qu'ainsi, il n'ait pas été obligé de percer les montagnes pour le trouver; cependant, Tacite parle de mines de fer dans la Gothie, aujourd'hui la Silésie.

Dans leurs expéditions et leurs batailles, particulièrement dans celles des Cimbres et des Teutons, on voit des chariots et des voitures en grand nombre, sur lesquels ils conduisaient leurs femmes et leurs enfants, et dont ils se servaient pour retrancher le camp. Dès ce même temps, les Germains paraissaient sur le bord des rivières et sur les côtes de la mer avec des vaisseaux, et même ils livrèrent bataille aux Romains sur des vaisseaux. Or, des peuples capables de confectionner de pareils instruments peuvent-ils être encore appelés sauvages? L'art de filer et de tisser la laine n'est pas non plus possible sans un certain nombre d'outils; cependant c'était l'occupation journalière des femmes. Si l'art de bâtir les maisons n'était pas encore très-avancé, il y avait du moins une différence essentielle entre la hutte du simple particulier et la demeure de l'homme de distinction (*burg*), dont nous trouvons la description dans l'histoire. Nous pourrions même croire qu'ils employaient les pierres dans leurs constructions, puisqu'ils avaient des caves où ils gardaient leurs provisions et où les femmes tissaient la laine; car ces caves devaient être nécessairement soutenues de murs.

Le commerce et le trafic n'étaient point inconnus aux anciens Germains; ils connaissaient même les monnaies qui en sont le premier moyen. Tacite remarque qu'ils savaient fort bien en distinguer les différentes espèces, et que, pour les petits échanges, ils aimaient mieux l'argent que l'or. La grande quantité de monnaies romaines, trouvées enfouies dans la terre, prouvent que le commerce devait être considérable; quoiqu'à la vérité on puisse dire que les Germains en ont beaucoup conquis dans leurs victoires sur les Romains. Arminius, avant la bataille d'Idistavisus, offrait 200 sesterces (1) par jour à chaque transfuge romain.

Leur art musical se bornait aux chansons de guerre et aux rudes instruments dont nous avons parlé plus haut; ils avaient encore quelques chansons héroïques pour les festins. On ne peut douter aussi que les premiers temps de l'Allemagne aient eu leurs chantres enthousiastes, comme les premiers temps des Grecs ont eu leur Homère. C'est d'ailleurs ce que nous apprend Tacite, et quand ce témoignage nous manquerait, les idées de gloire et de grandeur répandues parmi ce peuple nous l'indiqueraient assez.

Il a été mis en question, si, du temps de J.-C., les Germains connaissaient l'art d'écrire. Tacite dit positivement que ni les hommes, ni les femmes ne le possédaient *(Litterarum secreta viri pariter ac feminæ ignorant. Germ.* 19); et quoique ce passage pût être entendu dans un sens plus restreint, s'il y avait d'autres témoignages exprès, cependant, à leur défaut, ces paroles disent assez que les Germains ne connaissaient rien de cet art. Il est vrai que Marbod et Adgandaster écrivaient des lettres à un prince catte à Rome; mais ces lettres sont en latin, et prouvent seulement, si elles ont été écrites par les princes eux-mêmes, que les grands avaient des relations avec Rome, qu'ils y passaient même une partie de leur jeunesse. On ne peut donc douter que le peuple n'ignorât complétement l'art d'écrire.

(1) A peu près 40 francs de notre monnaie. Il faut remarquer pour l'évaluation des monnaies romaines qu'elles ont changé de valeur sous certains empereurs. Sous Tibère, le sesterce valait 20 centimes. N. T.

CHAPITRE X.

DES DIFFÉRENTS PEUPLES GERMAINS.

Nous avons fixé au chapitre IV les limites générales des peuples sasses, nous allons maintenant donner le nom et la demeure des peuples particuliers (1).

1. Les Sigambres ou Sicambres étaient un peuple remarquable, sur les bords de la Sieg, d'où probablement ils tirent leur nom, et un peu plus loin dans l'intérieur du pays, du côté des montagnes de Westphalie. C'est là que César les trouva, 56 ans avant J.-C., et Drusus après lui, 12 ans avant J.-C. Mais alors leur territoire s'étendsit jusqu'à la Lippe. Accablée et affaiblie par les Romains, leurs voisina, une partie de la population fut forcée par Tibère de passer le Rhin, et d'aller se fixer vers l'embouchure de la Meuse et du Rhin; l'autre partie, rentrée dans le pays, se joignit aux Chérusques pour combattre Germanicus. Dans le siècle suivant, on ne trouve le nom que de ceux qui s'étaient transportés à l'embouchure du Rhin; ils faisaient alors partie des Francs-Saliens, et formaient un des principaux peuples de la ligue des Francs (2).

2. Les Uslpètes et les Tenctères furent presque toujours voisins et partagèrent le même sort. Forcés par les Suèves de quitter leur pays originaire, vraisemblablement la Wétéravie, petit territoire situé entre le Mein, le Rhin et la Lahn, pour refluer vers le nord, et étant passés de l'autre côté du Rhin, ils furent tailiés en pièces par César et presque anéantis, vers l'an 56 avant J.-C. Ceux qui échappèrent, trouvèrent un asile chez les Sicambres. Au temps de Drusns, les Usipètes habitaient un petit territoire au nord de la Lippe snr le Rhin; et les Tenctères, dès l'an 36 avant J.-C., occupaient sur la rive droite du Rhin le pays des Ubiens, que ces peuples avaient abandonné pour passer sur la rive gauche; de sorte que ces deux peuples se retrouvèrent encore voisins, occupant le grand duché de Berg et une partie de celui de Clèves. Enfin les Tenctères se confondirent dans la ligue des Francs (3).

3. Les Bructères, peuples puissants, habitaient au nord de la Lippe, descendaient jusqu'à moitié du cours de l'Ems et s'étendaient depuis le Rhin jusqu'auprès de Wéser; ils occupaient par conséquent le pays de Munster et ses environs. Les recherches les plus récentes prolongent leur pays au sud de la Lippe jusqu'aux montagnes de Sanerland; de sorte que le Hellweg aurait appartenu au territoire des Bructères (4). On les distingue en grands et petits Bructères. Iis prirent nne part très-active, comme alliés des Chérusques, à la guerre de l'indépendance contre les Romains, et reçurent même pour leur part de hutin, après la défaite de Varus, une des trois aigles qui avaient été conquises. Ils furent presque anéantis dans une guerre avec leurs voisins, environ 98 ans avant J.-C.; de sorte que Tacite partage leur territoire entre les Charuaves et les Angrivariens. Mais cette version me parait exagérée, puisque dans Ptolomée, on les retrouve au même endroit, et que plus tard encore, ils firent partie de la ligue des Francs. Quand la ligue saxonne se fut répandue dans toute la Westphalie, elle embrassa le peuple des Bructères et tout son territoire; mais on ne peut décider si ce fut par alliance ou par la force des armes. — Les Bructères ont sans doute été ainsi appelés à cause des marais qui se trouvent dans leur pays (*Brüche*, marais).

4. Les Marses, voisins des Bructères, prirent

(1) L'anteur avertit ici qu'il y a une grande obscurité dans les géographies de ce temps, et par conséquent des contradictions entre les géographes. Il en nomme plusieurs qu'il a consultés. N. T.

(2) Clovis est appelé par S. Remi mitis Sicamber. Grégoire de Tours, II, 31.

(3) Grégoire de Tours, II, 9—31.

(4) V. Ledebur, Géographie de la Westphalie.

très-activement part à la guerre contre les Romains, et paraissent dans l'histoire vers la naissance de J.-C. Ils remportèrent, dans la défaite de Varus, une aigle romaine que Germanicus reprit plus tard. Ce fut sur leur territoire que ce général ouvrit sa campagne du mois de juin, l'an 14 après J.-C., dans la basse Allemagne, où il détruisit le temple si fameux de Tanfana, à la tête de toute la garnison de Vetera Castra (près de Santen), à laquelle il avait fait traverser la forêt Cœsienne pour venir surprendre les Marses. Ce qui nous montre que ces peuples devaient se trouver en Westphalie, non loin du Rhin. Cependant on n'est point encore fixé sur leur demeure, et ceux qui se sont occupés de ces recherches sont très-partagés d'opinion. Les uns les placent sur la Lippe, les autres dans le Tecklenbourg et l'Osnabruck, ce qui paraît le plus vraisemblable; et ainsi ce serait dans cette contrée qu'il faudrait rechercher le temple de Tanfana, que quelques-uns ont voulu placer à Munster.

5. Les Tubants, reconnus pour voisins des Bructères, furent placés par quelques-uns dans les environs de Paderborn, Hamm, et la forêt d'Arensberg (Sœster-borde), et par d'autres, avec plus de vraisemblance, sur un point tout opposé, au nord-ouest des Bructères, sur le Rhin et la Vecht, dans la Twente d'aujourd'hui.

6. Au sud du territoire assigné en dernier lieu aux Tubants sur le Rhin, habitaient les Chamaves, qui touchaient aussi au sud les Usipètes auxquels ils avaient enlevé, avant l'arrivée de Drusus, une partie des prairies situées sur le Rhin et l'Yssel. Vers l'an 98 après J.-C., ils enlevèrent aux Bructères une portion de leur pays. Plus tard, ils paraissent encore comme faisant partie de l'alliance des Francs. Le territoire qu'ils occupaient, s'appelait au moyen âge Hamaland. Ptolomée nomme aussi Chamave, un peuple habitant avec les Chérusques, au pied du Harz; mais il doit être tout autre que celui dont nous parlons.

7. Les Ansibariens ou Amsivariens, étaient sur l'Ems, au nord des Bructères. Chassés par les Cauques, l'an 59 après J.-C., ils cherchèrent longtemps en vain un autre gîte chez les peuples voisins, et finirent par se confondre avec les Chérusques; mais une partie dut rester dans la confédération des Francs.

8. Les Casuares et Cattuares étaient, disent quelques savants, deux peuples. Les premiers habitaient sur la Hase au nord des Marses, et les autres à l'embouchure de la Ruhr. Suivant d'autres, ce n'était qu'un seul peuple qui restait au nord des Cattes, sur la Diemel, et peut-être tirait son nom de sa destination dans l'alliance chérusque, de la défendre contre les Cattes; de même que les Amsivariens étaient pour la défense de l'Ems contre les Cauques (1).

9. Les Dulgibiens étaient vraisemblablement dans les environs du Wéser, peut-être même dans la contrée ou fut détruite l'armée de Varus, près de la Lippe. Ptolomée les place sur la rive droite du Wéser. Il serait possible qu'ils aient occupé les deux rives en même temps. Le même géographe nomme encore, dans les environs de Detmold, Tulisurgium, peut-être par corruption pour Teutiburgium, et place Tropæa Drusi, monument de la victoire de Drusus, sur le Wéser, probablement non loin de Hœxter. Quelques autres lieux que Ptolomée nomme en Westphalie, malheureusement sans désigner les limites, ont été bien diversement rangés.

a) Bogadium, dont on a fait Munster, Bochold, Bekum, est, suivant Ledebur, Bochum près de la Lippe sur la grande route romaine, entre Vetera et Aliso.

b) Mediolanium, pris aussi pour Munster, mais plus vraisemblablement Meteln, sur la Vecht.

c) Munitium, qui doit être dans le pays de Munster, soit Osnabruck, soit le château de Ravensberg ou Stromberg.

d) Stereontium est, ou Warendorf, ou Stromberg, ou Steinfurt, ou Stevern en Westphalie.

e) Amasia, vraisemblablement le même que le château dont parle Tacite, élevé par Drusus, sur la rive gauche de l'Ems, non loin de son embouchure.

(1) V. *Ludens deutsche Gesch.*, 1, 3, 4, anm. 10.

f) Ascalingium, près Minden, sur le Wéser.

g) Aliso, bâtie par Drusus 2 ans avant J.-C., au confluent de l'Aliso et de la Lippe, d'après Dion Cassius. On est si peu d'accord sur sa position, que les uns la placent à l'entrée de la forêt de Teutobourg, les autres près de Paderborn, à Elsen, au confluent de l'Alme et de la Lippe, et enfin Ledebur, après de nouvelles recherches, semble assez fondé à la placer dans la paroisse de Liesborn, dans l'intervalle du confluent de la Liese dans la Glenne à celui de la Glenne dans la Lippe, près de l'abbaye de Cappel.

h) Arbalo où Drusus fut étroitement serré par les Germains, sur les frontières des Chérusques, des Sicambres et des Cattes, était très-vraisemblablement entre Nuhden et Geseck, dans l'endroit où la chaîne des montagnes s'étend dans la plaine de Hellweg, et où se trouvait au moyen âge le *gau* (district) d'Arpenfeld. La dernière syllabe *lo* voulait dire forêt; *feld*, champ, mis à la place, veut donc dire que la forêt est devenue un champ fertile, ainsi *arpen-feld* pour *arba-lo*.

Sur la rive gauche du Wéser, étaient réunies grand nombre de peuplades appartenant à l'alliance des Chérusques.

10. Les Chérusques, sur la rive droite du Wéser, étaient le peuple le plus célèbre des premiers temps de la Germanie. Ils possédaient, au moment de la naissance de J.-C., et de leur plus grande puissance, un vaste territoire dans l'intérieur du pays, et le Harz était le centre de leurs domaines; ils s'étendaient à l'est jusqu'à la Saale et à l'Elbe, au nord jusqu'à l'Aller, à l'ouest jusqu'au Wéser, et au sud jusqu'à la Werra ou la forêt de Thuringe.

Pendant tout l'espace de temps depuis Drusus jusqu'à Varus, pendant vingt ans que les Romains occupèrent toute la basse Allemagne, la regardant déjà comme leur propriété, et parlant d'en faire une province romaine, les Chérusques conservèrent la paix; les fils de leurs princes prenaient du service dans les armées romaines; Auguste avait une garde du corps composée de Germains; tout annonçait que cet état se prolongerait. Mais, sous le gouvernement de Varus, les Chérusques se mirent à la tête d'une ligue de presque tous les peuples situés entre le Rhin et le Wéser, et s'unirent particulièrement avec ces nombreuses peuplades de la rive gauche de ce dernier fleuve; si bien que les Romains les appelaient les clients des Chérusques, et souvent même Chérusques; de là s'établit l'erreur que les Chérusques avaient habité sur les deux rives du Wéser. Plus tard, quand Hermann marcha contre Marbod, ils s'unirent avec leurs puissants voisins de l'est, les Longobards et les Semnones. Mais après la mort d'Hermann, la gloire des Chérusques tomba; ils s'engourdirent dans une longue inaction, et se laissèrent tellement affaiblir par les Longobards, les Cauques, les Cattes, qu'ils furent réduits à n'être plus que l'ombre de ce qu'ils avaient été.

Leur nom ne paraît plus qu'une fois avec quelque importance dans une ligue, c'est dans celle des Francs.

Ptolomée nomme sur leur territoire *Lupia* ou *Lupta*, aujourd'hui Eimbeck; *Calagia*, Halle, sur la Saale; *Bicurdium*, Erfurth. Avec les Chérusques disparurent aussi leurs alliés.

11. Les Foses, sur la Fuse, dans le Brunswick aujourd'hui.

12. Les Angrivariens, sur les deux côtés du Wéser, au-dessous de Minden, voisins et fidèles alliés des Cauques avec lesquels ils entrèrent plus tard dans l'alliance saxonne, sous le nom d'Engerns. Une portion du pays saxon situé sur le Wéser, s'appela Angaria.

13. Les Cauques. Ils habitaient sur la côte de la mer du Nord, depuis l'embouchure de l'Ems jusqu'à l'Elbe, et sur les bords du Wéser, qui les séparait en grands et petits Cauques. Pline, qui était venu lui-même dans leur pays, fait des habitants de cette côte une triste peinture. « Là, dit-il, l'océan deux fois le jour inonde une grande étendue de terrain et livre ainsi un éternel combat à la nature; de sorte qu'on ne sait trop s'il faut appeler ce pays terre ou mer. Ces malheureux peuples habitent sur les collines de la côte, ou sur des buttes de terre qu'ils élèvent eux-mêmes à la hauteur nécessaire pour les garantir des eaux. A la marée montante, leurs habitations paraissent flottantes sur la mer et situées au milieu de marais. Quand la marée est basse, ils

prennent les poissons apportés par la mer avec des filets de joncs ou d'herbes marines. Ils n'ont point de bétail et ne se nourrissent point de lait comme leurs voisins; ils ne peuvent exercer la chasse en aucune façon, puisqu'il n'y a pas un seul arbuste dans le pays. Ils sèchent, plutôt à l'air qu'au soleil, la tourbe qu'ils ont ramassée, afin de cuire leur nourriture et réchauffer leurs corps engourdis par le vent du nord. Ils n'ont d'autre boisson que l'eau de pluie qu'ils recueillent dans des fosses. Et cependant, si ces peuples étaient vaincus par les Romains, ils diraient encore qu'ils sont devenus esclaves! » Tacite, au contraire, qui voit les Cauques bien plus dans l'intérieur du pays, les vante comme le peuple le plus remarquable de la Germanie, comme un peuple pacifique et cependant guerrier et plein de courage. Ils furent longtemps les fidèles alliés des Romains, qui plusieurs fois traversèrent leur pays pour aller combattre les peuples du Wéser, probablement leurs ennemis les Chérusques. Même, sous le règne de Néron, ils repoussèrent ces peuplades alliées des Chérusques qui leur étaient opposées, les Ansibariens, et s'étendirent fort loin vers le sud; de sorte que Tacite les trouve auprès des Cattes. Dans le troisième siècle, sous l'empereur Didius Julianus, ils désolèrent la Gaule et enfin perdirent leur nom, confondus dans l'alliance saxonne.

Ptolomée nomme quelques lieux chez les Cauques : *Tuderium*, vraisemblablement Meppen; *Thuliphurdum*, Verden ; *Phabiranum*, Brême ou Brêmsfurd; *Leuphana*, Lunebourg, etc.

14. Les Frisons, qui étaient sur les bords de la mer du Nord, depuis l'embouchure moyenne du Rhin jusqu'à l'Ems, furent alliés des Romains dans toutes les guerres de Germanie. Dans le deuxième et le troisième siècle, ils reparaissent dans l'alliance des Saxons, et passèrent avec eux en Bretagne (1). Les Romains ont nommé sur leurs côtes : les Iles Borckum, *Burchana; Austeravia*, Ameland, et le *Fleum* ou *Flevum*, sur le Dollart.

15. Les Saxons, qui devinrent plus tard si importants, sont nommés la première fois par Ptolomée, au milieu du deuxième siècle, comme habitants du Holstein d'aujourd'hui. Ils étaient très-habiles matelots, et dans le quatrième et cinquième siècle, ils se firent redouter par leur piraterie. Tacite et Pline ne les nomment pas; vraisemblablement parce qu'ils les croyaient compris sous le nom de Cimbres. Nous parlerons plus tard de la ligue qu'ils formèrent et qui porta leur nom. Il est tiré, suivant quelques-uns, de leur courte épée ou coutelas appelé *sax* (2). Suivant d'autres, de *seax*, qui dans la langue anglo-saxonne veut dire la terre, ou de *seat*, siége.

16. Les Cimbres, plusieurs siècles après leur grande expédition à laquelle commence notre histoire, étaient encore dans leur pays, la presqu'île cimbrique, aujourd'hui le Jutland; et Strabon, particulièrement, dit expressément qu'ils conservaient leurs anciennes demeures.

Entre les peuples saxons et suèves, il y a une population remarquable qui semble n'appartenir ni aux uns ni aux autres, c'est celle des Cattes ou Chattes qui habitaient la Hesse d'aujourd'hui. Ils furent souvent aux prises avec les Romains, dont ils étaient limitrophes, et sont fréquemment nommés par eux. César même les connaissait; car les Suèves, contre lesquels il protégea les Ubiens et qu'il menaça par son expédition d'outre Rhin, doivent avoir été les Cattes, si on en juge d'après le pays qu'ils habitaient; peut-être aussi appartenaient-ils alors à la grande confédération suève. Tacite, au contraire, les sépare positivement des Suèves; et par conséquent, pour plus d'exactitude, nous les considérerons comme un peuple indépendant qui servait comme de séparation entre ces deux grandes *races*, suèves et sasses. Au temps des grandes guerres d'Auguste, leur pays fut souvent visité par les Romains. Mais du temps de Tacite, après la destruction des Chérusques, leur territoire semble avoir pris un très-grand accroissement, car ils s'étendaient, depuis les environs de Hanau et l'endroit où ils joignaient les Romains par les *agri decumates*, jusqu'à la forêt de Thuringe, de l'autre côté du Spessart et des montagnes du Rhône, au sud-est, jusqu'à la Saale en Franco-

(1) Procop. goth., IV, 20.

(2) Wittikind de Corvey, dans ses Annales.

nie ; de là au nord jusque vers le lieu de la bifurcation de la Verra et de la Fuldo, et au nord-ouest jusqu'aux montagnes du Westerwald. Tacite vante les Cattes particulièrement pour leur courage et leur habileté dans la guerre. Leur infanterie était la meilleure de toute la Germanie. Plus que tous les autres, ils étaient habitués à la discipline et à l'ordre daus la guerre, et savaient très-bien fortifier leurs camps; de plus ils étaient très-grands, très-vigoureux et inébranlables; leur regard farouche était effrayant. « Tous savent frapper, dit Tacite; mais les Cattes seuls savent faire la guerre, et ce qui est très-rare chez des peuples barbares, ils comptent plus sur leurs généraux que sur l'armée. Ils rangent le bonhour parmi les choses incertaines et disent que le courage dépend de nous. »

Les jeunes gens laissaient pousser leurs cheveux et leur barbe, et portaient au bras un anneau de fer, marque de servitude, jusqu'à ce que la mort d'un ennemi ait prouvé leur virilité. Ils obtenaient la liberté sur son cadavre ou sur les armes qu'ils avaient enlevées; et alors seulement ils croyaient avoir acquitté le prix de la vie qu'ils avaient reçue, et être dignes de la patrie et de leurs parents.

Plus tard les Cattes entrèrent dans l'alliance des Francs (1). L'ancienne capitale des Cattes était Mattium que beaucoup out pris pour Marbourg; mais c'est vraisemblablement le village appelé aujourd'hui Maden, auprès de Gudensberg, sur l'Eder.

Les Mattiaques étaient uue branche des Cattes, qui même ne paraissait que sous ce nom dans les expéditions de Brutus et de Germanicus, mais que Tacite a appelée par sou nom propre. Ils habitaient entre la Lahn et le Mein jusqu'au Rhin, par conséquent le duché de Nassau d'aujourd'hui, et un peu plus loin sur la Lahn. Les Romains s'établirent de bonne heure dans leur pays, élevèrent des fortifications sur les montagnes du Taunus et regardèrent les Mattiaques comme un peuple soumis. Cependant, ils prirent part à la révolte de Civilis et assiégèrent Mayence. Plus tard leur nom disparut et les Allemands occupèrent leur pays. Pline connaissait chez eux des sources d'eau chaude qu'il appelait *fontes mattiaci*, sans doute Wishaden, où l'on a trouvé beaucoup de restes des Romains, des fermes, des bains, etc., et un petit château romain, sur la hauteur auprès de Hombourg, dont les traces existent encore, Arctaunum. Ptolomée nomme aussi *Mattiacum*, vraisemblablement Marbourg aujourd'hui.

CHAPITRE XI.

LES PEUPLES SUÈVES.

1. Tacite appelle Semnones les plus anciens et les plus remarquables des peuples suèves; et Ptolomée les place entre l'Elbe et l'Oder, dans la partie sud du Brandebourg et dans la Lusace jusqu'aux frontières de la Bohême. On dit que chez eux était le sanctuaire de l'alliance; c'était un bosquet sacré, où l'on sacrifiait les victimes pour sa prospérité. C'est pour cela que, surtout dans les anciens temps, ils semblaient jouir d'une considération toute particulière parmi les peuples suèves. Mais, après le deuxième siècle de l'ère chrétienne, leur nom ne paraît plus dans l'histoire, sans que l'on puisse connaître la raison de cette disparition.

2. Les Longobards étaient très-peu nombreux, mais les plus guerriers de tous les Suèves. Ils habitaient, quand l'histoire les nomme pour la première fois, à l'ouest de l'Elbe, vis-à-vis les Semnones, dans l'ancienne Marche et dans le pays de Lunebourg, où l'on trouve la ville de Bardewick et le district de Barden, qui perpétuent le souvenir de leur nom : c'était vers le temps de J.-C. Ils se répandirent aussi sur la rive droite de l'Elbe, jusqu'au confluent du Havel, et combattirent avec Hermann contre Marbod. Plus tard ils contribuèrent à l'abaissement

(1) Grég. de Tours, II, 9.

des Chérusques qu'ils semblent avoir tenus pendant quelque temps dans une espèce de dépendance. Ptolomée leur donne au deuxième siècle un très-grand territoire, depuis l'Elbe jusqu'au Rhin, comprenant les pays des Chérusques, des Tubants et des Marses. Si le récit de Ptolomée est juste, il faut qu'ils aient fait de rapides conquêtes qui n'ont duré qu'un moment. Cependant, l'histoire ne parle pas d'eux, jusqu'à la fin du cinquième siècle qu'ils parurent en Hongrie sur le Danube (1), et fondèrent au sixième siècle un royaume en Italie.

Ils tirent leur nom, suivant l'opinion du plus ancien écrivain de leur histoire, Paulus Diaconus, de la longueur de leur barbe, et suivant un autre, de leur hallebarde; mais plus vraisemblablement, de leur habitation sur les bords de l'Elbe, où encore aujourd'hui une langue de terre porte le nom de Long-bord. Ptolomée nomme chez eux *Mesuium*, Magdebourg.

3. Au nord des Longobards et des Semnones, dans le Lunebourg, le Mecklenbourg et la Poméranie d'aujourd'hui, habitaient, suivant Tacite, des peuples suèves, peu connus et peu dignes d'être remarqués : les Varins, Angles, Rheudinges, Avions, Eudoses, Suardons et Ruithons. Nous avons déjà parlé de la vénération de tous ces peuples pour la déesse Hertha, dans l'île Rugen.

Le nom de Varins est conservé par celui de la rivière de Varne, dans le Mecklenbourg; et en effet, Ptolomée nomme sur leur territoire une série de villes, qui, d'après ses déterminations géographiques, doivent occuper une zone de terre au nord de l'Elbe, depuis Hambourg jusqu'au confluent de la Verra. Hambourg semble même désigné sous le nom de *Marionis*, et Lubeck sous celui de *Marionis altera* ; *Laciburgium* est peut-être Wismar, et *Alister* Schwérin.

Les Angles, voisins des Varins, paraissent plus tard dans l'alliance des Saxons auxquels ils s'étaient unis; ils habitaient dans les environs de Schleswig, dans les îles voisines, et enfin en Angleterre, qui encore de nos jours conserve leur nom.

Sur la côte de la mer Baltique, en avançant vers l'est, Tacite nomme une suite de peuples qu'il place dans la ligue suève; peut-être cependant faut-il reconnaître en eux une troisième race, celle des Goths; c'est pourquoi nous abandonnerons pour le moment cette direction pour retourner vers l'intérieur de l'Allemagne, chez des peuples incontestablement suèves.

4. Les Hermundures. On trouve une foule de versions sur la demeure de ces peuples, qui du reste nous a été donnée par presque tous les écrivains qui ont parlé de l'Allemagne, depuis Velleius Paterculus jusqu'à Dion Cassius, excepté Ptolomée. Ces contradictions proviennent sans doute de leurs nombreux changements. Tacite les connaît amis et voisins des Romains sur les bords du Danube, d'où ils faisaient du commerce avec eux, surtout dans la capitale de la Rhétie, *Augusta Vindelicorum*, Augsbourg; plus tard il les fait combattre avec les Cattes aux sources de la Salz, près de la Saale, en Franconie; de sorte que leur territoire s'étendait entre le Danube et le Mein, au delà de la Franconie actuelle. C'est là qu'ils étaient vers le temps de la naissance de J.-C., quand les Marcomans se retirèrent en Bohême, conduits par Marbod. Ils furent accueillis par le général romain Domitius Ænobardus, grâce à leur amitié avec les Romains. Auparavant, ils habitaient vraisemblablement plus dans les montagnes de Franconie et de Bohême, vers le nord-est jusqu'à l'Elbe. Depuis le milieu du deuxième siècle, les Hermundures ne paraissent plus que sous le nom général de Suèves, et ce sont eux vraisemblablement qui, s'avançant vers le sud-onest, ont été appelés Souabes jusqu'à aujourd'hui.

Ptolomée nomme dans la Franconie d'aujourd'hui, *Segodunum*, peut-être Wurshourg; *Bergium*, Bamberg; *Menosgada*, Baireuth, etc.

5. Les Narisques étaient dans le haut Palatinat, entre les Hermundures et les Marcomans.

6. Les Marcomans, peuple le plus important des Suèves du sud, ou mieux le peuple chargé dans l'alliance suève de garder le pays contre les Gaulois et plus tard contre les Romains, veillaient sur la frontière entre le Rhin, le Mein et le Danube. Les Gaulois s'affaiblissant, ceux-ci cherchèrent à faire des conquêtes dans le pays de leurs ennemis; suivant toute apparence,

(1) Procope, *Guer. des Goths*, II, 15.

Arioviste était un Marcoman. L'histoire racontera comment, vers le temps de la naissance de J.-C., sous Marbod, ils se retirèrent en Bohême, chassés par les Romains, et devinrent plus tard de terribles ennemis pour eux. Leur nom se perd au moment de la transmigration, probablement confondu avec celui de Suèves, sous lequel ils auront passé en Espagne avec d'autres peuples.

7. Les Quades, qui occupaient le sud-est dans la ligne suève, étaient sur le Danube en Autriche et en Moravie, jusqu'au Grau, rivière de Hongrie, et s'unirent à un peuple sarmate, les Iazyges. Ils vécurent en paix avec les Romains jusqu'à la grande guerre des Marcomans, sous Marc-Aurèle, à laquelle ils prirent part. Depuis lors, ils furent toujours ennemis des Romains.

Au cinquième siècle leur nom disparaît aussi, confondu dans celui des Suèves, avec lesquels ils ont passé en Espagne. Ptolomée nomme beaucoup de lieux, parce qu'il y avait une grande route qui de Carnuntum (Presbourg) traversait le pays des Quades et lui donnait de la vie. Nous ne citerons que Phurgisatis, Coridorgis et Philecia, vraisemblablement Znaim, Brunn et Olmutz.

8. Derrière ces peuples, à l'est, les anciens écrivains en plaçaient plusieurs autres dont ils donnent les noms, sans cependant pouvoir donner de détails, ni même décider s'ils sont de race germaine. Par exemple, les Gothins et les Oses, dans les montagnes qui parcourent la Moravie et la Bohême, et remontent jusqu'à la haute Silésie, dont Tacite dit : que ceux-là parlaient gaulois et ceux-ci pannonien, et par conséquent sarmate.

Tacite seul nomme les Marsinges qui paraissent avoir habité une partie de la basse Silésie, à l'est de la montagne des Géants. Il reste cependant douteux si ces Marsinges de Tacite n'étaient point de race vandale. On trouve dans Ptolomée plusieurs villes appartenant au territoire de ce peuple; par exemple, Strevinta dans les environs de Neisse, Casurgis dans ceux de Glatz.

9. Les Lygiens étaient une ligue puissante de peuples, dans l'est de la Silésie, et dans une partie de la Pologne, qui embrassait l'arc formé par la Vistule, depuis sa source jusqu'à Bromberg. Tacite, avec raison, les met parmi les Suèves, quoiqu'il mentionne dans leurs mœurs et leur manière de vivre quelques coutumes qui tiennent de la barbarie des Sarmates, leurs voisins, et les avaient fait ranger parmi les races slaves. La première fois que nous entendons parler d'eux, c'est dans l'alliance soumise à Marbod; et plus tard, on les trouve toujours unis avec les Marcomans et les Hermundures. Au troisième siècle, ils paraissent sur le Rhin avec les Bourguignons et sont battus par l'empereur Probus (1). Mais le noyau principal, qui était resté dans le pays, se réunit probablement aux Goths au temps de la transmigration : leur nom s'est perdu depuis.

Tacite nomme comme faisant partie des peuples Lygiens, les Ariens, les Helvecones, les Manimes, les Élysiens et les Naharvales; puis les Duriens qui devaient vraisemblablement en faire partie, quoiqu'il ne les y range pas. Ils demeuraient aux sources de l'Oder et de la Vistule. Tacite représente les Ariens comme les plus puissants, et aussi comme les plus barbares des Lygiens. Ils peignaient leurs boucliers en noir et même leurs corps pour un jour de bataille, et choisissaient une nuit très-obscure, afin de jeter l'épouvante au milieu des ennemis en prenant l'apparence de morts qui sortaient des enfers.

Chez les Naharvales était un bois sacré dans lequel deux jeunes frères, à l'imitation de Castor et Pollux, étaient honorés sous le nom d'Alcis, et servis par un prêtre revêtu d'un costume de femme. Le nom et le culte supposent une origine slave.

A travers le territoire des Élysiens, qui demeuraient vraisemblablement en Silésie, et ont donné le nom à la principauté d'Œls, devait passer certainement une grande route romaine pour le commerce. C'est ce que prouvent les nombreuses monnaies que l'on a trouvées et que l'on trouve encore dans la terre.

Ptolomée nous donne les noms de beaucoup de villes sur ce grand territoire lygien, entre autres *Budorgis*, vraisemblablement Ratibor; *Lygidunum*, Liegnitz; *Calisia*, Calisch, etc.

(1) Zozim., I, 47.

1°. Les Goths. Tacite, qui ne connait parmi les peuples germains que les peuples suèves ou non suèves, rangeait celui-ci, qu'il appelle les Gothons, parmi les Suèves. Pline, au contraire, qui a divisé l'Allemagne en cinq races, les classe dans celle des Wendiliens, c'est-à-dire Vandales; mais ces deux historiens sont d'accord sur la détermination de leur demeure, à l'extrémité de la Germanie, avec tous les autres écrivains qui en ont parlé plus tard. L'histoire trouve toujours ces peuples ligués ensemble et poursuivant continuellement le même but. Ce sont eux qui ont frappé le coup le plus fort au colosse romain. A défaut de documents historiques suffisants sur ce peuple, nous le considérerons comme appartenant à une troisième race alliée aux Suèves, que l'on peut appeler vandale avec Pline, ou gothe, à cause de son peuple principal.

a) Pythéas reconnaît les Goths ou Gothons, proprement dits (1), 300 ans avant J.-C., sur la côte de Bernstein, à l'embouchure de la Vistule. Tacite les place de ce côté-ci des Lygiens, aussi sur la Vistule, mais non plus sur la mer; car il place sur la côte les Rugiens et les Lémoviens. Cinquante ans plus tard, Ptolomée les place encore sur la Vistule, mais dans l'intérieur du pays, et nomme sur la côte les Wenèdes ou Wendes. Nous en devons donc conclure que, dès ce temps, avait commencé le grand mouvement des peuples wéuedes et slaves du nord-est au sud-ouest; mouvement que furent obligés de suivre aussi les Germains. Au commencement du troisième siècle, nous trouvons les Goths déjà bien plus au sud, en Dacie, où ils s'étaient établis. Dans le même temps encore, on les voit partagés en deux grandes branches, les Ostrogoths et Visigoths, ou Goths de l'est et de l'ouest.

On donnera plus de détails dans l'histoire des migrations.

Les Gépides, les Mœsogoths, les Therwinges et les Greuthunges, regardés comme des races particulières, ne sont que des branches gothes; mais les opinions sont encore très-partagées au sujet de leur position géographique entre eux.

(1) Pline, *Hist. nat.*, 37, 11.

b) Les Bourguignons, placés par Pline à la tête des races vandales, ne sont pas connus de Tacite. Ptolomée leur assigne comme première demeure, le pays situé entre l'Oder et la Vistule, au confluent de la Netze et de la Wartha. Chassés de ces contrées par les Gépides, les uns, comme le raconte Jornandès, se tournèrent vers le nord et vinrent s'établir dans l'île de Bornholm (*Burgunda holm*), entre la Suède et le Danemarck; mais la plus grande partie se dirigea vers le sud-ouest, attaqua la Gaule, fut battue par l'empereur Probus, séjourna quelque temps dans les environs du Mein, puis dans le haut Rhin, et reçut du général romain Aetius, au commencement du cinquième siècle, une demeure dans le sud-est de la Gaule, où leur nom est conservé. Ptolomée nomme dans leur ancien territoire la ville d'Ascaucalis, où est maintenant Bromberg.

c) Les Rugiens ont été placés sur la mer Baltique par Tacite qui nomme aussi avec eux les Lemoviens, dont aucun autre ne parle et qui ne reparaissent point non plus dans la migration des peuples. Le nom de Rugiens est conservé dans celui de l'île Rugen et en quelques lieux voisins. Tacite ne les nomme point parmi les peuples qui prirent part au culte de Hertha dans l'île Rugen. Peut-être, au temps de Tacite, s'étaient-ils déjà trop éloignés vers l'ouest, après avoir donné à l'île leur nom qui est resté inconnu à cet historien. Au moment de la migration, ils parurent dans l'armée d'Attila, lors de son expédition contre la Gaule. Après sa mort, ils se replièrent sur le nord du Danube, vers l'Autriche et la Hongrie, qui fut à cause d'eux appelée Rugiland; bientôt arriva Odoacre, roi des Hérules, des Rugiens, des Scires et des Turcilinges, désigné sous le titre de roi, tantôt d'un de ces peuples, tantôt d'un autre; mais Scire de naissance.

Ce fut ce prince qui détruisit l'empire d'Occident, en 476. Ces quatre peuples qu'on vient de nommer, issus suivant toute vraisemblance d'une même souche, sortis des côtes de la mer Baltique, entre la Vistule et l'Oder, après plusieurs séparations et différentes épreuves de fortune, dont on peut retrouver quelques traits perdus çà et là dans l'histoire, se trouvèrent encore une fois réunis sous Odoacre. Les Hé-

rules sont avec les Rugiens les plus remarquables. Ils paraissent dans le grand empire d'Hermandrie, roi des Ostrogoths. Ils fondèrent même, après la mort d'Attila, un puissant royaume sur le Danube, et finirent par se perdre après toute espèce d'aventures, dispersés de tout côté. Une partie semble s'être réunie aux Boyoariens ou Boyens (Bavarois) pour ne former qu'un seul peuple avec eux.

d) Les Vandales ne sont donnés comme un peuple particulier que par Dion Cassius, qui appelle même monts vandaliens les montagnes des Géants, où l'Elbe prend sa source; et certainement il y avait aussi sur la mer Baltique des peuplades qui sortaient d'une souche vandale. Nous avons déjà dit que les peuples que Pline appelle Windiliens étaient Vandales. Tacite les donne aussi comme tels, sauf quelques-uns; et les écrivains postérieurs disent expressément que les Goths et les Vandales étaient de même souche, avaient les mêmes lois, les mêmes institutions. Nous parlerons d'eux plus bas, au moment des migrations.

Tacite ne limite pas le pays des Suèves à la côte de la mer Baltique et à l'embouchure de la Vistule; il conduit une lisière jusqu'aux Æstyerns sur la côte de Bern-Stein. Leurs mœurs et leurs coutumes se rapprochaient de celles des Suèves; mais leur langage avait plus de rapport avec celui des Bretons. Ils cultivaient le froment, recueillaient l'ambre jaune qu'ils appelaient *glesum* (verre), et ne voyaient qu'avec étonnement le grand prix que le luxe romain leur offrait pour échange. Tacite donne de l'ambre jaune une description exacte et détaillée.

12. De l'autre côté de la mer Baltique, dans la Suède aujourd'hui, demeurait un peuple suève, selon le même écrivain, les Suions; « également redontables, dit-il, par leurs flottes, par leurs guerriers et leurs armes. Chez eux règne un roi dont la puissance est illimitée. De l'autre côté des Suions, c'est une mer solide et presque jamais agitée. On croit que cette contrée est la dernière limite de la terre, parce que les derniers rayons du soleil à son coucher y sont prolongés jusqu'à son lever, si pleins d'éclat qu'ils obscurcissent les étoiles. » On avait donc alors connaissance des régions polaires. — Aux Suions se rattache encore une autre race, celle des Sitons, qui sont gouvernés par une femme. « Tant, dit Tacite, ils ont dégénéré et sont tombés dans l'esclavage. — Là finissent les Suèves. » Personne ne doute que les Suédois ne sortent d'une souche allemande, et il est même vraisemblable qu'ils sont très-prochainement liés aux Goths; car le nom même de l'île Gothland, et plusieurs autres en Suède, le témoignent assez. L'historien des Goths, Jornandès, les fait au contraire venir de Scanzie, ainsi nomme-t-il la Suède, amenés sur des vaisseaux et débarqués sur la Vistule. Mais ses récits sur les anciens temps sont trop peu exacts et trop peu dignes de foi. On aurait peut-être plus de raisons de croire que les Goths sont partis de notre côté pour aller en Suède.

A l'ouest, le Rhin n'était pas tellement la limite des peuples germains, que, dès avant la naissance de J.-C., plusieurs n'eussent passé ce fleuve et ne se fussent établis sur la rive gauche. Parmi eux sont :

1. Les Vangions, les Nemètes et les Triboques, établis sur la rive gauche, depuis Brisach jusqu'à Bingen, au-dessous de Mayence. Sur leur territoire, on trouve plusieurs villes qui doivent leur fondation ou du moins leur agrandissement aux Romains; par exemple, *Monguntiacum*, Mayence, ancienne ville gauloise dans le pays des Vangions et place d'armes importante du temps des Romains. Dès l'an 70 après J.-C., la 22e légion qui vint y tenir garnison après avoir fait le siége de Jérusalem, y apporta vraisemblablement le christianisme. *Bonconica*, Oppenheim; *Borbetomagus*, Worms; *Noviomagus*, chef-lieu des Nemètes, Spire; *Toberna*, Rheizabern; *Argentoratum*, Strasbourg, dans le pays des Triboques, la principale fabrique d'armes des Gaulois.

2. Les Ubiens habitaient d'abord sur la rive droite du Rhin, mais pressés par les Suèves, ils furent obligés d'appeler Jules César à leur secours; et comme il n'avait pu leur procurer que quelques instants de paix, ils obtinrent du général romain Vipsanius Agrippa de passer sur la rive gauche (36 ans avant J.-C.), et furent toujours fidèles alliés des Romains. Leur pays commence à l'endroit où la Nahe se jette dans le Rhin, et là était *Bingium*, Bingen, la première ville de leur territoire; plus loin : *Bontobrice*, Boppart; *Confluentes*, Coblentz; *Autun-*

nacum, Andernach; *Bonna*, Bonn; vis-à-vis et à la tête du pont bâti par Drusus, *Gesonia*, aujourd'hui le village de Geusen; *Colonia Agrippina*, Cologne, principale ville des Romains sur le Rhin, appelée Agrippina du nom de la sœur de Germanicus, femme de Claude, qui était née dans cette ville des Ubiens et y envoya une colonie de vétérans afin de donner plus d'importance au lieu où elle naquit, l'an 50 après J.-C. Constantin y fit aussi jeter sur le fleuve un pont dont les restes sont encore visibles par les basses eaux; sur la rive droite était *Divitia*, la tête de ce pont, et aujourd'hui Deutz; *Novesium*, Neuss; *Gelduba*, souvent nommée par les Romains, aujourd'hui le village de Gelb, près de la petite ville d'Urdingen.

3. Les Gugernes, au nord des Ubiens, étaient placés depuis Gelduba, un peu en deçà sur le Rhin, jusqu'à l'endroit où la Waal en sort. On y trouvait : *Asciburgium*, Asbourg, près de Meurs; *Vetera Castra*, Xanten ou Buderich, vis-à-vis Wésel.

4. Les Bataves et Kanninefates, tous deux de race catte, avaient été chassés de leur patrie par une révolte, suivant Tacite, et s'étaient retirés dans l'endroit où le Rhin se sépare pour former une île qu'ils occupèrent, et qui prit d'eux son nom de Batave. Ils furent alliés des Romains jusqu'à la révolte de Civilis (70 ans après J.-C.). Sur leur territoire sont : *Lugdunum*, Leides; *Trajectum*, Utrecht; *Batavodurum* ou *Noviomagus*, Nimègue. Outre ces peuples, il y en avait beaucoup d'autres vers le haut Rhin, qui avaient passé le fleuve antérieurement et restaient toujours fiers de leur origine germaine. Les principaux d'entre eux sont : les Treviriens, qui avaient pour capitale *Augusta Trevirorum*, Trèves, aujourd'hui la plus importante ville romaine dans nos contrées du nord; et les Nerviens, entre la Meuse et l'Escaut.

Au sud du Danube, ce n'était plus une pure race de Germains, mais un mélange de Gaulois et d'autres étrangers. Le Danube peut donc être regardé comme la limite de la Germanie d'alors; et les provinces romaines, au sud de ce fleuve, depuis la Suisse jusqu'au delà de la Carinthie et de la Carniole, étaient l'Helvétie, la Rhétie, la Vindélicie, la Norique et la Pannonie.

Bien plus importante pour la géographie ancienne de notre pays est l'étude de cette partie sud de l'Allemagne, qui s'étend depuis la source du Rhin jusqu'au Mein, suivant d'autres, encore plus loin au nord, et fut appelée par les Romains *Agri decumates*. Les Romains ne avaient chassé peu à peu les Germains et les avaient forcés de se replier dans l'intérieur, les menaçant à la fois du côté du Rhin et du Danube; on connaît la retraite des Marcomans. Alors considérant ce pays comme une de leurs provinces, ils permirent à des colons gaulois et autres de venir s'y établir sous la condition de payer une dîme; et de là le nom donné par les Romains, qui le regardèrent comme un poste avancé contre les barbares. Tacite le connaissait déjà sous ce nom. Pour le garantir des rapines des Germains, on établit peu à peu une grande ligne de fortifications, des retranchements, des fossés, des murailles avec des tours, etc., dont les traces, après de pénibles recherches, ont été retrouvées dans tout le sud, et même dans l'intérieur de l'Allemagne; de sorte que nous pouvons suivre presque sans interruption la ligne de défense des Romains (1).

Ces traces commencent à devenir très-visibles trois milles au-dessus de Ratisbonne, près du lieu où l'Altmuhl se jette dans le Danube. Cette fortification, très-connue du peuple sous le nom de Mur-du-Diable, parcourt un espace de vingt-deux milles vers le nord-ouest, sans aucune interruption, s'élevant de trois à quatre pieds au-dessus de la terre. Alors elle continue sud-ouest et ouest dans le Wurtemberg, jusqu'aux environs du Necker; et à la distance d'un mille de ce fleuve, elle s'avance tout à fait au nord jusqu'à la forêt d'Oden. Cette muraille est en pierre de même nature que celle du pays où elle passe et garnie de tours, régulièrement toutes les demi-lieues. Si de temps à autre les traces disparaissent, entièrement détruites par le temps, on les reprend toujours un peu plus loin. Dans la forêt d'Oden, on ne peut retrouver que celles de quelques châteaux, très-probablement parce que dans ce lieu où il y avait tant de bois, c'était une ligne de palis-

(1) Voy. les détails dans la *Germanie* de Wilhelm.

sades formée avec des pieux, qui a entièrement disparu. Cependant, si l'on suit les restes de ces forteresses, on peut voir la ligne venir joindre le Mein auprès d'Obernbourg, à l'est d'Achaffenbourg, après avoir parcouru un espace d'environ vingt milles depuis le Danube.

Au nord du Mein les traces ne sont que très-peu marquées; cependant on peut les suivre entre le Hanau et le Darmstadt jusqu'au nord de la Nilda, où des vestiges de palissades reparaissent et s'avancent au delà de Butzbar, vers Hombourg. Là se trouve Salbourg, vraisemblablement le château d'Arctaunum, bâti par Drusus sur le Taunus. Dans cet endroit, la palissade a bien vingt pieds de haut et est formée d'arbres aussi vieux que la forêt elle-même. Elle parcourt tout le Taunus, s'avance par-dessus les montagnes de la rive droite du Rhin, jusque près des bains d'Ems, de là à travers les montagnes et les forêts jusque dans les environs de Neuvied, et vient se perdre derrière les *sept montagnes*. Cette grande ligne des Romains s'étendait certainement au moins jusqu'à Siegbourg sur la Sieg, et peut-être encore plus loin vers le nord; du moins Tibère, au récit de Tacite, bâtit dans la forêt cœsienne un semblable retranchement, *limes*. Cependant on n'a encore trouvé aucune trace de son uniou avec cette ligne du sud. Il est incontestable que les empereurs qui vinrent plus tard firent aussi travailler à cette grande muraille, jusqu'à ce qu'ils aient été obligés de céder aux fréquentes incursions des Germains. Au commencement du quatrième siècle, les Alamans étaient en possession de la Décumate, *Agri decumates*. Outre les établissements que nous avons déjà nommés, au nord du Mein, on trouvait en dedans de la ligne :

1. *Castellum Valentiniani*, dans les environs de Manheim.

2. *Civitas Aurelia Aquensis*, appelée aussi simplement *Aquæ*, aujourd'hui Bade; elle n'a cependant pas été nommée par les écrivains romains; mais il a été reconnu par des monuments en pierre que l'on a découverts, qu'au moins à la fin du deuxième siècle il y avait une garnison romaine et des bains.

3. *Tarodunum*, près de Fribourg, dans le Brisgau.

4. *Ara Flavia*, Rotweil et plusieurs autres. Le pays des Décumaus est particulièrement rempli de restes romains, châteaux, temples, ponts, routes, colonnes et bains.

HISTOIRE

DE

L'ANCIENNE ALLEMAGNE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'AUX CONQUÊTES DES FRANCS SOUS CLOVIS. 486.

Les Cimbres et les Teutons. 113-101 avant J.-C.

Vers l'an 113 avant J.-C., un peuple barbare et inconnu, sorti du fond des pays au delà du Danube, apparut sur les bords de ce fleuve, et bientôt se présenta aux passages des Alpes qui conduisent en Italie et que défendaient les Romains. Il leur demandait leur amitié; et le consul Papirius Carbon fut assez traître pour vouloir abuser de sa bonne foi en lui donnant des guides qui l'écartèrent à travers les montagnes, tandis que lui, il arrivait par un chemin plus court pour le surprendre dans de mauvais pas. Cependant ces fiers barbares surent bien se venger et firent essuyer au consul une défaite si complète à Noreia (dans les montagnes de Styrie), que sa mort et la destruction de toute son armée auraient peut-être puni sa perfidie, si un violent orage n'était venu protéger sa fuite.

Mais ces hordes terribles, d'où tirent-elles leur origine?... C'est ce qu'on ne peut savoir. Seulement on les nomme Cimbres et Teutons du nom que leur donnèrent les Romains; et si l'on compare les différents récits des écrivains, on découvre que depuis longtemps, ils parcouraient la Germanie et avaient déjà combattu beaucoup de peuples de l'intérieur, particulièrement les Bojens, quand ils parurent aux frontières romaines sur les bords du Danube. Les considérerons-nous donc comme l'émigration d'un peuple entier, ou seulement comme une réunion de guerriers, qui, partis pour des entreprises, comme firent plus tard les Suèves sous Arioviste, constituèrent peu à peu un peuple avec femmes et enfants, et alors eurent besoin d'une patrie où ils pussent se fixer? Les témoignages manquent à ce sujet et n'enlèvent pas tous les doutes. Car si les Cimbres, suivant l'opinion commune, sont sortis du pays que les Romains appelèrent plus tard la presqu'île cimbrique, aujourd'hui le Jutland, il devient alors bien avéré que ce ne fut qu'une partie du peuple qui émigra, puisqu'on l'y trouva plus tard sous le même nom. D'un autre côté, si le mot *Cimbre* signifiait seulement combattant, *Kæmpfer*, comme quelques auteurs l'ont cru, la dénomination pourrait appartenir à tout autre peuple germain et peut-être aux Suèves. On n'est pas plus d'accord sur le nom des Teutons. Quelques-uns pensent que ce n'était point un peuple différent de l'autre, et que les Romains, apprenant

que ces Cimbres étaient *Teuten*, Allemands, en avaient fait un deuxième peuple, que dans leur langage ils appelèrent Teutons. D'autres, au contraire, pensent que ce fut le nom que prirent une foule de Germains sortis des bords de l'Elbe et de la Vistule, qui, entraînés à la suite de l'expédition des Cimbres quand elle partit de la presqu'île, se réunirent en un seul corps et s'appelèrent *Teuten* ou Teutons, du nom commun à toute la nation. Cette opinion paraîtrait assez fondée; mais comme les anciens écrivains ont tous pris les Teutons pour un peuple particulier, nous suivrons les récits antérieurs.

Les Cimbres, vainqueurs à Noreia, continuèrent leur marche à travers les fertiles campagnes situées entre le Danube et les Alpes, s'avançant vers le sud de la Gaule, qui semble avoir été dès le principe le but de leurs efforts, en une masse effrayante, grossie encore par des recrues faites chez les peuples de Germanie, de Gaule et de Suisse, particulièrement chez les Embrons, dans l'Emmegau, et chez les Tiguriens (aux environs de Zuric), peuple vaillant qui habitait au pied des Alpes. Ils demandaient des terres aux Romains et leur promettaient en retour aide et assistance dans toutes leurs guerres. Sur le refus de ceux-ci, ils résolurent d'obtenir de leur courage et de leur épée ce qu'ils n'avaient pu obtenir autrement. Quatre armées romaines furent taillées en pièces et presque anéanties par eux et leurs alliés. La première était commandée par le consul Junius Silanus; la deuxième, par le consul Cassius Longinus, qui fut tué dans la bataille; la troisième, par le lieutenant Aurelius Scaurus. Ce dernier, fait prisonnier, et amené devant le conseil de guerre pour donner quelques éclaircissements sur le projet qu'ils avaient de passer les Alpes, voulut les en dissuader, et osa dire que les Romains étaient invincibles: Non! s'écrie Bajorix, jeune prince germain que cette parole avait emporté de colère; et en même temps il lui fend la tête de son épée.

Les Romains, qui déjà étaient pleins de l'idée de conquérir l'univers, se voyant ainsi battus et tenus en échec par un peuple dont ils connaissaient à peine le nom, avaient rassemblé une grande armée sous les ordres du consul Marcus Manlius, et l'avaient envoyée au secours du consul Cœpion, dont le lieutenant Scaurus venait d'être taillé en pièces. Mais ces deux armées furent encore victimes de la jalousie et de la discorde de leurs deux généraux, et elles essuyèrent une si terrible défaite, que 80,000 soldats romains ou alliés furent tués dans le combat et 40,000 valets furent massacrés; Manlius y périt avec ses deux fils, et Cœpion se sauva pour ainsi dire seul. Ce jour fut dans la suite mis à Rome parmi les jours néfastes; et la ville et toute l'Italie furent tellement frappées d'effroi, que longtemps après, une grande terreur s'appelait encore *terreur cimbrique*. Cependant les vainqueurs ne surent pas profiter du moment; car sans qu'on puisse motiver leur conduite, au lieu de se porter sur l'Italie, ils se dirigèrent vers le sud de la France et l'Espagne, et laissèrent ainsi aux Romains le temps de se relever.

Rome n'avait plus qu'un homme à leur opposer; c'était Caius Marius, guerrier plein de hauteur et de rudesse, mais vraiment homme de guerre. Sorti de basse extraction, il ne devait sa fortune qu'à lui-même, et pour cette raison était haï des hommes de bonne famille. Alors cependant il était devenu nécessaire, et bien que les lois de l'État défendissent que le même consul fût élu plusieurs fois de suite, on fut obligé de le choisir pour qu'il délivrât la patrie de ce redoutable ennemi qui l'épouvantait.

Marius rassembla donc une armée, lui fit passer les Alpes et arriva sur les bords du Rhône, où il fit fortifier un camp. Aussitôt il s'occupa de rétablir dans l'armée l'ancienne discipline dont l'oubli avait causé tous les malheurs précédents. Pendant longtemps il se tint tranquille dans son camp, pour laisser ses soldats s'accoutumer à la vue et au son de voix de leurs adversaires; mais sitôt qu'il pouvait apercevoir une petite troupe qui s'était écartée, il faisait courir sur elle avec supériorité de force, pour apprendre à ses soldats à les vaincre. Une pareille lenteur eut bientôt fatigué nos impétueux Germains, qui plus d'une fois même s'avancèrent jusqu'au pied du rempart du camp, insultant l'armée romaine et la provoquant au combat; mais rien ne pouvait décider Marius à changer de conduite. Les Germains alors se

divisèrent en deux corps; les Cimbres remontèrent le Rhône pour aller par la Suisse et le Tyrol en Italie, et les Teutons restèrent pour faire tête à Marius. Ces derniers mêmes, voyant que toutes leurs provocations n'amenaient aucun résultat, se décidèrent à partir aussi pour l'Italie, et en passant devant le camp romain, ils demandaient avec impudence aux soldats, s'ils n'avaient point quelque chose à faire dire à leurs femmes. Leur multitude était si grande, qu'ils défilèrent ainsi devant le camp pendant six jours sans interruption.

Marius les suivit de près, marchant à leur côté, se tenant toujours sur les hauteurs afin de n'être pas attaqué, et vint camper en face d'eux près d'*Aquæ Sextiæ* (Aix). Il y avait peu d'eau dans le lieu qu'il choisit, et quand ses soldats venaient se plaindre de la soif, il leur montrait le fleuve qui coulait au pied du camp ennemi. « Voilà de l'eau, disait-il, mais il faut l'acheter avec du sang. » Que ne nous conduis-tu donc au combat, tandis que notre sang peut encore couler? répondaient-ils. Alors il leur répliquait avec calme : « Qu'il fallait auparavant fortifier le camp. » Ils obéissaient, quoiqu'à contre-cœur; mais l'habile général avait excité dans eux le désir du combat.

Cependant, une troupe assez considérable de valets, qui s'étaient approchés du fleuve afin de faire de l'eau pour eux et pour leurs bêtes, ayant rencontré une autre troupe d'ennemis occupés à se baigner, engagèrent un combat; bientôt les cris des combattants firent arriver des secours de part et d'autre, de sorte que la mêlée devint très-sérieuse. C'était les Embrons qui avaient leur camp de ce côté et qui combattaient; ils furent repoussés jusqu'à leurs chariots. Là, le combat reprit une nouvelle fureur; parce que les femmes armées de haches ou d'épées, sortant de leurs retranchements, frappaient également et ceux des leurs qui fuyaient et ceux des ennemis qui les poursuivaient. La nuit les sépara; mais cette nuit fut pleine d'angoisses pour les Romains. Le camp des Teutons retentissait de toute espèce de cris confus, qui n'étaient pas tant ceux de la douleur, quoique les gémissements des mourants eussent bien pu s'y confondre, que les mugissements de bêtes féroces répétés de tous côtés par les forêts d'alentour et les rivages du fleuve; tandis que les Romains, qui n'avaient pu fortifier leur camp à cause du combat, étaient dans l'effroi, redoutant à chaque instant une attaque de nuit. Cependant l'ennemi ne vint point et se tint tranquille jusqu'au jour. Alors Marius fit ses préparatifs pour la bataille; il plaça son infanterie en tête du camp et fit descendre sa cavalerie dans la plaine; puis, il envoya son lieutenant Marcellus avec 3,000 hommes pesamment armés, occuper une colline couverte de bois derrière l'ennemi, avec ordre de venir tomber sur lui au moment même de l'attaque.

Quand les Teutons virent les Romains rangés en ordre de bataille hors du camp, ils ne purent contenir leur désir d'en venir aux mains, et sans les attendre dans la plaine, ils coururent d'une traite jusque sur les hauteurs; mais ceux-ci les reçurent avec vigueur et en bon ordre, et les repoussèrent jusqu'en bas. Alors Marcellus saisit ce moment décisif; il sortit aussitôt du bois avec ses 3,000 hommes en poussant de grands cris et tomba sur les derrières de l'ennemi, qui, pressé de deux côtés à la fois, se troubla et prit la fuite. Les Romains les poursuivirent et prirent ou tuèrent plus de 100,000 hommes; leur chef même, Teutohod, qui se sauvait dans les montagnes, fut pris, et vint plus tard orner le triomphe de Marius. C'était, d'après le récit des Romains, un homme si remarquable par sa taille, qu'elle dépassait tous les trophées de la victoire, et d'une si grande agilité qu'il pouvait sauter par dessus quatre et même six chevaux. De toutes les armes et de tout le butin, Marius ne fit conserver que ce qu'il y avait de plus extraordinaire et de plus précieux, et fit brûler le reste en l'honneur des dieux, comme un grand et digne holocauste. Cette bataille d'Aix fut livrée l'an 102 avant J.-C., 11 ans après la défaite de Noreia.

La joie de Marius et de son armée fut bientôt troublée par un triste message; il apprenait que les Cimbres étaient dans le nord de l'Italie, et que le consul Catulus avait été forcé de se retirer devant eux. La rigueur de la saison ne les avait point empêchés d'escalader les Alpes et de chasser les Romains qui défendaient les passages. Car même, dans la joie qu'ils avaient de retrouver de la neige et de la glace comme dans

leur propre pays, et en même temps pour endurcir leurs corps contre le froid, ils s'y roulaient tout nus; et grimpant sur les pointes des rochers escarpés couverts de neige, ils s'asseyaient sur leurs larges boucliers et se laissaient couler jusqu'en bas. Le consul, forcé de se retirer derrière l'*Athesis* (l'Adige), avait du moins fortifié les deux têtes du pont; mais quand les soldats romains virent les Cimbres arrivant sur les bords du fleuve, comme d'autres géants, détacher des quartiers de rocher, déraciner les arbres de la colline, les précipiter dans le fleuve et les couvrir ensuite de terre et de pierres pour se faire une chaussée, en même temps qu'ils y lançaient des masses énormes que le courant et les vagues poussaient avec fracas contre les piliers du pont et l'ébranlaient; alors saisis d'épouvante, ils abandonnèrent leur camp et leurs retranchements pour prendre la fuite, et ne s'arrêtèrent que derrière le Pô.

Les Cimbres, après avoir passé l'Adige, s'étaient répandus dans les belles et riches provinces du nord de l'Italie; mais là ils perdirent un temps précieux, quand ils auraient dû marcher droit sur Rome, et se laissèrent enchaîner par les délices du pays. Au lieu de tentes en plein air, ils avaient un bon toit et toutes leurs commodités; au lieu de bains froids, ils en prenaient de chauds; au lieu de viandes crues, ils savouraient les mets apprêtés; surtout ils s'abandonnaient avec excès au plaisir de boire le bon vin du pays.

Catulus, toujours retranché derrière le Pô, attendit jusqu'à ce que Marius avec son armée victorieuse se fût réuni à lui; mais alors les deux consuls passèrent ensemble le fleuve et marchèrent en avant. A cette nouvelle, les Cimbres se rassemblèrent, et pour donner aux Teutons le temps d'arriver (car ils ne connaissaient point encore leur malheur, ou ne voulaient point y croire), ils envoyèrent de nouveau à Marius pour lui demander des terres à habiter pour eux et pour leurs frères les Teutons. « Laissez, dit Marius, les raillant au sujet des Teutons qu'ils avaient nommés, ne vous occupez plus de vos frères, nous leur avons donné une terre et nous voulons vous en donner une aussi à vous pour vous satisfaire. » Les envoyés, furieux de la raillerie, lui jurèrent une prompte vengeance de la part des Cimbres et même de la part des Teutons, s'ils peuvent arriver à temps. « Ils sont ici, reprit Marius, et il ne serait pas bien de vous retirer sans avoir salué vos frères. » En même temps il fit amener devant eux les principaux des Teutons chargés de chaînes. Les envoyés confus se hâtent de retourner au camp, crient aux armes; on se met aussitôt en marche. Bajorix, leur roi, vient lui-même jusqu'au camp romain et demande à Marius de combattre, lui laissant le choix du champ de bataille. « Bien que les Romains n'aient pas coutume d'annoncer à l'avance le lieu du combat, dit Marius, cependant je veux bien cette fois accorder cette satisfaction aux Cimbres; ainsi la bataille aura lieu dans les plaines situées entre Verceil et Vérone sous trois jours d'ici. »

Quand les trois jours furent écoulés, les Cimbres sortirent de leur camp en bon ordre. Leur infanterie formait un carré; la cavalerie forte de 15,000 hommes occupait l'aile droite et pouvait se déployer en liberté : son but était de tourner les Romains pour les placer entre elle et l'infanterie. Cette cavalerie était superbement équipée; les casques étaient surmontés de têtes de monstres horribles et effrayants, et par dessus était un panache qui relevait encore leur taille gigantesque. Leurs harnais et leurs boucliers de cuivre brillaient au loin; chaque cavalier portait deux lances et tenait en outre à sa disposition une grande et pesante épée pour combattre de près. Peut-être ces armes si magnifiques n'étaient-elles que les dépouilles des ennemis vaincus, mais c'est armés de la sorte qu'ils s'avançaient au combat; et leur infanterie, qui couvrait la plaine, paraissait comme une mer agitée à perte de vue. Alors Marius et Catulus, élevant tous les deux les mains au ciel, promirent aux dieux un grand sacrifice, s'ils leur accordaient la victoire (1). Puis, quand les prêtres vinrent annoncer à Marius que les entrailles des victimes étaient

(1) Dans un camp romain, la tente du général, appelée *prætorium*, était au milieu; à gauche, en regardant la porte Prétorienne, était le tribunal; à droite, l'augural où l'on prenait les auspices (Tacite). N. T.

favorables, il s'écria à haute voix devant toute l'armée : « La victoire est à moi. » Alors s'engagea une bataille longue et acharnée. La température de la saison et le soleil qui frappait en face sur les ennemis combattirent pour les Romains; d'ailleurs les Germains, sortis de régions glacées et ombragées, résistaient très-bien au froid, mais ne pouvaient supporter la chaleur; la sueur leur enlevait toute leur force, et pour se défendre du soleil, ils élevaient leurs boucliers au-dessus de leurs têtes et s'exposaient ainsi sans défense aux coups des Romains. C'était justement au mois d'août, dans la saison de l'année la plus chaude. La poussière même leur était contraire; car comme elle cachait aux soldats romains leur grand nombre et l'aspect redoutable de leurs guerriers, ils marchaient en avant et se précipitaient sur eux sans aucune crainte. La mêlée devint horrible, mais à l'avantage des Romains armés de larges et courtes épées; car Marius leur avait donné une autre arme qu'il avait inventée pour eux. C'était une lance armée de crocs avec lesquels ils saisissaient les boucliers des ennemis, les arrachaient et les mettaient ainsi à découvert; d'ailleurs les soldats romains étaient tellement endurcis aux fatigues de la guerre qu'on n'en voyait jamais un seul mouillé de sueur ou défaillir par l'excès de la chaleur.

La plus grande partie des Cimbres et les plus braves d'entre eux furent massacrés. On les voyait gisants sur le champ de bataille, alignés comme s'ils avaient été tirés au cordeau; parce que les premiers rangs, pour ne pas être enfoncés, s'étaient attachés ensemble par de longues cordes. Mais quand les Romains arrivèrent à leurs chariots, ils furent témoins d'une scène horrible. Ils virent les femmes revêtues de leurs habillements noirs, qui frappaient elles-mêmes les fuyards, jetaient leurs enfants sous les roues des chariots, sous les pieds des chevaux, pour qu'ils ne tombassent pas vivants entre les mains des Romains, puis se donnaient ensuite la mort à elles-mêmes. Quantité de Germains se tuèrent aussi eux-mêmes pour échapper à la servitude qu'ils craignaient plus que la mort. Cependant il y eut 60,000 prisonniers et au moins autant de morts. Ainsi se termina cette grande et funeste guerre, qui parut aux Romains aussi dangereuse que celle qu'ils avaient eue à soutenir contre les Gaulois, 300 ans plus tôt, quand ceux-ci, conduits par Brennus, vinrent incendier Rome. Aussi Marius fut-il appelé le troisième fondateur de la ville. Mais ceux des Cimbres et des Teutons qui, jeunes encore, furent faits prisonniers et traînés en esclavage, surent bien venger plus tard le sang de leurs pères et de leurs frères sur des milliers de Romains qu'ils massacrèrent dans la guerre des esclaves, ayant Spartacus à leur tête.

César et Arioviste. 58 ans avant J.-C.

A peine 50 ans s'étaient écoulés depuis cette terrible épreuve des armes germaines contre les Romains, que ces peuples menaçaient de nouveau leurs frontières; et si à la vérité ils n'étaient pas en aussi grande foule que la première fois, ni avec un plan bien arrêté de pousser jusqu'en Italie, du moins la victoire et la vue du butin n'auraient pas manqué d'augmenter bientôt leur nombre; puis la fertilité des champs qu'ils auraient parcourus et les riches magasins qu'ils auraient pillés, les auraient attirés d'une province dans l'autre, jusqu'à ce que la renommée des plaines enchantées d'au delà des Alpes les eût décidés à franchir cette barrière. Mais ils eurent un adversaire qui connaissait la guerre au moins aussi bien que Marius. Arioviste, roi des Suèves-Marcomans qui habitaient entre le Danube et le Necker, ayant été appelé par les Séquanais pour les aider dans la guerre contres les Éduens, avait passé le Rhin, vers l'an 72 avant J.-C., et donné la victoire au peuple qui l'avait appelé. Mais les campagnes de la Bourgogne lui avaient paru si belles, qu'il n'avait plus voulu les abandonner; et se tournant contre les vainqueurs et les vaincus, il s'était emparé d'une grande partie de leur pays, dont il s'était assuré la possession par une grande victoire sur les deux peuples réunis à *Magetobria*, aujourd'hui Montbéliard. Cet Arioviste n'était peut-être, au commencement de cette guerre, qu'un chef du pays, parti pour courir les aventures avec sa suite,

qui peu à peu se grossit considérablement par la renommée des belles campagnes où il était; si bien qu'il se trouvait alors à la tête de 120,000 hommes. Déjà toute la Gaule tremblait devant lui; tous les peuples se croyaient d'avance vaincus, se voyaient déjà chassés de leur patrie; et les Romains qui possédaient une partie du sud s'étaient hâtés de le reconnaître pour roi des pays qu'il avait conquis, et de faire amitié avec lui.

Mais bientôt après parut en Gaule Jules César, le plus grand et le plus audacieux des généraux de Rome, qu'une dévorante ambition poussait à de grandes entreprises de guerre, et qui en venant en Gaule n'avait eu d'autre but que de la soumettre tout entière au peuple romain. Ce fut donc vers lui que se tournèrent les Éduens et les autres peuples opprimés, et ils lui demandèrent son secours contre les Germains. César, charmé de trouver une occasion de pénétrer dans le pays, promit son assistance et fit dire aussitôt à Arioviste de se rendre à une conférence qu'il lui assigna. « Quand j'aurai besoin de César, répondit Arioviste avec orgueil et fierté, alors je me rendrai auprès de lui; mais puisque c'est lui qui a besoin de me voir, il peut venir me trouver. Du reste, César aussi bien que le peuple romain ont-ils à s'occuper de ce que je fais dans ma province de Gaule, que je possède par droit de conquête? » César lui répliqua « que, puisqu'il avait refusé l'entrevue qu'il lui demandait, il lui faisait dire en deux mots : qu'à partir de ce moment, pas un seul Germain ne devait passer le Rhin, et qu'il eût à rendre aux peuples gaulois leurs otages, cessant avec eux tout procédé hostile. Que, s'il remplissait ces conditions, il lui assurait pour toujours la paix avec le peuple romain et son amitié; sinon, qu'il ne pourrait souffrir plus longtemps l'oppression des Éduens. »

Arioviste dans sa réponse s'appuya avec autant de liberté que de fierté sur le droit des armes, d'après lequel le vainqueur peut se conduire comme il l'entend avec les vaincus. Puis il ajouta : « que du reste les Romains eux-mêmes avaient coutume d'en user de la sorte, et qu'il entendait user aussi lui de ses droits. » Et au sujet de ce mot de César : *qu'il ne pourrait souffrir plus longtemps l'oppression des Éduens*, il dit : « que jusqu'à présent pas un peuple ne l'avait attaqué qui n'eût été détruit ; et que si César voulait en essayer, il apprendrait bientôt que les Germains sont invincibles, et ses guerriers surtout, qui étaient tellement exercés à toutes les fatigues que depuis 14 ans, pas un seul n'avait dormi sous un toit (1). »

C'est bien là certainement le langage d'un héros, chef d'un peuple aventurier, à qui l'épée tient lieu de droit et de titre, et qui, comme ses compagnons d'armes, n'entre jamais sous un toit qu'il n'ait soumis tout le pays qui doit être sa nouvelle patrie.

Avec un autre adversaire, une pareille déclaration eût pu en imposer par son audace; mais avec César, qui ne pouvait souffrir d'être le second, même à Rome, elle excita d'autant plus en lui le désir de se mesurer avec son rival. Il fit donc ses préparatifs et s'empara de *Vesontio* (Besançon), capitale des Séquanais, ville très-forte et très-bien approvisionnée de tout. Mais alors, il se trouva tout d'un coup dans le plus grand danger par le découragement dans lequel tomba son armée; tant les récits des Gaulois, si souvent battus par les Germains, et les descriptions des marchands qui avaient parcouru leur pays, et même l'approche seule de ces redoutables ennemis, avaient frappé l'imagination des Romains : au point qu'ils regardaient comme impossible de résister à leur force, à leur courage, à leur férocité ; et qu'un grand nombre, qui avaient suivi César volontairement, ne rougissaient pas de rentrer chez eux sous les plus vains prétextes. D'autres, que la honte avait retenus, se laissèrent tellement abattre qu'ils ne voulaient plus sortir et gardaient leurs tentes, plongés dans la tristesse, et allaient même jusqu'à verser des larmes sur leur malheur. Par tout le camp chacun s'occupait de faire son testament et ne s'en cachait pas; la peur gagnait même les guerriers les plus osés, et tout le monde se plaignait de la témérité du général qui les exposait sans nécessité à un combat si périlleux. César eut besoin de toute son élo-

(1) Les Germains ne devaient pas coucher sous un toit, tant que le pays où ils voulaient s'établir n'était pas entièrement conquis, dit Tacite. N. T.

quence pour vaincre ces mauvaises dispositions de son armée. Il rassembla donc les principaux officiers et leur représenta : « Que la guerre avec Arioviste n'était d'abord rien moins que certaine, puisqu'il espérait bien au contraire qu'il entendrait la voix de l'équité et de la conciliation; que d'ailleurs, ce barbare fût-il si avide de sang que rien ne pût le détourner de la bataille, ils ne pouvaient avoir déjà perdu de vue la guerre des Cimbres et des Teutons et celle des esclaves qui était à peine terminée, où les Germains n'avaient pu leur résister non plus que les Helvétiens. Du reste, ajouta-t-il, si toutes ces raisons ne décident personne; si personne ne veut me suivre, je marcherai seul au devant de l'ennemi, avec la dixième légion dont je connais la fidélité. » Ce discours fit sur leur esprit la plus profonde impression. La dixième légion s'empressa de lui témoigner combien elle faisait cas de la confiance qu'il avait en elle, et les autres rivalisèrent à l'envi pour donner des preuves de leur bonne volonté (1).

Aussitôt César se mit en route pour aller au devant de l'armée des Germains. Une entrevue qu'il eut avec Arioviste ne fut pas plus utile que les négociations précédentes, et il ne songea plus qu'à livrer bataille. Mais Arioviste, bien qu'il eût pris une position par laquelle il coupait la retraite aux Romains et que tous les jours il livrât des escarmouches de cavalerie, où il avait l'avantage à cause des piétons qui se trouvaient mêlés avec les cavaliers, ne pouvait cependant se décider à une bataille générale, quoique César la lui offrit tous les jours. Cette circonspection, qui n'entrait pas dans le caractère de ces peuples, étonnait le général romain et excitait ses soupçons; à la fin des prisonniers lui découvrirent le mystère. Leurs voyantes, c'étaient des femmes dont les pronostics conduisaient l'armée, avaient annoncé des malheurs, si l'on combattait avant la nouvelle lune. César alors redoubla d'instances pour demander le combat et s'avança même jusqu'aux portes du camp en porter le défi. Arioviste ne put tenir plus longtemps et fit enfin sortir ses troupes, et chaque peuple prit sa place : Harudes, Marcomans, Triboques, Vangions, Némètes, Sédusiens, Suèves. Derrière leurs rangs étaient rangés les chariots et les voitures sur lesquels étaient les femmes, les cheveux épars, qui leur tendaient les mains, lorsqu'ils défilaient auprès d'elles, les suppliant de ne pas les abandonner à l'esclavage des Romains. Bientôt le combat s'engagea : la fureur était égale sur tous les points et des deux côtés. Les Germains se précipitèrent avec un tel emportement, que les Romains n'eurent pas le temps de se servir de leur lance et furent enfoncés à l'aile gauche; mais l'aile droite au contraire était victorieuse; et ici on peut juger de l'avantage et de la supériorité que donne une armée disciplinée. Car l'aile battue des Romains fut aussitôt ralliée derrière le troisième rang qui vint à son secours; tandis que les Germains, quoique pleins de valeur et avides de recommencer le combat, ne le purent faire, faute d'ordre et de discipline. Bientôt l'armée tout entière fut en désordre, obligée de fuir et de se sauver vers le Rhin. La cavalerie romaine qui se mit à sa poursuite en fit un grand carnage, de sorte qu'un très-petit nombre seulement put passer le fleuve à la nage ou dans des barques. Cependant Arioviste fut assez heureux pour échapper; mais ses deux femmes périrent dans la fuite, et de ses deux filles, l'une fut tuée et l'autre fut prise.

César sur les bords du Rhin.

César, après avoir refoulé Arioviste de l'autre côté du Rhin, s'occupa de la conquête de la Gaule entière, dont les habitants n'étaient pas aussi belliqueux que ceux de Germanie (2),

(1) Quand on lit ce passage dans les Commentaires de César, on ne peut s'empêcher d'admirer toutes les précautions qu'il prend pour se concilier la confiance de ses troupes et leur prouver qu'il est sage, qu'il est avare de leur sang. Il est facile d'y reconnaître un habile général. N. T.

(2) Ce n'est pas que les Gaulois ne fussent de bons guerriers, puisqu'ils composaient en grande partie l'armée de César; mais ils étaient déjà plus loin de la nature que les Germains, et par conséquent plus soumis aux passions d'ambition et de jalousie; sentiments que César exploita avec la plus grande habileté pour opposer un

et il les soumit les uns après les autres, s'avançant toujours de plus en plus vers l'embouchure du fleuve. Sur ces entrefaites, il reçut la nouvelle que deux peuples du bas Rhin, les Usipètes et les Tenctères, avaient passé sur la rive gauche, chassé par les Suèves, qui voulaient se dédommager en Germanie de la perte de leurs conquêtes en Gaule. Ces peuples venaient chercher une nouvelle demeure et traînaient avec eux leurs femmes, leurs enfants, avec tous leurs biens, au nombre de plus de 430,000 têtes; mais César, qui se croyait l'arbitre souverain de la Gaule, leur enjoignit de repasser de l'autre côté. Ceux-ci lui répondirent : « Que forcés par les Suèves de quitter leur patrie, ils ne demandaient que des terres à habiter; que même s'il ne voulait pas leur laisser celles qu'ils venaient de conquérir avec leurs armes, il pouvait leur en assigner d'autres; que du reste les peuples de Germanie n'avaient pas coutume de descendre aux prières pour écarter la guerre, mais de marcher à la rencontre do l'ennemi qui voulait la bataille; qu'ils lui laissaient donc à choisir entre leur amitié ou la guerre; qu'ils ne savaient céder à personne, si ce n'est aux Suèves, aux armes de qui les dieux immortels mêmes ne pourraient résister, et qu'il n'y avait d'ailleurs aucun autre peuple qu'ils ne pussent vaincre. »

A la vérité, César les vainquit; mais ce fut grâce à sa perfidie. Car leurs princes et leurs vieillards s'étant rendus dans son camp pour traiter avec lui, il les fit arrêter prisonniers, tomba tout d'un coup sur cette foule sans chef, les battit et les écrasa (1). Quelques-uns d'entre eux étaient allés chercher un asile chez les Sicambres, do l'autre côté du fleuve; César demanda qu'on les lui livrât. « Que le Rhin soit donc au moins la limite de l'empire romain, lui répondit-on; et si tu ne veux pas que nous allions de l'autre côté sans ta permission, pourquoi viens-tu te mêler de donner des ordres de ce côté-ci? »

Ce langage blessa l'orgueil du général romain; et comme il avait encore la mémoire toute fraîche de l'invasion d'Arioviste dans la Gaule, il résolut de jeter un pont sur le Rhin pour aller faire connaître aux Germains la puissance romaine dans leur propre pays. En dix jours un grand pont de bois fut jeté dans le pays des Ubiens, un peu au-dessous du confluent de la Moselle, suivant les uns auprès de Bonn, et suivant d'autres auprès d'Andernach; et l'an 55 avant J.-C., César passa avec son armée le fleuve de Germanie. Il voulait attaquer la puissante ligue des Suèves, mais ceux-ci emmenèrent dans les forêts leurs femmes, leurs enfants et tous leurs biens; et réunissant tout ce qu'ils avaient de guerriers, ils se placèrent au milieu de leurs domaines, attendant l'ennemi. Leur champ de bataille était si bien choisi, que César crut qu'il ne serait pas prudent de pénétrer jusqu'à eux. Il ne resta que dix-huit jours sur la rive droite, brûla tout dans le pays des Sicambres, sur les rives de la Sieg; et quand il eut repassé le Rhin, il donna aux Ubiens le titre d'alliés du peuple romain, parce qu'ils l'avaient servi avec zèle et fidélité.

Cependant, les Suèves étaient si peu effrayés de cette expédition des Romains, que quelque temps après, ils envoyèrent contre eux des secours aux habitants de Trèves. César résolut alors de passer une seconde fois lo Rhin et jeta un second pont un peu plus haut quo le premier, près de Neuvied, disent quelques écrivains. Mais il ne fit que mettre le pied sur le sol germain, parce qu'il trouva les Suèves dans une aussi belle position que la première fois.

Ces peuples, que César appelle Suèves, ne peuvent être que les Cattes, soit qu'ils fissent alors réellement partie de la ligue des Suèves, soit qu'il ne les y ait rangés que par ignorance de leurs relations intérieures; c'est ce qui paraît évident d'après les détails historiques et géographiques qu'il nous donne.

Ce fut la dernière fois que César passa en

peuple à l'autre on pour gagner des chefs; et ce n'est même qu'ainsi qu'il réussit à faire la conquête des Gaules. N. T.

(1) César, dans le récit qu'il en a laissé, cherche à motiver son action, mais il avoue cependant le fait; or il n'y eut et il n'y aura jamais d'excuses pour une perfidie. N. T.

Germanie, mais il avait si bien su apprécier la vigueur et le courage de ses guerriers, qu'il pensa dès lors à les enrôler parmi ses légions. Il ne pouvait manquer de réussir auprès de ces hommes audacieux, toujours prêts à tirer l'épée pour une solde, pour un butin à faire, ou même pour le seul plaisir de la guerre, lui qui savait si bien gagner le cœur de ses soldats et ne les conduisait jamais qu'à la victoire. Ces Germains lui furent d'un grand secours dans toutes ses guerres et principalement à Pharsale, dans le dernier combat qu'il livra à Pompée, et qui devait décider lequel des deux rivaux gonvernerait le monde. Après une sanglante mêlée, Pompée envoyait sa cavalerie pour décider la victoire; c'étaient de jeunes Romains, fiers de leur belle origine, qui croyaient que rien ne pouvait leur résister; César leur oppose son infanterie germaine. « Soldats, leur crie-t-il, frappez toujours au visage. » Car il savait bien que cette jeunesse vaniteuse de la capitale craignait moins les blessures que les cicatrices au visage; et ces Germains, grands et robustes, qui semblaient plutôt être à cheval que leurs ennemis, assaillirent cette cavalerie et l'effrayèrent tellement qu'ils la mirent aussitôt en fuite, et la victoire resta à César (1).

Depuis ce jour, il y eut toujours des Germains au service des Romains, et plus tard ils formèrent la garde des empereurs.

Commencement des grandes guerres de Germanie.

César ayant voulu se saisir de l'autorité souveraine à Rome, fut assassiné. Cependant le peuple romain n'était plus digne d'être un peuple libre; il ne pouvait même plus l'être, et César fut remplacé par d'autres maîtres qui ne le valaient pas. Le premier fut l'empereur Auguste, qui régna depuis l'an 30 avant J.-C., jusqu'à l'an 14 de notre ère.

Les Romains tenaient alors une grande partie du monde connu soumis à leur joug; car en Europe, outre l'Italie, la Grèce et la Macédoine, la Gaule et l'Espagne leur obéissaient. Ce n'était cependant pas encore assez; leur désir de domination ne connaissait point de bornes; et d'ailleurs ils ambitionnaient beaucoup de voir cette fière race de Germanie se plier à leurs volontés, venir grossir leurs armées de ses guerriers, et les aider à contenir le monde dans l'obéissance (2). Ainsi leurs regards se portaient au delà du Rhin et des Alpes. Ils commencèrent par attaquer les peuples qui demeuraient sur le versant nord des Alpes du côté de l'Allemagne, dans les montagnes de Graubundeten, du Tyrol, de Salzbourg et d'Autriche, peuples d'origine inconnue et en partie mêlés de Gaulois. Ceux-ci ne pouvant résister seuls à toute la puissance romaine, furent vaincus ou plutôt exterminés et vendus comme esclaves. (environ 15 ans avant J.-C.)

Dès lors le Danube fut de ce côté la limite de leur empire, mais le Rhin ne devait plus l'être de l'autre côté. Auguste pour attaquer les Germains dans leur propre pays, venait d'envoyer en Gaule son beau-fils Claudius Drusus, jeune héros capable des plus grandes entreprises, qui, dans l'espace de trois ans, de l'an 12 à l'an 9 avant J.-C., fit quatre expéditions en Allemagne, combattit les Suèves, les Cattes, les Sicambres, les Usipètes, les Tenctères, les Bructères et les Chérusques, parcourut le pays de l'embouchure du Rhin à la Lippe, à l'Ems et jusqu'au Wéser; et même dans sa quatrième expédition, étant parti de Mayence, il s'avança à travers le pays des Cattes jusqu'à l'Elbe, probablement jusqu'au lieu où est aujourd'hui Barby (haute Saxe). Mais ces expéditions n'é-

(1) Il est bon de remarquer que les Gaulois assistaient en bien plus grand nombre encore à cette bataille; parce que César avait eu soin d'entraîner avec lui l'élite de la Gaule pour empêcher des révoltes pendant son absence. N. T.

(2) On sait que 600 ans avant J.-C., les Gaulois, conduits par Sigovèse, après avoir parcouru la Germanie en vainqueurs, avaient laissé de puissantes colonies en Bavière, en Bohême, en Pannonie et en Thrace; tandis que, dans le même temps, Bellovèse s'établissait avec le même succès dans le nord de l'Italie, qui fut appelée depuis la Gaule cisalpine. N. T.

taient pas des conquêtes, et la tactique que les Germains opposaient à un pareil ennemi était très-habile. A son arrivée ils se repliaient à droite et à gauche dans les forêts, mettant en sûreté tout ce qu'ils avaient, et attendaient ainsi l'automne. Les Romains alors étaient obligés de se retirer, parce qu'ils ne pouvaient passer l'hiver dans un pays désert où ils manquaient de tout. C'était le moment que choisissaient les Germains pour sortir tout d'un coup de leurs forêts et se jeter sur les derrières de l'ennemi; ils le harcelaient sans cesse, l'attaquaient dans les positions les plus désavantageuses, tuaient ceux qui restaient en arrière, pillaient les bagages et le train, ne lui laissaient de repos ni le jour ni la nuit; en un mot les Romains ne repassaient jamais le Rhin sans avoir essuyé de grandes pertes.

Au retour de sa deuxième expédition, Drusus se trouva dans un grand danger au moment où il atteignait le territoire de ses alliés (probablement les Bructères, alors vaincus et soumis); il fut tout à coup entouré de tous côtés près d'Arbalo, et ne dut son salut qu'à la trop grande présomption des ennemis qui l'attaquèrent sans garder d'ordre, se tenant sûrs de la victoire. C'est cet événement qui le détermina à bâtir une forteresse au confluent de l'Alise et de la Lippe, afin de protéger ses expéditions jusqu'au Wéser (voir l'introduction). L'isolement des habitations des peuples du nord était très-avantageux pour ce genre de guerre; car les villages nécessitent toujours des routes qui y conduisent et par lesquelles l'ennemi arrive facilement, et s'y maintient avec les provisions qu'il y trouve; tandis que les habitations isolées étant construites au milieu des forêts, l'ennemi ne peut assez se disperser pour les occuper, et s'il en rencontre quelques-unes, elles sont vides et les habitants sont dans les bois avec leurs richesses.

Ainsi ces longues et rapides expéditions de Drusus en Germanie, si elles lui procurèrent beaucoup de gloire à Rome, ne causèrent pas de grands maux aux habitants qui pouvaient rester en paix l'automne, l'hiver et le printemps, dans les lieux que l'ennemi venait d'abandonner. Cependant Drusus aurait trouvé le moyen d'imposer sa domination à la basse Germanie, s'il avait vécu plus longtemps. Déjà même, il avait donné à son système un commencement d'exécution. Il avait fait bâtir des forteresses au confluent de toutes les rivières dans le Rhin et à l'embouchure des fleuves pour être maître de la navigation, et il transportait ainsi par eau bien plus facilement au centre même du pays une partie de son armée avec les provisions nécessaires. C'est dans ce but qu'il fit creuser entre Doesbourg et Ysselort un canal qui porte encore son nom, et fait communiquer le Rhin avec l'Yssel et avec le Zuiderzée (le *Flevum Ostium* des anciens), de sorte que les Romains pouvaient de tous leurs établissements gagner par eau la mer du Nord. Drusus eut lui-même recours à cette voie pour communiquer avec les Frisons et arriver par mer à l'embouchure de l'Ems, où il fit bâtir une forteresse, probablement en face d'Emden d'aujourd'hui. Il en fit ainsi élever plus de 50 sur le Rhin; fortifia particulièrement Bonn et Mayence (cette dernière se trouvait sur la frontière des Suèves), les pourvut d'un pont et d'une flotte pour leur défense, et fit bâtir sur le mont Taunus, aujourd'hui les hauteurs de Hombourg, le château d'Arctaunum, afin de tenir en bride les Cattes. Avec ce système de fortification, il aurait pu faire tous les ans quelques pas en avant, sans être obligé de revenir à l'automne, et faire pénétrer ainsi peu à peu dans l'intérieur du pays le langage et les mœurs des Romains; mais il ne devait pas faire plus de quatre campagnes. On dit que, dans sa quatrième, après avoir traversé tout le pays des Cattes et s'être avancé jusqu'à l'Elbe, lorsqu'il se tenait seul à l'écart sur le rivage du fleuve, une femme merveilleuse lui apparut et lui parla ainsi : « Jusqu'où veux-tu donc aller, Drusus, homme insatiable! il ne t'a pas été donné de voir tous ces pays; retire-toi d'ici; tes actions guerrières et ta vie touchent à leur terme. » Cette apparition fut-elle le pur effet de son imagination ou une ruse d'une de ces femmes si réputées dans le pays, que sa sollicitude pour la patrie aurait portée à cette action d'audace?... du moins, il est certain que Drusus fit pendant le retour une chute de cheval de laquelle il mourut quelques semaines après.

Tibère, son frère, eut après lui le commandement des légions de la Germanie. Ce prince per-

fide et adroit eut recours à d'autres moyens que ceux des armes, et parvint à diviser ces peuples entre eux et à les conduire ainsi à leur perte. Ne pouvant soumettre le peuple puissant et valeureux des Sicambres, il leur fit demander de lui envoyer des députés, sous prétexte de traiter de la paix avec eux. Leurs princes et leurs chefs arrivent en grand nombre; il les fait aussitôt arrêter et conduire dans différentes villes de la Gaule. Puis, devenu le maître de ce peuple sans chefs, il força plus de 40,000 habitants de passer le Rhin et d'aller s'établir en Gaule à l'embouchure de ce fleuve. Les princes sicambres se donnèrent eux-mêmes la mort, parce que la vie leur était insupportable dans un pays étranger, et parce qu'ils craignaient que leur peuple ne fût retenu à cause d'eux dans sa vengeance contre les Romains.

Il n'était pas difficile sûrement, par de tels moyens, de faire porter le joug aux peuples riverains du fleuve et des autres rivières qui y affluent. Et en effet, ces forteresses à l'embouchure des fleuves, ces fortifications sur les frontières des pays vaincus, semblaient avoir soumis le nord de la Germanie jusqu'au Wéser et en avoir fait une province romaine. Domitius Ænobardus, grand-père de Néron, qui commandait en Germanie la dernière année avant J.-C., passa même l'Elbe, et vint jusqu'à l'endroit appelé *limites romaines*, sur le Havel, là où est Potsdam, dit-on. Personne avant lui n'avait pénétré si loin; c'est lui qui fit construire entre le Rhin et l'Ems cette voie romaine appelée *Pontes-Longi*, ou plutôt cette chaussée ou ces ponts qui conduisaient à travers des marais de Vetera Castra près Wésel vers l'Ems (1).

Quand Tibère vint en Germanie pour la deuxième fois, 3 ans après la naissance de J.-C., une révolte s'étant élevée parmi les peuples du nord, il partit avec sa flotte, vint débarquer à l'embouchure de l'Elbe, combattit les Longobards et prit ses quartiers d'hiver près de la source de la Lippe, probablement à Alise. Ce lieu était pour ainsi dire le point de départ de toutes les entreprises des Romains dans l'intérieur de la Germanie où ils étaient désormais arrivés. Ils s'étaient même attachés le peuple voisin, les Chérusques, sous le nom d'amitié et d'alliance; moyen qu'ils avaient déjà éprouvé plus efficace que celui des armes pour arriver à la soumission des peuples situés entre le Rhin et le Wéser. Il semblait donc que tout le pays allait se soumettre aux institutions romaines; cependant, dans cette grande humiliation de la patrie, le courage germain n'était qu'engourdi, comme il l'a été quelquefois depuis; mais il ne fut jamais anéanti, parce que son énergie est dans la nature même de la nation.

Marbod, roi des Marcomans.

Un grand nombre de jeunes gens distingués de Germanie étaient venus passer un certain nombre d'années à Rome, sous différents motifs, les uns pour prendre du service dans l'armée romaine, d'autres comme députés par la nation, ou comme otages, quelques-uns peut-être aussi par un seul but de vanité; or, comme dans cette capitale du monde, ils n'avaient trouvé ni grandeur, ni liberté, mais seulement l'esclavage accompagné de tous les vices, bassesse du cœur avec arrogance, luxe, flatterie, libertinage et paresse; ces jeunes gens devaient regarder la domination de maîtres, tels qu'étaient les Romains alors, comme le comble du déshonneur: c'est ce qui arriva en effet. Et comme d'ailleurs ils avaient appris d'eux leur art militaire, leur politique et leur ruse, ils songèrent naturellement à employer à la délivrance de leur pays

(1) Les plus récentes recherches ont définitivement fixé les *Pontes-Longi* dans la direction indiquée. Ils se trouvent donc très-probablement non loin de Bocbold, dans les marais de l'Yssel, se prolongeant jusque dans les environs de Cœsfeld et jusqu'à la forêt de Bamberg, la forêt cœsienne des Romains (*sylva cœsia*). Une grande route romaine conduisait de Wésel à travers le pays de Bocbold, de Borken, au travers de la forêt cœsienne, aux environs de Cœsfeld jusqu'à l'Ems où la flotte et l'armée de terre avaient coutume de se rencontrer; de là une autre route conduisait par le pays d'Osnabruck au Wéser, près Minden; tandis qu'un embranchement remontait l'Ems jusqu'aux contrées de la haute Lippe; et une autre grande route allait de Wésel sur la rive nord de la Lippe au delà de Lippestad jusqu'à Aliso.

tous les moyens dont ceux-ci s'étaient servis pour l'opprimer.

Marbod, né sur les frontières des Marcomans et Suève d'origine, était un de ces jeunes gens. Les Romains nous le dépeignent grand et bien fait de corps, avec une âme fière et noble et un courage insolent; barbare d'origine, mais non par le génie (c'est de ce nom qu'ils appelaient tous ceux qui n'étaient ni Grecs ni Romains). Il avait été envoyé à Rome fort jeune et avait été comblé de distinctions à la cour de l'empereur Auguste. Mais quand il eut assez vu à Rome, il revint dans sa patrie; et là jugeant que par sa position géographique entre le Necker et le Rhin, elle ne pouvait manquer de succomber sous la puissance romaine, qui déjà d'un côté s'était étendue jusqu'au Danube, et de l'autre, après avoir soumis presque tout le nord, menaçait sur les bords du Mein, il s'adressa à son peuple, et fit tant par ses discours qu'il le décida à quitter le pays où il était pour aller chercher d'autres demeures vers l'est. Ce peuple, essentiellement guerrier et toujours prêt à de pareilles expéditions, n'était pas difficile à persuader. Il les conduisit donc dans une contrée entourée de tous côtés par des montagnes qui leur pouvaient servir de boulevard, dans la Bojohemie ou Bohême, chassa une peuplade gauloise qui l'occupait depuis longues années (1), soumit les peuples environnants et fonda ainsi un grand royaume bien organisé, l'empire des Marcomans. Sa capitale était *Bubienum Marobudum* (elle portait ces deux noms), Prague, suivant quelques-uns, Budweis, suivant d'autres. Depuis lors, quand il s'adressait à l'empereur romain, ce n'était plus d'un ton humble et subordonné qu'il se servait, mais il traitait d'égal à égal.

Jusque là sa conduite était honorable, et il aurait pu servir de rempart à la nation; mais, hélas! il avait trop appris à Rome; il tenait de l'empereur le désir de la domination et l'art de l'imposer par la force à des hommes libres. Il eut une garde et suivit en tout les institutions romaines; de sorte qu'avant lui jamais prince germain n'avait joui d'une pareille puissance. Son armée, forte de 70,000 hommes de pied et de 4,000 chevaux, était continuellement exercée contre les voisins, et l'on pouvait juger d'avance qu'il se préparait pour de plus grands projets. Mais ce qu'il faut distinguer et blâmer dans sa conduite, ce qui fait que réellement on ne peut l'appeler un grand homme, c'est que tous ces préparatifs, toutes ces mesures, n'avaient pas pour but la liberté et le bonheur de son peuple; c'est qu'il ne travaillait que pour lui, et ne voulait qu'être appelé grand et puissant, qu'être craint et honoré.

Marbod paraissait déjà assez redoutable pour que Tibère, le fils de l'empereur, marchât lui-même contre lui avec une puissante armée. Il allait l'attaquer avec vingt-deux légions, de deux côtés à la fois; déjà il était en marche, quand il reçut la nouvelle que la Hongrie, la Dalmatie, l'Illyrie, étaient en pleine révolte, et que tous les peuples, depuis la mer Adriatique jusqu'à la mer Noire, avaient formé une ligue contre les Romains et mis sur pied 200,000 fantassins et 9,000 chevaux pour faire une irruption en Italie. Rome fut dans les alarmes, et l'empereur Auguste dit en plein sénat qu'en dix jours l'ennemi pouvait paraître aux portes de la ville. Tibère se hâta donc de faire sa paix avec Marbod, à quelque prix que ce fût, pour courir en Pannonie avec toutes ses forces; et ce ne fut qu'après trois ans d'une guerre acharnée qu'il put remettre ces peuples sous la domination de son père. Cependant Auguste ne put jouir du bonheur de cette paix, car sur un autre point de son empire, les Germains lui avaient fait essuyer la perte la plus considérable et la plus douloureuse qu'il ait éprouvée de sa vie.

Arminius ou Hermann.

Les expéditions et les forteresses de Drusus, les perfides et secrètes menées de Tibère, avaient eu, comme nous l'avons déjà dit, un si grand effet, que jusqu'au Wéser pas un seul peuple n'osait ouvertement se révolter. Tous baissaient la tête sous le joug; leurs alliances entre eux n'existaient plus, et grand nombre de nobles s'étaient déjà laissé enivrer par le poison que leur of-

(1) Voy. la note page 41.

fraient les Romains. On aurait dit d'autres hommes; car les habitudes des étrangers et leur fréquentation avaient presque banni les mœurs de leurs pères; ils accouraient avec empressement vendre, acheter ou échanger aux marchés qui se tenaient dans le camp romain; « la terre et le ciel de Germanie semblaient même radoucis et moins sauvages, » dit un écrivain du temps. Des forêts entières avaient en effet disparu; des chaussées et des ponts avaient été jetés sur les marais; trois légions complètes et les meilleures de toute l'armée, distribuées dans les différents châteaux, veillaient à la sûreté du pays; de sorte qu'au milieu de ces hautes forêts de chênes florissait une organisation romaine, des lois romaines, et la justice était rendue par des juges et des avocats romains.

Ces changements étaient dus en grande partie à Sentius Saturnius, gouverneur de Germanie, l'an 5 et l'an 6 après J.-C., qui réunissait l'urbanité du temps avec la loyauté de l'ancienne Rome, aimait les fêtes et les plaisirs, et avait ainsi inspiré de plus en plus aux Germains le goût des mœurs policées. On lui donna pour successeur, dans l'automne de l'an 6, un homme sans énergie et plus propre à traiter des questions pacifiques qu'à faire la guerre, un homme par-dessus tout avare; car c'est de lui qu'on a dit : *qu'il reçut pauvre le gouvernement d'une province riche* (la Syrie), *et qu'il quitta riche cette province devenue pauvre*, c'était Quintilius Varus. Il crut à la légère que les Germains étaient entièrement soumis, parce qu'ils ne remuaient pas; et il chercha d'en affermir l'esclavage par tous ces moyens qui opèrent leur effet sans bruit et sont bien plus funestes que la force des armes, ayant par eux-mêmes une apparence d'innocence qui écarte toute précaution. Il rendit la justice aux Germains comme aux Romains, disposant ainsi de leurs corps et de leurs biens; et au lieu de suivre la marche directe et simple qu'avaient suivie ces peuples auparavant, il eut soin d'introduire toutes les subtilités de la chicane, telles qu'elles existaient à Rome.

Or, si l'on veut arracher à un peuple ses idées généreuses, son amour pour la patrie et pour ses concitoyens afin d'y substituer l'égoïsme, le moyen le plus sûr est celui que prirent les Romains; il faut souffler l'esprit de chicane et de discussion, afin que les citoyens s'aigrissent les uns contre les autres, et ne voient rien de grand que leur propre avantage. De même que pour lui enlever toute nationalité, tout esprit de liberté et d'indépendance, et le fondre dans un autre peuple, il faut lui enlever même son langage. Et c'était encore un but qu'il se proposait en exigeant que la justice ne fût rendue que dans la langue romaine, qui se serait ainsi peu à peu répandue dans le pays. Mais Varus se trompa grandement de penser que les Germains étaient trop grossiers pour comprendre le but de ses menées; car l'intelligence naturelle des peuples est très-pénétrante pour tout ce qui tend à leur donner des fers; d'autant que les Germains étaient doués d'un esprit sain et clairvoyant. Ils devinèrent donc de fort loin ces moyens employés à leur perte, et ce fut surtout avec un souverain dépit qu'ils aperçurent ces haches et ces verges portées devant le consul pour leur dire qu'il pouvait faire fouetter et mettre à mort (1). Rien ne leur paraissait plus ignominieux pour un peuple libre que les punitions corporelles; ils les regardaient comme le dernier degré de servitude, et ils n'accordaient jamais ce droit à leurs princes, non plus que le droit de mort; leurs dieux seuls en jouissaient, et leurs jugements étaient rendus par la bouche de leurs ministres.

Mais ce dépit, ils ne pouvaient le manifester, et il resta longtemps caché au fond de leurs cœurs; parce que le génie audacieux qui seul pouvait allumer un incendie avec ce feu caché ne se présentait pas. Rome elle-même s'était chargée d'élever celui qui devait être le sauveur de la liberté, c'était Hermann ou Arminius, le fils de Ségimer, prince chérusque, jeune homme plein de vigueur et de noblesse, d'un esprit clair et actif et dont les yeux exprimaient tout le feu de son âme. Ce jeune prince, qui avait mérité par ses services dans l'armée d'être fait citoyen et même chevalier romain, n'était rentré dans sa patrie qu'après s'être

(1) Les faisceaux étaient composés de baguettes de vigne, parce que le soldat romain ne pouvait être battu qu'avec du bois de vigne (Tacite). N. T.

instruit à fond dans l'art militaire et même dans les institutions civiles des Romains.

A son retour il fut témoin de l'humiliation de sa patrie et des projets de ruine dirigés contre elle, et aussitôt il médita de grands remèdes. Il connut bientôt que les premiers personnages des Chérusques et des peuples voisins pensaient comme lui; sa voix les enflamma encore davantage, et l'entreprise fut décidée. Pour accabler plus sûrement les Romains, disent les historiens du temps, ils ménagèrent successivement de petites révoltes afin d'écarter Varus du Rhin de plus en plus, et ils l'attirèrent ainsi jusqu'au fond de la grande forêt de Teutobourg, sur les rives du Wéser.

Varus aurait pu éviter son sort, s'il avait voulu; car parmi les Germains se trouvait un traître, Ségeste, le prince même des Chérusques, qui voyait avec jalousie que la jeunesse d'Hermann, la vigueur de son esprit et sa valeur héroïque lui attiraient les regards de tout le peuple. La veille encore du jour que devait éclater la conspiration, lorsqu'il avait tous les princes germains réunis à sa table, il fut pressé avec les plus grandes instances de retenir Arminius prisonnier; mais une aveugle confiance en ses propres forces lui cachait le précipice qui s'ouvrait sous ses pieds, et le fit s'enfoncer encore plus avant dans les forêts qui bordent le Wéser. Bientôt les princes prirent congé de lui en promettant de rassembler des secours et de venir le rejoindre; ils revinrent en effet... La conjuration était grande et heureusement combinée, et ils l'attaquèrent au milieu de la forêt de Teutobourg, aujourd'hui la principauté de Lippe-detmold. C'étaient des collines entrecoupées de gorges étroites; nuls sentiers battus, et partout des forêts immenses et impénétrables; il fallait se faire un passage avec la hache, combler des fossés et des marais, et jeter des ponts. De plus, on était en automne avec les ouragans de septembre, une pluie abondante rendait le terrain glissant, les passages dangereux; et la tempête qui ébranlait les chênes, mugissait comme si c'eût été la voix des dieux protecteurs qui menaçât les Romains. Soldats, bêtes de somme, trains, bagages, tout marchait en désordre et dans la plus parfaite sécurité. Ce fut, dis-je, au milieu de ce terrible bouleversement de la nature que tout à coup parurent les Germains sur le haut des collines, mais non plus comme amis; et de là ils accablaient de leurs javelots les Romains qui se trouvaient à leurs pieds sur un terrain glissant, surchargés de leurs équipements et sans défense, car la pluie avait rendu leurs armes inutiles. Cependant il fallut continuer la marche ainsi exposé à tous les coups de l'ennemi, jusqu'à ce que le soir on atteignît un lieu qui sembla convenir pour un campement. Quelque fatigués qu'ils fussent, ils recueillirent toutes leurs forces pour élever des fortifications qui pussent arrêter l'ennemi, et leur permettre de se reposer au moins en paix cette nuit, qui devait être la dernière: c'est là qu'ils attendirent le jour agités entre la crainte et l'espérance. Le lendemain, on brûla tout ce qui n'était point nécessaire, afin de diminuer le train et de mettre le soldat plus à même de combattre; puis on se mit en route. Les femmes et les enfants, qui étaient en grand nombre parce qu'on ne soupçonnait pas de guerre, furent placés au milieu des rangs ainsi que les bagages; on marchait vraisemblablement vers le château d'Aliso; leur position parut un moment devoir s'améliorer, quand ils arrivèrent à un endroit découvert où ils purent prendre leurs rangs et en imposer à l'ennemi qui n'osa les attaquer; mais on ne put s'arrêter longtemps, et il fallut de nouveau se mettre en route à travers d'effroyables forêts. Alors l'ennemi recommença et multiplia ses attaques; le mauvais temps qui continuait aussi l'excitait encore. « Voyez-vous, criaient-ils, les dieux nous viennent en aide pour que nous nous vengions de nos ennemis. » Déjà même les plus braves de l'armée romaine avaient succombé dans ces attaques acharnées qui devenaient de plus en plus audacieuses. Pour comble de maux la nuit revenait et les Romains cherchèrent à fortifier un nouveau camp; mais ils n'en eurent pas le temps; l'ennemi se jeta sur eux en poussant de grands cris de victoire, et dans ce moment où le ciel et la terre semblaient avoir conspiré leur ruine, les plus braves mêmes perdirent courage. Varus voyant tout désespéré se précipita sur son épée, et grand nombre de ses officiers suivirent son exemple. Tout le

reste de l'armée fut pris ou massacré, un très-petit nombre seulement put échapper. Les dernières recherches ont prouvé que très-probablement cette bataille avait eu lieu entre Horn et Lippspringe, près de la frontière sud de la principauté de Lippe. Schmidt montre assez ingénieusement que les trois jours furent les 9, 10, 11 septembre.

Ainsi fut anéantie la plus brave et la plus belle armée romaine, forte de 40,000 hommes en y comprenant les troupes auxiliaires. Ce fut l'heure de la vengeance pour ce peuple profondément blessé, pour ce peuple libre avant tout et encore sauvage, dont on devait par conséquent craindre la fureur. Un grand nombre de prisonniers les plus distingués furent sacrifiés sur les autels des dieux de la patrie, d'autres furent soumis aux emplois les plus abjects, en sorte que, comme le racontent les historiens romains eux-mêmes, plus d'un citoyen qui à Rome avait entrée au sénat, qui comptait des triomphateurs parmi ses ancêtres, se vit condamné pour le reste de sa vie à garder les troupeaux ou à veiller à la porte d'un Germain.

Telle fut donc l'issue de cette grande guerre pour l'indépendance de la Germanie, d'après le récit des ennemis mêmes, récit que nous aurions peut-être sous un tout autre jour, si un seul Allemand avait pu nous en laisser un témoignage. Car, le vaincu cherche toujours à diminuer ses fautes et souvent à imputer à la trahison de l'ennemi un résultat qui ne vient que des circonstances. Nous ne devons donc recevoir qu'avec la plus grande méfiance les détails donnés par les Romains pour représenter nos aïeux comme perfides dans leurs trames, cruels et sanguinaires dans leurs victoires; d'autant plus que le reproche de perfidie n'a pu sortir primitivement, puisque tous les chefs avaient été pris ou tués, que de la bouche du plus grand ennemi d'Hermann, de Ségeste, qui devait noircir son rival et plaire aux Romains; et que d'un autre côté, cette perfidie n'est point du tout nécessaire pour expliquer ce résultat, que la nature du terrain seule et un peu d'imprévoyance de la part du général rendraient très-probable. Quant au reproche de cruauté, s'il y a eu quelques chefs immolés aux dieux de la patrie, d'après un ancien usage du paganisme; s'il y a eu des représailles de la part d'un peuple furieux qui avait tant à venger sur les Romains, serait-ce bien étrange? mais encore ce ne seraient que des actions particulières et non universelles, et même exagérées par la peur dans la bouche de ceux qui ont pu échapper.

Du reste, s'il y a tant d'incertitude pour tous ces détails, il est au moins incontesté que la patrie dut sa liberté à cette victoire dans la forêt de Teutobourg, et que nous, leurs petits-fils, nous avons dans nos veines le sang germain pur et sans mélange et la même langue qu'ils parlaient.

Cependant, cet événement répandit la douleur et la consternation dans Rome, et pendant que les Germains étaient dans la joie et escaladaient les forteresses, excepté Aliso toutefois, qui ne put être emportée et dont la garnison parvint à s'échapper (1), l'empereur Auguste accablé de douleur répétait continuellement dans son délire : *Varus, Varus, rends-moi mes légions.* Pendant plusieurs mois il laissa pousser sa barbe et ses cheveux, doubla les gardes de la ville dans la crainte de quelque révolte, en chassa tous les Germains et renvoya même sa garde dans les îles; enfin il promit à son dieu de grandes fêtes s'il voulait rendre son règne plus heureux : c'étaient les mêmes craintes qu'au moment de l'invasion des Cimbres.

Pour s'opposer à de plus grandes entreprises de la part des Germains, Tibère rassembla au plus vite une armée et se hâta d'arriver sur le Rhin où, à son grand étonnement, il trouva tout tranquille. Les Germains ne songeaient point aux conquêtes, ils avaient seulement voulu défendre leur liberté, et le danger écarté, chacun était rentré dans sa famille. Tibère re-

(1) Aliso était la forteresse la plus avancée; elle était si bien fortifiée que les Germains, qui n'avaient point de machines pour les sièges, ne purent l'emporter d'assaut. Alors ils voulurent la prendre par la famine, mais la garnison sut par une ruse de guerre s'esquiver dans un moment où l'on ne surveillait pas, et gagna le Rhin sans trop grandes pertes. N. T.

tint dans l'obéissance la Gaule qui chancelait; il passa même le Rhin, mais sans oser pénétrer trop loin, et quand quelques années après il fut appelé à succéder à Auguste, il confia cette guerre de Germanie à son neveu Germanicus, fils de Drusus.

Germanicus et Hermann. 14-16 ans après J.-C.

Germanicus était un jeune héros plein de feu, qui, ayant à cœur d'imiter l'exemple que son père lui avait laissé, résolut de venger la défaite de Varus. Il entreprit trois expéditions principales dans le nord de l'Allemagne, et toujours dans les mêmes contrées qui avaient été le théâtre de la guerre, c'est-à-dire sur les bords de la Lippe, et en remontant l'Ems, depuis la mer jusqu'au Wéser et à l'Elbe. La Germanie se trouvait donc encore une fois en danger; car Germanicus était un guerrier digne des plus beaux temps de Rome. Mais Hermann, qui avait su remporter une si éclatante victoire, quand il eut affaire à un mauvais général, développa autant d'habileté que de valeur pour résister à ce grand guerrier, à la tête d'une puissante armée; de sorte que s'il ne fut pas toujours vainqueur dans les combats particuliers, il força du moins son adversaire à se retirer après chaque campagne dans ses châteaux sur le bord du Rhin, et obtint ainsi pour sa patrie le même résultat que quand il détruisit les légions de Varus.

Germanicus fit sa première expédition 14 ans après J.-C., avec 12,000 soldats romains et un grand nombre d'alliés. Il partit des bords du Rhin, des lieux où sont aujourd'hui Buderich et Wésel, traversa la forêt cœsienne, tomba sur les Marses qui ne s'y attendaient pas et même étaient occupés à célébrer une grande fête dans la plus complète sécurité, les attaqua adroitement de plusieurs côtés à la fois, et mit tout à feu et à sang sur un espace de plus de dix milles, sans respecter ni âge, ni sexe, ni même le temple de Tanfane, si vénéré dans tout le pays (1); il fut profané et pillé. Cependant il n'osa aller plus loin, parce que les Bructères, les Turbants et les Usipètes se hâtèrent de courir aux armes pour venger leurs voisins et leurs amis, et même le retour ne s'exécuta pas sans difficultés; il fallut à Germanicus toute sa prudence et la fermeté de sa discipline pour ramener ses légions de l'autre côté du Rhin.

L'année suivante, après être tombé à l'improviste sur les Cattes, comme il avait fait sur les Marses, il arracha à la haine de ses concitoyens et aux mains de son rival le traître Ségeste, qui avait demandé son secours et était assiégé dans son château (2). C'est aussi dans cette expédition que fut prise la femme d'Hermann, Thusnelda, fille de Ségeste. Cette princesse, conduite à Rome, n'oublia jamais quel était son rang, qui était son mari; et elle se montra toujours jalouse de l'imiter plutôt que son père. Ségeste, ainsi délivré, tint à son libérateur un discours dont on retrouve les idées dans la bouche de tous les traîtres à leur patrie.

« Ce n'est pas la première fois, dit-il, que je donne des preuves de ma fidélité et de mon attachement au peuple romain; depuis que j'ai été honoré par le divin Auguste du titre de citoyen, je n'ai désiré les suffrages de mes amis et de mes ennemis que pour vous être plus utile. Ce n'est pas chez moi haine de ma patrie, car je sais que les traîtres sont détestés même de ceux qui les emploient; mais c'est conviction que je sers ainsi à la fois les Romains et mes compatriotes; c'est préférence chez moi de la paix à la guerre, de ce dont on jouit à quelque chose de nouveau, enfin du repos au désordre. Aussi puisque me voilà auprès de toi, je me ferai intercesseur pour le peuple germain, s'il veut se repentir plutôt que de s'exposer à sa ruine. »

Ainsi parla Ségeste, et le jeune César lui promit protection et lui offrit une demeure sur les bords du Rhin. Quant à Arminius, il brûlait de la plus violente colère, et souffrait jusqu'au fond de ses entrailles de savoir que l'enfant que sa femme portait dans son sein allait recevoir le jour à Rome, au milieu de l'esclavage. Aussi il

(1) Quelques-uns le placent dans le Teklenbourg, d'autres dans le Munster.

(2) Celui d'Eresbourg, si célèbre sous le règne de Charlemagne, suivant les recherches de Ledebur.

parcourait le pays des Chérusques, criant partout : *Guerre à Ségeste; guerre à Rome!* Sa voix était pleine de force et d'amertume : « Quel souverain! quel général! quelle vaillante armée dont la puissance a pu traîner en captivité une faible femme! Que trois légions viennent donc au-devant de moi avec leurs généraux, et l'on verra si j'aurai recours à la trahison! ou si je m'attaquerai à une femme enceinte! Mais que dis-je, est-ce que l'on ne voit pas encore flotter sur la cime de nos forêts les bannières romaines que j'y ai moi-même attachées en l'honneur de nos dieux!... Que Ségeste aille porter son joug sur les rives du Rhin, que son fils y jouisse des honneurs de grand prêtre; nous, Germains, nous n'oublierons jamais que nous avons vu paraître entre le Rhin et l'Elbe, au milieu de nos forêts, et la toge romaine et ses verges et ses haches. Si votre patrie, si vos ancêtres, si les anciennes mœurs de la Germanie vous sont plus chers que des maîtres et des étrangers, suivez Hermann qui vous conduira à la gloire et à la liberté; abandonnez Ségeste qui ne peut vous donner que la honte et l'esclavage. » Avec un pareil langage, il eut bientôt enflammé les Chérusques et les peuples alliés; il entraîna même son oncle, appelé par les Romains Inguiomar, qui jouissait d'une grande considération parmi tout le peuple.

Germanicus avait déjà ramené ses légions sur le Rhin; mais au bruit d'une nouvelle et grande révolte de tous les peuples de Germanie, il résolut une seconde expédition dans la même année, pour empêcher qu'ils ne vinssent eux-mêmes faire une incursion; et afin de pénétrer plus promptement de plusieurs côtés à la fois dans le cœur du pays ennemi, il conduisit, à l'exemple de son père, une partie de son armée par mer à l'embouchure de l'Ems, tandis que deux autres armées, conduites par Cœsina et Pedon, partirent des bords du Rhin à travers les terres. Les trois corps d'armée, infanterie, cavalerie et troupes de la flotte, se réunirent au cœur de la Westphalie. Malheureusement pour la patrie, cette armée n'était pas composée uniquement de Romains, elle comptait une cavalerie batave, quantité de Germains auxiliaires, des troupes tirées des montagnes du Tyrol et de Salzbourg, et même de la rive gauche du Rhin. Tout ce qui était entre l'Ems et la Lippe fut dévasté; les Bructères eux-mêmes incendièrent leur propre pays, afin que les Romains n'eussent que des déserts à parcourir; mais ils n'en furent pas moins vivement poursuivis. On leur enleva même l'aigle de la dix-neuvième légion qu'ils avaient prise dans la bataille contre Varus. Germanicus eut alors le plus grand désir de pénétrer jusqu'à la forêt de Teutobourg et de rendre les derniers devoirs au malheureux général et à son armée. Il envoya donc Cœsina en avant pour examiner les collines et les mauvais pas, et jeter des ponts et des chaussées dans les marais dangereux; puis il se rendit ensuite lui-même dans ces lieux si tristes par les spectacles qu'ils offraient et d'un souvenir si cruel. On pouvait encore reconnaître le premier camp de Varus, à sa grande enceinte, pour contenir trois légions complètes; le deuxième était plus petit; son rempart à moitié renversé et les fossés remplis, faisaient voir que les restes de l'armée s'y étaient retranchés jusqu'à ce qu'ils aient été emportés d'assaut. Dans les campagnes gisaient les membres des morts, et suivant que dans le lieu on avait fait résistance ou qu'on avait pris la fuite, les os étaient épars de tous côtés ou rassemblés dans un même endroit. Çà et là on rencontrait encore dans la forêt voisine des tronçons de lances, des os des chevaux, des crânes attachés aux arbres, les autels sur lesquels on avait immolé aux dieux les généraux et les principaux citoyens; et le petit nombre de ceux qui avaient survécu et avaient échappé à la captivité racontaient que là avaient péri plusieurs généraux, ici l'aigle avait été prise, dans un autre endroit Varus avait reçu sa première blessure; plus loin, il avait terminé sa malheureuse vie de sa propre main. Ainsi donc six ans après la défaite, l'armée romaine donna la sépulture aux trois légions de Varus, sans cependant savoir si parmi les os qu'elle couvrait de terre, il n'y en avait point d'ennemis mêlés avec les autres. — Hermann entendait fort bien le genre de guerre qui lui était le plus avantageux, car il se tenait au milieu des marais ou dans les forêts, et toutes les fois que l'ennemi approchait trop inconsidérément, il sortait de sa retraite, battait la cavalerie et la forçait de se replier sur l'infanterie; puis sitôt que Germa-

nicus arrivait avec ses légions en bon ordre, il se retirait et abandonnait la partie. Cette poursuite d'ailleurs était une espèce de victoire, et il fallut songer au retour. Cœcina, un des généraux de Germanicus, revint vers le Rhin à travers le pays avec quatre légions; Vitellius, autre général, gagna les côtes de la mer avec deux légions; tandis que Germanicus rejoignait ses vaisseaux avec le troisième corps d'armée.

Cœcina, dans la route qu'il avait à tenir, devait traverser les *Pontes-Longi* (longs ponts), étroite chaussée au milieu de marais à perte de vue; des deux côtés ils étaient surmontés de collines (1) boiseuses, en pente douce, occupées par Arminius qui de là attaqua les Romains avec la plus grande vigueur, et faillit leur faire éprouver le même sort que sous Varus. Le temps avait gâté la chaussée et les ponts, il fallait les restaurer, établir son camp et écarter l'ennemi. Beaucoup de Romains furent engloutis dans ces marais; car les Chérusques, qui connaissaient parfaitement tous les passages, avaient soin de se tenir dans les endroits les plus périlleux, et tiraient d'ailleurs un extrême avantage de leur armure, une très-longue lance qu'ils savaient même vibrer de loin avec beaucoup d'adresse, en sorte qu'ils mirent les Romains dans le plus grand danger. Et peut-être même ceux-ci ne durent-ils leur salut qu'à l'obscurité de la nuit qui survint, car les légions commençaient déjà à chanceler. Cependant l'ennemi ne perdit pas cette nuit dans le repos, mais il travailla constamment à détourner toutes les sources de la montagne, pour inonder le camp situé au bas.

Mais Cœcina, qui avait déjà 40 ans de service, avait passé par tous les grades, connaissait tous les accidents de la guerre, et avait à cause de cela une âme que rien ne pouvait effrayer, sut disposer avec sang-froid tout ce qu'il y avait de plus à propos dans une pareille position. Des deux côtés personne ne put prendre de repos, car tandis que les Germains faisaient retentir de leurs cris de joie les vallées et les cavernes d'alentour, le camp romain était dans de vives inquiétudes. On n'entendait que quelques sons de voix entrecoupés; on n'apercevait que quelques feux rares pour éclairer la garde; des soldats placés de distance en distance près du rempart ou errant dans l'intérieur d'une tente à l'autre, plutôt parce qu'ils ne pouvaient dormir que pour l'observation de la discipline. Cœcina lui-même fut effrayé par un affreux songe. Varus lui apparut couvert de sang; il semblait sortir des marais et l'appeler à lui; mais il refusait de le suivre, et lorsqu'il lui tendit la main pour l'entraîner, il le repoussa.

Au point du jour on se mit en route dans l'ordre prescrit par Cœcina, deux légions sur chaque côté et le train au milieu. Mais à peine avaient-ils quitté leur camp, que les Germains les attaquèrent avec une nouvelle fureur, conduits par Hermann qui leur criait : « C'est là Varus, c'est la même occasion! » Le combat fut acharné, Cœcina même fut renversé sous son cheval, et il était perdu, si la première légion ne se fût jetée au-devant de lui. Le train et les bagages tombèrent au pouvoir de l'ennemi, et même ce fut cet accident qui sauva l'armée; les Germains quittèrent le combat pour le pillage, et les légions purent gagner du terrain et arriver dans un pays découvert, où l'on campa (2). Cependant leur position n'était rien moins que rassurante; déjà dans le camp on entendait de tous côtés des lamentations; on déplorait tout haut le sort d'une armée si nombreuse qui n'avait plus qu'un jour à vivre. L'épouvante alla si loin qu'un cheval qui s'était échappé ayant renversé quelques hommes, fit croire que les Germains avaient forcé le camp, et tout le monde prenait la fuite par une porte de derrière (3). Cœcina, pour les arrêter, eut recours aux prières, aux ordres, aux menaces, aux punitions, tout fut inutile. Dans son désespoir, il se jeta par terre en travers de la porte, en sorte que les fuyards étaient obligés de lui

(1) Probablement les forêts du mont *Cœsius*, aujourd'hui Baumberg, entre Horstmar, Schapdelten et Cœsfeld, où l'Aar, le Stewer, le Bercel et quantité de petites rivières prennent leur source.

(2) Probablement entre Cœsfeld et Velen.

(3) Dans un camp romain, il y avait deux grandes portes : l'une, *prœtoria porta*, par laquelle on sortait pour marcher à l'ennemi ; l'autre, *decumana porta*, où était placée la dixième légion et qui correspondait à la prétorienne. Il y avait en outre deux autres portes, une sur chaque côté ; c'est sans doute par une de celles-ci que fuyaient les soldats. N. T.

passer sur le corps. Alors seulement la vue de leur vieux général qu'ils estimaient tant les rappela à eux et arrêta la fuite. Cependant les Germains étaient venus entourer le camp; et Hermann, qui connaissait la force des campements romains, voulait qu'on les forçât par la famine plutôt que de risquer un assaut. Mais Inguiomar, son oncle, conseilla au contraire une attaque sur-le-champ, et son avis l'emporta parce qu'il était le plus téméraire. Ils courent donc à l'assaut; mais au moment décisif Cœcina fait faire une sortie, tombe sur les assaillants et les met en fuite. Hermann était sain et sauf, mais Inguiomar fut gravement blessé. En suite de ce combat les légions ne furent plus poursuivies, et ce qui restait put regagner heureusement les bords du Rhin.

Pour sa troisième expédition qui eut lieu l'an 16 après J.-C., Germanicus fit encore de plus grands préparatifs que pour les précédentes. Il rassembla une flotte de 100 vaisseaux de toutes grandeurs et de toutes formes, les uns à quille recourbée pour la mer, et d'autres plats pour remonter les rivières. Car, pour éviter les difficultés d'un voyage à travers le pays, il voulut transporter les troupes par eau jusque dans le cœur de la Germanie septentrionale, et même les ramener en cas de besoin. Pendant que ces préparatifs se faisaient, il exécuta avec succès une rapide excursion avec six légions pour aller délivrer Aliso, vraisemblablement par la grande route de Wésel à Lippestadt, le long de la rive nord de la Lippe. Aliso, reprise et rebâtie par les Romains, était alors assiégée; mais à son approche l'ennemi se dissipa, et il n'eut plus à s'occuper que de faire restaurer la route jusqu'au Rhin. Comme l'attaque principale devait avoir lieu d'un autre côté, il se hâta de revenir et d'embarquer son armée, forte peut-être de 90,000 hommes. Il alla déboucher dans la mer du nord par la Fossa Drusiana (1) et remonta l'Ems. Les Canques furent contraints de fournir des troupes, et les Augrivariens, à l'embouchure du Wéser, de faire soumission. L'armée s'avança jusque dans les environs de Minden; Hermann, à la tête de tous les Chérusques, vint à sa rencontre et lui livra bataille à Idistavisus (2), sur les bords du Wéser, entre Minden et Vlotho. Après un long et sanglant combat, les Germains abandonnèrent le champ de bataille aux Romains, qui s'étaient emparés des montagnes qui le dominaient. Mais ils durent la victoire aux troupes auxiliaires amenées des bords de la mer du Nord ou tirées des rives du Danube. Ainsi notre histoire présente dès son commencement une partie de la nation aidant elle-même les étrangers à imposer leur joug à l'autre partie. Il faut pourtant convenir qu'elle était alors plus excusable qu'elle ne l'a été plus tard, car il est probable que les habitants du Danube n'avaient jamais entendu prononcer le nom des Chérusques. Hermann fut blessé dans cette bataille et il ne dut son salut qu'à la célérité de son cheval. Le carnage fut si grand qu'il dura depuis midi jusqu'à la nuit et que le terrain était couvert de cadavres et de débris d'armes, l'espace de plus de dix milles.

Les peuples de ces contrées situées entre l'Elbe et le Wéser, abattus par tant de malheurs, avaient résolu d'abandonner leur patrie pour se retirer derrière l'Elbe; mais quand ils aperçurent les trophées que les Romains élevaient après la victoire, portant inscrits le nom des peuples vaincus, ils devinrent furieux, et bien plus irrités par cette vue que par les maux qu'ils avaient soufferts et par la mort de leurs frères, le peuple, la noblesse, les jeunes gens, les vieillards, tous prennent les armes et courent se précipiter de nouveau sur l'ennemi. Une nouvelle bataille aussi sanglante que la première s'engagea dans un terrain couvert de bois entre le Wéser et le lac de Steinhuder, et prouva aux Romains que les forces des Chérusques n'étaient pas entièrement écrasées; car bien que les Romains s'attribuent encore la victoire, cependant ils songèrent aussitôt après à la retraite et la Germanie fut sauvée; depuis lors le Wéser ne revit jamais une armée ro-

(1) Canal de Drusus, celui qu'il fit creuser du Rhin à Yssel, aujourd'hui Nover-Yssel. N. T.

(2) Suivant d'Anville, ce serait Hastembeck près de Minden, village devenu encore célèbre dans la guerre de sept ans par cette victoire du maréchal d'Estrée sur le duc de Cumberland, qui amena la capitulation de Closter-Séven. N. T.

maine sur ses bords. Germanicus ramena la plus grande partie de son armée sur sa flotte et descendit par l'Ems dans la mer du Nord, où il fut surpris par une effroyable tempête qui dispersa ses vaisseaux et en fit échouer une partie sur les côtes de Bretagne. Quelque temps après, il fut rappelé par l'empereur Tibère jaloux de la réputation militaire qu'il se faisait sur les bords du Rhin, et envoyé à l'armée d'Asie, où bientôt il fut empoisonné; il mourut à la fleur de l'âge.

Mort d'Hermann, 21 ans après J.-C.

Ainsi notre héros put jouir du bonheur de voir la patrie délivrée de la crainte du joug étranger; et ce fut la récompense de son activité, de son énergie à relever son peuple après un échec et à lui souffler un nouveau courage. Or, ce ne fut point avec un peuple naissant ni même un peuple passé qu'il eut à combattre, ce fut avec l'empire romain à son plus beau moment, et les plus puissants empires du monde eux-mêmes n'auraient pu résister à cette armée si bien disciplinée contre laquelle il eut à lutter à Idistavisus et à Steinhuder.

Après avoir assuré les frontières, Hermann se tourna contre un ennemi de l'intérieur qui avait montré une indigne indifférence dans cette lutte en faveur de la liberté, contre Marbod, roi des Marcomans, que d'ailleurs son esprit de domination et ses mœurs tout à fait romaines rendaient odieux même à son peuple.

Hermann, après sa victoire dans la forêt de Teutobourg, lui avait envoyé la tête de Varus, soit pour lui reprocher de n'avoir pas pris part à l'alliance, soit encore peut-être pour le provoquer à se déclarer contre les Romains, pour le tirer de son inaction et pour l'engager à faire une incursion dans la belle province romaine qui le touchait. Marbod n'en fit rien. Plus tard, l'empereur Tibère, déjà si habile à employer la ruse contre les Germains, sut encore jeter la division entre ces deux princes, qui en vinrent aux mains ensemble, sinon à la tête de leurs peuples, du moins avec les volontaires de leur suite : c'est ce que dit Tacite positivement. Marbod, après un combat d'ailleurs assez insignifiant, fut obligé de se retirer; il perdit de plus en plus l'estime de son peuple, et fut enfin réduit à aller chercher un asile à Rome, chassé par Katualda, prince goth. Il reçut une pension, peut-être comme récompense de son inaction au moment de la révolte, et il ne termina sa vie déshonorée qu'après en avoir dû la conservation aux Romains pendant 18 ans.

Nous n'avons aucun document sur les dernières années de la vie d'Hermann, si ce n'est que Tacite nous dit, en quelques mots, qu'il avait été soupçonné de tendre au despotisme, et qu'il fut victime d'une conspiration dans laquelle entrèrent ses parents, vraisemblablement Ségeste et Inguiomar, l'an 21 après J.-C. Il était âgé de 37 ans et avait commandé pendant 12 ans. Nous ne devons pas oublier que les Romains qui nous ont transmis ce récit de la mort d'Arminius l'avaient probablement reçu de leur vieil ami Ségeste; car le grand caractère qu'il a développé pendant toute sa vie témoigne assez haut qu'il n'était pas homme à ne travailler que pour lui-même. Il est donc bien probable qu'il s'efforçait plutôt de donner à l'alliance chérusque plus de force et de durée en cherchant à en resserrer les liens et à la perpétuer même pendant la paix, car elle n'était proprement que pour l'état de guerre, afin qu'un nouvel ennemi se présentant, elle fût toujours prête à lui faire face; mais que son intention ayant été méconnue, Ségeste, son ancien ennemi et son oncle, qui était jaloux de la grande réputation de son jeune neveu, profita de l'occasion pour soulever les esprits contre lui et le perdre. Ce qui relève surtout sa gloire, c'est le témoignage du grand écrivain romain, qui, après le court récit de sa mort, parle ainsi de lui : « Arminius fut sans contredit le libérateur de la Germanie; s'il ne fut pas toujours vainqueur, il ne fut du moins jamais vaincu; cependant les écrivains grecs ne le connaîtront pas, parce qu'ils ne sont occupés que d'eux-mêmes, et les Romains ne l'élèveront pas assez haut, parce que nous ne donnons de prix qu'à ce qui est vieux et nous méprisons ce qui est contemporain; mais il vivra dans les chansons des Germains. »

Autres guerres entre les Germains et les Romains.

Depuis Germanicus, les Romains semblent avoir abandonné le projet de faire des conquêtes sur les Germains et n'être préoccupés que de l'idée de défendre leurs frontières contre leurs incursions. Ils fortifièrent pour cela de plus en plus les rives du Rhin et du Danube, et entretinrent sur la frontière une belle armée composée de leurs meilleures troupes. L'empereur Claude établit une colonie de vétérans dans le lieu principal du pays des Ubiens, l'honora même du nom de sa femme et l'appela *Colonia Agrippina* (Cologne). Il fit aussi fortifier un campement sur la montagne du Taunus, dans une position que les Romains regardaient comme très-importante. En l'an 70, ils eurent à combattre une grande révolte des Bataves, conduits par Civilis, jeune descendant de leurs anciens rois à laquelle plusieurs autres peuples bataves prirent part, et surtout les Bructères, commandés alors par Velleda, reine pleine de génie et entourée de vénération; déjà Cologne et Trèves et tout le bas Rhin étaient au pouvoir de l'ennemi; enfin cependant les Romains réussirent après de grands efforts à les repousser de l'autre côté du Rhin et à rétablir la tranquillité.

Après ce nouveau succès, un empereur de loin en loin chercha encore à cueillir quelques lauriers contre ces barbares indociles; rarement il réussit, et plus d'une fois il fut obligé de recourir à des subterfuges pour cacher sa honte. Mais il n'en est pas de plus effronté et de plus ridicule que celui auquel eut recours l'empereur Domitien, qui régnait de l'an 80 à 90. Il avait déclaré la guerre aux Cattes, et n'ayant pas osé les attaquer sérieusement, il se décida à rentrer sans avoir rien fait. Pour éviter à son retour à Rome la honte et l'ignominie, il acheta en Gaule grand nombre de forts esclaves, les fit habiller comme des Germains, leur fit peindre et arranger les cheveux, et les emmena en triomphe pour des prisonniers Germains.

Guerre des Marcomans. 167-180.

Les Romains eurent, vers la fin du deuxième siècle, à soutenir contre les Germains une guerre très-grave qu'ils appelèrent guerre des Marcomans, parce que ce peuple leur était connu depuis plus longtemps et qu'il menaçait immédiatement l'Italie avec les autres peuples du Danube, ses alliés. Mais il semble que cette nouvelle ligue était bien plus forte que les précédentes, puisque les Romains avaient à combattre à la fois et sur les bords du Rhin et sur les côtes de la mer du Nord. Malheureusement on ne peut obtenir que des renseignements fort incomplets, quelque soin qu'on ait pris de compulser les historiens postérieurs : Ammien Marcellin, Julius Capitolinus, Ælius Spartianus, Orose, Dion Cassius dans son extrait de Xiphilinus, et d'autres.

L'empereur Marc-Aurèle vit bien toute la grandeur du danger, il fit donc assembler les prêtres de toutes parts, ordonner des sacrifices et des prières et interroger les oracles sur l'issue de la guerre. On dit même (Lucien, *in Pseudomant.*) qu'un certain Alexandre, devin d'Égypte, qui s'était fait une grande réputation, fut consulté aussi lui sur la guerre des Marcomans. Il répondit qu'il fallait faire passer le Danube à la nage à deux lions frottés de différentes drogues et d'herbes fortes, en les chassant vers le rivage ennemi, et qu'alors la victoire était infaillible. On fit ce qu'il avait dit; mais les Germains, prenant ces lions pour des chiens sauvages, les assommèrent à coups de massue. Bientôt ils firent éprouver un nouvel échec aux Romains.

La guerre devint si meurtrière que l'empereur fut obligé d'enrôler dans son armée des valets, des gladiateurs, et d'autres gens qui en toute autre circonstance en auraient été jugés indignes : on reçut même les services d'une bande de voleurs de Dalmatie. Pour fournir aux dépenses de cette grande guerre, l'empereur fut obligé de vendre les plus précieux bijoux de son trésor, ses tableaux et sa vaisselle d'or et d'argent. Cet encan dura deux mois.

Cependant les Marcomans pénétrèrent jus-

qu'à la ville d'Aquileia, sur les frontières d'Italie, et jetèrent l'épouvante et la confusion dans Rome, comme au temps des Cimbres; et si l'empire avait eu alors un faible empereur, il est probable qu'il aurait succombé; mais Marc-Aurèle était un guerrier aussi valeureux qu'habile qui sauva Rome encore une fois de ce danger. Pendant 13 ans, il fut en guerre avec ces peuples ligués, eut à soutenir contre eux un grand nombre de sanglantes batailles, une entre autres contre les Iazyges sur les glaces du Danube même; et bien qu'il ait réussi à affaiblir la ligue par des traités particuliers et même à exciter les peuples les uns contre les autres, il ne put cependant voir la fin de la guerre; il mourut des fatigues de ses campagnes à Windobona, aujourd'hui Vienne, l'an 80 après J.-C.

C'était donc maintenant à Commode de marcher à l'ennemi à la tête de son armée; et, en effet, il tint à ses soldats sur le corps de son père un discours dans lequel il développait de grands projets et disait qu'il ne voulait à son empire d'autres limites que l'Océan; tandis qu'au contraire, dans le fond de son cœur, il ne soupirait qu'après les délices de l'Italie et les voluptés de Rome. Ses favoris et ses courtisans le savaient bien et comme ils étaient eux-mêmes fatigués de la vie des camps, ils lui répétaient sans cesse : « Jusques à quand donc, César, préféreras-tu à Rome les sauvages rives du Danube, où tu ne trouves que des pluies, des frimats et un hiver éternel, sans pouvoir rencontrer un seul arbre qui porte des fruits et rien qui réjouisse la vue? Jusques à quand veux-tu boire ces eaux glacées, tandis que tes sujets se délectent à leur aise dans les bains tièdes de l'Italie. » Commode écoutait avec plaisir de pareils discours. « Il est vrai, répondait-il, qu'en ménageant ma personne je pourrais affaiblir peu à peu la puissance de l'ennemi plus sûrement qu'en m'exposant moi-même au danger. » Parmi les ennemis, les uns avaient été tellement maltraités par son père qu'ils ne désiraient rien tant que de finir la guerre; quant aux autres, il en acheta honteusement la paix à prix d'argent : puis il revint à Rome. Ces peuples avaient si vaillamment combattu et avec tant d'avantage, que les Quades seuls, à la paix, livrèrent plus de 50,000 prisonniers, et les Iazyges plus de 100,000; et tout ce que les Romains achetèrent au prix de tant de sang, ce fut quelques instants seulement de tranquillité sur les frontières de l'empire.

Coalitions des peuples germains.

Les Romains établis sur le Danube, sur le Rhin et sur la Neiss, avaient peu à peu apporté quelque changement dans les mœurs des Germains du voisinage, qui avaient appris à connaître l'argent et quantité d'autres besoins nés du luxe. Les coteaux du Rhin étaient maintenant plantés de vignes; on trouvait dans le pays des grandes routes, des villes, des fabriques, des théâtres, des châteaux, des temples et des autels. Les marchands romains y amenaient leurs marchandises qu'ils échangeaient, et transportaient ensuite en Italie de l'ambre, des plumes, des pelleteries, des esclaves et des cheveux qui étaient alors très-recherchés à Rome, parce que les perruques blondes étaient fort en vogue. Beaucoup de villes fondées dans ce temps par les Romains subsistent encore aujourd'hui, comme Salzbourg, Ratisbonne, Augsbourg, Bâle, Strasbourg, Baden, Spire, Worms, Mayence, Trèves, Cologne, Bonn, etc.; mais ni les Romains, ni leurs mœurs ne purent se faire recevoir dans l'intérieur du pays, et jamais ils ne purent y établir des villes. — Un changement de la plus grande importance qui s'opéra dans ces contrées, fut la réunion de plusieurs peuples en un seul corps de nation. L'exemple qu'avaient donné les Suèves longtemps auparavant, celui que donnèrent après eux les Marcomans et les Chérusques, la vue peut-être de grands succès obtenus dans l'intérieur de l'Allemagne et de la supériorité de certains peuples sur les autres, mais pardessus tout, la considération de l'empire romain, qui n'était si puissant à renverser tous ses adversaires que parce qu'il formait un tout qui agissait de concert, et beaucoup d'autres raisons qui nous sont inconnues, déterminèrent ces peuples à former entre eux de grandes associations.

Ce n'est pas qu'il ne soit possible que ces réunions aient commencé par être peu importantes, et qu'elles ne se soient étendues que peu à peu, bien qu'elles n'aient été connues des Romains que dans le troisième siècle et n'aient eu qu'alors de vrais résultats; car leur origine est restée dans la plus grande obscurité. Les historiens romains nous ont laissé si peu de choses à ce sujet qu'il est impossible de baser aucune opinion, et les écrivains postérieurs semblent n'avoir fait des recherches que pour recueillir ce qu'il y avait de plus merveilleux et de plus inepte, sans s'inquiéter si ce qu'ils transcrivaient était une vérité ou une fiction. Voici ces peuples coalisés tels qu'ils paraissent sur la scène.

1. Les Alamanns, d'après les plus anciennes chroniques, successivement appelés Alemanns, Allemands, habitaient entre le Danube et le Mein. Plus tard, quand ils eurent conquis les *Agri decumates* sur les Romains (1), ils se portèrent vers le haut Rhin et le Necker, d'où, plus tard encore, ils s'étendirent au nord jusqu'à la Lahn. C'était une coalition de peuples suèves, qui, suivant quelques anciens écrivains, tiraient leur nom de la diversité même des peuples qui entraient dans l'association; mais il me paraît plus juste de croire que leur nom veut dire .société de guerriers qui protègent tout le pays (*alle manney*). Ils étaient très-belliqueux, très-braves, mais grossiers, et donnèrent beaucoup d'embarras aux Romains. Dion Cassius le mentionne pour la première fois dans l'histoire de Caracalla, et par conséquent au commencement du troisième siècle. Depuis lors, après avoir conquis les *Agri decumates*, ils firent des incursions tantôt en Gaule, qui n'était plus guerrière, tantôt sur le Danube, et tantôt même de l'autre côté des Alpes en Italie; et ils ne rentraient jamais que chargés d'un riche butin.

2. Au nord des Allemands étaient les Francs, qui s'étendaient dans les Pays-Bas, jusqu'à la mer du Nord, depuis le Rhin. C'était aussi une coalition de différents peuples, ceux du nord-ouest, Cattes, Chérusques, Chamaves, Amsibariens, Sigambres, Tencbtères, Usipètes, Bructères, Tubans et autres. Plus tard, les Bataves se joignirent encore à eux. Les savants anciens ne sont pas d'accord avec ceux des temps modernes sur l'étymologie de ce nom; l'interprétation la plus répandue est que le mot *Franc* veut dire *libre*, et qu'on appela de ce nom toute cette coalition de peuples libres. D'après une autre opinion, les Francs auraient été, comme les Saxons, un peuple particulier dans le principe, qui se trouvant le premier dans l'union, finit par lui donner son nom. Ce qui paraît le plus probable, c'est que ce peuple belliqueux et aventurier sortit de l'est de la Germanie (peut-être même est-ce celui que les anciens écrivains appelaient Bastarnes), arriva dans les terres occupées par les peuples sasses (saxons) dont plusieurs s'unirent à lui, et plus tard fut refoulé sur le Rhin par la confédération saxonne; et enfin que son nom venait de leur armure appelée par les écrivains la francisque, espèce de lance terminée par une hache. L'histoire ne nous donne sur tout cela rien de positif; seulement elle fait paraître tout d'un coup, au milieu du troisième siècle, une coalition des peuples du Nord sous le nom de Francs. Le premier qui les nomme est Flavus Vopiscus, sous le règne de l'empereur Aurélien, en 242, puis l'empereur Julien, et beaucoup d'autres plus tard. Ils étaient aussi eux très-robustes et très-audacieux. Ils parcoururent plusieurs provinces romaines et surtout la Gaule, d'une extrémité à l'autre, passèrent même les Pyrénées, vinrent en Espagne et prirent Tarragone, sa capitale. Ils se mettaient en campagne toutes les fois que le désir du butin et du pillage excitait leur caprice; car la puissance romaine était tellement tombée dès ce temps-là dans la Gaule, au troisième siècle, que plus de soixante-dix villes importantes étaient occupées par les Francs, ou d'autres peuples Germains, Bourguignons, Vandales, etc. Alors parut enfin, de 276 à 282, un héros parmi les empereurs : c'était Probus. Il repoussa tous les Germains jusque de l'autre côté du Rhin, dans leur pays, et en soumit une si grande multitude, qu'il fut obligé pour les affaiblir de les transporter par milliers dans d'autres parties de son empire. Ayant ainsi fait

(1) Le pays des Décumates et des Décumants, aujourd'hui le Wurtemberg et la Souabe (Voy. l'Introduction).

passer un grand nombre de Francs des côtes de la mer du Nord à celles de la mer Noire, à plus de trois cents milles de distance, il crut qu'ils oublieraient facilement le ciel dur et ingrat de leur patrie pour celui si beau et si serein d'une terre fertile et abondante. Mais les glaces de leur pays et les tempêtes de leur mer faisaient toujours leurs regrets; ils ne purent en chasser l'idée et cherchèrent tous les moyens d'y retourner. S'étant emparés de quelques vaisseaux, ils s'y embarquèrent, traversèrent quantité de mers inconnues, affrontant mille dangers dans les mers de Grèce et d'Asie, sur les côtes de l'Italie, de l'Espagne, de la Gaule, souvent obligés de mettre pied à terre pour acheter des vivres avec la pointe de leur épée (ils pillèrent même la grande ville de Syracuse, devant laquelle la puissance des Athéniens avait échoué pendant trois ans), et enfin ils arrivèrent dans l'Océan, de là dans la mer du Nord et sur les côtes de Germanie, vers l'an 280 (Zosime, 171. Eumène, *Panégyr.*).

3. La ligue saxonne, formée à côté de celle des Francs avec les peuples de la basse Allemagne qui n'étaient pas entrés dans leur alliance ou qui s'en étaient séparés, est désignée par Eutrope dès l'an 288. Ammien Marcellin en parle aussi au milieu du quatrième siècle, et après lui beaucoup d'autres écrivains. Au moment de leur plus grand développement, c'est-à-dire dans le siècle suivant jusqu'à Charlemagne, ils s'éloignèrent du Danemarck dont ils n'étaient séparés que par l'Eider, pour se replier sur la Basse-Saxe et la plus grande partie de la Westphalie, occupant ainsi tout le pays baigné par l'Elbe, le Wéser, l'Aller, la Laine, l'Ems, la Lippe et la Ruhr. L'histoire de cet agrandissement des Saxons nous est tout à fait inconnue; cependant, si nous remarquons qu'il y a un petit peuple nommé Saxon que Ptolomée connait seul au deuxième siècle et qu'il place à l'embouchure de l'Elbe, vers le Holstein, nous pourrons conjecturer avec quelque raison qu'il s'unit avec les Cauches, les Frisons, les Angrivariens, qui sont désignés comme faisant partie de l'alliance, et peut-être aussi avec les Foses et d'autres peuples encore, pour s'opposer à la puissante ligue des Francs, et même qu'ils parvinrent à les refouler vers le Rhin et à leur enlever la plus grande partie de la Westphalie, dont ils s'étaient emparés précédemment.

Plus tard, on trouve les Saxons divisés en trois cercles: les Ostphaliens, sur la rive droite du Wéser, dans le Hanovre et le Brunswick; les Westphaliens, sur les bords de l'Ems et de la Lippe, vers Munster et Osnabruck jusqu'au Rhin; au milieu d'eux les Engerns, dont le nom n'est peut-être qu'une abréviation d'Angrivariens. Les Saxons entendaient aussi très-bien la navigation, quoique dans le principe leurs vaisseaux ne fussent que de simples troncs d'arbres attachés ensemble et couverts de peaux de bœufs. Ils s'adonnèrent à la piraterie et se rendirent ainsi formidables aux Romains sur les côtes de la Gaule, dès le troisième siècle. Nous verrons plus tard leurs descentes en Angleterre et comment ils y fondèrent un nouvel empire.

4. Mais la plus puissante ligue, c'est celle des Goths. Nous avons déjà trouvé leur nom sur les rives de la Vistule; et plus tard il fut donné à une vaste coalition de peuples qui semblent d'ailleurs tous être Goths d'origine, depuis la mer Baltique jusqu'à la mer Noire, coalition qui probablement existait du temps des grandes guerres contre Marc-Aurèle et fut fondée dans ce temps-là.

Les Goths se portèrent au midi et à l'orient de l'empire, vers la mer Noire et le Danube, tandis que les Allemands, les Francs, les Saxons attaquèrent plutôt la partie septentrionale. Dès le troisième siècle, les Romains avaient déjà eu plusieurs attaques à soutenir contre eux, lorsque le roi Cniva passa le Danube, parcourut la Mœsie et la Thrace, pilla plusieurs villes, ravagea tout le pays, et quand alors l'empereur Dèce marcha contre lui, il fut si complétement battu auprès d'Abrutum qu'il resta lui-même avec son fils sur le champ de bataille. Depuis cette défaite, la faiblesse des Romains et la supériorité des Germains deviennent de plus en plus sensibles, bien que de temps en temps quelques empereurs plus puissants que les autres aient encore remporté des victoires. Le successeur de Dèce, l'empereur Gallus fut obligé d'acheter d'eux la paix par l'abandon de tout le butin qu'ils avaient, de tous les prisonniers même les plus distingués, et de pro-

mettre un tribut annuel. On les voit ensuite braver avec témérité tous les dangers de la navigation, désoler toutes les côtes de la mer Noire et même pénétrer dans l'intérieur du pays. Les monuments des beaux temps de la république athénienne, les environs de Troie furent dévastés, et le magnifique temple d'Ephèse fut détruit de fond en comble.

Le plus grand roi des Goths, celui qui a répandu leur domination le plus loin, fut Armaneric ou Hermanric, qui vivait au quatrième siècle, régna sur eux l'espace de plus de deux générations et mourut à 110 ans. Son empire s'étendait depuis la mer Noire et le Danube, sur la Moldavie, la Walachie, la Hongrie, la Pologne, la Prusse, jusqu'à la mer Baltique.

De bonne heure les Goths se partagèrent en deux grands corps Ostrogoths et Wisigoths; sur les premiers régnait un roi de la famille des Amales et sur l'autre un roi de la famille des Baltes. Les Goths étaient les peuples de Germanie les plus distingués et les plus policés, et ils reçurent très-promptement le christianisme. Dès le quatrième siècle, de 360 à 388, leur évêque, Ulphilas, entreprit un ouvrage admirable (1). C'était la traduction de la Bible dans leur langue, quelque peu propre qu'elle fût à être écrite; mais ainsi du moins ils furent excités à adopter promptement des mœurs plus douces, avec la croyance dans le Sauveur du monde.

Outre ces peuples coalisés, il y en avait encore d'autres en Germanie qui conservaient leur indépendance. Parmi eux, deux surtout se firent remarquer par leur puissance; les Bourguignons, qui étaient à l'est de la Vistule, et les Longobards, sur l'Elbe.

Décadence de l'Empire romain.

Pendant que les peuples germains fleurissaient par leurs vertus nationales et agrandissaient leur puissance par leurs ligues, l'empire romain vieillissait et s'affaiblissait de plus en plus, au point que sa grandeur même lui devenait un fardeau. Presque tous les empereurs, depuis l'an 180, furent des empereurs fainéants, et, dans leur mollesse, méchants et soupçonneux; ou bien ils étaient des tyrans effrontés, qui répandaient le sang de leurs meilleurs citoyens sans honte ni pudeur. S'en trouvait-il un par hasard qui voulût soutenir la justice et l'ordre, il était bientôt sacrifié par une soldatesque barbare; car c'était elle qui gouvernait Rome, c'était elle qui faisait ou renversait les empereurs; elle poussa même l'impudence jusqu'à mettre la couronne à l'encan et à l'adjuger à celui qui offrit le plus d'argent. Aussi dans l'espace de 120 ans, de l'an 180 à l'an 300 après J.-C., espace qui, dans un temps ordinaire, eût été rempli, terme moyen, par six souverains successifs, il y eut trente-six empereurs, dont vingt-sept furent assassinés, trois périrent dans la guerre, et six seulement moururent de mort naturelle. Mais non-seulement l'empereur était immolé à chaque instant, les meurtriers massacraient aussi tous ceux qui lui étaient attachés, de sorte que le sang coulait par torrents, et que dès lors les courtisans se gardèrent bien d'être fidèles et dévoués au prince. Sous un tel gouvernement, la nation romaine devenait de plus en plus corrompue, impie et déshonorée, ne soupirant qu'après des jours passés sans travail, dans la mollesse et la volupté. Car, quand l'homme ne voit au-devant de lui aucune sécurité pour l'avenir et ne sait pas si ses enfants pourront jouir de son travail, il est uniquement occupé de jouir du présent, et ressemble assez aux animaux dont les yeux sont sans cesse fixés vers la terre et ne voient rien au delà.

Ce n'est pas que les enseignements du Christ ne se fussent répandus parmi les Romains et n'en aient retiré un grand nombre de la perdition générale, puisque même l'empereur Constantin proclama cette religion la religion dominante, l'an 311, et transporta pour cette

(1) Cette traduction, la plus ancienne que nous ayons, est pour notre langue un précieux monument. Nous en avons deux manuscrits : l'un appelé *Codex argenteus*, dont les lettres étaient d'argent, est à Upsal; et l'autre, appelé *Codex Carolinus*, est à Wolfenbuttel; mais ils ne contiennent que les quatre évangiles et une partie de la lettre de saint Paul aux Romains. Ulphilas avait traduit toute la Bible, excepté le livre de Samuel et celui des Rois. N. T.

raison le siége de sa résidence de Rome à Constantinople. Ce n'est pas non plus qu'il n'y ait eu des réformes dans ces temps, mais elles ne furent jamais assez complètes pour produire une régénération. Pendant trop longtemps livrés à l'avilissement, les Romains avaient perdu cette force morale de l'âme sans laquelle la parole de Dieu ne peut jeter de profondes racines. Les anciens errements se mêlèrent aux nouvelles doctrines, de sorte que l'ancien gâta le nouveau; de même que, dans un marais, l'eau qui croupit corrompt l'eau fraîche qui y coule.

Il est facile de comprendre comment, dans un tel état du monde, les peuples germains obtinrent de si grands succès; comment ils furent naturellement entraînés à renverser un voisin si méprisable, qui autrefois les avait eux-mêmes attaqués, et alors encore, dans son indolence et sa corruption, avait toujours la prétention d'être une race plus noble et les traitait de barbares. D'ailleurs, c'est une loi de la nature que, quand il y a vide quelque part, tous les autres corps s'efforcent, s'agitent pour le remplir.

Les Huns. — Commencement des migrations. 375.

Dans l'année 375, pendant que l'empereur Valens régnait dans Constantinople, et que Gratien, son neveu, gouvernait l'empire d'occident, on vit paraître un peuple nouveau et presque inconnu, peuple sauvage sorti du fond de l'Asie, de race mongole, et qu'on appela les Huns. La terreur et l'effroi marchaient partout devant eux; et voici comme en parlent ceux qui les ont vus (1): « Le peuple des Huns surpasse par sa barbarie tout ce que l'on peut imaginer. Leurs membres gros et courts, avec un petit cou fort épais, donnent à tout leur corps une apparence si grossière qu'on les prendrait pour des monstres à deux pieds, ou pour ces poteaux grossièrement taillés qui soutiennent les rampes des garde-fous. Ils n'ont jamais de barbe, parce que, dès la première enfance, ils sont hideusement balafrés de toutes espèces de découpures sur la figure, afin de l'empêcher de pousser; en outre, ils sont si sauvages qu'ils n'ont pas besoin de feu pour préparer leurs mets; des racines et de la viande de toute espèce demi-cuite sous la selle de leurs chevaux, voilà toute leur nourriture. Ils n'entrent dans les maisons que lorsqu'ils y sont contraints par la nécessité; ils en ont horreur comme de tombeaux; mais toujours à cheval par monts et par vaux, ils ont appris dès le berceau à supporter le froid, la faim et la soif. Ils s'habillent avec de petits jupons de laine ou faits de peaux de rats cousues ensemble. Ils se couvrent la tête avec un large bonnet, et les cuisses avec une peau de bouc. De grosses bottes leur ôtent la liberté des mouvements pour marcher, et font qu'ils ne peuvent combattre à pied; du reste, comme s'ils ne faisaient qu'un avec leur cheval, qui d'ailleurs est robuste mais vilain, ils traitent à cheval toutes leurs affaires; ils achètent et vendent à cheval, ils y mangent et boivent; et c'est couchés sur son cou qu'ils prennent leur sommeil et se laissent aller au prestige des songes. Faut-il rassembler un conseil pour une affaire importante, c'est encore à cheval qu'il se tient.

» Ils commencent la bataille par des hurlements effroyables; ils arrivent comme l'éclair, se dispersent au même moment, et reviennent aussitôt à la charge, frappant à droite et à gauche dans le plus grand désordre; et avant qu'on ait pu s'en apercevoir, à cause de la rapidité de leur course, ils ont emporté et pillé le camp ennemi. Ils combattent de loin avec des lances dont la pointe est habilement travaillée, et de près avec le sabre; quand l'ennemi fuit devant eux, il lui jettent un lacet et l'entraînent avec eux.

» Jamais ils ne cultivent les champs, ou même ne labourent avec la charrue; car toujours errants, ils n'ont point de position fixe, point de patrie, point de lois, point de foyer domestique, toujours semblables à des fugitifs. Les femmes demeurent dans les chariots, où elles filent les étoffes grossières qui les couvrent et élèvent leurs enfants à la dure. Si vous demandez à l'un d'eux d'où il est, il ne pourra vous répondre : aujourd'hui il se trouve dans un lieu, mais il est né dans un autre, et a été élevé ailleurs. Ils ne savent pas ce que c'est que la fidélité dans les

(1) Ammien Marcellin, 12. Jordan, 24.

pactes; car, semblables à des brutes, à peine connaissent-ils le juste et l'injuste. Ils s'abandonnent sans aucun frein à la fureur de leurs désirs et en changent à chaque rayon d'espérance qui vient à luire, jusqu'à tel point d'inconstance et de caprice, que souvent ils rompent dans le même jour, sans aucun motif, le traité qu'ils viennent de conclure; comme aussi ils viennent quelquefois tout d'un coup demander une réconciliation, sans avoir plus de motif qu'auparavant pour la paix. »

Ce peuple vagabond, qui ne demandait que le pillage chez les étrangers, venait de la mer d'Asof, où il avait été amené peu à peu par son humeur inquiète et le besoin de la guerre, des frontières de la Chine, sa première demeure. Les Alains, peuple asiatique, suivant quelques écrivains, et de race gothe, suivant d'autres, mais vraisemblablement une réunion de toute espèce de peuples à l'est de la Gothie, sur les bords du Volga et du Don, que les Romains comprirent tous sous cette dénomination, furent sa première victime. Les Huns immolèrent aux esprits de leurs anciens princes les premiers Européens qu'ils firent prisonniers; et après avoir chassé les Alains de la mer Caspienne, ils vinrent se jeter sur les Ostrogoths. Leur roi Hermanric, qui les gouvernait depuis près d'un siècle, voyant qu'il ne pouvait résister aux Huns, et ne voulant pas perdre la réputation dont il jouissait depuis si longtemps, se donna la mort : son peuple fut obligé de se soumettre à leur puissance. Les Visigoths, jugeant toute résistance inutile, leur cédèrent leur terrain et députèrent à l'empereur Valens à Constantinople, pour lui demander des terres de l'autre côté du Danube, avec la condition de garder la frontière de ce côté-là, et l'empereur y consentit. Pendant plus de cinquante ans que les Huns errèrent dans le pays, c'est-à-dire dans le sud de la Russie d'aujourd'hui, dans la Pologne et la Hongrie, cherchant partout des pâturages, des vivres et du pillage, ils se trouvèrent souvent en contact avec les Romains, leur servirent même souvent dans leurs guerres, et par les relations qu'ils eurent avec eux aussi bien qu'avec les peuples Germains, ils adoucirent et corrigèrent la barbarie de leurs mœurs.

Bientôt les Visigoths se trouvèrent trop à l'étroit dans les terres qu'ils occupaient en Thrace, et leurs troupeaux ne suffirent plus même pour le nécessaire.

Ils demandèrent donc la permission d'acheter ce dont ils avaient besoin; mais les gouverneurs romains, Lupicinus et Maximus, abusèrent si indignement de la nécessité de ces malheureux, qu'ils leur faisaient payer un esclave pour un pain et environ une dixaine de livres de viande; encore était-ce le plus souvent une mauvaise viande de chien. Les troupeaux et les esclaves disparurent de la sorte; plus d'un père de famille fut même obligé de vendre son enfant pour avoir du pain. Tandis que les Goths gémissaient dans la misère, les Romains donnaient des fêtes, et même Lupicinus invita le roi barbare Fridigern à un repas splendide à Marcianople. Fridigern était un jeune prince tout plein du courage et du noble cœur des rois baltes ses aïeux; il vint accompagné d'autres jeunes gens, ses amis et ses compagnons d'armes. Pendant qu'il est à table, tout à coup s'élèvent de grands cris au dehors; c'était sa suite que les Romains avaient attaquée à l'improviste et massacraient. Plein de fureur, il met l'épée à la main, frappe à droite et à gauche, fait monter ses amis à cheval et se sauve avec eux (1). Les Goths, irrités de la perfidie des Romains, rompent aussitôt la paix, battent Lupicinus, et le tuent lui-même, parcourent toutes les provinces voisines avec le fer et le feu à la main; de sorte que des murailles mêmes de Constantinople on pouvait voir les flammes qui dévoraient les villages et les fermes.

L'empereur Valens sortit au-devant d'eux avec son armée, et, sans attendre son neveu Gallien qui lui amenait l'armée d'Occident, afin d'avoir seul l'honneur de la victoire, il osa leur présenter la bataille auprès d'Andrinople. On combattit avec vigueur, mais à la fin la cavalerie romaine fut obligé de plier devant l'infanterie des Goths, et bientôt les légions furent renversées. L'empereur, déjà blessé, fut jeté par terre dans sa fuite, et ne put qu'avec peine atteindre une cabane voisine où il chercha un asile. Les Goths, bien loin de penser que l'empereur romain était sous ce chaume, y mirent

(1) Ammien Marcellin, Jordanis.

le feu comme aux autres, et telle fut la fin de Valens, en 378.

Dans cette extrémité, l'empire fut retenu dans sa ruine par la prudence et la force d'un jeune prince, espagnol de naissance, l'empereur Théodose. Il sut affaiblir les Goths en soufflant la division entre eux, et força Athanaric, successeur de Fridigern, à faire la paix. Il fut convenu que les Goths recevraient une quantité de vivres considérable, et qu'eux lui fourniraient 40,000 hommes de troupes auxiliaires.

—

Invasion des Visigoths, des Vandales, des Suèves, Bourguignons et autres peuples dans l'Empire d'Occident. —Commencement du cinquième siècle.

Théodose ne régna pas longtemps et mourut en 395. Ses deux fils Honorius et Arcadius se partagèrent l'empire. Arcadius eut l'empire d'Orient et régna à Constantinople, et Honorius eut l'empire d'Occident et se fixa en Italie. Les enfants étaient loin de ressembler à leur père; trop indolents pour exercer l'autorité par eux-mêmes, ils l'abandonnèrent à leurs chanceliers Rufin et Stilicon, l'un Gaulois et l'autre Vandale. Rufin, à Constantinople, était l'ennemi déclaré de Stilicon, qui gouvernait en Italie; et pour lui susciter des embarras, il engagea le nouveau roi des Visigoths, Alaric, à quitter les rives du Danube pour passer en Italie. Les Goths reçurent avec plaisir l'idée d'aller chercher de nouveaux pays au sud, d'autant plus qu'ils étaient fort irrités de ce que les provisions que leur avait promises Théodose ne leur eussent point été livrées.

Alaric ne se dirigea pas directement sur l'Italie, il dévia un peu pour entrer dans la Grèce, qui était sans défense, et il la dépouilla du reste de ses richesses et des monuments de sa grandeur. A la vérité, Rufin succomba lui-même aux machinations de Stilicon dans cet intervalle; mais les Goths n'abandonnèrent pas pour cela leurs projets sur l'Italie, et ils passèrent les Alpes en 402. Stilicon réussit pourtant encore à leur faire repasser les montagnes, soit qu'il ait traité avec eux, soit qu'il leur ait opposé une résistance trop imposante. Il sauva même l'Italie une deuxième fois en 405, quand Radagaise, à la tête d'une puissante armée de Germains, peut-être même d'accord avec Alaric, voulut passer les Alpes sur un autre point. L'histoire de ce temps est si embrouillée qu'il n'est point encore bien prouvé si cette masse de peuple a été anéantie à *Fæsulæ*, aujourd'hui Fiesoli, comme quelques écrivains le racontent, ou si Stilicon eut l'adresse de les éloigner par des traités ou en leur montrant de loin la Gaule. Mais ce qui n'est point contesté, c'est que Stilicon fut mis à mort en l'an 408 sur un ordre de son gendre, sans doute par reconnaissance de ce qu'il avait sauvé l'Italie. On avait persuadé au faible empereur que son ministre voulait mettre la couronne impériale sur la tête de son propre fils, Eucharius.

Aussitôt qu'Alaric eut appris la mort de Stilicon, il revint en Italie, força les passages des Alpes, traversa le Pô, et marcha droit sur Rome, laissant le faible empereur qu'il méprisait siéger dans Ravennes. La confusion et l'effroi se répandirent dans la ville, qui depuis 600 ans n'avait jamais vu l'ennemi devant ses murs, et depuis 800 ans ne l'avait vu dans son enceinte. Aussi Rome s'appelait-elle la ville éternelle. Alors même elle voulut encore montrer son ancien orgueil et parla en ces termes à Alaric (1) : « Le peuple romain est nombreux et fort, et ses exercices perpétuels sous les armes ont tellement élevé son courage qu'il n'est aucune guerre qui puisse l'effrayer. » Alaric répondit par un éclat de rire et ajouta : « L'herbe épaisse est plus facile à faucher que quand elle est trop claire. »

Après cette réponse les envoyés romains parlèrent des conditions de la paix. Alaric demanda tout l'or et l'argent, toutes les provisions, tous les esclaves d'origine germaine. « Que veux-tu donc nous laisser? demandèrent-ils alors.— La vie. » Telle fut la réponse d'un homme né dans la petite île de Penee, sur le Danube, parmi un peuple sauvage, d'un homme qui ne possédait pas un pouce de terre et n'avait que son courage et son épée, à une ville qui pendant des siècles avait commandé au monde entier, avait

(1) Zosime, v. 34.

vu les plus grands héros, fiers de leurs victoires sur les peuples étrangers, entrer sous ses portes et traverser ses rues en triomphe ; à cette ville dominatrice chargée des dépouilles de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Après ces députés se présentèrent les Étrusques et les devins qui étaient dans Rome et qui promettaient de chasser Alaric par la puissance de leurs exorcismes, si seulement on voulait leur permettre de faire des sacrifices et des cérémonies publiquement en l'honneur de leurs anciens dieux. Des projets si insensés durent soulever encore plus les rires d'Alaric.

Cependant les Romains, ne voyant aucun espoir de salut, furent bien obligés de subir la volonté du barbare et de lui compter 5,000 livres en or, 30,000 en argent, avec la promesse de lui fournir une grande quantité de marchandises précieuses. Mais comme on ne put trouver parmi les habitants une si grande quantité d'or et d'argent, on fut obligé de recourir aux anciens temples de la ville, que l'on dépouilla de leurs décorations; et sans doute aussi parmi les dieux dépouillés se trouva la statue de la Valeur, pour montrer que tout ce qui pouvait rester à Rome de son ancien courage était désormais anéanti. Comme Honorius ne voulut entendre à aucun accommodement avec Alaric, celui-ci revint l'année suivante, et mit à Rome un autre empereur nommé Attale, qu'il opposa à Honorius.

Le nouvel empereur s'étant montré peu digne de sa place, Alaric revint une troisième fois, un an après, pour le jeter dans la poussière d'où il l'avait tiré, et il prit d'assaut Rome, qui voulut lui résister, le 23 août 410.

Les Goths entrèrent donc dans le palais impérial et le pillèrent, aussi bien que les magnifiques hôtels des sénateurs; mais ils eurent assez de modération pour ne pas les incendier. Ce fut un grand bonheur pour les Romains que les Goths fussent chrétiens ; car tous ceux qui cherchèrent un asile dans les églises furent épargnés. Un fait très-remarquable qui nous a été conservé, nous montre combien ce peuple était religieux. Un soldat étant entré chez une femme chrétienne, trouva chez elle des vases d'or et d'argent. Elle lui dit qu'ils appartenaient à l'apôtre saint Pierre, et qu'ils n'étaient qu'en dépôt chez elle ; que maintenant qu'elle lui avait déclaré la vérité, il pouvait agir comme il le jugerait à propos. Le soldat courut en faire son rapport au roi ; le prince le renvoya aussitôt à cette femme, et fit porter les vases en cérémonie au temple qu'elle avait indiqué. Les Romains, enthousiasmés d'une si belle action, accompagnèrent en foule le cortége avec des chants de joie et de grandes cérémonies; de sorte que les Goths, frappés d'admiration à ce spectacle inattendu, abandonnèrent le pillage et se joignirent à la foule. Ainsi, la fureur de la guerre tomba tout d'un coup devant des émotions chrétiennes, et la paix lui succéda.

Alaric ne resta que six jours à Rome, et partit pour le sud de l'Italie avec de grands et beaux projets dans l'esprit; car on croit qu'il voulait passer en Sicile, et de là aller conquérir l'Afrique, le grenier de l'Italie, quand il fut arrêté par la mort, à Casenza, dans la trente-deuxième année de son âge. Tout le peuple des Visigoths le pleura et on lui prépara un tombeau digne de sa mémoire. Ils détournèrent les eaux du Butento; puis, creusant au milieu de son lit à sec un grand trou, ils y déposèrent leur roi tout équipé, avec son cheval de bataille et les trophées de sa gloire, et ramenèrent ensuite le fleuve dans son ancien cours, pour que l'avarice des Romains ou la haine qu'ils portaient à son nom ne puissent venir profaner le tombeau où le grand Alaric se reposait de ses victoires.

Les Goths choisirent pour lui succéder le plus distingué d'entre leurs nobles, le jeune Athaulf ou Adolphe, gendre d'Alaric. Celui-ci les ramena vers Rome, força l'empereur Honorius de lui donner pour épouse sa sœur Placidie; et alors seulement il abandonna l'Italie, passa avec tout son peuple en Gaule et en Espagne, où lui et son successeur Wallia jetèrent les fondements du grand empire visigoth, qui comprenait tout le sud de la France jusqu'à la Loire, et bientôt aussi l'Espagne, dont la capitale était Toulouse, sur la Garonne. En 419, les Romains firent en toutes formes à Wallia cession de tout le sud de la Gaule.

Ainsi, au commencement de ce cinquième siècle, l'Europe était entièrement bouleversée par les migrations des barbares. Presque tous

les peuples de Germanie détachaient des milliers de guerriers pour aller piller et conquérir; ou bien eux-mêmes, chassés par d'autres peuples plus puissants qui les attaquaient, se levaient en masse pour aller chercher un autre pays, les armes à la main. Les plus faibles, ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient quitter leur patrie, presque toujours restaient seuls et se trouvaient confondus avec le peuple envahisseur. Outre les Goths, il y avait encore les Alains, les Vandales, qui, chassés par les Huns, quittèrent l'Orient pour avancer de plus en plus vers l'Occident, et entraînèrent avec eux les Bourguignons, déjà arrivés aux sources du Danube des bords de la Vistule d'où ils étaient partis, et une partie des Suèves, entre autres les Quades, et beaucoup d'autres peuples. C'est sans doute un essaim détaché de cet amas de peuples qui osa faire une irruption en Italie, en 405, sous les ordres de Radagaise ou Nadegaste, et que Stilicon eut le bonheur de détourner. Cette troupe se perd dans l'histoire avec son chef, sans qu'on en puisse retrouver aucune trace. Mais la masse elle-même fut plus heureuse en Gaule et en Espagne; d'autant plus que Stilicon leur avait laissé le chemin ouvert en rappelant des légions du Rhin et de la Gaule pour sauver l'Italie.

Tout le pays, depuis Strasbourg jusqu'à Amiens, fut dévasté; Trèves fut pillée quatre fois, Mayence et Worms furent détruits; les habitants de Strasboug, Spire, Reims, et de bien d'autres villes, furent traînés en captivité. Plus tard, cette masse de peuples fut repoussée par les Romains et les Francs vers le sud de la Gaule et appelée en Espagne, en 408, par l'inquiet Servatius, général romain. Ce pays avait été épargné jusqu'alors, mais vint son tour; les Vandales, les Alains et les Suèves passèrent les Pyrénées et eurent bientôt ravagé la plus grande partie de l'Espagne. Une partie des Alains étaient restés en Gaule, et on les retrouve unis aux Romains dans la fameuse bataille contre Attila : ensuite ils disparaissent. Les Bourguignons restèrent aussi eux avec leur roi Gondicar (Gunther) et fondèrent un royaume d'abord en Alsace, qui descendit peu à peu sur les rives de la Saône et du Rhin, et s'étendit même jusqu'en Suisse et en Savoie. Dès ce temps-là, les Francs semblent maîtres de tout le nord de la Gaule; car depuis Boulogne d'un côté et Cologne de l'autre, tout le nord leur était soumis : même au milieu de ce siècle, Trèves, qu'ils avaient déjà pillée quatre fois, tomba définitivement en leur pouvoir.

Les Vandales, qui avec les Alains s'étaient établis dans le sud de l'Espagne, appelés en Afrique par le général romain Boniface, qui y commandait et voulait se venger de l'empereur, y passèrent en 420, sous la conduite de leur roi Geiséric ou Genséric, firent la conquête de toute la côte nord, et fondèrent un royaume florissant qui dura un siècle, dont Carthage était la capitale. Quelle course pour ces peuples partis des rivages de la mer Baltique, où l'histoire les trouve pour la première fois, jusqu'aux frontières des déserts de l'Afrique!

Genséric, un des hommes les plus vigoureux de son temps et du reste un vrai barbare, régna pendant 50 ans, de 428 à 477. Après sa mort, son empire tomba en décadence, tant à cause des divisions intestines qu'à cause de l'énervement de ses peuples, d'ailleurs si robustes, par suite des voluptés dans lesquelles ils se plongèrent sous ce délicieux climat. Bientôt, en 553, Justinien, empereur de Constantinople, envoya Bélisaire en Afrique pour profiter de ces circonstances; celui-ci soumit tous les Vandales en huit mois et emmena leur dernier roi Gélimer, chargé de chaînes, pour orner son triomphe à Constantinople.

Les Suèves qui étaient restés en Espagne, toujours de plus en plus poussés par les Visigoths sous Wallia et ses successeurs, se virent bientôt reculés au nord-ouest de l'Espagne et du Portugal, et finirent par se confondre avec eux, 585. Ce fut aussi dans le cinquième siècle, l'an 449, que les Angles, les Saxons et les Jutes vinrent aborder en Angleterre et fondèrent différents royaumes. Depuis Honorius, les Romains avaient tout à fait abandonné la Grande-Bretagne, se trouvant trop faibles pour protéger une île si éloignée; mais d'un autre côté, les Bretons s'étaient tellement laissés amollir sous la domination romaine, que, quand ils furent abandonnés à eux-mêmes, ils se sentirent incapables de défendre leur liberté. Alors vivement tour-

mentés par leurs voisins sortis des hauteurs de l'Écosse, les Scots et les Pictes, ils ne trouvèrent d'autre moyen de s'en débarrasser que d'appeler le secours des étrangers. Ils s'adressèrent aux peuples de race saxonne qui habitaient sur les bords de la mer du nord, dont ils avaient plus d'une fois éprouvé la valeur quand leurs flottes étaient venues ravager les côtes de Bretagne. Deux frères, deux héros descendant de Wodan, Hengist et Horst ou Horsa, acceptèrent l'invitation du roi breton Vortigern, et vinrent descendre en Angleterre avec trois vaisseaux seulement, portant en tout 1,600 guerriers. Mais leur bras valeureux suppléa au nombre; ils battirent les Pictes à Stamfort, et bientôt grand nombre de compatriotes leur arrivèrent de la terre ferme. Les Bretons auraient bien désiré alors éloigner leurs protecteurs; les Saxons, au contraire, voulurent se fixer dans le pays, soumirent toute l'Angleterre jusqu'au pays de Galles, et fondèrent les sept royaumes connus sous le nom d'Heptarchie saxonne, dont celui de Kent, fondé par Hengist, avait la prééminence.

Attila, le fléau de Dieu. 451.

Dans une plaine de Hongrie, entre le Danube et la Theiss, au milieu d'un vaste enceinte entourée de palissades, primitivement un camp, et devenue successivement un très-grand village, s'élevait un magnifique édifice en bois auquel aboutissaient quantité d'allées : c'était le palais d'Attila ou d'Etzel, roi des Huns. Il avait réuni sous un seul sceptre une foule de peuples qui obéissaient auparavant à plusieurs souverains particuliers et couvraient le pays depuis le Volga jusqu'à la Hongrie. Tous ces peuples, Huns d'origine ou nations conquises, respectaient ses ordres; mais les Gépides, les Longobards, Avares, Ostrogoths et beaucoup d'autres peuples dans le sud de l'Allemagne, lui obéissaient aussi. Cependant ils conservaient leurs langages, leurs mœurs, leurs lois, ils avaient même des princes particuliers, de sorte qu'ils pouvaient bien mieux être considérés comme alliés que comme sujets. On parlait donc à la cour d'Etzel le langage des Huns et celui des Germains.

Attila était petit, avait une grosse tête, les yeux enfoncés et étincelants de fierté, une large poitrine et une grande force de corps, une démarche et un maintien qui montraient qu'il était partout le maître. Il était envoyé pour punir le monde, comme le dit le nom qu'il affectionnait particulièrement, Godegiesel (*geissel gottes*, fléau de Dieu); il aimait à voir la pompe autour de lui, quoiqu'il vécût très-simplement; comme si sa grandeur n'avait pas besoin de toutes ces superfluités. La selle de son cheval était toute simple et sans prix. A sa table, tous ses convives étaient servis dans une vaisselle d'or et d'argent, lui seul dans une vaisselle de bois; il mangeait peu de viande, quoique suivant les mœurs de son peuple, il fit peu de cas du pain : la joie et la gaieté régnaient dans le repas; mais lui, il se tenait toujours dans une sévère retenue (1).

Ce dominateur puissant, duquel on disait que quand il enfonçait en terre sa mystérieuse épée (c'était une épée trouvée par un pâtre dans les steppes de la Scythie, que l'on croyait être celle du dieu de la guerre), cent peuples tremblaient, et que Rome et Constantinople étaient ébranlées jusque dans leurs fondements; ce roi, dis-je, se leva avec son armée en l'an 451, et se mit en marche vers le septentrion, traînant après lui 700,000 guerriers. Tous lui obéissaient, mais chaque peuple avait son prince, et tous ces princes tremblaient devant Attila. Il était l'âme de toute cette armée; un signe de sa part gouvernait tous ses mouvements; il ne marchait que sur des ruines : tout ce qui ne pouvait s'enfuir et n'était pas immolé devait le suivre. Il traversa ainsi l'Autriche et l'Allemagne, passa le Rhin, tailla en pièces les Bourguignons conduits par Gondicar leur roi, prit et pilla les villes de

(1) Cette peinture d'Attila nous a été donnée par un témoin oculaire, le sophiste Priscus, qui fit partie d'une ambassade envoyée à ce prince par l'empereur Théodose II (*Byzant. Hist. script.* 1). Jordanis nous en donne aussi un portrait au chap. 35. Ces deux écrivains nous parlent de l'épée de Mars.

Strasbourg, Spire, Worms, Mayence, Trèves et beaucoup d'autres, et jura de ne s'arrêter qu'à la mer. Dans tous les pays qu'il parcourut, il s'attacha de gré ou de force tout ce qu'il y avait de guerriers; de sorte que son armée s'augmentait effroyablement à chaque pas, comme une avalanche qui roule dans les montagnes.

Cependant les Romains et plusieurs peuples allemands s'étaient préparés à faire face à ce danger qui menaçait l'Occident ; car il s'agissait de savoir si l'Europe serait germaine ou mongoline; si ce serait le grand roi des Huns ou la race des Germains qui fonderait un nouvel empire sur les ruines de celui qui s'écroulait. Les Romains avaient alors un bon général pour le temps, c'était Aëtius. Il fit ses préparatifs en Gaule, et demanda des secours au roi des Visigoths, Théodoric ou Dietrie, qui résidait dans Toulouse et dont le royaume courait le même danger. « Oui, répondit Dietric, jamais une guerre légitime n'a paru trop dure à un roi visigoth ; jamais non plus il n'a connu la peur, quand il s'est agi d'une action glorieuse. Même les grands de mon royaume se félicitent de l'occasion; c'est donc avec joie que le peuple visigoth prendra ses armes, partout victorieuses. » Les Bourguignons avaient aussi promis des secours, ainsi que Sangipan qui régnait sur les bords de la Loire, une partie des Francs, la ville de Paris, même un peuple saxon qui était venu se fixer à l'embouchure de la Loire, on ne sait trop en quel temps, probablement dans une de ses excursions maritimes.

Au milieu d'une grande plaine coupée par la Marne, appelée anciennement Catalaunie, parce que Châlons y est située, s'élève une colline qui domine tout le pays, près de Mury, dans les environs de Troyes. C'est là que les peuples de l'Occident attendaient les Huns et leur livrèrent une grande bataille, que l'on pourrait appeler une bataille de peuples, parce que en effet une partie des peuples de l'Europe combattait contre l'autre. Aëtius conduisait les Romains à l'aile gauche, Théodoric commandait l'aile droite, et on plaça au centre le roi Sangipan, en qui on avait moins de confiance. L'armée des Huns, qui était en face, paraissait innombrable. Hardéric, roi des Gépides, commandait une des ailes; Theudemir, Widemir, Walamis, rois des Ostrogoths, commandaient l'autre; Attila était au centre et conduisait toute la bataille; la foule des autres rois comme ses serviteurs étaient attentifs au moindre signe et exécutaient ses ordres en silence et avec tremblement: lui seul, le roi des rois, veillait pour tous.

Au moment de l'action, il s'adressa à ses généraux, et leur dit : « Mon langage aujourd'hui ne doit pas être ordinaire, et vous-mêmes vous attendez de ma part quelque chose de plus grand. Soyez hommes; attaquez, enfoncez, renversez tout ; méprisez ces Romains si bien rangés, si bien gardés avec leurs boucliers ; mais jetez-vous sur les Visigoths et les Alains, là est la force de l'ennemi, dussiez-vous y trouver la mort; elle est encore plus certaine dans la fuite ; tournez les yeux sur moi, je marcherai en avant ; mort à qui n'osera me suivre ! »

Les deux armées voulaient s'emparer de la colline : la mêlée fut extraordinairement furieuse et le massacre effroyable. Pendant que le roi des Visigoths était aux premiers rangs à encourager son armée, il tomba frappé de mort, mais avec la gloire d'avoir décidé la bataille (1). Au commencement de la nuit, Attila fut obligé de se retirer dans son retranchement formé avec les chariots; alors ne sachant pas si l'ennemi ne s'attacherait point à sa poursuite, il fit élever un énorme bûcher avec une infinité de selles et de boucliers, pour y mettre le feu en cas de nécessité et se précipiter dans les flammes. En même temps, pour effrayer l'ennemi, il fit passer la nuit à ses troupes sous les armes, faisant grand tapage avec leurs cris et leurs instruments de guerre; et quand il vit qu'il n'était pas poursuivi, il revint tranquillement dans son pays. Aëtius fut cause qu'on ne profita pas mieux de cette victoire ; il ne voulut pas sans doute détruire complétement la puissance des Huns, afin de l'opposer à celle des Goths dans l'occasion.

L'année suivante, il fit encore une expédition en Italie et ravagea d'une manière terrible Aqui-

(1) Ce fut Thorismond, qui, pour venger son père, se jeta sur les Huns, à la tête des Visigoths, avec une telle fureur, qu'il jeta le premier désordre dans leurs rangs. N. T.

leja, Milan et d'autres villes; mais il mourut bientôt après, en 453. Il fut pleuré et enterré d'après les mœurs de son peuple. Les Huns se couvrirent le visage de blessures, se coupèrent les cheveux, et son cadavre fut exposé dans une immense plaine, sous une tente de soie; autour, sa cavalerie circulait en grand cercle, chantant ses exploits; tous les Huns célébraient son bonheur et disaient que le grand Attila, après d'immortelles victoires, au moment de la plus grande puissance de son peuple, avait terminé sa vie sans douleur pour aller rejoindre les esprits des héros ses aïeux. Pendant la nuit, il fut mis dans un cercueil d'or, celui-ci dans un autre d'argent, et tous les deux dans un troisième en fer; ses harnais, ses armes, ses trésors, furent enterrés avec lui, et de plus tous ceux qui avaient travaillé à creuser la fosse, afin qu'ils ne pussent dévoiler où était le roi des Huns. Dès que ces différents peuples ne furent plus retenus par la terreur qu'inspirait son nom, ils se divisèrent; un grand nombre d'eux refusa l'obéissance. Mais quand son fils aîné, son cher Ellack, eut succombé dans une grande bataille contre Harderic, roi des Gépides, la puissance des Huns disparut entièrement et ils allèrent se perdre plus loin dans l'Orient. Harderic s'empara des pays situés à l'embouchure du Danube; les Ostrogoths occupèrent la Hongrie jusqu'à Vienne; et les autres peuples germains qui faisaient partie de la domination d'Attila profitèrent de ce moment pour s'affermir dans leurs anciennes demeures ou dans celles qu'ils occupaient alors; de sorte que cette chute de l'empire des Huns semble avoir décidé de la forme qu'aurait l'Europe à l'avenir, sauf les bouleversements qui eurent lieu en Italie à la suite de la destruction complète de l'empire romain en Occident.

—

Chute de l'Empire Romain en Occident. 476.

L'empire d'Occident, réduit à l'Italie presque toute seule, approchait de plus en plus de son entière destruction. Le faible Valentinien III, s'étant laissé aller à des soupçons contre Aétius, tua de sa propre main ce glorieux général, qui soutenait seul l'empire et venait encore de le sauver dans les champs catalauniques.

Valentinien fut à son tour la victime des machinations de Patronius Maxime, qui se fit empereur à sa place et força sa veuve Eudoxie à l'épouser. Cette princesse, pour se venger, appela Genséric, roi des Vandales, qui régnait en Afrique; il vint, prit Rome en 455, la pilla, la ravagea de la manière la plus atroce pendant quinze jours, comme s'il avait été chargé de la punir des cruautés et des dévastations commises par les Romains dans Carthage six cents ans plus tôt. Après cela, il repassa en Afrique sur de nombreux vaisseaux chargés d'un butin précieux et de captifs de toutes conditions qui furent vendus comme esclaves.

Après Valentinien, il y eut encore, dans l'espace de vingt ans, neuf souverains qui portèrent le nom, désormais méprisé, d'empereur romain. Enfin, Odoacre, prince scire d'origine, aussi remarquable par la force de son génie que par celle de son corps, qui se trouvait à la tête d'une armée de Scires, d'Hérules, de Rugiernes et de Turcilinges coalisés, précipita du trône Romulus Augustule ou Momyllus, ombre d'empereur qui régnait à Rome et fut le dernier, se fit ensuite nommer roi d'Italie à sa place, et, ménageant l'âge de cet empereur encore enfant, qui était venu le trouver dans son camp et déposer à ses pieds sa pourpre, sa couronne et ses armes, il se contenta de le reléguer dans un château de la Campanie.

Ces peuples, que nous venons de nommer, qui probablement avaient fait partie de la ligue des Goths, étaient sortis des bords de la mer Baltique, s'avançant toujours vers le midi, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé à se fixer sur les rives du Danube et aux frontières de l'Italie, où ils fournissaient des troupes aux Romains qui les soldaient. Ainsi, c'est cette petite armée qui a frappé le dernier coup dont est tombé l'empire romain, l'an 476 de notre ère et la 1230e année depuis la fondation de Rome.

Or, tel est le partage que les différents peuples, par suite des migrations commencées depuis un siècle, avaient fait entre eux de l'empire d'Occident à cette époque.

Odoacre régnait en Italie, et son royaume s'étendait, au nord, au delà des Alpes jusqu'au Danube.

En Hongrie régnaient les Ostrogoths.

Au nord du Danube, sur les bords de la Theiss, s'étaient arrêtés les Lombards, qui depuis longtemps déjà avaient quitté leurs anciennes demeures sur l'Elbe.

En Bavière s'était formé peu à peu, sous l'autorité d'une famille princière, celle des Agilolfes, le royaume des Bojoariens, composé des restes des Rugiernes, des Hérules, des Scires, des Turcilinges et peut-être aussi des peuples suèves, particulièrement des Marcomans; mais l'histoire ne nous donne aucun renseignement positif.

A l'est de la Suisse, en Souabe, et en descendant le Rhin jusqu'à la Lahn et à Cologne, sur les deux rives, étaient les Alamanns, qui prirent le nom d'Alsaciens sur la rive gauche. Le nom des Suèves reparaît encore dans ces temps et a été jusqu'à aujourd'hui celui d'une de nos provinces, la Souabe.

Dans l'intérieur de l'Allemagne, depuis les montagnes du Harz jusqu'au Rhin, régnaient les puissants Thuringiens, dont les premiers temps sont tout à fait inconnus dans l'histoire. Ce n'est qu'au milieu du cinquième siècle qu'ils y prennent place pour la première fois, sans qu'aucun historien se soit occupé de leur origine.

Dans la Basse-Saxe et la Westphalie habitaient les Saxons, qui conservaient toujours leur même pays et la même forme de gouvernement.

Plus au nord et à côté d'eux, sur la mer du Nord, les Frisons.

A l'embouchure du Rhin, sur la Meuse et l'Escaut, au nord de la France, c'étaient différents peuples francs, dont les plus célèbres sont les Saliens, dans les Pays-Bas, qui prenaient leur nom de leur demeure sur l'Yssel, aussi appelé la Saale; et les Ripuaires ou Riverains, ainsi appelés parce qu'ils étaient sur les bords du Rhin.

Sur les bords de la Seine était Syagrius, général romain, qui se soutint encore dix ans après la chute de l'empire, jusqu'en 486.

La pointe nord-ouest de la France, aujourd'hui la Bretagne, était depuis déjà quelque temps peuplée par les Bretons qui avaient fui devant les Pictes et avaient formé une union de villes libres sous le nom de villes armoriques.

Le sud de la France, avec la Savoie et l'ouest de la Suisse, appartenait aux Bourguignons. Leurs villes principales étaient Genève, Besançon, Lyon et Vienne. Les Bourguignons étaient sans contredit les plus humains de ces peuples conquérants, et furent promptement gagnés par le christianisme, la civilisation et les arts; de sorte que cette partie de la France leur est redevable de la conservation de quantité d'ouvrages d'art qui viennent des Romains. Le langage en Suisse nous montre encore aujourd'hui l'ancienne limite des Alamanns; car les Bourguignons, ayant beaucoup de relations avec les Romains, prirent beaucoup de leur langage.

Tout le sud-ouest de la France, depuis la Loire et le Rhône jusqu'aux Pyrénées, avec une grande partie de l'Espagne, était soumis aux Visigoths; mais le nord-ouest de l'Espagne appartenait aux Suèves.

La côte nord de l'Afrique était aux Vandales. En Bretagne, les Angles et les Saxons étendaient de plus en plus leur domination; l'est et le nord de la Germanie devinrent alors tout déserts, tant l'entraînement des peuples vers le midi et le septentrion avait dépeuplé ces contrées; et des peuples slaves, qui avaient autrefois habité ces frontières et probablement avaient été soumis aux Germains, accourant en foule, reprirent à leur tour la supériorité sur les naturels du pays qui n'avaient pas voulu abandonner leur patrie; ils les soumirent et se confondirent avec eux.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

De Clovis à Charlemagne. 486-768.

Les écrivains sont très-rares pendant ce laps de temps, et sont loin d'avoir tous la même importance. Ce qu'ils disent sur les premiers temps est dans une manifeste contradiction avec les récits des historiens romains; mais ils sont du plus grand poids pour l'histoire de leurs contemporains, parce qu'ils sont proprement la source où il faut puiser.

1. Pour l'histoire des Francs, le principal écrivain est Grégoire de Tours, *Gregorius Turonensis*, mort en 595. Il a écrit en dix volumes, jusqu'à 510, l'histoire ecclésiastique des Francs, dans un langage barbare, confus et sans cesse coupé de récits merveilleux, sans vues générales, mais avec les plus longs détails; du reste, il est instructif, éloquent et véridique. On l'a nommé l'Hérodote de ce temps.

Frédégar écrivait vers l'an 650; il a fait un abrégé de l'ouvrage de Grégoire, et n'est pas plus clair (*historia Francorum Epitomata*) jusqu'en 584; de là il continue l'histoire en forme de chronique jusqu'à l'année 642. Cette chronique a été poussée par deux autres auteurs jusqu'en 752, à la vérité avec quelque lacune; mais toute misérable et incongrue qu'elle soit, elle est importante par sa contemporanéité. Pour lui faire suite, nous avons les *Gesta regum Francorum*.

On a aussi les annales de ces temps et même des temps postérieurs; elles se trouvent dans les plus anciens recueils, et ont été complétement rassemblées par Pertz, dans la première partie de la grande édition des Sources historiques pour l'histoire d'Allemagne au moyen âge, produite par la société de Francfort (*Monumenta Germaniæ historica*).

2. Pour l'histoire des Goths, nous avons Cassiodore, qui fut honoré des premiers emplois de l'État sous Odoacre et ses successeurs, et mourut en 565, dans le couvent de Vivarosa. Il avait écrit une histoire des Goths, qui malheureusement est perdue. On a conservé ses douze livres *Variarum* qui sont très-importants, parce qu'ils contiennent des édits, des instructions et des écrits faits au nom des rois, ouvrage qui fait preuve de science, d'éloquence, mais aussi de vanité et de présomption.

Le moine Jordanis (et non Jornandès; car c'est ainsi que portent les anciens manuscrits et même les siens propres). Il fit au milieu du sixième siècle un extrait de l'ouvrage de Cassiodore que nous avons perdu, et qu'il intitula *De Rebus Geticis*; mais il y intercala tout ce qu'il savait ou avait entendu dire, sans discernement, ni connaissances historiques, avec une foule de superstitions et dans un mauvais idiome. Il va jusqu'en 540.

Procopii Cæsarensis Vandalica et *Gothica* est un ouvrage dont la comparaison peut éclaireir quelques faits, parce que l'auteur grec regarde sous un tout autre jour que les écrivains de l'ouest.

Isidore, évêque de Séville, *Isidorus hispanensis*, mort en 636, a écrit une histoire abrégée des Goths, Vandales et Suèves, jusqu'à 628; mais qui n'éclaircit rien sur les premiers temps de ces peuples, et n'a rapport proprement qu'à l'Espagne.

3. Le principal historien pour les Longobards est Paul Diaconus, fils de Warnefried, un des premiers hommes de son temps, qui vécut à la cour de Didier et de Charlemagne, et mourut moine du mont Cassin en 799. Son ouvrage, *De Gesta Longobardorum*, *libri* VI, est écrit avec âme, mais comme tous les anciens écrits, sans aucune critique.

4. Le vénérable Bède, moine anglais, mort en 735, a laissé une importante chronique générale jusqu'en 726 (*De sex Ætatibus mundi*). Son martyrologe et son histoire ecclésiastique de la nation anglaise sont à consulter, car il est éminemment savant. Cependant son amour pour le merveilleux lui a fait souvent défigurer la vérité de l'histoire.

5. Des lettres d'hommes distingués, particulièrement de saint Boniface, qui sont parvenues jusqu'à nous, sont aussi d'une grande importance, aussi bien que la vie de ce saint et celles de plusieurs autres (*Vitæ sanctorum*); souvent elles donnent le vrai point de vue de l'époque.

6. Enfin, pour la recherche des relations intérieures,

des mœurs, des usages et des institutions, on peut tirer un grand parti des lois des peuples germains. Elles soot pour tous les peuples de l'empire des Fraocs Salieos, Ripuaires, Allemands, Bourguignons, Thuringieos et Bavarois. Ce n'est pas cependant qu'elles ne laissent encore beaucoup d'obscurité; parce que ce n'est qu'un code pénal, et qu'on ne peut y trouver les détails que l'on recherche sur la constitution du royaume; parce qu'elles ne sont point disposées d'après des priocipes communs à tous; parce que, si elles contieooent quelque chose de la constitution, ce n'est que quand il est question de l'admioistration de la justice, de sorte que le fil est souvent pour oous difficile à suivre.

—

Clovis, roi des Francs. 482-511.

Pendant ces grands mouvements de peuples que nous venons de raconter, les Francs n'avaient point quitté leurs demeures pour aller s'établir ailleurs, comme firent les Goths, les Bourguignons et les autres peuples; mais ils se contentèrent d'étendre leurs conquêtes dans cette partie de la Gaule située au nord de la forêt des Ardennes; c'est même cette forêt qui les empêcha d'être entraînés dans le torrent des peuples émigrants. D'ailleurs, divisés en différentes branches, gouvernées chacune par un prince, ils ne pouvaient songer à faire de grandes entreprises.

Cependant, leur tour arriva l'an 482, quand parut Clovis, ou plus exactement Ludwig (Louis), prince des Francs-Saliens et fils de Gilderic. Bientôt il se prépara à exécuter les grands et audacieux projets qu'il avait conçus; car la nature lui avait donné un esprit passionné pour la guerre et les conquêtes. Clovis doit être rangé parmi les rois de l'histoire à qui tous les moyens sont bons, pourvu qu'ils les conduisent à la domination; il ternit l'éclat de ses armes par ses perfidies à l'égard de ses parents et de ses alliés. Il commença par faire alliance avec les autres princes Francs qui lui étaient déjà pour la plupart unis par le sang, fit avec eux la guerre aux autres peuples; et quand il les eut soumis, quand il fut devenu puissant, il se débarrassa successivement de ses alliés par le poison, par le poignard et par des trahisons. C'est ainsi qu'il devint enfin roi de tous les Francs.

Le premier ennemi contre lequel il alla porter ses armes, à peine âgé de 20 ans, fut Syagrius, général romain dont nous avons déjà dit un mot. Il le battit complétement à *Sygdunum* (Soissons), et s'empara de tout le pays jusqu'à la Loire. Syagrius, obligé de chercher un asile chez les Visigoths, fut bientôt après livré à Clovis qui le réclamait, et mis à mort. Tel fut le commencement des conquêtes de Clovis, l'an 485, dix ans après la déposition de l'empereur Romulus Augustule.

Des bords de la Loire il conduisit son armée contre les Alamanns (1), qui pendant ce temps-là avaient envahi le pays des Francs-Ripuaires; car ces deux peuples, ennemis depuis longtemps, n'étaient séparés l'un de l'autre que par la Lahn. La bataille se livra à Tolbiac, près de Zulpic, dans le duché de Juliers, l'an 496; elle fut très-acharnée, et la victoire pencha longtemps du côté des Alamanns. Alors Clovis, dans le moment décisif, se jetant à genoux au plus fort de la mêlée, promit de se faire chrétien; et comme la victoire se prononça en sa faveur, il se fit baptiser avec 3,000 de ses Francs, à Reims, le jour de Pâques. Dès lors, la foi chrétienne se répandit parmi les Francs, et Clovis fut appelé le fils aîné de l'Église ou le roi très-chrétien. Depuis longtemps, Clotilde, sa femme, princesse de Bourgogne, s'efforçait en vain de l'amener à une meilleure croyance par ses paroles et ses vertus; il fallut, pour l'emporter sur son cœur, toute la puissance du danger. Aussi put-on encore longtemps s'apercevoir à sa conduite, comme à celle de ses Francs, que cette conversion n'était qu'une œuvre de la nécessité; car on le vit encore après son baptême, comme auparavant, faire mourir ses parents et conquérir les États des princes chrétiens les uns après les

(1) *Alamanns*, dont on a fait *Allemands*. Ce peuple, voisin des Francs, a été pris saos doute par eux pour toute la nation que les Latios appelaient les Germains; car ils ont donné ce nom à tous les peuples qui habiteot eotre la mer Baltique et le Danube, du Rhin à la Vistule. Il eût été plus juste de les appeler Teutches ou même Teutons. N. T.

autres. De sorte que, plusieurs siècles plus tard, les Francs passaient encore pour les plus perfides des peuples germains.

Quand Clovis eut soumis les Alamanns, étendu l'empire des Francs depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à sa source en Suisse, et forcé les Bourguignons à lui payer tribut, il tourna ses regards sur le royaume des Visigoths, qui occupait la plus belle partie du sud de la France; et bien qu'il eût eu un peu auparavant avec leur roi Alaric une conférence dans laquelle ils s'étaient juré amitié, il n'en forma pas moins le projet d'envahir son territoire commece lui d'un ennemi.

En vain le sage roi des Ostrogoths, Théodoric, qui venait d'établir sa domination en Italie et avait épousé la sœur de Clovis, Audofléda, essaya-t-il de détourner ce prince de ses injustes entreprises contre le roi Alaric; en vain lui représenta-t-il que la paix et l'union convenaient seules à des peuples chrétiens; tous les moyens qu'il employa furent sans action sur un ambitieux qui ne connaissait que le droit de l'épée et de la force brutale. Il attaqua donc le royaume des Visigoths, et livra près de Vouillé, dans une plaine traversée par la Vienne, une grande bataille dans laquelle Alaric fut tué de la main même de Clovis (1). La capitale se soumit, et tout le royaume eût été contraint d'en faire autant, si Théodoric ne se fût présenté en force pour arrêter le vainqueur. Clovis alors fut obligé de se contenter de la conquête du pays situé entre la Loire et la Garonne. Il ne survécut pas longtemps à cette victoire, et mourut à Paris, en 511, à l'âge de 45 ans.

Ses successeurs sur le trône de France, que l'on appelle les Mérovingiens, se montrèrent pour la plupart dignes de leur origine; on eût dit que le crime et la tyrannie, la cruauté la plus inouïe et la soif d'une sauvage vengeance étaient légués en héritage à chacun des membres de cette race, et qu'une malédiction eût été lancée sur eux; dans un espace de 40 ans, on voit six rois mérovingiens périr par le poison ou par le glaive. Le peuple franc, sous de tels rois, était loin de perdre la férocité de ses mœurs; il s'y abandonnait au contraire plus que jamais.

Cependant, sa domination s'étendit de plus en plus sur les Bourguignons; en Allemagne, le puissant peuple des Thuringiens fut obligé de se soumettre à lui, et le duc de Bavière de demander sa protection. Ainsi, au milieu du sixième siècle, tous les peuples de l'Allemagne, depuis la frontière des Saxons jusqu'aux Alpes, étaient réunis à la nation des Francs, Thuringiens, Alamanns ou Souabes et Bavarois. Les Frisons et les Saxons, au nord-ouest, avaient seuls conservé leur indépendance.

Théodoric, appelé Diétric de Bern. 488—526.

Quand après la mort d'Attila l'empire des Huns se fut écroulé, comme nous l'avons déjà dit, les Ostrogoths recouvrèrent leur indépendance sous leur roi Amaler, et ils fixèrent leur demeure dans la Hongrie et les pays voisins, sur le Danube. Ils furent souvent en guerre avec les empereurs grecs : ce fut même l'occasion qui conduisit Théodoric à Constantinople. Il y vint comme otage, et y apprit à connaître, comme autrefois Marbod et Hermann dans Rome, quels sont les ressorts nécessaires pour constituer une grande domination. Étant donc devenu roi de tous les Ostrogoths, à la mort de son père Théodomir et de son oncle, il résolut de fonder avec son peuple, à l'exemple des autres souverains, un grand et bel empire. Ses sujets, d'ailleurs, lui demandaient de les conduire dans des contrées plus riches que celles de la Save et du Danube qu'ils habitaient. D'un autre côté, l'empereur Zénon, qui se regardait toujours comme l'héritier légitime de tout le vieil empire romain, venait de leur faire don de l'Italie, au lieu de leur donner la solde qu'il leur devait pour les services qu'il avait reçus d'eux. A la vérité, cette contrée était soumise à la domination d'Odoacre; mais son empire ne pouvait être considéré comme un em-

(1) Les Gaulois qui se trouvaient dans l'armée des Visigoths furent ceux qui firent la plus belle résistance, et ils étaient réputés la meilleure infanterie de l'armée c'étaient les peuples de l'Auvergne. N. T.

pire allemand, parce qu'il n'avait qu'un très-petit nombre d'Hérules et de Rugiernes avec lui.

Théodoric se mit en marche en 488 avec tout le peuple des Ostrogoths, força les passages des Alpes, tomba sur Odoacre près d'Aquileja et de Vérone, et le battit dans deux rencontres, parce que les Italiens ne combattirent qu'avec la plus froide indifférence pour leurs dominateurs. C'est depuis cette deuxième bataille, celle de Vérone, qu'il fut célébré comme un héros dans les chansons et dans toutes les bouches, sous le nom de Dietric de Bern (Bern est mis pour Vérone). Odoacre, chassé de Rome qui lui avait déjà fermé ses portes, et battu une troisième fois sur *l'Adda* (l'Adige), se vit assiégé dans Ravennes pendant trois ans, jusqu'à sa mort, arrivée en 493; il avait régné 17 ans.

Son royaume tomba ainsi entre les mains de Théodoric, qui devint maître de toute l'Italie et de tous les pays au delà des Alpes jusqu'au Danube, et en France jusqu'au Rhône. Grand et puissant empire, qui pourrait subsister encore aujourd'hui, si ses successeurs avaient eu autant de sagesse que lui et toutes ses qualités; Ravennes et Vérone en étaient les deux principales villes.

Il régna plus de 30 ans et fut un roi plein de bonté et d'humanité, non-seulement pour les Goths, mais aussi pour tous ses sujets romains ou autres qui demeuraient en Italie; en sorte que ce pays jouit sous ce prince étranger d'un bonheur qu'il n'avait pas goûté depuis plusieurs siècles. On y vit fleurir de nouveau l'agriculture et le commerce; les arts et les sciences trouvèrent en lui un protecteur, et les villes qui depuis longtemps étaient ruinées furent rebâties; en un mot, l'Italie, pendant 40 ans de paix sous son règne et encore après lui, fut cultivée avec tant d'activité que non-seulement ses récoltes furent suffisantes pour elle, mais qu'elle put même exporter des grains en Gaule, tandis que sous les empereurs romains elle avait toujours été obligée de faire venir des blés de Sicile et d'Afrique.

Sa sagesse et sa justice l'élevèrent au-dessus de tous les rois de son temps. Il était avec eux comme un père au milieu d'une grande famille, dont il est le pacificateur; de sorte que les peuples même les plus éloignés voulaient avoir son approbation, et lui envoyaient des présents comme témoignage de leur estime. Il s'était attaché par des alliances presque tous les princes d'origine allemande, et son langage était tout à fait paternel. « Vous avez tous des témoignages de ma bienveillance, écrivait-il à l'un d'eux; vous êtes de jeunes héros, mais c'est à moi de vous donner conseil. Vos dissensions m'affligent, et je ne puis voir sans douleur que vous vous laissiez dominer par les passions; car la jalousie et les passions des rois sont la ruine des peuples; tandis qu'au contraire, si les rois sont unis ensemble, leur bonne intelligence et leur union sont, pour ainsi dire, les veines qui font couler d'un peuple à l'autre la satisfaction et le bonheur. »

Tels étaient les principes qu'il leur mettait sous les yeux, et il est incontestable que son esprit était sans cesse occupé d'une grande alliance basée sur la justice et l'équité, qui unirait tous les peuples chrétiens d'origine allemande établis en Europe; alliance admirable dont l'idée présente d'heureuses images; alliance que les hommes les plus éclairés se sont toujours plu à exalter, qui aurait maintenu l'ordre et la justice parmi les peuples, et tenu enchaîné cet esprit de colère et de violence par lequel l'Europe a été désolée depuis un bout jusqu'à l'autre, toutes les fois que l'esprit chrétien a perdu sa supériorité.

Si Théodoric avait pu effectuer un pareil projet, il aurait fondé un empire tout pacifique, et bien autrement puissant que celui des Romains auxquels il avait succédé, et dont la puissance reposait entièrement sur la force brutale des armes. Malheureusement, comme la vérité et l'équité ne manquent jamais de trouver une haine acharnée dans l'égoïsme de ceux qui veulent avant tout leur propre intérêt et la satisfaction de leurs passions, Théodoric dut éprouver que son siècle n'était pas encore mûr pour de si grandes pensées; car, tandis qu'il prêchait ainsi la paix et exprimait les nobles sentiments de son cœur, le jeune roi des Francs, Clovis, méprisant sa parole, n'en croyait qu'à son épée, qui faisait tout son droit, pour soumettre quantité de peuples sous sa domination.

Le grand Théodoric mourut en l'an 526, avant d'avoir pu assurer la stabilité de son royaume, car son fils Athalaric n'avait que dix ans; encore ne survécut-il pas longtemps à son père. Les grands du royaume, peu d'accord entre eux, élevèrent successivement, dans un court intervalle, plusieurs princes sur le trône et les en précipitèrent. D'ailleurs, les Romains qu'ils avaient soumis ne pouvaient oublier que leurs vainqueurs étaient des Goths et des sectateurs d'Arius. Par conséquent, ils désiraient se mettre sous la puissance de l'empereur grec, qui résidait à Constantinople et avait au moins conservé la vraie croyance, quelque faible et réduite que fût son autorité. Justinien, qui fut un des meilleurs empereurs grecs, résolut alors de profiter des divisions qui régnaient en Italie pour la soumettre, et il y envoya Bélisaire d'abord et ensuite Narsès. Tout le pays se vit donc en proie à une longue et sanglante guerre, qui fut à la vérité au désavantage des Goths malgré tout leur courage; mais Rome surtout en fut la victime; ravagée par plusieurs siéges et presque déserte, elle ne conserva plus aucune trace de son ancien éclat. C'était une nouvelle époque de terreur.

Cependant les Goths, quoique accablés par de nombreuses défaites et par la perte de quatre de leurs rois, se relevèrent encore une fois sous Totilas, prince qui aurait été digne de gouverner le royaume de Théodoric. Mais quand il eut succombé en combattant contre Narsès, après onze ans d'une lutte glorieuse, et que dix mois après Tejas, son successeur, eut été tué dans une bataille décisive près de Cumes, alors aussi finit l'empire des Goths, vingt-sept ans après la mort de Théodoric, l'an 553 de notre ère. Ce peuple des Ostrogoths n'était pas seulement vaincu, mais presque anéanti; un très-petit nombre put traverser les Alpes pour venir chercher un asile dans quelques villes libres d'Allemagne.

Les Longobards ou Lombards en Italie. 568.

Quinze ans après la destruction des Ostrogoths, un autre peuple allemand non moins brave, les Longobards, après avoir pris leur ancienne place sur les bords du Danube, vinrent aussi les venger des Grecs. Narsès, tombé dans la disgrâce de Justinien, appela en Italie leur roi Albin ou Albwin, qui déjà avait soumis les Gépides et étendait sa domination en Hongrie, en Autriche, dans la Carniole et même en Bavière. Ce prince avait une de ces âmes héroïques qui s'attachent tous les cœurs; si bien que non-seulement son peuple, mais les Saxons et les Bavarois chantaient sa gloire dans leurs chansons encore un siècle après sa mort.

Le 2 avril 568, Alboin quitta la Hongrie à la tête de tous ses Lombards, hommes, femmes et enfants, accompagné de 20,000 Saxons, et abandonna son propre pays à ses alliés, les Avares, que Charlemagne y retrouva encore. Ce fut pour eux un beau jour que celui où, du sommet d'un des pics des Alpes, qui fut depuis appelé le Kœnigsberg, ces étrangers purent jeter leurs yeux étonnés sur le beau pays qui allait devenir leur patrie.

Partout où Alboin passait, il respectait les églises et cherchait à gagner l'affection des habitants. Après avoir pris Pavie, située au confluent du Tésin et du Pô, il en fit la capitale de son empire dans le nord de l'Italie, qui encore aujourd'hui est appelée la Lombardie. Il conquit aussi, dans le sud de l'Italie, de superbes contrées, dont il forma la principauté de Bénévent; elle embrassait à peu près tout le domaine du royaume actuel de Naples. Mais Rome et Ravennes, avec leurs dépendances, restèrent entre les mains des Grecs, qui surent même gagner les Francs par leur argent, et leur faire voir leur intérêt à empêcher que les Lombards ne réunissent ces deux villes à leur empire et ne devinssent trop puissants. Ce fut pour le malheur du pays, car c'est depuis lors que l'Italie fut divisée et démembrée; c'est depuis lors que des étrangers s'en sont disputé les différentes portions, et que son sol a été arrosé avec

des torrents de sang, répandu par ses citoyens aussi bien que par les étrangers.

Du reste, les Lombards s'occupèrent avec tant d'activité à réparer les ruines que bientôt tous ces tristes témoignages de la dévastation eurent disparu. Le roi vivait de ses revenus, faisait valoir ses terres et semblait un père de famille honoré de la dignité de général. Les guerriers eux-mêmes ou les hommes libres, comme les premiers Romains, se mettaient au travail pour fertiliser ces champs déserts; et par là, ils se distinguèrent de toutes les autres races allemandes. C'était surtout autour des couvents que fleurissait l'agriculture. « L'histoire de ce peuple, dit un grand historien allemand, contient à la vérité des récits moins brillants et tout pacifiques; mais elle nous fait voir comment on peut vaincre la nature ou l'aider, comment des guérets ou de riants pâturages vinrent remplacer les ruines qui couvraient l'ancienne Italie. »

—

Changements dans les mœurs et les institutions des peuples sortis d'Allemagne (1).

La plus grande partie des peuples allemands qui s'étaient mis en mouvement au moment des migrations, étaient arrivés dans des pays tout différents de ceux qu'ils avaient quittés. Ils avaient trouvé une autre race d'hommes, un autre langage, d'autres mœurs, d'autres lois; ils ne purent donc rester stationnaires comme ceux qui n'avaient pas quitté la patrie, et de là l'importance pour notre histoire de bien caractériser la différence entre ces deux espèces de peuples.

Les conquérants de la Gaule, de l'Espagne, de l'Italie et de l'Angleterre, trouvèrent partout la race aborigène mêlée de Romains, et ils se contentèrent de lui enlever une partie de ses biens, sans la chasser. La regardant toutefois comme une race humiliée, ils s'en tenaient séparés; et les lois des Francs punissaient le meurtrier d'un Romain et d'un Gaulois d'une amende deux fois ou même quatre fois plus petite que celui d'un Franc. Mais il est toujours pernicieux pour l'esprit de l'homme de n'être entouré que d'esclaves; car malgré cette espèce de séparation, il devait nécessairement arriver bientôt une mixtion; d'autant plus que les anciens habitants, plus instruits et plus adroits, s'élevèrent peu à peu sous des rois faibles aux premières fonctions, et gouvernèrent leurs anciens maîtres. Puis, comme alors tous les services ne se payaient qu'avec des terres, ils reçurent des fiefs et firent ainsi partie de la féodalité. De là vit-on aussi des Romains et des Gaulois parmi les comtes et même les maires du palais; de là encore, quoique lentement, la fusion des peuples, des mœurs, du langage et des idées.

Ceux qui étaient venus dans des pays chauds, dans des pays d'abondance, laissèrent affaiblir dans la mollesse et la volupté cette vigueur de leur nature. Ainsi les Vandales en Afrique, les Ostrogoths en Italie, quelques années après leur invasion, étaient déjà changés, énervés; et ils succombèrent sous les coups d'un ennemi qui auparavant ne pouvait pas même soutenir leurs regards. Ceux, au contraire, qui étaient restés dans le pays, conservèrent leur corps de fer, et si cependant ils s'adoucirent, comme leur climat lui-même, où peu à peu les anciennes forêts disparurent, ce ne fut que lentement et sans craindre les dangers d'un changement trop brusque.

Mais le plus grand changement qui s'opéra parmi ces conquérants, ce fut celui du langage. Car, comme partout on parlait principalement la langue des Romains, langue bien plus travaillée, plus perfectionnée, à laquelle ils ne purent substituer la leur, dont les mots étaient encore trop rudes et sauvages; ils formèrent avec un mélange du latin, pour la plus grande partie, et de la langue indigène du pays, en France, en Espagne, en Portugal, en Italie et en Angleterre, des langues à la vérité plus douces à l'oreille, mais aussi privées de cette énergie, de cette vérité, de cette loyauté originale, et déjà vieillies à leur commencement. Tandis que la nôtre est toujours jeune, vivace, et peut s'enrichir, s'embellir tous les jours, parce que c'est une langue primitive, qui est sortie de la

(1) Voir Thierry, *Lettres sur l'Histoire de France.*

terre même de notre patrie, qui appartient spécialement à son peuple, et comme lui trouve dans sa nature même de riches sources de vie. C'est, pour ainsi dire, comme une plante placée dans un terrain fertile; nous n'avons plus qu'à attendre qu'elle se développe d'elle-même pour en jouir. Tandis que les langues qui ne sont que l'assemblage de plusieurs autres, qui ne sont que des ouvrages de la main des hommes, plus ou moins bien habilement disposées, peuvent à la vérité être très-polies, mais cependant ne sont que pour un temps, et n'ont en elles-mêmes aucune force de vie ou d'agrandissement.

Le mode d'administration devait aussi souffrir de grandes altérations. Ces peuples, en temps de paix dans leur patrie, réduisaient à presque rien l'autorité royale (1). Les vieillards ou les comtes (*grafen*), établis comme juges dans chaque district, rendaient la justice d'après les coutumes dans les affaires les plus minimes; et sitôt qu'elles avaient quelque importance, ils convoquaient l'assemblée du peuple. Ce n'était que dans les guerres que l'autorité du général était au-dessus de toute autre, parce qu'alors en effet il faut des décisions promptes. Le prince ou le roi avait donc une puissance presque illimitée, qu'il partageait aux gens de sa suite qui l'entouraient, ses (*getreues*) fidèles; et dès que la guerre était terminée, le prince rentrait dans son état de particulier, où il était pendant la paix. Mais alors, dans ces expéditions, pendant les nombreuses années que dura l'état de guerre, ils purent affermir leur autorité. La nation fut considérée comme une armée, elle s'habitua à l'obéissance, telle qu'elle est nécessaire pour la guerre, et les institutions civiles perdirent beaucoup; car comme on n'avait plus de patrie pour attacher les citoyens, ceux-ci placèrent toute leur confiance dans celui qui leur donnait des victoires, du butin, et qui conquérait pour eux un nouvel héritage. Il était leur salut, leur espérance; il tenait lieu de la patrie, du foyer domestique; et ceux-là étaient heureux, qui formaient sa suite et l'approchaient de plus près. Aussi quand la conquête était achevée, c'était à eux qu'il distribuait la première portion du butin et des terres, de même qu'auparavant il leur fournissait un cheval, des armes et l'entretien. Mais lui-même, comme de raison, prenait la plus grande part et la plus belle, et souvent se substituant à la place du prince qu'il avait dépouillé, il s'emparait de tous ses domaines. Ainsi sa puissance était fondée sur de grandes possessions et de grandes dépendances.

Les Goths, les Bourguignons, les Lombards, qui firent leurs expéditions avec femmes et enfants, en un mot comme nation, durent nécessairement prendre sur les peuples vaincus une grande partie des terres; les Ostrogoths en Italie en exigèrent un tiers; les Bourguignons et les Visigoths en France en prirent les deux tiers. Quant aux Francs, comme ils n'étaient pas nombreux, et que leur invasion n'était pas tant celle d'un peuple en masse que la conquête faite par un roi suivi de tous ses gens, ils trouvèrent suffisamment pour eux dans ces biens que les Romains appelaient propriété de l'État, et ils laissèrent aux particuliers leurs propriétés, quoiqu'ils entendissent bien que la conquête leur donnât droit sur le tout. De même, dans la partie conquise sur les Visigoths, ils trouvèrent beaucoup à prendre dans les biens qui appartenaient aux Visigoths, morts ou réfugiés en Espagne pour échapper à la domination des Francs. La masse des biens conquis formait le fisc, suivant l'expression latine, et servait à l'entretien de l'armée, pendant tout le temps que durait la guerre. Quand ensuite ces guerriers s'établissaient parmi leurs nouveaux sujets, ils recevaient une part sur les biens territoriaux qui appartenaient au fisc, à titre de récompense (*beneficium*) pour prêter leurs services; de sorte qu'ils étaient tenus de prendre les armes au premier ordre du roi. Du reste ils ne recevaient ces terres que comme un prêt et seulement pour leur vie.

Tel fut le commencement de ce système dit de la féodalité, qui eut plus tard une si puissante influence sur toute l'Europe. Il se développa peu à peu et parvint à son plus haut degré dans le siècle suivant, quand il se fut répandu jusque dans les anciennes demeures des Francs et sur tous les autres peuples allemands qui leur étaient soumis.

(1) *Graf*, que je traduis par *comte*, vient primitivement de *grau*, vieillard.

Dès lors la possession d'un fief devint de plus en plus le but de tous les efforts, malgré la dépendance du prince qui y était attachée, parce qu'elle donnait de la puissance et de l'influence. Les hommes de guerre qui devaient le servir furent appelés *fidèles*, *leudes* du prince, ou vassaux; mais quand on voulait les qualifier en tant qu'hommes de guerre spécialement, on les appelait barons (1); en tant que possesseurs d'un fief, on les appelait (*seniores*) seigneurs, ou *domini*. Le nom d'*antrustio*, affidé, désignait probablement dans le principe le leude qui était à la tête d'une troupe qui servait d'escorte et était tenu de prêter un serment particulier : on l'appelait *ministerialis*, quand il s'approchait plus près du prince pour l'exercice de ses fonctions. — Les grands vassaux pouvaient donner une partie de leurs biens à d'autres, à titre de fiefs dépendants d'eux, qui leur devaient service à eux-mêmes; ce qu'on appela les petits vassaux. Ces sous-vassaux devaient suivre la bannière de leur seigneur suzerain à sa convocation; tandis que les hommes libres, les allodes, ceux qui ne possédaient qu'un héritage libre ou allodial (en opposition de féodal, *feudum*), d'après les anciennes institutions, n'étaient tenus de prendre les armes que dans une guerre nationale et quand le ban de l'armée avait été publié. Cependant, ces leudes traitèrent bientôt avec mépris ces hommes libres qu'ils regardèrent comme inférieurs, et se firent passer pour la noblesse de leur nation, comme ils le devinrent en effet. La loi établit même une différence entre eux, et le leude fut protégé par une plus grosse amende; car il fallait payer 600 schillings pour expier sa mort, s'il était Franc, et 300, s'il était Romain; mais 200 seulement, si c'était un homme libre, allode. Originairement ces fiefs n'étaient pas héréditaires; le suzerain pouvait les retirer et les donner à d'autres. Mais peu à peu, et surtout sous les rois faibles, les vassaux trouvèrent moyen, les uns d'une façon, les autres d'une autre, de rendre leur possession héréditaire et presque indépendante; de sorte que les rois mêmes virent bientôt leur puissance fort restreinte par ceux qu'ils avaient élevés pour la protéger. La plus grande partie de ces vassaux étaient d'ailleurs déjà fort puissants par leurs terres allodiales. Et qui aurait osé prendre à un homme puissant ou à son fils le fief qu'il possédait? Bientôt la propriété et le fief se confondirent, parce que celui qui héritait de la propriété héritait en même temps du fief. — Cependant la puissance royale n'était pas si gênée et la liberté tellement anéantie, que la nation ne pût prendre encore part à la décision des affaires les plus importantes; on tenait des assemblées réglées; c'était tous les ans au mois de mars, et plus tard au mois de mai chez les Francs; de là même la dénomination de *champ de mars* et *champ de mai*. Mais la grande différence qu'il y eut alors, c'est que les hommes libres n'y étaient plus en majorité; ce n'étaient plus, pour ainsi dire, que des vassaux, de sorte que la noblesse conduisait les décisions.

Ces lois des peuples allemands montrent combien dans ce siècle ils étaient encore loin de la civilisation. Le meurtre n'était pas regardé comme un grand crime, à moins qu'il ne fût accompagné de lâcheté et de trahison; tout meurtre pouvait être racheté, et le prix était donné aux parents, qui, d'après l'ancienne loi, avaient le droit de demander le sang du meurtrier : à défaut des parents, c'était à la commune ou au fisc.

La peine de mort pour ces hommes violents, toujours prêts à user de leurs armes et accoutumés à regarder la mort sans aucun effroi, n'eût pu les retenir dans la satisfaction d'une vengeance d'un moment; tandis que l'amende dans ce temps-là était très-sensible, d'autant plus que celui qui ne pouvait la payer perdait sa liberté et devenait esclave de l'offensé. C'est de cette façon que beaucoup d'hommes libres perdirent leur liberté, parce que leur avoir était trop petit pour acquitter l'amende. Car d'après la loi salique, par exemple, un bœuf n'était estimé que deux schillings; une vache, un seul; un cheval, six; une jument, trois; et d'un autre côté toute injure était soumise à une très-forte amende. Pour traiter quelqu'un de lâche (*hase*,

(1) Il semblerait cependant que ces barons étaient distingués des leudes. Voy. l'*Hist. de Luden*, III, p. 245. Il croit que *baro* est le mot honorifique, pour dire *homme*, opposé à celui de *frau*, qui signifie *femme distinguée*.

lièvre), c'était six schillings ou deux bœufs; de meuteur (*hundsfott*), quinze schillings. La sévérité de la punition porta souvent les parties à s'accommoder à l'amiable, afin de ne pas se précipiter dans le malheur par un moment de passion. — Comme tout homme marchait armé et pouvait par conséquent se défendre, la loi avait décidé d'une manière générale que le meurtre d'un homme serait puni moitié de celui d'une femme qui n'était point armée. Le vol était plus sévèrement puni que le meurtre, parce quo l'on supposait que le voleur employait des moyens de surprise. Suivant la loi des Saxons, le vol d'un cheval était puni de mort; mais on pouvait toujours racheter sa vio (1).

Toute mutilation de corps était aussi punie d'une amende fixe. Il fallait payer, par exemple :

Pour une main coupée,	100 schillings.
Pour un pouce,	45
Pour le nez,	45
Pour l'Index,	35
Et pour les autres doigts,	15.

La justico se rendait dans un lieu découvert et sans limites, appelé *mahlstætte* ou *mahlberg* (place ou moutagne des élections), en face d'un bouclier qu'on avait élevé sur uu pieu. Les juges appelés *rachimburgi* (*rachen-burgi*, cautions de vengeance), en termes de jurisprudence, étaient sous la présidence d'un *graf* et devaieut être libres, si l'accusé l'était lui-même.

Ils regardaient comme leur premier devoir de mettre au jour la vérité ou l'injustice d'une accusation, tant le droit était sacré au fond de leurs cœurs; et quand ils manquaient de témoignages suffisants pour faire reluire la vérité, ils avaient recours au jugement de Dieu, disaient-ils. L'accusé était réputé avoir prouvé son innocence, quand dans les dangers auxquels ordinairement on n'échappe pas sans atteinte, il était sorti intact. Par exemple, s'il avait pu tremper sa main ou son pied dans l'eau bouillante, ou s'il avait pu marcher sur des charbons ardents sans aucune brûlure, ou enfin s'il sortait vainqueur d'un combat particulier contre son adversaire. On croyait que Dieu ne pourrait laisser souffrir un innocent, et l'on ne peut douter que, du moins dans les duels, la victoire ne l'eût souvent couronné.

Leurs grands plaisirs étaient la chasse ot la guerre; aussi estimaient-ils du plus haut prix tout ce qui y avait rapport; de sorte que chez les Allemands un chien de chasse dressé se payait 12 schillings, tandis qu'un cheval n'en coûtait que six, et une vache un seul.

Il semble que dans ce temps les mœurs des peuples germains étaient plus mauvaises sous un certain rapport qu'au moment des migrations, lorsqu'ils suivaient encore leur ancien genre de vie et se laissaient allor à toute l'impulsion de leur nature. C'était en effet alors l'époque de la transition d'une vie de nature et ignorante à une espèce de civilisation; et c'est pour un peuple un moment de crise, parce qu'il commence à avoir le sentiment de la dignité morale, sans cependant avoir la force de se commander à soi-même et de surmonter l'entraînement des passions.

—

Le Christianisme en Allemagne.

Les Goths, les Bourguignons, les Lombards et les Francs avaient, comme nous l'avons dit, embrassé lo christianisme déjà depuis quelque temps, et ce ne fut que deux siècles après qu'il se répandit en Allemagne. Car, bien que les Allemands, les Thuringiens et les Bavarois fussent soumis aux Francs, ceux-ci s'occupèrent si peu de répandre chez eux les divines institutions, qui auraient pu cependant compenser la perte que ces peuples avaient faite de leur liberté, qu'on eût dit qu'ils ne comprenaient la propagation du christianisme que par le fer; de même qu'eux n'avaient reçu la foi que par la

(1) La plus haute amende portée sur le tarif était celle du duc de Bavière, qui montait à 960 schillings; celle pour un évêque à 900. Le roi n'était point tarifé; sa personne était inviolable et sacrée. On faisait très-peu de cas du Gaulois qui habitait dans les villes; il n'était pas tarifé plus cher qu'un petit cochon de lait qu'on aurait volé renfermé dans son étable, c'est-à-dire 45 schillings. La vie renfermée dans l'enceinte d'une ville paraissant toujours aux Francs semblable à une prison, ce ne fut que peu à peu qu'ils purent s'y accoutumer.

violence et dans le tumulte d'une bataille. Ce fut donc de pays bien plus éloignés, de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, que vinrent les apôtres qui jetèrent au milieu des forêts de l'Allemagne la douce semence du Christ. Ces pays avaient été envahis par des peuples païens, les Angles et les Saxons; et ce ne fut que lentement, par la seule conviction de l'esprit, et non par la violence, qu'ils furent convertis au christianisme; de sorte que cette croyance poussa de si profondes racines dans leurs cœurs, que bientôt quantité d'hommes enthousiasmés pour la foi sortirent du milieu d'eux pour aller la répandre parmi les peuples alors païens. Il n'y avait cependant ni riches abbayes, ni honneurs, ni récompense à attendre; mais bien des affronts, des privations à essuyer et les plus grands dangers à courir parmi ces peuples barbares.

Kilian, Emmeran, Rupert, Willibrod, furent ces hommes dévoués qui se firent les apôtres de l'Allemagne aux septième et huitième siècles, et enfin l'Anglais Winfried, qui reçut plus tard le beau nom de Boniface (bienfaisant). Il travailla pour le christianisme avec un courage inébranlable, depuis l'an 718 jusqu'à l'an 755, et répandit ses instructions en Franconie, en Thuringe et sur les bords du Rhin, chez les Saxons et les Frisons, implantant partout les pratiques religieuses et civilisatrices du christianisme, et fondant dans les villages des paroisses qui furent le commencement des villes. Pour affermir la nouvelle croyance qu'il avait semée, il établissait çà et là quelques évêchés, ou réorganisait ceux qui avaient été anciennement établis, tels que ceux de Salzbourg, Passau, Freisingue, Ratisbonne, Wurzbourg, Eichstadt et Erfurth. C'est encore lui qui fonda la célèbre abbaye de Fulde, et à Ohrdruf un séminaire dont les jeunes élèves étaient destinés à répandre, avec le christianisme, l'art de l'agriculture et même de l'horticulture. Il ne craignait point de combattre, même au péril de sa vie, les idées du peuple les plus fortement enracinées par leur ancienneté. Il renversait leurs autels et leurs arbres sacrés sous lesquels ils sacrifiaient à leurs dieux. Un entre autres, à Geissmar, dans la Hesse, était très-célèbre; Boniface prit lui-même la hache et aida à le déraciner; tandis que les païens se tenaient autour, attendant que le dieu qui y résidait en sortît avec des flammes pour anéantir ce profanateur avec ses compagnons. Mais l'arbre tomba sans que le feu parût, et avec lui aussi tomba toute la confiance qu'ils avaient dans ce dieu.

Boniface se plaignait bien plus amèrement des mauvais prêtres chrétiens, qu'il trouva chez les Francs, que de la barbarie des païens. Ils s'abandonnaient à toute espèce de crimes; et pour de l'argent ils auraient aussi bien sacrifié aux dieux qu'ils auraient baptisé des chrétiens; en un mot, les moindres reproches qu'on aurait pu faire à chacun d'eux, étaient d'être bien plus occupés de la guerre et de la chasse que des exercices de leurs fonctions religieuses. « Depuis 60 à 70 ans, écrivait-il au pape Zacharie, la religion est tout à fait traînée dans la boue; depuis plus de 80 ans, les Francs n'ont pas tenu un seul concile et ils n'ont point d'archevêque; presque tous les évêchés sont entre les mains d'avides laïques, et les autres entre celles d'infâmes ecclésiastiques qui ne recherchent que le gain temporel. » Le principal but de ses efforts était donc d'obtenir une nouvelle assemblée des ecclésiastiques du pays, pour rétablir par elle les mœurs et l'ancienne discipline, et de contraindre les ecclésiastiques à assister aussi eux-mêmes aux assemblées du champ de mars, afin qu'ils pussent y faire valoir les intérêts de l'Église. Une pareille conduite lui acquit beaucoup de gloire.

L'an 746, Boniface fut nommé archevêque de Mayence et se trouva ainsi à la tête de toute la partie orientale du royaume des Francs; il la soumit sans aucune restriction à l'évêque de Rome, qui alors était regardé unanimement comme le chef de l'Église d'Occident. Mais loin de chercher du repos pour jouir de sa vieillesse, il continua toujours de travailler avec la même ardeur à la conversion des païens, et mourut victime de son zèle. Car, pendant qu'il était en route pour retourner chez les Frisons, où il devait donner la confirmation à des néophytes nouvellement baptisés, il fut attaqué par une troupe de barbares armés qui croyaient faire sur lui un butin considérable; ses gens prirent les armes, mais il leur défendit de verser du sang, et il se laissa massacrer avec ses compagnons par cette troupe de forcenés.

Les séminaires, les églises et les couvents que Boniface et les autres apôtres fondèrent en Allemagne, ne furent pas seulement le flambeau d'où jaillit dans ce pays la lumière de la religion et de la civilisation; mais la plupart de ces établissements devinrent aussi le commencement de villes et villages qui se formèrent peu à peu tout autour. Il n'y eut pas que les serfs de ces maisons religieuses qui se bâtirent des habitations autour d'elles; quantité d'autres vinrent aussi chercher protection à l'abri de leurs murs; un grand nombre de marchands surtout s'y établirent dans l'espérance de débiter leurs marchandises dans les grandes réunions qui s'y tenaient. De là le mot *messe* pour exprimer les cérémonies chrétiennes du matin; car en allemand, ce mot *messe* signifie *foire, assemblée.*

Les maires du palais chez les Francs.

L'empire des Francs était partagé en deux parties principales, la Neustrie et l'Austrasie, ou le royaume de l'Ouest et celui de l'Est; et de temps à autre il y eut encore d'autres divisions. Dans l'ouest, les mœurs et le langage des Romains avaient été conservés, tandis que celles des Germains régnaient dans l'est. Ces deux contrées furent souvent en guerre l'une contre l'autre, sous la maison des Mérovingiens, et le théâtre des cruautés les plus inouïes; c'était parent contre parent, frère contre frère, la femme contre le mari; ils se massacraient les uns les autres. La haine et le ressentiment durèrent tant qu'il y eut quelque énergie dans cette famille; mais quand elle fut énervée et tombée dans la mollesse et la timidité, le premier serviteur du roi, le *domus major*, appelé maire du palais, gouverna le royaume à sa place.

Primitivement, le maire du palais, comme chef de la maison du roi, l'était aussi de ses leudes et conduisait tous ses vassaux à la guerre, de sorte qu'il se trouvait le premier après le prince. Mais le ban qui convoquait les hommes libres n'était pas de sa dépendance. Cependant, comme le système féodal s'affermissait de plus en plus, et que par conséquent les hommes libres faisaient de grandes pertes en nombre et en considération, la charge de maire du palais devint de plus en plus importante, et sous les rois paresseux, elle donna l'autorité souveraine. Si une guerre se déclarait, le maire du palais était à la tête de l'armée et déployait tout son courage, toute son ardeur pour les grandes actions. En temps de paix, c'était lui qui avait le droit de grâce, qui donnait les places et distribuait les domaines vacants; il ne laissait au roi que l'honneur de son titre et de sa couronne, et toutes les voluptés qu'il pouvait désirer dans l'intérieur de son palais.

Le roi ne paraissait en public devant son peuple qu'aux assemblées de mars, assis sur le siège de ses ancêtres. Il était exposé à tous les regards; il saluait les grands qui lui rendaient son salut, puis il recevait les présents que lui offrait la nation et les remettait au maire du palais, qui se tenait au pied du trône; ensuite il distribuait, d'après la décision du maire, les domaines vacants, ou confirmait ceux qui avaient été déjà accordés. Enfin il remontait sur son char, attelé de quatre bœufs, suivant l'ancien usage, et était reconduit à son palais, qu'il ne quittait plus jusqu'au mois de mars de l'année suivante.

Tels étaient les descendants du grand Clovis, à peine 200 ans après sa mort. Dans l'an 700 après J.-C., Pepin d'Héristall fut maire du palais pour tout l'empire des Francs, tant en Neustrie qu'en Austrasie. C'était un homme accompli, qui rétablit l'ordre et la discipline, tint régulièrement les assemblées de mars, et sut si bien gagner l'amour et la confiance du peuple, dont d'ailleurs il soutenait les droits contre les leudes, qu'il réussit à rendre cette dignité héréditaire dans sa famille (il est enterré à Liége). Charles-Martel, son fils, qui lui succéda, sauva la chrétienté du plus grand danger dont elle ait jamais été menacée.

Charles-Martel contre les Sarrasins. 732.

Un peuple venu du midi, qui, le fer et le feu à la main, avait parcouru et soumis à sa domi-

nation de vastes pays; un peuple que rien ne pouvait arrêter, dont le bras était invincible, et qui, prompt comme la foudre, renversait tout ce qui lui résistait, le peuple arabe, menaçait l'Europe. Sa croyance ajoutait encore à sa puissauce en exaltant son courage; car Mahomet, que les Arabes appelaient leur prophète, leur avait enseigné une religion à la vérité tirée des enseignements de Moïse et de J.-C.; mais connaissant la passion de ces peuples pour les plaisirs des sens, qu'ils mettaient au-dessus de tout, il leur avait promis de grandes récompenses et des jouissances éternelles dans le paradis, s'ils combattaient avec zèle pour leur nouvelle religion et contribuaient à la répandre par tous les pays. Mahomet mourut l'an 622; depuis lui, ils avaient fait de grandes et rapides conquêtes en Asie et en Afrique; et moins do cent ans après sa mort, ils avaient passé le détroit do Gibraltar et étaient arrivés en Espagne en 711, conduits par Taric et Musa. Roderic, roi des Visigoths, qui régnait en Espagne, vint au-devant d'eux à Xérès de la Frontera. Il s'agissait pour lui de la couronne, de la liberté et do la religion des Visigoths; la bataille fut longue et acharnée; Roderic fut un héros. Mais un traître, un comte qui avait appelé les Arabes, passa du côté de l'ennemi et fit décider la victoire; le roi fut tué et avec lui périt la fleur de son armée. Le royaume des Visigoths devint la proie des Sarrasins, qui étendirent bientôt leur domination jusqu'aux Pyrénées; de sorte qu'il ne resta plus dans toute l'Espagne qu'un petit coin au nord-ouest, dans les montagnes de la Galice, où les Goths ne purent être soumis et conservèrent leur liberté.

Quand les Arabes furent maîtres de toute l'Espagne, ils jetèrent les yeux snr la France, et bientôt, franchissant les Pyrénées, envahiront tout le sud de ce royaume. Dans le même temps ils paraissaient aussi devant Constantinople avec une grande flotte et une puissante armée de terre, et semblaient ainsi vouloir embraser l'Europe de l'occident à l'orient pour l'accabler et en extirper le christianisme. Si en effet ils avaient eu la victoire sur ces deux points, leurs deux armées auraient pu venir se réunir au cœur de l'Allemagne et achever ainsi l'exécution de leurs plans. Mais la Providence en avait décidé autrement. D'un côté les remparts de Constantinople et le feu grégeois que les habitants employèrent contre les vaisseaux ennemis, furent des obstacles inexpugnables; tandis que de l'autre ils rencontraient en France le vaillant fils de Pepin, Charles-Martel, ainsi appelé parce qu'il écrasait les ennemis avec sa hache d'armes comme avec un marteau. Il avait fait alliance avec le vaillant roi des Lombards, qui régnait en Italie. Luitprand se tint donc sur les frontières qui le séparaient des Francs pour empêcher les Arabes de les passer, tandis que Charles passait la Loire et s'avançait au-devant d'eux. Il les rencontra dans les vastes plaines qui sont entre Tours et Poitiers, et leur livra bataille un samedi d'octobre 732. Les Francs se tenaient en bataillons serrés et couverts par leurs boucliers, comme à l'abri d'une muraille inébranlable. Ils soutinrent ainsi le premier choc des Arabes, qui était toujours le plus violent; puis tout à coup ils se développèrent, se jetèrent sur l'ennemi, le culbutèrent et lui tuèrent plus de 300,000 hommes avec leur général Abderam.

Ceux qui survivaient s'enfuirent vers le sud de la France; mais Charles les y poursuivit encore, les en chassa et leur imposa une barrière qu'ils ne purent jamais franchir.

Charles mourut en 741, couvert de gloire par toute la terre à cause de cette grande victoire.

Les Carlovingiens, de 752 à 911. — Pepin le Bref. 752.

Pepin, fils de Charles-Martel, fut aussi maire du palais jusqu'en 752, et gouverna le royaume à son gré en cette qualité, toutefois avec sagesse et équité; tandis que le roi Childéric III se tenait renfermé comme une femme dans son palais, sans s'occuper du gouvernement. Mais Pepin, s'étant convaincu que les esprits étaient bien disposés en sa faveur, convoqua une assemblée générale en 751, et fit décider qu'on enverrait une députation au pape pour lui faire cette question insidieuse: « A qui doit appartenir la royauté, à celui qui a en main toute l'autorité du roi, ou à celui qui n'en a que le nom? »

Le pape Zacharie répondit : « Celui-là doit être roi qui en a la puissance. »

Saint Boniface avait habitué les Francs à consulter le pape sur certaines affaires de conscience, et l'on doit considérer cette décision du pape comme une réponse à une question faite antérieurement, comme un conseil qui indique le bien, et non pas comme une déposition en vertu d'une puissance accordée au pape sur la couronne. Les Francs se rassemblèrent donc pour ce sujet à Soissons, arrachèrent la couronne à Childéric III, le dernier Mérovingien, lui coupèrent sa longue chevelure, la marque de sa dignité de roi de France, et le condamnèrent à passer sa vie dans un couvent; alors Pepin, fils de Charles-Martel et petit-fils de Pepin d'Héristall, fut sacré roi des Francs, l'an 752, par l'archevêque Boniface, 266 ans après que Clovis eût, par sa victoire sur Syagrius dans ces mêmes plaines de Soissons, fondé la monarchie des Mérovingiens.

Pepin augmenta par son courage et sa sagesse la puissance de son peuple. Il fut sacré une deuxième fois par le pape, qui avait passé les Alpes pour venir demander son secours contre les Lombards (1). Plus tard, il passa lui-même en Italie, conquit sur le roi Atolphe la ville de Ravennes, qui appartenait avant aux empereurs grecs, et en fit cadeau au pape. Tel fut le commencement des États de l'Église.

Pepin mourut en 768, à l'âge de 54 ans, et les Francs pleurèrent sa mort comme s'il fût sorti de l'ancienne famille des rois. Il était petit de taille, mais très-fort. On raconte qu'assistant un jour à un combat de bêtes, comme on le plaisentait sur sa taille, il sauta dans l'arène, tira son épée, et d'un coup trancha la tête du lion. « Si je ne suis pas grand, dit-il, du moins mon bras est fort. »

Ses deux fils, Charles et Carloman, furent élus rois dans une assemblée générale des Francs, et se partagèrent l'empire également entre eux.

(1) C'est le premier exemple d'un pape qui quitte l'Italie, depuis la fondation de l'Église.

LE MOYEN AGE

JUSQU'A

LA RÉFORME.

TROISIÈME ÉPOQUE.

De Charlemagne à Henri 1er. 768-919.

Les grandes actions de Charlemagne font naître les écrivains.

1. Les annales et les chroniques, la plupart sorties de couvents ecclésiastiques, se multiplient et sont d'une grande utilité pour l'histoire de ce temps, bien que le plus souvent elles ne donnent que des dates chronologiques ; elles se trouvent dans le premier et le second volume de la grande édition des Sources de l'histoire d'Allemagne au moyen âge, dont nous avons déjà parlé, publiée par la société de Francfort.

2. Les plus importants ouvrages pour l'histoire de Charlemagne sont, sans contredit, les œuvres d'Eginhard, particulièrement ses Annales depuis 744 jusqu'à 829, et sa Vie de Charlemagne, parce qu'ils sont faits par un contemporain. Cette vie est faite sur le modèle qu'a donné Suétone, et bien écrite. Ces deux ouvrages servent de complément l'un à l'autre.

3. Théganus, archevêque de Trèves, qui mourut en 848, écrivit la vie de Louis le Débonnaire, *De Gestis Ludovici pii*; quoique non toujours impartial, il est plein de bonne foi.

4. *Vita Hludovici pii, auctore anonymo*, est le titre d'un ouvrage bien plus important, qui doit avoir été fait par un homme de la maison de l'empereur.

5. Un poëme élégiaque d'*Ermoldus Nigellus*, en l'honneur de Louis *in honorem Hludovici Cæsaris*, n'est pas moins intéressant.

6. Nithard, petit-fils de Charlemagne, mort en 858, raconte toutes les discussions de Louis avec ses fils, en quatre livres. Il se prononce pour Charles le Chauve.

7. Rimbert, archevêque de Hambourg, a fait la vie de Saint Anskarius. Il écrivait sous le règne de Louis le Germanique.

8. Annales et histoire des Saxons, par Rodolphe de Fulde; c'est le seul écrivain qui connût Tacite; il en donne plusieurs fragments traduits dans ses Peintures des Saxons.

9. Un moine de Saint-Galle, *monachus Sangallensis*, a fait en deux volumes (*De Gestis Carlomagni*) la Vie de Charlemagne et de son successeur, d'une manière toute particulière et souvent agréable, d'après les traditions et les dictons du peuple.

10. Abbon, moine de Saint-Germain, qui assista au siége de Paris par les Normands, en 885, a donné dans son histoire *De Bellis Parisiacis* une peinture très-vive de cet événement.

11. Le poëte saxon (900) a mis en vers tout ce que les

autres ont raconté de Charlemagne; il a de bonnes considérations, quoiqu'il ne puisse être considéré comme une source historique.

12. La chronique de l'abbé Régino (*Regnion*), qui va jusqu'à l'an 907, est particulièrement importante pour les derniers temps des Carlovingiens.

13. Les lettres des papes, des rois, des princes de ce temps sont pleines d'intérêt, principalement celles renfermées dans le *Codex Carolinus;* de même que les lettres d'Alcuin et ses œuvres, celles de *Servatus Lupus* (Saint-Loup), ami d'Eginhard et d'Hincmar, évêque de Reims.

14. Les Capitulaires des rois des Francs, rassemblés par Baluzius, sont, comme on le suppose facilement, la source principale de notre histoire.

—

Charlemagne. 768-814.

Charlemagne, comme tous les hommes extraordinaires qui ont paru dans l'histoire, a été jugé différemment et même contradictoirement par les historiens; car si quelques-uns l'ont vu comme le héros le plus sage de l'humanité, d'autres l'ont regardé comme un tyran avide de sang qui ne voulait que carnage et dévastation. Ce qu'il y a de certain, c'est que, sans cesse occupé d'expéditions militaires, il faisait passer et repasser ses innombrables armées d'un bout de son vaste empire à l'autre; c'est que la force de ses armes dompta quantité de peuples, les soumit à sa domination et changea ainsi toutes les institutions de l'Europe. Mais faut-il qu'à cause de ses actions extraordinaires, l'histoire le couvre d'éloges ou qu'elle l'accable de ses malédictions?

Celui qui ne sait se reporter au temps dans lequel arrivaient les faits dont il a le tableau sous les yeux, portera certainement un faux jugement sur un grand homme ou sur un grand événement. Dans les temps de lutte entre la barbarie et la civilisation, quand la Providence veut faire germer quelque chose de nouveau ou de plus grand des principes alors existants, et que le cours ordinaire et naturel des choses ne suffit pas pour obtenir ce but, elle a soin d'envoyer une puissance qui entraîne tout un siècle dans son développement, ou même le conduise au delà des limites, et de l'armer d'une âme d'autant plus audacieuse et d'une volonté d'autant plus forte, que le but qu'elle veut obtenir par son moyen est plus grand et plus difficile. Et parce qu'un tel génie ne peut suivre les routes ordinaires; parce que, peut-être, il foule aux pieds quelques humbles fleurs, tandis que ses regards sont fixés sur les hautes montagnes qui bornent l'horizon; parce que dans l'impétuosité des efforts qu'il doit faire pour exécuter, en une vie d'homme, ce qui demanderait des siècles, il a blessé, sans le savoir, le droit sacré de l'habitude; alors un esprit commun, qui aime le repos, pour qui la sainteté du droit est le fondement de la vie, se révolte contre cet instrument qui réunit tant de force, et le plus souvent son jugement est sévère et injuste. Cependant, qui ose reprocher au torrent de ne pas couler comme un ruisseau limpide, et d'entraîner dans sa course les rochers et les arbres qu'il déracine? Sans doute il a mission d'arracher les troncs morts et pourris, afin que de jeunes et nouvelles pousses soient à découvert et reçoivent la lumière bienfaisante du soleil.

Ce n'est pas que je veuille ici justifier la violence de ces fiers dominateurs, dont les actions sortent d'une source impure. Car l'homme est un être libre, lors même qu'il s'abandonne à la Providence comme un instrument pour servir à ses desseins sur le monde; ainsi la manière dont il fait cet abandon dépend de lui et sert pour sa justification ou sa condamnation. Par conséquent, il n'y a point à examiner si, pour ses grandes actions, des milliers de victimes l'ont maudit en versant leur sang sur les champs de bataille; tandis que d'autres, dans l'enthousiasme de la victoire, l'honoraient comme un dieu. Tout cela ne décide rien pour ses vertus, et tout dépend du but et de l'intention de ses grandes entreprises, si elles étaient basées sur un but honorable et généreux ou sur la satisfaction de son orgueil, de son ambition et de sa vanité; c'est-à-dire, pour me faire mieux comprendre par une comparaison, si, dans le miroir de son âme, a brillé la beauté et la dignité de la création, ou simplement l'orgueilleuse image de son être. Il faudrait donc reconnaître si la dignité de l'homme a été pour lui quelque chose de sacré, même dans les plus simples oc-

casions; ou si, méconnaissaut cette dignité, il a méprisé les hommes et oe les a considérés que comme des instruments pour arriver à son hut.

Telle doit être la règle qui nous guide daos nos jugemeots; afin que nous ne soyons pas entraînés à l'injustice, soit par l'éclat d'une puissancequi imposel'admiration sans bonté iutrinsèque, soit par la prévention que peut exciter un nom historique; car il est des pages qui ne sont écrites qu'avec du sang et des larmes.

L'Empire à l'avénement de Charles.

Pour connaltreles actions d'un grand homme sous leur vrai jour, il faut savoir dans quelles circonstances il a paru sur la scène, et par conséquent il devieot nécessaire de dooner un tableau du temps où Charles prit les rênes du gouvernemeut.

1. L'empire d'Orient ou l'empire grec subsistait encore, mais dans une étonnante confusion; c'était un mélange du temps passé avec les temps nouveaux; le luxe avec la disette, la prétentioo avec la faiblesse; de sorte que pendant mille ans son cxisteoce a été uoe énigme pour l'histoire du moude. Comment en effet comprendre qu'un royaume qui n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été par sa grandeur et sa domination; un royaume, qui, comme l'a si heureosement appelé un écrivaiu, n'était plus qu'un cadavre hien paré, a pu si longtemps se maintenir saos aueun principe intérieur de vie. Le changement des souverains était si fréqueot et leur position si incertaine, que dans Coostantinople aucuu titre n'était plus flatteur pour uu empereur que d'être appelé fils d'un empereur et d'être né dans la pourpre (porphyrogeoète). Car le trône, eu changeaut à chaque instant de famille, tombait souvent entre les mains d'un homme de basse uaissance, qui ne devait sou élévation qu'à ses crimes. Cet empire éloigné, hors de l'Europe, et d'ailleurs si faible, ne pouvait donc être pour Charlemagoe un objet de crainte ou de vénération. Ccpeodant, il vécut tout le temps en bonne intelligenee avee les empereurs, et ceux-ei, de leur côté, l'honoraieot de leurs députations et de leurs cadeaux. Car il importait beaucoup aux Grecs d'avoir son alliance. Ils avaient même pour dicton : Tiens le Franc pour ami, mais garde-toi de lui comme voisin.

2. Au commencement du règne de Charlemagne, l'Angleterre était encore partagée en divers États anglo-saxons, isolée du reste du monde et sans influence sur les peuples de la terre ferme. Cepeudant le nom de Charles y fut hientôt connu et respecté. Un de ses plus fidèles amis, Alcuin, était anglais; et il le chargea souvent d'écrire à ses princes pour les avertir de se réunir et de repousser vaillamment les attaques des Danois. Même les thanes, ou petits rois d'Écosse, ne l'appelaient pas autrement que leur maître.

3. Le nord de l'Europe était eneore peu connu. A la vérité, il nourrissait de très-braves guerriers, qui trouvaient dans leur propre pays le fer dont ils armaient leurs hras vigoureux, et qui, après le règoe de Charles, rendirent leur nom redoutable par leurs expéditions maritimes et leurs invasious sur les côtes européennes; mais ils étaient alors saus importance pour le royaume des Francs.

Cependant Charles voyait de loio de quels dangers ils menaçaient l'Europe. On raconte (1) qu'une fois, se trouvant dans une de ses villes maritimes (à Narbonne), il vit leurs vaisseaux qui s'approchaient des côtes; Charles seul, de son œil pénétrant, les reconnut pour des corsaires normauds à la constructiou de leurs vaisseaux et à leur rapidité, tandis que ceux qui étaient avec lui ne purent savoir qui ils étaient, parce qu'ils s'enfuirent à la hâte, quand ils apprirent que le grand empereur était eo personne dans ees parages. Alors il se retira tristement à une croisée, versa des larmes et ne répondit qu'au bout de quelques instants aux pressantes questions qu'on lui faisait : « Vous voulez connaître, hraves leudes, la cause de mes larmes : ee n'est pas la peur, vous le savez hieu; non, je sais que tant que je vivrai ils n'oseront rieu entreprendre sur ces eôtes, mais je pense avec peine aux maux qu'ils feront éprouver à mes successeurs. »

(1) Le moine de Saint-Gall, II, 22.

4. Dans la presqu'île ibérique, sauf un petit coin dans les montagnes, tout était soumis aux Arabes; mais leur zèle de religion s'était beaucoup attiédi et leur forces étaient ébranlées par leurs dissensions. Le grand-père de Charlemagne leur avait fait perdre la pensée de conquérir l'Europe, et ils n'étaient plus occupés que de leur affermissement dans l'Espagne. Cependant Charles ne devait pas voir avec indifférence sur ses frontières des ennemis du nom chrétien.

5. Quant à l'Italie, elle était partagée en trois dominations : celle des Lombards, dans la haute Italie et dans une partie de la basse Italie; celle des Grecs, dans la basse Italie et dans la Sicile; celle des Romains dans le centre de l'Italie. Rome même était sous un gouvernement mixte, dont l'autorité était partagée entre le pape, le sénat et le peuple; mais l'autorité pontificale gagnait tous les jours en considération. La suzeraineté de la ville était passée des empereurs grecs au roi de France, depuis que le pape Étienne, au nom du sénat et du peuple romain, avait donné, l'an 754, la dignité de patrice au roi Pepin et à ses enfants. — Il y avait entre les Romains et les Lombards une haine aigre et une inimitié irréconciliable : ce fut ce qui donna l'occasion au roi Charles de se mêler des affaires d'Italie. Il est vrai qu'il tenta de détruire l'ancienne rivalité qui existait aussi entre les Francs et les Lombards en épousant la fille de leur roi Didier; mais ce fut en vain. Le pape lui écrivit même à ce sujet : « Quelle folie pour un fils si distingué d'un grand roi de souiller sa noble origine de Français par une alliance avec la perfide et vile race des Lombards, qui ne peut même pas être comptée au nombre des nations, et qui certainement sort d'une souche de lépreux! Quelle société peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres, entre le croyant et l'infidèle? » Les Lombards rendaient aux Romains généreusement haine pour haine. Un de leurs évêques disait d'eux : « Sous le nom de Romain, nous comprenons tout ce qui est abject, peureux, avare, perfide, en un mot la réunion de tous les vices. » L'union de Charles avec la maison royale des Lombards ne fut pas de longue durée; dès la seconde année, soit par condescendance pour le pape qui s'opposait au mariage, soit pour d'autres raisons que nous ne connaissons pas, il renvoya sa fille à Didier, et nous verrons bientôt de plus grands motifs d'inimitié venir jeter la division entre eux.

6. Au sud-est des États de Charles, en Autriche et en Hongrie, étaient les Avares, peuple asiatique, venu de Mongolie, qui longtemps fit la guerre et pilla les richesses de l'empire d'Orient; alors il conservait soigneusement les trésors accumulés pendant deux siècles. Ils étaient amassés dans neuf lieux différents, entourés de remparts et de fossés qu'ils appelaient leurs cercles, et semblaient provoquer tous les peuples à venir en dépouiller des possesseurs qui savaient si mal en jouir.

7. Les Slaves et les Vénèdes, peuples grossiers et beaucoup moins favorisés de la nature que les Allemands occupaient le reste de la frontière d'Allemagne à l'est, et même le Holstein, le Mecklenbourg, le Brandebourg, la Poméranie, une partie de la Saxe, la Lusace, la Silésie, la Bohême et la Moravie. Dans le Holstein, c'étaient les Wagriens; dans le Mecklenbourg, les Obotrites; dans une partie du Brandebourg, les Wilzens; dans l'autre partie les Hevelles et les Uckers, les Poméraniens dans la province qui porte leur nom. Tous ces peuples étaient de race vénède : les peuples d'origine slave étaient les Sorbes, en Misnie; les Lusaciens, en Lusace; les Ezéchens, en Bohême; les Morévans, en Moravie.

8. Dans l'Allemagne proprement dite, Charles trouva des esprits pacifiques. Les races soumises aux Francs, Allemands, Bavarois et Thuringiens, s'étaient peu à peu accoutumées à la domination étrangère, qui du reste n'était pas dure et leur avait laissé leurs mœurs, leurs lois et leurs propriétés. Seulement, ils n'étaient plus, à l'exception des Bavarois, gouvernés comme anciennement par des ducs sortis de la famille régnante dans leur pays, mais suivant la constitution française, par des comtes nommés à vie. Ainsi il leur manquait un point central de réunion, et il n'y avait qu'en Bavière où l'ancien esprit d'indépendance vécût dans toute son énergie. Dans toutes ces provinces, les évêques étaient entièrement dévoués à la nouvelle famille des Carlovingiens.

Mais le premier peuple qui voulut résister à sa puissance, fut un peuple limitrophe au nord de l'Allemagne, les Saxons, peuple indomptable, dont la domination s'étendait de la mer Baltique jusqu'à la Thuringe, et de l'Elbe jusqu'au Rhin. Tandis que chez les Francs, l'antique constitution germanique avait déjà changé de bien des façons, et que des droits de noblesse avaient été usurpés par les gens de la suite du roi qui se substituèrent à la place des hommes libres, les Saxons suivaient encore les anciennes mœurs de leurs aïeux, ne reconnaissant point de chef commun. Chaque district avait le sien, et en temps de guerre servait sous le général que l'armée avait choisi. C'était un peuple d'hommes libres avec des villages indépendants. L'intérieur du pays était protégé par des forêts et des marais. Seulement, sur la Lippe, la Rhur, le Wéser, la Dimel et l'Elbe, étaient des forteresses établies pour défendre les frontières. Ils sacrifiaient encore aux dieux de leurs pères dans leurs forêts millénaires, tandis que tous les autres peuples germains avaient embrassé le christianisme ; on les accusait même d'immoler des victimes humaines. Les Francs se croyaient placés à une telle distance au-dessus d'eux par le christianisme et les autres institutions qu'ils possédaient, que leurs écrivains n'ont pas assez d'expressions pour faire connaître la rudesse et la barbarie des Saxons. Ils n'étaient cependant pas pour eux un voisinage aussi dangereux qu'incommode, parce que, suivant l'ancien usage des peuples germains, ils ne voulaient pas tant faire des conquêtes que des expéditions pour aller piller les contrées voisines. D'ailleurs une frontière bien gardée aurait été un rempart suffisant contre leurs attaques, de même que contre celles des Slaves et des Avares. Il est donc facile de juger, d'après ce que nous venons de dire, que Charles aurait bien pu, comme les Mérovingiens, jouir en paix de l'héritage qui lui avait été laissé, sans entreprendre de si grandes guerres. La France était assez forte, s'étendant des Pyrénées à l'embouchure du Rhin, et de la Manche jusqu'à l'Ens, en Autriche, pour n'avoir rien à craindre de ses voisins.

Mais le roi Charles n'était pas doué d'un caractère à jouir tranquillement de ses possessions : une force intérieure, une loi de nature lui commandait de courir à de nouvelles entreprises. Dans l'état actuel du monde, il fallait une puissance grande et imposante pour mettre un terme aux dévastations, qui sans cela auraient pu se prolonger un siècle encore.

Ainsi, loin de vouloir faire un crime à Charlemagne d'avoir cédé à l'impulsion de sa nature, nous ne voulons le juger que d'après les intentions qu'il a eues et les institutions qu'il a fondées. A-t-il été mu par une grande pensée, et son génie était-il capable de grandes idées? C'est ce que doit décider l'histoire de sa vie.

Guerres de Charlemagne.

A la mort de Carloman, arrivée en 771, après un règne de quelques années seulement conjointement avec son frère Charles, sa veuve et ses enfants, sans que nous sachions pour quelles raisons, se réfugièrent auprès de Didier, roi des Lombards, et les grands du pays soumis à Carloman demandèrent son frère pour leur roi.

Charles, devenu ainsi seul maître de tous les Francs, tint à Worms une grande diète aussitôt après (772). Là, représentant à l'assemblée les continuelles attaques qu'ils avaient à souffrir de la part des Saxons et le mérite qu'il y aurait de les ramener au christianisme, il fit déclarer par la nation même cette guerre qu'il voulait leur faire, la première et la plus longue que Charles ait entreprise ; car elle dura, quoique avec quelque interruption, jusqu'en l'année 803, c'est-à-dire 32 ans. Dans cet intervalle de 32 ans, il les vainquit souvent en rase campagne et les força de faire la paix ; mais à peine avait-il quitté leur pays pour se transporter à l'autre extrémité de ses États, qu'ils la rompaient, se soulevaient contre la domination qu'ils haïssaient, chassaient les Francs de leurs garnisons et faisaient même des incursions dans leur propre pays, jusqu'à ce que

Charles reparût et les contraignît de nouveau à la soumission.

La première expédition fut heureuse et courte ; il partit de Worms, traversa la Hesse jusqu'au Wéser et à la Dimel. Charles conquit Eresbourg, le lieu de refuge des Saxons, situé non loin du Wéser, dans un pays impénétrable et sur une montagne escarpée (c'est probablement là qu'est aujourd'hui Stadtberg ou Masberg, sur la Dimel), et détruisit la fameuse Irminsule, ou statue d'Arminius, l'objet le plus sacré du culte des Saxons, soit qu'ils aient fait un dieu de ce héros, soit qu'on ait honoré sa statue à l'égal de celle d'un dieu. Les Saxons signèrent la paix sur les bords du Wéser et donnèrent douze otages.

Charles vit avec plaisir qu'il avait conquis si promptement la paix, car une nouvelle guerre l'appelait en Italie. Didier, qui eu donnant asile à la veuve de Carloman, s'était déjà déclaré contre Charles, voulut forcer le pape Adrien à sacrer ses enfants comme rois de France, et sur son refus, il lui fit la guerre. Le pape demanda du secours à Charles ; celui-ci se met aussitôt en marche, escalade les Alpes, tourne les passages que les Lombards avaient occupés, et vient camper devant Pavie, en 774. Didier espérait pouvoir défendre sa capitale assez longtemps pour que la maladie et la disette forçassent les Français à lever le siége ; mais Charles n'était pas d'un caractère à se laisser facilement décourager. Son armée campa six mois devant Pavie ; et pendant ce temps, il alla passer les fêtes de Pâques à Rome, où il entra alors pour la première fois, et confirma la donation de son père Pepin. Quand il revint, il ne tarda pas à recevoir la reddition de Pavie, avec Didier, prisonnier, qu'il envoya en France au couvent de Corvey, où il mourut bientôt après. A sa mort, Charles se fit appeler roi des Lombards et couronner à Monza. Alors comme les Saxons avaient déjà recommencé les hostilités, il fit, en 775, une nouvelle campagne dans leur pays, après avoir tenu une diète à Duren. Il conquit Sigberg (1), il releva Eresbourg qu'ils avaient détruite, passa le Wéser et pénétra jusqu'à l'Oker ; reçut des otages des Saxons-Ostphaliens, et sur sa route pour revenir, ceux des Engerns, auprès de Buckebourg. Hassion, duc des Ostphaliens, et Brunon, le chef des Engerns, se firent baptiser.

Pendant ce temps-là, le Lombard Rotgaud, duc de Frioul, à qui il avait confié les passages des Alpes, comme à son vassal, ayant profité de son absence pour se révolter, Charles repassa en Italie en 776, et punit les coupables avant même qu'ils le crussent informé de leur révolte. Il voulait encore aller à Rome, quand un messager lui annonça une autre révolte des Saxons, qui avaient repris Eresbourg et assiégeaient Sigberg. Il revint en hâte, et malgré tous les abattis d'arbres qu'on avait faits pour l'arrêter, il pénétra jusqu'à Lippespring. Les Saxons se soumirent encore une fois et beaucoup d'entre eux promirent d'embrasser le christianisme et se firent baptiser ; il bâtit sur la Lippe une forteresse, à l'endroit où est aujourd'hui Lispstadt.

Dès l'année suivante, 777, Charles put tenir une diète à Paderborn, dans le pays des Saxons, où la plus grande partie du peuple lui jura fidélité, mais leur chef, l'audacieux Witikind, avait été chercher un asile chez les Normands, auprès de leur roi Siegfried. Ce fut à cette diète qu'il reçut les envoyés des gouverneurs arabes de Sarragosse et d'Huesca, qui venaient demander son secours contre leur roi Abderam. Il crut qu'il aurait été indigne de lui de renvoyer sans secours ceux qui venaient se mettre sous sa protection ; d'ailleurs ces infidèles, qui étaient entrés en Europe, étaient ses ennemis les plus odieux. Il passa donc en Espagne dès l'année suivante, 778, et les petits princes chrétiens qui s'étaient maintenus indépendants des Maures dans les montagnes de la Navarre se joignirent à lui. Il conquit Pampelune, Sarragosse, Barcelonne et Gironne. Tout le pays jusqu'à l'Ebre se soumit, et depuis lors fut réuni à son empire sous le nom de Marche d'Espagne. Il était pour les princes chrétiens d'Espagne une garantie contre les Maures.

A son retour de l'Espagne, lorsque, comme on l'a si poétiquement raconté, son armée, semblable à un énorme serpent d'airain, se dé-

(1) Ce n'est pas Sigeberg sur la Sieg ; mais Sigberg sur les montagnes de Syberg, près du confluent de la Lenne et de la Ruhr.

roulait à travers les rochers escarpés des Pyrénées et les sentiers étroits et couverts de bois, son arrière-garde, séparée du corps d'armée principal, tomba dans une embuscade des Gascons, et se laissa entrainer par la trahison de Lupus, duc des Gascons, dans les fondrières de Roncevaux. Les Francs, surchargés par leurs armes, ne purent pas se défendre, et ils furent tous massacrés avec leur chef, le duc de Rutland, comte de la Manche; c'est le fameux chevalier Rolland, qui plus tard fut, comme le roi Charles, tant de fois célébré dans les dictons et les chansons de toute l'Europe.

Cependant les Saxons, suivant leur habitude, avaient de nouveau pris les armes pendant que le roi était si loin d'eux, et conduits par Witikind, ils tombèrent sur le territoire des Francs et le dévastèrent avec le feu et la flamme jusqu'à Deuz, en face de Cologne. Mais cette révolte, comme toutes les autres des Saxons, n'était point une guerre du peuple et des pères de famille rangés sous les drapeaux : ce n'étaient que quelques chefs avec leur suite qui ne se croyaient pas tenus par les traités. Charles revint chasser les ennemis au fond de leur pays, et avant la fin de l'année 780, il bâtissait déjà des forteresses sur l'Elbe, pour les tenir en échec; alors il se crut assez assuré de ce côté pour faire un voyage à Rome (781), afin de faire sacrer par le pape, son fils Pepin, roi d'Italie, et Louis, roi d'Aquitaine (sud de la France).

Les Saxons s'étaient tenus tranquilles à la vérité, pendant tout ce temps-là; mais le souvenir de leur ancienne liberté était encore plein de vie au fond de leurs cœurs, et le christianisme, qui leur avait été imposé par l'épée d'un voisin qu'ils détestaient, ne pouvait avoir aucune influence auprès d'eux. Ils ne pouvaient soutenir que des hommes de cœur comme eux ne pussent venger leurs injures ni vivre sous un ciel à eux; ils trouvaient également très-onéreuse la dîme qu'ils étaient obligés de payer pour l'Église. Quand donc Witikind revint et se mit à leur tête, ils crurent avoir trouvé l'occasion la plus favorable pour secouer leur joug; et de même qu'autrefois, quand ils écrasèrent l'armée de Varus dans la forêt de Teutobourg, ils surprirent dans le bois de Sundel, sur le Wéser, les généraux francs, Geilon et Adalgis, lorsqu'ils avançaient contre les Sorbes, peuple de pillards qui habitait sur la Saale, et ils les massacrèrent avec une grande partie de leur armée. Cette dernière action excita toute la colère du roi, qui d'ailleurs était ennuyé au plus haut degré de ces révoltes continuelles. Aussi se hâtant de repasser dans leur pays, il le dévasta en long et en large, et pour frapper ce peuple de terreur par un exemple, et en même temps pour venger son armée massacrée par trahison, il fit décapiter 4,500 Saxons à Verden, sur l'Aller; tache qui dans l'histoire ne peut être justifiée, mais qui sera facilement excusée si l'on considère la rapidité et la barbarie de la justice de cette époque, et d'un autre côté l'extrême exaspération du roi.

Par suite de cet acte de rigueur, Charles vit, en 783, toute la Saxe se lever avec plus de fureur et d'unanimité que jamais, sous la conduite de Witikind et d'Alboin. Il y eut deux grandes batailles, l'une à Tietmelle, aujourd'hui Detmold, et l'autre sur la Hase, dans l'Osnabruck. La première ne décida rien; mais la deuxième fut si malheureuse pour les Saxons que Charles put alors pénétrer jusqu'à l'Elbe, et s'affermir si solidement dans sa conquête, que cette année-ci et la suivante, il vint passer ses quartiers d'hiver avec sa femme et ses enfants à Eresbourg. Witikind et Alboin, voyant que le ciel avait décidé du sort de leur patrie et qu'une plus grande résistance serait tout à fait inutile, promirent au roi de se soumettre à sa puissance, firent serment de venir eux-mêmes en France, de se rendre au christianisme et de demander le baptême; ils tinrent parole. Ils arrivèrent à Attigny l'an 785, et Charles lui-même fut parrain du duc saxon Witikind et de sa femme Gera.

Depuis ce temps, la Saxe fut plus tranquille; elle se soumit aux institutions des Francs et sembla recevoir plus volontiers le christianisme. Charles, pour en aider de plus en plus le développement, fonda successivement plusieurs évêchés et séminaires, qui devaient répandre autour d'eux la lumière, savoir : à Minden, 780; à Osnabruck, 783; à Verden, 786; à Brême, 788; à Paderborn, 795; à Halberstadt; à Elze (il fut transporté à Hildesheim, en 822

et à Munster en 805) (1). Cependant le levain de dissension n'était pas complétement détruit; il existait toujours de petites contestations, et bientôt nous aurons occasion d'en remarquer une plus grave.

Mais auparavant Charles eut à soutenir une guerre avec le duc Thassilon de Bavière, descendant de l'ancienne famille des Agilolfes. On avait plusieurs griefs contre lui ; d'abord il n'avait envoyé aucun secours à Pepin non plus qu'à Charles, quoique leur vassal; et de plus on l'accusait alors d'avoir excité les Avares et les Hongrois à faire la guerre au roi. Sa femme Luitberge, fille de Didier, roi lombard, était aussi elle-même entrée dans les projets de son mari. Thassilon fut condamné à mort par les grands réunis à la diète d'Ingelheim (788); mais gracié par Charles, il fut suivant son désir enfermé dans un couvent avec son fils Théodore. La Bavière fut donc alors gouvernée tout à fait, d'après les institutions des Francs, par un comte nommé par le roi; et l'évêché de Salzbourg fut érigé en archevêché de Bavière.

Dans l'année 787, le Lombard Arechis, duc de Bénévent dans le sud de l'Italie, se soumit et reconnut la suzeraineté du roi pour son duché, qui comprenait toutes ces belles contrées depuis Naples jusqu'à Brindes. Il stipula comme condition qu'il ne serait point forcé de venir en Allemagne et de paraître devant le roi, et ce fut ainsi réglé. Il reçut à Salerne les envoyés de Charles. Son armée entourait le palais; sa jeune noblesse, le faucon sur le poing, bordait les vastes escaliers des appartements, les principaux de la ville remplissaient la salle, et les magistrats étaient en grand costume. Le duc, qui était assis sur un trône d'or, se leva et promit fidélité au roi, de garder la paix et de remplir les devoirs d'un bon vassal, jusqu'à une lieue au delà de Bénévent.

Ensuite Charles forma le projet d'aller chez les Avares, en Autriche et en Hongrie, se venger de leurs précédentes incursions; sans doute aussi qu'il n'était pas indifférent à l'appât que présentaient toutes les dépouilles de l'empire, accumulées dans l'intérieur de leur pays. Il partit en 791; les Francs marchaient au sud du Danube, les Saxons et les Frisons, qui étaient tenus désormais de fournir des troupes lorsque l'on convoquait le ban de l'armée, marchaient au nord du Danube, et sa flotte suivait en même temps sur le fleuve. Cet appareil seul frappa les Avares de tant d'effroi qu'ils prirent aussitôt la fuite, abandonnant à l'ennemi leurs trésors et un butin immense. Charles soumit à sa domination tout le pays jusqu'à la Raab.

L'année suivante, il ne fit contre eux que de petites expéditions, pendant que son armée était occupée à creuser, dans le sud de l'Allemagne, un canal qui devait faire communiquer le Rednitz avec l'Altmuhl, et par conséquent le Mein et le Rhin avec le Danube. Ouvrage d'un grand avenir, et bien important pour le commerce, auquel il aurait ouvert une communication de la mer du Nord à la mer Noire; car les marchandises de l'Orient auraient été prises dans leurs magasins, à Constantinople, et seraient parvenues par ce chemin jusque dans l'intérieur des États de Charles. Mais la mauvaise saison, les obstacles du terrain, et par-dessus tout l'incapacité des entrepreneurs, qui ne pouvaient se débarrasser de l'eau dans les endroits où ils avaient creusé, ni affermir assez les côtés du canal pour les empêcher de se dégrader, en empêchèrent l'exécution. Cependant, s'il ne poursuivit par ses attaques contre les Avares et ne s'ouvrit pas un chemin jusqu'à Constantinople, il ne fut arrêté que par une nouvelle révolte des Saxons. Ils trouvaient extrêmement dur d'être obligés de suivre Charles dans ses longues expéditions lointaines qu'ils ne connaissaient pas et n'aimaient pas parce qu'elles duraient trop longtemps. Ils refusèrent donc le service et en détournèrent aussi les Frisons. Ainsi Charles se vit encore obligé de faire plusieurs guerres dans leur pays de 793 à 797, et il poussa jusqu'à l'Océan, entre l'Elbe et le Wéser. La guerre contre les Avares n'en était pas moins poursuivie avec succès par ses généraux, jusqu'à l'année 796, que la ville de leur *chagan* ou chef, le point

(1) Les dates que nous venons de donner sont celles qu'on trouve partout; cependant elles sont, en partie du moins, contestées.

central de leur territoire, avec toutes les richesses qu'elle contenait, fut pilléeet dévastée; et le pays lui-même, abandonné par ses habitants, fut occupé par les Allemands, surtout par des Bavarois, et forma un nouveau Margraviat.

Enfin l'an 803 fut signée une paix solide et pour toujours avec les Saxons, à Selz ou Salt, dans le Wurzbourg. Is renoncèrent à l'idolâtrie et se réunirent tout à fait à l'empire franc, sous la condition de couserver leur liberté et leurs lois comme les Allemands et les Bavarois, quoique gouvernés par des comtes et des envoyés nommés par le roi. C'était donc de la part des Saxons plutôt une espèce de convention avec le roi qu'une soumission, et d'ailleurs l'opiniâtretéqu'ils avaient mise dans cette lutte méritait certainement un résultat aussi glorieux. Mais il ne faut pas moins admirer la persévérance de Charles; car s'il avait l'avantage du nombre et do la science militaire, les Saxons avaient aussi pour eux, comme autrefois avec les Romains, les avantages du terrain, leurs bois et leurs marais. Charles, pour s'assurer la paix, en transplanta environ 10,000 des bords de l'Elbe et de la mer du Nord dans l'intérieur du pays des Francs, comme fermiers du roi; et c'est probablement de cette transplantation que sont venus les noms de Saxenhausen, qui n'est séparé de Francfort que par le Mein, Saxenheim et Saxenflur, en Franconie. Il abandonna aux Vénèdes Obotrites, ses alliés, qui occupaient le Mecklembourg, les contrées de l'Elbe devenues désertes et particulièrement les trois districts de Dithmarse, Stormarn et Holstein.

—

Empire de Charlemagne.

Si nous reportons nos regards en arrière sur cette époque de guerre, sur ces trente premières années du règne de Charles, nous aurons avant tout à arrêter notre admiration sur la célérité avec laquelle il passe aussi vite que la foudre de la Saxe en Italie, revient au Wéser et parcourt encore deux fois le même chemin pour passer en Espagne, de l'Èbre à l'Elbe, courir ensuite en Hongrie sur les bords de la Raab et revenir dans ses États; mais nous admirerons aussi comment, partout où il arrive, sa présence décide la bataille. Cette hardiesse et cette promptitude dans sa pensée, sa résolution et l'exécution; cette auréole de grandeur attachée à sa personne qui partout imposait la soumission et que personne n'a osé lui contester; voilà des caractères qui signalent le héros. Mais ce qu'il faut surtout admirer, c'est que s'il a entraîné son peuple dans des guerres interminables avec toute l'Europe, ce ne fut point par amour de la guerre et des conquêtes, ou pour la vaine satisfaction de son amour-propre; mais ce fut pour suivre une grande pensée à laquelle il croyait pouvoir faire de grands sacrifices.

En effet, le but que le grand Théodoric avait déjà eu dans l'esprit, comme par pressentiment d'une époque à venir, et qu'il ne put obtenir de son temps, c'est-à-dire la réuniou de tous les peuples germains devenus chrétiens en une seule nation, Charlemagne l'accomplit; nou pas à la vérité de la manière que Théodoric l'avait conçue, par la douce puissance de la parole et de la conviction, car elle n'aurait jamais amené ce résultat; mais à la manière qui convenait à son peuple et à son époque, par la terreur des armes. Ainsi on ne peut donc pas même lui reprocher d'avoir fait la guerre trop facilement et plus qu'il n'était nécessaire pour arriver à son but.

Les belles contrées du Rhin devaient naturellement être le point central de ce grand empire germanique, et il en établit le siége à Ingelheim, près Mayence, à Aix-la-Chapelle et à Nimègue. Il aurait sans doute trouvé des contrées plus riches et plus attrayantes dans l'Italie; mais son âme, fidèle au sol de la patrie, y était attachée, et le préférait aux plus beaux pays de la terre. Ce grand fleuve d'ailleurs, qui partageait le territoire soumis à sa puissance en deux parties égales, en était comme l'artère principale qui portait la vie à toutes les autres parties; tel était aussi le but de ce canal qui devait mettre le Rhin en communication avec le Danube.

Cependant, pour l'exécution de ce plan, il

devenait nécessaire qu'il étendît ses conquêtes vers le nord et le nord-est de l'Allemagne, où la Saxe avait d'ailleurs une population trop remuante pour qu'il pût vivre en paix avec elle. Du reste, cette guerre contre les Saxons avait encore un autre motif, au moins aussi puissant; c'était particulièrement une guerre de religion, entreprise pour la gloire et la propagation de la croyance chrétienne.

Charles était proprement le champion de l'Église et peut-être le modèle des chevaliers du moyen âge. Il est vrai que le christianisme ne peut et ne doit pas être répandu par le fer et le feu, et que Charles put même apprendre combien peu durable était la conversion de gens qu'on faisait entrer par centaines dans le fleuve pour verser sur eux l'eau du baptême; mais il suivit encore en cela moins sa propre pensée que le caractère de son peuple, qui lui-même avait été entraîné tout d'un coup par une impulsion extraordinaire, survenue dans le tumulte du combat.

Mais à lui la gloire d'avoir connu et prisé le vrai moyen d'allumer le flambeau de la foi; car en même temps qu'il établit en Saxe des convents, des églises, des évêchés, qui devaient faire rayonner autour d'eux l'instruction *pour les ignorants* et confirmer *les forts*, il fit aussi élever avec beaucoup de zèle de jeunes Saxons et d'autres jeunes gens qu'il avait reçus comme otages, afin qu'ils pussent instruire et catéchiser leurs peuples. Sa pensée obtint en effet le succès le plus complet; de sorte que ce peuple saxon, qui avait montré tant de résistance contre le christianisme, fut bientôt animé pour lui du zèle le plus ardent.

Charles Empereur romain. 800.

Le fidèle ami de Charles, le pape Adrien, mourut en 795. Charles le pleura comme un père, et fit placer sur sa tombe une inscription qui exprime toute sa vénération. Son successeur, Léon III, maltraité dans une révolte des Romains, chercha protection auprès du roi Charles. Ce prince le reçut en grande pompe à Paderborn (1) (799), où une foule presque incroyable s'était réunie dans le plus profond respect pour le voir. Charles lui promit de venir lui-même à Rome et de punir les rebelles, ce qu'il fit en l'an 800. Dans cette même année, Charles célébra les fêtes de Noël dans l'église de Saint-Pierre, à Rome. Cette capitale du monde chrétien se trouvait alors remplie d'une foule de peuple venue de toutes les parties de l'Occident, et les églises étaient encombrées par la multitude. Après la grand'messe, quand Charles était à genoux devant l'autel, tout à coup le pape Léon apporta la couronne impériale et la lui mit sur la tête, et tout le peuple s'écria : « Vive Charles-Auguste, couronné de Dieu! grand et pacifique empereur des Romains! Qu'il vive longtemps et toujours victorieux! » — En même temps le pape se mit à genoux devant lui.

Ainsi, 324 ans après que la dignité impériale avait disparu en la personne de Romulus Augustule, elle fut renouvelée par Charlemagne, qui était déjà, en qualité de patrice, grand protecteur de Rome. Il mit une telle importance à ce couronnement, que tous ses sujets depuis l'âge de douze ans durent lui prêter de nouveaux serments de soumission. Or, sa domination s'étendait alors dans l'Italie, en France, en Catalogne, dans les îles Baléares, et de l'autre côté jusqu'à la mer du Nord, jusqu'à l'Elbe, aux montagnes de Bohême, et jusqu'à la Raab et aux montagnes de la Croatie, par conséquent sur la plus grande partie de l'ancien empire romain.

Cette solennité compléta ce que Charles avait à faire pour l'accomplissement du grand œuvre qu'il avait projeté. Toute la chrétienté en Europe se trouvait réunie en un seul corps, excepté l'Angleterre, et Charles en avait été couronné chef temporel sous l'ancien nom d'empereur romain. Il était donc à ce titre le bouclier de l'Église et le dispensateur de la justice et de la paix en Europe; et sous sa puissante protection, les germes de la vie nouvelle et des nouvelles institutions qui avaient été semées par

(1) Le pape Léon consacra, à Paderborn, un autel de saint Étienne, que l'on peut encore trouver dans les voûtes, sous le chœur de la cathédrale.

le christianisme, pouvaient se développer désormais sans être arrêtés par cet esprit de guerre qui désolait les peuples dans le siècle précédent. Telle fut la grande pensée qui a présidé à la restauration de cette dignité impériale, telle que Théodoric l'avait conçue, et telle que les plus nobles et les plus grands empereurs allemands l'ont nourrie dans leur cœur. L'empire de Charlemagne n'était donc point une monarchie universelle, comme on a voulu l'appeler d'un nouveau nom; ce n'était point un empire dans lequel tous les peuples et les pays qu'il pouvait atteindre étaient dépendants d'une seule et unique volonté, et resserrés dans un tout hétéroclite, soumis aux mêmes lois, aux mêmes mœurs, au même langage. Charles n'avait point un pareil but; il respecta dans chaque peuple ses institutions et ses lois, qui toujours reposent sur d'anciens usages et coutumes, aussi bien que ses mœurs et son langage; parce qu'il savait qu'on ne pouvait le forcer à se défaire de tous ces caractères de sa nationalité sans le blesser au vif. Il était même si loin de penser à un empire gouverné par une volonté unique, mu par son seul caprice, que de son vivant, en 806, il partagea, à Dietenhofen, ses États entre ses enfants. Pépin eut l'Italie, Louis l'Aquitaine, et Charles tout le reste, c'est-à-dire la plus grande partie de l'Allemagne; mais ils devaient, eux et leurs descendants, se regarder comme les membres d'une même famille, se soumettre fraternellement à la direction de l'empereur, comme à son chef, et habituer leurs peuples à l'union. C'est ainsi que son âme était, pour ainsi dire, pleine du bien-être de l'humanité; et l'Europe aurait pu de très-bonne heure devenir florissante, si quelque émanation de son génie avait pu se communiquer à ses descendants.

—

Mort de l'Empereur Charles. 814.

Charles put voir de ses propres yeux ses plans s'écrouler d'eux-mêmes. Les deux plus capables de ses enfants, Charles et Pepin, moururent à peu de distance l'un de l'autre, avant leur père; et Louis, le plus faible, resta seul. Charles, l'aîné, avait déjà fait de l'autre côté de l'Elbe d'heureuses expéditions contre les Sorbes; et pour protéger la frontière contre eux, il avait fondé Magdebourg et Halle. Ce malheureux père avait donc mis sur ce fils ses plus belles espérances; mais il ne devait pas les emporter au tombeau.

Quand Charles sentit sa fin approcher, il fit venir auprès de lui son fils Louis, à Aix-la-Chapelle, et lui représenta, un jour de dimanche, dans l'église, tous les devoirs d'un bon prince; puis, Louis prit lui-même la couronne d'or qui était sur l'autel, la plaça sur sa tête, et fut ainsi couronné roi de tous les Francs.

Cependant l'activité du vieil empereur ne pouvait jamais s'épuiser; il tenait des diètes et des conciles et réglait toutes les affaires de l'État. Au mois de janvier 814, il fut pris d'une fièvre à laquelle se joignit un point de côté. Charles, qui jusqu'aux dernières années de sa vie n'avait jamais été malade et était ennemi de la médecine, voulut recourir à son moyen habituel pour se guérir, à la diète; mais déjà son corps était trop affaibli. Le matin du huitième jour, sur les cinq heures, sentant les approches de la mort, il souleva sa main droite avec effort, fit le signe de la croix sur son front, sur sa poitrine et sur ses pieds; puis étendant encore une fois les mains, il les joignit ensuite sur sa poitrine, ferma les yeux et rendit l'âme, en disant à voix basse: « *In manus tuas, Domine*..., Seigneur, je remets mon âme entre tes mains. » Il mourut à 72 ans, après 46 ans de règne.

Le jour de sa mort, le corps de l'empereur fut solennellement lavé, paré, frotté d'huile et porté dans le caveau de l'église qu'il avait bâtie, tandis que tout son peuple était dans le plus grand deuil. On le plaça avec tous ses ornements impériaux, un livre d'évangiles en or sur les genoux, un morceau de la vraie croix sur la tête, et une besace de pèlerin en or attachée autour des reins; il se tenait droit dans un fauteuil d'or; le caveau était rempli d'encens, d'aromates, de baume, et de quantité de choses précieuses, puis il fut fermé et scellé.

La vénération pour l'empereur était si générale dans tous ses États, et tous les esprits

étaient tellement occupés de lui, que tout co qui arrivait d'extraordinaire et d'inattendu dans les dernières années de sa vie semblait à leurs yeux se rapporter à sa mort. Sou biographe Eginhard nons en donue de nombrcux témoignages. Les trois années qui suivirent sa mort, il y cut des éclipses de soleil et dc lune; le péristyle que Charles avait fait élever avec la plus grande peine, et qui condnisait du palais à la cathédrale, fut ébranlé jusque dans ses fondements et s'écroula tout à coup. Plus tard, le pont de bois jeté sur le Rhin, près de Mayence, avec le plus grand art, qui avait demandé dix ans à construire et semblait devoir durer une éternité, fut en trois heures dévoré tout entier par les flammes. L'empereur même, dans sa dernière expédition contre Godfried, roi des Danois, une fois qu'il s'était levé avant le soleil, vit tout d'un coup un feu brillant sillonner le ciel par un temps serein, et passer de droite à gauche à travers les airs; au même moment son cheval se cabra et le jeta si violemment à terre que les agrafes de son manteau en furent brisées et son baudrier rompu; en sorte que ses gens, qui accoururent à son secours, le relevèrent sans manteau et sans armes. En outre, il y eut à Aix un grand tremblement de terre et nn craquement extraordinalre des boiscries de la chambre qu'il oecupait, ct bien d'autres signes que ses amis, les lcudes, voyaicnt avec inquiétude et souci; tandis que l'empereur, dit Eginhard, regardait tous ces prodiges de sang-froid, comme s'il ne devait rien en résulter pour lui.

Portrait de Charlemagne.

Comme nous devons désirer connaître cet homme extraordinaire qui emporte notre admiration, on apprendra avec plaisir qnelques détails sur l'enveloppe physique de ce pnissant génie; comment ses ycux réflétalent avec vérité tout son intérieur; comment son front et sa physionomie présentaient un tableau de la grandeur et du calme de ses pensées on de leur violente agitation; comment enfin tout son corps avait une expression vivante de l'énergie et de la majesté de son âme. Eginhart, l'ami de Charles, qui fut élcvé dans son palais comme un enfant adoptif, nous donne de cet empereur une charmante description, dictée par la reconnaissance.

« Le roi Charles, dit-il, était gros, fort et grand (il avait sept de nos pieds en hauteur) (1); sa tête était ronde et ses ycux grands et animés, son nez plutôt grand que court, ses cheveux hlancs et magnifiques; son visage gai et sereln donnait à tout son extérieur un air de dignité et d'aménité. Son pas était assuré ct son maintien avait quelque chose de mâle. Conformément aux mœurs de son peuple, il s'exerçait tous les jours à monter à cheval et à chasser; et il était si adroit à nager, que personne ne peut être mis au-dessus de lui dans cet exercice.

» Il jouit constamment d'une bonne santé, excepté dans les quatre dernières années de sa vie, qu'il fut pris par des fièvres presque continuelles, au point qu'll pouvait à peine se soutenir sur ses pieds; et dans leurs accès, il se conduisait plutôt d'après ses propres ldées quo d'après le conseil des médecins, qu'il n'écoutait pas avec plaisir, parce qu'ils lui conseillaient de se priver dans les repas du rôti, qn'il croyait justement le mets le plus convenable; du reste, il était de la plus grande sobriété pour le manger, et surtout pour les boissons; il ne pouvait souffrir l'ivresse dans les autres, et par conséquent il est inutile de dire qu'il l'avait en horreur pour lui et les gens de sa cour. Le service de sa tahle était habituellement de quatre plats, outre le rôti que les ebasseurs avaient coutume de mettre eux-mêmes à la hroche, et qu'il préférait à tout autre mets. Pendant le repas, il aimait à entendre de la musique on une lecture, particulièrement d'bistoires et d'actions héroïques. Il lisait aussi avec plaisir les livres de saint Augustin, principalement ceux des attributs de Dieu.

(1) On conserve encore un bâton ou une lance de fer qui marquait la grandeur de Charles; elle a six pieds, trois pouces, mesure rhénane. (Notre pied est un peu plus grand que le pied du Rhin.)

» Il avait coutume en été de manger quelque fruit après le dîner, de boire, puis de quitter son habit et sa chaussure comme pour la nuit, et de reposer ainsi deux ou trois heures. La nuit, au contraire, il était agité, il se réveillait quatre ou cinq fois, et même il se levait et interrompait ainsi son sommeil. A son lever, non-seulement il recevait ses amis, mais toutes les fois que le comte du palais lui signalait une contestation qui ne pouvait se terminer sans son jugement, il faisait introduire les contestants, examinait l'affaire et prononçait son arrêt.

» Son habillement était celui du pays, et différait peu de celui du peuple. Il portait sur son corps une chemise de laine, par-dessus un juste-au-corps bordé de soie, et une longue culotte en hiver; pour garantir ses épaules et sa poitrine, il avait une veste de peaux de loutre et un manteau. Il était toujours ceint d'une épée dont la poignée et le baudrier étaient en or ou en argent, et même quelquefois ornés de pierres précieuses; cependant ce n'était guère que pour les jours de fête, ou lorsqu'il avait à sa cour les envoyés d'un peuple étranger. Alors il prenait volontiers des habits brodés en or et son diadème enrichi d'or et de pierreries. Tout costume étranger, même le plus beau, lui déplaisait, et il ne voulut jamais s'en revêtir; si ce n'est qu'une fois, à Rome, pour satisfaire au désir du pape Adrien, et une deuxième fois, par condescendance pour son successeur Léon, il revêtit une longue tunique traînante et un long manteau, et prit des souliers comme en portaient les Romains.

» Le roi Charles avait une très-facile élocution; les mots affluaient en abondance, et tout ce qu'il voulait exprimer, il l'énonçait très-clairement. Il ne se contenta pas de sa langue maternelle, mais il s'occupa aussi avec soin d'apprendre des langues étrangères; entre autres la langue latine, qu'il possédait si bien qu'il la parlait comme sa langue maternelle. Quant au grec, il le comprenait mieux qu'il ne le parlait; il était si instruit qu'il aurait pu lui-même instruire les autres. Il encourageait avec zèle les arts libéraux, honorait et récompensait avec distinction ceux qui les enseignaient. Pour l'étude de la grammaire, son maître était le vieux diacre Pierre de Pise; pour les autres sciences, c'était Alhin, surnommé Alcuin, qui était venu de la Grande-Bretagne, mais Saxon d'origine, homme d'une érudition universelle, avec lequel il s'occupa beaucoup d'astronomie. Il essaya aussi d'écrire, et il avait coutume de placer pour cela une petite table à côté de son lit et du papier sous son oreiller, afin de s'exercer à former des lettres quand il avait un moment de loisir. Cependant il ne réussissait pas très-bien dans ce genre d'exercice qu'il avait commencé trop tard.

» Un témoignage de son amour pour les arts comme de sa grande piété, c'est la superbe cathédrale qu'il fit bâtir à Aix, et qu'il décora avec l'or et l'argent pour les sculptures. Les fenêtres, les grilles et les portes étaient en fer massif, et il fit venir de Rome et de Ravennes les statues et les pierres de marbre employées dans sa construction, parce qu'il n'en trouvait pas ailleurs (1). Sa piété se fait encore remarquer dans la commisération qu'il avait pour les malheureux, et les pieux cadeaux qu'il fit passer de l'autre côté des mers, lorsqu'il apprit que des chrétiens y étaient dans le malheur. Ce fut aussi principalement dans ces sentiments qu'il rechercha l'amitié du prince qui régnait en Orient, afin d'obtenir quelque adoucissement pour les chrétiens qui vivaient sous son sceptre. Il entretint donc une cordiale amitié avec Aaron, roi des Perses, calife de Bagdad (*Haroun al Raschid*), qui était maître de presque tout l'Orient, les Indes exceptées. Aussi, quand il envoya des présents au tombeau de Notre-Seigneur, non-seulement Haroun reçut les envoyés avec distinction, mais quand ils revinrent dans leur patrie, il fit partir avec eux ceux qu'il chargeait d'offrir de sa part à l'empereur Charles des étoffes, des épices et d'autres choses précieuses qui n'appartenaient qu'à l'Orient; de même qu'il lui avait envoyé quelques années auparavant le seul éléphant qu'il possédât alors. »

Nous savons par un autre historien que cet éléphant s'appelait Abulabaz (*le dévastateur*), qu'il

(1) Cette église de Notre-Dame et le palais impérial sont les premiers grands monuments d'un prince allemand dont nous sachions l'origine.

était un objet d'admiration pour tout le monde, à cause de sa grandeur étonnante et parce qu'on n'en avait jamais vu; enfin qu'il était particulièrement le favori de Charles. Il se trouvait encore parmi les présents une tente très-précieuse et une horloge en fil de laiton, travaillée avec un art étonnant, dans laquelle l'aiguille, mue par de l'eau, parcourait douze heures; et quand chaque heure était achevée, une petite boule d'airain, tombant dans un plateau d'airain placé au-dessous, marquait ainsi les heures, et aussitôt des cavaliers en nombre égal à celui des heures sortaient par autant de fenêtres; ouvrage certainement d'un très-grand art pour ce temps-là. Charles, pour répondre à ce prince, envoya des chevaux espagnols et des mulets, des manteaux de Frise très-rares en Orient et surtout très-estimés. Il ajouta en outre des chiens d'une vélocité et d'une férocité toute particulière pour chasser le lion ou le tigre.

Nous avons déjà raconté plus haut comment l'empereur de Constantinople et les rois d'Angleterre et d'Écosse s'efforçaient d'entretenir avec lui des rapports d'amitié, et l'entouraient des marques de leur considération. De sorte qu'on voit sa gloire briller partout, dans les récits de ceux qui l'approchaient, comme dans les marques de vénération que lui accordaient les peuples éloignés. C'est donc avec raison que Nithard, son petit-fils, qui a décrit les guerres de Louis le Débonnaire, a dit de lui : « Charles, si justement appelé le Grand par tous les peuples, était par sa sagesse et sa vertu tant au-dessus des autres hommes de son temps, qu'il parut à tous également terrible et digne d'amour, comme aussi digne de leur admiration. »

L'âge suivant, tout rempli de vénération pour lui, rehaussa encore son portrait dans ses chansons et ses dictons, et l'on en a fait une espèce de géant. Tel est, par exemple, le tableau d'une légende allemande : — « L'empereur Charles était un homme beau, grand, fort, avec de gros bras et de grosses jambes; sa figure était longue d'un empan et demi, et sa barbe d'un pied. Il avait un tel feu dans les yeux que l'on ne pouvait le fixer sans être effrayé, et telle était sa force qu'il pouvait prendre un homme armé d'une main et le mettre sur sa tête. »

Une vieille chronique dit encore, au sujet de son expédition contre Didier : « Quand le roi lombard, du haut de sa tour de Pavie, considérait tout autour de lui l'armée des Francs qui l'assiégeaient, et cherchait le roi Charles, celui-ci parut bientôt sur son cheval de bataille, dont l'air et la couleur auraient fait croire qu'il était de fer; un casque d'airain sur la tête, des brassards et des cuissards de fer, une éclatante cuirasse qui protégeait sa poitrine et ses larges épaules, une lance de fer qu'il tenait dans sa main gauche, et sa main droite semblait toujours prête à saisir sa puissante épée. Quand alors Notker, un des grands que Charles avait chassés de son royaume, qui se tenait auprès du roi lombard, le lui montra en disant : « Regardez, voilà celui que vous cherchez; » Didier tomba presque évanoui, et soupirant profondément, s'écria : « Prosternons-nous et rentrons en terre devant la face courroucée d'un si terrible ennemi. »

Nous avons déjà parlé de son amitié avec le pape Adrien, amitié fondée sur une considération réciproque, et de son inclination paternelle pour Eginhard. Mais personne n'était aimé de lui avec tant de tendresse qu'Angilbert ou Engelbert, jeune homme d'une famille très-distinguée, qui l'accompagnait dans tous ses voyages et qui fut chargé des affaires les plus importantes. Ce jeune Engelbert reçut en mariage sa fille Berthe, et de ce mariage naquit Nithard qui fut l'historien de son règne.

Charles avait pour sa mère Bertrade un grand respect filial, et pour sa sœur Gisla une tendresse qui ne se démentit jamais. Parmi ses femmes, celle qu'il aima avec le plus de prédilection fut la seconde, qui lui donna ses trois garçons; il avait aussi trois filles. Il fit élever ses enfants avec le plus grand soin, et lui-même se consacra à leur éducation avec la plus constante sollicitude. Il ne se contenta pas d'apprendre à ses garçons à monter à cheval, mais il les appliqua aussi aux sciences; et ses filles apprirent à travailler la laine, à coudre, à filer, conformément à la simplicité des mœurs de ses peuples. Il ne mangeait jamais sans ses enfants, et ils l'accompagnaient dans tous ses voyages : ses garçons étaient à cheval à ses côtés et ses filles suivaient par derrière. Son amour pour

eux était si vif qu'il ne put jamais prendre sur lui de s'en séparer.

Il apportait aussi la plus grande vigilance à l'intérieur de sa maison; de sorte que ce grand législateur du plus grand empire du monde ne trouvait pas indigne de lui de donner ses instructions pour l'administration de ses biens; il le faisait même avec tant d'intelligence et de perfection, qu'un père de famille pourrait apprendre de lui à gouverner sa maison. Nous avons encore de ses instructions où l'on trouverait marqué de la manière la plus exacte : combien, dans ses fermes, il devait y avoir de chaque espèce de bêtes; combien de paons et de faisans devaient être gardés pour l'ornement; quels devaient être les préparatifs pour fabriquer de la bière et faire du vin; et quelles dispositions on devait prendre pour les ruches, les étangs, les vergers et les potagers.

« Si la grandeur de Charles excite notre admiration et enlève nos hommages, dit un écrivain, le dernier de ceux qui nous ont donné sa vie, nous ne sommes pas moins enthousiasmés de cette capacité de descendre dans les plus petits détails de la vie domestique, sans que son génie puisse être entièrement occupé par tant d'autres objets de sollicitude beaucoup plus importants. »

Charles semblait avide des rayons lumineux de la vérité; il était enflammé d'amour pour le vrai et pour le beau, et partout il les protégeait par tous les moyens qu'il avait en son pouvoir. Il avait fondé une société de savants dont l'anglais Alcuin, entre beaucoup d'autres hommes célèbres, faisait partie. Dans cette société, il portait lui-même le nom du roi David; son ami Engilbert celui d'Homère; Alcuin celui d'Horace; chacun des membres avait aussi son nom, et tous laissaient voir combien le génie qui présidait à cette réunion s'élevait indépendant au-dessus des régions où vivent enchaînés les esprits ordinaires. Il est probable qu'outre le soin que la société donnait aux deux langues mortes, latine et grecque, il entrait aussi dans ses plans de tirer de l'oubli la langue de la patrie et sa poësie, pour leur rendre une nouvelle vie. Charles avait commencé lui-même ou fait commencer une grammaire allemande, donné des noms allemands aux mois et aux saisons et fait un recueil des anciennes chansons où étaient célébrées les grandes actions et les guerres des anciens héros, de même que Lycurgue et Pisistrate avaient fait rechercher les chants d'Homère. Mais il n'est aucun trait plus propre à convaincre de son amour pour tout ce qui était digne de la science que celui que nous avons déjà raconté, en disant avec quelle opiniâtreté il avait voulu exercer, même dans un âge avancé, sa puissante main, qui n'était accoutumée qu'à manier l'épée, à tracer des caractères d'écriture, prenant pour cela des heures de la nuit sur son sommeil.

Outre ce que nous avons déjà rapporté, l'historien lombard, Paul Diaconus, est personnellement un grand exemple qui prouve tout le cas qu'il faisait d'un homme savant. Ce Paul Diaconus, qui était le secrétaire du roi Didier, avait pris part à la révolte des Lombards. Après la défaite de ce prince, il avait été condamné à une sévère punition; il devait avoir les mains coupées. « Cependant, dit Charles, si nous lui coupons les mains, qui nous écrira de si agréables histoires? » Et il lui fit grâce. Cet Alcuin dont on a déjà parlé, et que Charles était aussi fier de posséder qu'un royaume, avait été antérieurement directeur de la grande école d'York, en Angleterre, où la plupart des savants d'alors avaient puisé leur science et leur amour pour elle, et où se trouvait une bibliothèque, objet assez rare dans l'ouest de l'Europe à cette époque.

En 793, il se laissa entraîner par les prières souvent réitérées du roi, et vint en France pour y fonder la célèbre école de Tours. Charles en faisait si grand cas qu'il l'appelait son bien-aimé maître en J.-C., et que, dans une brillante assemblée de l'empire et du clergé, tenue à Francfort, il le présenta comme son ami. Mais Alcuin se montra digne de cet honneur; car lorsque tous les autres craignaient de rompre le silence, lui, il disait franchement au roi toute la vérité.

Charles, en cherchant les intérêts de l'Église, voulait y rattacher l'instruction du peuple, et il prouvait ainsi que sa vue pénétrait loin dans l'avenir. Aussi, de tous côtés, autant qu'il était possible, il fondait des écoles et veillait avec sollicitude à leur succès. On ra-

conte qu'un jour il vint dans l'école établie à sa cour même, pour examiner les travaux des jeunes gens; et que, mettant les bons élèves à sa droite et les autres à sa gauche, il se trouva que les derniers étaient presque tous fils des meilleures familles. Alors se tournant vers ceux qui avaient bien travaillé, il les félicita et les assura de sa bienveillance toute particulière; puis il réprimanda les autres avec sévérité, les menaçant de les éloigner de lui malgré la noblesse de leur origine, s'ils ne s'empressaient de réparer leur négligence par une ardente application.

Il tenait beaucoup à la dignité des cérémonies du service de Dieu, et il s'occupa spécialement d'introduire un chant convenable dans les églises, faisant venir pour cela d'Italie des joueurs d'orgues et des chanteurs. Plus tard, il fit traduire dans la langue des Francs (1) et lire dans l'assemblée du peuple un certain nombre des meilleurs sermons grecs, tant il mettait d'importance à ce que les prônes fussent faits dans la langue du pays; car le roi Charles savait très-bien que le bon ordre d'un État est appuyé sur la religion et sur la dignité des mœurs, et que sans cela il n'y a point de solidité. De sorte que, loin de considérer l'État et l'Église comme deux corps séparés, et bien moins encore comme ennemis l'un de l'autre, il pensait au contraire que tous les deux ont le même but, le grand but de perfectionner l'humanité. Aussi resserra-t-il de plus en plus dans son empire les liens qui unissaient ces deux corps.

Déjà, sous les premiers rois francs, une sage coutume avait donné une grande influence à la religion dans le gouvernement, en autorisant les évêques à prendre part comme les ducs aux affaires de l'État et à avoir leur place et leur voix dans les diètes; mais Charles en fit un principe fondamental, et il constitua l'état ecclésiastique un des corps de l'empire. Ainsi le gouvernement se trouvait composé de deux corps principaux, la noblesse et le clergé. Le troisième, qui fut plus tard la bourgeoisie n'existait pas encore; ce ne fut que dans le siècle suivant que la constitution, se mûrissant de plus en plus, obtint ce perfectionnement. Mais à cette époque, il était important que les vassaux, devenus trop puissants, trouvassent un contre-poids dans le clergé. D'autant plus que Charles se sentait assez puissant pour ne pas craindre les abus de la puissance ecclésiastique dans ses États. De sorte que, bien qu'il augmentât considérablement le bien et la considération du clergé, il n'en maintint pas moins la puissance impériale tellement au-dessus de lui, que partout on redoutait son œil pénétrant, et qu'un des historiens de son temps l'appelle l'évêque des évêques. Charles avait aboli l'administration des grands ducs, qui gouvernaient des provinces entières, et partagé ses provinces en cercles plus petits, qu'il faisait administrer par des comtes dont la principale occupation était de rendre la justice; de sorte que les ducs, qu'il nommait lui-même, ne furent plus que ses lieutenants généraux dans la guerre, et ils se mettaient à la tête du ban et arrière-ban convoqués dans une province. En outre, toutes les fois qu'il le jugeait à propos, il dépêchait des envoyés royaux (*missi regii*) dans les provinces, pour en inspecter l'état et l'administration et en donner ensuite un rapport écrit. Ces envoyés étaient le plus souvent un évêque et un comte, parce qu'il fallait examiner à la fois l'administration ecclésiastique et l'administration civile. Il exhortait tous ses fonctionnaires et particulièrement les juges, avec la plus grande sollicitude, au plus strict accomplissement de leur devoir. Deux fois l'an, il tenait en personne des diètes de l'empire; l'une au printemps, appelée champ de mai (*campus madius*), dans laquelle le roi avec ses états faisait ces règlements devenus si célèbres sous le nom de *Capitulaires* qu'ils prirent de leur division en chapitres; l'autre était en automne et n'était composée que des grands les plus distingués et de ses confidents, avec lesquels il réglait les affaires les plus pressées et préparait celles qui devaient être traitées au mois de mai suivant. Les envoyés, chacun dans leur ressort, devaient convoquer quatre fois l'année les communes, qui, outre les affaires particulières qu'elles pouvaient avoir à régler, devaient aussi approuver et confirmer les arrêtés pris dans les grandes

(1) Les Francs avaient alors un langage fort informe, composé d'un mélange de latin, tudesque et celte; c'était le commencement de la langue romance. N. T.

assemblées, s'ils touchaient les intérêts du peuple; tant le roi lui-même et les grands qui l'entouraient étaient impuissants pour envahir les droits de la nation. Ce fut par tous ces règlements que Charles, plus grand législateur encore que grand guerrier, contint dans le plus grand ordre, sans armées et sans garnisons, tant de peuples forcés à l'obéissance et tout son vaste empire, quoique composé de plusieurs peuples différents. Quant à lui, il demeura toujours dans les bornes de l'administration, honora les lois, écouta volontiers la voix du peuple, et donna partout des preuves de son grand génie et de la supériorité de sa nature.

—

Louis le Débonnaire. 814—840.

La race des Carlovingiens, après avoir produit, par un exemple bien rare dans l'histoire, quatre grands hommes de suite, semble perdre tout d'un coup sa puissance. Louis le Débonnaire fut loin de ressembler à ses aïeux.

Cependant son extérieur était fort remarquable; on nous l'a représenté comme un bel homme avec une belle figure, d'un corps robuste, et si exercé à l'arc et à la lance qu'aucun de ses sujets ne pouvait l'égaler. Mais il était faible d'esprit et de volonté, et son surnom de Débonnaire nous prouve assez qu'il était facile à entraîner. Un pareil souverain n'était point apte à maintenir le vaste empire de son père; cependant les plus grands malheurs de sa vie lui vinrent de la part de ses enfants.

Il avait eu de son premier mariage Lothaire, Pepin et Louis, et leur avait partagé de bonne heure ses États, de manière à ne retenir pour lui que le titre impérial. Mais bientôt il prit une seconde femme, Judith, de la maison des Welfs, qui lui donna un quatrième fils, Charles. Du reste, cette femme était altière, ambitieuse, et eût volontiers dépouillé les autres pour donner à son propre fils; ainsi Louis cédant à ses sollicitations, fut obligé de prendre sur la part de ses premiers enfants pour faire un lot à Charles. De là, les guerres entre Louis et ses enfants, qui firent deux fois leur père prisonnier. La dernière fois, ce fut près de Colmar, en Alsace, et comme la plus grande partie des grands qui l'accompagnaient, et qui lui avaient juré fidélité, l'abandonnèrent pour passer du côté des fils, l'endroit fut appelé Lugeufeld (champ du mensonge). Le débonnaire Louis, s'adressant au petit nombre de ceux qui lui étaient restés fidèles, leur dit: « Allez aussi, vous, à mes enfants; je ne veux pas qu'à cause de moi un seul de vous perde la vie ou même un bras. » Ils le crurent et s'en allèrent, et Louis tomba entre leurs mains. Lothaire, le plus méchant des trois, le fit transporter dans un couvent de France, à Soissons, où il le laissa jusqu'à ce qu'il se fût résigné à faire une pénitence publique. L'intention de Lothaire était de rendre son père incapable de porter les armes; parce que d'après les canons de l'Église, tout homme qui avait fait une pénitence publique ne devait plus reprendre les armes, et les Francs n'auraient jamais pu souffrir un roi sans armes.

Le pieux Louis, à qui l'on persuada facilement que ses propres fautes étaient cause de tout le mal, se laissa conduire dans l'église du couvent, dépouillé de son baudrier et de ses armes, revêtit un habit de pénitent et lut à haute voix un écrit sur lequel son fils et son secrétaire avaient inscrit tous ses péchés, s'accusant ainsi: « d'avoir indignement rempli sa charge, souvent offensé Dieu, chagriné l'Église, d'avoir été parjure, l'auteur des scandales et des dissensions, et dernièrement encore d'avoir voulu faire la guerre contre ses fils. » Pendant qu'il faisait cette confession, des évêques tenaient les mains étendues sur lui et chantaient les psaumes de la pénitence; c'était Ebbon, archevêque de Reims, que Louis avait lui-même choisi parmi ses valets pour l'élever à l'archiépiscopat et avec lui trente autres évêques. Lothaire se tenait tout près, assis sur un trône, et repaissait ses yeux des humiliations de son père. Ensuite il fut revêtu d'un habit de pénitent et enfermé dans une cellule, où il resta seul, sans consolation. Ces mauvais traitements exercés contre l'empereur avaient irrité Louis de Bavière qui fut appelé plus tard le Germanique et qui était le meilleur des trois; il s'unit à Pepin, et tous les deux réunis forcèrent Lo-

thaire à relâcher leur père. Ce prince fut légalement délié par les évêques et reprit ses armes de leurs mains.

Mais le malheur ne le rendit pas plus sage; au contraire, il se laissa encore persuader par Judith de donner la préférence à son quatrième fils Charles sur tous les autres, et de le faire couronner roi de Neustrie, tandis que Louis fut le plus mal partagé. Alors ce jeune prince se laissa entraîner par son mécontentement à porter les armes contre son père, et c'est à peine si le vieux roi put trouver un lieu de repos pour rendre le dernier soupir. Car, pendant qu'il était en route pour Worms, afin d'y venir assembler une diète contre son fils, il sentit tout d'un coup, dans les environs de Mayenec, sa fin approcher à grands pas; il s'arrêta dans une île aux environs d'Ingelheim, s'y fit faire nne tente et se coucha sur son lit de mort. Avant de mourir, il prononça en ces termes le pardon qu'il accordait à son fils: « Puisqu'il ne peut pas venir près de moi pour me faire satisfaction, moi je satisfais à ce que je lui dois, et je vous prends à témoin avec Dieu que je lui pardoune. Mais il sera de votre devoir de lui représenter qu'il ne doit pas oublier que la douleur qu'il a causée à son père a précipité ses cheveux blancs dans la tombe. »

Aiusi mourut le roi Louis en l'année 840. Ce prince, dont les intentions étaient bonnes, eut une vie très-agitée, qu'il finit dans la douleur et l'affliction, parce que, sans parler de son royaume, il ne sut pas même conduire sa maison.

Ce qui lui fit le plus d'honneur dans sa vie fut la fondation de deux établissements religieux, savoir : le couvent de Corvey et l'archevêché de Hambourg. Le premier tirait son origine d'un autre de même nom, à Amiens. Charlemagne y avait enfermé beaucoup de prisonniers saxons qu'il faisait élever et instruire dans le christianisme et envoyait ensuite communiquer leurs lumières dans leur propre pays. Louis le Débonnaire fit donc passer sur les bords du Wéser une colonie religieuse, composée de ces Saxons; et il y fonda un couvent qui, commencé à construire en 815, fnt achevé en 822, et fut richement doté par le roi. Bientôt il devint dans cette contrée la meilleure école de civilisation.

Louis fonda l'archevêché de Hambourg en 831, particulièrement pour la conversion des païens du Nord. Son premier évêque fut Ansgar, qui avait été élevé dans le monastère de Corvey; c'était un zélé propagateur de la religion chrétienne. Il avait déjà été l'enseigner dans le Danemarck et dans la Suède. Malheureusement Hambourg fut détruit par les Normands, en 845, et l'archevêché fut transporté à Brême.

Partage de l'Empire entre les enfants de Louis. 843.

Des frères qui n'avaient pas rougi de porter les armes contre leur propre père ne purent pas rester longtemps d'accord entre eux; d'autaut plus que Lothaire, en sa qualité d'empereur, s'arrogeait de grands priviléges sur les autres. Louis et Charles, car Pepin était déjà mort, s'unirent donc tous deux contre lui; et comme il ne voulut pas venir à un accommodement pacifique, il se livra une grande bataille, en France, près de Fontenay, en 841. Elle fut très-sanglante; 40,000 et suivant d'autres 100,000 hommes restèrent sur le champ de bataille. Lothaire fut battu et obligé de descendre de ses grandes prétentions, et d'en venir deux aus plus tard à un important traité, qui divisa le grand royaume des Francs et sépara pour toujours la France de l'Allemagne; c'est le traité de Verdun, qui eut lieu le 11 août 843.

1. Louis reçut l'Allemagne proprement dite jusqu'au Rhin; et sur le Rhiu, Mayence, Spire et Worms, à cause de leurs bons vignobles, comme le portent les anciens titres.

2. Lothaire eut la dignité impériale et l'Italie, et reçut en outre une étroite lisière de terrain depuis les Alpes jusqu'aux Pays-Bas, savoir : le Valais et le pays de Vaud en Suisse, le sud de la France jusqu'au Rhône : et sur la rive gauche du Rhin, l'Alsace, les bords de la Moselle, de la Meuse et de l'Escaut. Cette longue et étroite lisière entre les deux frères fut probablement donnée à l'Empereur dans le but de remplir les intentions de leur père et de leur aïeul, qui lui accordaient une surveillance spéciale, le maintien de l'union entre les différents

pays. Il semblait d'ailleurs que l'Italie, avec sa vieille capitale, et aussi la vieille Austrasie, c'est-à-dire les bords du Rhin où Charlemagne avait choisi sa résidence et sa capitale, Aix-la-Chapelle, ne pouvaient être séparées de la dignité impériale. Mais quoique Lothaire reçût de très-belles et de très-riches provinces, sa part était cependant la plus faible; car de ce côté-ci des Alpes, son empire n'avait aucune limite naturelle, ni montagnes, ni mœurs différentes dans les peuples environnants, tandis que ceux qui se trouvaient en Italie et aux bouches du Rhône, étaient d'une toute autre race que sur le Rhin. Aussi ce n'était point le besoin des peuples, mais uniquement le caprice des princes qui avait présidé à ce partage. Il ne put donc avoir une grande durée, et fut au contraire la source de beaucoup de malheurs; car quand l'empereur Lothaire, comme poursuivi par l'ombre de son père, contre lequel il était le plus coupable, mourut en 862 dans un couvent, après avoir perdu son trône, ses trois fils se disputèrent son empire les armes à la main et se le partagèrent entre eux; mais pas un d'eux ne put le transmettre à ses descendants. La Bourgogne, l'Alsace et la Lorraine proprement dite, que Lothaire avait reçues, et qui avaient pris de lui le nom de Lorraine, furent aussitôt après sa mort partagées entre ses deux oncles Louis le Germanique et Charles, roi de France; de sorte que tout le pays à l'est de la Meuse, avec les villes d'Utrecht, Aix, Liége, Metz, Trèves, Cologne, Strasbourg, Bâle, etc., appartinrent à l'Allemagne. Du reste, ce partage ne termina pas les guerres au sujet de l'héritage de Lorraine. Cette province fut dans tous les siècles une pomme de discorde entre les Allemands et les Français, et la cause de sanglantes guerres entre eux.

3. Enfin, Charles le Chauve obtint l'ouest du grand empire des Francs, et son royaume en conserva le nom.

Rois allemands de la famille des Carlovingiens. 843—911.

Louis le Germanique. 840—876. — C'était un prince fort, grand et d'un bel extérieur, avec un œil vif et un esprit pénétrant, et porté pour la civilisation et les sciences, comme il en donna la preuve en fondant des chaires d'éloquence à Francfort et à Ratisbonne. Mais il eut beaucoup de guerres à soutenir pour la conservation de son empire, à cause des fréquentes incursions des peuples slaves à l'est, et des peuples normands au nord-ouest. Ces audacieux marins, sortis d'une souche allemande, aussi sauvages que leurs mers et leurs côtes, arrivant par mer de la Norwége, de la Suède, du Danemarck, paraissaient tout d'un coup avec la rapidité du vent à l'embouchure des fleuves et pénétraient souvent très-loin dans les pays. Ainsi sur la Seine, ils montèrent jusqu'à Paris, sur la Garonne, jusqu'à Toulouse, et sur le Rhin, jusqu'à Cologne et Bonn. Ce n'était même pas seulement sur les rivages des fleuves qu'on avait à souffrir de leurs dévastations; car ils transportaient leurs vaisseaux par terre l'espace de plusieurs mille pas, pour gagner un autre fleuve; il n'y avait aucun lieu qui fût à l'abri de leurs ravages. L'effroi de leur nom était si grand que la seule renommée qui marchait devant eux suffisait pour mettre tout le monde en fuite. Ils étaient ordinairement en petit nombre, parce qu'en effet une flotte de quelques vaisseaux ne peut porter une grande armée; mais par leur courage, la force de leurs corps et leurs armes, ces hommes du Nord l'emportaient sur tous les autres peuples, et personne ne pouvait rivaliser avec eux pour brandir leur lourde lance. Chez eux, quelques vaisseaux avec quelques braves étaient souvent la dot qu'un prince donnait à son fils; et comme chez les anciens Allemands, un noble chef devait avec sa suite acquérir dans de téméraires entreprises richesses et honneurs, et s'emparer pour lui et pour les siens d'un pays qu'il pût habiter. Ainsi, pour ce jeune et audacieux héros de mer, son escadre, montée d'aventuriers avides de combats et de butin, était la source de sa richesse, et quelquefois même la base

mobile sur laquelle il se créait un empire. C'est ainsi qu'ils fondèrent des États en France, en Sicile, en Russie.

Charles le Gros. 876—887. — Louis le Germanique sut défendre son royaume contre les Slaves aussi bien que contre les Normands; il n'en fut pas de même de son fils Charles le Gros, qui, après la mort de ses frères Carloman et Louis, par des circonstances toutes particulières, réunit encore une fois, peu de temps après le partage, les trois parties de l'ancien empire des Francs, l'Italie, l'Allemagne et la France; car comme l'héritier des Carlovingiens en France était un enfant de six ans, Charles le Jeune, les grands préférèrent lui confier la couronne, afin d'être mieux protégés contre les Normands. Mais Charles le Gros n'avait point les talents nécessaires pour régner sur un si grand empire. Il acheta deux fois la paix à force d'or; la première fois, quand ils remontèrent la Meuse jusqu'à Hasloff; et la deuxième fois, quand ils vinrent avec 700 voiles sur la Seine assiéger Paris. Une si honteuse conduite et la faiblesse de tout son gouvernement le firent tellement mépriser, que dans l'année 887 il fut solennellement déposé dans une diète générale, tenue à Tribur. Heureusement pour lui qu'il mourut l'année suivante.

Arnould. 887—899. — Il eut pour successeur en Allemagne, un fils de son frère Carloman, un petit-fils de Louis le Germanique, Arnould, vaillant et digne roi. Il battit les Normands près de Louvain, dans les Pays-Bas, où ils avaient établi un camp retranché, et cette victoire répandit sa réputation par toute l'Allemagne; car les Normands étaient les plus braves guerriers de tous les hommes du Nord, et il était inouï jusqu'alors qu'ils aient pris la fuite devant un ennemi.

Dans le même temps, un prince slave, Zwentibold s'était fait en Moravie une grande puissance; Arnould, pour gagner son amitié, lui donna le duché de Bohême à titre de fief, et le choisit même pour parrain de son fils, qui fut aussi appelé Zwentibold. Cependant il eut bientôt à soutenir, contre ce prince slave qui voulait l'indépendance, une guerre fort dangereuse; alors il eut recours aux Magyares, qui entrèrent en Moravie, renversèrent l'empire de Zwentibold et s'établirent à sa place.

Arnould voulut ensuite profiter d'une circonstance favorable pour agrandir sa maison et donner à son fils Zwentibold le duché de Lorraine. Il y réussit en effet, en 895, après plusieurs combats contre les seigneurs. Mais ce ne fut pas pour longtemps; le jeune prince fut tué dans un combat contre ses vassaux, peu après la mort de son père.

Arnould passa aussi en Italie, où quantité de prétendants se disputaient l'autorité; et il la soumit de nouveau à la suzeraineté allemande. En 896, il pénétra jusqu'à Rome; mais son armée était tellement affaiblie par la mauvaise saison et par les maladies, qu'il n'osait pas attaquer les murailles de la ville, les jugeant trop fortes. Déjà il se mettait en marche pour revenir, quand les Romains ayant accablé les Allemands d'injures et d'affronts du haut de leurs murailles, ceux-ci, sans attendre d'ordres, prennent les armes, attaquent les portes, remplissent les fossés, escaladent les remparts, et emportent la ville d'assaut. Il fallut que le peuple romain lui jurât fidélité. Mais ce peuple ne la connaissait pas, la fidélité; et parce qu'il n'avait pu résister à la force des Allemands ouvertement, il eut recours au poison. Arnould fut empoisonné très-vraisemblablement, et revint malade en Allemagne, où il mourut en 899 d'une maladie de langueur, regretté de tous les Allemands, et beaucoup trop tôt pour son empire. Il était encore jeune, et jamais la patrie n'eut plus grand besoin d'un bras vigoureux.

Un nouveau peuple barbare, aussi barbare qu'autrefois les Huns, s'était établi en Hongrie et commençait à pousser ses incursions dans l'intérieur de l'Allemagne. Ils s'appelaient proprement Maschares ou Magyares, et appartenaient à une des races nomades de l'Asie, aux Calmouks: on les appelait Huns, et Hongrie les pays dont ils s'étaient déjà emparés, parce qu'on était habitué d'appeler de ce nom tout peuple sauvage et terrible qui venait de l'Orien.

Comme les premiers Huns, ils passaient leur vie sur leurs chevaux, et tombaient tout d'un coup là où on ne les attendait pas; tour à tour ils attaquaient et se repliaient; ils lançaient

leurs flèches par derrière, en fuyant, puis revenaient tout d'un coup lorsqu'on se croyait en sûreté. Ils se servaient d'arcs de corne, avec tant de vigueur et de certitude qu'on pouvait à peine parer leurs flèches; mais ils ne combattaient jamais de près et ne savaient point assiéger les villes. Ils étaient petits de taille, hideux de visage; ils avaient des yeux renfoncés, des mœurs barbares et rudes et un son de voix désagréable. Si bien qu'un ancien écrivain qui vivait dans ce temps-là dit : Qu'il faut admirer la patience de Dieu, de permettre qu'un si beau pays fût abandonné, non pas à de tels hommes, mais plutôt à de tels monstres à figure humaine.

Ces redoutables ennemis ravagèrent toute l'Allemagne d'une manière inouïe, pendant tout le temps que le fils d'Arnould, Louis l'Enfant, encore mineur, porta le nom de roi d'Allemagne, de 899 à 911. Ce furent peut-être les années les plus déplorables de notre pays. Presque tous les ans les Hongrois se précipitaient tout d'un coup et en masse dans une de nos provinces, la mettaient à feu et à sang, et ramenaient avec eux des milliers d'habitants comme esclaves. Les Allemands, quoique braves, n'étant point accoutumés à ce genre de guerre, ne pouvaient se défendre; d'autant plus qu'ils n'avaient point de villes où leurs femmes et leurs enfants pussent se réfugier. La Bavière, la première, fut en proie à leurs dévastations; ses comtes et ses nobles furent taillés en pièces. Les années suivantes, ce fut le tour de la Saxe et de la Thuringe, et dans les deux dernières, celui de la Franconie et de la Souabe. On expliquait ces malheurs d'après le prophète Salomon qui disait : « Malheur au pays dont le roi est un enfant. » Enfin cet enfant mourut de bonne heure pour son bonheur et celui de son pays, en 911. Avec lui s'éteignit la famille des Carlovingiens en Allemagne.

—

Derniers temps des Carlovingiens.

La famille des Carlovingiens, qui avait commencé avec tant d'éclat, ne subsista plus que quelques années en France après son extinction en Allemagne, encore toujours faible et sans autorité; puis elle finit par disparaître, de même qu'un torrent gonflé par les pluies, qui au commencement renverse tout, jusqu'à ce qu'il se partage en différents bras, s'affaiblisse et se perde dans les sables.

Cependant en Allemagne, il s'était opéré de nombreux changements extrêmement importants pour l'avenir. Charlemagne avait, comme nous le savons, rendu la puissance royale plus forte que toute autre; il avait renversé les anciens ducs qui régnaient sur des provinces entières, pour leur substituer des officiers royaux qui n'avaient d'autorité que dans un petit cercle; de sorte que si ses descendants lui avaient ressemblé, il fût arrivé en Allemagne ce qui eut lieu en France et dans les autres pays, où un seul souverain eut une puissance illimitée, sans autre prince que lui dans tout l'empire. Mais il en devait être autrement pour l'Allemagne, et une polygarchie fut établie parmi nous.

Ce gouvernement polygarchique jeta de profondes racines dans les temps qui suivirent le traité de Verdun. Presque toutes les frontières étaient menacées par de redoutables ennemis, Hongrois, Slaves, Vénèdes et Normands; d'ailleurs les rois étaient trop faibles pour voler, comme Charlemagne, d'un bout à l'autre du royaume, porter secours; ils furent donc obligés d'autoriser chaque race allemande à choisir pour sa défense un chef qui restât toujours à la tête de ses troupes.

Ainsi se trouvèrent peu à peu établis les ducs de Franconie, de Saxe, de Thuringe et de Bavière, et peu après ceux de Souabe, de Lorraine et de Carinthie. Le duché de Franconie comprenait, outre le pays des anciens Francs, la Hesse et les provinces rhénanes; mais peu à peu la Saxe devint le plus grand et le plus puissant duché; car elle embrassa, au moment de son plus grand développement, depuis le Rhin jusqu'à l'Oder, et depuis la mer du nord et l'Eider jusqu'aux montagnes de Fichtel et à la Wétéravie. Ces ducs, au commencement, étaient moins regardés comme les maîtres des peuples et des terres de leur duché, que comme les ministres et les représentants de leurs rois, au

nom desquels ils avaient en main le pouvoir d'exercer la justice et de mettre l'ordre pendant la paix, et dans la guerre celui de conduire au combat le peuple de leur juridiction. Bientôt, après s'être rendus de grands propriétaires, n'étant plus surveillés par les envoyés des rois, ils profitèrent de la faiblesse des princes pour s'arroger chaque jour de nouveaux priviléges; ils eurent des sous-vassaux et rendirent peu à peu héréditaire dans leur famille cette dignité qu'ils n'avaient reçue que comme une charge de l'Empire, et dont ils ne touchaient les revenus que comme une solde pour leur service. Enfin il ne leur eût pas été difficile de se rendre tout à fait indépendants sous le règne de Louis l'Enfant ou après sa mort, lorsqu'il ne resta plus un seul membre de la famille de Charlemagne. Mais dans cette circonstance ils donnèrent à leurs concitoyens la preuve la plus éclatante de leur amour pour la patrie; car sentant que sa gloire et sa prospérité exigeaient une autorité suprême, ils lui sacrifièrent leur intérêt particulier, leur amour pour la liberté et l'indépendance, et se choisirent eux-mêmes un maître, comme nous le verrons plus bas. De même que les grands ducs, les autres petits employés de l'Empire, comtes, margraves et autres, surent s'affermir dans leur dignité et dans les biens qui y étaient attachés. Les grands parmi le clergé, archevêques, évêques, abbés, qui, comme les laïcs, étaient ministres et vassaux de l'Empire, s'agrandirent aussi comme eux dans leur puissance et leurs possessions temporelles; et tous, de gouverneurs royaux qu'ils étaient, devinrent des princes du peuple allemand.

Dans ce temps-là, l'amour de la liberté et de l'indépendance commence à dégénérer souvent en licence. Quiconque se croyait blessé par un autre, s'il se sentait la force de se venger par lui-même, faisait valoir son droit non par le moyen ordinaire, c'est-à-dire devant les juges du pays; mais par la force de son poignet, les armes à la main. Aussi ce temps fut-il appelé le temps du droit du poignet et du plus fort. Il commença sous les derniers Carlovingiens; mais ce ne fut que longtemps après qu'il monta à son plus haut degré.

Le mal devait faire des progrès d'autant plus grands que les mœurs de la nation étaient toujours sauvages; les armes et la chasse étaient leurs seules occupations; leur épée et leur faucon étaient leurs deux plus précieux bijoux. L'Allemand, comme dit un écrivain, supportait qu'on le dépouillât de tout; mais si son épée et son faucon étaient en danger, il aurait cherché à les sauver, même par un parjure. Les fêtes de chasse étaient magnifiques et rangées parmi les plus beaux jours de la vie. Les femmes, placées sous de belles tentes, assistaient au spectacle de la mort de la bête; le soir, il y avait un festin dans la forêt sous des tentes, et le cortége revenait au son des cornes. Par amour pour la chasse, les rois et les grands ne voulaient vivre qu'à la campagne; et c'est pour cela que longtemps ils dédaignèrent de demeurer dans les villes.

Dans les derniers temps des Carlovingiens, outre les guerres intérieures et extérieures qui désolaient le pays, ce qu'il y eut encore de bien déplorable, ce fut que les commencements de civilisation que Charles avait implantée par tant d'efforts et tant d'établissements qui devaient répandre la science parmi tout le peuple, furent complétement détruits. Aucune époque de l'histoire d'Allemagne n'est plus ténébreuse, plus superstitieuse, plus ignorante que celle qui suivit Louis le Germanique jusqu'à la fin des Carlovingiens, et encore quelque temps après. Cependant les Allemands étaient très-susceptibles de civilisation, tant à cause de l'application soutenue qu'ils apportent à leurs entreprises que par cet esprit de recherches qui les fait approfondir les arts et les sciences. On en peut même citer un exemple dans ces temps d'obscurité. Ce fut du temps de Pepin et de Charlemagne que les premières orgues arrivèrent en Allemagne, apportées de Grèce; et Charles se donna toutes les peines possibles pour introduire parmi ses Allemands les chants de l'Église latine. Cet art n'eut chez eux d'abord que très-peu de succès; du moins un écrivain italien du temps s'en plaint, et dit que la rudesse de leur gorge est pour eux un obstacle insurmontable. « De leur corps, dit-il, grand comme une montagne, sort une voix qui gronde comme un tonnerre et ne peut se moduler en doux accents; et quand leur gorge barbare et

rude devrait produire de douces et tendres inflexions dans le chant, elle ne donne que des sons durs, avec un bruissement semblable à celui d'une voiture qui roule sur des pierres; de manière que l'auditeur, qui aurait dû être doucement ému, est plutôt effrayé et épouvanté. » Ainsi furent-ils jugés d'abord pour leurs dispositions à l'harmonie; cependant ils poussèrent cet art si loin en peu de temps, par leur application et leur travail, qu'en 870 le pape Jean VIII demandait à Anton, évêque de Freisingen, de lui envoyer d'Allemagne en Italie un bon orgue, avec un homme de l'art qui fût en état de le construire aussi bien que d'en jouer.

Un disciple de Rhabanus Maurus, le moine Otfried de Wissembourg, donna dans ce siècle un exemple bien remarquable de son amour pour la langue maternelle; il traduisit l'Évangile en vers allemands, afin que le peuple pût le lire. Charlemagne avait à la vérité commencé à perfectionner la langue allemande et à l'épurer; mais après lui on ne s'en était pas du tout occupé. Otfried s'appliqua alors avec zèle à son écriture; car il était extrêmement difficile de rendre par des lettres ces sons rudes et extraordinaires; et il se déclara fortement contre ces hommes, qui, indifférents pour leur langue maternelle, étudiaient de préférence les langues latine et grecque et ne se servaient que d'elles. « Ils appellent la langue allemande grossière, disait-il, et ne s'occupent pas de la perfectionner, soit par leurs écrits, soit par leur art. Ils se gardent bien de faire des fautes dans les langues latine et grecque et ne rougissent pas d'en faire dans la leur propre; ils rougiraient de manquer une seule lettre dans l'écriture du latin, tandis qu'ils en font à chaque mot dans leur propre langue. Il est vraiment étrange que de si grands savants tiennent tant à honneur de parler une langue étrangère et ne puissent même parler la leur. »

La position des hommes libres alors était on ne peut plus fausse, et d'ailleurs leur nombre diminuait considérablement. Déjà la féodalité, en développant ses conséquences et en élevant les vassaux au-dessus des hommes libres, avait beaucoup diminué leur nombre; mais l'époque la plus funeste pour eux commença depuis Charlemagne.

Charles savait bien que la force d'une nation consiste dans la grande prépondérance des hommes libres, et que le salut de la patrie dans tous les dangers repose sur leur courage et sur l'enthousiasme de leur amour; aussi employa-t-il la plus grande vigilance pour faire revivre le ban et l'arrière-ban que le système féodal avait presque entièrement fait tomber en désuétude. Cependant, il ne put guère obtenir son but, parce que ses guerres, loin d'être entreprises pour la défense de la patrie, n'étaient que des conquêtes à faire dans des pays lointains. Or, de pareilles guerres étaient fort pénibles pour les simples citoyens, qui, du moment où l'armée entrait dans le pays ennemi, devaient se pourvoir de vivres pour trois mois, d'habillements et d'armes à leurs propres frais. Aussi, grand nombres d'entre eux cherchèrent-ils à se soutraire à ce service militaire. Ils se donnaient corps et biens à une église ou à un homme puissant pour être sous son patronage; soit comme sous-vassaux, parce qu'ils espéraient, sous ce vasselage, n'avoir pas tant de service à rendre à leur suzerain que n'en exigeait le roi dans ses bans; soit comme serfs, pour lui appartenir sans pouvoir recouvrer la liberté. Ils s'appelèrent lidl ou gens du seigneur. Ils restaient possesseurs de leur héritage qu'ils cultivaient; mais ils étaient soumis à la taille et à la corvée et ne pouvaient ni l'abandonner ni le vendre. Ils étaient attachés, eux, leurs enfants et leurs descendants, à la glèbe, et étaient la propriété du seigneur. C'était dur; mais aussi ils étaient exempts de tout service militaire dans les expéditions lointaines; parce qu'ils étaient regardés comme indignes de porter les armes, n'étant plus libres. Au plus étaient-ils forcés, dans les circonstances les plus pressantes, de se rendre jusqu'aux limites de leur territoire pour combattre à pied et avec des bâtons. La lance et l'épée leur étaient défendues. On imagine facilement que des hommes qui ne pouvaient plus se servir d'armes perdirent bientôt le courage et la force; et que s'ils ne furent pas encore appelés serfs, ils prirent bientôt des sentiments de serfs; ils auraient donc bien mieux fait de vivre pauvres et opprimés, mais libres et guerriers. Hélas! toujours le remède le plus prompt paraît le

meilleur à celui qui souffre, et c'est à peine si on a le courage d'arrêter ses regards sur l'excès de servitude à laquelle ils furent soumis plus tard. Outre ce service pénible du ban qui avait décidé beaucoup d'hommes libres à préférer la domesticité, il y avait encore d'autres raisons qui faisaient diminuer leur nombre chaque jour; c'étaient les terribles incursions et dévastations des Avares, des Normands, des Slaves et des Hongrois, qui massacraient des milliers d'entre eux, ou les emmenaient comme esclaves; ce fut plus tard l'injuste tyrannie de la loi du plus fort, qui engagea beaucoup de ces malheureux hommes libres, trop faibles par eux-mêmes, à chercher sous la protection d'un seigneur, un abri contre les brigandages de ces hommes qui ne vivaient que de leurs rapines. Puis, dans ces temps de désordre où l'on ne songeait à rien moins qu'à conserver des provisions, ces pays furent souvent désolés par la famine et ravagés par la peste; alors encore, un grand nombre, réduits à l'extrémité, pour avoir du pain et ne pas mourir de faim, se donnaient, eux, leurs enfants et leurs biens, à des seigneurs ou à des établissements religieux. D'autres enfin, par piété et pour le salut de leur âme, se consacraient au service de Dieu dans les couvents qu'ils enrichissaient de leurs biens. Car dès ce temps l'Église avait le privilége de pouvoir accepter tous les biens d'un individu et même d'être déclarée légitimement son héritière.

C'est ainsi qu'à la fin de cette époque, l'indépendance, l'ancienne fierté et le courage de ce peuple semblaient anéantis et menacer la patrie d'une triste ruine.

Mais toutes les fois que le mal s'est trouvé au dernier degré chez le peuple allemand, Dieu a toujours eu soin de lui envoyer un secours inattendu. Cette fois-ci ce fut précisément la dévastation que les Hongrois répandirent partout qui releva les hommes libres, fut cause de la fondation de la bourgeoisie et rétablit plus tard la condition de paysan, comme nous le verrons dans l'époque qui va suivre; mais avant il nous reste encore un roi à nommer.

Conrad Ier, de Franconie. 911—918.

Après la mort de Louis l'Enfant, les principales souches allemandes se réunirent et choisirent parmi leurs princes le plus digne, pour lui donner le titre de roi. Le choix tomba sur Otton l'Illustre, duc de Saxe et de Thuringe, qui tenait aux Carlovingiens du côté maternel, et qui, par la puissance de sa maison aussi bien que par son grand âge et sa sagesse, était en grande considération parmi tous les autres. Du côté paternel, il descendait d'un comte Egberg, que Charlemagne, en 810, avait opposé aux Normauds, en Saxe. Mais Otton refusa la couronne, dont il jugea le fardeau trop lourd pour son grand âge, et donna le conseil de choisir Conrad, duc de Franconie. Cette conduite d'Otton est d'autant plus honorable que Conrad était en effet digne de régner, et que la race des Francs avait toujours été la plus estimée parmi les Allemands, parce que jusqu'alors elle leur avait toujours donné des rois. Otton croyant donc qu'il valait mieux que cette race continuât d'être le lien qui les unit toutes, fit une entière abstraction de l'inimitié qui de tout temps a existé entre les Saxons et les Francs.

Conrad a été représenté comme un prince d'un grand mérite dans la paix et dans la guerre, brave et prudent, doux et généreux. Son premier soin fut de rendre à la royauté sa considération qui s'évanouissait, la regardant comme le premier fondement de l'ordre pour tout l'Empire. Mais le désordre était trop grand, et d'ailleurs son règne fut trop court pour qu'il pût réussir complétement. Les Lorrains, qui ne faisaient partie de l'Allemagne que depuis Louis le Germanique, n'approuvèrent pas son choix et se séparèrent; et Conrad ne put les réunir à l'Empire. Après la mort d'Otton l'Illustre, il eut encore à combattre contre son fils Henri de Saxe. Il voulait, d'après le conseil de Hatton, archevêque de Mayence, lui enlever un grand fief qu'il possédait outre son duché de Saxe, afin qu'aucun des princes de l'Empire ne fût trop puissant; mais Henri fut si vaillamment défendu par les Saxons, qu'il ob-

tint, dans le traité qui termina la guerre, ce même fief pour lequel elle avait été commencée.

Conrad, après quelques difficultés, reconnut Burkhard, comte de Souabe, comme duc de la race des Alamans. Mais Arnould de Bavière, qui se révolta et s'oublia jusqu'au point d'appeler les Hongrois à son secours, fut condamné à mort par les princes de l'Empire, comme traître à la patrie, et fut forcé de chercher un asile en Hongrie.

C'est ainsi que, par des mesures énergiques et par des concessions faites à propos, la tranquillité générale et la dignité impériale furent rétablies et que l'unité de l'Allemagne fut maintenue. Mais Conrad sentait bien que sa tâche était devenue très-difficile, que la puissance du duc de Franconie toute seule n'était pas suffisante pour tenir en bride les grands devenus trop puissants, et qu'il fallait aussi de plus grandes forces que les siennes pour protéger l'Empire contre les Slaves et les Hongrois qui recommençaient sans cesse leurs invasions. D'ailleurs, il avait sans doute reconnu que son frère Eberhard, qui prétendait avoir le plus de droits à la couronne, manquait des qualités nécessaires à un roi, tandis qu'au contraire son ancien adversaire, aujourd'hui reconcilié, Henri de Saxe, était en tout irréprochable, doué de la plus grande activité, et le premier de tous les princes allemands par son génie et sa puissance. Quand donc Conrad, qui avait été blessé dans sa dernière expédition en Bavière, se vit languissant à Limbourg, sur la Lahn, et sentit la mort approcher, il se rappela l'exemple que lui avait donné Otton l'Illustre, et mettant de côté toute rivalité, dans la seule pensée du bien de la patrie, il fit venir son frère à son lit de mort et lui parla ainsi : « Nous pouvons bien avoir recours à de grands moyens, mon cher Eberhard, nous pouvons rassembler de grandes armées et nous savons les conduire. Nous ne manquons ni de villes, ni d'armes, et nous avons même tout le prestige de la dignité royale. Cependant la plus grande puissauce, l'influence, la sagesse sont du côté de Henri, et avec lui seulement l'Empire peut être heureusement gouverné. Ainsi prends ces bijoux, cette lance, cette épée, ces joyaux, cette couronne des anciens rois, et porte-les à Henri de Saxe. Vis en paix avec lui, afin qu'il soit pour toi un constant et puissant allié. Déclare lui que Conrad, en mourant, l'a choisi pour roi, de préférence à tous les autres princes. » Il mourut au mois de décembre 918.

Eberhard fit ce que son frère lui avait demandé; il fut le premier qui salua Henri roi. Un empire où l'on pouvait trouver de pareils sentiments pouvait bien sans danger rester électif.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Depuis Henri Ier jusqu'à Rodolphe de Habsbourg.
919 — 1273.

Le dixième siècle est très-pauvre d'ouvrages historiques.

1. La chronique de Regnion, dont nous avons déjà parlé dans l'époque précédente, est continuée par un autre écrivain jusqu'en 967; c'est abrégé, mais important.

2. Luitprand de Pavie, en dernier lieu évêque de Crémone, a écrit l'histoire de son siècle, non saus esprit; mais cependant d'une manière qui sent trop le courtisan. Il va de 890 à 960.

3. Hroswitha (Hélène de Rossov) ou Rosweide, religieuse de Gandersheim; *De Gestis Ottonum Panegyris*, de 919 à 904, ouvrage utile. Elle est connue comme poëte latin.

4. Widukind, moine de Corvey, ordinairement appelé Wittekind, mort vers l'an 1000, a écrit l'histoire des Saxons jusqu'à 973.

Au onzième siècle, les historiens sont déjà en plus grand nombre et plus importants; ils excellent surtout dans les descriptions.

1. Dithmar, évêque de Mersebourg, mort en 1018. Histoire des rois d'Allemagne, de 876 à 1018; ouvrage quelquefois utile et pas toujours exact.

2. Hermann le Contract, comte de Vehringen, moine bénédictin de Reichnau, mort en 1054. Une chronique très-précieuse, de 1000 à 1054, continuée jusqu'en 1100 par Berthold ou Bernold de Constance.

3. Wippon, chapelain de l'empereur Conrad II, dont il a écrit la vie dans un style pompeux (*Vita Conradi Salici*). C'était un homme instruit avec des pensées remarquables.

4. Adam de Brême (né à Meissen; il fut chanoine et recteur du collége de Brême). Il a fait l'histoire de l'Église du Nord, depuis le milieu du huitième siècle jusqu'en 1072. Ouvrage bien écrit et important pour les temps de Henri IV.

5. Brunon (*De Bello saxonico*), adversaire passionné de Henri IV, qui outre et défigure presque tout, est cependant important pour l'histoire de la guerre.

6. Lambert d'Achaffenbourg, moine de Hersfeld, a fait une chronique depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1077. Ouvrage plein d'esprit, bien écrit et d'une grande ressource pour les temps où il vivait, depuis l'an 1050; il a surtout très-bien peint le moyen âge.

7. Siegbert, moine de Gemblours, mort en 1112, a fait une chronique, non si riche à la vérité que celle de Lambert; mais cependant pas sans importance.

8. Marianus Scotus, mort en 1080, moine de Fulde et de Mayence, fit une chronique jusqu'à 1083, continuée par Dodechin jusqu'à 1200. C'est un bon recueil.

9. Ekkehard d'Urau fit une chronique jusqu'à 1126 qui a eu plusieurs continuateurs, dont le dernier était l'abbé d'Ursperg, jusqu'à 1209.

10. Les Lettres de Grégoire VII, recueillies par Ulric, prêtre de Bamberg au douzième siècle, sont du plus grand intérêt.

11. Il est aussi fort intéressant, pour bien saisir l'esprit de l'époque, à un moment où la division entre Henri et Grégoire excitait les écrivains de connaître les différents écrits qui ont paru à ce sujet et les différentes opinions. Les partisans du pape se trouvent surtout dans les couvents de Saint-Blaise, de Schafhausen et Hirschau. Cependant, des hommes très-instruits, très-estimables et même irréprochables, ont aussi écrit contre lui. Il serait hors de propos de donner les noms des écrivains des deux partis. On trouvera leur caractère dans le savant ouvrage de Stenzel, *Histoire d'Allemagne sous les empereurs de la maison de Franconie*, 1827 et 1828.

12. Les Œuvres biographiques des évêques de Hildesheim, Bernward et son successeur Godehard, et celles de Bennon, évêque d'Osnsbruck et ami de Henri IV.

13. Pour l'histoire des Croisades un ouvrage très-important est celui d'un témoin oculaire, Ekkehard (*Abbatis libellus de expugnatione Jerosolymitanâ*).

Au douzième et treizième siècles, le développement amené dans les intelligences par les croisades, a une heureuse influence sur les historiens. On remarque déjà

du choix et de l'ordre daos la matière, et le commencement de l'art.

On remarque principalement :

1. Otton, évêque de Freisingen, mort en 1158, fils du margrave Léopold d'Autriche, philosophe indépendaot et plein d'éloquence. Il a écrit une bistnire universelle jusqu'à 1152, prolongée jusqu'à 1209 par Ottoo de Saint-Blaise, et la vie de l'empereur Frédéric Ier jusqu'à 1156, qui a été continuée jusqu'à 1160 par Radewich, channine de Freisingen, et jusqu'à 1170 par un anonyme.

2. Helmold, curé de Lubeck, qui a fait une chronique des esclaves jusqu'à 1170, continuée jusqu'à 1209 par Arnold. Elle est très-importante pour l'bistoire de Henri le Lion et de la maison des Welfs.

3. Les compilations *Annalista saxo* et *Chronographus saxo*, dont l'une est particulièrement pour le onzième siècle, et la deuxième pour le douzième.

4. Albert de Stade a fait une chronique qui va jusqu'à 1256, et qui a été continuée par un étranger jusqu'à 1324. C'est aussi une compilation.

5. Il y a encore beaucoup d'autres chroniques qui offrent des portions fort précieuses, par exemple celles de Gottf, de Viterbe, du moine Alberich, Joh. Vitoduarus, etc.

6. Un recueil de lettres d'hommes remarquables de cette époque est fort important, particulièrement celles du pape Innocent III et de Pierre-des-Vignes, chancelier de l'empereur Frédéric II, mort en 1249. 6 vol.

7. Un ouvrage d'une très-baute importance pour la vie de Frédéric II, est l'histoire d'Angleterre de Matthieu-Pâris, qui, avec les événements d'Angleterre de 1066 à 1259, traite aussi occasionnellement les affaires des autres peuples de l'Europe ; ainsi de plusieurs écrivains italiens, parmi lesquels je ne citerai que Richard de Saint-Germain et Nicolas de Jamsilla (collection de Muratori).

Tous les historiens qui servent de sources à l'histoire ont été réunis dans les grands recueils de Duchesne, Bouquet (en France), Muratori (en Italie), Schard, Reuber, Urstisius, Pistorius, Freher, Goldast, Schilter, Meibom, Leibnitz, Ekkard, etc. (en Allemagne).

8. Aussi importants qu'avait été pour l'bistoire de l'époque précédente le recueil des anciennes lois des Francs et des peuples qui leur étaient soumis, sont, pour l'histoire du moyen âge, quoique plus abrégés, les recueils des lois postérieures connus sous les noms de *Miroir de Saxe*, *Miroir de Souabe*, et *Droit impérial*.

—

MAISON DE SAXE.

Henri Ier. 919—936.

Les récits que nous avons sur l'élection de Henri sont très-variés. Si, comme il est juste, nous suivons ceux des plus anciens écrivains, Widukind et Ditmar, nous dirons que les princes et les anciens de la Franconie, cédant au conseil de Conrad leur roi, sur son lit de mort, se rassemblèrent à Fritzlar au commencement de l'année 919, et élurent pour roi le duc Henri, en présence des deux peuples réunis de Franconie et de Saxe. La foule s'empressa de lever la main droite et de saluer le nouveau roi par de grandes acclamations. Ainsi, ce fut proprement un choix fait par les grands de la Franconie, et les Saxons naturellement ne repoussèrent pas le choix qu'on faisait de leur duc ; mais on ne savait pas encore ce que feraient les autres peuples, et nous verrons bientôt comment Henri s'y prit pour se faire reconnaître par les ducs de Souabe et de Bavière. — Il est vrai qu'un grand nombre d'écrivains racontent que les envoyés qui venaient offrir la couronne à Henri le rencontrèrent dans ses terres du Harz, et même occupé à prendre des oiseaux, d'où lui vient le surnom d'Oiseleur ; mais ce ne sont que des écrivains fort postérieurs. Cependant il est possible que cette tradition se fut conservée parmi le peuple ; mais ces premiers écrivains n'en parlent point, et ce n'est qu'au milieu du onzième siècle que l'on rencontre pour la première fois dans les chroniques et les histoires le surnom *Henricus Auceps*.

Quelques agitations intérieures troublèrent les commencements de son règne, mais n'eurent pas de suite ; car les vœux d'Otton l'Illustre et du roi Conrad furent remplis, et la Franconie et la Saxe furent en bonne intelligence ensemble. Le duc Burckhard de Souabe, et le duc Arnould de Bavière, qui revenait de Hongrie, lui refusèrent obéissance ; il les rappela promptement à leur devoir par la force de ses armes, en même temps que par la douce puissance des paroles de paix.

De sorte qu'en 921 toute l'Allemagne obéissait au roi Henri, et depuis lors son empire ne fut plus troublé par aucune guerre intérieure; mais il ne conquit qu'après plusieurs batailles la Lorraine, qui balançait toujours entre la France et l'Allemagne. Plus tard, il affermit son union avec elle en donnant sa fille Gerberge à son duc Giselbert; et pendant sept siècles, ce beau pays demeura réuni à l'Allemagne.

Alors Henri put s'occuper des ennemis du dehors, des Slaves et des Hongrois. Ils croyaient pouvoir continuer leurs manœuvres avec les États d'Allemagne comme auparavant; mais ils trouvèrent à leur rencontre un adversaire qui les arrêta. La première fois à la vérité, Henri fut obligé de céder à leur fureur et ils poussèrent leurs ravages jusqu'au sein de la Saxe. Cependant il eut le bonheur, un jour qu'il sortit sur eux du château de Werle, près de Goslar, de faire prisonnier un des plus distingués de leurs princes; et pour sa rançon, on fit une suspension d'armes de neuf ans, pendant lesquels les Hongrois jurèrent de ne pas entrer en Allemagne. Vraisemblablement, ils comptaient bien pouvoir récupérer au double le temps perdu; mais Henri employa si utilement ces neuf ans, que quand ils revinrent, ils trouvèrent l'Allemagne toute changée.

Il s'appliqua d'abord à réprimer avec beaucoup de sévérité et d'équité les troubles et les brigandages intérieurs, afin d'exciter d'autant plus le zèle contre les ennemis étrangers. Car sous le règne des derniers Carlovingiens, comme nous l'avons déjà vu, l'esprit de guerre et de rapine régnait partout, et était même entretenu par un grand nombre des nobles. Henri poursuivit ces brigandages et sévit partout contre leurs auteurs : seulement quand il rencontrait des esprits disposés à faire mieux, il les graciait et leur donnait des armes et des terres sur la frontière à l'est de l'Empire, afin qu'ils allassent satisfaire leur amour pour la guerre contre ses ennemis. Mersebourg, qui servait d'asile à une troupe de ces guerriers, devint un boulevard opposé aux Slaves, jusqu'à ce que le roi s'avançât lui-même plus avant dans leur pays.

Plus tard, Henri exerça ses guerriers, qui ne savaient combattre qu'à pied, à l'art des combats de cavalerie, afin qu'ils pussent plus facilement résister aux escadrons hongrois; et comme ils étaient pleins de bonne volonté et avaient beaucoup d'aptitude pour tout ce qui regardait les armes, ils apprirent en peu de temps. Il leur apprit à attaquer par pelotons, à laisser jeter les premières flèches des ennemis, en les recevant sur leurs boucliers, pour se précipiter ensuite de toutes leurs forces sur eux, avant qu'ils aient eu le temps de lancer leurs deuxièmes. Enfin ayant remarqué que ceux-ci pourraient encore faire beaucoup de mal, quoiqu'on pût réussir à les mettre en fuite, parce que plus prompts que la foudre, ils paraissaient tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, pillaient, massacraient, et déjà étaient repartis avant qu'on ait pu arriver au secours; il mit la plus grande diligence à faire construire des châteaux-forts, en assez grand nombre, de distance en distance, afin que les habitants des pays, sur le premier bruit de l'arrivée de l'ennemi, pussent y venir chercher un asile pour eux et pour leurs richesses.

Les Hongrois n'entendaient rien au siége des villes, et quand ils n'avaient pu faire un grand butin dans leur expédition, ils ne revenaient pas volontiers. Ce fut surtout dans ses pays héréditaires que Henri fit bâtir ces forteresses et ces villes fortifiées, parce que c'était là surtout que le besoin était urgent. Ainsi s'élevèrent Goslar, Duderstadt, Nordhausen, Quedlimbourg, Mersebourg et Meissen. Mais afin de peupler ces lieux, il régla : que de tous les citoyens qui devaient un service militaire, on en prendrait un sur neuf, pour aller dans la ville; qu'il s'y occuperait de toutes les constructions nécessaires pour offrir, en cas d'invasion, un asile assuré, et que les autres leur donneraient pour cela, chaque année, le tiers de leurs fruits, afin qu'ils pussent vivre et même conserver des réserves, pour secourir tout le monde au temps du danger.

Henri, après avoir passé quelques années dans ces préparatifs, résolut, pour exercer ses guerriers, de réduire à la raison les peuples voisins de l'Allemagne, au nord et à l'est, qui, s'ils n'étaient aussi redoutables que les Hongrois, n'en étaient pas moins des ennemis.

Il battit les Slaves dans la marche de Bran-

debourg, les Hevelles sur le Havel, et conquit Brennabourg (Brandebourg), qu'il assiégea par un hiver si rude que son armée campa sur les glaces du Havel. — Ensuite il soumit les Daleminziens qui habitaient sur les bords de l'Elbe, depuis Meissen jusqu'en Bohême. Henri entreprit aussi une expédition contre les Bohêmes, assiégea leur duc Wenzeslas dans Prague, sa capitale, et le força de se soumettre. Depuis lors, les rois d'Allemagne ont toujours demandé l'hommage aux ducs de Bohême.

Ces événements avaient lieu vraisemblablement en 928 et 929. Mais dans cette dernière année, un peuple slave, les Rédariens, unis avec leurs voisins, se levèrent presque tous à la fois, sans doute pour profiter de l'éloignement de Henri qui était en Bohême, et l'on fut obligé de faire une levée en masse dans la Saxe pour marcher contre eux. Les généraux du roi assiégèrent Lukini (Lenzen, près de l'Elbe). Alors une grande armée de Slaves s'avança pour la délivrer, et livra une sanglante bataille, dans laquelle elle fut presque entièrement anéantie. Wittekind porte leur perte à 200,000 hommes; si ce nombre est exagéré, du moins est-il certain que depuis lors les Slaves furent constamment soumis à la domination des Saxons.

Ce fut sans doute pour garantir ses nouvelles conquêtes contre les Slaves, qu'il fonda le margraviat de Nordsachsen (aujourd'hui la Vieille-Marche) qui s'agrandit peu à peu, et celui de Meissen, sur les bords de l'Elbe, avec une ville et un château du même nom.

Cependant, la trêve de neuf ans avec les Hongrois était expirée, et ils envoyèrent une députation en Allemagne pour demander l'ancien tribut qu'elle leur avait honteusement payé. Mais Henri, pour leur montrer tout le mépris que les Allemands faisaient d'eux, envoya aux députés, en guise de tribut, un chien galeux auquel on avait coupé les oreilles et la queue. C'était un ancien usage, extrêmement injurieux pour celui qui recevait ce cadeau. Les Hongrois entrèrent en fureur et firent leurs préparatifs pour en tirer une grande vengeance; mais le roi Henri s'adressa à son peuple : « Vous savez de quels maux notre empire a été délivré; car il était autrefois déchiré au dedans par les dissensions intérieures, et au dehors par la guerre. Aujourd'hui, grâces à Dieu, par nos efforts et par votre valeur, un de nos ennemis, les Slaves, est dompté et soumis; de sorte que nous pouvons nous porter en masse contre l'ennemi commun, les Avares (c'est ainsi qu'il appelait les Hongrois). Jusqu'à présent nous avons été forcés de sacrifier tous nos biens pour les enrichir, et désormais, pour les satisfaire, il nous faudrait piller les églises, car nous n'avons plus rien. Choisissez donc; voulez-vous que je m'empare de ce qui est destiné au service divin et que j'achète ainsi la paix des ennemis de Dieu; ou voulez-vous, mettant toute notre confiance dans celui qui est en vérité notre maître et notre libérateur, prendre la résolution qui convient à des Allemands. » Alors tout le peuple éleva ses mains vers le ciel en poussant de grands cris et jura de bien combattre.

Les Hongrois étaient partagés en deux troupes, dont une, attaquée par les Saxons et les Thuringiens, non loin de Sondershausen, perdit ses chefs, tués dans le combat, et fut elle-même taillée en pièces. Ceux qui s'échappèrent, égarés dans le pays, périrent par la faim ou par le froid, ou furent massacrés. L'autre troupe, qui était la plus forte, vint jusqu'à la Saale, près de Mersebourg, où elle apprit dans la nuit l'arrivée du roi et la défaite de ses compatriotes. Les Hongrois, saisis d'épouvante à cette nouvelle, abandonnèrent leur camp et allumèrent de grands feux, suivant leur coutume, pour donner le signal de se rassembler à ceux qui étaient dispersés pour piller. Henri, qui les atteignit le lendemain, excita ses soldats par des paroles de feu à venger dans ce jour et la patrie et leurs parents massacrés par eux ou emmenés en esclavage. Il parcourut ainsi tous les rangs, toujours précédé du drapeau de l'armée qui flottait devant lui et qu'on appelait l'ange parce qu'il était orné de plusieurs figures d'anges. Dès lors ces guerriers allemands sentirent dans leur cœur le pressentiment de la victoire, et ils attendaient le signal du combat avec impatience. Mais l'ennemi n'osait plus leur faire tête, et le roi s'en aperçut à leur mouvement, fit partir aussitôt en avant une partie de la landwehr des Thurin-

giens, avec quelques cavaliers, afin que les Hongrois qui verraient devant eux une troupe d'hommes presque sans armes, se missent à leur poursuite et fussent ainsi attirés jusque auprès du gros de l'armée. Ce fut précisément ce qui arriva; mais ils furent si prompts à lâcher pied, dès la première attaque, quand ils virent les Allemands rangés en bon ordre, que c'est à peine si on put en venir aux mains. Le plus grand nombre furent massacrés ou faits prisonniers; leur camp fut pris avec tous les trésors qu'ils avaient ramassés en pillant; et ce qui fut encore plus beau et plus touchant, c'est que les prisonniers que les Hongrois avaient entraînés comme esclaves, se virent ainsi rendus à la liberté contre toute attente. Alors Henri et toute son armée tombèrent à genoux pour remercier Dieu de la victoire. Il fut appelé par ses pieux guerriers « le père de la patrie, leur souverain maître et leur général, » et le bruit de ses hauts faits et de sa valeur se répandit partout. Cette bataille eut lieu dans l'année 933, dans les environs de Mersebourg, et encore aujourd'hui, tous les ans, dans l'église paroissiale de Keuschberg, évêché de Mersebourg, on célèbre la fête de la délivrance des Hongrois, et le nom du roi Henri y est proclamé avec respect au milieu de l'assemblée.

L'année 934 donna au roi Henri l'occasion de se couvrir de gloire dans une expédition contre les Danois, qui ravageaient les côtes des Frisons et des Saxons. Il entra dans leur pays à la tête de son armée, força leur roi Gorm à faire la paix, établit à Sleswig une forte barrière et fonda même un margraviat qu'il peupla d'une colonie de Saxons. Un des membres de la famille royale fut même gagné au christianisme: soit Knud, le fils de Gorm, soit peut-être Harold, son deuxième fils. Ainsi fut relevé par Henri I[er] ce margraviat de la Schlei et la Trenne, qui avait servi de boulevard à l'empire des Carlovingiens, et que les Danois avaient détruit. Ainsi ce prince, avant la fin de sa glorieuse carrière, eut le bonheur de voir ces hommes du Nord, qui, pendant un siècle avaient effrayé l'Europe, se tenir devant lui dans leurs limites et reconnaître sa puissance.

Le roi Henri était dans son intérieur aussi heureux époux que vertueux père de famille; sa femme, la pieuse et douce Mathilde, était le modèle des femmes; elle avait beaucoup de puissance sur son mari et s'en servit souvent pour obtenir la grâce des coupables. Elle lui donna cinq enfants, Otton, Gerberge, Haduin, et plus tard Henri et Brunon. Il eut aussi de sa première femme, Hathberga, qui s'étant d'abord destinée à la vie de couvent, ne fut jamais regardée comme une épouse légitime et le quitta bientôt, un fils nommé Tanemar, qui ne fut non plus jamais regardé comme un enfant légitime.

Il maria son fils Otton, l'aîné du deuxième lit et son successeur, avec Edgithe, fille d'Édouard, roi d'Angleterre.

Si l'on en croit Widukind, Henri, vers la fin de sa vie, après avoir si glorieusement acquis à son empire la tranquillité à l'intérieur et la considération à l'extérieur, eut encore la pensée de passer en Italie afin de rattacher ces contrées à l'empire d'Allemagne; du moins il ne put exécuter son dessein à cause de sa maladie. Il fut frappé d'une attaque d'apoplexie à Bothfeld, dans l'automne de 935, et resta longtemps malade. Quand il fut rétabli, il sentit qu'il n'avait plus qu'à s'occuper d'assurer la tranquillité à son empire, et il convoqua une assemblée des grands à Erfurdt. Henri reconnaissait dans son fils aîné, Otton, toute la vigueur et la grandeur d'âme qui conviennent à un souverain; mais sa mère Mathilde préférait son deuxième fils, Henri, parce qu'il était plus doux que son frère; et elle crut qu'il devait avoir plus de droit à l'héritage de son père, parce qu'Otton était né avant que son père fût revêtu de la dignité impériale. Mais la volonté du roi décida tous les grands à reconnaître Otton pour son successeur.

Henri se rendit d'Erfurdt à Memleben. Là, il fut frappé une deuxième fois d'apoplexie; et après avoir fait ses adieux à sa femme, il mourut le dimanche 2 juillet 936, à l'âge de 60 ans, en présence de ses fils et de plusieurs princes de l'Empire. Il fut enterré dans la ville qu'il avait fondée, à Quedlimbourg, dans l'église de Saint-Pierre, devant l'autel,

Il avait régné 18 ans, et pendant ce temps, non-seulement il avait arraché l'Empire à sa ruine, mais il l'avait élevé à un haut degré de

force et de considération. Il était sévère et puissant contre ses ennemis, juste, affable et doux à l'égard de ses amis et de ses sujets. On l'a représenté comme ayant un extérieur agréable et guerrier, comme un chasseur téméraire et heureux, et si adroit dans les exercices du corps et des armes, que dans tous les jeux il était l'effroi de ses adversaires. Il fut affable; et cependant sut si bien conserver sa dignité qu'il maintint tout le monde dans les bornes du respect.

Institutions du roi Henri. —Ce qui dans un roi témoigne de sa grandeur, ce n'est pas tant les actions par lesquelles il étonne le monde que les œuvres qu'il laisse après lui, et qui portent dans eux-mêmes le germe vivant d'une nouvelle époque.

Malheureusement les plus anciens écrivains et les plus authentiques sont très-insuffisants et remplis de lacunes; de sorte qu'il est impossible d'avoir une pleine confiance dans les récits postérieurs. Mais c'est déjà beaucoup que tous les écrivains du moyen âge se soient accordés à le regarder comme le fondateur de la chevalerie et le restaurateur de la noblesse, le fondateur des villes et de la bourgeoisie, et en un mot de toutes les belles institutions qui se sont développées après lui. Car ces témoignages prouvent que ses œuvres ont eu la plus grande importance et que sa mémoire doit être honorée parmi les hommes.

Mais quand nous ne conserverions que ce qui est bien prouvé dans l'histoire, il resterait encore assez pour sa gloire.

Henri fut un grand bienfaiteur de la nation, quand en bâtissant des villes dans l'intérieur de l'Allemagne, il a aussi fondé une nouvelle bourgeoisie. Car si le but le plus immédiat de ces places fortes fut de protéger le pays contre les ravages des Hongrois, ce fut aussi le moindre, et il fut bien plus important que ces villes devinssent le berceau d'une nouvelle condition. L'état d'homme libre était, comme nous l'avons déjà dit, extrêmement déchu dans les dernières années des Carlovingiens. Le peuple allemand était dans la voie qui avait conduit les autres peuples à n'avoir chez eux que maîtres ou esclaves; deux conditions parmi lesquelles on ne retrouve jamais cet orgueil et cette énergie que donne la liberté. Déjà la campagne, en grande partie du moins, n'était cultivée que par des mercenaires, et l'industrie et le commerce étaient presque entièrement entre les mains des Juifs. La noblesse tenait ces occupations comme indignes d'elle, et il n'y avait point de chrétiens roturiers qui fussent libres. Par conséquent les Juifs avaient pu s'arroger toutes les professions lucratives (1). Ils étaient dès lors en possession d'énormes richesses, et pour ainsi dire des hommes nécessaires aux grands et aux petits princes, de même qu'aux nobles, à cause de leur argent. Dans les derniers temps de l'empire romain, ils avaient même été très-favorisés; et sous Honorius, entre autres empereurs, ils furent exemptés de tout service militaire. Ils habitaient particulièrement les villes des environs du Rhin et du Danube, dont l'origine remontait au temps des Romains : Cologne, Coblentz, Trèves, Mayence, Worms, Spire, Strasbourg, Bâle, Constance, Augsbourg, Ratisbonne, Passau, etc.; et ils y étaient en si grand nombre qu'ils pouvaient empêcher toute concurrence et entraver le commerce et l'industrie.

Non-seulement le roi Henri bâtit des villes dans l'intérieur de l'Allemagne, comme nous l'avons vu, et les peupla d'habitants; mais il sut aussi trouver le moyen de vaincre cette répugnance des Allemands à vivre dans leurs murailles. Il promit à ceux qui s'y retirèrent la garantie de toute justice. Plus tard, il régla que toutes les réunions et les grandes fêtes d'un canton se célébreraient dans les bourgs, et qu'on y tiendrait aussi toutes les foires et les fêtes de l'Église. Et, de même qu'il avait donné un noble but aux chevaliers et un beau lustre à leurs armes, il sut aussi trouver des exercices dans les armes pour les citoyens des villes, afin qu'ils devinssent aptes à la défense de leurs murailles, et que la bourgeoisie fût aussi un corps de l'État qui pût le protéger et se faire respecter. C'est ainsi qu'il réussit à

(1) On donne aussi pour raison de la richesse des Juifs, les chaînes que la foi chrétienne d'alors mettait au commerce, en timorant les consciences sur les gains à faire, particulièrement son opposition au prêt à intérêt. N. T.

attirer des habitants dans les places fortes, en si grande foule, que, comme leurs enceintes étaient primitivement trop petites, les prétendants au droit de cité, devenus très-nombreux, furent même contraints de se bâtir des maisons autour de la ville, de sorte qu'il y avait une autre ville hors des murs; et plus tard cette nouvelle ville fut aussi elle entourée de murailles pour sa défense contre les attaques de l'ennemi. Une des conséquences importantes quoique éloignées de ces réunions d'hommes, fut que peu à peu on vit fleurir les arts et les industries, le trafic et le commerce. Ce qui s'exécutait isolément dans la maison d'un particulier par des serfs, fut alors exécuté en grand et avec perfection par des artisans et des industriels dans les villes; parce qu'un maître avec ses ouvriers ne s'occupant que d'une seule espèce de travail, devenait habile dans cet art, d'autant qu'il l'exerçait depuis sa jeunesse. Ce partage dans le travail est le fondement de toute civilisation parmi les peuples, et par conséquent le roi fut encore le fondateur de l'industrie en même temps que de la bourgeoisie.

Ce que nous venons de dire de la chevalerie et des villes ne doit cependant pas être mal compris. Quand, dans un temps quelconque, a été jeté le principe ou le germe d'une innovation qui tend à changer toute la vie et les mœurs d'un peuple, jamais pareil changement ne se produit tout d'un coup; mais des siècles peuvent s'écouler avant qu'il soit complétement achevé. C'est ainsi que l'homme passe plus du quart de sa vie à donner à son corps son accroissement, et que son esprit procède plus lentement encore, puisque souvent ce n'est que dans ses dernières années qu'il voit dans tout son développement une idée qu'il a reçue dans sa jeunesse et que depuis il a élaborée peu à peu. Or, l'accroissement et la formation d'un peuple demande des siècles. Ainsi il ne faut pas croire que les institutions du roi Henri aient tout d'un coup changé les mœurs des Allemands, donné une chevalerie parfaite, fait disparaître la mortaille et fondé la bourgeoisie grande et indépendante; non, il n'a fait que jeter les fondements de ces créations. La masse du peuple resta encore un certain laps de temps dans la même condition; mais les institutions d'Henri se développèrent avec force : d'abord restreintes à des lieux particuliers, elles se répandirent ensuite; car de même que de quelques étincelles il peut souvent venir un grand incendie, ainsi s'enflammèrent les étincelles qu'il avait jetées, se propageant toujours de plus en plus, jusqu'à ce qu'elles aient embrasé toute l'Allemagne.

Otton Ier. 936–973.

Déjà avant la mort de Henri, les princes avaient promis de reconnaître Otton, son fils, pour son successeur à l'Empire; il n'y avait donc plus qu'à confirmer cette reconnaissance, et elle se fit dans une grande réunion à Aix, où Otton fut couronné solennellement. Deux des grands archevêques du Rhin se disputèrent l'honneur du couronnement : celui de Cologne qui prétendait avoir des droits, parce que Aix était dans le ressort de sa juridiction, et celui de Trèves, parce que son archevêché était le plus ancien. Enfin il fut décidé que ce ne serait ni l'un ni l'autre; mais que ce serait Hildebert, archevêque de Mayence, qui aurait cet honneur. Giselbert, duc de Lorraine, qui avait Aix dans son duché, était chargé, en qualité de grand chambellan, de pourvoir au logement et au traitement des étrangers, et ils y étaient en grand nombre. Le duc de Franconie, Eberhard, fut chargé de la table et des mets, en sa qualité de grand écuyer tranchant. Hermann, duc de Souabe, était le grand échanson; et Arnouf, duc de Bavière, était le grand maréchal et devait s'occuper des chevaux et du camp.

Quand donc tout le peuple fut rassemblé dans l'immense cathédrale d'Aix, l'archevêque prit le jeune roi par la main et le conduisant devant le peuple, il lui dit : « Voyez, je vous présente le roi Otton, élu de Dieu, proposé par le roi Henri et nommé par tous les princes; et si ce choix vous est agréable, levez tous la main droite au ciel. »

Alors tout le peuple leva la main, et fit avec de grandes acclamations des vœux pour le nouveau roi; puis l'archevêque s'avança avec lui

vers l'autel où étaient les joyaux impériaux : une épée avec la ceinture, le manteau impérial avec des bracelets, et le bâton avec le sceptre et la couronne. Il lui remit l'épée avec ces paroles : « Reçois cette épée destinée à repousser tous les ennemis du Christ et à assurer la paix la plus solide à tous les chrétiens. » Il lui remit ensuite toutes les autres pièces avec des paroles ainsi appropriées. Puis il lui plaça la couronne sur la tête, le conduisit à son trône, dressé entre deux belles colonnes de marbre, et Otton y resta assis jusqu'à la fin de la grand'messe, qui fut chantée en grande pompe. Tous les yeux étaient arrêtés avec étonnement sur le jeune roi dont la vue remplissait tous les assistants de vénération. Sa taille haute et vraiment royale, sa poitrine large et vigoureuse, ses yeux grands et pleins de feu, sa chevelure longue et blonde qui tombait sur ses épaules, tout semblait annoncer qu'il était né pour régner. Ces jours de fêtes et de cérémonies passés, il prouva bientôt par la vigueur de son gouvernement que chez lui l'apparence extérieure n'était pas trompeuse.

Mais Otton ne gagna pas sur les cœurs cette puissance qu'avait obtenue son père. On l'a nommé le Lion à cause de son air fier et redoutable, et parce que, comme le lion, il vainquit tous ses ennemis en quelque nombre qu'ils fussent et aussi souvent qu'ils se présentèrent, tant dans l'intérieur de l'Allemagne qu'au dehors. Ce fut un grand et puissant monarque, qui devint bientôt le premier prince chrétien. Il mit sur sa tête la couronne impériale de Charlemagne, et rendit l'Empire et le nom allemand si grands parmi tous les peuples, qu'il n'y en avait aucun qui osât se comparer à lui. Or, un homme ordinaire n'obtient jamais de pareils résultats; car si, dans l'empereur Otton, trop de fierté lui fit beaucoup d'ennemis; si, dans sa colère, son cœur trop passionné lui fit faire des actes de sévérité contre ses adversaires, on trouve aussi chez lui, comme dans le lion, à qui il fut comparé, pitié pour les faibles et indulgence pour l'adversaire qui demande grâce. Du reste, sa colère et sa sévérité ne le portèrent jamais au delà des bornes de la justice : la loi auprès de lui fut toujours plus forte que tout le reste.

Notre patrie, qui avant ces deux grands rois, Henri et Otton, marchait droit à sa ruine, déchirée par les dissensions intestines, et était au dehors entourée d'ennemis qui la méprisaient, la désolaient par leurs rapines toutes les fois qu'ils le jugeaient à propos, parut alors se relever tout d'un coup comme un empire nouveau : non-seulement les ennemis avaient été terrassés, mais des pays avaient été conquis, et ceux qui nous avaient méprisés courbaient la tête devant nous. Dans un temps de calme, quand aucun danger ne menace et que la justice et le bon ordre règnent partout, un peuple peut se réjouir de voir son roi s'asseoir avec des vues de paix sur le trône de son père; mais quand le monde est agité par un ouragan; quand la liberté et l'indépendance sont en danger; quand un peuple s'est amolli dans les douceurs d'une trop longue paix, et que déjà les mots de gloire et d'honneur ne font plus vibrer son âme, alors il faut un roi audacieux et fier comme Otton I[er] : son père avait commencé l'œuvre et il sentait en lui la force de le parfaire.

Otton montra tant de confiance en ses forces que, peu de temps même après être monté sur le trône, pour se consacrer tout entier à la royauté, non-seulement il se dépouilla du duché de Saxe, mais il le donna même au plus brave guerrier de sa famille, à Hermann Billung qui s'était beaucoup distingué dans la guerre contre Boleslas, duc de Bohême. Il se contenta donc du seul titre d'empereur d'Allemagne, titre sans doute bien plus grand que celui de duc, quand le roi sait le faire respecter par la hauteur de son génie; mais aussi bien plus insignifiant et sans puissance réelle s'il manque de caractère pour dominer. La dignité d'un roi allemand et d'un empereur reposait sur l'estime publique, sa puissance dépendait du peuple, sa grandeur était fondée sur le prestige que jetait la dignité impériale; or, cette vénération qui, quand l'Empereur la possédait, le rendait le plus grand souverain de la chrétienté, Otton crut qu'il pourrait l'acquérir et la conserver par lui-même. A la vérité, au commencement de son règne, beaucoup de seigneurs se révoltèrent contre lui : les Francs et les Lorrains, qui ne pouvaient souffrir qu'un Saxon possédât la couronne, Tancmar, son frère d'un

autre lit, et même Henri, son frère cadet, qui croyait avoir plus de droits que lui à la dignité impériale, parce qu'il était né lorsque son père Henri était déjà roi, tandis qu'Otton, au contraire, était né lorsque son père n'était encore que duc. Mais les Francs et les Lorrains furent apaisés par les armes; Tancmar fut tué dans le combat même, et Henri, qui s'était lié avec eux, vint se jeter aux pieds de son frère en habit de pénitence, à Francfort, le jour de la fête de Noël, l'an 942, pendant la messe de minuit, et reçut un plein pardon, quoiqu'il se fût révolté trois fois contre lui, et qu'il eût même attenté à sa vie. Bien plus, Otton lui donna cette même année le duché de Bavière, qui était vacant, et depuis lors ils restèrent fidèlement unis jusqu'à la mort.

Ensuite le roi se tourna contre les ennemis du dehors. Il eut de longues et sanglantes guerres à soutenir contre les Slaves, ses voisins du Nord; cependant il parvint à les rendre tributaires jusqu'à l'Oder; et, pour affermir le christianisme parmi eux, il fonda les évêchés de Havelberg, Brandebourg, Meissen, et les soumit plus tard à la juridiction de l'archevêché de Magdebourg, qui fut érigé en 968. Les ducs de Bohême et de Pologne furent obligés de reconnaître son autorité, et il s'efforça de répandre la douce influence du christianisme dans l'intérieur de ces contrées, en érigeant l'évêché de Posen. Il repoussa jusqu'à la pointe du Jutland les Danois qui avaient ravagé le margraviat de Schleswig, fondé peu auparavant par son père, et un bras de mer de ses rivages reçut de lui le nom de Ottensund, parce qu'il y avait planté sa lance en témoignage de son arrivée. Le roi Harald se fit baptiser avec sa femme Gunilde et son fils Suénon, et on fonda des évêchés à Sleswig, à Ripen et à Aarhuus.

Cependant, il était survenu en Italie des circonstances qui attirèrent sur ce beau pays les yeux de ce roi, toujours à la recherche des grandes actions. Depuis l'extinction des Carlovingiens, les nombreux prétendants à la souveraineté avaient jeté partout le désordre et ruiné tout le pays. Béranger d'Ivrée s'était alors emparé de l'autorité par violence; et, pour s'affermir davantage sur le trône, il voulait forcer la jeune et belle veuve du roi précédent, Lothaire, qu'il avait lui-même fait mourir, à épouser son fils Adelberg, prince d'ailleurs fort désagréable. Adélaïde refusa avec fermeté, et saisit une occasion favorable pour s'enfuir. Mais elle fut arrêtée, lorsqu'elle était déjà à Côme et fut ramenée. Willa, l'infâme épouse de Béranger, frappa la noble fille des rois bourguignons, la foula aux pieds, la traîna par les cheveux, lui arracha tous ses ornements, et enfin la fit jeter dans la prison du château de Garde, où elle n'avait pour consolation que ses sanglots. Mais un moine fidèle, nommé Martin, que son sort avait touché, creusa sous les murs du château, pénétra jusqu'à sa prison, l'emmena, lui fit traverser le lac de Garde sur une barque de pêcheur, et la cacha dans un bois épais sur l'autre rive du lac. Là, elle fut nourrie plusieurs jours par les soins généreux d'un pêcheur, tandis que Martin courait demander du secours à ses amis. Le margrave Azzon se hâta d'y arriver et la transporta dans son château de Canosse. L'infatigable moine disparait aussitôt, et part pour l'Allemagne avec une lettre de sa part à l'empereur Otton, dans laquelle elle lui offrait sa main et l'Italie pour dot. Otton avait perdu depuis plusieurs années sa femme Edithe, fille du roi d'Angleterre. Une femme persécutée à délivrer et un si grand prix attaché à cette tentative aventureuse étaient des motifs plus que suffisants pour enthousiasmer l'esprit chevaleresque du roi. Il passa les Alpes, en 951, délivra Canosse que Béranger avait assiégé et prit Pavie. Alors il se fit couronner roi d'Italie et célébra son mariage avec la belle Adélaïde qu'il avait conquise d'une manière si chevaleresque. Il se réconcilia même avec Béranger, et lui donna l'Italie comme fief sous la suzeraineté de l'Allemagne.

Bataille contre les Hongrois sur le Lech. 955. — Bientôt après ces événements d'Italie, reparurent encore une fois les anciens ennemis et dévastateurs de l'Allemagne, les Hongrois unis aux Slaves, qui voulurent essayer s'ils ne seraient pas plus heureux avec le fils d'Henri qu'ils ne l'avaient été avec le père. Ils trouvaient d'ailleurs une occasion favorable dans les dissensions et les troubles intérieurs suscités par le fils même d'Otton, Ludolf, mécontent du mariage de son père avec Adélaïde, et par

son gendre Conrad, duc de Franconie et de Lorraine, qui s'oublièrent jusqu'à appeler les Hongrois dans le pays. Mais bientôt ils reconnurent leur crime, demandèrent pardon au roi, l'obtinrent, et marchèrent avec d'autant plus de valeur contre l'ennemi. Le roi prit son camp sur les bords du Lech en Bavière. L'armée était partagée en huit corps: les trois premiers étaient composés de Bavarois; le quatrième, des Francs conduits par Conrad; le cinquième, de troupes d'élite prises sur toute l'armée, et avec eux se trouvait Otton; les Souabes composaient les sixième et septième; et avec le huitième étaient 1,000 cavaliers d'élite pour la garde des bagages. On ne s'attendait donc à aucune attaque de ce côté. Mais à peine parut l'armée hongroise que leurs innombrables bataillons se développent, traversent le fleuve à la nage et viennent attaquer le camp en dos de l'armée, mettent les Bohémiens et les Souabes en désordre, et pillent les bagages. Heureusement que le vaillant Conrad arriva avec ses Francs pour rétablir l'ordre. Le jour suivant, fête de Saint-Laurent, devait avoir lieu la bataille. Toute l'armée s'y prépara par des prières; le roi reçut la sainte communion, et lui et le peuple se jurèrent fidélité jusqu'à la mort. Alors Otton prit la lance sacrée; la bannière ornée d'anges, qu'on avait portée à la bataille de Mersebourg, flottait encore aujourd'hui devant lui; puis il donna le signal, et se précipita le premier sur l'ennemi. Ce fut lui, à la tête de sa troupe d'élite, et Conrad, qui voulait réparer par l'éclat de sa conduite le souvenir de sa révolte, qui décidèrent la bataille. On remporta une grande et importante victoire; l'ennemi fut renversé, dissipé ou fait prisonnier, et trois de leurs chefs furent pendus comme chefs de brigands. Leur propre écrivain Keza avoue que de deux de leurs corps d'armée, qui montaient à 60,000 hommes, il n'en revint que sept soldats avec les oreilles coupées; et même, que la troisième troupe n'aurait pu éviter un pareil sort, si Otton n'avait pas été trop tôt rappelé de la poursuite, et obligé de faire une diversion contre les Slaves. Du reste, la victoire fut chèrement achetée par les Allemands: l'héroïque Conrad, au moment où il soulevait son armure pour trouver de l'air, accablé qu'il était par une trop grande chaleur, fut blessé mortellement au cou par une flèche perdue, et mourut en donnant son sang pour expier la faute qu'il avait commise contre sa patrie. Mais depuis cette bataille, les Hongrois n'osèrent plus faire d'incursions en Allemagne; et tout le beau pays des rives du Danube, qui forma plus tard le margraviat d'Autriche, leur fut arraché successivement et fut repeuplé d'Allemands: ce pays est aujourd'hui très-florissant.—Otton remporta cette même année des succès non moins importants sur les Slaves, qui, alliés aux mécontents de Saxe, renouvelaient sans cesse leurs attaques. Le margrave Géron et le vaillant Hermann Billung, qui fut plus tard duc de Saxe, les comprimèrent avec avantage.

Otton renouvelle l'empire d'Occident. 962.

Cependant le roi d'Italie, Béranger, peu reconnaissant pour les bienfaits d'Otton, s'était de nouveau révolté contre lui, et avait cruellement persécuté tous ceux qui s'étaient attachés au roi d'Allemagne. Ceux-ci appelèrent Otton à leur secours; il leur envoya donc son fils à la tête d'une armée. Elle n'était à la vérité que peu nombreuse; mais l'intrépide Ludolf y suppléa par son courage et son activité, et n'en réduisit pas moins le traître Italien à se rendre prisonnier. Croyant alors par sa générosité le porter au repentir et à l'obéissance, parce que son âme généreuse à lui-même s'était sentie émue par un semblable procédé de la part de son père, il s'empressa de lui rendre la liberté. Mais cette âme italienne ne connaissait que le mal et la trahison, et il recommença aussitôt ses hostilités. La vaillante épée de Ludolf vint encore une fois le réduire à la raison, et déjà Béranger était perdu sans ressource, quand sa digne épouse empoisonna le jeune héros, qui mourut ainsi dans la fleur de la vie, âgé de 27 ans. Plus tard, en 961, Otton passa lui-même dans les provinces du sud avec ses bataillons du Nord. Béranger se cacha dans ses châteaux, mais il ne put échapper; il fut pris et mourut

avec sa femme à Bamhert; son fils Adelbert s'enfuit en Corse. Tandis qu'Otton s'avançait vers la capitale, toutes les places s'empressaient d'ouvrir leurs portes au puissant monarque allemand. Celui-ci crut devoir à sa propre gloire et à celle de son peuple de placer sur sa tête la couronne impériale des Romains que Charlemagne avait déjà une fois apportée aux Allemands. Il fallait, en effet, que l'Église et son chef, pour exercer toute leur influence morale sur les peuples, pussent agir en toute sécurité sous la protection d'une puissance temporelle, et certainement cette tutelle ne pouvait appartenir qu'à la nation allemande. Cependant beaucoup d'historiens ont blâmé Otton, sous le prétexte que l'Empire fut cause que des milliers de braves ont trouvé leur tombeau dans les expéditions d'Italie, tandis que l'intérieur de l'Allemagne, négligé par les empereurs, était livré à toute espèce de désordres.

Mais il semble que ces écrivains, pour asseoir leur jugement, ne se sont pas transportés en esprit à l'époque dont il est question; ils auraient vu que l'Empire et la papauté étaient nécessaires pour corriger la rudesse des mœurs. Du reste, si l'Allemagne eut quelque chose à souffrir de cette union avec l'Italie, elle en retira aussi de grands avantages; car sans parler de la gloire qu'elle y conquit, ces fréquentes expéditions exerçaient ses guerriers, et entretenaient parmi le peuple cette fierté nationale qui le rend capable des plus grandes actions: mais par-dessus tout, l'Allemagne est redevable à l'Italie de sa civilisation, de ses villes et de leur commerce, avantages qu'on ne peut assez priser.

Otton eut bientôt à exercer ses droits de protecteur de l'Église et de premier souverain chrétien contre le pape même qui l'avait couronné. Jean XII avait rappelé de Corse, pour l'opposer à l'Empereur, le fils de Béranger; il était de plus accusé, par le peuple romain et par le clergé, des plus grands crimes; d'ailleurs Jean était sorti d'une abominable famille, et avait été pape à l'âge de 18 ans. Otton convoqua donc un concile composé de quarante évêques et seize cardinaux; et comme Jean refusa de comparaître devant ces pères de l'Église, sur l'invitation de l'Empereur, il fut déposé de sa dignité et Léon VIII fut élu à sa place. A cette occasion le peuple romain et le clergé jurèrent de n'élire aucun pape sans l'approbation de l'Empereur. Depuis ce temps, les papes, pour reconnaître l'autorité de l'Empereur, l'appelèrent leur seigneur, placèrent son nom sur leurs monnaies et datèrent leurs bulles de l'année de son règne.

Cependant les Romains oublièrent bientôt leur serment, chassèrent le pape Léon, rappelèrent Jean qu'on avait déposé, et après sa mort, qui ne tarda pas à arriver, ils persévérèrent avec opiniâtreté dans leur révolte contre l'Empereur. Ce prince perdit enfin patience et les punit sévèrement. Le peuple de Rome et celui de la plus grande partie de l'Italie, étaient tout à fait dégénérés; car, bien que tous fussent remplis de haine contre les étrangers, cependant ils n'avaient pas la force de se réunir pour une entreprise hardie et pour défendre la liberté et l'indépendance de leur belle presqu'île.

Otton demande pour son fils une princesse grecque.—Pendant son dernier séjour à Rome, l'Empereur fit couronner son fils Otton par le pape; en même temps, il envoya une ambassade à Constantinople demander pour son fils la main de Théophanie, la fille de l'empereur grec. L'évêque de Pavie Luitprand rapporte des détails curieux sur cette ambassade: « Nous y arrivâmes au mois de juin, dit-il, et aussitôt on nous donna des gardes d'honneur, de sorte que nous ne pouvions faire un pas sans en être escortés. Deux jours après notre arrivée, nous nous rendîmes à cheval à une audience. L'empereur Nicéphore est un petit homme épais, si brun qu'on en aurait eu peur dans une forêt. Il nous dit: « qu'il voyait avec peine que notre maître ait eu l'audace de s'approprier Rome et de faire mourir deux hommes honorables comme Béranger et Adelbert, et de porter ensuite le fer et le feu, même dans les États grecs; qu'il savait d'ailleurs que nous, nous avions été les conseillers de notre maître. » Nous lui répondîmes: « L'Empereur notre maître a délivré Rome de la tyrannie et des pécheurs. Il vint exprès pour cela en Italie du bout de la terre, tandis que les autres princes, endormis sur leur trône, ne trouvaient pas un si grand

désordre digne de la plus petite attention. Du reste, il y a parmi nous des chevaliers qui sont prêts à soutenir en tout temps, dans des combats singuliers, suivant les lois de l'honneur, le droit et la vertu de notre maître. Cependant nous sommes venus avec des intentions toutes pacifiques, pour demander la princesse Théophanie. » Mais l'empereur répondit : « Voilà l'heure d'aller à la procession, nous nous occuperons du reste dans un moment plus favorable. » Les soldats étaient des bourgeois et on ne voyait pas une seule hallebarde. L'empereur, couvert d'un grand manteau, marchait très-lentement entre deux rangs de la foule, au milieu des acclamations du peuple.

» A table il voulut blâmer notre manière de faire la guerre; il disait que nos armes étaient trop lourdes; que les Allemands n'étaient braves que quand ils avaient bu; mais que les vrais Romains étaient actuellement à Constantinople. Là-dessus, il me fit signe avec la main, pour m'ordonner de garder le silence. Une autre fois, il se mit à parler des affaires de l'Église, et me demanda d'un air moqueur s'il y avait jamais eu des conciles en Saxe? Je répondis : « Là où il y a le plus de malades, il faut aussi un plus grand nombre de médecins; ainsi comme toutes les hérésies sont venues chez les Grecs, il a fallu que tous les conciles se tinssent parmi eux; cependant je sais qu'un concile tenu en Saxe a prononcé qu'il était plus glorieux de combattre avec l'épée qu'avec la plume. L'empereur est entouré de flatteurs, toute la ville nage dans les délices, et même les jours de fêtes il y a des spectacles publics; leur puissance repose, non sur leurs propres forces, mais sur des soldats mercenaires d'Amalfi et sur des marins vénitiens et russes. Je crois que quatre cents Allemands, en rase campagne, pourraient mettre en déroute toute l'armée grecque. »

L'empereur Nicéphore, qui n'avait pas voulu consentir au mariage, périt dans une sédition bientôt après, et son successeur s'empressa de faire une alliance avec la maison impériale d'Allemagne. Théophanie fut couronnée à Rome dans l'année 972, par le pape Jean XIII, et mariée avec le jeune Otton. L'Empereur revint cette même année en Allemagne, et après s'être reposé quelque temps de sa campagne, il termina avec calme sa glorieuse carrière, l'an 973.

Il mourut subitement, dans le même château où son père était mort, à Memleben, sur l'Unstrut, dans la soixante et unième année de son âge et la trente-huitième de son règne. Son corps fut porté à Magdebourg, sa ville de prédilection.

—

Otton II. 973—983.

Ce fut un malheur pour le jeune Otton, qui possédait d'ailleurs plusieurs bonnes qualités, d'avoir été désigné encore enfant comme successeur de son père. Après la mort du glorieux Ludolf, il devint hautain et dissipateur, et fit preuve d'une grande inconstance par sa conduite; tantôt il se montrait comme un grand cœur et un homme fort, et tantôt il laissait voir la plus grande faiblesse et de petites idées.

Sous son règne, la France fit le premier essai, qui fut d'ailleurs plus d'une fois répété depuis, de réunir la Lorraine, que le partage de Verdun avait placée entre la France et l'Allemagne, mais qui appartenait alors à l'Allemagne. Le roi Lothaire s'avança jusqu'à Aix (1), et fit tourner l'aigle qui se trouvait sur le palais de Charlemagne vers l'Occident, pour montrer que la Lorraine appartenait à la France. Mais Otton vint au secours de cette province, chassa l'ennemi, marcha à son tour en avant, et pénétra jusqu'à Paris dont il incendia les faubourgs (2). Ces événements avaient lieu en 977. La paix qui suivit assura pour toujours la Lorraine à l'Allemagne.

(1) Avec tant de célérité qu'il y surprit Otton à table, et que ce prince n'eut que le temps de sauter à cheval et de s'enfuir, abandonnant son dîner aux Français. N. T.

(2) Mais Lothaire lui fit payer bien cher le retour; car son armée, forte de 60,000 hommes, fut détruite presque toute entière (Bouquet, t. X. *Art de vérifier les dates*, t. v.). N. T.

En 980, Otton passa en Italie pour s'emparer des possessions que les empereurs grecs conservaient encore alors dans le sud, et sur lesquelles il croyait avoir des droits par sa femme Théophanie. Les Grecs appelèrent à leur secours les Arabes d'Afrique et ceux de la Sicile. Otton eut sur eux des avantages au commencement, et s'empara de Tarente; mais devenant trop audacieux par ses succès, il se laissa attirer dans une embuscade, et dans l'anné 982 il fut complétement taillé en pièces près de Basantello en Calabre. La perte fut considérable; Udon, duc de Franconie, plusieurs princes et seigneurs, Henri, évêque d'Augsbourg, Werner, abbé de Foulques, restèrent sur le champ de bataille; d'où l'on peut voir que les ecclésiastiques d'alors marchaient aussi au combat. L'empereur Otton se sauva à la nage sur son cheval par le plus heureux hasard, et aborda un vaisseau grec, par conséquent ennemi; ayant été reconnu plus tard, il se sauva encore à la nage, prit terre près de Rossano, et arriva au milieu des siens comme par un miracle. Il mourut à Rome, à l'âge de 28 ans, en 983, au milieu des préparatifs qu'il faisait pour venger cet affront.

Otton III. 983 — 1002.

Otton III, fils d'Otton II, n'avait encore que trois ans, et sa jeunesse eût été très-funeste à l'Allemagne, si Théophanie n'avait pas su gouverner avec gloire pendant la tutelle, et si, pendant que la mère et le fils étaient en Italie, Adélaïde n'avait pas su tenir les rênes de l'empire avec la même habileté que sa belle-fille. Cependant les ennemis épiaient tout autour de l'Empire; et l'avide Lothaire, roi de France, crut que c'était le moment favorable pour conquérir la Lorraine. Déjà il avait pris la ville de Verdun, quand voyant l'accord qui régnait en Allemagne, il renonça à son projet et renouvela la paix.

Le jeune empereur fit concevoir de belles espérances et sembla nourrir dans son âme de grandes pensées; car étant venu à Aix, il fit ouvrir le tombeau (1) de Charlemagne, prit la croix d'or de dessus la poitrine du grand roi et la plaça sur la sienne. — Il avait reçu une éducation très-distinguée; sa mère l'avait élevé elle-même, secondée par le célèbre abbé français, Gerbert, l'homme le plus instruit de son temps, et qui entre autres connaissances, possédait celle encore complétement inconnue de l'histoire naturelle, à un tel degré qu'on le prit pour un sorcier. Otton eut donc suffisamment de connaissances; mais bientôt il affecta du mépris pour les Allemands, toujours trop rudes, et de prendre les mœurs et les usages des Grecs, par exemple de manger seul à une table un peu plus élevée que celle des autres, et de donner des places d'honneur à la manière des Grecs et des Romains. Il voulut aussi persuader à ses Saxons de se défaire de cette grossièreté rustique et de se façonner à la délicatesse grecque; enfin, quand il vint en Italie, en 996, pour apaiser de nouvelles révoltes des Romains, cette ville lui plut tant qu'il conçut la pensée de la prendre pour la capitale de son empire, ce qui aurait changé toute la face de l'Europe. Il plaça sur le siége pontifical de Rome, Gerbert, son maître, sous le nom de Sylvestre II. Mais les Romains le récompensèrent mal de cette inclination pour eux; car pendant qu'il demeurait au milieu d'eux dans la plus grande sécurité, avec un petit nombre d'Allemands seulement, ils se révoltèrent et le tinrent enfermé pendant trois jours dans son palais, sans qu'il pût ni boire ni manger. Alors l'empereur Otton sentit que la fidélité des Allemands et leur vertu, toute âpre qu'elle était, valaient encore mieux que les paroles onctueuses et les manières polies des Italiens. L'évêque Bernward de Hildesheim, qui avait été le premier maître de l'Empereur, se plaça avec sa lance sacrée à la porte principale du palais,

(1) On trouva le corps du grand empereur encore assis sur son fauteuil d'or, avec ses habits impériaux, son sceptre et son bouclier. Le caveau refermé fut encore une autre fois ouvert par l'empereur Frédéric Ier, en 1165, et les os furent placés dans un magnifique tombeau.

tonna d'une manière épouvantable, comme dit l'écrivain de sa vie, jusqu'à ce qu'enfin l'Empereur fut arraché des mains des Romains par la résolution de cet évêque et le secours du duc Henri de Bavière et des autres princes.

Il se préparait à puuir ce peuple de fourbes, quand il mourut du pourpre, ou du poison, suivant d'autres récits, à Paterno, l'an 1002, à l'âge de 22 ans. Ainsi moururent en Italie, à la fleur de leur âge, tous les descendants mâles d'Otton le Grand, ses deux fils Ludolf et Otton II, et ses deux petits-fils, Otton III et Otton, fils de Ludolf. De sorte qu'il ne restait plus de la famille impérialo saxonne que le duc Henri de Bavière, arrière-petit-fils de Henri l'Oiseleur. Les Allemands n'étaient pas du tout portés pour cette famille de Bavière; mais comme elle avait déjà pour elle, à cause de ses libéralités, tout le clergé, et possédait aussi les trésors de l'empire, elle gagna facilement tous les différents peuples allemands, les uns après les autres; de sorto que chacun d'eux, sans même qu'on assemblât une diète pour les élections, lui transféra la dignité royale avec la lance sacrée.

—

Henri II. 1003—1024.

Henri mérita le surnom do saint par sa manière de vivre pieuse et sévère, et par sa libéralité déjà connue pour le clergé. Celui-ci avait acquis de grands biens sous les empereurs saxons, qui s'étaient tous montrés très-généreux à son égard, et ses principaux membres étaient devenus des princes très-puissants. Les rois, à l'exemple de Charlemagne, voyaient avec plaisir s'élever leur puissance, qu'ils voulaient opposer comme contre-poids à cello des grands; aussi dans ce temps étaient-ils le plus souvent d'accord avec eux. S'il faut avouer que plusieurs ecclésiastiques abusèrent de la complaisance de l'empereur Henri II pour le clergé; cependant il y avait parmi le clergé, dans ce temps-là, des hommes qui connaissaient parfaitement la véritable dignité de leur vocation et qui témoignaient un grand zèle pour le bien spirituel de leurs paroisses, aussi bien que pour les progrès de l'esprit humain dans les arts et les sciences et dans tout ce qui peut légitimement policer un peuple. De sorte que lo dixième siècle particulièrement présente déjà des traits de lumière.

L'évêque Bernward de Hildesheim, qui s'était montré si résolu au moment du danger de l'empereur Othon III à Rome, était un homme d'un esprit clair et animé de belles pensées pour le bien et pour le beau.

Dans ses nombreux voyages, et particulièrement dans ceux en Italie, il se faisait accompagner de jeunes gens qui devaient exercer leur goût en étudiant les magnifiques tableaux des grands maîtres et essayer ensuite de les imiter. Il fit orner en mosaïques les intérieurs des églises, et couler en métal des vases précieux d'une belle construction dont la matière lui était fournie par les mines d'or et d'argent des montagnes du Harz, découvertes sous Otton I[er]. Tel était le zèle de Bernward pour le bien de son diocèse; et son école de Hildesheim était une des plus célèbres de ces temps-là.

L'empereur Henri reçut en Italie un deuxième surnom, celui de Huffeholz ou le boiteux. Car après la mort d'Otton III, une nouvelle révolte s'étant élevée en Italie, et un margrave, Ardouin, ayant été fait roi, Henri y passa l'an 1004 pour rétablir l'ordre; il mit en fuite cet Ardouin et se fit couronner à Pavie avec la couronne de fer. Pour ménager cette ville et témoigner du respect à ses habitants, il n'avait pris avec lui qu'une petite escorte et renvoyé le reste de son armée dans un camp au dehors de la ville, quand tout d'un coup les Italiens retombent dans leur inconstance. Une émeute éclate, ils se précipitèrent sur le palais impérial pour tuer l'Empereur; et c'est alors que ce prince, obligé de sauter par une fenêtre, devint boiteux. Ses gardes n'étaient qu'en très-petit nombre; mais ils n'en furent que plus courageux, et ils parvinrent à souteuir les attaquos de l'eunemi contre le palais, assez longtemps pour que les Allemands, qui étaient hors de la ville, ayant entendu du bruit dans l'intérieur, pussent escalader les murs après un vigoureux combat, se frayer un chemin jusqu'au palais et sauver leur roi; cependant le

combat durait toujours, dans les rues et dans les maisons; les habitants des fenêtres et des toits lançaient des pierres et des traits, et le feu consumait la ville. Il fallut que le roi lui-même vint arrêter la fureur de ses soldats et sauver ce qui avait pu échapper. Dans ce combat, le frère de la reine, Giselbert, jeune homme plein de valeur, ayant été frappé et renversé par terre par les Lombards, le chevalier Wulfram, son frère d'armes, se jeta au milieu des ennemis, et asséna à l'un d'eux un si vigoureux coup sur la tête, que le fer, malgré son casque et sa cuirrasse, se fendit jusqu'aux épaules; ensuite il revint au milieu des siens sans être blessé.

Le roi, dont le cœur était si fidèle et si loyal, conçut une si grande antipathie contre les Italiens par cette conduite des habitants de Pavie, qu'on ne put le décider à rester plus longtemps en Italie; il revint en Allemagne.

Mais là encore son gouvernement ne fut point à l'abri des troubles; car il n'avait pas par lui-même assez de puissance pour se faire respecter convenablement. Il eut surtout beaucoup à faire contre Boleslas, son voisin, duc de Pologne, prince ambitieux et inquiet, qui conquit la Silésie et la Bohême et les retint en partie. Il est vrai que pour ces possessions il reconnut les Empereurs comme seigneurs suzerains; mais du reste, il se rendit indépendant et partout redoutable, aussi bien aux Russes qu'aux empereurs grecs.

Il passa une deuxième fois en Italie pour rétablir le pape Benoît VIII, au commencement de l'année 1013; il lui jura une fidèle protection et fut couronné par lui. Les dernières années de sa vie furent toutes occupées à fonder l'évêché de Bamberg, sa ville de prédilection; il le dota richement et voulut qu'il servît de témoignage de sa piété et de celle de sa femme Cunégonde.

Henri mourut dans l'année 1024, au château de Grone, dans le Leingau, près de Gœttingue, qui fut souvent la résidence des empereurs saxons. En lui s'éteignit la maison de Saxe, qui, comme celle des Carlovingiens, avait commencé avec une très-grande puissance et s'éteignit encore plus faible qu'elle. L'Allemagne avait de nouveau besoin d'un souverain fort et à grandes vues pour ne pas dépérir et ne pas perdre sa considération aux yeux des autres peuples; car pendant la minorité d'Otton et le règne d'Henri II, les vassaux s'étaient permis nombre d'usurpations sur les droits impériaux. Les enfants des seigneurs, enrichis des fiefs de l'Empire, s'étaient affermis dans leurs possessions, autant que s'ils les possédaient par droits héréditaires. Il y eut même à ce sujet plusieurs contestations qui ne furent vidées que par le sang, mais sans que le souverain arbitre de l'Empire en devînt plus considéré. Ce fut surtout le sud de l'Allemagne qui fut déchiré par ces guerres. Cependant on vit s'agrandir considérablement le nombre des pays chrétiens dans lesquels la dignité impériale était respectée en même temps que l'autorité de l'Église. Vers l'an 1000, le christianisme s'était répandu en Hongrie, en Pologne, en Russie, en Norwége, en Suède et en Danemarck.

MAISON DE FRANCONIE. 1024—1125.

Conrad II. 1024 — 1039.

Les différents peuples allemands se rassemblèrent pour le choix d'un nouvel Empereur, chacun avec son duc, sur les rives du Rhin, entre Mayence et Worms, à Oppenheim. Il y avait huit ducs : Conrad le Jeune, qui, quoiqu'il n'eût pas le titre de duc (car il passait de droit à celui qui avait été élu roi), était cependant venu comme chef de la maison de Franconie; Frédéric, duc de la haute Lorraine; Gozelon, duc de la basse Lorraine, Bernard de Saxe, de la famille de Hermann Billung, Henri de Bavière, Adalbert, duc de Carinthie, dont le nouveau duché contenait les passages en Italie; le jeune Ernest de Souabe, et Othelric ou Ulric de Bohême. Les Saxons, ceux de l'est de la Franconie, les Bavarois, les Souabes et les Bohémiens s'étaient campés sur la rive droite du Rhin; ceux de la Franconie rhénane et de la haute et basse Lorraine sur la rive gauche. Ainsi voyait-on alors se déployer sur les deux rives du grand fleuve de l'Allemagne la plus brillante et la plus nombreuse assemblée élec-

tive. Les voix se portèrent sur la famille de Franconie, et dans cette famille deux Conrad s'élevaient au-dessus des autres par leurs qualités et la considération dont ils jouissaient : le comte Conrad l'Ancien ou le Salique, et Conrad le Jeune qui tenait la place du duc. Ils étaient fils de deux frères et descendaient de Conrad le Sage, gendre d'Otton Ier, qui périt dans la bataille contre les Hongrois sur les bords du Lech; tous deux étaient dignes de leur aïeul, et tenaient par alliance, du côté des femmes, à la famille impériale de Saxe. Les suffrages ballotaient entre eux deux. Alors Conrad le Vieux prit à part Conrad le Jeune et lui dit : « Que la division ne nuise pas à nos intérêts et à notre amitié; si nous ne nous entendons pas, les princes peuvent en choisir un autre que nous, et la postérité dira que tous les deux nous n'étions pas dignes de la couronne. Or, il me semble que le choix devant tomber sur toi ou sur moi, nous en serons toujours honorés, toi en moi et moi en toi. Si donc la couronne t'est destinée, je serai le premier à te rendre hommage; mon cher ami, promets-moi d'en faire autant. » Conrad le Jeune le lui promit.

Quand on en vint à demander les suffrages, l'archevêque de Mayence, Aribon, qui devait donner sa voix le premier, nomma Conrad l'Ancien; les archevêques et évêques qui suivirent l'imitèrent; et parmi les princes temporels, c'était au duc de Franconie à voter le premier. Alors Conrad le Jeune se leva, et choisit à haute voix son cousin. Celui-ci le prit par la main et le plaça à côté de lui; les autres princes approuvèrent, et le peuple applaudit à leur assentiment. Il n'y eut que Frédéric de Lorraine et Pilgrin, archevêque de Cologne, qui en furent mécontents et quittèrent l'assemblée; mais quand ils virent l'union de tous les autres et l'approbation du jeune Conrad, ils revinrent et rendirent hommage comme tout le monde.

Le nouveau roi fut donc conduit à Mayence pour y être solennellement sacré et couronné. Pendant la marche vers l'église, le cortége fut longtemps arrêté par la foule des solliciteurs qui demandaient justice au roi. Conrad écouta avec bonté toutes les suppliques, et dit aux évêques qui paraissaient mécontents : « Le premier de mes devoirs est de rendre la justice, quelque pénible qu'en soit la tâche. » Ce mot fut entendu avec plaisir; on fonda dès lors de grandes espérances sur le nouveau roi, et Conrad les a justifiées plus tard. Il commença son règne par voyager dans toutes les contrées d'Allemagne, rendant la justice, rétablissant l'ordre, et montrant partout une grande sévérité unie à une telle bonté, qu'on disait de lui : qu'aucun roi depuis Charlemagne n'avait si bien mérité de s'asseoir sur son trône. Il punissait les rapines des plus durs châtiments; la sécurité revint comme on ne l'avait pas vue depuis longtemps, et le commerce florissait. Il s'assura l'amour du peuple à lui et à sa famille, en aidant de tous ses moyens le développement de la bourgeoisie dans les villes.

C'est ainsi qu'il gouverna ses États à l'intérieur; au dehors il travaillait avec le même succès pour la grandeur et la considération de l'Allemagne. Peu de temps après son avénement, dans l'anné 1026, il alla en Italie, fut couronné à Milan comme roi d'Italie, et à Rome comme empereur, le jour de Pâques de l'année suivante. Cette fête fut embellie par la présence de deux monarques : Rodolphe III de Bourgogne, et Canut le Grand d'Angleterre. Conrad lia avec ce roi une étroite amitié qui se perpétua pendant un siècle entre leurs descendants; il maria son fils Henri avec sa fille Kunihilde, et fixa avec lui les limites de l'Allemagne et du Danemarck, de manière que le fleuve Eider, qui coule entre le Holstein et le Sleswig, séparât aussi ces deux royaumes. Il est vrai qu'il perdit par cet accommodement le margraviat de Sleswig; mais c'était un pays fort difficile à défendre, et Conrad par ailleurs fit des acquisitions qui compensèrent cet abandon. Déjà Henri avait fait antérieurement, avec son oncle Rodolphe, roi de Bourgogne, qui n'avait pas d'enfant, un traité d'après lequel la Bourgogne devait se réunir à l'Allemagne après sa mort. Conrad renouvela ce traité; et quand Rodolphe mourut, 1032, il prit en effet possession de son royaume, quoique une partie des Bourguignons ait appelé contre lui le puissant comte de Champagne, Odon. Il humilia ce comte et se fit reconnaître comme roi de Bourgogne. Ce royaume comprenait les belles provinces du sud-est de la France qu'on appela depuis la Provence, le

Dauphiné, la Franche-Comté, le Lyonnais, la Savoie et une partie de la Suisse, et mettait ainsi l'Allemagne en communication avec la Méditerranée par les importantes villes de Marseille et Toulon. Magnifique acquisition, qui, plus tard, sous des empereurs faibles, fut négligée et tomba au pouvoir des Francais (1).

Cette acquisition de la Bourgogne fut du reste un sujet de division dans sa propre famille. Ernest, duc de Souabe, le fils du premier lit de sa femme Giselle, qui croyait avoir des droits sur le royaume de Bourgogne avant tout autre, parce que sa mère était la nièce du roi Rodolphe, se trouva fort mécontent des démarches de Conrad. Il abandonna donc tout d'un coup l'expédition d'Italie pour revenir en Allemagne exciter des troubles, dans l'espoir de conquérir le royaume de Bourgogne avec l'aide des partisans qu'il y avait. Mais l'Empereur se hâta de marcher contre lui, et Ernest, qui n'avait pu réussir à débaucher les vassaux de Souabe, fut obligé de se rendre à discrétion. Son père l'enferma trois ans dans le château de Giebichenstein en Thuringe; ensuite il lui rendit la liberté et lui offrit même son duché, à la condition de livrer Werner, son ami, comte de Kibourg; mais ce jeune prince repoussa bien loin une pareille trahison, et préféra se laisser mettre au ban de l'Empire avec tous ses partisans. Alors il s'enfuit avec Werner et quelques amis fidèles auprès d'Odon, comte de Champagne, son cousin. Il n'y resta pas longtemps, car profitant de l'éloignement de Conrad qui faisait une expédition en Hongrie, il rentra en Souabe, se cacha dans les cavernes de la forêt Noire, cherchant à soulever un parti en sa faveur. Mais l'évêque de Constance, qui était tuteur du deuxième fils de Giselle, et à qui l'Empereur avait confié le duché de Souabe, envoya contre lui Mangold, comte de Vebringen; il y eut entre eux une lutte sanglante en 1130, qui ne fut terminée que par la mort d'Ernest, de Werner et même du comte Mangold. Les aventures du duc Ernest ont été chantées par tout le monde, et plus tard les poëtes en ont encore augmenté le merveilleux en attribuant au duc seul les actions de toute son armée; du reste l'expédition de Conrad contre les Hongrois fut heureuse, il força leur roi Étienne à une paix avantageuse.

Conrad fit encore la guerre avec les Polonais et les Hongrois, soumit les premiers à la domination allemande et força le roi de Hongrie, Étienne, à faire une paix avantageuse pour lui.

Il força encore les peuples Slaves et Vénèdes qui habitaient la rive nord de l'Elbe jusqu'à l'Oder à se soumettre à l'obéissance comme anciennement, et releva peu à peu de ses ruines la ville de Hambourg qu'ils avaient renversée.

Sous l'empereur Conrad s'établit aussi pour la première fois une institution par laquelle l'Église, qui depuis quelque temps était devenue supérieure à toute autre puissance, s'efforçait de mettre un frein à la tyrannie de la force brutale; c'était la trève du Seigneur. Depuis le mercredi soir au coucher du soleil jusqu'au lundi matin au lever du soleil, toute guerre devait cesser, aucune épée ne devait être hors du fourreau, et une sûreté générale devait protéger toutes les relations dans l'Empire. Qui aurait osé enfreindre la paix du Seigneur (*treuga* ou *treva Dei*) aurait été impitoyablement excommunié. Cette disposition qui parut pour la première fois en 1034, après plusieurs années d'une effroyable famine et tous les autres fléaux qui l'accompagnent, fut éta-

(1) Il y a eu deux royaumes de Bourgogne.

Le premier, fondé par Gondicar, en 413, dura cent vingt ans, et fut détruit sous Gondemer, leur dernier roi, par les enfants de Clovis, en 534.

Le deuxième, commencé en 888, au moment du démembrement de l'empire de Charlemagne, sous Charles le Gros, est d'abord divisé en deux royaumes : celui de Bourgogne cisjurane ou royaume d'Arles, et celui de Bourgogne transjurane, qui furent réunis et formèrent le royaume des deux Bourgognes sous Rodolphe II.

Ce Rodolphe était roi de la Bourgogne transjurane; après avoir défait les Hongrois qui revenaient chargés des dépouilles de l'Italie, il fit lui-même la conquête de ce beau royaume sur son tyran Béranger. Mais cette conquête ne lui paraissant pas sûre, il l'échangea à Hugues, roi de la Bourgogne cisjurane, qui d'ailleurs était frère de Gui de Spolette, le premier roi de ce royaume d'Italie, pour son propre royaume de Bourgogne cisjurane, et il se trouva ainsi roi des deux Bourgognes. Conrad lui succéda, puis Rodolphe III, qui n'ayant point d'enfant, légua son royaume à l'empereur Conrad. N. T.

blio en Bourgogne et en Lorraine par le clergé, et principalement par l'abbé de Cluny, Odillon; et de là elle se répandit bientôt en France et en Angleterre. Elle ne trouva pas aussi promptement entrée en Allemagne, et ce ne fut que dix ans plus tard, sous Henri III, qu'elle s'y établit sous le nom de paix du pays ou de paix de l'empire (*Landsfriede*).

De sa deuxième expédition en Italie, où l'avaient appelé des troubles antérieurs et surtout l'arrogance d'Héribert, l'orgueilleux archevêque de Milan, en 1037, mais où la contagion lui enleva son armée, son propre gendre Hermann de Souabe et la jeune épouse de son fils Henri, la fille du roi de Danemarck; de cette expédition, dis-je, Conrad ne rapporta que la maladie dont il ne put guérir et dont il mourut, le 4 juin 1039, à Utrecht.

Son corps fut transporté à Spire et enseveli dans l'église cathédrale. Wippon, son biographe, dit en parlant de lui : que ce serait se rendre suspect de flatterie que de vouloir parler de sa grandeur d'âme, sa fermeté, son intrépidité, sa sévérité à l'égard des méchants, sa bonté pour ses sujets et sa rigueur pour ses ennemis, sa tenacité et son activité dans les affaires, toutes les fois qu'il s'agissait du bien de l'Empire. Giselle, sa femme, une des plus distinguées de l'Allemagne, qui l'aimait tendrement, refusa toute consolation, et pleura son mari jusqu'à sa mort dans le couvent de Kaufungen, près de Cassel.

Ce empereur ne craignit pas de rendre publique cette pensée, qui peut être appelée la pensée essentielle de la famille salique, savoir: de faire disparaître autant que possible tout ce qui limitait la puissance impériale; de resserrer au contraire celle des princes dans des bornes étroites, et, pour arriver à ce double but, de gagner par toute espèce de faveur l'appui des petits vassaux qui étaient devenus presque les serviteurs des princes. Tel était le but de cette loi que donna Conrad en 1037 : que les fiefs arrivés par héritage de parents, ne pourraient être enlevés aux fils arbitrairement, mais seulement pour cause de crime et par un tribunal composé des autres vassaux. En même temps, il s'efforça de ramener au contraire les princes et surtout les ducs à leur ancienne condition par rapport à l'Empire, c'est-à-dire, à celle de ses fonctionnaires. Même il parvint à donner peu à peu les duchés vacants de Bavière, Souabe et Carinthie, à son propre fils Henri, qu'il jugeait très-propre à exécuter le grand plan qu'il s'était fait pour arriver à la toute-puissance impériale; et s'il avait réussi, l'Allemagne eût été de bonne heure ce qu'a été plus tard la France : un seul et puissant royaume. Mais la famille salique fut arrêtée dans sa marche, et par ses propres fautes, et par la puissance de la chaire pontificale, qui s'élevait avec une force et une promptitude étonnantes, et dont le puissant Conrad était loin de prévoir la supériorité sur son petit-fils.

Henri III ou le Noir. 1039 — 1056.

Henri, fils de Conrad, que les Allemands avaient choisi du vivant de son père, avait à peine 22 ans; cependant il donnait de grandes espérances qu'il réalisa ensuite. Comme son père, il avait un grand génie et une volonté bien arrêtée, ferme et opiniâtre; il était éloquent et avait de l'instruction. Car la sage Giselle s'était occupée de bonne heure d'orner son esprit, surtout par la lecture, quoique alors les livres fussent très-rares.

Aucun empereur depuis Charlemagne n'a maintenu plus rigoureusement que lui l'Italie et l'Allemagne dans l'ordre et dans le devoir ; et aucun n'a commandé avec plus d'autorité sur toutes les frontières de son vaste empire. Ce qui fit surtout sa gloire, ce fut d'avoir tellement humilié les barbares hongrois qui depuis plus d'un siècle étaient la terreur des Allemands, que la noblesse hongroise, après une bataille perdue sur les bords de la Raab, lui prêta serment de fidélité en 1044, dans la capitale Stuhlweissen, et que Pierre, leur roi, rétabli par Henri, reçut le pays à titre de fief et accepta la lance dorée. A la vérité, ce ne fut point une soumission durable, mais le fait par lui-même était déjà très-glorieux pour Henri; d'autant plus que dans cette occasion, il avait gagné une portion de la Hongrie, depuis Kah-

lenberg jusqu'à Leitha, qu'il avait réunie à la Marche d'Autriche.

Alors le roi passa en Italie pour remédier aux grands désordres qui y régnaient. Il y avait trois papes à la fois : Benoît IX, Sylvestre III et Grégoire VI. Henri, pour ne se prononcer contre aucun d'eux, convoqua un concile à Sutri. Ils furent tous les trois déposés comme illégalement nommés; puis Henri, qui venait de recevoir la dignité de patrice pour lui et pour ses descendants, à l'exemple de Charlemagne, fit nommer à la chaire pontificale de Rome, un Allemand, Suidger, évêque de Bamberg, sur la demande du clergé et de la noblesse. Ce pape prit le nom de Clément II et couronna Henri, empereur, le jour de Noël 1046. Après celui-ci, Henri donna encore aux Romains trois autres papes (car ils lui avaient renouvelé la promesse, faite antérieurement à Otton Ier, de ne reconnaître aucun pape sans l'approbation de l'Empereur); c'étaient encore trois évêques d'Allemagne, mais les plus dignes et les plus distingués.

Henri crut devoir abandonner à d'autres princes les duchés qu'il possédait auparavant en Allemagne (toutefois il eut soin de choisir des gouverneurs qui n'avaient que peu de puissance, auxquels il ne donna que le nom de ducs et non les anciens priviléges qui y étaient attachés), savoir : le duché de Bavière, à Henri, de la maison de Luxembourg, et après lui à Conrad, de la maison des comtes palatins; celui de Carinthie à Welf, fils de Welf, comte de Souabe; et la Souabe à Otton, comte palatin du Rhin. La maison Welf était déjà puissante en Souabe et aurait bien désiré à cause de cela en posséder le duché; mais ce fut précisément pour cette raison que Henri plaça le comte Welf en Carinthie, ne voulant pas que son grand patrimoine se trouvât dans le duché qu'il lui donnait, que d'ailleurs il affaiblissait en distrayant les Marches de Styrie, de Carniole et d'Istrie, pour les confier à un margrave. C'est ainsi qu'il disposait, suivant son bon plaisir, des grandes dignités de l'Empire, tandis qu'il favorisait la succession héréditaire des petits fiefs. Ce fut lui qui donna le duché de la haute Lorraine à Albert de Longwy, un des aïeux de l'empereur François Ier, et par conséquent un des chefs de la maison d'Autriche d'aujourd'hui.

Henri donna aussi une preuve de son courage personnel dans une entrevue qu'il eut, en 1056, avec le roi de France, Henri Ier, à Ivoi, dans les environs de Metz. Il s'éleva une contestation entre eux; car ce roi lui reprochait un manque de parole. Henri III ne répondit à ce reproche, comme il convenait, qu'en jetant son gant au roi de France; mais celui-ci se hâta de regagner les frontières la nuit suivante (1). Rien ne fit plus de plaisir aux Allemands que cette action chevaleresque de leur Empereur.

Henri revint en Saxe, à Goslar, son lieu de prédilection, dont il avait fait une charmante ville. Il ne faut pas s'étonner qu'un roi de la maison de Franconie ait choisi sa demeure dans la Saxe; il le fit à cause des riches mines qu'il y avait près de Goslar, dans le Harz, et qui appartenaient exclusivement à l'Empereur depuis très-longtemps. Henri y fit bâtir un village, un palais, une église et des murs de fortification. Aussi pour l'exécution de tous ces travaux, les Saxons des environs furent obligés à de pénibles corvées; c'est ce qui augmenta leur mécontentement, déjà beaucoup excité par la vue du village royal que l'on construisait dans leur pays; et s'ils n'osèrent éclater sous un empereur si sévère et si fort, ils ménagèrent pour plus tard à son fils des fruits d'autant plus amers. Henri mourut tout d'un coup à Bothfeld, près de Blankembourg, au pied du Harz, où il s'était rendu pour chasser, le 5 octobre 1056, dans la force de l'âge; il était âgé de 39 ans et au milieu de grands projets pour l'avenir.

Cet empereur, avec toute sa force de caractère et sa sévérité, était très-pieux; il ne mettait jamais sa couronne sur sa tête sans s'être confessé auparavant, et sans en avoir reçu la

(1) Ségur ne parle pas du duel; seulement, il dit que Henri Ier eut peur d'être arrêté prisonnier et se hâta de rentrer.

Daniel dit que dans plusieurs annales on trouve le duel, et il raconte tout le contraire de Cohlrauch. Ce serait Henri Ier qui aurait proposé le duel, et Henri III qui aurait refusé. — On ne trouve rien dans Bouquet. N. T.

permission de son confesseur. Il se soumit aussi plus d'une fois aux pénitences de l'Église, et il se faisait donner la discipline par un prêtre. La rudesse des mœurs de ces temps-là permettait de mettre un frein à la force des passions, même par des peines corporelles.

Henri III doit aussi être nommé parmi les empereurs qui ont prouvé la culture de leur esprit par leur amour pour la science, leur prédilection pour les hommes distingués et par la recherche du perfectionnement en tout. Depuis que Wippou, le biographe de son père, dans une poésie latine qu'il lui adressa, l'eut encouragé à faire élever dans les sciences les enfants laïques des grands de son royaume, il fit paraître la plus grande sollicitude pour les écoles. Celles qui florissaient le plus sous son règne étaient celles de Liége, Lobbes, Gembloux, Fulde, Paderborn, St.-Galle, Reichnau, etc. Ce fut dans ces deux dernières que fut élevé un des plus grands savants du temps, Hermann le Contract. Ce savant professeur était tellement estropié de naissance qu'il ne pouvait aller d'un lieu à un autre que sur une chaise à porteur, qu'il n'écrivait qu'avec la plus grande peine, et même il avait une si grande difficulté de langue, que ses élèves étaient longtemps à apprendre à le comprendre; cependant il fut si recherché, si honoré par eux, qu'ils accouraient à lui de tous les pays. Sa chronique est une des meilleures sources de l'histoire pour la première moitié du onzième siècle.

Les sciences et les arts avaient atteint, sous Henri III, un degré qui n'était déjà plus à mépriser; et s'ils perdirent beaucoup sous le long règne de Henri II, cependant le germe de ce beau développement que nous offre la maison de Hohenstaufen était alors jeté.

—

Henri IV. 1056 — 1106.

A peine Henri était né, que les princes avaient déjà promis à son père de le prendre pour son successeur; malheureusement pour l'Empire, quand l'Empereur mourut le jeune prince n'était âgé que de six ans.

Son éducation et l'administration de son empire furent d'abord confiées aux mains de son excellente mère Agnès, qui par malheur n'était pas en état de tenir les grands de l'Empire dans la dépendance, et par conséquent de compléter l'œuvre de Henri III; car au contraire, elle chercha à affermir son gouvernement en gagnant quelques-uns d'eux par ses faveurs. C'est ainsi qu'elle donna le duché de Souabe et l'administration de la Bourgogne au comte Rodolphe de Rheinfeld, et la Bavière à Otton de Nordheim, même avec cette clause si dangereuse, *que ces dignités resteraient héréditaires dans leurs familles*. Henri, évêque d'Augsbourg, possédait toute sa confiance; mais il excita bientôt contre lui l'envie et la jalousie. A la tête des mécontents était Hannon, archevêque de Cologne, homme ambitieux et adroit, sombre et sévère. Ce prélat, pour avoir en son pouvoir le jeune roi et par conséquent l'administration de l'Empire, se rendit à Pâques, 1062, à Kaiserwerthe, sur le Rhin, où se trouvait alors la cour de la reine. Alors après le dîner, il persuada au jeune prince, âgé de douze ans, de venir voir un vaisseau extraordinairement beau et remarquable, qu'on venait de construire; mais à peine était-il monté dedans, que les matelots, sur un signe de l'archevêque, quittent le rivage et rament au milieu du Rhin. A cette vue l'enfant fut extrêmement effrayé et sauta tout à coup dans le fleuve, où il se serait sûrement noyé, si le comte Egbert de Brunswick ne se fût jeté après lui et ne l'eût sauvé au danger de sa propre vie. On le rassura, on lui donna beaucoup et de belles paroles, et on le conduisit ainsi à Cologne. Sa mère n'en fut pas moins effrayée qu'attristée, et voyant que les princes allemands n'avaient plus aucune confiance en elle, elle résolut de passer sa vie dans une obscure retraite et se rendit à Rome.

L'archevêque Hannon, pour ne pas trop laisser voir qu'il voulait avoir la souveraine puissance entre les mains, régla que le jeune roi résiderait successivement dans les différentes contrées d'Allemagne et que toujours l'évêque du diocèse où il se trouverait aurait en main la

tutelle et par conséquent l'administration de l'Empire. Il est à croire qu'au fond de son cœur, il pensait bien à exercer la plus grande influence sur l'esprit de ce prince; mais il n'était pas homme à se concilier son affection; il était sévère, fier et impérieux. Et comme dans les pénitences de son père, le violent Henri le Noir, il n'avait pas craint de frapper avec dureté, raconte-t-on, il se permettait aussi de traiter le fils avec d'autant moins de ménagement. Parmi les autres évêques, au contraire, se trouvait un homme tout différent; aussi ambitieux que Hannon, mais adroit et flatteur, beau de sa personne et plein d'aménité, qualités qui lui gagnèrent le jeune prince d'autant plus facilement qu'il lui laissait faire toutes ses volontés; c'était Adalbert ou Albert, archevêque de Brême. Cet homme ambitieux aurait volontiers réuni tout le nord de l'Allemagne sous une seule juridiction ecclésiastique pour se placer à sa tête comme un second pape. Déjà même il était revêtu d'une autorité qui ressemblait à celle d'un patriarche du Nord, depuis que, par son zèle infatigable pour la propagation du christianisme, il avait fait ériger quantité d'évêchés dans le pays des Slaves, par exemple à Oldenbourg, Rotzbourg et Mecklembourg (plus tard Schwerin), et fondé des églises dans le Danemarck, la Norwége et la Suède. Il haïssait les princes temporels, parce qu'ils s'opposaient à ses projets : aussi, pour les abaisser, désirait-il rendre la puissance impériale indépendante et illimitée. Au contraire, Hannon de Cologne et tous ses partisans étaient tout à fait en opposition avec ce projet, et ils ne tendaient qu'à élever les princes d'Allemagne sur les ruines de l'Empire. Les deux partis s'attaquèrent avec passion et sans aucune réserve; de sorte que dès ce temps on peut voir un exemple des fléaux que les dissensions ont toujours apportés dans notre histoire. Hannon ayant fait un voyage à Rome et étant resté longtemps absent, Adalbert s'empara tout à fait du jeune prince. Or, pouvait-il y avoir rien de plus pernicieux pour ce jeune empereur que d'être soumis à l'influence de deux hommes si opposés. De la sévérité la plus austère, il passa tout d'un coup à la licence et à la satisfaction des sens.

Henri était aussi distingué par les qualités spirituelles que corporelles; il avait une âme de feu, une prompte décision, un esprit chevalier qu'on aurait pu tourner aux plus grandes choses. Mais alors son activité et son feu devinrent de la fureur et désir de vengeance; et la fierté de son esprit, un esprit d'orgueil et de domination; de plus, il aimait les jouissances des sens et devint ainsi négligent et indifférent pour son gouvernement. Une bonne pensée, un point de vue honorable, étaient promptement remplacés par d'autres fort mauvais qu'on lui suggérait, parce que, pendant toute sa vie, il lui manqua un principe sur lequel reposât sa conduite. Ce calme, cette modération immuable qui donnent un si beau relief à la majesté royale, il ne put jamais les conquérir. En sorte qu'on voyait se refléter sur toute sa personne la dissidence et la contradiction de ceux qui l'avaient élevé, et l'adage qui dit que la fortune est l'expression de notre âme, se trouva vérifié dans Henri IV; car sa fortune fut aussi inégale que son âme et jusqu'au dernier moment de sa vie un mélange de grandeur et d'humiliation, d'élévation et d'abaissement, de fierté et de faiblesse.

Guerres de Henri avec les Saxons.

Adalbert avait fait passer de son âme dans celle de son élève deux profonds sentiments d'aversion : l'un contre tous les princes, et l'autre contre les princes saxons particulièrement et aussi contre toute la nation, parce qu'il avait eu de grands débats avec eux au sujet de son archevêché de Brême. Il inculqua donc au jeune roi que les princes tendaient de tous leurs efforts à l'indépendance, et surtout les Saxons, et qu'il fallait les tenir dans le devoir et de temps à autre les abaisser. Or, ces principes furent la cause de toutes les amertumes, de tous les bouleversements de son règne; car, bien que l'ambitieux Adalbert ait été éloigné de l'Empereur par les princes, sitôt qu'il eût déclaré son pupille majeur à Worms, le jour de

Pâques 1063, cependant le jeune empereur n'oublia pas ses leçons, et dès l'année 1069, on voit l'ambitieux archevêque reparaître à la cour et exercer son ancienne influence sur son esprit et sur sa conduite.

Les Saxons reconnurent bientôt le projet du roi de rendre leur pays dépendant immédiatement de la couronne; car il passait la plus grande partie du temps à Goslar, et faisait construire et occuper par des garnisons un grand nombre de châteaux dans le Harz et la Thuringe, afin de pouvoir d'autant plus facilement tenir le peuple en bride. Bennon, qui devint ensuite évêque d'Osnabruck, le même qui déjà sous Henri III avait forcé les Saxons aux corvées pour bâtir Goslar, dirigea encore les travaux. La plus remarquable de ces forteresses était celle de Harzbourg, près Goslar, lieu favori de Henri et objet d'horreur pour les Saxons. Partout ils murmuraient; ils se plaignaient d'avoir entièrement perdu la liberté de leurs aïeux. Il courait même dans le pays un propos du roi qui, considérant la Saxe d'un de ses châteaux, aurait dit : « La Saxe est un beau pays, mais ceux qui l'habitent sont de misérables serfs. »

Deux autres raisons vinrent augmenter le mécontentement. Henri avait été fiancé, encore enfant, par son père, à Berthe, fille du margrave de Suze, en Italie, et l'avait ensuite épousée; mais il faisait son malheur, parce que l'union avait été forcée, et il cherchait à la faire rompre. Il avait donc besoin des princes ecclésiastiques pour son projet, et il voulait pardessus tout se concilier l'amitié de Sigfried, archevêque de Mayence. Mais comme il était toujours emporté en aveugle par la passion vers le but qu'il voulait saisir, il n'employait que de mauvais moyens. C'est ainsi que, pour gagner la faveur du prélat, il ordonna aux Thuringiens de payer la dîme de leurs biens à l'archevêque, les y contraignit et par là se rendit les peuples doublement ennemis. Cependant les oppositions du pape empêchèrent de rien décider au sujet de la reine; et plus tard, vaincu par la digne et noble conduite de sa femme, il revint sincèrement à elle. Depuis lors, elle partagea toujours avec fidélité sa bonne comme sa mauvaise fortune.

Quelque temps après, Henri traita le comte saxon Otton de Nordheim, à qui sa mère avait donné le duché de Bavière, d'une manière tout à fait propre à exaspérer tous les grands, et surtout les Saxons. Ce duc Otton, en sa qualité d'ami de l'archevêque Hannon, était sans doute déjà pour cette raison dans l'inimitié du roi; et il fut alors choisi par Henri pour la victime sur laquelle il voulait déverser la haine qu'il portait à tous les grands, suivant les inspirations d'Adelbert, d'autant plus que ce duc était le bras droit du peuple saxon et faisait tout son espoir. Quand donc Éginon, vraisemblablement excité à jouer ce rôle, se porta partie contre le duc et l'accusa de lui avoir parlé de tuer le roi; sur le refus d'Otton de combattre avec lui, parce qu'il n'était pas un homme d'une naissance digne de la sienne ni bien famé, Henri le déposa de son duché de Bavière, et mit ses propriétés en Saxe à feu et à sang. Puis il donna le duché de Bavière (en 1070) au jeune Welf, fils d'Azzon, margrave d'Italie, le fondateur de la seconde maison des Welfs; car l'ancienne famille s'était éteinte en 1055, à la mort de Welf, duc de Carinthie.

Otton de Nordheim était désormais pour la vie un redoutable ennemi de l'empereur Henri. Il se retira auprès du comte Magnus de Saxe, fils du duc Ordulf, jeune homme de famille distinguée, plein de courage et d'audace, qui fit alliance avec lui; mais ils furent forcés tous les deux de se rendre à Henri avant d'avoir pu se préparer au combat. Au bout d'un an, le roi rendit Otton à la liberté; mais il retint Magnus en prison, à Harzbourg, parce qu'il refusait comme il l'exigeait de renoncer à ses droits sur le duché de son père, et quoique Otton s'offrît généreusement à revenir en prison pour la liberté de son ami, Henri ne voulut rien entendre; de sorte que l'on voyait clairement que le dessein du roi n'était autre que de prendre pour lui le duché de Saxe et de laisser mourir le jeune prince en prison. Tels furent les principaux motifs de cette haine profonde entre Henri et les Saxons, qui causa au roi les revers les plus tristes, et a porté les deux partis à des actions de la plus extrême fureur. Les Saxons, ayant à leur tête Otton de Nord-

heim, firent entre eux une grande ligue composée de tous les grands de Saxe et de Thuringe, laïques et ecclésiastiques, et entre beaucoup d'autres, Burkhard, évêque de Halberstadt, neveu de l'archevêque Hannon, qui avait puisé de son oncle toute sa haine contre la puissance impériale; c'était encore le temps où les ecclésiastiques entraient eux-mêmes en campagne et combattaient même souvent à la tête de leur armée.

Tout d'un coup, pendant que Henri était à Goslar, lorsqu'il y songeait le moins, arriva, l'an 1073, une députation des Saxons pour lui demander : « Qu'il détruisît ses châteaux dans leur pays; qu'il remît en liberté Magnus, héritier du duché de Saxe; qu'il ne séjournât pas continuellement en Saxe ; que l'ancienne constitution du pays fût remise en honneur ; que, dans le gouvernement de l'Empire, il ne suivît pas ses mauvais conseillers ; mais qu'il écoutât le conseil des états. » Ils lui déclarèrent en même temps que s'il remplissait toutes ces conditions, « il ne trouverait pas dans toute l'Allemagne un peuple plus fidèle et plus dévoué que le peuple saxon. » L'Empereur renvoya ces députés avec mépris. Mais les Saxons passèrent des menaces aux effets et accoururent devant Goslar au nombre de 60,000 hommes. Henri se sauva avec ses trésors dans la forteresse de Harzbourg, et comme ses ennemis l'y poursuivirent aussitôt, il ne s'échappa qu'en courant les plus grands dangers, à travers les montagnes du Harz : il lui fallut errer dans des lieux déserts pendant trois jours sans boire ni manger, escorté de quelques hommes seulement, conduit par un garde-chasse, et tourmenté par la crainte d'être poursuivi. Le moindre vent qui soufflait dans la cime des sapins lui faisait croire qu'il entendait les pas de ceux qui venaient après lui. Enfin, il arriva à Eschwègue sur la Werra. De là, il se rendit à Tribur sur le Rhin, et envoya alors par tout l'Empire l'ordre de se lever contre les Saxons. Les Saxons profitèrent sagement de ce temps pour détruire tous ses châteaux les uns après les autres et s'emparer de l'importante citadelle de Lunebourg avec toute sa garnison; heureuse circonstance qui leur valut la délivrance de leur duc Magnus. Car, ils exigèrent de l'Empereur qu'il mît Magnus en liberté, en le menaçant de punir de mort comme brigands tous ceux qui composaient cette garnison. Henri fut obligé de céder, quoique à contre-cœur, et il le laissa sortir de Harzbourg en échange de 70 cavaliers pris dans Lunebourg. Ce n'était cependant pas là le terme des humiliations de Henri.

Il fut aussi abandonné par les princes du sud de l'Allemagne et même par l'archevêque de Mayence, pour lequel il s'était fait quantité d'ennemis. Et de même que déjà auparavant Éginon s'était élevé contre Otton de Nordheim et l'avait accusé d'avoir demandé la mort du roi; ainsi alors se leva contre Henri un chevalier, l'homme dont il se défiait le moins, Reginger, qui même était un de ses favoris, et dit : « que le roi l'avait engagé à assassiner le duc Rodolphe de Souabe et Berthold, duc de Carinthie. » Ce n'était peut-être qu'une manœuvre de ses ennemis, en représaille de celle qu'il avait faite contre Otton de Nordheim, pour exciter contre lui l'opinion publique; mais elle réussit. On se réunit aussitôt pour choisir un nouveau roi, et ce fut même l'ingrat Sigfrid, archevêque de Mayence, qui convoqua les princes à cette assemblée.

Dans ce délaissement du roi, quand tous ses amis l'abandonnaient, il n'y eut que les bourgeois de Worms qui lui restèrent fidèles ; ils lui ouvrirent leurs portes, malgré la défense de l'archevêque, lui offrirent des hommes et des armes, et par leur généreux attachement, ils relevèrent son esprit abattu autant qu'il fut en eux; car personne ne voulait lui fournir de secours. C'est à cette époque que certaines villes de l'Allemagne commencèrent à avoir une voix dans les diètes de l'Empire, et devinrent les principaux appuis de l'autorité impériale contre les princes; tant l'activité et l'industrie avaient augmenté leur population et leur puissance. Mais les fidèles habitants de Worms ne purent pas défendre Henri contre tous les maux qui s'étaient accumulés sur sa tête. Il fut obligé, en 1074, pour ne pas perdre sa couronne, de faire une paix très-dure avec les Saxons, de leur abandonner toutes ses forteresses, même celle de Harzbourg qu'il désirait le plus de conserver. Malgré toutes les

instantes prières de l'Empereur, ce redoutable château fut renversé; et même le peuple fut si furieux, qu'à l'insu et contre la volonté des princes, il pilla, brûla les églises et les autels, ouvrit les tombeaux de la famille royale, et dispersa les membres du frère et du jeune fils de Henri, qu'il avait perdus depuis peu de temps.

Mais les Saxons ne tardèrent pas à apprendre que, dans la bonne fortune, l'ennemi le plus redoutable est la confiance en soi-même; car il arriva pour Henri un de ces extraordinaires changements qui ont signalé tout son règne. Henri comprenant que les hommes doivent être traités autrement que ne lui avait enseigné Adalbert, et que, pour être maître d'un peuple, il ne suffit pas de bâtir quelques forteresses dans son pays, il commença à tenir avec les princes allemands nne toute autre conduite qu'auparavant. Il chercha à les gagner séparément, parce que dans leurs assemblées ils lui avaient toujours été contraires, et employa pour cela les moyens les plus convenables auprès de chacun d'eux; mais il se plaignit à tous de la honteuse et révoltante destruction de Harzbourg; et dès que l'opinion publique lui fut plus favorable, il fit publier un manifeste contre les Saxons. Cette fois-ci on obéit au premier ordre, et il eut rassemblé dans quelques instants une forte armée de chevaliers, de vassaux, qui accouraient de tous les points de l'Empire, même de la Bohême et de la Lorraine; une armée enfin comme on n'en avait pas vu depuis longtemps, tandis que, d'un autre côté, les Saxons qui n'avaient compté que sur la promptitude de leurs rassemblements, avaient été divisés entre eux par les artifices de Henri. Ils furent donc complétement taillés en pièces, en 1075, près de Hohenbourg, non loin de Langensalza, sur l'Unstrut. Henri poursuivit les fuyards jusqu'à Magdebourg et Halberstadt, et mit tout leur pays à feu et à sang. Sa vengeance fut terrible, comme toutes ses passions. Mais, dans l'automne de cette même année, les autres peuples vinrent s'interposer en faveur des vaincus, ne pouvant souffrir que ce malheureux peuple fût complétement anéanti. Henri promit la paix aux Saxons, après que les grands se furent humiliés devant lui en présence de toute l'armée. Mais au lieu de viser à une véritable réconciliation, contradictoirement à la parole qu'il avait donnée par ses ambassadeurs, il retint dans les fers beaucoup de grands de la Saxe et donna leurs fiefs à ses propres vassaux. Cependant il laissa rentrer dans ses biens le plus dangereux de tous, Otton de Nordheim, et même il l'établit comme administrateur de la Saxe. Il fit rebâtir les châteaux détruits, entre autre Harzbourg, les tint bien approvisionnés et bien gardés par des garnisons, qui, comme antérieurement, opprimèrent le pays par leurs insolences et leurs extorsions de toute espèce. C'est ainsi qu'il semait pour l'avenir de nouveaux germes de révolte, en même temps que s'élevait contre lui, d'un autre côté, un bien plus puissant ennemi que n'étaient les Saxons, et qui devait aussi combattre avec d'autres armes qu'eux.

Henri IV et le pape Grégoire VII.

Hildebrand, qui fut plus tard Grégoire VII, était le fils d'un charpentier de Saone, ville de Toscane. Il entra dans l'état ecclésiastique, et comme il y fit paraître de très-heureuses dispositions d'esprit, il fut amené à Rome, sous le règne de Henri III, par le pape Léon IX, qui le tira du couvent de Cluny et le fit d'abord sous-diacre de l'Église romaine et ensuite chancelier. Depuis lors, ce fut lui seul qui dirigea toutes les actions du pape, et il devint l'âme de la cour de Rome. Son but était l'élévation du pape au-dessus de tous les princes de la terre; et c'est vers ce but qu'il a tendu toute sa vie avec tant de sagesse et de fermeté, avec tant de force et de génie, qu'il doit être rangé au nombre des hommes les plus extraordinaires de toute l'histoire de son temps. Les plus grands abus s'étaient glissés dans le haut et le bas clergé; la plupart des clercs achetaient leurs places à prix d'argent, ce qui faisait que les hommes les plus indignes parvenaient à d'importantes et de grandes fonctions. L'immoralité, les débauches, les vices de toute espèce

étaient fort communs parmi les ecclésiastiques; et comme ils étaient les esclaves de leurs propres passions, ils se rendirent aussi dépendants des princes de la terre par leur amour pour les biens temporels, en recevant d'eux des fiefs à titre de vassaux. Alors, Hildebrand résolut de mettre la cognée à la racine du mal, animé qu'il était d'un feu dévorant pour la liberté de l'Église et pour la moralité de l'État ecclésiastique.

Il porta d'abord tout son zèle, et cela avec beaucoup de raison, contre la vénalité des emplois ecclésiastiques, que l'on appelait le crime de simonie, et que l'on regardait comme une faute contre l'Esprit saint; sans doute par ressemblance avec ce qui est raconté dans les actes des apôtres, vers. 8, 18, 24, au sujet de Simon le magicien, qui voulut acheter les dons du Saint-Esprit à prix d'argent. On peut juger de la puissance morale et de la supériorité du génie de Hildebrand, par l'histoire d'un archevêque de France, accusé de simonie, qui avait eu l'adresse de gagner ses accusateurs par de l'argent. Hildebrand, comme le déclare le récit d'une vieille chronique, se porta pour juge dans cette affaire en sa qualité de légat du pape. L'archevêque s'avança avec insolence au milieu de l'assemblée et dit : « Où sont donc mes accusateurs ? Que celui qui veut me faire condamner ose s'avancer. » Alors les plaignants, gagnés d'avance, se turent. Mais Hildebrand se tourna vers lui et lui dit : « Crois-tu que le Saint-Esprit n'est qu'un avec le Père et le Fils? — Oui, je le crois, répondit l'archevêque. — Eh bien, dis donc : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit! » Puis il le fixa d'un regard si pénétrant que l'archevêque sentit peser sur sa conscience toute l'énormité de sa faute; il ne put jamais prononcer ces paroles *et au Saint-Esprit*, quoiqu'il essayât plusieurs fois. Cet accident fut regardé comme un jugement de Dieu. L'archevêque tomba aux pieds de son juge, se reconnut coupable de simonie et digne d'être dépouillé de la dignité de prêtre; et aussitôt après cet aveu il prononça d'une voix claire ces mêmes paroles *et au Saint-Esprit*. Cet exemple eut une telle puissance sur les autres membres du clergé, que vingt-sept curés et plusieurs évêques abandonnèrent leurs fonctions avant d'être accusés, parce qu'ils les avaient achetées à prix d'argent.

Pour que le clergé devînt encore plus indépendant de la puissance temporelle, il fallait qu'avant tout le chef de l'Église ne fût plus soumis à l'empereur pour son élection, seulement à un vote libre. Mais il venait justement d'en être décidé autrement; puisque Henri III s'était fait promettre par les Romains de ne reconnaître aucun pape sans l'approbation impériale: et en effet, sous cet empereur, Hildebrand n'aurait pu facilement exécuter son dessein. Mais quand il vit que le nouvel empereur était un jeune enfant, il profita de l'occasion et il rappela alors que, dans l'année 1059, sous le pape Nicolas II, on avait rendu une loi par laquelle tout pape devait être élu librement par les cardinaux, et l'empereur n'avait le droit de la confirmation qu'autant qu'il aurait reçu ce droit de la chaire apostolique. Ainsi tout était changé; loin que le pape fût dépendant de l'empereur, c'était la dignité impériale qui dépendait du pape.

Hildebrand ayant ainsi tout disposé et tout préparé, pendant qu'il n'était encore que chancelier de la cour de Rome, fut ensuite lui-même choisi pour pape, en 1073, et prit le nom de Grégoire VII. Henri, qui déjà gouvernait l'Empire, envoya à Rome un homme affidé, le comte Eberhard, demander raison aux Romains de ce qu'ils avaient élu un pape sans lui demander son approbation. Grégoire, qui ne voulait pas alors commencer la guerre avec l'empereur, fit répondre pour s'excuser que le peuple l'avait forcé d'accepter cette dignité pontificale; mais qu'il n'avait pas encore été sacré et qu'il ne le serait pas avant d'avoir obtenu l'approbation de l'empereur et des princes allemands.

Henri se contenta de cette excuse et le pape fut confirmé. Mais l'empereur montra dans cette occasion, que sa haine passionnée contre les Saxons, l'avait aveuglé jusqu'au point de ne pas lui laisser voir combien s'était affermie dans Rome l'idée d'abaisser la domination impériale, pour élever à sa place la puissance ecclésiastique sur tout le monde.

Grégoire commença à se faire connaître par de nouvelles et très-sévères lois contre la simonie. Il voulut, à l'exemple de ses prédéces-

seurs et des pères de l'Église, que le prêtre se consacrât tout entier au service divin et qu'il ne fût pas enchaîné aux biens de la terre par le lien du mariage. Il est vrai que cette défense trouva de la part des ecclésiastiques, tant en Italie qu'en France, en Allemagne et dans tous les autres pays, une forte opposition au commencement; car beaucoup d'entre eux et surtout dans le bas clergé étaient mariés. Mais Grégoire eut dans le peuple même un appui pour faire exécuter sa loi. Le peuple, excité contre les prêtres mariés, les força à se séparer de leurs femmes, souvent même par d'extrêmes mauvais traitements; cependant il fallut bien un siècle pour que le célibat fût complétement établi dans le clergé. Ceci fut de la plus haute importance pour l'exécution des grands plans de Grégoire; car les ecclésiastiques, dans toute la chrétienté, une fois dégagés de toute inquiétude pour leur maison et leurs enfants, et indépendants des princes temporels, étaient alors autant de milliers de zélés serviteurs acquis au pape, qui n'écoutaient que son ordre et contribuaient fortement à l'affermissement de la domination de l'Église sur toute puissance temporelle. Mais pour avoir de tels serviteurs, il fallait qu'ils fussent encore plus libres et qu'ils ne reçussent en aucune façon leurs bénéfices des princes temporels, à titre de fief. Cependant, de même que les vassaux laïques recevaient un étendard pour marque de leur vasselage; ainsi les évêques et les autres grands dignitaires ecclésiastiques devaient-ils recevoir des princes un anneau et une houlette, c'est ce qu'on appelait l'investiture. Grégoire donc défendit aussi aux ecclésiastiques de recevoir l'investiture de la main des grands; ils ne devaient leur reconnaissance pour leur élévation, disait-il, qu'au saint-siége, et le pape seul devait recevoir leur serment d'obéissance; principe qui donnait au pape la suzeraineté du tiers de toutes les propriétés dans les contrées catholiques.

Tel est donc le commencement de cette discussion longue et acharnée au sujet des investitures, et surtout de cette lutte entre l'empereur et le pape, l'empire et l'Église; lutte qui peu à peu affaiblit et ébranla ces deux puissances. Nous avons déjà dit plus haut qu'une coopération pacifique du pape et de l'empereur aurait été une base solide du bonheur des peuples; mais on en était venu alors à une époque, où ces deux puissances cherchaient uniquement à s'élever l'une au-dessus de l'autre; car, si le pape voulait dominer sur tous les princes et les rois, non plus seulement dans les affaires spirituelles, mais aussi dans les affaires temporelles, arracher ou donner les couronnes à son gré; souvent aussi l'empereur de son côté ne voulut pas reconnaître l'autorité du pape dans des cas justes et raisonnables et crut pouvoir régner par la pointe de son épée, même sur les choses invisibles et spirituelles et sur la conscience des hommes. — Ainsi se brouillèrent ces deux puissances dont l'accord devait vivifier le monde. Dans cette lutte d'un siècle et demi, après les plus grands bouleversements dans l'Allemagne et dans l'Italie, la dignité impériale perdit son vieil éclat et sa puissance; tandis que le chef de l'Église devint indépendant de toute autorité étrangère. De grands hommes se trouvèrent en présence et dépensèrent les uns contre les autres leur énergie et leurs forces, qu'ils auraient mieux employées pour le bien de la société : mais cette lutte entrait elle-même dans le plan de l'histoire du monde et elle a ménagé des développements qui sans cela n'auraient pu survenir.

Grégoire avançait toujours plus loin dans ses principes. Non content d'avoir soustrait l'Église et tous ses biens à la domination temporelle, il déclara alors solennellement que l'empereur, les rois et les princes avec toute leur puissance étaient soumis au pape. Ses lettres particulières expriment aussi ces principes : « Le monde, dit-il dans une, est réglé par deux lumières : par le soleil, la plus grande, et par la lune, la plus petite. Ainsi, la puissance apostolique représente le soleil, et la puissance royale, la lune. Car, comme la lune reçoit la lumière du soleil; ainsi l'empereur, les rois et les princes reçoivent leur autorité du pape, et celui-ci ne la tient que de Dieu; donc la puissance de la chaire de Rome est plus grande que la puissance des trônes, et le roi doit soumission et obéissance au pape. — Si les apôtres peuvent lier et délier dans le ciel, à plus forte raison peuvent-ils sur la terre donner ou prendre suivant qu'il

est avantageux, empire, royauté, principauté, comté et toute espèce de biens. Et s'ils ont été établis comme souverains juges sur le spirituel, combien plus doivent-ils l'être sur le temporel. Si enfin ils ont le droit de commander aux anges, qui certainement sont au-dessus des plus grands souverains, à combien plus forte raison devront-ils avoir le droit de juger les pauvres serviteurs de ces anges. — Or, le pape est le successeur des apôtres, le successeur de saint Pierre sur sa chaire, il est le vicaire du Christ, et par conséquent au-dessus de tout. »

Grégoire résolut de faire valoir ces principes d'abord contre l'empereur lui-même, comme le premier des rois; afin de montrer par là sa puissance à toute la terre. D'ailleurs Henri vivant en dissension avec ses sujets avait en réalité une puissance plus restreinte que les autres rois; et comme son nom était plus grand, la victoire sur lui devait avoir plus d'éclat; enfin, la conduite passionnée de ce prince dans ses entreprises pouvait lui donner facilement un prétexte. De tous les côtés arrivaient à Rome des plaintes contre l'empereur, et les Saxons vinrent y joindre les leurs de ce qu'il retenait toujours leurs princes prisonniers. Le pape fit donc signifier à l'empereur qu'il eût à se présenter à Rome devant le synode, le carême prochain, pour se disculper des crimes dont on le chargeait; qu'autrement il serait aussitôt rejeté du sein de l'Église par l'excommunication apostolique. Henri ressentit plus de colère que de crainte de cette menace; car la force invisible de l'excommunication papale n'avait été jusque-là que peu éprouvée. Il rassembla les évêques d'Allemagne à Worms, en janvier de l'année 1076, et y fit prononcer contre le pape, avec autant de précipitation que de haine, la sentence même dont celui-ci l'avait menacé, c'est-à-dire sa déposition. Ensuite il lui écrivit une lettre dont voici le contenu : « Henri roi, non par la violence, mais par la sainte volonté de Dieu, à Hildebrand, je ne dirai pas pape, mais faux moine. — Tu as mérité ce salut par le désordre que tu as apporté dans toute l'Église. Tu as foulé aux pieds les ministres de la sainte Église, comme des esclaves qui ne savent pas ce que fait leur maître, et c'est en les écrasant que tu as gagné la faveur du bas peuple. Nous l'avons souffert longtemps, parce qu'il était de notre devoir de conserver l'honneur du saint-siége; mais tu as pris notre retenue pour de la crainte, et tu as poussé l'audace jusqu'à t'élever au-dessus de la dignité royale, que nous avons reçue de Dieu, et à nous menacer de nous arracher notre autorité, comme si nous la tenions de toi; tes menées sont montées jusqu'à la ruse et la tromperie et sont maudites; tu as gagné la faveur par l'argent, la force des armes par la faveur, et par cette force la chaire de paix du haut de laquelle tu as précipité la paix même; puisque toi, créature subalterne, tu t'es élevé contre ce qui était établi. Saint Pierre, le vrai pape, dit lui-même : « Craignez Dieu, honorez le roi! » Mais toi, comme tu ne crains pas Dieu, tu ne m'honores pas, moi, son délégué. Descends donc, excommunié, va subir dans les prisons notre jugement et celui de tous les évêques! Descends de cette chaire des apôtres que tu as usurpée; un autre que toi montera sur cette chaire de saint Pierre, et il ne couvrira pas son orgueil de la parole de Dieu. Moi Henri, roi par la grâce de Dieu, et tous nos évêques nous te disons : Descends, descends. »

Alors le pape tint aussi lui un concile et ne parla plus seulement d'excommunication pour Henri; mais il prononça sa déposition en ces termes : « Au nom du Dieu tout-puissant, je défends au roi Henri, fils de l'empereur Henri, qui s'est élevé contre l'Église avec un orgueil inouï, de gouverner l'empire d'Allemagne et d'Italie; je délie tous les chrétiens du serment qu'ils lui ont prêté ou qu'ils pourront lui prêter, et je défends à tous de le servir en qualité de roi; et comme occupant ta place, saint Pierre! je le lie avec les chaînes de la malédiction, pour apprendre à tous les peuples que tu es la pierre sur laquelle le fils de Dieu a fondé son Église. »

Quand Henri, à Pâques de l'année 1076, reçut à Utrecht la nouvelle de son excommunication, il fit aussitôt lancer de son côté par le violent Guillaume, évêque d'Utrecht, un anathême contre le pape; et les évêques de Lombardie, ennemis de Grégoire, renouvelèrent cet anathême dans un concile rassemblé à Pavie sous la présidence de Wibert, l'archevêque de Ravennes. L'impression que fit cet événement si

extraordinaire varia suivant les différentes dispositions des esprits. Les Saxons s'en réjouirent, parce que leur affaire devint celle de l'Église; et *saint Pierre!* devint depuis lors leur cri de guerre habituel. Cependant les partis se prononçaient par tout l'empire, c'est-à-dire que partout on se déclarait ou pour le pape ou pour le roi. C'était une époque grosse de dissensions; et la haine régnait par tout le monde. Si le roi avait été un homme irréprochable, s'il avait eu cette grandeur d'âme qui enchaîne et domine les cœurs, il n'eût pu être renversé par la vertu d'une simple parole; car cette parole n'avait de force que dans l'opinion publique. Mais alors, il avait de nombreux et d'adroits ennemis; car son insolence, après sa victoire sur les Saxons, avait encore augmenté leur nombre. Aussi plus de la moitié des princes allemands se rassemblèrent-ils à Tribur, sur le Rhin, pour s'occuper d'y choisir un nouvel Empereur. Henri se hâta d'arriver dans le voisinage, à Oppenheim; mais malgré ses prières et ses promesses, il n'obtint qu'un retard d'un an et l'on décida : qu'on prierait le pape de venir à Augsbourg en février de la prochaine année pour examiner à fond cette affaire et que, si Henri pendant ce laps de temps ne s'était pas fait relever de son interdit, on procéderait sans retard à un nouveau choix. Il devait dans l'intervalle vivre à Spire comme un simple particulier, sans aucun des insignes de la dignité impériale et sans se mêler d'aucune affaire du gouvernement.

Henri à Canosse. 1077. — Dans cette position désespérée, Henri prit une résolution tout à fait inattendue. Tourmenté au sujet de cette diète d'Augsbourg, où ses ennemis devaient être en majorité, et par conséquent de laquelle il ne pouvait attendre aucune bonne décision, il se mit lui-même en route pour l'Italie, accompagné de sa femme et d'un seul homme de confiance, presque obligé de mendier pour sa nourriture, et n'ignorant pas que tous les passages entre l'Allemagne et l'Italie étaient occupés par les princes, il pénétra par la Savoie, où il reçut de sa belle-mère, la margravesse de Suze, une petite suite. Or, c'était l'hiver, et même un hiver si rigoureux que le Rhin fut gelé très-fort depuis la Saint-Martin jusqu'au 1er avril. Ainsi le voyage par-dessus des montagnes couvertes de neige et de glace dut être hérissé de bien des difficultés et des dangers. L'impératrice fut obligée de se faire glisser dans une peau de bœuf à travers les routes glacées et escarpées du mont Cenis, par des guides du pays qu'on louait pour un pareil service. — Enfin il arriva en Italie, et à son grand étonnement il fut reçu avec joie; car on avait répandu le bruit que l'empereur arrivait pour abaisser l'orgueilleux pape par la force de son épée. Depuis longtemps la haute Italie nourrissait de la haine contre le pontife parce que les grands séculiers étaient choqués de ses nouvelles dispositions et que parmi les ecclésiastiques, un grand nombre étaient devenus ses ennemis à cause de ses lois contre la simonie et le mariage des prêtres. D'ailleurs beaucoup d'Italiens, entre autres, l'archevêque de Milan et celui de Ravennes, étaient interdits. Si donc Henri ne se fût pas laissé abattre par ce qu'il avait éprouvé en Allemagne, il aurait pu se faire promptement en Italie un assez grand parti pour braver son adversaire. Mais il n'avait alors dans l'esprit que des pensées de réconciliation. Le pape était justement en route pour l'Allemagne et se rendait pour présider, à la diète d'Augsbourg, au jugement de l'empereur.

Quand il apprit l'arrivée subite de Henri en Italie, ne sachant pas encore ce qu'il avait à craindre ou à espérer de sa part, il dévia un peu de sa route pour gagner le château de Canosse et demander un asile à la comtesse Mathilde, fille héritière du riche margrave Boniface de Toscane et zélée partisan de la chaire romaine; puisque même elle venait de lui faire une donation secrète de tous ses biens. Mathilde était la plus puissante princesse d'Italie; elle régnait en Toscane et en Lombardie comme une reine, et se faisait remarquer autant par son génie et sa fermeté que par sa crainte de Dieu et sa chasteté. Elle combattit pendant trente ans avec toute sa puissance pour l'élévation de la chaire pontificale, car elle avait embrassé cette idée de toute la force de son caractère, d'autant plus que les rigides principes de Grégoire VII étaient tout à fait d'accord avec la rigidité de sa vertu. — Elle était mariée avec Gozelon, duc de basse Lor-

raine; mais ils vivaient séparés, parce que leurs principes étaient tout différents; car tandis qu'en Italie, où elle régnait sur les grandes possessions de son père et de sa mère, elle travaillait pour le parti de Grégoire, son mari combattait en Allemagne pour l'empereur. Henri s'adressa donc à la princesse Mathilde, afin qu'elle parlât en sa faveur à Grégoire. Celui-ci, au commencement, ne voulait entendre à aucune réconciliation, et il renvoyait tout à la diète d'Augsbourg. Enfin, après s'être longtemps fait prier, il permit qu'Henri entrât dans le château, en habit de pénitent, avec une chemise de crin et les pieds nus. Aussitôt qu'il eût passé le seuil de la porte de ce château entouré d'une triple muraille, elle fut fermée sur lui; sa suite fut obligée de rester dehors et lui d'avancer tout seul au milieu de la cour. C'était au mois de janvier du rigoureux hiver de l'année 1077. Pendant trois jours l'empereur fut obligé d'attendre dans la cour depuis le matin jusqu'au soir, à jeun et pieds nus. Tout le monde dans le château était touché; Grégoire lui-même écrivit dans une lettre que les témoins l'avaient fortement blâmé et disaient que sa conduite avait plutôt l'apparence de la cruauté d'un tyran que d'une rigueur apostolique. La comtesse Mathilde pleurait à chaudes larmes, et Henri n'avait encore obtenu que de pouvoir au moins être relâché. Enfin le quatrième jour, le pape le fit venir devant lui et le délivra de son interdit; encore Henri dut-il consentir à de dures conditions. Il lui fallut promettre de se trouver au lieu et au jour que le pape lui fixerait, pour apprendre s'il resterait roi ou non, et s'abstenir en attendant de tous les insignes de la royauté et de l'exercice de la puissance royale.

Henri et ses antagonistes.

Henri sortit de Canosse, couvert de honte et la vengeance dans le cœur; et aussitôt les Italiens, qui remarquèrent en lui ces dispositions, se rassemblèrent autour de lui. C'étaient ses anciens amis, en grande partie encore soumis à l'excommunication; il passa donc l'hiver avec eux. Alors, pour la première fois, son œil pénétrant découvrit que la puissance du pape n'était nulle part aussi faible que dans ce pays de dissension et du vénal égoïsme, et que tout homme qui comprendrait seulement l'art de se faire des créatures avec de l'argent, des promesses et des ruses, serait sûr de s'y faire un parti considérable pour le servir contre la cour de Rome. Le prestige d'épouvante que lui avait imposé la puissance de Rome, se dissipa; son ancien courage lui revint, et à partir de ce moment il commença avec l'épée aussi bien qu'avec la parole une guerre qu'il soutint pendant trente ans, avec la plus grande habileté et la plus grande constance, et dans laquelle il eut souvent des succès très-marqués. Bientôt cependant ceux des princes d'Allemagne qui étaient contre lui, profitèrent de son absence pour tenir, au mois de mars 1077, une diète à Forscheim et pour lui opposer un antagoniste: ce fut Rodolphe, duc de Souabe. Alors l'Allemagne se divisa de nouveau en deux camps bien tranchés; car Henri y avait aussi un puissant parti, surtout dans les villes et dans le clergé, mécontent des ordonnances du pape Grégoire. Il repassa donc en Allemagne; la guerre et les cruautés qui l'accompagnent recommencèrent, plus horribles qu'aucun tableau qu'on en pourrait faire; et pendant trois ans elle désola nos plus belles provinces. Rodolphe fut obligé d'abandonner la Souabe et de se retirer en Saxe; car le peuple saxon et le vaillant Otton de Nordheim étaient ses meilleurs appuis. Henri donna le duché de Souabe et sa fille Agnès à l'audacieux et ambitieux comte de Buren, Frédéric; celui-ci s'empressa aussitôt de transporter l'habitation qui avait donné son nom à sa maison du village de Buren, au pied du Staufen, sur la crête même de la montagne et y fit construire le château de Hohenstaufen. Tel fut le commencement de la grandeur de cette maison; mais aussi ce fut une cause d'inimitié entre les Hohenstaufen et les autres grandes maisons du voisinage. Car beaucoup envièrent le bonheur de cette famille et croyaient avoir plus de droit qu'elle au duché de Souabe. Depuis ce moment les Hohenstaufen furent des alliés fidèles pour la maison salique.

Grégoire se conduisit d'une manière tout à fait équivoque dans cette guerre des deux prétendants à l'empire, comme s'il eût été ravi de voir la désolation de l'Allemagne et la puissance temporelle épuiser ses propres forces contre elle-même; car au lieu d'appuyer les Saxons et leur roi Rodolphe de toute la puissance de son autorité pour assurer à leur parti une prompte victoire, il ne reconnut aucun des deux rois; mais il leur promettait toujours de venir en Allemagne et de se poser comme arbitre de leur différend. « Il n'arriva rien de tout cela, dit Brunon qui fut l'historien de cette guerre, si ce n'est que des légats du pape vinrent dans les deux camps, et promettant la faveur du pape tantôt à Henri, tantôt aux Saxons, tirèrent des deux partis autant d'argent que possible, suivant la coutume des Romains. » Les Saxons se plaiguirent de cette duplicité du pape, et ils lui écrivirent, entre autres choses: « Tous nos maux ne nous seraient point arrivés et eussent été bien moindres, si, dans votre route, vous n'eussiez pas penché tantôt à droite, tantôt à gauche. Par obéissance à notre pasteur, nous nous sommes jetés dans la gueule du loup; et si maintenant notre pasteur nous abandonne, nous sommes les plus malheureux des hommes. » Mais ces reproches, quelque fondés qu'ils fussent, n'eurent pas plus d'influence sur le pape pour lui faire prendre une décision que la bataille de Melrichstadt, en Thuringe, 1078, qui resta incertaine entre les deux prétendants; tandis que, dès que Rodolphe, en 1080, eût obtenu des succès marqués au village de Flacheim, près Mulhausen, aussitôt il se déclara pour lui, lui envoya même une couronne (1) et de nouveau excommunia Henri, dans un synode, à Rome. Pour y répondre, Henri assembla un autre synode à Mayence, composé de dix-neuf archevêques et évêques de son parti qui refusèrent alors obéissance au pape. Cette décision fut appuyée par un autre synode tenu à Brixen, par cinquante évêques italiens, qui élurent pour anti-pape, sous le nom de Clément III, Wibert, archevêque excommunié de Ravennes. Alors il y eut deux empereurs et deux papes; et la victoire pencha pendant quelque temps du côté de Henri.

Cependant, dans cette même année 1080, dans une troisième bataille sur les bords de l'Elster, en Saxe, non loin de Gera, la valeur d'Otton de Nordheim, qui se montrait tout à fait un général du premier mérite, lui fit éprouver une perte sérieuse; mais heureusement que Rodolphe lui-même fut blessé à mort dans la bataille et mourut le jour suivant. Il avait perdu la main droite, et Godefroy, duc de basse Lorraine (Godefroy de Bouillon, le conquérant du sacré tombeau), lui avait enfoncé la pointe du drapeau impérial dans le bas-ventre, disent quelques récits postérieurs. Quand on rapporta au roi Rodolphe sa main coupée, il adressa aux évêques qui l'entouraient des paroles de repentance: « Voyez, leur dit-il, c'est précisément cette main avec laquelle j'avais juré fidélité au roi Henri. » On crut reconnaître dans sa mort un jugement de Dieu, et le parti de Henri en grossit d'autant plus. Il put alors entreprendre une expédition en Italie, contre son violent ennemi. Il vint donc devant Rome et l'assiégea trois fois pendant trois années consécutives. Il réduisit Grégoire à une telle extrémité, qu'il le força de se renfermer dans le château Saint-Ange, où il fut même assiégé par les Romains; mais, pour s'humilier et suivre en quelque point l'exemple que lui avait donné Henri, à Canosse, Grégoire avait l'âme trop fière et la volonté trop inflexible. Henri lui offrit de se réconcilier, s'il voulait le couronner; il répondit avec fermeté, qu'il ne pourrait faire un accommodement avec lui qu'autant qu'il aurait auparavant fait une réparation à Dieu et à l'Église. Alors Henri fut obligé de se faire couronner avec sa femme par l'anti-pape Clément, à Pâques 1084; puis il sortit de l'Italie. Cependant, le pape continua d'être assiégé par les Romains dans le château Saint-Ange, jusqu'à ce qu'il fût délivré par Robert Guiscard son ami, duc de Normandie, qui régnait dans la basse Italie. Ce héros s'empara de la ville, la pilla, la brûla, vint prendre le vieux et inflexible pape, qui, même au sein du malheur, ne voulait renoncer à aucune de ses grandes prétentions, et l'amena dans la basse Italie, où il mourut à Salerne l'année suivante. Son parti choisit Vic-

(1) La couronne portait cette célèbre inscription : *Petra dedit Petro Petrus diadema Rudolpho.*

tor pour lui succéder ; mais il n'avait ni le génie, ni la force de Grégoire. Aussi Clément III se soutint-il avec lui, et même il eut toujours la principale autorité dans Rome.

Alors des jours de bonheur et de calme semblèrent se lever pour l'empereur Henri. Le successeur de Rodolphe de Souabe, Hermann de Luxembourg, que les princes avaient élu pour deuxième antagoniste, ne put se soutenir et se démit de lui-même de sa dignité, en 1087; un troisième, Egbert de Thuringe, qui s'efforça aussi lui de parvenir à la couronne, mourut assassiné; et les Saxons, las d'une guerre éternelle, après la mort d'Otton de Nordheim, et après celle de l'irréconciliable Burchard, évêque de Halberstadt, qui fut tué par ses propres paroissiens, lorsqu'il cherchait à les soulever pour la vingtième fois, se soumirent d'eux-mêmes à l'Empereur, que d'ailleurs ses nombreux malheurs avaient adouci. Cependant le sort lui réservait encore de plus dures épreuves. Il devait voir, dans les dernières années de sa vie, ses fils, gagnés par le pape, se soulever contre lui : Conrad en 1093, et, après sa mort, arrivée en 1101, son frère Henri. Les deux successeurs de Victor, Urbain et Pascal, avaient renouvelé l'excommunication lancée contre Henri, et c'est alors que le fils déclara qu'il ne pouvait vivre en communauté avec un homme tranquille malgré son excommunication. Bien plus, quand l'Empereur se rendit à une grande diète tenue à Mayence, se confiant sur une réconciliation avec son fils, appuyée par des serments, il fut désarmé par ruse et trahison, arrêté prisonnier, forcé de se dépouiller des insignes de la royauté, et enfin, de renoncer à l'Empire par acte authentique, le 31 décembre 1105, à Ingelheim. Puis ce fils dénaturé fit renouveler son élection par les princes rassemblés à Mayence et il prit les rênes du gouvernement.

Cependant le vieil empereur trouva l'occasion de s'enfuir d'Ingelheim, et, le cœur navré de douleur, il se retira auprès de son ami Otbert, évêque de Liége. Ce prélat et Henri, duc de Lorraine, rassemblèrent une armée en son nom, battirent ce fils dénaturé qui poursuivait son père, près de Viset, lorsqu'il voulait passer la Meuse. Mais l'Empereur finit bientôt après, à Liége, une vie surchargée de fatigues et de chagrins, le 7 août 1106. Le nombre de batailles qu'il livra pendant sa vie prouve jusqu'à quel point elle dut être agitée; car on en compte 65 tant en Allemagne qu'en Italie.

L'évêque de Liége rendit à l'empereur les honneurs de la sépulture; mais la haine des partis alla jusqu'à faire déterrer son cadavre, qui fut porté à Spire où il resta non enterré pendant cinq ans, dans un cercueil en pierre placé dans une chapelle écartée et non consacrée; jusqu'à ce qu'enfin, dans l'année 1111, le pape Pascal leva l'excommunication lancée contre lui. Alors il fut enterré plus magnifiquement que tout autre empereur.

Henri V. 1106—1125.

Quoique Henri se fût déclaré contre son père de son vivant, il n'en agit pas moins d'après ses principes quand il fut monté sur le trône. Malgré les lois du pape, il donna les investitures avec l'anneau et la crosse; parce que, comme il le déclara au pape, ses ancêtres avaient exercé ce droit sans interruption pendant 300 ans depuis Charlemagne, sous soixante-trois papes; et, dès le commencement de l'année 1110, il passa en Italie avec une armée formidable de trente mille cavaliers, sans compter les valets et l'infanterie, pour s'y faire couronner empereur, et même, en cas de besoin, soutenir ses droits avec son épée. Il était un ennemi plus redoutable que son père; car il savait employer avec la force la ruse et l'hypocrisie. Le pape Pascal lui fit alors une proposition qui aurait tout d'un coup vidé la querelle, si elle avait pu être exécutée. Il lui offrait « de reprendre tous les biens que les empereurs avaient donnés à l'Église, villes, duchés, comtés, monnaies, péages, fermes, châteaux, puisqu'il fondait sur ces biens ses prétentions sur les investitures; l'Église se contenterait des cadeaux des simples fidèles, de la dîme et des offrandes; car, ajouta-t-il dans cet écrit, il est défendu aux

ecclésiastiques, aussi bien par les lois de Dieu que par les lois de l'Église, de s'occuper des affaires temporelles; ils ne doivent même jamais venir à la cour, si ce n'est pour protéger un opprimé; tandis que, dans l'Église romaine, les évêques et les abbés sont tellement préoccupés par les affaires temporelles, que les serviteurs de l'autel sont devenus les serviteurs de la cour.

Cette proposition pouvait être fort sérieuse de la part du pape; car c'était un homme extrêmement sévère dans ses principes, qui pensait peut-être pouvoir, de cette manière, remédier à la dégénération du clergé et le ramener à sa première destination. Mais Henri vit du premier coup d'œil que les ecclésiastiques, surtout ceux qui par leurs biens avaient été élevés à la dignité de princes de l'Empire, ne pourraient jamais consentir à une pareille restitution; ainsi il promit de renoncer à l'investiture, si le pape voulait ordonner aux évêques de rendre tous les biens qu'ils auraient reçus des empereurs depuis Charlemagne et ses successeurs. Il entra dans Rome, où un traité solennel entre lui et le pape devait être conclu au milieu d'une nombreuse assemblée d'évêques, dans l'église de Saint-Pierre, et être suivi de son couronnement immédiatement après. Mais quand on en vint aux conditions, il s'éleva de la part des évêques d'Allemagne et d'Italie la plus forte opposition et une longue dispute. Au milieu du désordre un des chevaliers allemands s'écria : « A quoi bon tant de fracas? Il vous suffit de savoir que notre maître, l'empereur, veut être couronné comme l'ont été avant lui, et Charlemagne, et Louis, et les autres. » Le pape répondit encore une fois qu'il ne le pouvait pas avant que Henri eût renoncé par un serment solennel à ses droits d'investiture. Alors Henri, sur les conseils de son chancelier Adalbert et de Burchard, évêque de Munster, appela sa garde et fit prisonniers le pape et les cardinaux. Les Romains, furieux de cette violence, attaquèrent le lendemain les Allemands campés autour de l'église Saint-Pierre. Aussitôt le roi saute à cheval, s'élance témérairement en bas des degrés de marbre de l'église sur la foule et perce cinq Romains de sa lance. Mais blessé lui-même, il tomba de cheval. Otton, comte de Milan, lui sauva la vie au prix de la sienne même, en lui donnant promptement son propre cheval; il fut pris par les Romains et mis en pièces. Un combat meurtrier continua tout le jour; jusqu'à ce que vers le soir, le roi lui-même excita ses troupes à une dernière et audacieuse tentative. Alors les Romains essuyèrent une terrible défaite et furent refoulés en partie dans le Tibre et en partie dans la cité; le quartier Léon et celui de l'église Saint-Pierre restèrent entre les mains des Allemands. Cependant l'empereur ne tarda pas à l'abandonner emmenant avec lui ses prisonniers, pour ravager les environs de Rome. Les Romains, réduits à la plus extrême nécessité, supplièrent instamment le pape de faire la paix avec l'empereur. Le pape, qui avait déjà 61 jours de prison, consentit facilement à un accommodement. Il accorda que l'empereur conserverait le droit d'investiture avec l'anneau et la crosse, et il promit en même temps de ne lancer jamais aucune excommunication au sujet de ce qui s'était passé. Le traité fut juré par douze cardinaux, et par douze princes au nom de l'empereur; puis Henri fut solennellement couronné empereur dans l'église de Saint-Pierre par Pascal, le 13 avril 1111. Mais à peine les Allemands étaient-ils hors de Rome que tout le clergé blâma fortement le pape, et le força d'assembler un concile à Latran, qui prononça l'excommunication des traités faits entre lui et le roi, comme ayant été extorqués par la violence; car, d'après la parole même du pape, ils ne pouvaient plus soumettre Henri à une excommunication. La querelle recommença donc et elle dura encore plus de dix ans sous les papes suivants, Gélase II et Calixte II. Tant que Pascal vécut, Henri à la vérité n'encourut jamais l'excommunication de l'Église; mais les légats du pape et grand nombre de hauts personnages du clergé, en lançant contre lui le ban d'excommunication dans leurs églises, donnèrent par là lien à de nouvelles divisions et de nouvelles agitations. Une grande partie des princes de l'Empire refusa l'obéissance à l'empereur. Ce fut le règne de l'arbitraire, des brigandages, du pillage et du meurtre. Les plus fidèles alliés du roi furent les Hohenstaufen; aussi éleva-t-il en-

core leur maison. Dès que le premier duc Frédéric à qui son père avait donné son fief, le duché de Souabe, mourut, il transféra ce duché à son fils aîné Frédéric; et, plus tard, il donna aussi celui de Franconie à son deuxième fils Conrad. Il maria la veuve du duc Frédéric, sa sœur Agnès, au margrave d'Autriche, Léopold, de la maison de Babenberg, le père de ce Léopold, qui devint ensuite duc de Bavière, et jeta aussi les fondements de Vienne, dans les environs du lieu où était Vindobona. Ainsi l'empereur reprit le dessus dans le sud de l'Allemagne. Dans le nord, au contraire, il ne pouvait y obtenir une autorité durable; et celui qui y travaillait avec le plus de zèle contre lui, celui qui excitait les autres princes contre lui, c'était Adalbert qui lui devait l'archiépiscopat de Mayence, qui auparavant avait été son chancelier et même lui avait donné le conseil de faire le pape captif, mais qui alors était son irréconciliable ennemi. Le foyer de la révolte était encore, comme sous son père, en Saxe. L'empereur y entra donc l'an 1115, avec une puissante armée, et il fut complétement battu par les princes saxons, à la bataille de Welfesholze près d'Eisleben. Une expédition qu'il fit en Italie, en 1116, le mit à la vérité en possession des biens de la comtesse Mathilde qui était morte l'année précédente, après en avoir renouvelé la donation à l'Église romaine, et lui donna même pour quelque temps la supériorité dans Rome; mais aussi l'excommunication de l'Église fut lancée contre lui en 1118 par le pape Gélase, et confirmée par son successeur Calixte II. L'objet principal du démêlé était toujours le droit d'investiture.

Enfin, en 1122, les deux partis, las de batailler, conclurent, dans une diète tenue à Worms, un traité solennel dans lequel ils se firent de mutuelles concessions. L'empereur consentit au libre choix des évêques et abbés par le clergé, et renonça aux investitures avec l'anneau et la crosse, comme témoignage de la juridiction ecclésiastique; mais d'un autre côté les choix ne pouvaient se faire qu'en la présence du roi ou de son plénipotentiaire; dans le cas d'incertitude ou de scission entre les électeurs, il avait voix décisive; et enfin il devait, au sujet des biens temporels, donner l'investiture du fief avec le sceptre. La consécration ecclésiastique de l'évêque élu, devait avoir lieu en Allemagne après l'investiture avec le sceptre; mais en Italie elle devait précéder.

Après qu'on eut fait une lecture publique des clauses, le légat du pape donna à l'empereur le baiser de paix et ensuite la communion. Les hommes de paix se réjouirent extrêmement de cette réconciliation. Des deux côtés on se sépara avec des témoignages infinis de joie, disent les chroniques du temps.

L'empereur ne régna plus que quelques années après; en paix avec l'Église, à la vérité, mais non sans être tourmenté par des agitations dans l'empire, qui était devenu un théâtre de violence et de dévastation, et désolé par le fer et le feu. La trève sacrée du Seigneur n'était plus observée, malgré les serments, et la guerre continuait ses fureurs, même les jours de fête. L'empereur Henri mourut tout d'un coup d'un cancer à Utrecht, en 1125, à l'âge de 44 ans; il fut surpris au moment où il s'occupait le plus vivement d'affermir la puissance impériale, afin de pouvoir agir avec énergie contre les révoltés. Il mourut sans enfants, et en lui finit la maison impériale de Saxe. La plus grande partie de ses biens héréditaires passèrent à ses neveux, les ducs Henri et Conrad de Hohenstaufen. — Henri ne sut point se concilier l'amour de ses contemporains. Il était dominateur, sévère, souvent même cruel. D'un autre côté, on ne peut nier qu'il eut de grandes qualités: activité, audace, constance dans le malheur et un esprit très-adroit. L'affermissement de l'autorité impériale contre tous ses ennemis, lui parut toujours la tâche principale de sa vie. Il fut enterré à Spire avec ses ancêtres.

Première Croisade. 1096—1099.

Tandis que les deux empereurs Henri IV et Henri V étaient engagés dans une violente lutte avec les papes, cent mille chrétiens, à la voix

de l'Église et entraînés par leur propre enthousiasme, abandonnaient leur pays pour aller arracher aux infidèles le tombeau du Sauveur et la terre qui le porta.

Déjà, depuis les temps les plus anciens, c'était un pieux usage d'aller en pèlerinage dans ce pays de bénédiction, prier dans ces lieux saints, se baigner dans l'eau du Jourdain qui avait été consacré par le baptême de Jésus. Le premier empereur romain qui se soumit au christianisme, Constantin le Grand, et sa mère Hélène, firent nettoyer et parer les lieux saints, en Palestine, et déblayer le sacré tombeau qui était couvert de terre, au pied du mont Golgotha; puis ils firent élever une haute voûte sur de superbes colonnes et construire à grands frais un magnifique sépulcre; enfin, à l'orient de ce caveau, un temple plus grand et plus pompeux encore. Constantin fêta la trentième année de son règne, à laquelle il était alors arrivé, par la consécration de ce temple; et la pieuse Hélène qui, quoique dans un âge avancé, se rendit dans ce même temps en pèlerinage à la Terre-Sainte, fit construire une église à Bethléem, dans le lieu de la naissance du Rédempteur, et une autre sur le sommet de la montagne des Oliviers.

Depuis ce temps, les pélerinages à la Terre-Sainte devinrent plus fréquents; et même, quand le pays tomba sous la domination des Arabes, dans le septième siècle, les pèlerins ne furent pas inquiétés. Les Arabes profitèrent des avantages que leur valaient les visites de tant d'étrangers, et se gardèrent bien d'inquiéter le patriarche de Jérusalem non plus que les simples fidèles.

Mais quand, dans l'année 1073, les Turcs sedjoucides, peuple sauvage et barbare, se furent emparés de ce pays; alors arrivèrent en Europe plaintes sur plaintes sur les cruels tourments exercés contre les pieux voyageurs, et sur les profanations révoltantes commises dans les Lieux-Saints.

Dans l'année 1094, se présenta devant le pape Urbain II un ermite, nommé Pierre d'Amiens, qui revenait d'un pèlerinage en Palestine. Il était chargé d'une supplique de la part du patriarche de Jérusalem, et il faisait une peinture très-touchante des souffrances inouïes qu'avaient à endurer les chrétiens qui y habitaient, aussi bien que les pèlerins qui s'y rendaient. Le pape encouragea son zèle, et l'envoya avec des lettres de recommandation à tous les princes de la chrétienté pour disposer les esprits à cette grande entreprise. Les discours enthousiastes de Pierre, le feu qui brillait dans ses yeux creux, sa figure maigre et décharnée sur laquelle étaient peintes les souffrances qu'il avait endurées, firent la plus profonde impression. Et partout où il passait, grands et petits étaient pris d'un pareil enthousiasme.

En outre, dans l'année 1095, le pape convoqua à Plaisance, en Italie, un grand concile et ensuite un deuxième à Clermont, en France, auquel assistèrent douze archevêques, deux cent vingt-cinq évêques, quatre cents abbés et une grande quantité de princes et de chevaliers. Quand Pierre l'Hermite et le pape y entrèrent, et de leurs paroles de feu appelèrent les peuples à la délivrance du sacré tombeau, alors mille voix s'écrièrent: *Diex el volt*, Dieu le veut! Dieu le veut! Et quand le discours fut fini, Adémar, évêque du Puy, le premier s'adressant au pape, se jeta à ses pieds et lui demanda la permission d'aller à la guerre sainte. Beaucoup d'ecclésiastiques et de laïques suivirent son exemple; et pour témoigner leur consécration à la pieuse entreprise, ils s'attachèrent une croix rouge sur l'épaule droite. Le jour de réunion pour la grande expédition fut fixé au 15 août 1096.

Il se réunit une foule innombrable d'Italiens, de Français, de Lorrains et particulièrement de Normands, qui tenaient de leurs ancêtres leur ardeur héroïque et leur amour pour les expéditions lointaines et aventureuses. — Ce ne furent pas seulement les chevaliers et les nobles qui se mirent en mouvement, mais aussi tout le pays. Car, comme alors un joug très-lourd pesait sur les serfs, un grand nombre profitèrent de l'occasion pour le secouer; le pape avait déclaré que quiconque prendrait la sainte croix serait par là même sacré et qu'il serait rendu à la liberté. Quant à l'Allemagne, tout entière occupée de ses dissensions avec elle-même et avec le pape, elle ne prit que très-peu de part à ce mouvement. — Dès le commencement du printemps, Pierre l'Hermite était parti avec

une troupe qui n'avait pu attendre le jour fixé, secondé d'un chevalier, Walther sans Avoir. Mais ces croisés n'avaient point de discipline et n'étaient pas même bien armés; de sorte qu'avant même qu'ils fussent arrivés en Asie la plus grande partie avait été massacrée par les Bulgares et les Hongrois, à cause de leurs pillages; et ceux qui purent y parvenir, sous la conduite de Pierre et de Walther, furent si mal reçus par les Turcs, sitôt qu'ils eurent mis le pied sur leur territoire, que Pierre d'Amiens fut obligé de rentrer dans sa patrie avec quelques hommes seulement et dans le plus piteux état: son armée avait été presque entièrement anéantie. Une deuxième troupe, plus barbare encore, commença ses travaux pour la croix du Christ en massacrant les Juifs dans toutes les villes du Rhin; si bien que, dans Mayence seule, il en périt plus de neuf cents. Cet exemple peut prouver la haine que ces peuples portaient alors aux Juifs; haine que tous ceux-ci avaient soulevée au plus haut degré par leurs grandes usures et par les richesses qu'ils avaient acquises. Du reste, ces hordes de croisés, comme plusieurs autres, n'allèrent pas plus loin que la Hongrie.

Des commencements si malheureux auraient pu facilement abattre le courage pour de nouvelles tentatives, si l'on n'avait pas su que ces premières troupes étaient composées en partie de la lie du peuple, et que la prudence, l'expérience et le génie manquaient à leurs chefs. Au jour fixé, au milieu de l'été, il se rassembla donc une superbe armée bien ordonnée, bien équipée, et le 15 août 1096, elle se mit en marche. Aucun roi ne se trouva présent pour prendre le commandement d'une pareille multitude; mais parmi les princes et les nobles, se faisait remarquer par toute espèce de vertus héroïques un duc de basse Lorraine que l'on appela de son château, Godefroy de Bouillon, et qui plus d'une fois avait combattu dans l'armée de Henri IV. Ce fut lui qu'on choisit pour commander cette armée de 90,000 hommes, et il se mit en route par la Hongrie et le territoire de l'empereur grec; tandis que d'autres princes partirent par l'Italie et Constantinople. Il conduisit son armée dans l'ordre le plus admirable à travers ces pays où déjà tant de croisés avaient trouvé la mort, opéra sa réunion avec les autres princes, et, au printemps 1097, il entra sur le territoire des Turcs. L'armée réunie montait à plus de 300,000 combattants, et avec les femmes, les enfants, les valets, elle montait certainement à un demi-million. Mais elle eut à combattre un ennemi très-belliqueux, très-fin et très-adroit dans les Sedjoucides, et des obstacles encore plus grands dans les déserts, où les Turcs avaient détruit tout ce qui aurait pu leur être de quelque soulagement, et dans les fatigues du voyage pour traverser les immenses contrées depuis l'Asie-Mineure jusqu'à la Palestine. La faim et la maladie enlevaient chaque jour une foule d'hommes et de chevaux. Les plus braves mêmes commençaient à se décourager, et sans le génie de Godefroy et sa fermeté héroïque, cette expédition aurait eu peut-être une fin aussi malheureuse que les précédentes.

Enfin, en mai 1099, ceux qui avaient échappé à tant de dangers purent mettre le pied sur la Terre-Sainte, et le 6 juillet ils aperçurent du haut d'une montagne auprès d'Emmaüs, l'objet de leurs désirs, Jérusalem! Un cri de joie sans fin remplit les airs, et des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. A peine Godefroy put-il arrêter leur ardeur et les empêcher de se précipiter follement et en désordre sur les murs de la ville. La conquête n'en était pas facile, et la garnison en était beaucoup plus nombreuse que les Croisés eux-mêmes; car à peine 40,000 survivaient-ils alors. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'on put fabriquer des machines de guerre et des échelles, parce qu'il n'y avait point de bois dans le pays, et le premier assaut général n'eut lieu que le 14 juillet. Il fut sans succès : la garnison de la ville combattit avec beaucoup de courage; mais le jour suivant les Chrétiens revinrent à l'assaut, et Godefroy fut un des premiers à sauter de sa tour sur la muraille ennemie. Son épée fraya le chemin aux autres. Bientôt la muraille fut escaladée de tous côtés, les portes forcées, et toute l'armée se précipita dans la ville. Des flots de sang coulèrent; et, dans la première fureur, leur épée massacra tout ce qui avait vie dans la ville, de sorte que peu d'habitants échappèrent. Puis, quand leurs sens furent remis, ces guerriers essuyèrent le sang qui dé-

gouttait de leurs armes, et marchèrent en foule, la tête et les pieds nus, vers les Lieux-Saints. Et la ville qui retentissait encore de l'effroyable cri des mourants entendit tout d'un coup les prières et les hymnes de gloire adressés au Très-Haut.

Ensuite on s'occupa de choisir un roi pour le nouveau royaume de Jérusalem, et Godefroy de Bouillon parut à tous le plus digne. Mais il refusa de porter une couronne dans les lieux où le Sauveur n'en avait porté qu'une d'épines, et ne prit que le nom de défenseur du sacré tombeau. Cependant, quelques années plus tard, l'an 1100, après sa mort, son frère Baudoin prit le titre de roi.

Les autres croisades qui eurent lieu plus tard pour affermir la domination chrétienne en Palestine, et auxquelles nos empereurs allemands prirent part, entreront naturellement dans notre histoire.

Lothaire empereur saxon. 1125—1137.

L'extinction de la maison de Franconie aurait encore été une occasion pour les princes allemands, s'ils avaient voulu devenir seigneurs souverains et indépendants, de ne placer aucun empereur au-dessus d'eux; mais une pareille pensée était loin de leur esprit; ils aimaient bien mieux obéir à un d'entre eux, qu'ils auraient eux-mêmes élevé au plus haut degré d'honneur, que de voir la patrie divisée en quantité de petits royaumes.

Les divers peuples d'Allemagne se réunirent donc de nouveau dans les environs de Mayence, sur les bords du Rhin; et dix princes choisis dans chacune des quatre souches principales, Saxons, Francs, Bavarois et Souabes, se rassemblèrent dans Mayence pour un premier choix. Il n'y eut plus alors que trois candidats; ce furent, Frédéric duc de Souabe, le puissant et vaillant Hohenstaufen, Lothaire de Saxe, et Léopold d'Autriche. Les deux derniers prièrent humblement et avec larmes de leur épargner un si lourd fardeau; Frédéric au contraire, dans l'orgueil de ses pensées, croyait que le trône ne pouvait appartenir à aucun autre qu'à lui, et même cette prétention se laissait assez voir sur son visage. Alors l'archevêque de Mayence Adelbert, par lui-même peu porté pour les Hohenstaufen, demanda aux trois candidats si chacun d'eux était prêt à se soumettre de bon gré à celui qu'on aurait choisi. Les deux autres consentirent; mais Frédéric hésita et sortit de l'assemblée sous prétexte d'aller demander conseil à ses amis. Cette conduite déplut beaucoup aux princes, et d'après les instigations d'Adelbert, Lothaire de Saxe fut choisi contre sa propre volonté.

Mais bientôt la haine des puissants ducs de Hohenstaufen, Frédéric de Saxe et Conrad de Franconie, éclata, et pendant presque tout le règne du nouveau roi, les belles contrées de Souabe, de Franconie et d'Alsace en furent les tristes et malheureuses victimes, jusqu'à ce qu'enfin les deux ducs se vissent forcés de se soumettre à la puissance impériale. Dans cette lutte, Lothaire, pour fortifier son parti, eut recours à un moyen qui devint la cause de cent ans d'agitations et de désolation. Il maria sa fille unique Gertrude à Henri le Superbe, duc de Bavière, prince déjà puissant, de la maison des Welfs, et lui donna le duché de Saxe outre celui de Bavière. C'est le premier exemple de la réunion de deux duchés sur la même tête. De plus, il reçut à titre de fief, du consentement du pape, et sous la condition de retour à l'Église romaine après la mort d'Henri, le riche héritage de la princesse Mathilde en Italie; de sorte que la domination d'Henri s'étendait depuis l'Elbe jusque bien loin de l'autre côté des Alpes, et qu'elle était plus grande que celle de l'Empereur même. Tels furent les commencements de la rivalité entre les Welfs et les Hohenstaufen; ces derniers furent appelés Veiblingen du nom d'un de leurs châteaux sur la Rems, et plus tard Gibelins par les Italiens. Pendant un siècle, le nom de Welfs et de Gibelins retentit de l'Etna et du Vésuve jusqu'aux côtes de la mer Baltique et de la mer du Nord. Le règne même de Lothaire fut tellement troublé par ses luttes avec les Hohenstaufen et par ses expéditions en Italie, que de toutes les belles espérances que l'on avait conçues de son caractère chevaleres-

que, prudent et pieux, il n'y en eut aucune qui se réalisa.

Lothaire tomba malade dans sa dernière expédition d'Italie, qui fut d'ailleurs très-glorieuse, en 1137, et mourut à son retour, dans le village de Breitenwang entre l'Inn et le Lech, au milieu des bois sauvages du Tyrol; son corps fut enterré en Saxe, dans le couvent de Konigslutter qu'il avait lui-même fondé.

Si les deux grandes maisons princières des Welfs et des Gibelins attirèrent tous les regards sur elles, une troisième, qui commença sous ce règne, méritait cependant aussi quelque attention. Lothaire avait donné le margraviat du nord de la Saxe, qui comprenait alors la Vieille-Marche d'aujourd'hui, à Albert l'Ours, de la maison d'Anhalt, un des hommes les plus remarquables de son temps. Celui-ci conquit sur les Vénèdes la Moyenne-Marche, l'Ucker-Marche, la Marche de Priegnitz, et enfin la ville de Brandenbourg. Ensuite, afin d'exciter dans les Marches une activité et une industrie utiles au pays, il fit venir de Flandre une grande quantité d'agriculteurs. Il peut donc être regardé comme le fondateur de la Marche de Brandebourg; c'est aussi sous lui, au milieu du douzième siècle, que le nom de Berlin parut pour la première fois, et commença par conséquent vers le même temps que Léopold d'Autriche jetait les fondements de Vienne.

MAISON DE SOUABE OU DE HOHENSTAUFEN.
1138—1154.

Conrad III. 1138—1152.

Encore cette fois-ci le choix ne tomba pas sur celui qui se croyait assuré de la couronne, c'est-à-dire qu'il ne tomba pas sur le beau-fils de Lothaire, sur le puissant duc de Bavière et de Saxe, quoiqu'il eût déjà pourtant entre ses mains les joyaux de la couronne. Mais les princes, piqués de son orgueil, choisirent, le 22 février 1108, un Hohenstaufen, Conrad, duc de Franconie, que le malheur avait rendu sage, et à qui Frédéric, son frère aîné, l'ancien rival de Lothaire, céda alors volontiers le pas. Henri le Superbe ne voulut pas se soumettre au nouvel Empereur; alors il fut mis au ban de l'Empire; ses deux duchés furent confisqués, la Bavière donnée au margrave d'Autriche, Léopold, frère utérin de l'Empereur, et la Saxe à Albert l'Ours de Brandebourg. Henri mourut bientôt après, laissant un fils âgé de 16 ans, qui devint ensuite si célèbre sous le nom de Henri le Lion. Albert, qui depuis la donation de l'Empereur n'avait pu encore conquérir le duché de Saxe, tant les Saxons étaient fidèles à la maison de Welf, consentit à le lui laisser par un acte authentique, à condition que ses possessions héréditaires dans la Marche deviendraient indépendantes du duché, et elles formèrent depuis un margraviat princier.

De même, en Bavière, le comte Welf d'Altorf, frère de Henri le Superbe, combattait toujours contre la maison d'Autriche et non sans succès. Mais ayant osé, en 1140, se mesurer avec l'empereur lui-même, auprès de Weinsberg, il fut complétement battu. C'est dans cette bataille qu'on entendit pour la première fois le nom de Welfs et de Gibelins comme noms de partis; car le cri de guerre des deux côtés fut: Welfs! Weiblingen! Après la bataille la ville de Weinsberg, assiégée déjà depuis longtemps, fut obligée de se rendre. L'empereur, irrité de la longue résistance de cette ville, avait résolu de la mettre à feu et à sang; cependant il permit aux femmes de cette ville de sortir auparavant et d'emporter avec elles leurs plus chers bijoux. Alors, au point du jour, quand les portes furent ouvertes, on vit de longues lignes de femmes qui sortaient emportant chacune sur leurs épaules, soit leur mari, soit tout autre parent qui leur était cher. Ce spectacle toucha l'empereur à un tel point qu'il pardonna non-seulement aux hommes, mais à la ville entière (1).

L'empereur Conrad allait passer en Italie pour tâcher de faire respecter comme autrefois la dignité impériale, quand arriva en Europe la nouvelle que les Infidèles menaçaient la Terre-Sainte, et que déjà ils avaient pris et pillé

(1) On trouve ce récit dans une chronique du temps, celle de saint Pantaléon.

Édesse, ville forte qui servait de boulevard à leur frontière. Alors le pape Eugène III envoya des circulaires à tous les rois et princes, pour les exciter à marcher au secours des Chrétiens d'Orient. Bernard, abbé de Clairvaux, homme pieux et plein de zèle, parcourut toute l'Europe et prêcha avec tant de puissance que des milliers de guerriers se firent attacher la croix par lui; et quand il parla devant Louis VII, roi de France, la foule de ceux qui demandèrent des croix fut si grande, que Bernard fut obligé de couper ses vêtements mêmes pour en faire de nouvelles, et que le roi même et sa femme Éléonore résolurent de faire partie de l'expédition. Ensuite Bernard se tourna vers l'Allemagne pour entraîner aussi l'empereur Conrad. Celui-ci refusa longtemps, et pour échapper à l'abbé, il le laissa à Francfort et se sauva à Spire. L'empereur en effet était très-préoccupé de tout ce qu'il y avait encore à faire dans son propre empire. Mais Bernard ne se rebuta pas; il le suivit à Spire, et là enfin, au milieu d'un de ses discours, Conrad se leva tout d'un coup, et s'écria, les larmes aux yeux : « Je reconnais les grands bienfaits que j'ai reçus de Dieu, et je ne veux pas différer plus longtemps; je suis tout prêt à le servir; car je me sens pressé par lui-même de faire cette expédition. » Le zélé prédicateur alors s'empressa de lui attacher la croix et de lui mettre en main l'étendard qui était sur l'autel. Frédéric, neveu de l'empereur, qui fut plus tard Frédéric Ier, et même le vieux duc Welf, qui s'était réconcilié avec l'empereur, prirent aussi la croix : on rassembla une très-forte armée qui montait peut-être elle seule à soixante-dix mille hommes sous les armes.

Mais, dans les entreprises des hommes, un heureux commencement n'amène pas toujours une heureuse fin. Cette grande expédition ne fut marquée que par des malheurs. Dans l'année 1147, lorsque l'armée était arrêtée non loin de Constantinople, auprès d'une petite rivière, dans un pays on ne peut plus agréable, pour se refaire des fatigues de la route et célébrer la fête de la naissance de la Vierge, la rivière déborda tout d'un coup au milieu de la nuit, enflée par une grande pluie, et tout le camp fut inondé; beaucoup d'hommes et de chevaux furent noyés. Quand ils furent en mer pour passer le détroit, de mauvais guides débarquèrent l'armée dans un pays qui venait d'être dévasté par les Turcs; de sorte que les provisions que l'on avait apportées furent bientôt consommées. D'un autre côté, les villes au pied des murs desquelles ils arrivaient, ne laissaient entrer personne. Si quelques soldats priaient alors ceux qui étaient sur la muraille de leur donner du pain et leur montraient leur argent, ceux-ci laissaient tomber une corde pour remonter d'abord l'argent et ne leur donnaient que ce qui leur faisait plaisir, souvent même ils ne donnaient rien, ou bien seulement du miel mêlé avec de la chaux. Un grand nombre moururent donc de faim et de misère, et un plus grand nombre encore par le fer de la cavalerie légère des Turcs, qui ne laissaient de repos aux Allemands ni jour ni nuit et ne s'engageaient jamais avec eux dans une bataille rangée, comme ceux-ci en avaient le plus grand désir. Ainsi Conrad, après mille dangers, n'arriva à la Terre-Sainte qu'avec le dixième de son armée. Il vit Jérusalem et les diverses stations de la croix et y fit ses dévotions; mais ce fut là tout le fruit de son expédition; il échoua au siége de Damas, et l'armée française ne fut pas plus heureuse. Conrad revint après deux ans d'absence et mourut bientôt après à Bamberg en 1152. Ce fut un prince valeureux, d'un cœur grand et noble et estimé de tout le monde. Il désigna pour son successeur, non son propre fils, trop jeune encore pour gouverner l'empire, mais son vaillant neveu, Frédéric de Souabe, qui avait aussi lui fait partie de la croisade; il fut élu à Francfort à l'unanimité.

Frédéric Barberousse. 1152—1190.

Ce Frédéric, le premier de son nom, fut un des plus puissants parmi les anciens empereurs; prince à grandes idées, brave, avec une volonté de fer, une volonté qui ne plia jamais et une énergie pleine de fierté. Il avait un extérieur très-mâle, de beaux membres bien forts; des

boucles de cheveux blonds couvraient un front très-élevé et animé par des yeux vifs et pénétrants. Une barbe très-blonde ornait son menton, suivant l'usage, et c'est d'elle qu'il a reçu le nom de Barberousse. Dans sa jeunesse, une fraîche rougeur et une affabilité naturelle donnaient à son visage cette douce expression qui entraîne les cœurs; mais sa démarche assurée et fière et tout le maintien de son corps montraient un prince né pour commander.

Jeune encore, il avait déjà fait des actions qui annonçaient un grand homme; de plus, du côté paternel, il appartenait aux Gibelins, et aux Welfs, du côté maternel. On espérait qu'il ferait oublier la rivalité des deux familles, et en effet une de ses premières actions en Allemagne fut en faveur des Welfs; car, en 1152, il rendit le duché de Bavière à Henri le Lion, fils de Henri le Superbe, qui devint ainsi, comme son père, possesseur des duchés de Saxe et de Bavière à la fois, et par conséquent le plus puissant prince de l'Allemagne. Le margrave d'Autriche, nommé Jasomirgott, qui était devenu duc de Bavière, après la mort de son frère Léopold, ne voulait cependant pas abandonner ce pays; mais, en 1156, Frédéric le décida à donner son consentement et l'en dédommagea en séparant l'Autriche de la Bavière, dont elle était l'ancien margraviat, pour en faire un duché particulier, qu'il combla de droits et de priviléges. Ce duché fut héréditaire non pas seulement en ligne masculine, mais aussi en ligne féminine, et son duc était un des premiers princes de l'empire. Il pouvait se faire investir dans son propre pays et ne prendre part aux expéditions de l'empire que contre les Hongrois; aucune administration de la justice n'avait de valeur en Autriche sans son approbation, etc.

La réconciliation des premiers princes d'Allemagne causa une joie générale, et Frédéric compta dès lors fortement sur l'appui de son jeune ami Henri le Lion, pour ses entreprises. — Le nouvel empereur prit en main avec une égale vigueur les autres intérêts de l'empire, renversa les châteaux des chevaliers-voleurs, les fit juger et se montra partout comme le protecteur de l'ordre et de la justice parmi les peuples allemands. Aussi, un écrivain contemporain dit-il de lui : « Qu'il semblait avoir donné au ciel et à la terre une apparence nouvelle et pacifique. »

Les pays voisins de l'Allemagne lui fournirent aussi l'occasion de donner à la couronne impériale un nouveau lustre. — Dans la première diète qu'il tint à Mersebourg (1152), il vida un différend entre deux princes danois, Sven et Knud, au sujet du royaume de Danemarck. Knud eut la Séeland; mais Sven eut la couronne qu'il reçut de la main même de Frédéric, à qui il rendit hommage comme vassal. — Boleslas, roi de Pologne, devait lui prêter le même hommage et il l'y contraignit par la force des armes, après une campagne en Silésie. — Il donna le titre de roi à Wladislas, duc de Bohême, à cause de sa fidélité à remplir ses devoirs de vassal dans la guerre de Pologne; car l'empereur seul pouvait donner un pareil titre. Geisa, roi de Hongrie, renouvela son hommage et remplit ses devoirs de vassal envers l'empereur, dans la deuxième expédition de Frédéric en Italie. — Dans la Bourgogne, enfin, qui était devenue presque étrangère à l'Empire, Frédéric rétablit l'ancienne influence de l'Allemagne, par son mariage avec Béatrix, héritière de la haute Bourgogne, et il apporta à sa maison cette partie de l'ancien royaume bourguignon. Tous les grands du pays prêtèrent serment de fidélité à l'Empire, et ainsi la dignité impériale s'éleva avec un nouvel éclat sous le puissant monarque qui gouvernait l'Allemagne.

Il n'y avait plus que l'Italie où l'Empire ne pouvait se faire respecter; et Frédéric ne put y rétablir complétement son autorité, même par les plus glorieux combats. Les grandes villes de ce pays, depuis le gouvernement faible et désordonné de Henri II, étaient devenues très-insolentes; ce n'était même qu'avec répugnance qu'elles se soumettaient à l'obéissance due au suzerain. Mais plus superbe et plus insolente que toutes les autres, était la capitale de la Lombardie, la puissante ville de Milan. Milan, depuis le commencement du onzième siècle, s'élevait avec tant de vigueur et d'énergie, qu'on eût dit que le génie de l'ancienne Rome s'y était réfugié. Elle soumit peu à peu plusieurs des villes voisines et affectait un mépris si insultant pour les ordres de l'em-

pereur qu'une fois elle déchira le sceau d'une lettre que Frédéric même y envoyait, en 1153, et la foula aux pieds. Alors l'empereur passa les Alpes, en 1154, et, conformément à l'ancien usage des rois lombards, il tint la première grande diète dans la vallée de Roncal, sur le Pô; puis comme dans cette diète de tous côtés s'élevèrent des plaintes contre les vexations de cette ville orgueilleuse, qui ne daigna pas même répondre pour sa défense, il devint furieux et promit de tirer d'elle une sévère punition. Cependant il ne voulut pas encore cette fois entreprendre de l'assiéger, parce qu'il n'avait pas fait de préparatifs pour une si grande guerre; mais il détruisit plusieurs de ses châteaux et s'empara de deux villes alliées, Asti et Tortona.

Il se fit couronner roi de Lombardie à Pavie et revint promptement contre Rome. Là, il y avait désunion entre le pape et le peuple, qui, dans un enivrement de liberté, voulait rétablir l'ancienne république romaine, entraîné par l'audacieux Arnold de Brescia. Aucun des deux partis ne savait qui aurait la faveur de l'empereur. Le pape Adrien II s'enfuit d'abord dans un château bien fortifié, celui de Castellana; mais bientôt il revint dans le camp allemand, sur la parole de l'empereur qu'il y serait en sûreté. Adrien, quoiqu'il ne fût qu'un mendiant sorti d'Angleterre qui était parvenu à s'élever jusqu'à la papauté, attendit en arrivant au camp que Frédéric vînt lui tenir l'étrier, comme avaient coutume de faire les empereurs ses prédécesseurs; et comme il ne le faisait pas, les cardinaux qui accompagnaient le pape s'enfuirent à Castellana, regardant cette négligence comme une marque de la mauvaise intention du roi. Mais Adrien, descendant de sa mule, alla se placer sur la chaire qui était préparée pour lui; et Frédéric se jeta alors à ses pieds et les baisa. Le pape reprit courage et fit des reproches à l'empereur de ne lui avoir pas donné la marque de déférence qu'il lui devait; Frédéric, qui cherchait sa gloire dans les grandes actions, céda volontiers dans une si petite circonstance, quand les princes lui assurèrent que Lothaire lui-même avait donné cette marque de respect au pape Innocent II. La cérémonie de la descente fut alors recommencée le jour suivant. L'empereur alla au-devant du pape et lui tint l'étrier : ainsi le racontent les chroniques romaines. Les écrivains allemands, au contraire, nommément Otton de Freisingen, rapportent que l'empereur avait tenu l'étrier du pape à sa descente; mais que, par inattention, il avait tenu le droit au lieu du gauche, et qu'à cause de cela le pape lui avait refusé le baiser de paix. Et sur l'excuse de l'empereur, qui, s'accusant d'ignorance, dit que d'ailleurs il n'avait pas apporté beaucoup d'attention, parce qu'il ne s'agissait que de tenir un étrier; le pape lui répondit : « Si l'empereur fait des fautes par ignorance dans les affaires de peu d'importance, comment pourra-t-il prêter attention aux plus importantes? » L'empereur céda à la sollicitation des princes, et ils s'embrassèrent tous les deux comme amis. De là Frédéric marcha à Rome, et il y fut couronné empereur dans l'église de Saint-Pierre, le 18 juin 1155. Cependant il eut à combattre contre les Romains; car ils ne voulaient se soumettre ni au pape, ni à l'empereur. Mais la force des armes les eut bientôt réduits à la raison.

Malgré ces guerres à tout moment recommencées avec les perfides Italiens, Frédéric avait pu revenir enfin en Allemagne. Mais bientôt s'élevèrent aussi des querelles avec le pape, qui comptant sur l'assistance de Guillaume, roi normand de Naples et de Sicile, avait écrit à l'empereur une lettre pleine de reproches; tandis que son légat, le cardinal Roland, qui fut plus tard le pape Alexandre III, tenait, dans l'assemblée même des princes, ces paroles si prétentieuses: *De qui donc l'empereur tient-il l'Empire, si ce n'est du pape?* Alors le comte palatin Otton de Wittelsbach, qui portait l'épée nue devant l'empereur, voulut dans sa fureur fendre la tête du légat, parce qu'il crut l'honneur des princes allemands gravement lésé. Mais Frédéric arrêta ce mouvement de colère, en ordonnant toutefois au légat de se mettre en route pour Rome le jour même. Sur les griefs du pape, les évêques d'Allemagne répondirent : « Qu'ils avaient fait tout ce qui dépendait d'eux pour arranger les affaires le mieux possible; mais que l'empereur leur avait répondu d'un ton grave et assuré :

« Nous avons deux règles pour conduire notre empire; les lois des empereurs et les bons usages de nos prédécesseurs; nous ne voulons pas et nous ne pouvons pas laisser dépasser ces limites. Volontiers nous rendrons au pape, notre père, les hommages que nous lui devons; mais notre couronne impériale est indépendante et nous ne la devous qu'à la munificence divine. « Qu'ils suppliaient donc instamment le saint-père de ne pas exciter davantago la colère de leur seigneur et empereur. »

Cependant, la querelle entre l'Empereur et le pape reprit de nouveau, après une réconciliation d'un moment, et continua jusqu'à la mort d'Adrien, en 1159. Depuis ce moment les affaires n'en devinrent que plus embrouillées; parce que le parti de l'Empereur choisit pour son successeur Victor III, et le parti opposé choisit Alexandre III, ce même cardinal qui avait osé tenir des paroles si insolentes à la diète. Les deux papes lancèrent leurs excommunications l'un contre l'autre, les deux partis cherchèrent à se fortifier par toute espèce de moyens.

—

Frédéric et les villes de Lombardie.

Guerre contre Milan. — Dès l'année 1158, l'empereur Frédéric avait préparé une nouvelle et grande expédition contre l'Italie, parce que les Milanais avaient réduit en cendre, l'année précédente, la ville de Lodi qui s'était soumise à lui. Tous les princes d'Allemagne, ceux deHongrie, et le nouveau roi de Bohème, s'empressèrent d'envoyer leur contingent; de sorte qu'il eutune armée telle qu'aucun empereur n'en avait encore fait passer en Italie. Elle était forte de 100,000 hommes de pied et 15,000 chevaux. A la Pentecôte, elle partit d'Ausbourg et passa les Alpes. Presque toutes les villes du nord do l'Italie se soumirent à la vue d'une pareille puissance, et se joignirent à l'Empereur. Milan, la ville rebelle, fut mise au ban de l'Empire, et, après un siége de peu de durée, fut obligée de se soumettre à l'Empereur irrité. Les Milanais parurent devant le roi dans le cortége le plus humble et le plus suppliant, et tel que les Allemands n'en avaient jamais vu. Ecclésiastiques et laïques, tous s'avancèrent au-devant do lui, nu-pieds, avec des habits de deuil. Les ecclésiastiques portaient une croix qu'ils tenaient élevée, les consuls et la noblesse tenaient une épée nue au-dessus de leur tête, et tous les autres avaient la corde au cou. Puis ils allèrent se jeter aux pieds de l'Empereur. Ce prince, qui ne voulait que leur soumission, leur pardonna; mais il leur dit : « qu'ils pouvaient maintenant reconnaître qu'il était plus facile de le vaincre par la soumissiou que par les armes. » Ensuite il leur fit jurer fidélité et promettre qu'ils ne gêneraient en rien les libertés des autres petites villes ; il prit trois cents otages et plaça l'aigle impériale sur leur cathédrale.

Mais cette humiliation n'était qu'extérieure et un effet de la nécessité ; aussi le repentir ne dura-t-il qu'autant que la puissance de l'Empereur les effraya. Car, l'année suivante, quand il voulut, conformément aux droits de l'Empire, établir des bourgmestres dans Milan, les bourgeois se jetèrent sur son chancelier Rainald, sur Otton, comte palatin, et ses autres envoyés, avec une telle fureur, que ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'ils purent sauver leur vie. Sommés de se justifier, les Milanais n'apportèrent que des excuses évidemment frivoles; et sur une deuxième et troisième sommation, ils ne reparurent plus. Alors l'Empereur mit de nouveau Milan au ban de l'Empire, et jura dans sa colère de ne pas porter une seule fois la couronne impériale qu'il n'eût fait de cette ville insolente un monceau de décombres.

Les hostilités commencèrent avec toute la furcur des guerres de ce temps-là. Les Milanais cherchèrent leur salut jusque dans l'assassinat du puissant empereur qui les menaçait : telle est l'accusation générale qui pesait sur eux. Du moins est-il certain qu'un homme extrêmement fort se jeta tout d'un coup sur lui, quand il était à faire sa prière du matin dans un lieu délicieux et retiré, sur l'Adige, et s'efforça de le jeter dans le fleuve. En luttant, ils tombèrent tous les deux par terre, et sur les

cris de l'Empereur, ses gens vinrent au secours. L'assaillant fut lui-même précipité dans les flots. Quelque temps après, un homme âgé et masqué se glissa dans le camp avec des marchandises empoisonnées, dont le simple toucher devait donner la mort. L'Empereur averti, le fit arrêter et juger. Pendant ce temps-là son armée avait augmenté ses forces, et il commença par faire le siége de Crémone, ville alliée de Milan, qui lui refusait opiniâtrément l'obéissance (1160). Sept mois, les habitants se défendirent avec une constance admirable; mais il fallut se rendre. La ville fut rasée et les habitants furent contraints d'aller s'établir dans d'autres lieux.

Mais Frédéric ne put forcer Milan avant 1162, la troisième année de la guerre, après que beaucoup de sang eût coulé des deux côtés. Sa patience était épuisée, et la grâce qu'il lui avait accordée une fois n'avait servi qu'à rendre ses habitants encore plus insolents; il résolut donc d'épouvanter par une sévère punition l'esprit de révolte. Trois jours de suite, le premier, le troisième et le sixième de mars, les consuls, les principaux citoyens sortirent de la ville, chaque fois en plus grand nombre que la veille, et la troisième fois ils avaient tout le peuple avec eux partagé en cent sections, pour se rendre au camp de l'Empereur devant Lodi; et ils renouvelèrent trois fois devant cette ville qu'ils avaient tant méprisée, qu'ils avaient si maltraitée, le spectacle de leur humiliation, arrivant les pieds nus, avec des croix, des épées et des cordes au cou. Le dernier jour, plus de cent drapeaux de la ville furent déposés au pied du trône impérial : ils avaient même avec eux la bannière de la ville, le *carocium* (1). Le grand arbre de cette bannière, avec ses feuilles de fer, fut, comme marque du plus profond respect, incliné devant l'Empereur; les princes et les évêques qui étaient à côté de lui sautèrent de leurs siéges par terre dans la crainte que ce gros arbre ne les écrasât; mais Frédéric resta sans crainte et arracha la bordure du drapeau. Alors tout le peuple se jeta par terre et demanda grâce en poussant des cris de douleur. Les consuls, plus nombreux que la suite même de l'Empereur, suppliaient avec larmes pour la ville. Mais l'Empereur resta inébranlable, et après s'être fait lire par son chancelier Rainald l'acte par lequel la ville déclarait se rendre à discrétion : « Vous avez, d'après les lois, mérité la mort, leur dit-il; cependant je vous donne la vie. Quant au sort de la ville, il sera tel, qu'à l'avenir elle ne puisse plus se rendre coupable d'un pareil crime. » Puis il partit aussitôt pour Pavie, afin d'y décider du sort de Milan, dans une nombreuse assemblée d'évêques allemands et italiens, de seigneurs et d'envoyés des villes. Tel fut l'arrêt : « Milan sera rasé, et ses habitants l'auront abandonné dans l'espace de huit jours, pour se retirer en quatre endroits de leur territoire situés à deux milles l'un de l'autre, où ils vivront sous la surveillance des officiers de l'Empereur. » — Milan, dans sa prospérité, s'était plu souvent à tourmenter les autres villes, Côme, Lodi, Pavie, Verceil, Novare, etc.; ces villes vinrent donc demander comme une grâce de renverser eux-mêmes les murailles de la superbe cité, et la haine leur donna de si grandes forces, qu'elles firent plus de décombres dans six jours que n'auraient pu en faire des mercenaires dans plusieurs mois. Car, bien que les maisons et les églises n'aient pas été renversées, quoi qu'en aient dit les récits exagérés qui eurent cours plus tard; cependant les épaisses murailles, les tours de la ville furent jetées par terre, les fossés comblés, et cette ville si vivante, si magnifique, ressemblait à un vaste cimetière, après le départ de ses habitants (2). Alors l'empereur Frédéric, dans un

(1) Sur un char de fer, s'élevait un arbre en fer, avec des feuilles en fer; au sommet de cet arbre s'élevait une grande croix, et sur la face de devant était représenté le bienheureux saint Ambroise, évêque et protecteur de Milan. Le char était rouge, les quatre paires de taureaux qui le conduisaient étaient de même couleur, ainsi que les couvertures qui les couvraient. Avant le départ, on avait dit une messe sur le char même, et toute la cérémonie était une imitation de l'arche d'alliance des Israélites.

(2) De ce sac de Milan, on rapporta plusieurs reliques tirées des églises dévastées. L'archevêque Rainald apporta les os des trois mages, en grande pompe, de l'autre côté des Alpes, à Cologne. Le roi de Bohême emporta les candélabres du temple de Jérusalem, ainsi de bien d'autres.

festin splendide qu'il donna à Pavie, le jour de Pâques, remit sa couronne sur sa tête.

Confédération des villes de Lombardie. 1167. — Frédéric devait prouver au monde, par son exemple, que la fortune peut quelquefois changer pour les plus puissants monarques, et qu'aucune force ne peut l'enchaîner, si ce n'est la sagesse et la modération. La punition de Milan avait été trop sévère, et on ne peut guère l'excuser, quoique ce fût alors encore un temps de barbarie et de passions violentes; de même qu'on lui reproche aussi d'avoir conduit les Milanais et le nord de l'Italie avec des lois trop acerbes et peu bienveillantes.

Ses gouverneurs opprimèrent le pays, peut-être sans sa volonté; mais il ne prêta pas assez d'attention aux plaintes qui lui en furent portées. En même temps, il prolongea plus qu'il ne convenait sa lutte avec le pape Alexandre dont le parti devenait de plus en plus puissant, et il eut tort de ne pas profiter de la mort du pape Victor pour se réconcilier avec Alexandre, au lieu d'établir un nouvel antipape et d'élire Pascal III. Frédéric ne remarqua pas que son adversaire, par l'enthousiasme des villes fédérées pour leur liberté et pour le parti de l'Église, se préparait une puissance invincible. Les villes de Lombardie s'unirent entre elles de plus en plus étroitement, et plusieurs même qui étaient avant ennemies de Milan quittèrent le parti de l'Empereur; parce que depuis que leur ennemi était par terre, elles sentaient de la pitié pour lui. Mais le plus dangereux ennemi de Frédéric était l'audacieux et politique pape Alexandre III, qui, après deux ans d'exil passés en France, avait réussi à gagner Rome de son côté et était rentré dans sa capitale. Frédéric ayant donc rassemblé une nouvelle armée et réglé ce qui était le plus urgent dans le nord de l'Italie, marcha contre Rome en 1167. Les Romains furent facilement battus et Rome assiégée. On combattit particulièrement autour des églises, qui furent défendues comme des citadelles; dans le feu de la bataille, des brandons jetés par les Allemands étant tombés dans l'église de Sainte-Marie, qui était tout proche de celle de Saint-Pierre, les flammes communiquèrent jusqu'à cette dernière, et c'est alors que, dans le désordre général elle fut prise d'assaut par le duc de Souabe, Frédéric. Le pape Alexandre voyant que les Romains commençaient à murmurer de son opiniâtreté, s'enfuit secrètement de la ville, déguisé en pèlerin. Trois jours après on le vit près d'une fontaine, non loin de Circello, et de là il vint à Bénévent.

Alors Frédéric se fit couronner avec sa femme le 1er août 1167, par le pape Pascal, dans la métropole de la chrétienté. Dans le même temps, les Allemands furent attaqués d'une épidémie si terrible, qu'une grande partie de l'armée et une foule des plus nobles personnages furent emportés par la maladie. C'était un mercredi d'août que le mal commença. La chaleur était extrême et accablante; le matin de ce même jour, le soleil était très-pur, puis survint tout à coup une grande pluie, et enfin par-dessus une chaleur bouillante. Les vapeurs qui alors s'élevèrent produisirent cette effroyable épidémie. Les hommes étaient emportés si promptement que tel qui se levait en bonne santé le matin, pouvait le même jour tomber mort, même en marchant dans la rue; et, plus d'une fois, ceux qui enterraient les morts furent jetés avec eux dans la même fosse. On comptait parmi les morts: huit évêques, entre lesquels l'habile chancelier de l'Empereur, Rainald, archevêque de Cologne, quatre ducs, dont le cousin même de l'Empereur, Frédéric de Rotheubourg, et Welf le plus jeune; en outre, des milliers de nobles, comtes et seigneurs. Le peuple disait publiquement « que c'était une punition de l'incendie sacrilége de l'église de Saint-Pierre. » L'Empereur fut obligé de se retirer vers Pavie, et le printemps suivant d'abandonner secrètement l'Italie, déguisé, avec une très-petite suite, comme un fugitif.

Bientôt les villes relevèrent la tête. Déjà elles avaient, cette même année 1167, presque sous les yeux de l'Empereur, pendant qu'il était campé devant Rome, fait ensemble une alliance authentique, Alors elles osèrent même rétablir les Milanais dans leur propre ville. En quelques jours les fossés, les remparts et les anciennes murailles furent restaurés; et dans l'intérieur ensuite chacun s'occupa de sa propre habitation; car l'ancienne ville était si grande et si forte, qu'après même sa destruc-

tion une partie des murailles et la plupart des maisons, avec presque toutes les églises, étaient restées sur pied. Ainsi, comme autrefois Athènes après le pillage des Perses, Milan, avec le secours des autres villes, s'éleva plus belle et plus forte qu'auparavant. Ce ne fut pas tout, la confédération de Lombardie, pour opposer à l'Empereur un boulevard inexpugnable, bâtit une nouvelle ville dans une contrée très fertile, entourée de trois fleuves et de marais très-profonds; et, pour lui insulter et en faire honneur au pape, on l'appela Alexandrie. Dans le cours de la même année, cette ville fut peuplée de 15,000 combattants. Les plus puissantes villes firent partie de cette confédération: Venise, Milan, Vérone, Vicence, Padoue, Ferrare, Brescia, Crémone, Plaisance, Parme, Modène, Bologne, etc.

Frédéric n'était pas oisif pendant ce temps-là en Allemagne. Pendant les sept ans environ qu'il y passa, il affermit la dignité impériale, étouffa les troubles intérieurs, nommément la grande querelle du nord de l'Allemagne, entre Henri le Lion et ses adversaires, dont on donnera les détails plus bas; en même temps il augmenta la puissance de sa maison par quantité de sages acquisitions pour ses cinq enfants, quoique encore jeunes. Henri, l'aîné, quoiqu'il n'eût que quinze ans, fut choisi pour être roi de Rome. Frédéric reçut le duché de Souabe et les terres de Welf l'Ancien, qui les avait données à l'Empereur après la mort de son fils unique. Beaucoup d'autres comtes et nobles de Souabe suivirent son exemple. Conrad, le troisième de ses enfants, hérita des possessions du duc de Rhotenbourg, mort sans enfants. A son quatrième, Otton, il attribua le gouvernement de la Bourgogne et d'Arles, et à Philippe, le plus jeune, qui était encore au berceau, plusieurs biens détachés de la couronne ou des fiefs confisqués sur l'Église. Ainsi la maison de Hohenstaufen étendait de tous côtés ses racines, comme un arbre vigoureux et touffu.

Bataille de Lignano, 1176. — Frédéric tourna ensuite ses regards sur l'Italie, toujours rebelle. Cependant les princes allemands devenaient de plus en plus difficiles à entraîner à cause de l'insalubrité du pays pour eux; il lui fallut donc employer toute son éloquence et son infatigable activité pour rassembler une armée; et dans l'automne 1174, il y reparut pour la cinquième fois. Il assiégea la ville d'Alexandrie, qui lui fermait le passage, et resta sept mois devant ses murs, de sorte que pendant l'hiver ses troupes eurent beaucoup à souffrir des maladies, de la misère, dans un camp situé sur un sol marécageux. Cependant les villes de Lombardie avaient aussi elles-mêmes rassemblé une armée qui se mit en marche, vers Pâques 1175, pour venir délivrer la ville. L'Empereur résolut alors une dernière tentative, et fit donner un assaut le dimanche avant Pâques. Déjà les Allemands sortaient par un chemin souterrain sur la place du marché de la ville; mais la brave garnison ne perdit pas encore courage, et heureusement pour elle le chemin souterrain s'écroula; ceux qui étaient sortis furent accablés par le nombre, et les assaillants du dehors furent repoussés avec perte. Par suite, l'Empereur se vit obligé de lever le siége et de changer si promptement de position qu'il lui fallut mettre le feu à son propre camp.

On convint alors que les partis se réuniraient à Pavie pour y conclure un traité. Le cardinal d'Ostie, qui y parut au nom du pape, ne voulut pas saluer l'Empereur à cause de l'excommunication; mais il lui témoigna son regret en lui exprimant son admiration pour ses grandes qualités. Les deux partis cependant étaient peu portés à céder quoi que ce soit de leurs prétentions. Ce qui éleva surtout le courage des Lombards, ce fut que le puissant duc Henri le Lion, sur qui l'Empereur comptait particulièrement, lui refusa son appui justement au moment des conférences. Elles furent donc rompues; et les Lombards, choisissant l'occasion la plus favorable et placés sous la protection de la grande bannière de saint Ambroise de Milan, livrèrent à l'Empereur la bataille décisive de Lignano, 29 mai 1176. Ils avaient l'avantage du nombre et de la position; leur armée était enfermée par derrière d'un fossé, pour que la fuite devînt impossible. Quand ils virent l'armée impériale sortir de son camp, ils s'avancèrent en ordre de bataille; le *carocium* des Milanais était au milieu, entouré de 300 jeunes gens, qui s'étaient unis à la vie à la

mort pour le défendre; il y avait encore pour sa garde un bataillon de la mort, composé de 900 cavaliers, également liés entre eux par un serment à mort. La bataille commence, et bientôt une des ailes des Lombards chancelle, les rangs mêmes des Milanais sont mis en désordre. L'Empereur s'est jeté droit au milieu pour aller prendre le *carocium*; la garde plie; les Allemands redoublent de cœur, s'en emparent et foulent aux pieds tous ses drapeaux. Mais alors le bataillon de la mort se ranime et revient à la charge. Le porte-étendard de l'Empereur est renversé à ses côtés, et l'étendard lui-même avec lui; cependant Frédéric combattait toujours dans un équipement éclatant, à la tête de ses troupes. Tout d'un coup il tombe avec son cheval et disparaît. Alors l'épouvante et la confusion furent générales; l'armée de Frédéric essuya une défaite complète et lui-même n'échappa qu'à la faveur de la nuit avec quelques leudes. Les citoyens de Côme, dans leur haine contre les Milanais à cause de leurs anciennes guerres, se firent presque tous tuer sur le champ de bataille. Deux jours l'Empereur passa pour mort, et même l'impératrice porta son deuil. Mais il reparut à Pavie à la grande satisfaction de tous.

L'Empereur désirait maintenant la paix, et le pape Alexandre disait tout haut: « Qu'il n'y avait rien de plus désirable pour lui-même que d'obtenir la paix du plus grand héros du monde; qu'il ne demandait qu'une chose : c'était qu'il la fît aussi avec les Lombards, et que lui-même allait se rendre en Lombardie dans cette vue. » Les deux grands rivaux avaient appris à s'estimer mutuellement. Frédéric désirait une entrevue avec le pape et celui-ci se rendit à Venise. Son voyage ressemblait à un triomphe. On le regardait comme le sauveur de la liberté, comme le père des États italiens. Frédéric s'y rendit aussi, « et comme, suivant le récit d'un ancien historien, Dieu toucha son cœur au point de lui faire déposer tout à coup cet orgueil de lion et de le rendre doux et facile comme un agneau, il se jeta aux pieds du pape qui l'attendait sur la porte de l'église Saint-Marc, et les baisa; le pape le releva avec larmes et lui donna le baiser de paix. Et les Allemands se mirent à chanter : *Gloire à toi, Seigneur Dieu!* Alors l'Empereur prit le pape par la main et le conduisit dans l'église, où celui-ci lui donna sa bénédiction. Le jour suivant, le pape, sur la demande pressante de l'Empereur, célébra une grand'messe; et Frédéric, après avoir, comme le dernier ministre de l'Église, ouvert le chemin au saint-père à travers la foule, alla se ranger parmi les archevêques et évêques allemands et entendit dévotement la messe.

Ainsi les sentiments religieux adoucirent dans ce jour la roideur de l'Empereur sans que sa majesté en souffrît la plus petite atteinte; car, comme cette humiliation était libre de sa part, elle lui mérita l'estime de tout le monde; et comme sa conduite était équitable, sa réconciliation avec le pape fut complète et durable. Cependant on ne pouvait de suite régler tous les articles du traité avec les Lombards. Il y eut donc une suspension d'armes pour six ans. On rechercha tous les droits et toutes les sources d'où avaient pu provenir les exigences des différents partis, et les rapports des villes d'Italie avec l'Empereur et l'Empire furent de nouveau réglés; mais il fallait du temps.

L'an 1178, l'Empereur revint en Allemagne, où il avait à régler une autre affaire toute personnelle, après s'être fait couronner roi de Bourgogne à Arles.

Henri le Lion.

Pendant que la maison de Hohenstaufen avait dans la personne de l'Empereur un vaillant et actif soutien, celle des Welfs trouvait aussi dans Henri le Lion, duc de Bavière et de Saxe, un héros qui lui donnait un nouveau lustre. Car, tandis que Frédéric était occupé de ses grandes guerres contre les villes d'Italie, celui-ci étendait ses conquêtes dans le Nord par ses succès contre les Vénèdes. Henri était l'ami de jeunesse de Frédéric, et il l'égalait par son courage, par sa fermeté et par ses mœurs chevaleresques. Son extérieur aussi à lui le peignait tout entier, et la vigueur de son corps, endurci par toute espèce d'exercices

sous les armes, exprimait la fière énergie de son âme. Et, de même que Frédéric portait dans la couleur de ses cheveux et de son teint la preuve de son origine allemande, de même aussi Henri attestait par tout son extérieur que la famille des Welf était sortie du Sud. Un teint brun, des cheveux et une épaisse barbe noire, des yeux noirs animaient un beau visage, bien ouvert. — Son nom devint bientôt terrible dans le Nord. Il conquit une grande partie du Holstein et du Mecklembourg, jusqu'en Poméranie; et comme autrefois Albert l'Ours, dans la Marche, il peupla le pays avec des paysans brabançons, flamands et allemands, et fonda des évêchés et des séminaires; plaça de tous côtés dans le pays des comtes et des juges, changea les forêts et les marais en campagnes fertiles et fructueuses, tout en agrandissant sa propre puissance, le protecteur de l'agriculture dans le Nord. Lubeck, fondé en 1140, qui possédait un siége épiscopal, prit un grand développement. Il rétablit Hambourg que les Vénèdes avaient détruit; de sorte que ses immenses possessions s'étendaient des bords de la mer du Nord et de la mer Baltique jusque de l'autre côté du Danube, dans les montagnes du Sud, et étaient beaucoup plus grandes que les dépendances immédiates de l'Empereur; il fonda aussi Munich en Bavière (1157).

Le but d'Henri était de réunir ses deux duchés sous une seule direction politique, et de restreindre ensuite dans tous ses domaines, autant que possible, les droits des grands, tant ecclésiastiques que laïques. Du reste on lui reproche plus d'une injustice. C'est ainsi, par exemple, que le comte Adolphe III de Holstein, qui travaillait beaucoup pour la prospérité de son pays, ayant établi des salines à Oldeslohe, Henri les détruisit en y faisant entrer de l'eau douce; parce qu'elles faisaient tort à celles qu'il avait lui-même à Lunebourg. — Comme d'ailleurs les autres princes allemands, ses voisins, étaient encore excités contre lui par la jalousie, il fit couler et placer devant son château de Brunswick un énorme lion en cuivre, pour leur faire comprendre ce qu'il avait dans la pensée. Ceux-ci comprirent son langage, et parce que chacun d'eux, pris isolément, redoutait sa puissance, ils résolurent d'arrêter ses progrès par une grande confédération entre eux; c'étaient les archevêques de Cologne, Brême, Magdebourg; les évêques de Hildesheim et de Lubeck, le landgrave de Thuringe, le margrave de Brandebourg, et quantité de comtes et chevaliers. Mais Henri, avec la rapidité du roi des animaux dont il portait le titre, marcha contre ses ennemis, reprit Brême, mit la Thuringe à feu et à sang, ainsi que l'archevêché de Magdebourg, chassa de Lubeck son évêque, Conrad, et accabla ainsi tous ses ennemis. Telles étaient les affaires du nord de l'Allemagne quand l'empereur Frédéric revint d'Italie en 1168. — Sa présence rétablit le calme et tous les partis furent obligés de se rendre chacun leurs conquêtes.

Welf était ennemi du repos; il fit ensuite un voyage dans la terre sainte, en 1172; mais à son retour de nouveaux troubles s'élevèrent, et il se porta pour adversaire contre l'Empereur; or il était redoutable. Ce prince, qui jusque-là avait été son ami, qui depuis longues années ne lui avait fait que du bien, comptait surtout sur lui, quand après avoir levé le siége d'Alexandrie, en 1175, il rassemblait toutes ses forces pour engager une action décisive avec les Lombards. Ce fut précisément alors que Henri, que ces expéditions lointaines contrariaient, lui refusa son secours, préférant conserver ses forces pour l'agrandissement de sa propre maison. Il prétexta son âge, quoiqu'il n'eût encore que vingt-six ans, et qu'il fût plus jeune que l'empereur, et s'appuya aussi sur ses affaires qui nécessitaient sa présence dans son pays. Frédéric, espérant le gagner dans une entrevue, lui donna rendez-vous sur les frontières de l'Italie. Le duc vint, et les deux princes se rencontrèrent à Chiavenna, sur le lac de Côme. L'Empereur rappela à son ami leur alliance, leur proche parenté, son honneur, son devoir de prince; mais Henri resta inflexible. Alors l'Empereur, dans la plus grande agitation, embrassant les genoux du duc, le pria avec encore plus d'instance; tant il sentait que son secours lui était nécessaire. Henri fut touché et chercha à relever l'Empereur; mais il ne se désista pas de son refus. Là-dessus entra l'impératrice qui lui dit: «Mon cher ami, lève-toi, Dieu te viendra en aide, quand une fois tu auras puni cet

insolent (1). » L'Empereur se releva, et le duc se retira ensuite; mais Frédéric dut attribuer à son absence principalement, le malheur qu'il éprouva à Lignano. — L'Empereur ne put oublier ce refus; et, quand après la paix de Venise, en 1178, il revint en Allemagne, et quo de tous côtés il n'entendait que plaintes contre Henri, il le cita à comparaître devant une diète à Worms. Henri ne comparut pas. On lui en assigna une autre à Magdebourg, où il ne parut pas plus; et enfin, comme il ne se rendit ni à une troisième à Goslar, ni à une quatrièmo à Wurzbourg, l'Empereur s'établit comme juge suprême et les princes le condamnèrent à perdre toutes ses dignités et tous ses fiefs. Alors Frédéric prononça la confiscation, et ses biens furent partagés entre les autres princes. Il donna à Bernard d'Anhalt, deuxième fils d'Albert l'Ours, le duché de Saxe, mais réduit à n'être plus que l'ombre de ce qu'il avait été; car Frédéric avait senti le danger des trop grands duchés. La partie ouest du duché, jusqu'aux diocèses do Cologne et de Paderborn, comprenant la Marche, le Limbourg, l'Arensberg, la Westphalie, Paderborn, une partie du Ravensberg, fut donné à l'archevêque de Cologne, qui du reste ne réussit à entrer en possession que d'une partie de cette donation. Les évêques de Magdebourg, Halberstadt, Hildesheim, Paderborn, Brême, Verden et Minden, profitèrent aussi de l'occasion non-seulement de se rendre indépendants du duché; mais aussi d'agrandir leur domaine. Ce fut le vaillant comte palatin, Otton de Wittelsbach, le fidèle compagnon de l'Empereur, qni reçut le duché de Bavière, aussi fort diminué. Les villes de Lubeck et de Ratisbonne furent déclarées villes impériales, et en Poméranie, qui alors fut réunie à l'Empire, Frédéric plaça pour ducs deux frères, Casimir et Bogislas.

Après la sentence de l'Empereur, tous les ennemis d'Henri, s'empressèrent de courir aux armes pour se faire une part dans le butin; mais le vieux lion se défendit avec courage; ils ne purent rien gagner sur lui et plusieurs fois même ils furent battus, jusqu'à ce que Frédéric lui-même arrivât avec une armée. Alors le respect pour le nom de l'Empereur et la crainte que l'on avait do s'attacher à un prince mis au ban de l'Empire désarmèrent les amis du duc; il fut obligé d'abandonner ses pays héréditaires; Brunswick, sa capitale, fut assiégée; Bardewick, une de ses places fortes, emportée; et enfin, il ne trouva même plus de sûreté derrière l'Elbe, quand la puissante ville de Lubeck se fût soumise à l'Empereur. Réduit à l'extrémité, il vint enfin, en 1181, se jeter aux pieds do l'Empereur à la diète d'Erfurt. L'humiliation d'un vieil ami et frère d'armes, dont l'orgueil était enfin brisé, arracha des larmes à Frédéric; il lui pardonna. Mais, pour donner le temps à la haine de ses ennemis de s'apaiser, il lui conseilla de quitter l'Allemagne pendant trois ans et de se retirer auprès de son beau-père le roi d'Angleterre. Ses États héréditaires de Brunswick et Lunebourg lui restèrent. Ainsi, par un arrangement admirable du sort, ce duc alla passer trois ans en exil dans un pays où sa postérité devait occuper un trône brillant. Et même sa femme, Mathilde, y mit au monde ce Guillaume, le chef de la branche de la maison de Hanovre qui règne aujourd'hui en Angleterre.

Dernières années de la vie de l'empereur Frédéric.

Ce grand exemple d'autorité donné en Allemagne ne fut pas sans influence sur les Italiens; car, quand dans l'année suivante, 1183, expirèrent les six années de trêve avec les Lombards, comme d'ailleurs l'Empereur paraissait un souverain bienveillant, ils se montrèrent très-bien disposés et signèrent la paix de Constance, qui depuis lors fut regardée comme une règle fondamentale entre l'Empereur et la haute Italie. L'Empereur y obtint de grands droits : d'établir par ses comtes deux bourgmestres choisis par les bourgeois; de renouveler leur dignité de cinq en cinq ans; d'y exercer la puissance souveraine; de tirer d'eux quelques impôts, surtout des fournitures pour son armée dans

(1) Tels sont les détails, au moins vraisemblables, de cette entrevue racontée de bien des manières.

ses expéditions en Italie; et tous les citoyens, depuis quinze ans jusqu'à soixante, lui prêtèrent serment de fidélité. Du reste, les bourgeois obtinrent de si grandes libertés dans l'intérieur de leurs murailles, qu'ils pouvaient y vivre conformément à leurs coutumes et à leurs lois, ou même prendre de nouvelles dispositions s'ils le jugeaient à propos; et la confédération qui existait déjà entre toutes les villes lombardes fut confirmée.

Frédéric put encore passer en Italie l'année 1184, pendant la paix. Ce fut pour la dernière fois. Et comme partout régnaient le calme et le bonheur, partout on s'efforça de lui prodiguer des marques de joie et des acclamations. Les Lombards le reçurent comme s'il n'y avait jamais eu d'inimitiés entre eux. Il fit donner à son fils Henri la couronne de fer de Lombardie, et célébra avec la plus grande pompe, à Milan, qui en avait réclamé l'honneur, le mariage de ce même Henri avec Constance, la dernière héritière des royaumes de Naples et Sicile de la famille royale normande, mariage qui donnait à la maison Hohenstaufen de nouvelles et grandes espérances; car, si la basse Italie pouvait venir en sa possession avec ce qu'elle possédait déjà dans le nord de l'Italie, presque toute la presqu'île lui serait soumise, et cette domination pourrait aussi conduire à celle de toute l'Allemagne. Telles étaient les prévisions du vieil empereur, dont le cœur était encore tout jeune pour les espérances, et bien loin de penser que ce dernier et éclatant succès de sa belle carrière devrait être le principe de la ruine de sa maison.

Croisade de Frédéric; sa mort. 1190. — Il semble que la Providence, après avoir soulevé toute espèce de tempête contre notre héros, réservait à sa vieillesse la gloire d'une belle fin dans une entreprise sainte. Tout d'un coup était arrivée la nouvelle en Europe que Jérusalem, après la malheureuse bataille de Hittin ou Tibériade, avait été arrachée aux chrétiens par le sultan d'Égypte, Saladin. Le pape Urbain III en mourut de chagrin, et ses successeurs, Grégoire VIII et Clément III, pressèrent instamment par leurs lettres les princes de l'Europe de marcher à la délivrance de la ville sainte.

Tous les templiers et les chevaliers de Saint-Jean répandus dans l'Europe, s'embarquèrent les premiers. Les Italiens se réunirent sous les ordres des archevêques de Ravennes et de Pise; de tous côtés on fit des préparatifs. Les Normands, avec toutes leurs forces; 50 vaisseaux danois et frisons; 37 de Flandre; Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre; Philippe-Auguste, roi de France et par-dessus tout l'empereur Frédéric-Barberousse, tout le monde était sur pied. L'héroïque empereur partit au mois de mai 1189, à la tête de 150,000 hommes bien équipés. Les Grecs ayant voulu user contre lui de la même perfidie que contre Conrad III, il les punit et ruina leurs villes. Le sultan Kilidsch Arslan de Cogni ou d'Icône, en Asie Mineure, qui lui avait offert son amitié, l'ayant trahi ensuite, fut battu et perdit sa capitale. Dans toutes ces batailles, Frédéric se faisait distinguer parmi tous les autres par son héroïque vigueur; c'est ainsi qu'à travers tous les dangers, il réussit à conduire son armée sur les frontières de la Syrie; mais là était le terme de sa grande carrière. Le 10 juin 1190, quand l'armée partit de Séleucie et passait le fleuve Cydnus ou Seleph; le téméraire vieillard voulant aller rejoindre son fils Frédéric, qui conduisait l'avant-garde, et trouvant que le train allait trop lentement sur le pont, se jeta dans le fleuve avec son cheval; mais le cours du fleuve le renversa, l'entraîna, et quand on arriva à son secours, il n'avait déjà plus de vie. Il serait impossible de décrire la douleur des princes et de l'armée. La Providence, du reste, lui épargna une douleur amère; car il lui eût été trop pénible d'être témoin de l'issue malheureuse d'une si grande entreprise. L'armée allemande fut en grande partie détruite par la maladie, au siége d'Antioche, et le deuxième fils de l'Empereur, Frédéric, duc de Souabe, mourut au siége d'Acre (1) ou Ptolémaïs. Jérusalem ne put être reprise.

(1) Ce siége est un des plus remarquables et des plus sanglants de l'histoire. Les rois d'Angleterre et de France parurent aussi devant la ville et prirent part au siége. La ville fut prise après une longue et vigoureuse résistance; mais la guerre et les maladies avaient tellement affaibli l'armée des croisés qu'il n'y avait plus à penser

Henri VI. 1190—1197.

Henri, l'aîné des enfants de Frédéric, qui avait été reconnu dès le vivant de son père et avait déjà eu en main l'administration de l'Empire pendant l'absence de son père, était loin de lui ressembler pour la force et la noblesse de son caractère, et la grandeur de ses pensées; c'était au contraire un esprit étroit, souvent cruel, qui tenait son ambition pour de grands projets; toute sa passion était pour l'argent; il la laissa voir dans une occasion qui est loin de lui faire honneur. Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, avait eu un différend avec Léopold, duc d'Autriche, dans la terre sainte, au siége d'Acre dont nous avons déjà parlé; les Allemands après la prise de la ville avaient leur quartier particulier; alors, le duc Léopold à l'égal des rois de France et d'Angleterre y avait planté la bannière allemande sur une tour; le fier Richard la fit arracher et traîner dans la boue par les Anglais. C'était pour tout le peuple allemand un affront qui méritait d'être durement vengé; mais la vengeance que le duc Léopold et Henri tirèrent plus tard du roi fut bien peu noble. Richard, à son retour de la terre sainte, fut jeté par la tempête sur la côte d'Italie, près d'Aquiléja, et voulut continuer sa route à travers l'Allemagne. Mais bien qu'il fût habillé en pèlerin, il fut reconnu à Vienne à cause de ses dépenses et de l'indiscrétion de ses gens. Fait prisonnier et livré au duc qui était revenu avant lui, il fut remis par celui-ci à l'empereur Henri. Alors le pieux roi chevalier, le beau-fils d'Henri le Lion, fut tenu dans une étroite prison pendant plus d'un an à Trifels; jusqu'à ce qu'il eût comparu comme accusé, suivant toutes les formes, devant la diète de Haguenau et qu'il se fut justifié; et même jusqu'à ce que l'Angleterre eût payé pour sa rançon un million d'écus, somme énorme pour ces temps-là. Alors seulement il fut relâché et rentra dans son royaume. A la vérité, Henri, en faisant ainsi juger Richard, agissait en conformité des droits que l'on attribuait alors à l'Empire, droits qui autorisaient l'Empereur à citer à son tribunal tous les rois de la chrétienté; mais la manière dont fut poursuivie cette affaire n'était pas digne d'un empereur.

Henri VI fit une paix durable avec Henri le Lion, qui à son retour d'Angleterre était devenu un nouveau sujet de guerre, et le mariage d'Henri le Boiteux, fils de ce duc avec Agnès princesse palatine, nièce de l'empereur Frédéric I[er], affermit encore la réconciliation de ces deux célèbres maisons.

Le principal but de tous ses efforts fut d'assurer à sa maison Naples et la Sicile, héritage de sa femme Constance; mais l'avarice et la cruauté qu'il fit paraître dans la poursuite de cet héritage lui aliéna de plus en plus ses nouveaux sujets et augmenta leur haine contre les Allemands. Car non-seulement il fit emporter du royaume la charge de 160 mulets en or, en argent et en bijoux des anciens rois normands, pour les faire conduire dans le château de Trifels, sur le Rhin; mais il fit crever les yeux à des grands qui s'étaient révoltés; et pour insulter à leur malheur et aux efforts qu'ils avaient faits pour monter sur le trône et porter une couronne, il les fit asseoir dans un fauteuil de fer rouge et leur fit mettre sur la tête une couronne aussi en fer rouge. Les autres complices en furent si effrayés qu'ils se soumirent; mais cette soumission ne venait pas du cœur, et les descendants d'Henri ont payé bien chèrement sa cruauté.

Cependant il faut convenir qu'il eût dans l'idée les plus beaux projets, qui, s'ils avaient été exécutés, auraient changé toute la face de

à de plus grandes entreprise. Douze évêques, quarante ducs et comtes, cinq cents hommes de la haute noblesse, un grand nombre de chevaliers et une foule innombrable de peuple avaient succombé. Philippe-Auguste revint bientôt en France. Richard d'Angleterre continua la guerre avec les plus grands efforts et s'acquit la réputation du plus vaillant chevalier de son temps. Mais Saladin était un adversaire sage et capable, et Richard fut enfin rappelé en Europe par les dangers de son propre royaume. Il fit la paix avec Saladin et lui laissa Jérusalem; alors il ne resta plus aux chrétiens qu'une étroite langue de terre, le long de la mer, depuis Jaffa jusqu'à Saint-Jean d'Acre.

l'Empire. Il offrait aux princes allemands de rendre leurs fiefs héréditaires, promettait de renoncer à tous les droits de l'Empereur sur les évêchés et les autres bénéfices vacants : il demandait pour ces avantages l'hérédité de la couronne impériale dans sa famille. Il promettait même de réunir Naples et la Sicile à l'Empire. Beaucoup de princes consentirent volontiers à ces propositions, qui leur parurent avantageuses ; quelques-uns des plus puissants refusèrent ; le pape aussi ne voulut pas y donner son consentement, et Henri se vit obligé de renvoyer l'exécution de son grand projet à des temps plus favorables. Rappelé par ses affaires dans son héritage de Sicile, il y meurut tout d'un coup, en 1197, à l'âge de trente-trois ans (1), au moment où il se livrait tout entier à ses projets ; car il avait même conçu la pensée d'aller conquérir l'empire grec pour préparer ainsi un succès assuré aux croisades (2).

Son fils Frédéric n'avait encore que trois ans, et les deux partis des Hohenstaufen et des Welfs se prononcèrent avec tant de force, que les premiers choisirent pour empereur Philippe, père d'Henri, et les autres Otton, deuxième fils d'Henri le Lion, prince remarquable par son courage et par sa force ; ainsi deux souverains se trouvaient à la fois en Allemagne.

—

Philippe de Souabe, 1197—1208, et Otton IV, 1197—1215.

Cette terrible scission fut cause que l'Allemagne fut plus de dix ans en proie aux plus grands désordres, aux rapines et aux meurtres ; et ces deux princes, doués tous deux d'heureuses qualités, ne purent ni l'un ni l'autre faire le bien du pays ; tandis que tous les deux, pour gagner le pape de leur côté, firent cession d'un grand nombre de leurs droits à Innocent III, pontife habile sous lequel la puissance papale atteignit son plus haut degré. Otton IV reconnut même au pape le droit de donner l'Empire avec un plein pouvoir ; et, dans une lettre qu'il lui adressa il se nomma roi des Romains par la grâce de Dieu et du pape. A cause de ces concessions et parce qu'il était Welf, Innocent le protégea de toute sa puissance ; et quand Philippe eut été assassiné dans le château d'Altenbourg, auprès de Bamberg, en 1208, par Otton de Wittelsbach, neveu de celui à qui Frédéric Ier avait donné le duché de Bavière, qui voulut se venger de ce que ce prince ne lui donnait pas sa fille qu'il lui avait promise, Otton fut généralement reconnu et couronné à Rome. Mais cette amitié avec le pape ne dura pas longtemps ; Otton s'aperçut qu'il avait été trop loin dans ses concessions, et qu'il ne devait pas pour son intérêt privé sacrifier tous les droits de l'Empire. Le pape lui opposa donc le jeune Frédéric, fils d'Henri, qui pendant ce temps-là avait été élevé en Sicile et dont il avait eu la tutelle depuis la mort de sa mère Constance. Frédéric se fit bientôt un gros parti, et fut couronné à Aix en 1215.

Otton, qui avait eu l'imprudence de s'allier avec Jean sans Terre contre Philippe-Auguste, ayant perdu ses forces avec ses meilleures troupes dans la malheureuse bataille de Bouvines, se vit obligé de passer les derniers jours de sa vie, abandonné et sans puissance, dans les pays héréditaires, jusqu'à sa mort en 1218.

—

Frédéric II. 1215—1250.

L'empereur Frédéric II, petit-fils de Frédéric, était digne de sa noble famille par ses sentiments héroïques, sa volonté inflexible et l'audace de son génie, comme par sa douceur,

(1) Environ 600 ans plus tard, on a ouvert son tombeau à Palerme, et l'on a trouvé son corps très-bien conservé. Dans les traits de son visage on reconnaissait encore le caprice et la dureté.

(2) C'est du moins une pensée qui fut accomplie par les croisés conduits par Beaudoin VII, comte de Flandre, et le duc de Montferrat, en 1204. N. T.

son aménité et sa majesté dont l'impression resta encore longtemps après sa mort. De plus, il recherchait la lumière que donnent les sciences et les arts; il faisait même de la poésie, et on trouvait dans ses œuvres du sentiment, de la vie et de l'euphonie. Son œil perçant pénétra surtout les folies de son temps, qu'il punit souvent par une moquerie très-acérée. Il ne considérait dans tout individu que l'homme, quel qu'il fût par ailleurs, de quelque part qu'il vînt, et quelle que fût sa croyance; et si cet homme était capable, il en faisait le cas qu'il méritait.

Cependant cet empereur n'a rien pu faire de grand; il fut obligé de dépenser toute son énergie dans la lutte qui s'éleva de nouveau, plus grande et plus terrible que jamais, entre le pape et l'Empire; et l'Allemagne particulièrement n'eut guère à se louer de son empereur: parce que, plus encore que les autres Hohenstaufen, il tint ses yeux arrêtés sur l'Italie. Plus Italien qu'Allemand par la naissance et par l'éducation, il avait surtout à cœur son héritage du royaume des Deux-Siciles. Aussi, dans l'Allemagne ainsi négligée, les vassaux acquéraient-ils chaque jour une plus grande puissance; tandis qu'en France, la réunion de plusieurs fiefs à la couronne préparait à la puissance royale la victoire qu'elle finit par obtenir sur eux.

Trois raisons principales excitaient les papes contre Frédéric. D'abord ils ne pouvaient souffrir que ce prince possédât avec le nord de l'Italie le royaume de Naples et de Sicile; parce qu'il pouvait ainsi menacer leurs États de deux côtés. Ensuite ils ne voulaient pas reconnaître sans restriction les grands droits que Otton leur avait concédés; enfin, et ce qui excitait le plus leur colère, c'est que, dans la chaleur de la querelle, il lançait contre eux des sarcasmes acerbes, et cherchait à les rendre ridicules et méprisables.

Cependant ce fut une circonstance toute particulière qui donna lieu à la querelle. Frédéric, à son couronnement à Aix, s'était engagé à conduire une expédition de croisés pour la délivrance de Jérusalem, et il avait renouvelé cette promesse quand il fut couronné empereur en 1220. Mais il eut tant d'occupation dans son héritage d'Italie, aussi bien que dans la Lombardie, dont les villes avaient repris leur insolence depuis la mort de Frédéric Ier et lui refusaient obéissance, qu'il était toujours obligé de demander des remises au pape. Le pacifique et bienveillant Honorius III lui en accorda; car entre lui et l'Empereur, il y avait des relations d'amitié et même des inclinations de cœur. Mais le violent Grégoire IX eut bientôt renouvelé la vieille querelle entre les deux puissances, ecclésiastique et temporelle. Grégoire pressait pour la croisade. Dans l'année 1227, Frédéric, s'étant embarqué avec une flotte, revint quelques jours après, sous prétexte de maladie, et toute l'expédition fut manquée. Alors le pape s'emporta, et, sans admettre ses excuses, l'excommunia, prétendant que sa maladie n'était que feinte. Pour faire tomber toutes ces accusations par un fait, l'Empereur partit l'année suivante pour la Palestine; mais la division n'en devint que plus forte avec le pape, qui prétendit qu'une expédition pour le service de Dieu, conduite par un excommunié, ne pouvait être qu'une mauvaise action. Et, afin que Frédéric ne pût rien faire de grand dans la terre sainte, il envoya ordre à tous les ecclésiastiques et ordres de chevaliers qui s'y trouvaient de n'entretenir aucun rapport avec lui; et même il fit entrer ses troupes dans les pays héréditaires de Frédéric, en Italie, et conquit une partie de l'Apulie (la Pouille).

Cependant Frédéric obtint un prompt succès dans la terre sainte. Le sultan d'Égypte, Al Kamel, soit à cause de la grande réputation dont la majesté impériale jouissait en Orient, soit par considération pour la personne même de Frédéric, soit qu'il se trouvât affaibli par des divisions domestiques, fit avec lui une suspension d'armes pour dix ans, et lui rendit Jérusalem, Bethléem et Nazareth. Alors l'Empereur entra dans la ville sainte et se rendit au tombeau; mais le patriarche de Jérusalem et les prêtres, par soumission aux ordres du pape, ne voulurent célébrer aucun service religieux en sa présence. Il n'en fit pas moins ses dévotions et se plaça lui-même sur la tête la couronne des rois de Jérusalem; car il avait épousé Jolanthe, fille de Jean, roi de Jérusalem, et

par conséquent acquis tous ses droits (1); puis il se hâta de revenir en Italie. Sa seule présence lui eut bientôt rendu tout ce qu'il avait perdu; le pape se vit contraint de faire la paix avec lui en 1230 et de lever l'excommunication.

Il semblait qu'un moment de calme allait maintenant reposer la vie de Frédéric; cependant une autre épreuve lui était réservée. Son propre fils Henri, qu'il avait laissé en Allemagne pour gouverner l'Empire, se révolta contre lui, vraisemblablement entraîné par l'ambition et par de mauvais conseils. Frédéric rentrait en Allemagne après quinze ans d'absence; combien, par conséquent, il dut avoir le cœur déchiré de se voir obligé de soumettre son fils par la force, de le faire prisonnier et de le conduire en prison, en Apulie, où il mourut au bout de sept ans.

A cette occasion, Frédéric tint à Mayence une grande diète de l'Empire, à laquelle assistèrent 64 princes et plus de 12,000 nobles et chevaliers. On y fit quelques lois écrites pour la paix du pays, et divers autres règlements qui prouvaient à l'Empire la grande sagesse de son souverain. Il avait déjà montré avant la diète toute sa magnificence et déployé toute la richesse et le luxe des pompes de cette époque, à l'occasion de son mariage avec sa deuxième femme, Isabelle, fille du roi d'Angleterre. La royale fiancée fut reçue sur les frontières de l'Empire par une brillante escorte de chevaliers et de nobles. Par toutes les villes où elle passait, le clergé allait au-devant d'elle au son des cloches et en chantant des hymnes; et elle fut reçue dans Cologne, dont on avait pompeusement paré les rues, par dix mille bourgeois à cheval, avec des habits et des armes du plus grand éclat. Des chariots portant des orgues et ressemblant à des vaisseaux, parce qu'on avait couvert les roues et les chevaux avec des tapis de pourpre, faisaient entendre des airs harmonieux; et toute la nuit des chœurs de jeunes filles chantèrent sous les fenêtres de la fiancée. Quatre rois, onze ducs, trente comtes et margraves, assistèrent au mariage à Worms. Frédéric chargea les envoyés anglais des cadeaux les plus magnifiques; et entre autres choses précieuses et rares, il envoya au roi d'Angleterre, trois léopards qu'il avait amenés d'Orient. Il faut savoir que des léopards chargeaient l'écusson d'Angleterre.

Dès l'année suivante, il fallut que Frédéric quittât ses occupations pacifiques pour retourner en Italie, où l'appelaient des affaires sérieuses. C'étaient les villes de Lombardie qui exigeaient sa présence; elles avaient renouvelé leur alliance et lui refusaient l'obéissance qu'il avait droit d'exiger comme empereur. Secondé de son valeureux général, le chevalier Ezelin de Romano, il conquit plusieurs villes de la confédération et battit si complétement les Milanais, en 1237, à Cortenuova, qu'ils se seraient volontiers soumis s'il avait voulu consentir à des conditions tolérables. Mais ce prince, oubliant ce qui était arrivé à son grand-père, voulait qu'ils se rendissent à discrétion; et ces peuples qui n'avaient pas oublié, eux, les temps antérieurs, préférèrent, comme ils le disaient, mourir sous leur bouclier que de mourir par la corde, la famine et le feu. Depuis ce moment les malheurs commencent dans la vie de Frédéric; et, comme l'a dit un de nos écrivains, « il s'aliéna beaucoup de monde par sa sévérité inexorable. » Grégoire IX, son ancien ennemi, s'éleva de nouveau contre lui, entra dans la confédération des villes, et le mit une seconde fois au ban de l'Église. Leur inimitié alla même si loin et dégénéra si hideusement en personnalité, que le pape, dans une lettre aux autres princes, comparait l'Empereur à ce monstre de l'Apocalypse qui sort de la mer, qui a la gueule remplie de blasphèmes et est de différentes couleurs comme le léopard. Frédéric répondit par un autre endroit du même livre : « Il sortit de la mer un autre cheval rouge, et le cavalier qui était dessus arracha la paix de dessus la terre, afin que les vivants s'égorgeassent les uns les autres. »

Mais, dans ce temps, une grande puissance militait en faveur du pape contre Frédéric, c'était la puissance de l'opinion publique. Le pape jeta sur l'Empereur de lourdes accusations; par exemple, de mépriser la religion et la sainte Église, et de pencher vers l'incrédu-

(1) Ce titre de roi de Jérusalem passa de Frédéric aux rois de Naples et de Sicile.

lité des Sarrasins. Il avait employé dans la guerre contre les villes de Lombardie dix mille Sarrasins, et cette circonstance confirmait l'accusation du pape. En vain Frédéric assura, le plus solennellement possible, de bouche et par écrit, qu'il était un vrai chrétien et qu'il voulait vivre et mourir chrétien; en vain fit-il examiner sa religion par plusieurs évêques et donna-t-il les preuves de sa droite croyance, les inculpations du pape se répandirent de plus en plus. D'ailleurs l'esprit impertinent et mordant de Frédéric avait souvent attaqué, sans assez de respect, les choses sacrées. Sa vie non plus n'était pas pure et sans tache; elle était souillée par des excès de sensualité. Il perdit donc peu à peu sa considération, et ce fut ce qui remplit d'amertume les derniers moments de sa vie et le conduisit au tombeau.

A Grégoire IX, qui mourut presque centenaire, en 1241, succéda Innocent IV, qui fut un ennemi de l'Empereur encore plus acharné que Grégoire. Comme Frédéric était toujours puissant en Italie, et le menaçait même dans Rome, il se rendit à Gênes et de là à Lyon. Là, il renouvela, en 1245, dans une grande assemblée de l'Église, l'excommunication prononcée contre Frédéric; bien que Frédéric lui promît la paix, son amitié et satisfaction pour toutes ses plaintes, et que son envoyé, Thadée de Suessa, parla de la manière la plus forte en faveur de son maître. Le pape alla même jusqu'à prononcer la déposition de l'Empereur de tous ses États et de toutes ses dignités.

Quand les bulles d'excommunication se furent répandues en Allemagne, plusieurs des princes ecclésiastiques s'en servirent pour exciter encore davantage les esprits contre lui, et firent choisir pour empereur à sa place, à Wurzbourg, en 1246, le landgrave de Thuringe, Henri Raspon. Mais cet antagoniste ne put obtenir aucune considération et mourut dès l'année suivante. Cependant, comme Frédéric restait en Italie, embarrassé de continuelles guerres, les princes ecclésiastiques élurent un autre empereur qu'ils lui opposèrent; ce fut le comte Guillaume de Hollande, âgé de vingt ans, qui, avant de pouvoir commander des chevaliers, fut fait solennellement chevalier; car il n'était encore qu'écuyer. — Le plus grand désordre régnait en Allemagne comme en Italie. « Quand l'empereur Frédéric fut mis au ban de l'Église, dit un ancien historien, les voleurs se réjouirent et se félicitèrent du butin qui leur était offert. Les socs de charrues furent changés en glaives et les faux en lances. Personne ne marchait sans porter avec lui son briquet et sa pierre, afin de pouvoir jeter aussitôt le feu et l'incendie. »

En Italie la guerre continuait toujours sans aucune décision, surtout avec les villes de Lombardie. Les armes de l'Empereur furent à la vérité souvent heureuses, mais son génie s'affaiblissait chaque jour, et de temps en temps aussi sa fortune l'abandonna. C'est ainsi qu'en 1249, son propre fils Enzius, qu'il avait fait roi de Sicile, le plus chevaleresque et le plus beau de ses enfants, fut pris par les Bolonais, dans un combat malheureux près de Fossalta. Les bourgeois, exaspérés, refusèrent toute espèce de rançon pour le fils du roi et le condamnèrent à une prison perpétuelle, dans laquelle il passa vingt-deux ans; il survécut à tous les fils et petits-fils de Frédéric, qui périrent tous par le poison, par l'épée ou par le bourreau.

Outre les cruels soucis que le malheur de son fils devait causer à l'Empereur, il lui était encore réservé, dans ses dernières années, de voir son vieil ami, Pierre Desvignes, son chancelier, à qui il avait confié les affaires les plus importantes de son empire, soupçonné et accusé d'avoir attenté à la vie de son maître par le poison. Ce qui du moins est donné comme certain par Mathieu de Paris, c'est que le médecin de Pierre offrit comme médecine à l'Empereur, une boisson empoisonnée que celui-ci refusa de prendre, parce qu'il avait conçu quelques soupçons. Le chancelier fut jeté en prison et on lui creva les yeux; mais il se tua lui-même en se frappant la tête contre les murs. Pierre fut-il coupable; ou bien n'y eut-il contre lui que des apparences qu'il ne pu faire disparaître, c'est ce que ne permet pas de prononcer l'insuffisance des détails; mais l'Empereur ne survécut pas longtemps à ces douloureux événements. Il mourut en 1250, entre les bras de son fils Manfred, dans le château de

Fiorentino ou de Firenzuola, sur la Ruhr, à l'âge de cinquante six ans.

Si après avoir parcouru toutes les phases orageuses de la vie de cet empereur, nous reportons un regard sur ses belles qualités, sur tout ce que son génie a fait de beau et de grand, sur tout ce qu'il a fait pour les sciences et les lumières dans ses pays héréditaires (Naples), nous serons pénétrés d'une profonde tristesse en voyant que tout a disparu comme un fantôme fugitif et sans laisser aucune trace; mais surtout en voyant que Frédéric a négligé de régner sur les Allemands par l'amour et la confiance. Depuis Charlemagne et Alfred d'Angleterre, aucun prince n'avait montré autant d'amour et de zèle pour la civilisation que Frédéric II. Il réunit à sa cour, comme autrefois Charlemagne, les génies les plus distingués de son temps. Il laissa un grand nombre d'ouvrages grecs, surtout ceux d'Aristote, traduits par lui d'arabe en latin, et rassembla une bibliothèque très-considérable pour son temps, qu'il composa à force de recherches dans ses propres États, et en Syrie, pendant le séjour qu'il y fit; mais il dut aussi plusieurs ouvrages à ses relations avec les princes arabes. En outre, il n'était pas jaloux de ses trésors et il les communiquait volontiers; par exemple, il fit cadeau à l'université de Bologne, quoique cette ville fût presque continuellement son ennemie, des ouvrages d'Aristote avec un petit mot de sa part fort flatteur et fort encourageant.

Un monument remarquable de son beau génie c'est le code qu'il fit rédiger par Pierre Desvignes pour son royaume de Naples et de Sicile. Comme un grand et vrai législateur, il ne se laissa pas dominer par l'idée de vouloir faire absolument quelque chose de nouveau; mais il bâtit sur ce qu'on avait déjà, employa ce qui lui semblait bon et comme il le trouvait bon pour obtenir le but qu'il se proposait; de sorte qu'il composa ainsi un tout qui lui mit en main toute la force nécessaire pour jeter les fondements du bonheur vrai et durable de son peuple. Malheureusement, les tempêtes qui suivirent dans le dernier temps de sa vie et de l'époque suivante n'ont pas permis que ce grand œuvre obtînt tous les développements qu'il pouvait avoir.

Frédéric avait des connaissances comme peu d'hommes en ont. Il comprenait le grec, le latin, l'italien, le français, l'allemand et l'arabe. Parmi les sciences, il aimait surtout celle de la nature, et un ouvrage qu'il fit sur l'art de chasser les oiseaux montre qu'il était maître en cet exercice; car il y laisse voir la plus scrupuleuse et la plus profonde recherche, non-seulement sur le genre de vie, sur la nourriture, la maladie, la société et toute la nature des oiseaux, mais aussi sur la construction intérieure et extérieure de leur corps. Le désir de connaître l'histoire naturelle eut la plus grande influence en faveur de la médecine. Les médecins durent avant toute chose étudier l'anatomie; il leur fallut approfondir la science d'Hippocrate et de Galien, et il ne leur fut pas permis d'exercer leur art avant d'avoir reçu un témoignage honorable de la faculté de Salerne ou de Naples, et même avant d'avoir subi une épreuve devant un tribunal des hommes de l'art.

Frédéric fonda l'université de Naples en 1224, et favorisa beaucoup l'université de Salerne. Il y eut encore dans ces deux villes, grâce à son zèle, les premières collections d'objets d'art, qui malheureusement disparurent dans la tourmente de l'époque suivante (1).

Comme de Charlemagne, on raconte de Frédéric II combien les rois de l'Orient étaient empressés pour lui, et que, pour preuve de leur amitié, ils lui envoyaient en présent les plus précieux produits des arts. C'est ainsi que le sultan d'Égypte lui fit cadeau d'une tente d'un travail admirable, dans laquelle, par des ressorts cachés, le soleil et la lune parcouraient un arc de cercle et donnaient les différentes heures du jour et de la nuit avec la plus grande exactitude.

(1) Sur le pont du Vulturne, à Capoue, était la statue de l'empereur Frédéric II, avec beaucoup d'autres, et elle y fut conservée jusqu'au temps des dernières guerres, qu'elle fut victime du vandalisme. Cependant la tête de l'empereur a été gravée d'après cette statue sur un anneau, et c'est d'après cet anneau qu'a été fait le magnifique tableau de l'empereur dans l'histoire des Hohenstaufen par F. de Raumer.

A la cour de l'Empereur, il y eut souvent des concours où le vainqueur était couronné, et Frédéric y brillait comme poëte. Il a même inventé plusieurs mesures de vers fort difficiles, et il les a remplies avec succès. Son grand juge était Pierre Desvignes, celui qui travailla le livre des lois et a aussi fait le plus ancien sonnet de la langue italienne. Dans ces jeux, les esprits s'excitaient, s'échauffaient de toutes leurs forces en la présence de l'Empereur, et prenaient leur essor en toute liberté.

Son mérite était si bien reconnu, qu'il voyait sans aucune jalousie les hommes les plus distingués autour lui; ce qui d'ailleurs est la preuve d'une vraie grandeur. Ses ennemis, même les plus acharnés, n'ont pu lui refuser leur admiration pour ses grandes qualités. Son extérieur aussi inspirait et commandait le respect. Comme son grand-père, il était blond, mais il n'était pas si grand; seulement il avait une belle et forte constitution, et il était extrêmement adroit dans tous les exercices corporels. Son front, son nez, sa bouche, portaient une empreinte de finesse, de sévérité que nous admirons dans les ouvrages des Grecs, et que nous appelons à cause d'eux *visages grecs;* son œil exprimait la plus agréable sérénité, mais, dans les occasions sérieuses, de la gravité et de la sévérité. Aussi une douceur mélangée de sévérité fut-elle le caractère distinctif de cet empereur dans toute sa vie.

Sa mort jeta l'Italie dans le désordre et l'Allemagne dans un plus grand encore. En Allemagne, il y eut de nouveau deux empereurs, trône contre trône. Tandis que le parti ennemi des Hohenstaufen reconnaissait et soutenait Guillaume de Hollande, ceux-ci avaient à leur tête Conrad, fils de Frédéric, déjà élu roi des Romains du vivant de son père.

Avant de raconter l'histoire de ces deux antagonistes, il sera utile de jeter un coup d'œil sur l'est et le nord-est de l'Allemagne.

Les Allemands s'étendent avec le christianisme dans le pays des Slaves. — L'Europe fut vers ce temps menacée à l'est par un ennemi terrible, aussi redoutable que l'avaient été antérieurement les Huns. C'étaient les Mongols, qui dans l'année 1206 envahirent toute l'Asie sous Schinghiskhan et sous ses fils, et pénétrèrent jusqu'en Moravie et en Silésie. En 1241 ils gagnèrent une grande bataille à Liegnitz contre les Silésiens, commandés par Henri II, qui périt lui-même en combattant comme un vaillant chevalier, et qui, par la vigueur avec laquelle il disputa la victoire à l'ennemi, lui ôta le désir de pénétrer plus avant vers l'ouest. Ils se tournèrent alors vers la Hongrie. Ainsi Henri le Pieux sauva l'Europe par sa défaite même. Cependant une partie de sa noblesse avait succombé, Breslau avait été pillée et ses environs ravagés.

Dans ce péril, Frédéric sentit bien quel était son devoir comme premier prince chrétien, et il demanda aux autres rois, avec beaucoup d'instance, de prompts secours contre l'ennemi commun; mais il y avait trop de désordre. Partout sa voix retentit et ne fut pas entendue. — Pour la Silésie et la Hongrie, le résultat de l'invasion des Mongols fut que quantité de paysans allemands allèrent peupler ces pays ravagés, et qu'ainsi il y eut depuis lors, dans la basse Silésie, une population plutôt allemande que slave. Il y eut encore plusieurs autres pays voisins qui, dans ce temps, furent occupés et peuplés par les Allemands; ce sont les côtes de la mer Baltique, la Prusse, la Livonie, l'Esthonie et la Courlande. Dès la fin du douzième siècle, il y avait à Axkælle, près de Riga d'aujourd'hui, une église fondée par Meinhard, chanoine du couvent de Segebert, qui fut bientôt après érigée en évêché par le pape Clément III. C'est de ce point que le christianisme se répandit dans le pays. Mais bientôt la puissance temporelle vint en aide à ces efforts pacifiques. La résistance des païens de Livonie porta le pape Célestin III à faire prêcher une croisade contre eux; et alors une foule d'hommes du nord de l'Allemagne se jetèrent sur ces pays. Il se forma un ordre religieux de chevaliers, sous le nom de chevaliers de l'épée; et avec la foi chrétienne s'étendit aussi la domination de l'ordre sur la Livonie, l'Esthonie et la Courlande. Les indigènes qui survécurent aux sanglants combats de cette guerre furent soumis à une dure servitude, qui de nos jours seulement a été un peu adoucie par l'empereur Alexandre. De même en Prusse, la puissance du glaive y établissait avec le christianisme la

domination allemande. Vers l'an 1208, un moine du couvent de Kolwitz, en Poméranie, nommé Christian, passa la Vistule et prêcha l'Évangile aux Prussiens encore païens. Mais en ayant été nommé évêque par le pape, il voulut y établir un gouvernement ecclésiastique; et alors commença contre lui une lutte dans laquelle les chevaliers de l'épée, le duc de Breslau, Henri le Barbu, et beaucoup d'autres guerriers des pays voisins, s'empressèrent de venir porter secours au nouvel évêque. Cependant il n'y eut rien de bien décidé jusqu'à ce que l'évêque, d'après le conseil du duc Henri, appelât l'ordre teutonique. Ce fut l'an 1229, que le premier grand maître, Herman Salza, entra en Prusse avec 28 chevaliers au plus et 100 valets; il commença fort sagement son œuvre par bâtir des places fortes, dont la première fut Thorn, sur la Vistule, qui servait de porte pour entrer dans le pays, puis Culm, Mareinverder, Elbing Braunsberg, etc... Leur domination s'étendait même déjà en Livonie, quand les chevaliers de l'épée, après une grande défaite essuyée en Lithuanie contre ces peuples, l'an 1273, vinrent encore s'unir et se confondre avec l'ordre teutonique; et en 1255, d'après le conseil d'Ottocar, roi de Bohême, qui avait fait avec eux une croisade contre les Prussiens, ils bâtirent aussi la ville encore aujourd'hui capitale du pays qu'ils appelèrent Kœnigsberg pour en faire hommage au roi. L'heureuse position de cette ville la fit bientôt fleurir par le commerce, et les paysans se trouvèrent dans une position beaucoup plus favorable que chez leurs voisins les Livoniens; parce que leurs redevances et leurs impôts étaient plus modérés, et que l'esclavage proprement dit ne pesait que sur quelques individus, comme punition d'une défection.

Si nous ajoutons à cela toutes les émigrations qui antérieurement firent peupler les pays vénèdes, le Brandebourg, le Mecklembourg et la Poméranie; et si nous considérons le nombre des villes florissantes qui furent fondées dans ce temps par des citoyens allemands, alors nous serons tentés d'appeler le douzième et le treizième siècle, l'époque de la migration des Allemands vers le nord-est, de même qu'on a appelé le quatrième et le cinquième siècle après J.-C., l'époque des migrations des peuples vers le sud-ouest. Si nous comptons en outre ces milliers d'Allemands qui, dans le même temps, se croisèrent pour marcher sur l'Orient, tous ceux qui passèrent en Italie avec la maison des Hohenstaufen; alors nous serons étonnés de la grande population qui devait se trouver en Allemagne, et nous ne pourrons plus certainement appeler, avec beaucoup d'autres historiens une époque où il y a tant de vie, une époque de misère, de servitude et de désolation.

Si alors l'empereur Frédéric avait bien connu la force de l'Allemagne, et s'il avait su la rendre encore plus puissante par l'union, il aurait pu réunir à l'empire d'Allemagne tout l'est et le nord de l'Europe. Mais il avait ses vues uniquement tournées sur l'Italie et il y consomma ses forces sans aucun fruit.

Guillaume de Hollande, 1247—1256, et Conrad IV, 1250—1254.

Cependant Conrad était plus occupé de ses pays héréditaires que de l'Allemagne. Il passa en Italie dès l'année 1251, laissant en Allemagne sa femme, qui l'année suivante mit au monde le malheureux Conradin. Conrad, mis au ban de l'Église, comme son père, conquit cependant Naples; mais il rendit les habitants ses plus irréconciliables ennemis, en faisant mettre une bride au cheval qui se trouvait sur la place publique et qui était l'emblème de la ville. Il mourut quelques années après, en 1254, et quelques instants avant sa mort, il disait : « Malheureux que je suis, pourquoi mes parents ne m'ont-ils mis au monde que pour m'exposer à tant de maux. L'Église, qui aurait dû avoir pour mon père et pour moi un cœur maternel, n'a été qu'une marâtre; et cet empire, qui a toujours été florissant depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à nos jours, tombe maintenant et tend à sa ruine. » — Il avait prédit trop vrai pour sa famille, et il fut le dernier roi des Hohenstaufen. Frédéric II avait laissé à la vérité un deuxième fils, Henri, de son mariage avec Isabelle, un troisième,

Manfred, de Blanka qu'il avait prise en Italie, et deux petits-fils de son malheureux aîné, Henri; mais ils moururent tous à la fleur de l'âge, presque dans le même temps; de sorte qu'à la mort de Conrad IV il ne restait de toute la famille des Hohenstaufen que le malheureux Conradin et son frère Manfred. Nous verrons le sort de ces deux princes dans le chapitre suivant.

Le roi Guillaume ne vécut que quelques années après Conrad, et même si peu considéré qu'un simple bourgeois à Utrecht osa lui jeter une pierre dans la rue, et que sa femme fut pillée sur la grande route par un gentilhomme. En 1256, ayant voulu marcher contre les Frisons, la glace se brisa sous lui, tandis qu'il traversait des marais près de Medenblick; et il y resta enfoncé avec son cheval. C'est là qu'il fut tué par les Frisons, bien qu'il leur offrît une grosse somme d'argent pour sauver sa vie. Après sa mort, les désordres furent encore plus grands qu'ils n'avaient été auparavant.

—

L'Interrègne. 1256—1273.

Après la mort de Conrad IV et de Guillaume de Hollande, aucun prince allemand ne voulait accepter la couronne impériale; si ce n'est peut-être Ottocar, roi de Bohême, dont on n'était pas très-désireux. Chacun d'eux aimait bien mieux s'occuper à fortifier et agrandir ses pays héréditaires que de prendre sur soi la charge de rétablir l'ordre et la paix dans ces contrées devenues presque barbares, et de renoncer à tous ses intérêts pour consacrer toutes ses forces au bien général. Alors les princes électeurs conçurent l'idée indigne de prendre un étranger pour empereur. Encore ne furent-ils pas d'accord sur le choix; les uns élurent un Anglais, le comte Édouard de Cornouailles, frère du roi Henri III; et les autres prirent en Espagne Alphonse, roi de Castille, qu'on appelait le *Sage* à cause de ses grandes connaissances astronomiques, mais qui ne savait pas même gouverner son propre royaume. Tous les deux avaient offert beaucoup d'argent aux électeurs, et Richard vint, dit-on, en Allemagne avec trente-deux voitures attelées chacune de huit chevaux; de plus il apporta un tonneau qui contenait trois muids remplis de sterlings (il possédait dans le Cornouailles de riches mines d'étain, les seules dans le monde alors; et c'est pour cela qu'il était si riche); avec de pareilles armes il eut bientôt conquis les cœurs, et fut solennellement sacré à Aix. Il revint bientôt après en Angleterre, accompagné d'un grand nombre d'Allemands les plus distingués. Mais en Angleterre, où l'orgueil national est poussé jusqu'au ridicule, il ne fut pas traité autrement qu'un autre grand personnage du pays. Les Allemands qui l'accompagnaient en furent si molestés, qu'ils revinrent aussitôt par mécontentement. Richard passa encore trois fois en Allemagne depuis ce moment, mais chaque fois pour peu de temps. Quant à Alphonse, il n'y vint jamais. Le désordre et la violence pouvaient donc facilement, dans une pareille époque, étendre leurs ravages de jour en jour; les petits princes, les comtes, les chevaliers et les villes étaient continuellement en guerre les uns contre les autres; de sorte que les hommes désireux de la justice et de la tranquillité soupiraient de toute leur âme après un empereur qui pût les protéger et les mettre à couvert.

Conrad de Souabe, fils de l'empereur Conrad IV, le dernier rejeton de la famille des Hohenstaufen, fut dans ce temps victime du sort le plus triste. Il fut appelé Conradin ou le jeune Conrad, surnom que lui avaient donné les Italiens, parce qu'il succomba encore dans l'âge tendre. Ce jeune prince, après la mort de son père, avait été élevé en Bavière, et plus tard en Souabe, où il possédait encore quelques petites propriétés; tandis que son oncle Manfred, d'abord en qualité de régent, et plus tard avec le titre même de roi, administrait ses États héréditaires de Naples et de Sicile. Cependant le duc d'Anjou, appelé par le pape Clément IV, l'ennemi irréconciliable des Hohenstaufen, s'était mis en route en 1265, accompagné d'une nombreuse suite de chevaliers français, trop heureux de trouver cette occasion de faire du butin. Le roi Manfred, qui avait eu

le malheur de perdre par une tempête sa flotte avec laquelle il voulait prévenir le débarquement des Français, ayant été battu à Bénévent, le 26 février 1266, par la trahison d'une partie de ses vassaux qui l'abandonnèrent, préféra une mort héroïque à une vie ignominieuse passée dans la captivité; il se précipita donc au milieu des ennemis et y trouva la mort. Ses enfants furent jetés dans les fers jusqu'à la fin de leurs jours.

Quand le jeune Conrad fut plus grand, quand il put penser à ces beaux pays qui lui appartenaient et dont une seule ville était plus riche que toutes ses possessions en Allemagne, il sentit revivre en lui toute l'audace de ses aïeux et il résolut de chasser le ravisseur de son héritage. Il partit en 1268 avec son jeune ami le prince Frédéric de Bade; de fidèles chevaliers allemands l'accompagnèrent, et les nombreux partisans des Gibelins en Italie accoururent en foule auprès de lui. Les Romains, malgré le pape Clément qui avait appelé les Français, le conduisirent en triomphe dans leur ville; mais bientôt son adversaire se présenta à sa rencontre à la tête d'une puissante armée dans la basse Italie, auprès de Tagliacozzo. La fortune se déclara d'abord en sa faveur, l'ennemi fut mis en fuite; mais, dans la poursuite, son armée se mit en désordre et se hâta trop de piller le camp des partisans de Charles; car en ce moment survint l'arrière-garde française, qui tomba sur les pillards. Son armée fut tout entière taillée en pièce, et Conrad s'enfuit avec son ami Frédéric vers la mer, après avoir longtemps combattu comme un vaillant chevalier. Déjà ils avaient monté un vaisseau à Astura pour fuir à Pise, quand ils furent atteints, faits prisonniers et amenés à Charles d'Anjou. Et telle fut l'impudence, la perfidie et la cruauté de Charles qu'il traita le jeune Conradin de révolté, se disant lui-même le roi légitime, et fit décapiter les deux princes âgés de 16 ans, sur la place du marché à Naples, le 28 octobre 1268 (1).

Avec le malheureux Conradin finit la puissante maison des Hohenstaufen; et ces possessions mêmes que Frédéric Ier avait pensé devoir élever sa maison au plus haut degré de gloire, furent la cause de sa ruine. Ses biens en Souabe furent tellement morcelés, qu'il n'y eut presque pas de pays en Allemagne qui eût autant de maîtres que celui-ci. Le duché n'ayant pas été rétabli, les états du pays dépendirent depuis lors immédiatement de l'Empire. Non-seulement les évêques, les comtes et les grands seigneurs, mais la petite noblesse, les villes, les couvents, même de simples paysans auparavant vassaux et sujets du duc, devinrent alors libres; cependant ils n'avaient pas cette franchise isolément, comme les grands seigneurs, ce n'était que le corps entier des états de Souabe dont ils étaient membres qui en jouissait. L'Empereur en tirait de grands revenus, et l'administration de ces possessions impériales fut confiée à des intendants; de sorte que désormais en Souabe, au lieu de ducs, il n'y eut plus que des intendants impériaux. Le duché de Souabe contenait l'Helvétie ou la Suisse, l'Alsace et la Souabe, qui furent divisées en cantons. Ces dispositions furent prises sous le règne suivant, celui de l'empereur Rodolphe.

Fin des anciens duchés et commencement de la polygarchie en Allemagne.

Le sort du duché de Souabe nous reporte naturellement aux graves circonstances qui ont amené, particulièrement dans l'intérieur de l'Allemagne, la ruine des duchés primitifs. Les commencements remontent, comme nous l'avons déjà vu, à la déposition de Henri le Lion, 1180. Si les bornes de cette histoire et son plan ne permettent pas de suivre toutes les maisons princières qui sont sorties des ruines des anciens duchés, nous pouvons du moins jeter un coup d'œil général sur ces événements au moment où ils se présentent.

(1) Conradin, avant d'être exécuté, avait cédé ses droits à Constance, fille de Manfred, et c'est elle qui a vengé les Hohenstaufen; car, en qualité de femme de Pierre d'Aragon, elle a favorisé l'horrible complot connu sous le nom de Vêpres Siciliennes, par lequel Charles d'Anjou fut chassé de Sicile en 1282.

1. Le duché de Saxe avait déjà perdu l'important margraviat de Brandebourg, qui avait été donné à Albert l'Ours. Ce margrave reçut tous les droits d'un duc en temps de guerre et de plus celui d'électeur, en sa qualité d'archichambellan. Il est vrai que son fils Bernard réunit après lui le duché de Saxe; mais il n'eut qu'un territoire sans importance, encore fut-il divisé en deux parties entre les deux maisons qui se formèrent: celle de Lauenbourg et celle de Wittenberg, qui se disputèrent longtemps la jouissance de la charge de grand-maréchal. La querelle ne fut vidée que sous Charles IV en faveur de la branche de Wittenberg.

L'autorité ducale de l'archevêque de Cologne dans l'ouest de la Saxe ne put non plus recouvrer son importance. Les seigneurs de sa juridiction se rendirent successivement indépendants, comme l'exemple en avait été donné, principalement par les princes ecclésiastiques de l'ancien duché. En outre, l'archevêque de Brême devint possesseur du comté de Stade; dans le Ditmarsch, les paysans formèrent eux-mêmes la principale autorité du pays; le comte d'Oldenbourg refusa de faire partie du duché; l'importante ville de Lubeck fut déclarée ville libre impériale, par Frédéric II, et à la célèbre diète de Mayence, en 1235, l'Empereur ayant donné à la maison Welf une nouvelle puissance en rendant les duchés de Brunswick et de Lunebourg, l'héritage d'Otton l'Enfant, immédiats de l'Empire, cette puissante famille ne voulut plus reconnaître aucun droit sur elle à la maison de Saxe-Anhalt. La Thuringe en avait été détachée déjà depuis longtemps; elle avait eu des comtes particuliers depuis que la maison de Saxe était parvenue à l'Empire, je veux parler du nord et du sud de la Thuringe, qui appartinrent ensuite au vaillant margrave Ekkard de Meissen. Sous les Hohenstaufen, le margraviat fut remplacé par un landgraviat. Les landgraves résidaient à Eisenach et dans le château de Wartbourg. Leur puissance s'étendit, moyennant quelques acquisitions allodiales, sur la Hesse et les villes de Munden, Cassel, Marbourg, etc., et même jusqu'aux bords du Rhin. Telle était la puissance du landgrave de Thuringe, Louis V, l'époux de sainte Élisabeth, au commencement du treizième siècle. Avec Henri Raspon, qui mourut sans enfants, s'éteignit la ligne masculine de la maison de Thuringe. La ligne féminine se disputa son héritage, et deux descendants se firent la guerre pendant sept ans; enfin, en 1264, le fief de Thuringe fut attribué à Otton l'Illustre de Meissen; mais les biens allodiaux, et surtout la Hesse, échurent à un autre Henri, fils de Sophie, douairière de Brabant; Henri de Meissen est la souche de la maison de Saxe actuelle, et Henri de Hesse, celle de la maison du landgrave de Hesse.

Dans le nord de l'Allemagne, les comtes de Holstein avaient des comtés immédiats; le Mecklembourg, qui appartenait aux comtes de Schéwrin pour une partie, et pour l'autre à des princes Obotrites, était devenu fief immédiat de l'Empire, de même que le duché de Poméranie.

2. Le duché de Bavière, quand il passa de la maison des Welfs à celle de Wittelsbach, n'avait plus que le nom de l'ancien duché. Déjà sous les empereurs saxons, la Carinthie, l'Autriche et la Styrie, depuis 1156, étaient séparées de la Bavière. Otton de Wittelsbach gouverna son duché avec plus de vigueur à la vérité que Bernard de Saxe; mais les évêques n'en échappèrent pas moins à sa suzeraineté; Ratisbonne devint ville impériale; et au sud de la Bavière, le comte d'Andechs, en sa qualité d'héritier de la maison des comtes de Dachau, hérita du titre de duc de Méran, que cette maison avait pris d'une langue de terre sur les côtes de Dalmatie, l'étendit à toutes ses propriétés de Franconie, et réclama pour cette raison son indépendance. En 1248 s'éteignit aussi la maison d'Andechs. Une grande partie de ses possessions passa à une maison de Souabe, celle des Hohenzollern, aux burgraves de Nuremberg; et elles servirent de commencement aux duchés d'Ansbach et de Baireuth.

Cependant la maison de Wittelsbach, outre l'acquisition du duché de Bavière, en fit encore une autre extrêmement importante, celle du comté palatin du Rhin, 1227, par le mariage d'Otton l'Illustre avec la palatine héritière de la maison Welf. Mais cette puissance s'évanouit encore par le morcellement, après la mort de Louis le Sévère, en 1292. Son fils aîné,

Rodolphe, reçut le palatinat du Rhin, et Louis, le plus jeune, reçut le duché. Le comte palatin du Rhin possédait le titre de grand écuyer tranchant, et par conséquent la première voix au collége électoral des princes laïques. La Bavière disputa à la Bohême la fonction d'archi-échanson qu'Henri le Lion et son père, qui possédaient deux duchés, avaient été obligés d'abandonner, et qui plus tard fut perdue pour toujours.

L'archi-office tombait peu à peu au pouvoir de ceux qui avaient le droit d'élection, depuis que l'institution primitive qui appelait les principales souches des peuples de l'Empire à y prendre part avait changé. A l'élection d'Otton Ier il se trouvait cinq peuples principaux : Lorrains, Francs, Souabes, Bavarois et Saxons. Quand Otton de Saxe eut été choisi, les quatre autres peuples s'arrogèrent les fonctions d'archi chancelier, archi-échanson, grand écuyer tranchant, grand maréchal. Au moment de l'élection d'Otton III, le partage n'est déjà plus le même. A l'élection de Conrad II paraissent sept peuples; parce que la Lorraine était partagée en deux parties, et que la Carinthie avait été adjointe. Mais à celle de Lothaire de Saxe, les Lorrains et les Carinthiens ne paraissent plus; parce que ceux-ci s'étaient détachés de l'Empire et que les autres ne se trouvèrent qu'un instant avec les principaux peuples. Dans les premiers temps, les ducs n'avaient point ce droit électif, si positif et si exclusif. Tous les princes, toute la foule même prenait part à la nomination du roi; successivement, à mesure que l'élection prit une forme plus déterminée, le droit électif se trouva de plus en plus lié à l'archi-office et passa même à d'autres princes avec la dignité.

Ainsi Conrad III dédommagea le margrave Albert l'Ours de la perte du duché de Saxe par l'abandon en sa faveur de la charge d'archichancelier qu'il possédait en qualité de Hohenstaufen; et les Hohenstaufen au contraire reçurent la charge de grand écuyer tranchant, quand les restes du duché de Franconie passèrent à leur maison. Cette fonction fut alors attachée au palatinat du Rhin; et de même qu'anciennement le duc de Franconie avait été le premier parmi les princes laïques, ainsi le comte palatin eut la première voix des princes laïques. Nous avons vu plus haut comment la dignité d'archi-échanson était passée des Welfs à la maison de Bohême; quant à celle d'archi-maréchal, elle resta constamment dans la maison de Saxe. La voix de la Bohême fut longtemps contestée, parce que les Allemands ne voulaient pas reconnaître un droit électif à un prince slave; et c'est pour cela qu'au temps où nous en sommes, le collége n'avait proprement que six voix : trois voix ecclésiastiques, celles des archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, qui, protégés par l'influence des papes, avaient su s'élever ainsi au premier degré de l'Empire; et trois voix laïques, celles des ducs de Saxe, de Brandebourg et du Palatinat.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les autres duchés.

3. En Souabe, nous avons vu qu'à la chute des Hohenstaufen tous leurs droits disparurent; leurs riches propriétés avaient été dissipées dans les derniers temps, et Conradin, au moment de son expédition d'Italie, abandonna le reste de ses possessions à la maison de Bavière. Alors on se demande naturellement quel était donc désormais en Souabe le personnage le plus important. C'était le comte de Wurtemberg, qui avait déjà choisi sa résidence à Stuttgard. Plus tard les riches comtes de Bade, sortis de la maison de Hochberg, acquirent le Brisgau de la maison Zæhringienne. C'était le commencement de la famille de Bade. Une autre portion de l'héritage de Zæhringen, qui se trouvait en Suisse, échut aux comtes de Kybourg, et après eux aux comtes de Habsbourg, qui lui durent leur importance. Nous avons déjà dit un mot plus haut des comtes de Hohenzollern, burgraves de Nuremberg.

4. En Franconie, le duché n'existait plus depuis l'extinction de la maison salique; il avait été partagé entre les seigneurs tant ecclésiastiques que laïques; car les Hohenstaufen, que l'on a appelés ducs de Franconie, n'avaient point l'autorité des anciens ducs : seulement, comme ils étaient les plus puissants seigneurs de Franconie et propriétaires du comté palatin, ils jouirent d'une partie de l'autorité ducale; dans ce sens que des comtes et des

chevaliers qui dépendaient d'eux comme vassaux, reconnurent leur autorité comme celle des anciens ducs. A la fin de cette époque, outre les puissants comtes palatins sur le Rhin, on trouve dans l'ancien pays de Franconie les landgraves de Hesse, qui en possédaient une partie, les comtes de Nassau, l'évêque de Wurzbourg et d'autres.

Le titre de comte palatin disparaît en Allemagne, il ne reste qne les comtes palatins du Rhin ; celui de burgrave au contraire commence à paraître et prend son rang immédiatement au-dessous de celui de roi.

5. Quant à ce qui regarde la Lorraine, elle se divise en deux. La haute Lorraine vint sous les comtes d'Alsace ; et la basse Lorraine échut aux comtes de Louvain ; mais ils n'avaient pas toute la Lorraine, et pour cette raison ils étaient aussi appelés comtes de Brabant. Beaucoup d'autres comtes s'étaient aussi rendus immédiats ; tels que ceux de Hollande, de Séelande, de Frise, de Juliers, de Clèves, de Gueldres, de Luxembourg, etc.

Tous les princes commencent à se regarder comme vassaux non-seulement pour les pays dont ils n'avaient que l'administration, mais même pour leurs pays héréditaires, qu'ils gouvernaient en leur propre nom. La vassalité reçoit un autre sens; et ce n'est plus pour sa propriété, mais pour sa dignité que le prince est tenu à l'hommage par l'investiture. Comme d'ailleurs les princes s'étaient élevés à la souveraineté dans leurs pays, quoiqu'ils n'en prissent pas le titre, tous les souverains dans le pays étaient donc vassaux.

Comptons maintenant tous les États qui se trouvaient dans l'Empire, bien qu'on ne puisse guère les donner exactement, à cause de la confusion qui se trouve dans les dépendances de quelques-uns d'entre eux.

L'empire d'Allemagne comptait à cette époque six archevêchés. Celui de Mayence, le plus considérable, qui avait quatorze évêchés sous sa juridiction : Worms, Spire, Strasbourg, Constance, Coire, Ausbourg, Eichstadt, Wurtzbourg, Olmutz, Prague, Halberstadt, Hildesheim, Paderborn et Verden; celui de Cologne, cinq évêchés : Liége, Utrecht, Munster, Paderborn et Minden ; Trèves, trois évêchés : Metz, Toul et Verdun ; Magdebourg, cinq évêchés : Brandebourg, Havelberg, Naumbourg, Mersebourg et Meissen; Brême, trois évêchés : Oldenbourg plus tard Lubeck, Mecklembourg plus tard Schwérin et Ratzbourg ; enfin Salzbourg, cinq évêchés : Ratisbonne, Passau, Freisingen, Brixen et Gurk. Il y avait en outre, Bamberg, qui relevait du pape immédiatement, et Cambrai, de l'archevêché de Reims. Il y avait donc en tout trente-sept évêchés et six archevêchés. De plus, il y avait bien soixante-dix prélats, abbés ou abbesses et trois ordres religieux, et par conséquent plus de cent États ecclésiastiques.

Les États laïques étaient : quatre électeurs, si nous comptons celui de Bohême, parmi lesquels un roi, un duc, un comte palatin et un margrave; six grands-ducs : ceux de Bavière, d'Autriche, de Carinthie, de Brunswick, de Lorraine, de Brabant-Limbourg; environ trente comtes avec le titre de princes, parmi lesquels les uns avaient le titre de duc, les autres de margrave, landgrave, burgrave; environ soixante villes impériales, dont plusieurs cependant n'avaient pas tous les droits de ville impériale. En tout, environ cent États laïques: enfin plus de deux cents membres de l'Empire tant ecclésiastiques que laïques.

Du reste, la juridiction de l'Empire avait perdu sur certains points à la fin de l'interrègne; par exemple, elle n'avait plus sa suzeraineté sur le Danemarck, la Hongrie et la Pologne; la Bourgogne s'était en grande partie séparée; la couronne de Lombardie fut détachée pendant l'interrègne, et celle impériale même fut tout à fait déconsidérée. La Prusse seulement lui avait été rattachée.

C'est ici le moment de s'arrêter un peu pour jeter un coup d'œil sur les traits principaux du moyen âge; car tout ce qu'on a dit de bien et de mal sur le caractère barbare et pourtant admirable de cette époque se rapportera parfaitement au moment auquel nous sommes arrivés.

LE MOYEN AGE.

La Noblesse et la Chevalerie.

On a aussi appelé le moyen âge le temps de la chevalerie; et en effet, c'est elle qui donna à cette époque son plus grand éclat. Après que le système féodal se fut répandu sur toute l'Allemagne, comme nous l'avons déjà montré, la noblesse prit sa place à la tête de la nation. Ce fut elle qui avec ses gens se chargea principalement des guerres; elle ne combattait qu'à cheval et couverte d'une pesante armure de fer; mais le guerrier était si bien exercé avec elle depuis l'enfance, qu'il pouvait, malgré ce fardeau, remuer ses membres avec aisance et vigueur. Un cavalier ainsi équipé était infiniment supérieur à celui qui servait à pied et était mal armé. Aussi, bientôt ne compta-t-on plus une armée que par le nombre de ses cavaliers. Pour conserver un pareil privilége, la noblesse avait besoin d'une éducation tout à fait guerrière. « Les enfants qui naissent pages, dit un ancien écrivain, apprennent à monter à cheval avant d'apprendre à parler. Leurs chevaux peuvent courir à leur fantaisie, et le cavalier n'en reste pas moins solidement assis. Ils portent la longue lance de leur maître après lui. Endurcis au froid et au chaud, aucun travail ne peut les accabler. Porter ses armes est pour les Allemands une chose aussi facile que de porter ses propres membres; aussi c'est quelque chose d'étonnant et presque incroyable que leur adresse pour conduire un cheval, tirer leurs flèches, et se servir de la lance, du bouclier et de l'épée.

Cette direction exclusive vers le développement des forces corporelles, cet oubli complet des occupations intellectuelles, qui ne commencèrent que dans les siècles suivants à devenir la partie principale de l'éducation, auraient pu jeter cette génération dans une profonde barbarie, si l'heureuse nature des peuples allemands et le développement des magnifiques institutions de la chevalerie n'avaient apporté un puissant contre-poids. Mais pour comprendre les détails, il est nécessaire de connaître plus exactement les institutions du moyen âge.

Les différentes conditions sociales sont distinguées surtout par le service militaire depuis Henri Ier; car il tend depuis lors à devenir un service de cavalerie, jusqu'à ce que peu à peu il tombât entièrement entre les mains de la noblesse qui le fit avec ses gens; de sorte que l'honneur militaire appartint exclusivement à cette condition. Elle se partagea en deux classes : les *semper-freies*, toujours libres, et les *mittel-freies*, libres médiats; les premiers, qui antérieurement formaient seuls la noblesse et qui sont appelés *ingenui* dans les livres de droit de ce temps, étaient la noblesse immédiate, qui après la destruction des duchés primitifs, sauva son indépendance de tout prince et ne fut soumise qu'à l'Empire. Le haut clergé en faisait partie; mais à la différence avec la noblesse laïque, que celle-ci s'acquérait par la naissance et celle-là par la fonction.

La deuxième classe était composée des hommes médiats; c'étaient : 1° ces hommes libres qui primitivement par leurs propriétés étaient tenus à un service à cheval, mais qui ne purent se dégager de l'autorité des princes et furent obligés de les suivre à la guerre; 2° ceux qui se trouvèrent employés par la haute noblesse de l'Empire et servirent à cheval sous ses ordres avec le titre de *milites minores*. Ces hommes médiats prétendirent bientôt à des titres de noblesse, depuis surtout que Conrad II leur eut donné plus d'importance et de considération en rendant les plus petits fiefs héréditaires. Ainsi se formèrent peu à peu la haute et la basse noblesse.

Pour ces deux degrés on exigea sévèrement la descendance de parents nobles; en cas de mésalliance, les enfants suivaient la pire condition. Cependant le roi conservait toujours le droit de pouvoir élever un sujet à cette condition.

La noblesse devint donc une classe distinguée de l'autre du moment où l'art de la guerre fut entièrement basé sur la cavalerie; et dans ce sens, la chevalerie exista sous les empereurs saxons et saliques. Mais ce n'est qu'au douzième siècle qu'elle forma une institution particulière

qui servit de liaison entre la haute et la basse noblesse, puisqu'elle réunit par des vœux militaires et religieux, sous une discipline particulière, aussi bien les *semper-freies* que les *mittel-freies*. Les croisades donnèrent à la chevalerie un nouvel et plus sublime élan; ce fut au service de Dieu et du Rédempteur que la vaillante épée des chevaliers put obtenir la plus grande gloire du monde. L'objet pour lequel on alla combattre se trouvant bien loin sous d'autres climats, l'imagination en était d'autant plus excitée; et les récits de ceux qui revenaient de ces contrées orientales étaient ou ne peut plus propres à donner des couleurs encore plus vives aux tableaux qu'on s'en formait. Aussi ces temps furent-ils animés par un enthousiasme si audacieux, si fanatique, qu'aucune entreprise ne paraissait trop difficile et qu'il y eut des actions héroïques que nous ne pourrions plus regarder aujourd'hui que comme les rêves d'un poëte. Trois ordres religieux de chevaliers qui ne durent leur existence qu'aux expéditions des croisés, attachèrent particulièrement les guerriers à la cause de la chrétienté par un vœu solennel. D'abord les templiers, qui ne furent originairement que l'union de quelques chevaliers français qui voulurent protéger le voyage des pèlerins dans les lieux saints; ils faisaient les trois vœux des religieux : d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, et en ajoutaient un quatrième tout à fait militaire, celui de protéger les voyageurs, *stratas publicas custodire*. Baudoin II, roi de Jérusalem, leur concéda une partie de son palais, à côté du temple de Salomon; et c'est de là qu'ils prirent le nom de Templiers. Deux ans après les chevaliers de l'Hôpital se consacrèrent au soin des pèlerins malades; bientôt on les appela chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, du nom de leur fondateur Jean le Baptiseur. Leurs vœux étaient tout à fait religieux. Les chevaliers teutoniques vinrent plus tard.

Ces exemples eurent une grande influence sur tout le septentrion; car l'union entre les individus de même condition en devenant plus intime donna naissance à la chevalerie, au milieu du douzième siècle, qui forma un grand corps auquel on ne pouvait arriver qu'en passant par certains degrés; mais exempt des vœux religieux de chasteté et de pauvreté, quoique avec toute la consécration de la religion.

Ainsi, toute l'éducation de la noblesse se rattachait donc au but unique de devenir chevalier en passant par les différents degrés. Aussitôt qu'un garçon était d'âge à se passer des soins de la maison paternelle, il était attaché à un chevalier estimé et ami, en qualité de page; plus tard, quand il avait été armé et avait reçu une épée, il le servait comme écuyer et le prenait pour modèle le reste de sa vie. Il accompagnait son maître à toute heure, dans toutes ses actions, dans toutes ses parties de chasse, de fête, de tournois, comme aussi dans les plus mauvais pas de la bataille. Son premier devoir était le plus fidèle attachement à son maître, et la vigilance pour sa sûreté. S'il pouvait lui sauver la vie dans le feu d'une bataille, en le couvrant de son bouclier et le défendant avec son épée, sa réputation était portée au plus haut degré qu'un jeune noble pût alors obtenir. Ainsi, la fidélité devenait la première vertu; et comme elle était exercée tous les jours, à toutes les heures, elle s'imprimait profondément dans les jeunes cœurs ou même elle croissait avec eux. Après plusieurs années glorieusement passées comme écuyer (ordinairement à l'âge de vingt et un ans), le jeune homme était admis à devenir le compagnon d'armes et l'égal du chevalier par une cérémonie consacrée par la religion. On choisissait volontiers pour cela un jour solennel, une grande fête, le sacre d'un roi ou quelque autre occasion semblable; de sorte que souvent on recevait grand nombre de chevaliers à la fois. On s'y préparait par le jeûne et la prière; et après que le jeune homme avait reçu les sacrements, il recevait de la main d'un chevalier ou d'une femme de distinction des éperons, une cuirasse et des gantelets. Alors il se jetait à genoux, et un des chevaliers, souvent même un roi ou un prince, lui donnait trois coups sur l'épaule avec une épée nue; après quoi il s'engageait solennellement par serment à remplir toute sa vie les devoirs d'un digne et fidèle chevalier; de ne dire que la vérité, de défendre la justice, de n'employer son épée que pour la défense de la religion, de la veuve et de l'orphelin, de l'innocent persécuté, et surtout

contre les incrédules; puis il recevait un casque, un bouclier, une lance, une épée (1). Ainsi, au moment du plus grand enthousiasme du jeune homme, un serment solennel l'engageait de nouveau par une loi inviolable, pour toute sa vie, à la pratique de toutes les vertus de l'homme : de la *loyauté*, de la *justice* et de la *religion*; et comme l'honneur était l'expression de toutes ses vertus et en même temps leur récompense, l'honneur fut comme une brillante étoile proposée au jeune chevalier, sur laquelle il devait toujours avoir les yeux fixés, sans la perdre de vue jusqu'à son dernier soupir. — Cette consécration solennelle de l'homme par la chevalerie était prisée si haut que le comte Guillaume de Hollande, comme nous l'avons vu dans son histoire, ne put devenir roi avant d'avoir été fait chevalier.

La prérogative du chevalier était de se trouver faire partie d'un corps où l'on ne pouvait entrer que par une réception spéciale, de pouvoir lui-même recevoir d'autres chevaliers, et plus tard de prendre part aux tournois qui furent importés de France en Allemagne, dans le douzième siècle. Ces jeux eurent la plus grande influence sur l'éducation de la noblesse; car, comme tout homme dont l'honneur et la bonne réputation étaient tachés ne pouvait en faire partie, et que d'un autre côté toutes les pensées, toutes les vues des enfants et des jeunes gens étaient depuis le premier âge tendues vers ces fêtes et vers la haute réputation qu'elles donnaient, alors la chevalerie devint l'asile de l'honneur et de la morale et une école pour l'exercice de toutes les vertus d'un héros. Aussi, cette époque rend-elle un haut témoignage de ce principe : que, pour répandre l'amour de la vertu dans une génération, il ne faut pas tant des leçons raisonnées que des exemples et de grands motifs qui donnent l'impulsion.

Tel est le jour sous lequel doit se présenter à nous l'idée et le but de la chevalerie dans ses plus beaux moments; car bien qu'un système ne puisse être tellement bien exprimé par l'exécution, que l'on puisse dire: ici ou là, il est tout entier; bien que, même dans les plus beaux jours de la chevalerie, des traits de barbarie aient encore paru de temps en temps, cependant on ne peut nier qu'un grand nombre de belles pensées, qui faisaient la base de cette institution, ne se soient introduites dans la vie commune.

Et c'est déjà quelque chose de grand, qui sous le rapport moral place le moyen âge au-dessus des Grecs et des Romains, qu'un si beau système ait pu seulement être embrassé, honoré et aimé de toute la chaleur de leur âme par tant de milliers d'hommes.

Les Villes.

Tandis que la noblesse du peuple allemand prenait une constitution pleine de vigueur et se servait de son épée pour l'honneur de la foi et de la patrie, les bourgeois, dans les villes, travaillaient à leur bien-être avec constance et activité. Les villes d'Allemagne, pendant cette époque, se développaient considérablement; le nombre de leurs habitants se multipliait tous les jours comme leurs richesses, et la source de tout ce travail, c'était le commerce. Les croisades avaient eu aussi pour lui la plus salutaire influence. L'esprit des grandes entreprises était éveillé; les marchandises précieuses des pays du Sud arrivaient en abondance en Europe; les villes maritimes d'Italie, particulièrement Venise, Gênes et Pise, amenaient les marchandises du Levant et les faisaient passer en Allemagne, comme les autres produits d'Italie, par les anciennes voies de commerce et par les passages des Alpes; de là, elles se répandaient par les grandes routes et les fleuves, et ce qui n'était pas dépensé dans le pays même était conduit plus loin jusqu'aux bords de la mer du Nord et de la mer Baltique.

(1) Le tableau que nous venons de donner de la marche suivie pour armer un chevalier, est très-complet et peut servir de règle; mais il faut remarquer que tout jeune allemand n'avait pas l'occasion de servir un chevalier particulier, et aussi que quiconque n'avait pas une existence indépendante, assurée, ne pouvait devenir chevalier.

Tout ce qui maintenant arrive par mer dans les villes du Nord venait alors par terre à travers l'Allemagne; et, comme à ce commerce si étendu se joignait encore les produits dus à l'Allemagne et à son activité, les anciennes villes impériales étaient dans l'état le plus florissant. Ausbourg, Strasbourg, Ratisbonne, Nuremberg, Bamberg, Worms, Spire et Mayence, dans le sud de l'Allemagne; au nord, Cologne, Erfurt, Brunswick, Lunebourg, Hambourg, Brême et Lubeck, et beaucoup d'antres, élevaient leurs murailles et leurs tours orgueilleuses, et une population nombreuse et active s'agitait dans leurs rues. Bientôt leurs richesses leur fournirent les moyens d'acheter leur indépendance des princes particuliers; car, comme dans ces temps anciens les droits des seigneurs n'étaient pas aussi productifs qu'aujourd'hui, elles n'eurent pas de trop grosses sommes à payer pour leur liberté et devinrent facilement villes libres impériales.

Cette marche cependant ne s'opéra que lentement et n'eut pas partout le même succès. Le premier pas fut fait dans le dixième siècle, quand Henri I[er] encouragea la multiplication des villes et favorisa leur bien-être intérieur; alors aussi les villes épiscopales du Sud et de l'Ouest, d'après les institutions des anciennes villes romaines, parvinrent à l'immunité, et l'autorité du comte fut remplacée par celle d'un intendant épiscopal. A leur exemple, un grand nombre d'antres villes obtinrent aussi nn intendant impérial et échappèrent ainsi à la jnridiction du seigneur.

Plus tard, les villes allèrent plus loin et voulurent sortir de l'immunité pour se gouverner par elles-mêmes; car les intendants, en leur qualité de juges remplaçant les comtes, prirent leurs assesseurs parmi les conseillers municipaux, qui, avant le douzième siècle, s'appelaient *cives* (dans une acception plus distinguée) et s'appelèrent plus tard, à l'instar des villes lombardes, *consules*, conseillers, bourgmestres. Or ces familles, parmi lesquelles on prit habituellement ces conseillers, formèrent une noblesse nrbaine et furent appelées patriciennes. Et ce conseil étant chargé de l'administration des biens de la commune et de la police de la ville, il est facile de comprendre quelle influence il dut prendre; comment il sut rendre son administration indépendante; comment il sut l'étendre à toutes les affaires de la ville, soit dans l'intérieur, soit au dehors; comment enfin les bourgmestres ne laissèrent rien à faire à l'intendant. Bientôt celui-ci dnt se trouver heureux quand on lui laissait l'administration de la justice; encore le conseil municipal ne manquait-il pas de moyens de se l'arroger à lui-même, quand il le jugeait à propos.

L'autorité ne resta cependant pas aux seuls conseillers; mais les associations d'ouvriers, les corps de métiers et confréries eurent aussi une grande part dans le gouvernement. Cette autorité tirait sa force de l'activité de la fabrication et de la prospérité du commerce, et appuyait ses prétentions sur ses intérêts dans la ville; du reste, on peut jnger de sa puissance par ses luttes souvent victorieuses contre les familles patriciennes dans un grand nombre de villes.

Il ne manquait plus enfin que de chasser de la ville cet intendant qui avait eu autrefois toute l'autorité; c'est ce qui arriva, ici plus tôt, là plus tard, par la force ou par un marché, ou par d'autres moyens, à tous les intendants, soit qu'ils appartinssent à l'Empereur, ou à un évêque, ou à des princes. Partout où la seigneurie resta maîtresse, les villes restèrent seigneuriales, et partout ailleurs elles devinrent villes libres impériales.

Alors il devenait essentiel pour chacune de ces villes de pouvoir conserver les droits qu'elle s'était acquis; aussi celles qui n'étaient pas fortifiées avant l'immunité le furent bientôt ensuite. Cependant les fortifications étaient souvent bien mauvaises; puisque nous savons qu'Ausbourg, et Ulm, au quatorzième siècle, n'étaient encore entourées que de palissades. Mais la vie active des villes et l'augmentation des ressources leur fournirent bientôt tous les moyens que l'art de la guerre comportait alors.

Les villes cherchèrent encore à agrandir leur puissance en s'appropriant des domaines tout autour de leur enceinte et en s'agrégeant les gens du faubourg ou de la banlieue. Nombre d'hommes libres et même de familles de cheva-

liers s'empressèrent de placer des métayers dans leurs biens et de se retirer dans les villes, où ils trouvaient abri et protection certaine; quelques-uns même, sans changer leur demeure, reçurent le droit de bourgeois moyennant soumission aux charges, surtout celles de la défense de la ville. Ainsi se constituèrent libres un grand nombre de communes qui par là se trouvaient membres immédiats de l'Empire. Et naturellement les empereurs eurent tout intérêt à favoriser cette tendance, afin d'opposer les nouveaux États libres comme contre-poids à la trop grande puissance des seigneurs; il n'y eut que les Hohenstaufen, qui, en haine des orgueilleuses villes de Lombardie, méconnurent ce principe. Car la puissance des villes ne pouvait être dangereuse aux empereurs; parce qu'elles avaient continuellement besoin de la protection impériale contre la noblesse. D'un autre côté, les villes ne pouvaient rien avoir à souffrir de l'arbitraire d'un despotisme impérial, et elles favorisèrent par conséquent de toutes leurs forces le gouvernement des empereurs.

Cette position que prirent les villes d'Allemagne, de lutter contre les princes, soit laïques, soit ecclésiastiques, les amena nécessairement à se donner une constitution militaire et à diriger l'organisation intérieure vers ce but; et ce fut un pas fort important pour elles.

Car si le commerce et le gain eussent été l'unique but des efforts des bourgeois dans les villes, bientôt elles auraient été en proie à tous les maux qui arrivent nécessairement quand l'âme est tout entière perdue dans des efforts matériels; les bourgeois seraient devenus timides et lâches et n'auraient placé la liberté et leur orgueil que dans la cupidité des biens terrestres. Mais alors, dans ces temps où régnait le droit du plus fort, elles avaient contre elles toute la noblesse de la nation : princes, comtes et chevaliers aussi bien que les évêques et les abbés, tous jetaient sur elles un œil d'autant plus avide qu'elles étaient plus riches, et ils épiaient toutes leurs actions dans l'attente d'une occasion de renverser leur liberté.

Si ces villes voulaient ne pas succomber devant tant d'ennemis, il fallait vivre les armes à la main et nourrir dans sa poitrine ce courage mâle qui est le bouclier de la liberté. Voici un ancien tableau des patriciens de Nuremberg: « Les meubles de leurs maisons sont presque tous en argent ou en or. Mais rien ne frappe les yeux comme les épées, harnais, massues et chevaux qu'ils exposent comme le plus grand témoignage de leur noblesse et de l'ancienneté de leur famille. D'ailleurs tout simple citoyen a aussi lui ses armes en bon état dans sa maison; et au premier mouvement, il est prêt à s'en revêtir pour se rendre sur la place du ralliement. » Toutes les dispositions intérieures de la ville étaient pour la guerre : les bourgeois étaient partagés en corps de métiers, suivant leur industrie et leur demeure; et quand la ville était en danger, tous les différents corps de métiers se réunissaient, chacun sur sa place et sous sa bannière particulière, partaient ensemble pour la guerre et combattaient ensemble. C'était une belle union dont le nœud était resserré par la guerre et par les travaux de la paix, et l'émulation entre les différents corps a plus d'une fois donné la victoire à une ville au moment du danger. Les bourgeois des villes en général, ne perdaient pas le temps de leur vie à des riens ni à des frivolités et ne restaient pas renfermés dans leurs maisons, au sein de la mollesse d'une vie sédentaire; mais ils étaient vraiment hommes, d'âme, de corps et d'indépendance. Malgré leurs richesses, malgré les dépenses extraordinaires qu'ils croyaient nécessaires pour les grands jours de fête, dans ces temps anciens et meilleurs que ceux d'aujourd'hui, leur vie quotidienne était simple et mesurée sans être gâtée par le besoin des jouissances artificielles. Aussi leur corps conservait-il sa vigueur, et leur bien-être se perpétuait; car la source et la garantie du bien-être n'est pas tant dans les riches acquisitions que dans la modération qui apprend à conserver ce que l'on a acquis. « Si les Allemands sont riches, dit l'italien Machiavel dans son ouvrage intitulé *Ritratti della Alamagna*, c'est qu'ils vivent comme des pauvres. Il leur suffit d'avoir du pain, de la viande en abondance et une chambre pour se mettre à l'abri du froid. Ainsi peu d'or sort de leur pays et il en entre beaucoup plus par les marchandises qu'ils fabriquent eux-mêmes. La force de l'Allemagne est dans ses

villes libres; elles sont le nerf des provinces, car chez elles il y a or et ordre. »

Fédération des villes. — Pendant ce temps de gloire de la bourgeoisie, beaucoup de villes d'Allemagne s'allièrent ensemble pour la protection de la liberté, de l'indépendance et du commerce. Ainsi, dès l'année 1254, soixante villes dans le sud de l'Allemagne, sous le nom de ligue rhénane, firent une alliance offensive et défensive et s'opposèrent avec énergie aux prétentions de la noblesse. Plus tard vint la ligue des villes de Souabe, qui fut aussi très-forte.

Mais la plus grande ligue de toutes était la Hanse. Dès le commencement du moyen âge, les villes commerçantes d'Allemagne avaient fait des alliances dans les grandes villes de commerce des autres pays, et y avaient des dépôts et des comptoirs. Ces comptoirs prirent le nom de Hanse, vraisemblablement du mot *hansa* qui signifie *impôt de la douane* (confondu plus tard avec le mot italien *ansaria*); or, un grand nombre de ces Hanses s'étant réunies entre elles dans les pays étrangers, formèrent la Hanse générale qu'on appela Hanse teutonique. De très-bonne heure nous trouvons dans Londres des Hanses allemandes; celles de Cologne, Hambourg, Lubeck, Brême et autres villes; et peut-être leur réunion fut-elle la principale cause de la ligue même. Mais le traité de commerce conclu entre Lubeck et Hambourg en 1241, qu'on regarde généralement comme la cause première, eut aussi une grande influence; ces deux villes étaient convenues entre elles d'équiper des vaisseaux et de placer des hommes armés, pour surveiller les routes entre la Trave et l'Elbe et toutes les eaux par lesquelles elles envoyaient leurs marchandises à la mer et les protéger contre tout brigandage. Bientôt d'autres villes se joignirent à l'alliance, et dès l'an 1300, elle comptait déjà soixante villes depuis le bas Rhin jusqu'en Prusse et en Livonie; plus tard elle en compta cent, et au milieu du quatorzième siècle, on trouve le nom de la Hanse répandu partout. La Hanse comptait en Allemagne, outre Lubeck et Hambourg, Brême, Stade, Kiel, Wismar, Rostock, Stralsund, Greifswalde, Stettin, Kolberg, Stargard, Salzwedel, Magdebourg, Brunswick, Hildesheim, Hanovre, Lunebourg, Osnabrück, Munster, Coesfeld, Dortmund, Soest, Wésel, Duisbourg, Cologne, et beaucoup d'autres, et hors de l'Allemagne, Thorn, Dantzig, Kœnigsberg, Riga, Révèl, Narva, Calmar, Whisby, Stockholm, etc. Elles accaparaient tout le commerce de la mer Baltique et la plus grande partie de celui de la mer du Nord, et avaient quatre entrepôts : à Nowgorod en Russie, à Bergen en Norwége, à Bruges en Flandre et à Londres. Le but de ces comptoirs était de donner le plus grand développement possible au commerce. Ils tiraient du Nord les bois pour la construction des vaisseaux, le chanvre, le lin, le goudron, les pelleteries, les poissons fumés et salés dont la consommation était extrême à cause de la rigueur des jeûnes dans la catholicité. Elles étaient pour ainsi dire seules à faire la pêche du hareng. Elles tiraient d'Angleterre l'étain, la laine et les toiles qu'on apportait toutes brutes et qu'elles faisaient peindre et préparer en Allemagne. Bruges était à cette époque une des villes de commerce les plus importantes et avait un entrepôt des marchandises d'Asie, d'Italie et de l'Europe septentrionale que les villes anséatiques faisaient passer de là dans le nord de l'Europe; des épices de toutes sortes, des soieries, des marchandises d'or et d'argent, des fruits du Sud, etc. Ce commerce avait la plus bienfaisante influence sur le débit des produits de l'Allemagne, les toiles, les draps, les métaux, les graines, les farines, la bière, le vin du Rhin et le pastel dont on fit un si grand usage avant l'emploi de l'indigo, et quantité d'autres qui trouvaient au moyen de la Hanse des débouchés dans les pays étrangers. Faut-il s'étonner maintenant que la ligue, avec de si belles sources de richesses, fût plus puissante et plus riche que les royaumes du Nord. Quand elle voulait réunir toutes ses forces, elle pouvait équiper des flottes entières et des armées, sans que pour cela un grand nombre de villes fussent obligées de se réunir, et son amitié était recherchée. Elle força Philippe IV, roi de France, d'empêcher tout commerce avec les Anglais sur les côtes de France, et réduisit l'Angleterre à acheter la paix pour la somme de 10,000 liv. sterling. En 1369, elle conquit Copenhague et Helsingor,

la clef du Sund; elle disposait presque par son influence de la couronne de Danemarck, tant elle tenait les royaumes du Nord surtout dans sa dépendance; Lubeck s'enorgueillissait d'être à la tête d'une pareille alliance. Elle se partageait en quatre classes : 1° la Hanse vénède dont Lubeck était particulièrement le chef-lieu; 2° la westphalienne avec Cologne à sa tête (Cologne rivalisait avec Lubeck pour la préséance; elle avait un grand commerce maritime et fonda dans Londres la célèbre maison allemande; mais son commerce tomba beaucoup quand Dortrecht reçut un droit de *douane*); 3° la Hanse saxonne, chef-lieu Brunswick, et 4° la prussienne et livonienne, avec Dantzig pour capitale.

Nombre de documents attestent la grandeur et la population de ces villes, justement dans ces temps où dominait avec fureur le droit du plus fort. Au quatorzième siècle, par exemple, Aix avait 19,826 hommes en état de porter les armes; Strasbourg, 20,000 hommes armés; Nuremberg, 52,000 bourgeois et tous les ans 4,000 naissances. Dans une révolte des bourgeois de Lubeck, le conseil arma tout seul 5,000 négociants et leurs serviteurs. En 1580, à son plus beau moment, elle avait 50 à 60,000 hommes armés et une population de 200,000 habitants. Outre ces grandes villes que nous venons de nommer et bien d'autres, l'Allemagne était couverte d'une foule d'autres villes de moyenne grandeur, qui toutes prospéraient par leurs richesses et leur grande population, et qui maintenant ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles furent; comme par exemple beaucoup de villes impériales de Souabe. Æneas Sylvius parle encore au quinzième siècle avec grande admiration des richesses des villes allemandes, bien que déjà leur éclat eût commencé à s'obscurcir. « Les rois d'Écosse, dit-il, envieraient la demeure d'un modeste bourgeois de Nuremberg. Y a-t-il chez vous une seule auberge où l'on ne boive pas dans l'argent? Quelle femme, je ne dis pas une femme de distinction, mais une simple bourgeoise, qui ne soit parée d'or? Que dirai-je de ces chaines qui pendent au cou des hommes, des brides des chevaux, qui sont de l'or le plus pur, et des éperons et des fourreaux, qui sont couverts de pierres précieuses. »

Outre le commerce, les mines que l'on découvrit successivement furent la source de l'abondance de ces métaux précieux en Allemagne. Dans l'année 1477, par exemple, le duc Albert de Saxe dîna dans la ville de Schnéeberg dans les montagnes du Harz, sur un bloc d'argent massif dont on tira ensuite quatre cent quintaux d'argent.

Les Paysans.

L'accroissement et la puissance des villes allemandes fut un des principaux motifs des paysans pour recouvrer leur liberté; car chez ces hommes de peine, qui ne devaient labourer leurs terres que pour un maître et sous l'oppression de la servitude, l'amour de la liberté et de l'indépendance se réveilla aussi à la vue de l'état florissant des villes libres, et ce désir une fois réveillé ne se reposa plus que le fardeau tout entier n'ait été secoué. Ce n'est pas cependant que cette tendance générale des paysans vers la liberté doive être attribuée à une seule cause; au contraire, des raisons de toute espèce ont concouru, soit plus tôt, soit plus tard, les unes d'une façon, les autres d'une autre, à donner l'indépendance et des propriétés foncières à des particuliers, à une famille ou à toute une commune; et les croisades ont eu pour cela les plus importantes influences.

D'après un bref du pape, tout serf qui prenait la croix pour se rendre à la terre sainte, devait être mis en liberté par son maître; et des milliers partirent et devinrent libres. D'autres fois le seigneur, en partant pour la croisade, animé d'un zèle religieux, donnait la liberté à ses serfs, ou bien il ne revenait pas; et s'il n'avait point d'héritier proche, pendant le désordre de la contestation héréditaire, beaucoup de ses serviteurs, fidèles jusque-là, se rendaient indépendants; et cette façon de s'affranchir était très-facile à suivre, quand ils appartenaient à un noble et qu'ils étaient proches d'une grande ville. Ils se mettaient sous sa protection et se retiraient dans ses murs ou restaient dans leur

héritage, seulement ils s'appelaient alors *pfahl-burger*, ou bourgeois du faubourg ; et si le seigneur voulait les forcer au service qu'ils lui devaient, il avait affaire à toute une ville puissante ou même à toute la ligue dont elle faisait partie.

On ne peut nier à la vérité qu'alors plus d'une ville dans son orgueil fut injuste à l'égard du noble, son voisin, en prenant sans aucun motif ses sujets sous sa protection ; mais c'est qu'elle n'avait pas oublié les injustices qu'elle avait éprouvées de la part de ce même noble ou de ses ancêtres ; or toute injustice en provoque une autre ; ou bien c'est qu'elle était en querelle avec lui, et qu'elle croyait légitime tout moyen de lui nuire. Quand donc les seigneurs se virent en danger de perdre ainsi leurs sujets les uns après les autres, s'ils avaient voulu les conserver par la force, ils préférèrent leur donner d'eux-mêmes la liberté en stipulant quelques services plus légers et des revenus fixes pour chaque année. Beaucoup d'entre eux eurent assez de bon sens pour voir à la clarté des lumières de l'époque qu'il était aussi honorable et en même temps plus lucratif pour eux d'avoir leurs champs cultivés par des travailleurs libres, qui, dans le sentiment qu'ils travailleraient pour eux et pour leurs descendants, s'empresseraient d'employer toutes les forces de leur esprit et du corps pour un ouvrage qu'ils ne faisaient avant que par force et comme esclaves. Ainsi s'embellit peu à peu la condition des paysans.

Arts et Sciences.

Sitôt que l'homme est arrivé à un certain degré de bien-être où il n'est plus absorbé par l'inquiétude pour les objets de première nécessité, alors il tourne toutes les forces de son âme vers le beau, vers ce qui peut donner un plus beau lustre à sa vie ; il se livre à ces connaissances qui exigent toute l'indépendance de l'esprit. Ainsi les villes avec leurs richesses toujours croissantes durent être bientôt le berceau des arts et des sciences, et les croisades n'y contribuèrent pas peu par l'élan et l'enthousiasme qu'elles excitèrent dans tous les esprits. Des idées nouvelles, immenses, extraordinaires, se répandirent par tout le monde, agrandirent le domaine de l'intelligence et la remplirent d'images qu'on eut besoin de rendre dignement par les arts. Quand nous n'aurions d'autre preuve de la magnificence du moyen âge que la vue des œuvres de l'art qu'il nous a laissés, nous aurions encore bien plus qu'il ne faut pour réfuter ceux qui le représentent comme un temps d'ignorance, de barbarie et de calamité. Un temps d'ignorance et de calamité aurait-il pu produire des œuvres tels que les flèches de Strasbourg, Vienne et Ulm ; tels que les cathédrales de Cologne, Magdebourg, Spire, Fribourg et tant d'autres églises en Allemagne et dans les Pays-Bas ? Car les arts ne prospèrent qu'au sein de la liberté et de l'abondance.

Nous avons pris nos exemples dans l'architecture, parce qu'en effet il n'est pas d'art qui caractérise comme celui-ci le génie allemand. Ce qu'on a appelé l'architecture gothique, et qu'on aurait dû appeler plutôt du nom général de la nation, architecture teutonique, est la plus audacieuse et la plus magnifique pensée produite par l'enthousiasme religieux dans une âme profondément naturelle, et exécutée avec la plus admirable perfection dans les plus petits détails. Il semble que le cœur s'agrandit, que la poitrine se dilate dans la contemplation de si extraordinaires constructions ; que l'homme se perd, s'oublie lui-même en présence de tant de grandeur ; que l'esprit, arraché aux petitesses de la terre, est emporté vers le ciel avec ces hardis édifices. Mais c'est là précisément le signe qui caractérise la grandeur dans les ouvrages de la nature, comme dans ceux des hommes. Puis, quand l'œil, après s'être remis de cette première et accablante impression, s'applique aux détails, il ne trouve pas une seule pierre dans tout cet immense ouvrage qui ait été placée dans sa forme brute. Mais chacune porte le travail de l'art qui la fait participer à l'embellissement du tout. On pourrait presque dire, comme dans l'œuvre de la création, où il n'est pas un brin d'herbe qui n'ait sa beauté et sa parure, de même qu'avec des

millions d'autres qui lui ressemblent, ce brin d'herbe concourt, avec les arbres, les rochers et les mers, à former le riche et magnifique tableau de la nature; ainsi ces œuvres de l'industrie allemande réunissaient l'exactitude dans les détails avec la sublimité de l'ensemble, dans une concordance et une perfection qu'aucun autre peuple n'a pu égaler jusqu'à présent.

C'est la gloire de notre peuple et de cette époque, d'avoir exécuté ces prodigieux ouvrages avec tant de patience et de courage, sans s'effrayer des dépenses; tandis que les générations qui ont suivi ont épuisé leurs forces de toute façon, sans qu'il en soit rien resté pour la terre.

Qu'il nous suffise de remarquer sans trop de détails que la flèche de Strasbourg a 594 pieds; c'est la plus haute qui soit en Europe. Ce fut l'évêque Werner qui fit jeter les fondements de l'église, l'an 1015, et elle ne fut achevée qu'en 1276. Plus tard l'architecte Erwin de Steinbach donna le plan de la flèche, qui ne fut commencée qu'en 1277 et achevée par l'architecte Jean Hulz de Cologne, l'an 1439; de sorte qu'on y travailla 424 ans. Quant à la cathédrale de Cologne, qui est peut-être encore plus grandiose dans son genre, ni l'église, ni la flèche ne sont terminées, quoiqu'on y ait travaillé 250 ans. (Elle fut commencée par l'archevêque Conrad de Hochstedt en 1248.) Il ne faut donc pas s'étonner de voir des milliers de gravures ciselées sur les pierres de l'édifice.

Pour comprendre une entreprise si gigantesque que celle de tous ces chefs-d'œuvre d'architecture exécutés sur un même plan, il faut que nous sachions que celui qui se trouvait à la tête des travaux n'était pas un entrepreneur comme ceux de nos jours, qui voient leurs ouvriers, tantôt bons, tantôt mauvais, changer à chaque instant. C'était le chef d'une association de maçons répandue par toute l'Europe, bien disciplinée, et dont les ouvriers étaient retenus par la religion et l'esprit de corps. Dès le temps des Romains, les associations de maçons étaient très-répandues; les restes se conservèrent surtout dans les couvents, où ils s'occupèrent particulièrement de la construction des églises et créèrent ce style sublime de l'architecture chrétienne. Des ouvriers non engagés par des vœux furent aussi admis dans l'association; et quand dans le onzième siècle l'énergie des monastères se perdit dans les délices apportés par les richesses, les ouvriers laïques prirent peu à peu le dessus et représentèrent la plus grande partie de la corporation; et c'est par eux que furent exécutés ces grands ouvrages. Ils eurent des signes mystérieux par lesquels la société des gens d'art se distinguait de celle des simples ouvriers. Chaque corporation avait ses patrons dont elle prenait le nom, et sitôt qu'il y avait un grand ouvrage à exécuter, les ouvriers se rassemblaient de tous les pays. Ainsi répandirent-ils dans presque tout le monde chrétien le bienfait de leur art. Ces importantes associations reçurent des empereurs et des rois leurs lettres d'affranchissement, et même le droit de se rendre eux-mêmes la justice entre eux. C'était le grand maître qui la rendait. Sur la place du chantier où se commençait un de ces ouvrages séculaires, ils élevaient ordinairement (*hutte*) une petite maison en bois, bien décorée en dedans. Là siégeait le chef des travaux sous un dais, le glaive de la justice à la main pour rendre ses jugements.

La maison de justice de Strasbourg, élevée pour bâtir la flèche, prit un degré d'importance tout particulier. Elle devint bientôt la plus distinguée de l'Allemagne; on consulta ses décisions et souvent même d'autres (*hutten*) maisons de justice lui demandèrent conseil ou même sa décision pour certaines difficultés (1). Mais la noble pensée qui avait porté à ces associations disparut avec le moyen âge. On ne vit plus de ces grandes entreprises d'architecture; les ouvriers se répandirent de tous côtés; l'état de guerre épuisa toutes les ressources des empires, qui ne purent plus entrepren-

(1) Depuis 1681 que Strasbourg est passé sous la domination française, les relations des autres *huttes* ou maisons de justice de l'Allemagne cessèrent peu à peu avec la principale maison qui était dans cette ville; et les contestations au sujet de la supériorité d'autres maisons de justice provoquèrent le décret impérial de l'an 1731, qui mit fin aux priviléges des artistes sur les simples ouvriers.

dre rien de grand pour les arts, comme l'histoire nous le fera voir plus tard.

La peinture fut aussi exercée avec un grand zèle pour la décoration des églises et des autres lieux saints, et elle a laissé dans nos anciennes villes d'Allemagne quantité de magnifiques ouvrages. Le pinceau allemand est grave, chaste et moral comme le peuple lui-même, et plein d'expression. Les figures qui représentent des saints apôtres, des évêques, des hommes ou des femmes pieuses, au moment de la prière et d'une sainte méditation expriment une sublimité de pensée et une profondeur de sentiment qu'on rechercherait vainement chez d'autres peuples; quoique ceux-ci souvent l'emportent par le poli, la plénitude des coloris et par la vérité de la représentation. Les Allemands prouvent encore dans leurs tableaux le soin qu'ils apportent à tous leurs ouvrages; les plus petits ornements de la muraille ou du mobilier ne leur paraissent point indignes de leur application pour être représentés avec fidélité et vérité. Cependant ce n'est qu'un peu plus tard que la peinture atteiguit son plus haut degré; les noms les plus célèbres de l'école allemande ou flamande, car c'est le même genre, appartiennent aux quinzième et seizième siècles, bien que nous ayons de magnifiques tableaux faits pour les églises sur des sujets religieux qui remontent plus haut et dont nous ne connaissons pas les auteurs. Ces peintres les plus célèbres sont: Jean Van Eyck, de Bruges, mort en 1441, qui passa pour l'inventeur de la peinture à l'huile; son compatriote Jean Hemling; Martin Schaun de Culenbach, de Franconie; Michel Wohlgemuth, de Nuremberg, et par-dessus tout Albert Durer, aussi de Nuremberg, né en 1471, mort en 1528, dont tous les ouvrages sont caractérisés par le génie et une haute pensée; enfin Lucas Kranach, né en 1470, mort en 1553.

Un troisième art du moyen âge qui florissait principalement sous la maison de Souabe, est la poésie. Elle tira aussi elle sa force de vie de l'enthousiasme qu'inspiraient les croisades, et fut très en honneur parmi les grands et parmi le peuple. Les chantres célèbres qui savaient exalter les cœurs en célébrant dans leurs vers les grandes actions des anciens héros; ceux qui pouvaient les émouvoir par les doux sentiments de leurs plaintes aussi bien que ceux qui savaient les égayer par l'esprit de leurs plaisanteries, étaient applaudis dans toutes les fêtes, et étaient comblés de présents à la cour de l'Empereur, par les princes et les comtes, et dans les villes qu'ils parcouraient; de temps en temps il y avait des concours à l'exemple des chevaliers qui combattaient pour le prix des armes, et les chansons les plus enthousiastes retentissaient devant une assemblée composée de juges choisis et connaisseurs. Parmi les plus célèbres poëtes et chansonniers de ce temps sont Henri de Veldeck, vers l'an 1170, Wolfram de Eschenbach, Hartmam d'Aue, Henri de Ofterdingen, Klingsor le Hongrois, Gottfried de Strasbourg, Walther de Vogelweide et Conrad de Wurzbourg; l'Empereur, les princes, les nobles, les chevaliers se livraient aussi eux-mêmes à la poésie. Tous les Hohenstaufen depuis Frédéric I[er] nous ont laissé des poésies; plus tard le margrave Otton, le duc Henri de Breslan, Henri l'Illustre de Meissen, le duc Jean de Brabant, le comte Rodolphe de Nuenbourg, Kraft de Toggenbourg, et beaucoup d'autres se sont également appliqués à cet art. Une des plus grandes et des plus belles poésies allemandes, est la chanson des *nibellungen*, qui bien que mise au jour à une autre époque, fut alors réunie en un tout et prit une autre forme; poésie aussi noble et sublime qu'aimable et touchante; de sorte qu'on peut réellement la comparer aux chants d'Homère. Le grand *Heldenbuch*, livre des héros, qui ne date aussi que de la maison de Souabe, contient les plus magnifiques poésies; et vers l'an 1300, un conseiller de Zurich, Rudger de Manesse, recueillit les poésies de cent quarante *minnesænger*.

Cette époque fut peut-être inférieure pour les sciences à celles qui l'ont suivie; parce que les sciences sont le fruit d'une sérieuse méditation et d'une longue expérience, et que chaque âge peut bâtir sur les travaux qu'il a déjà trouvés; tandis que l'art est plutôt le produit de la nature, l'œuvre d'un heureux enthousiasme, et moins le résultat de l'enseignement que celui d'une impression réveillée dans une époque d'excitation. Cependant les sciences

ne furent point méprisées et furent au contraire fortement encouragées par les empereurs Hohenstaufen. Quand l'évêque Otton de Freisingen livra sa chronique à l'empereur Frédéric Ier, ce prince lui répondit : « C'est avec le plus grand plaisir que je reçois cette chronique où tu as mis en ordre et au grand jour ce qui était obscur et caché; si les fatigues de la guerre me laissent quelque loisir, sa lecture me récréera en même temps qu'elle me donnera une excellente règle de conduite en mettant sous mes yeux les grandes actions des empereurs. » Nous avons déjà vu dans la vie de Frédéric II combien il favorisait les sciences; et bien que tous ses soins fussent particulièrement consacrés à ses États d'Italie et à leurs universités, il s'en fit cependant ressentir un contre-coup en Allemagne, où nous voyons clairement tout en mouvement dans les sciences comme dans les arts. Aucune époque du moyen âge ne peut entrer en comparaison avec celle des Hohenstaufen, et l'on ne peut douter que le génie de Frédéric II n'ait eu aussi chez nous d'heureux résultats.

Le Clergé et les Couvents.

La science fut conservée dans le moyen âge particulièrement par le clergé; et d'ailleurs son état d'indépendance et à l'abri du besoin semblait l'y destiner. On est habitué à regarder les couvents comme un foyer de paresse et d'ignorance, d'hypocrisie et de licence, enfin comme le repaire de tous les crimes; c'est une injustice, c'est confondre la chose même avec l'abus, c'est déverser du mépris et des injures sur l'origine et le but d'une institution, parce qu'après de grands changements survenus dans le monde elle n'est plus à sa place. Mais au temps où la force brutale dominait sur le monde et sur chaque individu, les couvents furent un asile pour des milliers d'hommes qui y trouvaient non-seulement la tranquillité après laquelle ils soupiraient, mais aussi le loisir de se livrer à ces occupations calmes et contemplatives de l'esprit qui produisent peu à peu la science. Sans les couvents, nous n'aurions presque rien de tous ces trésors de l'ancienne littérature qu'ils nous ont conservés, et même notre histoire ne remonterait qu'à quelques années plus haut que nous. Avant l'invention de l'imprimerie, il était si difficile de multiplier les exemplaires d'un ouvrage, que sans cette patience admirable de tant de moines qui consacraient leur vie dans les couvents à peindre et travailler avec le plus grand zèle des ouvrages entiers, nous aurions presque tout perdu ce qui a été écrit sur nos premiers temps et sur le moyen âge; d'ailleurs presque tous les historiens de ce temps faisaient partie du clergé. Leurs ouvrages sont désignés dans ce livre au commencement de l'époque, et si nous les lisons, nous admirerons autant que nous estimerons le clergé du moyen âge.

Il faut cependant avouer que l'esprit belliqueux de cette époque ne fut pas sans influence sur les mœurs d'un grand nombre de ses membres. L'archevêque de Mayence, Christian, qui fut toujours à la tête des armées de Frédéric Ier dans ses nombreuses expéditions d'Italie, et qui entre autres conduisit le siége d'Ancône, défendue avec tant d'opiniâtreté, en 1174, était un aussi vaillant guerrier qu'habile homme d'État. Il connaissait six langues, l'allemand, le latin, le français, le flamand, le grec et le lombard. Quand il était à l'autel comme prêtre, il représentait avec toute la dignité du pontife: mais quand il était sur son cheval, il y était aussi ferme que le premier écuyer; sous la soutane violette, il portait un harnais de fer; sur la tête, un casque doré et une massue triangulaire à la main. On raconte que, dans les différentes batailles auxquelles il assista, il tua neuf ennemis de sa propre main.

Les couvents, sur lesquels nous avons déjà présenté une considération importante, méritent cependant un regard plus attentif. Ils durent leur commencement à cet esprit pieux qui, prisant les biens du ciel infiniment au-dessus de ceux de la terre, s'efforce, par le renoncement à soi-même, par la pénitence et la mortification des sens, de se rendre digne le plus possible du bonheur d'une vie pure. Ceux qui sentirent en eux ces sentiments cherchèrent d'a-

bord à fuir le tumulte du monde, en se retirant dans des lieux déserts; et ce n'est que quand ils s'y trouvèrent réunis en grand nombre qu'ils convinrent de s'établir en communauté et de continuer ensemble les mêmes mortifications.

C'est ainsi que saint Antoine et saint Pacôme fondèrent les premiers couvents dans les déserts de la haute Égypte, au milieu du quatrième siècle. Peu à peu on suivit leurs exemples dans d'autres contrées, et saint Athanase fonda en Europe le premier couvent avec des moines qu'il avait amenés d'Égypte à Rome.

Au milieu du sixième siècle (515), saint Benoit, en fondant le couvent du mont Cassin, lui donna une nouvelle règle qui, ayant été ensuite adoptée partout, changea les institutions de tous les couvents; de sorte que sa maison, bâtie d'ailleurs sur le sommet d'une montagne, dans le plus beau pays du monde, peut être regardée comme le modèle de toutes les autres. Elle a subsisté 300 ans, et plus de trente papes, une foule de cardinaux, d'évêques et d'ecclésiastiques du premier rang sont sortis de l'ordre des bénédictins. Partout on vit s'élever des couvents, tant parce que des moines laborieux s'établissaient dans des lieux incultes, les défrichaient et se créaient ainsi un droit sur le fonds, que parce que les rois, les princes, le haut clergé, les familles nobles faisaient bâtir des couvents pour se rendre agréables à Dieu, et gratifiaient les moines de la maison et des terres. Des couvents s'élevèrent même dans les villes, ou bien des villages et des villes même se formèrent autour d'eux. L'enthousiasme qu'excitait la vie monastique et les donations que recevait chacun de ces monastères sont inimaginables : le seul couvent d'Ebersberg, en Autriche, reçut jusqu'à deux cent vingt-huit donations. On croyait ne pouvoir faire un meilleur emploi des biens de la terre que d'en gratifier un couvent; et les moines avaient bien soin de maintenir cette croyance. De sages économies et des achats avantageux augmentèrent encore ces biens, particulièrement à l'occasion des croisades. Les nobles qui n'avaient pas à leur disposition les fonds nécessaires pour cette expédition lointaine, vendaient leurs biens ou les engageaient; et quand ils ne revenaient pas, ou quand ils ne pouvaient acquitter la dette, le bien restait entre les mains du couvent. Plus tard, sous le règne de la violence, beaucoup d'hommes libres se donnèrent aux couvents corps et biens, pour jouir de leur protection. Enfin, ces couvents ne purent souffrir que les frères qui mouraient dans la maison aliénassent une partie de leur héritage en faveur de leurs frères ou parents, et ils en obtinrent du pape, au treizième siècle, une défense formelle; en sorte que la succession tout entière dut depuis lors rester au couvent : et même ils concédèrent le titre de moine ou de nonne à des personnes riches dont ils voulaient avoir l'héritage, leur permettant du reste de vivre hors du couvent comme avant. En réfléchissant à tous ces moyens, il est facile de comprendre comment les couvents ont pu obtenir de si grandes possessions. L'exemple était attrayant; aussi leur nombre augmenta d'une manière incroyable. Saint Bernard de Clairvaux, qui vivait du temps des deux grandes croisades, fonda lui seul cent soixante couvents; certaines villes en avaient jusqu'à cent.

Le nombre des postulants pour être admis était extraordinaire; chez les uns c'était la vraie impulsion de leur âme, chez d'autres c'était pour y trouver les premiers besoins de la vie, d'autres enfin y étaient engagés ou même contraints par leurs parents. Il est vrai que, pour remédier à cet abus, les lois de l'Église défendirent expressément d'admettre à faire des vœux celui qui aurait été forcé par la violence ou par la prison; plus tard on exigea un an d'épreuve avant de donner l'habit, et enfin, quatorze ans d'âge pour les garçons et douze ans pour les filles, avant qu'ils pussent faire des vœux. Mais c'était encore trop tôt, et certainement des milliers durent faire des vœux sans savoir ce qu'ils faisaient. Plusieurs ordres exigèrent un âge plus avancé.

Les occupations des frères dans les couvents devaient être, d'après la règle de saint Benoit : les travaux des champs, les sciences, l'instruction de la jeunesse, la copie des livres, le soin des malades, les exercices de la prière et du service de Dieu. Le genre de vie était très-dur, le vêtement très-simple et la nourriture

réduite au pur nécessaire; souvent des jeûnes. Plus tard, d'autres ordres qui, prenant cette même règle pour base, voulurent encore en augmenter la sévérité, imposèrent à leurs religieux les plus dures mortifications, les veilles, les jeûnes et la discipline. Un des plus sévères fut celui des chartreux, fondé en 1084 par un Allemand, saint Bruno, avant chanoine de Reims, dans une vallée au milieu d'arides rochers, près de Grenoble. Leur habillement n'était pas seulement un tissu rude et de crin, sur la peau nue, comme dans la plupart des autres ordres; mais la règle ordonnait expressément que ce fût piquant. De plus, ils marchaient toujours la tête et les pieds nus, sans bas ni chaussures.

Ils jeûnaient trois fois la semaine, et pendant le carême ils ne prenaient que du pain et de l'eau; les corps gras, le beurre, l'huile, etc., étaient tout à fait prohibés. Les offices religieux n'étaient interrompus ni le jour ni la nuit; l'isolement et le silence augmentaient encore la dureté de la vie. Qui pourrait croire que, malgré toute la sévérité de cette règle, à peine deux siècles après, il comptât deux cent onze couvents. Ces faits peuvent bien prouver que dans ce temps l'esprit monastique, loin d'être en opposition avec les mœurs, était au contraire une nécessité; mais les abus qui vinrent plus tard par concupiscence et par le changement d'idée dans les populations, ne doivent pas changer le jugement de l'histoire sur l'origine de ces institutions.

Le premier personnage d'un couvent, celui à qui on devait une aveugle obéissance, était l'abbé; au-dessous de lui était le prieur, puis le doyen, l'hôtelier, l'économe, le chantre, etc. Dans un couvent de nonnes, il y avait les mêmes dignités au dessous de l'abbesse. Cependant tout couvent de femmes avait un prieur pour le service de Dieu, la prédication et la confession, etc., et toutes les fonctions que ne peut remplir une femme. Il y avait encore dans les couvents les frères lais, qui n'ayant pas fait des vœux parfaits de moine, s'occupaient des affaires extérieures, afin que ceux qui étaient au dedans du cloître n'eussent aucune raison d'en sortir.

Dans le principe, les couvents étaient, d'après les canons ecclésiastiques, sous la juridiction de l'évêque ou de l'archevêque du diocèse. L'abbé était sacré par eux; ils donnaient leur autorisation à la fondation d'un couvent, aux donations et aux ventes et achats de terres, etc. Mais l'ambition et le désir de l'indépendance se glissèrent peu à peu même dans les cloîtres; ils voulurent bientôt ne dépendre que du pape, et les papes ne virent pas avec déplaisir que leur action immédiate allait de cette manière prendre un grand accroissement. C'était entièrement le même mouvement que pour l'autorité temporelle: car en Allemagne et en Italie, les villes cherchaient à secouer le joug des princes et à se placer sous l'action immédiate de l'Empereur. Les couvents tombèrent aussi peu à peu en opposition avec les curés et les desservants des paroisses. Au commencement, ils ne s'occupaient aucunement des fonctions du prêtre à l'égard des fidèles. Bientôt un grand nombre d'entre eux vinrent s'adresser aux couvents, pour se confesser ou se faire baptiser, etc. Les curés s'en plaignirent et plusieurs papes défendirent même ces empiétements dans les paroisses. Mais, avec le laps des temps, des évêques et des papes plus faciles leur laissèrent prendre plus de liberté; de sorte que plus tard ils exercèrent les fonctions du curé dans un grand rayon autour de leur maison.

Ce qui hâta encore le développement de leur puissance, ce fut la réunion des monastères, qui, avant le dixième siècle n'étaient, que des établissements isolés en congrégations appartenant à différents ordres principaux : tels que celui de Cluny, en Bourgogne, qui fut fondé l'an 910 par saint Odon; celui des Camaldules, par saint Romuald, en 1018; celui des Chartreux, en 1086, celui des Citeaux, 1098; celui des Prémontrés, 1122, etc. Ils avaient tous une maison-mère qui était un centre commun et avait la direction générale. Chaque couvent envoyait ses représentants aux assemblées qui se tenaient dans cette maison pour délibérer et statuer sur les affaires de la communauté. L'abbé de la maison principale était chargé de l'exécution des règlements, de visiter tous les couvents, d'y mettre l'ordre, et il remplissait ainsi tous les droits épiscopaux.

Ces congrégations étaient réellement de très-puissantes associations et donnaient à l'état religieux une nouvelle vigueur et un nouvel éclat. Au commencement du douzième siècle, par conséquent deux cents ans après sa fondation, l'abbaye de Cluny comptait plus de deux mille autres couvents qui en dépendaient. Son abbé avait tous les droits d'un évêque; il n'établissait dans tous les autres couvents que des prieurs qu'il prenait parmi les moines de la maison-mère; lui-même était élu par eux. Ils étaient au nombre de quatre cent soixante à Cluny; et telle était l'immensité de l'établissement, que pas un de ces moines ne fut obligé de quitter sa chambre et qu'aucune des salles employées pour les exercices ordinaires ne changea d'usage, quand ce magnifique couvent reçut, en l'année 1245, le pape Innocent IV avec grand nombre de cardinaux et d'évêques, le roi de France, sa mère, sa sœur et son frère, l'empereur de Constantinople et les enfants des rois de Castille et d'Aragon, et chacun de ces princes avec toute sa cour. L'ordre des Prémontrés, fondé par saint Norbert de Xante à Prémontré auprès de Laon, comptait, quatre-vingts ans après sa fondation, vingt-quatre provinciaux, mille abbés, trois cents prieurs et cinq cents couvents de femmes. (Norbert étant devenu archevêque de Magdebourg, avait introduit sa règle à Magdebourg, Havelberg, Brandenbourg, etc., et avait ainsi répandu son ordre jusqu'en Bohême et en Silésie.)

En opposition de ces ordres si riches, qui portaient dans leurs richesses mêmes le germe du relâchement et de la dégénération, furent fondés, au commencement du treizième siècle, les ordres des frères quêteurs, dont la première loi était de ne pouvoir acquérir aucune propriété foncière hors de leur convent et de ne vivre que d'aumônes. Ainsi, ils ne pouvaient jamais être troublés par la poursuite des biens temporels dans la pratique du renoncement à soi-même, de l'humilité et de la mortification; trois vertus essentielles à ces nouveaux ordres. François d'Assise, en Italie, fonda l'ordre des Franciscains en 1210, et Dominique Gutzmann, Espagnol de naissance, celui des Dominicains, 1225; c'est ce Gutzmann qui fut ensuite chargé par le pape de l'inquisition. En 1238, les carmélites, dont la maison principale avait été originairement en Orient sur le mont Carmel, passèrent en Europe; et, vers ce même temps, sous le pontificat de Grégoire IX, ils prirent la règle de saint Augustin et fondèrent l'ordre des Augustins. Tous ces ordres se répandirent à la fois avec la plus grande rapidité; mais dès le siècle suivant ils commencèrent à déchoir. Ainsi le corps du clergé se trouvait partagé en deux grandes branches, le clergé des couvents et le clergé séculier. A la vérité ces deux branches se réunissaient toutes les deux dans leur chef suprême, le pape, qui était comme la tête du corps entier. Cependant cette division n'était pas avantageuse pour l'Église. Des rivalités, des jalousies, des contestations en naquirent. La surveillance des évêques aurait pu maintenir les couvents dans une plus grande discipline. Saint Bernard de Clairvaux (monastère dépendant de l'ordre de Cîteaux, seul ordre qui reconnût la juridiction de l'évêque) écrivait sur ce sujet : « Le pape peut à la vérité, en vertu de sa toute-puissance, soustraire un évêque à la juridiction de son archevêque et un abbé à celle de l'évêque; mais c'est toujours un malheur, parce que le seul résultat c'est que la juridiction des évêques est un peu plus restreinte, tandis qu'il n'y a plus de frein pour les couvents. Ils n'ont plus de surveillance, plus de peur qui les retienne; et, de cette façon, le bel édifice de la hiérarchie est miné par le fondement. Sous des extérieurs d'humilité se montre l'orgueil des abbés; ils dépouillent les églises pour acheter leur indépendance de l'évêque, et ils se libèrent ainsi pour échapper à l'obéissance qui devrait être leur plus bel ornement. Ce désir de s'approcher du pape le plus possible rompt tous les liens de la hiérarchie. »

Le cours des siècles nous fait voir comment ces institutions, quoique enfantées par les nécessités de l'époque, qui, si elles avaient été tenues dans de justes bornes, auraient pu continuer de remplir leur but primitif, celui de satisfaire aux besoins du présent, dégénérèrent dès que leurs efforts se portèrent vers les biens temporels, et que leur nombre fut tellement exagéré qu'il devint dix fois et cent fois

trop grand. Comment, en effet, aurait-on eu sous la main tant d'âmes enthousiasmées et dégoûtées du monde pour désirer la vie du cloître et soupirer après elle. Des milliers s'y trouvaient enchaînés pour toujours contre leur volonté ou du moins sans leur volonté, ou bien encore mus par des motifs indignes. Ces moines, qui formaient la majorité, étaient un germe de perdition pour tout le convent. De là, ces cris multipliés de plus en plus forts contre les moines dégénérés, contre leur vie passée dans la volupté, dans la licence et tous les crimes. La vénération qui entourait avant cet état de piété et de méditation, disparut de plus en plus. Les bourgeois des villes, qui auparavant s'empressaient d'offrir leurs cadeaux pour bâtir et bénéficier des couvents dans l'intérieur de leurs murailles, devinrent leurs ennemis, quand ils les virent empiéter de tous côtés et s'arroger entre autres droits la franchise de tout impôt d'entrée, non-seulement pour eux, mais aussi pour leurs ouvriers et leurs mercenaires. Entre les princes et la noblesse d'un côté, et les moines de l'autre, il y avait aussi rivalité, guerre et représailles injustes. Les couvents étaient obligés, pour être à l'abri hors de leurs murs et pour exercer leurs droits d'établissement libre qui ne dépendait que de l'Empire, d'agréer un protecteur pris le plus souvent parmi les plus puissants des nobles du canton et de lui payer pour cela un impôt considérable. Mais il s'élevait souvent des querelles entre le couvent et le protecteur lui-même, et plus d'une fois le couvent fut durement opprimé par celui qui devait prendre sa défense. Souvent même la querelle était dans l'intérieur du cloître; c'étaient les moines qui se révoltaient contre leurs supérieurs, ou les frères lais contre les frères cloîtrés, et alors le sang et le meurtre souillaient ces murs consacrés à la paix. Tel est le sort de toute institution humaine, dès qu'elle sort des limites qui lui sont assignées par sa destination.

Cependant nous devons ajouter comme observation, que cette dégénération si hideuse de l'état monacal appartient bien moins au temps des Hohenstaufen qu'aux siècles suivants, dans lesquels on voit clairement toutes les institutions du moyen âge courir à leur ruine.

Le droit du plus fort, administration de la justice, tribunaux secrets.

Après tout ce que nous avons dit sur le moyen âge, il nous reste encore à parler de ce dont on lui fait le plus de reproches, de l'abus de la force pour faire valoir des droits ou même pour nuire sans aucune espèce de droits. On appelle ce temps celui du droit du plus fort (*faustrecht*, droit du poing); parce que tout se décidait par la violence et que la force tenait lieu de droit. Chaque prince avait sa place forte, chaque chevalier son château fort, souvent placé sur un rocher inabordable, chaque ville avait ses remparts; et de ce lieu de sûreté, chacun bravait son adversaire avec audace, même contre toute justice, jusqu'à ce qu'il eût été forcé de se rendre ou ruiné de fond en comble. La voix du juge n'était point écoutée, pas même celle de l'Empereur; de sorte qu'il arrivait souvent que pendant que l'Empire était dans une profonde paix avec ses voisins, il était déchiré au dedans par des dissensions violentes, soit entre grands seigneurs, soit entre simples chevaliers, sur tous les points de son territoire; et que, même dans les temps réputés les plus ordinaires, des milliers d'Allemands périssaient victimes de la guerre. Un pareil état nous paraît horrible, et nous ne comprenons pas comment la sécurité et la gaieté pouvaient encore trouver place dans quelques âmes. Puisque, disons-nous, la force brute régnait seule partout, les hommes tranquilles, les hommes pacifiques devaient vivre continuellement dans des inquiétudes et des transes de la mort. Cependant un jugement si sévère ne serait point celui d'un homme qui aurait étudié le génie de l'époque, et une observation plus approfondie adoucirait beaucoup les couleurs si hideuses de ce tableau.

Le noble vivait sous les armes et se tenait toujours prêt à repousser la force par la force; en sorte que, s'il était attaqué, il ne sortait pas pour cela de son état naturel; souvent même c'était pour lui une bonne occasion qui le faisait sortir de l'engourdissement. C'était une épreuve qu'il devait soutenir pour sa gloire; et, de même que pour l'honneur, souvent dans

les tournois il rompait une lance avec ses meilleurs amis, de même, dans les querelles les plus sérieuses, au beau temps de la chevalerie, toujours l'honneur était l'étoile qui le conduisait. Ce n'était point avec la même animosité et la haine qui depuis ont excité les ennemis qu'ils marchaient l'un contre l'autre; ce n'était souvent qu'un jeu d'armes plus sérieux dans lequel les adversaires mesuraient leurs forces à la vie, à la mort. C'était un jugement de Dieu, une manière publique et énergique de vider une querelle que la raison ne pouvait plus faire cesser, et cette décision semblait la voix du bon droit.

Nous avons déjà vu plus haut que les villes étaient redevables aux guerres continuelles des princes et des nobles de cette excitation qui avait produit le développement de leurs forces et avait réuni en elles l'activité industrielle à une vertu mâle et au sentiment de l'honneur civique; car, en effet, les hauts sentiments de l'âme naissent du déploiement de toute son énergie. Dans sa ville, le bourgeois vivait en sécurité, plein de confiance dans le courage de ses compatriotes; quand il était en voyage, il avait ses armes pour se défendre, et autant que possible il se faisait accompagner d'une suite nombreuse.

Le paysan devait souffrir certainement le plus de ces guerres, et sa condition devait être la plus déplorable pendant cette époque. La lutte devait avoir lieu le plus souvent sur son propre domaine et détruire ses moissons; tandis que lui-même était sans armes et n'avait pas même le droit d'en porter; indigne qu'il était de cet honneur, à moins qu'il ne fût un homme libre. Mais aussi il trouvait une protection dans le point d'honneur de la chevalerie qui ne permettait point d'offenser des hommes sans armes, et une grande compensation dans l'exemption qu'il avait pour ses enfants, qui n'étaient tenus à aucun service militaire. D'ailleurs les maux de la guerre étaient circonscrits dans un bien plus petit cercle et laissaient bien moins de traces que de nos jours; car qu'étaient toutes ces petites misères en comparaison des maux inexprimables qui accompagnent aujourd'hui une grande guerre?

Nous tomberions encore dans une grande erreur, si nous voulions croire que dans le temps du droit du poignet il n'y avait aucun autre droit, aucune justice, aucun tribunal, et que tout était conduit par le caprice; puisque au contraire le droit de la force s'appliquait plutôt à l'exécution de la condamnation, conformément à l'esprit du siècle. Mais, pour mieux comprendre, il nous faut remonter au premier mode judiciaire admis chez les Allemands et en suivre tout le développement dans le moyen âge.

Le mode judiciaire allemand, comme tout autre qui a pour but de procurer aux citoyens l'ordre et le bien-être, reposait sur le principe que la paix doit régner parmi tous les membres de la communauté. Ainsi, contre quiconque a rompu la paix par le meurtre, l'incendie, le pillage, etc. (disait la nature aux Allemands qui voulaient la justice et une prompte justice), il n'y a point de plainte à porter devant un tribunal; mais celui qui a souffert peut user de représailles jusqu'à ce que l'adversaire l'ait satisfait par son argent ou par toute autre réconciliation. Ainsi c'est l'ancien droit de l'homme libre qui sert de fondement au droit de représaille (*fehderecht*, droit de guerre). Celui qui avait rompu la paix pouvait être ensuite attaqué lui-même au moment même, c'est-à-dire le même jour; et, plus tard, lorsque le code fut mieux réglé, il fallait faire annoncer la punition au moins trois jours à l'avance. Mais si l'agresseur offrait réparation d'honneur et de droits, c'est-à-dire une juste restitution, alors il n'y avait plus lieu à poursuivre la justice par les armes.

Du temps des anciens Germains, alors que toute justice reposait immédiatement sur l'ensemble des hommes libres, il n'y avait aucune autre justice que celle du peuple, exercée par le comte ou *graf* avec les communes de son district, par le *centgrave* et par le *dekan* à la tête des communes de leur juridiction. Régulièrement, chaque juge tenait ses séances publiques à certaines époques de l'année (c'était le plus souvent le mardi, et à cause de cela ce jour est appelé en allemand *dienstag*, jour de justice). Tout accusé était obligé de comparaître; les plaintes étaient portées et le juge consultait la commune; ce qu'elle faisait déclarer par un

crieur nommé par le juge, était un jugement reconnu par tout le monde. La commune fondait une jurisprudence qui devenait loi pour les autres cas semblables, et tout homme libre prenait part à cette législation. Charlemagne introduisit des échevins (*schoffe*), dont la fonction était d'assister à toutes les séances de la justice pour rappeler les anciens usages. Si le condamné refusait d'obéir au jugement, le juge devait se mettre à la tête de toute la commune pour le faire exécuter. Ainsi tout cet état judiciaire reposait d'abord sur l'égalité entre les individus et sur le lien de la commune. Charlemagne sut maintenir l'ordre par sa main puissante et empêcher que chacun se fît justice à lui-même. Sous son règne, on ne vit aucune guerre particulière; mais bientôt après lui et Louis le Débonnaire, ses enfants donnèrent en grand l'exemple de la violence; puis sous les autres Carlovingiens, le comte perdit toute son autorité, comme homme de justice, et avec elle disparut aussi de plus en plus celle de la commune. C'est qu'en effet, d'un côté le clergé, les couvents, la haute noblesse, avec les gens de leur dépendance, commencèrent à se faire donner des priviléges qui les arrachaient à la juridiction ordinaire des communes et en même temps les exemptaient du devoir de poursuivre celui qui désobéissait à ce jugement; tandis que, d'un autre côté, l'égalité nécessaire pour cette justice des communes était rompue par la prépondérance que prirent les princes, les comtes et les seigneurs. Alors une puissance supérieure, celle du duc, devint nécessaire pour rétablir la force des jugements. Dès que les premiers empereurs de la maison de Saxe, Henri et Otton, eurent établi des ducs et leur eurent donné leur véritable position, la justice fut aussi plus forte et mieux faite; parce qu'ils pouvaient, au moyen de leurs levées sur toute l'étendue de leur duché et parmi leur propre dépendance, faire respecter autant qu'il était convenable leurs arrêtés.

Il est vrai que les premiers empereurs saliques s'efforcèrent bientôt de renverser la puissance ducale, afin d'étendre l'influence immédiate de l'Empereur ; mais l'ordre et la justice trouvèrent un grand appui dans l'autorité puissante dont fut revêtue cette maison. Cependant le long et malheureux règne de Henri IV, qui fut continuellement en guerre avec les Saxons, avec ses rivaux à l'Empire, et enfin avec ses propres enfants, abandonna encore une fois la justice en proie à la violence.

Ce n'est pas que la plupart des empereurs Hohenstaufen n'aient eu par eux-mêmes assez de puissance et de considération pour rétablir l'ordre; mais toute leur énergie étant tournée vers l'Italie, l'Allemagne put se livrer à toute son inclination qui portait les particuliers à se faire justice eux-mêmes; d'autant plus que la puissance des ducs avait été complétement détruite par la puissance jalouse des empereurs et nommément de Frédéric Ier. Les empereurs cherchèrent donc à se placer plus immédiatement à la tête de la justice, à faire valoir leur autorité par leurs princes et leurs comtes. Frédéric Ier établit la paix du pays (*landfriede*), à la fin de l'année 1187, et Frédéric II la rétablit en 1235. Mais déjà il y avait un trop grand désordre dans les prétentions et dans les possessions des princes et des seigneurs, qui, par conséquent étaient continuellement en guerre pour vider leurs différends; ces guerres prirent même une forme plus régulière par l'ordonnance de Frédéric Ier qui exigea que la déclaration précédât de trois jours la prise d'armes; car ainsi chaque cavalier put trouver moyen de se mettre également à l'abri de la juridiction de son supérieur. Après cette loi, la désobéissance à la justice et les guerres particulières, qui auparavant, grâce à la vigueur de nos institutions, n'arrivaient que par exception, devinrent un état régulier. L'esprit de désordre profita du moment de l'interrègne pour imposer partout sa domination. D'ailleurs cet esprit chevaleresque, encore plein d'honneur et de vertu sous les Hohenstaufen, disparaissait de plus en plus pour faire place à une violence brute et toujours plus oppressive.

La plupart des empereurs dont nous verrons l'histoire dans la deuxième partie se sont efforcés de dominer ce mal. Rodolphe de Habsbourg fit reconnaître la trêve du Seigneur dans plusieurs diètes et s'efforça d'en faire garantir le respect par une association de différents pays limitrophes, par exemple : la Westphalie, la

basse Saxe, la Thuringe, la Hesse, la Bavière et la Souabe. C'était en effet un nouveau moyen de rendre à la justice sa force; puisque l'autorité des comtes, des ducs et même celle des empereurs avait successivement perdu sa puissance. Mais dans un pays partagé en tant de petits souverains, ces alliances prêtaient beaucoup à l'esprit de parti et par conséquent aux injustices. Les hommes puissants et les chevaliers, surtout dans le sud de l'Allemagne, en profitèrent pour faire la guerre aux villes qui étaient devenues puissantes et s'étaient aussi liguées entre elles. Plus tard survinrent des dissensions au sujet d'élections à l'Empire et d'héritages dans plusieurs provinces, la Marche, le Lunebourg, la Hesse, le Tyrol, etc..., pendant lesquelles, la noblesse se rendit importante et put s'arroger le droit de justice. En vain l'empereur Winceslas et ses successeurs voulurent-ils réunir toutes ces différentes associations qui garantissaient la paix du pays en une seule alliance qui aurait été une (*reichsfriede*) paix de l'Empire, et reprendre ainsi l'autorité suprême, ce ne fut qu'à la fin du quinzième siècle quand la noblesse fut obligée de céder à la puissance des seigneurs (*landesherren*), et surtout quand la force de la chevalerie se trouva écrasée par les progrès d'une nouvelle époque; ce ne fut qu'alors seulement que l'empereur Maximilien put obtenir une (*reichsfriede*) paix de l'Empire, et ensuite établir la justice sur des bases solides et durables.

Principaux caractères des formes judiciaires et des lois du moyen âge. — Primitivement ce n'était que dans les comtés que se trouvait une juridiction supérieure, qui, au nom du roi, ou sous la bannière royale, pouvait statuer sur les propriétés, sur les corps et la vie. Dans les cent graviats (qu'on appelait dans la basse Saxe et la Westphalie *gogerichtes*, il n'y avait que la petite juridiction. Les nobles (*semperfreies*) n'y étaient pas soumis, car pendant tout le moyen âge on voit régner le principe: que tout homme dans quelque rang qu'il soit placé, ne peut être jugé que par des égaux; de sorte que celui de rendre la justice commune aux premiers comme aux derniers citoyens resta en Allemagne la base de toute administration judiciaire. L'Empereur ne pouvait rendre aucun jugement qui ne fût approuvé par les princes et les seigneurs; et parmi les paysans, parmi les citadins, parmi les gens de la vassalité, de la dépendance, un jugement ne pouvait jamais être rendu arbitrairement par aucun seigneur et par aucune autorité; il fallait l'approbation des communes. Ainsi la justice était la propriété vivante du peuple; et le code sortait de lui, formé par l'usage et la coutume. On redoutait même les lois écrites, parce qu'alors la justice serait tombée entre les mains des jurisconsultes. Le clergé seul était régi par des lois écrites et presque en tout par le droit romain. Dans les endroits où il se trouvait quelque chose d'écrit, des priviléges, des principes de jurisprudence, des droits pour une ville, pour un pays, c'était si peu de chose, que bien loin d'y trouver des lois qui fussent, comme on pourrait le croire, des sources de droit, elles étaient plutôt un témoignage qui attestait que le droit vivait dans le peuple.

Le premier recueil de droit allemand fut fait, de 1215 à 1218, par un gentilhomme saxon, Epke, ou Eike de Repgow, et fut connu sous le nom de Miroir de Saxe (*Sachsenspiegel*); ce n'était qu'un travail particulier; mais comme ce recueil était plus complet que ce qu'on appelait les lois, et que, comme témoignage du droit en vigueur, il avait la même valeur, il fut peu à peu admis par tout le monde, particulièrement aux quatorzième et quinzième siècles. L'auteur qui ne connaissait rien du droit romain, n'y a donc rien puisé ni pour la forme ni pour le fond; mais ceux qui retouchèrent cette œuvre, y mélangèrent du droit romain et du droit canon. C'est de là qu'on a formé le *Schwabenspiegel*, miroir de Souabe, et le *Kaiserrecht*, droit impérial, qui traite particulièrement du système féodal.

Le droit romain fut introduit en Allemagne par le clergé qui s'en servit longtemps avant que les villes l'eussent adopté; c'est-à-dire, avant le quinzième siècle. Le goût pour l'antiquité romaine se réveilla alors et fit rechercher les livres de droit romain surtout dans les universités; et l'on commença alors, pour les cas douteux, à recourir aux décisions des docteurs des universités comme à des juges supérieurs.

Nous verrons dans le cours de l'histoire quelle influence eut sur l'Allemagne cette introduction du droit romain.

Avant de terminer notre description de l'état judiciaire du moyen âge nous allons examiner un de ses plus remarquables tribunaux, celui de la *vehm* ou *femgericht* (1) (tribunal exécutif), qui se forma en Westphalie et jette un grand jour sur la justice de l'époque. Nous avertissons en même temps que nous serons obligé d'anticiper un peu sur l'époque qui va suivre.

En Westphalie, la juridiction des princes et des seigneurs était toujours basée sur les *gogerichtes* ou centgraves, et même l'ancien tribunal du *graf* (ou comte) s'était aussi toujours conservé, quoique lacéré dans ses attributions comme tribunal suprême du roi. Les hommes de la haute noblesse et les anciens propriétaires, restés libres sans jamais avoir accepté de fiefs ou de seigneurs suzerains, pouvaient seuls être choisis pour ministres de cette justice (*schœffes*); et à cause de cela ils étaient appelés ministres libres, ou francs juges, *freischœffes* de même que le tribunal s'appela tribunal libre (*freigerichte*).

De même que les droits des *freigerichtes* se rattachaient aux droits primitifs de l'ancienne juridiction des comtés, ceux de *sthulherr* se rattachèrent aussi aux *freisthules*, cours libres; car on appelle *sthulherr* tout prince, seigneur, comte, chevalier, ville, etc., qui possédait comme seigneur justicier une juridiction qui ne dépendait que de l'Empereur. Le *sthulherr* devait principalement veiller à ce que la justice fût bien faite. Il créait à cette fin un *freigrave*, qui recevait ensuite l'investiture de sa charge des empereurs ou des ducs, et depuis la chûte de Henri le Lion, de l'archevêque de Cologne, héritier du duché de Westphalie. Le *freigrave* était au *sthulherr*, ce qu'est le juge ou seigneur justicier; mais les *freischœffes* n'étaient pas les serviteurs du juge, ils représentaient l'ancienne commune, et le *freigrave* n'était que le président, qui mettait l'ordre dans la séance. Tous les *freischœffes* présents avaient droit à prendre part au jugement; ils ne pouvaient pas être au-dessous de sept, et s'ils étaient trop nombreux pour y prendre une part immédiate, ils étaient auditeurs; plus tard, dans les plus beaux temps de ce tribunal, on en comptait jusqu'à cent et même mille pour des affaires importantes. De plus, tout *freigrave* avait ses *fronbotes* (huissiers), qui étaient pour le servir et ne prenaient aucune part au jugement.

La *freisthule* supérieure (tribunal supérieur) était à Dortmund; soit parce que la ville était libre et ne reconnaissait aucun *Sthulherr* (seigneur justicier) au-dessus d'elle, soit à cause de l'ancienneté ou de la réputation de son tribunal, soit peut-être par un ancien privilége obtenu sous Charlemagne. Tous les *freigraves* se réunissaient à Dortmund chaque année en un chapitre général, arrêtaient les principes du droit (*Weisthumer*), inspectaient les jugements des *Freigerichtes*, et les confirmaient ou les cassaient lorsqu'il y avait appel. Comme ces tribunaux tiraient leur origine de ceux des anciens comtes, il est aisé d'en induire que les contestations ordinaires, les affaires civiles, étaient dans leurs attributions aussi bien que les affaires pénales qui présupposent un crime. Cependant cette dernière partie, d'ailleurs la plus importante, y rentra plus particulièrement et le temps ne fit que confirmer cette spécialité; parce que les violences exercées par tout le monde exigèrent toute leur puissance pour mettre un frein à cette tendance brutale à attaquer la propriété, la vie et l'honneur d'autrui. Puis, comme ils jugeaient au nom de l'Empereur avec droit de vie et de mort, ils crurent bientôt, que, pour les affaires criminelles, leur juridiction pouvait s'étendre au delà de la Westphalie à tous les cas qui leur étaient soumis; d'autant plus qu'il n'y avait pas, pour ainsi dire d'autre tribunal dans l'Empire, ayant une sanction, dont on pût obtenir justice contre un coupable. De telle sorte qu'à la fin, il n'y eut plus aucune affaire contentieuse, même purement civile, qui n'en pût ressortir, si le condamné refusait de rendre à son accusateur droit et honneur; car c'était alors un crime contre la sainteté de la justice

Ainsi se répandit la puissance des *freigerichtes*, dans les quatorzième et quinzième siècles,

(1) Voir l'excellent ouvrage de Wigand sur la *fême* de Westphalie. Hamm, 1825.

par toute l'Allemagne et même en Prusse et en Livonie; mais un grave inconvénient, c'est que toutes les plaintes, même celles des pays les plus éloignés, devaient être apportées devant une *freisthule* de Westphalie, et l'accusé devait comparaître sur la terre de Westphalie, on en terme de justice, *sur la terre rouge*. Il ne pouvait y avoir de *freisthule* hors de Westphalie, et l'empereur Wenceslas ayant essayé d'en établir une en Bohême, les *freigraves* déclarèrent que tous ceux qui en feraient partie encourraient par cela même la peine de mort. Ainsi donc primitivement ce n'était que des Westphaliens et même des hommes nés *freischœffes* ou *sthulfreies* qui pouvaient faire partie du tribunal; mais au treizième siècle, s'introduisit l'usage d'admettre au nombre des *schœffes* d'autres hommes libres, irréprochables et honorables; et de même que la juridiction s'était étendue sur toute l'Allemagne, tout Allemand libre put devenir *schœffe*, et les princes et les comtes, les chevaliers, les bourgeois, s'empressèrent de briguer cet honneur, pour avoir part aux priviléges des *schœffes*. Un *freischœffe* ne pouvait être jugé que par une *freigerichte*, et sa parole et son serment avaient un grand poids. Aussi était-on très-sévère pour le choix des *freischœffes*. Il fallait que le postulant fût né libre et de bonne famille, qu'il ne fût souillé par aucune mauvaise action, qu'il jouît de tous ses droits et enfin que deux *freischœffes* se portassent caution pour lui. La réception ne pouvait se faire qu'en Westphalie; l'Empereur lui-même devait se rendre *sur la terre rouge* pour se faire recevoir *freischœffe*. Ils avaient entre eux un ancien signal secret et un salut particulier pour se reconnaître; pour cette raison et peut-être à cause de leur connaissance du droit, on les appela *initiés;* de sorte que recevoir quelqu'un *schœwffe*, c'était le faire *initié* (*wissend*, sachant). Les empereurs mêmes étaient soumis à cette réception; et Sigismond fut admis au nombre des initiés en grande solennité à la *freisthule* de Dortmund, l'an 1429. Nous pouvons considérer ces cours de justice de Westphalie, dans ce brillant moment où tous les princes et chevaliers voulaient être *freischœffes*, comme une importante association, dont les ramifications se répandirent par toute l'Allemagne et qui suppléa au défaut de sanction de tous les autres tribunaux pour opposer une barrière à la brutale violence du crime. Un serment solennel liait tous les associés, et ils ne pouvaient pas même le déclarer en confession; les ecclésiastiques ne pouvaient être admis.

Primitivement, les non initiés ne comparaissaient pas de suite devant la cour secrète, mais devant l'ancien tribunal des communes (des *echteding*), qui du reste était formé par les mêmes personnes; seulement les formes étaient moins sévères et tout le monde pouvait y assister. Si l'accusé ne comparaissait pas, on le citait devant la cour secrète, ainsi appelée, parce que les initiés seuls y assistaient. Un non initié qui s'y serait introduit était aussitôt pendu. Ainsi ce nom de cour secrète voulait dire close, fermée aux autres, plutôt quo signifier un redoutable secret qui aurait rougi de paraître au grand jour. Il n'est donc pas vrai de dire que les *freigerichtes* tenaient leurs assemblées dans les ombres de la nuit, au sein des forêts et dans le creux des rochers ou des souterrains; car, si quelques exemples peuvent être cités, ce n'est que plus tard, quand ces cours eurent dégénéré. Mais primitivement le palais de justice du *graf* était le *malplatze* (1), le plus souvent sur une montagne ou une colline d'où l'on pouvait dominer la plaine, à l'ombre d'un tilleul et à la lumière du soleil. Le *freigrave* siégeait sur un fauteuil; devant lui était une épée dont la poignée était en croix, pour marquer la haute juridiction de la cour, et une corde (*wyd*), pour marquer le droit de vie et de mort. Puis, le *graf* ouvrait la séance, c'est-à-dire qu'il appelait les *schœffes* autour de lui et plaçait les parties autour du tribunal; elles devaient être sans armes ni armures, la tête découverte. Sitôt que le juge annonçait que la séance était ouverte, tout bruit cessait, et les *fronbotes* (huissiers) criaient : Silence, une fois, deux fois, trois fois ! De ce moment régnait un profond silence ; toute parole, toute récrimination eût été une atteinte à la paix du

(1) On se rappelle que les *malplatzes* étaient les lieux où se tenaient, sous Charlemagne, les assemblées de mai et de septembre.

tribunal. L'accusé, qui devait être sans armes, s'avançait accompagné de ses cautions (*eideshelfern*), s'il en avait. Le juge lui représentait les plaintes élevées contre lui. S'il prononçait sur la croix de l'épée le serment de purge légale, il était libre. « Il prend, dit un ancien livre de jurisprudence, un denier (*creuzpfennig*) le jette aux pieds du *graf*, se retourne et part. L'attaquer ensuite, tous les hommes libres le savent bien, c'est rompre la paix du roi. » — Telle était l'ancienne procédure avec les *schœffes*; parce qu'ils jouissaient de certains priviléges et d'une grande réputation d'attachement à la vérité et à l'honneur. Pour d'autres parties que des *schœffes*, et plus tard pour tout le monde, cette marche si simple et si juste devint tout autre; car on trouve dans d'autres livres de jurisprudence que l'accusateur pouvait détruire la valeur du serment de l'accusé par trois cautions (*eideshelfern*) qui juraient avec lui, et l'accusé devait alors en opposer six; si l'accusateur en fournissait quatorze, l'accusé en devait fournir vingt et une, et c'était le plus haut degré de conviction. Si l'accusé avouait son crime, ou était convaincu par le serment du plaignant et de ses cautions; alors les *schœffes* prononçaient la sentence. Si elle portait la peine de mort, il était aussitôt pendu à l'arbre le plus voisin. Les plus petites punitions étaient l'exil et l'amende.

Si l'accusé ne comparaissait pas devant le tribunal après trois sommations, et s'il ne pouvait, dans un délai fixé, donner les raisons de sa non-présence, il était considéré comme ayant avoué son crime ou comme un homme qui méprise la paix et la justice et se place hors de ses règles. Alors la *fème* ou la sentence de la freigerichte était prononcée contre lui, c'est-à-dire sa condamnation; c'est pour cela qu'on les appela les *femgerichte*.

La sentence du *graf* était terrible :

« Comme a été accusé, poursuivi et jugé par moi N.., qui s'écrit, etc., que j'ai fait mander et convoquer à cause de ses méfaits et qui s'est si endurci dans son mal, qu'il ne veut obéir ni à l'honneur, ni à la justice, et méprise le plus haut tribunal du saint-empire, je le condamne de toute la force et puissance royale, comme il est juste et comme l'exige le ban royal (*konigsbann*). Je lui ôte tous les droits à la justice et à la liberté qu'il avait depuis son baptême; je le mets au ban du roi et le voue à toutes les plus grandes agitations. Je lui défends les quatre éléments que Dieu a donnés aux hommes et qu'il a créés pour eux; je le déclare hors la loi, sans droit, sans paix, sans honneur, sans sûreté; je le donne pour pervers, pour condamné, pour perdu; de sorte qu'on peut se conduire, agir envers lui comme envers un homme condamné et maudit. Qu'il soit désormais tenu pour indigne; qu'il ne jouisse d'aucune justice, d'aucun droit, d'aucune liberté dans aucun château et aucune ville, excepté dans les lieux sacrés. Je maudis sa chair et son sang; qu'il ne repose jamais sur la terre; qu'il soit emporté par les vents; que les corneilles, les corbeaux, les oiseaux de proie le poursuivent dans l'air et le déchirent. Je dévoue son cou à la corde (*rape*), son corps aux oiseaux de proie; mais que le Dieu de bonté prenne son âme. »

Suivant quelques usages, le *graf* devait prononcer trois fois ces paroles et cracher à chaque fois; les *schœffes* devaient en faire autant, et de même aussi quand il y avait jugement contradictoire. Ensuite le *freigrave* reprenait la parole et disait : « J'enjoins à tous rois, princes, seigneurs, chevaliers, écuyers, à tous *freigraves*, *freischœffes* et à tous ceux qui appartiennent au saint-empire, d'aider de toute leur puissance à l'exécution sur le corps de cet homme maudit, comme l'exige le tribunal secret du saint-empire, et que rien au monde ne puisse arrêter, ni l'amour, ni la douleur, ni l'amitié, ni la parenté. »

L'homme condamné par la *fème* (l'arrêt du tribunal secret) était dans la même position que le condamné à mort qui n'attend que l'exécution. Celui qui le recevait, ou même l'avertissait, était aussitôt cité devant le tribunal du *freigrave*. Ceux qui prenaient part au jugement étaient tenus, par un serment terrible et sous peine de mort, de cacher la *fème*, c'est-à-dire de ne faire connaître l'arrêt qui avait été prononcé à qui que ce soit autre qu'un initié. Le condamné fût-il un père, un frère, on ne devait pas l'avertir.

De plus, tout initié à qui on faisait connaître

le jugement légalement, était tenu d'aider à son exécution. On donnait ordinairement à l'accusateur une lettre revêtue du sceau du *freigrave* avec sept *schœffes* pour poursuivre le coupable; mais d'ailleurs le serment de trois *schœffes* suffisait pour rendre la *féme* authentique. Quelque part que le condamné fût trouvé, dans sa maison ou dans la rue, ou au milieu d'une forêt, si les ministres du tribunal secret pouvaient s'emparer de sa personne, il était pendu à l'arbre ou au pieu le plus proche. Pour prouver qu'il avait été mis à mort en exécution de la *féme* et non par des voleurs, on laissait sur lui tout ce qu'il avait, et on piquait un couteau à côté de lui : bien plus, tous les *schœffes* du tribunal secret avaient le droit, quand ils prenaient un malfaiteur en flagrant délit, de le pendre sans jugement à l'arbre le plus voisin, sur la place même; pourvu que, conformément à la loi de l'honneur, ils ne prissent rien de ce qui se trouvait sur lui et qu'ils laissassent la marque de la *féme*.

Nous sommes dans l'étonnement quand nous pensons à cette puissance terrible des *schœffes*, et nous comprenons comment les plus merveilleux récits devaient courir parmi le peuple, sur ce tribunal secret dont le nom seul prêtait tant à l'imagination, sur ces assemblées de nuit, sur ces usages mystérieux pour la réception des initiés, pour le prononcé du jugement, et pour sa poursuite et son exécution. La vérité historique seule est déjà pleine de merveilleux. Une association de milliers d'hommes répandus par toute l'Allemagne depuis le plus haut degré jusqu'au plus bas, pourvu que ce fussent des hommes libres (nous avons des exemples qui montrent que des hommes du commun, mais libres, des ouvriers, des bourgeois avaient été revêtus de la dignité des *freigraves* et que les princes et les chevaliers ne rougissaient pas de siéger comme *schœffes* sous leur présidence), une pareille société, dont les membres se connaissaient par des signes secrets et étaient engagés par un serment solennel à se soutenir mutuellement, qui jugeait et punissait au nom de l'Empereur et de l'Empire, et atteignait le coupable dans quelque coin qu'il se retirât, ne fût-ce qu'après des années, sans que personne pût en demander raison, pourvu que l'épouvantable couteau désignât le coup qui avait frappé; une pareille alliance, dis-je, quelle force ne devait-elle pas avoir contre les méchants, et quelle forte garantie pour la paix et la justice dans l'Empire? Le prince et le chevalier qui pouvaient facilement braver la condamnation impériale, et derrière leurs murailles, braver l'Empereur lui-même, tremblaient quand, pendant le silence de la nuit, la voix des *freischœffes* retentissait aux portes de leur château, et quand un *freigrave* les sommait de comparaître *sur la terre rouge*, dans un ancien malplatze, sous un tilleul ou sur le bord d'un ancien ruisseau (1).

Cent exemples irréfragables de princes, de comtes, de chevaliers, de bourgeois, considérés dans leur ville, qui périrent de la main des *schœffes*, en exécution de l'arrêt du tribunal secret, pourraient prouver que la puissance de ces *freigerichtes* n'était point insignifiante, ni une pure imagination grossie par la peur.

Une pareille puissance entre les mains des hommes, sans aucun moyen de surveillance, ni publicité, ni défense, ne pouvait pas durer longtemps sans abus. Il ne pouvait manquer d'arriver, avec le grand développement de la société, que des membres indignes ne fussent reçus, et se servissent de la puissance qu'ils avaient pour satisfaire leurs passions et leurs vengeances.

Dès la fin du quinzième siècle, des plaintes sérieuses s'élevèrent de tous les côtés dans

(1) Nous ajouterons que régulièrement la sommation se faisait par deux *schœffes* qui étaient porteurs de la lettre du *freigrave*. S'ils ne pouvaient rencontrer l'accusé, parce qu'il se trouvait dans une ville ou dans un château, où ils ne pouvaient entrer, ils faisaient la sommation de nuit : ils piquaient la lettre avec un denier royal (*kœnig-pfenning*) dans un panneau de la grande porte du château, y coupaient trois petits copeaux qu'ils portaient au *freigrave*, comme témoignage de la sommation faite, et criaient à la sentinelle, qu'ils avaient fiché dans la porte une lettre pour son maître. — Si l'accusé était un homme sans domicile et qu'on ne pouvait rencontrer, on le sommait sur quatre carrefours; c'est-à-dire qu'on piquait une lettre de sommation sur les quatre points cardinaux avec la petite monnaie royale à chaque lettre.

l'Empire, surtout de la part des ecclésiastiques, contre ces *freigerichtes*; et bien plus encore, quand l'esprit d'une nouvelle époque se déclara tout à fait contre eux, s'appuyant sur quelques faits particuliers. La puissance des grands propriétaires s'était agrandie et fortifiée, et ils ne pouvaient souffrir que leurs sujets fussent jugés par des étrangers, quoique ces tribunaux descendissent originairement de l'Empereur. Des princes, des villes et des chevaliers, se liguèrent contre les cours de Westphalie; et ce ne fut que quand la paix fut établie pour toujours, quand une nouvelle chambre de justice, avec une nouvelle législation pénale furent admises; quand la science du droit prit la place de la connaissance de certains usages, quand les crimes contre la paix du pays et contre l'obéissance à l'autorité eurent disparu; ce ne fut qu'alors seulement que la puissance des tribunaux secrets s'éteignit, sans aucune annulation formelle, mais d'elle-même, peu à peu; en sorte qu'il serait aussi difficile d'assigner la dernière année de son existence que la première (1).

(1) Au seizième siècle, l'association combattait pour ses droits; au dix-septième la lutte durait encore, mais plus faible et seulement en Westphalie. Au dix-huitième siècle, il n'y avait plus que quelques traces, quelques ruines du passé; cependant son souvenir et ses signes vivent toujours parmi les paysans en certaines provinces de Westphalie qui étaient dans le domaine d'une *freigerichte*. A Gehmen, dans le pays de Munster, la *freigerichte* ne fut arrachée que par la législation française de 1811; et même quelques paysans libres qui ont fait le serment de Schœffes s'assemblent encore tous les ans dans une *freisthule*, et l'on n'a pu réussir à leur faire déclarer le signe secret. La principale marque est dans les lettres S. S. G. G., qui veulent dire *stock* (bâton), *stien* (pierre), *gras* (herbe), *grein* (pleurs); mais on n'a pu encore découvrir la signification mystique de ces mots.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

Depuis Rodolphe de Habsbourg jusqu'à Charles V.
1273—1520.

Les sources historiques sont bien moins riches que pour le temps des Hohenstaufen; ce sont plutôt des espèces de chroniques particulières que des histoires universelles qui embrassent l'ensemble des événements; en outre, la plupart sont en latin. Nous signalerons d'abord les livres où l'on trouve l'histoire générale sous forme de chroniques et d'annales, et dans lesquels l'histoire d'Allemagne n'entre que pour une portion. Les principaux sont :

1. La chronique composée par Hermann, moine d'Attaich, et connu sous le nom de Henricus Sterc, de 1147 à 1300.

2. *Annales Colmarienses* de 1211—1303, dans le recueil d'Urstisius.

3. La chronique de Mathias de Neuenbourg jusqu'à 1353, continuée par Albert de Strasbourg (*Albertus Argentinensis*), jusqu'à 1378; dans Urstisius.

4. La chronique de Jean Vitoduramus de 1215—1348; dans Eccard.

5. Une revue du monde (*Cosmodromium*), jusqu'en 1418, par Gobelinus Persona, diacre à Birkefeld; dans Ed. Meibom.

6. Une chronique jusqu'en 1420, par Dietric Engelhusen d'Eimbeck; dans Leibnitz et Menken.

7. Une chronique jusqu'à 1422, par André, curé de Ratisbonne.

8. Une chronique jusqu'à 1470, par Werner Rolewink de Laer, continuée par Jean Lindker jusqu'en 1514; dans Pistorius.

9. Une chronique jusqu'à 1455, par Hermann Korner, domin. à Lubeck; dans Eccard.

10. Une chronique jusqu'à 1492, par Hartmann Schédel, médecin à Nuremberg; elle est imprimée séparément.

11. Histoire universelle jusqu'à 1500, par Jean Nauklerus, professeur à Tubingen; elle est imprimée séparément.

12. Les œuvres de Jean Trittenheim (*Joannes Trithemius*), né dans les environs de Trèves, abbé de Spondheim et plus tard de Wurzbourg, mort en 1516; mis au jour par Freher. Mais la plus importante chronique est celle du couvent d'Hirschau (*Chron. Hirsaugiense*), de 830 à 1514, où l'on trouve toute l'histoire d'Allemagne.

13. Histoire du nord de l'Allemagne en trois parties : *Metropolis*, *Saxonia et Vandalia* par Albert Kranz, chanoine à Hambourg, mort en 1517. Il était savant et d'un jugement assez indépendant.

Les livres particuliers à l'Allemagne sont :

14. Les lettres de l'empereur Rodolphe Ier, plusieurs fois éditées par Gerbert en 1772 et par Bodmann en 1806.

15. Les biographies de Rodolphe Ier et d'Albert Ier, faites par Gottfried d'Ensningen, sur la demande de Magnus Engelhard, citoyen de Strasbourg.

16. De Gestis Henri VII, empereur, et histoire d'Italie après la mort de Henri VII, par Albert Mussatus, professeur à Pavie, mort en 1330.

17. Caroli IV (*Commentarius de vitâ suâ ad filio*).

18. Les récits d'Æneas Sylvius Piccolomini, plus tard, le pape Pie II, mort en 1434 : 1° l'histoire de son temps; 2° l'histoire du concile de Bâle; 3° l'histoire de l'empereur Frédéric III; 4° différents petits écrits, entre autre *Descriptio de ritu, situ, moribus et conditione Germaniæ*, et un grand nombre de lettres.

19. Le recueil de Petz, *Scripta rerum Austriac.*, offre de grandes ressources pour l'histoire de l'empire d'Autriche.

20. Le recueil des diètes de l'empire d'Allemagne, de Jean Joac. Muller, où l'on trouve particulièrement celles tenues sous Frédéric III et Maximilien Ier. Dans les quatorzième et quinzième siècles les ouvrages allemands deviennent plus communs.

21. Une chronique rimée d'Ottokar de Hornegk, qui

contient tout le temps de l'interrègne et l'histoire des empereurs Rodolphe, Adolphe, Albert et Henri VII, jusqu'à 1309; ouvrage, à la vérité, qui n'a pas la sévérité de l'histoire; mais cependant très-bon pour ce temps-là. On la trouve transcrite dans le recueil de Pez.

22. La chronique d'Alsace et de Strasbourg dans l'idiome de Souabe par Jacques de Kœnigshoven, annotée en 1698 par Schilter.

23. La vie de l'empereur Sigismond, par son secrétaire Eberhard Windeck de Mayence; dans Menken.

24. Chronique de la Thuringe jusqu'à 1434 dans l'idiome bas-saxon, par Jean Rothe, domin. à Eisenach, et continuée par un anonyme jusqu'en 1440.

25. Chronique limpurgienne de 1336 à 1380, qui s'occupe spécialement des mœurs. Plusieurs éditions.

26. Chroniques saxonnes en bas-allemand, par Conrad Buthe, jusqu'à 1487; dans Leibnitz.

27. Guerres de Bourgogne, vers 1480, par Diebold Schilling, très-bien écrit.

28. *Gueerlichkeiten und Geschichtendes læblichen Streitbaren Helds und Ritters Tewrdanks*, œuvres de Melchior Pfinzing, de Nuremberg, conseiller impérial, mort en 1481, qui a chanté, sous un faux nom, l'histoire de l'empereur Maximilien Ier, imprimées à Nuremberg 1517 et plusieurs fois depuis.

29. Les actions de Maximilien Ier, par son secrétaire Marc Treizsaurwein, d'après les matériaux mêmes de l'Empereur, 1514; dans Weiskunig.

30. *Historia Belli Helvetici et currus triomphalis, honori* Maximil. Ier, *inventus*, et beaucoup d'autres écrits par Bilibald Pirkheimer de Eichæstdt, conseiller municipal de Nuremberg et plus tard de l'Empereur, mort en 1530.

31. Enfin l'histoire de son temps et chronique allemande, 1538; par Sébastien Franks, né en 1500, mort en 1545.

EMPEREURS DE DIFFÉRENTES MAISONS.
1273—1437.

Rodolphe de Habsbourg. 1173—1291.

Le désordre en Allemagne fut d'autant plus grand qu'il fut plus long; et quand Richard mourut en Angleterre, en 1272, comme Alphonse ne se donnait pas de grands soucis pour l'Empire, les princes s'assemblèrent en une diète à Francfort, en 1273, pour choisir un empereur qui fût au goût de tous. Il fallait un homme fort et sage pour rétablir la dignité impériale, et cependant pas un homme trop puissant, afin que les princes n'eussent rien à redouter pour leur propre puissance. C'était une alliance difficile à trouver; mais la bonne fortune de l'Allemagne présida à cette élection. Il y avait en Suisse un comte, Rodolphe de Habsbourg, qui n'était pas puissant par l'étendue de ses terres et le nombre de ses sujets; mais qui avait gagné l'estime des grands et du peuple par sa magnanimité, sa sagesse et son équité. Autrefois il avait été le compagnon et l'ami de l'empereur Frédéric II, qui même l'avait tenu sur les fonts de baptême, en l'année 1218, et l'avait armé chevalier dans une expédition d'Italie, probablement après l'heureuse bataille de Cortone. Pendant les temps barbares de l'interrègne, il vivait dans ses terres; et aussi loin que pouvait s'étendre son bras, il protégeait l'opprimé contre l'injustice et la cruauté du brigandage. Longtemps il fut le protecteur et le gouverneur de Zurich, Strasbourg et des villes situées au pied du mont Saint-Gothard dans les Alpes. Il avait dans ses mœurs cette simplicité naturelle et cette franchise qui signalent un grand homme; et l'archevêque de Cologne, dans une lettre au pape, disait à son sujet : qu'il recherchait la gloire de l'Église, qu'il aimait la justice, que c'était un homme de bon conseil et d'une vraie piété, aimé de Dieu et des hommes, et doué d'une figure agréable (il avait un nez grand et arqué; une figure pâle et grave, mais qui, quand il parlait, entraînait la confiance de ses auditeurs). Werner, archevêque de Mayence, par-dessus tous les autres, en faisait grand cas. C'est que, dans son premier voyage à Rome, quand il alla chercher son manteau archiépiscopal, comme la route à travers les montagnes de la Suisse ne lui semblait pas trop sûre, ayant demandé au comte Rodolphe de l'accompagner depuis Strasbourg jusqu'aux Alpes et pour le retour, Rodolphe le fit avec toute la fidélité d'un chevalier. Pendant ce voyage, l'archevêque apprit à connaître ses vertus aussi grandes qu'elles étaient simples, et il lui dit en prenant congé, qu'il ne désirait vivre longtemps que pour trouver l'occasion de lui valoir le service qu'il avait reçu de lui. Alors se présenta donc l'occasion : il recom-

manda le comte Rodolphe pour la dignité impériale avec tant d'instance, qu'en effet les princes l'élevèrent sur le trône.

Rodolphe, qni ne pensait en aucune façon à une pareille élévation, était précisément en guerre avec Bâle pour y rétablir dans la ville le parti de la noblesse, appelé celui des *sterner*, chassé par celui des *psitticher*. Ce fut au milieu de la nuit que le burgrave de Nuremberg, Frédéric de Hohenzollern, beau-père de Rodolphe, arriva dans le camp avec ce message inattendu. Au commencement, Rodolphe n'y pouvait croire; mais quand plus tard arriva aussi le maréchal de l'Empire, Henri de Pappenheim, il envoya le burgrave dans la ville offrir la paix aux bourgeois; parce qu'il était maintenant le plus fort, disait-il. Ceux-ci la reçurent avec joie, et furent les premiers à faire des vœux pour le bonheur de son règne. Il se rendit ensuite à Francfort et de là à Aix, où il fut couronné solennellement. Après le couronnement, les princes de l'Empire présents devaient rendre hommage au nouvel empereur pour leurs États, suivant la coutume. Par hasard, il n'avait aucun sceptre à sa disposition, peut-être parce que les bijoux impériaux avaient été dilapidés par tant d'empereurs étrangers et tant de changements de souverains, et l'on était fort embarrassé de savoir comment l'Empereur se présenterait pour recevoir cet hommage. Mais Rodolphe sut trouver un moyen : il prit une croix et s'en servit comme d'un sceptre. « Ce signe, dit-il, par lequel le monde a été sauvé, peut bien remplacer un sceptre. » Ces paroles furent très-agréables à tous les assistants. Ensuite l'Empereur se livra au gouvernement de l'Empire avec sévérité et en même temps avec une bienveillance si paternelle, que le dernier du peuple put en ressentir les effets : sa nouvelle dignité ne changea rien dans son caractère grand et ferme; il resta même pour son extérieur aussi simple qu'il l'avait été auparavant. Il tenait si peu à l'apparence extérieure et au luxe des habillements, que, particulièrement dans ses grandes campagnes, il n'avait pas honte de porter un mauvais manteau au milieu de ses compagnons d'armes et de raccommoder lui-même son pourpoint gris. On ne trouve dans ses comptes qu'une seule fois une somme assez considérable portée pour l'habiller, lui, sa femme et ses enfants; c'était pour sa première entrevue avec le pape.

Pour attaquer dès le commencement de son règne le mal de l'Empire dans ses racines, il envoya à tous ses vassaux et alliés la circulaire suivante : « Je veux, avec l'aide de Dieu, rétablir la paix dans l'État bouleversé depuis si longtemps jusque dans ses fondements, et par conséquent protéger contre la tyrannie celui qui jusque-là a été opprimé; mais pour cela, je compte sur la puissante coopération de mes États. »

L'effet suivit la promesse; il parcourut aussitôt la Franconie, la Souabe et les provinces du Rhin; et partout où se trouvait un perturbateur, il le forçait au repos avec toute la sévérité de la loi. C'est ainsi qu'il en agit d'abord avec les perturbateurs et les brigands les plus faibles; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que, pour rendre à la dignité impériale toute sa considération, il fallait qu'il pût forcer les grands princes à remplir leurs devoirs et à lui rendre les hommages qui lui étaient dus. Cependant, il y avait le roi de Bohême, Ottocar, qui ne voulait en aucune façon entendre parler d'une pareille soumission. C'était un bien plus puissant prince que le comte de Habsbourg (1). Il possédait, outre la Bohême, les pays héréditaires d'Autriche, qu'il avait su s'approprier après l'extinction de la maison ducale de Babenberg, tant par droit de parenté que par la force des armes et par argent; et il pensait que personne ne pouvait le forcer à l'obéissance. De plus, les États d'Autriche portaient contre lui des plaintes amères, parce qu'il les pressurait et les accablait d'injustices. Rodolphe commença donc par faire sommer Ottocar de se présenter à la diète de Nuremberg, 1274, et d'y prêter le serment et l'hommage qu'il lui devait. Mais il ne se rendit pas plus à cette

(1) Rodolphe avait été maréchal du palais du roi de Bohême. Quand donc il le fit sommer de lui prêter hommage, Ottocar répondit dédaigneusement : « Que me veut donc Rodolphe, ne lui ai-je pas payé ses gages? » N. T.

convocation qu'à une deuxième à Wurtsbourg, et à une troisième à Augsbourg en 1275; il se contenta d'envoyer à sa place Bernard, évêque de Seckan; et même ce prélat eut l'impudence, dans un discours prononcé en latin devant les princes, de chercher à prouver que l'empereur Rodolphe n'avait pas été légitimement élu. Rodolphe l'interrompit et lui dit : « Monsieur l'évêque, quand vous aurez quelque chose à démêler avec mon clergé, alors vous pourrez le faire en latin; mais quand il s'agit de mes droits et de ceux de l'Empire, parlez le langage commun. » Mais les princes, quand ils surent que l'évêque contestait l'élection de Rodolphe, voulurent le mettre à la porte; celui-ci les prévint de lui-même, et se hâta de quitter Nuremberg.

Alors Ottocar fut mis au ban de l'Empire, comme rebelle; mais tels étaient l'emportement et la perfidie de ce prince, qu'il fit pendre à la porte de la ville de Prague les hérauts de l'Empire qui vinrent lui en faire la déclaration. Il en porta bientôt la punition. Rodolphe se hâta d'entrer en Autriche dès l'année suivante, et réduisit tout le pays sous sa puissance jusqu'à la ville de Vienne, qu'il assiégea. Ottocar se tenait de l'autre côté du Danube, et se croyait bien garanti par la largeur du fleuve. Mais Rodolphe y jeta un pont si promptement pour aller attaquer le roi dans son camp même, que celui-ci, étonné et effrayé, demanda la paix. Il fut obligé de renoncer à l'Autriche, la Styrie, la Carinthie et la Carniole; et pour consolider la paix, on régla un mariage entre le prince héritier de Bohême, Winceslas, et l'une des six filles de Rodolphe, et un second entre le fils de l'Empereur et une princesse de Bohême. Ensuite Ottocar se rendit au camp de Rodolphe pour lui prêter hommage pour ses États. Cette scène ne se passa pas sans causer un grand déplaisir à ce prince orgueilleux; il avait espéré éclipser par l'éclat de sa pompe royale, la simplicité de l'Empereur; mais ce fut là précisément la cause de son humiliation. « Le roi de Bohême a souvent ri de mon pourpoint gris, dit-il; aujourd'hui c'est à mon pourpoint gris de rire de lui. » Ensuite, allant s'asseoir sur le trône impérial dans le vilain accoutrement où il était, il reçut le roi tout brillant d'or et de pourpre, lui fit faire amende honorable sous les yeux de tous les évêques et princes, et rendre hommage pour la Bohême et la Moravie, qui lui furent maintenues (1).

Après cela les princes de l'Empire rentrèrent chacun chez eux, comme d'ordinaire à la suite d'une campagne. Mais Rodolphe qui se défiait encore de ce prince si fier, resta en Autriche avec ses fidèles chevaliers alsaciens et souabes qui lui étaient attachés depuis longtemps par des liens noués dans les nombreux combats livrés sous ses ordres, en qualité de comte de Habsbourg. Bientôt, en effet, Ottocar recommença la guerre, pensant qu'il n'avait plus aucune force avec lui. Mais Rodolphe marcha audacieusement à sa rencontre avec sa petite troupe, et, le 26 août 1278, lui livra une sanglante bataille près de la ville de Marchefeld, sur la Morava. Longtemps la bataille fut douteuse, Rodolphe même y fut en très-grand danger; car un grand nombre de chevaliers bohémiens s'étaient ligués pour l'attaquer et le tuer. Un d'eux, Henri de Fullenstein, s'étant élancé sur lui la lance en arrêt, Rodolphe évita le coup par un détour adroit, lui enfonça la pointe de sa propre lance dans la tête au défaut de son casque pour les yeux, et le renversa mort de son cheval. Mais au même moment un chevalier thuringien, d'une taille gigantesque, un des conjurés, perça le cheval de l'Empereur et le jeta par terre (2). De sorte que Rodolphe eut la plus grande peine à se garantir avec son bouclier pour n'être pas foulé aux pieds des chevaux, jusqu'à ce qu'un de ses chevaliers lui amenât un autre cheval; alors il sauta dessus, et son général Berthold Cappler étant arrivé dans le même moment avec son arrière-garde,

(1) On raconte qu'Ottocar avait exigé que la cérémonie se passât sous une tente, et que Rodolphe fit enlever les toiles tout d'un coup pendant que le roi était à genoux à ses pieds, pour qu'il fût vu par toute l'armée; et qu'enfin Ottocar furieux avait recommencé la guerre. (*Art de vérifier les dates*). N. T.

(2) Ce chevalier ayant été pris et amené à Rodolphe après la bataille, celui-ci loua son courage et lui rendit aussitôt la liberté.

l'ennemi ne put soutenir plus longtemps leurs attaques réunies et prit la fuite. Ottocar combattait encore en désespéré quand presque tous les siens étaient déjà en fuite, au témoignage de Rodolphe lui-même ; enfin il fut renversé de cheval et tué par un chevalier de Styrie, qu'il avait vivement molesté quelque temps auparavant. Quand la paix fut rétablie on accomplit les alliances entre les deux maisons royales ; la Bohême et le margraviat de Brandebourg furent assurés aux enfants d'Ottocar.

Rodolphe, avec le consentement des princes allemands, leur enleva l'Autriche au profit de sa propre famille, dont elle devint un fief. Ce fut pour l'empire d'Allemagne une conquête qu'il lui fit; et un des princes disait dans une lettre qu'il écrivait pour donner son approbation, « qu'il était trop juste que Rodolphe transmît à ses enfants, si bon lui semblait, cette principauté qu'il avait conquise à l'Empire avec beaucoup de sueur et de sang. » Rodolphe en prit donc, en 1282, solennellement possession dans une diète à Augsbourg, en présence d'une foule de princes et de seigneurs; il donna à ses fils Albert et Rodolphe l'Autriche, la Styrie, la Carniole et la Marche de Vienne ; mais il donna la Carinthie au comte de Tyrol, Meinhard, dont son fils Albert épousa la fille. — Ainsi l'empereur Rodolphe fut donc le fondateur de la puissante maison d'Autriche.

Après avoir terminé ces affaires de famille, Rodolphe, quoique déjà très-vieux, s'occupa de nouveau avec zèle de la paix de l'Empire; il fit jurer aux comtes, aux nobles et aux villes dans les différentes contrées de l'Allemagne une trève pour cinq ans; et sachant bien que les gens qui ont de mauvaises intentions ne sont pas assez liés par leur parole, il parcourut lui-même les provinces, renversa les châteaux des brigands, et punit les coupables. C'est ainsi que dans son expédition en Thuringe, il détruisit soixante-six de leurs châteaux, et fit exécuter vingt-neuf nobles; puis il assiégea dans Stuttgard le comte de Wurtemberg, Eberhard, un des princes les plus turbulents, dont la devise était : *Gloire à Dieu, guerre au monde*. Il le força de détruire lui-même les murs de sa ville. Mais il permit au contraire à d'autres États de l'Empire de bâtir des châteaux pour se protéger contre les brigands ; par exemple à l'évêque de Paderborn, en 1290, qui fut autorisé à bâtir des châteaux sur ses terres.

De cette façon Rodolphe se créait tant d'occupation en Allemagne, qu'il ne pût pas songer sérieusement à passer en Italie pour se faire couronner empereur. D'ailleurs il avait coutume de dire : « L'Italie me semble l'antre du lion ; je vois beaucoup de traces des empereurs qui y entrèrent et n'en vois point de ceux qui en sont sortis. » Il fut si éloigné de partager les opinions de ses prédécesseurs sur l'Italie, que, dans un traité avec le pape Grégoire X, il céda tous les droits de l'Empire sur le territoire de l'Église, tel qu'il est encore aujourd'hui. Il put se féliciter d'avoir ainsi fait disparaître cet appât destructeur qui entraînait les empereurs dans les expéditions d'Italie.

Rodolphe s'efforça, dans les derniers temps de son règne, de porter la diète de Francfort à reconnaître son fils comme empereur d'Allemagne; mais les grands, jaloux et déjà fatigués du gouvernement de Rodolphe qu'ils trouvaient trop ferme, parce qu'il les empêchait de poursuivre leurs intérêts particuliers, repoussèrent cette proposition; d'autant plus qu'ils crurent que si le fils succédait au père, l'Empire finirait par cesser d'être électif. Rodolphe quitta la diète fort mécontent et se rendit à Bâle. Il était déjà dans un âge très-avancé et très-malade. Depuis un an les médecins ne prolongeaient son existence qu'à force de moyens artificiels. Un jour, comme il faisait une partie d'échecs, les médecins lui annoncèrent la proximité de sa mort. « Ainsi donc, dit-il, à Spire, au tombeau des rois, » mais il ne put y arriver. Il mourut à Germershein, le 30 septembre 1291, âgé de soixante-quatorze ans.

Sa mémoire fut si vénérée en Allemagne, que longtemps après sa mort il y avait encore ce proverbe : *Ce n'est pas la loyauté de Rodolphe.*

Il était sous les armes depuis son enfance. Un de ses désirs favoris était d'avoir une armée de quarante mille fantassins allemands et quatre mille chevaux pour faire face à tout l'univers, disait-il.

Adolphe de Nassau. 1292—1298.

Plusieurs princes étaient assez penchés pour Albert d'Autriche, fils de Rodolphe; mais l'archevêque Gérard de Mayence sut si bien manœuvrer, qu'il parvint à faire choisir son cousin, le comte de Nassau. Adolphe était à la vérité un valeureux chevalier qui avait plusieurs belles qualités; mais pour une pareille dignité il n'avait ni assez de prudence, ni assez de puissance et de considération. Il ne possédait que la moitié du comté de Nassau; son bien était même trop petit pour qu'il pût suffire aux frais de son couronnement. Pour se tirer d'embarras; il voulut mettre un impôt sur les juifs de Francfort; mais le maire de la ville s'y opposa, et alors l'archevêque fut obligé d'engager pour lui les biens de son évêché.

Nassau s'efforça de marcher sur les traces de Rodolphe; il chercha à faire respecter la paix du pays et en même temps à agrandir sa propre maison; mais il ne réussit ni d'un côté ni de l'autre. Seulement les efforts qu'il fit et les moyens qu'il employa pour l'agrandissement de sa maison contribuèrent beaucoup à lui aliéner les esprits.

En effet, dans son extrême besoin d'argent, il promit à Édouard, roi d'Angleterre, des secours contre Philippe le Bel, roi de France, moyennant une assez grosse somme. Les secours ne purent être fournis, parce que la querelle fut alors suspendue entre les deux rois; mais Adolphe n'en employa pas moins l'argent à acheter des terres. — Il régnait alors en Thuringe un mauvais margrave, Albert le Dégénéré, qui s'était séparé de sa femme, la vertueuse Marguerite, fille de l'empereur Frédéric II, pour épouser Cunégonde d'Isenbourg. (C'est dans l'excès de sa douleur, au moment de la séparation, que la malheureuse mère, obligée d'abandonner ses enfants, mordit à la joue l'un d'eux, Frédéric, qui par cette raison est connu dans l'histoire sous le nom de Frédéric le Mordu.) Or ce père dénaturé vendit les possessions héréditaires de ses enfants du premier lit à l'empereur Adolphe, pour en donner l'argent à Albert, fils de Cunégonde. Mais plus tard, Frédéric et Dietzmann, les deux enfants de Marguerite, devenus grands, combattirent comme de braves chevaliers pour leur héritage, parce que le pays leur était resté fidèle; de sorte que l'Empereur se vit forcé de soutenir contre eux une guerre injuste, lui dont le premier devoir était de protéger le droit et la justice. Ils reprirent une partie de leurs États.

Une conduite si indigne de l'empereur Adolphe avait excité en Allemagne la haine de tout le monde; de plus, l'inconstant archevêque de Mayence, Gérard, fut aussi mécontent lui-même, parce qu'il se vit trompé dans l'espérance qu'il avait eue de le conduire à sa fantaisie. Une nouvelle diète fut donc assemblée, d'après son impulsion, et Adolphe fut déposé: comme ayant désolé l'Église, reçu la solde d'un prince plus petit que lui (le roi d'Angleterre), comme ayant démembré l'Empire au lieu de l'agrandir, et enfin comme n'ayant pas maintenu la paix du pays. Albert d'Autriche fut choisi pour le remplacer. Ce fut le premier exemple de la déposition d'un empereur par les seuls princes électeurs, sans aucune impulsion du pape.

Les deux adversaires marchèrent l'un contre l'autre et se livrèrent une bataille décisive en 1298; Adolphe fut battu et même tué dans le combat de la propre main d'Albert, disent quelques historiens.

Albert d'Autriche. 1298—1308.

Cet Albert n'avait ni la douceur ni l'affabilité de son père; c'était un maître sévère, dur et même défiguré par la perte d'un œil. A la vérité, sa sévérité fut juste contre l'archevêque de Mayence; car ce prélat l'avait menacé, parce qu'il ne voulut pas se soumettre à toutes ses volontés, en lui disant : qu'il avait bien d'autres empereurs dans sa poche. Il en avait, en effet, choisi un autre. Albert le mit donc promptement à la raison et le réduisit à demander grâce. Mais dans bien d'autres circonstances,

ses actions ne furent pas toujours dirigées par la justice. Elles eurent du moins pour résultat de lui apporter beaucoup de terres, et il jetait encore les yeux sur la Thuringe, la Bohême et la Hollande, quand la mort vint détruire tous ses projets. Dans l'année 1308, il passait dans ses pays héréditaires sur les frontières de la Suisse, pour rétablir la paix parmi les Suisses, qui s'étaient révoltés, et en même temps pour lever de grandes forces, afin de faire la guerre à la Bohême; il avait avec lui son jeune cousin, Jean de Souabe, fils de son frère Rodolphe, dont il retenait la portion dans l'héritage de Habsbourg, quoi qu'il ne fût que son tuteur. En vain le jeune homme réitérait-il ses prières pour obtenir son héritage, le roi toujours le refusait; alors enfin, il prit avec quatre autres chevaliers, qui nourrissaient une haine secrète contre Albert, la résolution de l'assassiner.

Le 1er mai 1308, dans la dixième année de son règne, il descendait de Stein à Bade, dans l'Argovie, pour revenir à Reinfeld au camp où était la cour. Ils arrivèrent par des vallées profondes au passage de la Reuss, près de Windisch; là, les conjurés se pressèrent d'entrer avec l'Empereur dans le même canot, afin de le séparer de son escorte, et passèrent avec lui la rivière. A quelques pas plus loin, lorsqu'ils chevauchaient à travers les champs ensemencés au-dessous des collines de Habsbourg, tout d'un coup le duc Jean de Souabe courut sur lui et lui enfonça sa lance dans le corps, en criant : Voilà le prix de l'injustice. En même temps, Rodolphe de Balm le perça de son épée, et Walter d'Eschenbach lui fendit la tête. Le roi tomba sans force par terre, baigné dans son sang. Une pauvre femme témoin du fait se hâta d'y accourir, et Albert mourut dans ses bras. Les conjurés se séparèrent ensuite, et poursuivis par leur mauvaise conscience depuis ce temps, ils ne se sont pas revus. Un d'eux, Rodolphe de Wart (1), fut pris et roué sur le lieu même de l'assassinat; tous les autres, comme le duc lui-même, sont morts ignorés et dans la misère.

Ligue des Suisses.

L'année du meurtre du roi Albert fut aussi celle de l'établissement de la confédération suisse. Or l'histoire de ce peuple fort actif et avide de la liberté, habitant au pied des chaînes de montagnes situées entre l'Allemagne, la France et l'Italie, et distribué en une quantité de villes et de villages, entre naturellement aussi dans la nôtre, car son origine est tout à fait allemande, et l'on ne parle français que sur les frontières de France. Ses principales villes du côté de la Souabe : Berne, Zurich, Fribourg, Soleure, et d'autres, étaient depuis très-longtemps villes impériales de même que les villes mêmes des forêts, Schwitz, Uri et Unterwald étaient devenues villes immédiates de l'Empire. La forme de leur gouvernement était très-ancienne et semblait sortir des mains de la nature. Comme chez les anciens Allemands, l'assemblée générale des hommes libres, présidée par leur *landamman*, avait toute la puissance; et la force de leur gouvernement résidait dans la réunion des suffrages. Mais l'empereur d'Allemagne, parce qu'ils appartenaient à l'Empire, avait chez eux un intendant ou un *vogt*, qui exerçait sur eux les droits de l'Empire; c'était le droit de douane, de battre monnaie, le ban et autres qui n'étaient point accablants.

Le roi Albert, qui songeait à agrandir la puissance de sa maison, leur fit faire la proposition de renoncer à leur droit de pays impérial et de se mettre sous la protection de sa puissante maison, qui possédait déjà dans les environs tant de propriétés héréditaires; ce qui voulait dire qu'ils devaient devenir Habsbourgiens ou Autrichiens, au lieu d'Allemands.

(1) Il y a sur ce sujet une chronique fort intéressante. Sa femme, Adélaïde de Sargans, qui fut prise avec lui dans le château, nourrissait un enfant qui fut jeté dans le cachot avec elle. L'enfant mourut de besoin, parce que le lait de la mère se tarit. Adélaïde ayant réussi à sortir de prison le jour de l'exécution de son mari, fut témoin de ses tortures et revint mourir de douleur à la porte de l'église. N. T.

Ceux-ci, qui se défiaient du roi, s'y refusèrent; alors Albert les abandonna, et vit même avec plaisir que les intendants opprimaient ce peuple et commettaient des injustices à son égard. Il méprisait ce petit peuple montagnard et peu connu. Il y avait deux intendants impériaux : Hermann Gessler de Bruneck, gentilhomme plein d'orgueil, qui avait auprès d'Altorf, dans Uri, un château ou une maison de force pour contraindre le peuple à l'obéissance, et Beringer de Landenberg, qui demeurait dans le château de Sarnen, dans l'Unterwald. De plus, il y avait un grand nombre de sous-intendants.

Mais trois nobles Suisses, qui regardaient comme un malheur pour leur patrie la perte de sa vieille liberté, se liguèrent ensemble pour renverser cette puissance des intendants; c'étaient Werner Stauffacher de Schwitz, Walther Furst d'Attinghausen, dans le pays d'Uri, et Arnold *an der Halden* de Melchthal, dans l'Unterwald. Ils savaient tout l'appui qu'ils trouveraient dans ce peuple hardi et que rien n'effrayait, quand il s'agissait de soutenir ses droits. Arnold de Melchthal avait encore une raison particulière de colère. L'intendant du pays, Landenberg, lui ayant pris une paire de beaux bœufs sans aucune raison, quand son père alla s'en plaindre avec son fils, le serviteur de l'intendant leur répondit avec insolence : « Si les paysans veulent avoir du pain, il faut qu'ils tirent eux-mêmes la charrue. » Arnold en colère brisa la main de ce valet d'un coup de bâton; mais connaissant la cruauté de l'intendant, il s'enfuit et se cacha, et ce cruel tyran ne pouvant le trouver, avait fait crever les yeux à son père. De pareilles cruautés n'étaient pas rares dans ce temps.

Ces trois hommes se réunissant pendant le silence de la nuit dans le Rutli (petite prairie retirée et située entre de hauts rochers sur le bord du lac de Lucerne), correspondaient ensemble, et en même temps ils entraînaient avec eux leurs amis; si bien que, dans la nuit du mercredi avant la Saint-Martin, chacun amena avec lui dix hommes du pays bien décidés. Quand ces trente-trois hommes se trouvèrent ainsi réunis, tous pleins du sentiment de leur ancienne liberté et liés par une amitié d'autant plus étroite, que le danger était plus grand, les trois chefs levèrent leurs mains au ciel et jurèrent au nom de Dieu de défendre ensemble avec courage la liberté. Les trente levant aussi les mains à leur exemple, firent le même serment avec enthousiasme. L'exécution du projet fut arrêtée pour le premier jour de l'an. Pour lors chacun revint dans sa cabane, garda le silence et rentra ses troupeaux pour l'hiver. Il arriva de plus, sur ces entrefaites, que l'intendant de l'empire, Hermann Gessler, fut tué par Guillaume Tell, citoyen d'Uri, né à Burglen, et beau-fils de Walter Furst. Qui ne sait que cet homme indépendant et fier refusa de s'humilier devant le bonnet de Gessler suspendu à un arbre; qu'ensuite, sur un ordre inhumain autant qu'injuste, il lui fallut pour punition abattre avec une flèche une pomme sur la tête de son fils, et se voir encore entraîné dans une affreuse prison. Mais qui ne sait aussi que pendant la route, sur le lac de Lucerne, il sauta de la nacelle au moment d'un violent orage, et que plus tard il tua le tyran dans un chemin creux près de Krussnach; tous ces détails sont dans la bouche du peuple, dans ses chansons et dans ses tableaux, exprimés avec la plus grande simplicité. — Quoique cette action ait eu lieu avant que l'heure fût sonnée pour la délivrance du pays et sans aucune prise de part du peuple opprimé, cependant elle affermit le courage des conjurés et de tous les autres citoyens.

Le matin du premier jour de l'année 1308, quand l'intendant de Sarnen, Landenberg, descendit de son château pour aller à la messe, il fut accompagné de vingt hommes de l'Unterwalden, portant des veaux, des chèvres, des agneaux, des poules et des lièvres, comme présents du premier de l'an, d'après la coutume de ces montagnes. L'intendant, satisfait de ces cadeaux, fit entrer ces hommes dans le château; mais, quand ces vingt braves furent entrés, un d'eux sonna avec sa corne; à ce signal chacun d'eux tira de sa poitrine un fer de lance qu'il emmancha au bout de son bâton pointu, et en même temps trente autres de leurs compagnons accoururent à travers le bois d'Erlen, et gravissant la montagne, arrivèrent au château dont la garnison fut faite prisonnière. Landenberg qui, entendant ce tumulte, s'était

enfui à travers la prairie de Sarnen vers Alpnach, fut rattrapé. Mais, comme les conjurés avaient promis de ne pas répandre de sang, on se contenta de lui faire jurer de quitter la Suisse pour toujours et de ne jamais y rentrer; puis on le laissa aller et il se retira auprès du roi.

La même ruse que celle employée à Sarnen mit également entre les mains des conjurés tous les autres châteaux de la Suisse, qui furent aussitôt détruits, et tous les intendants furent renvoyés au delà des frontières avec tous leurs gens; de sorte que de tous côtés arrivèrent à la fois sur le lac de Lucerne, les messagers apportant la nouvelle de leurs succès. Ainsi, dans ce beau jour, dans lequel l'infortuné aveugle de Melchthal put encore se féliciter d'avoir conservé la vie, malgré l'excitation du premier moment dans un peuple qui recouvre sa liberté, il n'y eut pas une goutte de sang répandu, pas un noble ne souffrit d'injustice. Le dimanche suivant, 7 janvier, les Suisses se réunirent et jurèrent de nouveau l'ancienne et éternelle alliance. Un danger très-prochain les menaçait de la part du roi Albert, qui était résolu de tirer punition de leur révolte, quand quelques mois plus tard, le bras du duc Jean de Souabe et de ses complices vint les en délivrer. Cependant ils devaient avoir à soutenir bientôt après de grands combats pour cette liberté nouvellement conquise.

—

Henri VII de la maison de Luxembourg. 1308-1313.

Après la mort d'Albert, les princes allemands, fidèles à leurs principes de ne pas choisir plusieurs empereurs de suite dans la même maison, et prisant au-dessus de tout les vertus chevaleresques, choisirent le comte Henri de Luxembourg, qui était connu pour un vaillant et vigoureux héros et chevalier. Il régna trop peu de temps sur l'Allemagne, pour faire beaucoup pour son bien; cependant l'éclat de sa conduite prouva assez clairement que son courage et la noblesse de ses sentiments étaient dignes de l'ancienne couronne impériale. Il entreprit une campagne en Italie, où aucun empereur n'était entré depuis Conrad IV, et là encore il fit briller son noble esprit de chevalier en réconciliant les Guelfes et les Gibelins. Mais bientôt l'esprit de parti se réveilla et Henri lui-même en périt probablement la victime. Après avoir été couronné à Rome au milieu de la lutte des partis, il mourut tout d'un coup dans une expédition contre Robert, roi de Naples, à Bonconvento, près de Sienne, le 24 août 1313, empoisonné, dit-on.

Il acquit la Bohême à sa maison et jeta ainsi les fondements de sa grandeur. Il y avait alors en Bohême, comme seul rejeton de l'ancienne famille royale, Élisabeth, petite-fille d'Ottocar. En haine de la maison de Habsbourg, qui avait, après cette jeune princesse, les premiers droits à la Bohême, les états en donnèrent l'héritière pour femme au fils de l'Empereur; la maison de Luxembourg acquit avec elle la couronne royale de Bohême, et même la couronne impériale lui revint encore plus tard.

—

Louis de Bavière. 1314—1347. — Frédéric d'Autriche. 1314—1330.

Il y eut une grande division dans les nouvelles élections : l'un des partis, avec l'archevêque de Mayence à sa tête, choisit Louis de Bavière; l'autre, avec l'archevêque de Cologne, choisit le duc Frédéric d'Autriche, surnommé le Beau, à cause de la noblesse de ses traits. Alors s'éleva un nouvelle guerre en Allemagne qui se partagea en deux camps acharnés l'un contre l'autre. La plus grande partie des villes, particulièrement la Souabe, étaient pour Louis et aussi les Suisses, comme on le suppose facilement; la noblesse au contraire était presque toute autrichienne. Frédéric trouvait encore un puissant secours dans son frère Léopold, qui était un très-brave chevalier et bon général. Ce prince avait résolu de venger la maison d'Autriche sur les pâtres de Suisse, et il entra dans leur pays avec une vaillante troupe

de chevaliers. Il disait qu'il voulait *fouler aux pieds ces paysans*, et il portait avec lui des cordes pour attacher leurs chefs; car il n'imaginait pas quels prodiges un peuple opprimé peut faire pour sa liberté, tout en ignorant même les premières règles de la tactique militaire.

—

Bataille de Morgarten. 1315.

Le duc partagea son armée en deux corps à l'endroit où commencent les montagnes. La grosse cavalerie toute bardée de fer, qui en était l'orgueil et l'élite, marchait en avant : elle était très-nombreuse, car l'héroïsme du duc avait entraîné avec lui toute la noblesse de Habsbourg, Lensbourg et Kibourg; et au milieu d'eux tous, le gouverneur des Suisses, Landenberg, et la famille de Gessler avide de vengeance.

Mais rien ne put ébranler la résolution des gens de Schwitz. Sur la nouvelle de l'arrivée des ennemis, ils courent aux armes. Au commencement de la nuit, 400 hommes d'Uri se rendent à Brunnen, sur le territoire de Schwitz, et plus tard 300 arrivent d'Unterwald; alors ils traversent la prairie et arrivent au village de Schwitz. Là, il y avait un vieillard, Rodolphe Redlng de Biberegk, si faible à la vérité, qu'il ne pouvait pas se tenir sur ses pieds, mais si sage et si expérimenté dans la guerre, que le peuple écoutait tous ses avis et les suivait scrupuleusement. « Avant tout, leur dit-il, puisque vous êtes en si petit nombre, il faut faire en sorte que le duc ne puisse tirer avantage de sa supériorité. » Puis, il leur montra comment ils devaient se poster dans la hauteur de Morgarten et de la montagne de Sattel, pour épouvanter l'armée du duc dans les passages étroits, la prendre en flanc, la séparer et la diviser.

Les montagnards fédérés, après s'être jetés à genoux, suivant l'usage de leurs aïeux, pour demander l'assistance de Dieu, partirent au nombre de 1,300 et allèrent se placer dans les montagnes de Sattel. Là, ils reçurent un grand secours et bien inattendu de la part de 50 hommes qui avaient été chassés du pays de Schwitz, à cause des dissensions qu'ils y excitaient; ces hommes connaissant le danger de la patrie, oublièrent leur querelle, arrivèrent à son aide, et se campèrent dans le Morgarten, bien résolus de sacrifier leur vie pour elle.

Le 15 novembre 1315, dès le point du jour, les premiers rayons du soleil étaient reflétés sur les casques et les harnais de la cavalerie qui arrivait; aussi loin que la vue s'étendait, on apercevait des lances et des épées; déjà l'avant-garde était dans le passage, et tout l'espace entre les montagnes et l'eau était couvert de cavaliers qui marchaient très-serrés; dans ce moment nos cinquante braves font rouler des rochers des hauteurs de Morgarten, et lancent des pierres de toute la force de leurs bras sur les rangs de la cavalerie, en poussant de grands cris. Quand les 1,300 Suisses qui étaient sur le mont Sattel virent le désordre qui était dans cette cavalerie, ils descendirent en bon ordre; puis, courant tout d'un coup sur l'ennemi, ils se jettent sur son flanc, brisent avec leur massue tous leurs équipages, et avec leurs longues hallebardes, ils leur font de larges blessures. Quantité de comtes, de chevaliers et de nobles de l'armée de Léopold y trouvèrent la mort; deux Gessler furent tués, et Landenberg ne fut pas épargné cette fois. Beaucoup de chevaux, dans cette bataille tout à fait contraire aux règles ordinaires, sur un terrain gelé et glissant, tombèrent dans le lac; le plus grand nombre revinrent en arrière et foulèrent aux pieds leur propre infanterie. Le duc Léopold lui-même ne put échapper qu'avec peine, conduit à travers des sentiers détournés par un homme du pays, et il arriva, dans la plus profonde tristesse, à Wintertur. Toute l'armée autrichienne prit la fuite dans le plus grand désordre; et ainsi, dans l'espace d'une heure et demie, la sagesse des Suisses, réunie à leur grand courage, favorisée aussi par l'imprudence de leurs ennemis, leur valut une victoire complète. La patrie reconnaissante pour les cinquante exilés, les reprit dans son sein, et l'empereur Louis confirma par plusieurs lettres la liberté des Suisses.

Depuis ce temps la confédération s'affermit

de plus en plus, et se répandit même dans les lieux voisins.

Bataille de Muhldorf. 1322.

Mais en Allemagne la querelle n'était pas finie entre Frédéric d'Autriche et Louis de Bavière. Nombre de provinces furent désolées par le fer et le feu, jusqu'à ce qu'il se livrât un combat décisif entre Muhldorf et Ampfingen, en Bavière (1322). Frédéric se laissa entraîner inconsidérément à cette bataille, sans attendre son frère Léopold qui arrivait avec des secours. Elle commença au lever du soleil et dura dix heures. Frédéric y combattit comme un bon chevalier à la tête de ses gardes, dans un habit éclatant d'or, et portant sur son casque la brillante aigle impériale. Louis au contraire n'assista pas à la bataille. Vers midi, l'habile général de Louis, Seyfried Schweppermann de Nuremberg, opéra un mouvement d'après lequel les Autrichiens eurent le soleil, la poussière et le vent dans le visage; et en même temps, le burgrave de Nuremberg, encore d'après une disposition de Schweppermann, tombait sur leurs derrières avec 500 chevaux. Pour tromper l'ennemi, cette troupe portait des cornettes et des étendards autrichiens; si bien que Frédéric et les siens crurent que le duc Léopold arrivait lui-même au secours dans le moment décisif. Quand ils reconnurent leur erreur, déjà la fuite avait commencé et le désordre était partout. Frédéric, dont le cheval avait été tué sous lui, fut fait prisonnier avec son frère Henri. Amené par le burgrave de Nuremberg en présence de Louis, celui-ci le reçut en lui disant : « Monsieur mon cousin; nous vous voyons avec plaisir. » Il fut ensuite conduit au château de Traussnitz, dans le haut Palatinat (1).

Rare exemple de fidélité. — Louis devenait ainsi seul empereur d'Allemagne; mais Léopold, frère de Frédéric, et plusieurs autres princes ne voulurent pas le reconnaître et continuèrent la guerre contre lui. De plus, le pape Jean XXII le mit au ban de l'Empire, pour avoir aidé le duc de Milan contre lui. Alors Louis résolut de se réconcilier avec la maison d'Autriche. Il se rendit auprès de Frédéric, en 1325, à la prison de Traussnitz, conclut avec lui un traité par lequel Frédéric renonçait à tous ses droits à la dignité impériale et se soumettait encore à d'autres dures conditions; alors il le laissa sortir de prison, après une captivité de trois ans et demi qui l'avait tellement changé qu'il n'était plus reconnaissable. Sa femme Élisabeth d'Aragon l'avait pleuré avec tant de continuité qu'elle en était devenue complétement aveugle. Frédéric, devenu libre, employa tous les moyens qui étaient en lui pour remplir toutes le conditions du traité : il commença par rendre publique par des lettres autographes sa renonciation à l'Empire, et engagea tout le monde à se soumettre à Louis. Cependant, ni le pape, ni Léopold ne se crurent liés par cet accommodement; et ils continuèrent tous les actes d'hostilité possibles contre Henri. Alors, ces deux princes donnèrent l'exemple d'une amitié et d'une fidélité qui leur fait le plus grand honneur. Frédéric persista dans sa réconciliation avec Louis, malgré toutes les représentations de son frère et même celles du pape qui voulait le délier du serment qu'il avait fait; et Louis, de son côté, sentant le prix de cette constance et se rappelant les sentiments d'amitié qui avaient uni leur enfance (ils avaient été élevés ensemble), résolut de partager l'Empire avec lui par un acte public. Frédéric vint donc le trouver à Munich, et Louis allait lui confier le soin de protéger son propre royaume contre Léopold même, parce qu'il était sur le point de partir pour aller porter du secours à son fils Louis en Brandebourg, contre le roi de Pologne; mais l'expédition n'eut pas lieu et les deux princes conclurent, le 2 septembre 1325,

(1) On raconte que les vainqueurs, après la bataille, se trouvèrent dans une grande disette et qu'il n'y avait au camp qu'une petite provision d'œufs, de sorte qu'à la distribution chaque homme ne pouvait recevoir qu'un œuf. « Eh bien! s'écria Louis, voici à chaque homme un œuf; mais deux au vaillant Schweppermann! » témoignage que l'honneur de la victoire était à lui.

à Munich, un traité dans toutes les formes, qui rendait commune entre eux l'administration de l'Empire. D'après ce traité, ils devaient tous les deux porter le nom de roi des Romains, s'appeler frères et se tenir pour tels. Chacun devait à son tonr apposer sa signature à l'expédition des pièces, et le sceau de Louis devait porter le nom de Frédéric avant le sien propre, et de même celui de Frédéric devait porter celui de Louis le premier. Ils devaient en commun accorder les fiefs; et surtout ils devaient posséder et gouverner en commun l'empire romain pour lequel tous deux avaient été choisis et nommés, comme ne faisant qu'une seule personne. Les deux amis se jurèrent de nouveau fidélité, mangèrent à la même table et dormirent dans le même lit, comme ils avaient fait dans leur enfance.

Le pape Jean, qui ne connaissait rien de la façon d'agir des Allemands et ne comprenait point une pareille fidélité, écrivait à ce sujet au roi de France, qui n'en était pas moins étonné que lui : « Cette incroyable amitié et fidélité m'a été assurée par une lettre d'Allemagne, à laquelle on peut se fier. » Cependant Frédéric ne continua pas longtemps à prendre part au gouvernement; car, accablé de ses nombreux chagrins, il voulut se retirer dans la retraite pour s'appliquer à une muette contemplation et mourut, en 1330, au château de Guttenstein. Sa femme l'avait précédé depuis quelque temps.

—

Première réunion des Électeurs à Rens. 1338.

Cependant la maison d'Autriche, aussi bien que le pape, étaient toujours ennemis de Louis de Bavière et faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour lui nuire; de sorte que son règne fut en proie à toute espèce d'agitations intérieures et qu'il ne put bien conduire le gouvernail de l'État, quoique la noblesse et la bonté de son âme aient dû en tout autre temps en faire un très-bon souverain, bien qu'avec un peu de faiblesse. Il serait difficile de dire jusqu'à quel point on peut l'accuser ou bien s'en prendre à la difficulté des circonstances; cependant sa conduite parut souvent inconstante; tantôt il employa les prières, tantôt il fit une opposition tranchée, tantôt il se lia avec le roi de Bohême, tantôt avec celui d'Angleterre, et en dernier lieu même avec celui de France; pour se faire relever de l'excommunication, il envoya peut-être plus de sept députations au pape et toujours inutilement. Car les papes ne demeurant plus alors à Rome, mais ayant transporté pour quelque temps leur siége à Avignon, se trouvaient par là sous la puissance des rois de France, et étaient obligés de suivre leurs volontés. Or, dès ce temps-là même, elles n'étaient rien moins que portées pour nous; ils aimaient à voir la dissension en Allemagne et empêchaient la réconciliation du pape avec l'Empereur, comme le pape Benoit XII en fit lui-même en pleurant l'aveu en secret aux princes allemands. D'un autre côté le roi Jean de Bohême, après s'être assuré contre la maison d'Autriche, se porta pour ennemi de la maison de Bavière, à l'agrandissement de laquelle il voulut mettre tous les obstacles possibles; de sorte que ce prince aventurier, qui sans cesse parcourait l'Europe à cheval comme un courrier, réussit à jeter en Italie un brandon de discorde qu'on ne put pas éteindre et qui confirma encore davantage le pape et le roi de France dans leur inimitié contre l'empereur Louis.

Alors les princes électeurs d'Allemagne firent en l'année 1338 à Rens sur le Rhin, pour la sûreté de l'Empire, une ligue célèbre qui fut connue sous le nom de première réunion des électeurs. Ils y jurèrent de la manière la plus solennelle que, puisque le saint empire romain était attaqué de toute façon dans son honneur, dans ses droits, dans ses biens, pressé et opprimé, eux le défendraient, le soutiendraient courageusement de toute leur puissance, de toutes leurs forces contre toute espèce d'agresseurs. De plus, cette protestation fut solennellement approuvée par tous les autres États dans une diète de l'Empire (1) qui déclara en outre : « Que la dignité et la puissance impé-

(1) C'est la pragmatique-sanction qui fut révoquée par Clément VI et l'empereur Charles IV. N. T.

riale dépendaient de Dieu immédiatement, et qne dès qu'nn prince avait été élu empereur ou roi conformément à l'antique et légitime nsage, il devait étre tenu aussitôt, en vertu de ce choix, pour seul vrai et légitime roi ou empereur romain, sans qu'il fût besoin d'aucune investiture du pape. » Ce décret fut en même temps signifié au pape par un écrit particulier.

Si Louis avait en alors assez de fermeté ponr tirer un bon parti de cette déclaratiou de la diète, baser sur elle sa puissance; si surtout il avait su se retrancher comme anciennement les empereurs sur la fidélité et la constance de tous ses sujets, alors il aurait pu gouverner heureusement ses peuples, malgré tous les projets hostiles des étrangers. Mais, comme il manquait de cette force d'âme qui sait se faire une vie égale et calme, les princes se déclarèrent de plus en plus contre lui; au point qu'nne nouvelle diète des électeurs, tenue à Rens en 1344, le censura une deuxième fois pour son administration. Cette mauvaise disposition, dans beaucoup de ces princes, venait de la jalousie avec laquelle ils voyaient le bonheur de Louis pour l'agrandissement de sa maison. Il avait en effet acquis par sa femme, fille du comte Hennegau, Hollande, Séelande et Frise, des droits à tous ces États, parce qu'il n'y avait plus d'héritier mâle; et plus tard, quand la ligne masculine de Anhalt-Brandebourg s'éteignit, l'Empereur donna pour apanage à son fils Louis la Marche du Brandebonrg, en 1323; enfin quelque temps après, il maria ce même fils à Marguerite do Maultasch, héritière du Tyrol, ainsi appelée d'un de ses châteaux en Tyrol. Par cette dernière acquisition, il se rendit la maison d'Autriche encore plus ennemie, de même qu'il s'était aliéné la maison de Bohême-Luxembourg par la deuxième, et le roi de France par la première.

Les adversaires de Lonis, particulièrement le pape Clément VI, ponssèrent l'animosité jusqu'à faire élire, en 1346, par une assemblée composée d'une partie des princes, pour empereur d'Allemagne, le fils du roi Jean de Bohême, Charles, margrave de Moravie, prince qui avait été élevé à Paris à la cour de France; car son père avait une grande prédilection pour la France. Du reste il n'en rapporta point le bonheur pour l'Allemagne. Quand, après avoir été proclamé à Rens, il monta sur le trône impérial pour se montrer au peuple pour la première fois, et que retentit le cri do *Vivat rex*, alors la bannière de l'Empire, qui avait été plantée snr le bord du Rhin, tomba dans l'eau et fut perdue malgré tous les efforts qu'on fit pour la retronver; cet événement fut regardé comme un mauvais présage. Il ne jouit d'aucune considération tant que Louis vécut; mais ce prince mourut dès l'année suivante, frappé à la chasse d'nn coup dirigé sur un ours. Le champ où Louis tomba de cheval, dans le voisinage du château de Furstenfeld, auprès de Munich, s'appelle encore aujourd'hui la Prairie de l'Empereur, en mémoire de cet événement. Louis est le dernier empereur qui ait été excommunié par les papes.

Charles IV. 1347—1378.

Il y avait alors en Allemagne trois maisons très-puissantes qui auraient facilement opprimé les autres, si elles avaient été d'accord. C'était la maison de Luxembonrg qui, ontre la Bohême et la Moravie, possédait encore une partie de la Silésie et de la Lnsace; la maison de Bavière, qni avait acquis le Brandebourg, la Hollande et le Tyrol; et celle d'Autriche qui possédait encore nne partie de la Souabe, outre ses États héréditaires. La maison de Bavière ne pouvait onblier que Charles IV avait été ennemi de Louis; elle chercha donc avec l'archevêque de Mayence et d'autres princes à lui opposer des rivaux, et trouva enfin, après avoir été refusée par Édouard, roi d'Angleterre, et par Frédéric, margrave de Misnie, à qui offrir la couronne; ce fut au comte Gunther de Schwarzbonrg, homme plein de valeur, de force et d'équité, qui la reçut, comme il le déclara lui-même pour le bien de l'Empire, et aurait certainement été un puissant adversaire pour Charles, s'il n'était tombé malade tout d'un coup et n'eût succombé, empoisonné peut-être

comme il le croyait lui-même. Alors Charles gouverna seul et gouverna longtemps. On espérait beaucoup de lui, parce qu'il était rusé et adroit dans ses entreprises, et qu'il connaissait plusieurs langues. Cependant quelques soins qu'il ait pris pour les pays héréditaires et quelque utiles qu'aient été les dispositions par lesquelles il favorisa leur prospérité, il n'en fut pas moins pour l'Empire qu'un mauvais père, qui ne sentait rien pour lui au fond de ses entrailles. Les derniers petits restes des biens impériaux qui donnaient à l'Empire encore quelque considération, furent vendus par lui, comme par un mauvais père de famille qui vend des biens fonds pour des biens mobiliers, afin d'avoir une jouissance plus prompte.

Sous son règne arrivèrent en outre de grands fléaux qui ne peuvent pas lui être imputés. Dès le commencement, en effet, survint un moment effroyable pour l'Allemagne et pour beaucoup d'autres pays d'Europe. Déjà dix ans plus tôt, dans l'été de 1338, des nuées de sauterelles, en si grand nombre qu'elles obscurcissaient le soleil, avaient été jetées de l'Orient sur une partie de l'Europe, et si terribles que la Hongrie, la Pologne, la Silésie, l'Autriche et d'autres contrées encore avaient été complétement dévastées. Une grande famine désola ensuite les habitants de ces contrées; mais l'année 1348 fut affligée d'une suite de fléaux encore plus grands. Le 13 janvier de cette année, le soleil s'obscurcit, et le 25 un grand tremblement de terre se fit sentir par toute l'Europe. Des villes et des villages furent renversés çà et là et ensevelirent leurs malheureux habitants sous leurs ruines. De pareils tremblements de terre se firent sentir à plusieurs reprises dans cette même année; et la suivante, une grande peste apportée par des vaisseaux du Levant en Italie, après avoir désolé ces contrées, porta ses affreux ravages en France et en Allemagne. L'histoire ne connaît point de désolation plus grande que celle de cette époque. De noirs hubons se répandaient tout d'un coup sur tout le corps, et dans quelques jours, souvent dans quelques heures, la mort s'ensuivait. Dans les grandes villes on comptait les morts par centaines de mille, car dans quelques-unes il restait à peine la dixième partie des habitants; des milliers de familles furent complétement anéanties; des rues entières étaient dépeuplées, et l'on n'y trouvait pas un seul être vivant, pas même un animal domestique; et des voyageurs qui allaient d'Italie en Bohême ont trouvé des villes entières et des villages sans un seul habitant vivant. Ces maux réveillèrent dans beaucoup de monde des sentiments de repentance pour les crimes qu'ils avaient commis; car c'était un temps de désordre qui venait de s'écouler. Dans cette consternation on eut recours à des exercices de pénitence de toute espèce, et on vit reparaître des ordres pieux qui n'existaient plus, particulièrement ceux des flagellants; ils allaient par centaines, et bientôt par milliers, de ville en ville, et là, se rangeant en rond, le dos nu et en chantant, ils se frappaient et se faisaient frapper à grands coups de discipline avec de gros nœuds et des pointes. Souvent même le chef de la troupe était obligé d'arrêter leur fureur dans la flagellation par les ordres les plus formels. On vit même des enfants emportés par le désir de la flagellation, parcourir aussi le pays. Mais comme ce zèle dégénéra bientôt en fanatisme et en espèce de folie, et que d'ailleurs les plus grands désordres de toute espèce y prenaient naissance, le pape fut obligé de faire une défense et même de prononcer des excommunications pour les empêcher; et ce ne fut qu'avec peine qu'on put réussir à les faire disparaître.

En même temps, comme si cette époque devait offrir aux regards le spectacle de tous les désordres à la fois, se renouvela l'ancienne persécution des juifs. Le bruit s'était répandu parmi le peuple que les juifs étaient les auteurs de cette épidémie; parce qu'ils avaient empoisonné les fontaines et les ruisseaux pour détruire toute la chrétienté. La haine des chrétiens inventa contre eux toute espèce de cruautés; bientôt même les gouvernants ne purent contenir la fureur du peuple; et en Suisse et dans les villes du Rhin on les tourmenta par de si grands supplices que des juifs, poursuivis par des assassins, aimèrent mieux se brûler avec tous les leurs que de tomber entre leurs mains. Dans les contrées où ils furent le moins maltraités, on les dépouilla de leurs biens et

on les chassa du pays. Enfin les princes et surtout le pape et les évêques prirent en main la cause de ces malheureux persécutés, et sauvèrent les restes de ce peuple. L'histoire n'a rien mentionné de ce que fit l'empereur Charles pour le bien général de ces temps de calamité.

L'œuvre le plus important qu'il ait fait pour l'Allemagne, c'est la bulle d'or, décret impérial qu'il promulgua en 1356, qui réglait les droits des sept électeurs, le rang des principaux officiers de l'Empire à l'assemblée élective à Francfort et au couronnement à Aix; il donna encore quelques autres règlements, entre autres, un qui rendait le droit de guerre pourvu qu'il y ait eu trois jours accomplis après la déclaration. Ce n'étaient pas de pareilles dispositions, toutes relatives à un but accessoire et non essentielles qui pouvaient rétablir l'Empire et lui rendre sa dignité; car, au contraire, les préférences que l'on eut ensuite pour la maison électorale excitèrent plus que jamais les divisions, la jalousie, l'égoïsme; de sorte que l'on pourrait dater de la bulle d'or plutôt la décadence de l'Empire que sa restauration. Les sept princes électeurs, qui du reste exerçaient ce droit depuis un siècle, étaient trois ecclésiastiques, les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, le duc de Bohême, le duc de Saxe-Wittenberg, le margrave de Brandebourg et le comte palatin du Rhin.

Charles a travaillé pour l'agrandissement de sa propre maison avec une grande habileté et un bonheur extraordinaire; par sa première femme, Anne, princesse palatine, il lui apporta le haut Palatinat; par sa deuxième, Anne de Schweidnitz et de Jauer, il lui apporta des droits sur cette belle lisière du sud-ouest de la Silésie qui s'étend le long de la frontière de Bohême; et même, comme son père Jean et lui avaient réduit successivement, tant par la ruse que par la force, tous les autres princes de la Silésie à se soumettre et à reconnaître la suzeraineté de la couronne de Bavière, il réunit en 1355, par un acte authentique, toute la Silésie et la basse Lusace au royaume de Bohême. Il acquit aussi la Marche de Brandebourg de la maison de Bavière, qui n'en avait fait elle-même l'acquisition que peu auparavant sous l'empereur Louis: car profitant du défaut d'énergie des deux margraves Louis le Romain et Otton, il les décida à faire avec lui un traité par lequel ils réglaient que si les margraves mouraient sans enfants, la Marche, au lieu d'aller à leurs cousins de la maison de Bavière, écherrait à la maison de Luxembourg. En effet, bientôt après, Louis mourut et l'indolent Otton abandonna même de son vivant à l'empereur Charles le gouvernement de son pays, 1373. Il mourut méprisé et oublié en 1379. Charles réunissait donc ainsi le Brandebourg avec le royaume de Bavière, et contrairement à toutes les institutions d'Allemagne qui voulaient que tous les électorats fussent indépendants; mais il ne songeait qu'à augmenter les possessions de sa maison. Du reste, il partagea dès lors à cette nouvelle acquisition ses soins vraiment paternels, comme il avait coutume de faire pour tous ses États héréditaires. Sa domination s'étendait donc sur une quantité de beaux pays, depuis la limite de l'Autriche, près du Danube, jusqu'en Poméranie. Mais comme il arrive toujours à un égoïste, il se trouva que Charles avait acquis et travaillé pour un étranger; car son fils même, Sigismond, engagea la Marche de Brandebourg à la maison de Hohenzollern (1) et jeta ainsi les fondements de la grandeur de cette maison; et la plus grande partie de ses autres États vinrent à la maison d'Autriche, qui devait plus tard monter encore plus haut et que lui il traitait si mal. Cette même maison joignit encore à ses États le comté de Tyrol, où la branche de Bavière qui y avait été établie par l'empereur Louis s'éteignit aussi dans le même temps. La maison de Wittelsbach touchait à sa fin.

Charles vint aussi en Italie, mais non pas comme il convenait à un successeur de ces grands empereurs, qui avaient conquis par leur courage la souveraine puissance dans ce pays; car, afin de se faire reconnaître pour empereur d'Allemagne par le pape, il lui avait fallu faire la honteuse promesse que, s'il venait se faire couronner à Rome, il ne passerait qu'un jour dans la ville, qu'il la quitterait avant le soir et sortirait tout droit des États de l'Église.

(1) Les 400,000 ducats qu'il avait reçus ne purent être remboursés, et cent ans plus tard, en 1517, la maison de Brandebourg en fut investie. N. T.

Il vint donc à Rome le jour de Pâques, fut couronné, et le même jour, sous prétexte d'une partie de ebasse, il sortit de la ville et des États du pape. Les Romains qui ne connaissaient pas le motif de cette conduite, en furent très-étonnés, et Pétrarque, le poëte célèbre, dont les lettres enthousiasmées le pressaient sans cesse de faire reparaître l'ancien empire d'Allemagne, lui écrivit alors : « Que pensez-vous que vous eussent dit vos aïeux, les anciens empereurs d'Allemagne, s'ils vons eussent rencontré dans les montagnes des Alpes rentrant si honteusement. »

Dans les derniers temps de sa vie, son amour pour la France le porta à en faire encore une fois le voyage, et il mourut aussitôt après son retour, en l'année 1378.

—

Venceslas. 1378—1400.

Charles IV avait d'avance obtenu des princes, qu'ils nommeraient après lui son fils Wenceslas; mais, si le père n'avait été conduit que par l'égoïsme et n'avait eu d'habileté que pour chercher son avantage particulier, le fils, quoique doué par la nature d'heureuses qualités, fut sans activité, indifférent et seulement adonné aux plaisirs des sens, particulièrement à la boisson et à la chasse; de sorte qu'il ne fit aussi rien d'important pour l'Allemagne et même pour ses pays héréditaires.

Ce fut une époque effroyable par ses désordres; l'Empire avait perdu tonte sa considération; la religion s'éteignait et le christianisme était partagé en deux partis. Il y avait deux papes au lieu d'un, l'un à Rome, l'autro à Avignon; tous les deux lançaient des excommunications l'un contre l'autre, et dans leur colère versaient des anathèmes sur tous les pays et les peuples attachés à leur adversaire. Il semblait que les mœurs se rapprochaient de la barbarie. Longtemps et toujours inutilement, les hommes les plus justes et les plns raisonnables élevèrent la voix contre cette désolation de l'époque, et demandèrent un concile général. Mais Weneeslas, qui en qualité d'empereur aurait dû s'occuper de sa tenue, n'avait ni assez de tête, ni assez de puissance pour eela. Sous son règne se formèrent de plus en plus en Allemagne des associations entre les différents membres de l'Empire pour une défense réciproque, preuve que la puissanee impériale était tout à fait annulée, et ces associations l'affaiblissaient encore davantage. La plus puissante était celle de Souabe qui comptait trente-deux et même plus tard quarante et une villes et plusieurs princes.

D'autres semblables associations parmi les nobles n'étaient pas moins florissantes : par exemple celle des Lions, des Cornes et des Faucons. Ainsi il ne pouvait manquer d'y avoir les guerres de toute espèce. Les villes de Souabe prirent pour modèle la confédération suisse, qui s'agrandissait de plus en plus; car elle avait reçu dans son alliance plusieurs villes du pays : Berne, Zurich, Soleure, Zug, qui prirent le nom de villes fédérées. Ainsi, comme dans le moment des haines entre les partis le plus souvent il n'y a aueune modération des deux côtés, il est à croire que les plaintes des princes et des nobles étaient fondées dans bien des cas, lorsqu'ils accusaient les villes de leur ravir tous les gens qui leur devaient service en leur accordant injustement protection et droit de bourgeoisie. De pareilles plaintes donnèrent lieu à une nouvelle guerre entre les Autrichiens et les Suisses.

—

Bataille de Sempach. 1386.

Le duc d'Autriche Léopold, non moins fier et moins bon guerrier que ee Léopold qui combattit à Morgarten, était irrité contre les Suisses; parce qu'ils avaient admis dans leur alliance plusieurs villes et villages qui lui étaient soumis, par exemple Entlibour, Sempach, Meyenberg et Reichensee. Ses plaintes étaient fondées, mais aussi l'Autriche avait bien quelque chose à se reprocher; car ses avares et inhumains employés avaient opprimé le

peuple, et plus tard le duc avait mis, contre les traités, des douanes sur la frontière de la Suisse qui gênaient le commerce. Léopold jura de punir les habitants de Schwitz, les auteurs de ces prises d'armes contre les lois et de cette alliance offensive. La haine des nobles contre les serfs libérés et contre les bourgeois s'enflamma tout d'un coup dans tant d'endroits, qu'en moins d'une semaine les Suisses se virent attaqués par cent soixante-sept seigneurs, tant ecclésiastiques que laïques. Les lettres de déclaration de guerre furent envoyées à l'assemblée de la confédération en vingt messages, comme pour ébranler son courage par la répétition des coups. Le soir de la Saint-Jean-Baptiste arriva un message wurtembergeois avec quinze déclarations; on n'avait pas encore achevé de lire toutes les lettres, qu'arriva celui de Jean d'Ulric de Pfirt et de huit autres seigneurs; celui-ci avait à peine fini de parler, qu'arrivèrent les lettres des seigneurs de Thurm et de tous les nobles de Schaffouse. Le lendemain huit messagers apportèrent encore quarante-trois déclarations.

Les fédérés n'avaient d'appui que dans leur union et leur courage, cependant ils attendaient le commencement de cette guerre avec une impatience incroyable; quatre jours avant la fin de l'armistice toute la population était sous les armes. Le terme de l'armistice était à peine arrivé que ces paysans fédérés se hâtèrent de commencer la guerre avec leurs seigneurs, et en moins de quelques semaines déjà plus d'un château fort qui opprimait les frontières de la fédération avait été détruit.

Le duc partit de Bade avec toutes ses forces réunies, du même lieu où soixante-dix ans plus tôt, l'autre Léopold avait aussi rassemblé ses troupes; mais il marcha sur Sempach par un autre chemin. Là, l'attendaient les fédérés. Sur une colline qui dominait des prairies et des champs de blé qui s'étendaient jusqu'au lac, ils apercevaient la nombreuse et belle cavalerie de l'ennemi, formée de nobles et de seigneurs qui voulaient battre par eux-mêmes les paysans suisses, sans avoir recours à aucune infanterie. Parmi eux tous brillait le duc d'Autriche, Léopold, qui parcourait tous les rangs; jeune prince âgé de trente-cinq ans, bel homme, d'un grand cœur, plein du feu des héros, déjà illustré par plusieurs victoires, et dans ce jour avide de vengeance contre les Suisses.

Quand le duc vit l'ennemi sur les hauteurs, il crut qu'il était nécessaire de mettre pied à terre et de faire éloigner les chevaux, quoique le lourd équipement des chevaliers ne les rendît guère propres aux mouvements de l'infanterie; peut-être pensait-il qu'il ne leur convenait pas, à de braves chevaliers, de chercher la victoire dans un combat inégal; car les Suisses n'avaient pas de cavalerie. Il ordonna donc à ses nobles de mettre pied à terre et de marcher ensemble très-serrés, de manière à présenter à l'ennemi un mur d'airain infranchissable et hérissé de longues piques. Quand Jean de Hasenbourg, qui avait vieilli sous le harnais et avait une grande expérience de la guerre, vit cet ordre de bataille et cette position de l'ennemi, il crut devoir avertir cette fière noblesse : « Que l'orgueil n'est bon à rien, et qu'on ferait mieux d'attendre l'infanterie que devait amener Jean de Bonstetten. » Ses compagnons alors se moquèrent de lui en criant : Que Hasenbourg a un cœur de lièvre (1). Quelques chevaliers ayant fait au duc des représentations pour l'engager à se ménager et à se tenir hors des rangs, il leur répondit d'abord en riant; mais ensuite, comme ils insistaient, il leur dit avec impatience : « Léopold doit-il donc contempler de loin comme ses chevaliers meurent pour lui. Il faut qu'ici, dans mon pays, avec vous je vainque ou que je meurre pour mon peuple. » Tant que la cavalerie fut à cheval, il sembla trop dangereux aux confédérés de descendre dans la plaine; mais quand ils virent qu'ils avaient mis pied à terre, ils quittèrent le bois pour aller en rase compagne. Ils étaient sur une ligne étroite, avec des armes très-courtes; c'étaient quatre cents hommes de Lucerne, neuf cents des quatre villes forestières et environ cent de Glaris, Zug, Entlibuch et Rotenbourg; quelques-uns portaient des hallebardes avec lesquelles leurs aïeux avaient combattu au passage de Morgarten; quelques

(1) C'est un jeu de mots en allemand, parce que *hasen* signifie lièvre : *der Hasenburg hat ein hasenherz.*

autres pour bouclier n'avaient qu'une petite planche, qu'ils s'étaient attachés au bras gauche; ils tombèrent à genoux et prièrent Dieu suivant leur ancienne coutume. Les nobles attachèrent leurs casques, le duc arma des chevaliers. C'était en plein midi, la chaleur était étouffante.

Les Suisses, après la prière du combat, se précipitèrent dans la plaine en poussant de grands cris; mais ils vinrent se heurter centre les boucliers, comme contre un mur hérissé d'innombrables piques de fer. La troupe de Lucerne combattit avec une colère impatiente et cherchait à pénétrer entre les piques pour arriver à ceux qui les portaient. Mais de son côté l'ennemi s'agitait avec un fracas effroyable et donnait plus de largeur à son ordre de bataille, comme pour en faire un arc de cercle et envelopper ainsi la petite troupe des Suisses. La bataille fut disputée et acharnée; une quantité de Suisses avaient déjà succombé. La bannière de la ville de Lucerne parut longtemps perdue; parce que maître Pétermann de Gundeldingen, bailli de Lucerne, avait été grièvement blessé. Beaucoup d'autres hommes de cœur avaient également été tués. Dans ce moment d'une terrible incertitude, un homme décida l'affaire, le chevalier Arnold de Winkelried: « Je veux vous faire un chemin, » dit-il à ses compagnons; aussitôt il sort de son rang en criant tout haut: « Prenez soin de ma femme et de mes enfants, fidèles et chers compagnons; n'oubliez pas ma famille. » Il se jette sur l'ennemi, embrasse plusieurs pointes avec ses bras, les saisit, les enfonce dans sa poitrine, et comme il était grand et vigoureux, il les emporte avec lui dans sa chute: aussitôt ses compagnons de guerre passent par-dessus son corps, les plus braves des Suisses se jettent en foule dans le vide et menacent les flancs de l'ennemi de deux côtés. Celui-ci, au contraire, s'efforçait de les écraser dans ses rangs et de remplir l'intervalle; mais là, quantité de seigneurs embarrassés dans leurs harnais, furent étouffés sans être blessés, à cause du tumulte, de la foule et de la chaleur. Le premier qui périt fut le seigneur de Brandis, chevalier si fier et si vigoureux; lui seul était aussi terrible que vingt. A côté de lui tomba le grand Friesshard qui se vantait de pouvoir tout seul faire tête aux fédérés; alors la fortune changea de côté. Les valets et les gens du train des nobles seigneurs, voyant le désordre, montèrent sur les chevaux pour se sauver plus promptement à couvert. Cependant, le drapeau autrichien est renversé. Le chevalier Ulric d'Aarbourg le sauve, le relève bien haut et le défend avec vigueur; mais en vain. Bientôt il tombe blessé; alors il s'écrie de toute sa force: *Retta Ostreich, retta!* sauve l'Autriche, sauve! Aussitôt arrive le duc Léopold lui-même qui prit l'étendard de sa main mourante, et de nouveau on le vit flotter au-dessus des bataillons; mais couvert de sang, et entre les mains du souverain. On s'empresse autour du duc et un grand nombre de chevaliers meurent à côté de lui pour le défendre. « Puisque tant de comtes et seigneurs sont morts pour moi, s'écrie le duc, je veux mourir avec eux. » Il se cache à ses amis, l'âme déchirée par la douleur et le désespoir, et se jette au plus épais de la foule des ennemis pour y trouver la mort. Il tomba renversé au milieu de la mêlée et se débattait avec fureur pour se relever embarrassé par son lourd équipement, lorsqu'un citoyen inconnu du pays de Schwitz vint à lui: « Je suis le prince d'Autriche, » s'écria Léopold qui ne pouvait se défendre; mais soit que celui-ci ne l'entendît pas, ou ne le crût pas, ou pensât qu'au combat il n'y avait plus de distinction, il le tua. Sir Martin Malterer, celui qui portait la bannière de Fribourg (en Brisgau), aperçut son cadavre; il fut si étonné qu'il resta stupéfait, et la bannière lui tomba des mains; puis il se jeta sur le corps de Léopold afin qu'il ne fût pas foulé aux pieds ni par les amis, ni par les ennemis; il y resta, et même y trouva lui-même la mort.

L'armée autrichienne chercha son prince des yeux pendant longtemps; puis pleine d'effroi, elle prit la fuite tout entière. Tout le monde criait: « Ici les chevaux! ici les chevaux! » Mais à peine pouvaient-ils apercevoir encore dans le lointain la poussière des palefreniers qui s'enfuyaient. Ainsi, il ne leur restait plus, sous le poids de leur grosse armure, par une extrême chaleur, épuisés de soif et de fatigues, que de venger leur prince et de vendre

chèrement leur vie. Six cent cinquante-six comtes, seigneurs et chevaliers périrent dans cette bataille. Il fut inutile à Jean de Hasenbourg d'avoir prévu le malheur ; il périt, et à côté de lui tomba Jean d'Ochsenstein, qui s'était si bien raillé de sa prudence. Comme presque tous les chefs avaient péri du côté des fédérés aussi bien que du côté des ennemis, les vainqueurs s'arrêtèrent tout d'un coup malgré leur fureur, accablés eux-mêmes par la chaleur et par la fatigue. Ceux des Autrichiens qui vivaient encore cherchèrent à sauver leur vie, et les Suisses qui étaient arrivés aux bagages ne résistèrent pas au plaisir de faire du butin.

Telle fut la fin de la célèbre journée de Sempach. Cette victoire des fédérés suisses et une autre près de Nœfels affaiblirent tellement la puissance autrichienne, que dans l'année 1389, par l'entremise des villes impériales du lac de Constance, on fit une paix de sept ans, par laquelle les Suisses conservaient toutes leurs conquêtes et tout ce qui s'était rattaché à eux. Mais l'Autriche reprenait ses principales possessions dans l'Argovie et la Thurgovie.

Le bonheur des Suisses excita de nouveau le désir de la guerre dans les villes d'Allemagne. L'ancien ressentiment entre la noblesse et la bourgeoisie fit un nouvel éclat, surtout en Souabe, sur le Rhin et dans la Wétéravie. Mais ces villes n'avaient plus les gorges des montagnes, et leurs habitants n'étaient pas les pâtres de Suisse. Elles furent battues en plusieurs rencontres, entre autres, entre Weil et Dœffingen par le comte Eberhard de Wurtemberg, et près de Worms par le comte palatin Robert. Cependant, en 1389, le calme fut rendu en quelque façon au pays par la paix qui fut proclamée à Éger. Ce fut une époque bien désastreuse pour la Bavière, la Souabe, la Franconie et tout le haut Rhin. Il mourut plus de monde, dit la chronique de Kœnigshofen, que dans cent ans d'une autre époque. Presque tous les habitants de la campagne furent obligés de se tenir dans les villes pendant l'hiver. Dans quelques provinces on parcourait quelquefois dix milles sans trouver un seul village, une seule maison, sauf des villes et des forteresses ; tant le feu et la mort avaient dévasté toutes les campagnes.

L'empereur Wenceslas n'avait pas assez d'énergie ni assez de considération pour venir interposer son autorité entre les villes et la noblesse et vider les querelles : de plus, il ne venait que rarement en Allemagne ; car après l'année 1390 il n'y rentra qu'au bout de six ans. Les Bohémiens, qui déjà étaient mécontents de lui, quand plusieurs cruautés de sa part vinrent s'ajouter à sa paresse pour le rendre encore plus odieux, l'enfermèrent dans le château de Prague jusqu'à ce que Jean, son plus jeune frère, vint le délivrer. Ce coup acheva de le perdre en Allemagne, et dès l'année 1400 les princes procédèrent à sa déposition. Les griefs contre lui étaient : que le saint empire romain, la sainte Église romaine et toute la chrétienté, au lieu de trouver en lui consolation, appui et secours, avaient plutôt été déchirés, abaissés et abandonnés par lui ; que tout cela lui avait été souvent et sans crainte représenté, mais que cependant il n'avait point favorisé la paix de l'Église et ne s'était point inquiété de toutes les dissensions et agitations de l'Empire ; de sorte que personne ne savait à qui demander justice, ni à qui recourir pour trouver protection et sûreté ; que comme tous ces avertissements n'avaient servi à rien, les princes ont dû nécessairement prendre le parti de lui défendre de s'occuper désormais en aucune façon de l'Empire ; et qu'en conséquence ils déposent l'empereur Wenceslas comme négligent et indigne (1).

Le jour suivant, ils choisirent pour empereur, Rupert, palatin.

---

(1) Ce fut ce prince qui, soupçonnant la fidélité de sa femme, voulut forcer son confesseur, Jean de Népomucène, de lui dévoiler les secrets que la reine pouvait lui avoir confiés. Sur le refus du confesseur, il le fit jeter dans la Moldau. Il était ivrogne et cruel. *Art de vérifier les dates.*) N. T.

Rupert ou Robert palatin. 1400—1410.

L'année suivante, Wenceslas qui était demeuré en possession du royaume de Bohême, fut une deuxième fois fait prisonnier par son frère Sigismond et renfermé à Vienne pendant dix-neuf mois.

Rupert était un chevalier actif et résolu, qui s'efforça de rendre à la dignité impériale sa considération; mais le désordre était alors trop grand et son règne fut trop court pour qu'il pût atteindre son but. Une expédition qu'il fit en Italie fut également sans succès. Il mourut en 1410, sans avoir rien fait de digne de passer à la postérité; et un concile général qu'il avait convoqué en 1409 pour apaiser toutes les divisions dans la chrétienté, ne put être assemblé à cause de sa mort prématurée.

—

Sigismond. 1410—1437.

Peu s'en fallut qu'il n'en fût de l'Empire comme de la papauté, c'est-à-dire qu'il n'y eût trois empereurs à la fois : Wenceslas le déposé, son frère Sigismond, électeur de Brandebourg, qui était aussi devenu roi de Hongrie, tant par son mariage que par élection, et le troisième Jodekus (Josse), margrave de Moravie, son cousin; car ces deux derniers s'étaient partagé les suffrages des princes allemands. Mais Josse mourut l'année suivante, et Sigismond fut unanimement reconnu dans une nouvelle diète.

Sous certains rapports, cet empereur était le plus distingué de ceux de la maison de Luxembourg. Son extérieur était agréable et plein de majesté; il était grand, bien fait, et les belles boucles de cheveux blonds qui décoraient son visage, en faisaient un des plus beaux princes de son temps. Il avait un esprit vif, la répartie prompte, et pouvait passer pour un prince savant; il parlait six langues. Sa loyauté, un air ouvert, lui gagnaient tous les cœurs; sa volonté était franchement de faire le bien. Mais avec toutes ces belles dispositions, et ces brillantes qualités, il n'avait pas pour agir de l'énergie en proportion. Il était chancelant et irrésolu et ne pouvait pas poursuivre avec force les grandes pensées qu'il avait; aussi n'a-t-il pu tirer parti des grandes circonstances de son temps; de plus c'était un dissipateur qui dépensait tout ce qu'il avait et se trouvait toujours gêné.

Le premier objet de son attention, fut le grand schisme qui était dans l'Église; car il y avait un pape en Italie, un autre en France et un troisième en Espagne, et chacun d'eux lançait de chez lui des anathèmes contre ses adversaires et les pays qui lui étaient soumis. Enfin s'assembla le concile de Constance, l'an 1414, et l'on ne vit jamais une assemblée plus grande et plus brillante. Il s'y trouva, outre le pape, trois patriarches, celui de Constantinople, celui de Grado et celui d'Antioche, vingt-deux cardinaux, vingt archevêques, quatre-vingt-douze évêques, cent vingt-quatre abbés, dix-huit cents ecclésiastiques du bas clergé, quantité de docteurs et maîtres dans les sciences et les arts, même des envoyés des universités de Paris, Orléans, Cologne, Vienne et autres; enfin plus de seize cents princes, seigneurs, comtes et chevaliers, tous avec une suite plus ou moins nombreuse; de sorte que le nombre des assistants montait à plus de cent mille, on l'a même porté à cent cinquante mille sans compter trente mille chevaux.

Des trois papes on ne vit paraître que celui de Rome, Jean XXIII, qui avait lui-même convoqué le concile dans l'espérance de faire déposer ses deux adversaires et de se faire confirmer. Mais le concile avait résolu, malgré l'opposition des Italiens, de déposer ces trois papes, afin d'arracher jusqu'à la racine du mal. On était convenu : 1° Que les évêques et les abbés ne prendraient pas seuls part au vote, comme on avait toujours fait jusqu'alors; mais qu'on accorderait encore ce droit aux docteurs en théologie, aux docteurs en droit canon et en droit civil, même aux princes et à leurs envoyés et enfin à tous les prêtres qui y assistaient. 2° Que les votes seraient recueillis

non par individu, mais par nation; de manière que les quatre nations principales eussent chacune un vote, Allemands, Anglais, Français et Italiens (les Espagnols n'étaient pas encore arrivés). Car si en effet on eût recueilli les suffrages par individus, les Italiens, qui étaient de beaucoup plus nombreux, l'auraient emporté sur tous les autres.

Les Allemands et les Anglais étaient d'accord pour demander la déposition des trois papes, et bientôt les Français se joignirent à eux. Jean XXIII qui était là présent, fut obligé de signer l'acte d'abdication; il chercha bien quelques faux-fuyants, mais il finit par donner sa signature; et ensuite, à genoux devant l'autel, il fit tout haut en public la lecture de l'acte d'abdication. Sigismond et tous les assistants en furent ravis de joie; même l'Empereur se levant aussitôt alla baiser les pieds du pape et le remercia au nom de toute la chrétienté d'avoir donné un si bel exemple de renoncement à lui-même. Mais Jean n'avait cédé qu'en apparence; car déjà il avait pris, avec son ami Frédéric, duc d'Autriche, toutes ses mesures pour s'enfuir. Le 20 mars 1415, un grand tournoi fut disposé par le duc; et quand tout le monde était le plus occupé à la fête, le pape s'échappa déguisé en postillon et se retira à Schaffouse qui appartenait alors à la maison d'Autriche. Le duc l'y suivit, et dans la nuit plusieurs centaines de prélats italiens et autrichiens quittèrent l'assemblée. Le pape songeait à conserver sa puissance malgré la volonté du concile; mais les pères assemblés, Allemands, Anglais et Français et avec eux l'empereur Sigismond prirent l'affaire au sérieux. Le concile présidé par l'Empereur déclara : « Qu'il tenait sa puissance immédiatement de J.-C., et qu'il était au-dessus du pape; que par conséquent ses décrets, même sans l'approbation du pape, devaient réunir et réformer l'Église. » Les fugitifs furent poursuivis avec la plus grande sévérité, le duc Frédéric fut excommunié par le concile et mis au ban de l'Empire par l'Empereur; enfin, d'après ses ordres, l'armée impériale commandée par Frédéric, burgrave de Nuremberg, attaqua les pays héréditaires du duc et les lui enleva en grande partie. Les Bernois conquirent l'Argovie et le vieux château de Habsbourg d'où était sortie cette famille. (Ce ne fut que dix ans plus tard que l'Empereur reçut le duc à soumission et lui rendit les biens qui étaient au pouvoir de l'Empire; mais les Suisses ne voulurent jamais rendre leurs conquêtes et conservèrent l'Argovie et les autres portions conquises.)

Le pape, qui avait été enlevé au duc, fut obligé de se soumettre aux décrets du concile; il fut amené de Fribourg (en Brisgau), où il s'était enfui dans la petite ville de Rotolfzell, tout près de Constance, pour y entendre sa sentence; elle portait : « Que puisqu'il avait publiquement et criminellement abusé des droits et des biens de l'Église romaine, et qu'il avait attristé toute la chrétienté par ses mauvaises mœurs, il était déposé de la papauté. » Jean se soumit à son jugement et fut gardé au château de Heidelberg, jusqu'à l'an 1417, et ensuite à celui de Manheim; plus tard, il fut relâché et mourut bientôt après avec le titre de cardinal de Frascati.

Le deuxième pape, Grégoire XII, qui résidait en France, déclara, dès le commencement, qu'il était prêt à déposer sa nouvelle dignité si la paix de l'Église l'exigeait; il donna donc son abdication de lui-même, cette année 1415, et devint cardinal-évêque de Porto.

Quant à Benoit XIII, qui se tenait en Espagne, il fut impossible de le porter à la soumission. L'empereur Sigismond entreprit lui-même, pour céder aux prières du concile, de passer en Espagne afin de persuader ce vieillard; mais il n'eut aucun succès auprès de lui. Alors le roi d'Aragon, Ferdinand, qui jusque-là lui avait été attaché, lui retira sa protection, et le concile le déposa.

Ainsi fut accompli le but principal du concile; ainsi se termina ce terrible schisme de quarante ans. On put désormais procéder à l'élection d'un nouveau pape; mais les pères du concile avaient dans l'esprit un autre souci, c'était la réforme de l'Église même. Mille abus qui s'y étaient glissés, la dissolution des mœurs dans les membres du clergé, la simonie qui se faisait, excitaient de vives réclamations; et par-dessus tout les prétentions de la chaire de Rome devenues excessives. Le pape voulait avoir en sa puissance toutes les places du

clergé, depuis le plus haut degré jusqu'au plus bas, et restreignait ainsi les libertés dans le choix du chapitre, en même temps qu'il blessait les droits du seigneur propriétaire; il voulait que toutes les plaintes en matière de religion fussent portées à Rome devant son tribunal; il réclamait beaucoup de redevances de la part de tous les princes chrétiens et beaucoup d'autres exigences, qui faisaient que la papauté s'était presque changée en une fonction lucrative à charge aux autres États, et que le pontife avait perdu cette dignité de père, de conseiller et de chef de toute la chrétienté. Le clergé assemblé à Constance voulut donc, au nom des différentes nations, abolir tous ces abus; tout en garantissant d'ailleurs au pape toute la vénération, tout le respect qui lui étaient dus et en même temps des revenus suffisamment considérables de la part des princes chrétiens.

Les Allemands surtout, avec l'Empereur à leur tête, demandaient avec instance une réforme complète dans l'Église, depuis le haut clergé jusque parmi tous les membres inférieurs; mais les Italiens qui trouvaient dans ce qui existait alors les plus grands avantages, parce que des fleuves d'or affluaient des autres pays à Rome, cherchèrent à décliner une pareille entreprise et ne trouvèrent pas pour cela de meilleurs moyens que demander que l'on commençât par choisir un pape qui pût ensuite effectuer cette réforme dans l'Église, comme il le jugerait à propos. Les Allemands au contraire qui avaient remarqué le but qu'on se proposait, voulaient, avec beaucoup de raison, que le concile ne choisit un pape qu'après avoir statué sur la réforme; afin que l'on pût exiger comme première condition de son élection la confirmation des décrets. Leurs raisons étaient bonnes et fondées; cependant les Italiens réussirent à entraîner de leur côté les Français et les Espagnols qui étaient arrivés, et les Anglais reçurent de leur souverain l'ordre de se ranger du côté des cardinaux; de sorte que les Allemands restèrent seuls et furent enfin obligés de céder.

Le nouveau pape fut donc choisi; ce fut un Italien, Otton de Colonne, qui prit le nom de Martin V. C'était un homme extrêmement adroit qui eut le talent d'esquiver tous les projets du concile pour la restriction de la puissance papale. Martin, qui savait parfaitement que pour vaincre ses ennemis, il fallait commencer par les diviser, traita en particulier avec toutes les nations, car chacune avait ses propositions de réforme; et de là sortirent les concordats particuliers.

Ainsi s'évanouit en grande partie le but que s'était proposé le concile, d'une réforme dans la discipline et l'administration de l'Église. Combien salutaire eût été une plus grande réforme! combien de dissensions n'eût-elle pas épargnées pour l'avenir! On se consola par l'idée que désormais tous les dix ans, régulièrement, on assemblerait un concile; mais ce qui n'est pas fait dans son temps est perdu pour toujours : ces conciles décennales ne furent point assemblés.

Martin, après avoir ainsi obtenu ce qu'il voulait, leva les séances du concile le 22 avril 1418, et le 16 mai il sortit de la ville, revêtu d'une chasuble d'or, couvert d'une mitre blanche et monté sur un cheval blanc paré de pourpre. Il marchait sous un ciel portatif et magnifique; Sigismond était devant lui et conduisait son cheval par la bride; trois princes marchaient de chaque côté et soutenaient la couverture qui était sur le cheval. Telle fut la clôture de ce grand concile de Constance qui dura près de trois ans et demi.

Jean Hus. — Guerres des Hussites.

Cette assemblée eut encore à décider sur un autre article que ceux dont nous venons de parler, et sa sentence a eu les plus graves conséquences.

L'empereur Charles IV avait fondé à Prague une université sur le modèle de celle de Paris, qui fut bientôt en vogue et très-fréquentée par tous les étudiants des pays voisins. Cependant Charles accorda plus tard de grands priviléges aux Allemands qui la fréquentaient, au grand

mécontentement des Bohémiens; à tel point qu'ils forcèrent Wenceslas de retirer aux Allemands tous leurs droits. L'an 1409 (il était encore roi de Bohême), des milliers d'étudiants étrangers, mécontents de ce procédé, abandonnèrent Prague avec leurs professeurs et allèrent fonder ou augmenter d'autres écoles, telles que celle de Leipzig, Ingolstadt et Cracovie. Ce fut dans ce temps que Jean Hus, le plus enthousiaste et le plus savant des professeurs de Bohême, devint recteur de l'université. Il répandit bientôt des principes qui sortaient tout à fait de la voie ordinaire : c'étaient, en grande partie, les enseignements d'un certain Wiclef, prêtre et théologien anglais, qui vivait environ trente ans auparavant. Il déploya son zèle surtout contre la corruption des ecclésiastiques, et prétendit qu'il était contraire à l'Écriture qu'ils possédassent des biens temporels; il poursuivit aussi tous les ordres religieux, et dans l'emportement de son zèle, il dit contre eux des choses fort dures. Telles sont les leçons et bien d'autres semblables encore que Hus publiait; il s'éleva aussi avec chaleur contre la vente des indulgences. Bientôt il fut signalé comme hérétique, accusé comme tel et sommé de comparaître à Rome au tribunal du pape. Il n'obéit pas et fut excommunié. Mais il avait déjà un parti puissant et le roi même, Wenceslas, le prit quelque temps sous sa protection; de sorte qu'on en vint dans Prague et dans d'autres lieux de la Bohême à des engagements où coulait le sang humain, et dans lesquels un autre professeur de l'université de Prague, ami de Hus, joua aussi un grand rôle. Hus fut alors sommé de venir se justifier au concile de Constance, et il y vint avec un sauf-conduit que lui délivra l'empereur Sigismond, sur la recommandation de son frère Wenceslas. Mais l'Empereur n'eut pas alors la même fermeté qu'eut plus tard Charles V à l'égard de Luther, à l'assemblée de Worms. Il se laissa persuader de laisser violer sa parole impériale, sur la représentation : « Que sa parole ne pouvait pas être nuisible à la foi catholique, ni suspendre la justice ecclésiastique; que d'ailleurs tout homme qui attaque la foi perd, par là même, toute espèce de droit. » Sigismond permit donc que l'on s'emparât de la personne de Hus et promit de ne plus s'occuper de cette affaire.

On exigea de Jean Hus qu'il rétractât tous ses écrits, sous peine d'être brûlé comme hérétique. Il préféra ce dernier parti, et fut brûlé publiquement à Constance, le 6 juin 1415, et onze mois plus tard, son ami Jérôme de Prague le fut aussi. Ils moururent tous les deux avec une fermeté qui fut admirée même de leurs ennemis. Leurs restes furent jetés avec les cendres dans le Rhin, dans la crainte qu'ils ne devinssent un objet de vénération pour les Bohémiens.

La nouvelle rapportée à Prague y causa de grands mouvements et une révolte; les Bohémiens imputèrent cette exécution de Hus à la haine des Allemands, et n'en demeurèrent que plus fortement attachés à ses principes. Ils allèrent même plus loin; de nouveaux docteurs publièrent de nouveaux enseignements, et un certain Jacob de Miess se fit surtout une grande suite, en enseignant que la communion devait se faire sous les deux espèces. Les partisans de cette nouvelle doctrine s'assemblèrent sur une montagne qui fut ensuite appelée la montagne de Tabor, et la secte prit de là le nom de Taborite. Le roi Wenceslas n'osait pas troubler ces réunions, parce qu'elles montaient souvent jusqu'à quarante mille hommes; et, comme il arrive toujours en pareille circonstance, plus ils augmentèrent en nombre, plus le pape et l'Église se déchaînèrent contre eux en les traitant comme hérétiques, et plus aussi allèrent-ils loin dans les conséquences. Bientôt même ils firent dans Prague une procession solennelle dans laquelle on porta le calice en grande pompe; de sorte que Wenceslas ne se croyant plus en sûreté, abandonna la ville. Il mourut peu de temps après, en 1419.

Un jour que le cortége des hussites passait devant l'hôtel de ville de Prague, quelqu'un jeta une pierre en bas qui vint frapper un de leurs prêtres; alors ils se précipitèrent avec la plus extrême fureur dans l'hôtel, et jetèrent par la croisée treize des conseillers; tandis que la populace, dans l'ivresse de la colère, les recevait en bas sur ses lances et les massacrait. Tel fut le signal sanglant de la révolte. Conduits par ce même Ziska qui avait commandé l'assaut

de l'hôtel de ville, ils se répandirent dans le pays, pillèrent les couvents, torturèrent les prêtres et dévastèrent les biens des catholiques. Sigismond, qui après la mort de Wenceslas était devenu légitimement roi de Bohême, demanda des secours à l'empire germanique contre les hussites et rassembla une armée considérable. Il entra en Bohême en 1420, et assiégea Prague; mais Ziska repoussa vaillamment l'assaut : l'Empereur fut obligé de signer une trève et de quitter le pays. L'an 1427, les princes allemands firent une nouvelle invasion en Bohême avec quatre armées; mais déjà l'effroi qu'inspiraient les hussites par leur fanatisme qui les rendait invincibles était si grand, que ces quatre armées ne purent même soutenir leur vue et furent obligées de se retirer en désordre. Ainsi en fut-il encore d'une autre armée que l'on portait jusqu'à cent mille hommes, et qui y entra en 1431. Elle fut si complétement battue près de Riesenberg, que dix mille hommes restèrent sur la place, toute l'artillerie et les bagages furent perdus, et que le cardinal Julien ne se sauva qu'avec peine après avoir perdu son chapeau de cardinal, les insignes de sa dignité et les bulles d'excommunication contre les hussites qu'il portait avec lui. De leur côté les hussites firent des excursions dans la Misnie, la Saxe, le Brandebourg, la Franconie, la Bavière et l'Autriche; et les dévastations qu'ils exerçaient étaient effroyables; c'était une véritable guerre de religion. Un des dogmes des taborites était celui-ci : « Quand toutes les villes de la terre seront brûlées et réduites à cinq, alors commencera le nouveau royaume du maître; car c'est maintenant le temps de la vengeance, et Dieu est un Dieu de colère. » Il ne restait plus maintenant que les voies de douceur, et tout portait à les prendre; on se donna beaucoup de peine pour faire un accommodement avec les hussites; à la fin cependant le concile de Bâle, assemblé sur ces entrefaites, y réussit. On accorda aux hussites le droit de communier sous les deux espèces, à la condition que les prêtres enseigneraient au peuple que le Fils de Dieu est tout entier sous chaque espèce.

La plus grande partie du peuple de Bohême accepta volontiers cet accommodement; mais deux partis plus exaltés ne voulurent entendre à aucune modération, à aucun accommodement, les taborites et les waisen qui avaient à leur tête Procope le Gros et Procope le Petit. On en vint même à une guerre déclarée entre eux et les plus modérés; mais ces derniers gagnèrent une grande bataille dans laquelle périrent les deux Procope; et alors seulement l'empereur Sigismond put se faire reconnaître roi de Bohême; mais il n'avait plus qu'un an à vivre : il mourut en 1437 à l'âge de soixante-neuf ans, après un règne de cinquante et un ans en Hongrie et de vingt-huit ans en Allemagne. Cet empereur, malgré ses nombreuses et riches provinces, se trouva souvent dans le plus grand embarras d'argent; parce que ses fréquents voyages surtout exigeaient de grandes dépenses. C'est ainsi qu'en 1417 la Marche de Brandebourg, qui était arrivée sous Charles IV à la maison de Luxembourg avec un titre d'électeur et la charge de grand chambellan de l'Empire, fut engagée au burgrave de Nuremberg, Frédéric de Hohenzollern, pour une somme de 400,000 écus d'or qu'il avait prêtés en différentes circonstances, entre autres pour le voyage d'Espagne, après le concile de Constance, lorsque l'Empereur voulut aller engager Benoît XIII à abdiquer. Ce fut le 8 avril 1517 qu'eut lieu à Constance la confirmation solennelle par laquelle la maison de Hohenzollern fut mise en possession de cette province, et par suite fut rangée parmi les grands princes de l'Empire. Par un moyen tout semblable, Frédéric le Batailleur, margrave de Misnie et landgrave de Thuringe, acheta de l'empereur Sigismond, pour 100,000 marcs, l'électorat de Saxe et le cercle de Wittenberg, après l'extinction du rameau de la maison d'Anhalt qui possédait la Saxe, Wittenberg et le droit électoral.

Pour conclusion sur le règne de cet empereur ajoutons encore, comme caractère distinctif de cette époque, la lutte qui eut lieu entre le duc Louis de Bavière Ingolstadt et Henri de Landshut. Tous les deux assistèrent au concile de Constance et y portèrent devant l'Empereur leur contestation au sujet des droits que Louis prétendait avoir sur le pays de son cousin. Le duc Henri le Barbu, c'était son surnom, se

conduisit d'une manière fort impertinente devant l'Empereur et tint même des propos injurieux pour son cousin. Henri alors s'emporta, courut à ses appartements, prit ses armes et vint à la rencontre de celui qui l'avait insulté, le renversa de cheval de deux coups de lance et s'enfuit ensuite de Constance. L'Empereur en colère voulut le mettre au ban de l'Empire, mais Louis guérit contre toute attente; alors l'Empereur pardonna à Henri, sur l'intercession de son beau-frère, Frédéric de Brandebourg, prince électeur. Mais Louis n'en fut que plus furieux et avide de vengeance; il excita donc contre Henri une guerre sanglante dans laquelle la Franconie, la Bavière et la Souabe furent mises à feu et à sang; car tous les deux s'étaient fait de nombreux partisans. Cependant l'avantage resta à Henri et la noblesse de la basse Bavière, qui avait dénié sa suzeraineté, fut obligée de se soumettre et de s'humilier devant lui. Il n'y eut que Gaspar le Tœrringien, le principal personnage de cette noblesse, qui refusa de plier et alla même jusqu'à sommer le duc Henri de comparaître devant la freistuhl de Westphalie. Telle était la considération de ce tribunal qu'Henri se mit aussitôt en route pour la Westphalie, accompagné de son beau-frère, l'électeur de Brandebourg; mais au contraire Gaspar le Tœrringien fit défaut; alors il fut condamné à être pendu comme calomniateur, et le château de Tœrring, près de Salsbourg, fut rasé. L'électeur Frédéric et le duc Henri se firent agréger au nombre des initiés de la féme.

MAISON D'AUTRICHE.

Albert II. 1438—1439.

Après la mort de Sigismond, les princes choisirent en 1438 un empereur de la maison d'Autriche qui depuis lors est restée sur le trône de Germanie, presque sans interruption. Albert d'Autriche, qui déjà régnait en Hongrie, était un prince rempli des plus belles intentions et très-remarquable. Il aurait certainement beaucoup fait pour le bonheur de l'Allemagne, mais malheureusement la mort vint le surprendre dans la deuxième année de son règne, au retour d'une expédition contre les Turcs. On ne trouve presque pas de rois qui, comme Albert, aient été autant regrettés des grands et des petits, des riches et des pauvres.

Dans l'année 1431, sous le règne de Sigismond, fut assemblé à Bâle un nouveau concile qui avait pour but de poursuivre l'exécution de la réforme de l'Église, déjà commencée à celui de Constance. Mais ce concile fut bientôt en opposition avec le pape Eugène IV, dont il prononça la déchéance, et lui substitua le duc Félix de Savoie, sous le nom de Félix V. A Bâle alors, comme antérieurement à Constance, fut solennellement maintenu le principe que l'assemblée générale de l'Église est au-dessus du pape et la première puissance qui donne des lois dans l'Église. Les Allemands pendant assez longtemps ne se mêlèrent pas de la contestation; enfin, sous l'empereur Albert II, ils acceptèrent suivant toutes les formes, dans une assemblée des princes tenue à Mayence en 1439, les principales conclusions du concile de Bâle. Les États de l'Empire avaient à cette diète les trois électeurs ecclésiastiques et des envoyés pour représenter l'Empereur et les autres princes; plus tard, y arrivèrent des envoyés du roi de France, des rois de Castille, d'Aragon et de Portugal qui se réunirent aux Allemands pour aviser aux moyens d'établir l'ordre dans l'Église; le concile avait envoyé le patriarche d'Aquileja pour l'y représenter.

Parmi les différentes conclusions qui furent acceptées, il y en eut qui restreignaient singulièrement certains droits dont le pape avait joui jusque alors. Au lieu de ces énormes sommes d'argent qui affluaient à Rome chaque année pour toutes les places ecclésiastiques les plus élevées, une somme déterminée était fixée pour l'entretien du pape (*provisio*); et les princes allemands ne consentirent, uniquement comme secours volontaire, que la huitième partie de ce qu'il fallait auparavant envoyer au camérier du pape, quand une charge était vacante: le pape ne pouvait plus posséder

à l'avenir aucune fonction ecclésiastique hors des États de l'Église, et les élections furent rendues aux chapitres. Enfin, pour le choix même du pape, le concile fixa le nombre des cardinaux et détermina les qualités nécessaires pour cela. On admit en principe qu'il y aurait autour du pape un nombre de cardinaux égal à celui des différents peuples en relation avec Rome, et que ces cardinaux, spécialement occupés chacun de son peuple, apprendraient à le connaître et pourraient dans l'occasion rétablir les questions qui le regardent sous leur vrai point de vue ; « afin que, suivant l'expression du concile, les cardinaux fussent réellement, comme l'indique leur nom, les gonds (*cardines*) sur lesquels s'appuient et tournent les portes de l'Église. » Dès ce temps-là, c'était un obstacle essentiel à la paix des peuples avec l'Église que les cardinaux, qui devaient cependant être des conseillers du pape dans la direction de la république chrétienne, fussent presque tous pris parmi les Italiens.

Ces règlements, avec plusieurs autres, qui pouvaient donner à l'Église de Germanie des droits importants et une grande indépendance furent en grande partie annulés par le cousin et le successeur d'Albert, Frédéric d'Autriche, qui fut élu après lui, l'an 1440, sous le nom de Frédéric III, et par le concordat de Vienne, faussement appelé plus tard concordat d'Aschaffenberg, avec le pape Nicolas V, en 1448 ; de sorte que le concile de Bâle se sépara cette même année sans avoir obtenu le but qui l'avait fait convoquer, après avoir été assemblé pendant dix-sept ans. L'antipape Félix V fit volontairement abdication de sa dignité. Celui qui contribua le plus à ce changement dans les affaires ecclésiastiques fut l'ancien secrétaire de l'empereur Frédéric, Æneas Sylvius, de la maison de Piccolomini de Sienne, l'homme le plus remarquable de son temps. Antérieurement encore il avait été le secrétaire du concile de Bâle, et s'était montré le plus zélé défenseur des droits des conciles ; mais ayant remarqué qu'une carrière plus glorieuse s'offrait à ses efforts ambitieux, s'il voulait se rattacher étroitement à la chaire de Rome et défendre la dignité du souverain pontife contre tous les dangers qui la menaçaient, il sut amener son empereur et plusieurs autres princes allemands très-adroitement à suivre toutes les volontés du pape. Plus tard même il devint pape, sous le nom de Pie II ; mais il mourut bientôt après en 1462.

—

Frédéric III. 1440—1493.

L'empereur Frédéric était un prince bien intentionné, seulement trop pacifique et trop oisif ; son long règne n'offre pas une seule action remarquable ou glorieuse pour l'Allemagne. Frédéric n'avait ni cette volonté énergique, ni cette puissance extérieure nécessaire pour maintenir honorablement la dignité impériale. L'Empire était menacé à l'est d'un danger qui s'approchait chaque jour, et cependant aucunes mesures ne furent prises contre lui. Les Turcs s'emparèrent de Constantinople, le 29 mai 1453, et mirent ainsi fin à l'empire grec qui avait duré environ mille ans de plus que l'empire romain d'Occident. Ensuite ils s'avancèrent de plus en plus vers l'ouest en remontant le Danube, et même peu s'en fallut qu'ils ne fissent aussi la conquête de la Hongrie. Frédéric aussi bien que le pape parlèrent beaucoup de faire une croisade, mais ce n'était plus l'époque de l'enthousiasme et personne ne se fit attacher la croix. Si même il y eut quelque tentative contre les ennemis du nom chrétien, c'est uniquement au pape Calixte III qu'on en fut redevable. Il fit équiper à ses frais une flotte de seize galères, et ne craignit pas de sacrifier les bijoux les plus précieux de son trésor. Son légat, Jean Capistran, comme un deuxième Pierre l'Hermite, à qui il ressemblait d'ailleurs par la forme de son corps comme pour le feu de son éloquence, ayant réussi à enflammer d'un saint zèle pour le christianisme quelques milliers de pauvres bourgeois, de paysans et de moines, arriva avec eux, en 1456, au moment du plus grand danger, lorsque le sultan Mahomet II assiégeait Belgrade à la tête de cent soixante mille hommes. Si cette place forte fût tombée en son pouvoir,

c'en était fait de la Hongrie, et la route était ouverte aux Turcs pour aller à Vienne. Car ni le jeune Ladislas, roi de Hongrie, ni l'Empereur, ni les princes allemands n'étaient préparés : ils étaient à délibérer au lieu d'agir. Capistran, avec les barques qui avaient amené sa troupe mal armée et à peine fournie de lances, de fléaux, de fourches, commença par battre la flotte turque sur le Danube, qui assiégeait Belgrade, et se jeta ensuite dans la ville. Le général hongrois, Jean Hnniades Corvin, avait aussi amené une petite troupe; alors secondé des invincibles croisés, il força la cavalerie turque de se retirer. Restait encore à attaquer leur camp retranché, ce qu'il n'osait faire; il défendit même toute attaque sous peine de mort. Mais le bouillant courage des croisés ne souffrait aucun retard; et Capistran les voyant bien disposés, se mit à leur tête, un bâton d'une main et un crucifix de l'autre, emporta trois retranchements turcs l'un après l'autre, et Hnniades avec sa cavalerie vint tomber sur le dos des fuyards. Leur camp fut emporté d'assaut après un chaleureux combat. Tous les approvisionnements et un butin infini furent la proie des vainqueurs; Mahomet lui-même blessé se hâta de quitter la Hongrie avec le reste de ses troupes; plus de viugt mille Turcs restèrent sur le champ de bataille; et longues années plus tard la puissance du sultan s'en ressentait encore. Ainsi la chrétienté dut son salut au courage héroïque d'un moine et d'un gentilhomme de Hongrie, tandis que les rois et les princes étaient dans l'inaction ou occupés d'affaires beaucoup moins graves. Si on avait promptement poursuivi les avantages de la victoire avec des forces suffisantes, on aurait renversé peut-être tout l'empire des Turcs. Mais au contraire on se tint en repos; et même nos deux héros, qui auraient pu encore faire de nouvelles tentatives, moururent tous les deux dans cette même annee 1456, épuisés par des efforts surhumains et atteints d'une maladie contagieuse causée par le trop grand nombre des morts.

Pendant ce temps-là l'Allemagne était en proie à toute espèce de contestations et de guerres; chacun ne pensait qu'à ses querelles particulières et à la poursuite de ses avantages particuliers. Une diète était-elle convoquée pour faire décider une expédition contre les Turcs, on contestait pendant plusieurs mois sur le plus ou moins d'hommes ou d'argent à fournir par chaque prince, si bien qu'à la fin toute l'affaire était renvoyée à l'année suivante: ainsi les diètes étaient peu profitables. L'Empereur et les princes se dispensaient d'y venir et se contentaient d'y envoyer des députés qui songeaient, avant tout, à ne pas manquer à l'intérêt de leur maître; fort souvent ces députés étaient des hommes très-versés dans la connaissance du droit romain, à l'étude duquel on se livrait alors avec ardeur (1); ils venaient avec des discours adroitement travaillés et avaient cent raisons pour prouver que leur prince ou leur ville avait une part trop grosse sur le fardeau à partager entre tous. Ainsi l'on discutait pour contribuer le moins possible au bien de la patrie et par conséquent on ne produisait jamais rien de bon, rien de grand. Le principe du mal vint aussi de la coutume de ne plus discuter de vive voix, en peu de mots simples et énergiques; mais de se livrer à des discussions détaillées par écrit. La lettre morte prit la place de la parole. Puis, souvent quand on se croyait sur le point de terminer une affaire, un député prétextait tout d'un coup que ses pouvoirs n'allaient pas plus loin, et il fallait encore attendre plusieurs mois pour reprendre l'affaire. Aussi, depuis ce temps, on ne trouve pas une seule diète qui ait pris un arrêté énergique et complet; toujours le principal de l'affaire fut renvoyé à une autre assemblée, et cette deuxième en demandait une troisième, etc. Combien autres et combien meilleures étaient les diètes au temps que les princes y assistaient avec des vues libres et indépendantes. Ils faisaient plus dans une heure de séance qu'on ne fit depuis dans des semaines, dans des mois entiers.

(1) L'étude du droit romain fut particulièrement encouragée par Irnerius ou Werner, allemand de naissance, qui érigea une chaire à Bologne pour l'enseigner, en 1128; et depuis lui, Bologne fut le rendez-vous de milliers de jeunes gens qui y arrivaient de tous les pays.

L'Empereur n'était pas un souverain qui pût porter les princes allemands à mettre plus d'importance aux affaires publiques; à peine même pouvait-il se faire respecter parmi ses propres sujets. La noblesse autrichienne ne craignait pas d'envoyer des lettres de provocation à son suzerain, et Vienne même se révolta contre lui. Son frère Albert voyait avec plaisir ces désordres et attisait sans cesse le feu; à tel point que l'empereur Frédéric se vit assiégé avec sa femme et son fils Maximilien, âgé de deux ans, par ses propres sujets dans le château de Vienne, en 1462. Un simple bourgeois nommé Holzer s'était mis à la tête des révoltés et s'était fait donner le titre de bourgmestre; le duc Albert vint lui-même à Vienne pour conduire le siége du château. On creusa un fossé tout autour et on tira contre ses murailles.

Cette fois l'Empereur se montra ferme et résolu; il encouragea sa petite garnison composée seulement de quatre cents hommes à la plus vigoureuse défense et cria tout haut de dessus le mur : « Je veux défendre ce poste jusqu'à ce qu'il devienne mon tombeau. » — Les princes allemands ne purent voir avec indifférence l'état d'abandon de leur empereur; ils se rassemblèrent pour le délivrer. George Podiebrad, roi de Bohême, arriva au plus vite avec ses troupes, rendit la liberté à Frédéric et ménagea une paix entre lui et son frère. Cependant l'Empereur fut obligé de lui abandonner la basse Autriche et Vienne pour huit ans. Albert mourut l'année suivante, après avoir tiré la punition méritée du bourgmestre Holzer qui voulut de nouveau l'engager à trahir l'Empereur; Holzer fut écartelé vif.

La voix de l'Empereur ne fut pas mieux écoutée dans l'empire d'Allemagne que dans ses États héréditaires. Frédéric le Victorieux, comte palatin du Rhin, qui avait agrandi le Palatinat d'un tiers par le bonheur de ses armes, se voyant mis au ban de l'Empire par Frédéric, fit bâtir à son château de Heidelberg une forte tour qu'il appela *trutz Kaiser* (nargue de l'Empereur). Dans le même moment, ce comte palatin avait encore l'insolence de prendre publiquement sous sa protection Diether, archevêque de Mayence, que le pape Pie II avait déposé et excommunié, comme chef du parti allemand qui cherchait à restreindre les droits pontificaux. L'empereur Frédéric voulut donc faire exécuter la sentence du pape et envoya au margrave Albert de Brandebourg et au comte Ulric de Wurtemberg, comme aux premiers sujets de l'Empire, le ban de guerre contre le comte palatin et ses alliés. Mais la guerre ne fut heureuse ni pour l'un ni pour l'autre. L'armée du duc de Wurtemberg fut mise dans une complète déroute, en 1462, par le comte palatin auprès du village de Seckenheim; Ulric même fut fait prisonnier avec le margrave de Bade. Dans la même année, le duc Louis de Bavière, allié du comte palatin, remporta une victoire non moins décisive sur Albert de Brandebourg, près du village de Giengen, en Souabe, et s'empara de la bannière impériale. (Plus tard l'archevêque Diether se soumit de lui-même à la sentence du pape et abandonna l'archevêché à celui qu'il avait nommé pour le remplacer, Adolphe de Nassau.)

Une autre guerre célèbre qui s'éleva sous le règne de Frédéric III, fut celle que firent quantité de princes et seigneurs conduits par Albert, margrave de Brandebourg, que nous venons déjà de nommer, et qui à cause de sa force et de sa beauté sous les armes était appelé l'Achille allemand, contre Nuremberg, ville de Franconie. Nuremberg était alors une des plus florissantes et des plus puissantes villes de toute l'Allemagne. La haine qui existait depuis longtemps entre les bourgeois libres et les chevaliers éclata donc, en 1449, et souleva une grande guerre. Dix-sept des plus grands princes de l'Empire, les électeurs de Brandebourg et de Mayence, Guillaume de Saxe, Otton de Bavière, Albert d'Autriche, se déclarèrent contre la ville. D'un autre côté soixante-douze villes étaient liées avec Nuremberg, et les Suisses envoyèrent huit cents hommes. Dans cette guerre de dévastation, qui tomba plus particulièrement sur les paysans, deux cents villages furent brûlés pendant les huit ans qu'elle dura; huit fois la noblesse remporta la victoire; mais en mars 1456, l'armée du margrave fut complétement battue près de Pillereut, sur l'étang de la ville. Les Suisses contri-

buèrent surtout à la victoire; et le margrave, qui vit bien alors qne la force des princes ne pouvait rien contre les retranchements et les richesses des villes, consentit à une paix avec Nnremberg (1).

L'alliance la plus importante sous le règne de Frédéric fut celle qu'il noua avec la maison de Bourgogne et qui fut le fondement de la grandeur de celle d'Autriche.

Le duc de Bourgogne. — Charles le Téméraire était un des princes de son temps les plus riches et les plus considérés. Il régnait sur ces belles contrées situées à l'embouchure du Rhin et de l'Escaut, généralement appelées les Pays-Bas, et plus haut sur le comté et le duché de Bourgogne. Son esprit orgueilleux et entreprenant, toujours occupé de grands projets, élevait ses prétentions peut-être même jusqu'à la couronne impériale; aussi vit-il avec plaisir que l'empereur Frédéric désirait marier son fils Maximilien avec Marie, sa fille unique et l'héritière des beaux États de Bourgogne. Mais ayant remarqué que l'Empereur ne voulait jamais lui sacrifier la succession à l'Empire, il demanda du moins le titre de roi, de même que déjà antérieurement un empereur avait donné ce titre au duc de Bohême, conservant toutefois sa dépendance de l'Empire. Pour traiter cette affaire, ils concertèrent tons les deux une entrevue à Trèves, l'an 1275. Le duc y parut avec nne magnificence plus qu'impériale, tandis que Frédéric, qui, à cause du désordre qui régnait dans ses États héréditaires, était toujours dans le besoin, paraissait à côté de lui dans nn état même misérable. Il dut en souffrir, et sans doute aussi qu'il ne vit paa avec plaisir l'esprit orgueilleux et l'impertinence du duc. Car celui-ci se tenait si sûr de la dignité royale, qu'il avait apporté avec lui les joyaux pour son couronnement et fait faire les préparatifs pour une grande fête. Combien alors dut-il être étonné quand il vit l'Empereur, sans l'avoir couronné, sans même avoir pris congé de lui, quitter tout d'un coup Trèves, sous le froid prétexte que sa présence était devenue nécessaire à Cologne pour apaiser les dissensions entre l'archevêque et son chapitre. Le duc partit de Trèves aussi lui-même, mais plein de colère et rien moins que porté à donner sa fille à la maison d'Autriche. Cette entrevue cependant ne resta pas sans résultat. Charles avait pris en affection le jeune fils de l'Empereur, prince chevalier et maître dans toute espèce d'exercices; de sorte qu'à son retour il en fit le portrait à sa fille sous de si belles couleurs, et il laissa des traces si profondes dans son cœur que, sans avoir vu Maximilieu, elle conserva depuis lors pour lui une secrète inclination; et même, plus tard, elle s'engagea avec lui par une lettre sur le simple tableau de son père.

La querelle entre Rupert, archevêque de Cologne, et son chapitre, en était venue à un tel degré que celui-ci s'était retiré dans la ville de Neuss, où il était en pleine révolte. L'archevêque demanda du secours à Charles le Téméraire, qui s'empressa de saisir une pareille occasion, se considérant peut-être déjà comme prince du Rhin; et il arriva devant Neuss avec une armée de soixante mille hommes. Mais la ville se défendit avec le plns grand courage et une grande gloire. Le duc resta onze mois devant ses murs, livra cinquaute-six assauts, perdit plus de quinze mille hommes; et enfin comme l'empereur Frédéric arrivait au secours de la ville avec une armée impériale et que neuf assauts qu'il avait fait donner en un jour n'avaient pu amener aucun résultat, il fut heureux de ponvoir, par l'entremise du pape, faire nn accommodement qui, s'il ne lui donnait aucun avantage, au moins sauvait son honneur. Neuss se rendit, mais seulement pour l'apparence; car il en partit le jour même de son entrée et il remit la ville entre les mains du

(1) Cette guerre a été chantée par Jean Rosenplut, appelé le satirique, un peintre en armoirie de Nuremberg. On y trouve pour ainsi dire tout vivant l'esprit guerrier et audacieux des villes impériales, et il ne manque aucune pointe à la moquerie au sujet de la fuite des princes. — Un poëte bas-allemand de ce temps raconte les événements mémorables de la guerre de Soest, en l'an 1444, où Diétrich, archevêque de Cologne, à la tête de soixante-dix mille hommes, parmi lesquels étaient même des mercenaires hussites, attaqua la ville de Soest, et fut enfin obligé de se retirer honteusement.

légat du pape, qui devait la conserver jusqu'à la fin de la contestation entre l'archevêque et son chapitre.

Bientôt après l'inquiet duc se tourna contre Réné, dnc de Lorraine, dont il aurait volontiers réuni les États aux siens. Il conquit Nancy, sa capitale, se fit prêter serment et alla ensuite porter ses armes contre les Suisses, afin de faire respecter sa domination depuis les sources du Rhin jusqu'à son embouchure. En vain les Suisses lui représentèrent-ils que tout leur pays ne valait pas les harnais de ses chevaux, il entra chez eux, et il se tenait si sûr de la victoire, qu'il fit pendre aux arbres la garnison suisse de Granson qu'il avait prise. Alors les Snisses marchèrent à sa rencontre et tirèrent une dure vengeance de cette cruauté. Quoique trois fois moins nombreux que l'ennemi, ils battirent son armée dans une bataille sanglante près de Granson, et s'emparèrent de son camp rempli de toutes sortes de provisions de guerre et de trésors innombrables (1).

Il s'enfuit du champ de bataille accompagné de cinq cavaliers seulement. Plein de colère alors, il prépara une deuxième expédition et marcha contre eux nne deuxième fois, dans cette même année 1476, à la tête de soixante mille hommes. Les deux armées se rencontrèrent près de Morat. Jean de Hallwyl commandait l'armée des fédérés. Quand ils se jetèrent à genoux avant la bataille, comme leurs pères avaient coutume de faire, et pendant qu'ils priaient, un nuage, qui jusque-là avait tenu un épais voile sur tout le ciel, se fendit tout à coup et les rayons sereins du soleil se répandirent sur l'armée en prières. Ce fut pour eux nn vrai message envoyé du ciel et un pronostic certain de la victoire; ils marchèrent en effet avec tant de confiance à l'ennemi que rien ne put leur résister; et bientôt vingt mille Bourguignons couvraient le champ de bataille. Leurs os fnrent rassemblés et on forma avec eux une colonne près de Morat portant cette inscription : « *Souvenir laissé par l'armée du puissant duc de Bourgogne.* »

L'année suivante, 1477, dans une bataille sanglante livrée près de Nancy, le 5 janvier, par un temps très-froid, le duc trouva enfin le terme de sa carrière de guerre. L'armée réunie de Lorraine et de Suisse mit la sienne dans une complète déroute, et le duc, qui s'était perdu dans la chaleur de la bataille, après avoir combattu comme un brave chevalier, d'une manière digne de son sang, ne fut retrouvé que le soir du jour suivant, caché sous des morts et presque méconnaissable.

Sa mort donna au rusé Louis XI l'espoir d'acquérir ces beaux et nouveaux États, et il employa tous les moyens afin d'obtenir Marie, l'héritière de Bourgogne pour son fils aîné; mais les Flamands avaient une antipathie pour tout ce qui était Français; et quand les envoyés de l'empereur Frédéric se présentèrent, montrant, au grand étonnement de tous, une lettre de la propre main de leur princesse et un anneau que Marie avait envoyé à l'archiduc Maximilien, tout le peuple fut ravi de joie, et Marie déclara pnbliquement et avec liberté: qu'elle l'avait en effet choisi pour époux, et qu'elle n'en voulait pas d'autre. Alors Maximilien partit lui-même pour les Pays-Bas, et

(1) Pour donner nne idée des richesses de cet orgueilleux dnc, on peut citer ici les principaux articles du butin fait par les Suisses. Dans sa tente, qui était décorée en dehors d'écussons en or et en perles, ils trouvèrent : le fauteuil d'or sur lequel il siégait dans les solennités, son chapeau ducal en velours jaune et paré des plus précieuses pierres et perles, l'ordre de la Toison d'or que son père avait institué, le sceau de Bourgogne en or massif pesant une livre, le chapelet en or de son père, dont des pierres précieuses formaient les grains, un petit reliquaire, un livre de prières très-précieux, etc. La salle à manger était remplie de vases, d'assiettes et de plats en or et en argent, et quatre cents petites caisses de voyage qui contenaient les étoffes les plus précieuses d'or, d'argent et de soie, que les guerriers vendirent pour quelques sous (*groschen*). Les pâturages suisses furent semés d'or. La plus précieuse des pierres du duc, un diamant gros comme une demi-noix, qui valait à lui seul une province entière, fut trouvé par un Suisse au milieu du chemin et vendu un florin. Plus tard, le pape Jules II l'acheta des habitants de Berne pour 20,000 ducats, et c'est encore aujourd'hui la plus belle pierre de la couronne papale. Un deuxième diamant pris dans le camp du duc se trouve à la couronne de France (il se nomme le *Sanci*, et un troisième est dans le trésor impérial de Vienne.

épousa Marie de Bourgogne. Il eut bientôt l'occasion de montrer sa valeur et son génie à ses nouveaux sujets, dans les guerres avec le roi de France; car celui-ci, tenant ce jeune prince pour un adversaire peu redoutable, et se confiant sur sa supériorité, s'était emparé par la force des armes de plusieurs portions du royaume de Bourgogne. Maximilien se défendit courageusement, battit son ambitieux ennemi à Guinegat, en 1479; et il lui aurait sûrement repris toutes les parties de son héritage de Bourgogne, s'il n'avait eu le malheur de perdre sa femme, sa chère Marie, en 1482. Elle mourut d'une chute de cheval en poursuivant des hérons. Depuis lors les Flamands se refroidirent et se lassèrent d'une guerre si longue; de sorte que Maximilien se vit obligé de laisser son héritage de Bourgogne entre les mains des Français.

Dans cette guerre, Maximilien n'avait pu tirer aucun secours de son père, l'empereur Frédéric, qui était étroitement pressé dans ses propres États, tant par les Turcs qui vinrent porter la guerre jusqu'en Carinthie et Carniole et même dans le pays de Salzbourg, que par Mathias, roi de Hongrie. Ce prince prit même Vienne, et l'empire germanique, dans l'engourdissement de tout sentiment d'honneur, ne put qu'avec la plus grande peine et après plusieurs tentatives inutiles, être entraîné à faire quelque effort en faveur de son empereur. Ce ne fut que quelques années seulement avant sa mort, en 1490, qu'il obtint la délivrance de ses pays héréditaires à la mort du roi Mathias, par un accommodement qu'il fit avec Wladislas, son successeur. Les dernières années de la vie de cet empereur, furent les plus belles et lui assurèrent enfin, après de nombreuses fatigues, un calme qu'il avait bien mérité par ses intentions toujours portées vers le bien. Il mourut le 19 août 1493, après cinquante-quatre ans de règne.

Frédéric fut le dernier empereur qui reçut dans Rome même la couronne impériale; ce fut le 19 mars 1452.

Sous le règne de Frédéric III, un pays voisin, conquis et peuplé par des Allemands, et qui plus tard se trouva encore plus intimement lié avec l'empire germanique, le pays des chevaliers prussiens, passa sous la suzeraineté des Polonais. Nous allons reprendre plus haut les faits principaux. Nous avons déjà vu que, sous l'empereur Frédéric II, les chevaliers de l'ordre teutonique étaient passés en Prusse et avaient établi une domination sous laquelle les villes et les campagnes devinrent bientôt florissantes.

Cet état de prospérité y dura jusqu'au quinzième siècle. Les villes de commerce, Danzig, Thorn et Elbing, parvinrent à un tel point de puissance, que Danzig entre autres, au rapport d'Æneas Silvius, pouvait mettre cinquante mille hommes en campagne. Dans ce temps-là encore, racontent les chroniques, un paysan qui donna l'hospitalité à Conrad de Jungingen, grand maître de l'ordre, vers l'an 1400, plaça autour de sa table douze tonneaux pour siéges, dont onze étaient tous remplis d'or et le douzième à moitié seulement. Il les offrit même en cadeau au grand maître; et celui-ci lui commanda d'emplir le douzième afin qu'on pût dire qu'il y avait en Prusse un paysan qui possédait douze tonneaux pleins d'or.

Mais la décadence de l'ordre commença sous ce même grand maître. Il était devenu trop riche; la mollesse et les vices affaiblirent la force des chevaliers; leurs injustices et leurs oppressions soulevèrent le peuple contre leur domination; et quand les rois polonais, dont la puissance grandissait tous les jours, s'élevèrent contre l'ordre, il fit voir combien sa force avait dégénéré. Les chevaliers furent complétement battus dans une grande bataille près de Tannenberg par le roi Wladislas Jagellon. A la vérité, ils obtinrent des conditions supportables par la première paix de Thorn, en 1416; mais le mal était fait. Survinrent en outre des divisions intestines; les états et les villes du pays s'unirent ensemble contre les chevaliers et choisirent pour protecteur, en 1454, le roi de Pologne, Casimir III. Après douze ans de guerre, l'ordre fut obligé d'abandonner à la Pologne, en 1466, par sa deuxième paix de Thorn, une partie du pays avec Ulm, Marienbourg, Elbing et d'autres villes, et de reconnaître pour le reste la suzeraineté de la couronne de Pologne. Dans cette guerre désastreuse, le pays avait souffert plus qu'on ne peut

exprimer; de vingt et un mille gros villages, il n'en subsistait plus que trois mille, et l'ordre n'était plus que l'ombre de ce qu'il était auparavant.

—

Maximilien Ier, 1493—1519.

L'Europe, dans le siècle qui vient de s'écouler, s'était mûrie pour de grandes réformes qui devaient, une fois toutes leurs conséquences obtenues, changer complétement l'état des peuples. L'invention de la poudre avait déjà tellement changé l'art de la guerre, que ce changement entraîna la ruine de la chevalerie qui régna sur tout le moyen âge, pendant des siècles. Avec l'art de l'imprimerie réunie à l'invention du papier de lin, qui créa un nouveau moyen de communiquer ses idées, on pouvait agir sur les esprits d'un bout de l'Europe à l'autre avec la rapidité de l'éclair. La découverte d'un nouveau monde et d'un chemin par mer pour aller aux Indes orientales avait changé toute la marche du commerce; de sorte que toute la puissance qu'il entraîne avec lui avait été transportée à des peuples qui jusque-là étaient à peine connus parmi les autres. La politique enfin, qui alors commençait, venant particulièrement de France et d'Italie, prenait une forme toute nouvelle. Elle sacrifia la fidélité pour sa parole à l'intérêt; l'intérêt devint depuis lors la loi fondamentale pour les alliances ou les inimitiés des États. Et ainsi dans les relations des peuples entre eux une autre loi gouvernait celle qui est reçue dans les rapports entre individus.

On peut dire de l'empereur Maximilien, que dans cette époque de fermentation, grosse de nouvelles productions, il fut placé comme une image vivante du temps passé en opposition avec les nouvelles formes de l'époque actuelle pour représenter encore une fois et pour la dernière la chevalerie dans tout son beau. De même que la chevalerie dans ses grandes institutions était aussi élevée qu'aimable, ainsi, Maximilien réunissait l'audace, la ténacité et la fierté de l'âme à une douceur d'enfant. De même que la brûlante imagination du moyen âge entraînait aux hasards les plus extraordinaires et les plus prodigieux; ainsi, les entreprises de Maximilien étaient marquées du sceau de la chevalerie par leur témérité, leur caractère d'enthousiasme et aventureux, qui se montrait dans les grands comme dans les petits. Une de ses plus chères occupations était la chasse du chamois, parce qu'elle est la plus audacieuse, et souvent il se hasardait dans des positions si dangereuses que ses amis tremblaient pour sa vie; mais il se jouait avec ces dangers comme avec ceux des combats, soit lorsqu'il luttait avec le lion qu'il terrassait de sa propre main, soit lorsque, dans une bataille avec l'ennemi, il renversait à ses pieds une foule d'adversaires.

Malgré ses occupations, Maximilien trouva encore du temps pour les sciences et les arts, et il acquit tant de connaissances qu'elles auraient étonné même dans un homme uniquement livré à l'étude; il parlait toutes les langues alors usitées en Europe; il laissa même plusieurs ouvrages en allemand; il apprit l'art de forger des armes; il aima les savants et les artistes, et il fut si affable, si spirituel, si aimable dans le commerce social que l'on croyait voir en lui, dans toutes ses actions le type du vrai chevalier. Son extérieur répondait parfaitement à ce tableau; il était grand et fort, et avait une apparence tout à fait royale. Dans sa jeunesse, des cheveux blonds tombaient en boucles sur ses épaules, ses yeux bleus et pleins de feu exprimaient la bonté, et un front élevé, un nez aquilin achevaient de donner aux traits de son visage un air de grandeur. Maximilien tenait cette vivacité de caractère de sa mère Éléonore de Portugal, princesse douée d'un grand cœur et qui mourut malheureusement trop tôt; elle avait à peine trente ans. Il faut aussi dire à la gloire de son père qu'il moutra la plus grande sollicitude pour former son enfance et sa jeunesse, qu'il lui donna un très-bon maître et de très-bonnes instructions.

Le début de Maximilien dans sa carrière est l'exorde d'un poëme. L'amour et l'honneur l'appellent jeune encore sur le champ de bataille, et il résiste avec gloire contre le perfide

Louis XI, prince exercé à toutes les ruses : mais dans le cours de sa carrière, il n'eut pas toujours le même succès qu'au commencement. Le temps était passé où l'audace téméraire et chevaleresque entraînait nécessairement après elle d'heureux résultats. Ce n'était plus cet ancien temps dans lequel, avec des vassaux levés en toute hâte, on se jetait dans le pays ennemi, on massacrait les prisonniers, et après une campagne glorieuse chacun rentrait chez soi ; il fallait alors avoir une armée soldée. Ce n'était plus le temps où la supériorité du génie et la force individuelle assuraient le succès des grandes entreprises; mais c'était la richesse et les secours extérieurs qu'on pouvait avoir qui décidaient de tout; et ce valeureux et généreux empereur qui, à une époque antérieure, aurait été un des plus puissants princes parmi ses prédécesseurs, se trouva ainsi sous le rapport du succès au-dessous des rusés rois de France et d'Espagne, qui calculaient tout avec sang-froid. Il ne comprenait point comme eux l'emploi des moyens extérieurs et surtout de l'argent ; il dépensait étourdiment de grosses sommes qui ensuite lui manquaient dans l'occasion ; aussi ses armées se débandaient, faute de solde (1).

Ces observations donnent l'explication de la vie de Maximilien et de la contradiction dans laquelle il a vécu avec son siècle; du reste, fidèle à l'ancien et honorable but de la dignité impériale, il s'efforça continuellement de maintenir l'ordre et la paix autant que possible dans l'Europe, moins par la force des armes que par la voix de la raison, de soutenir la dignité de l'Église, et enfin de réunir les forces de tous les peuples chrétiens contre leurs ennemis communs, les Turcs. Il réussit en effet à rendre à la dignité impériale plus de considération qu'elle n'en avait eu depuis des siècles : même il alla jusqu'à concevoir l'audacieuse pensée d'obtenir aussi la couronne papale, et de réunir ainsi en sa personne, pour le bien et la paix du monde, les deux plus hautes dignités de la chrétienté. Ce n'est point une fiction; mais des documents, des lettres particulières de l'Empereur, témoignent que, dans une grave maladie du pape Jules II, l'année 1511, il fit des démarches sérieuses pour se faire élire pape au cas de mort; mais le pape revint à la santé. Si l'on considère en effet bien attentivement l'état actuel du monde, on trouvera que la pensée de l'Empereur n'était pas aussi hasardée, aussi impossible qu'elle a pu sembler à la première vue. D'abord, le grand obstacle qu'aurait pu apporter son mariage était levé, puisqu'il venait de perdre sa deuxième femme Bianka. Mais ici, Maximilien, comme dans toutes les autres tentatives de sa vie, n'avait pas assez calculé toute l'importance des moyens extérieurs. L'idée était trop belle à côté d'un moyen si petit; et c'est ainsi que presque toutes ses entreprises n'eurent que peu de succès, comme l'histoire de sa vie va nous le montrer.

Affaires de Maximilien hors de l'Allemagne. — Presque toutes eurent rapport à l'Italie. C'est là que les rois de France, dont la puissance était extrêmement agrandie par l'expulsion des Anglais de tout le territoire, et par la réunion à la couronne des grands fiefs de Bourgogne, de Bretagne, de Provence et d'Anjou, poursuivaient avec d'autant plus de zèle le projet de profiter des divisions de ce pays pour le retirer à la suzeraineté impériale et le soumettre à leur propre puissance autant que possible.

En conséquence, Charles VIII chercha à faire revivre le droit de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples, où régnait une ligne colla-

(1) Maximilien montra l'inclination de son cœur dès sa plus tendre enfance. Un jour que son père lui offrit une assiette de fruits et une bourse remplie d'or; il garda pour lui les fruits et distribua l'or à ses serviteurs. « Ce sera un dissipateur, » dit le père en soupirant. « Je ne veux pas, dit Maximilien, être le roi de l'or; » mais du peuple et de tous ceux qui possèdent l'or. »
Cet esprit de dissipation ne lui fit pas toujours honneur. — Quand il se présenta pour son mariage avec Marie de Bourgogne, il était vêtu si mesquinement que Marie fut obligée de lui faire faire des habits pour qu'il parût d'une manière digne d'elle. — Déjà fiancé à Anne de Bretagne, il ne put aller terminer le mariage faute de 2,000 écus. — Il épousa Blanche Sforce, fille bâtarde, pour avoir 500 ducats. — Enfin il se mit à la solde de Henri VIII sur la fin de son règne. N. T.

térale de la maison royale d'Aragon. Il entra tout d'un coup en Italie avec son armée, et en peu de temps il eut conquis Naples (1495). Des canons de bronze que l'on trainait à la suite de l'armée avec des chevaux, eurent le plus heureux résultat. Auparavant, on n'avait que des canons de fer qui ne pouvaient être mis en usage que dans les siéges.

Cependant, les Italiens s'étant un peu remis de leur effroi, amis et ennemis se réunirent contre les Français; l'Empereur, le pape et le roi d'Aragon, Ferdinand le Catholique, promirent leurs secours; de sorte que le roi de France se vit forcé d'abandonner sa conquête aussi promptement qu'il l'avait faite. Ce fut aussi dans cette circonstance que l'empereur Maximilien concerta l'important mariage de son fils Philippe, qui possédait déjà les Pays-Bas, avec Jeanne, fille du roi d'Espagne. Ce Philippe était le fils de Marie de Bourgogne, et du mariage de Philippe avec Jeanne d'Espagne naquit l'empereur Charles-Quint, qui réunit la moitié de l'Europe sous sa domination.

Mais les Français ne se laissèrent pas effrayer par le peu de succès de leurs premières tentatives sur l'Italie. Le successeur de Charles VIII, Louis XII, voulut conquérir le Milanais puisque l'on n'avait pas été heureux pour Naples. Il appuyait ses prétentions sur un ancien traité de famille avec la maison de Visconti et attaqua le duc d'alors, Louis le More, aidé des Vénitiens, à qui il promit une partie du butin. Il eut bientôt conquis tout le duché, l'an 1500, et le malheureux duc termina sa vie dans une prison de France après dix ans de captivité. Alors le roi tourna ses vues de nouveau sur Naples, s'unit avec Ferdinand d'Aragon, et ils se partagèrent tous les deux ce royaume sur lequel aucun d'eux n'avait de droits. Dans cette circonstance Louis XII put éprouver qu'un trompeur trouve toujours un plus rusé que lui-même; car bientôt le roi d'Espagne chassa les Français des États de Naples avec l'épée de son général Gonzalve de Cordoue et retint le royaume pour lui seul.

L'Empereur n'aurait pas dû souffrir que les autres peuples disposassent ainsi à leur gré de l'Italie. Ce malheureux pays qui ne pouvait pas se maintenir indépendant, aurait pu du moins, sous la protection impériale, se trouver à l'abri des caprices des étrangers. Et en effet, Maximilien aurait volontiers fait valoir ses anciens droits de suzeraineté; mais l'Empire ne le soutenant pas, sa puissance était trop restreinte. Il lui fallut donc laisser le roi Louis en possession du Milanais, à la condition seulement qu'il consentirait, par déférence pour la dignité impériale, à ne posséder le duché que comme fief de l'Empire.

Tandis que les Français s'établissaient en Italie, Maximilien faisait une nouvelle tentative, la dernière qui fut faite, de remettre les Suisses sous la domination de l'Empire; encore une fois la haine des nobles, surtout en Souabe, s'enflamma contre les paysans suisses. Une querelle insignifiante du gouvernement autrichien dans le Tyrol avec les Grisons fédérés en fut l'occasion; mais la raison principale fut que les Suisses étaient alliés avec les rois de France et leur prêtaient secours dans leurs expéditions en Italie, ce qui était regardé comme une lésion des droits de l'Empire; car ils étaient toujours considérés comme en faisant partie. Cependant la guerre qu'on fit avec eux cette année 1499, fut honteuse pour l'Allemagne. La noblesse de Souabe fut battue et fort maltraitée dans plusieurs combats. Une grande et brillante armée impériale que Maximilien rassembla lui-même à Constance fut obligée de revenir sans avoir rien fait aux passages des montagnes du pays de Berne; la répugnance des princes pour une guerre si dangereuse, dans des montagnes où ils avaient déjà essuyé plusieurs défaites, réduisit l'Empereur à cette nécessité. Et le grand maréchal de Maximilien, le comte de Furstenberg, qui devait conduire l'armée des princes du Rhin à travers l'Alsace jusqu'à Bâle, fut surpris, battu par les Suisses à Dorneck, et perdit tout son camp avec trois mille morts. Alors on fut obligé de faire la paix et de laisser aux Suisses leur indépendance, quoiqu'il n'eût pas été formellement exprimé qu'ils n'appartenaient point à l'Empire. Bientôt après les villes de Bâle et de Schaffouse, qui jusqu'alors avaient été des villes impériales, entrèrent dans la confédération suisse.

Maximilien trouva bientôt des occupations en Italie. Aucune ville alors dans cette contrée

n'était florissante comme celle des Vénitiens. Par leur grand commerce dans tout le monde, ils avaient acquis d'immenses richesses, soumis peu à peu à leur domination une grande partie de la haute Italie, et ils agrandissaient chaque jour leur puissance. Mais leur insolence excita la haine de leurs puissants voisins, qui d'ailleurs prétendaient avoir des droits sur différentes parties de leur territoire; car presque tout ce qu'ils possédaient dans la haute Italie avait autrefois appartenu à l'Empire, et d'autres portions aux États de l'Église; dans la basse Italie, ils s'étaient approprié certaines possessions sur lesquelles Ferdinand le Catholique avait de justes prétentions, comme roi de Naples; enfin la France désirait beaucoup s'emparer de certains lieux limitrophes du Milanais. De là vint, en 1508, la fameuse ligue entre l'Espagne, la France, le belliqueux pape Jules II et l'Empereur contre la république de Venise, connue sous le nom de ligue de Cambrai, qui semblait devoir accabler du premier coup cette république quoique riche, mais pourtant incomparable à une pareille puissance. Si cette grande alliance est la première de ce genre qui paraisse dans l'histoire des nouveaux États européens, elle est aussi l'image de la plupart de celles qui suivirent et un miroir, pour ainsi dire, qui reflète toute l'instabilité des rapports politiques de ces États, depuis que l'égoïsme et l'intérêt propre de chacun en formait la base, sans aucune ancre qui pût rattacher les peuples à la dignité morale. Elle se dissipa comme une fumée, dès que les chances de succès parurent incertaines, et elle fut un objet de dérision pour toute l'Europe; car ces adroits républicains surent si bien diviser les confédérés en faisant briller à leurs yeux des avantages particuliers, que d'amis qu'ils étaient, ils devinrent ennemis et qu'eux-mêmes sortirent sans échec de cette lutte contre les plus grandes puissances.

L'histoire raconte de l'empereur Maximilien, qu'il fut très-fidèle avec ses alliés et qu'il tint beaucoup à l'honneur de sa parole. Louis XII s'était hâté de paraître le premier sur le champ de bataille, c'est-à-dire dès l'an 1509, et de conquérir en quelques semaines la portion qui lui avait été assignée comme part de butin; et quand Maximilien arriva ensuite avec son armée, emportant différentes places les unes après les autres, les Vénitiens envoyèrent auprès de lui demander la paix et lui offrirent de restituer tout ce qui avait appartenu à la maison d'Autriche ou à l'Empire, lui donnant ainsi l'occasion de faire avec eux un traité fort avantageux; mais il ne le fit pas parce que les puissances liguées s'étaient engagées solennellement à ne consentir aucune paix particulière. Les autres n'étaient pas si consciencieux. Ferdinand le Catholique ayant sa part dans l'intérieur de la basse Italie, ne prit aucune part à la lutte; et le pape Jules II se retira même de la ligue par haine des Français et fit alliance avec les Vénitiens; Ferdinand le Catholique en fit autant bientôt après, et tous les trois appelèrent leur alliance la Sainte-Ligue. Les Français furent chassés du Milanais. Alors ceux-ci changèrent promptement leurs plans; leurs premiers calculs se trouvant déjoués, ils firent alliance avec les Vénitiens jusque-là leurs ennemis; tandis qu'au contraire, le roi d'Espagne se ligua contre eux avec l'Empereur et Henri VIII, roi d'Angleterre. Ainsi dans l'espace de quelques années les inimitiés avaient été remplacées par des alliances, et l'on était revenu encore à la guerre. L'Espagne, par exemple, d'ennemie était devenue alliée et de nouveau ennemie de Venise; et dans tout ce jeu de la mauvaise foi, la ruse était prise pour la sagesse et la voix de la conscience n'était comptée pour rien.

Ce nouveau calcul des Français ne leur fut pas avantageux, car ils furent entièrement chassés d'Italie par la bataille de Novarre (1513), dans laquelle les Suisses avaient combattu contre eux, et dans leur propre pays, vivement poursuivis par l'empereur Maximilien et par les Anglais conduits par leur roi Henri VIII, ils essuyèrent encore cette même année la défaite de Guinegate, qui, à cause de la déroute précipitée des Français, fut appelée Journée des Éperons; de sorte que Louis XII fut obligé de renoncer pour quelque temps à ses droits sur le Milanais. L'empereur Maximilien donna le Milanais à Maximilien Sforce, fils de Louis le More, à titre de fief de l'Empire.

Mais il n'en fut pas longtemps possesseur. Quand Louis XII mourut, en 1515, il eut pour successeur un jeune prince rempli de témérité et d'ambition, François I[er], qui, pour commencer son règne par une action d'éclat, se jeta cette même année sur l'Italie et reprit Milan. Les Suisses qui vinrent au secours de la ville, ayant inconsidérément engagé une bataille furent vaincus à Marignan, après deux jours d'une lutte acharnée; c'est la première bataille qu'ils aient complétement perdue.

L'empereur Maximilien passa encore l'année suivante en Italie et assiégea Milan; mais déjà son grand âge et tant d'efforts infructueux le faisaient pencher vers la paix; de plus, son armée se dissipa bientôt et disparut entièrement par le défaut de solde. Dans un accommodement fait à Bruxelles, en 1516, il accorda le duché de Milan au roi de France, et il rendit, ce qui lui fut peut-être encore le plus sensible, l'importante place de Vérone à la république de Venise qu'il haïssait.

Ainsi se termina, après différentes espèces de chances, cette guerre d'Italie où l'Empereur avait épuisé ses meilleures forces. Cette lutte l'avait empêché de poursuivre le bien de l'Empire comme son génie chevaleresque l'y portait, c'est-à-dire de combattre les Turcs et de les chasser d'Europe, s'il était possible. Cette pensée lui était chère, et elle était sans cesse sous ses yeux; aussi quelques mois avant sa mort, dans une dernière diète qu'il tint à Augsbourg, il s'exprima avec beaucoup de chaleur dans une proposition qui fut faite aux États pour une guerre contre les Turcs; mais ce temps d'ambition et de petites passions n'était pas propre à accueillir de pareilles pensées.

Parmi les dispositions que Maximilien prit par rapport aux relations extérieures de l'Allemagne, la plus remarquable est celle qui renouvela l'ancienne union de la Bohême et de la Hongrie. Il avait eu, du mariage de son fils Philippe avec Jeanne d'Espagne, outre le prince qui fut plus tard Charles-Quint, encore un autre petit-fils, Ferdinand I[er]; en 1515, il maria ce prince à la fille de Wladislas, roi de Hongrie, et posa ainsi la première base pour la réunion immédiate de la Bohême et de la Hongrie avec les pays autrichiens.

La paix du pays établie par Maximilien. 1495. — L'empereur Maximilien a été le bienfaiteur de l'Allemagne par une foule d'institutions, soit comme objet d'administration, soit pour la législation. Il avait trop de bon sens pour ne pas sentir le besoin urgent pour l'Allemagne d'avoir un ordre légal. Déjà son père Frédéric avait cherché à l'introduire; mais la grossièreté de son époque et sa propre faiblesse l'avaient empêché de réussir. Sous son gouvernement, l'état de guerre (*fehdewesen*) régnait généralement et d'une manière si terrible, que les dernières professions mêmes se livraient à ses fureurs. C'est ainsi que, dans l'année 1471, les cordonniers de Leipzig envoyèrent à l'université de cette ville une déclaration de guerre; plus tard, les boulangers du comte Louis palatin et ceux du margrave de Bade en envoyèrent une à plusieurs villes de Souabe; et bien d'autres exemples.

Maximilien prit tellement à cœur de rétablir la paix, qu'il travailla pour elle deux jours sans interruption, dans une diète de Worms; de sorte que cette paix du pays que déjà souvent on avait tenté d'introduire fut alors enfin, 7 août, établie pour toujours avec une chambre de justice (1) chargée de son maintien et de vider par les voies légales toutes les querelles des États de l'Empire, qui habituellement se réglaient par la force des armes; car pour faire disparaître tout abus de la force, il fallait que la loi fût pleine de sévérité, et qu'il y eût un haut tribunal auquel les princes mêmes fussent soumis. Cette chambre de justice (la chambre impériale) se composait d'un premier président ou grand juge qui remplaçait l'Empereur, de quatre présidents et de cinquante assesseurs. L'Empereur l'institua à Francfort après la clôture de la diète de Worms, en 1495, et donna à Frédéric, comte de Zollern, le sceptre ou le bâton de grand juge, en grande solennité,

(1) Cette paix fut appelée paix publique profane. Elle défendait les défis sous peine du ban et d'une grosse amende, et la chambre impériale fut le tribunal établi pour sa sanction (*Courtalon*). N. T.

comme au premier qui exerça cette fonction (1).

A cette année 1495 semble donc finir l'époque du droit du plus fort; car bien qu'il parût encore depuis de temps en temps quelques guerres particulières, cependant elles ne peuvent être considérées que comme de rares exceptions, tandis qu'auparavant habituellement chacun se faisait justice à soi-même; le règne du droit avait donc pris le dessus, et si nous suivons par la pensée dans tous leurs détails les résultats importants de cette nouvelle direction du gouvernement pour les mitoyennes comme pour les plus basses conditions du peuple, sur lesquels l'histoire dans tous les temps ne donne presque rien parce que la vie des hommes y passe inaperçue, n'ayant point un grand but, alors nous regarderons cette année comme une des plus importantes pour notre histoire, et nous reconnaîtrons l'empereur Maximilien pour un des plus grands bienfaiteurs de notre pays.

Afin de rétablir l'ordre plus sûrement, et pour que les arrêts de la chambre impériale trouvassent l'appui d'une puissance qui les fît exécuter par tout l'Empire, l'Allemagne fut, en 1512, partagée en dix cercles dont chacun d'eux, comme faisant un tout particulier, avait ses administrateurs, aussi bien que ses institutions particulières pour la paix comme pour la guerre. Déjà avant il y avait six cercles : ceux de Bavière, de Souabe, de Franconie, du Rhin, de Westphalie et de la basse Saxe; en 1512 on y ajouta le cercle électoral qui contenait les quatre électorats du Rhin; le cercle de haute Saxe qui contenait la Saxe et le Brandebourg, celui d'Autriche et celui de Bourgogne. Outre ces dispositions, la patrie doit encore à l'empereur Maximilien une nouvelle et meilleure organisation militaire qui distribuait la force de guerre dans chaque cercle, et enfin l'introduction des postes.

Il voulut profiter de l'occasion de la diète d'Augsbourg, en 1518, pour tâcher de faire nommer roi des Romains son petit-fils, déjà roi d'Espagne; mais il ne put obtenir alors ce qu'il désirait, parce que le pape et une partie des princes électeurs conçurent des craintes de la trop grande puissance du roi qu'on proposait. Maximilien quitta la diète fort contrarié et malade; il mourut, pendant le voyage, à Wels dans la haute Autriche, le 12 janvier 1519, à l'âge de cinquante-neuf ans; et il fut, conformément à ses désirs, enterré sous la pierre de l'autel de l'église de Neustadt à côté de sa mère Éléonore qu'il affectionnait beaucoup. — On raconte que depuis plusieurs années il faisait conduire son cercueil avec lui; car de même que dans la force de l'âge et le feu de la jeunesse, il avait mille fois affronté la mort, ainsi dans les dernières années de sa vie, la vit-il approcher avec confiance et piété.

(1) De Francfort le tribunal fut plus tard transporté à Spire et de là à Wetzlar, en 1693.

FIN DU MOYEN AGE.

Nous avons déjà eu l'occasion dans les chapitres précédents de considérer quelques importants changements par lesquels notre peuple était arrivé successivement à maturité, pendant le siècle qui vient de passer. Le moyen âge disparut avec Maximilien, son dernier représentant; une nouvelle époque dont le germe était jeté depuis longtemps grandissait de plus en plus. Nous allons jeter un coup d'œil sur les signes qui la caractérisent, et sur les grandes inventions qui ont le plus contribué à la produire.

Invention de la poudre. La noblesse. L'état militaire. — On ne peut fixer positivement où et quand a été inventée la poudre à canon; il paraît vraisemblable qu'elle fut apportée en Europe par les Arabes, et que ceux-ci l'avaient reçue des Chinois qui la connurent de fort bonne heure. Mais elle n'était pas alors employée à la guerre et on ne pouvait par conséquent l'appeler poudre à canon. Ce ne fut que vers l'année 1350 qu'on lui donna cet usage, et l'on attribue cette découverte à un moine allemand, Berthold Schwarz. Il avait, raconte-t-on, broyé un mélange de salpêtre, de soufre

et de charbon dans un mortier; par hasard une étincelle tomba dessus, enflamma le tout et fit sauter en l'air avec une grande force la pierre avec laquelle les matières avaient été pilées. Cet accident fit naître la pensée d'un graud mortier en bronze qu'on emploierait à la guerre pour lancer contre une ville ennemie des pierres et des boulets, et ainsi fut inventée la grosse artillerie dont l'usage était assez généralement répandu dès l'an 1400. La première fois qu'on parle de cette grosse artillerie, c'est en 1346 à la bataille de Crécy entre les Français et les Anglais. Quant aux armes à feu qu'un seul homme pouvait porter avec lui, les arquebuses, elles ne parurent qu'un peu plus tard; cependant on en parle déjà dans une chronique de 1381, où l'on dit que la ville d'Augsbourg avait coutume de fournir dans la guerre des villes contre la noblesse trente arquebusiers (1).

Cette nouvelle invention d'armes devait changer complétement le genre de guerre et la tactique militaire. Anciennement on ne combattait que de près, homme contre homme, la lance ou l'épée à la main, de sorte que la force individuelle, l'exercice, la dextérité et le courage décidaient la victoire. Quand une des armées ne prenait pas la fuite de bonne heure par lâcheté, la bataille ne se décidait pas avant que le champ ne fût couvert d'une grande partie des combattants : les batailles étaient sanglantes et décisives; mais depuis que dans la bataille le principal de l'action s'exécute de loin; depuis que le guerrier ne voit pas son adversaire face à face et qu'il doit laisser à la fortune de régler si sa balle contribuera au succès de l'action, ou si elle ira se perdre dans l'espace; depuis que le soldat est devenu de plus en plus une simple machine employée aux calculs du général dont l'habileté et le génie peuvent tout pour la décision; depuis lors, dis-je, la chevalerie se trouva anéantie. En effet, elle s'appuyait sur le plus grand développement de la force personnelle, et elle donnait à l'individu une telle supériorité, que toute une troupe de fantassins ne pouvait résister à un chevalier harnaché de toutes pièces, monté sur un cheval bien bardé de fer; tandis que maintenant l'homme le plus lâche peut renverser de loin avec son arquebuse le plus valeureux chevalier. Longtemps la noblesse récrimina avec la plus grande amertume contre cette nouvelle arme perfide et sans honneur. Enfin, comme elle prit le dessus, le chevalier fut obligé de disparaître du champ de bataille.

Ce n'est pas cependant que ce changement s'opérât tout d'un coup; car longtemps encore après l'invention des armes à feu, quand les arquebusiers ne composaient qu'une très-petite portion de l'armée et que la grosse artillerie ne pouvait être employée qu'aux siéges; les cavaliers équipés comme anciennement restèrent toujours l'élite de l'armée, et la noblesse conserva son éducation militaire. Les tournois étaient toujours ses grandes fêtes où les nobles apprenaient à jouer avec le danger; et toutes les défenses des papes et des conciles, qui trouvaient ces jeux trop dangereux, car souvent on courait l'un contre l'autre avec des lances très-affilées, et toutes les punitions de l'Église contre ceux qui y prirent part, par exemple la privation de la sépulture en terre sainte pour celui qui mourait dans un tournois, rien ne put arracher de leurs cœurs cette passion pour ces fêtes. Cependant il n'existe presque pas de famille princière en Allemagne qui, au quinzième siècle encore, n'eût perdu quelqu'un de ses membres dans de pareils combats. On raconte du margrave Albert de Brandebourg, surnommé l'Achille d'Allemagne, qu'il avait ainsi combattu jusqu'à dix-sept fois avec une lance aiguisée, et même que l'empereur Maximilien l'avait osé plusieurs fois. Ainsi Fugger, l'historien de la maison d'Autriche, raconte comment à la diète de Worms, 1495,

(1) Ces arquebuses n'étaient autre chose qua des tubes creux auxquels on mettait le feu par une lumière, comma aux canons; mais comme il était long et difficila de se servir de cette arme, et surtout comme il était difficile de tirer juste, les Allemands inventèrent en 1551, à Nuremberg, l'arquebuse à rouet dans laquelle l'étincelle était produite et apportée à la lumière au moyen d'une roue qui venait frapper contre un caillou tenu par un chien; cette invention fut perfectionnée en France et donna le fusil que nous avons aujourd'hui.

un chevalier français, Claudius Barre, se présenta et défia toute la nation allemande de soutenir avec lui un combat singulier. L'empereur Maximilien ne voulut point céder à un autre l'honneur de combattre pour son peuple, et il vainquit le chevalier français avec l'épée, la course à la lance n'ayant rien pu décider.

De même que cet empereur fut proprement le dernier empereur chevalier et que son époque termina le moyen âge, ainsi retrouve-t-on encore dans quelques-uns de ses contemporains, par exemple, dans Gotz de Berlichingen, François de Sickingen et Ulric de Hutte, tont l'ancien éclat de la chevalerie en opposition avec les nouveautés de l'époque qu'ils combattirent jusqu'à la mort. L'esprit de la chevalerie se montra même encore, dans ces temps avancés, parmi les ecclésiastiques. Quand Frédéric III marcha contre Charles le Téméraire, pour délivrer Neuss, le vaillant évêque de Munster, comte de Schwarzbourg, fut le premier à la tête d'une armée rassemblée en Westphalie, dans les Pays-Bas et dans la basse Saxe, et il montra une fureur martiale plus grande encore que celle du général impérial, le margrave Albert, l'Achille du Brandebourg; il nourrissait même l'espérance de rencontrer le fier duc de Bourgogne dans la bataille et de combattre avec lui; mais, comme au lieu d'en venir à une bataille, on signa une suspension d'armes, pendant laquelle les Westphaliens en vinrent à une sanglante lutte avec les Picards du duc, l'archevêque qui ne put obtenir de réparation pour l'affront qu'avait essuyé son armée, provoqua le duc Charles même à un combat singulier. L'empereur Frédéric empêcha le combat. L'armée décida que ce n'était point le margrave Albert, mais bien l'archevêque de Munster qui avait mérité dans cette campagne le nom d'Achille allemand.

Cependant la tactique militaire subissait chaque jour des changements plus importants: à la place des anciennes levées du ban on introduisit des troupes soldées, et ainsi l'état militaire devint tout à fait étranger aux bourgeois. Anciennement, l'intendant impérial chargé de l'administration civile était en même temps le commandant militaire dans la ville et devait faire la guerre, il en était de même des conseillers et des employés des princes; toutes les administrations du pays étaient dirigées par un même esprit, par une même force; mais alors on les sépara et le service militaire devint une condition, l'état militaire.

La plaie la plus funeste dans ces temps, c'étaient les mercenaires que les princes employaient pour la guerre et qu'ils ne pouvaient conserver pendant la paix; alors ils devenaient des fléaux pour leurs pays, parce qu'ils n'avaient ni le désir ni la possibilité de reprendre des occupations civiles. La chronique de Sébastien Franc se plaint amèrement à ce sujet. « Les lansquenets, dit-elle, sont une fâcheuse race et jamais utile; quand ils ne sont pas enrôlés, ils parcourent le pays cherchant et demandant partout la guerre et les calamités. C'est une race infidèle et perdue, dont les œuvres sont les meurtres et les brigandages, les incendies, les jeux, les ivrogneries et les blasphèmes; une race qui fait de sang-froid des veuves et des orphelins, et même n'a de joie que dans le malheur d'autrui, ne s'entretient que des pertes des autres, et aussi bien après la guerre que pendant la guerre, est un fléau pour les paysans. Malheureusement nous en sommes venus à une époque où dès qu'un homme s'est fait lansquenet, dès qu'il a une fois prononcé le serment et porté la lance sur son épaule, dès lors il ne peut plus travailler un seul jour de sa vie. Auparavant chaque prince combattait avec son propre peuple, quand il y avait une raison de guerre; mais aujourd'hui qu'on trouve à acheter de ces gens oisifs, on va au combat avec des milliers d'hommes, chacun veut surpasser son adversaire par le nombre de ses soldats et la grandeur de ses préparatifs; de sorte que maintenant une guerre a plus coûté pour les préparatifs et pour l'enrôlement de pareils gens, qu'il n'en coûtait autrefois pour la terminer. Sans cette espèce de gens, il y aurait beaucoup moins de guerres, et un prince avec autant de centaines d'hommes qu'il en faut de milliers aujourd'hui, pourrait obtenir de bien plus grands résultats; car cette race, comme celle des hommes pervers, ne demande que la prolongation de la guerre, et serait désolée de

voir les affaires bien marcher et amener la paix ; c'est ce qui fait que le pays est épuisé et que ni le prince ni le paysan n'ont d'argent. »

Cette même chronique fait une distinction très-exacte et très-digne entre ces troupes mercenaires qui servaient quiconque leur payait leur solde, et les guerriers qui combattaient pour la patrie. « Les sujets, dit-elle, qui font la guerre par devoir d'obéissance à leur seigneur, et qui, sitôt qu'elle est terminée, viennent reprendre leurs travaux, ceux-là je ne les appelle pas lansquenets (1), mais bien hommes de guerre. »

Du reste, ces lansquenets si décriés à cause de leur licence étaient d'excellents guerriers dans la bataille. Armés de lances longues de dix-huit pieds, garantis par un casque et une cuirasse, ils semblaient un mur inébranlable, et leurs lances en arrêt faisaient un rempart inabordable; aussi les Français appelaient-ils hérisson cet ordre de bataille. L'empereur Maximilien donna à leurs bataillons encore plus de mobilité en leur apprenant un savant ordre de bataille qui leur permettait d'ouvrir et fermer leurs rangs à volonté. Ils éclipsèrent la réputation des Suisses, et brisèrent cette puissance supérieure de la cavalerie des chevaliers dont déjà l'infanterie hussite et suisse avait affaibli la réputation, et qui alors fut complétement anéantie.

Invention de l'imprimerie. — Une invention aussi importante pour les affaires de la paix que l'avait été pour la guerre l'invention de la poudre, fut celle de l'imprimerie. C'est encore un produit de la sagacité allemande, dû non plus à un heureux hasard, mais aux combinaisons d'une profonde réflexion, qui marcha de degré en degré vers la perfection.

Déjà antérieurement on taillait du bois conformément à un modèle de peinture, et on le reproduisait par l'impression ; de là vint l'idée de graver aussi des lettres, puis une page, puis le livre entier, en plaçant chaque page sur une table particulière. Quoique cette opération fût infiniment plus pénible que l'écriture, encore pouvait-on, avec ces tables, imprimer autant d'exemplaires qu'on voulait et tirer ainsi un dédommagement de ses peines. Cependant ce travail pouvait être beaucoup facilité; c'était l'idée de Jean Guttenberg, qui naquit à Mayence, en 1401, d'une ancienne famille noble; il appliqua donc toute la force de son génie sur l'idée de tailler des caractères isolés d'égale grandeur au bout de petits bâtons, de les réunir pour former et imprimer des mots, de les déranger ensuite et de les employer de nouveau à imprimer la seconde page. Après plusieurs essais, il réussit. Alors il s'associa avec quelques autres hommes de sa ville natale, un orfévre, Jean Faust et Pierre Schœffer de Gernsheim (2). Cette société perfectionna l'invention et découvrit ce qui lui manquait encore : un mélange particulier de métal et d'argile, une presse, du noir pour l'impression ; découvertes nécessaires pour entreprendre l'impression d'un livre. On commença par la Bible. Mais l'inventeur ne jouit pas du fruit de son travail, comme il l'avait si bien mérité. L'orfévre Faust qui lui avait avancé de l'argent fit saisir tous ses instruments par un arrêt de la justice, et le fit exclure de la société. Ainsi l'inventeur de l'art le plus important de nos temps modernes se vit obligé de recourir aux bienfaits de l'électeur de Mayence pour prolonger son existence; il mourut en 1468.

Faust et ses associés achevèrent donc pour l'année 1457 l'impression de leur premier livre, c'était les psaumes en latin; et peu après, en 1462, celle de toute la Bible. Il y eut dès lors une si grande différence dans les prix d'un pareil ouvrage avec celui de l'écriture, qu'une Bible écrite, que l'on payait jusqu'à 400 et 500 florins, fut donnée pour 30; et ce prix est encore incomparablement plus élevé que celui que nous avons, depuis que l'art s'est répandu

(1) Le mot allemand *lanz-knecht* est un terme de mépris et signifie valet de la lance. *Knecht* valet, garçon. N. T.

(2) La croyance répandue que Gernsheim était un ecclésiastique est fausse, le mot de *clericus* qu'on trouve accolé à son nom veut dire simplement calligraphe ou qui écrit des livres.

et perfectionné. Et c'est là le grand avantage de cette invention, c'est que la lumière de la science, qui élève l'homme à un plus haut degré d'intelligence, ne resta plus désormais la propriété d'un petit nombre d'individus, et put devenir un bien commun pour tout le peuple. C'est pourquoi l'art de l'imprimerie eut la plus grande influence sur les progrès de la race humaine; car la loi de ce progrès que l'on peut facilement déduire de toutes les histoires jusqu'à nos jours, c'est que la civilisation et les lumières intellectuelles tendent à répandre sur un cercle de plus en plus grand et à embrasser un nombre d'hommes toujours plus considérable. Si l'on ose quelquefois contester qu'en masse nous soyons montés à un plus haut degré dans les sciences et les arts que certains peuples anciens ou du moyen âge, du moins on ne pourra jamais nier que chez nous la civilisation ne soit bien plus générale; et l'imprimerie a été le grand véhicule qui l'a répandue parmi le peuple.

L'invention du papier de lin qui avait été faite déjà antérieurement fut d'une grande importance pour les résultats extraordinaires de l'imprimerie. D'abord on employa le parchemin, mais il était trop cher et trop épais; ensuite on prit du papier de coton; mais il avait trop peu de durée. Le papier de lin, probablement aussi une invention allemande, paraît pour la première fois dans une chronique de Kaufbeuren, en 1318. Quelle brillante lumière et quelle rapide divulgation des nouvelles et des pensées, n'a pas assurées à toute l'Europe cette branche d'industrie, depuis que le papier est devenu si commode pour le commerce et à si vil prix ?

Nous terminerons nos considérations générales sur l'époque qui finit par quelques mots sur les suites de la découverte de l'Amérique et d'un chemin aux Indes par mer. A la vérité ces découvertes ne sont pas dues à notre pays, mais elles ont eu sur lui la plus grande influence; non-seulement en étendant de beaucoup le cercle d'idées pour tous les hommes, mais aussi en déplaçant le commerce. Jusque-là les produits de l'Inde, dont l'Europe faisait chaque année une énorme consommation, lui venaient par différents chemins à travers l'Asie jusqu'à la Méditerranée, et là ils étaient reçus particulièrement par les États d'Italie et introduits plus avant dans le pays. Ils traversaient l'Allemagne pour aller vers le nord, comme nous l'avons déjà dit; mais les Portugais, après avoir découvert ce chemin par mer autour de l'Afrique, purent, à cause des grands bénéfices que leur offraient les transports par mer, arracher bientôt aux autres peuples tout le commerce de l'Inde. Venise et les autres villes d'Italie tombèrent peu à peu, et l'Allemagne en sentit bientôt le contre-coup. Son commerce s'affaiblit à mesure que celui des Portugais et des Espagnols augmentait ; et dans cette catastrophe fut aussi entraînée l'alliance de la Hanse, quoiqu'elle embrassât beaucoup d'autres branches de commerce. Les villes d'Allemagne ne purent plus, depuis le seizième siècle, se maintenir dans leur état de grandeur et de richesses; et par là fut encore donné aux princes un moyen d'assurer leur domination sur elles.

SIXIÈME ÉPOQUE.

Depuis Charles V jusqu'à la paix de Westphalie.
1520—1648.

L'invention de l'imprimerie encourage la composition et la propagation des ouvrages historiques ; leur nombre s'accroît depuis lors chaque siècle. En même temps on voit percer partout l'amour des recherches scientifiques et le goût pour les anciens auteurs qu'on avait négligés.

Écrivains qui ont traité l'histoire générale de cette époque.

1. Paul Jovius, né à Côme, 1482, et mort en 1552, évêque de Nucérie. *Historia sui temporis*, de 1494 jusqu'à 1526.

2. Jacq.-Aug. de Thou, né à Paris, 1553, mort en 1617, président du parlement et bibliothécaire de Henri IV; homme érudit et estimé. Également *Historia sui temporis*, 1543 à 1605.

3. Jean Genesius de Sepulvéda, Espagnol, historien de Charles V, né en 1491, mort en 1572. *De rebus gestis Caroli V*. Colon. 1657.

4. On peut encore nommer parmi les historiens espagnols : Pierre Salazar, Prudent de Sandoval, Alphonse de Ulloa et Antoine de Vera Zunnigaet.

5. Parmi les Italiens : Louis Dolce, Jean-Baptiste et Adriani Grégoire Leti.

6. Quelques écrits particuliers, généralement importants pour le temps de Charles V, ont été recueillis au nombre de 62, en deux volumes, par Simon Schard;

7. Et en trois volumes, par Fréher.

Pour l'histoire de la réforme, il y a :

8. D'abord les écrits des réformateurs eux-mêmes et de leurs partisans.

9. Les œuvres d'Érasme de Rotterdam, né en 1467, mort en 1539, qui sont en partie dans le sens de la réforme et en partie contre elle.

10. Ulrich de Hutten, qui soutient les nouvelles idées avec non moins d'esprit que de chaleur (né en 1480, mort en 1523).

11. Jean Sleidanus, né à Sleida en 1506, mort en 1556, professeur de droit à Strasbourg et historien de la ligue de Schmalkade. *Commentarius de statu religionis et reipublicæ*, *Carolo V cæsare.*

12. George Spalatin, né en 1482, mort en 1545, aumônier et secrétaire de l'électeur Frédéric le Sage, qui prit une grande part à la diète d'Augsbourg, 1530, les annales de la réforme, en outre, la vie de plusieurs papes de son temps et d'autres petits écrits qui se trouvent dans les collections de Menken ; *Scriptores germ.*

13. Veit Louis de Seckendorf, né en 1626, mort en 1692, quoique non contemporain, il n'en est pas moins sûr; parce que, étant ministre de Saxe à Gotha, il a puisé dans les originaux des archives de la ville. *Comment. his. et apologeticus de lutherianismo*, en réponse à *Hist. Lutherianismi* du jésuite Louis Maimbourg (né à Nancy en 1610 et mort en 1686), qui mérite cependant d'être remarquée.

14. Des écrivains encore postérieurs, au commencement du dix-huitième siècle, entre autres Jean-Joachim Muller, Valentin Loscher, C. Lehmann, etc., donnent une nouvelle clarté aux pièces relatives à la réforme et s'appuient sur des manuscrits conservés dans les archives.

Pour l'histoire de la Confession d'Augsbourg particulièrement.

15. David Chitrœus, né en 1530, mort en 1600, professeur à Wittemberg, à Rostock, à Helmstœdt, qui fut chargé par Maximilien II de faire un plan de discipline pour l'Église protestante d'Autriche et collaborateur de l'acte *Formula Concordiæ*. *Hist. Confess. Augustanæ*. Il parle aussi de Charles V, de Ferdinand I[er] et de Maximilien II.

16. George Cœlestin, aumônier de l'électeur de Brandebourg, mort en 1576. *His. Comitiorum Augustæ*, 1530, *celebratorum.*

Pour la guerre de Schmalkade :

17. Louis d'Avila, Espagnol, général de Charles V, *Commentaires de la guerre de Charles V en Germanie*, 2 vol. ; ouvrage écrit en espagnol, traduit en latin à Anvers, 1550. Il est tout à fait pour Charles et par conséquent ennemi des protestants.

18. Frédéric Hortleder, né en 1579, mort en 1640, conseiller du prince de Weimar. Traité et Développement des Motifs de la Guerre contre la Ligue de Schmalkade ; il a puisé dans les archives de Weimar.

Pour le concile de Trente.

19. Paul Sarpi, né à Venise, 1552, mort en 1625, moine et conseiller de la ville. Histoire du Concile de Trente ; ouvrage écrit en italien, édité à Londres en 1619, sous le nom de Petrus Suavis ; en Allemagne, en 1761, sous celui de Rambach ; à Halle, 1761.

20. Pour répondre à Sarpi, qui a écrit trop librement, il y a l'Histoire du Concile de Trente, par le jésuite Sforlia Palavicini, né à Rome en 1607, mort en 1667.

Biographies de quelques hommes célèbres de ce temps.

21. *Adami Reisneri comm. de vitâ et reb. gest. Georgii et Casp. Frundsbergiorum* ; Francfort, 1568.

22. Joachim Camerarius, né en 1500, mort en 1547, ami de Melanchton, profess. à Tubingen et à Leipzig. *Vita Melanchthonis* et aussi *Vita Mauritii electoris*.

23. Gœtz de Berlichingen, mort en 1562 ; sa vie, par lui-même.

24. Sébast. Schœrtling de Burtenbach, général des villes dans la guerre de Schmalkade ; sa vie, par lui-même.

25. La troisième et quatrième partie du Recueil de Schard, *Script. rer. germ.*, sont à consulter pour le temps de Ferdinand I[er] et de Maximilien II.

Pour tout le temps jusqu'à Ferdinand II et même au delà, et surtout pour la guerre de trente ans :

26. François Christ, comte de Rhévenhuller, conseiller impérial et grand-maître, mort en 1650. *Annales Ferdinandei*, de 1578 à 1637.

27. Nicolas Bellus ; Affaires d'Allemagne pendant la paix comme pendant la guerre, sous Mathias et Ferdinand II, de 1617 à 1640.

28. Guillaume Lamormian, jésuite, confesseur de Ferdinand II, mort en 1648 ; *Virtutes Ferdinandei*, à Vienne, 1637.

29. Pierre-Bapt. Burgus, Génois et témoin oculaire des actions de Gustave-Adolphe, par conséquent en sa faveur. *Comm. de Bello Suecico*, de 1618 à 1632.

30. Eberh. Wassenberg d'Emmerich, historien de Wladislas, roi de Pologne. *Florus Germanicus de Bello inter Ferd. II et III, et eorum hostes ab anno 1618-40 gesto* ; très-zélé contre les protestants.

31. De même que les historiens italiens de la guerre de trente ans : Jos. Riccl, Jac. Damiani, Galeazzo Gualdo, etc.

32. Phil. de Schemnitz, historien et conseiller en Suède, mort en 1678. La guerre des Suédois en Allemagne en 9 parties, dont deux seulement ont été imprimées ; les autres sont conservées dans les archives de Stockholm.

33. Le célèbre Samuel Puffendorf, conseiller et historien à Stockholm, en dernier lieu conseiller à Berlin, mort en 1694. Son ouvrage, *De rebus suecicis sub Gust. Adolpho usquè ad abdicationem Christinæ*.

34. Tobias Pfanner, conseiller de Saxe, né en 1640. *Hist. pacis Westph.*

35. Avec l'année 1617 commence l'ouvrage *Theatrum Europæum* ; 19 vol. composés par plusieurs écrivains, souvent de peu de mérite.

Pour quelques hommes remarquables :

36. Actions du Duc de Saxe-Weimar, par Ernest Sal. Cyprian Gotha, 1729.

37. La vie de Wallenstein, par Galeozzo Gualdo. À Lyon, 1643.

38. Lettres originales de Wallenstein, de l'année 1627 à 1634, qui donnent une nouvelle lumière sur sa vie et son caractère, mises au jour par Fred. Fœrster, à Berlin, 1828.

Élection de l'empereur Charles V.

Le trône impérial, vacant par la mert de Maximilien, demandait un successeur. L'état de tensien dans lequel était l'Europe et la confusien qui régnait en Allemagne, eù le droit de la ferce semblait veuloir se relever après la mort du vieil empereur, exigeaient un seuverain d'une maiu puissante, pour maintenir l'équilibre à l'intérieur cemme à l'extérieur. La guerre centinuait toujours entre l'Espagne et la France, au sujet de l'Italie; or ni l'une ni l'autre des deux puissances n'avait de droit. Il ne cenvenait qu'à l'Empereur de décider quelque chese sur ce pays incapable de se gouverner par lui-même. A l'est, les Turcs menaçaient; la Hongrie, affaiblie par une mauvaise administratien aussi bien qne par la mollesse et le luxe du peuple, ne pouvait plns servir de boulevard contre eux, et par censéquent l'Empereur avait encore à se porter le protecteur de l'Europe de ce côté. Deux grandes guerres s'étaient élevées dans le sein de l'Allemagne. Le duc Ulric de Wurtemberg ayant une injure à venger, était tembé tout d'un ceup, dans l'hiver de 1519, sur la ville libre de Reutlingen, l'avait emportée de vive ferce et se l'était appropriée; et comme il ne fit aucnne attentien aux avertissements de la ligue de Souabe que l'Empereur avait chargée de conserver la tranquillité intérieure, celle-ci lui ayant fait la guerre l'avait ebassé de son duehé. — Dans la basse Saxe, il s'était élevé nne guerre encore plus sanglante. Deux gentilshemmes, seigneurs de Saldern, mais vassaux de l'évêque de Hildesheim, lui avaient déclaré la guerre; ils étaient soutenns par les dncs de Welfenbutten et de Kalemberg; tandis que, de son eôté, l'évêque trouvait un appni dans le duc de Luneboarg et les cemtes de Lippe, de Hoya et de Diepheltz. Le 28 janvier 1519, les deux partis en étaient venns à une bataille dans les plaines de Soltau, dans le Luuebourg; l'armée de l'évêque avait remporté la victeire; un grand nembre des adversaires étaient prisenniers, et 4,000 étaient restés sur le champ de bataille. — De pareils exemples étaient dangereux. La *landefriede* (paix du pays) avait à la vérité mis fin aux brigandages des simples ebevaliers; mais si l'en veulait que les princes ne prissent pas leur place et qu'ils ne continuassent pas la guerre, afiu d'agrandir leurs demaines, bien qu'en réalité il n'y eût pas encore d'exemple d'un prince entièrement ruiné par une guerre particulière, il fallait un empereur puissant qui pût soutenir l'auterité des leis.

Maximilien avait dans le ceurs de son règne gagné plusieurs veix à son petit-fils, Cbarles, déjà roi d'Espagne; maia beauceup de princes pensaient qu'il fallait y réfléchir mûrement avant de donner la puissance impériale à un souverain qui régnerait sur la meitié de l'Europe; car Charles, comme héritier des maisons d'Espagne et d'Autriche, possédait, eutre l'Espagne et le royaume de Naples et de Sicile, les belles provinces autriehiennes et teut l'héritage de Bonrgogne dans les Pays-Bas. Si à une pareille grandeur en ajeutait encore l'éclat de l'ancienne couronne impériale, il était à eraiudre, ainsi le pensaient-ils, que sa maison ne devînt trop puissante et ne cençût l'ergueilleusé pensée d'en imposer à la liberté des princes allemands et de rendre l'Empire héréditaire et indépendant en Allemagne.

D'nn autre côté, il avait pour cempétiteur à la cenronne impériale le roi de France, François Ier. Le pape faverisait son électien, dn meins il en prit l'apparence; d'ailleurs le jeune rei s'était fait une grande réputatien par sa première expéditien en Italie, et son peuple élevait son mérite jusqu'aux nues. Les envoyés frauçais remirent aux princes électeurs, assemblés à Francfert, un écrit panégyrique de leur maître, dans lequel, à propos du grand danger qui menaçait de la part des Turcs, en cenelnait ainsi : « Celui-là, en effet, serait bien fen qui, dans un temps eù l'erage menace d'éclater, balancerait encore à confier au plus habile le gouvernail du vaisseau. »

Mais, malgré l'assnrance de ces disconrs, les princes sentirent le danger de nemmer un roi de France empereur d'Allemagne; et après aveir effert la ceuronne à l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, qni la refusa, mu par les plus généreux sentiments, parce que sa mai-

son n'avait pas assez de puissance pour opposer une digue aux difficultés du temps, et recommanda le jeune roi d'Espagne; alors les électeurs considérant qu'il était au moins un prince allemand, le petit-fils de l'empereur Maximilien, qui avait emporté au tombeau leur vénération, l'élurent le 28 juin 1519. Ces représentants toutefois furent obligés de souscrire avant l'élection un compromis qui portait : « Que l'Empereur ne ferait ni alliance ni guerre avec un étranger, sans l'approbation des princes, et qu'il n'amènerait non plus dans l'intérieur de l'Empire aucun soldat étranger. Que les emplois de l'Empire et de la cour seraient donnés à des Allemands de naissance; qu'il ne tiendrait aucune diète hors de l'Allemagne; que, dans les affaires de l'Empire, soit par écrit, soit de vive voix, on n'emploierait que le langage allemand ou latin; que plus tard, aidé des états, il ferait entièrement disparaître ces lignes commerciales qui avaient jusqu'alors tout conduit par leur argent et disposé de tout à leur gré (1); qu'il ne mettrait aucun pays au ban de l'Empire, sans des raisons bien authentiques et sans un jugement en forme; qu'enfin il passerait en Allemagne le plus tôt possible et qu'il y ferait son principal séjour. »

Les envoyés jurèrent tous ces points et bien d'autres, au nom de leur maître, et promirent qu'il paraîtrait prochainement dans l'Empire.

Le jeune roi gouvernait, il est vrai, déjà depuis deux ans; mais le monde ne le connaissait pas encore. Un grand nombre de personnes n'avaient conçu de lui que peu d'espérance. La mort prématurée de son noble et chevalier père, Philippe le Beau, la folie de Jeanne, sa mère, sa séparation d'avec son frère Ferdinand qui avait été élevé en Espagne, sa propre jeunesse passée parmi des étrangers dans les Pays-Bas, tout cela l'avait forcé de tout concentrer profondément au dedans de lui-même et de prendre de bonne heure cette discrétion qui lui faisait cacher à tout le monde ce qu'il pensait intérieurement. De plus, il n'arriva que lentement à cette clarté et cette indépendance d'esprit qui plus tard l'ont rendu si grand; il semblait alors qu'il se laisserait gouverner par ses conseillers. Il n'y avait que les gens les plus versés dans la connaissance des hommes qui eussent remarqué des lumières concentrées au fond de son âme. Dans un grand tournoi à Valladolid, le jeune roi, qui depuis son enfance aimait les exercices des chevaliers, parut armé de pied en cap et fit quelques courses avec son premier écuyer. Il rompit trois lances avec lui et chaque fois les airs retentirent des cris de joie du peuple; car le jeune prince, qui n'avait pas encore dix-huit ans et passait pour être faible et facile à influencer, parut dans le plus noble maintien et avec toute la vigueur d'un noble chevalier; sur son bouclier on ne lisait que ce mot : *Nondum !* pas encore. Ceux qui en comprenaient tout le sens attendaient avec impatience le moment où il pourrait paraître agissant par lui-même.

Ce moment arriva. Il était empereur d'Allemagne, et il fallait décider promptement s'il abandonnerait désormais l'Espagne pour aller prendre les rênes de son nouvel empire. Cette grande nouvelle n'apporta aucun changement dans ce jeune prince de vingt ans. « Notre roi, qui maintenant est empereur, dit un témoin oculaire, semble ne considérer comme rien la plus grande fortune qui puisse arriver à un mortel; sa force de caractère et son flegme sont si extraordinaires, que l'on dirait qu'il a la boule du monde à ses pieds. » La résolution qu'il avait à prendre aurait été pour un homme ordinaire une décision très-difficile. L'Espagne était en grande fermentation, et même presque en feu; de puissants partis étaient en présence les uns contre les autres : l'autorité royale, une noblesse puissante et des villes riches et orgueilleuses. En Allemagne, il allait trouver un empire agité, en désordre, et surtout la grande lutte de religion qui déjà avait commencé et sur laquelle tous les yeux étaient fixés. Les Espagnols étaient même mécontents de voir leur roi revêtu de la dignité impériale; ils craignaient de ne former qu'un royaume secondaire sous un puissant dominateur.

La plupart des membres du conseil de Charles lui conseillaient de ne pas abandonner le

(1) Cette clause est principalement contre la Hanse qui existait encore et montre la triste jalousie des princes pour la liberté et la prospérité des villes.

royaume qu'il tenait de ses pères, pour une possession incertaine ou du moins difficile à conserver; mais son génie voyait dans la circonstance le moment d'une détermination audacieuse et indépendante : il se trouvait jeté sur une carrière de gloire, il s'y lança sans crainte et sans hésitation. Ce fut encore dans le même temps, lorsqu'il était en route pour aller prendre possession de la couronne d'Allemagne, qu'arriva la nouvelle qui annonçait l'acquisition faite en son nom d'un deuxième empire dans le nouveau monde qu'on venait de découvrir, l'immense empire du Mexique. Un esprit plus commun aurait été accablé sous le poids de pareils événements; mais pour notre jeune héros de vingt ans, ils ne firent que hâter sa maturité et en former un homme. La moitié du globe avait besoin de sa sollicitude, et depuis ce moment il se montra toujours un souverain qui agit par lui-même et embrasse tout de son œil clairvoyant.

Charles débarqua d'Espagne dans les Pays-Bas et passa de là en Allemagne. Le 22 octobre 1520, il fut couronné à Aix avec une grande magnificence et fixa dès lors la première diète qu'il voulait tenir à Worms, le saint jour des Rois de l'année suivante. Cette diète fut une des plus brillantes qui aient jamais été tenues. On y vit six princes électeurs et une grande quantité de princes ecclésiastiques et laïques. La plus importante affaire qui fut traitée dans cette assemblée fut l'interrogatoire de Martin Luther.

Schisme dans l'Église; motifs qui l'ont amené.

L'Église, depuis déjà plusieurs siècles, était en proie à toute espèce d'agitations; l'abandon de l'ancienne discipline avait même ébranlé la foi de bien du monde et corrompu la moralité des peuples; ses institutions semblaient tout à fait déchues. De tous côtés s'élevaient des plaintes, et l'on demandait une réforme générale.

Il n'est personne, à quelque religion qu'il appartienne, s'il connait l'histoire, qui ne sache qu'en effet ces plaintes étaient fondées, et qu'elles étaient élevées par toutes les nations, par les fidèles partisans de l'ancienne Église, par de vénérables évêques, par des savants et des hommes de poids dans l'Église et dans l'État (1).

Au temps du grand schisme, de 1378 à 1414, quand plusieurs papes se disputaient la chaire de saint Pierre, chaque prétendant à son tour excommuniait son rival et ses adhérents; de sorte que toute la chrétienté se trouvait soumise au ban de l'Église, soit par un pape, soit par un autre, et que les esprits religieux et pacifiques ne savaient pas véritablement où trouver la paix du Christ; dans une pareille époque, et sous l'influence de tant de fureur dans les passions, cette antique vénération, fondée sur la foi et attachée au nom du pape, devait nécessairement s'affaiblir sensiblement; et les liens invisibles et sacrés qui maintenaient les peuples se relâchaient tous les jours.

Joignez à cela une ignorance universelle dans tout l'état ecclésiastique, du moins parmi le plus grand nombre de ses membres; car ce n'était pas quelques individus sages et érudits parmi eux qui pouvaient dissiper les ténèbres de la masse; et comme toujours les ténèbres de l'esprit entraînent après eux des vices qui ne peuvent être extirpés que par la lumière, un grand nombre d'ecclésiastiques étaient couverts de crimes, étaient un objet d'horreur pour les bons et de scandale pour le peuple. Dans l'année 1503, par conséquent avant que Luther ne parût sur la scène, un des premiers théologiens d'Allemagne peignait ainsi la décadence de l'état ecclésiastique avec les traits les plus forts : « L'étude de la théologie est méprisée parmi nous, disait-il, l'Évangile du

(1) Tout le monde convient en effet qu'une réforme était nécessaire; mais il fallait une réforme légale faite par l'Église même, et non par de simples particuliers. Il fallait réprimer les abus, empêcher la simonie et le trafic des indulgences, exiger plus de science et de vertu dans le clergé; mais non pas attaquer l'autorité de l'Église et renverser des institutions de quinze siècles. N. T.

Christ, de même que les écrits des SS. Pères, sont négligés; nous n'entendons jamais dans nos chaires un seul mot sur nos dogmes de foi, sur la piété, la modération et toutes les autres vertus dont les païens eux-mêmes faisaient tant de cas, sur le prodige de bonté de Dieu envers nous et sur les mérites de Jésus; des gens qui n'entendent rien à la philosophie non plus qu'à la théologie, sont élevés aux plus hautes dignités de l'Église, et deviennent les pasteurs de nos âmes! De là, la douloureuse décadence de l'Église chrétienne, le mépris dans lequel est tombé le clergé, et la disette complète où l'on est de bonnes instructions! La vie désordonnée des ecclésiastiques effraye les honnêtes parents, et les empêche de consacrer leurs enfants à cet état. Ils laissent de côté le travail de l'Écriture sainte, ils corrompent tellement leur goût qu'ils ne sentent plus sa beauté et sa force; ils deviennent paresseux et tièdes dans leurs fonctions, et ils ne sont contents que quand tout est terminé, quand le chant, la prédication sont finis; en un mot, quand l'office n'a pas duré longtemps.

» Avec un débiteur, ils parlent avec plus d'attention, plus de sagesse qu'avec leur Créateur. Dans l'ennui que leur cause leur emploi, au lieu de s'occuper de leurs livres, ils consacrent leur vie au jeu, à la débauche, à la licence, sans aucune considération pour le mépris général qui en retombe sur eux. Comment est-il possible, dans cet état de choses, que les laïques aient du respect pour eux et la religion? L'Évangile nous dit que le chemin pour arriver au ciel est étroit; mais eux, ils en font une voie large et facile. »

Cent autres témoignages irrécusables prouveraient que les traits de ce tableau ne sont pas trop forts, et quoique les moines aient accusé devant le pape, Jules II, ce savant professeur qui les avait si durement réprimandés, cependant les commissaires de la cour de Rome le renvoyèrent absous, tant la vérité était visiblement de son côté. Le pieux évêque d'Augsbourg, Christophe de Stadion, élève absolument les mêmes plaintes dans une lettre synodale à son clergé, et lui reproche les vices les plus grossiers, qui ne peuvent manquer de corrompre leur troupeau. De même, Hugon, évêque de Constance, ennemi d'ailleurs des doctrines de Luther, se plaint aussi de la même manière, avec beaucoup d'autres principaux membres de l'Église catholique de ce temps-là. Comment en aurait-il été autrement, quand l'investiture des fonctions ecclésiastiques s'achetait au poids de l'or, sans égard à la capacité et à la réputation de l'acquéreur; quand le plus petit nombre d'entre eux seulement, comme le prouvent les plaintes dont nous avons parlé plus haut, avaient quelque connaissance de la parole de Dieu. C'était à un tel point, que les témoignages les plus véridiques assurent que, dans toute la confédération suisse, il n'y avait pas, au commencement du seizième siècle, parmi tous les principaux personnages de l'Église, trois membres qui eussent lu la Bible. Et les habitants du Valais ayant reçu, dans ce même temps, une lettre de Zurich, dans laquelle on faisait une citation de la sainte Écriture, il ne se trouva qu'un seul homme qui connût ce livre, encore n'était-ce que par ouï-dire! Quelle devait donc être l'ignorance de cette époque, pour que les hommes aient tellement négligé de puiser à la source de toute piété, de toute vertu chrétienne, qu'ils en aient même complétement oublié le nom.

En Italie, et particulièrement à Rome, l'incrédulité et l'ignorance des choses de Dieu étaient montées au plus haut degré. Il est vrai que sous le pontificat de Léon X, de 1513 à 1521, les arts fleurirent d'une manière remarquable; mais comme c'étaient des plants jetés dans un terrain trop gras, ils étouffèrent les germes de la véritable crainte de Dieu. La jouissance des sens était mise au-dessus de tout; la croyance à un monde invisible ne pouvait donc se maintenir avec un pareil principe, et la piété muette du cœur était l'objet du mépris du monde. On sembla ne plus conserver les usages du culte divin, que comme un frein pour la masse du peuple, et par conséquent ils devinrent bientôt des cérémonies purement extérieures.

Écoutons le témoignage du pieux Adrien VI, qui écrit à son nonce à la diète du Nuremberg, en 1522. « Nous savons, dit-il, que sur le saint-siége que nous occupons a régné une

grande corruption pendant plusieurs années, de grands abus pour toutes les affaires ecclésiastiques et pour tout ce qui émanait de notre chaire; en un mot, la dépravation dans tout. Ainsi, il n'est pas étonnant que la maladie soit passée de la tête aux membres, du pape aux prêtres; c'est pourquoi, efforçons-nous donc, autant qu'il est en nous, de mettre tous nos soins à réformer d'abord notre siége, d'où peut-être est sorti tout le mal; afin que, puisque la ruine est partie de là pour descendre aux degrés inférieurs, le salut et la vie y prennent aussi leur source. »

Le sentiment d'une réforme dans l'Église était si positivement répandu dans tous les rangs de la société, que le peuple, dès le milieu du quatorzième siècle, jetait les yeux sur l'empereur Frédéric II, mort depuis plus de cent ans, et l'attendait pour venir réformer l'Église. Nous avons déjà vu combien pressantes avaient été les instances des Allemands, des Anglais et des Français aux conciles de Constance et de Bâle. L'an 1510, la diète d'Augsbourg éleva encore des griefs contre les prétentions ambitieuses des papes; c'était le commencement du schisme qui a divisé l'Église : « car si on ne remédie pas à l'objet de ces plaintes, disait la diète, il pourrait facilement survenir une persécution contre tous les prêtres, ou bien, conformément à l'exemple donné en Bohême, un abandon général de l'Église romaine. »

Ainsi voyons-nous dans ces temps-là le vieil et grand échafaudage de la hiérarchie, indispensable pour l'unité des peuples chrétiens, qui subsistait depuis nombre de siècles, se miner et chanceler ébranlé jusque dans ses fondements; parce qu'il avait perdu sa considération; parce que les principaux membres, vivant dans une orgueilleuse sécurité, n'avaient aucun égard pour l'esprit de l'époque.

Quelque évident que soit à tous les yeux ce que nous venons de dire, cependant jetons un regard plus approfondi, afin de suivre jusque dans ses premières racines ce grand changement opéré dans le monde. Un peu de bonne volonté et une amélioration successive auraient pu satisfaire à toutes ces plaintes, qui ne reposaient, en grande partie, que sur des formes extérieures et des objets de pure administration dans l'Église; si seulement il s'était trouvé à la tête de la religion un génie qui pût donner la vie et la clarté aux idées, les entraîner à sa suite et les maîtriser. Mais, tout au contraire, ce n'était plus seulement cette ignorance dont nous avons parlé plus haut, c'était une science tout au rebours du bon sens dans presque tous les théologiens; ils faisaient le plus grand cas d'une espèce de science appelée la scolastique, qui avait été formée anciennement d'un mélange de principes philosophiques avec les enseignements du christianisme. Les vérités des saintes Écritures les plus simples, claires et intelligibles pour l'enfant le plus ignorant, étaient enveloppées de mots obscurs et savants, et ces mots étaient regardés comme le principal; bientôt même on discuta sur leur sens, et celui-là passait pour le plus savant qui savait parler avec le plus de finesse dans cette discussion. De sorte que la vérité se perdit inondée dans un flux de paroles, et la douce, la pure et bienfaisante lumière de la foi chrétienne s'évanouit étouffée dans ce fatras de science qu'ils appelaient leur théologie. Mais, dès le quinzième siècle, une nouvelle époque commença à poindre pour les sciences, et un soleil plus brillant sembla éclairer les esprits : la scolastique avec ce vain éclat sans goût, avec cette importance qu'elle attachait aux mots, avec tout son vide, ne put soutenir l'éclat de cette lumière; les meilleures têtes du temps l'attaquèrent par la raison et les railleries, et en dévoilèrent toute la nudité; leurs adversaires, les défenseurs de l'ancienne école, ne se contentèrent pas de se retrancher derrière le seul boulevard qu'ils eussent, et de dire que la lumière ne pouvait être que dans leur doctrine; mais ils voulurent même, par un zèle aveugle et menaçant, éclipser ces rayons lumineux qui commençaient à former un nouveau jour (1). Il y avait en Allemagne un savant, le

(1) Il ne faut pas confondre les scolastiques avec les catholiques. L'auteur semble n'en pas faire assez la distinction : la scolastique était alors un reste d'une ancienne école dégénérée; les scolastiques étaient des catholiques outrés. (Voyez le Dictionnaire de Trévoux.) N. T.

plus instruit qu'ait jamais produit notre patrie, qui étendait partout les nouvelles lumières de la science, Reuchlin, dont l'esprit était si vaste qu'on a dit de lui : qu'il réunissait en sa personne tous les arts, toutes les sciences, toutes les connaissances qui ont été trouvées dans le monde chrétien; et tout cela n'avait pas rapport à des connaissances fastueuses et frivoles, mais à la plus profonde connaissance des hommes, de la nature et de Dieu. Cependant une foule de théologiens déchaînèrent leurs passions contre lui, quoiqu'il vécût avant le temps de la réforme et qu'il n'y prît aucune part. Tous les premiers pasteurs de l'Église, il faut l'avouer, n'étaient pas également plongés dans les ténèbres; car l'évêque d'Augsbourg que nous avons déjà cité, Christophe de Stadion, ne crut pas indigne de lui de faire un voyage de sept jours pour aller à Fribourg apprendre à connaître le célèbre Érasme de Rotterdam; Jean de Dalberg, évêque de Worms, créa une bibliothèque qu'il remplit des meilleurs écrits, et il aima les sciences jusqu'au point de se faire admettre dans la *Société des Savants du Rhin*, fondée par le poëte Conrad Celtes. Mais ce nombre de gens raisonnables était trop petit pour résister au zèle aveugle et insensé de ceux qui, en haine de la lumière, confondaient ensemble le bien et le mal et détruisaient ainsi leur propre empire.

La Réforme. 1517.

Nous avons développé dans le chapitre précédent les raisons qui depuis plusieurs siècles avaient préparé le schisme de l'Église; mais les abus dans la prédication et la distribution des indulgences furent le motif le plus prochain et firent éclater l'orage.

Les envoyés de la cour de Rome allaient offrir dans tous les pays qui reconnaissaient le pape des lettres d'indulgence, par lesquelles les fidèles recevaient la rémission de toutes les peines de l'Église, méritées par leurs péchés. Ce n'était point une innovation; car déjà, dans les anciens temps de l'Église, quand elle punissait les fautes publiques par de sévères et publiques pénitences, par l'exclusion du service divin, souvent pour plusieurs années, etc., il y avait des pénitents, ceux qui se faisaient remarquer par leur zèle à subir la peine, pour lesquels la durée était abrégée par l'évêque, ou la peine changée en des œuvres de piété. Au temps des croisades, les papes accordèrent à tous ceux qui s'engageaient à courir les dangers et les fatigues de ces expéditions, la rémission de toutes les peines de l'Église qu'ils auraient pu encourir. Plus tard, cette même faveur fut accordée à ceux qui, sans prendre part à ces saintes expéditions, avancèrent pour elles des sommes d'argent. Après le temps des croisades, on étendit le but de ces amendes expiatoires à d'autres œuvres pieuses, à l'édification d'églises, d'écoles, etc. Et quand l'Europe fut menacée de plus près par les Turcs, les guerres contre ces infidèles fournirent encore aux papes une foule d'occasions de répandre des lettres d'indulgence. Mais bientôt la croyance que les lettres d'indulgence effaçaient le péché même, erreur tout à fait conforme aux idées grossières et dépravées de cette époque, se glissa parmi le peuple et y fut entretenue par certains prédicateurs des indulgences; tandis que d'un autre côté se répandait le doute sur l'emploi des sommes exclusivement à des œuvres de piété. Alors les princes et les peuples élevèrent des plaintes sur l'abus qu'on en faisait, et plus tard le concile de Trente lança un décret contre les criminels prédicateurs des indulgences, « qui se servent de la parole de Dieu pour leur propre lucre. »

Pour tirer des indulgences le plus de gain possible, on imagina de les affermer pour toute une province au plus offrant; l'acquéreur avait lui-même des sous-fermiers. Tous ces grossiers abus étaient commis par amour du lucre. Pour la vente de ces lettres d'indulgences on choisissait des hommes qui, par leur habileté à se servir de la parole, pussent exciter le peuple à acheter en foule; et l'impudence de certains prédicateurs alla au delà de toute croyance. Ils vendaient des indulgences pour les plus grands crimes : vols dans les églises, parjures, meurtres; bien plus on pouvait même obtenir d'a-

vance, pour les péchés à venir, la promesse de l'indulgence (1).

Il est tout à fait inutile de dire quelle influence un pareil abus de la religion devait avoir sur la moralité des hommes.

Le mécontentement longtemps comprimé éclata enfin, quand le pape Léon X, en l'année 1516, annonça de nouvelles indulgences, afin de pouvoir achever l'église de Saint-Pierre à Rome, commencée par son prédécesseur Jules II. La croyance se répandit généralement qu'une partie des sommes, notamment la collecte de la Saxe et des autres pays jusqu'à la mer Baltique, n'étaient point destinées à bâtir l'église de Saint-Pierre, mais bien à la sœur du pape. De plus, les prédicateurs qu'on employa dans cette occasion, surtout un certain Bernard Samson et Jean Tézel, qui parcouraient l'un la Suisse et l'autre la Saxe, soulevèrent par leur conduite la plus grande indignation.

Alors parut Martin Luther, né en 1483, à Eisleben en Thuringe, moine de l'ordre des Augustins et professeur de théologie à l'université do Wittenberg, qui s'éleva publiquement contre les indulgences et lança la veille de la Toussaint, c'est-à-dire le 31 octobre 1517, dans l'église du château de Wittenberg, quatre-vingt-quinze propositions par lesquelles il attaquait avec chaleur le trafic des indulgences, et il défiait en même temps tous les savants de les contester dans une dissertation publique. De pareilles provocations en matière de croyance n'étaient pas rares ; mais il régnait dans celles de Luther un langage si hardi et un esprit si libre qu'elles obtinrent aussitôt une grande vogue et furent lues avec passion par toute l'Allemagne. « Il prétendait que le pape n'avait par lui-même aucune puissance pour remettre les péchés, qu'il pouvait seulement déclarer qu'ils étaient remis par Dieu ; que tout ce que le pape avait de puissance à ce sujet les évêques et les curés l'avaient aussi ; que quiconque se repentait vraiment de ses fautes, obtenait la rémission de la peine sans les indulgences ; que les trésors du Sauveur et de l'Église appartenaient si bien à tous les fidèles que le pape n'avait aucun droit à leur en faire une nouvelle distribution, etc. » Du reste il n'avait alors aucunement l'intention d'attaquer l'autorité du pape ni celle de l'ancienne Église. Mais déjà sa doctrine sur les indulgences avait soulevé une violente contradiction de la part de Tézel et de ses amis, particulièrement les Dominicains, qui depuis longtemps étaient ennemis de l'ordre des Augustins ; ils le proclamèrent comme un hérétique et ils parlaient déjà de glaive et de bûcher.

Dans Rome on gardait le silence, bien que les contestations durassent depuis près de neuf mois. Ce n'est pas que l'affaire n'y fût connue ; mais le pape Léon ne la regardait probablement que comme une tracasserie de moine, et surtout, on ne connaissait point l'Allemagne à Rome. On la regardait toujours comme un pays demi-sauvage, dont la population était patiente, accoutumée à l'obéissance et lente à prendre une résolution : cette ignorance sur notre peuple et ce mépris pour lui furent mortels pour la chaire pontificale et causèrent chez nous des désordres inexprimables.

Enfin, au mois d'août 1518, Luther fut appelé à Rome pour avoir à répondre devant le tribunal du pape. Mais, l'électeur de Saxe aussi bien que l'université de Wittenberg, qui, fondée tout nouvellement, devait à Luther son rapide accroissement, ne voulurent pas lui laisser faire ce voyage trop dangereux.

Il obtint par leur entremise la permission de régler son affaire en Allemagne et enfin de se présenter, au mois d'octobre 1518, à la diète d'Augsbourg, devant le nonce du pape, Thomas de Vio, de Gaëte, connu ordinairement sous le nom de Cajetan. Celui-ci exigea de lui une rétractation. Luther déclara qu'il y était tout disposé, pourvu qu'on pût le convaincre d'erreur par l'Écriture sainte. Mais le cardinal qui regardait comme contraire à sa dignité de disputer avec un moine, finit promptement la contestation en ces termes : « Va-t-en et ne reviens que pour faire ta rétractation. » Alors Luther lui fit remettre un écrit justificatif, où il avouait s'être laissé emporter et n'avoir pas

(1) Voyez les plaintes que les princes allemands portèrent devant le pape Adrien à la diète de Nuremberg en 1522. *Histoire d'Allemagne*, par Schmidt, t. XI, p. 58.

parlé du pape avec tout le respect qu'il lui devait; et il promettait de garder désormais le silence, si de leur côté ses adversaires voulaient en faire autant sur son compte. Mais n'ayant reçu aucune réponse à cet écrit, il crut devoir se tourner vers le pape et rédigea en latin avec un notaire et des témoins un appel d'un mauvais jugement à un meilleur devant le pape. Il le fit afficher publiquement sur la porte de la cathédrale d'Augsbourg; ensuite il quitta la ville. Cet écrit prouve que Luther n'avait pas encore alors pris la résolution de se séparer de l'Église romaine. Mais la force des circonstances et la chaleur de la dispute avec ses adversaires l'y amenèrent peu à peu.

Un professeur de théologie à Ingolstadt en Bavière, le docteur Jean Eck ou Eckius, le plus habile athlète catholique, provoqua dans l'année 1519, Luther et un professeur de Wittenberg, André Carlstadt, à une dissertation publique sur les matières de la foi, dans la ville de Leipzig, qui faisait partie du territoire de George, duc de Saxe. Ils y parurent tous les deux, accompagnés de Philippe Melanchton qui devint plus tard si célèbre et était alors à Wittenberg comme professeur de grec. Les conférences durèrent depuis le 27 juin jusqu'au 13 juillet 1519; on discuta beaucoup sur les principaux articles de foi et sur le respect dû au pape; mais, comme il arrive presque toujours dans les contestations, où on se laisse aller à tout le feu de son esprit, on échangea de part et d'autre des paroles dures et piquantes; Eck partit de là pour Rome, et réclama contre les hérétiques toutes les foudres de la puissance pontificale. En effet il reparut bientôt en Allemagne avec une bulle du pape qui signalait quarante et une propositions de Luther comme hérétiques et le mettait lui-même au ban de l'Église, pour le cas où il ne se serait pas publiquement rétracté au bout de seize jours; et il s'empressa de la répandre dans toutes les villes d'Allemagne. Mais elle ne fut reçue que dans quelques endroits : le magistrat en défendait les affiches et le peuple les déchirait, tant la nouvelle doctrine avait déjà de prosélytes. Alors Luther en vint à une action qui brisa pour toujours le lien qui aurait pu l'attacher encore à l'ancienne Église. Il convoqua toute l'université de Wittenberg par une affiche publique pour le 10 octobre 1520, devant la porte de l'Elster; les étudiants y élevèrent un bûcher, un maître de l'université y mit le feu et Luther au milieu des cris d'applaudissements de l'assemblée y jeta dans les flammes la bulle du pape, le droit canon et les écrits d'Eck.

Progrès rapides de la nouvelle doctrine.

Il n'est pas possible de dire avec quelle rapidité ces dogmes se répandirent d'un bout de l'Allemagne jusqu'à l'autre et même au delà de ses frontières (1). On ne peut rien comparer de matériel pour la célérité; ce fut un incendie qui se communiqua aussi vite que la pensée, parce que partout était une matière inflammable qui ne demandait qu'une étincelle. Quand un siècle est mûr pour de grands changements, il ne faut qu'un signal et tout le monde se lève comme par enchantement; alors celui qui proclame tout haut ce besoin, passe pour un grand inventeur, quoiqu'il ne soit que la voix qui exprime ce qui existe déjà dans le sein de la société et dans l'âme même de son admirateur. D'ailleurs les chapitres précédents nous ont fait voir comment la science qui alors

(1) Les quatre-vingt-quinze propositions de Luther contre les indulgences furent répandues par toute l'Allemagne en quinze jours; dans l'espace de quatre à six semaines elles furent connues dans toute l'Europe, et l'on comprend facilement quel mouvement elles causèrent partout. En 1520, les écrits de Luther étaient traduits en espagnol dans les Pays-Bas, en 1521 un voyageur les acheta à Jérusalem. Quand le sieur de Miltitz, gentilhomme saxon, passa en 1519 d'Italie en Allemagne, chargé par le pape de chercher à engager Luther à faire des concessions et à promettre de garder le silence, il avoua que pendant son voyage, à travers l'Allemagne, il avait toujours trouvé au moins trois personnes favorables à Luther contre une qui se portait pour le pape : et il y avait à peine deux ans que Luther paraissait sur la scène.

s'agrandissait considérablement; comment les grandes inventions du siècle précédent et surtout l'art de l'imprimerie qui a rendu possible de communiquer à des milliers d'hommes à la fois ce qui auparavant n'aurait pu être connu que de quelques savants, après de longues années, et serait peut-être resté enfermé dans les murs d'un couvent; comment, dis-je, tout avait préparé le monde à de grands mouvements. D'un autre côté, la rapidité de la propagation des nouvelles doctrines est une preuve irréfragable de la grande décadence de l'esprit religieux et moral de cette époque. Car l'homme est attaché aux mœurs de ses pères par de profondes et fortes racines; mais il tient plus fortement encore à leur croyance. Si donc il la dépose, cette croyance, c'est que le sentiment qui devait être en lui le plus vivace et le plus intime a péri et qu'il n'y a plus qu'un peu d'extérieur; puisque s'il vivait encore, il ne pourrait s'en défaire sans aller contre les lois de la nature.

Outre les raisons dont nous venons de parler, quantité d'autres circonstances contribuaient à cet essor rapide parmi le peuple et les bourgeois d'Allemagne. Signalons d'abord la plus grande. Jusqu'à ce moment, le peuple, la foule des gens simples et libres, avait été négligé et méprisé; on n'avait rien fait pour son développement et ainsi toute son énergie sommeillait engourdie. Luther se présenta comme devant instruire le peuple; il se tourna vers lui, lui promit de l'instruction et même il le fit juge de ses querelles. Et il le fit avec une parole si énergique, si pressante, que jamais rien de semblable n'avait encore retenti à ses oreilles.

La condition du peuple demandait même cette tentative de Luther (1). Le paysan, à la vérité, avait peu à peu obtenu plus de liberté que dans les temps antérieurs; cependant, les servitudes auxquelles il était condamné étaient toujours très-oppressives. Il était soumis à toutes les autres conditions de la nation; non-seulement à son seigneur, mais au chevalier, au comte, au prince; même ses droits en qualité d'homme n'étaient pas encore généralement reconnus, et souvent les maîtres accablaient leurs sujets des plus criantes injustices. C'est alors que retentit le mot de liberté chrétienne, qui résonna jusque sous le chaume des paysans. Ce mot enchanteur qu'ils n'interprétèrent pas dans un sens moral; mais dans le sens le plus extérieur, fit naître en eux de nouvelles et grandes espérances et produisit, nous le verrons bientôt, les plus déplorables désordres au commencement. Car, dans un mouvement si général de toute une génération, il est difficile, comme le démontre l'histoire de tous les peuples, que les justes bornes de la modération soient bien conservées.

De même que le peuple, la noblesse d'Allemagne fut elle-même promptement entraînée dans ce nouveau mouvement. Elle était encore tout animée d'enthousiasme pour la liberté et l'honneur de la patrie; et comme l'Allemagne était publiquement méprisée dans Rome, c'était pour elle une raison suffisante de se porter du côté de celui qui attaquait la puissance de la chaire romaine. D'un autre côté l'amour de la science qui revivait en Europe, avait aussi gagné la plus grande partie de la noblesse; et depuis que l'invention de la poudre à canon avait frappé la chevalerie d'une blessure mortelle, les armes n'avaient plus été l'unique occupation du jeune gentilhomme. Son esprit déjà plus développé était donc plus susceptible de recevoir des pensées neuves et hardies. Et enfin Luther, dans un écrit fort remarquable dont le titre était : *A la noblesse d'Allemagne*, s'était particulièrement adressé à elle et l'avait appelée au secours de son entreprise.

Parmi ses plus zélés prosélytes était Ulric de Hutten. C'était un chef de parti tel qu'en produisent toujours les temps de révolution, hardi et plein de pénétration pour manier la plume

(1) Il faut convenir alors que les protestants ont été bien durement trompés; car on ne voit pas que les pays qui ont admis la réforme aient obtenu de plus grandes libertés civiles; il semble au contraire que c'est chez eux que le peuple est le plus humilié. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un regard sur les États protestants et en général les États schismatiques d'Europe; c'est même une conséquence naturelle de toute institution où les deux puissances temporelle et ecclésiastique se trouvent réunies sous le même sceptre. N. T.

aussi bien que l'épée; à la fois guerrier et savant, avec une éloquence mordante et déchirante et toujours prêt aux entreprises les plus hasardeuses. Un jour que quatre Français avaient tenu des propos peu honorables pour l'Empereur, il les provoqua en duel pour soutenir l'honneur des chevaliers allemands et les vainquit tous quatre; sa plume était aussi tranchante que son épée, quand il l'employait contre les moines, contre les abus de la religion, contre les adversaires des langues anciennes et de la civilisation, ou même contre les Turcs et les Français. Hutten fit une satire en latin qui fut bientôt répandue par toutes les villes de l'Europe.

Cette âme de feu entra aussitôt du côté de Luther, moins peut-être par zèle de religion que parce que son entreprise était téméraire et dangereuse; il écrivait et parlait pour lui et aurait volontiers tiré l'épée pour lui.

Un homme encore plus important parmi la noblesse et aussi ami de Luther, était François de Sickingen, vaillant et noble chevalier franconien, doué de si grandes qualités que quelques princes le trouvèrent autrefois digne de la couronne impériale. Il offrit à Luther un asile dans son château et toute la protection de ses armes et de celles de ses amis, s'il était poursuivi. Luther remercia; et quand Sickingen, qui ne pouvait rester tranquille et peut-être nourrissait dans son esprit de grands projets d'ambition, prit querelle en 1522, avec Richard, archevêque de Trèves, et lui déclara la guerre, Luther s'y opposa formellement. Son entreprise fut une des dernières démonstrations du droit du poignet en Allemagne; un seul chevalier, avec ses amis, se forma une armée de douze cents hommes, osa combattre malgré la défense de la diète de l'Empire et d'un de ses puissants princes, tomba sur son territoire, le désola de long en large et ne rentra dans ses châteaux que quand deux autres princes s'unirent à l'archevêque, Louis, électeur palatin, et Philippe, landgrave de Hesse.

Il fut lui-même, l'année suivante, assiégé par eux dans son château de Landshut, vivement pressé et même fait prisonnier après avoir été grièvement blessé. Il mourut quelques jours après et ses ennemis mêmes ne pouvaient taire leur admiration pour lui et la douleur qu'ils ressentaient de voir une puissance comme la sienne succomber de la sorte, sans avoir pu se développer sur un plus grand théâtre. La chute de Sickingen n'eut aucune influence sur les affaires de Luther; car il avait eu soin de les tenir à l'abri de toutes démonstrations extérieures et politiques, dans lesquelles ces chevaliers voulaient les entraîner. Et ce fut la cause principale de la durée de ce qu'il avait fondé. S'il s'était laissé aller à une lutte extérieure, toute la force d'activité de la nation se serait consommée et tout le mouvement de l'époque aurait passé comme un spasme d'un instant.

Frédéric le Sage, électeur de Saxe, fut celui des princes allemands qui prit le plus activement parti pour Luther. Au commencement il ne voulut point entrer de son côté; il ne le défendit point et se contenta d'empêcher qu'il ne fût livré à ses ennemis avant qu'il ne se fût acquis une conviction. Ce ne fut qu'à la diète de Worms qu'il se prononça tout à fait pour lui. « Les affaires d'Allemagne, disait-il, en 1523, à Nuremberg, sont si avancées qu'il n'est plus au pouvoir des hommes de leur donner une bonne direction. Dieu seul en est capable; il faut donc lui recommander cette importante affaire qui est au-dessus de nos forces. »

Peu à peu plusieurs princes se déclarèrent pour la nouvelle doctrine, quelques-uns certainement par une intime conviction; mais d'autres se rendirent coupables des accusations de leurs adversaires : de s'être laissé entraîner par l'appât du butin qu'offraient les biens ecclésiastiques.

Diète de Worms. 1521.

A la grande diète de Worms, on voulait terminer toutes ces querelles de religion qui déjà occupaient beaucoup les esprits en Allemagne. Le pape y avait envoyé un légat, le cardinal Aléander, pour engager l'Empereur et les princes à recourir à l'autorité de la puissance tem-

porelle contre Luther. Ce légat, à son grand étonnement, trouva que déjà toutes les classes du peuple étaient déclarées contre le pape. Il vit partout répandus des écrits, des chansons, des tableaux qui tournaient le pape en ridicule; et le légat lui-même, quoiqu'il voyageât parmi la suite de l'Empereur, se vit exposé à des traitements fort molestants et souvent même en danger pour sa vie. A la diète cependant, sans entrer au fond de la question, il se contenta de requérir les mesures les plus violentes contre un homme déjà condamné comme hérétique, et présenta en même temps aux princes un grand nombre de propositions tirées des écrits de Luther, qui prouvaient qu'il s'écartait des enseignements de l'Église, même dans les principaux articles de foi et particulièrement dans ceux admis par le concile de Constance. Mais l'électeur de Saxe se leva alors contre lui et demanda qu'on entendît Luther pour savoir de lui, si ces propositions étaient bien extraites de ses écrits et s'il les reconnaissait. L'Empereur et les princes furent de cette opinion; le cardinal s'y opposa en disant que ce qui avait déjà été décidé par le pape, ne pouvait pas être examiné par une diète composée de laïques et d'ecclésiastiques. On répondit qu'on ne voulait pas examiner la croyance de Luther, mais seulement entendre de sa propre bouche s'il a réellement écrit et enseigné ce pourquoi il a été condamné; et que pour cela il fallait qu'il fût appelé. Ce fut là un des pas les plus importants dans l'histoire de la réforme; et c'est ainsi que l'affaire de Luther fut publiquement traitée dans une assemblée nationale.

Ses amis, et particulièrement l'électeur de Saxe, demandèrent pour lui un sauf-conduit impérial et inviolable; on le lui promit et il se mit en route de Wittenberg pour venir à Worms. Dans ce voyage, il apprit à connaître la force de son parti; car le peuple affluait par milliers de tous côtés au-devant de lui pour le voir et le saluer; et quand, le lendemain de son arrivée, il fut conduit à la diète, le 17 avril, le grand maréchal de l'Empire fut obligé de le faire passer par les jardins et les maisons de derrière, tant était grande la foule. Sa vue ne produisit pas la même impression sur tous les assistants; car l'empereur Charles se tournant vers son voisin, lui dit, raconte-t-on: « Jamais cet homme ne fera que je devienne un hérétique. » En effet, Luther était pâle et accablé par une fièvre minaute et continue; et la vue de cette grande assemblée, la pensée qu'il y comparaissait tout seul, devant l'Empereur et l'Empire, semblaient avoir absorbé toutes ses facultés. Un vicaire de l'archevêque de Trèves lui demanda, au nom de l'Empereur et de l'assemblée, s'il reconnaissait pour siens ces livres qu'on lui représentait et s'il soutenait les propositions qui y étaient contenues. Pour la première partie, il répondit: oui; et, quant à la deuxième, il demanda un peu de temps de réflexion. On lui accorda jusqu'au lendemain. Le lendemain il répondit publiquement au milieu de l'assemblée: « Que ses écrits étaient de trois espèces; que les uns, qui traitaient des articles de foi et des bonnes œuvres, n'étaient pas même blâmés dans toutes leurs parties par ses adversaires, et que par conséquent il ne pouvait pas les rétracter sans blesser sa conscience; que d'autres attaquaient la puissance du pape et ses décrets, et que s'il les rétractait, il confirmerait par cela même la tyrannie du pape en face de toute la terre; que la troisième espèce enfin était dirigée contre ceux qui défendaient la papauté et avaient écrit contre lui-même; qu'il avouait avoir écrit avec un peu de violence et d'amertume, mais qu'il fallait faire attention à la manière dont il avait été lui-même traité par ses adversaires. » Enfin il conclut: « Que si on pouvait le convaincre d'erreur par les saintes Écritures, il était tout prêt à jeter de sa propre main ses écrits au feu. »

Le chancelier répondit à cela qu'ils n'étaient pas assemblés ici pour disputer, mais seulement pour entendre de sa bouche s'il voulait faire une rétractation. Alors il déclara, avec la plus généreuse fermeté, que sa conscience le lui défendait; et il fut congédié.

On disposa encore pour le jour suivant une conférence particulière avec Luther, à laquelle l'électeur même de Trèves prit une part très-active; mais toutes les tentatives pour le ramener à une rétractation furent inutiles; et quand l'électeur enfin lui demanda s'il ne con-

naissait point lui-même un moyen de remettre tout dans l'ordre, son dernier mot fut : « Si cet œuvre, est un œuvre humain, il disparaîtra de lui-même; mais s'il vient de Dieu, rien ne pourrait arrêter son progrès. »

L'Empereur au contraire déclara aux princes allemands du ton le plus positif : « Qu'i' était résolu de consacrer tout ce qu'il avait, ses empires, ses États, ses amis, son corps, son sang et sa vie tout entière pour arrêter de suite la marche de cette entreprise impie, qui sans cela le couvrirait d'une honte éternelle, lui et toute la nation allemande; que ses aïeux, les empereurs d'Allemagne, les rois catholiques d'Espagne et les ducs d'Autriche et de Bourgogne avaient tous été, jusqu'au dernier moment, fidèles à l'Église romaine; qu'il avait reçu d'eux en héritage les dogmes catholiques et la discipline de l'Église et qu'il voulait vivre et mourir dans cette foi; qu'il ne voulait plus par conséquent en aucune manière entendre Luther; mais qu'il le congédiait et qu'il allait aussitôt le poursuivre comme un hérétique. »

Cette déclaration de l'Empereur était grave. S'il n'eût été question que d'une limitation dans la puissance pontificale, peut-être n'eût-il pas vu sans plaisir ce mouvement devenir général; mais quand il vit qu'il s'agissait d'une apostasie de l'antique et éternelle croyance à laquelle il était attaché et que l'unité de l'Église était menacée, alors il sentit qu'il était en droit d'y mettre une opposition bien prononcée.

Son immense regard qui pouvait embrasser les grands rapports des peuples entre eux découvrait à l'avance les graves conséquences que cette affaire pourrait avoir : il voyait la division et l'irritation des esprits, la lutte des opinions, qui conduit si facilement à lutter avec les armes, et le terrible fléau d'une guerre de religion. Charles croyait pouvoir étouffer ce danger dès son principe et pouvoir s'opposer au torrent du siècle comme un rempart immuable : sa qualité d'empereur et de protecteur de l'Église semblait d'ailleurs lui en imposer le devoir. Et s'il avait conservé partout cette invariable et fidèle volonté, si une foule d'arrière-pensées non pures et mondaines ne s'y étaient étaient mêlées, et si l'équitable Adrien VI, qui gouverna en 1522 et 1523 et qui sérieusement voulait une réforme dans l'Église, eût vécu plus longtemps, peut-être que de grands malheurs auraient été épargnés à notre patrie. Il est vrai que Charles s'efforça, avec une dure sévérité, d'extirper les nouvelles doctrines de ses pays héréditaires, où il était seul maître; mais il croyait en avoir le droit et même que c'était un devoir; d'autant plus que son conseil, le plus grand nombre de ses sujets, particulièrement les Espagnols et les Napolitains, exigeaient de lui une pareille rigueur. En Allemagne, au contraire, où il y avait un grand nombre de princes indépendants et des peuples en fermentation, où il se trouvait enchaîné par une stipulation pour son élection, ou chaque acte un peu violent était regardé comme une tentative pour étendre l'indépendance de la puissance impériale; pendant longtemps il ne marcha qu'avec la plus grande modération. La conservation de la paix était pour lui le point capital, et il pressait avec instance les deux partis de faire des concessions. Aussi les Espagnols le surveillèrent-ils avec attention toute sa vie, dans la crainte que ses principes ne se fussent imprégnés de quelques taches d'hérésie par son commerce avec les Allemands.

Quelques ennemis de Luther, ses plus inexorables, voulurent entraîner l'Empereur à employer de suite la violence, s'appuyant sur les mêmes principes qui avaient fait traîner Hus au bûcher; mais il répondit que sa parole impériale était inviolable, et il assura à Luther un sauf-conduit pendant vingt et un jours pour son retour. Cependant beaucoup de gens tremblaient pour sa vie, craignant une trahison secrète, et son protecteur, l'électeur de Saxe, le fit enlever comme par violence de sa voiture, dans la Thuringe, par des chevaliers masqués, et transporter, pendant la nuit, à travers un bois, dans le château de Wartbourg, près d'Eisenach. Là, il resta caché à tous les regards, jusqu'à ce que la fureur de ses adversaires se fût un peu calmée.

Pendant ce temps-là, à Worms, on le mettait au ban de l'Empire avec tous ceux qui s'attacheraient à lui ou le protégeraient; ses livres étaient condamnés à être brûlés partout, et

lui-même devait être fait prisonnier et livré à l'Empereur: tel fut l'édit de Worms du 8 (26) mai 1521. A Rome on en eut une grande joie, et en Allemagne même beaucoup de monde crut que tout était terminé. Mais un Espagnol, Valdez, écrivait à un de ses amis de la diète même: « Loin de voir la fin de cette tragédie, je ne vois que le commencement; car je trouve que les esprits des Allemands sont fort exaltés contre la chaire pontificale. » En effet, on vit colporter avec impudence dans Worms, pendant que l'Empereur était encore dans la ville, les écrits de Luther, qu'on venait de brûler publiquement.

—

Premières guerres de religion.

Luther restait seul à Wartbourg, où il employait les loisirs de son séjour à la traduction du Nouveau-Testament en Allemand, afin qu'il devînt à la portée de tout le monde; quand lui arriva la nouvelle que par un zèle mal entendu des troubles avaient éclaté à Wittenberg, que l'on attaquait les églises, qu'on jetait par terre les images des saints, qu'on brisait les autels et les confessionnaux, et que son ami Carlstadt, homme plein de violence, était à la tête de ce désordre. Luther alors déposant toute crainte, abandonna aussitôt son lieu d'asile et parut dans Wittenberg, au mois de mars 1522, sans en avoir obtenu la permission de l'électeur, parla avec force contre ces désordres et réussit bientôt à rétablir l'ordre. Mais peu après suivirent de grands événements qui menaçaient de bouleverser tout l'état civil en Allemagne. Nous avons déjà montré plus haut sous quel dur joug soupiraient les paysans; longtemps ils avaient nourri en silence dans leurs cœurs les sentiments les plus acerbes; alors que leurs esprits étaient déjà excités d'un autre côté et provoqués à la liberté, ils éclatèrent. Ces hommes corvéables et taillables auparavant se crurent appelés à une égalité de droits avec leurs anciens maîtres. La révolte éclata d'abord dans le sud de l'Allemagne, où la vue de leurs voisins et du bien-être dont jouissaient les Suisses dans leur liberté avait encore excité leurs désirs. Les premiers qui se révoltèrent furent les paysans de l'abbé de Kempten et ceux de l'évêque d'Augsbourg. Douze articles qui contenaient tous les droits et prétentions des paysans furent publiés dans la Souabe et se répandirent par toute l'Allemagne avec une rapidité incroyable; ils disaient: « Qu'on devait permettre aux paysans de choisir eux-mêmes des prêtres qui pussent leur annoncer la parole de Dieu, pure et sans mélange d'institutions humaines; qu'ils ne devaient payer à l'avenir aucune dîme, si ce n'est celle en grains; qu'on les avait jusqu'alors traités comme esclaves, quoique par le sang du Christ tous les hommes fussent devenus libres; mais que, sans avoir la prétention de vivre indépendants de toute autorité supérieure, ils ne voulaient plus vivre dans l'esclavage où ils étaient, et qu'on devait leur montrer, par la sainte Écriture, qu'ils avaient tort d'en agir ainsi; qu'ils auraient bien des plaintes à élever, mais qu'ils se tairaient si les seigneurs voulaient se conduire d'après l'équité et les préceptes de l'Évangile, ne plus les opprimer et non leur imposer chaque jour quelque chose de plus qu'ils n'avaient déjà eu à supporter dans l'ancien temps. »

On trouve sans doute cette proclamation juste et modérée; mais quand arriva l'exécution de ce qui était énoncé par une troupe grossière, alors les passions eurent bientôt renversé une parole sans force, et brisant toutes les barrières, elles ne connurent plus de mesures. Quand le plaignant veut être juge dans sa propre cause, il ne manque jamais d'employer la même justice dont il a été victime. Les paysans, rassemblés par bandes, commencèrent par piller et brûler les châteaux des nobles et les riches habitations des ecclésiastiques, souvent même ils massacrèrent leurs possesseurs. Bientôt ces bandes devinrent des armées, et la Souabe à elle seule en fournit trois. Luther, à qui ils avaient envoyé les douze articles pour avoir son approbation, avoua que leurs demandes étaient justes; mais il leur reprocha leur conduite violente, et leur représenta que la liberté chrétienne était la liberté de l'esprit. Et pour écarter la culpabilité de

ces désordres de sa doctrine, qui n'en était qu'une occasion fort médiate, il engagea lui-même les princes à tirer l'épée contre les révoltés. Or il en était temps; car déjà les maisons des nobles et des couvents étaient toutes en feu, en Souabe, en Franconie, en Thuringe, sur les bords du Rhin et jusqu'eu Lorraine.

La confédération de Souabe qui s'était reconstituée eut bientôt rassemblé une armée, qui, conduite par le capitaine George Truchsess de Waldbourg, dissipa promptement ces troupes de paysans en Souabe et en Franconie. D'autres princes vinrent en aide; mais les vainqueurs eux-mêmes exercèrent aussi de leur côté les plus révoltantes cruautés.

En Thuringe, l'égarement de l'esprit exalté du siècle se montra sous une autre forme, quoique semblable au fond; ils s'appuyèrent sur des visions divines. Un prêtre séculier, Thomas Munzer, qui avait été le premier disciple de Luther, se fit passer pour avoir des visions particulières de Dieu, d'après lesquelles il pouvait faire connaître l'essence de la liberté chrétienne, bien mieux que Luther ne la connaissait et ne l'enseignait. « Dieu a créé la terre pour être l'héritage des croyants, disait-il, et tout gouvernement ne doit être conduit que par la Bible et les révélations divines. Il n'est aucunement besoin des princes, des supérieurs, de la noblesse, des prêtres, et toute différence entre riches et pauvres n'est pas chrétienne; car dans le royaume de Dieu tous les hommes doivent être égaux. » De pareils enseignements firent chasser Munzer de Saxe, et il se retira à Mulhausen en Thuringe, où il engagea le peuple à secouer toute autorité et à le prendre pour prêtre et pour maître de la ville. Ses principes d'égalité pour tous les hommes et de communauté de biens, qu'il introduisit après avoir chassé les riches de la ville, augmentèrent le nombre de ses partisans et répandirent bientôt son autorité dans les environs. Toute la Thuringe, la Hesse et la basse Saxe étaient en danger; car dans ce même temps, la guerre des paysans exerçait toute sa fureur dans le sud de l'Allemagne, et il était à craindre que les fanatiques de tous les pays n'affluassent comme un flot épouvantable. Mais à la persuasion de Luther, l'électeur et le duc George de Saxe, le landgrave de Hesse et le duc de Brunswick se réunirent contre les révoltés, et surprirent une partie de leur armée auprès de Frankenhausen en Thuringe, le 15 mai 1525.

Les princes, pour ménager tant de malheureux égarés, leur firent promettre le pardon, s'ils voulaient rentrer dans l'ordre et livrer leur chef. Mais Munzer qui voulait écarter le danger de lui, profita de l'apparition d'un arc-en-ciel pour enthousiasmer de nouveau ses partisans, en le leur donnant comme une marque qu'il était envoyé par le ciel; alors ceux-ci, dans leur fureur, poignardèrent les envoyés de l'électeur, et se préparèrent dans leurs retranchements à la plus vigoureuse défense. Mais bientôt cette fureur aveugle s'évanouit; les troupes d'anges que Munzer avait promises ne parurent pas; il fut lui-même un des premiers à prendre la fuite et la moitié de son armée fut passée au fil de l'épée. Il s'était caché dans un grenier à Frankenhausen; on l'en retira pour lui trancher la tête. Il mourut sans courage.

Ainsi furent promptement étouffés ces terribles mouvements qui auraient pu bouleverser toute l'Allemagne, si toutes ces forces mises en jeu avaient été conduites par des hommes capables. Ils ont coûté beaucoup de sang. On a calculé que plus de 100,000 paysans avaient perdu la vie dans ces troubles. Ensuite vint un moment de calme pour la patrie.

Affaires de Charles-Quint hors de l'Empire.

Pendant tout ce temps, l'empereur Charles-Quint n'avait pas été sans occupation au dehors. Après la diète de Worms, il avait passé dans les Pays-Bas, et de là était repassé en Espagne, où il resta environ huit ans. Son œil devait embrasser toute l'Europe; mais son attention était particulièrement fixée sur le roi de France, François Ier, rival et voisin dangereux, qui cherchait toutes les occasions de lui faire du tort. Il serait inutile de chercher bien

loin les raisons particulières qui ont soufflé cette rivalité entre ces deux monarques; leur caractère et leurs relations politiques nous l'expliquent assez clairement. François était vaniteux et plein d'orgueil, et Charles n'était guère moins soumis à ces passions humaines; seulement lui, il les avait ennoblies (1). Tous les deux avaient déjà concouru pour la couronne impériale, et François Ier qui avait cru l'emporter sur son adversaire par son âge, sa réputation comme chevalier et ses qualités personnelles, fut très-mortifié de la préférence que celui-ci obtint; d'ailleurs le duché de Milan que François Ier avait conquis, était pour Charles, à qui il appartenait comme fief de l'Empire, une occasion inévitable de rompre avec la France et devait être soustrait à sa puissance par la force des armes; tandis que, d'un autre côté, la prépondérance de Charles étant devenue menaçante pour l'Europe, tous les autres souverains en étaient inquiets. François Ier, qui possédait le plus puissant royaume après lui, se crut donc appelé plus que tout autre à entrer en lice contre lui. Il avait jeté ses yeux principalement sur l'Italie, où déjà une de ses expéditions avait été couronnée de succès. C'est là qu'il voulait briser la puissance de Charles; et il s'efforça de faire revivre tous les droits qu'il tenait de ses ancêtres sur le royaume de Naples, pour y aller tenter la fortune. Charles de son côté avait encore augmenté ses forces par une alliance avec le roi d'Angleterre, dont la vanité de François avait fait fi; de sorte que cette guerre, commencée dès l'an 1521, fut alors poursuivie par les Anglais et les Flamands sur toute la côte jusqu'en Espagne; mais cependant avec plus d'opiniâtreté et de violence en Italie que nulle part ailleurs. Charles avait le désavantage d'une possession très-disséminée, qui exigeait aussi la division de ses forces; tandis que François Ier pouvait du point central où il avait rallié ses troupes, partir tout d'un coup, à son gré, pour le côté où il voulait diriger son attaque. Mais ce qui caractérisait surtout la grande supériorité de Charles, ce qui faisait réellement sa puissance et jetait en même temps sur lui le lustre le plus brillant; c'est qu'il avait su rassembler autour de lui une troupe de gens les plus distingués, c'est que son œil pénétrant savait aussi bien découvrir le général qu'il fallait opposer à un ennemi que l'ambassadeur qui devait débrouiller les nœuds les plus compliqués de la politique, ou que le conseiller qui pourrait donner son avis même sur des spécialités et toujours avec sagesse. C'est par la puissance intellectuelle que le monde doit être gouverné, et Charles possédait l'art de se gagner les hommes de génie.

Un vaillant général français, le duc Charles de Bourbon, ayant été vivement molesté par le roi, passa du côté de Charles. Celui-ci le reçut à bras ouverts, et lui fit partager avec le vice-roi de Naples, Lannoy, et le marquis de Pescaire (*Pescara*), le premier guerrier de son temps, le commandement des armées impériales en Italie.

François Ier perdit au contraire, dans l'année 1524, son plus valeureux guerrier, le chevalier Bayard, qui pendant qu'on ramenait les troupes d'Italie, sauva l'armée au pont de la Sesia par son dévouement héroïque, et fut lui-même frappé mortellement. Les avantages de la guerre parurent tout à l'avantage de l'Empereur; Milan fut reconquis et les Français repoussés d'Italie. Mais Charles ayant voulu attaquer la France même et faire passer son armée en Provence pour assiéger Marseille, pensa y perdre sa supériorité. La France est difficile à entamer de ce côté; la ville ne put être forcée et le pays environnant ayant été dévasté par les ennemis eux-mêmes, Pescaire fut obligé de faire retraite. Il fallut toute l'habileté de ce général pour sauver l'armée à travers des chemins si difficiles; cependant, le roi François Ier, qui le poursuivait de près, conquit Milan et attaqua Pavie. Les généraux impériaux se trouvèrent alors dans un grand embarras : devant eux un ennemi beaucoup plus fort qui menaçait la capitale; derrière eux le territoire du

(1) Qui ne sait, au contraire, que si les passions pouvaient être ennoblies, ce serait dans notre roi-chevalier; tandis que Charles V est le vrai type du machiavélisme. Voyez le portrait qu'en fait l'auteur lui-même plus bas.

N. T.

pape, qui venait de faire une alliance avec François Ier; enfin une armée qui manquait de tout et était dans le découragement par suite d'une longue retraite. Mais leur courage, leur sagacité, leur bonne fortune, changèrent toutes les chances en leur faveur.

Bataille de Pavie, 1525. — Le commandant qui défendait Pavie, don Antonio de Leyva, ne se laissa pas ébranler et soutint le siége avec opiniâtreté, jusqu'en février 1525. Pendant ce temps-là, l'armée impériale reçut un renfort d'Allemagne de 15,000 lansquenets, sous les ordres du vaillant George de Freundsberg ou Frundsberg; et le 28 février ils attaquèrent le roi à Pavie. L'œil expérimenté de Pescaire avait précisément saisi l'endroit par lequel le roi ne s'attendait à aucune hostilité. Il croyait ses derrières à couvert par un parc entouré de toutes parts d'un grand mur; mais Pescaire avait eu le soin d'y faire frayer une route la nuit précédente et vint tomber tout d'un coup sur le dos de l'armée. Eu même temps Leyva fit une sortie de la citadelle, et Lannoy et Bourbon arrivèrent par un autre côté. Bientôt le désordre se mit dans toute l'armée; les Suisses, contre leur habitude, lâchèrent pied tout de suite et prirent la fuite; les troupes de Freundsberg combattirent avec le plus grand courage, et c'est surtout à elles qu'on fut redevable de la victoire. François Ier eut son cheval tué sous lui, et se défendit à pied contre une foule d'Espagnols qui l'entourèrent sans le connaître. Par bonheur pour lui que survint un gentilhomme français, nommé Pomperant, qui servait sous les ordres du duc de Bourbon; il reconnut le roi et le somma de se rendre au duc, mais le roi lui ordonna avec aigreur d'appeler Lannoy. Il combattit encore jusqu'à ce qu'il arrivât, et alors le roi lui rendit son épée. Lannoy la reçut à genoux et lui tendit la sienne en même temps: « Il ne convient pas, dit-il, qu'un aussi grand roi soit sans armes devant un sujet de l'Empereur. » Quinze jours après cette bataille, il n'y avait plus d'ennemis dans l'Italie.

Charles était presque mécontent de son trop grand bonheur qui ne lui laissait rien à faire. « Puisque tu m'as pris le roi de France, disait-il à Lannoy dans une lettre; je vois bien que je n'aurai plus rien à faire, si je ne vas combattre les infidèles. J'ai eu cette volonté toute ma vie et aujourd'hui encore plus. Arrango donc les affaires de manière que je puisse encore, avant de devenir trop vieux, faire des actions pour le service de Dieu, qui ne soient point sans gloire pour moi. »

Le roi François Ier fut conduit à Madrid, et sévèrement gardé. Cependant le conseil de l'Empereur était très-partagé sur la manière dont il fallait le traiter et les moyens de profiter de ce présent de la fortune. Les uns, Lannoy avec eux, conseillaient de traiter le roi généreusement, et d'extirper ainsi, peut-être pour toujours, tout germe d'inimitié entre les deux princes; les autres, avec le chancelier Mercurinus Galtinara à leur tête, voulaient qu'on tirât de cette occasion tout l'avantage possible. L'Empereur prit un milieu entre ces deux opinions, et perdit tout le fruit de sa bonne fortune. Il goûta fort l'idée du chancelier de recouvrer dans cette occasion le duché de Bourgogne que la France avait injustement enlevé à sa grand'mère, et dont il faisait un très-grand cas; il l'exigea donc comme prix de sa rançon. Mais il trouva trop dur et indigne de l'Empereur de garder le roi prisonnier jusqu'à la complète exécution de la condition, comme le conseillait le chancelier. Il se confia à la parole du roi; mais cette parole, quelque affectation chevaleresque que celui-ci mît à la donner, n'était rien moins que sincère. Avant de signer le traité, ayant fait venir secrètement quelques hommes de confiance de Madrid, il fit devant eux, en présence du nonce du pape, la déclaration authentique qu'il ne serait pas tenu de remplir ce qu'il promettait à l'Empereur, parce qu'il était prisonnier; et le pape même l'avait délié à l'avance de toute promesse qu'il pourrait faire. Ainsi garanti contre sa conscience, il s'avança vers l'autel, et jura sur les saints Évangiles de remplir les conditions qu'il avait consenties. En même temps il donna sa parole royale de rentrer en prison au bout de six mois, s'il ne pouvait pas tenir ses engagements. Mais tel est le beau fruit de cette science qu'on appelle la politique; elle se croit le droit de blesser les lois éternelles de la vérité et de la morale.

François Ier fut mis en liberté en 1526, après un an de captivité, et il ne tint pas sa parole. Il prétexta que ses États ne voulaient pas consentir à l'abandon de la Bourgogne, et offrit une grosse somme d'argent pour la rançon de ses deux enfants aînés qu'il avait envoyés comme otages en Espagne. Mais Charles lui répondit « qu'il avait manqué à la fidélité et à la bonne foi qu'il avait jurée en public comme en particulier, et qu'il ne se conduisait pas comme devait le faire un homme de bonne naissance et un roi; que s'il voulait le nier, il lui déclarait devoir le soutenir par les armes dans un combat singulier. » François accepta le cartel, mais seulement des lèvres (1); car plus tard il sut décliner le combat sous différents prétextes, et les peuples furent obligés de vider avec leur sang ce combat que sa passion et son ambition avaient soulevé. La guerre éclata donc de nouveau entre Charles et François Ier.

Les Impériaux à Rome, 1527. — Mais, avant que cette guerre ne commençât, il s'était passé un fait inouï en Italie. Le duc de Bourbon avait pris le commandement en chef de l'armée impériale qui était dans le Milanais, après la mort du vaillant Pescaire. Or, le pays étant dévasté, les généraux sans argent, les troupes murmurèrent et demandèrent leur solde. Tous les moyens employés pour les apaiser furent inutiles, et tout à coup l'armée, au mois de janvier 1527, s'avança vers Rome sans aucun ordre de l'Empereur; on ne peut décider non plus si ce fut sur un ordre du duc de Bourbon, qui avait peut-être de grands plans d'ambition, ou si ce fut par une décision subite de l'armée, qui espérait trouver dans Rome de quoi fournir en abondance à tous ses besoins et faire un riche butin. Du moins le duc de Bourbon céda et arriva devant la ville, après une marche très-difficile. Le 6 mai fut donné l'ordre pour un assaut général à l'ancienne capitale du monde. Bourbon fut un des premiers sur le mur, et son exemple enflamma les assaillants; mais à peine y fut-il monté qu'il fut tué d'un coup de feu. Cependant ses soldats entrèrent dans la ville, et pendant plusieurs jours elle fut livrée à la dévastation et au pillage, comme au temps des Vandales. Le pape Clément VII, qui s'était sauvé avec ses gens dans le château Saint-Ange, y fut assiégé pendant plusieurs mois; jusqu'à ce que, forcé par la nécessité, il promit une somme de 400,000 ducats, afin que l'armée pût recevoir tout l'arriéré de sa solde.

Cependant l'empereur Charles envoya à tous les princes de la chrétienté, avec le plus grand empressement, des lettres où il se justifiait de ces événements qui arrivaient sans sa volonté et contre sa volonté; et pendant que ses généraux tenaient le pape assiégé dans le château Saint-Ange, presque prisonnier, il faisait faire dans toute l'Espagne des prières publiques pour sa délivrance. On a accusé sa conduite d'hypocrisie; cependant il est bien vrai que son armée rebelle n'écoutait plus ses ordres, et voulait avant tout toucher l'arriéré de sa solde. Ce ne fut qu'au bout de dix mois qu'elle obéit à son ordre et marcha vers Naples. Mais ses excès dans Rome l'avaient tellement affaiblie que, quand le roi de France fit, cette même année 1527, une nouvelle invasion en Italie, il pénétra sans résistance jusqu'à Naples et en fit le siége. Il fallut la défection du célèbre marin génois, André Doria, qui conduisait le siége de Naples du côté de la mer et passa du côté de l'Empereur, et en même temps qu'une maladie contagieuse désolât l'armée française, pour ramener la fortune du côté de Charles et amener les deux partis, également fatigués de la guerre, à la paix de Cambrai, en 1529. François paya 2,000,000 d'écus (*kronen*) pour la délivrance de ses enfants, et renonça à toutes ses prétentions sur Milan, Gênes, Naples et les autres pays de l'autre côté des Alpes (il épousa Éléonore, sœur de Charles-Quint); tandis qu'au contraire Charles, sans exiger de suite l'abandon du royaume de Bourgogne, conservait cependant ses anciens droits.

Le temps était arrivé où Charles pouvait se

(1) Est-il possible que François Ier ait cherché à éviter un pareil combat? Il suffit de penser au caractère des deux princes pour savoir quel est celui qui a pu recourir à des prétextes pour l'éviter. Voyez Gaillard, *Histoire de François Ier*, tom. II, pour les détails de ce fait. N. T.

montrer avec dignité dans ses États d'Italie; il n'y était encore jamais entré. Il aborda à Gênes en 1529, et s'avança de là vers Bologne dans une pompe digne d'un empereur. Là, il avait concerté une entrevue avec le pape, et elle eut lieu avec une grande solennité. L'ancienne inimitié fut tout à fait oubliée. Charles, suivant l'usage de ses aïeux, baisa à genoux les pieds du saint-père, et celui-ci le couronna solennellement et avec une grande pompe comme empereur et roi de Lombardie.

C'était le sacre du plus grand monarque qui ait porté cette couronne après Charlemagne, et ce fut le dernier empereur qui passât en Italie. Charles parut aux Italiens, qui ne l'avaient connu jusqu'alors que comme un prince terrible, un maître doux et généreux, et leurs craintes se changèrent en une vénération enthousiaste. Il ne retint pas même le Milanais pour lui; mais il le rendit généreusement au duc François Sforce, qui le reçut à titre de fief de l'Empire; ensuite il se hâta de passer en Allemagne et de se rendre à la grande diète qui se tenait à Augsbourg.

—

Premières ligues des princes protestants.

Cependant en Allemagne grand nombre de princes avaient déjà introduit dans leur pays les nouvelles doctrines. Un des plus zélés était le jeune landgrave de Hesse, Philippe le Généreux; ce fut lui qui insista auprès des autres princes qui partageaient sa croyance et les décida à former une alliance pour une mutuelle défense, dans le cas où les adversaires essayeraient d'employer la violence pour l'exécution de l'édit de Worms. Ses inquiétudes n'étaient pas sans fondement. Déjà plusieurs princes catholiques s'étaient rassemblés à Leipzig, et avaient délibéré ensemble sur la nécessité de défendre en commun leur pays contre l'introduction des idées nouvelles; ils avaient pour cela demandé l'assistance de l'Empereur, et celui-ci leur avait promis dans sa réponse l'extirpation de toutes les erreurs de la secte de Luther. Ainsi donc, en l'année 1526, à Torgau, se forma une ligue entre le prince électeur de Saxe, Jean l'Opiniâtre (son frère Frédéric le Sage était mort en 1525), Philippe de Hesse, le duc de Brunswick-Lunebourg, le duc Henri de Mecklenbourg, les princes Wolfgang d'Anhalt, les comtes Gebhard et Albert de Mansfeld et la ville libre de Magdebourg. Albert, margrave de Brandebourg, avant grand maître de l'ordre teutonique et alors duc de Prusse, qui avait aussi introduit les nouvelles doctrines dans ses États, conclut une alliance particulière avec l'électeur de Saxe.

L'Empereur, qui était encore alors en Espagne, fort occupé avec son prisonnier, le roi François I[er], et eut à soutenir contre celui-ci une nouvelle guerre aussitôt après sa délivrance, fit prendre patience aux princes allemands qui désiraient voir la fin de leurs querelles, en leur faisant espérer une nouvelle diète aussitôt qu'il aurait le loisir de venir chez eux. Il en fit même convoquer une provisoire à Spire, en 1529. Ce fut elle qui trancha le mieux les deux partis, en donnant un nom aux partisans des idées nouvelles. Car la majorité des États, qui était catholique, décréta ce qui suit : « Qu'il fallait conserver les édits essentiels de la diète de Worms; que la messe devait être conservée; que ceux chez qui les nouvelles doctrines avaient trouvé accès devaient se garder d'étendre leurs innovations, et qu'aucun des sujets de l'Empire ne devait à cause de sa croyance prendre la défense d'un coreligionnaire contre ses supérieurs. » Ces arrêts de la diète furent loin de satisfaire les partisans de Luther, qui rédigèrent au contraire un acte d'opposition et une protestation de laquelle ils prirent le nom de protestants. C'étaient la plus grande partie des princes que nous avons nommés plus haut, comme ayant pris part à la ligue de Torgau. Mais il y avait de plus George, margrave de Brandebourg, de la maison salique, et les villes de Strasbourg, Nuremberg, Ulm, Constance, Reutlingen, Windsheim, Memmingen, Lindau, Kempten, Heilbronn, Issny, Weissenbourg, Nordlingen et Saint-Gall.

Confession d'Augsbourg. 1530. — L'année suivante se tint donc à Augsbourg une grande

diète à laquelle l'Empereur se rendit lui-même d'Italie, comme il l'avait annoncé. Les députés des deux côtés vinrent au-devant de lui pour tâcher de le gagner à leur parti pendant la route. Mais il sut renfermer ses pensées en lui-même et renvoya tout à la diète. Le 22 juin au soir, il fit son entrée dans la ville. Ce n'était plus un jeune prince sans expérience, comme quand il vint la première fois en Allemagne, il y avait dix ans; c'était un empereur au-dessus de tous les autres par sa puissance. Le monde entier admirait ses belles qualités. Le plus puissant monarque était humilié devant lui, et Rome même n'avait pu résister à une parcelle de sa puissance entraînée dans l'insubordination. Son extérieur avait gagné en prenant plus de dignité et plus d'énergie; il imposait même à ses adversaires. Melanchton, qui était venu à Augsbourg avec l'électeur de Saxe, s'exprime ainsi à son sujet dans une lettre de confiance : « Ce qu'il y avait de plus remarquable dans cette assemblée, c'était sans contredit l'Empereur lui-même. Son bonheur, qui ne s'est pas une seule fois démenti, a dû exciter l'admiration aussi dans vos contrées. Mais bien plus digne encore d'admiration est sa grande retenue, après de si grands succès, quand tout lui réussit à souhait; car on ne remarque pas une seule parole et pas même une seule action qui sorte des bornes de la modération. Quel roi, quel empereur pourrais-tu me nommer dans l'histoire que la bonne fortune n'ait fait changer? Chez lui, au contraire, elle n'a jamais pu enivrer son âme. Chez lui pas une seule trace de passion, d'orgueil ou de cruauté; car pour taire les autres exemples, bien que nos adversaires aient employé jusque-là tous les moyens pour l'entraîner contre nous dans les affaires de religion, cependant il a toujours reçu les hommes de notre opinion avec affabilité. Sa vie domestique est remplie des plus beaux exemples de retenue, de modération et de tempérance. Cette discipline intérieure autrefois si sévère parmi les princes allemands, ne se retrouve plus que dans la maison de l'Empereur. Aucun homme vicieux ne peut se glisser auprès de lui; et pour amis il n'a que les plus grands hommes, qu'il a su distinguer par leurs vertus. Toutes les fois que je le vois, il me semble voir un des héros ou des demi-dieux qui, dans les anciens temps, apparaissaient parmi les hommes. Qui ne se féliciterait pas de voir tant de belles qualités réunies dans un seul homme et surtout dans un si grand prince. »

Malgré toute cette vénération attachée à la personne de l'Empereur, malgré la supériorité de sa puissance et celle des princes catholiques, les princes protestants qui étaient tous présents, présentèrent une résistance si ferme, que même pour des pratiques purement extérieures ils arrêtèrent l'Empereur par leurs oppositions, et le forcèrent souvent de révoquer des ordres qu'il avait donnés. Ainsi, quand il ordonna que tous les princes prendraient part à la cérémonie de la Fête-Dieu, qui avait lieu le lendemain même de son arrivée, tous les princes protestants montèrent à cheval dès le matin du jour, vinrent le trouver en grande solennité, lui déclarèrent leur refus avec fermeté, et il fut obligé de céder. Ils protestèrent encore avec la même fermeté contre l'ordonnance qui défendait à leurs prédicateurs de parler dans Augsbourg; et ils le forcèrent d'accorder que des deux partis il n'y aurait point de sermons, et qu'on se contenterait de lire l'Évangile et l'épître du dimanche. Ce fut surtout l'électeur Jean de Saxe qui donna l'exemple de cette opiniâtreté qui lui valut le surnom que la postérité lui donna. La menace même de l'Empereur de lui refuser l'investiture du duché de Saxe, ne put faire changer sa façon d'agir. Quand donc il fut question dans les séances des affaires de religion, les princes protestants exposèrent à la diète réunie leur profession de foi, et renfermèrent dans quelques propositions courtes et claires tous les points dans lesquels la nouvelle Église différait de l'ancienne. Mélanchton en était l'auteur; il en avait composé un seul tout dans le plus bel ordre, comme tous ses ouvrages, et les avait extraites des dix-sept articles de Luther et de plusieurs autres écrits que les princes protestants avaient apportés avec eux; telle fut la confession d'Augsbourg, qui encore aujourd'hui est la base de l'Église protestante. Le chancelier de Saxe, Bayer, en fit la lecture publique le 25 juin, et elle dura plusieurs heures. L'Empereur leur fit répondre par Frédéric, comte

palatin : « Qu'il prendrait en considération cet important et remarquable écrit, et qu'il leur ferait ensuite connaître sa détermination. »

Dans le conseil de Charles aussi bien que dans celui des princes catholiques, les avis étaient fort partagés. Le légat du pape avec George, duc de Saxe, Guillaume, duc de Bavière, et la plus grande partie des évêques, demandaient que Charles exigeât des protestants l'abjuration complète de leur doctrine; d'autres, et parmi eux le cardinal-archevêque de Mayence, étaient plus modérés. Ils firent remarquer qu'un tel projet ne pourrait s'accomplir sans beaucoup de sang répandu et des guerres intestines; ils rappelèrent les dangers de la part des Turcs, qui récemment encore, en 1529, avaient osé pénétrer jusqu'à Vienne et attaquer la ville, heureusement sans succès; et ils conseillèrent de réunir les protestants au sein de l'Église, soit par la conviction, soit par d'autres moyens de douceur, ou du moins de faire en sorte que la paix intérieure de l'Empire ne fût pas troublée.

Ainsi, conformément à cette dernière opinion, la contre-partie de la confession d'Augsbourg fut rédigée par plusieurs théologiens catholiques. Eck travailla avec eux. Elle fut lue aux protestants avec demande d'y acquiescer; et comme ils affirmèrent qu'ils ne le pouvaient pas, on essaya plusieurs autres moyens de réconciliation et d'accommodement; car les plus pacifiques et les plus modérés des deux côtés croyaient que ce n'était pas impossible. Mélanchton écrivit même au légat du pape : « Il n'y a plus qu'une petite différence dans les usages de l'Église qui semble maintenant faire obstacle à la réunion, et les canons ecclésiastiques disent que l'unité de l'Église n'est pas rompue par une diversité dans les usages. » Mais les zélés des deux côtés vinrent mettre des obstacles; et ce que l'on céda de part et d'autre ne touchait pas aux points principaux. En outre, plusieurs princes protestants et des villes libres se laissèrent influencer par des considérations toutes humaines, quand ils virent qu'il était question de rétablir la puissance épiscopale dans leurs pays; et du côté des catholiques, on tint précisément alors avec opiniâtreté à des articles sur lesquels on avait déjà usé d'indulgence, par exemple, pour l'Église grecque et les hussites; c'est-à-dire qu'on refusa formellement alors le mariage des prêtres et la communion sous les deux espèces aux laïques. Ainsi furent renversées les tentatives de réunion, et les deux partis, au lieu de s'approcher, ne firent que se séparer de plus en plus. Enfin, l'Empereur fit signifier aux protestants cette déclaration : « Qu'ils eussent à réfléchir jusqu'au 15 avril prochain pour savoir s'ils voulaient ou non se réunir pour les articles en discussion avec l'Église chrétienne, avec le pape, l'Empereur et les autres princes, jusqu'à plus ample explication dans un concile qui serait tenu prochainement; que pendant ce temps de paix, ils ne devaient rien faire imprimer de nouveau dans leur pays et n'attirer dans leur secte ni leurs sujets, ni des étrangers; que, d'ailleurs, comme il s'était introduit dans la chrétienté des abus et des désordres de toute espèce, l'Empereur ferait tous ses efforts auprès du pape et des autres princes de l'Europe pour faire convoquer un concile général dans l'intervalle de six mois, ou au plus tard dans un an. »

Les protestants répondirent alors comme toujours, que leurs dogmes n'avaient point encore été réfutés par l'Écriture, et que leur conscience ne leur permettait pas de consentir cette conclusion de la diète, qui leur défendait la propagation de leur croyance; et aussitôt ceux qui étaient encore à Augsbourg se hâtèrent de partir. C'était une rupture formelle entre les deux partis. Dans les conclusions de la diète qui furent ensuite rendues publiques, la doctrine de Luther fut traitée d'hérétique avec de très-dures expressions ; la restitution de tous les couvents et établissements religieux confisqués fut sévèrement exigée; une censure pour tout imprimé en matière religieuse fut établie, et l'on menaça les récalcitrants de l'Empereur et de l'Empire.

Ligue de Smalkade. 1530. — Les princes protestants se rassemblèrent encore à la fin de cette année à Smalkade et rendirent leur alliance plus solide et plus intime. Quelques-uns d'entre eux auraient volontiers dès lors éclaté et décidé de suite la querelle par les armes; mais,

parmi le plus grand nombre, il y avait encore cette ancienne et religieuse horreur pour une guerre entre frères et cette vénération pour la personne sacrée de l'Empereur, ce sont leurs expressions; de sorte que ce fut ce sentiment vraiment allemand qui sauva leur ligue du reproche de s'être marquée d'une tache do sang en soulevant sans nécessité une guerre de religion.

—

Ferdinand, roi de Rome. 1531. — Maintien de la paix de religion.

L'Empereur, en partant d'Augsbourg, s'était mis en route pour Cologne, où il avait donné rendez-vous aux princes électeurs. Là, il leur fit la proposition de choisir pour roi des Romains son frère Ferdinand, à qui il avait déjà cédé ses pays héréditaires d'Autriche, et qui, depuis l'extinction de la maison royale de Bohême et de Hongrie dans la personne de Louis II, mort dans la bataille de Mohacz, en 1526, contre le sultan Soliman II, avait obtenu les couronnes de Bohême et de Hongrie par des droits fondés sur un ancien traité d'héritage, afin qu'il pût maintenir l'Empire dans le bon ordre pendant ses fréquentes absences. Les électeurs y consentirent, et Ferdinand fut couronné à Aix; il n'y eut d'opposition que de la part de l'électeur de Saxe, qui fit présenter une protestation à la diète par son fils, et des ducs de Bavière, depuis longtemps jaloux de la puissance de la maison d'Autriche, qui firent même à cette occasion alliance avec leurs ennemis en matière de religion, les princes de l'alliance de Smalkade.

Le nouveau roi des Romains tenait beaucoup à la conservation de la paix en Allemagne; parce que son nouveau royaume de Hongrie était vivement pressé par les Turcs et qu'il comptait particulièrement sur les secours des princes allemands. Mais les princes protestants refusèrent leur coopération jusqu'à ce qu'on eût établi la paix dans l'Empire et promis de la maintenir. Alors l'Empereur concerta une nouvelle tentative de réunion, et elle ameua enfin, conformément aux pressantes exhortations de Luther, la paix provisoire de Nuremberg, en 1532. L'Empereur déclara qu'en vertu de sa toute puissance impériale, « il voulait établir une paix générale, d'après laquelle personne ne pourrait être incriminé et condamné pour sa croyance ou toute autre matière religieuse, jusqu'à la tenue prochaine du concile ou des états de l'Empire. »

Alors les secours contre les Turcs arrivèrent promptement et il eut bientôt rassemblé une armée telle qu'on n'en avait pas vu depuis longtemps. Le danger semblait pressant; car le sultan Soliman était parti avec trois cent mille hommes pour attaquer les pays autrichiens sur deux points à la fois, et l'Empereur n'avait que soixante-seize mille hommes à lui opposer. Mais dès les premières tentatives, les Turcs purent voir à quels hommes ils avaient affaire. Ibrahim-Bassa, qui conduisait l'avant-garde, crut que la petite ville de Gunz, en Hongrie, qui lui avait fermé ses portes, lui avait fait affront; qu'elle allait être emportée du premier assaut et qu'elle avait mérité pour cela une sévère punition; mais son vaillant commandant Jurischtisch repoussa avec avantage toutes ses attaques pendant quinze jours qu'il resta devant ses murs. Alors Soliman réfléchit à ce que pourrait donc lui coûter Vienne, lorsque surtout l'Empereur était en marche pour venir à son secours; et voyant que les princes d'Allemagne, qu'il avait crus en dissension, étaient tous réunis, il fit aussitôt retraite; ainsi tout le monde fut dans l'étonnement de voir le grand Soliman renoncer si promptement à une expédition qui lui avait coûté trois ans de préparatifs.

L'empereur Charles put alors s'occuper d'autres affaires, et avant tout il se rendit en Italie pour se concerter avec le pape au sujet de la convocation d'un concile œcuménique.

Mais le pape Clément VII ne s'en occupait pas sérieusement et la cour de Rome ne le désirait pas; de sorte que Charles repassa en Espagne sans avoir rien fait.

Tandis que l'Empereur était absent et que le roi Ferdinand employait tous ses moyens

pour établir sa domination en Hongrie, la doctrine des protestants se répandait de plus en plus en Allemagne, et la division des esprits s'envenimait tous les jours. Les protestants allèrent même, l'an 1534, jusqu'à déclarer à la chambre impériale qu'ils no lui obéiraient plus; parce que, contrairement au traité de paix de Nuremberg, elle avait écouté des plaintes et prononcé une sentence contre eux lorsqu'il s'agissait d'une restitution de biens confisqués à l'Église. Ainsi était foulée aux pieds la paix du pays do l'empereur Maximilien. — Un autre sujet de querelle vint encore s'y joindre, c'était pour le Wurtemberg. Nous avons déjà eu occasion de remarquer antérieurement que le duc Ulric de Wurtemberg, vers le temps de la mort de Maximilien et avant l'élection de Charles, avait été chassé do son pays par la ligue de Souabe, à cause d'une querelle qui lui était survenue avec la ville de Reutlingen. La ligue fit cession du pays, d'ailleurs grevé de lourdes charges, à l'empereur Charles, et celui-ci le donna, en 1530, à son frère Ferdinand avec les États autrichiens. Il semblait alors devoir appartenir pour toujours à la maison d'Autriche; mais le duc dépossédé qui parcourait tout l'Empire comme un fugitif et cherchait à gagner des amis, trouva protection près de son parent le duc Philippe de Hesse; Ulric avait déjà reçu la doctrine de Luther, et Philippe conçut dès lors la pensée de le rétablir dans ses États, même par la force des armes. Il leva donc une armée de vingt mille hommes, se jeta à l'improviste dans le Wurtemberg, battit le gouverneur autrichien, près de Lauffen, 1534, et rendit aussitôt le duché à Ulric. On crut que cette invasion allait être le commencement d'une guerre sanglante; mais encore pour cette fois l'orage passa sans éclater. Charles et Ferdinand étaient trop occupés, et sans doute aussi qu'ils sentirent qu'il ne serait pas généreux d'augmenter leur puissance, déjà si grande, avec le bien d'autrui, quoiqu'ils eussent l'apparence du droit. D'un autre côté, les fédérés de la ligue de Smalkalde, qui n'avaient pas pris part à la première expédition du landgrave, mettaient beaucoup d'empressement à terminer cette affaire par un accommodement.

De là la paix de Cadan en Bohême, par laquelle le duc Ulric recouvra ses États à titre de vavasseur d'Autriche; la paix de religion do Nuremberg fut confirmée, et l'électeur de Saxe, avec toute sa famille, reconnut formellement Ferdinand pour roi des Romains; et, afin de sauver au moins la dignité de la suzeraineté impériale, il fut décidé que le landgrave et le duc Ulric feraient à genoux amende honorable pour avoir rompu la paix du pays, à l'Empereur par eux-mêmes en personne, et au roi Ferdinand par un délégué.

Une autre circonstance se présenta, qui semblait extrêmement grave et cependant ne put rompre définitivement la paix; c'était la guerre des anabaptistes dans Munster, de 1533 à 1535. Les principes de Thomas Munzer, sur la liberté et l'égalité chrétienne et sur la communauté des biens, aussi bien que sur la révélation immédiate à chaque individu, n'avaient pas encore disparu et s'étaient conservés surtout en Hollande dans la secte des anabaptistes. Ils commandaient à leurs sectateurs de faire pénitence et de se faire baptiser de nouveau, afin que la colère de Dieu n'éclatât pas sur eux. Deux de leurs orateurs enthousiastes, Matthiessen, boulanger de Harlem, et le tailleur Jean Bockhold ou Bockelsohn de Leyde, vinrent en 1533 à Munster, précisément dans le même moment qu'un prédicateur, nommé Rotbmann, y introduisait la doctrine de Luther; ils le gagnèrent aussi lui au nombre des anabaptistes, chassèrent de la ville les citoyens riches, avec l'aide de la populace et d'autres anabaptistes qui vinrent des pays voisins, établirent de nouveaux magistrats et mirent tous les biens en commun. Chacun devait venir déposer dans un trésor public tout ce qu'il possédait en or, en argent ou en objets de prix; en même temps les églises furent dépouillées de toutes leurs richesses, les tableaux brisés et tous les livres, excepté la Bible, furent brûlés en public. A ce vertige, comme presque toujours chez les gens grossiers, se joignit une licence effrénée dans les mœurs et toutes les passions. Il fut reconnu quo la liberté chrétienne autorisait chaque homme à prendre plusieurs femmes, et Jean de Leyde en donna l'exemple en en prenant trois à la fois. Enfin,

un de ses partisans, qui se vantait d'avoir eu une communication divine toute particulière, Jean Dussentschur de Warendorf, le salua comme le roi de toute la terre, qui devait restaurer le trône de David, et vingt-huit apôtres furent envoyés prêcher cette doctrine par tout le monde pour le soumettre au nouveau roi; mais partout où ils vinrent, ils furent arrêtés comme séditieux et presque tous exécutés.

L'évêque de Munster et Philippe, landgrave de Hesse, marchèrent contre la ville et l'assiégèrent. La disette qui s'y fit sentir de jour en jour plus forte, refroidit bientôt le zèle du peuple. Le nouveau roi voulut s'affermir par la terreur et décapita même de sa propre main une de ses femmes sur la place du marché; parce qu'elle avait dit qu'elle ne pouvait croire que Dieu eût condamné une si grande foule de peuple à mourir de faim, tandis que le roi était dans l'abondance. Mais à la fin, quand déjà en effet un grand nombre des habitants étaient morts de faim, deux bourgeois introduisirent de nuit l'armée de l'archevêque dans la ville, le 25 juin 1535. Après un combat sanglant, Jean de Leyde, avec Knipperdolling, son exécuteur, et son chancelier Krechting, furent faits prisonniers et conduits en spectacle dans plusieurs villes d'Allemagne; ensuite on les déchira avec des tenailles rouges, et on les tua en les perçant au cœur avec un poignard ardent. Leurs corps furent mis dans une cage de fer et suspendus au haut de la tour de l'église de Saint-Lambert, sur la place; le culte catholique fut ensuite rétabli dans la ville.

Guerres contre les corsaires d'Afrique. — Charles et François Ier.

L'Empereur avait entrepris sur ces entrefaites une guerre qui lui fit le plus grand honneur. Un corsaire, Haradin Barberousse, un des hommes les plus audacieux et les plus extraordinaires de son temps, né de parents obscurs dans l'île de Lesbos, s'était solidement établi sur la côte nord d'Afrique. Il avait attiré à lui une foule de Maures chassés d'Espagne par le roi Ferdinand le Catholique, qui brûlaient du désir de la vengeance, et troublait avec eux toutes les mers de l'Europe. Sa cruauté et son audace en firent l'effroi de tous les habitants des côtes; Alger et Tunis étaient en sa puissance, et même le sultan turc Soliman, avait confié à cet entreprenant matelot toute sa puissance maritime, pour qu'il s'en servît contre les chrétiens. Des milliers de prisonniers languissaient déjà dans l'esclavage à Alger et à Tunis. L'empereur Charles crut qu'en sa qualité de protecteur de toute la chrétienté, il ne pouvait pas souffrir de pareilles cruautés; d'autant plus que l'ancien roi de Tunis, Hascen, chassé de ses États, était venu demander sa protection. Il partit donc avec une armée de trente mille hommes, plus huit cent Allemands sous les ordres du comte Max d'Eberstin et cinq cents vaisseaux. Doria commandait la flotte, et l'Empereur lui-même avec le marquis de Vaston, commandait l'armée de terre. Ce fut dans l'été de 1535 qu'on vint débarquer à Tunis; la citadelle de Golète, qui défendait le port, fut emportée d'assaut; toute l'artillerie fut prise et deux mille Turcs massacrés. Bientôt l'armée de Haradin Barberousse, qui était dans la plaine sous les murs de Tunis, fut elle-même battue et mise en fuite, et la ville conquise; les esclaves chrétiens qu'on avait trouvés renfermés dans la citadelle y contribuèrent de toutes leurs forces, et Charles eut enfin la joie inexprimable de sauver vingt-deux mille de ces malheureux pris sur tous les peuples de l'Europe, de recevoir les témoignages de leur reconnaissance et de les rendre à la liberté et à leurs parents qui les avaient si longtemps pleurés comme morts. Il avoua lui-même que ce fut un des plus beaux jours de sa vie. Sa réputation se répandit partout, et en effet il la méritait par la constance et le courage dont il avait fait preuve dans cette expédition périlleuse; c'est ainsi qu'il prouva par son exemple, que ces barbares corsaires des côtes africaines pouvaient être enchaînés quand on le voulait sérieusement et énergiquement. Il rétablit à Tunis le roi Hascen, lui défendit d'acheter des esclaves chrétiens, et retint la citadelle de Golète en son pouvoir,

comme garantie de son obéissance. Haradin s'était enfui à Alger, et Charles résolut d'aller l'y poursuivre l'année suivante.

Une nouvelle guerre avec le roi de France empêcha l'exécution de son dessein. Ce prince renouvela ses prétentions sur le Milanais à la mort du duc, François Sforce; et pour s'assurer un chemin libre en Italie, il s'empara tout d'un coup par la force des armes du duché de Savoie, dont le duc l'avait mécontenté. Charles vit la nécessité de la guerre et résolut d'en transporter le théâtre dans le sud de la France. Ne tirant donc aucun profit de l'instruction que lui avait donnée sa première expédition si malheureuse, sous le duc de Bourbon, il osa la renouveler en 1536, pénétra jusque devant Marseille et assiégea la ville. Mais elle était trop bien fortifiée, et tout le pays ayant été ravagé par les Français eux-mêmes, la disette et les maladies forcèrent le roi, au bout de deux mois, à faire retraite avec une perte d'une partie de l'artillerie et des bagages.

Ensuite de cette expédition eut lieu à Nice une suspension d'armes pour dix ans, par l'entremise du pape, en 1538; et bientôt après les deux rivaux eurent une entrevue à Aigues-Mortes, à l'embouchure du Rhône; ce fut le roi de France qui en fit la proposition. Le conseil de l'Empereur crut qu'il n'était pas sans danger de se rendre sur le sol de la France; mais le projet plut d'autant mieux à Charles qu'il était extraordinaire. Quand il arriva dans le port, le roi s'avança lui-même à son vaisseau pour le recevoir, et le conduisit à terre. Un festin royal y avait été préparé, ainsi qu'une grande fête qui se prolongea fort avant dans la nuit. Le lendemain matin, ce fut le Dauphin lui-même qui présenta à l'Empereur l'eau pour se laver et la serviette; des deux côtés on rivalisait de civilité et de témoignages d'amitié. Ce n'était point une hypocrisie, tous les deux désiraient une paix durable; et l'année suivante, 1539, François donna une nouvelle preuve de ses bonnes intentions. La ville de Gand, en Flandre, s'était soulevée contre Charles à l'occasion de nouvelles impositions et avait offert au roi de France de se mettre sous sa protection; mais le roi en fit aussitôt instruire l'Empereur et lui proposa en même temps de traverser la France, depuis l'Espagne, pour abréger sa route et arriver plus vite en Flandre. Charles accepta sans méfiance; partout il fut reçu avec de grandes fêtes; entrait-il dans une ville, on venait audevant de lui apporter les clefs de la ville; à Fontainebleau où était le roi, il fut retenu par des fêtes magnifiques pendant quinze jours, et pendant six jours à Paris.

La révolte de Gand fut bientôt apaisée, et pendant que l'Empereur y était encore, vinrent des nouvelles fort pressantes qui l'engagèrent à venir en Allemagne, où sa présence était nécessaire pour réprimer le désordre qui augmentait tous les jours.

Il accéda à leurs désirs et se rendit en 1541 à la diète de Ratisbonne. Nous raconterons plus bas et sans interruption comment alors et plusieurs années après encore, pour réunir les partis, il eut constamment recours à des voies de douceur et d'accommodement, à des éclaircissements réciproques entre les deux partis; comment il employa les écrits, les discussions publiques et toute son éloquence; comment enfin le maintien de l'union dans l'Allemagne fut la pensée fondamentale de son gouvernement, et d'ailleurs une nécessité de son règne, dans la crainte des Turcs qui menaçaient d'un côté et des Français d'un autre, avec qui sans cesse de nouvelles guerres éclataient. Ici nous allons encore jeter un coup d'œil sur quelques événements du dehors, qui nous conduiront jusqu'au temps où Charles fut obligé de se consacrer tout entier à l'Allemagne.

Expédition de Charles-Quint contre Alger, 1541.—De la diète de Ratisbonne, Charles passa en Italie, et de là partit pour l'expédition qu'il avait déjà résolue à l'avance. Son grand génie, qui visait toujours à quelque chose d'extraordinaire, crut que l'abaissement des corsaires d'Afrique était un but digne de lui; d'autant plus que Barberousse l'avait excité à la vengeance par de nouvelles dévastations sur les côtes d'Espagne. Cette expédition ne commença pas sous d'heureux auspices; la saison pour la navigation sur la Méditerranée était déjà trop orageuse, et l'habile marin, Adrien Doria, ne pronostiquait rien de bon. Mais Charles n'aimait pas reculer et l'expédition eut lieu. Le

20 octobre 1541 la flotte atteignit la hauteur d'Alger et l'armée opéra le débarquement. Mais dès le soir, avant que l'artillerie, les bagages et les provisions fussent débarqués, une terrible tempête s'éleva, arracha les vaisseaux de leurs ancres, les jeta sur la côte ou les poussa en pleine mer; et une pluie effroyable tomba avec une telle abondance que les guerriers débarqués sur le continent passèrent toute la nuit dans l'eau jusqu'à la cheville du pied, et que, pour n'être pas entraînés par la tempête, ils furent obligés d'enfoncer leurs lances en terre et de s'y cramponner. Alors il n'y avait plus à songer à la conquête d'Alger, sans artillerie et sans provisions pour l'armée, mais seulement à sa propre conservation; car le jour suivant la cavalerie légère des Tures se mit à la poursuite de l'armée déjà accablée de fatigues.

Dans ce danger, Charles prouva qu'il était grand à la guerre comme partout. Pendant trois jours d'un voyage le plus pénible au milieu de l'eau et de la boue, il conduisit son armée, sans cesse harcelée par l'ennemi, tout le long de la côte, jusqu'à la baie de Metafuz, où s'était rassemblée une partie des débris de sa flotte. Il ne se distinguait pas d'un simple soldat et partageait avec eux les plus dures privations et les plus grandes fatigues; mais aussi il réussit à soutenir le courage de ses soldats et à ramener heureusement les débris de son armée. Il mit à la voile pour l'Italie et passa même de là en Espagne.

Quatrième guerre contre François I[er]. 1542—1544. — Le roi de France avait profité de l'absence de Charles, pendant qu'il était à Alger, pour se mettre de nouveau en état de faire la guerre. Toutes ses tentatives d'alliance avec l'Empereur n'avaient pu lui faire oublier le duché de Milan; il crut donc que le temps était venu d'en faire encore une fois la conquête, et il renouvela son alliance avec les Turcs. Ainsi tandis que Charles était à se reposer de ses fatigues, tout épuisé par les pertes de l'expédition d'Alger, François entra en campagne; mais l'incapacité de ses généraux opposée à toute l'expérience des généraux espagnols, aussi bien que la disette et les maladies, firent que cinq armées ne purent rien faire dans la première campagne et furent obligées de rentrer dans le plus triste état.

L'année suivante, 1543, Charles se rendit en Italie, et de là de l'autre côté des Alpes, dans le bas Rhin, où le duc de Clèves avait fait alliance avec François I[er]; et ce prince, qui depuis peu commençait à favoriser les doctrines de Luther, devait être le premier à sentir l'autorité impériale. L'apparition de Charles dans ces contrées fut tout à fait inattendue. On disait parmi le peuple, qu'à son retour d'Alger il avait essuyé un naufrage dans lequel il avait péri; et dans cette croyance ils regardaient la nouvelle de son arrivée comme une fable. La petite ville de Duren, sur une sommation qu'il lui fit de se rendre, répondit : « qu'elle ne le craignait guère, parce qu'il était depuis longtemps la pâture des poissons. » Mais les Espagnols ayant emporté la ville d'assaut malgré tous les obstacles, et l'ayant livrée aux flammes, alors l'épouvante et l'effroi se répandirent par tout le pays. On disait que le roi amenait avec lui une espèce d'hommes noirs et sauvages, qui avaient de grands ongles aux doigts avec lesquels ils escaladaient les murailles les plus inexpugnables, et de grandes dents avec lesquelles ils déchiraient tout. Ce que l'on racontait des prodiges du nouveau monde et de ses habitants, était très-propre, dans cette époque si féconde en merveilles, à donner croyance à ces récits. D'ailleurs les troupes de Charles étaient en grande partie de vieux guerriers qui avaient noirci au soleil et au grand air, qu'aucun danger n'effrayait, et qui, quand ils montaient à l'assaut, enfonçaient leurs glaives ou leurs lances dans les fentes des murs pour s'élever et escalader ainsi le rempart. L'épouvante qui marchait devant lui eut bientôt soumis tout le pays et toutes les villes ; le duc de Clèves fut obligé de venir demander grâce à genoux et il ne l'obtint que sous la condition qu'il n'abandonnerait pas la foi catholique; que ce qu'il avait changé il le remettrait sur l'ancien pied, et qu'il ne se laisserait entraîner dans aucune alliance contre l'Empereur.

Il n'y eut dans cette année rien de remarquable contre la France; mais l'année suivante, Charles ayant rassemblé de plus grandes

forces, après avoir tenu une diète à Spire, dans l'hiver de 1543 à 1544, et s'être assuré de la coopération de tous les princes allemands, entra dès le commencement du printemps dans le pays même de son ennemi, à la tête d'une très-belle armée. Il conquit d'abord Saint-Dizier, ensuite il marcha droit sur Paris; Épernay, Château-Thierry, étaient déjà pris; l'armée n'était déjà plus qu'à deux jours de marche de la capitale, et ses habitants s'enfuyaient effrayés, lorsque le roi François Ier fit des propositions de paix. L'Empereur les accepta de suite, parce que les affaires se compliquaient de plus en plus en Allemagne; et le 22 septembre 1544, la paix fut signée a Crépi. C'est la dernière que fit Charles avec le roi de France. Il n'y eut aucun changement dans le fond de la question; la Bourgogne resta au roi de France et le Milanais à l'Empereur (1).

—

Affaires de religion en Allemagne jusqu'à la guerre de Schmalkalde, 1534–1546.

En Saxe, dès l'année 1532, l'électeur Jean le Constant avait été remplacé par son fils Jean-Frédéric, prince rempli d'équité et de loyauté; mais aussi trop réservé et bien différent de l'actif et téméraire Philippe de Hesse, qui marchait toujours à la tête des princes protestants et était le plus entreprenant d'entre eux.

Non-seulement ces deux princes étaient en contradiction par caractère, mais de plus grandes raisons encore de division étaient survenues parmi les protestants. Dès la dixième année de la réforme il s'était élevé entre eux une discussion au sujet du dogme de la communion; Luther entra dans la lice contre Karlstadt d'abord, puis contre le réformateur des Suisses, Ulric Zwingle, avec lequel il eut, en 1529, à Marsbourg, une conférence religieuse qui n'amena aucun résultat. Les deux partis s'accusèrent réciproquement d'être dans l'erreur. La lutte fut acharnée, parce que la passion y prit part; la différence d'opinions fut même un obstacle à l'unité, et elle aurait pu facilement entraîner la perte complète de la nouvelle Église, si les catholiques avaient su profiter de cette division.

Mais la dissension était aussi grande parmi eux, puisque, comme nous venons de le voir, les ducs de Bavière s'étaient mis dans la ligue de Schmalkalde; et plus tard, quand ils s'en séparèrent, lorsque le danger semblait plus grand pour la nouvelle Église, les sévères partisans de Luther, sur le conseil de leur chef même, se réconcilièrent pour quelque temps avec les Suisses, par une espèce de concordat, à Wittenberg; alors les Suisses et plusieurs autres villes de la haute Allemagne entrèrent dans la ligue.

La propagation de la nouvelle doctrine était de jour en jour plus rapide. Des évêques mêmes, ceux de Lubeck, Camin et Schwérin, entrèrent dans la nouvelle Église, et le vieil électeur de Cologne, Hermann, sur lequel nous donnerons plus bas des détails, prenait sérieusement ses dispositions pour suivre leur exemple.

Pendant ce temps-là, un des plus importants changements s'était fait dans les pays saxons. La moitié de ces provinces, avec les villes de Dresde et de Leipzig, appartenait au duc George, un des plus zélés défenseurs de l'ancienne Église, qui employait toute sa puissance à empêcher l'introduction de la nouvelle doctrine dans ses États. Mais ses deux enfants moururent avant lui; et son frère Henri de

(1) L'auteur a négligé dans ces détails tout ce qui est du succès de nos armes pendant ces guerres; mais il omet surtout de parler des reproches que les historiens français font à l'Empereur : ils disent, par exemple, que Charles-Quint avait promis l'investiture du duché de Milan à François Ier, pour obtenir le passage par la France en se rendant à Gand; ils lui reprochent d'avoir ensuite refusé, à peine hors des frontières, d'avoir cherché à débaucher ses alliés, et surtout d'avoir fait assassiner deux de ses ambassadeurs, justifiant ainsi le bon mot de Triboulet qui faisait comprendre au roi qu'il serait plus fou que lui s'il le laissait passer. Voyez Gaillard, *Histoire de François Ier*, tom. III.

N. T.

Altenbourg, père du duc Maurice, qui devint plus tard électeur, qui se trouvait désormais son héritier, était au contraire attaché de toute son âme aux doctrines de Luther. Quand donc le duc George mourut, au mois d'avril 1539, le premier acte du gouvernement de Henri fut d'introduire la réforme dans tous ses États. Le plus grand nombre de ses sujets s'y soumit de bon cœur; l'université même de Leipzig fut toute changée, sans une trop grande résistance; les plus zélés théologiens furent chassés du pays, ou privés de leurs fonctions, et leurs places furent données à des partisans de la nouvelle doctrine.

Un semblable changement eut lieu dans le Brandebourg, presque dans le même temps. Le prince Joachim Ier, zélé catholique, eut pour successeur, en 1534, son fils Joachim II, qui avait été élevé par sa mère, princesse du Danemarck, dans les pricipes luthériens. Ce prince, l'an 1539, encouragé par l'exemple de l'évêque de Brandebourg, Mathias Jagow, se soumit à la confession d'Augsbourg et introduisit dans ses États une institution ecclésiastique qui se rapportait encore beaucoup à l'ancienne discipline, mais dont les points capitaux étaient cependant tout à fait conformes aux principes de la réforme.

La supériorité qu'avait acquise la nouvelle doctrine dans le nord de l'Allemagne décida le vieux cardinal Albert, archevêque de Mayence et prince de la maison de Brandebourg, à cesser toute résistance pour les évêchés de Magdebourg et de Halberstadt, et à se retirer à Mayence, laissant les protestants établir des églises comme ils l'entendaient dans toutes les campagnes et les villes de ce pays, moyennant de grosses sommes d'argent qu'on lui fit toucher.

Plus les affaires étaient en mauvais état, plus l'Empereur et son frère Ferdinand prenaient à cœur la réunion des partis, et ils provoquaient de temps à autre de nouvelles conférences religieuses : à Haguenau, en 1540, peu après à Worms, en 1541, où Melanchton et Eck se trouvèrent en présence, et la même année encore à Ratisbonne à laquelle l'Empereur lui-même assista et prit part avec beaucoup de zèle.

Tout fut inutile : la nouvelle doctrine était trop profondément séparée de l'ancienne et en même temps trop d'intérêts s'y rattachaient; de tous côtés, particulièrement du côté des princes, une foule de considérations mondaines venaient à la traverse; et au milieu des mœurs barbares de cette époque, il était impossible d'obtenir un examen calme, sans passion et approfondi, des questions. Comme donc ces tentatives de réunion n'apportaient aucun résultat, ou de très-minimes, l'Empereur eut recours à son moyen habituel de remettre la décision à un concile général et de confirmer pendant ce temps-là, pour les protestants, la paix de Nuremberg. Ainsi en agit-il à la diète de Ratisbonne, 1541, avant de partir pour Alger; à Spire, en 1542, par l'entremise de Ferdinand et du prince Joachim de Brandebourg, quand il voulut réunir toutes les forces de l'Empire contre les Turcs; et en 1544, dans la même ville, et dans une deuxième diète très-brillante à laquelle assistèrent les sept princes électeurs en personne, présidée par l'empereur Charles, lorsqu'il préparait contre la France sa dernière expédition que nous avons déjà racontée. Et cependant déjà les protestants avaient cherché l'appui des armes. Le duc Henri de Brunswick, prince aussi zélé catholique qu'inquiet et passionné, était en inimitié avec l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse, particulièrement à cause de la religion ; des deux côtés on publiait les pamphlets les plus acerbes ; car dans ce temps on combattait son ennemi avec toutes les armes que peut fournir la passion. De plus les villes de Brunswick et de Goslar, qui faisaient partie de la ligue de Schmalkalde, avaient demandé protection aux princes protestants contre leur duc qui les opprimait et les pressurait de toute façon; l'Empereur même et le roi Ferdinand lui avaient déjà reproché sa violence contre elles, mais toujours en vain. A la fin la ligue de Schmalkalde leva en toute hâte une armée, en 1542, tomba sur son duché, en chassa le duc et retint le pays dans sa possession. Le duc Henri courut demander du secours à l'Empereur; mais celui-ci renvoya l'affaire à une diète.

Il fut arrêté à la diète de Worms, 1545, que l'Empereur gouvernerait en attendant les États

de Brunswick jusqu'à la décision de l'affaire par la voie de la justice. Ce moyen parut trop lent à ce duc exalté, qui volontiers se serait mis à la tête du parti catholique. Il avait coutume de dire : « Menacer au nom de l'Empereur, c'est chasser avec un faucon mort. » Son ardeur lui fit commettre une déloyauté à l'égard du roi de France, François Ier. Ce prince lui avait donné de l'argent pour enrôler en Allemagne des troupes à son service, et sitôt qu'elles furent rassemblées, le duc entra à leur tête dans son duché, en l'automne 1545, pour l'arracher à ses ennemis; mais le landgrave de Hesse fut bientôt sur pied avec son armée, et l'électeur de Saxe et le duc Maurice se mettant en même temps en campagne, ils resserrèrent si étroitement le duc dans son camp de Calefeld, près de Nordheim, qu'il fut contraint de se rendre prisonnier avec son fils. Alors le margrave le conduisit dans sa forteresse de Zigenhain, et l'Empereur se contenta de l'avertir de traiter son prisonnier avec bienveillance et avec les égards dus à un prince.

Cependant la diète de Worms, quoiqu'elle eût aussi servi à conserver la paix de religion, n'en avait pas moins laissé voir que la scission allait toujours croissant; les plaintes des deux partis devenaient de plus en plus fortes. Les catholiques ne manquaient pas de mettre en avant dans leurs récriminations la confiscation des biens ecclésiastiques dans les pays protestants; et les protestants, de leur côté, refusaient de reconnaître les arrêts de la chambre impériale en pareilles matières et même en d'autres, parce que les catholiques n'y voulaient souffrir que des juges de l'ancienne croyance. La défiance était déjà montée à un si haut degré, qu'il n'y eut qu'un très-petit nombre de princes protestants qui parurent à la diète. Le grand moyen, pour arriver à une réconciliation, sur lequel Charles avait auparavant beaucoup compté, c'est-à-dire un concile général, fut même inutilement employé alors, parce qu'on y eut recours trop tard et qu'il ne fut pas tenu dans des formes équitables. La cour de Rome avait enfin donné son consentement; elle convoqua le concile pour le 15 mars 1545, à Trente, en Tyrol, et il fut solennellement ouvert le 13 décembre de cette même année. Mais les protestants refusèrent de lui reconnaître l'autorité pour décider sur leurs affaires; leurs raisons étaient : que le concile était convoqué sur les frontières de l'Italie, dans un pays tout à fait étranger aux mœurs des Allemands, ce qui, par conséquent, ne pouvait manquer d'avoir une funeste influence. Ensuite, que le pape, qui les avait déjà condamnés comme hérétiques ou du moins ne les traitait que comme des accusés, prenait la présidence au concile comme leur juge. Que pour que le concile pût être regardé comme indépendant, il fallait qu'ils y jouissent des mêmes droits que les autres (1).

Longtemps auparavant l'électeur palatin Frédéric, qui venait de passer à la nouvelle Église, avait fait une proposition qui aurait pu avoir un résultat avantageux, si tout le monde avait été animé de bonne foi et d'intentions pures; c'était : « de convoquer un concile général d'Allemagne, et d'envoyer ensuite au concile de Trente, comme étant la voix de tout le peuple allemand, l'accommodement qui aurait été arrêté entre tous les partis. » Cet expédient, libre de toute influence étrangère, par lequel la nation aurait été représentée pour exprimer elle-même ses besoins, semblait le seul qui pût être de quelque utilité et conduire à une conclusion en matière religieuse. Mais cette proposition ne trouva point d'écho, et la division s'accrut entre les partis.

(1) Il était facile de répondre que le lieu n'empêchait point le concile d'être œcuménique et d'avoir toute son autorité; que si l'on ne connaissait point les mœurs des Allemands, leurs évêques pouvaient les faire connaître; que, du reste, cette raison ne pouvait être alléguée que pour les détails dans les règles de discipline, pour lesquelles l'Église s'en rapporte assez volontiers à l'autorité ecclésiastique du pays, puisque même l'Église gallicane n'a point admis les règlements de discipline du concile de Trente; qu'enfin le concile ne pouvait avoir un autre président que le pape, parce qu'il est ridicule de demander qu'une autorité établie soit mise en question par cela seul qu'elle est attaquée, et qu'elle aille se soumettre à un jugement. En un mot, tous ces prétextes ne pouvaient point autoriser à rejeter des institutions de quinze siècles et des dogmes essentiels. N. T.

L'inquiétude de l'Empereur et des catholiques, qui craignaient de voir les protestants avoir la supériorité dans l'Empire, n'était pas sans fondement. Déjà dans le conseil des princes trois des quatre électeurs laïques avaient adopté les nouvelles doctrines (quoique l'électeur palatin et celui de Brandebourg n'aient pris aucune part à la ligue de Schmalkalde), et maintenaient même un des trois ecclésiastiques, Hermann, le vieil électeur de Cologne, qui se montrait de plus en plus porté pour elles. Il voulait, avec le consentement d'une partie de son chapitre, introduire dans son archevêché une réforme importante; il avait déjà fait travailler à ce projet et même fait venir Mélanchton de Wittenberg, dans ce dessein. Mais l'université et le maire de Cologne et une partie du chapitre, s'étant prononcés contre ces nouveautés, se tournèrent vers l'Empereur et le pape. Cette université avait déjà antérieurement à la réforme, du temps de Jacob Hoogstraten, pris une part très-active dans la lutte contre les humanistes, c'est-à-dire les professeurs et répétiteurs des langues anciennes, nommément contre Reuchlin, et elle avait été plus tard une des premières à condamner les principes de Luther.

Dans cette confusion toujours croissante, comme aucun jour ne se montrait pour la réconciliation, l'empereur Charles crut qu'il fallait avoir recours à un dernier moyen, de l'emploi duquel une voix intérieure l'avait toujours détourné, à la force des armes, et lui faire décider la question. Son chancelier Granvella parla donc en secret avec le légat du pape, le cardinal Farnèse, de la possibilité d'une guerre contre les protestants; il lui fit voir qu'une coopération active du pape serait nécessaire, parce que l'Empereur était épuisé et que les princes catholiques étaient sans énergie; et le cardinal, dans la joie où il était de voir l'Empereur sérieusement résolu, fit les plus belles promesses.

C'est ici un faux pas dans la vie de Charles V; car en prenant la résolution de décider maintenant avec la pointe de son épée ce qu'il avait tenté si longtemps d'obtenir par des paroles de douceur, de paix et de réconciliation, il tomba dans une grosse erreur; comme si la force d'un mouvement intellectuel pouvait être enchaînée par une force extérieure! Depuis ce moment, il fut vaincu par cette affreuse époque qu'il avait jusqu'alors semblé maîtriser; il ne put la contenir. Son génie vieilli devenait de plus en plus sombre et ennemi de ce qui avait la vie de la jeunesse; et dans sa mauvaise humeur il voulait rompre avec son épée les nœuds qu'il ne pouvait dénouer. Cet égarement de l'empereur Charles dans les dernières années de sa vie ressemble à une tragédie dans laquelle on voit un cœur généreux succomber sous le poids des charges auxquelles le sort l'a soumis. Cependant ces dernières années sont les plus brillantes de sa vie par ses rapides succès au dehors; mais, précisément dans ces succès, il perdit le point précis de modération qu'il avait conservé jusque-là. Aussi eut-il la douleur de voir les plans qu'il avait disposés avec tant de peine détruits sans ressource; de sorte qu'il ne lui resta plus que de réunir toutes ses forces pour se tirer du tourbillon, et sauver l'indépendance de son esprit en se dépouillant de tout l'éclat de la grandeur terrestre. Par cette dernière résolution, sur laquelle nous reviendrons plus tard, l'empereur Charles a mis à couvert sa dignité d'homme et adouci la voix de la postérité.

Mort de Luther, 18 février 1546. — Avant le commencement de cette triste lutte mourut Luther, l'auteur de tout ce grand mouvement. Il avait dissuadé de tout son pouvoir de mêler la force extérieure avec ce qui ne doit avoir son siége que dans l'intérieur de l'âme; et tant qu'avait vécu cet homme énergique, il avait conservé la paix (1). Bien des fois il avait dit aux princes que sa doctrine était étrangère

(1) Luther n'était rien moins qu'un homme modéré; il suffit d'ouvrir un de ses livres pour s'en convaincre et pour connaître la fureur de ses déclamations contre ses adversaires, surtout contre le pape, duquel il dit un jour : « Il est plein de tant de diables qu'il en mouche, qu'il en crache, qu'il en... » (*Advers. Papat.*, tom. VII). Mais il faut convenir aussi que ses adversaires lui répondaient presque dans le même langage : les épithètes, démon, gueule de l'enfer, etc., ne lui étaient pas épargnées. — Il était aussi très-dur et exigeant avec ses par-

à leurs armes, et par conséquent il vit avec peine, dans les dernières années de sa vie, qu'on multipliait les précautions, que la division se tranchait, et il n'en augurait rien de bon ; le sort cependant lui évita de voir éclater ces funestes discordes. Il était malade depuis plusieurs années, et étant parti pour l'Eisleben au commencement de l'année 1546, afin d'y vider un différend du comte de Mansfeld, il y mourut, le 15 février, à l'âge de 63 ans, en protestant encore, dans ses dernières prières, qu'il avait vécu et mourait dans la ferme croyance du Christ, le Sauveur du monde. Son corps fut conduit en grande pompe à Wittenberg et placé dans le caveau de la chapelle du château.

Préliminaires de la guerre.

Au moment de la diète de Ratisbonne, 1546, où les protestants sollicitèrent pour la dernière fois « une paix durable, des droits égaux pour les évangélistes comme pour les catholiques, et un concile équitable de la nation allemande, » l'Empereur avait déjà enrôlé des troupes et conclu son alliance avec le pape. Il avait décidé, de concert avec lui, de prendre contre Hermann, archevêque de Cologne, les mesures les plus extrêmes, et en effet ce vieillard fut déposé de son électorat en toutes formes. Cette conduite effraya les confédérés de Schmalkalde. Ils firent donc demander à l'Empereur quels desseins il avait pour de tels préparatifs. Celui-ci répondit en peu de mots : « que tous ceux qui se soumettraient à l'obéissance trouveraient toujours en lui, comme auparavant, des intentions bienveillantes, bonnes et paternelles ; mais que tous ceux qui voudraient lui faire opposition pouvaient s'attendre à être traités par lui avec toute la sévérité nécessaire. » Et, peu après, quand le message qui annonçait la conclusion de l'alliance avec le pape fut arrivé, il déclara publiquement, le 25 juin : « que puisque tant de diètes n'avaient pu produire aucun résultat, ils pouvaient bien attendre avec patience la résolution qu'il prendrait au sujet de la religion, de la paix et du droit. » Cette déclaration montrait manifestement l'intention de l'Empereur d'avoir recours à la force, et les membres de la ligue de Schmalkalde se préparèrent en toute hâte à la défense. Mais le trop grand contraste qui existait entre les deux principaux membres ne faisait point espérer des suites bien éclatantes pour eux.

L'électeur de Saxe, qui était attaché à sa croyance de toute son âme et que rien d'extérieur à elle ne pouvait ébranler, ne voulait admettre aucun calcul politique pour son alliance, et s'appuyait uniquement sur la conviction « que Dieu n'abandonnerait pas son Évangile. » Il avait déjà antérieurement refusé l'alliance des rois d'Angleterre et de France ; parce qu'il les regardait tous deux comme indignes de défendre des doctrines qui lui semblaient pures. Il crut même qu'il ne pouvait s'allier avec les Suisses, parce qu'ils s'éloignaient de sa croyance dans leur doctrine sur l'Eucharistie ; car des contestations sur l'Eucharistie avaient éclaté avec une nouvelle énergie pendant même la vie de Luther. L'électeur, dont les idées étaient fort restreintes, ne pressentait point les plans de Charles-Quint, depuis longtemps médités contre lui ; et même il conservait toujours au fond de son âme, pour l'ancien et beau nom de l'Empereur, cette vénération si digne d'éloge qu'on ne trouve qu'en Allemagne. Et si son chancelier, l'habile Brück, à qui il confiait tout, n'avait su mieux que son maître lui-même concilier les maximes de la politique avec la sévérité de ses principes religieux, la ligue aurait eu encore beaucoup plus à en souffrir.

lisans, comme on peut le voir dans les lettres de Calvin à Mélanchton et dans les écrits mêmes du pacifique Mélanchton, quelque soin qu'il prenne d'excuser son maître. Cependant on ne peut lui refuser d'avoir eu plus de modération dans ses principes que dans ses paroles ; il ne voulait aucun emploi de la force pour soutenir sa doctrine, et il eut certainement un beau moment quand il voulut arrêter les anabaptistes et la fureur de guerre des princes réformés. Voy. Gaillard, *Hist. de Franç. Ier*, tom. III, luthéranisme. T. N.

Philippe de Hesse ne manquait non plus ni d'attachement ni de zèle pour sa croyance; mais bien d'autres motifs agissaient sur son âme et le dirigeaient entièrement. Il fut poussé dès le principe par une brûlante ambition, et si la combinaison des événements ne l'avait durement et constamment écarté du trône, il aurait pris une place remarquable parmi les amis et les généraux de l'Empereur. Mais se trouvant alors placé par le sort à la tête du parti contraire, son génie audacieux recherchait tous les expédients les plus hostiles à l'Empereur; et il avait pour cela un regard infiniment plus clairvoyant que celui de l'électeur de Saxe Volontiers il eût pris les armes dans maintes circonstances antérieures et favorables, afin d'obtenir pour lui et ses coreligionnaires certains droits qu'ils ne purent obtenir de l'Empereur que pour un temps limité. Nous savons aussi comment déjà deux fois il avait témérairement osé des coups de main hasardeux pour Ulric de Wurtemberg et contre le duc de Brunswick; mais alors toutes les fois qu'il s'agissait de grandes entreprises, il se trouvait arrêté par l'électeur, qui craignait toujours de manquer à la légalité; de sorte qu'il fallait un danger commun pour contenir dans l'union deux esprits si différents et même si opposés. Cependant cette divergence d'opinion devait nécessairement produire du trouble au moment décisif.

C'était là le côté faible de la ligue de Schmalkalde; autrement, sous une bonne et sage direction concertée, elle était assez puissante pour obtenir un succès complet dans une légitime défense contre l'Empereur. Et dans ce cas les moyens et les idées de l'électeur de Saxe auraient été bien plus honorables; car ainsi le parti protestant aurait pu défendre sa liberté de croyance avec avantage et légitimement, les armes à la main, sans aucun appel aux étrangers, eux qui furent toujours si funestes à l'Allemagne; en conservant à la majesté impériale tout le respect qui lui est dû, aussi longtemps du moins qu'elle n'aurait pas franchi les barrières du droit; sans avoir recours aux déshonnêtes artifices de cette politique qui n'honore la vérité qu'autant qu'elle est d'accord avec l'intérêt. Mais la ligue de Schmalkalde n'avait point d'unité dans sa direction non plus que dans son but. Un grand nombre de princes importants ne s'étaient point rattachés à l'alliance et allèrent même renforcer l'Empereur. Le jeune duc Maurice de Saxe, quoique protestant aussi lui-même, cousin de l'électeur et gendre du landgrave Philippe, était secrètement en intelligence avec l'Empereur. Le margrave de Brandebourg, Jean de Custrin, se sépara de la ligue, et celui de Baireuth, Albert, prit même publiquement du service contre elle. Cependant le duc Maurice était un des hommes les plus remarquables de son temps. Jeune, actif et téméraire, il possédait déjà ce regard perçant de l'âge mûr qui pénètre les rapports des événements entre eux, et assied d'après eux des plans pour ses desseins. Son extérieur même annonçait un homme accompli : un œil de feu et pénétrant, et dans sa figure brune, on voyait les traits du héros. L'empereur Charles lui-même, qui faisait peu de cas des Allemands, surtout de ceux du Sud, et n'en estimait aucun particulièrement, apprit bientôt à connaître le jeune duc et tout ce qu'il y avait de grand dans sa nature, et il sut le préférer à tous ses autres courtisans. Mais ce qui manqua au duc Maurice, comme à l'Empereur lui-même, ce fut de n'avoir pas eu autant de profondeur dans les principes que de pénétration et de clarté dans la vue pour saisir tous les rapports des événements temporels. Car cette piété intérieure et calme, cet amour des beaux sentiments, ce respect sacré pour la vérité et pour la justice qui font que l'homme sacrifie tout ce qui est terrestre pour les idées éternelles, et ne cherche qu'à maîtriser son humanité pour développer son être moral; ces sentiments de l'âme les plus grands, les plus nobles, ne se rencontraient ni dans Charles, ni dans Maurice. Chez eux, l'intelligence dominait le cœur, et la sagesse était la loi vitale. Aussi peu d'hommes peuvent-ils se vanter d'avoir possédé leur confiance, et leur silence a fait de leurs actions autant d'énigmes pour l'histoire.

Maurice voyait dans l'avenir bien plus loin que l'électeur son cousin; il découvrit de bonne heure qu'il ne pourrait résister dans la lutte contre la prudence et l'adresse de Charles; et c'est de là qu'il conçut la pensée de se faire lui-même le chef de la maison de Saxe. Il

pourrait peut-être avancer pour sa justification, qu'il ne restait pas d'autre moyen de la sauver; mais pour obtenir ce but, sa loyauté et sa véracité durent être mises à de dures épreuves. Il ne se réunit pas à la ligue de Schmalkalde, parce qu'il voulait s'attacher à l'Empereur jusqu'à ce qu'il eût obtenu son but et qu'il fût temps de marcher indépendant. Quand la ligue se forma, il s'efforça de l'arrêter; et quand on lui demanda d'y prendre part, il refusa et déclara qu'il ne voulait prendre les armes que pour la défense de son pays. Mais déjà il était en secret d'intelligence avec l'Empereur; combien étroitement était-il lié, et sous quelles stipulations? c'est ce qu'on ne peut savoir authentiquement; malheureusement il est vraisemblable que déjà on lui avait donné comme récompense des espérances sur l'électorat. Quel combat dut-il par conséquent sentir au fond de son âme, quand l'électeur, au moment de son expédition contre l'Empereur, lui confia son pays pour le protéger et le lui rendre fidèlement ensuite! Cependant aucune marque extérieure ne découvrit ce combat intérieur, et la sagesse l'emporta sur la vérité; pour ne pas se trahir, il accepta la protection de l'électorat.

L'Empereur fit tous ses efforts pour présenter cette guerre comme n'étant pas purement guerre de religion. Dans une proclamation aux principales villes protestantes, Strasbourg, Nuremberg, Augsbourg et Ulm, imprimée à Ratisbonne, il assurait positivement: « Que les préparatifs de Sa Majesté Impériale n'avaient aucunement pour but d'opprimer la religion et la liberté; mais uniquement de forcer à l'obéissance quelques princes récalcitrants, qui sous le manteau de la religion pensaient entraîner dans leur parti d'autres membres du saint-empire, et qui avaient perdu toute considération pour la justice et l'ordre, et pour la dignité impériale. » Mais les bourgeois allemands, avec leur bon sens, sentirent bien qu'une partie de cette proclamation n'était que des mots et de quels dangers ils seraient menacés par la ruine des princes; ils demeurèrent donc fortement attachés à la ligue des évangélistes. D'ailleurs un événement auquel il ne s'attendait point vint rendre inutiles tous ses efforts. A peine avait-il conclu avec le pape son alliance, dont le contenu était précisément en opposition avec sa déclaration aux villes de la haute Allemagne, que celui-ci la rendit publique, et fit paraître dans tout le pays une bulle dans laquelle il représentait l'entreprise de l'Empereur comme une sainte entreprise pour la religion. « La vigne du Seigneur, y disait-il, doit être purgée par le fer et le feu des mauvaises plantes que l'hérésie a semées en Allemagne. » Par cette alliance le pape promit un secours de douze mille fantassins italiens et mille cinq cents hommes de cavalerie légère qu'il devait entretenir pendant six mois à ses frais. En outre, il donnait deux cent mille couronnes pour la guerre, permettait à l'Empereur de jouir pendant le courant de l'année de la moitié des revenus des biens ecclésiastiques en Espagne, et d'y vendre pour cinq cent mille scudi de biens de couvents. De son côté Charles promit de forcer par ses armes tous les rebelles d'Allemagne à l'obéissance à la chaire de Rome, de faire revivre parmi eux l'ancienne religion et de ne faire sans la permission du saint-père aucune convention qui pût être désavantageuse pour l'Église romaine avec ceux qui appartiendraient à la nouvelle hérésie.

Par ce manifeste, la guerre dut prendre, contre l'intention de Charles, un air de guerre de religion, et c'est ce que désirait le pape. Mais alors les pays protestants furent animés d'une inexprimable exaspération, et si les chefs avaient su profiter de ce moment pour entraîner le peuple en masse; s'ils avaient su le conduire, jamais l'Empereur n'aurait pu résister avec ses Espagnols et ses Italiens. Car les autres princes allemands, même les princes catholiques, se tenaient tranquilles; ils craignaient de voir l'Empereur exercer la toute-puissance en Allemagne après avoir accablé les protestants.

Guerre de Schmalkalde. 1546—1547.

L'armée des villes de la haute Allemagne parut la première en campagne; c'était une armée d'élite sous un capitaine distingué, le

chevalier Sébastien Schærtlin de Burtenbach, dans la dépendance d'Augsbourg, homme habile et expérimenté dans tout ce qui a rapport à la guerre et dont la vue tendait toujours droit au vrai but, qui ne voulait point de demi-mesure et visait à l'anéantissement de son ennemi. Il avait fait les campagnes contre les Turcs et les Français et avait assisté à la bataille de Pavie et à la prise de Rome, sous les ordres de Bourbon. La troupe du duc Ulric de Wurtemberg, commandée par le vaillant Jean de Heydeck, vint aussi se réunir à lui. Schærtlin prit aussitôt pour plan de guerre de détruire dès le principe la puissance militaire de l'Empereur qui se formait; car Charles, qui se tenait toujours à Augsbourg, avait tout au plus huit à dix mille hommes avec lui, et y attendait les troupes qu'il avait enrôlées en Allemagne et celles qu'il tirait des Pays-Bas et de l'Italie.

Schærtlin se dirigea d'abord sur une des principales villes d'enrôlement de l'Empereur, celle de Fuessen, sur le Lech, en Souabe. Mais les bandes à son approche se retirèrent en Bavière, et lorsqu'il était occupé à les poursuivre arriva un messager de la ville d'Augsbourg, au service de laquelle il était particulièrement, avec l'ordre de ne pas entrer sur les terres du duc de Bavière, qui était neutre. La maison de Bavière avait menacé de se joindre à l'Empereur s'il ne quittait son territoire; mais si elle eût voulu rester complétement neutre, elle n'aurait pas non plus permis le passage aux troupes de l'Empereur. Ce fut donc avec le plus grand dépit que Schærtlin s'arrêta sur le Lech, sans le passer; car il avait dans l'esprit un projet plus grand encore. S'il avait pu chasser promptement les bandes impériales devant lui, il aurait poussé jusqu'à Ratisbonne. Les troupes qui s'y trouvaient étaient encore trop peu nombreuses; l'Empereur aurait été vraisemblablement contraint de prendre la fuite, et la haute Allemagne était perdue pour lui. Schærtlin écrivit à ce sujet « que certainement Annibal n'avait pas eu plus de douleur à quitter l'Italie, que lui la Bavière dans un pareil moment. »

Arrêté de ce côté, il forma aussitôt le projet d'empêcher les troupes du pape d'arriver en Allemagne. Jamais on n'avait levé en Italie une armée si bien équipée; des soldats courageux avec des chefs distingués et tous remplis de zèle contre les protestants. Leur chemin était de traverser le Tyrol; Schærtlin voulut leur couper la route. Il s'avança à marches forcées sur Ehrenberg et s'empara par surprise de ce passage important, le 10 juin. De là il marcha contre Inspruck, et il aurait certainement obtenu son but d'occuper tous les passages, si un nouvel ordre ne lui était survenu de la part des chefs de la ligue, d'évacuer le Tyrol; parce que le roi Ferdinand, à qui ce pays appartenait, n'avait pas encore déclaré la guerre à la ligue de Schmalkalde. Ainsi dès le commencement, il parut assez d'incertitude et de peur parmi les ligués, pour qu'un œil pénétrant pût d'avance présager que leurs affaires ne seraient pas heureuses. C'était en effet la plus folle pusillanimité, quand une fois la guerre est inévitable, d'épargner celui qui ne s'est peut-être pas encore déclaré comme ennemi, mais en a du moins pris toutes les apparences. Toutefois, il fallut que le général obéît et laissât ainsi perdre le plus beau moment d'agir.

Pendant ce temps-là, les armées saxonne et hessoise s'étaient aussi mises sur pied et marchaient vers la haute Allemagne. Les deux chefs écrivirent le 4 juillet une lettre à Charles, pour lui dire: « Qu'ils n'étaient point coupables de désobéissance, comme l'Empereur voulait les en charger. Mais auraient-ils quelque chose à se reprocher, encore serait-il équitable de les entendre auparavant; et dans ce cas qu'ils rendraient patent à tous les yeux que l'Empereur n'entreprend la guerre que sur les instigations du pape pour étouffer les dogmes des évangélistes et les libertés germaniques. » Cette dernière accusation est la plus grave qui ait été faite à l'Empereur par ses adversaires, et c'était alors pour la première fois; mais elle fut reçue avidement et répandue par tout le monde. Cette seule parole, si elle eût été crue vraie, aurait renversé tout le zèle de religion des catholiques, qui n'auraient plus osé souhaiter la victoire à l'Empereur sur ses adversaires. D'autant plus que sa conduite dans le moment même qu'on lui faisait ce reproche, semblait confirmer l'accusation. Quand la lettre

des chefs de la ligue lui fut apportée, il ne voulut pas même la recevoir ; mais il y répondit aussitôt par une déclaration du ban contre les princes de Saxe et de Hesse. Il leur reprochait leur désobéissance à sa parole impériale et le dessein « de lui enlever la couronne, le sceptre et toute autorité pour s'en revêtir eux-mêmes, et à la fin forcer tout le monde de subir le joug de leur tyrannie. » Il les appelle « rebelles, parjures et traîtres à la patrie, » délie tous leurs sujets des devoirs d'hommage et d'obéissance. Si cette réponse de Charles à leur missive était dure, elle est conforme à la violence de cette époque. Souvent dans l'exaspération de la lutte chaque parti cherchait à l'emporter sur son adversaire par la causticité des paroles; car l'opinion publique n'était comptée pour rien. L'Empereur avait par ce dernier pas violé les lois du pays, d'après lesquelles il ne pouvait pas seul, sans le jugement des princes, mettre un État au ban de l'Empire.

Cependant, cette accusation si souvent portée contre lui d'avoir eu dans l'esprit de renverser toute la constitution d'Allemagne pour se rendre seul maître indépendant, était trop forte. Mais on peut bien le ranger, et l'histoire n'a point de doutes à ce sujet, parmi les esprits qui tendent de tous leurs efforts au plus haut degré de gloire et de puissance, et qui souvent forcent les anciennes institutions à plier devant eux, quand elles se trouvent en opposition avec celles qu'ils veulent établir. On ne peut fixer en aucune façon jusqu'à quel point il en serait venu avec l'Allemagne, si les circonstances avaient continué de lui être favorables comme elles le furent pendant longtemps; car pour un cœur comme le sien où les désirs n'ont de bornes que celles qu'impose la sagesse, sans aucune limite naturelle, les circonstances seules en sont la mesure. Ces grands génies entreprennent tout ce qui leur paraît avantageux, et rien autre chose ; et l'empereur Charles se gardait bien de tenter ce qu'il ne pouvait achever. Il gouvernait un si grand nombre d'États et avait de si puissants adversaires en Europe, qu'il ne pouvait espérer de pouvoir appliquer des soins aussi constants et aussi exclusifs que l'eût exigé l'exécution d'un plan de souveraineté absolue en Allemagne ; et certainement il était trop adroit pour l'entreprendre inutilement. Cependant il faisait encore sentir l'orgueilleux empereur et le dominateur de la moitié du globe, en se dégageant des formes du droit dans des circonstances particulières qui demandaient une prompte exécution ; de sorte que l'on peut dire que la violation des droits de l'Empire était plutôt dans son esprit que dans ses plans.

Du reste il montra dès le commencement de cette guerre de Schmalkalde toute la supériorité de son génie et une grandeur véritablement héroïque. Quoiqu'il ne fût défendu que par quelques guerriers seulement et qu'il fût entouré d'une armée de 70 à 80,000 hommes, la plus belle qui eût été vue depuis longtemps en Europe, il ne répondit au manifeste des princes que par une déclaration qui les mettait au ban de l'Empire; ensuite il partit de Ratisbonne avec sa petite armée pour Landshut, afin de se trouver plus à portée des troupes qui arrivaient d'Italie. Mais de peur que ses partisans n'en fussent effrayés, il déclara en même temps qu'il n'abandonnait pas le sol de l'Allemagne et qu'il y resterait toujours vif ou mort. Sa plus sûre garantie était la dissension qui régnait dans le camp des alliés. Schærtlin était venu rejoindre avec son armée les deux princes, déjà si peu d'accord entre eux. Déjà le landgrave Philippe ne partageait qu'à contre-cœur le commandement suprême avec l'électeur par lequel il avait souvent été arrêté dans des entreprises qui demandaient de la célérité; et alors paraissait un troisième guerrier qui possédait plus d'expérience qu'eux deux, sur qui tout le monde portait des yeux d'admiration, et qui devait emporter la plus grande gloire de cette guerre, du moins pouvait-on le craindre. Il semblait presque aussi que l'ancienne rivalité entre les princes et les villes était venue troubler la parfaite intelligence. Du moins est-il certain que ce défaut d'intelligence fut la principale raison du mauvais résultat. Quand l'armée fut réunie, Schærtlin conseilla encore alors de tomber sur l'Empereur à Landshut et de le cerner ; mais on ne put s'accorder et on perdit ainsi le temps le plus précieux. L'Empereur au contraire en tira le plus grand parti, il réunit auprès de lui

toutes ses troupes auxiliaires d'Espagne et d'Italie et celles levées en Allemagne; et quand il se sentit assez fort, il remonta le Danube jusqu'à Ingolstadt. Là, il se renferma dans un camp bien retranché; car il n'osait pas encore combattre en rase campagne, jusqu'à ce qu'il eût fait sa jonction avec le comte de Buren qui lui amenait un corps de troupes considérable des Pays-Bas. Les ligués, qui l'avaient suivi à Ingolstadt, se résolurent enfin à tirer le canon sur son camp avant qu'il fût entièrement achevé, pour voir si on ne pourrait pas l'attirer à une bataille. C'était à la fin d'août au point du jour. Ils se rangèrent donc en demi-lune et occupèrent toutes les hauteurs de derrière avec de l'artillerie. Les troupes brûlaient d'en venir aux mains, et un assaut hardi, rapidement conduit au moment favorable, aurait facilement donné aux alliés une complète victoire. Car l'Empereur était de beaucoup inférieur en force et son camp n'était entouré que d'un simple fossé. L'idée d'un pareil assaut n'échappa pas aux alliés; le landgrave Philippe, suivant quelques récits, Schærtlin suivant d'autres, l'exprima au moment où le feu des douze grosses bouches d'artillerie forçait les arquebusiers espagnols de rentrer dans le camp d'où ils avaient voulu sortir. Mais l'irrésolution et le désaccord des généraux suspendirent encore cette fois cette décision qui devait être subite. L'Empereur, qui excitait le courage des siens avec le plus grand sang-froid et n'était effrayé d'aucun danger, profita du temps pour achever sa fortification; et alors il put considérer en toute sécurité les ennemis s'épuiser à tirer sur son camp. Depuis ce temps Schærtlin, comme il le dit lui-même, ne put avoir de cœur à cette entreprise; car il ne voyait point qu'on s'appliquât à faire sérieusement la guerre.

Pendant cinq jours les princes canonnèrent le camp impérial sans obtenir de résultat; et quand ils apprirent que le général Buren arrivait des Pays-Bas et avait passé le Rhin, ils levèrent tout d'un coup le siége pour marcher à sa rencontre. L'Empereur pouvait à peine en croire ses yeux; quand il vit une si nombreuse armée se retirer ainsi sans avoir rien fait; alors il sortit lui-même à cheval hors de son camp avec le duc d'Albe pour observer leur marche.

Cependant les fédérés ne purent empêcher la réunion du comte de Buren avec l'Empereur, qui depuis ce nouveau renfort commença à marcher en avant, s'empara successivement de toutes les villes du Danube et se rendit enfin maître de tout le cours du fleuve. Quand ensuite il vint menacer Augsbourg, les citoyens se hâtèrent de rappeler de l'armée de la ligue leur général Schærtlin pour venir à leur secours.

L'hiver arrivait, on manquait de provisions et d'argent; dans l'armée de la ligue se montraient le découragement et la pusillanimité, parce que les généraux ne savaient inspirer aucune confiance. Les Souabes, plus que les autres encore, étaient ennuyés de la guerre, parce que c'étaient eux qui en portaient tout le poids, et que depuis six semaines les armées étaient en présence. Alors les princes envoyèrent une dépêche à l'Empereur, demandant la paix ou du moins une suspension d'armes, afin de pouvoir en traiter. C'était avouer tout haut sa faiblesse, la rendre publique et s'avouer vaincu sans combattre. L'Empereur, plein de joie, fit lire cet écrit devant toute l'armée rangée en bataille; et pour toute réponse le margrave de Brandebourg fit savoir aux princes: « qu'il ne connaissait d'autres chemins pour conduire à la paix que de se soumettre à la discrétion de l'Empereur, l'électeur et le landgrave eux-mêmes avec tous leurs partisans, leur armée, leur territoire et leurs sujets. »

Sur une pareille réponse, les princes ligués se séparèrent à Giengen, le dernier jour de novembre, et rentrèrent dans leur pays.

Le duc Maurice et l'électeur. — Un message pressant appelait l'électeur de Saxe dans son pays, en lui annonçant que le duc Maurice s'en était emparé jusqu'aux plus petits villages. Car l'Empereur avait chargé son frère Ferdinand, comme roi de Bohême, d'exécuter, d'accord avec le duc Maurice, la sentence du ban contre l'électeur; et telle était devenue la situation des affaires qu'il semblait que l'électorat était perdu pour toujours, si Maurice n'en avait pas pris lui-même possession. Telle au moins la présenta Maurice, quand il convo-

qua les états du pays pour obtenir leur consentement; car il n'aurait pu entreprendre une si importante opération sans leur participation. Il employa tous les artifices de la rhétorique pour donner à sa conduite et à ses désirs une apparence de droit. Mais l'arrivée subite de Ferdinand avec ses cavaliers hongrois qu'il avait amenés de Bohême, eut encore plus de puissance. L'épouvante marchait partout devant ces hordes sauvages, et on regardait comme un bonheur de pouvoir se rendre aux guerriers saxons de Maurice. Bientôt tout l'électorat, excepté Wittenberg, Eisenach et Gotha, fut entre les mains du duc. Cependant la voix du peuple condamnait son entreprise. On le regardait comme un traître à la croyance évangélique, et dans les chaires et dans les écrits des protestants, il était l'objet de reproches très-amers.

Alors l'électeur revint plein de dépit : c'était au mois de décembre 1546. Il n'eut pas de peine à reconquérir son territoire et même à enlever une partie de celui du duc, après avoir surpris à Rochlitz et fait prisonnier le margrave Albert, envoyé par l'Empereur au secours de son ami. Maurice ne pouvait non plus recevoir aucun secours de Bohême, parce que les états refusèrent d'entrer en campagne contre leurs coreligionnaires saxons, et d'ailleurs le roi Ferdinand avait quelques inquiétudes pour son propre pays. On y était même presque venu à une révolte ouverte, à tel point que le duc Maurice ne conservait presque plus de son territoire que les villes de Dresde, Pirna, Zwickau et Leipzig, et n'avait plus d'espérance que dans l'empereur Charles.

L'Empereur punit les villes de la haute Allemagne. — Charles, pendant ce temps-là, était occupé à soumettre les villes protestantes du sud de l'Allemagne. Ce n'était pas une entreprise facile; car ces villes étaient très-fortes, comme généralement dans ce temps-là. Chacune d'elles aurait pu résister longtemps, et pendant ce temps-là les princes du Nord faire des préparatifs pour un nouvelle campagne. Cependant on eût dit que la peur leur avait enlevé à toutes leur sagesse ordinaire; partout où l'Empereur se présentait, les villes se soumettaient ; Bopfingen, Nordlingen, Dunkelsbuhl et Rothenbourg, lui ouvrirent leurs portes sans tirer l'épée. La puissante Ulm envoya des députés qui, à genoux en plein champ, demandèrent grâce en langue espagnole (ce qui fut, avec raison, très-mal vu de la part des confédérés), et paya 100,000 florins d'or comme amende. Francfort en paya 80,000, Memmingen 50,000; les villes plus petites payèrent proportionnellement, et enfin arriva le tour d'Augsbourg. Cette ville avait les plus belles murailles, 200 pièces d'artillerie et une bourgeoisie nombreuse et guerrière ; elle pouvait, en tenant ferme, réveiller le courage de toute la ligue; mais les gens riches de la ville ne voulaient pas voir le danger de si près. Un d'eux, Antoine Fugger, se glissa dans le camp de l'Empereur et en rapporta pour conditions que la ville payerait 150,000 florins d'or, qu'elle recevrait une garnison espagnole et chasserait le brave Schærtlin. Celui-ci employa de nouveau toute la force de son éloquence pour réveiller leur courage; il en appela même à leur traité avec lui, d'après lequel ils ne pouvaient pas le congédier. Alors ils le supplièrent, avec larmes, de se retirer; il partit donc le cœur plein d'amertume et se rendit en Suisse, et les Espagnols prirent possession de la ville.

Deux princes dans la haute Allemagne, outre les villes, avaient pris part à la guerre : Ulric, comte de Wittenberg, et Frédéric, électeur palatin. Ce dernier, cependant, n'était pas membre de la ligue de Schmalkalde, et il s'était contenté, conformément à un traité testamentaire, d'envoyer trois cents cavaliers et six cents fantassins auxiliaires au duc de Wurtemberg. D'ailleurs, il était un ami d'enfance de l'Empereur; ils avaient été élevés ensemble à Bruxelles, et par conséquent il n'eut pas de peine à obtenir son pardon. Le duc Ulric, au contraire, fut obligé de faire amende honorable, à genoux avec son conseil, de livrer ses plus fortes places avec toute son artillerie et de payer 300,000 florins, après avoir promis à l'Empereur obéissance en tout.

Ainsi la ligue de Schmalkalde était presque anéantie dans la haute Allemagne, et l'Empereur prit aussitôt la résolution de ne donner aucun repos à son armée qu'il n'eût aussi terminé cette affaire dans le Nord. Le roi Ferdi-

nand et le duc Maurice l'attendaient sur l'Eger, presque comme chassés de leurs domaines. Il se joignit à eux, le 15 avril, et ils célébrèrent ensemble la fête de Pâques; ensuite ils repartirent en toute hâte, et dès le 22 avril Charles était sur l'Elbe, dans les environs de Meissen.

Bataille de Muhlberg. 24 avril 1547.

Longtemps l'électeur n'avait pu croire que Charles lui-même s'avançait contre lui; mais quand il le vit, il se hâta de couper le pont près de Meissen, et de faire descendre son armée sur la rive droite pour être à portée de Wittenberg, sa capitale. Il pouvait y trouver tous les moyens d'une longue et vigoureuse résistance. L'Empereur, au contraire, ne cherchait qu'à attaquer l'ennemi, afin de terminer promptement la guerre. Il s'avança donc aussitôt jusqu'à la rive gauche de l'Elbe, presque en face de l'électeur, cherchant un gué pour passer le fleuve. L'électeur avait fait halte auprès de la petite ville de Muhlberg. Dès le soir même de son arrivée, l'Empereur lui-même était allé fort tard, avec son frère et le duc Maurice, sur le bord du fleuve, sans pouvoir trouver un lieu favorable pour passer; car l'Elbe avait là trois cents pas de large et la rive opposée était plus haute que celle où il était. Mais le duc d'Albe amena un jeune paysan à qui les Saxons avaient enlevé deux chevaux, et qui, pour se venger, voulait ainsi servir leurs ennemis; il assurait donc pouvoir leur montrer un gué dans le fleuve. Maurice lui promit 100 couronnes et deux autres chevaux. Le surlendemain, à la faveur d'un épais brouillard, quelques milliers d'arquebusiers espagnols cherchèrent à gagner l'autre rive, à travers le gué; puis un certain nombre d'entre eux, après s'être déchargés de leurs équipages, se mettent à la nage, le sabre entre les dents, conquièrent quelques bateaux et les amènent à l'Empereur. On les chargea aussitôt d'arquebusiers qui faisaient feu sur les Saxons de l'autre rive, tandis que la cavalerie passait par le gué; chaque cavalier avait un fantassin en croupe. Ensuite passa l'Empereur lui-même dont le paysan conduisait le cheval par la bride; puis le roi Ferdinand, le duc Maurice et le duc d'Albe, général de l'Empereur, traversèrent aussi eux-mêmes.

C'était un dimanche matin, l'électeur était au service divin, à Muhlberg, quand on lui apporta la nouvelle que l'ennemi passait le fleuve, et, peu après, qu'il était tout proche; il ne voulut pas encore le croire ni interrompre le service de Dieu. Enfin, quand il fut terminé, il n'avait plus que le temps de suivre son armée qui se retirait en toute hâte; il donna ordre à l'infanterie de forcer sa marche pour gagner Wittenberg, et à la cavalerie de retarder l'ennemi par des escarmouches; l'artillerie était déjà partie devant pour Wittenberg. Les impériaux poursuivirent les Saxons avec tant de célérité qu'ils les atteignirent dans les landes de Lochau; et bien qu'ils n'eussent pas leur artillerie et qu'une partie de l'infanterie fût restée en arrière, l'Empereur n'en donna pas moins l'ordre de l'attaque, d'après le conseil du duc d'Albe. Les cavaliers espagnols et napolitains attaquèrent avec violence: Maurice combattait lui-même parmi les premiers rangs. La cavalerie saxonne fut mise en désordre et rejetée sur l'infanterie qui s'était rangée en bataille en toute hâte sur la lisière d'un bois. L'électeur donnait ses ordres de sa voiture, parce qu'il ne pouvait pas monter à cheval; l'Empereur, au contraire, ne laissa pas voir ce jour-là qu'il était malade; mais il montait un cheval andaloux, tenant une lance à la main droite, revêtu d'un casque et d'une cuirasse dorés du plus grand éclat, et l'œil brillant du feu de la guerre. La cavalerie impériale, avec ce cri terrible « *Hispania! Hispania!* enfonça l'infanterie saxonne; la fuite fut générale; le désordre et l'effroi étaient partout; les fuyards furent massacrés sur toute la plaine et couvraient de leurs corps une longue étendue de terrain, depuis Kossdorf jusqu'à Falkembourg et Baiersdorf. Un des fils de l'électeur fut atteint par l'ennemi; il se défendit avec courage et tua encore un ennemi au moment où il tombait de son cheval, frappé de deux grands coups de sabre. Il fut heureu-

sement sauvé par un cavalier saxon qui sauta aussitôt par terre; mais son père n'échappa pas. Il avait quitté sa voiture pour fuir et montait un gros cheval frison; mais il fut rejoint par la cavalerie légère, et tandis qu'il faisait face tout autour de lui, il fut frappé par un Hongrois d'un coup de sabre dans la joue gauche; le sang lui couvrait tout le visage, et cependant il ne voulait pas se rendre. Dans ce moment un cavalier du prince Maurice, Thilon de Trodt, passe à travers les Hongrois et lui crie en allemand de sauver sa vie; il se rendit à lui, parce qu'il était Allemand, et comme témoignage de sa reddition il tira deux anneaux de son doigt, qu'il lui donna. Le cavalier le conduisit au duc d'Albe, et celui-ci, sur la demande réitérée du prince, à l'Empereur qui était à cheval au milieu de la plaine. Jean-Frédéric, raconte-t-on, sanglotait profondément et disait, les yeux tournés vers le ciel : « Mon Dieu, aie pitié de moi, me voilà prisonnier! » Sa vue devait toucher tous ceux qui l'entouraient; le sang coulait de sa figure et couvrait toute sa cuirasse. Il descendit de cheval avec l'aide du duc d'Albe, et il voulait se mettre à genoux devant l'Empereur et en même temps tirer son gantelet pour lui prendre la main droite, suivant les mœurs des Allemands; mais l'Empereur ne le souffrit pas et se détourna d'un air sévère. « Généreux et clément empereur! » s'écria l'électeur. — « Je suis donc maintenant votre empereur très-clément; ce n'est pas ainsi que vous me nommiez depuis longtemps. » — « Je suis le prisonnier de Votre Majesté Impériale, continua l'électeur, et je demande qu'on respecte en moi la dignité de prince. » — « Bien, on la respectera comme vous le méritez, » dit l'Empereur en finissant. Alors l'électeur fut conduit dans le camp par le duc d'Albe, avec le duc Ernest de Brunswick-Lunéville qui avait aussi été fait prisonnier.

Ainsi se termina cette journée si heureuse pour l'Empereur, et il écrivit à ce sujet dans le style de César : « Je suis venu, j'ai vu et Dieu a vaincu. »

Après deux jours de repos, il marcha sur Torgau, qui se rendit aussitôt, et de là sur Wittenberg, la capitale du pays. Elle était défendue par une forte et bonne garnison, ses citoyens étaient pleins de courage, et si elle l'avait retenu longtemps, Charles se serait peut-être vu obligé d'abandonner la Saxe sans avoir achevé son œuvre; car il n'avait pas de préparatifs pour une longue campagne. Alors il eut recours, dans son impatience, à un expédient qui dépassait encore les bornes de son droit et était contraire aux constitutions de l'Empire : il fit dire par un héraut à la princesse, femme de l'électeur, et à ses enfants, que si la ville ne se rendait pas, il allait leur envoyer la tête de l'électeur. Et ayant reçu un refus, il fit condamner le malheureux prince à mort par un tribunal de guerre; ce qui ne pouvait se faire légalement que dans une assemblée de princes. Probablement il ne songeait pas sérieusement à l'exécution et ne voulait qu'effrayer ceux qui étaient dans la ville. Mais comme la violation du droit était dans la forme du jugement et qu'elle ne l'avait pas arrêté, il était à craindre de la sévérité de l'Empereur, qui ne faisait jamais un pas pour reculer, qu'il n'en vînt à l'exécution, s'il ne réussissait pas comme moyen d'effroi.

L'électeur, qui avait paru faible dans la prospérité, montra alors tout le courage héroïque d'une âme énergique. Sa condamnation à mort lui fut annoncée pendant qu'il était à faire une partie d'échecs avec le duc Ernest de Lunebourg. Il répondit avec calme : « Je ne puis croire que l'Empereur veuille en agir de la sorte avec moi; mais si Sa Majesté Impériale l'a définitivement résolu, je désire qu'on me le fasse connaître positivement, afin que je puisse fixer ce qui revient à ma femme et à mes enfants.

L'histoire ne dit pas que le duc Maurice eût pris la parole auprès de l'Empereur dans cette occasion; tandis que l'électeur de Brandebourg arriva aussitôt dans le camp impérial et s'efforça avec le plus grand zèle de prévenir ce malheur par un accommodement. Il y réussit à la vérité, mais sous les plus dures conditions pour le prince Jean-Frédéric. Il lui fallut renoncer pour lui et ses descendants à la dignité électorale et à la propriété du territoire, qui passèrent au duc Maurice. Ses places fortes de Wittenberg et de Gotha furent livrées à l'Em-

pereur et l'ancien électeur lui-même dut rester son prisonnier aussi longtemps qu'il lui plairait de le garder; Charles aurait même pu, s'il l'eût jugé à propos, l'envoyer en Espagno sous la gardo de l'infant don Philippe. Maurice devait fournir à l'entretien nécessaire pour lui et sa maison, et on fixa pour cela les revenus des villes d'Eisnacb, Gotha, Weimar et Iéna. On voulait aussi que l'électeur déchu s'engageât par avance à accepter tout ce que le concile de Treute et la toute-puissance impériale pourraient régler sur la religion; mais sous ce rapport il était immuable; l'Empereur fut obligé de céder, et les Espagnols eux-mêmes trouvèrent honorable une pareille fermeté de l'électeur.

Quand on connut dans Wittenberg que la ville allait être livrée à l'Empereur, quoiqu'on lui eût garanti le libre usage de la confession d'Augsbourg, il y eut de grands mouvements. Les bourgeois voulaient se défendre jusqu'au dernier homme, ne pouvant croire à la promesse d'une liberté de religion de la part des Espagnols, qui avaient montré trop de cruauté dans le pays. Mais l'électeur leur défendit de tenter toute résistance, les assurant que l'Empereur tiendrait fidèlement sa parole. Ensuite la garnison saxonne sortit de la ville, et on y vit flotter quatro étendards impériaux. Il y eut bientôt entro la ville et le camp des relations très-fréquentes, et la défiance disparut de plus en plus. Les Saxons furent témoins, à leur grande admiration, des égards qu'on avait pour leur ancien maître, qu'ils voyaient dans la tente du duc d'Albe, servi par les premiers d'Espagne. La femme de l'électeur parut ellemême en habit de deuil avec ses enfants devant l'Empereur, conduite par les enfants du roi des Romains, et se proterna devant lui; l'Empereur la releva avec amitié, la consola dans son malheur et lui accorda que l'électeur passât huit jours dans sa famille, au château de Wittenberg. Bien plus, il alla lui-même dans la ville et rendit à la princesse sa visite. L'impressiun que fit sa grandeur d'âme, sa force et sa douceur, extirpèrent en partie cette antipathie que le pays avait conçno contre lui; et do son côté, il prit des idées plus favorables sur le nord de l'Allemagne que celles que lui avaient iuspirées les ennemis des nouvelles doctrines. « Il en est donc tout autrement des pays évangélistes et des gens évangélistes, que je ne l'avais pensé, » disait-il alors. Et quand il apprit qu'à sou arrivée le culte divin de Luther avait cessé: « D'où vient cela? dit-il; si c'est en notre nom qu'on a cessé le service de Dieu, nous n'en sommes pas content! Nous n'avous pas changé la religion dans la hauto Allemagne, comment lo ferions-nous ici? » Il visita aussi la chapelle du château, et il y vit lo tombeau de Luther. Quelques-uns des assistants, on dit le duc d'Albe, lui conseillèrent « de déterrer cet hérétique et de faire brûler ses os, » mais Charles répondit: « Laissez-le en repos; il a déjà trouvé son juge; je fais la guerre aux vivants et non pas aux morts. »

L'Empereur avait assez de liberté d'esprit pour s'élever au-dessus des mouvements des passions du temps. Pourquoi faut-il que chez lui des considérations politiques aient souvent obscurci les lumières de la simple vérité! Car comment concilier cette indulgence pour le parti protestant avec l'alliance qu'il avait conclue avec le pape? Maurice, le nouvel électeur, se montra aussi, lui, très-porté pour les Wittenbergeois: « Vous avez été si fidèles à votre prince, mon cousin, que je veux vous en savoir bon gré toute ma vie, » disait-il, en prenant congé des principaux citoyens de la ville.

L'Empereur et Philippe de Hesse.

Le même jour que Charles entrait dans Wittenberg, son ancien rival, François Ier, roi de France, était porté au tombeau; comme si la fortune avait voulu aplanir à la fois tous les obstacles à ses projets. De Wittenberg il marcha sur Halle, pour attaquer le deuxième chef de la ligue de Schmalkalde, le landgrave de Hesse, et celui-ci ne vit d'espérance de salut que dans l'indulgence de l'Empereur, alors tout-puissant; il employa donc tous les moyens

pour l'obtenir par l'entremise de son gendre le prince Maurice et du margrave de Brandebourg.

Tous les deux s'employèrent le plus activement possible pour lui, et Charles dit enfin par la bouche de son chancelier Granvella : « Que si le landgrave venait lui-même se rendre à discrétion et s'il signait toutes les conditions qu'il lui proposerait, il ne lui enlèverait pas son territoire, qu'il lui laisserait la vie sauve et la liberté. » Ainsi du moins le comprirent ses médiateurs, et ils s'engagèrent avec le landgrave, sur leur parole d'honneur, d'aller se remettre prisonniers entre les mains de ses enfants, si Charles ne le renvoyait en liberté. Sur leur parole, Philippe vint à Halle, le 18 juin, et le jour suivant il fut conduit devant l'Empereur. Ce prince était assis sur un trône; autour de lui étaient rangés une foule de grands, Allemands, Italiens, Espagnols, et parmi eux le duc Henri de Brunswick, le prisonnier du landgrave, qu'il avait été contraint de mettre alors en liberté et qui venait se repaître de son humiliation. Le landgrave se mit à genoux au pied du trône, les yeux fixés par terre; et son chancelier Guntherode, à genoux derrière lui, lut à haute voix l'amende honorable à l'Empereur. Elle était faite en termes très-humbles, et un témoin oculaire raconte que dans le trouble où l'excès de la honte jeta le landgrave, qui se trouvait dans une si dure position, au milieu d'une pareille assemblée, un petit rire se montra sur son visage, comme si la nature manquait de ressources contre un sentiment si poignant. Mais ce rire n'échappa pas à l'Empereur, et le menaçant avec son doigt, il lui dit dans son langage flamand, car il parlait mal l'allemand : *Wol, ick soll di lachen lehren* (Bon, je t'apprendrai à rire). Alors le chancelier de l'Empereur lut la réponse : « Bien que le landgrave ait, comme il le reconnait lui-même, mérité la plus sévère punition, cependant l'Empereur veut bien, dans sa bonté et en considération de l'intercession qui a eu lieu en sa faveur, lui faire grâce, lever le ban prononcé contre lui et lui laisser la vie qu'il avait mérité de perdre. » Après la lecture de cette réponse, le landgrave voulait se tenir debout en qualité de prince libre; mais l'Empereur ne lui en ayant point donné le signal et lui ayant même refusé une promesse claire et solennelle du pardon, il se leva de lui-même et se retira.

Il dîna le soir avec l'électeur Maurice et le margrave de Brandebourg chez le duc d'Albe. Après le repas, il voulut se retirer; mais le duc lui déclara qu'il était son prisonnier; il en fut tout surpris et ses deux médiateurs, qui s'étaient engagés pour sa liberté ne l'étaient pas moins. Ils s'adressèrent à l'Empereur même, lui représentèrent qu'ils avaient donné leur parole de prince comme caution de sa liberté; mais l'Empereur nia avoir dit qu'il le renverrait libre de toute captivité, en avouant toutefois l'intention de ne pas lui imposer une prison perpétuelle. On comprend en effet que ses conseillers purent promettre plus qu'il n'avait dans l'esprit d'accorder; ou même encore qu'une méprise pût se glisser dans la correspondance du chancelier Granvella qu'on traduisait en allemand, et celle des deux électeurs qu'on traduisait en espagnol et en français. Cependant il aurait été plus honorable de remplir auprès du landgrave la parole des deux médiateurs. Mais d'un autre côté l'Empereur tenait beaucoup à garder prisonniers les chefs de la ligue de Schmalkalde, jusqu'à ce qu'il eût achevé en Allemagne tous les règlements qu'il voulait y faire pour la religion; car il croyait toujours à la possibilité d'une réunion des partis, et ces deux princes en étaient devenus les deux plus violents adversaires. Et Charles ne savait pas que la loyauté et la générosité conviennent mieux à un roi et conduisent mieux au but que les calculs déloyaux; car si une fois on les admet pour règle, souvent l'homme rusé se trouve lui-même pris au piége par un plus rusé que lui. Le duc Maurice, qui ne pouvait pas remplir son engagement et qui passait pour un parjure à l'égard du landgrave, se crut sans doute alors dégagé des devoirs de la reconnaissance et de la sincérite par rapport à l'Empereur, qui interprétait si arbitrairement sa parole et celle de son conseil; et il pensa dès lors peut-être, qu'il ne devait y avoir dans leurs relations que de la sagesse. Or, sous ce rapport, il ne le cédait en rien à l'Empereur.

L'électeur déposé et le landgrave furent donc obligés de suivre la cour et le camp de l'Empereur partout où il se rendait. Toutes les places fortes hessoises furent rasées, même Cassel et Ziegenhain, toute l'artillerie fut emmenée et les états furent condamnés à payer 150,000 florins d'or pour amende. L'empereur Charles suivait, dans ses traités avec ses adversaires, les principes des Romains dans le temps qu'ils visaient à la souveraineté du monde entier. Car de même que ceux-ci, avec les Carthaginois et les rois de Macédoine et de Syrie, avaient exigé de grosses sommes d'argent, l'extradition de leurs vaisseaux de guerre, de leurs machines de guerre, de leurs éléphants; ainsi Charles en usa avec ses adversaires, qu'il désarma en les forçant à raser leurs places fortes, livrer leur grosse artillerie, qui dans ce temps était rare et ne pouvait que difficilement se remplacer, et enfin en se faisant compter de grosses sommes pour ses nouvelles entreprises.

Par tous ses traités avec les villes de la haute Allemagne, avec le duc de Wurtemberg, l'électeur et le landgrave, il tira peut-être plus de cinq cents pièces d'artillerie qu'il fit conduire en Italie, en Espagne et dans les Pays-Bas. Les garnisons espagnoles, qu'il laissa partout où il était possible d'en établir, surtout dans les villes de la haute Allemagne, excitèrent le plus grand mécontentement. L'orgueil de ces fiers étrangers, qui d'ailleurs étaient encore animés par la haine de religion, était insoutenable. Et l'on n'avait pas oublié que l'Empereur, dans la stipulation qu'il avait consentie lors de son élection, avait promis de n'amener aucune troupe étrangère dans l'Empire.

—

L'Intérim.

Il devenait de plus en plus visible que la paix en matière de religion ne sortirait point encore du concile de Trente. Les protestants refusaient après comme avant de reconnaître ses droits, et insistaient au contraire pour un concile « dans lequel le pape n'aurait pas la présidence, où les théologiens protestants donneraient leur voix avec les évêques et à coté d'eux, et où l'on soumettrait à un nouvel examen les décrets qu'on venait de porter. »

Le parti du pape au contraire ne voulut jamais condescendre à ces prétentions, bien que les princes d'Allemagne, même catholiques, demandassent avec beaucoup d'instance que les États qui avaient assisté à la confession d'Augsbourg fussent admis dans le concile. Les cardinaux voyaient même d'un mauvais œil que le concile se tînt à Trente, et ils s'efforçaient de tout leur pouvoir de le faire transporter dans l'intérieur de l'Italie; car ils craignaient que le concile, dans le cas où le pape Paul III, qui était déjà fort âgé, viendrait à mourir pendant qu'il était assemblé, ne voulût se charger de l'élection du nouveau pape contrairement aux droits du collége des cardinaux, et qu'il ne fût protégé par l'empereur Charles. Enfin, une maladie vint seconder leurs désirs; on la crut dangereuse; on répandit que c'était la peste, cependant il n'y eut qu'un évêque qui mourut du pourpre; et sous ce prétexte, le 9 mars 1547, le concile fut transporté de Trente à Bologne. L'Empereur, à cette nouvelle, s'emporta de la plus grande colère; mais le pape approuva la démarche de ses légats, et la division qui existait déjà entre lui et l'Empereur, parce que ce prince n'avait pas tout de suite profité de sa victoire pour extirper le protestantisme d'Allemagne, devint d'autant plus prononcée. L'Empereur dit au nonce du pape en propres termes: « Qu'on ne pouvait pas exiger des protestants qui étaient prêts à se soumettre au concile, de se rendre à Bologne ou de fixer leur attention sur ce qui allait s'y conclure, et que les autres n'avaient pas besoin de ce nouveau motif pour refuser leur adhésion, que si on ne voulait pas à Rome lui donner un concile, il saurait bien en trouver un qui satisferait tout le monde et qui réformerait tout ce qu'il y avait à réformer; que le pape était un vieillard incapable qui voulait ruiner l'Église de fond en comble. » Telle fut la manière acerbe dont s'exprima Charles contre sa coutume, et nous pouvons y voir une nouvelle

preuve du zèle qu'il apportait à la paix de l'Église. Les évêques, de leur côté, prièrent aussi le pape avec instance de renvoyer le concile à Trente; mais leur voix fut aussi elle-même longtemps sans fruit.

En conséquence, Charles s'efforça de rétablir par lui-même l'ordre dans les affaires de la religion dans une diète d'Augsbourg de 1548; et, dans ce but, il provoqua de nouvelles conférences pour lesquelles on choisit du côté des catholiques deux hommes modérés, l'évêque de Nauembourg, Jules Sflug, et le grand vicaire de Mayence, Michel Helding; et, du côté des protestants, le prédicateur de la cour de Brandebourg, Jean Agricola de Berlin. Ils s'y livrèrent avec la plus grande activité et rédigèrent un plan de réunion qu'ils proposèrent à l'Empereur; mais Agricola, par le désir du rétablissement de la paix, était sorti, dans quelques points essentiels, des premiers principes de sa croyance. Il avait à la vérité maintenu pour son parti le mariage des ecclésiastiques et la communion sous les deux espèces; mais seulement jusqu'à ce que le concile eût donné une décision à ce sujet. Pour le reste, il avait reconnu la puissance du pape, la messe et surtout l'Église et le symbole de foi catholiques. On devait donc s'attendre à de grandes contradictions. Cependant, comme l'électeur de Brandebourg et le palatin promirent de l'accepter, alors Charles crut pouvoir en faire un écrit de conciliation qui fut appelé l'*Intérim*. Il convoqua les états pour le 15 mai, et leur fit donner lecture de cet écrit dont le titre était : « Déclaration de Sa Majesté Royale et Impériale qui détermine quelle doit être la religion dans le saint-empire romain jusqu'à la tenue d'un concile général. » Aussitôt après la lecture, avant que personne n'ait eu le temps d'exprimer une opinion, l'électeur de Mayence se leva et remercia l'Empereur au nom des états, de sa peine, de son travail, de son application et de son amour pour le bien de la patrie; et comme personne n'osa contredire, l'Empereur crut que le consentement était donné. Mais il vit bientôt combien il s'était abusé. Les théologiens protestants s'élevèrent presque unanimement contre l'*Intérim*; et ce qui est plus frappant, les catholiques s'élevèrent aussi eux-mêmes contre lui. Car si l'Empereur avait pu réussir à faire admettre l'*Intérim*, la réunion parfaite des partis devenait une conséquence presque nécessaire. Ainsi la résistance des catholiques était donc purement une déclaration qu'ils ne pouvaient accepter comme bon un règlement en matière de religion, qui venait de lui comme laïque. « Quand Charles annoncerait l'Évangile, dit à ce sujet un prélat distingué, on ne pourrait approuver cette action venant de lui comme laïque. »

Ainsi, l'Empereur, qui alla passer deux ans dans les Pays-Bas au sortir de la diète d'Augsbourg, eut toujours comme avant à entendre parler de nouvelles plaintes qui lui venaient d'Allemagne; son *Intérim* n'avait été reçu que pour l'apparence en quelques lieux, et des deux côtés on en parlait avec beaucoup d'aigreur; l'électeur Maurice lui-même ne le reçut pas dans ses États. Les villes de Constance, Brême et Magdebourg se déclarèrent particulièrement avec force contre lui et refusèrent formellement de se soumettre à l'ordre de l'Empereur. Il prononça contre elles le ban de l'Empire et les deux premières alors rentrèrent dans l'obéissance. Mais Magdebourg s'opiniâtra et l'électeur Maurice reçut à une nouvelle diète d'Augsbourg, en 1550, l'ordre de mettre à exécution le ban prononcé contre la ville. Il se mit en marche avec son armée au commencement de l'automne de cette même année, et commença le siége.

Dans cette même diète, Charles sonda les esprits pour voir s'il ne pourrait pas faire donner à son fils Philippe, qu'il avait fait venir d'Espagne, le titre de roi des Romains. Mais, ni son frère Ferdinand et son fils Maximilien, ni les électeurs ne voulurent y consentir; et ce n'était pas l'orgueil de Philippe, son air sombre et rebutant qui pouvaient lui gagner les cœurs des Allemands. Son père fut donc obligé de le renvoyer en Espagne, et Philippe y retourna d'autant plus volontiers qu'il aimait les Espagnols par-dessus tous les autres peuples.

Quant à l'Empereur, la diète terminée, il se rendit d'Augsbourg à Inspruck. Le nouveau pape Jules III avait renvoyé le concile de Bo-

logne à Trente, et Charles voulait se trouver dans le voisinage.

Charles V et Maurice de Saxe.

Le nouvel électeur de Saxe avait mûri dans son âme un grand plan contre l'Empereur; à la vérité il nous est impossible d'exposer les raisons qui l'y portaient, car la pensée de ce grand homme est restée, dans beaucoup de circonstances, une énigme pour l'histoire; cependant on en peut donner deux qui semblent avoir dû agir sur lui avec beaucoup de force : 1° la dure captivité de son beau-père le landgrave de Hesse, envers lequel il se croyait toujours obligé d'acquitter sa parole et la garantie qu'il avait donnée pour sa liberté, tandis qu'aucunes prières, aucunes représentations n'étaient reçues par l'Empereur; et 2° la fâcheuse position des protestants en Allemagne. Car on croyait que l'Empereur avait pris d'avance une décision; qu'il n'attendait que les conclusions du concile de Trente pour les donner comme lois de l'Empire; et que, comme il faisait attaquer Magdebourg par les armes à cause de l'*Intérim*, de même, quand il aurait assemblé une armée, il forcerait tous les États à se soumettre à tous les décrets de l'Église. Les protestants étaient extrêmement tourmentés de cette expectative. Ceux qui voyaient l'avenir le plus en noir, regardaient le prince Maurice comme le plus grand coupable : il avait trahi la ligue de Schmalkalde, et par lui Jean-Frédéric et le landgrave Philippe languissaient encore aujourd'hui dans la captivité. Ceux au contraire qui conservaient encore l'espoir du salut, tournaient leurs regards sur lui comme sur celui qui pouvait seul sauver la nouvelle croyance. — Le moment était venu d'effacer le souvenir du passé et de reconquérir l'opinion en frappant un grand coup. Maurice s'y décida et se servit de l'occasion de la guerre contre Magdebourg pour lever une armée considérable sans exciter de soupçons. Le siége fut à dessein conduit avec lenteur. Enfin, au mois de septembre de l'année suivante 1551, il conclut de lui-même une suspension d'armes, et au mois de novembre, un traité fort peu onéreux pour la ville; mais sans licencier pour cela ses troupes. Il envoya secrètement son jeune ami Albert, margrave de Brandebourg-Culmbach, à la cour du roi de France, Henri II, fils de François Ier, pour le gagner dans son parti; et il prit à son service le chef des Wurtembergeois, Jean de Heydeck, qui avait été mis au ban de l'Empire en même temps que Schærtlin. Ces procédés étaient bien remarqués; souvent on en avertissait l'Empereur; mais Charles avait la plus grande confiance dans cet homme qu'il croyait avoir fortement éprouvé, et il répondait : « que comme il n'avait donné à Maurice non plus qu'au margrave aucun sujet supposable de mécontentement contre lui, mais bien plutôt les plus grandes preuves de bienveillance et de faveur, il ne pouvait croire à une pareille ingratitude; qu'il comptait bien que chez eux le fait serait d'accord avec la parole, et qu'ils ne dégénéreraient pas de l'ancienne réputation de loyauté et de fidélité de la nation allemande. » Si l'Empereur comptait sur la fidélité allemande, son jeune ministre Granvella comptait sur leur simplicité. Il disait « qu'il n'était pas possible qu'un gros allemand conçût un plan et le préparât en secret sans qu'il fût aussitôt découvert et connu dans tous ses détails. »

Aussi furent-ils tous deux comme frappés d'un coup de foudre, quand Maurice, au mois de mars 1552, envahit tout à coup la Franconie avec son armée, entraînant avec lui les Hessois et toutes les forces du margrave Albert. En même temps, ces deux princes publièrent un manifeste contre l'Empereur, par lequel ils cherchaient à justifier la guerre qu'ils entreprenaient. Ils s'appuyaient sur la captivité du landgrave prolongée indéfiniment, aussi bien que sur les atteintes aux libertés de l'Allemagne commises par l'Empereur. Ils lui reprochaient d'avoir confié le sceau de l'Empire à un étranger qui ne connaissait ni la langue ni les droits de l'Allemagne; de sorte que les Allemands étaient obligés d'apprendre eux-mêmes une langue étrangère pour lui adresser leurs

demandes. Ils disaient qu'il avait, contre sa promesse, introduit dans le pays des troupes étrangères qui pillaient et ruinaient les malheureux habitauts et les maltraitaient de toute façon; qu'il n'avait même d'antre pensée que d'imposer à tous et à chacun en particulier une honteuse servitnde; que ses menées étaient si visibles que la postérité, si l'on n'arrêtait pas ce torrent envahisseur, aurait de justes motifs de maudire la torpeur et l'indolence de cette époque, dans laquelle on aurait laissé perdre la liberté de la patrie, son plus précieux trésor.

Bien qu'il y eût de l'exagération dans plusieurs de ces reproches, cependant on en trouve un exprimé sous les traits les plus vifs qui semble être une des plus grandes fautes de Cbarles dans le gouvernement de l'Allemagne; c'est le mépris qu'il laissait paraître pour la nation et ses prédilections pour les Epagnols et pour les Flamauds. Cbarles n'a jamais pu trouver de l'amour en Allemagne, parce qu'il n'aimait pas lui-même; son orgueil ne put jamais descendre plus loin qu'à la complaisance; or la complaisance est plus insupportable à un peuple noble que l'arrogance et la dureté; d'ailleurs le mécontentement des princes de voir un insolent étranger comme Granvella conduire l'Empire, était fondé. Ainsi, c'est moins la conduite de l'Empereur que ses dispositions contre les Allemands qui ont attiré sur lui cette guerre humiliante de Maurice. Le margrave Albert porte dans son manifeste une accusation qui paraît extraordinaire, mais qui cependant fut la cause intime de l'arrogance des étrangers vis-à-vis de notre peuple. Il se plaint de l'historien de la Ligue de Schmalkalde, Louis d'Avila; il l'appelle un menteur et un fourbe pour avoir parlé des Allemands comme d'un peuple sauvage et dont on ne connaissait ni le commencement ni l'origine.

L'Empereur, dont les actions étaient meilleures que ne les représentait ce manifeste, se contenta de répondre avec dignité: « Que les accusations des deux princes étaient si puériles et si absurdes qu'elles n'avaient par elles-mêmes aucun fondement, et mettaient assez au jour le trouble de ceux qui les avaient imaginées. »

L'entreprise des princes perdit beaucoup dans l'opinion publique par la conduite du margrave Albert, qui commettait des dévastations dans tout le pays plat avec ses troupes comme avec une bande d'incendiaires et de voleurs. Maurice et le jeune Guillaume de Hesse, qui avaient de meilleurs desseins, furent obligés de se séparer d'avec lui et de le laisser agir particulièrement. — L'Empereur était dans un grand embarras; il manquait de troupes et d'argent, et fut réduit à faire commencer des conférences entre Maurice et le roi Ferdinand. Cependant, comme elles n'amenaient aucun résultat, Maurice, qui vit bien le dessein de Charles de gagner du temps, sortit tout d'un coup de Souabe avec son armée et tomba sur le Tyrol qui ne s'attendait à rien moins. Il marcha si rapidement qu'il devança même sa renommée; il s'empara du pas d'Ehrenberg, et si la révolte d'une de ses compagnies ne l'eût arrêté un jour entier, il aurait peut-être trouvé l'Empereur dans Inspruck. Ce prince s'était sauvé à Trente la nuit précédente, par un orage effroyable, porté sur une litière parce qu'il était malade. Son frère, l'électeur prisonuier Jean-Frédéric, et le reste de la cour étaient à cheval et quelques-uns même à pied. Des domestiques avec des flambeaux furent obligés d'éclairer au passage des montagnes du Tyrol. Trente même n'était pas sûre; aussi, après quelques heures de repos, il se remit en route à travers des montagnes difficiles pour gagner le village de Villach en Carinthie, et le concile assemblé à Trente effrayé aussi lui-même s'enfuit de tous côtés. Mais Maurice ayant trouvé Inspruck évacué, revint sur ses pas, après avoir distribué à ses troupes le butin fait sur les bagages de l'Empereur, et se rendit à Passau, où avait été convoquée une assemblée de princes. Qui peut savoir ce qui se passait au fond de l'âme de Charles?... Mais sans doute que ce renversement de fortune, qui humiliait son cœur orgueilleux dans ces jours de honte, lui était envoyé par la Providence pour sa justification. Ce fut peut-être dans ces jours si durs qu'il mûrit la résolution de déposer de lui-même la couronne, s'il pouvait une fois apaiser le désordre, et de renoncer à l'éclat du monde pour se retirer dans une

profonde solitude, seul avec l'Éternel, le Dieu immuable. Il rendit alors la liberté à l'électeur de Saxe, son prisonnier. Sa vue même devait désormais lui être pénible; car cet électeur qui, fait prisonnier dans la lande de Lockau, était venu couvert de sang se jeter à ses pieds pour lui demander grâce, le voyait aujourd'hui lui-même fugitif à travers des montagnes impraticables, malade, sans secours, et poursuivi par un autre électeur de Saxe que, dans le temps de son orgueil, il avait lui-même rendu puissant. Mais ce qui devait plus que tout le reste affliger Charles-Quint, c'était de voir qu'aucun des États de l'Empire, pas même parmi les catholiques, ne se remuait pour lui, et qu'ils aimaient mieux se laisser piller par le margrave Albert que de se réunir pour porter secours à leur empereur. C'est alors aussi qu'il dut trouver au fond de son cœur l'intime conviction, que ce n'est que dans l'amour de son peuple qu'un souverain peut avoir une sûre protection au jour du danger.

—

Traité de Passau, 1552, jusqu'à la paix de religion d'Augsbourg. 1555.

Charles laissa son frère Ferdinand traiter avec Maurice à Passau. Il avait fort à cœur de faire la paix avec lui, afin de tourner ses armes contre l'ennemi qu'il haïssait le plus, les Français, qui pendant ce temps-là étaient entrés en Lorraine et s'emparaient des villes les unes après les autres. Ces circonstances déterminèrent le traité de Passau pour le 31 juillet 1552. On y convint : « Que la liberté serait rendue au landgrave Philippe de Hesse, et que le ban de l'Empire serait levé en faveur de tous ceux qui y étaient soumis en raison de la ligue de Schmalkalde; que, pour les autres difficultés de religion, on convoquerait une nouvelle diète, et que jusque-là la chambre impériale agirait avec une égale impartialité pour les deux partis, mais que le conseil impérial serait composé d'Allemands. »

Après la conclusion de cette paix, Maurice, pour preuve de la justice de ses intentions, licencia les troupes étrangères qu'il avait et marcha avec ses propres soldats en Hongrie au secours du roi Ferdinand.

Philippe de Hesse fut rendu à la liberté et revint trouver ses enfants et ses sujets. Sa longue et dure captivité avait un peu apaisé son esprit et fait disparaître ce goût des grandes entreprises. Il employa les dernières années de sa vie au noble but de guérir autant que possible les plaies dont avait souffert son pays pendant ces années de malheur. Cependant l'Empereur, qui avait rassemblé une armée en Italie et en Hongrie, la conduisit contre Henri II, roi de France. Car tout affaibli et malade qu'il était, il la suivit dans une litière et commanda même au siége de Metz. Mais il semblait que la fortune l'eût entièrement abandonné; la ville se défendit avec une grande opiniâtreté, et quelle que fût celle de l'Empereur et celle de son armée, elle fut obligée de céder à la rigueur de l'hiver. Charles rentra fort mécontent dans les Pays-Bas et fit des préparatifs pour la prochaine campagne, 1553. Celle-ci, non plus que les deux suivantes, 1554 et 1555, ne décida rien pour les deux peuples; les Français se renfermèrent dans leurs places fortes, quand Charles aurait voulu les attirer en pleine campagne, et la guerre se passa tout entière à ravager les provinces de la frontière. Charles légua cette guerre inachevée à son fils Philippe II.

Le traité de Passau avait rendu à l'Allemagne une heureuse tranquillité; il n'y avait qu'un homme qui ne voulût pas en jouir, c'était le turbulent Albert, margrave de Brandebourg. Il continua cette guerre de brigandages contre les évêchés et plusieurs villes avec une impudence inouïe; et comme tous les avertissements étaient inutiles, l'électeur Maurice, qui désormais avait à cœur la tranquillité de l'Allemagne, s'unit avec le duc Henri de Brunswick contre son ancien ami; les deux princes réunis attaquèrent le margrave près de Sivershausen, dans la lande de Lunebourg; car c'était alors la basse Saxe qui était en proie à ses déprédations. Le combat fut sanglant; le margrave fut battu; mais deux fils du duc de Brunswick, un prince de Lunebourg, quatorze comtes et

environ trois cents gentilshommes restèrent sur le champ de bataille, et Maurice de Saxe y fnt lui-même blessé à mort. Il mourot deux jours après. Quoique âgé seulement de treote-deux ans, il pouvait déjà disposer de l'Allemagne avec plus d'autorité qu'aucno de ses contemporaios. Ainsi, il n'y a pas besoin d'un autre témoignage pour croire à la supériorité de son génie. Ses légitimes et derniers efforts pour la tranquillité générale et son amour pour la paix et l'ordre, scellés de son sang, oot en quelqne sorte fait oublier ses premiers pas, et épargné les rigueurs du jugement de l'opinion publique. L'inqniet margrave Albert, chez qui la loi du plus fort revivait dans tont ce qu'elle avait de destrncteur, n'en continna pas moins à tourmenter l'Allemagne. Après la perte de cette bataille, réduit à l'extrémité à la fin, il se tourna vers la cour du roi de France, et soutenu par son argent, il rentra dans le pays en 1556 pour y faire de nouveanx enrôlements. Heurensement que la mort, qui le surprit l'année suivante, arrêta le conrs de ses dévastations. C'était un homme extraordinaire et pnissant; mais la dureté de son caractère et les désordres de cette époque qui ébranlaient tous les principes, avaient dooné à son éoergie la direction la plus funeste.

—

Paix de religion à Augsbourg. 1555.

Daos le traité de Passau une diète avait été demandée pour y régler les affaires de religion et les accusations de l'électeur contre l'Empereur. Charles même y poussa avec le plus graod empressement, afin de ne pas paraître avoir peur de l'examen; mais toutes les affaires d'Allemagne lui étaient devenues indifférentes et même odieuses (et qui pourrait l'eo blâmer?); il en chargea soo frère Ferdinand, et celui-ci s'y livra avec le plus noble et le plus glorieux zèle. Malgré la tiédeur et la lenteur des princes allemands, et non découragé par plusieurs tentatives infructueuses, il réussit enfin à réunir une diète à Augsbourg. On établit un comité pour examiner et apaiser les querelles de religion, composé des députés de l'Autriche, de Bavière, d'Eichstadt, de Brandebourg, de Strasbourg, de Juliers, d'Augsbourg, de Wurtemberg et de Weingarten, et ils travaillèrent à ce grand œuvre avec un zèle digne des plus grands éloges. Le roi des Romains lenr fut d'un grand secours; il écarta tous les embarras extérieurs pour leur travail; et quand il apprit par exemple, suivant le récit de soo chancelier Zasius, « que quaotité de princes ecclésiastiques se livraient à des disputes inutiles, qu'ils étaient occupés à semer sur la route toute espèce de raffinements et de difficultés plus propres à tout détruire qu'à reconstruire quelque chose, qu'un parti cherchait uniquement à prouver à l'autre plus d'esprit, il leur envoya Zasius avec soo vice-chancelier Jooas et les fit avertir avec dureté d'avoir à quitter cet esprit qu'ils apportaieot dans la discussion; et il eut plein succès.

De même, dans une autre circonstance, il fut si ferme et si pressant pour les protestants, qu'ils lui cédèrent sur un point important. Car ils demandaient qu'il fût libre aux ecclésiastiques d'Allemagoe d'adhérer à la confession d'Augsbourg et de conserver cependant leur place; et le parti catholique s'élevait contre eux de la manière la plus prononcée : « Si cette demande est concédée, disaient-ils, avant peu tous les bieos ecclésiastiques seroot entre les mains des protestants. Loin de là, il faut au contraire que sitôt qu'un prince ecclésiastique passe personoellemeot aux nouvelles doctrines, il soit remplacé par un catholique. » Enfin les protestaots furent obligés de céder pour le moment; mais se proposant bien de remettre plus tard cette proposition en discussion dans une autre occasion. Telle fut l'importante dispute sur la réserve ecclésiastique.

Enfin, le 26 septembre 1555, fut conclue à Augsbourg la paix de religion qui mit fin pour quelque temps à cette loogue lutte. Le libre exercice de religion fut établi légalemeot par toute l'Allemagne pour les protestants, et ils furent maintenus daos la possession de tous les revenus ecclésiastiques qu'ils s'étaient déjà

attribués. Ni les protestants, ni les catholiques ne devaient chercher à se faire des prosélytes aux dépens des autres; mais laisser chacun suivre en liberté sa propre croyance. A la vérité, chaque souverain devait déterminer la religion dominante de son pays, mais non pas forcer qui que ce soit de ses sujets à suivre une Église plutôt qu'une autre; chaque citoyen, du reste, était libre de passer dans un autre pays par motif de religion. Ainsi de ce côté on n'en était pas encore arrivé à ce degré de tolérance qui accorde à un citoyen d'une autre religion que la religion dominante, égalité de droits avec tous ses compatriotes.

Après la conclusion de la paix de religion, on discuta aussi dans le collége des princes-électeurs sur les accusations du prince Maurice contre l'Empereur; mais, à la satisfaction de Charles, aucun des autres États de l'Empire ne voulut prendre part à cet examen, et il n'eut pas d'autres suites.

—

Charles abdique. 1556.

La division de l'Allemagne en deux partis religieux fut établie pour toujours par cette paix. Charles, qui avait employé une partie de sa vie et de ses forces à leur réunion, ne pouvait par conséquent être bien satisfait de cet état de choses; et l'Allemagne lui devint d'autant plus indifférente. La guerre avec la France ne prenait point non plus une marche avantageuse. Charles venait d'éprouver par lui-même combien ce peuple étranger aimait à se mêler des affaires d'Allemagne, et son génie voyait à l'avance quelle influence cette puissance qu'il haïssait tant allait prendre sur l'Europe, quand une fois la puissance de la maison d'Autriche serait divisée; puisqu'alors même qu'elle était tout entière dans sa personne, il ne pouvait qu'avec peine retenir ce peuple ambitieux dans ses limites. Ainsi voyait-il d'avance tous les plans de son audacieux génie ou incomplets ou entièrement détruits; et plus il avait eu à cœur leur exécution, plus il devait sentir son âme déchirée; d'autant que son corps était continuellement en proie à une douloureuse maladie. D'un autre côté, le pays sur lequel il aimait le plus à reposer ses regards, sur lequel sa vie n'avait laissé que des traces de bienfaisance, l'Espagne avait déjà trouvé dans son fils Philippe, un roi qui possédait généralement sa confiance. Tous ces motifs contribuèrent à changer la pensée qu'il avait eue et qui le préoccupait beaucoup de suivre l'exemple de Dioclétien, de déposer sa couronne et de vivre dans l'isolement de la vie de couvent, en une résolution bien arrêtée. Déjà depuis longtemps il avait manifesté cette intention.

Dans l'automne de 1555, il fit venir à Bruxelles son fils Philippe qu'il avait marié peu auparavant avec la fille du roi d'Angleterre, et il lui fit solennellement l'abandon des Pays-Bas, le 25 octobre. A peine l'Empereur accablé par la maladie put-il se lever de son siége, appuyé sur les épaules du prince d'Orange; mais il tint un discours si touchant que toute cette nombreuse assemblée en fut émue jusqu'aux larmes. Il déclara « que depuis l'âge de dix-sept ans, il avait toujours occupé toutes ses pensées à chercher la gloire dans le gouvernement de son empire; que partout il avait voulu voir de ses propres yeux, et qu'à cause de cela tout son règne n'avait été qu'un temps de voyage; qu'il avait été neuf fois en Allemagne, six fois en Espagne, quatre fois en France, sept fois en Italie, dix fois dans les Pays-Bas, deux fois en Angleterre, deux fois en Afrique, et enfin qu'il avait fait onze voyages par mer. Qu'aujourd'hui son corps, qui défaillait, l'avertissait de s'éloigner du tracas des affaires de la terre et de remettre son fardeau sur des épaules plus jeunes que les siennes. Que, si au milieu de tant d'efforts, il avait négligé ou mal fait quelque chose d'important, il en demandait pardon de tout son cœur à tous ceux qui auraient pu en souffrir; qu'il penserait jusqu'à la fin de sa vie avec amour à ses fidèles Néerlandais, et prierait Dieu pour leur prospérité. » Ensuite il s'adressa à son fils qui était à genoux à ses pieds et lui baisait les mains, et l'exhorta par les plus pressantes paroles à rechercher de tous ses

efforts un règne qui le couvrit de gloire; et ensuite il retomba sur son siége accablé de fatigue.

Ce fut au mois de janvier qu'il fit solennellement abdication à Bruxelles des royaumes d'Espagne et de Naples, en faveur de son fils; et, au mois d'août, de l'empire d'Allemagne, en faveur de son frère Ferdinand.

Le 17 septembre, Charles s'embarqua pour l'Espagne avec ses deux sœurs, et il les retint près de lui jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Valladolid; là, il les quitta aussi elles-mêmes et se rendit tout seul dans une petite demeure qu'il avait fait bâtir exprès pour lui dans une contrée délicieuse de l'Estramadure, près du couvent de Saint-Just, de l'ordre de saint Jérôme. Il y vécut deux ans sans voir personne, pas même ses sœurs. Ses moments étaient partagés entre la méditation et le travail des mains qu'il aimait beaucoup. Il cultivait son jardin et confectionnait des montres et d'autres ouvrages. Une fois, dit-on, ayant placé à côté l'une de l'autre deux montres qu'il avait faites avec le plus grand art et le plus grand soin, il chercha à les faire marcher tout à fait ensemble. Souvent il croyait avoir obtenu son but; mais toujours l'une allait plus vite et l'autre plus lentement. Enfin, il s'écria: « Quoi, je ne peux pas mettre parfaitement d'accord deux montres qui sont l'ouvrage de mes mains, et fou que j'étais, je pensais pouvoir régler comme une horloge tant de peuples vivant sous différents ciels et parlant différents langages! »

Enfin, peu de temps avant sa mort, pour célébrer par le plus terrible tableau le renoncement à la vie et à la mort de tout ce qui tient aux sens, il fit faire ses propres funérailles. Les moines du couvent le portèrent processionnellement dans un cercueil ouvert à l'église et firent pour lui un service funèbre. Il mourut en effet peu après, peut-être trop profondément ému par ce terrible spectacle, le 21 septembre 1558, à l'âge de cinquante-six ans.

Charles était, dans sa jeunesse, avant que la maladie vînt courber son corps, bien fait et même remarquable, avec beaucoup de dignité et de majesté dans les traits de son visage. Il parlait peu, et rarement on vit le teint pâle de son visage égayé par les ris. Sa chevelure était blonde, ses yeux bleus et la taille de son corps un peu voûtée par la force de ses membres: on retrouvait dans toute sa constitution un mélange de flamand avec l'espagnol.

Ferdinand Ier. 1556—1564.

Ferdinand, qui pendant le règne de Charles avait déjà montré un esprit plein de droiture et penché pour la paix et la justice, le conserva encore pendant qu'il régna lui-même en Allemagne. Toutes ses actions et tout son être portaient une empreinte de bonté particulière et de la douce disposition de ses inclinations. De nombreuses expériences étaient encore venues perfectionner son caractère calme et réfléchi; il avait une fidélité immuable pour sa parole; et le travail et l'activité lui étaient devenus si nécessaires que son vice-chancelier Waldersdorft écrivait de lui: « On arracherait plutôt à Hercule la massue de ses mains que les affaires à notre empereur. » Il avait lu avec zèle dans sa jeunesse l'écrit du célèbre Érasme sur l'éducation des princes, et il savait presque par cœur le traité de Cicéron sur les devoirs.

Cet excellent prince, qui était catholique de toute son âme, qui dans son testament, donna les plus pressantes exhortations à son fils de se maintenir fortement, constamment et avec persévérance dans la vraie et ancienne religion chrétienne, comme l'avaient fait ses ancêtres, les rois et empereurs romains, et les glorieux princes d'Autriche et les rois d'Espagne, afin d'attirer sur lui la bénédiction du Tout-Puissant; ce prince, dis-je, portait profondément dans son âme cette bienveillance qui convient à tous les cœurs bien nés, même à l'égard de ceux d'une autre croyance que la sienne, et donna ainsi un exemple qui montre comment on peut unir la tolérance et l'indulgence avec

le plus fidèle attachement à sa propre Église. L'amour des nouvelles doctrines se répandait dans ses États héréditaires de plus en plus; parce que principalement quantité de gens qui voulaient faire donner à leurs enfants une bonne éducation, et surtout parmi la noblesse, manquant de moyens convenables, les envoyaient hors du pays et choisissaient la plupart l'université de Wittenberg qui jouissait de la plus belle réputation de science. Cependant il ne vint jamais à la pensée de l'Empereur que ce fût un devoir d'empêcher cet usage par la force et d'en rechercher les moyens; mais il songea bien plus aux moyens de conciliation et chercha particulièrement à tirer parti de la réouverture du concile de Trente.

La paix de religion avait à la vérité rétabli la tranquillité extérieure de l'Allemagne; mais le calme intérieur ne suivait que lentement et difficilement après de si grandes tempêtes. Les partis s'observaient toujours avec crainte et jalousie; les bruits les plus absurdes sur les intentions hostiles des adversaires trouvaient facilement croyance parmi ces esprits toujours inquiets. « Si un prince prend un général, un capitaine de cavalerie dont il a besoin, on en conçoit de la défiance, dit Zasius, chancelier de l'Empereur; une feuille qui fait du bruit donne lieu aux soupçons. »

La division des partis protestants vint encore augmenter celle qui existait déjà en Allemagne. Les calvinistes, qui de la Suisse et de la France s'étaient répandus dans l'Empire, y trouvaient toujours de plus nombreux adhérents et étaient un objet de haine pour les luthériens, de même que ceux-ci pour les calvinistes. L'électeur palatin fut le premier parmi les princes qui se déclara pour eux. Mais les luthériens se divisèrent eux-mêmes en deux partis, celui des modérés et celui des puritains. Les premiers suivaient l'esprit de Mélanchton et ses principes, les autres s'attachaient à la lettre même de Luther, et ils furent vivement combattus; parce qu'ils n'honoraient que la lettre pure et croyaient que le principal se trouvait dans les mots et dans les formes. Tant de voix diverses qui s'élevaient si haut dans l'Église protestante donnèrent une nouvelle preuve de la difficulté qu'il y a pour l'esprit humain de se tenir dans de justes bornes et de redevenir calme, quand une fois il a été mis en mouvement. Au lieu de pacifiques recherches pour éclairer l'intelligence, au lieu de discussions chrétiennes dans lesquelles il faut avant tout rendre hommage à la vérité, on rendait le christianisme passionné afin de défendre une proposition, souvent même un seul mot. Les passions montèrent au plus haut degré; au lieu de raisons on employa les injures les plus odieuses et le résultat habituel était que chaque parti maudissait ceux de l'opinion contraire. L'empereur Ferdinand avait donc bien raison de dire à son fils, dans son testament dont nous avons déjà parlé, au sujet de beaucoup de protestants de son temps: « Quand au lieu d'être d'accord entre eux, ils sont si désunis, si pointilleux, si obscurs, comment ce qu'ils croient pourrait-il être juste et bon? Il ne peut pas y avoir plusieurs croyances bonnes, mais une seule. Puisqu'ils ne peuvent pas nier eux-mêmes qu'il n'y ait parmi eux plusieurs croyances, le Dieu de vérité ne peut pas être avec eux. »

Souvent on s'est étonné que les doctrines protestantes ne se soient pas rapidement répandues sur toute l'Allemagne, eu égard aux dispositions favorables du peuple en sa faveur et de la puissance que les nouvelles institutions ont coutume d'exercer sur tout un siècle; l'énigme s'explique en grande partie par la prompte dégénération intrinsèque du protestantisme. Comment en effet une doctrine qui se perd bientôt dans une frivole dispute de mots, et dont les sectateurs se couvrent les uns les autres de malédictions, aurait-elle pu gagner des cœurs? Dans beaucoup d'endroits même on vit des gens qui s'étaient déjà rendus à elle, revenir de nouveau à l'ancienne Église.

Un autre obstacle plus fort encore qui s'opposa au torrent, à partir de ce moment, fut l'institution de l'ordre des jésuites, fondé en 1540 par Ignace de Loyola, Espagnol plein de zèle et du génie le plus profond. Cet ordre établi proprement pour être le soutien de la chaire pontificale se répandit bientôt par toute la terre. Il était basé sur l'unité et les puissants

effets d'une coopération nombreuse, aussi l'obéissance la plus sévère en était la loi. Le chef de l'ordre était à Rome; à lui arrivaient avec les plus scrupuleux détails tous les rapports des chefs établis dans les provinces (les provinciaux). Ceux-ci avaient eux-mêmes d'autres degrés au-dessous d'eux et ainsi jusqu'au dernier membre. C'est ainsi que toute la communauté pouvait être régie par un seul génie. Les supérieurs éprouvaient chaque membre de la société assez longtemps et assez bien sur sa capacité, pour lui donner ensuite la place dans laquelle il pouvait le mieux remplir les desseins de l'ordre.

Ce fut une vaste trame, tissue de finesse et d'adresse, qui s'étendit bientôt sur tous les pays de l'Europe. Quand Loyola reçut l'approbation du pape, en 1540, il avait dix disciples; en l'an 1608 on comptait plus de dix mille jésuites, et en 1700 plus de vingt mille. D'ailleurs, comme les membres de l'ordre étaient exempts de toutes les fonctions ecclésiastiques, de toutes les charges, ils pouvaient consacrer tout leur temps à la science. De sorte que l'ordre compta bientôt un nombre considérable d'excellents professeurs et d'écrivains, de prédicateurs distingués, de missionnaires enthousiastes et de savants dans toutes les sciences. Ce furent eux qui purent entrer dans la lice contre les protestants, soutenir le système catholique et rivaliser avec eux dans l'éloquence de la chaire. Tous leurs efforts se dirigèrent contre les nouvelles doctrines; ils agissaient contre elles, soit comme confesseurs des princes, soit comme instituteurs de leurs enfants; et la grande habileté de cet ordre rendait leurs efforts très-efficaces. En outre il a été une des causes principales du développement des derniers siècles. Il ne faut pas oublier que cet ordre a rendu d'essentiels services dans son temps pour l'éducation de la jeunesse; et si la civilisation du monde catholique l'a emporté dans les siècles modernes sur celle de la fin du moyen âge, c'est surtout à la société de Jésus qu'il en est redevable. Si donc la direction de cette société se fût moins étendue aux choses extérieures; si elle se fût tenue renfermée dans le domaine de l'esprit; si sa morale eût été aussi simple et aussi droite que son savoir était vaste; si elle n'eût pas voulu saisir la direction des États et gouverner par son bras invisible, tout le monde catholique devrait unanimement bénir sa mémoire. Nous aurons plus d'une fois occasion de les voir entrer dans l'histoire comme principaux acteurs dans les plus grandes circonstances.

L'empereur Ferdinand apprit à connaître leur influence d'une manière bien positive au concile de Trente, après son retour de Bologne. Mais ce ne fut pas à son avantage. Afin de calmer les esprits dans ses États et dans l'espoir peut-être d'empêcher tout éclat, il y fit discuter au concile avec beaucoup de force par ses envoyés certains points pour lesquels il se promettait le résultat le plus heureux : c'était la communion sous les deux espèces et le mariage des prêtres qui, comme il le disait, dépendaient de la bienveillance de l'Église en faveur des partis. Les envoyés de Bavière et de France parlèrent dans le même sens, et voici comment s'exprimèrent ces derniers : « Nous pouvons assurer avec une pleine confiance et même suivant nos convictions, que rien ne peut être plus utile dans ce temps, pour réconcilier les esprits des chrétiens entre eux, faire taire les querelles de religion, maintenir nos fidèles dans la foi et relever ceux qui sont près de tomber, que d'accorder les demandes légitimes et chrétiennes des envoyés de l'Empereur. » Mais un jugement équitable et prévoyant dans notre situation était peu à attendre d'une assemblée composée, pour la plus grande partie, d'étrangers et d'hommes tout à fait ignorants de ce qui convenait à l'Allemagne dans ces circonstances; c'est ce que prouvaient aussi les rapports des envoyés de l'Empereur, parmi lesquels étaient quatre évêques, à leur souverain (1). « Nous le voyons bien

(1) Faut-il s'étonner qu'il y ait eu des plaintes, des réclamations; la France et tous les autres pays avaient aussi les leurs. Tant il est difficile que différents peuples, assemblés de toute la terre, avec tant de différents motifs de rivalité, d'intérêt, de passion, puissent s'accorder pour se réformer tous les uns les autres!

clairement maintenant, écrivaient-ils, nous le touchons même au doigt, quoique nous ne puissions le dire sans douleur, qu'ici on ne peut rien obtenir sans de grandes intrigues. Les Espagnols ne veulent pas s'écarter d'une ligne de la prescription royale. Les Italiens ont toujours les yeux fixés sur le moindre signe du pape et des cardinaux; les évêques des autres pays, qui peut-être connaissent le mieux la position de l'époque actuelle, sont en minorité et ne peuvent par conséquent rien faire; parce que la pluralité des voix décide pour tout. De l'Allemagne, il n'y a que l'évêque de Louvain qui soit présent au nom de l'archevêque de Salsbourg, et depuis quelques jours le grand vicaire d'Eichstadt est aussi arrivé. Au contraire, les archevêques et évêques italiens viennent par troupe, surtout ceux qui sont sortis de familles riches et distinguées. Mais tous sont dépendants du moindre signe du légat Simonetta, et l'on sait généralement que quelques bons et pieux évêques, qui avaient librement exprimé leur opinion pour une réforme dans l'Église, sont mal notés à Rome. Cependant ces machinations secrètes et ces passions humaines ne devraient pas trouver place ici; aussi voyons-nous bien clairement ce que nous avons de bon à attendre. »

Du reste, le concile de Trente, outre un grand nombre de décisions dogmatiques, a donné d'excellents principes sur la morale du christianisme qui servent encore aujourd'hui de règles de doctrine dans l'Église catholique. Ce champ du service de Dieu par les œuvres est celui où se confondent tous les partis; il est le même pour tous et montre à chacun également le moyen de prouver qu'il est véritablement chrétien en esprit, en parole et en action.

Le 9 décembre 1563 le concile fut clos, et peu de temps après l'empereur Ferdinand mourut, le 15 juillet 1564, à l'âge de soixante-deux ans. Le témoignage qui parle le plus haut en sa faveur dans l'histoire, c'est que, dans des temps si difficiles où la haine et les passions portaient souvent le jugement sur un souverain, il a pu emporter au tombeau la gloire d'être vanté comme un excellent monarque par tous les partis, par les catholiques aussi bien que par les protestants.

Maximilien II. 1564—1576.

Ferdinand avait proposé son fils **Maximilien** pour son successeur à l'assemblée des électeurs, et ceux-ci l'avaient reconnu, dès l'année 1560. La recommandation que le père fit de son fils est un témoignage qui mérite vraiment d'être conservé. « Il est doué à un haut degré d'intelligence, d'adresse, de douceur, de bonté, de toutes les autres vertus d'un prince; il a de bonnes mœurs, une âme honnête, équitable et pacifique, un grand amour, une grande inclination pour le saint-empire de la nation allemande et est extrêmement désireux de sa gloire et de son bien-être. Enfin, il possède les six premières et les plus usuelles langues de la chrétienté; de sorte que, dans tout ce qu'il aura à traiter aujourd'hui ou dans l'avenir avec les puissances étrangères, il pourra comprendre par lui-même et se faire comprendre, et par conséquent régler ses affaires lui-même. » Un autre témoignage très-honorable en sa faveur, est celui qu'ont rendu ses sujets de Bohême, lorsqu'ils le recommandèrent aux Polonais qui avaient jeté les yeux sur lui pour en faire leur roi. « Notre Bohême, disaient-ils, se trouve mieux sous son gouvernement que si elle était commandée par son propre père; nos droits, nos lois, nos libertés sont protégés par lui; il laisse tout suivre son cours sans rien changer; et ce qu'on pourrait presque appeler prodigieux, c'est la prudence, l'impartialité qu'il

Mais il n'en est pas ainsi pour les dogmes essentiels, qui sont immuables et les mêmes pour tous les peuples. L'assemblée était compétente, nombreuse, respectable, savante: c'était l'Église, c'était la seule autorité qui pût prononcer.

N. T.

offre à chacun des différents religionnaires et par laquelle il les porte à l'accord entre eux, à la tolérance et à un amour réciproque. » Les Polonais eux-mêmes auraient pu ajouter plus tard que, pour rétablir chez eux le christianisme ébranlé par les révoltes et les divisions, il avait eu beaucoup plus de succès par ses moyens pacifiques qu'un autre n'en aurait pu obtenir par la guerre.

Or c'était à une époque où le mot de tolérance était à peine connu qu'il exerçait cet esprit de paix, cette manière d'agir; il professait même publiquement « que Dieu seul avait pouvoir sur les consciences. » C'est là la gloire de cet empereur; aussi l'Allemagne lui dut-elle à lui et à son père de jouir d'une parfaite tranquillité, comme elle n'en avait pas eu depuis les divisions religieuses; tandis que dans les Pays-Bas et en France le sang coulait par torrents à cause de la religion.

La chambre impériale qui n'avait été établie primitivement que pour faire entièrement disparaître la loi du plus fort, prit alors tout à fait le dessus sur ce penchant à la violence en Allemagne. On peut regarder comme le dernier effort de la force brute les troubles de Guillaume de Grumbach, chevalier franconien qui répandit dans ce temps la dévastation en Franconie avec les restes des sauvages bataillons du margrave Albert. Ce fut surtout le territoire de l'évêque d'Augsbourg qu'il dévasta; il finit même par le faire fusiller dans sa propre ville. La chambre impériale mit le meurtrier au ban de l'Empire, et il se sauva à Gotha vers le fils du malheureux électeur, Jean-Frédéric. Il avait su étourdir ce jeune prince, d'ailleurs très-faible d'esprit, par l'espérance qu'il lui donna de reconquérir son duché pour lui; et il l'entraîna ainsi dans un sort encore plus malheureux que celui de son père. L'électeur Auguste, frère de Maurice, se mit à la tête de l'armée qui devait exécuter l'arrêt, assiégea le duc avec Grumbach dans Gotha pendant tout un hiver et le réduisit à la nécessité de se rendre. Le jeune prince fut conduit prisonnier à Vienne; et là, placé sur un char découvert, avec un chapeau de paille sur la tête, il fut conduit par les rues de la ville, exposé aux dérisions de la populace. Ensuite il passa vingt-huit ans prisonnier dans Steyer en Autriche, et mourut en prison; quant à Grumbach, il fut tiré à quatre chevaux, après avoir souffert de cruelles tortures.

A la place du droit du poignet qui était la dégénération de l'état de guerre sous la féodalité, d'autres maux occasionnés par des hommes qui regardaient la guerre comme un état lucratif pour eux, vinrent affliger l'Allemagne; comme pour faire sentir aux peuples les inconvénients de toute institution militaire dans laquelle l'homme libre n'est pas nécessairement guerrier et armé pour la patrie. Ces troupes de soldats mercenaires qui ravageaient partout, une fois qu'ils s'étaient vendus à un drapeau, ces lieux d'enrôlement et de révision, ces aller et venir, les campements, les passages de bandes d'hommes habitués à aucun frein et rassemblés tout d'un coup, étaient pour le pays autant de plaies insupportables. Les mêmes plaintes que sous Maximilien I[er] se renouvelèrent. L'empereur Maximilien II dit dans les griefs qu'il présente à la diète : « Les guerriers allemands autrefois les premiers d'entre les nations par leur piété, leur discipline et leur loyauté, prennent aujourd'hui des mœurs presque barbares; et à la longue cette dissolution qui règne parmi eux fera qu'aucun honnête homme ne pourra rester dans sa maison et dans sa cour, et pas un seul propriétaire ou fermier dans sa campagne. »

Sur ces plaintes, on fit de nouvelles lois militaires plus sévères, appelées *Reiterbestallungen*. Mais le moyen le plus essentiel que l'Empereur avait proposé, celui de défendre en Allemagne l'enrôlement des princes étrangers, ne fut pas accepté. Les princes prétendirent : « que de tout temps ç'avait été pour les Allemands un usage honorable de leur liberté, de servir pour la gloire et l'honneur par des actions chevaleresques des princes étrangers, pourvu que la patrie n'en souffrît aucun dommage. Que si cet usage était enlevé, l'état militaire serait bientôt anéanti en Allemagne, et qu'au moment du danger on manquerait de guerriers. » Nous devons reconnaître dans ce langage celui du temps de Tacite, où l'on voit les jeunes Allemands, emportés par le désir de combattre, passer dans la peuplade

qui avait la guerre, lorsque la leur était en paix.

En 1575, l'empereur Maximilien réussit à faire choisir son fils Rodolphe pour roi des Romains (1), et il mourut un an plus tard à Ratisbonne, le même jour et à la même heure que la clôture de la diète y fut publiée.

—

Rodolphe II. 1576—1612.

Le long règne de cet empereur qui a accumulé sur l'Allemagne de nouvelles tempêtes de violence et de désordre, est une triste preuve que, dans les temps difficiles, l'irrésolution et l'indolence peuvent avoir un effet plus funeste que la mauvaise volonté. Car on ne pouvait pas reprocher à Rodolphe une mauvaise intention, pas plus que l'ignorance ou un défaut d'intelligence; mais il était beaucoup plus occupé d'autres devoirs que de ceux qu'il aurait dû remplir comme empereur, et par conséquent tous les événements qui survinrent, arrivèrent à son insu et sans sa volonté, souvent même contre sa volonté. Il était d'ailleurs soumis à l'influence de mauvais conseillers.

Les esprits qui s'étaient un peu calmés au sujet de la différence de religion, prirent une nouvelle excitation quand les princes catholiques, sur le conseil des jésuites, commencèrent à réformer leur pays, c'est-à-dire à forcer les protestants de revenir à l'ancienne croyance ou de quitter le pays s'ils ne voulaient pas y consentir. D'après le traité de religion d'Augsbourg, les autres princes ne pouvaient à la vérité leur faire aucun reproche à ce sujet; cependant ils ne pouvaient non plus s'empêcher de voir dans ces procédés une violente attaque à la liberté de conscience et comme une marque de leurs intentions hostiles contre tout leur parti. La France et les Pays-Bas donnèrent, à cette époque, un bien triste exemple du résultat auquel pouvaient conduire ces inimitiés. La lutte que ce dernier pays eut à soutenir pour la liberté de religion contre Philippe et l'impitoyable duc d'Albe (2), non-seulement excita vivement les esprits en Allemagne, où l'on était témoin des hostilités commises sur sa frontière, mais elle vint encore de temps en temps jeter la guerre et l'effroi sur notre territoire, lorsque l'armée espagnole, forcée par la disette et la nécessité, sortait des Pays-Bas, entrait en Westphalie et dévastait tout le pays.

En outre, de graves événements se passaient dans les contrées allemandes de la frontière. A Aix, des émigrés des Pays-Bas, ayant avec eux un ministre protestant, avaient tellement augmenté le nombre de leurs adhérents, qu'ils se crurent bientôt assez nombreux pour prétendre partager les droits des catholiques. Dès l'année 1581, ils proposèrent deux bourgmestres pris parmi eux; et comme les adversaires s'y refusèrent, ils prirent les armes, s'emparèrent de l'arsenal et obtinrent par la force ce qu'ils demandaient. — Dans le pays voisin, à Cologne, il y avait encore de plus grands troubles. L'électeur Gebhard aimait la belle comtesse Agnès de Mansfeld, chanoinesse de Gerresheim, et afin de l'épouser, il passa dans la nouvelle Église, comme l'exigeait le frère de la jeune comtesse. Mais aussitôt le chapitre et le conseil de Cologne s'adressèrent à Rome et à l'Empereur, et obtinrent contre l'archevêque l'excommunication de l'Église et le ban de l'Empire. Le chapitre choisit le prince Ernest de Bavière pour son successeur, et le mit en possession du pays avec le secours de troupes bavaroises et espagnoles. Gebhard s'enfuit

(1) On appelle roi des Romains, généralement partant, le prince élu empereur dans l'intervalle de son élection au couronnement, mais plus particulièrement celui qui est élu du vivant de l'Empereur pour lui succéder. Courtalon, *Ab. du droit pub. de l'Emp.* N. T.

(2) Le duc d'Albe se vantait, à son retour en Espagne, d'avoir fait mourir par l'épée, dans les Pays-Bas, plus de dix-huit mille hommes, et il assurait que, quelque vieux qu'il fût, il voulait perdre un de ses membres si son roi, qui pourtant n'était pas très-indulgent, était encore plus avide que lui de guerre et de violence.

d'abord dans les Pays-Bas, et plus tard il se rendit à Strasbourg, où il était doyen du chapitre. Il y mourut en 1601. Or les princes protestants souffrirent sa déposition et son expulsion sans remuer, et cependant une nouvelle voix dans le conseil électoral aurait été pour eux de la plus grande importance. Peut-être que le respect pour la paix de religion fut cause de leur neutralité, et ce principe était noble et honorable; mais la voix publique les accusa d'avoir refusé leur secours à Gebhard, parce que étant luthériens eux-mêmes, l'électeur avait pris les doctrines de Calvin, et qu'ils haïssaient presque autant les calvinistes que les catholiques. Toujours est-il certain qu'il n'y eut que le comte palatin, prince calviniste, Jean Casimir, qui fit une tentative pour Gebhard; il s'avança avec quelques troupes devant Cologne et bloqua la ville un moment, mais le retour des Bavarois et le manque de solde ramenèrent son armée.

Ce prince, Jean Casimir, palatin, était un zélé partisan pour son Église. Il ne voulait pas entendre parler de la croyance de Luther, et chassa de son pays tous ceux qui enseignaient sa doctrine. Aussi aucun pays en Allemagne n'a ressenti les tristes effets de la haine des partis protestants, comme le Palatinat. L'électeur Frédéric III était entré dans l'Église des calvinistes; or, de ses deux fils, le plus jeune qui fut appelé le comte palatin Jean Casimir, fut aussi calviniste; mais l'aîné, l'électeur Louis, fut si attaché à la confession d'Augsbourg, qu'il ne voulut pas même permettre que l'aumônier calviniste de son père, prononçât son oraison funèbre. Alors de tout côté on enleva aux calvinistes leurs églises, et les prédicants aussi bien que les professeurs furent chassés du pays; il y en eut plus de deux cents. Mais à la mort de Louis, qui fut prématurée, Jean Casimir eut la tutelle de son fils, Frédéric IV, et changea tout; les luthériens furent à leur tour traités comme l'avaient été les calvinistes, et le jeune Frédéric, âgé de neuf ans, fut éloigné soigneusement du luthéranisme et instruit avec la plus grande sévérité dans le catéchisme de Calvin. C'est ce qu'on appelait un zélé chrétien pour la foi! et grâce à ce zèle, le Palatinat changea trois fois d'Église dans le laps de soixante ans; de sorte qu'il fut d'abord luthérien, puis calviniste, redevint luthérien, et enfin calviniste.

Peut-on s'étonner de voir que l'ancienne Église crût avoir le droit d'en agir de la sorte avec la nouvelle, quand celle-ci était si exaltée contre ses propres enfants. En effet, cette dissension à Cologne fut bientôt après l'occasion d'une semblable dans Strasbourg, où Gebhard s'était retiré avec trois chanoines de son chapitre, protestants comme lui; et la ville de Donawerth, qui jusqu'alors était demeurée ville libre et impériale et dont le plus grand nombre des habitants s'étaient faits protestants, fut mise aussi elle-même au ban de l'Empire par suite de division en matière de religion, et tomba ainsi au pouvoir du duc de Bavière, qui fut chargé d'exécuter la sentence contre elle (1607).

L'Autriche elle-même fut, au temps de l'empereur Rodolphe, le pays d'Allemagne le plus agité et le plus déchiré. Maximilien II avait accordé la liberté de religion aux protestants, et même il leur avait fait disposer une liturgie par un théologien de Rostock, David Chytræus. Cependant, comme il voulait écarter leurs offices de la capitale, il leur avait donné quelques églises dans la campagne aux environs de la ville. Bientôt leur nombre s'accrut extraordinairement; plusieurs de leurs docteurs, particulièrement un certain Opicius, s'attachèrent injustement et avec le plus grand zèle à gagner tous ceux d'une autre croyance; les plaintes devinrent de plus en plus fortes, et Rodolphe, qui suivit en cela les conseils de gens de parti, alla jusqu'à fermer les églises qu'il leur avait auparavant données et à leur enlever le droit de citoyen dans toutes les villes d'Autriche. Mais ces mesures excitèrent bientôt de si grands troubles, tandis que d'un autre côté la guerre des Turcs et les troubles de Hongrie lui rendaient l'assistance de ses États nécessaire, qu'il fut obligé de revenir à des procédés plus pacifiques.

En Hongrie, on était généralement mécontent de son gouvernement; parce qu'il ne s'occupait pas des pays, et surtout parce que, non-seulement il n'assistait à aucune des assemblées de la province, mais il n'avait pas

paru une seule fois dans le pays et y laissait ses soldats allemands se livrer à des actes aussi licencieux qu'impudents. Aussi y eut-il, au commencement de ce nouveau siècle, le dix-septième, une dangereuse révolte en Hongrie, à la tête de laquelle était un gentilhomme, Étienne Botschkai, qui s'unit avec les Turcs et s'empara d'une grande partie du pays. Pardessus tout, l'Empereur devenait de plus en plus indolent dans son gouvernement. Les sciences du ciel et de la nature l'occupaient bien plus que son royaume, et cette inclination le mit bientôt entre les mains d'hommes trompeurs qui se vantaient de lui apprendre l'avenir d'après les astres et l'art de faire de l'or; car de même que de pareils fourbes se trouvaient à la cour, mêlés avec des savants tels que Ticho-Brahé et Keppler, ainsi se confondaient dans l'âme de Rodolphe, d'une manière étonnante, les plus nobles sentiments avec de folles inclinations. Les antiques, les statues, les pierres ciselées, aussi bien que les tableaux, lui faisaient le plus grand plaisir, et il leur consacrait de grosses sommes d'argent. Les ateliers d'alchimie, où l'on devait faire de l'or, n'avaient pas pour lui moins d'attrait; et ceux qui voulaient causer avec lui des affaires importantes de l'Empire, allaient le trouver dans ses écuries, où il avait coutume de passer une partie de la journée. Cette indolence et cette insouciance, la révolte de Hongrie et les désordres des autres provinces autrichiennes ne pouvaient pas être vus d'un œil indifférent par les frères et cousins de l'Empereur, d'autant plus qu'il n'avait point d'enfant. Il délibérèrent donc ensemble sur ce que demandait le bien de la maison et ils conclurent enfin un traité, en 1606, d'après lequel Mathias, frère de l'Empereur, fut chargé de rétablir l'ordre en Hongrie et en Autriche. Rodolphe en fut dans le principe fort mécontent; cependant, quelques années plus tard, il consentit de bon gré à livrer à Mathias la partie autrichienne au delà et en deçà de l'Ens et le royaume de Hongrie; « afin que ce pays, qui avait tant souffert dans l'absence de l'Empereur pendant seize ans de guerre, pût recouvrer la tranquillité et le bien-être sous le gouvernement de Mathias. » Et en effet ce prince réussit à tranquilliser la Hongrie et à la soumettre entièrement à son obéissance, à la mort de Botschkai qui arriva bientôt après.

Il ne restait donc à l'empereur Rodolphe, outre sa dignité impériale, que celle de roi de Bohême. Les États protestants de ce pays voulant tirer parti du moment favorable, où leur maître était sans puissance et même en division avec sa famille, l'accablèrent de leurs instances jusqu'à ce qu'ils aient obtenu le libre exercice de leur religion, un consistoire, le renvoi de l'académie de Prague, et même le droit de bâtir en Bohême de nouvelles églises et écoles outre celles qu'ils avaient déjà. Cet écrit important s'appela la lettre de majesté, et ce fut la première occasion de la guerre de trente ans.

L'union protestante. 1608. — La défiance se réveillait en Allemagne entre les partis religieux. En même temps, la division de l'Autriche qui avait été le soutien des catholiques, ralliait les États protestants plus intimement les uns aux autres et leur inspirait la pensée d'une nouvelle ligue offensive et défensive. C'était la maison palatine qui y poussait le plus activement; elle y prit un grand rôle, et ce fut pour le malheur de l'alliance; car comme le palatin était un zélé calviniste, les luthériens en conçurent des idées toutes défavorables, et le plus grand nombre d'entre eux refusa d'y entrer. Quand donc l'électeur Frédéric palatin parvint, dans l'année 1608, à constituer après les plus grands efforts une nouvelle ligue qui prit le nom d'*Union*, il n'y eut que le margrave de Brandebourg, le comte palatin, Philippe Louis de Neubourg, le duc de Wurtemberg et le margrave de Bade, avec les importantes villes de Strasbourg, Nuremberg et Ulm, qui voulurent en faire partie avec lui. « On devait s'aider mutuellement de conseils et d'actions, surtout protéger la religion; le palatin devait avoir la direction pendant la paix, et la ligue devait durer dix ans. » On s'efforça d'attirer plusieurs autres membres; l'électeur de Brandebourg ne s'en montrait pas trop éloigné; mais la Saxe était prononcée dans son refus et répondit : « Si on réfléchit sérieusement, on verra d'un côté que la ligue n'est pas nécessaire et de l'autre que c'est en

réalité une séparation, une scission avec l'Empire entier qui sûrement s'en suivra. » Si la maison palatine ne fut poussée à cette entreprise que par des vues d'ambition et non pures, elles les a bien durement expiées.

Guerre pour l'héritage de Juliers. — Dès l'année suivante, 1609, survint dans l'Empire un événement auquel la ligue qui venait de se constituer put prendre une part active. Le duc Jean-Guillaume de Juliers qui possédait les beaux pays du bas Rhin, Juliers, Clèves, Berg et Marck, mourut le 25 mars de cette même année, sans enfants. Il avait quatre sœurs qui avaient épousé des princes allemands, et toutes quatre avec plusieurs autres parents éloignés faisaient valoir des droits à l'héritage. Mais deux des prétendants, l'électeur de Brandebourg et le comte palatin de Neubourg, s'en mirent en possession et convinrent ensemble, à Dusseldorf, de gouverner le pays en commun jusqu'à ce que l'affaire fût réglée. L'Empereur cependant, mécontent de la conduite arbitraire de ces deux princes, envoya l'archidue Léopold, évêque de Passau, pour prendre possession du pays comme d'un fief vacant. Il vint avec quelques troupes; mais il ne put occuper dans le pays, autre place que la ville de Juliers et la citadelle, où le bailli le reçut. Pendant ce temps-là, il fit lever de nouvelles troupes en Alsace, et songeait à soutenir par la force les droits de l'Empereur. — L'union voyant la maison d'Autriche se mêler de cette affaire, se montra, promit son assistance aux deux princes menacés et fit des préparatifs. De plus, le roi de France Henri IV, entra avec eux dans la ligue, et fortifia l'opposition contre l'Empereur. On connalt les grands projets de ce roi qui s'occupait de tout un bouleversement dans l'Europe; il voulait affaiblir la maison d'Autriche, former ensuite de l'Europe une république fédérative, qui mettrait sur pied une armée commune pour chasser les Turcs. Son alliance avec l'union se rattachait à ces projets; il avait fixé l'année 1610 pour commencer ses entreprises contre la maison d'Autriche. Et en effet, l'armée de l'union entra en Alsace au printemps de cette même année, dispersa quelques milliers d'hommes que l'archidue Léopold y faisait enrôler; et, pour justifier cet acte de violence, elle accusa l'Empereur d'une conduite illégale dans l'affaire de Juliers. « L'Empereur, disait-elle, ne devait pas, dans ce cas, conformément à l'ancien droit de l'Empire, décider lui seul; mais s'adjoindre pour cela un certain nombre d'électeurs et de princes. »

La ligue catholique. 1610. — La subite prise d'armes, et plus encore la conduite hostile de l'union dans tous les pays des princes ecclésiastiques où l'armée arrivait, aigrirent les catholiques; car elle avait en effet parcouru les évêchés du Rhin, Mayence, Trèves, Cologne, Worms, Spire et autres et les avait traités comme des pays conquis, levant des contributions et exerçant toute espèce de violences. Alors les catholiques s'unirent aussi entre eux et conclurent à Wurtzbourg, en 1610, une alliance pour neuf ans contre l'union, et l'appelèrent la ligue. C'étaient surtout des princes ecclésiastiques avec la maison de Bavière. On donna le commandement en chef au duc Maximilien de Bavière, afin que l'unité régnât dans l'alliance. Ainsi la ligue eut bien plus de solidité que l'union, qui n'ayant point de chef déterminé pour la guerre, était obligée d'élire un général; et, comme elle n'était composée que de princes laïques, chacun d'eux briguait pour lui-même cet honneur. Du reste, la ligue était basée à peu près sur les mêmes principes que l'union protestante.

La ligue prit donc les armes aussi elle; mais Henri IV étant mort sur ces entrefaites, l'union se montra bien plus disposée à terminer à l'amiable; et les deux partis déposèrent les armes.

Déposition de l'empereur Rodolphe en Bohême et sa mort. 1612. — De nouvelles querelles avec sa famille vinrent encore jeter de l'amertume sur les dernières années du vieil empereur. Il était fort mécontent de son frère Mathias, et il n'aimait aucun des autres membres, si ce n'est Léopold, évêque de Passau, dont nous avons déjà parlé. Il désirait donc lui donner la Bohême; et, dans l'année 1611, d'après un plan mal calculé pour ce projet, il le fit entrer dans ce royaume à la tête d'une armée. Les états de Bohême, qui crurent voir dans cette démarche des intentions hostiles, prirent les armes, renfermèrent l'Empereur

dans le château de Prague et appelèrent Mathias qui déjà depuis longtemps comptait sur la couronne de Bohême. Il entra dans la ville au milieu des acclamations, et Rodolphe fut encore obligé de céder la couronne à son frère, après d'amères et mortifiantes négociations. On dit que pendant ces jours de troubles et dans un moment d'irritation, il ouvrit la croisée de sa chambre et s'écria, avec ces paroles qui peuvent être regardées comme un malheureux oracle : « Prague, ingrate Prague, tu as été élevée par moi, et aujourd'hui tu repousses ton bienfaiteur! Que la vengeance divine te poursuive, et que sa malédiction tombe sur toi et sur toute la Bohême! »

De toutes ses couronnes, il ne lui restait plus que la couronne impériale; mais la mort qui vint bientôt l'enlever, dans sa soixantième année, le 20 janvier 1612, prévint la douleur de cette nouvelle perte que sans cela il aurait vraisemblablement éprouvée; il vit la mort venir avec calme et même avec joie, parce qu'elle le délivrait de mille soucis.

Mathias. 1612—1619.

Le choix du nouvel empereur tomba sur le plus âgé de la maison d'Autriche; il fut élu le 13 juin à Francfort, et couronné le 24, avec une pompe comme on n'en avait presque jamais vue. Tous les électeurs, excepté celui de Brandebourg, et une quantité de princes y étaient présents. « Il semblait, dit un historien, que les princes voulaient prendre congé; car ils ne se sont plus ainsi rassemblés depuis. » Le roi Mathias seul avait dans sa suite trois mille hommes, quatre mille chevaux et cent voitures à six chevaux; et les autres princes paraissaient, suivant leur fortune, avec un luxe presque semblable. Les fêtes se succédaient, et un étranger, témoin de ce grand et brillant rassemblement, où régnait la joie, aurait pu prendre l'Allemagne pour le premier pays du monde, y trouvant un si beau cortége de princes qu'il voyait réunis dans une telle familiarité. Mais derrière ce rideau brillant, veillait l'esprit de dissension; l'observateur profond aurait découvert dans la joie des catholiques l'espérance de grands avantages pour leur parti, basée sur l'activité et la fermeté de l'Empereur; et dans celle des protestants des espérances fondées sur l'apparence de sa mauvaise santé. Le prince Christian d'Anhalt, un des plus entreprenants parmi ces derniers, fit sentir avec finesse le double sens de cette fête : « Si l'on en vient à danser, dit-il, Mathias désormais ne peut plus faire de grands sauts. »

Le nouvel empereur, en effet, ne montra pas toute l'activité qu'on avait lieu d'espérer; il sembla qu'il n'avait forcé son frère de lui céder le trône que pour continuer dans son indolence et son irrésolution : mais les passions n'en travaillaient que plus activement les esprits, et préparèrent ce fâcheux éclat qui arriva dès le règne de Mathias. Dans les provinces autrichiennes l'esprit de parti, excité par les prêtres dans les chaires, reparut avec une nouvelle force; les hommes de différentes religions perdirent pour ainsi dire entre eux les rapports d'hommes; car la haine qui tient à ce que l'homme a de plus sacré est la plus implacable.

Il se passait aussi dans le reste de l'Allemagne quelques événements importants : des différends avaient éclaté dans Aix; d'autres dans Cologne avec les deux possesseurs de Juliers, parce qu'au détriment des habitants de Cologne ils avaient donné le titre de ville à Mulheim sur le Rhin. Dans ces deux différends, l'Empereur décida en faveur du parti catholique et souleva ainsi chez les protestants de nouvelles inquiétudes. Sa lenteur au sujet de Mulheim aurait eu peu d'effet si les deux maisons princières qui avaient pris possession de l'héritage de Juliers ne s'étaient divisées entre elles; mais le prince palatin Wolfgang Guillaume, qui devait épouser une fille de la maison de Brandebourg, étant venu pour cette affaire même à Berlin, se prit de querelle avec l'électeur pendant le repas; tous les deux étaient excités par le vin, ils s'oublièrent, et celui-ci donna au prince palatin un soufflet. Jamais, peut-être, une circonstance aussi insignifiante, n'eut de suites si graves dans l'histoire : le sys-

tème tout entier de l'Empire en fut ébranlé, et ces secousses se firent longtemps sentir. Le prince en colère partit aussitôt de Berlin; et, en haine de la maison de Brandebourg, il s'unit intimement avec celle de Bavière, y prit une femme et même la religion catholique. L'électeur de Brandebourg, au contraire, qui craignait pour ses États de Juliers, si Wolfgang Guillaume les attaquait secondé par la ligue et par les Espagnols, demanda l'assistance des Hollandais qui étaient toujours en guerre avec les Espagnols; et, afin de leur être plus agréable, il quitta l'Église luthérienne pour passer dans celle des calvinistes. Les États de Juliers furent donc envahis par des étrangers de deux côtés: les Hollandais occupèrent Juliers, les Espagnols, commandés par Spinola, occupèrent Wesel; et ces deux armées firent exécuter la sentence de l'Empereur contre Mulheim. Ainsi déjà dans l'Empire les troubles devenaient des hostilités, et les États allemands commençaient à faire des alliances avec l'étranger.

L'inquiétude des protestants fut encore excitée davantage par le choix de l'héritier de l'Empereur. Car, comme Mathias lui-même ainsi que ses frères Maximilien et Albert n'avaient point d'enfants, et que les affaires de l'État n'avaient pas un grand attrait pour ces deux derniers princes, ceux-ci renoncèrent à la succession des États autrichiens à laquelle ils avaient droit et proposèrent pour successeur leur cousin, le jeune archiduc Ferdinand, déjà possesseur de la Styrie, de la Carinthie et de la Carniole. Toute cette affaire fut fort désagréable à l'Empereur: il dut sentir la main de la Providence qui lui faisait expier l'injustice commise à l'égard de son frère Rodolphe; mais ses frères y mirent tant d'instance qu'il fut enfin obligé de céder. Ferdinand fut reconnu pour futur roi de Bohême dans une diète, en 1617, et trois semaines plus tard il fut couronné avec pompe dans Vienne. Les États n'exigèrent rien autre chose que la confirmation des droits dont ils avaient joui jusqu'alors, et l'absence du nouveau roi dans les affaires du gouvernement tant que l'ancien roi vivrait.

Ce Ferdinand a été la principale cause de ce violent ébranlement de son époque, et mérite d'autant plus d'être sévèrement et équitablement apprécié que, dans tous les temps, il a été plutôt injurié ou traité avec passion que soumis à un jugement calme. Il fut élevé dans l'université de Ingolstadt, en Bavière, particulièrement par des jésuites et sous les yeux du duc Guillaume de Bavière, catholique zélé, et nourri depuis son enfance dans les principes les plus sévères en matière de religion. Il croyait fermement à une seule Église, et il regardait comme son premier devoir d'y maintenir tous les hommes ou de les y faire entrer par tous les moyens qui sont en la puissance humaine: par la bonté et la sévérité, par la force de la parole et par celle de l'épée; « car le salut de l'âme, lui avait-on dit, va devant toute considération humaine. » Aussi a-t-il suivi ces principes toute sa vie avec la plus grande fidélité; il se croyait destiné par Dieu à être le champion de l'Église catholique et le restaurateur de l'ancienne croyance. Mais de cette croyance, il n'en a point fait un mystère; il est entré franchement et loyalement dans l'arène, et c'est là son côté glorieux dans l'histoire: car tout homme qui suit avec opiniâtreté et sans arrière-pensée de toutes les forces de son être ce qu'il a une fois reconnu comme juste et sacré, est certainement un homme honorable.

Le jeune prince, à peine devenu maître dans ses États, se mit à réformer, c'est-à-dire qu'il ramena l'ancien usage dans le service divin; il mit en avant le principe qu'un souverain ne doit souffrir qu'une seule religion dans ses États, afin qu'il y ait une parfaite unité d'esprit et de volonté; et comme la paix de religion d'Augsbourg ne donnait dans ce cas aux non croyants que le droit de s'expatrier, il força ceux qui ne voulaient pas se rallier à l'ancienne Église de sortir du pays. Ces mesures étaient dures, car il n'est rien de plus dur pour un homme qui s'attache et qui sent vivement que d'être obligé de quitter pour toujours les lieux où ont demeuré ses ancêtres, et où il a lui-même passé les premières années de son enfance. Il devait donc nécessairement s'élever de grands mouvements dans les États de Ferdinand.

La nombreuse population des montagnes se

leva la première; parce que ces hommes qui ne quittent jamais leurs montagnes, vivent éloignés du tracas de toutes les relations sociales, et qui sont habitués à considérer les grands et éternellement immuables tableaux de la nature sans s'occuper de l'inconstance des affaires humaines, tiennent plus fortement que tous les autres à leurs opinions et au sol de la patrie. Cependant il y avait dans les mesures du jeune prince tant de fermeté et de calme, il se montrait si résolument sévère, qu'il avait prévenu les éclats du mécontentement avant qu'ils eussent paru, et que malgré toutes les maisons de justice qu'il avait érigées de tous côtés, pas une seule goutte de sang ne coula. Aussi, ce fut comme un prodige exposé aux yeux de tout le monde, que dans l'espace de quelques années, on ne vit plus aucune église protestante dans le pays où la plus grande partie des habitants s'étaient attachés à la nouvelle doctrine, et qu'on n'y entendit plus un seul prédicateur protestant. Une pareille énergie dans un jeune prince devait soulever de grandes espérances pour l'un des deux partis et de grandes craintes pour l'autre. Les États de l'union en Allemagne, et surtout l'électeur palatin, voyaient donc, dans l'élévation de Ferdinand comme chef de la maison d'Autriche, de nouveaux motifs pour affermir leur alliance. Ils travaillaient toujours à gagner l'électeur de Saxe, mais en vain. Son indisposition contre l'Église calviniste faisait sans doute au fond de son cœur une opposition forte; mais aussi le désir de conserver la paix dans l'Empire avait une grande influence sur sa résolution, et ce désir était bien marqué parmi la plupart des princes luthériens, surtout depuis la mort de Maurice. Une lettre de l'électeur de Saxe à l'archiduc Ferdinand prouve que du moins chez lui ce sentiment était réel; il lui disait : « Puisqu'on en est venu à un tel point, qu'on ne peut qu'à peine trouver quelques traces de bonne intelligence et de confiance parmi les États d'Allemagne, il faut au moins s'efforcer de ranimer en quelque sorte le peu qui s'y trouve. Car, si cet état actuel et dangereux doit durer, si l'on doit recourir plutôt à la plus extrême sévérité pour guérir, qu'aux moyens plus simples, il est évident que cette tentative de guérison ou entraînera la ruine totale de l'un ou de l'autre des deux partis, ou conduira, après beaucoup de sang répandu, après avoir causé la ruine du pays et de ses habitants, à des moyens mitoyens que l'on peut dès à présent employer sans violence ni danger. » Ces paroles étaient comme une annonce de l'avenir et auraient pu frapper Ferdinand de quelques rayons de lumière, s'il n'avait tenu ses yeux fortement fixés sur un seul point. Un autre témoignage plus expressif encore se manifesta peu de temps après et lui présagea la proximité du danger qui menaçait sa maison.

Mouvements en Bohême. Commencement de la guerre de trente ans.

Depuis la nomination de Ferdinand pour futur roi de Bohême, les protestants crurent remarquer dans le pays plus d'activité et plus d'assurance parmi les catholiques. La renommée, qui dans les temps extraordinaires est toujours plus agitée et plus effrayante que jamais, portait avec elle mille détails qui leur annonçaient de grands dangers. « La lettre de majesté qui garantissait leur sécurité et leur liberté était sans force, parce qu'elle avait été extorquée au roi Rodolphe; » ainsi parlaient les catholiques, disait-on : « A l'arrivée du roi Ferdinand, il y aura un nouveau roi et une nouvelle loi; il y aura plus d'une tête qui tombera. » « Les biens passeront en d'autres mains, et plus d'un pauvre se trouvera riche du bien de ses parents. » De plus, quand Ferdinand prêta hommage, on fit colporter par toute la Moravie des tableaux, où le lion de Bohême et l'aigle de Moravie étaient représentés enchaînés et près d'eux un lièvre endormi les yeux ouverts, pour signifier que les états avaient beau ouvrir les yeux, ils ne comprenaient pas quel sort leur était réservé. Ces démonstrations hostiles et bien d'autres, grossies encore en passant de bouche en bouche, jetaient l'effroi dans tous les esprits.

Enfin on ne manquait pas non plus de rai-

sons bien plausibles pour susciter des querelles. Ainsi, la lettre de majesté assurait aux protestants de Bohême la liberté de construire de nouvelles églises, mais le gouvernement restreignait le sens de cet article aux provinces protestantes du royaume et refusait son application dans les provinces catholiques. En 1617, les protestants qui se trouvaient dans la juridiction de l'archevêché de Prague, bâtirent une église dans la petite ville de Clostergrab, et ceux de la juridiction de l'abbé de Braunau en bâtirent aussi une dans leur village. L'archevêque et l'abbé ne voulurent pas les tolérer, et ils en portèrent plainte à l'Empereur. Puis, quand les églises furent terminées, l'archevêque fit valoir un ordre impérial; l'église de Clostergrab fut démolie jusqu'aux fondements, et celle de Braunau fut fermée; ensuite, comme il s'éleva une révolte à ce sujet, les citoyens les plus mutins furent jetés en prison.

Alors les protestants crièrent à la violation de la lettre de majesté, et ils trouvèrent un chef résolu dans le comte Mathias de Thurn. Ce comte, né à Gratz sur les frontières de l'Italie, mais alors devenu citoyen de Bohême, soutenait avec toute la chaleur du sang italien ses croyances et ses libertés; et il fut choisi pour défenseur des évangélistes en Bohême. Ce fut sous ce titre qu'il convoqua les états protestants à Prague. On fit parvenir à l'Empereur plusieurs suppliques, pour le prier de faire cesser les motifs de leurs plaintes et de rendre à la liberté les citoyens de Braunau, toujours retenus prisonniers.

La réponse de l'Empereur fut très-dure. La résistance des habitants de Braunau et de Clostergrab y est appelée une révolte; les états y sont fort blâmés de s'être occupés de citoyens étrangers pour eux, d'avoir tenu des assemblées illicites et d'avoir cherché par de faux bruits sur les dangers de la lettre de majesté, d'arracher à l'Empereur l'amour et la fidélité de ses sujets, etc. La menace qui venait ensuite : « On examinera l'affaire et on rendra à chacun suivant ses mérites, » acheva de donner aux esprits déjà excités les plus grandes craintes sur l'avenir. De plus, le bruit se répandit que cet écrit n'avait pas été fait à Vienne, mais bien à Prague même, dans la maison du gouverneur, et même particulièrement par deux conseillers catholiques, Martinez et Slavata. La colère qui éclata se porta donc sur eux, comme sur l'objet le plus immédiat. Déjà depuis longtemps ils étaient haïs, parce qu'ils n'avaient pas voulu prendre part à la confection de la lettre de majesté, il y a neuf ans; on racontait encore maintes circonstances très-irritantes de leur zèle pour l'Église catholique. On disait que Martinez avait fait chasser par des chiens à l'Église catholique les protestants qui étaient sous sa juridiction, et que Slavata avait forcé ceux de la sienne à se faire catholiques en leur refusant le baptême et l'enterrement en terre sainte.

Les députés des états, exaspérés par ces bruits, se présentèrent, le 23 mai 1618, armés et accompagnés de leurs gens, au château royal de Prague devant les gouverneurs, et leur demandèrent s'ils avaient fait partie du conseil, quand on y avait délibéré l'écrit impérial, si dur et si hostile pour eux, enfin s'ils avaient opiné pour lui; et sur leur réponse qu'il fallait auparavant appeler les membres du conseil absents, pour aviser sur une affaire aussi importante, quelques hommes de la foule s'avancèrent et dirent : « Nous savons qu'Adam de Sterneberg, le premier burgrave, et Dipold de Lobkowitz, ont en effet assisté à la délibération sur l'écrit; mais qu'ils n'ont pas voulu consentir à sa confection. » Alors on les conduisit tous deux dans une autre chambre; mais d'autres s'étant jetés sur Martinez, le traînèrent à la fenêtre et le jetèrent en bas. Ils restèrent tous ensuite dans une espèce de stupeur, jusqu'à ce que le comte de Thurn s'écriât en leur montrant Slavata : « Nobles amis, voici le deuxième, » et aussitôt on le saisit et on le précipita en bas. Restait encore le secrétaire Fabricius, qui subit le même traitement comme complice des deux autres. La hauteur était de cinquante-six pieds; cependant pas un des trois ne perdit la vie, parce qu'ils tombèrent sur un tas de débris de papiers et d'autres objets de rebut; ils échappèrent même à une décharge qui fut faite sur eux, et ils furent sauvés comme par miracle.

Les Bohémiens voulurent ensuite excuser cette action par plusieurs exemples tirés de

l'histoire ancienne : tant des Romains qui précipitaient les traîtres de la roche Tarpéienne, que de l'histoire sainte où l'on voit que la reine Jézabel fut précipitée du haut d'une fenêtre en bas, pour avoir persécuté le peuple de Dieu. Cependant ils sentirent bien que de pareilles excuses ne les garantiraient pas contre la punition, s'ils ne faisaient en même temps de sérieux préparatifs pour l'écarter. En conséquence le château fut aussitôt occupé par leurs troupes, tous les hommes en charge prêtèrent serment d'obéissance aux états, tous les jésuites, que l'on regardait comme les artisans des projets hostiles aux protestants, furent chassés du pays, et enfin on établit un comité de trente gentilshommes pour gouverner. Tout annonçait l'intention où l'on était de se défendre par la force, et le comte de Thurn était l'âme de toutes ces menées.

L'empereur Mathias fut fort déconcerté quand il reçut cette nouvelle. Car où trouver des secours pour ramener à l'ordre ces révoltés de Bohême? Le mécontentement n'était pas moins grand dans les pays autrichiens qu'en Bohême; en Hongrie, c'étaient les mêmes dispositions. L'indulgence lui parut donc l'unique moyen de conserver cet important pays à la maison d'Autriche; et le confesseur même de l'Empereur, le cardinal Clesel, son conseiller habituel et le plus grand ennemi des protestants, était de même avis. Mais le jeune Ferdinand s'opposa de toutes ses forces à de pareilles pensées. « Avant tout, écrivait-il à l'Empereur, il faut que vous sachiez que Dieu même a soufflé les troubles de ce pays; car il est visible qu'il a frappé d'aveuglement les Bohémiens, afin que par cette effroyable action qui doit paraître à tout homme raisonnable de quelque religion qu'il soit, horrible, indigne d'un chrétien et digne de punition, il arrachât aux rebelles et fît tomber dans l'eau leur plus spécieux prétexte, celui de travailler pour leur religion. Car sous ce prétexte, ils avaient pu jusqu'à présent enlever à leurs seigneurs leurs droits, leurs revenus et leurs sujets. Mais autant l'autorité vient de Dieu, autant une pareille conduite vient du démon; et Dieu ne peut pas approuver l'indulgence de l'autorité, telle qu'elle a été jusqu'à ce moment; peut-être même ne les a-t-il laissés venir jusqu'à cet excès qu'afin que les maîtres se délivrassent de la servitude où les tenaient leurs sujets. Qu'enfin il pensait qu'il n'y avait pas autre chose à faire que de prendre les armes. »

Cette lettre de Ferdinand nous fait connaître toute la sévérité de ses principes. Aux paroles il joignit en même temps les actions; il leva des troupes de tous côtés et se montra si bien résolu qu'il était visible que toutes les incertitudes de l'Empereur ne pourraient pas l'arrêter.

Les Bohémiens firent aussi leurs préparatifs de leur côté et ils s'emparèrent de toutes les villes du pays, excepté de Budweis et Pilsen, qui restèrent fidèles à l'Empereur. Ils trouvèrent un secours d'autant plus grand qu'il était inattendu dans un guerrier qu'on peut regarder comme un des plus grands héros de son siècle, et qui montra le premier, par son exemple, comment un homme seul, sans propriété, sans aucune dépendance, peut rassembler autour de lui des troupes de vaillants soldats par le seul bruit de son nom et, comme faisaient autrefois les princes germains du temps des Romains, marcher avec toute sa suite partout où l'on a besoin de son bras, moyennant une rétribution et pour le butin. De pareils hommes ne se rencontrent que de temps à autre et annoncent une époque extraordinaire où tout est sorti des voies habituelles. Leurs troupes se forment et se grossissent par la guerre; il faut même de la guerre pour les entretenir, et c'est ce qui explique comment elle a pu exercer ses fureurs sur le sol allemand pendant trente ans sans discontinuer. Cet homme, c'était le comte Ernest de Mansfeld, guerrier depuis son enfance, génie téméraire et entreprenant, qui déjà avait maintes fois bravé les dangers et venait d'enrôler des troupes pour le duc de Savoie et faire la guerre contre l'Espagne. Le duc, qui n'en avait pas encore besoin, lui permit de servir en Allemagne le parti de l'union; et ce fut elle qui l'envoya en Bohême avec trois mille hommes, comme si les appointements qu'il avait touchés étaient venus de ce pays. Il parut tout d'un coup sans être attendu, et prit, chemin faisant, l'importante place de Pilsen sur les Impériaux.

Dans l'intervalle l'empereur Mathias mourut, le 10 mars 1619, et les Bohémiens qui l'avaient reconnu pour leur roi tant qu'il vécut, résolurent alors de renier son successeur, Ferdinand, qui montrait des intentions si hostiles.

Ferdinand II. 1619 à 1637.

Ce fut au milieu de ces circonstances si difficiles que Ferdinand prit les rênes du gouvernement : la Bohême en armes et menaçant Vienne même d'une invasion, la Silésie et la Moravie fraternisant de cœur avec les révoltés, l'Autriche très-portée à s'unir avec eux, la Hongrie retenue par un faible fil, les Turcs qui effrayaient au dehors, enfin de tous côtés la haine des protestants excitée contre lui parce qu'il affichait ses sentiments contre eux. « Malgré tous ces dangers, dit de lui Khevenhuller, ce glorieux souverain n'a jamais perdu courage et est constamment resté fort dans sa religion, dans sa confiance en Dieu qui l'a pris sous sa protection et l'a conduit sur cette mer orageuse malgré tous les efforts des hommes. »

Le comte de Thurn s'avança sur Vienne à la tête des Bohémiens, et quand on lui demandait le but de son expédition, il répondait : « Là où se trouve le rassemblement, c'est là que je vais pour le disperser. Entre catholiques et protestants il y aura désormais une parfaite égalité, et l'on ne verra plus, comme avant, les catholiques s'élever au-dessus des autres, comme l'huile au-dessus de l'eau. »

Il vint jusque devant Vienne et ses soldats tirèrent même sur le château impérial où Ferdinand se tenait renfermé, entouré d'ennemis déclarés et secrets. Mais l'abandon de sa capitale aurait entraîné la perte de l'Autriche et même celle de l'Empire. Déjà ses adversaires le regardaient comme perdu; déjà ils parlaient de l'enfermer dans un couvent et d'élever ses enfants dans les doctrines protestantes. Au moment du plus grand danger, seize membres des états autrichiens parurent devant Ferdinand et exigèrent avec violence son consentement à leur armement et à une alliance qu'ils voulaient faire avec la Bohême. Un d'eux alla même jusqu'à tirer le roi par le bouton de son habit, exigeant de la manière la plus instante qu'il signât tout ce qu'on lui demandait. Mais dans ce même moment, par une concordance merveilleuse d'événements, cinq cents cavaliers de Dampierre, arrivant de *Krems*, entrèrent dans Vienne pour y attendre d'autres ordres; et sans savoir ce qui se passait dans le château, pénétrèrent jusque dans la cour, au son de la trompette. Les députés se hâtèrent de se sauver dans le plus grand désordre, pensant que l'arrivée de ces cavaliers était commandée, et Ferdinand fut ainsi délivré de la fâcheuse position où il se trouvait (1).

Bientôt le comte de Thurn fut obligé de rentrer en Bohême, parce que Prague était menacée par les troupes autrichiennes; et Ferdinand profita de ce moment pour l'exécution d'un autre et audacieux projet. Bien que la cérémonie de l'hommage n'eût pas encore eu lieu dans les pays autrichiens et qu'il pût s'y passer pendant son absence des événements fort contraires, il résolut de partir pour Francfort, assister à l'élection de l'Empereur. Les électeurs ecclésiastiques étaient pour lui, la Saxe tenait à la maison d'Autriche, le Brandebourg n'en était pas éloigné, et ainsi l'opposition du palatinat seule ne fut pas assez puissante. — Ferdinand fut élu empereur le 28 août 1619 et couronné le 9 septembre.

Frédéric V. électeur palatin, élu roi de Bohême. 1619 à 1650.

Cependant les Bohémiens dans une assemblée générale des états avaient déposé Ferdinand de

(1) Depuis cette époque, en mémoire de cet événement, ce régiment de cavalerie a la permission, quand il passe dans Vienne, d'entrer dans la cour du château; ce qu'aucun autre régiment ne peut faire.

la royauté; « parce que, contradictoirement au pacte fondamental convenu entre eux, il s'était mêlé de l'administration avant la mort de l'Empereur; parce qu'il avait apporté la guerre en Bohême et qu'il avait fait nne alliance avec l'Espagne contre la liberté du pays. » Ils procédèrent donc à un nouveau choix. On mit en avant le duc de Savoie et le duc de Bavière pour le parti catholique, et l'électeur de Saxe avec celui du Palatinat, Frédéric V, pour le parti protestant. Ce fut ce dernier qui obtint les suffrages, parce que, comme il était beau-fils du roi Jacques I[er] d'Angleterre, on espérait des secours de la part du beau-père; d'ailleurs, il était lui-même regardé comme un homme de résolution, avec une grande âme et un cœur généreux. Les électeurs de Saxe et de Bavière et Jacques I[er] même tentèrent de dissuader Frédéric d'accepter une couronne si dangereuse; mais son aumônier Scultetus et sa femme, qui étant fille d'un roi désirait beaucoup porter aussi elle une couronne royale, mirent d'autant plus de zèle pour l'y décider. Frédéric leur obéit, accepta la dignité royale en Bohême et fut couronné le 25 octobre 1619. Il se fit un devoir, comme il le dit lui-même, de ne pas abandonner ses frères dans la foi qui avaient recours à lui.

S'il avait eu assez de génie pour achever heureusement son œuvre, il aurait été rangé dans l'histoire au nombre de ces hommes audacieux qui, par le sentiment de la force qu'ils sentent en eux-mêmes, osent s'engager dans les grandes entreprises; mais le sort lui a été contraire, et lui-même n'a pas moutré dans les revers cette force et cette présence d'esprit qui conviennent à celui qui se décide à accepter une couronne environnée de tant de dangers.

Ferdinand, au retour de Francfort, se rendit à Munich près du dnc de Bavière et conclut avec lui cette importante alliance qui lui a valu le recouvrement de la Bohême. Ils étaient tous les deux amis de jeunesse, et l'union avait irrité le duc par un grand nombre d'imprévoyantes provocations. Maximilien accepta le commandement en chef du parti catholique et stipula avec la maison d'Autriche qu'il serait dédommagé de tous les frais et pertes, même par l'abandou des pays autrichiens s'il le fallait. L'Empereur réussit également à faire une alliance avec l'Espagne, et le général espagnol Spinola reçut l'ordre de faire une invasion, des Pays-Bas dans le Palatinat.

Plus tard, l'électeur de Mayence ayant amené l'électeur Jean-George de Saxe à une conférence à Mulhausen, le décida, de même que les électeurs de Cologne et de Trèves, à prêter secours autant que possible à l'Empereur pour reconquérir son royaume et sa dignité impériale. Il ne restait donc plus d'autre ressource au nouveau roi de Bohême outre ses propres sujets que l'union; elle fit ses préparatifs, tandis que la ligue les fit aussi de son côté. Toute l'Allemagne ressemblait à une grande place de recrutement. Tous les yeux étaient fixés sur la Souabe où les deux armées devaient se rencontrer. Mais tout à coup, lorsqne personne n'y songeait, eut lieu à Ulm, le 3 juillet 1620, un traité par lequel les unionistes s'engageaient à déposer les armes; et les deux partis se promirent la paix et la tranquillité. Les unionistes se sentirent trop faibles lorsque, menacés déjà du côté des Pays-Bas par Spinola, ils durent encore avoir à combattre les Saxons. Mais un grand avantage pour l'Empereur, c'est que la Bohême ne fut pas comprise dans ce traité et qu'il put ainsi se servir de l'armée des ligués contre son adversaire. Maximilien de Bavière se mit en effet aussitôt en route, força, chemin faisant, les États de la haute Autriche à l'obéissance qu'ils devaient à l'Empereur, se réunit à l'armée impériale et envahit aussitôt la Bohême. D'un autre côté, l'électeur de Saxe s'empara de la Lusace au nom de l'Empereur.

Frédéric se trouva donc vivement pressé. Cependant il aurait pu encore rester victorieux avec le secours d'nn peuple fidèle et valeureux, qni déjà deux cents ans auparavant avait défendu son territoire daus la guerre des hussites contre toutes les forces de l'Allemagne. Mais il ne sut point gaguer toute la confiance de la nation. Sa vie était sans soucis et dépensée à des affaires futiles; il ne savait point garder cette gravité, cet air de réflexion qui conviennent dans des temps aussi difficiles que ceux-là; il avait même des distinctions qui plaçaient

toujours les conseillers allemands et ses généraux au-dessous des Bohémiens, et cette faiblesse fut ce qui précipita sa ruine.

Bataille de la montagne Blanche, près de Prague, 8 novembre 1620. — A l'approche de l'ennemi, les troupes bohémiennes se retirèrent sur Prague et se retranchèrent sur la montagne Blanche auprès de la ville. Mais avant que les retranchements fussent terminés, les Autrichiens et les Bavarois l'escaladèrent et la bataille s'engagea; car Maximilien, dans son impatience, ne voulut pas souffrir que la décision fût différée d'un seul instant, et en moins d'une heure le sort de la Bohème était décidé. L'armée de Frédéric avait été taillée en pièces, et toute l'artillerie avec cent drapeaux était au pouvoir de l'ennemi. Frédéric lui-même qui n'avait vu la bataille que de loin, des remparts de la ville, perdit en même temps toute sa fermeté; il s'enfuit de Prague la nuit suivante avec le comte de Thurn et plusieurs autres de ses généraux, contre l'avis des plus audacieux de ses amis, et se rendit en Silésie. Bientôt, craignant même de s'y laisser renfermer et de rallier ses partisans autour de lui, il s'enfuit plus loin, jusqu'en Hollande, où il vécut sans domination et sans couronne aux frais de son beau-père le roi d'Angleterre. L'Empereur fit prononcer contre lui le ban de l'Empire, et toutes ses propriétés furent confisquées.

Prague se rendit aussitôt et toute la Bohème suivit son exemple, excepté Pilsen qu'Ernest de Mansfeld défendit audacieusement. Les pays palatins furent occupés par les Espagnols commandés par Spinola, et l'union rompit ses engagements par peur à son approche, en 1622. Ainsi, sa fin fut aussi peu glorieuse que celle de la ligue de Schmalkalde, et toutes les deux furent dissipées par les Flamands; car ce fut encore avec eux, commandés par le comte de Van Buren, que Charles V fut vainqueur de cette première ligue.

La punition que l'Empereur tira de la Bohème lui fut extrêmement sensible. Pendant trois mois on n'entendit parler de rien; puis tout à coup, quand les fugitifs furent rentrés, le même jour et à la même heure, quarante-huit chefs du parti protestant furent arrêtés; et, après l'interrogatoire, vingt-sept furent condamnés à mort, dont trois seigneurs, sept chevaliers et les autres des bourgeois. Les biens des condamnés furent confisqués aussi bien que ceux des absents déclarés coupables, entre autres ceux du comte de Thurn; en outre, il chassa tous les ministres protestants du pays, gardant encore quelques mesures par crainte des Bohémiens, des Allemands et de l'électeur de Saxe; mais plus tard, en 1627, on signifia aux seigneurs, aux chevaliers et aux bourgeois qu'on ne souffrirait plus en Bohème un seul homme qui ne reconnût pas l'Église catholique. On estime à trente mille le nombre des familles qui sortirent du pays en cette occasion; elles se rendirent en grande partie en Saxe et dans le Brandebourg.

Différentes guerres en Allemagne. 1621—1624.

Suivant les calculs humains, la guerre semblait désormais terminée: la Bohème était soumise, l'union détruite, la maison palatine renversée, et son chef fugitif; d'où serait venu la résistance? — Cependant elle vint, et même très-prochainement, suscitée par cet infatigable et actif Ernest de Mansfeld, qui ne voulut pas abandonner la victoire à si bon marché, et qui connaissait trop bien son époque pour ne pas compter sur des moyens inattendus que la fortune ne manquerait pas d'envoyer au secours de l'audace et de l'opiniâtreté; il savait que l'esprit de la population était toujours irrité et qu'elle n'attendait que des chefs pour recommencer cette lutte opiniâtre en faveur de ses croyances, et que celui qui possédait sa confiance pouvait tout oser.

Ainsi tout d'un coup, lorsqu'on n'y songeait plus, après avoir enfin abandonné Pilsen, il rassembla de nouvelles troupes, et déclara qu'il voulait encore soutenir les intérêts de Frédéric palatin contre l'Empereur. Il se vit bientôt à la tête de vingt mille hommes, et força l'armée de la ligue, commandée par le général bavarois, comte de Tilly, à quitter la campagne devant lui. Dans l'année 1621, il déconcerta son ad-

versaire par des marches rapides et adroites et ravagea ainsi les évêchés catholiques de Franconie, de Wurzbourg, de Bamberg et d'Eichstadt; puis ceux de Spire, de Worms et de Mayence sur le Rhin, et enfin les belles provinces de l'Alsace.

Son exemple suscita des imitateurs. Le margrave George-Frédéric de Bade-Durlarch parut le premier sur le champ de bataille pour la maison palatine; il rassembla une superbe armée et se réunit à Mansfeld. Cependant ne voulant pas combattre comme prince de l'Empire, dans la crainte que son pays ne dût payer sa révolte, mais seulement comme chevalier, en qualité de champion de la cause qui lui semblait juste, il abandonna à son fils l'administration de son pays avant d'entrer en campagne. Tant qu'il fut réuni à Mansfeld, Tilly ne put tenir devant eux; mais à peine furent-ils séparés, que Tilly battit le margrave près de Wimpfen, le 8 mai 1622.

Alors, Mansfeld trouva un nouvel appui dans le duc Christian de Brunswick, frère du duc régnant et encore dans le feu de la jeunesse, qni se porta pour défenseur de l'électeur banni. Après quelques avantages, il se joignit à Mansfeld avec un corps assez considérable; et tous les deux réunis, ils passèrent deux fois en Alsace; puis courant tantôt à droite, tantôt à gauche, ils tombèrent sur la Lorraine, firent même un moment trembler Paris, menacé par les Huguenots, qui parlaient de les appeler à leur secours, et promenèrent par tous les pays voisins le fléau de la guerre. Enfin, ils se rendirent en Hollande, au secours des habitants contre les Espagnols.

Cependant, Tilly tenait tout le Palatinat entre ses mains; et ce fut dans ce même temps qu'il s'empara de la magnifique bibliothèque d'Heidelberg, dont le duc de Bavière fit cadeau au pape Grégoire XV. Elle fut transportée à Rome et réunie à celle du Vatican (1).

Il me semble que nous sommes ramenés à une époque à laquelle il eût été possible un moment d'avoir la paix, s'il y avait eu un peu de modération parmi les vainqueurs. Mais Ferdinand ne songeait pas à s'arrêter au milieu de tous ces bouleversements. Il se regardait, ainsi l'écrivit-il de sa propre main en Espagne, comme étant appelé par la Providence « à extirper les factions séditieuses, qui étaient particulièrement entretenues par l'hérésie du calvinisme; » et il voyait, dans les circonstances actuelles, le doigt de Dieu qni l'avertissait de continuer dans la voie où il était entré.

Un grand pas pour ses desseins, aurait été d'investir son ami le duc de Bavière en récompense de ses fidèles services de l'électorat palatin; et ils en étaient déjà convenus tous les deux en secret. Dans cette même lettre envoyée en Espagne, dont nous avons parlé plus haut, Ferdinand disait : « Si nous avions une voix de plus dans le collége électoral, nous serions assurés pour toujours de voir l'Empire entre les mains des catholiques et se perpétuer dans la maison d'Autriche. »

Mais le pas était dangereux; parce que c'était soulever tous les protestants à une révolte ouverte et surtout parce qu'on allait se faire un ennemi de la maison électorale de Saxe, jusqu'alors restée fidèle. Cependant Ferdinand accomplit sa volonté; il se hâta d'assembler les électeurs à Ratisbonne, en 1623, de faire donner l'investiture du duché à Maximilien, et emporta l'acquiescement de la Saxe par la concession de la Lusace, après quelques négociations.

Dans cette même année, Tilly tailla en pièces le duc Christian de Brunswick, près de Stadtloo, dans le Munster, au moment où il voulait recommencer ses campagnes; et ainsi la confiance de l'Empereur semblait devoir être toujours couronnée du succès. Mais bien d'autres événements devaient encore venir s'ajouter à la chaine du passé, et varier les chances.

Guerre avec le Danemarck. 1624—1629.

Les protestants pensaient qu'ils ne pouvaient plus désormais attendre tranquillement le sort

(1) Cette bibliothèque fut rendue et rapportée à Heidelberg, en 1815, par l'entremise de l'empereur d'Autriche et du roi de Prusse.

qu'on leur destinait, pour peu qu'il y eût encore en eux quelque énergie et quelque peu de bon sens. Les premiers mouvements eurent lieu dans les États du cercle de la basse Saxe, sur les frontières duquel se trouvait le terrible Tilly. Après avoir fait de vaines réclamations pour obtenir son rappel, ils prirent les armes et choisirent le roi de Danemarck, Christian IV, pour général en chef du cercle. Il promit des secours importants, et de son côté l'Angleterre avait aussi fait de semblables promesses. Christian de Brunswick et Mansfeld reparurent et firent des enrôlements avec l'argent anglais. Jusqu'alors la guerre avait été faite en Allemagne presque uniquement par l'armée de la ligue, du côté des catholiques; mais les préparatifs de l'ennemi devenant plus considérables, l'Empereur avait besoin d'une plus grande force. D'ailleurs, l'Empereur désirait mettre lui-même à son compte en campagne, une armée imposante, afin que tout ne fût pas fait uniquement par la maison de Bavière; mais il manquait des moyens les plus nécessaires pour lever des troupes. Dans ces circonstances s'offrit un homme qui imagina de faire la guerre comme simple particulier, à l'imitation de Mansfeld, et de tirer l'Empereur de son embarras, par ses propres forces.

Albert de Wallenstein, proprement Waldstein, sorti d'une famille noble de Bohême, naquit en 1583, à Prague, d'une famille luthérienne: mais ayant perdu ses parents de bonne heure, il fut placé par son oncle dans un établissement des jésuites pour la noblesse, à Olmutz, et par conséquent élevé dans la religion catholique. Plus tard, il sortit de la Moravie avec un gentilhomme extrêmement riche, parcourut avec lui une grande partie de l'Europe, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la France et l'Italie. Un savant mathématicien et astrologue qui les accompagnait, Pierre Verdungus, qui fut plus tard l'ami de Keppler, encouragea les inclinations de Wallenstein pour l'astrologie. A Padoue, il fut initié par le professeur Argoli à la *cabala* et autres sciences secrètes des étoiles. Un entraînement secret de sa nature le conduisit à l'étude de cette science dangereuse, qui alors occupait tout le monde et même les grands hommes, tels que Keppler; il aimait à se perdre dans ses obscurs sentiers. Cependant, il put lire avec d'autant plus de certitude dans les astres, qu'il avait au fond de son cœur le témoignage qu'il était destiné à quelque chose d'extraordinaire. Son âme était en proie à une ambition sans bornes, et il se sentait la force d'entraîner avec lui tout un siècle. Aussi rien ne lui paraissait impossible.

Ce fut à l'archiduc Ferdinand qu'il s'attacha, parce qu'il reconnut en lui un caractère ferme et résolu; et il vint à son secours dans une guerre contre Venise, en 1617, avec deux cents cavaliers qu'il avait enrôlés à ses propres frais. En récompense, Ferdinand lui donna le commandement d'une province militaire en Moravie. Pendant les troubles de Bohême, il aida à couvrir Vienne contre les révoltés, combattit Bethlen-Gabor de Siebenburgen (les sept villes), qui élevait des prétentions sur la couronne de Hongrie; et il commandait un corps particulier à la bataille que Maximilien de Bavière gagna à Weissenberg, près Prague. Après cette victoire, il alla combattre Bethlen, devant qui les vaillants généraux de l'Empire, Dampierre et Boucquoi, avaient succombé; il le força de se replier et puis de faire la paix, en renonçant à la couronne de Hongrie. Pour de si grands services et en même temps comme dédommagement pour le ravage de ses biens pendant la guerre, Wallenstein reçut la seigneurie de Friedland en Bohême, avec le titre de prince et plus tard celui de duc. En outre, il employa une somme d'argent considérable à acheter jusqu'à soixante propriétés de gentilshommes bohémiens, confisquées après la bataille de Prague; de sorte qu'il se fit un domaine beaucoup plus vaste que celui d'un prince ordinaire. Le seul duché de Friedland contenait neuf villes et cinquante-sept châteaux ou villages. Tant que Tilly eut le commandement de l'armée des ligués au nom de l'Empire, il se tint tranquille sur ses terres, mécontent d'être témoin d'une guerre qu'il ne faisait pas; mais quand l'Empereur voulut avoir une armée à lui, il offrit d'en lever une presque sans frais. Il stipula seulement qu'il aurait une autorité illimitée avec le plein pouvoir de nommer tous les généraux, et de lever non pas une armée de

vingt mille hommes, mais de cinquante mille; une pareille armée, disait-il, saurait bien s'entretenir elle-même.

Il reçut plein pouvoir; et au bout de quelques mois il eut rassemblé une armée considérable, tant la réputation de son nom avait de puissance. Wallenstein était né pour le commandement; son œil pénétrant distinguait du premier regard l'homme capable au milieu de la foule et savait assigner à chacun la place qu'il méritait. Quand il louait, comme c'était rare, il excitait aux plus grands efforts; il parlait peu, mais par son ton toujours grave il obtenait la plus exacte obéissance. Sa vue seule commandait le respect; il avait une figure longue et fière, des cheveux noirs et courts, des yeux étincelants et renfoncés avec un regard sombre et mystérieux.

Il se mit en marche avec sa nouvelle armée pour les Pays-Bas à travers la Souabe et la Franconie, dans l'automne de 1625. Tilly eut garde de se joindre à un rival qui voulait être au-dessus de lui, et ils firent la guerre chacun de son côté. Wallenstein, après avoir culbuté une troupe de paysans qui voulurent s'opposer à lui près de Gœttingue, entra dans les provinces de Halberstadt et de Magdebourg; parce qu'elles n'avaient point encore été épuisées par la guerre. La campagne de 1626 fut plus importante; le comte de Mansfeld, qui s'avança sur l'Elbe contre Wallenstein, ayant été refoulé au pont de Dessau, prit tout d'un coup une audacieuse résolution; il se porta sur la Silésie pour aller se réunir au comte de Bethlen-Gabor et porter la guerre au milieu des pays autrichiens. Wallenstein fut alors forcé de le suivre avec son armée, à son grand regret. Mansfeld arriva en Hongrie après une marche difficile; mais ne fut pas bien accueilli, parce qu'il n'apportait pas les grosses sommes sur lesquelles le prince avait compté. Poursuivi par Wallenstein qui lui coupait le retour, sans moyens de se soutenir dans un pays éloigné, il vendit son artillerie et ses provisions, licencia ses soldats et prit la route de Venise avec une petite suite, à travers la Bosnie et la Dalmatie. Il voulait de là passer en Angleterre pour en rapporter d'autre argent. Mais pendant la route, la nature déjà accablée par des efforts surhumains, succomba enfin; il tomba malade à Urakowitz, près de Zara. Quand il sentit l'approche de la mort, il revêtit son habit de guerre, ceignit son ceinturon et attendit ainsi sa fin, debout, appuyé sur deux de ses compagnons de guerre. Il mourut le 20 novembre 1626, à l'âge de quarante-six ans, et fut enterré à Spalatro.

Dans cette même année mourut aussi son ami, le duc Christian de Brunswick, qui n'était âgé que de vingt-neuf ans; de sorte que les protestants perdirent leurs deux meilleurs généraux. Le roi de Danemarck, Christian, ne pouvait les remplacer, il manquait pour cela de cet esprit de guerre et de résolution nécessaire. De plus, il n'y avait point d'accord parmi les princes du cercle de la basse Saxe; si bien même que l'un d'eux, le duc George de Celles, qui commandait l'armée saxonne, passa du côté de l'Empereur. Ainsi, bien que la basse Saxe se trouvât fort débarrassée par le départ de Wallenstein, il ne put cependant la défendre contre Tilly; il fut complétement battu et taillé en pièces, le 27 août, à Lutter, près de Barenberg dans le Hanovre, et il perdit toute son artillerie et soixante drapeaux.

En 1627, Wallenstein revint dans le nord de l'Allemagne par la Silésie, d'où il chassa tous ses ennemis, traversa le Brandebourg et le Mecklembourg et entra avec Tilly dans le Holstein pour forcer le roi de Danemarck à quitter tout à fait l'Allemagne. Tout ce pays fut bientôt conquis jusqu'à la dernière place forte; ensuite il envahit le Schleswig et le Jutland, qu'il dévasta d'une manière effroyable. Le roi fut obligé de fuir hors de ses îles, et même des lettres de Wallenstein prouvent que Ferdinand songeait à se faire nommer roi de Danemarck; parce que son général l'avertissait que les états du royaume étaient mécontents de leur souverain. Cette même année, Wallenstein ajouta encore à ses immenses possessions le duché de Sagan et la principauté de Priebus en Silésie, qu'il avait achetés de l'Empereur pour cent cinquante mille florins.

Wallenstein, duc de Mecklembourg. 1628. — Cependant l'armée de Wallenstein était montée jusqu'à cent mille hommes; et cet homme incompréhensible poussait ses enrôle-

ments avec d'autant plus de zèle que les ennemis disparaissaient. On ne savait pas si c'était à lui-même ou à son maître qu'il voulait aplanir la voie pour une domination sans bornes. Les princes catholiques eux-mêmes étaient mécontents contre lui, parce qu'il était visible qu'il ne visait qu'à annuler la puissance de la ligue; et Tilly particulièrement devait maudire sa puissance, parce qu'il s'attribuait à lui seul tous les fruits de la victoire. Les princes de Mecklenbourg, de Poméranie et de Brandebourg supplièrent Ferdinand d'écarter de leur pays le fardeau de la guerre, qui l'accablait (1); mais la volonté du général était plus puissante que celle de l'Empereur; tout le nord de l'Allemagne obéissait à son moindre signe et tremblait devant sa colère. Il vivait au milieu d'une magnificence plus grande que celle de l'Empereur, et ses officiers l'imitaient dans une proportion graduée; tandis qu'autour de lui des milliers d'hommes languissaient dans une misère inexprimable et, sans exagération, mouraient de faim. Cependant le général fit à l'Empereur un gros compte des sommes prises sur ses biens pour les frais de la guerre, qui montaient à plus de trois millions de florins. Ferdinand, qui ne pouvait acquitter une somme si considérable, imagina de dépouiller les ducs de Mecklenbourg, Adolphe-Frédéric et Jean-Albert, de leur duché pour en gratifier son général. Ainsi Wallenstein devenait prince de l'Empire, et il s'empressa aussitôt, pendant son séjour au château de Brandeis en Bohême, d'exercer son droit de paraître la tête couverte devant l'Empereur.

En vain les habitants supplièrent-ils pour leurs anciens ducs dont la famille régnait sur eux depuis près de mille ans, disant qu'ils ne s'étaient pas rendus plus coupables que les autres provinces du cercle de la basse Saxe. Ferdinand oublia encore cette fois les lois de la modération dans sa victoire, en chassant les princes de Mecklenbourg de leur pays, et viola en outre la constitution de l'Empire en les bannissant sans les faire comparaître devant l'assemblée des électeurs, sans les entendre et sans aucun jugement. Mais il lui parut très-utile d'avoir sur les côtes de la mer Baltique un prince catholique de l'Empire qui pût tenir en bride le nord de l'Allemagne, et être là comme un poste avancé pour surveiller les princes protestants de Danemarck et de Suède. Il espérait, d'ailleurs, de ce point, répandre la religion catholique dans tout le Nord. Il semble aussi qu'il ait eu la pensée de s'emparer de tout le commerce maritime de cette côte, car Wallenstein prit en même temps le titre d'amiral des mers du Nord et de l'Est (la mer Baltique), et l'on voit même par des lettres qu'il écrivait à d'Arnheim, général en chef de l'armée du Nord pendant son absence, qu'il n'avait aucune pensée plus à cœur que celle de brûler autant que possible tous les vaisseaux danois et suédois, et de créer en même temps une flotte lui-même.

Du Mecklenbourg Wallenstein tourna ses yeux sur la Poméranie, qui le touchait. Le vieux duc Bogislas n'avait pas d'enfants, et après sa mort son duché pouvait fort convenablement être réuni au Mecklenbourg; il lui était donc extrêmement important d'occuper Stralsund, qui relevait à la vérité de la seigneurie des ducs de Poméranie, mais qui, comme membre de la Hanse, jouissait de beaucoup de priviléges et d'une espèce d'indépendance dans son administration intérieure. Cette ville avait, comme tout le pays, fourni de grosses sommes pour l'entretien des armées impériales; et alors on voulait lui donner une garnison. Elle s'y refusa, et Wallenstein la fit assiéger par le feld maréchal d'Arnheim. Mais les bourgeois défendirent admirablement leurs murailles, et les rois de Danemarck et de Suède leur envoyèrent quelques secours d'hommes et des provisions de guerre en abondance. Leur opiniâtreté enflamma de colère l'orgueilleux général. « Quand Stralsund serait attaché au ciel par des chaînes, s'écria-t-il, il faudra qu'il tombe. » Alors il marcha lui-même contre la ville et fit donner l'assaut; mais il apprit à connaître ce que peut le courage héroïque des citoyens, quand ils sont conduits avec prudence; car après avoir passé plusieurs semaines devant ses murs, et avoir perdu au moins

(1) On a calculé que dans la Marche électorale seule, les impositions pour l'armée impériale montaient à 20 millions de florins (41,800,000 fr.).

12,000 guerriers dans les sanglants assauts qu'il fit donner, il fut obligé de se retirer.

Cependant le roi de Danemarck avait demandé la paix, et Wallenstein lui-même, contre toute attente, conseilla à l'Empereur de la conclure; car depuis qu'il était devenu prince de l'Empire il ne voyait plus d'utilité à l'anéantissement de la puissance des princes allemands. Ferdinand fit donc par son entremise une paix très-avantageuse à Lubeck, le 12 mai 1629; il recouvra toutes ses provinces sans payer aucuns frais de guerre; mais cette paix ne fut pas glorieuse, parce que le roi y sacrifia, pour son propre salut, deux fidèles alliés dans les ducs de Mecklenbourg. Il promit, à la vérité, de ne pas se mêler des affaires d'Allemagne autrement que comme membre de l'Empire, et donna ainsi secrètement le droit de protéger les ducs déchus. Mais il délivra en même temps à Wallenstein, en bonne forme, sa lettre d'investiture pour le Mecklenbourg.

L'Édit de restitution. 1629.

Combien les pacifiques habitants de l'Allemagne, si durement persécutés, durent tressaillir de joie à cette nouvelle de la paix ! Cette fâcheuse lutte ne pouvait en effet durer plus longtemps; puisque l'Empereur n'avait plus aucun ennemi qui lui tînt tête; puisque le duc de Bavière jouissait sans trouble de la dignité électorale et de cette partie des États palatins qui lui avait été promise comme indemnité pour ses frais; puisque les protestants paraissaient tellement accablés que certainement on ne pouvait craindre de leur part aucune hostilité nouvelle. La guerre avait déjà duré douze ans et chaque année avait été marquée par nombre de cruautés. Facilement elle eût trouvé ici un terme, si le parti victorieux avait su se tenir dans de justes bornes; si l'Empereur, après avoir purgé entièrement ses États des nouvelles doctrines et y avoir rétabli son autorité dans toute sa force, avait assuré la paix de religion dans toute sa plénitude pour les autres États indépendants de lui, licencié son armée, et ainsi libéré de ce lourd fardeau son pays épuisé et malheureux. Mais rien n'est plus difficile pour l'esprit humain que de pouvoir s'arrêter au milieu de la prospérité. Le parti catholique crut que c'était le moment favorable de tirer des circonstances de plus grands avantages encore; il exigea que les protestants lui rendissent tous les biens ecclésiastiques dont ils étaient en possession depuis le traité de Passau, en 1552; c'est-à-dire rien moins que deux archevêchés, Brême et Magdebourg, douze évêchés et une foule de petits bénéfices et de couvents. Jamais avant ce temps-là on n'avait pensé exiger une restitution d'un bien depuis si longtemps aliéné; mais alors, sur les pressantes instances des catholiques, l'Empereur lança un édit solennel, connu sous le nom d'Édit de restitution, du 6 mars 1629. Ce fut, dit l'historien allemand Schmidt, un coup de foudre pour les protestants, et pour leurs adversaires les moins réfléchis la cause d'une allégresse extraordinaire, allégresse qui devait coûter à l'Allemagne des maux inouïs.

On ne pouvait donc plus songer au licenciement des deux grandes armées qui accablaient l'Allemagne; elles furent destinées à l'exécution de l'édit de restitution, et elles reçurent ordre de prêter main-forte aux délégués impériaux envoyés par tout l'Empire à la première réquisition. On procéda aussitôt à l'exécution, et l'on commença par le sud de l'Allemagne. La ville d'Augsbourg, entre autres, où la paix de religion avait été signée, fut donc obligée de reconnaître la juridiction ecclésiastique de l'évêque et de renoncer au culte protestant; et le duc de Wurtemberg se vit forcé de rendre ses couvents. En outre, la ligue, dans une assemblée tenue à Heidelberg, prit la résolution « de ne rendre aucun des pays conquis par ses armes, soit ecclésiastiques, soit laïques, à moins qu'elle n'obtînt la certitude d'être indemnisée de ses frais. » De façon que les protestants semblaient menacés d'un plus grand danger encore par la ligue que par l'Empereur.

Disgrâce de Wallenstein. 1630.

Cepeudant l'insoutenable tyrannie de l'armée de Wallenstein avait excité au plus haut degré les plaintes des deux partis, et elles parvinrent enfin aux oreilles de Ferdinand avec tant de force qu'il était impossible d'y résister. Aucun pays n'était épargné, soit ami, soit ennemi, soit protestant, soit catholique. Le propre frère de l'Empereur, Léopold, lui fit dans une lettre le plus affreux tableau des exactions de son général, des incendies, des meurtres et de toutes les actions honteuses que ses troupes exerçaient contre les pacifiques sujets de l'Empire. De pareils témoignages l'emportèrent enfin sur les moyens de défense que les amis de Wallenstein avaient jusque-là fait valoir avec succès; d'autant plus qu'à l'assemblée des électeurs à Ratisbonne, en février 1630, l'Empereur se vit en butte à une quantité de plaintes encore plus graves qui lui venaient de tous côtés. Les soldats impérianx, disaient les envoyés poméraniens, sont entrés en Poméranie comme amis, et cependant la principanté de Stettin à elle seule a été imposée à dix millions, sept villes ont été rédnites en cendres pour leur avoir déplu, et tout le pays est dévasté.

Il n'y a pas de capitaine dans l'armée qui ne fasse plus d'étalage que le duc Bogislas lui-même. En outre, les hôtes qui reçoivent ces soldats sont maltraités tous les jours; les hommes sont massacrés, leurs corps jetés aux chiens; et il n'est pas de cruauté qu'ils n'aient exercée. Quantité de bourgeois réduits à l'excès de la misère se sont suicidés pour échapper au malheur et à la nécessité de se voir mourir de faim.

Ces tableaux nous font connaître le genre de guerre de ces troupes enrôlées à prix d'argent et les maux inouïs de cette époque; et cependant ils n'étaient point exagérés. Ernest de Mansfeld, celui qui inventa cette tactique pour la guerre, nous en fournit lui-même un témoignage; obligé de se défendre au sujet de semblables accusations sur la licence de son armée. « Quand les soldats n'ont pas reçu leur solde, dit-il, il est impossible d'observer aucune discipline. Ils ne peuvent pas, non plus que leurs chevaux, vivre de l'air du temps, et ils ne peuvent non plus porter des armes et des habits déchirés ou brisés. Ils prennent donc où ils trouvent, et cela, à la vérité, sans aucune proportion avec ce qui leur est dû; parce que ne payant rien ils ne pèsent rien. Si on leur ouvre une fois une porte, ils s'y jettent avec fureur, et alors plus de frein, plus de barrière pour les arrêter. Ils s'emparent de tout, escaladent tout, brisent et écrasent tout ce qui leur fait résistance. En un mot, il est impossible d'imaginer un plus grand désordre, une plus grande confusion; car ils se livrent à toutes les actions les plus hideuses qui soient connues parmi toutes ces nations qui composent l'armée. L'Allemand, le Français, l'Italien, le Hongrois, chacun apporte quelque chose de son pays; aussi n'y a-t-il aucune ruse, aucune fourberie qui leur soit inconnue. Je connais tout cela, j'ai même, puisqu'il faut l'avouer, été témoin de toutes ces infamies et mon cœur en a été déchiré dans de nombreuses circonstances; mais que faire? Il ne suffit pas de les connaître et de les déplorer. Si l'on veut éviter ces malheurs, il faut prendre de justes mesures, et il n'y a pas de meilleur moyen qu'une bonne discipline militaire. Mais, quand la paye et la solde manquent, il n'y a plus de discipline possible. »

Ferdinand ne put résister à cette unanimité de plaintes, et comme les princes insistaient pour que Wallenstein, qu'ils haïssaient tous d'une haine sans borne, fût éloigné du commandement, et comme surtout Maximilien de Bavière s'exprimait avec beaucoup de fermeté, l'Empereur, après quelques hésitations, donna enfin son consentement. Il restait cependant à savoir si cet homme puissant et fier obéirait de lui-même; mais contre toute attente il se résigna aussitôt. Ses calculs d'astrologie semblaient l'adoncir. « Il ne reprochait rien à l'Empereur, disait-il, car les étoiles lui avaient montré que l'esprit de l'électeur de Bavière dominait le sien; que du reste il rejetait la plus belle pierre de sa couronne en renvoyant ses troupes. » Il se retira dans son duché de Friedland, dont il

avait pris pour capitale Gitschin qu'il agrandit et embellit considérablement. — Les troupes impériales qui ne furent pas licenciées furent réunies à celles de la ligue, et le commandement de cette armée fut donné à Tilly.

—

Gustave-Adolphe en Allemagne. 1630—1635.

La puissance des princes protestants était brisée et l'édit de restitution avait reçu en quantité d'endroits une exécution presque complète. Pour qui connaissait le caractère de l'Empereur, il était facile de deviner ce qu'il préparait à la nouvelle Église; mais surtout il n'était rien moins que certain que plus tard il y aurait une Église protestante en Allemagne.

Dans ce danger, le secours nous vint d'un peuple jusque-là presque inconnu, qui n'avait pas quitté ses demeures du Nord; des Suédois, peuple vaillant et craignant Dieu, sorti de la race des Goths, une des plus nobles de celles qui se vantent d'une origine germaine. Jusque alors ils avaient vécu d'après les anciennes mœurs de nos ancêtres dans leur pays, qui n'était pas sans beauté, mais pourtant sauvage et composé de mers et de côtes, de collines et de forêts; et depuis les temps où ils prirent part aux entreprises maritimes des Normands, ils ne s'étaient pas encore engagés dans des expéditions extérieures. Malheureusement ils avaient dépensé dans une foule de guerres intestines leurs forces qu'ils auraient pu employer à de plus grandes choses. — Dans l'année 1611, Gustave-Adolphe monta sur le trône de son père Charles IX, et c'était lui qui était destiné à conduire son peuple sur le grand théâtre de l'histoire du monde. C'est dans le pressentiment d'une pareille destination que Gustave-Adolphe entreprit cette lutte prodigieuse contre la puissance de la maison d'Autriche.

Des jugements tout à fait contradictoires ont été portés sur ce grand roi, parce qu'il a vécu à une époque à laquelle l'esprit de parti était trop violent pour permettre de jeter un regard impartial sur les circonstances et sur les hommes. Les uns ne l'ont considéré que comme un conquérant que les agitations d'un esprit dévoré d'une brûlante ambition ont poussé sur la mer pour aller soumettre des pays étrangers, et auquel la religion a servi de manteau pour cacher sa passion de guerres; d'autres n'ont vu en lui qu'un guerrier enthousiasmé pour sa croyance et ont refusé de reconnaître dans son âme aucune des impulsions ambitieuses que ses adversaires lui ont attribuées. Il y a des deux côtés un mélange de vrai et de faux. Gustave ne fut point entraîné par un sentiment d'ambition, comme on l'entend ordinairement, c'est-à-dire par une vaine passion de gloire pour lui seul, quoique certainement l'amour d'une réputation qui donne une vie immortelle parmi les peuples ait bien occupé une place dans son cœur; ce ne fut point non plus uniquement pour sauver ses frères de religion en Allemagne qu'il prit les armes, bien que la foi et la piété régnassent assez fortement dans son âme pour exercer toujours leur influence. Mais ces deux grands motifs agirent ensemble sur lui, unis par une autre loi de sa nature, celle que lui imposait le sentiment de sa destination à faire partie de l'histoire du monde. Il sentait qu'il était appelé à produire au dehors et à placer à son rang parmi les autres nations de l'Europe son noble peuple; petit en nombre, mais inférieur à nul autre par son courage et par ses vertus. Jusqu'alors la Suède avait été aux États importants de l'Europe ce qu'était la Macédoine à l'ancien monde avant Philippe et Alexandre, et dernièrement encore ce qu'était la Russie avant Pierre le Grand, et de même que la vie de ces grands hommes que nous venons de nommer ne peut être bien comprise que quand on a bien saisi ce point historique que nous venons de signaler, ainsi en est-il de la vie de Gustave-Adolphe de Suède; car si ce roi a laissé derrière lui moins de résultats que les autres souverains avec lesquels nous l'avons comparé; il faut aussi penser qu'il fut enlevé tout d'un coup par la mort à l'âge de trente-huit ans, au moment où il commençait à fonder son œuvre.

Son grand plan se montra dès son premier pas sur la scène. Déjà avant la guerre d'Allemagne il avait conquis, en quelques campagnes, sur les Russes et les Polonais, les provinces de la côte, l'Ingrie, la Carélie et la Livonie, et une partie de la Prusse. Car pour que son peuple pût obtenir quelque importance en Europe, il fallait en effet qu'il lui donnât plein pied sur la côte de la mer Baltique, en face de la Suède. Plusienrs motifs graves l'appelaient alors à prendre part aux affaires d'Allemagne. Il avait été provoqué et blessé par l'empereur Ferdinand; ses paroles en faveur des protestants d'Allemagne et de ses cousins les ducs de Mecklenbourg, aussi bien que sa médiation pour la paix avec le Danemarck, avaient été dédaigneusement rejetées, et Wallenstein avait même envoyé dix mille impériaux au secours des Polonais contre lui. Mais bien plus encore que par tous ces griefs qui pouvaient facilement s'arranger avec des paroles, il était appelé par le grand danger de l'Église protestante et par la crainte qu'il ne s'élevât sur la côte de la mer Baltique, dans la personne de Wallenstein, une nouvelle puissance qui favorisât la maison d'Autriche et le parti catholique.

Déjà le siége de Stralsund l'avait amené à prendre part à la lutte, comme nous l'avons déjà vu. La ville lui ayant demandé du secours, il lui en promit, fit avec elle nne alliance par laquelle il la recevait sous sa protection, et ce fut particnlièrement par son aide qu'elle fut sauvée du danger que lui fit conrir Wallenstein. Mais alors, quand il vit que le protestantisme était menacé de l'oppression, il fit nn plus grand pas; il déclara formellement la guerre à l'empereur Ferdinand et vint aborder, le 4 juillet 1630, dans l'île de Rugen, avec quinze mille Suédois. Aussitôt qu'il fut descendu sur le rivage, il se jeta à genoux devant tout le monde pour prier Dieu, et toute l'armée se mit à prier avec lui; il venait avec nn petit nombre de soldats pour une grande entreprise!

Qnand l'Empereur apprit son débarquement, il fit pen de cas de son nouvel ennemi, dans la confiance que lui avaient inspirée ses succès antérieurs; on se riait dans l'Empire du petit roi du Nord; on l'appelait le roi de neige qni venait se fondre en face du soleil impérial. Mais ses quinze mille hommes étaient une armée de béros et des guerriers qui semblaient venus d'un autre monde.

Il y avait parmi eux une sévère discipline et de la piété; tandis que leurs adversaires ne connaissaient de la guerre que sa barbarie et cette licence qui lâche la bride à toutes les passions, à tous les désirs. C'était nn mélange de différents peuples avec une même religion, qu'aucune pensée élevée n'unissait ensemble, mais seulement le plaisir des armes et le désir de faire du bntin. Les autres au contraire avaient la confiance que Dieu combattait avec eux; deux fois le jour ils lui adressaient de pieuses prières, et chaque compagnie avait ses ministres. En outre, le grand génie du roi avait créé nne nouvelle tactique de guerre; c'est même par là qn'il est comparable anx grands hommes de l'antiquité; parce qn'il surprenait ses ennemis par la nouveauté et l'audace de ses positions, de son ordre de bataille, de ses attaques, et jetait le désordre au milieu de leurs rangs tonjours établis d'après l'ancien mode. Jusqu'alors on avait mis une grande profondeur dans les rangs accumulés les uns derrières les autres, Gustave n'en plaça que six ponr l'infanterie et quatre pour la cavalerie. Aussi sa petite armée prenait-elle plus de développement et était bien plus facile à mouvoir pendant la bataille; tandis que d'un autre côté les boulets de la grosse artillerie ne faisaient plus les mêmes ravages que dans les rangs serrés des troupes ennemies.

Cependant il n'eut pas besoin de recourir à ces grands moyens; dès l'entrée de la campagne, les impériaux qui n'étaient point en force sur les côtes de la mer Baltique, furent promptement cbassés de Rugen et des antres petites îles, à l'embonchure de l'Oder, et Gnstave s'avança en liberté jusqu'à Stettin, capitale du duc de Poméranie. Ce vieillard timide n'osait pas se décider à faire alliance avec lui, et cependant il ne pouvait lui résister. Après un long délai, tandis que Gustave employait auprès de lui des voies de douceur et cherchait à le consoler tout en parlant avec fermeté, la ville se rendit; et ce fut pour

la guerre une place d'armes importante.

De même que le duc de Poméranie, les princes protestants de l'Empire étaient fort embarrassés pour savoir comment recevoir le nouvel allié. Le roi les avait tous appelés à une grande alliance, mais ils étaient la plupart découragés et craignaient la vengeance de l'Empereur; les autres redoutaient une domination étrangère en cas de succès, et ceux qui avaient les meilleurs sentiments voulaient rester constamment fidèles à l'Empereur et à l'Empire. Gustave n'était pas content de cette disposition des princes. « Nous, évangélistes, disait-il dans une allocation aux habitants d'Erfurt, nous sommes dans une position semblable à celle d'un vaisseau au moment d'une grande tempête. Alors il ne convient pas que quelques-uns travaillent avec le plus grand zèle, tandis que les autres sont à considérer l'orage les bras croisés; tout le monde doit mettre la main à l'œuvre, et chacun doit aider de son mieux dans l'endroit où il est placé. » Mais les protestants n'avaient point un pareil esprit de communauté, ni le sentiment aussi clair du but où ils tendaient. Ils étaient divisés entre eux par jalousie et par préjugés. L'électeur palatin avait été renversé. Celui de Saxe avait fait scission tout le temps que le palatin eut le commandement, souvent même avait été autrichien; et aujourd'hui il était encore chancelant, craignant également et l'Autriche et un prince étranger. L'électeur de Brandebourg était un prince faible et se laissait conduire par son ministre Schwarzenberg, qui était contraire à l'alliance suédoise. Parmi les petits princes, dont un grand nombre à la vérité étaient plus prononcés mais dépendants de la puissance de l'Autriche, il n'y en avait que deux qui eussent fait une étroite alliance avec le roi; c'était le landgrave de Hesse-Cassel et la maison de Saxe-Weimar. Les autres tinrent une assemblée à Leipzig avec les électeurs de Saxe et de Brandebourg, et résolurent de mettre une armée sur pied pour se défendre aussi bien contre les attaques des Suédois que contre celles de l'Autriche. L'Empereur cependant qui vit que c'était par les armes qu'il fallait décider cette grande querelle et qui n'était point d'avis de soumettre sa volonté à une diète, demanda la dissolution de l'alliance de Leipzig, et commença par désarmer de vive force les princes du sud de l'Allemagne qui en faisaient partie.

Le roi de Suède, renforcé d'un assez grand nombre de nouvelles recrues, marcha droit en Poméranie et chassa devant lui ou battit les garnisons impériales. Mais avant de se retirer elles dévastèrent le pays, pillèrent les villes, en incendièrent plusieurs, maltraitèrent et massacrèrent les habitants. Cette terrible guerre reprit avec toutes ses horreurs. Les Suédois, si scrupuleux, si exacts dans leur discipline, semblaient des anges protecteurs, et la croyance se répandit dans le pays que le roi était envoyé du ciel comme un libérateur.

Il voulait ne marcher que pas à pas, avec certitude et ne laisser derrière lui aucun lieu fortifié. En conséquence, après avoir emporté d'assaut Francfort-sur-l'Oder, qui avait une garnison de huit mille impériaux, il demanda à l'électeur de Brandebourg de lui remettre les citadelles de Custrin et de Spandau. L'électeur hésitait, mais le roi marcha sur Berlin, et vint tenir une conférence avec lui dans la plaine, entre Berlin et Cœpenik, le 13 mai 1631; ensuite ils partirent ensemble pour Berlin. Cependant l'électeur hésitait toujours. Alors le roi s'écria en colère : « Je veux aller délivrer Magdebourg (elle était fortement pressée par Tilly); ce n'est cependant pas mon avantage, mais uniquement celui des évangélistes. Si personne ne veut m'aider, je me mets à l'abri de tout reproche et je rentre à Stockholm; mais au jugement dernier vous serez accusés de n'avoir rien voulu faire pour la cause de l'Évangile, et probablement Dieu vous le vaudra dès cette vie. Car si Magdebourg est prise et si je me retire, imaginez ce qui vous arrivera! » Ces paroles eurent leur effet et l'électeur lui remit Spandau le même jour. Le chemin de là à Magdebourg n'était pas long; la ville vivement pressée demandait de prompts secours; cependant le roi trouvait qu'il n'était pas possible d'aller passer l'Elbe en face de l'ennemi et par le droit chemin. Il demanda donc à l'électeur de Saxe d'entrer sur son territoire, car il voulait aller passer à Wittenberg; mais l'électeur refusa sa demande. On fit des négociations,

on parla beaucoup, et déjà le jour terrible de la conquête était arrivé, la malheureuse ville était perdue.

—

Ruine de Magdebourg. 20 mai 1631.

La ville de Magdebourg, qui depuis longtemps s'était fait remarquer par son zèle pour les doctrines protestantes, fut aussi alors la première qui se jeta dans les bras du sauveur de la liberté religieuse. Elle l'invita avec instance de venir sur l'Elbe, promit de lui onvrir ses portes, fit même des enrôlements pour lui, et Gustave, qui sentait toute l'importance d'une pareille place d'armes, se félicitait beaucoup de ses offres. Mais Tilly, qui reconnut également combien cette occupation serait avantageuse à son adversaire, se hâta d'aller la conquérir avaut la venue du roi. Il en commença le siége au mois de mars de cette année, secondé par le vaillant général Pappenheim. Il n'y avait dans la ville que deux cents Suédois sous les ordres de Melcher de Falkeuberg, que Gustave avait envoyé comme commandant de la ville; mais les habitants coururent à la défense avec audace et résolution. Ils avaient même construit des postes retranchés hors de la ville, dont ils appelèrent l'un Trutz-Tilly et l'autre Trutz-Pappenheim (nargue de Tilly, nargue de Pappenheim).

Cependant la disette devenait de plus en plus grande dans la ville, car le vieux général employait tout son talent pour la réduire. L'unique espérance des babitants était dans le secours du roi, qu'ils savaient tout proche; aussi le 19 mai, quand le bruit de l'artillerie ennemie cessa et que même les terribles pièces furent enlevées du retranchement, ils crurent que leur sauveur était arrivé. Mais c'était le signal de leur ruine, les préparatifs d'un assaut prochain que l'implacable général avait résolu (1). Dans la nuit du 19 au 20 on jeta les échelles en grand silence et à cinq heures du matin on commença l'attaque. Les sentinelles avaient veillé avec soin jusqu'au milieu de la nuit; mais comme tout était en silence, elles rentrèrent alors dans leurs demeures pour se reposer quelques instants.

Cependant l'heure fatale sonna. Le signal de l'assaut est donné, et les guerriers à la suite de Pappenheim escaladent la muraille du côté de la nouvelle ville; le bruit de l'artillerie retentit de nouveau et la muraille est battue par le canon en plusieurs endroits. Déjà l'ennemi est sur le rempart de plusieurs côtés; Falkenberg accourt à l'endroit le plus périlleux, un boulet le renverse mort; les bourgeois, effrayés et privés de leur général, étourdis par le bruit épouvantable de l'artillerie, abandonnent bientôt la muraille et se retirent dans leurs maisons. La plupart croient pouvoir s'y défendre mieux et tirent des fenêtres sur les ennemis qui se pressent dans la rue, les femmes mêmes lancent des pierres du haut des toits. Mais cette défense ne sert qu'à augmenter la fureur des impériaux, il n'y eut plus de grâce ni de pitié; hommes, femmes, enfants, vieillards, tout fut massacré, les enfants mêmes étaient frappés sur le sein de leurs mères et jetés dans les flammes. Depuis dix heures du matin la ville était la proie des flammes.

Il n'est pas de cruauté, pas de tourments humains, qui n'aient été exercés dans ce jour effroyable. Quelques hommes, poussés par l'humanité, se hâtèrent d'aller trouver Tilly dans son camp et lui demandèrent s'il ne voulait pas mettre une fin au pillage; mais il répondit froidement : « Laissez-les faire encore une heure, puis revenez me trouver. Il faut bien que le soldat ait une récompense de sa peine et de ses dangers. »

Le soir, à dix heures, cette grande et magnifique ville n'était plus qu'un monceau de cendres; quelques cabanes de pêcheurs sur l'Elbe, la cathédrale et un couvent de femmes avaient seuls échappé; plus de vingt mille hommes avaient péri d'une mort plus ou moins lente, par le fer ou le feu ou par l'effroi; et quand, deux jours après, on ouvrit la cathédrale, on y trouva environ mille malheureux qui en furent retirés presque sans vie, épuisés de faim et de

(1) C'était un coup de désespoir; Tilly voulait se retirer s'il ne réussissait pas. Schiller, *Guerre de trente ans.* N. T.

soif. Tilly leur fit donner ce dont ils avaient besoin. Sa colère était apaisée, mais sa gloire était souillée; et même la fortune, qui lui avait toujours jusqu'alors été fidèle, l'abandonna depuis ce moment. Aussi, bien qu'après avoir fait déblayer les rues avec un grand travail, il ait fait une entrée solennelle, le 25 mai; bien qu'il ait été à travers les immenses monceaux de ruines faire chanter le *Te Deum* dans la cathédrale et ensuite tirer le canon; bien que dans son rapport à Vienne il ait dit avec orgueil que depuis la ruine de Troie et de Jérusalem on n'avait pas vu une semblable victoire, il n'a pu cependant en imposer à l'opinion de la postérité, et son nom, à cause de ce crime, n'est prononcé qu'avec malédiction.

Gustave-Adolphe et Tilly. Bataille de Leipzig ou de Breitenfeld. 17 Septembre 1631.

Après la conquête de Magdebourg, Tilly aurait désiré en venir aux mains avec le roi; car il eut bientôt à souffrir de la disette dans ce pays ravagé. Mais Gustave ne se trouvait pas encore assez fort et il se tint retranché dans son camp de Werben, dans l'ancienne Marche. Il avait aussi fort à cœur de rétablir les princes de Mecklembourg dans leur héritage. Il leur donna donc des troupes avec lesquelles ils reconquirent en effet leur pays, et entrèrent solennellement dans leur résidence de Gustrow, dans laquelle Wallenstein avait lui-même établi sa cour. Le roi rehaussa encore la fête par sa présence, et il ordonna que toutes les mères qui avaient des enfants à la mamelle les apportassent sur la place publique pour leur faire boire du vin qu'on y distribuait à tout le peuple; afin que les enfants de leurs enfants ne pussent oublier le jour de la rentrée de leurs anciens princes. Pendant ce temps-là Tilly tourna ses yeux sur le riche pays de Saxe qui n'avait point encore été exposé aux dévastations de la guerre, et qui se trouvait tout près de lui. C'était certainement une injustice et une ingratitude d'aller imposer tout le fardeau d'une guerre à l'électorat de Saxe, dont le duc s'était montré si fidèle à la maison d'Autriche; mais Tilly sut bientôt trouver une raison. Il s'appuya sur l'ordre donné par l'Empereur de désarmer tous les princes qui faisaient partie de la ligue de Leipzig; et comme l'electeur était toujours en armes, il entra en Saxe sans déclaration de guerre, fit piller les villes de Merseburg, Zeiz, Naumbourg et Weissenfels, et marcha sur Leipzig. Une telle violence eut plus d'effet que n'avaient pu en obtenir tous les discours de Gustave; l'électeur se jeta alors sans réserve dans les bras du roi de Suède, fit avec lui une solide alliance offensive et défensive, et vint le rejoindre avec son armée à Duben, le 12 septembre.

Le même jour le général impérial fit tirer le canon sur la ville de Leipzig qui lui avait fermé ses portes et il la prit le jour suivant; mais le roi s'approcha de la ville avec les armées réunies, et un seul jour allait décider entre le vieux général encore jamais vaincu et le jeune héros, roi de Suède. Ce prince, reconnaissant qu'il fallait, par une grande action, conquérir la confiance de l'Allemagne en son génie et en sa bonne fortune, sentait toute l'importance de cette journée, et il tremblait. Il lui semblait toujours trop téméraire d'abandonner à une seule bataille le sort de toute la guerre; car il y avait tout lieu de croire que la perte de cette bataille entraînerait la perte de tout ce qu'il possédait sur cette côte, et celle des électorats de Saxe et de Brandebourg, ainsi que la ruine totale de tout le protestantisme en Allemagne. Mais l'électeur de Saxe, qui ne pouvait souffrir de voir plus longtemps son pays foulé par un ennemi impitoyable, demandait avec instance le combat. Alors le roi, ne pouvant résister, marcha sur Leipzig. Les deux armées se rencontrèrent sur le territoire du village de Breitenfeld, où se livra la bataille décisive, le 17 septembre. Gustave-Adolphe plaça les Saxons à part, à l'aile gauche, parce qu'il se défiait des troupes saxonnes qui étaient nouvellement enrôlées. Le feu commença sur le midi et fut terrible, mais plus funeste sur les bataillons épais des troupes impériales que sur les rangs étendus des Suédois; pour mettre fin à ce fâcheux début, l'aile droite impériale se

jeta sur les Saxons avec une telle violence qu'ils furent bientôt mis en désordre et en une déroute si complète qu'ils ne purent se rassembler que fort loin du champ de bataille.

Au même moment, Pappenheim s'était précipité sur l'aile droite des Suédois avec l'élite de sa cavalerie, afin de rompre leurs rangs. C'était le plus vaillant capitaine de cavalerie de son siècle. Mais il vint se heurter contre un mur impénétrable; sept fois ses assauts furent repoussés par le valenreux Banier (Banner). Alors Tilly, qui avait abandonné la poursuite des Saxons, arriva et se porta sur le flanc dégarni des Suédois; mais le jeune roi fut assez prompt pour se tourner à temps contre l'ennemi dont le courage vint encore se briser contre l'invincible fermeté de ses guerriers. Tilly ne sut pas se reconnaltre dans cet ordre de bataille où tout était nouveau et changé, et contre son attente la confiance dans ses plans l'abandonna pour la première fois; il reconnut qu'il avait affaire à un grand génie, mais le roi profitant de ce moment d'hésitation fit tout d'un coup attaquer l'artillerie, qui se trouvait placée sur une colline; s'en empara et la tourna contre les rangs de Tilly. Ce moment fut décisif; la confusion se mit parmi les impériaux et ils prirent la fuite; sept mille morts restèrent sur le champ de bataille, les autres s'enfuirent dans le plus grand désordre; Tilly lui-même fut en danger pour sa vie. Un capitaine de cavalerie suédois du régiment de Rheingraf, appelé le grand Frison, le poursuivit, et plusieurs fois même le frappa sur la tête avec la crosse de son pistolet; mais il fut lui-même tué par un cavalier qui accourut au secours. Ainsi le vieux général sexagénaire revint couvert de blessures, sombre et soucieux de se voir trahi par la fortune; il se vantait encore, le jour de la bataille, de n'avoir pas perdu un seul combat. Il ne se réunit qu'à Halle avec Pappenheim, qui était resté le dernier sur le champ de bataille, et qui, comme le dit Tilly dans son rapport, tua quarante hommes de sa propre main. Il ne restait plus qu'une petite troupe de ces escadrons, auparavant si redoutables.

Cette victoire fut pour Gustave-Adolphe, le grand fondement sur lequel s'appuya sa réputation par toute l'Allemagne et cette vénération pour sa personne, qui était presque une adoration. Car cette époque, comme tous les moments extraordinaires dans l'histoire, était proprement un de ces moments où l'opinion des peuples est toute-puissante; alors la croyance, la confiance en un homme, en un principe, le respect et l'enthousiasme qu'ils inspiraient, donnaient une force irrésistible, et celui qui savait s'emparer de cette puissance morale était sûr du sucès. Toute le monde se tourna donc vers cette nouvelle étoile sortie du Nord; les croyances religieuses et la superstition le servirent. Les prophéties, les apparitions, les rêves se rapportèrent à lui; partout où il passa les protestants le reçurent avec des transports de joie inexprimables, comme leur libérateur; et depuis que le monde existe il n'y a pas eu de portrait de roi aussi honoré, aussi colporté, aussi multiplié que le sien sous toutes les formes.

Gustave-Adolphe avait l'œil trop connaisseur pour ne pas comprendre toute la force qui maintenant combattait avec lui. Auparavant, précautionneux presque jusqu'à la timidité, il ne marchait que pas à pas et ne laissait derrière lui aucune place forte; depuis il parcourut l'Allemagne avec toute l'audace, toute la célérité possible et presque contre toutes les règles de la guerre; sa marche ressemblait à un triomphe. Il traversa la Thuringe et la forêt thuringienne pour arriver en Franconie et de là s'avança sur le Rhin; après s'être reposé quelque temps pendant l'hiver, il revint en Franconie pour aller droit en Bavière. Les villes les plus importantes tombèrent en son pouvoir après une courte résistance ou se soumirent d'elles-mêmes, Halle, Erfurt, Wurtzbourg, Francfort, Mayence, Nuremberg et bien d'autres. Tilly même, après avoir si bien réparé ses forces qu'il se trouvait à la tête d'une armée plus forte que celle du roi, n'osait cependant pas sérieusement se mettre sur son passage; et depuis la bataille de Leipzig, il ne pouvait plus recouvrer cette confiance qu'il avait autrefois en lui-même.

L'électeur Maximilien l'avait rappelé en Bavière pour qu'il défendît ses propres États héréditaires. Il fallait empêcher le roi de passer

le Lech, et Maximilien se rendit lui-même dans le camp de Tilly, près de Rain. Mais Gustave ne trouvait rien d'impossible et il sut bien surmonter cet obstacle. L'armée des ligués fut obligée de quitter le rivage devant un vigoureux feu d'artillerie. Le roi passa le fleuve et se mit à sa poursuite; mais déjà, au commencement de l'action, Tilly, qui s'était témérairement avancé pour reconnaître l'ennemi, avait été blessé par un boulet de trois livres qui lui tomba sur le genou droit et le renversa de cheval. Il fut transporté à Ingolstadt dangereusement blessé; l'électeur s'y retira aussi lui-même, et Gustave, après avoir pris possession d'Augsbourg, marcha contre eux. Il fit aussitôt livrer quelques assauts à la ville, mais la garnison chaque fois les repoussa courageusement; et le roi y courut même un grand danger, car un boulet tua son cheval sous lui et le jeta par terre. Tilly mourant était dans la ville, et encore au moment de sa mort il excitait ses gens à la défense. Il mourut de sa blessure vingt-cinq jours plus tard, le 30 avril. C'était un homme de fer, qui se vantait même de n'avoir pas aimé une seule fois; du reste d'un caractère ferme et incorruptible, et un excellent général, si l'on ne considère que ses grands moyens militaires. Son corps donnait l'expression de son âme; il ressemblait au duc d'Albe; il était d'une moyenne grandeur et maigre; ses yeux étaient grands, mais brillaient avec quelque chose de farouche sous des sourcils gris; et son visage, à angle saillant, avec un gros nez, exprimait toute la rigidité de son âme.

Un contemporain nous le représente comme il l'a vu lui-même; il était sur un petit cheval gris, avec un habit de satin vert à la façon espagnole; il avait sur son chapeau magnifiquement orné un panache rouge qui lui tombait sur le dos; et c'est d'après cette description qu'il a été le plus souvent représenté. Le roi de Suède leva le siége d'Ingolstadt et marcha sur Munich, la capitale. La ville tremblait devant son arrivée. Le peuple bavarois avait, en haine des Suédois, traité plusieurs d'entre eux avec la plus grande cruauté; il les avait massacrés, avait mutilé leurs corps et avait excité la colère du roi au plus haut degré. Cependant celui-ci reçut avec bienveillance les députés de la ville qui lui en apportèrent les clefs. « Vous avez bien fait, leur dit-il, et votre soumission me désarme. J'avais le droit de venger sur votre ville le malheur de Magdebourg; mais ne craignez rien, allez en paix et soyez sans inquiétude pour vos biens et votre religion. Ma parole vaut mieux que toutes les capitulations du monde. »

La plus grande partie de la Bavière était entre les mains du roi, et l'électeur avait été obligé de s'enfuir vers Ratisbonne.

Gustave-Adolphe et Wallenstein. Mort de Gustave. 16 Novembre 1632.

Cependant les Saxons, conformément au plan de guerre de Gustave, étaient entrés en Bohême sous les ordres du feld maréchal d'Arnim, qui avait quitté le service de l'Empereur pour passer à celui de l'électeur de Saxe, et s'étaient facilement emparés de Prague, mal gardée; le 11 novembre 1631, l'électeur y fit son entrée solennelle. Ainsi la seule bataille de Leipzig avait arraché à l'Empereur les fruits de douze ans de guerre; il se voyait menacé dans ses propres États; le danger s'était montré tout d'un coup et contre toute attente. Dans une pareille extrémité, il ne vit plus qu'un seul moyen de salut et son conseil avec lui; c'était de rappeler Wallenstein, qui avait été déposé, humilié, et vivait fièrement dans sa retraite. Aucun autre adversaire ne pouvait plus entrer en lice avec le grand roi; aucun autre ne pouvait donner une armée à l'Empereur. Mais le gagner semblait une tâche difficile; il vivait sur ses biens en Bohême avec un luxe presque royal et semblait narguer l'Empereur et les rois. Il dépensait ainsi les millions qu'il avait acquis dans la guerre. Son palais à Prague était bâti avec la plus grande magnificence, comme on peut encore en juger d'après les restes. Tandis que ses ennemis se félicitaient de l'avoir réduit à l'état de simple particulier, il se faisait représenter dans la salle de son château comme

un triomphateur par les artistes les plus habiles venus d'Italie et de toute l'Allemagne, porté sur un char tiré par quatre chevaux blancs, et une étoile était placée au-dessus de sa tête couronnée de lauriers. Il était servi par soixante pages sortis des premières maisons, en habit de velours bleu-ciel, brodé d'or. Plusieurs de ses maîtres d'hôtel avaient déjà servi avec le même titre dans la maison de l'Empereur. Trois cents chevaux de choix étaient dans ses écuries et mangeaient dans des crèches de marbre. Sa demeure ressemblait à une cour, car les hommes les plus distingués se pressaient autour de lui. Extérieurement il paraissait tranquille, mais son ambition le dévorait au fond de son cœur. Ce ne fut pas sans une joie intérieure qu'il vit les progrès du roi de Suède; parce qu'ils le vengeaient de l'Empereur et de son ennemi l'électeur de Bavière, et que tous les yeux se tournaient sur lui dans le danger comme sur l'unique sauveur. En effet, l'Empereur ne tarda pas à commencer les négociations qui lui rendirent le commandement en chef.

Wallenstein les reçut avec froideur et n'accorda qu'à de nombreuses prières de la part de l'Empereur la promesse de lever en trois mois une armée de 30,000 hommes; mais sans s'engager à les conduire. Alors il envoya par toutes les provinces ses agents planter sa bannière d'enrôlement. Des milliers accoururent à lui; parce qu'il les avait toujours conduits à la victoire et au butin, et que, dans ces temps orageux, il était plus facile de trouver du bien-être à la guerre que dans les arts ou à la queue de la charrue. Un soldat de Wallenstein recevait dans la grosse cavalerie neuf florins (1) par mois, six dans la cavalerie légère, le fantassin quatre, et cela outre le prix pour la viande, le pain et le vin. Dès le mois de mars 1632 ces 30,000 hommes étaient réunis; mais aussi celui-là seul qui les avait enrôlés pouvait les conduire. L'Empereur le sentit bien; aussi eut-il l'étonnant courage de s'humilier jusqu'au point de se laisser imposer par Wallenstein la stipulation suivante : « Le duc de Friedland, généralissime de l'Empereur, de toute l'auguste maison d'Autriche et de la couronne d'Espagne, reçoit le commandement suprême sans aucune limitation. L'Empereur ne paraîtra lui-même jamais à l'armée. Pour assurer la récompense que méritent ses services, le duc reçoit en garantie une portion des pays héréditaires autrichiens; de plus, le droit de disposer à son gré des conquêtes qu'il fera dans l'Empire et de donner seul les grâces qu'il lui plairait d'accorder. Le Mecklembourg, ou tout autre dédommagement équivalent, lui est assuré à la paix, et pendant la guerre tous les États héréditaires d'Autriche lui seront ouverts en cas de besoin. »

Wallenstein reparut donc de nouveau sur la scène, revêtu de cette puissance presque impériale; il porta son armée jusqu'à quarante mille hommes, reprit Prague dès le mois d'avril de cette même année, 1632, et chassa sans peine les Saxons de la Bohême.

Le camp de Nuremberg. — L'électeur de Bavière, vivement pressé dans son pays, demanda du secours à Wallenstein avec d'instantes prières, et celui-ci, qui semblait se repaître de sa misère, de son humiliation, différait toujours jusqu'à ce que l'électeur lui promit de lui abandonner le commandement de toute la guerre; alors Wallenstein l'invita à venir se joindre à lui sur l'Éger pour marcher ensemble de là sur Nuremberg, une des places d'armes du roi les plus importantes. Mais Gustave, qui devina son dessein, s'avança lui-même au-devant, parut à l'improviste avec toute son armée aux portes de la ville, la fortifia avec le secours que lui donnèrent les habitants dans leur enthousiasme pour lui, tandis que les jeunes gens vinrent grossir son armée, et il y attendit l'ennemi. Celui-ci arriva bientôt et vint se retrancher sur les hauteurs de Zirndorf et d'Altenberg, en vue du camp suédois. Les deux adversaires avaient fait entrer dans leurs plans réciproquement de chasser l'ennemi de sa position retranchée par la disette et la nécessité. Ils restèrent onze semaines en présence, sans qu'aucun d'eux voulût céder. Mais la disette dans tout le pays fut extrême, tout avait été détruit dans un grand rayon; c'était presque un désert. Dans

(1) Le florin vaut 2 fr. 25 c. N. T.

le camp de Wallenstein, il y avait, outre une grosse armée, quinze mille goujats et serviteurs, presque autant de femmes (il permettait qu'elles suivissent leurs maris), et trente mille chevaux employés en grande partie à transporter les innombrables bagages. Cette multitude devenait chaque jour de plus en plus barbare. Ils ne vivaient plus que de pillage et de rapines. Dans le camp même de Gustave, l'ordre n'était plus aussi bien tenu qu'au commencement; parce que son armée était désormais en grande partie composée de recrues et de troupes allemandes auxiliaires.

Malgré toute sa sévérité, il ne pouvait pas les tenir en bride comme il le voulait; car leurs chefs n'exigeaient pas sérieusement la stricte discipline. Aussi le bon roi fut-il emporté de colère quand il apprit les brutalités exercées par ses soldats sur les malheureux habitants. Il assembla tous ses officiers, leur fit de sévères reproches et finit en disant : « Qu'il trouvait leur conduite si indigne, qu'il était fâché d'avoir des rapports avec un peuple si pervers. » Malheureusement il ne pouvait pas avoir l'œil partout, et le mal avait déjà poussé de profondes racines. Alors il résolut de mettre une fin à cette position indécise et ruineuse, par un coup d'audace. Le 4 septembre, il donna l'assaut aux montagnes où était Wallenstein; mais l'entreprise était trop forte, le courage le plus résolu ne pouvait rien contre ces retranchements garnis d'énormes bouches à feu, et le roi fut obligé sur le soir de se désister de l'attaque après avoir beaucoup souffert. Il attendit encore quinze jours dans son camp, et comme Wallenstein ne remuait pas, le 18 septembre il se retira au son de la trompette, en face de l'ennemi qui n'osa le poursuivre, et il revint en Bavière.

Alors Wallenstein abandonna lui-même son camp, y mit le feu et prit ensuite une résolution à laquelle on ne s'attendait pas, celle de transporter le théâtre de la guerre dans les pays protestants du nord de l'Allemagne; il tourna tout d'un coup vers la Saxe, et marqua partout son passage par le sang et la flamme. Le roi se hâta d'arriver au secours, et entra le 11 novembre dans Naumbourg, sur la Saale. Le peuple le reçut comme un ange gardien, la foule se pressait autour de lui à son entrée et lui baisait les pieds. Un triste pressentiment pénétra son âme à ces démonstrations excessives de vénération : « Nos Saxons sont dans les meilleures dispositions, dit-il à Fabricius, son prédicateur ordinaire; mais je crains que Dieu ne me punisse à cause de la folie de ce peuple. Ne dirait-on pas qu'il veut faire de moi son idole? Ne se pourrait-il pas que Dieu, qui humilie les superbes, ne leur fasse sentir à eux comme à moi que je ne suis qu'une faible et mortelle créature? »

Bataille de Lutzen, 16 novembre 1632. — Il faisait alors un froid extrême, et Wallenstein, qui crut que le roi s'était retranché près de Naumbourg, pensant qu'il n'entreprendrait rien avant l'hiver, renvoya le comte de Pappenheim vers le Rhin, avec l'ordre toutefois de chasser sur sa route les Suédois de Halle et de Moritzbourg. Mais tout d'un coup Gustave se met en marche, s'avance sur Weissenfelds et arrive, le 15 novembre au soir, en présence de l'armée de Wallenstein, près de Lutzen. Tous les deux se préparèrent à une bataille, et le général impérial rappela en toute hâte Pappenheim qui n'était pas encore éloigné étant arrêté au siége de Moritzbourg; il pouvait arriver dans le courant du jour suivant. — Le roi passa cette froide nuit d'automne dans sa voiture et concerta la bataille avec ses généraux. Déjà le jour était arrivé; un épais brouillard couvrait la plaine; les deux armées en présence étaient dans l'attente, et les Suédois chantaient, au son des cimbales et des trompettes, le cantique de Luther : « Notre Dieu vaut bien un château fort, » ainsi qu'un autre composé par le roi lui-même, qui commençait par ces mots : « Ne crains rien, petite troupe. » Vers onze heures, quand le soleil commençait à percer, le roi monta à cheval après une courte prière, et alla se placer à la tête de l'aile droite; Bernard de Weimar conduisait l'aile gauche, et il s'écria : « En avant, à la garde de Dieu! Jésus aide-moi, je combats pour la gloire de ton nom. » Il refusa sa cuirasse en disant : « Dieu est ma cuirasse. » Il conduisit ses troupes contre le front des impériaux qui se tenaient bien retranchés dans le chemin de pierre qui conduit de Lutzen à Leipzig, et ca-

chés dans de profonds fossés des deux côtés de la route. Les Suédois furent reçus par un feu meurtrier qui jeta un grand nombre d'entre eux par terre. Cependant ceux qui suivaient gagnèrent du terrain, vinrent s'établir sur le fossé et repoussèrent les impériaux. Pendant ce temps-là Pappenheim était arrivé de Halle avec sa cavalerie, et la bataille recommença avec une nouvelle fureur. L'aile droite des Suédois ebancela, le roi se hâta de courir de ce côté avec une troupe de cavalerie et s'avança trop loin pour examiner le point faible de l'ennemi; il n'était accompagné que de quelques cavaliers et du duc François de Saxe Lauenbourg. Comme il avait la vue courte il s'approcha trop d'un escadron impérial; il reçut un coup de feu au bras qui pensa le renverser sans connaissance, et au moment où il se tournait pour se retirer du tumulte, il reçut un deuxième coup dans le dos et il tomba de cheval en disant : « Mon Dieu! mon Dieu! » (1) Les chevaux lancés au galop passèrent sur lui, le foulèrent aux pieds; on le retrouva tout défiguré. Son cheval, qui revint tout en sang, apporta ainsi lui-même le triste message à ses soldats. Ceux-ci, emportés par la colère et par la soif de la vengeance, conduits par le duc Bernard de Weimar qui rétablit l'ordre par sa fermeté héroïque, se jetèrent de nouveau sur les fossés et forcèrent les ennemis de reculer. Ils ne purent pas résister plus longtemps; déjà le lieutenant général Piccolomini était blessé, et avait perdu quatre chevaux; déjà Pappenheim était tombé mort, frappé par un boulet de canon en combattant vaillamment. La fuite et le désordre se mirent dans les rangs. « La bataille est perdue, Pappenheim est mort, les Suédois arrivent sur nous, » cria-t-on de tous côtés. Wallenstein fit sonner la retraite. Un brouillard et la nuit qui survint, aussi bien que la fatigue, empêchèrent les Suédois de poursuivre; ils passèrent la nuit sur le champ de bataille, et l'artillerie impériale tomba en leur pouvoir. Wallenstein se retira en Bohême avec les restes de l'armée, quoiqu'il eût antérieurement résolu de prendre ses quartiers d'hiver en Saxe. Ainsi le résultat montra bien que la victoire était certainement restée aux Suédois, quoique Wallenstein la dît indécise, et que l'Empereur la célébrât comme appartenant à son parti. Le jour suivant, les Suédois cherchèrent le corps de leur roi parmi des milliers de morts qui couvraient le champ de bataille. Ils le trouvèrent nu, sous une foule d'autres, couvert de sang et des meurtrissures des pieds des chevaux et presque méconnaissable : il avait onze blessures. Il fut porté à Weissenfels, et de là transporté par la reine Marie-Éléonore, qui avait suivi son mari en Allemagne, à Stockholm, où il fut enterré et pleuré par tout le monde.

Le collet que le roi portait fut envoyé tout sanglant à Vienne à l'empereur Ferdinand qui, dit-on, versa des larmes à cette vue, et se fit ainsi honneur à lui-même autant qu'à son adversaire. Ferdinand avait l'âme assez grande pour admirer la vertu d'un héros même dans un ennemi.

Si Gustave-Adolphe n'avait pas été arraché à la vie à l'âge de trente-huit ans, au moment le plus glorieux de sa carrière, peut-être que son grand génie aurait changé toute la constitution de l'Allemagne et hâté la marche de son développement. Déjà même il avait conçu la pensée de se faire nommer roi de Rome; et son œil, dont personne n'a pu scruter la profondeur, avait peut-être d'avance embrassé toute l'Europe. Il témoignait souvent son étonnement de ce que les temps d'alors ne produisaient plus de généraux comme ceux de l'antiquité; et quand on lui répondait que le changement apporté dans les armes, dans la tactique militaire et le système des places fortes ne le permettaient plus, il répondait : « La différence n'est pas tant dans les armes que dans les esprits; si on retrouvait le cœur d'Alexandre, la volonté d'Annibal, et l'esprit entreprenant de César, on reverrait encore les actions d'Alexandre, les victoires d'Annibal et les conquêtes de César. » Tel était le point de

(1) Schiller, dans son *Histoire de la Guerre de trente ans*, semble accuser le duc de Saxe Lauenbourg de ce meurtre. Il paraît que ce duc, qui avait reçu une insulte de Gustave, ne le quitta pas pendant toute la bataille, et que, dès le lendemain de sa mort, il passa du côté des impériaux. N. T.

vue sous lequel il considérait l'histoire du monde et ses forces actives; et qui oserait fixer le point où s'arrêtait un pareil génie? Un de ses contemporains, dont le jugement ne peut être suspect, le comte Galéazzo Gualdo, un Vénitien et un catholique, qui avait passé plusieurs années dans les armées impériales et suédoises, nous fait ainsi le tableau de ses grandes qualités. « Gustave était grand, fort et d'un extérieur vraiment royal, et sa vue seule remplissait les cœurs de respect, d'admiration, d'amour et de crainte. Il avait les cheveux et la barbe blonde; il avait de grands yeux quoiqu'il ne pût voir que de près. La guerre avait eu pour lui beaucoup d'attraits depuis son enfance, et la gloire et la réputation étaient sa passion. Sa parole était éloquente, et sa conversation pleine d'agrément et de gaieté. Aucun général n'a été servi plus volontiers et avec plus de dévouement. Il était affable, aimait à donner des éloges et n'oubliait jamais les actions de courage; mais il haïssait les manières de cour et la flatterie, et celui qui prenait ces façons auprès de lui était sûr de ne jamais gagner sa confiance. Il était très-sévère pour réprimer la licence des soldats, et très-soigneux pour la sécurité des bourgeois et du paysan. Une fois qu'après la conquête d'une ville catholique on lui conseillait de traiter les citoyens avec rigueur et de leur donner de nouvelles lois, il répondit : « Cette ville est maintenant à moi et n'appartient plus à l'ennemi; je suis venu briser les chaînes de la liberté et non pas en imposer de nouvelles. Laissons-les vivre comme ils ont vécu jusqu'à présent. Je n'ai point de lois à donner à ceux qui savent vivre comme leur enseigne leur religion. »

» Il ne faisait aucune différence entre catholiques et protestants. Son principe était que quiconque se conformait aux lois, était un bon croyant, et que la vocation des princes n'était pas de garantir les hommes de l'enfer; que c'était celle des ecclésiastiques. »

Il eut plus d'une fois l'occasion de consacrer ses principes par ses actions; par exemple, pendant son séjour à Munich, le jour de l'Ascension, 1632, il se rendit à l'église de Notre-Dame, pour assister à une messe célébrée dans toute la solennité du culte catholique; ensuite il alla visiter le collége des jésuites, répondit à une allocution latine du Père recteur dans la même langue, et s'entretint presque une heure avec lui sur le dogme de l'Eucharistie. Ainsi voyait-on se refléter dans toutes ses actions, l'éclat de son génie universel, qui l'élevait au-dessus de son siècle, tant parce qu'il savait respecter, malgré un cœur brûlant de piété, la foi qui se trouvait dans son prochain, quelle qu'elle fût, que parce qu'il put souffrir autour de lui l'éclat du mérite et de la vérité, sans en être offusqué, et qu'il fut véritablement un ami de la liberté.

Le monument de Gustave-Adolphe en Allemagne fut pendant longtemps une pierre placée sur le champ de bataille de Lutzen, à l'endroit même où il était tombé; de nos jours, un de ses admirateurs a fait élever un autre monument, mais très-simple.

—

Continuation de la guerre. 1632—1635.

On pouvait se demander si les Suédois continueraient la guerre après la mort de leur roi. S'ils se désistaient, leurs alliés, les protestants, étaient menacés d'une sévère punition de la part de Wallenstein. Mais le conseil d'État suédois gouvernant pendant la minorité de Christine, fille de Gustave, résolut de continuer cette guerre, parce qu'elle pouvait donner à la Suède des droits sur le territoire allemand; et pour remplacer le roi, il choisit son ami, son grand chancelier, Axel Oxenstiern, homme habile et capable, qui sut réunir les forces de son parti. Cependant il ne possédait point la douce et affable dignité de son maître; les princes de l'Empire et surtout les Saxons supportaient avec peine d'être obligés de suivre un simple délégué d'un gentilhomme suédois; et quoiqu'il ait réussi à rassembler à Heilbronn au printemps, 1633, les états protestants des quatre grands cercles, de Souabe, de Franconie, du haut et bas Rhin, cependant il

était facile de reconnaître à l'irrésolution des uns, à l'opposition des autres, et à la division entre les généraux que le génie du roi n'était plus là pour commander.

Wallenstein, dont le génie était supérieur à celui de tous les autres, aurait pu profiter de ce moment d'hésitation pour mettre fin à la guerre et donner la victoire à l'Empereur; mais il était occupé d'autres soins et il demeura dans une incompréhensible inaction. Après la bataille de Lutzen, il établit un tribunal de guerre pour juger son armée, afin d'écarter de lui la responsabilité de cette défaite; puis comme il avait droit de vie et de mort, il fit décapiter publiquement, à Prague, plusieurs généraux et officiers supérieurs et pendre un certain nombre de simples soldats; enfin il fit attacher à la potence les noms de plus de cinquante officiers absents comme ceux d'autant de traîtres. Ensuite il fit de nouveaux enrôlements, remplaça son artillerie avec des cloches qu'il fit fondre et bientôt il se trouva aussi redoutable qu'auparavant. Mais au lieu de s'avancer dans l'Empire, attaquer les Suédois conduits par Gustave Horn et le duc Bernard de Weimar, qui étaient maîtres des frontières de l'Allemagne, il marcha sur la Silésie, où il n'y avait pas besoin d'une si grande armée, et négocia longtemps avec les Saxons pour l'évacuation du pays. En même temps, telles furent du moins les accusations postérieures portées contre lui, il cherchait à sonder quels dédommagements lui donneraient les ennemis s'il passait de leur côté, car il croyait depuis longtemps avoir lu dans les astres, qu'un royaume lui était préparé. Pendant ce temps-là, de peur qu'une trop grande oisiveté ne donnât des soupçons à l'Empereur, il chassa de la Silésie tous les Saxons et les Suédois qui s'y trouvaient, et fit prisonnier le comte de Thurn, le premier auteur de la guerre. Déjà Vienne était dans l'attente de voir traîner par ses rues cet homme odieux le plus coupable des révoltés, quand Wallenstein lui rendit la liberté. Et il répondit aux reproches que lui fit faire l'Empereur : « Que pouvais-je faire d'un pareil fou? Je souhaiterais que les Suédois n'eussent pas de meilleurs généraux que lui. Thurn, à la tête des troupes suédoises, rendra plus de services à l'Empereur que dans sa prison. »

Mort de Wallenstein, 25 février 1634. — Cependant la Bavière était vivement pressée par Horn et Bernard de Weimar; et, sur les instantes prières de l'électeur, l'Empereur avait déjà plusieurs fois demandé à son général qu'il se hâtât d'aller au secours de ce pays. Wallenstein traîna en longueur; puis enfin il se mit en route sans se presser, à travers la Bohême, arriva dans le haut Palatinat et rentra aussitôt en Bohême où il prit ses quartiers d'hiver. Il défendit à ses généraux qui commandaient des corps particuliers, sous les peines les plus sévères, d'obéir aux ordres de l'Empereur, et quand ce prince fit entrer d'Italie en Allemagne une armée espagnole qui ne devait pas être sous son commandement, et fit détacher un corps de l'armée qu'il commandait pour le réunir aux Espagnols, Wallenstein se plaignit tout haut de la violation du traité qu'ils avaient fait ensemble.

Comme il était accablé par les maladies et tellement tourmenté par la goutte que ses pieds étaient ouverts et qu'on était obligé de couper des morceaux de chair vive, il prit la résolution de déposer le commandement; mais il voulait se mettre en position d'exiger l'accomplissement des promesses qu'on lui avait faites. Il s'efforça donc de s'attacher encore plus étroitement les généraux de son armée, et les réunit en grand nombre dans ce but à Pilsen, au commencement de l'année 1634. Il n'était pas difficile à lui de les gagner, car ils n'avaient d'espoir qu'en sa parole et sa recommandation pour recevoir les indemnités qui leur étaient dues; d'autant plus qu'ils avaient enrôlé leurs régiments à leurs propres frais, et la plupart y avaient même engagé tout leur avoir. Si Wallenstein avait une disgrâce, ils étaient eux-mêmes en danger de perdre leurs droits. En conséquence, quarante officiers supérieurs ayant à leur tête le feld-maréchal Illo et le comte de Terzka, se rassemblèrent dans un dîner, auquel même Wallenstein ne put assister à cause de sa maladie, et s'engagèrent ensemble par serment à la vie à la mort de rester fidèlement attachés au duc « tant qu'il resterait au service de l'Empereur, ou tant que celui-ci lui demanderait de ses services pour

la guerre; » ensuite ils forcèrent Wallenstein de leur promettre « de rester encore quelque temps avec eux et de ne pas se démettre de son commandement à leur insu et sans leur consentement. » Le feld-maréchal Piccolomini qui plus tard trahit Wallenstein, signa cet écrit avec les autres.

Les ennemis de Wallenstein profitèrent de cette circonstance, d'ailleurs fort grave, pour le rendre suspect à l'Empereur, et parvinrent enfin à décider ce prince à dépouiller son général du commandement en chef, pour le donner à Gallas. Il est incontestable qu'il y avait à la cour de l'Empereur un parti italien et espagnol monté contre lui, et le duc de Bavière qui ne cessait de se plaindre de Wallenstein se joignit à lui. Le principal instrument de ces menées secrètes était le commandant italien Caretta, marquis la Grana.

Ces intrigues contre Wallenstein furent conduites avec tant de secret, qu'il n'en fut instruit que quand les généraux Gallas, Piccolomini et Aldringen, publièrent un ordre du jour par lequel ils défendaient, au nom de l'Empereur, à tous les généraux de l'armée, d'obéir désormais aux ordres de Wallenstein, Illo et Terzka (Ferdinand avait signé l'acte de déposition de Wallenstein, le 24 janvier, et il continua de correspondre avec lui encore vingt jours après). Celui-ci fit aussitôt afficher à Pilsen, le 2 février, la déclaration solennelle, signée par lui-même et vingt-neuf généraux ou colonels, que la réunion du 12 janvier n'avait rien d'hostile de la part des officiers pour l'Empereur et la religion. En même temps, il fit partir, le 21 et le 22 février, deux officiers d'ordonnance vers Ferdinand pour lui déclarer de sa part, qu'il se désistait de son commandement et qu'il était prêt à se justifier devant tel tribunal qu'il plairait à l'Empereur de lui assigner. Mais ces officiers furent arrêtés en route par Piccolomini, et leur message n'arriva à l'Empereur qu'après la mort de Wallenstein.

Piccolomini marcha lui-même sur Pilsen avec ses troupes, et Wallenstein fut obligé pour sa propre sûreté de se retirer vers la citadelle d'Éger, dont le commandant Gordon lui était attaché par des motifs particuliers de reconnaissance. Cependant il est historiquement prouvé que le beau-frère de Wallenstein, le comte de Kinski, chassé de la Bohême à cause de sa religion, traita avec l'envoyé de France, Feuquières, des moyens de faire entrer Wallenstein dans le parti ennemi de l'Empereur, et que le cardinal de Richelieu fit voir à ce général la couronne de Bohême comme sa récompense; il eut encore de pareilles négociations avec les Suédois, si l'on en croit quelques-uns de leurs écrivains. Mais aucun écrit, aucune action de Wallenstein ne prouve qu'il eût chargé le comte Kinski d'une semblable négociation; et les Français et les Suédois restèrent jusqu'au dernier moment dans le doute si Wallenstein n'avait point voulu les jouer pour leur donner plus de confiance. Il est aussi à remarquer que cet homme incompréhensible et extraordinaire, songeant à la perte possible de la faveur de l'Empereur, ne voulut peut-être pas repousser trop loin les propositions de l'ennemi; mais se ménager une ressource pour les cas où ses ennemis réussiraient à le renverser, comme ils avaient déjà fait à la diète de Ratisbonne.

Wallenstein quitta Pilsen le 22 février au matin, porté sur une litière à cause de sa goutte, accompagné seulement de dix compagnies, et au bout de deux jours il arriva à Éger. Il avait avec lui le colonel Buttler qui fut un des meurtriers. Il entra dans Éger, le 24, à quatre heures du soir, et descendit dans la maison du bourgmestre Pechbelbel, sur la place du Marché. Le lendemain, mardi gras, Terzka, Illo et Kinsky allèrent dîner à la citadelle avec Gordon. Tandis qu'ils étaient à table, tout à coup trente dragons, commandés par les capitaines Deveroux et Geraldin, sortirent d'une chambre voisine et se précipitèrent sur leurs victimes qu'ils massacrèrent. Terzka ne périt qu'après une vigoureuse défense dans laquelle il tua deux dragons. Aussitôt après cette exécution le capitaine Deveroux se chargea d'aller tuer Wallenstein. Il était minuit et déjà le duc était couché. Mais ayant entendu dans le derrière de la maison les cris des comtesses Terzka et Kinsky, qui venaient d'apprendre la mort de leurs maris, il se leva et ouvrit la croisée pour demander à la senti-

nelle ce qu'il y avait. Au même moment Deveroux enfonça sa porte, et se jeta sur lui en criant : Mort à Wallenstein ! — Celui-ci se découvrit aussitôt la poitrine sans dire un seul mot et reçut le coup mortel.

Comme il quitta le monde sans rien découvrir et que pendant sa vie les pensées de son âme étaient profondément cachées au fond de son cœur, dans le plus grand secret, un voile obscur se trouve jeté sur sa vie et ses grands projets. C'était un de ces hommes qu'on ne peut approfondir, sur lesquels on ne peut rien dire ; parce qu'ils n'ont ouvert leur cœur à personne et que ce n'est que secrètement, au fond de leur âme, qu'ils ont pesé le sort de milliers d'individus. Dans ces hommes qui sentent qu'ils ont en eux-mêmes une force à laquelle on ne peut résister, les arrêts de leur volonté semblables à ceux du sort ne suivent aucune règle qu'on puisse prévoir et partent de profondeurs impénétrables.

Après sa mort, ses biens furent confisqués et servirent à récompenser ses ennemis et ses assassins mêmes. Gallas eut le duché de Friedland, Piccolomini la principauté de Nachod, et Buttler après lui ; cependant la plus grande partie resta à l'Empereur. Il y avait d'immenses valeurs en argenterie et objets précieux, en chevaux et voitures, etc. On estime que les biens de Wallenstein montaient à une valeur de cinquante millions. Sa veuve reçut comme donaire la principauté de Neuschloss ; Marie-Élisabeth, sa fille unique, fut mariée plus tard à un comte de Caunitz. L'Empereur, pour justifier cette exécution, fit rédiger un écrit fort long, qui contenait toutes les accusations portées contre Wallenstein et qui pendant longtemps donna de fausses idées sur l'histoire de ce grand général, par ses suppositions et ses faussetés.

Bataille de Nordlingue et paix de Prague. 1634—1635.

Après la mort de Wallenstein, ce fut le roi de Rome, Ferdinand, fils de l'Empereur, qui obtint le commandement en chef; et la fortune lui ouvrit la carrière par un brillant succès. Après avoir poussé les Suédois hors de la Bavière, il les atteignit à Nordlingue en Franconie. Son armée était composée de troupes d'élite et augmentée de quinze mille Espagnols; dans l'armée suédoise et allemande, au contraire, il n'y avait point unité pour le commandement. Le prudent feld-maréchal Gustave Horn s'opposait à la bataille, prévoyant sa déplorable issue. Bernard de Weimar, jeune et fougueux, la demandait : elle fut livrée le 7 septembre 1634 ; mais le petit nombre, la mauvaise position, les fautes des généraux, le peu d'accord entre eux, tout concourait contre les Suédois qui furent en effet complétement taillés en pièces, malgré leur courage, après huit heures de combat. Vingt mille environ furent tués ou faits prisonniers, et parmi ces derniers le feld-maréchal Horn ; le duc Bernard se retira sur le Rhin avec le reste de l'armée.

Cette bataille pouvait devenir aussi décisive en faveur des catholiques que l'avait été celle de Leipzig en faveur des protestants. La puissance suédoise parut anéantie en Allemagne, et un résultat important fut la défection de la Saxe. L'électeur Jean-George voyait déjà depuis longtemps avec douleur la Lusace entre les mains des impériaux ; il craignait de ne la recouvrer jamais, et peut-être même de perdre plus encore ; c'est pourquoi il conclut, au commencement du printemps, 1635, la paix de Prague avec l'Empereur. Il reprit la Lusace, reçut même une partie de la province de Magdebourg et une liberté de religion entière pour quarante ans. L'Allemagne évangéliste s'emporta beaucoup contre l'électeur, mais bientôt plusieurs autres États suivirent son exemple et s'accommodèrent avec l'Empereur : le Brandebourg, le Mecklembourg, le duché de Weimar, la principauté de Lunebourg et autres ; de sorte qu'il semblait que cette sanglante guerre allait ainsi se terminer par le découragement des partis. En effet, les malheureux pays de l'Allemagne, sur lesquels s'étaient précipités les guerriers de presque toutes les parties d'Europe, étaient effroyablement dévastés ; il n'y avait presque plus d'hommes, les terres cultivées avaient été foulées aux pieds, une

grande partie était restée sans labour; les villes désertes, des ruines et des décombres en mille endroits où auparavant étaient des lieux florissants; partout incertitude de vivre et de jouir de son travail, de sorte que le désespoir donnait aux mœurs de l'époque un caractère de barbarie. Ce qui n'avait pas été emporté par le glaive, avait été détruit par la famine, la misère et la maladie, et le principe de vie était tué dans le sein qui le nourrissait; telle était même la fureur impitoyable de cette guerre, que là où une langue de terre avait été pendant quelque temps épargnée, l'œil avide de la nécessité et de la rapine l'avait bientôt découverte et venait y porter le ravage. Car nombre de provinces étaient déjà si dévastées qu'une armée n'osait plus la traverser, comme le raconte lui-même le général Banier des provinces situées entre l'Oder et l'Elbe.

Dans cette détresse générale, avec les inclinations des États allemands à la paix, avec la disposition de l'Empereur de révoquer au moins en partie l'édit de restitution, comme il l'avait montré par son traité de paix avec la Saxe, lorsque l'armée suédoise était presque anéantie, la patrie opprimée pouvait espérer qu'elle touchait au terme de ses souffrances.

—

Influence de la France. Mort de Ferdinand II. 15 février 1637.

Alors s'appesantit sur nous cette main fatale qui déjà antérieurement nous avait été si funeste, et qui plus tard surtout accumula sur nos têtes tant et de si noirs orages. Le ministre de France, Richelieu, contemplait avec une grande satisfaction depuis longtemps les malheurs de la maison d'Autriche et de toute l'Allemagne. Le gouvernement français regardait comme une pensée de la plus haute et de la plus adroite politique de faire tourmenter et conduire au supplice les protestants en France; mais de les protéger en Allemagne et de se servir ainsi de la foi pour cacher sa supercherie et son avidité. Le moment était venu où le cardinal crut pouvoir vendre bien cher les services de la France. Il les offrit au chancelier Oxenstiern, stipulant pour récompense l'occupation de la forteresse de Philipsbourg sur le Rhin, et laissant ainsi apercevoir des desseins plus sérieux encore sur l'Alsace. C'était la première fois que les étrangers marchandaient les frontières de notre patrie. A ce traité entre Richelieu et Oxenstiern la guerre prend une caractère ignoble; car depuis lors le ministre suédois ne combattait plus que pour apporter à son peuple une portion de l'Allemagne. Ils trouvèrent dans le duc Bernard de Weimar, prince du reste plein de valeur et de noblesse, le bras qu'ils pouvaient désirer: celui-ci d'ailleurs voulait conquérir pour lui-même une province sur le Rhin. Bientôt une magnifique armée enrôlée avec l'argent français fut sous ses ordres, et ce fut un redoutable ennemi pour les impériaux et les Bavarois; mais depuis ce moment les provinces rhénanes en devenant le théâtre de la guerre furent foulées, pressurées, comme l'avaient été auparavant celles de l'Oder, de l'Elbe et du Wéser. Les Suédois avaient encore dans le feld-maréchal Banier un vaillant et actif général. Renforcé de nouveaux bataillons arrivés de Suède, il partit en diligence de la Poméranie, où s'étaient enfuis les restes de l'armée battue à Nordlingue, et s'avança contre les Saxons devenus les alliés de l'Empereur, les mit en déroute et se répandit dans la Saxe.

Cependant cette guerre n'offre plus désormais qu'un tableau toujours plus triste, manquant d'un grand génie et d'un grand but pour le relever. Le héros dont l'élévation de son âme jetait un lustre brillant sur tout ce qui l'environnait, qui fut entraîné par enthousiasme pour la religion, pour la gloire et pour la grandeur de son peuple, a disparu; l'impénétrable, le mystérieux et tout-puissant général qui seul pût oser marcher contre le roi de Suède a été également arraché à ses projets; et les hommes qui paraissent maintenant à la tête des armées, quoique braves et non communs, ne sont cependant que des génies du deuxième rang, qui ne peuvent atteindre la hauteur des idées de leurs prédécesseurs.

L'égoïsme pénètre dans cette guerre, et c'est lui seulement que servent toutes les forces qui agissent; par conséquent quelque belles que soient les opérations, elles rentrent toujours dans le cercle des actions communes.

L'empereur Ferdinand II lui-même, que l'on peut mettre au rang des meilleurs esprits de l'époque, disparaît aussi de cette grande lutte sans en avoir vu la fin; il mourut le 15 février 1637, à l'âge cinquante-neuf ans, après avoir eu la satisfaction de voir son fils Ferdinand unanimement reconnu à la diète de Ratisbonne.

—

Ferdinand III. 1637—1657.

Suite de la guerre. Bernard de Weimar, Banier, Torstenson, Wrangel. — Dans les années 1637 et 1638, le duc Bernard de Weimar poursuivit le cours de ses victoires sur le Rhin; il surprit l'armée des ligués à Rhinfeld, les battit et fit quatre généraux prisonniers, entre autres le vaillant Jean de Werth; Rhinfeld, Roteln et Fribourg se rendirent. Mais l'objet de ses efforts était l'importante place de Brissac, dont il voulait faire le point principal de sa domination sur le Rhin. Il l'assiégea, battit encore une fois l'armée catholique qui venait pour prendre sa vengeance, et emporta la ville par la famine et la disette; ensuite il se fit reconnaître solennellement par ses habitants. Mais tandis qu'il se préparait à de nouvelles expéditions, il tomba malade tout d'un coup et mourut, le 18 juillet 1639, dans la trente-sixième année de sa vie. Il crut lui-même qu'il avait été empoisonné, et son aumônier en exprima le soupçon dans son oraison funèbre (1). Mais si ce soupçon était fondé, il ne peut être attribué qu'à la France; car aussitôt après la mort du duc, on vit dans l'armée des négociateurs français qui voulaient l'acheter à prix d'argent, elle et les places fortes qu'elle occupait. Il n'y eut que trois régiments suédois qui ne voulurent pas se vendre et qui partirent tambour battant; ainsi Brissac fut conquis, pour les Français, par la valeur des Allemands.

Déjà, dans l'année 1636, la voix de tant de malheureux qui soupiraient après la paix avait fait essayer quelques tentatives de réconciliation. Mais Richelieu, le ministre de France, ne voulait pas de paix; soit parce que la guerre le rendait nécessaire, soit parce qu'il entrait dans la politique hostile de la France de voir l'Allemagne déchirée par ses propres enfants et par les étrangers. Cependant on fit de nouvelles et sérieuses tentatives dans l'année 1640, et les envoyés des différents partis se rassemblèrent à Munster et Osnabruck, en 1643. Mais ces négociations durèrent près de cinq ans, et pendant ce temps-là, la guerre sévissait avec toute sa cruauté.

Le redoutable Banier était mort, dans l'année 1641, à Halberstadt, après avoir dévasté la Bohême et plusieurs autres provinces. Il avait envoyé à Stockholm six cents drapeaux et étendards conquis dans toutes ses expéditions; mais s'il était babile, son cœur était impitoyable, et les campagnes qu'il fit furent marquées de plus de cruautés que toutes les autres de cette guerre. A son entrée en Bohême, plus de cent villages, bourgs et châteaux furent incendiés dans quelques nuits; et un de ses principaux officiers, Adam Pfuhl, se vantait d'avoir lui seul mis le feu en plus de huit cents endroits de la Bohême. Le pays était tellement désert que ce même Pfuhl, dans son expédition à travers la Thuringe, sentant sa fin approcher et demandant les secours d'un prêtre, ne put en trouver un seul dans un rayon de plusieurs milles.

Après Banier ce fut Léonard Torstenson qui eut le commandement en chef des Suédois. Ce général, quoique si faible de santé qu'il

(1) L'historien allemand de la *Guerre de trente ans*, Schiller, détruit cette inculpation hostile, en prouvant que le prince n'a pas été empoisonné, et qu'il est mort d'une maladie contagieuse qui, en deux jours, avait enlevé quatre cents soldats. Son corps était couvert de taches livides et pestilentielles, de sorte que le chirurgien qui en fit l'ouverture, s'étant blessé avec son scalpel, mourut lui-même peu après. N. T.

était obligé de se faire porter dans une litière, l'emporta néanmoins sur tous les autres qui parurent dans cette guerre par la rapidité de ses mouvements. Il commença par envahir la Silésie, en 1642, battit le duc François Albert de Saxe Lauenbourg (celui-là même qui était auprès de Gustave-Adolphe à Lutzen et était depuis passé au service de l'Empereur) et conquit Schweidnitz. De là, il s'avança en Moravie, prit Olmutz et fit trembler Vienne, la capitale. Les maladies qui se mirent dans son armée le forcèrent à la retraite. Mais, dans l'automne de cette même année, le 2 novembre, il tailla en pièces, près de Leipzig, le général Piccolomini qui le poursuivait. Ce fut la plus grande bataille de cette dernière partie de la guerre; Piccolomini perdit vingt mille hommes, quarante-six canons, environ deux cents drapeaux, et ne put rassembler les fuyards qu'en Bohême.

Dès le commencement de l'année suivante, Torstenson se remit en route pour la Moravie, s'avança de nouveau jusqu'à Olmutz et au delà: de sorte que ses troupes légères allaient escarmoucher jusque dans les environs de Vienne. Puis, quand on le croyait fort occupé dans les environs de la capitale, il parut tout d'un coup, comme par enchantement, à cent milles de là, sur les côtes de la mer Baltique, dans le pays du roi de Danemarck, le Holstein et le Schleswig. Ces pays, qui avaient été longtemps à l'abri de la guerre, offraient aux Suédois de riches quartiers d'hiver; et il était facile de trouver un prétexte de guerre avec le Danemarck dans la jalousie avec laquelle ce royaume avait toujours regardé les victoires des Suédois. Dès le printemps suivant, 1644, les Suédois qui avaient reçu des renforts se mirent de nouveau en marche pour l'Allemagne, anéantirent l'armée impériale commandée par Gallas, et un an plus tard, 1645, Torstenson fit essuyer aux généraux impériaux Gœtz et Halzfeld une défaite complète à Jankan en Silésie; leur armée fut détruite, Gœtz lui-même fut tué; Halzfeld fut fait prisonnier, et toutes les provisions de l'armée tombèrent entre les mains des Suédois. Ensuite l'expédition s'avança encore une fois vers Vienne à travers la Moravie, et si la ville de Brunn n'avait retardé le général suédois par une résistance héroïque, peut-être que la capitale serait elle-même tombée entre ses mains. Mais son armée se fondit tellement par les maladies devant Brunn qu'il fut obligé de faire retraite; et comme son corps était épuisé de faiblesse, il déposa le commandement en chef.

Gustave Wrangel le remplaça et continua la guerre avec succès. Les armées françaises commandées par les célèbres généraux Turenne et Condé combattaient contre les Impériaux et les Bavarois dans les provinces rhénanes, et Wrangel uni avec eux soumit toute la Bavière dans les dernières années de la guerre. Ainsi l'électeur se vit obligé de renoncer à continuer la guerre et de signer une suspension d'armes. Le Brandebourg en avait fait autant, déjà depuis plusieurs années, et le Danemarck et la Saxe avaient suivi son exemple; de sorte qu'il ne restait plus que l'Empereur seul pour lutter contre la bonne fortune de ses ennemis. Le malheur de ses armes dans ces derniers temps venait surtout du défaut de généraux capables. Les meilleurs, Jean de Werth et Merci, avaient succombé, et l'Empereur se vit forcé de confier sa dernière armée à un protestant qui avait quitté le parti de la Hesse, au général Mélander de Holzapfel.

Les ennemis attaquèrent de nouveau les États héréditaires de l'Empire; le général suédois Kœnigsmark assiégea Prague. Déjà il s'était emparé de ce qu'on appelait le petit côté, et Wrangel se disposait à venir le renforcer de toute son armée, quand retentit dans la Westphalie le mot de paix.

Paix de Westphalie. 24 Octobre 1648.

Les conférences de paix devaient s'ouvrir au milieu de l'été 1643, à Osnabruck avec les Suédois et à Munster avec les Français. Les envoyés impériaux s'y trouvèrent même avant le temps fixé, mais ceux de la Suède n'arrivèrent qu'à la fin de l'automne et ceux de la

France seulement au mois d'avril de l'année suivante, 1644 ; mauvais présage pour le progrès de cette pacification sur laquelle les peuples opprimés tenaient les yeux fixés avec inquiétude. Et en effet, ces conférences commencèrent par un si grand nombre de minuties, qu'il n'y avait pas à compter sur une prompte décision. Plusieurs mois s'écoulèrent en de misérables disputes de préséance, parce que les envoyés français prétendaient avec un orgueil insoutenable avoir le premier rang, et affectaient de paraître avec un luxe de cour. Plus tard, on perdit encore beaucoup de temps pour décider si l'on convoquerait les députés de tous les petits États de l'Allemagne; car les Français le demandaient afin de trouver plus facilement l'occasion de jeter la division entre nous. Anciennement l'Empereur faisait la paix par lui-même au nom de l'Empire.

Le sujet principal des négociations aurait dû être de rétablir solidement l'ordre dans l'intérieur des provinces d'Allemagne et surtout parmi les différents partis de religion, car c'était par là qu'avait commencé la guerre; mais les deux puissances étrangères voulaient avant tout être indemnisées des frais de la guerre et de leurs pertes; et dans la honteuse nécessité où l'on était réduit, on les leur accorda d'après l'avis et l'intervention du duc de Bavière.

La France, qui avait si peu fait avec ses propres forces, qui ne s'était mêlée dans la guerre que pour son propre avantage et le plaisir de faire du mal, un pays catholique qui s'intéressait pour les protestants, la France exigeait d'énormes sacrifices, et ses envoyés d'Avaux et Servien, deux hommes également exercés dans l'art de manier la parole, la ruse et même la perfidie, s'avançant avec des airs de maîtres qui ordonnent, présentèrent leurs prétentions. Les Suédois, un peu plus modestes, arrachèrent cependant aussi eux un morceau de l'Empire; et les amis de la patrie eurent le cœur déchiré en voyant les honteux traitements qu'on lui faisait éprouver. « Dans ces mêmes contrées où nos aïeux défirent l'insolent Varus, dit un écrivain contemporain, des étrangers sans armes osent insulter à toute la nation et triomphent des Germains! Ils appellent, nous accourons; ils parlent, nous obéissons comme à un oracle; ils promettent, et nous croyons en eux comme en Dieu; ils menacent, et nous tremblons comme des esclaves. Une feuille de papier que remplit une femme, soit à Paris, soit à Stockholm (1) fait tressaillir ou trembler l'Allemagne. C'est au sein même de l'Allemagne que l'on délibère sur l'Allemagne, pour savoir quelle plume arracher à l'aigle romain qui puisse parer le coq gaulois. Et nous, toujours en dissensions jusqu'au dernier soupir, nous abandonnons notre divinité tutélaire pour les idoles des peuples étrangers auxquels nous sacrifions notre vie, notre liberté et notre honneur. »

Les envoyés de l'Empire se conduisirent avec dignité; le comte de Trautmansdorf et le docteur Volmar cherchèrent à combattre par toute la force de la raison les prétentions des étrangers, et par la douceur et la patience, la mésintelligence des peuples allemands. Mais ils ne trouvèrent pas une assistance suffisante dans les autres membres de l'Empire, surtout dans les dernières années que la Bavière était chancelante; et plus tard, chaque message qui venait annoncer les succès de l'ennemi, renversait les avantages qu'ils avaient pu conquérir dans les conférences. Ainsi, ils furent donc obligés d'accorder les conditions suivantes :

1) La France reçut pour la paix, les évêchés de Metz, Toul et Verdun, toute l'Alsace telle qu'elle avait appartenu à la maison d'Autriche, le Sundgau, et les importantes places de Brisac et de Philipsbourg; et en outre l'Allemagne fut forcée de détruire un grand nombre de forteresses dans le haut Rhin, afin que les armées françaises trouvassent un passage libre pour une invasion. Ainsi, dans le sud de l'Allemagne, toutes les places qui lui servaient de boulevard, tombèrent par cette paix entre les mains de son ennemi né. Les envoyés français, dans l'excès de la joie, disaient tout haut que jamais la France n'avait fait une paix aussi avantageuse.

(1) C'était la fille de Gustave-Adolphe qui régnait à Stockholm ; tandis qu'en France la reine Anne avait la tutelle de son fils Louis XIV.

2) La Suède, qui avait eu aussi de grandes prétentions, n'ayant pas rencontré de bons représentants dans l'orgueilleux, mais peu expérimenté Jean Oxenstiern, fils du grand chancelier, et dans le conseiller Adler Salvius, qui fut trop facile à corrompre, se contenta de la Poméranie occidentale avec Stettin, l'île de Rugen, la ville de Wismar en Mecklembourg, et les évêchés de Brême et de Verden sur le Wéser, pays en grande partie pauvres et ravagés. D'un autre côté, la Suède n'a jamais abusé de ses possessions dans notre pays. Elle reçut pour indemnité des frais de la guerre, 5,000,000 d'écus, que fut obligé de payer l'Empire épuisé.

3) L'électeur de Brandebourg, qui avait des droits réels sur toute la Poméranie, n'obtint que la Poméranie orientale; et comme dédommagement pour l'occidentale, il reçut l'archevêché de Magdebourg, les évêchés de Halberstadt, Minden et Kamin, à titre de principautés laïques.

4) Le Mecklembourg reçut, au lieu de Wismar, les évêchés de Schwérin et de Ratzebourg.

5) La Hesse-Cassel, qui depuis le commencement de la guerre avait constamment été entre les mains des Suédois, mais dont l'adroite et belle landgravesse Amélie avait su gagner tous les cœurs, obtint, par l'entremise de la Suède et de la France, quoiqu'elle n'eût rien perdu, l'abbaye de Hersfeld, le comté de Schaumbourg et 600,000 risdales (*rheichsthaler*).

6) Le Brunswick-Lunebourg qui élevait des prétentions sur Magdebourg et Minden, et plus tard sur l'évêché d'Osuabruek, reçut le droit, sur ce dernier pays, de le faire occuper alternativement par un de ses fils et un évêque catholique.

7) Le fils aîné du malheureux Frédéric V palatin, reprit ses pays héréditaires, excepté le haut Palatinat que l'électeur de Bavière conserva; et comme il ne voulait pas non plus se dessaisir de la dignité électorale qui appartenait à la maison palatine, on fut obligé d'en créer une huitième pour elle.

8) Les négociations pour les affaires de religion, en Allemagne, furent très-longues et très-difficiles. Les protestants demandaient la liberté de religion non-seulement pour eux, mais aussi pour les sujets protestants de l'Empereur, et de ce côté ce prince était inflexible. On fut donc obligé de se restreindre à ceux de l'Empire, qui enfin, après une lutte d'un demi-siècle, put jouir en paix de la religion de Passau; elle fut de nouveau admise comme base fondamentale, et il fut réglé que les protestants conserveraient tous les biens et toutes les églises qu'ils possédaient en 1624. On appelle cette année, l'année normale; et désormais il ne fut plus question de l'édit de restitution. Il fut en outre réglé et approuvé qu'aucun souverain appartenant à une autre Église que ses sujets ne pourrait les opprimer pour leur religion; et il fut arrêté que la chambre impériale, conformément à son but, serait composée d'un nombre égal de conseillers et d'assistants des deux partis religieux.

Ces règlements firent que la paix de Westphalie fut reconnue comme une loi fondamentale dans l'Empire; et bien que toutes les contestations et les agitations n'aient pas entièrement disparu après elle, cependant les esprits furent plus tranquilles. Les sentiments haineux ne se firent plus sentir, la tolérance s'insinua de plus en plus dans les cœurs. Par sa douce influence, on s'accoutuma peu à peu à ne plus voir dans l'homme d'une autre croyance, qu'un Allemand, un frère et même un chrétien.

La différence de religion ne fut plus entre Allemands un mur de séparation insurmontable; et sous ce rapport la paix de Westphalie, en posant des lois fixes pour les affaires intérieures de l'Église, mériterait les plus grands éloges.

9) Sur les droits seigneuriaux des princes et les rapports des États de l'Empire avec l'Empereur, la paix de Westphalie eut des arrêts qui durent avec le temps relâcher encore les liens déjà affaiblis qui unissaient l'Empire en un seul corps. Ce n'est pas qu'antérieurement il n'y eut de nombreux défauts dans la constitution de l'Empire; le désordre, l'abus de la puissance en face de la loi, un siècle entier soumis à la loi du plus fort, le témoignent assez haut. Car il faut avouer que l'absence de lois fortes et écrites semble avoir dû être une

cause majeure de ces désordres; aussi depuis la proclamation de la bulle d'or, s'est-on efforcé de plus en plus de donner à l'Allemagne une forme de constitution plus déterminée; et de là les lois impériales. Mais aussi il y avait dans ces premiers temps un lien qui mieux que la parole écrite pouvait rallier au milieu du désordre : c'étaient les anciennes mœurs allemandes, la fidélité, l'antipathie contre les étrangers, une vénération sainte pour la majesté impériale, vénération appuyée sur la croyance que la dignité de l'Empereur venait de Dieu comme un bienfait céleste, qui imposait aux esprits. C'est ce que les princes eux-mêmes expriment dans plusieurs pièces authentiques. Plus tard, ce fut le système féodal, sorti de la condition essentielle du peuple et appuyé sur les anciennes mœurs et les anciens usages, qui dans les grandes occasions servit de lien pour retenir toutes les parties de l'Empire. Quand, dans les temps anciens, le prince, les grands et le peuple se rassemblaient; quand postérieurement du moins l'Empereur se rendait à la diète avec les princes de l'Empire, alors il pourvoyait aux besoins du moment par de promptes décisions, par ses paroles, ses regards vivifiants; et quand il s'était élevé des différends, sa présence quotidienne, l'attention qu'il prêtait de ses yeux et de ses oreilles, la confiance qu'il établissait entre les particuliers et lui, le mettaient à même de réconcilier les esprits. En même temps cette vue, cette proximité de la dignité impériale, le respect que les gens sensés lui témoignaient, si propre à conserver ce sentiment dans tous les cœurs, faisaient que l'Empire, quoique divisé en plusieurs portions, ne formait qu'un seul tout par son empereur. Il le représentait et en soutenait l'honneur par la considération dont il jouissait lui-même dans toute la chrétienté.

Mais déjà depuis longtemps les princes n'assistaient que bien rarement eux-mêmes aux assemblées; ils se contentaient d'envoyer des représentants à la diète ou seulement leur avis par écrit. Les négociations traînaient en longueur souvent sur des minuties; il fallait des nécessités pour arracher des décisions énergiques. Les particuliers marchaient chacun de leur côté. Cependant, cet état n'avait été approuvé par aucune loi de l'Empire; mais à la paix de Westphalie, l'indépendance des princes fut établie par une loi; ils reçurent la pleine autorité sur leur pays et le droit de faire la paix ou la guerre, ou même de faire des alliances entre eux et à l'étranger, pourvu toutefois que l'Empire n'eût rien à en souffrir. Or quel faible obstacle que ce mot! Car désormais qu'un membre de l'Empire, ayant fait alliance avec un étranger, devienne ennemi de l'Empereur, aussitôt il prétexte que c'est pour le bien de l'Empire, pour soutenir son droit et la liberté allemande. Et afin qu'un tel prétexte pût être à chaque occasion mis en avant avec quelque apparence de droit, les étrangers s'établirent eux-mêmes pour les tuteurs de l'Empire; la France et la Suède se portèrent pour garants de la constitution allemande et de tout ce qui avait été arrêté pour la paix à Munster et à Osnabruck.

Du reste, on établit alors bien positivement pour les villes impériales, dont les droits n'avaient point été bien arrêtés jusqu'à présent, qu'elles auraient voix décisive dans les diètes; et désormais il y eut trois collèges avec chacun un nombre de voix égal : celui des électeurs, celui des princes et celui des villes.

10) L'astuce de la France, par un article de la paix de Westphalie, sépara la confédération suisse de l'Empire et la reconnut pour un État indépendant. A la vérité depuis longtemps elle ne rendait aucun hommage à l'Empire; mais la séparation n'avait point encore été sanctionnée par une loi, et par conséquent le retour était plus facile pour le cas où se réveillerait, parmi ces fédérés, le sentiment qui les appelle naturellement à faire partie de notre alliance.

11) En même temps que l'Empire perdait au sud un des plus sûrs boulevards de sa frontière, la perte des Pays-Bas lui enlevait aussi celui du nord-ouest; car l'Espagne était obligée de reconnaître à cette paix leur indépendance, et l'Empire de les délier de leurs obligations. Ils appartenaient originairement à la même race que nous, et depuis Charles-Quint ils faisaient partie de notre confédération; de plus, ils étaient maîtres de l'embouchure du fleuve de la patrie (le Rhin). Ainsi l'Allemagne se trou-

vait ouverte à ses ennemis au nord par les Pays-Bas et au sud par la Suisse.

Encore ne fut-ce qu'après bien des soins et de grands efforts que l'on put arriver à la parfaite exécution de cette malheureuse œuvre de pacification, et il fallut de nouveaux sacrifices. Les Français ne voulaient pas se retirer des places qu'ils avaient conquises, jusqu'à l'accomplissement de la plus petite condition; et les Suédois restèrent encore deux ans en Allemagne, distribués dans sept cercles de l'Empire, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu pour les frais de la guerre cinq millions d'écus, qui furent à grand' peine tirés de notre pays déjà si misérable. On a calculé que, pendant ces deux années, l'entretien des soldats étrangers coûtait à l'Empire cent soixante-dix mille écus par jour. Six ans après la paix, quelques régiments suédois levèrent encore des contributions dans l'évêché de Munster; et le duc Charles de Lorraine, que les Français avaient chassé de son pays, continua encore longtemps d'occuper plusieurs places fortes allemandes sur le Rhin.

Cette grande et pénible lutte ne pouvait se terminer que par de lentes convulsions.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

Depuis la paix de Westphalie jusqu'à 1838.

Dans la première portion de ce laps de temps, de 1648 à 1740, l'art d'écrire l'histoire est fort peu avancé en Allemagne ; ce sont simplement des compilations d'actes publics qui sont entassés d'une manière effrayante, ou la vie de l'empereur dont on a cherché à enfler la gloire le plus haut possible. Mais il ne faut point y chercher des idées critiques, ni le travail d'un homme qui a considéré les faits d'un point élevé. Du moins, en France, il est facile de remarquer, dans les nombreux Mémoires des temps de Louis XIV, l'art qui s'attache à suivre les tissus de la politique et à dévoiler le fond de la pensée des individus.

Comme recueils qui s'occupent des affaires publiques et politiques, nous avons :

1. *Deutsche Reichskanzlei, von* 1657 *bis* 1714.

2. *Diarium Europæum*, 1659—1681 ; 45 vol.

3. *Sylloge publicorum negotiorum*, de 1674 à 1697 ; par Lunig, mort en 1740.

4. *Europæische staatskanzlei* (Chancelierie européenne), commencée par Leucht, continuée par Ant. Faber et J.-C. Kœnig, de 1697 à 1760 ; 115 volumes. Continuée encore par Faber, sous le titre de *Nouvelle Chancellerie de* 1760 à 1783 ; 17 vol.

5. *Europæische Fama* (*Renommée européenne*), de 1703 à 1734, 360 feuilles en 30 vol. et *Neue Europ. Fama*, de 1735 à 1756, 192 feuilles en 17 vol.

6. *Mercure hist. et politique*, tom. I ; commencé par Gotien Sandras, à Parme, 1686, et de 1688 à 1782, à La Haye. Plus de 200 vol.

7. *Les historiens de l'empereur Léopold Ier*. Parmi les Italiens : Galleazzo Gualdi, Bapt. Comazzi et Jos. Maria Reina.

Parmi les Allemands : J.-J. Schmauss, Ch.-B. Menken, Euch. Gottl. Rink et surtout Franç. Wagner, mais il ne va que jusqu'en 1689 : il a écrit en latin.

8. *Res gestæ Frid. Guil. Magni, elect. Brand.* ; par Samuel de Puffendorf. C'est un ouvrage important.

9. *Histoire de la guerre des Turcs de* 1683 ; par Camille Contarinus ; ouvrage italien, imprimé à Venise, 1710.

Pour les temps de Louis XIV qui ont tant de rapports avec l'Allemagne :

10. Il y a un ouvrage classique : Œuvres de Louis D. de Saint-Simon ; 13 vol.

11. Wagner, Zschackwitz, Nink et Herchenhahn, ont écrit la *Vie de l'empereur Joseph Ier*.

12. Zschackwitz, Schwarz, Schmauss et Schirach, ont fait la *Vie de Charles VI*.

Pour l'histoire de la guerre de la succession d'Espagne, les principaux ouvrages sont :

13. De Lamberty. *Mémoire pour servir à l'histoire du XVIIIe siècle, de* 1700—1718. 14 vol.

14. *Histoire de la guerre de la succes. d'Esp.*; par deux anonymes. Une en français, imprimée à Cologne, 1708 ; l'autre anglaise, imprimée à Londres, 1707.

15. *Mémoires du prince Eugène de Savoie, écrits par lui-même*. Weimar, 1810.

16. *Memoirs of J. duke of Marlborough* ; by W. Coxe, 1820. 6 vol.

Les grands événements qui arrivent alors, de 1740 à 1789, particulièrement la guerre de sept ans et le grand enthousiasme que Frédéric le Grand excite parmi ses contemporains, donnent l'essor au génie de l'histoire, et si ses historiens ne prennent pas le premier rang, ils obtiennent du moins le deuxième. Le grand roi lui-même consacre sa plume à écrire l'histoire de son temps et de ses propres actions.

17. *Histoire de mon temps et histoire de la guerre de sept ans*, par Frédéric II, de même que tous les autres écrits du prince qui traitent de ses actions et de ses vues politiques ; enfin sa correspondance avec des personnages marquants, fournissent d'importants documents pour l'histoire.

18. *L'histoire des États de l'Europe*, de 1740—1748, par Adelung, traite particulièrement de l'histoire de la succession d'Autriche. 6 vol.

Pour la guerre de sept ans :

19. *Deutsch Kriegskonzlei* (*Chancellerie de la guerre*), de 1757 à 1763. 18 vol.

20. *Beitræge zur Neueren Staats; und Kriegs-Geschichte*, 1756—1762. 13 vol.

21. *Histoire de la dernière guerre en Allemagne*; par Lloyd, traduit de l'anglais, par Tempelhof. 3 vol.

22. Archeoholz. *Histoire de la guerre de sept ans.* 2 vol.

23. *Critique des événements importants de la guerre de sept ans*; par de Retzow.

24. De Mauvillon. *Histoire du duc Ferdinand de Brunswick.*

25. *Campagne de l'armée des alliés*, de 1757 à 1762; extrait du journal du général d'état major de Rhedseo.

26. *Histoire détaillée de la bataille de Kunersdorf*; par Kriele, prédicateur de Kuoersdorf. Berlin, 1801.

27. Nombre d'écrivains ont donné la vie de Frédéric II, entre autres Kœster, Seiffart, Zimmermaon, Funke, Garve, Stein, Thihault, Fœrster, Prenss, etc. Nicolaï a fait uo recueil das anecdotes de la vie de Frédéric.

28. Recueil des déductions, manifestes, déclarations, traités, etc., publiés par la cour de Prusse, depuis l'aonée 1756—90, 3 vol.; le comte de Herzberg.

Pour le temps qui suivit la guerre de sept ans :

29. *Manso geschichte des Pruss. stoates; von Hubertusburger Frieden bis zur Zweitten pariser abkunf.* 3 vol.

30. *Denkwürdigkeit en meiner Zeit*, 1778—1806, par Chr.-Guil., 3 vol.; ouvrage d'une grande importauce ponr les derniers temps de Frédéric le Grand et pour l'époque de la révolution française; mais surtout remarquable par l'impartialité de l'auteur.

Nous remarquerons encore pour la dernière partie du dix-huitième siècle uo graod oombre d'ouvrages politiques, qui en racootant la marehe des évéoments et les critiquant nous ramènent presque jusqu'à nos jours. Par exemple :

31. *Magazin für Geschichte und Geographie*, par A.-F. Busching, de 1767-1781, 13 vol., à Hambourg; et de 1781-93, 23 vol., à Halle.

32. Schlœzers. *Historicher Briefwechsel*, de 1775-1782, 10 vol., et *Staatsanzeigen*, de 1782-1793, 18 vol.

33. Schirachs. *Polit. Journal*, depuis 1781 jusqn'à 1804; cootioué par soo fils jusqu'à aujourd'hui.

34. Archenholz. *Minerva*, *von* 1792-1809, cootinué jusqu'à aujoord'hui, par Alex. Bran.

35. Girtanners. *Polit. Annalen*, 1793-1794.

36. Posselt. *Europ. Annalen*, 1795-1804, continuées par l'auteur jusqu'à aujourd'hui.

37. *Jahrbücher der preuss. Monarchie unter Fried. Wilhelm III*, 1798-1801.

Au commencement du dix-neuvième siècle il y a :

38. *Die Zeiten von Chr. Dan. Voss.* 1805-1820.

39. *Chronik des neunzehnten Jahrhunderts*, 1801-1808, cootinuée par Venturini, comme histoire de notre temps depuis 1809 jusqu'à nos jours.

Pour l'histoire de la révolution française, outre les écrivains français, Bertrand de Molleville, Necker, Desodoards, Bouillé, Pages, Toulongeoo, Bailly, Papon, Mignet, Prudhomme, Thiers, etc., nous avons :

40. Girtaoners. *Hist. Nachrichten über die franz. revol.*, cootinuée par Buchholz, 17 vol.

41. Von Eggers. *Denkwürd. der franz. revol.*, 6 vol.

42. J. G. Fichhorn. *Die franz. revol. in einer Uebersicht*, 2 vol.

43. Rehberg. *Unters. über die franz. revol. nebts kritichen Nachrichten über deren Merkw.*, *Schriften.*

Pour les guerres de la révolution française il y a un grand nombre d'écrivains, entre autres :

44. Scharohorst. *Militairische Merkwürdigkeiten unserer Zeit*, 6 vol.

45. L'archiduc Charles d'Autriche. *Gesch. des Feldzuges von 1799 in Deutschland und in der Schweiz*, 2 vol.

Pour les négociations de la paix à Rastadt :

46. C. L. V. Haller. *Geh. Geschichte der Rastædter Friedens-Unterh. in Verbindung mit Staatshændeln dieser Zeit*, 6 vol.

47. Müoch v. Bellinghauseo. *Protokoll der Reichsfriedens-Deputation zu Rastadt mit den originalen genau verglichen*, avec annot., 6 vol.

Pour les guerres du dix-neuvième siècle :

48. H. de Bulow. *Campagne de 1805, sous le rapport militaire et politique.*

49. *Bataille d'Austerlitz, par un officier, témoin oculaire.*

50. K. de Plotho. *Journal des opérations militaires de* 1806 et 1807.

51. De Valeotini. *Recherches sur la campagne de* 1809.

52. De Hormay. *Das Heer von Inner-Oestreich in Kriege von* 1809 *in Italien, Tyrol und Ungarn*, d'après des pièces officielles.

53. Bertholdy. *Der Krieg der Tyroler Landleute, im Johr* 1809.

54. *Gesch. Andr. Hofers, aus Originalquellen. Leipzig und Altenburg.* 1817.

55. L. Luders. *Frankreich und Russland im Kampfe von* 1812. Cette guerre a encore été écrite par de Liebenstein, Bœder de Bomsdorf et de Odeleben; en France par Labaume, Chambray, Ségur et d'autres.

56. V. Plotho. *Der Krieg in Deutschland und Frankreich* 1813-15. L. v. W. (général Muffling) et le

général de Gneisenau ont fait cette guerre d'Allemagne jusqu'à l'armistice du 13 juin 1813.

57. Odeleben. *Napoleons Feldzug in Sachsen im Jahre* 1813 (témoin oculaire au quartier-général de Napoléon).

58. F. Aster. *Die Schlacht bei Leipzig*, avec les plans et beaucoup d'autres écrits.

59. *Die Centralverwaltung der Verbündeten unter dem Freiherrn* von Stein. 1814.

60. L. v. W. (général Muffling) *Gesch. des Feldzuges der armeen unter Wellington und Blücher*, 1815.

61. F. Fœrster. — *Der feldmarschal Blücher und seine Umgebungen*, 1821.

62. F. Saalfeld. *Geschichte Napoleon Bonaparte*, deux parties. Chutz, Aretin, et parmi les Français, Gourgaud, Montholon, Las Cases, Faln, Fleury de Chaboulon, etc., ont aussi écrit la vie de Napoléon.

63. Kluber. — *Uebersicht der diplomatichen Verhandlungen des Wiener Kongresses*, 1816.

64. *Protokolle der deutschen Bundesversammlung*, 1816 ff.

65. m. v. Meyer, *Repertorium zu den Verhandlungen der deutschen Bundesversammlung*, 1822.

Dans les derniers temps l'amour des recherches historiques s'est éveillé, et l'on s'est occupé des auteurs du moyen âge avec le plus grand zèle, plusieurs ont été édités à part. Mais la plus belle entreprise qu'on ait faite pour notre histoire et dont l'exécution nous donnera un travail parfait sur le moyen âge, est le recueil, *Monumenta historiæ germanicæ*, publié par la Société de Francfort, fondée par le prince de Stein pour les recherches historiques du moyen âge ; éd. G. H. Pertz.

Comme histoires générales de l'Allemagne, nous avons :

1. Celle de Ig. Schmidt, continuée par Milbiller et Dresch, 24 vol.

2. celle de Heinrich, 3 vol. : ces deux histoires sont plus anciennes; deux autres plus modernes sont :

3. Celle d'Adolphe Wenzel en huit vol. jusqu'à la réforme, et continuée depuis lors jusqu'à nos jours en huit autres vol.

4. Celle de Luders en 10 vol. C'est la plus remarquable.

Observations générales.

Il ne nous sera pas difficile de faire comprendre quelles étaient les plaies de la patrie, après une guerre si dévastatrice qui avait duré la moitié d'une vie d'homme. Les deux tiers de la population avaient succombé, moins encore par le fer que victimes de ces fléaux que la guerre entraîne avec elle et qui n'arrachent à la vie que peu à peu et par des souffrances inouïes : la contagion, la peste, la famine, la terreur et le désespoir. Car la mort sur le champ de bataille n'est point le mal de la guerre. Cette mort au contraire est souvent la plus belle; parce que l'homme est emporté dans un moment d'enthousiasme, quand il sent encore en lui toute sa force vitale; parce qu'il n'est point obligé de considérer de sang-froid les approches successives du dernier moment. Mais le vrai fléau de la guerre, c'est que ses horreurs, les misères qu'elle apporte aussi bien que les inquiétudes qu'elle inspire accablent l'âme de ceux qui ne combattent point, des vieillards, des femmes et des enfants, et leur enlèvent toutes les jouissances, toutes les espérances de la vie; alors le germe de la nouvelle génération se trouve empoisonné dès son principe et ne se développe qu'avec peine, sans force et sans courage.

Cependant en Allemagne l'énergie de la population se releva promptement, et l'on vit, sous le rapport moral, une vie sérieuse et appliquée succéder à une vie pleine de désordre : c'est ainsi que souvent les extrêmes se touchent. La démoralisation qui régnait partout, parce que d'un côté les guerriers l'avaient apportée des camps dans leurs foyers, tandis que d'un autre côté la jeunesse avait grandi sans culture, força les princes d'employer tous leurs soins à rétablir les exercices religieux et les écoles; et de pareilles sollicitudes ne manquent jamais de produire des fruits au centuple. Mais ce fut surtout l'agriculture qui prit le plus prompt essor, avec une activité dont on n'avait pas d'exemple. Comme un grand nombre de propriétaires avaient péri, les fonds de terre étaient à bon marché : la population tourna donc toute son activité vers l'agriculture, et bientôt on vit les champs se couvrir de fruits et les villages sortir de leurs cendres. Bientôt aussi arriva le moment où l'on reconnut aux paysans les droits de l'humanité; leurs chaînes se relâchèrent peu à peu, jusqu'à ce qu'ils devinssent des êtres libres. Ainsi l'Allemagne aurait dû devenir plus florissante que jamais par les bienfaits de l'agriculture, car c'est de la terre maternelle qu'un peuple tire sa force de vie, quand il s'y consacre tout entier; mais alors des raisons essentielles et générales vinrent empêcher ce résultat.

D'abord la décadence des villes dut nécessairement faire obstacle aux bienfaits de l'agriculture. La prospérité des villes avait été attaquée dans son principe vital, comme nous l'avons déjà dit, par le déplacement du commerce; cependant sa décadence ne s'opéra que lentement jusqu'à la guerre de trente ans. Peu de temps avant cette guerre, un écrivain étranger mettait encore l'Allemagne au-dessus de tous les pays pour la grandeur et la quantité des villes, pour l'activité et l'adresse de leurs artistes et de leurs artisans. On les faisait venir de tous les points de l'Europe. A Venise, par exemple, les plus habiles orfèvres, horlogers, menuisiers, et même les plus habiles peintres, sculpteurs et graveurs, étaient encore, à la fin du seizième siècle, allemands ou néerlandais. Il suffit d'ailleurs de nommer Albert Durer, Jean Holbein et Lucas Kranach, ces peintres si célèbres, pour donner une idée de la prospérité des arts dans les villes, au commencement de ce seizième siècle. Mais cette terrible guerre leur porta le coup mortel. Nombre de villes libres, auparavant prospères, furent mises en cendres, les autres furent presque entièrement dépeuplées, et ces grandes manufactures qui donnaient la supériorité à l'Allemagne furent alors sans action, faute d'ouvriers. Aussi, dans une assemblée des villes anséatiques à Lubeck, en 1630, toutes celles qui subsistaient encore déclarèrent en même temps qu'elles ne pouvaient plus fournir aux frais de l'alliance. L'économie et le travail ont bien pu les tirer dans les temps modernes de leur état misérable; mais cet ancien éclat, cette ancienne

prospérité étaient perdus pour toujours; et pour m'exprimer comme un de nos écrivains, on lit sur les fronts des citoyens qu'ils sont des hommes de peine et de fatigue. Une foule de villes se virent réduites, les unes de bon gré, les autres forcées par la nécessité de l'époque, à se soumettre aux princes. C'est ainsi que l'évêque Christophe de Gahlen devint maître de Munster, en 1661; l'électeur de Mayence de la ville d'Erfurt, en 1664; l'électeur de Brandebourg de Magdebourg, en 1666; et le duc de Brunswick de Brunswick, en 1671; et celles qui conservèrent encore leur nom de villes libres, dans quelle misère et quelle indigence n'ont-elles pas langui pour arriver jusqu'à nos jours, où elles ont perdu ce privilége!

La noblesse avait aussi perdu tout son lustre. Depuis qu'elle ne formait plus spécialement l'état militaire et que ce n'étaient plus uniquement ses chevaliers qui donnaient à la nation toute sa gloire; depuis qu'elle avait quitté son indépendance pour s'attacher à la cour, ou qu'elle consumait toutes ses forces dans une vie oisive et sans but; depuis que le désir d'imiter les mœurs et le langage des étrangers avait substitué la mollesse et les belles manières à son ancienne énergie; depuis lors la noblesse perdit toute son importance. Ainsi étaient éclipsés deux des plus importants corps de la nation, qui avaient surtout contribué à donner au moyen âge, malgré ses grands défauts, un caractère de vigueur, de grandeur et de merveilleux.

De même dans les autres contrées de l'Europe, de semblables changements pendant les derniers siècles avaient effacé tout ce qui caractérisait le moyen âge pour y substituer un nouvel ordre de choses. Mais au moins partout ailleurs on trouvait une compensation dans la richesse et la prospérité du commerce; parce qu'il porte toujours avec lui le sentiment et la jouissance du bien-être et favorise le développement de toutes les forces; tandis que l'Allemagne était privée de cette ressource. La part que quelques-unes de ces villes prenaient au commerce du monde ne pouvait établir une balance; et d'un autre côté, au lieu de s'en tenir à cette simplicité de vie, surtout nécessaire à un peuple d'agriculteurs, et de s'opposer ainsi à l'appauvrissement successif, on se laissa aller de plus en plus au luxe, et l'on fit passer aux nations étrangères, pour les marchandises exotiques, tous les fruits de l'agriculture et de l'industrie qui avaient coûté tant de sueurs. Quelque riche que fût le sol de notre patrie et quelle que fût la diversité de ses produits, il ne pouvait rivaliser contre tant d'objets précieux qui étaient importés de toutes les parties du monde. Mais quand une fois l'amour du luxe et des plaisirs des sens a pris le dessus, il ne connaît plus ni mesure ni frein.

Cependant ce mal ne vint pas de notre nature même, il nous fut inspiré par les étrangers que nous voulûmes imiter, même dans leur dégénération. Les voyages hors de l'Allemagne et surtout en France et à Paris; l'imitation des modes et des mœurs des Français et même de leur immoralité; l'introduction dans le sein des premières familles de Français et de Françaises pour l'éducation des enfants, le mépris de sa propre langue, l'enthousiasme pour cette philosophie étrangère, si superficielle et d'ailleurs si propre à détourner l'homme de ses devoirs, de sa religion, des arts et des sciences, toutes ces raisons, dis-je, répandirent le mal d'abord parmi les premiers membres de la société et plus tard dans tous ses rangs, et eurent sur la période que nous allons parcourir la plus fâcheuse influence.

Cependant nous ne pouvons nier que nos rapports avec les peuples étrangers n'aient beaucoup contribué à répandre la civilisation dans notre pays; et il est surtout impossible de méconnaître dans l'histoire moderne la tendance, entre les différents peuples chrétiens, à des relations de plus en plus intimes, qui aident encore leurs progrès. Tous les peuples aujourd'hui se font remarquer par cet esprit avide de connaissances, qui est à la recherche de tout ce qu'il y a de mieux dans le cercle des acquisitions intellectuelles pour se l'approprier ensuite. Mais le progrès universel est devenu particulièrement le but de tous les efforts de notre nation, et la forme même de notre gouvernement les favorise encore. Car, chez les autres peuples, qui composent chacun un royaume homogène, souvent ce que la capitale a trouvé beau et bon a été imposé à l'ad-

miration des provinces; de sorte que le progrès se trouva lié peu à peu à certaines formes et ne put être exempt de partialité. En Allemagne au contraire les sciences et les arts ont marché indépendants; les grands États comme les petits ont rivalisé d'encouragements; aucune ville, aucun individu n'a pu imposer une loi; il n'y a eu aucune acception de personnes, et tout ce qui porte en soi une valeur réelle peut être sûr d'être tôt ou tard reconnu. Aussi notre peuple est-il arrivé plus loin que tous les autres dans les sciences. Cependant c'est précisément le point où l'erreur est le plus à craindre. Rien n'est plus difficile à l'homme que de marcher droit sans dévier d'un côté ou d'un autre; rien ne lui est plus difficile que d'unir la civilisation avec la sévérité morale et religieuse; un esprit avide de tout ce qui a une valeur, quelque part qu'il se trouve, avec la constance et la fidélité dans ses principes; enfin l'indépendance de l'esprit avec le renoncement à soi-même et la soumission. Le véritable terme moyen doit donc être le but de tous les efforts des individus comme des peuples. La période que nous allons suivre nous montrera comment notre peuple a approché de ce but ou s'en est écarté, et nous mettra surtout sous les yeux, par de grands tableaux, toutes les vicissitudes auxquelles l'humanité est soumise.

Cette vicissitude se montre particulièrement dans nos relations avec les étrangers : près des jours de prospérité et de paix, sont des jours de détresse, et même jusqu'à présent ces derniers ont été les plus nombreux. A aucune époque notre histoire n'a offert autant de malheurs que pendant le long règne de Louis XIV; et jamais aussi notre politique n'a montré tant de faiblesse que contre ses efforts ambitieux. Les arts de la paix commençaient un peu à se réveiller pendant le moment de calme qui suivit sa mort jusqu'à la guerre de la succession d'Autriche; mais le germe fut arrêté dans son développement par les bouleversements de cette lutte et surtout par ceux de la guerre de sept ans. L'espace de vingt-cinq ans, depuis cette guerre jusqu'à la révolution française, est le plus long calme que nous ayons eu; et pendant ce temps les arts prirent une telle vie et un tel mouvement, que le même intervalle de vingt-cinq ans que durèrent les nouvelles tempêtes qui suivirent la révolution française a bien pu arrêter leur marche, mais non les étouffer. Puisse l'état de paix dont nous jouissons aujourd'hui durer longtemps, guérir toutes les blessures de la patrie et permettre le parfait développement des peuples allemands!

L'empereur Ferdinand III vécut encore neuf ans après la paix de Westphalie et gouverna avec douceur et sagesse, et jusqu'à sa mort la paix de l'Allemagne ne fut plus troublée. Il avait décidé les princes allemands à choisir son fils Ferdinand pour son successeur à l'Empire, quand malheureusement ce jeune homme qui donnait les plus belles espérances et sur qui tous les yeux se reposaient avec sécurité, mourut en 1654 de la petite vérole. Alors le père fut obligé de recommencer ses brigues en faveur de son deuxième fils, Léopold, qui était loin de son frère pour la capacité; mais il mourut le 2 avril 1657, avant que le résultat désiré ne fût complétement obtenu.

—

Léopold Ier. 1658—1705.

Le choix du nouvel empereur souffrit des difficultés, parce que la France voulait profiter du moment pour s'emparer de l'Empire auquel elle aspirait depuis longtemps. Elle réussit en effet à gagner les princes électeurs des bords du Rhin; mais tout le reste de l'Allemagne sentit quel déshonneur et quel malheur ce serait pour elle, et arrêta définitivement son choix sur Léopold, archiduc d'Autriche, qui accepta, le 18 juin 1658, à Francfort. Cependant le cardinal Mazarin, ministre de France, avait déjà formé une ligue qui, sous le nom d'union du Rhin, tendait positivement à la destruction de la maison d'Autriche, quoiqu'elle n'eût pour but apparent que la conservation de la paix de Westphalie. Les partisans de l'union étaient la France, la Suède, Mayence, Cologne, le palatinat de Neubourg, Hesse-Cassel, et les trois ducs de Brunswick-Lunebourg : étrange

alliance de princes catholiques avec des protestants et les Suédois, qui venaient de se faire la guerre les uns aux autres. Du reste, un écrivain du temps, plein d'idées et très-profond, nous découvre quelle était l'intention de la France dans cette alliance et dans toute sa conduite avec l'Allemagne. « Au lieu d'employer la force ouverte, comme dans la guerre de trente ans, il parut plus expédient à la France de tenir dans ses liens quelques princes allemands, et surtout ceux du bord du Rhin, par une union ou, si l'on veut, par un subside annuel, et surtout de paraître porter grand intérêt aux affaires d'Allemagne; afin que les princes pussent croire que l'amitié de la France leur serait une protection plus sûre que celle de l'Empereur et que les lois de l'Empire. Cette voie pour arriver à détruire la liberté allemande était directe et toute frayée, et, comme chacun peut en juger, n'était pas mal imaginée. »

La France prouva bientôt qu'elle n'attendait que l'occasion d'étendre, pour saisir sa proie, cette même main qu'elle avait offerte comme amie. Le long règne de Léopold est presque tout entier rempli par des guerres avec la France et son prince orgueilleux, Louis XIV; et presque tout le temps le sang a coulé d'une manière effrayante dans notre malheureuse patrie. Léopold, prince débonnaire et religieux, mais inactif et peu clairvoyant, n'était pas un adversaire à opposer à Louis XIV, qui réunissait la finesse à une ambition sans bornes et à une insolente fierté. La France poursuivait dès lors avec constance et fermeté son but de reculer ses frontières jusqu'au Rhin et de réunir ainsi à sa puissance les Pays-Bas espagnols qui, sous le nom de cercle de Bourgogne, appartenaient à l'empire d'Allemagne, la Lorraine, la partie de l'Alsace qu'elle n'occupait pas, et, autant que possible, tous les pays situés sur la rive gauche du fleuve. Le roi aussi bien que tout le peuple nourrissait ces idées d'agrandissement, et ce serait une grande erreur de croire que cette idée n'a été mise au jour que de notre temps, par l'esprit révolutionnaire et emporté de quelques têtes. Dès le temps de Louis XIV, les écrivains exprimaient tout haut le mot de conquête; et un d'eux, un certain d'Aubry, écrivait cette pensée, nouvelle alors, mais qui fut répétée depuis et même presque portée à son exécution : que l'empire de Germanie, l'ancien empire romain, tel que le posséda Charlemagne, appartenait à son roi et à ses descendants. Et l'abbé Colbert, dans un discours au roi au nom du clergé français, disait entre autres choses : « O roi! toi qui donnes des lois à la mer aussi bien qu'au continent, qui lances, quand il te plaît, la foudre sur les rives africaines, toi qui abaisses l'orgueil des peuples, et quand tu le veux, forces leurs souverains de reconnaître à genoux la puissance de ton sceptre et d'implorer ta miséricorde, etc. » Tel était le langage que tenait, en 1668, à la face de toute l'Europe, un État qui devait cependant plus tard l'emporter sur tous les autres par sa modération et ses lumières.

Louis XIV donc, mettant en avant d'anciens droits, commença ses conquêtes dans les Pays-Bas. Les Espagnols réclamèrent pour leur cercle de Bourgogne le secours des autres cercles; mais personne ne remua : les uns par indifférence, les autres par peur, d'autres enfin, ô honte! corrompus par l'argent de France. Ce fut un des fruits de l'union du Rhin. Les Pays-Bas ainsi abandonnés tombèrent bientôt entre les mains du roi, et, par la paix d'Aix-la-Chapelle (1668), les Espagnols se virent obligés d'abandonner toute une lisière de places sur la frontière pour conserver une partie du pays.

De plus, dans l'année 1672, la France fit en Hollande l'invasion la plus injuste, et si elle eût réussi, elle aurait pu imposer des lois aux deux mers de l'Europe. Ce danger n'émut pas plus les princes d'Allemagne que le premier; ils le contemplaient d'un œil tranquille, et même l'électeur de Cologne et le vaillant évêque de Munster, Bernard de Gahlen, un des premiers hommes de ce temps, firent alliance avec la France. Il n'y eut que l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, connu aussi sous le nom du grand électeur, qui comprit bien les relations qui existaient entre les peuples et qui sentit la nécessité de ne pas laisser rompre l'équilibre européen. Il fit donc des préparatifs pour mettre en bon état de défense ses États de

Westphalie, limitrophes du théâtre de la guerre; car, par l'arrangement définitif de l'héritage de Juliers, en 1656, il avait reçu le duché de Clèves et les comtés de Marck et de Ravensberg; et le prince palatin de Neubourg, les duchés de Juliers et de Berg. — Frédéric-Guillaume décida même l'empereur Léopold à prendre des mesures pour arrêter les tentatives de conquêtes des Français; et tous les deux levèrent, en 1672, une armée qu'ils mirent en campagne, sous les ordres du commandant en chef impérial, Montecuculli; mais la coopération des Autrichiens fut presque nulle, parce que le conseiller intime de l'Empereur, le prince de Lobkowitz, gagné par la France, arrêtait toutes les entreprises importantes des généraux. Le prince électeur vit donc sa belle armée poursuivie çà et là, décimée par la faim et par la maladie; et pour éviter la ruine totale de ses États de Westphalie, il fit la paix avec les Français, en 1673, dans son camp de Vossen auprès de Louvain. Ce n'est qu'ainsi qu'il put les arrêter, encore fut-il obligé de leur abandonner, comme limites, les châteaux de Wésel et de Rees, qu'ils voulurent occuper jusqu'à la pacification générale.

Alors enfin l'Empereur commença à mettre un peu plus d'importance à la guerre, parce que le prince Lobkowitz avait été éloigné; mais il avait perdu ses meilleurs alliés. Montecuculli eut quelques avantages dans le bas Rhin, et entre autres il prit Bonn; mais dans le haut Rhin et dans la Franconie, les Français redoublèrent leurs ravages et surtout dans le Palatinat, qui dès lors était le théâtre le plus sanglant de la guerre, comme il l'a encore été depuis et en a conservé des monuments éternels. Alors, comme ils avaient attaqué l'Empire même, les princes se levèrent enfin contre eux, et l'électeur de Brandebourg renouvela son alliance avec Léopold. L'Autriche se fit distinguer par son activité et par sa fermeté dans cette occasion, à la diète de Ratisbonne. On discutait longuement sur la guerre sans rien conclure; l'Autriche ayant découvert que l'envoyé français à la diète intriguait tantôt auprès de l'un des princes, tantôt auprès de l'autre pour les tromper, elle lui fit donner ordre, sans autres formalités, de quitter Ratisbonne dans trois fois vingt-quatre heures, et son départ fut suivi au bout de quelques jours d'une déclaration de guerre de la part de l'Empire.

La guerre eut des chances variées, mais cependant au total à l'avantage des Français; parce que leurs généraux avaient le talent de se porter sur le territoire allemand, tandis que ceux de la confédération manquaient d'activité et d'unité. Afin d'occuper dans son propre pays le plus puissant défenseur de la confédération, le prince électeur de Brandebourg, Louis XIV avait fait alliance avec les Suédois, en 1674, en leur faisant voir quels grands avantages ils pourraient retirer d'une invasion dans la Marche, ils s'y jetèrent donc et le pays fut fort maltraité; mais l'électeur ne voulut pas abandonner le Rhin, tant que sa présence fut nécessaire, et ce ne fut qu'en juin 1675 qu'il partit à marches forcées pour venir au secours de ses États.

Bataille de Ferbellin. 28 juin 1675. — Ni amis, ni ennemis ne l'attendaient, quand il arriva sur l'Elbe, à Magdebourg; il traversa la ville de nuit et continua sa route, sans s'arrêter, jusqu'à l'armée des Suédois qui le croyaient encore en France. Ceux-ci aussitôt se replièrent pour chercher à se réunir; mais il les poursuivit et les atteignit le 28 juin à Ferbellin. Il n'avait que sa cavalerie avec lui, car l'infanterie n'avait pu le suivre; cependant il résolut d'attaquer l'ennemi dans sa position, malgré ses généraux qui voulaient qu'on attendît l'infanterie. Frédéric, qui regardait comme perdue chaque heure de retard, fit donner l'attaque et eut le plus heureux succès. Les Suédois, qui depuis la guerre de trente ans passaient pour invincibles, furent complétement battus et s'enfuirent dans le plus grand désordre vers leur Poméranie. Frédéric-Guillaume les y suivit, et fit la conquête d'une partie de la province.

Cet électeur peut être considéré comme le fondateur de la grandeur prussienne, et ses successeurs ne firent que bâtir sur les fondements qu'il avait posés. Il agissait toujours d'après lui-même, et nous le retrouverons plus d'une fois faisant respecter la puissance de son petit État, non plus comme les autres

princes d'Allemagne, mais avec l'autorité d'un des autres souverains de l'Europe. C'était la preuve qu'il jetait les fondements d'un nouveau royaume, qu'il voulait que son peuple ne fût inférieur à aucun des autres et même qu'il joult parmi eux d'une certaine considération.

Dans l'année 1675, le vieil et habile général Montecuculli reçut une deuxième fois l'ordre de se rendre sur le Rhin, et la fortune des armes lui devint plus favorable. Il eut pour adversaire le célèbre général français vicomte de Turenne, un des plus grands hommes de son temps. Ils s'approchèrent tous les deux avec précaution, car ils se connaissaient déjà. Turenne avait choisi un lieu très-convenable pour livrer bataille, où tout lui semblait avantageux, c'était près du village de Salsbach, non loin d'Oppenheim, quand en s'avançant au-devant de l'ennemi pour reconnaître les lieux et disposer son armée, un boulet de canon l'emporta de dessus son cheval. Sa mort effraya son armée elle prit aussitôt la fuite et fit même de grandes pertes dans cette déroute.

Cependant ou n'avait pas beaucoup gagné. Les Français, pour chasser les impériaux de leur pays, eurent recours au plus extrême moyen. Comme ils ne pouvaient garder toutes les provinces de la frontière par leurs armes, ils voulurent les défendre par la dévastation. L'année suivante donc, ils se mirent à ravager tous les pays voisins de la Saar avec tant de fureur, que dans l'espace de plus de quatorze milles on ne voyait que des incendies et des champs déserts. Alors les armées allemandes, ne pouvant rester dans un pays affamé, furent obligées de rentrer, et les malheureux habitants de se retirer dans les forêts, où le plus grand nombre mourut de faim et de misère.

Paix de Nimègue, 1678 et 1679. — Tous les yeux se portaient avec la plus grande inquiétude sur les conférences de paix qui se tenaient à Nimègue. Les Français se hâtaient, à ce qu'il semblait, de conclure cette paix, dût-elle leur être désavantageuse; parce qu'ils avaient trop d'ennemis sur les bras. Mais ils ont toujours été très-habiles à diviser leurs adversaires. Ils réussirent en effet à écarter, par des offres avantageuses, les Hollandais pour qui principalement la guerre avait été entreprise et qui étaient redevables de leur salut à l'Empire. Ils firent leur paix en particulier et reçurent la citadelle de Maestricht. Les Espagnols, qui firent ensuite leur paix, furent obligés do payer, comme en bien d'autres circonstances, ce qu'on avait abandonné aux Hollandais. Ils durent par conséquent céder une grande étendue de territoire dans les Pays-Bas avec toute la Franche-Comté. Enfin l'Empereur, qui ne voulait pas faire la guerre seul, fut obligé d'abandonner l'importante citadelle de Fribourg dans le Brisgau. Ainsi, l'électeur de Brandebourg qui avait conquis presque toute la Poméranie sur les Suédois et espérait uno paix avantageuse, abandonné de tout lo monde, même par les Pays-Bas pour qui il avait combattu et qui lui refusèrent leur secours, fut contraint de restituer presque toutes ses conquêtes. A cette conférence de Nimègue on put facilement remarquer la prépondérance de la France sur l'Europe, même par son langage; car, lorsque, trente ans avant, dans les conférences de Munster et d'Osnabruck, quelques envoyés seulement connaissaient la langue française, alors à Nimègue tout le monde parlait français. Cependant les articles furent rédigés en latin.

Réunions à la France.

Les provinces opprimées commencèrent enfin à respirer en liberté et à jouir des douceurs de la paix, quand l'insatiable ambition des Français se fut satisfaite. Mais notre ennemi était, au sein même de la paix, toujonrs très-habile à poursuivre sa proie. Un membre du parlement de Metz, Rolland de Revaulx, exposa au roi un plan d'après lequel il pouvait étendre sa domination bien plus loin dans le haut Rhin, tout en respectant les articles de la paix de Westphalie, par un simple commentaire des mots employés : *L'Alsace et les autres terrains lui seront cédés avec toutes leurs dé-*

pendances. Il n'y avait donc plus qu'à rechercher les terrains et les lieux qui avaient fait partie de cette dépendance dans les temps reculés, et il n'était pas difficile d'en trouver qu'on pouvait occuper sous ce prétexte. La proposition d'abord n'eut pas de suites, mais on y revint plus tard; et pour se donner une apparence de justice, on forma, en 1680, quatre conseils, sous le nom de chambres de réunions, à Metz, Dornick, Brissac et Besançon; elles devaient rechercher quels terrains et quels peuples pouvaient encore appartenir au roi d'après les expressions que nous avons citées plus haut. Il est facile de penser que les juges ne manquèrent pas aux découvertes; on fouilla partout pour trouver de quoi se satisfaire. Le couvent de Weissenbourg, par exemple, quoique situé hors de l'Alsace, fut attribué au roi comme lui appartenant d'après les droits du roi Dagobert qui l'avait fondé plus de mille ans auparavant. Et l'acquisition de Weissenbourg lui servit encore de prétexte pour réclamer Germesheim, qui avait autrefois appartenu à Weissenbourg.

De cette manière ces quatre chambres eurent bientôt conquis à leur maître Deux-Ponts, Sarrebruck (Sarre-Louis), Veldenz, Sponnheim, Mumppelgarde, Lauterbourg et beaucoup d'autres lieux isolés, et particulièrement plusieurs villes libres en Alsace, entre autres surtout Strasbourg. Cependant elles n'avaient pas été désignées dans le traité de Westphalie; car, l'Autriche n'avait pu faire cession que de son héritage en Alsace.

Les princes et les seigneurs, dont les propriétés devaient tout d'un coup changer d'état civil et d'allemandes devenir françaises, élevèrent tout haut des plaintes. L'Empereur fit des représentations; et Louis, pour sauver au moins les apparences, car c'était là son grand talent, et en même temps pour fermer la bouche à ses adversaires, promit d'examiner leurs prétentions et convoqua un congrès à Francfort. D'abord, chacun voulut occuper la citadelle de Strasbourg; parce que c'était le point le plus important et qu'elle était regardée comme la clef du haut Rhin. Charles-Quint la considérait comme d'une telle importance qu'il disait « que si Vienne et Strasbourg étaient également menacés, il commencerait par sauver Strasbourg. » Mais au mois de septembre 1681, quelques régiments français se réunirent en secret sous les murs de la ville et l'enveloppèrent tout d'un coup, lorsqu'elle s'y attendait le moins. Le lendemain, le ministre de la guerre, Louvois, le confident du roi, parut avec une armée et une artillerie de siége, et somma les citoyens de se rendre avec les plus fortes menaces. N'étant pas préparés à une attaque, ils se rendirent et ouvrirent leurs portes. Aussitôt les Français s'emparèrent de l'hôtel de ville, désarmèrent les bourgeois et peu après Louis XIV fit son entrée en grande pompe, comme en triomphe, avec toute sa suite.

Les conférences de Francfort n'apportèrent du reste aucun changement dans les plans du roi; ses envoyés esquivèrent avec adresse toute discussion sérieuse sur les recherches faites, et maintinrent toujours leurs principes; ce fut même à ces conférences qu'ils firent pour la première fois usage de leur langue dans les affaires de diplomatie. Jusqu'alors, comme aux autres peuples, leurs pièces, leurs titres, et tous leurs écrits étaient en latin; mais à Francfort ils furent faits en français, et toutes les représentations de la part de l'Empereur furent inutiles; on ne reçut jamais que cette réponse brève et sévère : « C'est l'ordre de notre roi. » Il fallut céder; et c'est ainsi que s'est établi pour tous les autres peuples l'usage de parler français quand ils traitent avec la France. Les hommes à grandes vues prévirent dès lors les dangers qui pouvaient découler de cet usage, et jugèrent que l'imitation du langage et des mœurs du peuple voisin préparaient peu à peu et de loin sa domination.

Les disputes des différents envoyés entre eux suffiraient pour faire comprendre combien leurs réclamations contre les usurpations de Louis devaient être faibles et peu dignes; car à Francfort s'élevèrent encore ces vieilles et pitoyables disputes de prééminence, dont la folie surpasse toute croyance, qui dépensèrent un temps précieux pendant lequel les Français se fortifièrent de plus en plus dans leur usurpation. Cependant l'Autriche réussit à faire une alliance avec plusieurs princes pour re-

pousser la force par la force; mais des séditions en Hongrie et une nouvelle guerre de la part des Turcs attirés par Louis pour protéger ses projets, arrêtèrent les résultats de cette alliance.

—

Les Turcs devant Vienne. 1683.

Depuis l'an 1670 la Hongrie était agitée; elle était mécontente de voir ses institutions méprisées et ses places occupées par des soldats allemands, qu'elle haïssait par-dessus tout. De plus, les protestants se plaignaient de plusieurs persécutions dont les jésuites avaient été les instigateurs. Ces peuples mécontents, ayant rencontré, en 1678, dans le comte Emmeric de Tœckely, un commandant plein de résolution, se soulevèrent en masse et firent aussitôt alliance avec les Turcs. Le guerrier et ambitieux grand visir, Kara-Mustapha, se disposa donc à entrer en campagne à la tête d'une armée plus forte que toutes celles que les Turcs avaient mises sur pied depuis la prise de Constantinople. Heureusement pour l'Empereur qu'il avait sur les frontières de la Pologne un allié plein de courage, le roi Jean Sobieski, et qu'il trouva les princes allemands fidèles et prompts dans cette occasion, contre leur coutume, à lui envoyer des secours. Il rencontra en outre dans le duc Charles de Lorraine un général habile pour conduire son armée.

Cependant arriva le printemps de l'année 1683, avant que les préparatifs ne fussent achevés; tandis que les Turcs, qui n'avaient pas coutume de se mettre en campagne avant l'été, étaient partis cette année avant la fin de l'hiver, et le 12 juin ils traversaient le pont d'Esseck. On se hâta de passer en revue à Presbourg l'armée allemande et impériale, que l'on trouva de vingt-deux mille hommes de pied et onze mille chevaux; mais les Turcs comptaient plus de deux cent mille hommes, qui sans s'arrêter à assiéger des villes en Hongrie, comme on avait espéré, marchèrent droit sur Vienne. La consternation et la confusion régnaient dans la ville; l'Empereur avec sa cour s'était enfui à Linz. Beaucoup d'habitants l'avaient suivi; mais les autres, qnand le premier moment de terreur fut passé, s'armèrent pour la défense, et la lenteur des Turcs, qui s'amusèrent à piller les lieux et les châteaux environnants, permit au duc de Lorraine de jeter douze mille hommes de garnison dans la ville; alors, comme il ne pouvait avec sa petite troupe se porter à la rencontre de l'armée turque pour lui barrer le passage, il se tint à l'écart et attendit le roi de Pologne.

Le comte Rudiger de Stahrenberg fut nommé commandant de la place par le conseil de guerre, et il se montra aussi hardi qu'actif à faire tout ce qu'il crut possible pour sa défeuse. Tout homme qui pouvait travailler ou porter les armes prêta son secours. Le 14 juin, le visir parut avec son innombrable armée devant les murailles : elle couvrait le pays tout autour à six lieues de distance. Deux jours après il ouvrit la tranchée; bientôt l'artillerie frappa les murs pour faire brèche; on s'efforça surtout de creuser des mines, pour faire sauter en l'air des bastions ou des quartiers de muraille, afin de pouvoir se précipiter ensuite dans cette ville, où les Turcs espéraient trouver un si grand butin. Mais les défenseurs tinrent ferme, et réparaient dans la nuit ce qui avait été renversé. Chaque pas de terrain n'était obtenu qu'après une longue lutte, où l'on voyait une égale opiniâtreté pour la défense et pour l'attaque. Le lieu le plus chaud du combat était au bastion *Label* autour duquel il n'y avait pas de motte de terre qui n'eût été arrosée de sang ami ou ennemi. Cependant les Turcs gagnèrent peu à peu quelques pas; à la fin d'août, ils étaient logés dans les fossés de la ville; et, le 4 septembre, ils firent sauter une mine sous le bastion le *Bourg*; la moitié de la ville en fut ébranlé et le bastion fut fendu dans une largeur de plus de cinq toises; la brèche était assez large pour livrer un assaut, mais l'ennemi fut repoussé. Le lendemain, il revint avec un nouveau courage; la valeur des assiégés l'arrêta encore. Le 10 septembre, une dernière mine sauta sous le même bastion, et la brèche fut si grande qu'un bataillon pouvait y entrer de front. Le danger était extrême, la garnison était tout épuisée

par les combats, les maladies et les travaux de tous les jours : le duc de Stahrenberg avait envoyé courrier sur courrier au duc de Lorraine. Enfin le 11, quand toute la ville était dans la stupeur et dans l'attente d'un assaut, elle s'aperçut au mouvement qui se fit remarquer dans le camp ennemi que le secours était proche. A cinq heures du soir l'armée chrétienne était sur la montagne de Kalen, et elle fit connaître sa présence par une salve d'artillerie. Le prince Jean Sobieski était arrivé à la tête d'une vaillante armée : les électeurs de Saxe et de Bavière, le prince de Waldeck avec les troupes du cercle de Franconie, le duc de Saxe-Lauenbourg, le margrave de Bade et de Baireuth, le landgrave de Hesse, les princes d'Anhalt et quantité d'autres princes et seigneurs allemands avaient amené avec eux des troupes fraîches. Alors Charles de Lorraine put oser marcher contre l'ennemi, quoique il n'eût encore que quarante-six mille hommes.

Le 12 septembre au matin, l'armée chrétienne descendit de la montagne de Kalen en ordre de bataille. Le village de Naussdorf, situé sur le Danube, fut attaqué par les troupes impériales et les Saxons qui occupaient l'aile gauche, et emporté après une opiniâtre résistance. Cependant, sur le midi, le roi de Pologne étant descendu dans la plaine avec l'aile droite, attaque les innombrables bataillons de cavalerie turque à la tête de sa cavalerie polonaise; il se jette au milieu de l'ennemi avec toute la fureur d'un ouragan, et répand la confusion dans les rangs ennemis; mais son courage l'emporte trop loin, il est entouré avec les siens, et va peut-être être accablé par le nombre. Alors il crie au secours, les cavaliers allemands qui l'avaient suivi arrivent au galop sur l'ennemi, délivrent le roi et bientôt les Turcs sont mis en fuite de tous côtés.

Mais tous ces combats ne devaient être que des avant-scènes de la grande bataille qui devait décider du sort de la guerre. Car on voyait toujours le camp des Turcs, qui s'étendait à perte de vue, couvert de milliers de tentes, et leur artillerie tirait toujours sur la ville. Le général en chef tenait un conseil de guerre pour savoir s'il devait livrer la bataille le jour même ou attendre au lendemain pour laisser à ses troupes le temps de se reposer, quand on vint lui annoncer que l'ennemi semblait être en pleine fuite; et c'était la réalité. Une terreur panique les avait pris; ils fuyaient en désordre abandonnant leur camp et leurs bagages : bientôt même ceux qui attaquaient la ville furent entraînés dans la fuite avec toute l'armée.

Le butin trouvé dans le camp fut immense. On l'élève à quinze millions et la seule tente du visir à quatre cent mille écus. On trouva aussi dans la cassette de la guerre deux millions. Le roi de Pologne reçut pour sa part quatre millions de florins; et dans une lettre à sa femme où il lui parle de cela et du bonheur d'avoir délivré Vienne, il s'exprime ainsi : « Tout le camp ennemi avec toute son artillerie et toutes ses énormes richesses est tombé dans nos mains. Nous chassons devant nous une armée de chameaux, de mulets et de Turcs prisonniers; je suis devenu l'héritier du grand visir. L'étendard qu'il avait coutume de faire porter devant lui, et la bannière de Mahomet dont le sultan avait honoré cette campagne, les tentes, les chariots, les bagages, dans tout j'ai une part; on a pris des cuisiniers dont quelques-uns valent à eux seuls des millions d'écus. Quant à ce qui appartient aux divers objets de luxe et d'agrément trouvés dans sa tente, comme sont, entre autres choses extraordinaires, ses bains, ses jardins, ses fontaines d'eau jaillissante, et toute espèce d'animaux rares, il serait trop long d'en donner la description. — J'étais ce matin dans la ville et j'ai trouvé qu'elle n'aurait pu tenir cinq jours de plus. — Jamais il n'a été possible à des yeux d'homme de voir un si grand bouleversement fait en si peu de temps, que celui des tas de pierres et de rochers lancés dans l'air en éclats par la mine. — J'ai eu longtemps à combattre avec le visir jusqu'à ce que l'aile gauche vint à mon secours. Mais après la bataille je me suis vu entouré de l'électeur de Bavière, du prince de Waldeck et de beaucoup d'autres princes qui m'embrassaient et me baisaient. Les généraux me portaient par les mains et par les pieds, et les colonels à la tête de leurs régiments, à pied comme à cheval, me saluaient en criant : Vive notre brave roi!...

» Aujourd'hui l'électeur de Saxe, le duc de

Lorraine, enfin le commandant de Vienne, comte de Stahrenberg, et quantité de peuple de toute classe sont venus au-devant de moi; chacun me serrait snr son cœur, me baisait, m'appelait son sauveur, ct au milieu de la rue s'est élevé un houra de Vive le roi! Après dîner, lorsque je rentrais à cheval au camp, je fus accompagné jusqu'aux portes par tout le peuple qui levait les mains au ciel. Gloire, honneur et reconnaissance éternelle au Très-Haut qui nous a envoyé une si belle victoire! »

Les Autrichiens avaient tout lieu d'être reconnaissants; car si ce redoutable ennemi ne violait pas et ne massacrait pas tout, comme dans ses autres guerres, du moins il entraînait tout le monde comme esclave. On a calculé qu'il avait enlevé à l'Autriche quatre-vingt-sept mille personnes, dont cinquante mille enfants et vingt-six mille femmes et filles, et parmi ces dernières, seulement deux cent quatre comtesses ou autres femmes nobles.

Toute l'Europe prit grand intérêt à la délivrance de Vienne, excepté Louis XIV qui en fut très-consterné, et à qui aucun de ses ministres n'osait annoncer cette nouvelle. Des écrivains très-dignes de foi prétendent que l'on trouva dans la tente dn grand visir une lettre du roi où il donnait le plan du siége tout entier.

La guerre avec les Turcs dura quinze ans, avec quelques interruptions, et finit heureusement pour les armes impériales; ils perdirent depuis lors cette auréole d'épouvante et de gloire militaire qui les précédait partout. Dans l'année 1687, le duc de Lorraine et le prince Eugène de Savoie, plus tard si fameux, leur firent essuyer une défaite complète à Mohacz.

La victoire eut pour résultat de ramener la Hongrie sous la puissance de la maison impériale; elle rendit même cette dignité héréditaire au lieu qu'elle n'était auparavant qu'élective. Un armistice fut signé avec les Turcs pour vingt-cinq ans à Carlowitz, après la grande victoire dn prince Eugène à Zeutha, 1697.

Nouvelle guerre avec la France. 1688—1697.

Le temps que l'Autriche mettait à repousser ce redoutable adversaire au sud-est, Louis XIV l'employait à rassembler de nouvelles forces pour la guerre; car ses usurpations ne l'avaient pas encore rassasié. Et quand il en jugea le moment opportun, il eut recours à d'insignifiantes chicanes au sujet de l'héritage du prince électeur Charles palatin et de la succession à l'électorat de Cologne après la mort de Maximilien-Henri, sous prétexte qu'il était garant de la constitution d'Allemagne, pour signifier à l'Empereur une nouvelle déclaration de guerre, 1688. Avant même qu'elle ne fût connue, ses armées entrèrent dans les Pays-Bas et recommencèrent de nouvelles dévastations. Au bruit du danger, tout le nord de l'Allemagne, Saxons, Hanovriens, Hessois, se hâtèrent d'envoyer sur le Rhin de nombreuses armées pour le défendre; et ce zèle était d'autant plus louable que la diète était encore à délibérer à Ratisbonne, s'il y aurait guerre. Pourtant elle se prononça plus énergiquement qu'auparavant; elle décida la guerre déclarée pour l'Allemagne; le ban de l'Empire fut proclamé, et personne ne pouvait plus rester neutre; l'Empereur ajouta même à la publication « que le royaume de France n'était pas considéré simplement comme l'ennemi de l'Empire, mais comme celui de la chrétienté, et était mis sur le même rang que les Turcs. »

La prépondérance de la France et son mépris pour la paix de Nimègue indisposa contre elle le reste de l'Europe; bientôt l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne et plus tard la Savoie, prirent part à la guerre; et le nouveau roi d'Angleterre, Guillaume III, aussi Stathouder des Pays-Bas, dans sa déclaration de guerre, appelait Louis XIV « le perturbateur de la paix et un ennemi commun pour la chrétienté. »

L'Allemagne fut encore alors la triste victime du barbare moyen inventé par Louvois pour conserver à la France l'avantage de la guerre contre tant d'ennemis; les bords fleuris du Rhin furent changés en de vastes déserts, et

l'imagination recule devant une pareille dévastation. Dès le mois de janvier 1689, la cavalerie du général Mélac, nommément, parcourut tous les environs de Heidelberg, incendia les villes de Rohrbach, Russlock, Wisloch, Kircheim, Eppenheim, Nekachausen et beaucoup d'autres; en vain les malheureux habitants se jetaient-ils aux pieds des vainqueurs en demandant grâce, ils n'en étaient pas moins dépouillés et chassés dans les campagnes couvertes de neige, où un grand nombre moururent de froid. On mit le feu aux quatre coins de Heidelberg.

Le même sort attendait Manheim, Offenbourg, Kreuznach, Oppenheim, Bruchsal, Frankenthal, Baden, Rastadt et beaucoup d'autres villes plus petites et villages; et les habitants pillés et maltraités ne pouvaient obtenir la permission de se retirer en Allemagne où ils espéraient trouver quelque protection; mais ils étaient obligés de rentrer sur le territoire français.

Deux villes impériales, Spire et Worms, qui avaient appartenu à l'ancienne Allemagne, furent tourmentées pendant plusieurs mois et de propos délibéré. Après des exactions sans nombre, les citoyens ayant tout souffert, tout sacrifié pendant sept mois, et croyant leurs villes du moins sauvées, reçurent la notification que les intérêts du roi exigeaient que les villes de Worms et de Spire disparussent de la terre; et leurs pauvres habitants, dépouillés de tout, se virent contraints de quitter leurs villes pour aller comme des mendiants demander un asile dans les villes françaises les plus proches. Worms et Spire furent livrés aux flammes et réduits en un monceau de cendres et de décombres. L'amour de l'argent porta même en cette occasion à violer les tombeaux des anciens empereurs saliens dans la cathédrale de Spire; on prit quelques bières en argent qui s'y trouvaient et l'on dispersa sur la terre ces cendres sacrées. Comme on demandait au jeune duc de Créqui, qui commandait cette expédition, pourquoi il usait d'une telle rigueur envers Spire, il répondit : « C'est la volonté du roi; » et il montra un plan sur lequel plus de deux cents villes et villages étaient condamnés au feu. Or de pareilles cruautés étaient exercées par un peuple qui se donnait pour le plus civilisé du monde, justement à l'époque qu'il appelle son âge d'or, et étaient ordonnées par un roi qui avait la prétention de protéger les arts et les sciences quelque part que ce fût. Car avant de déployer cette avidité de conquêtes, il avait envoyé des cadeaux à soixante savants étrangers, accompagnés de cette lettre de son ministre Colbert : « Quoique le roi ne soit pas votre maître, il veut être votre bienfaiteur et vous envoie cette lettre comme une preuve de son estime. » Quelque efficace qu'eût été cette conduite pour lui faire des partisans parmi les hommes les plus distingués des autres nations, alors personne n'osa plus ajouter foi à la droiture de ses intentions; et les vœux qu'on avait faits au commencement pour le succès de ses armes, se changèrent en malédictions et imprécations contre le peuple et contre le roi.

Cette mauvaise disposition des esprits et les talents remarquables du vieux duc de Lorraine, rendirent les commencements de cette guerre assez heureux aux armes allemandes; et plusieurs villes fortes sur le Rhin furent reprises aux Français. Mais après la mort du duc, quand le zèle du premier moment se fut refroidi, les avantages revinrent à cet ennemi toujours actif; depuis surtout que le grand général français, le maréchal de Luxembourg, eut remporté sur l'armée allemande une victoire complète à Fleurus, 1690. Cependant, en 1693, un nouveau général allemand, formé à l'école du duc de Lorraine, le prince Louis de Bade, sembla ramener en quelque sorte l'équilibre par sa sage défense des rives du Néker; il prit à Heilbronn, avec sa petite armée, une position si avantageuse que l'ennemi n'osait plus rentrer en Souabe.

Paix de Riswick. 1697. — Toutes les nations belligérantes, enfin fatiguées, se rassemblèrent en congrès à Riswick, petit village avec un château, près de La Haye, en Hollande, pour y traiter de la paix. Cette fois Louis XIV désirait visiblement la paix pour se préparer à une nouvelle guerre qu'il voyait très-prochaine. On s'attendait à la mort de Charles II, roi d'Espagne; et comme il n'avait pas d'enfants, Louis voulait obtenir cette couronne pour son propre

fils. Il fit beaucoup d'offres de cessions et entre autres celle de l'importante citadelle de Strasbourg. Mais à peine les conférences furent-elles entamées, qu'avec son ancienne adresse il sut séparer les nations unies en concédant de grands avantages à l'Angleterre, à la Hollande, à l'Espagne, qui firent bientôt la paix pour elles-mêmes et laissèrent l'Empereur et l'Empire seuls. Alors ses envoyés reprirent leur ton de maître.

Quand il fut question des compensations pour les épouvantables malheurs de la guerre dont les Français avaient été cause, et quand on demanda pour les pertes faites à Worms et Spire neuf millions de florins; pour le duché de Bade, huit millions; et, pour le Wurtemberg, dix millions, ils répondirent d'un ton railleur : Que la guerre entraîne nécessairement des pertes avec elle; que si l'on voulait absolument une indemnité, il fallait conduire une armée en France pour piller et faire du butin. Du reste, ils promirent de rendre les places conquises : Fribourg, Brissac et Philipsbourg, et toutes les réunions faites par les quatre chambres, excepté celles qui sont en Alsace.

Quand on croyait tout arrangé, la veille de la signature de la paix, les envoyés français apportèrent une condition dont ils exigeaient l'acceptation, savoir : que, dans les lieux avant réunis à la France et que l'on venait de rendre, la religion catholique restât sur le pied où elle se trouvait; c'est-à-dire qu'il fallait conserver le culte catholique dans 1922 villes ou villages allemands qui étaient protestants avant l'occupation et dans lesquels le culte catholique avait été introduit par la violence. Les envoyés protestants de l'Allemagne s'opposèrent de toutes leurs forces à cette clause, mais leurs représentations ne furent point écoutées et la paix fut signée. Le pire de tout cela, et c'était le principal but de Louis, c'est que les protestants crurent l'Empereur le promoteur secret de cette clause de Riswick, et de là prirent un nouveau sujet de mécontentement contre l'Empire. Et dans le fait, les envoyés impériaux n'avaient pas fait ce qu'il était possible de faire contradictoirement au projet de la France.

Formation des maisons royales en Allemagne.

Une autre cause de division en Allemagne dans ce temps, fut l'érection d'une nouvelle dignité électorale pour la maison de Hanovre ou de Brunswick-Lunebourg. Cette maison avait rendu d'importants services à l'Empereur dans ses guerres contre les Turcs et contre la France; Léopold voulant donc l'en récompenser, n'était pas éloigné de lui donner la dignité électorale, et la plupart des autres électeurs, même catholiques, quoiqu'il dût entrer par là une voix protestante de plus dans le collége électoral, se rapprochèrent peu à peu de cet avis, qui paraissait d'ailleurs d'autant plus juste, que par le changement de religion survenu dans la maison palatine les protestants y avaient perdu une voix. Mais les princes, surtout celui de Brunswick-Wolfenbuttel s'opposèrent avec vigueur à l'élévation d'un de leurs membres, parce qu'elle leur enlevait une voix importante; aussi lorsque l'Empereur voulut donner l'investiture au nouveau prince électeur, Ernest-Auguste de Hanovre, il y eut une telle opposition dans le conseil des princes qu'il parut prudent de ne laisser prendre pour le moment au Hanovre aucune place dans le conseil électoral. Le nouvel électorat était assez considérable, car George-Guillaume de Lunebourg avait cédé à son frère cadet, Ernest-Auguste, son duché, si bien qu'alors Lunebourg, Halenberg et Grubenhagen, avec les comtés de Hoya et de Diepholz, lui faisaient un ensemble qui composait une des plus grandes seigneuries d'Allemagne. Le nouvel électeur fut aussi nommé grand gonfalonier de l'Empire; mais il fut obligé de promettre sa voix dans toutes les élections à la maison d'Autriche; et de plus la liberté du culte catholique dans ses États. Quand il mourut, en 1698, ceux des électeurs qui n'avaient pas encore donné leur consentement à son érection l'accordèrent à son fils George-Louis; mais le collége des princes protesta de nouveau, et ce ne fut que plus tard, en 1705, que l'on put obtenir sa reconnaissance.

Dans l'an 1696, une maison princière d'Allemagne fut aussi élevée sur un trône; le prince électeur Frédéric-Auguste de Saxe, après la mort du brave Sobieski, fut élu roi de Pologne et reçut le nom d'Auguste Ier. Seulement il lui fallut changer sa croyance et entrer dans l'Église catholique, sans qu'il y eût d'ailleurs aucun changement dans la Saxe relativement à ses institutions religieuses.

C'était un temps d'effervescence parmi les princes, et ces exemples en entraînèrent plusieurs à de nouvelles tentatives; un prince d'Orange était devenu roi d'Angleterre, l'électeur de Saxe, roi de Pologne, l'électeur de Brandebourg, qui avait un duché en Prusse, voulut aussi, lui, prendre le titre de roi. Son domaine était petit; mais Frédéric aimait pardessus tout l'éclat et une grande représentation. Il se fit publiquement proclamer roi à Kœnigsberg, le 17 janvier 1701, prit le jour suivant la couronne en toute liberté, la donna à sa femme, et se fit appeler roi sous le nom de Frédéric Ier.

Le moment était favorable pour une élévation usurpée, car en tout autre temps de nombreuses oppositions se seraient élevées; mais la guerre de la succession d'Espagne venait de se déclarer, et les puissances engagées s'empressaient de se faire des alliés. L'empereur Léopold reconnut le nouveau roi de Prusse et reçut en retour, d'abord des secours dans la guerre et de plus la promesse de perpétuer la dignité impériale dans la maison d'Autriche. Bientôt la Suède, l'Angleterre, la Hollande, la Pologne, le Danemarck et la Russie en firent autant. Mais la France et l'Espagne, parce que leurs adversaires l'avaient reconnu pour roi, ainsi que le pape, tardèrent à donner leur reconnaissance jusqu'à la paix d'Utrecht.

—

Guerre de la succession d'Espagne. 1701—1714.

C'est comme une malédiction que dans notre histoire, depuis la guerre de trente ans, il faille voir toujours notre pays entrer dans toutes les dissensions des autres peuples de l'Europe, y fussions-nous d'ailleurs étrangers, et qu'il ait été le plus souvent le théâtre où les autres peuples vinrent exercer leurs fureurs de guerre. C'est pour cela que les plaines de la Saxe, de la Souabe, de la Bavière, sont marquées d'un si grand nombre de batailles; c'est pour cela que les bords de l'Elbe, de la Saale, de l'Elster, comme du Danube, du Lech, de l'Inn et du Necker, ont eu tant à souffrir des oppressions et des dévastations de la guerre.

Il fallut encore que l'ébranlement donné à la moitié sud de l'Europe, au commencement du dix-huitième siècle, se communiquât à notre pays, et que la querelle se vidât dans les champs de l'Allemagne; ce fut la mort de Charles II qui en donna l'occasion.

Deux maisons royales se partageaient alors la plus grande partie de l'Europe: la maison d'Autriche et celle de Bourbon. La première se subdivisait en deux branches, celle d'Autriche proprement dite et la branche d'Espagne, et le moment était venu où les deux branches allaient de nouveau se confondre sur un seul trône. Cependant Louis XIV avait épousé la fille aînée du défunt roi d'Espagne; mais la jeune princesse en contractant cette alliance, avait publiquement renoncé à ses droits sur l'Espagne. La deuxième fille était mariée à l'empereur Léopold, et celle-ci n'avait fait aucune renonciation; par conséquent ses enfants étaient les héritiers les plus proches; car leur sœur, qui avait épousé l'électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, avait dû, avant le mariage, renoncer à la succession d'Espagne, quel que fût le cas qui se présentât. Mais la France et la Bavière soutenaient que les renonciations étaient sans valeur, parce que si les princesses pouvaient renoncer pour elles-mêmes, elles ne le pouvaient pas faire pour leurs descendants. Toutes ces puissances s'efforçaient donc d'engager le roi à faire son testament chacune en sa faveur; mais Charles, voulant conserver à l'Espagne son indépendance, nomma pour son héritier le prince électeur de Bavière, Joseph-Ferdinand. Malheureusement ce jeune homme mourut avant le roi, en 1699. Les contestations s'élevèrent donc de nouveau entre

les deux maisons d'Autriche et de Bourbon.

Léopold l'eût facilement emporté s'il avait eu à Madrid un envoyé plus adroit ou s'il avait eu lui-même plus de fermeté; car la reine et l'homme le plus influent de la cour, le cardinal Portocarero, archevêque de Tolède, penchaient pour l'Autriche. Mais l'envoyé de Léopold, le comte de Harrach, homme plein d'orgueil et de causticité, et peu courtisan, ne pouvait tenir devant l'habileté de l'ambassadeur de France, le marquis d'Harcourt. Celui-ci parvint à gagner les grands d'Espagne les uns après les autres, et même le cardinal; puis par le cardinal, le roi. Il fit un testament secret; de sorte qu'à sa mort, le 1er novembre 1700, on trouva qu'il avait nommé le petit-fils de Louis XIV, le duc Philippe d'Anjou, comme héritier de la couronne d'Espagne.

L'Empereur fut irrité de ce coup inattendu au delà de toute expression, d'autant plus qu'il avait une grosse faute à se reprocher; car longtemps avant il avait été pressé avec instance par la cour d'Espagne d'y envoyer son fils l'archiduc Charles avec une petite armée; et, comme la guerre avec la France durait encore, il avait différé par irrésolution.

Louis XIV savait bien que malgré le testament de Charles II, son petit-fils ne prendrait point possession de l'Espagne sans qu'il y eût des guerres; car l'Autriche était trop durement blessée et les autres États d'Europe voyaient avec trop de peine la prépondérance de la maison de Bourbon. Guillaume III, roi d'Angleterre et stathouder des Pays-Bas, qui s'arrogeait le droit d'être le conservateur de l'équilibre européen, et à cause de cela était depuis longtemps l'ennemi de Louis XIV, prince d'ailleurs plein de prudence et d'activité, fit alliance avec l'Autriche au nom de ses deux États; et cette alliance était d'autant plus terrible que l'Angleterre et la Hollande étaient les deux plus riches États et les deux plus puissants sur mer. C'est pourquoi Louis hésita quelque temps à recevoir le testament du roi d'Espagne. Il assembla son conseil d'État, et ce ne fut qu'après avoir reçu son approbation qu'il prit enfin son parti. Il fit proclamer son petit-fils roi d'Espagne et des deux Indes, au milieu d'une brillante assemblée de sa cour. Quand il sortit de son cabinet, amenant son petit-fils par la main, il dit, suivant l'expression d'un écrivain français, avec l'autorité d'un roi de l'univers : « Messieurs, voilà le roi d'Espagne. La nature l'a créé pour l'être; le défunt roi l'a nommé, le peuple le désire et moi j'y consens. »

Ce fut en Europe le signal d'une nouvelle et sanglante lutte.

Malheureusement l'Allemagne était divisée; la Prusse, le Hanovre, le Palatinat et bien d'autres se déclarèrent dès le principe pour l'Empereur; tandis que l'électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, en même temps gouverneur des Pays-Bas espagnols, était pour la France. Louis, en considération de ses prétentions à la succession d'Espagne, lui avait promis en secret les Pays-Bas, s'il voulait se déclarer bien positivement pour lui. Son frère, l'électeur de Cologne, suivit son exemple et reçut les troupes françaises dans son pays, « pour le bien et la conservation de la tranquillité de l'empire d'Allemagne, » comme il le publiait dans ses proclamations.

Commencement de la guerre. 1701. Le prince Eugène. — L'empereur Léopold se hâta d'envoyer en Italie une armée pour prendre possession des lieux appartenant à l'Espagne, le Milanais et le royaume de Naples, et il en donna le commandement au prince français Eugène de Savoie, un des premiers généraux et des premiers hommes d'État de son temps et même de toute l'histoire. Il tenait à la maison de Savoie par une ligne collatérale et fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Mais son génie qui le portait à l'étude de l'histoire et de ses grandes leçons, le lança dans les affaires, dans un genre de vie où l'homme peut éprouver ses forces et, s'il est avide de gloire, apercevoir les lauriers qui l'attendent. A peine âgé de vingt ans, il offrit ses services à Louis XIV; mais ce monarque, qui n'en fit pas grand cas à cause de sa petite taille, le renvoya, en lui conseillant de rester dans l'état ecclésiastique. Eugène alors se tourna vers l'Autriche où la guerre des Turcs lui offrait une voie toute frayée; et il s'y distingua si bien que l'Empereur, après la délivrance de Vienne, 1683, où il avait vaillamment combattu, lui donna un régiment de

cavalerie à commander. Le duc Charles de Lorraine reconnut dès lors en lui un héros et annonça à l'avance ce qu'il serait un jonr pour la maison d'Autriche. Léopold le nomma feld-maréchal en 1693. Le roi de France alors aurait bieu voulu l'attirer à son service. Il lui fit proposer le gouvernement de Champagne et le bâton de maréchal de France. Eugène répondit aux envoyés : « Dites à votre roi que je suis feld-maréchal de l'Empire et que j'estime autant cette dignité que le bâton de maréchal de France. » — Eugène était grand comme général ; puisque son esprit embrassait à la fois les plus grandes affaires avec tous leurs détails, s'occupait d'un plan de bataille et des plus minutieux besoius de son armée, et que son œil d'aigle savait avec la plus grand eprómptitude saisir le moment favorable ou les fautes de son adversaire. Mais il n'était pas moius grand comme citoyen, puisqu'il préférait de beaucoup les arts de la paix à une brillante réputation que la guerre seule peut donner, et qu'il était si modeste qu'il se faisait l'égal de tont le monde; volontiers même il se mettait au-dessous s'il le fallait. — Eugène était petit, et si vous l'eussiez reucontré enveloppé dans son manteau, se promenant dans les rues du camp, vous auriez eu bien de la peine à reconnaître en lni le héros qu'admirait le monde : à moins que son œil de feu n'eût brillé à travers l'obscurité.

Au mois de mars 1701, Eugène passa en Italie avec une armée impériale et dix mille hommes anxiliaires, tant Prussiens que Hanovriens. Les troupes se rénnirent à Rovérédo pour gravir les montagnes. Mais de l'autre côté tous les passages étaient occupés par les Français, et il semblait impossible de descendre. Cependant le général sut entraîner ses soldats enthousiasmés pour lui, leur fit parcourir la distance de six milles (environ dix lieues) à travers les rochers et les précipices; et avant que l'ennemi l'eût pressenti il avait fait passer son armée par-dessus des montagues effroyables et se trouvait le long de l'Adige, dans la pleiue de Vérone. Par deux victoires, à Carpi et à Chiari, Eugène chassa les Français d'une partie de la haute Italie, et il y prit ses quartiers d'hiver.

L'Angleterre, la Hollande et l'empire d'Allemagne prennent part à la guerre. 1702. — Marlborough.

Dès l'automne de 1701 fut signée l'alliance entre l'Angleterre, les États généraux et l'Empereur. Les puissances maritimes stipulèrent que leurs conquêtes dans les Indes espagnoles deviendraient leur propriété, et promirent à l'Empereur, par compensation, de l'aider à conquérir les Pays-Bas espagnols, Milan, Naples et la Sicile. Le peuple anglais n'aurait pas pris une part si active à la guerre, si Louis n'avait eu la folle impudence de le molester. L'Angleterre venait de chasser dn trône la maison des Stuarts, à cause de son zèle pour la religion catholique, et l'avait donné à Guillaume d'Orange. Louis reçut les Stuarts exilés, les protégea et, en 1701, à la mort de Jacques II (qui mourut à Saint-Germain), il reconnut son fils Jacques III comme roi de la Grande-Bretagne; le bruit se répandit même que le prince devait effectuer un débarquement en Angleterre à la tête d'une armée française. Une pareille prétention de la part d'uu ennemi, de vouloir disposer de son trône, irrita tellement l'Angleterre que le parlement accorda au roi Gnillaume quarante mille hommes au lieu de dix mille qu'il avait demandés.

Guillaume mit à la tête de son armée le comte qui devint plus tard le duc de Marlborough. Il ne s'était point trompé dans son choix; Marlborough qui s'était instruit à l'école de Turenne, ne le cédait à aucun général de son temps. La nature l'avait fait pour commander; grand, beau, vigoureux. Il avait une contenance si imposante et un esprit si supérieur, que les plus superbes s'humiliaient malgré eux devant lui. Quant anx qualités personnelles il était bien au-dessous d'Eugène ; il n'avait pas sa bonne foi, son âme noble qui prisait plus les grandes peusées et les grands projets que son propre intérêt ; aussi a-t-il été accusé d'avoir trop cherché à faire du lucre.

Marlborough passa dans les Pays-Bas, en 1702, pour prendre le commandement de l'ar-

mée hollandaise et anglaise, dont le but immédiat était de forcer les Français d'évacuer le duché de Cologne. Ce fut dans ce même mois que mourut le roi Guillaume; mais comme la reine Anne, qui lui succéda, suivit fidèlement les mêmes plans, la guerre continua saus ancun changement.

L'empire germanique crut qu'il ne ponvait différer à prendre part à cette guerre de vengeance contre son ennemi acharné, quand un étranger était si prononcé. Sa déclaration de guerre suivit donc, le 6 octobre 1702, et à la fin de cette déclaration on lisait : « La France n'a rien négligé de tous les moyens propres à humilier et accabler entièrement la nation allemande, afin d'obtenir d'autant plus facilement la sonveraineté universelle qu'ele poursuit depuis longtemps avec tant de zèle. » La conduite de l'électeur de Bavière exigeait d'ailleurs une détermination de la part des autres membres de l'Empire; car, comme il tenait fortemeut pour la France, il avait réuni une force militaire imposante, et le 3 septembre il était tombé tout d'un coup sur Ulm, ville libre de l'Empire et en avait pris possession. Cet acte dut mécontenter les autres États.

Les ducs de Brunswick eux-mêmes, tonjours en mauvaises dispositions pour l'électeur de Hanovre, étaient allés jusqu'à faire des levées d'hommes pour la France; et n'ayant pas voulu profiter des avertissements de tonte espèce qui leur furent donnés, ils furent désarmés par force, en 1702, par l'électeur de Hanovre, et contraints de se soumettre à la volonté de l'Empire et de l'Empereur.

Du reste, il n'y eut cette année aucune entreprise remarquable, soit sur le Rhin par le général de l'Empire, Louis de Bade, soit en Italie par Engène : il était trop faible pour entreprendre quoi que ce fût, et des deux côtés on ne chercha qu'à s'éprouver les uns les autres par des escarmouches.

Les Bavarois dans le Tyrol. 1703. — L'année suivante fut riche en faits militaires; Marlborough l'employa à conquérir les places fortes des frontières des Pays-Bas et prit Bonn, Tongern, Huy, Limbourg et Gueldres.

La fortune ne fut pas aussi favorable dans le sud de l'Allemagne; là, les Français, commandés par Villars, avaient réussi à passer le Rhin et à faire leur jonction avec le duc de Bavière. Alors ce prince forma le plan d'entrer en Tyrol et de faire la conquête de ce pays si bien situé pour lui. Il s'y porta donc avec seize mille hommes de ses meilleures troupes; tandis que Villars gardait son propre royaume. A la faveur d'un incendie qui eut lieu dans Kufstein, l'électeur s'empara de cette importante forteresse et de plusieurs autres places, entre autres Inspruck, profitant du premier moment d'épouvante. Ensuite les Bavarois voulurent escalader le Brenner pour s'ouvrir un chemin en Italie; mais là les attendaient les braves Tyroliens, de tout temps si dévoués, corps et biens, pour leur patrie; ils étaient alors renforcés d'un bon nombre de soldats autrichiens, commandés par le vaillant Martin Sterzing. Postés sur les rochers escarpés qui bordent les deux côtés du passage, ils lançaient des arbres et des rochers sur les ennemis qui défilaient en bas. Les Bavarois ne purent donc continuer, il fallut reculer. C'est alors qu'un arquebusier tyrolien se mit en embuscade dans une fondrière et attendit l'électeur; mais il tua à sa place le comte d'Arco, trompé par son riche habillement. Dans sa retraite l'armée bavaroise eut beaucoup à souffrir, et ce ne fut qu'avec la moitié de ceux qui s'y étaient engagés que l'électeur put après deux mois rentrer dans ses États.

En compensation, il prit pendant l'hiver de cette même année les riches villes d'Augsbourg et de Passau, la principale forteresse d'Autriche, et les Français de leur côté avaient pris sur le Rhin les importantes places de Brissac et de Landau.

Bataille de Hochstet. 1704. — Pour réparer de pareilles pertes, les puissances coalisées voulurent remporter des succès plus grands encore, l'année suivante, avec toutes leurs forces réunies, et décidèrent que les trois généraux Marlborough, Eugène et Louis de Bade feraient ensemble la guerre dans le sud de l'Allemagne. Le général Stahrenberg devait rester en Italie pour la continuer sur le pied de défensive. Les trois généraux se réunirent à Heilbronn, sur le Necker; Marlborough et le margrave de Bade se replièrent vers le Danube, tandis que Eugène poussait vers le Rhin. Les

Bavarois avaient posté une partie de leur armée dans les montagnes de Schellen, près de Donawerth, dans une position avantageuse d'où ils gênaient beaucoup le passage sur le Danube; mais ils y furent attaqués et malgré une vigoureuse résistance mis en fuite : leur camp tomba au pouvoir de l'ennemi.

Après ce combat, les puissances alliées firent faire des propositions de paix à l'électeur, lui offrant de grands avantages, s'il voulait abandonner l'alliance des Français. Il chancelait déjà et était sur le point de signer le traité de réconciliation, quand un courrier lui annonça que le maréchal de Tallard était en route avec une nouvelle armée pour venir à son secours. Le maréchal arriva, mais à sa suite le prince Eugène qui se réunit à Marlborough. Ces deux grands généraux se débarrassèrent du vieux et intraitable prince de Bade, en l'occupant au siége d'Ingolstadt, pour qu'il ne dérangeât point leurs projets pour la bataille; et le général anglais s'accorda facilement avec le modeste Eugène qui n'hésita pas à sacrifier sa propre gloire au succès de l'entreprise.

Le 12 août, les deux généraux, français et bavarois, se trouvèrent en face du village de Hochstet, et le 13 eut lieu la bataille. Les ennemis avaient l'avantage du nombre et de la position, car ils étaient très-bien couverts par un marais. Marlborough, à la tête de l'aile droite, composée d'Anglais et de Hessois, fut opposée aux Français, et Eugène avec l'aile gauche aux Bavarois. La bataille fut des plus acharnées, et plusieurs fois les assaillants furent repoussés par le terrible feu de l'artillerie. Enfin le duc profita d'un moment de désordre pour se jeter sur les Français et les mettre en fuite. Alors l'électeur fut obligé de se retirer aussi lui avec ses troupes. Vingt-huit bataillons et douze escadrons français essayèrent cependant de se défendre dans le village de Blenheim; mais ils furent enfermés et forcés de se rendre prisonniers. C'était une grande victoire, vingt mille hommes, Français et Bavarois, étaient restés sur le champ de bataille, quinze mille prisonniers, parmi lesquels le maréchal lui-même avec ses fils et huit cent dix-huit de ses officiers. Le butin du vainqueur était aussi immense : la cassette de guerre toute pleine, cent dix-sept canons, vingt-quatre obus et trois cents drapeaux, cinq mille voitures, trois mille six cents tentes et deux ponts de bateaux. Depuis ce temps le nom de Marlborough fut célébré dans toutes les chansons d'Allemagne, et l'Empereur le nomma prince de l'Empire.

L'électeur de Bavière se vit forcé de passer le Rhin avec les Français; ses États furent occupés par les troupes impériales, et sa femme n'eut pour son entretien que la ville de Munich et son revenu. Telle fut pour ce prince la triste fin de la campagne de 1704.

L'année suivante, 1705, l'empereur Léopold mourut d'une hydropisie de poitrine, peu regretté par ses sujets, parce qu'il n'avait point cette affabilité par laquelle les princes gagnent si facilement les cœurs de ceux qui les entourent. Mais ce qui le rendait surtout insupportable, c'était sa religion étroite, à tel point qu'elle le plaçait tout à fait sous la dépendance de la volonté des ecclésiastiques, et qu'elle dégénérait en intolérance envers ceux qui ne pensaient pas comme lui. Du reste, il était très-consciencieux et très-compatissant pour les pauvres; il poussa même jusqu'à la faiblesse cette dernière qualité et tomba souvent dans de grossiers abus. Léopold n'aurait pas dû naître dans des temps aussi difficiles et surtout antagoniste d'un Louis XIV. Il eut pour successeur son fils Joseph.

—

Joseph Ier. 1705—1711.

On douta un moment si Joseph poursuivrait avec autant de zèle cette guerre en faveur de son frère (il était passé en Espagne dès l'an 1704 et avait été reconnu pour roi en Aragon, Catalogne et dans le royaume de Valence). Cependant le nouvel empereur ne tarda pas à déclarer sa résolution de continuer la guerre avec zèle et il tint parole.

Du reste, pendant cette année 1705, il n'y

eut rien de bien important dans tonte la campagne. Eugène fut envoyé en Italie pour réorganiser l'armée qni était dans le plus grand désordre, et il ne put rien faire de plus cette année. Marlborough était anssi retonrné dans les Pays-Bas, et il fut lui-même occupé tout le temps à rassembler des troupes fraîches. Cependant l'oppression qu'imposaicnt en Bavière les employés antrichiens et l'occupation du pays y excitèrent une terrible révolte. On voulait forcer la jeunesse à prendre dn service pour l'Autriche, et nne pareille violence souleva ce peuple fort et indépendant. Il courut anx armes, délivra cette jeunesse enrôlée, surprit les troupes autrichiennes isolées, et bientôt plus de vingt mille hommes enthousiasmés par les premiers succès se trouvèrent sous les ordres d'nn jeune étndiant, Mainl. Alors ils purent entreprendre le siége de Braunau et de Schærding et forccr tous les petits châteaux à se rendre. Les Autrichiens furcnt donc obligés de traiter avec eux et de signer nne suspension d'armes, non comme avec des révoltés, mais commc avec un cnnemi qui défend son indépendance. Dn reste, ils profitèrent de cette trêvc pour faire venir des cercles voisins une petitc arméc impériale, avec l'aide de laquelle ils parvinrcnt à mettre en fuite cette foule de paysans, reprirent leurs villes les unes après les antres, et rétablirent l'ordre. Suivirent dc nombrcuses actions de sévérité qui excitèrent encore davantage l'animosité des deux peuples voisins. L'électeur lui-même, qui était considéré comme un ennemi de l'Empire et comme le moteur de cette révolte, fut déclaré proscrit en toute forme et son État un fief dévolu à l'Empire. L'Empereur rendit à l'électeur palatin, sur ses iustantes demandes, lc bant Palatinat qne sa maison avait perdu pendant la guerre de trente ans, et qui était passé à la Bavière; et en outre son ancicnne place an conseil des électeurs.

Les princes qui avaient toujours refusé lenr consentement à l'érection de l'électorat de Hanovre, y accédèrent alors enfin; il fut généralement reconnu, et l'électeur palatin résigna sa fonction de grand trésorier au nouvel électcur.

Batailles près de Ramillies et de Tnrin. 1706. — La France avait résolu, pour la campagne suivante, de tonruer ses forces principales contre les Pays-Bas; afin de trouver, s'il était possible, dans la riche Hollande les moyens de continuer la guerre. L'armée qu'elle mit en campagne fut donc la plus belle qu'elle eût encore mise sur pied dans cette guerre; mais son général, le maréchal de Villeroi, n'était pas un hommc à opposer à l'audacieux Marlborough. Poussé par une aveugle confiance, il quitta ses positions près de Louvain pour aller attaquer l'ennemi dans la plaine de Ramillies; le 22 mai. C'était ce que désirait Marlborough. Il s'était mis à couvert derrière un marais ct des fossés pleins d'cau; de sorte que, quand l'ennemi voulait approcher en nombre, il ne pouvait conserver son ordre de bataille, resserré qu'il était par des fossés; tandis que Marlborongh, protégé par la nature du terrain, ponvait porter tontes ses forces sur un seul point et l'enfoncer. Avant la bataille un officier français avait dit : « Si l'armée qui est devant nous est assez vaillante pour nous résister, nous n'avons plus à paraître devant l'cnnemi. » Cependant ils fnrent battus; car aucune valeur ne peut réparcr les fautes d'un général. Ils perdirent vingt mille hommes, quatre-vingts drapeanx, les timballes et les étendards de la gardc royale, et l'armée fut plus de deux mois avant de pouvoir se rcformer. Le vainqueur parcourut le Brabant et la Flandre, prit toutes les villes du pays et leur fit prêter serment à Charles III, comme à leur maître légitime; à Bruxelles on tint nn conseil d'État an nom dn nouveau roi.

Le prince Eugène, en Italie, ne voulut pas non plus laisser passer cette année sans action d'éclat. Il osa nne expédition des plus audacieuses que l'on trouvc dans les annales de la guerre. A la tête de vingt-quatre mille Allemands au plus, il se mit en marche, gravissant les montagnes, traversant les fleuves, an milieu d'un cercle de villes occupées par l'ennemi, pour arriver au secours du duc de Savoie, qui se tronvait très-vivcment pressé et dont la capitale était assiégée. L'expédition rénssit au grand étonnement de tout le monde; Eugène se joignit au dnc et se hâta avec lui de venir délivrer Tnrin. Quoique son armée fût

bien plus faible et composée de différentes espèces de troupes, il osa, le 7 septembre à quatre heures du matin, attaquer les lignes françaises. Ils furent reçus par une effroyable décharge d'artillerie, qui pourtant n'empêcha pas ses troupes de marcher en avant. Le prince de Dessau, connu plus tard sous le nom du *vieux Dessau*, conduisit ses Prussiens sur l'aile gauche, droit aux retranchements; alors il fut imité par les Wurtembergeois et les Palatins qui attaquèrent le centre, et ceux de Gotha à l'aile droite, en même temps que le comte de Daun faisait une sortie avec les troupes de la citadelle. Le combat fut acharné, deux attaques des Allemands furent repoussées. Enfin après deux heures de tentatives les Prussiens les premiers arrivèrent sur le rempart et furent bientôt suivis de tous les autres; la confusion fut d'autant plus grande parmi les ennemis qu'ils furent pris à dos par la garnison sortie de Turin et que leurs deux généraux, le duc d'Orléans et le comte Marsin, furent emportés blessés du champ de bataille. Marsin fut pris et mourut le jour suivant à Turin. Cinq mille morts et un plus grand nombre de blessés couvrirent le champ de bataille. Le reste s'enfuit vers la France par-dessus les montagnes, dans un tel désordre que de cette armée de quatre-vingt mille hommes il ne resta pas de corps qui eût avec lui seize mille hommes; les grandes provisions rassemblées pour le siége, cent treize pièces d'artillerie, quatre-vingts barils de poudre, et une quantité de boulets, tout tomba entre les mains du vainqueur. Les suites de la bataille offrirent encore plus d'avantages que toute cette capture. Les Français perdirent bientôt leurs places en Italie les unes après les autres, et furent réduits à conclure une capitulation générale d'après laquelle ils évacuaient l'Italie et promettaient de n'y envoyer aucune armée de toute la guerre. La conduite d'Eugène fut si glorieuse dans cette campagne que son nom en brilla d'un nouvel éclat par toute l'Europe. L'Empereur lui fit présent d'une épée précieuse et le nomma gouverneur général du Milanais.

Dans l'année 1707, la France perdit encore une troisième portion de la succession d'Espagne, le royaume de Naples, qui tomba au pouvoir de l'Empereur. Les deux grandes batailles de l'année précédente lui avaient déjà conquis la Lombardie et les Pays-Bas. Naples, où il n'y avait que quelques troupes, fut bientôt prise, et la France perdit ainsi son dernier pied-à-terre en Italie; et, dans les Pays-Bas, il ne restait plus à Marlborough une seule place à prendre. La seule compensation qu'eut Louis XIV, fut dans le haut Rhin, où il profita de l'engourdissement de l'armée impériale. Le vieux feld-maréchal, Louis de Bade, qui mourut en 1707, fut remplacé par le margrave de Baireuth, qui n'était guère plus actif et qui, par son irrésolution, laissa les Français passer le Rhin auprès de Strasbourg et exercer les plus cruelles dévastations dans la Franconie et la Souabe. On a calculé que, dans l'espace de deux mois, ils avaient par leurs incendies causé des pertes pour plus de 9 millions de florins. Le margrave de Baireuth ne tarda pas ensuite à donner sa démission du commandement en chef, à la grande satisfaction de tous, et il fut remplacé par un homme plus actif, l'électeur George-Louis de Hanovre; mais le mauvais état de l'armée impériale l'empêcha encore de rien entreprendre de remarquable; il lui fallut se contenter de forcer les Français à repasser le Rhin par le manque de ressources pour leur entretien, et de les empêcher de passer sur la rive droite l'année suivante.

Une expédition que le prince Eugène, dans la même année 1707, à la demande des puissances maritimes, eut à conduire d'Italie sur le sud de la France pour prendre Toulon, ne réussit pas mieux que les tentatives qu'avait faites Charles-Quint cent quatre-vingts ans avant; et dans le même temps aussi, le roi Louis eut la joie de voir son petit-fils, Philippe V, de nouveau maître de presque toute l'Espagne. L'archiduc Charles avait eu l'année précédente un heureux moment en Espagne : son armée, composée principalement de Portugais auxiliaires, avait réussi à prendre la capitale, Madrid, et l'y avait proclamé roi de toute l'Espagne; mais sa propre indolence, la division de ses généraux, la haine des Castillans contre lui et les Aragonais, de même que contre les Anglais et les Portugais, et bien d'autres raisons, lui firent perdre peu à peu ses conquêtes;

de sorte que dans l'année 1707 il ne lui restait plus que la Catalogne.

Cependant Louis XIV avait déjà fait de si grandes pertes dans cette guerre, et son pays était si épuisé qu'il était visible qu'il désirait la paix et qu'il faisait taire son vieil orgueil pour essayer de l'acheter même au prix de grands sacrifices; mais ses adversaires songèrent cette fois à le punir de ses anciennes fiertés. C'étaient surtout Eugène et Marlborough qui en détournaient l'Angleterre et l'Autriche; ils ne songeaient qu'à préparer de plus grandes humiliations au roi Louis XIV qu'ils haïssaient du fond du cœur, et ils y réussirent.

Batailles d'Oudenarde et de Malplaquet. 1708-1709. — Ces deux généraux se réunirent encore une fois dans les Pays-Bas pour livrer bataille, après qu'Eugène eut tout réglé en Italie; et ainsi réunis ils firent essuyer, près d'Oudenarde, une grande défaite aux ducs de Bourgogne et de Vendôme, 11 juin 1708. La division des deux chefs fut la cause de leur malheur. Après cette victoire Eugène attaqua audacieusement la citadelle de Lille, qui passait pour imprenable, et s'en empara.

Les malheurs de cette campagne furent d'autant plus durs pour la France qu'elle fut suivie d'un hiver extraordinairement froid, de 1708 à 1709, et de bien d'autres maux causés par la rigueur de cet hiver, dont on ne trouve pas d'autres exemples dans l'histoire. Le froid fut si grand que les bêtes sauvages gelaient au milieu des forêts et les oiseaux dans l'air; les arbres fruitiers, les ceps de vigne, tout fut gelé; et le peuple, déjà accablé par la guerre, fut jeté dans un profond désespoir par ce fléau de la nature : les cris des malheureux déchiraient les cœurs, et l'on ne voyait aucune ressource pour la prochaine campagne. Alors le roi découragé fut obligé de se résigner à faire de nouvelles propositions de paix : il déclara donc qu'il renonçait à l'Espagne, à l'Inde, au Milanais et aux Pays-Bas, si seulement on voulait laisser à Philippe V Naples et la Sicile. Mais les deux généraux qui parurent dans ces conférences de paix à La Haye, répondirent fort brièvement que la maison d'Autriche ne devait pas perdre un seul village de toute la succession d'Espagne; et quand cette dure exigence fut accordée, on demanda encore des concessions d'une partie du territoire français : « que l'Alsace fût rendue et qu'une ligne de places fortes sur les Pays-Bas et la Savoie fût abandonnée pour la sécurité de ce pays contre les artifices de la France. » Les envoyés français accordèrent tout successivement, ils ne refusèrent qu'une seule des prétentions de l'ennemi, et qui, dans le fait, était déshonorante : c'était que Louis, au cas où son petit-fils ne voudrait pas évacuer de bon gré l'Espagne, aidât lui-même à l'en chasser par la force des armes. Il ne voulut jamais se couvrir d'une telle honte et la guerre recommença.

Déjà une partie de l'été s'était passée dans les conférences. Eugène et Marlborough se hâtèrent de profiter du reste du temps; ils prirent Tournay et marchèrent sur Mons. Le maréchal de Villars voulait couvrir cette ville, et avait pris une bonne position en avant de Mons, à Malplaquet. Mais les deux généraux victorieux l'y attaquèrent sans balancer, le 11 septembre, et le chassèrent après un sanglant combat, le plus sanglant de toute la guerre. Eugène lui-même, au commencement de l'action, fut effleuré à la tête d'un coup de feu, mais il se contenta d'attacher son mouchoir autour de sa tête, et conduisit son aile en avant. Après cette bataille, Mons fut emporté.

Une nouvelle campagne était perdue, et Louis XIV fut obligé de demander de nouveau la paix. Il accordait tout ce qu'on demandait; seulement, afin de ne pas être obligé d'envoyer une armée qui aidât à chasser d'Espagne Philippe, son petit-fils, il promettait de l'argent aux puissances alliées pour qu'elles pussent arriver à ce but. Mais alors Louis put apprendre par lui-même ce qu'il avait si bien fait sentir aux autres, combien il est dur, quand on est dans le malheur, d'être traité avec insolence par son vainqueur. Il put voir encore, combien sa duplicité dans les traités antérieurs avait aliéné la confiance des autres peuples de l'Europe : on lui répondit que tant que Philippe V serait en Espagne, on ne pourrait croire aux promesses de son cabinet; et que s'il voulait penser sérieusement à un traité de paix, il fallait commencer par satisfaire à toutes les exigences des puissances alliées, et remplir

toutes les conditions dans l'intervalle de deux mois. Après une réponse si dure, la guerre recommença et Eugène et Marlborough prirent encore plusieurs places sur la frontière de France. On reçut aussi de l'Espagne la nouvelle que le comte de Stabrenberg, général de Charles, avait battu complétement l'armée de Philippe, et que, le 28 septembre 1710, Charles avait fait son entrée en grande pompe dans Madrid.

Louis XIV, déjà vieux et malade, était réduit à la dernière extrémité et semblait n'avoir plus aucune ressource. Il lui fallait donc après tant de guerres, tant de sacrifices d'hommes et d'argent, voir tomber tout d'un coup tout cet échafaudage élevé pour la grandeur de son nom et de son empire, et même retrancber sur le territoire qu'il avait reçu. La mauvaise fortune ne paraît à personne plus dure qu'à celui qui croyait avoir saisi le faite de la grandeur. — Mais les adversaires avaient eux-mêmes perdu cette modération qui seule peut arrêter juste à temps; leur bonne fortune les rendit insolents, et leur fit perdre nne bonne partie des fruits de leurs victoires. Trois événements favorables tirèrent tout d'un coup la France de cette grande extrémité et lui procurèrent une paix plus supportable. Le discrédit du duc de Marlborough, les victoires des partisans français en Espagne, et la mort de l'empereur Joseph (1).

En Angleterre, où les amis de Marlborough avaient jusque-là gouverné le pays, il se forma secrètement pendant son absence un parti contraire qui, pour donner une plus grande force à son opposition, prit le nom de torys ou partisans du roi, tandis que l'autre s'appelait whigs où partisans du peuple. Anne se montra peu reconnaissante pour Marlborough et pour ses grandes actions, et sa femme, qui jusque-là avait régné sur l'esprit de la reine, fut dépossédée par lady Masham, qui eut l'adresse de se substituer à sa place. En 1710, on créa un nouveau parlement de torys, et de là cette tendance à la paix de la part de l'Angleterre; tandis qu'elle avait tant d'ardeur pour la guerre avec Marlborough. Il conserva encore quelque temps le commandement en chef, mais avec de grandes restrictions; encore lui fut-il bientôt tout à fait arraché.

La mort de l'empereur Joseph, arrivée en 1711, 17 avril, ne coutribua pas peu à faire pencher vers la paix. Il mourut de la petite vérole, à l'âge de trente-trois ans; il a été vanté par l'histoire comme un prince actif et prompt, et de beaucoup supérieur à son père et à son frère. Son esprit était capable des plus grandes pensées; et c'est son regard pénétrant qui lui fit trouver Eugène, à qui il donna toute sa confiance. Comme l'Empereur était mort sans héritiers, sa succession échut à son frère Charles. Ici se présentait encore cette question sur l'équilibre des puissances de l'Enrope, comme du temps de Cbarles-Quint. Est-il prudent que cet empereur Charles, s'il est élu par les Allemands sous le nom de Charles VI, règne sur la moitié de l'Europe, comme Charles-Quint, et que la maison d'Autriche soit si puissante? Car Charles VI eût possédé la même domination que Charles-Quint, s'il eût réuni toute l'Autriche à la monarchie espagnole. Une telle puissance parut redoutable aux autres États, surtout aux États maritimes, et ils crurent devoir, en demandant l'élection de Charles comme Empereur, lui contester ensuite une partie de la succession d'Espagne. Il fut donc couronné à Francfort, le 22 décembre 1711.

—

Charles VI. 1711—1740.

Charles n'avait plus rien en Espagne. Battu plusieurs fois par l'habile Vendôme, général français, il avait été dépouillé peu à peu de tout le terrain qu'il occupait. De sorte que Philippe V avait reconquis tout son royaume.

Paix d'Utrecht. 1713. — Pendant ce temps-là, l'Angleterre avait entamé des conférences particulières avec la France, et déjà les conditions courantes de la paix étaient signées; de

(1) On pourrait ajouter les victoires des Français, dont l'auteur ne parle pas, entre autres celle remportée à Denain par Villars, en 1712. N. T.

sorte que les alliés furent obligés de s'accommoder de conditions fort peu avantageuses, tant la conduite de l'Angleterre à leur égard fut peu honorable. Utrecht fut choisi pour le lieu des assemblées.

Sur le point capital, la succession d'Espagne, on fut bientôt d'accord malgré les protestations de l'Empereur. Philippe V devait avoir l'Espagne et les Indes, et Charles le reste; en même temps Philippe devait renoncer à tous ses droits à la couronne de France, afin que jamais les deux couronnes de France et d'Espagne ne pussent être réunies sur la même tête.

La France abandonna à l'Angleterre la baie d'Hudson et la Nouvelle-Écosse, et fit en outre démolir les fortifications de Dunkerque. Elle céda au Portugal des possessions au sud de l'Amérique; à la Prusse, la Gueldre espagnole et les principautés de Neuchâtel et de Valengin. La France reconnut aussi son prince comme roi. La Savoie obtint d'importantes forteresses sur la frontière de France, et comme elle pouvait aussi faire valoir des droits à la couronne d'Espagne, elle reçut en compensation le royaume de Sicile. La Hollande, qui avait été la plus fidèle dans l'alliance, et qui, antérieurement, avait refusé les propositions les plus avantageuses de faire sa paix particulière avec la France, ne reçut alors que très-peu de chose, fut obligée de rendre les plus fortes places conquises, et ne garda qu'une ligne de places faibles qui lui furent de peu d'utilité.

L'Espagne abandonna aussi à l'Angleterre la place forte de Gibraltar et l'île de Minorque; de sorte que ce fut l'Angleterre qui tira le plus grand profit de cette guerre.

Paix de Radstadt et de Bade. 1714. — L'Empereur et l'Empire, abandonnés de leurs alliés, furent obligés de traiter seuls ou de continuer seuls la guerre. Les propositions que leur faisait la France étaient des plus honteuses. Louis demandait, sans doute pour se montrer généreux envers son allié, l'électeur de Bavière, son entière réintégration dans ses États et de plus la cession des comtés de Burgau et de Nollenbourg, et de l'île de Sardaigne à titre de royaume: récompense d'un royaume pour celui qui avait été le fidèle allié d'un ennemi de l'Empire. Souscrire à de pareilles conditions eût été se déshonorer, et la guerre recommença, mais avec quelles chances? Eugène, tombé de si haut, n'ayant plus avec lui qu'une poignée de soldats impériaux, fut plus d'une fois hors d'état de défendre les frontières du Rhin contre toute la puissance de la France dont les armées étaient commandées par Villars. Les cercles limitrophes furent de nouveau pillés et les importantes places de Landau et de Fribourg furent conquises.

Enfin, Eugène et Villars se réunirent, en novembre 1713, dans le château de Radstadt, et commencèrent des conférences de paix. Ces deux grands généraux, qui plus d'une fois s'étaient mesurés sur le champ de bataille, voulurent tous les deux avoir l'honneur d'être des pacificateurs. Après de grandes difficultés vaincues et plus d'une rupture causée par l'orgueil de Louis, ils signèrent enfin la paix, le 7 mars 1714. L'Empereur reçut les Pays-Bas espagnols, le Milanais, la Sardaigne, Mantoue et les ports de Toscane. La France rendit toutes les conquêtes qu'elle avait faites sur le Rhin jusqu'à Landau. La Bavière et Cologne furent rayées du ban de l'Empire, et toutes leurs dépendances et dignités leur furent restituées.

C'étaient là les conditions principales de la paix; mais il y eut encore beaucoup d'autres points relatifs à l'empire germanique spécialement, qui furent signés le 7 septembre 1714, à Baden, dans l'Argovie, par les commissaires de la paix.

Ainsi, un grand ouragan venait de passer sur nos têtes. Cependant la grande guerre du Nord, qui ébranlait l'autre partie de l'Europe, le Nord et l'Est, durait encore. A la vérité, elle ne fut que très-peu sensible à l'Allemagne; mais le nord de l'Europe fut toujours inquiet, jusqu'à la mort du roi de Suède, Charles XII, en décembre 1718. Alors elle eut un moment de calme pour se reposer. Louis XIV était mort auparavant, en 1715 (1).

Suite du règne de Charles VI. — Nous avons

(1) Il est facile de remarquer que l'auteur ne pardonne pas à Louis XIV d'avoir humilié l'empire d'Alle-

raconté avec détail cette dernière et importante guerre; parce que la France y perdit sa supériorité, et que l'Autriche et l'Allemagne y trouvèrent le moment favorable de reprendre leur ancienne place dans l'histoire du monde. Comme il était à craindre, depuis que Louis XIV avait manifesté des vues de conquêtes, qu'un État livré à lui seul ne pût résister à toute la puissance de la France, le roi Guillaume d'Angleterre s'attacha uniquement à mettre une barrière à cette ambition qui se faisait voir, en opposant les alliances de plusieurs contre un seul; afin que, dans l'avenir, les seules lois de la justice et de l'équité pussent gouverner les peuples entre eux. Il fut donc le fondateur de ce nouveau système politique de l'équilibre européen, et fut un grand homme, puisque avec de petits moyens il a fait de grandes choses; car dans la réalité, il a été le bouclier de l'Europe. Il fondait surtout son espérance pour le maintien de la paix et de la sécurité sur son alliance avec l'Autriche; alliance, pour me servir de l'expression de l'époque, du plus indépendant protestantisme avec le plus légitime catholicisme. Cette alliance a en effet donné une nouvelle forme à toutes les relations des différents États européens entre eux. Mais un des effets les plus apparents a été de faire régner parmi les peuples des principes de tolérance, de considération réciproque et d'estime mutuelle; et c'est aussi par là que la première moitié du dix-huitième siècle se fait remarquer, malgré bien des faiblesses. L'Autriche retrouvait donc ainsi sa place vis-à-vis de l'Europe : elle était comme la puissance destinée à établir des relations entre tous les peuples, et maintenir entre eux l'ordre et l'union ; tandis que vis-à-vis de l'Allemagne elle était d'autant plus puissante pour relever l'ancienne dignité et l'ancienne constitution de l'empire allemand. La gloire et les acquisitions que lui avait apportées cette guerre qui vient de finir, semblent tout à fait une faveur de la Providence pour confirmer à l'Autriche cette destination. Elle devint en effet plus puissante qu'elle n'eût été avec la couronne d'Espagne; car un tel développement dans la domination, n'est rien moins qu'une augmentation de force, comme nous l'a appris le règne de Charles-Quint. L'Autriche fut redevable de ce glorieux élan, particulièrement au grand génie d'Eugène et à ce prince qu'elle perdit trop tôt, à l'empereur Joseph Ier, qui se livra tout entier à cette profonde et grande pensée.

Si l'empereur Charles VI avait eu assez de génie pour reconnaître la place qu'il était appelé à donner à l'Autriche et à l'Allemagne dans l'histoire parmi les puissances européennes, place dont il aurait pu prendre possession aussitôt, il aurait pu jeter les fondements d'une paix glorieuse et de longue durée, non-seulement pour l'Autriche, mais pour toute l'Allemagne. Le vénérable, l'ancien empire d'Allemagne, qui avait traversé les siècles, aurait pu alors prendre une nouvelle vie avec une nouvelle forme; si la pensée d'une alliance européenne, qui baserait son système d'équilibre sur les lois éternelles de la religion et de la morale, et qui s'appuierait ainsi sur une protection intérieure et invisible, avait été embrassée par toutes les puissances; et si l'Autriche et l'Allemagne avaient été établies pour veiller à sa conservation. Ces deux puissances, qui ne peuvent avoir aucunes pensées ambitieuses, n'auraient eu de force que par une protection équitable pour la conservation pacifique de ce grand tout; et alors on aurait vu ce système d'équilibre, comme une puissance invisible, prendre, dans ces temps modernes, la place qu'avait occupée l'empire et la souveraineté des papes au moyen âge.

Mais le génie de Charles, aussi bien que

magne ; tandis qu'un Français lui sera toujours reconnaissant du grand éclat qu'il a jeté sur notre nation. Sans doute on peut lui reprocher de l'orgueil et de l'ambition, mais il eut de grandes vertus, un grand génie et une grande volonté. Si à la fin de son règne il eut des revers dans la guerre, s'il commit des fautes en politique par présomption et par zèle pour la cause catholique, il eut l'habileté de les réparer dans le traité d'Utrecht (M. de La Hode, *Histoire de Louis XIV*). Si la guerre apporta de grands maux sur la France et sur l'Europe, l'essor qu'il donna au commerce, aux arts, aux sciences, à la civilisation en fut une belle compensation, et fit que le siècle de Louis XIV, quoi qu'on en dise, a été la plus belle époque de l'histoire moderne.

N. T.

celui de son siècle, n'était pas capable d'embrasser une aussi grande pensée et moins encore de l'exécuter. La pensée d'équilibre pour les États devint de plus en plus matérielle; une estimation exacte des forces physiques, un mesurage des produits des empires et une supputation du nombre des sujets et des soldats. Aussi elle devint un des plus grands maux, qui, sortis de la France et particulièrement de Louis XIV, se répandirent dans l'Europe, et fit que les souverains ne cherchèrent plus la sécurité de leur indépendance et de leur souveraineté là où elle gît réellement, c'est-à-dire dans l'amour de leurs peuples, mais dans le grand nombre de leurs soldats sous les armes. Toutes les fois qu'un peuple s'arma, son voisin prit aussi les armes, et ce fut presque l'unique raison des relations entre peuples; tandis que les forces intellectuelles et morales ne furent comptées pour rien, parce qu'on ne pouvait les mesurer. Une pareille erreur devait entraîner avec elle une lourde punition. L'intelligence délaissée abandonna tout cet échafaudage, qui avait coûté tant de peines et qui ne pouvait subsister que par elle; et ce système d'équilibre, après avoir jeté un moment d'éclat sous Eugène et Guillaume, longtemps chancelant et menaçant, n'échappant qu'avec peine tantôt à une ruine, tantôt à une autre, finit, avant la fin du siècle dans lequel il s'était élevé, par s'écrouler sur lui-même.

Par suite de ce système et de cette position de la maison d'Autriche, l'Allemagne se trouva mêlée à toutes les guerres de la maison d'Autriche; en outre elle eut à souffrir de tous les mouvements qui eurent lieu en Europe, sans aucun bénéfice pour elle, jusqu'à ce que ce vieil et chancelant édifice de l'Empire, ébranlé par de continuelles secousses, fut enfin complétement renversé; car dans la vie des peuples comme dans celle des individus, il n'y a point de temps d'arrêt; il faut toujours marcher en avant si l'on ne veut reculer, et l'Allemagne venait de refuser de sang-froid l'occasion de s'élever.

Du reste, les vingt dernières années du règne de Charles VI, sauf quelques petites exceptions, furent un temps de repos. L'Empereur se consacra surtout à l'administration intérieure de ses grandes et belles provinces, et ce fut pour elles un bienfait après une époque si orageuse. — Comme il n'avait point d'héritier, il avait fait un testament ou une pragmatique-sanction d'après laquelle toutes ses vastes possessions devaient échoir à sa fille, Marie-Thérèse; son grand désir était de la voir solennellement reconnue de tous les États importants de l'Europe, afin d'être lui-même rassuré contre la division de sa grande monarchie. Ce fut le grand souci de sa vie, et s'il parvint, après nombre de tentatives repoussées, à établir son projet, s'il fit confirmer sa pragmatique-sanction, ce ne fut rien d'important; puisque cette pragmatique ne servit qu'à faire connaître l'abus qu'on ferait du nouveau système politique, et d'ailleurs ne garantit point sa succession à sa fille contre les attaques de ceux qui prétendaient faire valoir leurs droits les armes à la main.

L'Empereur soutint une guerre, de 1733 à 1735, en faveur d'Auguste III de Saxe, qui avait été élu roi de Pologne, contre la France qui voulait élever à sa place, sur ce trône, Stanislas Lekzinski, beau-père de Louis XV. Cette guerre ne fut pas heureuse pour l'Autriche. Par le traité de paix qui suivit, Auguste III resta bien à la vérité roi de Pologne, mais pour cela l'Allemagne fut obligée de sacrifier à l'avidité de son voisin une nouvelle province: la Lorraine fut cédée à Stanislas, et par lui revint à la France; et François-Étienne, alors duc de Lorraine, fut fait grand-duc de Toscane. L'armée autrichienne n'eut guère plus de succès contre les Turcs, et, lors de la paix, en 1739, il fallut rendre l'importante place de Belgrade que le prince Eugène avait conquise et qui servait de boulevard de ce côté-là.

—

Marie-Thérèse et Frédéric II de Prusse.

L'empereur Charles VI mourut le 26 octobre 1740, et sa fille, Marie-Thérèse, se saisit du gouvernement dans tous ses États, en consé-

quence de la pragmatique-sanction. Mais aussitôt après arriva à Vienne un envoyé de l'électeur de Bavière, apportant une déclaration de son maître, par laquelle il disait « que l'électeur ne pouvait reconnaître la jeune reine comme héritière et successeur de son père; parce que la maison de Bavière avait des droits légitimes à l'héritage de l'Autriche. » Il fondait ses prétentions sur sa descendance de la fille aînée de Ferdinand I[er], dont la postérité devait rentrer dans ses droits aujourd'hui qu'il n'y avait plus d'enfants mâles dans la maison d'Autriche. Ce droit évidemment ne pouvait être valable qu'au cas où l'Empereur n'aurait pas laissé même de filles, mais puisqu'il en avait une, ses droits devaient passer avant tous autres qui ne viendraient que par les femmes.

Cependant les jurisconsultes de Bavière prétendirent justifier les prétentions de leur maître par plus d'une bonne raison; mais ce qui porta surtout l'électeur à cette démarche, ce fut que la France lui promit en secret son assistance pour le démembrement de l'héritage d'Autriche.

Avant que ce différend n'en vînt à être vidé les armes à la main, il s'éleva contre Marie-Thérèse un autre ennemi encore bien plus inattendu; c'était le jeune roi de Prusse, Frédéric II, qui, monté sur le trône dans la même année 1740, se jeta tout d'un coup avec son armée en Silésie et s'en empara. Dans sa déclaration, qu'il fit publier en même temps, il annonçait des prétentions sur plusieurs principautés de Silésie, savoir : sur celles de Jœgerndorf, Lieguitz, Brieg et Wohlau; quant au premier pays, il faisait remonter ses droits à un fait antérieur à la guerre de trente ans, au temps où le margrave de Brandebourg-Jœgerndorf fut mis au ban de l'Empire et dépossédé de sa principauté par l'empereur Ferdinand II, pour avoir fait alliance avec les Bohémiens révoltés. Le roi de Prusse prétendait, que quand bien même la mise du prince au ban de l'Empire eût été légitime, encore n'aurait-il pu que séquestrer la principauté, sans l'arracher à ses parents, qui n'avaient pris aucune part au crime. Pour les principautés de Liegnitz, Brieg et Wohlau, Frédéric faisait remonter ses droits encore bien plus haut, savoir : à un testament du duc Frédéric de Liegnitz en faveur de Joachim II de Brandebourg, en l'année 1507. — Mais quel travail s'opérait dans l'âme de ce jeune roi? quelle pensée le poussait? qu'est-ce qui lui mit les armes à la main la première année de son règne et lui fit saisir l'occasion de renouveler d'anciens droits qui, s'il n'avait paru lui-même dans le monde, seraient restés éternellement dans l'oubli? Il nous le découvre lui-même en peu de mots. Après avoir raconté dans l'histoire de la maison de Brandebourg l'élévation de la Prusse en royaume par Frédéric I[er], il s'exprime ainsi à ce sujet : « C'est un véritable appât que le roi Frédéric a jeté à tous ses successeurs; car il semble leur dire : Je vous ai acquis un titre, c'est à vous de vous en rendre dignes; j'ai jeté les bases de votre grandeur, c'est à vous d'achever l'ouvrage. » Ces seuls mots sont pour nous la clef qui nous ouvre les secrets de toute la conduite de Frédéric. Toutes les idées qu'on remarque dans Charlemagne et en firent un conquérant, toutes celles qui entraînèrent Gustave-Adolphe dans des combats où il trouva la mort, vivaient dans l'âme de Frédéric. Ainsi donc cette pensée, qui poussait le grand électeur de Prusse à faire de ses États une puissance indépendante et qui prît rang parmi les plus grandes de l'Europe, était chez Frédéric II une passion qui le dévorait. Il se regardait comme invinciblement destiné à élever son peuple au rang que la force de son esprit lui faisait voir comme possible; à changer, en un mot, le titre de roi en une puissance royale. Frédéric avait reçu de la nature une âme hardie et entreprenante, qui se trouvait gênée dans une petite enceinte et qui avait besoin d'un plus vaste champ; aussi sous le rapport de l'activité Frédéric ne le céderait en rien aux plus grands génies de l'histoire; il n'est personne qui plus que lui ait dominé son siècle, personne qui, comme lui, en ait été le type. Du reste c'est le caractère du grand homme d'être l'expression de son époque, d'en refléter, comme un brillant miroir, aussi bien les imperfections et les petitesses que les vertus. Il ne faut donc pas s'étonner si Frédéric, malgré ce caractère et cette grande âme dont il était

doué, ne peut, en beaucoup de circonstances, soutenir la comparaison avec l'autre grand homme que nous avons rapproché de lui; si même il paraît petit, dans certains circonstances où, dans un temps ordinaire, il eût passé pour très-sage; il ne faut pas non plus s'étonner si les maux qu'a soufferts la patrie lui arrachent des plaintes contre son grand roi. Une intelligence petite et jalouse, ennemie de ce qui vient de l'étranger et toute restreinte, non plus qu'un esprit insolent, enthousiaste de l'antiquité, foulant aux pieds les choses sacrées, ne peuvent ni produire ni conserver la perfection. Et cette considération nous portera bien plutôt à déplorer qu'un génie si extraordinaire n'ait pas été produit dans ~~un temps~~ plus éclairé. — Quand Frédéric-Guillaume Ier mourut, le 21 mai 1740, Frédéric n'avait que vingt-huit ans; mais son esprit essentiellement actif, excité encore par son application aux sciences et par ses relations avec les savants, était formé aux travaux les plus sérieux de l'intelligence. L'étude de l'histoire avait porté sa vue bien au delà des bornes du présent; elle lui avait inspiré de hautes idées de la dignité d'un roi, et son début prouva qu'il ferait des efforts pour les réaliser. On sut bientôt qu'il était résolu à gouverner par lui-même; son activité dans la conduite des affaires, son attention portée surtout sur les petites choses comme sur les grandes, ses veilles, son abstinence des plaisirs, la sévère division de ses heures de manière qu'il n'y en eût pas une seule perdue dans l'oisiveté; tout en lui était propre à frapper d'étonnement ces hommes de cour qui n'étaient pas habitués à voir les souverains s'imposer de pareils sacrifices, celui même de la santé, pour le gouvernement de leurs États. L'impression extraordinaire qu'on en éprouvait est très-bien peinte dans un rapport d'un ambassadeur à sa cour. « Pour donner une idée exacte du nouveau gouvernement, y dit-il, il suffit de dire que le roi fait absolument tout et que son premier ministre n'a rien à faire, si ce n'est de lui expédier directement les ordres qui lui arrivent, sans qu'il ait aucun compte à rendre. Malheureusement il n'y a personne auprès du roi qui possède toute sa confiance et dont on puisse se servir pour faire avec succès les intrigues nécessaires; aussi un ambassadeur est-il plus embarrassé ici qu'à toute autre cour ». En effet, l'art apporté de France en Europe et qui empoisonnait toutes les relations des souverains entre eux, l'art de découvrir, avant qu'ils aient été mûris, tous les projets des cours étrangères par des espionnages et des corruptions, ne pouvait être mis en usage auprès de Frédéric II; car il pesait tout en silence dans son âme, et le moment de l'exécution était celui de la manifestation de son projet.

C'est ainsi qu'eut lieu son invasion dans une des provinces autrichiennes à la mort de l'empereur Charles Ier. On remarqua bien des préparatifs; mais il n'en avait pas beaucoup à faire, parce que l'ordre et l'économie du roi Frédéric-Guillaume avaient laissé à son fils une très-belle armée de quatre-vingt mille hommes et plus de huit millions d'écus au trésor; du reste, tout marcha avec si peu de bruit et si secrètement que personne ne put pénétrer le vrai dessein du jeune roi. Habituellement, avant d'entreprendre une guerre, on s'occupe de trouver des alliés parmi les autres puissances; mais ici Frédéric ne parla à aucun ambassadeur et ne fit alliance avec aucun. Il savait bien que le secours le plus sûr sur lequel on puisse compter, c'est soi-même. Aussi comptait-il sur la célérité de son armée comme sur cette activité qui ne l'abandonna pas de toute sa vie. « Le roi veut-il voyager, raconte l'ambassadeur étranger dont nous avons parlé, il a coutume de n'en instruire ceux qui doivent l'accompagner que quelques heures avant son départ, et il se trouve prêt avant qu'aucune cour, aucun courtisan même puisse le savoir; les généraux, princes et aides de camp qui l'accompagnent en sont seuls informés. » C'est ainsi que, par sa célérité, il sut multiplier la force de ses États et suppléer au défaut des masses.

Guerre de la succession d'Autriche. 1740—1748.

Première guerre en Silésie. 1740—1742. — L'empereur Charles VI était mort le 20 octobre 1740, et le 13 décembre de la même année Frédéric II entrait en Silésie. En même temps que son armée paraissait dans ce pays, son ambassadeur présentait à la cour de Vienne une demande d'accommodement. Frédéric offrait à la reine de Hongrie, si elle voulait faire un abandon à l'amiable des principautés de la Silésie, son assistance pour la soumission des autres provinces et sa voix pour son mari, François-Étienne de Toscane, au collége électoral; mais ses propositions furent rejetées à Vienne. Le peu de troupes autrichiennes qui se trouvaient en Silésie furent bientôt chassées; les places fortes seules firent quelque résistance et elles furent assiégées. Le printemps qui approchait devait décider si ce pays, si facilement conquis, serait aussi conservé en présence d'une armée autrichienne. Le feld-maréchal de Neuperg, général formé à l'école d'Eugène, conduisait l'expédition chargée de reconquérir la Silésie; et les jeunes soldats prussiens, qui ne connaissaient encore que les exercices de la guerre sans avoir éprouvé ses rigueurs, se trouvaient en face de guerriers qui certainement devaient être rangés parmi les meilleurs de l'Europe. Mais les premiers essais des armes prussiennes les couvrirent de gloire. Dans la nuit du 9 mars, le prince héritier de Dessau escalada et emporta d'assaut la citadelle de Glogau; et le 10 avril, le roi avec son principal corps d'armée tomba, près de Wolwitz, sur les Autrichiens qui ne l'attendaient pas. Toutefois ils eurent le temps de se ranger. La bataille se donna à deux heures de l'après-midi. Elle fut longtemps indécise, parce que la cavalerie autrichienne combattit avec la plus grande valeur; elle força l'aile droite des Prussiens à se replier sur le centre, poussa jusqu'aux batteries, dont elle enleva les canonniers de dessus les pièces et les tourna contre les Prussiens eux-mêmes. Le roi, qui alors pour la première fois voyait dans la guerre ce qu'elle a de terrible, perdait déjà courage; mais l'habile feld-maréchal Schwérin, qui regardait tout avec sang-froid et comptait toujours sur la variété des chances de la guerre, lui persuada de se retirer sur le corps d'armée que commandait le duc de Holstein Beck; afin, disait-il, de pouvoir avec lui soutenir la retraite en cas de besoin. Après avoir longtemps hésité, le roi se décida enfin quand il vit le jour tomber; il partit avec toute sa suite et se dirigea vers la petite ville d'Oppeln. Il la croyait occupée par les Prussiens, mais ils avaient été chassés la veille, et quand au *qui vive?* ils eurent répondu *Prussiens*, ils furent salués d'une décharge à travers les barreaux; alors le roi se hâta de gagner la petite ville de Lœven : il dut à l'obscurité de n'être pas pris. Il avait à peine quitté le champ de bataille que déjà la fortune avait changé en faveur des Prussiens. Le feld-maréchal Schwérin l'avait forcée de se déclarer pour son roi par une attaque habile sur le flanc de l'ennemi, soutenue d'un feu nourri comme les Autrichiens n'étaient pas accoutumés d'en essuyer. Le roi reçut cette heureuse nouvelle le matin à Lœwen et se hâta d'aller porter ses félicitations à son général et à ses guerriers.

Une victoire si sanglante et si chèrement achetée attira les yeux de tous les contemporains sur le jeune roi; et cette entreprise fut alors approuvée, comme par la décision du sort, à cause du succès; car les hommes n'ont guère d'autre moyen de juger les événements. Frédéric eût-il été malheureux, mille voix se seraient élevées pour le blâmer et le mépriser comme un fou dont les entreprises n'étaient point méditées et point mesurées sur ses forces; car tel a été le jugement porté sur le prince de Bavière, Charles-Albert, qui se leva comme Frédéric et voulut saisir une couronne royale ou même impériale. Et dans le fait, la force qui ose tenter l'extraordinaire sur le grand théâtre du monde n'est éprouvée que par l'exécution.

Coalition de la France, la Prusse, l'Espagne, la Bavière et la Saxe contre l'Autriche. — Le peu de succès des armes autrichiennes en Silésie encouragea le gouvernement français à profiter du moment pour arriver au démembre-

ment des États autrichiens. Le cardinal de Fleury, qui gouvernait alors en France et trouvait dans le maréchal de Belle-Isle un diplomate adroit, réussit à conclure dans cette fin une alliance entre la France, la Prusse, l'Espagne, la Bavière et la Saxe; car l'électeur de Saxe, bien qu'il fût roi de Pologne, mettait en avant des droits sur l'héritage d'Autriche, qui venaient d'un précédent mariage de la maison de Saxe; et l'Espagne voulait s'approprier ses duchés de Parme et de Plaisance. Du reste le plan de la coalition était d'élever le prince électeur de Bavière, Charles-Albert, à la dignité impériale; et bien que le prince dans le principe n'osât pas élever ses prétentions jusqu'à une place si importante; il finit par se déclarer prêt à en soutenir le poids. Le choix devait se faire à Francfort.

En conséquence, deux armées françaises passèrent le Rhin en 1741 : l'une marcha contre les frontières du Hanovre, et enleva ainsi à Marie-Thérèse le seul allié qui lui restât; car le roi d'Angleterre, George II, craignant pour son électorat du Hanovre, fit un accommodement par lequel il s'engageait à ne prendre aucune part dans la guerre. L'autre armée française marcha droit sur l'Autriche et se réunit au mois de septembre à celle de l'électeur de Bavière. Ce prince qui, dès le mois de juin, s'était emparé par surprise de l'importante ville de Braunau, sur la frontière, ne balança plus alors à se porter sur Linz et à s'y faire prêter le serment de fidélité, comme duc héritier d'Autriche. La capitale, Vienne, était dans l'effroi, et ce qui s'y trouvait de plus précieux fut transporté à Presbourg, en Hongrie; car déjà l'électeur n'était qu'à trois jours de marche. Mais tout d'un coup, lorsqu'on y songeait le moins, il se détourna et marcha en Bohême. Toute l'Europe s'en étonna; car par la perte de Vienne Marie-Thérèse semblait devoir tout perdre, d'autant plus qu'elle n'avait aucune armée à lui opposer. Mais ce fut sa jalousie pour les Saxons qui fit changer l'électeur de route et l'arracha du cœur de l'Autriche. Une armée saxonne était entrée en Bohême; Charles-Albert, qui voulait posséder ce pays et craignait que les Saxons ne s'en saisissent, préféra abandonner Vienne pour le moment, et aller faire la conquête de la Bohême. Il marcha donc sur Prague, et fut si bien servi par la fortune, que cette importante ville fut surprise et tomba en son pouvoir presque sans résistance, le 29 novembre. Bientôt après il se fit déclarer roi de Bohême et prêter serment par les différentes états civils et militaires. De là il s'avança sur Manheim, pour s'approcher du lieu des élections. La maison de Bavière semblait alors prendre une brillante marche de prospérité.

Charles VII, empereur d'Allemagne. 1742—1745.

Charles-Albert réussit dans ses projets sur la couronne impériale; il fut élu à Francfort, le 22 janvier 1742, protégé par la France et la Prusse; mais son règne fut court et bien agité. Il commença sous des auspices tout à fait mauvais; car le jour même que Charles était couronné empereur à Francfort, le général autrichien Bærenklau prenait Munich, sa capitale.

Marie-Thérèse n'était redevable de cet heureux changement de fortune qu'à la seule énergie de son âme. Elle connaissait parfaitement ce qui fait la force d'un souverain, et elle en tira habilement parti. Elle sut exciter l'amour et l'enthousiasme du peuple, qui lui était resté fidèle au plus haut degré; et cet enthousiasme du peuple la sauva. Elle convoqua une grande diète des Hongrois à Presbourg, en automne 1742. Là, cette princesse, pressée, accablée par de puissants ennemis, avec son fils encore à la mamelle dans ses bras (ce fut depuis Joseph II), se présenta au milieu de cette assemblée d'hommes, et s'adressant à tous les représentants du peuple hongrois avec des yeux remplis de larmes, qui donnaient à ses charmes et à sa dignité une expression irrésistible, elle s'écria : « C'est à votre valeur, à votre héroïque fidélité, que nous nous abandonnons, nous et notre enfant; nous mettons toute notre confiance en vous seuls. » A ces mots, ces guerriers hongrois s'écrient avec enthousiasme:

«Mourons pour notre reine Marie-Thérèse; notre vie, notre sang sont à elle! » Bientôt quinze mille nobles sont à cheval et sous les armes, et rassemblent des troupes de tous côtés, en Croatie, en Sclavonie, en Valachie, aussi bien que dans l'Autriche et le Tyrol. Ce que des ordres n'auraient pu obtenir qu'après de longs délais fut exécuté avec joie et amour dans quelques semaines. En six jours l'Autriche septentrionale fut délivrée de ses ennemis; puis l'armée victorieuse entra en Bavière et emporta d'assaut la capitale; le nouvel empereur fut obligé de faire sa résidence loin de ses propres États, à Francfort.

Bataille de Czaslau, le 17 mai 1742. — Sur un autre point, la fortune n'était pas aussi favorable. Le prince Charles de Lorraine avait reçu du conseil de guerre de Vienne, l'ordre de livrer bataille à l'armée prussienne, afin d'arrêter, par une bataille heureuse, les succès de Frédéric II qui se maintenait toujours en possession du beau pays de Silésie, et s'avançait même en Moravie. Il le suivit en Bohême, et ils se rencontrèrent tous les deux à Czaslau. Les forces étaient à peu près égales, la position de chacune des deux armées avait ses avantages et ses désavantages; aussi des deux côtés les chances furent longtemps variées; si dans un endroit on attaquait avec violence et fureur, dans un autre on se tenait sur la défensive et l'on combattait avec tiédeur; la fortune pencha tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, jusqu'à ce que le roi, qui déjà commençait à avoir ce coup d'œil d'un grand général, fit à propos et en diligence occuper une hauteur abandonnée et de là vint tomber sur le flanc des Autrichiens. Cette manœuvre, jointe au désordre qu'occasionna le pillage du camp prussien par la cavalerie autrichienne, décida de la journée; Charles fit sonner la retraite. Cependant la perte fut à peu près égale des deux côtés, et une capture de dix-huit canons fut pour les Prussiens le seul trophée de victoire. Les suites de cette bataille furent plus importantes que la bataille elle-même. Elle mit à maturité un projet bien dur pour Marie-Thérèse, celui d'abandonner au jeune vainqueur, favori de la fortune, ses conquêtes; et il ne demandait rien de plus. On tint donc en diligence des conférences de paix le 11 juin, les conditions furent signées à Breslau, et le 28 la paix définitive fut signée à Berlin. Le roi obtint la haute et la basse Silésie et le comté de Glaz, excepté les villes de Troppau, Jœgerndorf, et les montagnes de Silésie de l'autre côté de l'Oppa. Mais, pour cela, il eut à payer 1,700,000 écus aux Anglais, qui avaient hypothèque sur la Silésie.

—

Suite de la guerre de la succession d'Autriche. 1742—1744.

Délivrés d'un tel ennemi, les Autrichiens purent tourner toutes leurs forces contre les Français et les Bavarois; car les Saxons, à l'exemple des Prussiens, s'étaient retirés de la guerre. L'armée française était toujours en Bohême, et tenait Prague en sa possession. Le prince de Lorraine marcha contre elle et assiégea la ville. Bientôt la disette fut au plus haut degré, mais elle pesait surtout sur les citoyens; car toujours en pareilles circonstances les hommes d'armes savent se procurer des vivres par la force. Quand tout fut consommé, quand mille victimes eurent succombé, quand la ville ne ressemblait plus qu'à un vaste hôpital, alors le maréchal de Belle-Isle se décida à un projet extrême. Il prit ce qu'il y avait de plus valide dans sa garnison, environ quatorze mille hommes, abandonna la ville le 17 décembre 1742; et par l'hiver le plus rude, à travers les montagnes, les chemins impraticables et les fondrières cachées par la neige, il se mit en route, se dirigeant sur l'Eger, où il arriva après onze jours de marche. Mais, pendant ces onze jours, il avait perdu quatre mille hommes, sans compter ceux qui restèrent et moururent dans Prague. Ainsi finit la domination française en Bohême; et l'empereur Charles VII n'était pas plus heureux que ses alliés. Pendant que les Autrichiens portaient toutes leurs forces sur la Bohême, il avait à la vérité pris possession de toute la Bavière et était entré dans sa capitale dans l'automne; mais dès le printemps suivant il fut obligé de l'abandonner

comme un fugitif et de revenir de nouveau s'établir à Francfort; tandis qu'une administration autrichienne était organisée en Bavière.

Dans cette année 1743, l'Angleterre prit aussi une part active contre la France : elle détruisit sa marine, lui enleva ses colonies, et en même temps le roi George II arriva en Allemagne à la tête d'une armée composée d'Anglais, de Hanovriens et de Hessois, battit les Français près de Dettingen, le 27 juin, et les chassa de l'autre côté du Rhin. Plus tard la cour de Vienne réussit à gagner le ministre de Saxe, Bruhl, qui était tout-puissant sur l'esprit du roi, et par lui on parvint à faire une alliance entre la Saxe et Marie-Thérèse. La fortune avait couronné sa fermeté et ramené la victoire de son côté, et la seule perte dont elle eut à souffrir était celle de la Silésie; mais elle espérait bien ou la reprendre ou la compenser par une autre acquisition.

Deuxième guerre de Silésie. 1744-1745. — Cependant le roi de Prusse ne vit pas sans inquiétude ces succès de l'Autriche et surtout son alliance avec le roi de Saxe; combien en effet ne leur était-il pas facile de tourner leurs armes contre lui, s'ils venaient à n'être pas trop occupés avec la France et la Bavière. Peut-être aussi crut-il qu'il était indigne de lui de laisser succomber un empereur de son choix. Dès lors les pressantes sollicitations de Charles VII furent accueillies; il se prépara en toute hâte à de nouveaux combats, et, l'an 1744, il entra en campagne avec cent mille hommes de troupes impériales auxiliaires, comme il les appelait, pénétra en Bohême et prit Prague; mais le duc de Lorraine vint à sa rencontre avec une armée nombreuse, le força d'abandonner la Bohême et de se replier en Silésie. Ce fut pour le roi une mauvaise campagne; car il perdit beaucoup d'hommes, beaucoup de provisions, épuisa son trésor, apprit à ses dépens que les Français étaient de mauvais alliés, et perdit l'empereur Charles VII, qui mourut tout d'un coup, le 20 janvier 1745.

Le secours de Frédéric ne put que donner à l'Empereur la consolation de mourir dans son palais à Munich; il venait de rentrer pour la troisième fois dans cette ville, et sitôt après sa mort elle retomba au pouvoir de l'ennemi. Sa mort enlevait aux Français leur principal motif de prendre part à cette guerre, et Frédéric se vit ainsi sans alliés. Cependant Marie-Thérèse disait publiquement que la Silésie allait revenir à la maison d'Autriche, puisque le roi de Prusse avait rompu la paix de Berlin. La haute Silésie était inondée de troupes autrichiennes, plusieurs places fortes étaient tombées entre leurs mains, et il fallait toute la force d'âme de Frédéric pour ne pas se laisser abattre; mais lui, plein de confiance en son armée et en sa fortune, il attaqua le prince de Lorraine, le 4 juin, à Hohenfriedberg. Ce prince ne s'attendait point à une si prompte attaque et n'était point prêt; à neuf heures du matin la victoire était décidée pour le roi de Prusse. La Silésie fut ainsi sauvée, et les Autrichiens se hâtèrent de rentrer en Bohême.

L'année suivante ils revinrent : le prince de Lorraine, à la tête de quarante mille hommes, avait ordre de livrer bataille; et, en effet, il surprit le roi, qui n'avait que dix-huit mille hommes, auprès de Sorr, où il était campé. C'était un combat dangereux pour une si petite troupe; il dura cinq heures et fut cependant à son avantage. Le général autrichien fit de grossières fautes, tandis que déjà les généraux que Frédéric avait à son service étaient des maîtres. L'un d'eux, qui devint plus tard si célèbre, le prince Ferdinand de Brunswick, emporta une hauteur importante que, par un singulier hasard, son frère Louis défendait avec les Autrichiens.

Cette victoire n'avait pourtant pas écarté tous les dangers; on avait formé le projet d'envoyer, en toute célérité, une armée autrichienne réunie aux Saxons droit à Berlin, pour forcer le roi, par la perte de sa capitale, à rendre la Silésie; la Saxe espérait même acquérir ainsi le duché de Magdebourg. Mais dès que Frédéric s'aperçut de ce mouvement, il rassembla son armée et passa en Lusace. Le vieux duc de Dessau reçut ordre en même temps de rassembler aussi lui une armée auprès de Halle, d'entrer dans l'électorat et de marcher droit sur Dresde. Il rencontra les Saxons et une partie de l'armée autrichienne sur des hauteurs, près du village de Kesselsdorf, les attaqua le 15 décembre, et remporta

sur eux la victoire malgré l'avantage de leur position. Cette bataille valut au roi la capitale, Dresde, où il fit son entrée le 18 décembre, et de plus la paix de Dresde, qui termina la deuxième guerre de Silésie et confirma les Prussiens dans leurs possessions.

—

François Ier élu empereur. 1745—1765.

Marie-Thérèse, dès le commencement de l'année 1745, avait fait avec le fils de l'empereur Charles VII une paix à Fussen, par laquelle Maximilien-Joseph reprenait son électorat; mais en compensation renonçait pour lui et pour sa postérité à la succession d'Autriche. Il promettait de plus de donner sa voix au grand-duc François de Toscane, l'époux de Marie-Thérèse; et comme alors il réunissait en sa faveur les voix de tous les autres électeurs, excepté celles du prince palatin et de Frédéric II, François Ier fut élu à Francfort, le 13 septembre 1725, et couronné le 4 octobre.

Paix d'Aix-la-Chapelle. 1748.—La guerre continua encore quelques années avec la France, mais pas à l'avantage de l'Autriche; car depuis que le maréchal de Saxe commandait l'armée française, il faisait tous les jours de nouvelles conquêtes dans les Pays-Bas; et, dans l'année 1745, il battit deux fois les Autrichiens, à Fontenoy et Raucour, et s'empara non-seulement des Pays-Bas autrichiens, mais aussi de la Flandre hollandaise. Ces événements portèrent à la paix avec d'autant plus de force, et les envoyés s'assemblèrent à Aix au mois d'avril 1748. On s'en occupa pendant tout l'été et elle fut arrêtée le 18 octobre. L'Autriche céda quelques provinces en Italie à don Philippe, le plus jeune fils du roi d'Espagne; la France, pour tant de sang et de frais prodigués dans cette guerre, ne reçut aucun dédommagement, et la maison d'Autriche, qu'elle voulait ruiner de fond en comble, se trouvait de nouveau affermie et en possession de la dignité impériale.

Moment de calme de 1748-1756. — L'espace de huit ans qui suivit la paix d'Aix jusqu'à ce que de nouveaux orages vinssent éclater sur l'Europe, ne laissa pas les peuples sentir avec sécurité et certitude tout leur bien-être. Les esprits étaient toujours inquiets et effrayés par l'attente de nouvelles secousses; car il était trop évident que les puissances belligérantes n'avaient point encore trouvé d'équilibre, et que ce n'était qu'un temps d'arrêt pour recommencer bientôt une nouvelle lutte. La reine ne pouvait s'empêcher de regretter la Silésie, et elle en sentait d'autant plus vivement la perte qu'elle savait que le roi de Prusse, par une administration bien réglée, avait doublé les revenus de ce beau pays; et Frédéric était trop clairvoyant pour ne pas voir une troisième guerre comme inévitable. La plus grande agitation régnait aussi parmi toutes les puissances de l'Europe; elles faisaient des alliances, cherchaient des amis de tous côtés et faisaient des préparatifs sur terre et sur mer. L'Europe était partagée en deux partis, la France, la Suède et la Prusse d'un côté, l'Autriche, l'Angleterre et la Saxe de l'autre : les autres puissances ne s'étaient pas encore prononcées, mais leur alliance était recherchée instamment par les deux partis. Marie-Thérèse jeta d'abord les yeux sur la puissance russe, dont l'impératrice Élisabeth ne paraissait pas éloignée de l'idée de replonger son audacieux voisin dans son ancienne obscurité; et toutes les deux contractèrent une alliance par l'entremise du grand chancelier Bestuschef, tout-puissant à la cour de Russie et ennemi personnel du roi de Prusse, parce que ce prince n'avait pas su se plier à sa cupidité. Pour porter la Russie encore plus activement contre la Prusse, l'Angleterre employa son or auprès du grand chancelier et peu s'en fallut que la guerre ne se déclarât dès lors. George II d'Angleterre la désirait d'autant plus, qu'il espérait par là voir son électorat de Hanovre à l'abri; car, si la Prusse s'était unie contre lui à la France, ces deux puissances n'auraient pas manqué de l'envahir pendant qu'il était occupé à faire des conquêtes dans le nouveau monde. Quant à à Marie-Thérèse, elle voyait cet orage gronder sur le Nord avec espérance et complaisance;

car elle comptait sur une occasion de reconquérir la Silésie. C'était le temps d'une diplomatie habile et raffinée qu'on appelait sagesse d'État : époque de bassesses, qui établissait entre les souverains des relations fausses et artificieuses, mais n'inspirait jamais de grandes pensées. Sans doute Frédéric sut calculer, suivant le génie de ses contemporains ; mais il fut bien supérieur aux autres, parce que, sentant ses forces et ses ressources, il ne compta que sur lui-même et sur son peuple : les autres cherchaient plutôt des secours extérieurs et se trompaient. Le calcul de Frédéric était plus simple et il le conduisit plus sûrement à son but. Aussi le voit-on ici prendre la résolution la plus inattendue. La France ne l'aidait que bien tièdement, paralysée par sa politique; de sorte que, dans les deux guerres de Silésie qu'il avait soutenues, sa protection avait été presque nulle. Frédéric, pesant donc la juste valeur de son amitié, se tourna tout d'un coup vers l'Angleterre, qui était puissante et audacieuse autant qu'entreprenante, et il lui demanda son alliance; et le peuple anglais, qui aime par-dessus tout ce qui a un air de jeunesse et de vigueur, accepta volontiers. Jamais peut-être en Angleterre une alliance ne fut reçue avec plus d'enthousiasme que celle-ci. Ces deux peuples, qui ne pouvaient devenir dangereux l'un à l'autre dans leurs efforts essentiels, avaient besoin d'un mutuel secours contre leurs ennemis et en même temps d'une confiance réciproque, pour que l'Angleterre n'eût plus de craintes au sujet du Hanovre. Telle est la base de l'alliance entre l'Angleterre et la Prusse, dont la sécurité s'appuya sur la sympathie des deux peuples : sécurité naturelle, on pourrait dire plus sûre que celle qui repose sur la diplomatie. Ce changement en opéra un autre dans tous les rapports européens : la Prusse s'était séparée de la France, et l'Angleterre de l'Autriche ; alors, comme par un jeu bizarre du sort, la France et l'Autriche, ennemies depuis trois siècles, se virent, à leur grand étonnement, très-rapprochées et presque forcées de se donner la main. C'était une moquerie des règles de calcul tenues jusqu'alors pour irréfragables. Heureusement pour l'Autriche, elle avait, dans son premier homme d'État, le prince Kaunitz, et dans son impératrice Marie-Thérèse, deux esprits qui saisirent tout de suite leur nouvelle position et ne se laissèrent pas arrêter par des habitudes. Ils recherchèrent donc l'alliance de la France et l'obtinrent. Le traité fut signé à Versailles, le 1er mai 1756; et celui de l'Angleterre et de la Prusse avait été signé à Westminster au mois de janvier de la même année.

L'électeur de Saxe, roi de Pologne, sous le nom d'Auguste III, était entièrement conduit par son ministre, le comte de Bruhl. A la vérité ce prince aimait à mener une vie molle et voluptueuse; mais son ministre, qui de page s'était élevé à la dignité de ministre d'État, sans aucun véritable service, était plein de projets cachés; il haïssait Frédéric, qui le méprisait et s'unit au prince de Kaunitz pour la perte de la Prusse; et tous les deux trouvèrent en Russie, dans Bestuschef, un troisième associé. L'impératrice elle-même, Élisabeth, était personnellement ennemie de Frédéric; parce que sa satire ne l'avait pas épargnée, et que des esprits malveillants lui avaient rapporté les propos et les poésies du roi.

Quant à la Suède, elle était alors tellement attachée à la France, qu'elle en suivait pas à pas toutes les traces, et que le roi de Prusse dut s'attendre à avoir contre lui ce peuple si honorable, si on en venait à une guerre générale.

Ainsi l'Autriche, la Russie, la France, la Suède, la Saxe se trouvaient réunies contre un seul roi, dont les États ne contenaient pas cinq millions d'hommes, privé de secours étrangers, si ce n'est de l'Angleterre, qui, dans un guerre continentale, n'était pas de grande ressource. Aussi les trois ministres n'avaient-ils aucun doute sur le sort de la Silésie, et déjà, dans leur pensée, l'audacieux et entreprenant monarque était-il réduit à son seul duché de Brandebourg; seulement ils avaient oublié de faire entrer dans leurs comptes la force du génie dont ce prince était doué, et les prodiges que peut opérer un peuple fier et confiant, enthousiasmé par son roi. Frédéric fut bientôt instruit de ces projets par un secrétaire de Saxe qu'il avait gagné et qui tenait tous les écrits et traités faits entre les

cours de Vienne, Saint-Pétersbourg et Dresde, et par là put voir quels orages s'amassaient sur sa tête. Dans une telle position, il eut recours aux moyens extraordinaires que lui suggéra son âme audacieuse. Loin donc de perdre le temps à se préparer pour attendre le danger, il s'y jeta en furieux; car, quel que fût le malheur qui lui arrivât alors et pendant son entreprise, il devait être encore moindre que celui qu'il apercevait dans le lointain.

Guerre de sept ans. 1756—1763.

Frédéric fit ses préparatifs de campagne si secrètement et si inaperçus, que personne ne put deviner sa pensée; et tout d'un coup, au mois d'août 1756, avant la moisson, soixante-dix mille Prussiens entrèrent en Saxe, demandant un libre passage en Bohême. Le dessein du roi n'était pas tant d'agir en ennemi contre les Saxons que de les forcer par une entreprise hardie à s'unir avec lui, comme avait fait Gustave-Adolphe; car pour attaquer la Bohême avec succès, comme il l'espérait, il fallait auparavant être sûr de la Saxe et s'en servir comme point d'appui. Il chercha donc, par toute espèce de moyens, par ses ambassadeurs et par ses lettres, à entrainer Auguste III dans son alliance; mais quand il vit qu'il n'y pouvait réussir, et que le comte de Bruhl se contentait de lui promettre la neutralité, Frédéric crut qu'il ne pouvait laisser sur ses derrières une puissance dont il n'était pas sûr, les armes à la main, et il l'attaqua à force ouverte. Les Saxons surpris s'étaient retirés en toute hâte, au nombre de dix-sept mille hommes, sans bagages et sans provisions, dans une vallée de l'Elbe, entre Pirna et la citadelle de Kœnigstein, et y avaient fortifié un camp imprenable. C'était la résolution la plus habile, et plus désavantageuse pour Frédéric que s'ils avaient passé les montagnes pour aller se joindre à l'armée autrichienne; car cette armée, encore en désordre et faible, n'aurait pu, même après la réunion des Saxons, résister à la première attaque de Frédéric en Bohême; tandis qu'il se voyait ainsi forcé de perdre un temps précieux à les surveiller, les assiéger; et pendant ce temps-là l'armée impériale se rassemblait, s'organisait et pouvait, par une bataille heureuse, délivrer la Saxe.

Bataille de Lowositz. 1er octobre 1756. — Telle fut, en effet, la tentative du feld-maréchal Brown, qui commandait les troupes impériales; le 30 septembre, il s'avança jusqu'à Budin sur l'Éger, se dirigeant vers les postes des Prussiens, et vint camper sur les montagnes qui séparent la Saxe de la Bohême. Le roi, qui depuis quatre semaines se tenait devant le camp saxon, s'avança lui-même au-devant de l'ennemi avec une partie de son armée; mais ce n'était qu'une faible portion, vingt-quatre mille hommes sur soixante-dix mille; il était obligé de laisser le reste pour surveiller les Saxons. D'un autre côté, les Autrichiens étaient commandés par le meilleur général qu'ils possédassent; mais il n'en tenta pas moins un coup de hardiesse et réussit. Les deux armées se rencontrèrent près la petite ville de Lowositz, le 1er octobre. Ce pays était encore montagneux, et le général autrichien ne put développer toute son armée, surtout sa cavalerie, qui, par conséquent, ne prit pas une grande part à la bataille; tandis que le feu de l'artillerie et de la mousqueterie en était d'autant plus vif, et les Prussiens étaient bien mieux servis que leurs adversaires. Ce n'étaient cependant plus ces Autrichiens que les Prussiens avaient chassés de Silésie dans les deux premières guerres, c'était une armée exercée depuis dix ans, prompte, bien disciplinée et bien pourvue d'artillerie. Il était déjà midi, et les Prussiens, malgré leurs courageux efforts, ne pouvaient ébranler la fermeté des ennemis.

Après six heures d'un feu bien nourri, ils avaient épuisé leurs cartouches et commençaient à se décourager, parce qu'on ne pouvait leur en donner. « Quoi! s'écria alors le duc de Bewern, qui les commandait, n'avez-vous pas appris à attaquer l'ennemi à l'arme blanche? » A ces mots leurs rangs se serrent, et ils fondent sur les Autrichiens. Toute résistance fut inutile; comme un torrent sorti de ses digues,

ils renversent tout devant eux et emportent d'assaut la petite ville de Lowositz. Ce moment fut décisif : le feld-maréchal Brown, bien qu'une faible partie de son armée seulement eût été engagée, fit retraite et ramena le reste sur Budin, de l'autre côté de l'Éger.

Frédéric connut à cette bataille quels autres guerriers il avait à combattre dans les Autrichiens, et il sentit dès lors quelle redoutable guerre il avait à soutenir. Mais, d'un autre côté, le courage héroïque de son armée avait excité son admiration, et il écrivait à ce sujet : « Maintenant j'ai vu ce que peuvent mes guerriers; ils n'ont jamais fait tant de prodiges de valeur depuis que j'ai l'honneur de les conduire. »

Soumission des Saxons. 14 octobre 1756. — Frédéric n'avait désormais rien de plus pressé que de mettre fin à ce long retard causé par l'armée saxonne. Cette armée était à la vérité dans une très-fâcheuse position; mais sa fermeté héroïque lui faisait supporter toutes les privations. Depuis longtemps elle manquait des choses les plus nécessaires, tant pour les hommes que pour les chevaux. Cependant si l'on pouvait attendre, le salut était proche, pensait-elle. On savait au camp de Pirna que le feld-maréchal Brown était en marche, et les esprits étaient constamment excités par l'espérance de voir ses drapeaux flotter sur les hauteurs à la place de ceux des Prussiens; quand tout à coup les cris de victoire au sujet de la bataille de Lowositz sont mille fois répétés par les échos des vallées et des cavernes, et par tout le camp prussien. Toutes les montagnes, tous les villages étincellent de feux de joie. L'impression en fut terrible pour ces guerriers réduits à la dernière extrémité. Il n'y avait plus d'autre espoir de salut que dans une tentative pour gagner la Bohême, ils la tentèrent; mais le vent, l'orage et une pluie effroyable ou la bonne surveillance des Prussiens, eu empêchèrent le succès; et ces braves Saxons qui n'avaient ni dormi, ni mangé depuis trois jours et tombaient de fatigue, furent obligés de déposer les armes au nombre de quatorze mille hommes qui restaient, avec leur général, le comte Rutowski (14 octobre). Leur courage à supporter leurs fatigues leur avait mérité un meilleur sort. Les officiers furent abandonnés sur leur parole d'honneur et les simples soldats forcés de servir la Prusse. Frédéric calculait que ces quatorze mille hommes, s'il les laissait en liberté, augmenteraient considérablement la force de l'armée ennemie, et que s'il les enfermait comme prisonniers de guerre, ils lui consommeraient un million par an. Il voulut par conséquent en tirer parti pour ses frais; car, à cette époque, le soldat était moins considéré comme citoyen d'un État que comme un homme qui vend son corps et sa vie à un service militaire pour un certain temps, et qui peut facilement s'habituer à servir celui contre qui il vient de combattre : l'honneur militaire était différent de l'honneur civil, et le serment du soldat était plus sacré que la parole du citoyen. Cependant Frédéric tira peu de parti des Saxons; ils abandonnaient ses drapeaux par troupe à la première occasion favorable, et s'en allaient rejoindre leur roi en Pologne, où il s'était retiré après la perte de son armée, ou bien ils se rendaient aux Autrichiens. Telle fut la première campagne. La Saxe restait au pouvoir de Frédéric II.

—

ANNÉE 1757.

Batailles de Prague, Kollin, Rosbach et Leuthen.

Les préparatifs qu'on faisait pour l'année suivante présentaient à Frédéric une image qui n'était rien moins que rassurante. Les plus grandes puissances de l'Europe étaient furieuses contre lui, et se préparaient pour l'accabler. L'Autriche offrait toutes les forces de ses riches et beaux États; la Russie levait cent mille hommes; la France encore plus; la Suède pouvait mettre sur pied vingt mille hommes; et l'empire germanique, considérant l'invasion de Frédéric en Saxe comme une violation de la paix des pays, offrait à la cour impériale soixante mille hommes. Un demi-million d'hommes au moins devait donc prendre les

armes contre lui, et il ne pouvait leur opposer que deux cent mille hommes, encore en faisant les derniers efforts. Il n'avait pour alliés que l'Angleterre, le landgrave de Hesse et les ducs de Brunswick et de Gotha. Il fut donc obligé d'opposer tous ses alliés à la France seule; et pour les autres puissances, il espérait suppléer au petit nombre par l'habileté de ses grands généraux, doubler ses forces par la célérité, et, passant avec la même armée d'un lieu dans un autre, battre les ennemis les uns après les autres. En conséquence, il résolut de porter le premier effort de ses armes contre l'Autriche, qu'il regardait comme le principal ennemi, et il chargea le feld-maréchal Lehwald de défendre la Prusse avec douze mille hommes contre les Russes. Il ne lui restait ainsi que quatre mille hommes pour défendre Berlin contre les Suédois; mais heureusement pour les Prussiens que la guerre n'était pas sérieuse de leur part.

Bataille de Prague. 6 mai 1757. — Marie-Thérèse, par une extraordinaire prédilection pour son beau-frère, avait nommé pour général en chef de l'armée impériale le prince de Lorraine, quoique déjà deux fois battu par Frédéric; tandis que l'habile, le grand Brown devait servir sous ses ordres. Brown avait donné le conseil de devancer la célérité des Prussiens dans l'attaque, d'entrer en Saxe et en Silésie, et d'écarter ainsi la guerre des provinces héréditaires de l'Autriche; mais Charles de Lorraine, quoique souvent trop précipité, tira en longueur cette fois, préféra se tenir sur la défensive et voulut rassembler de nombreuses forces autour de lui; c'est ce que désirait Frédéric, et il sut même confirmer le prince dans la croyance que l'armée prussienne, en présence de tant d'ennemis puissants, se tiendrait sur la défensive. Puis, tout d'un coup, quand on était dans la plus grande sécurité, quatre corps d'armée, semblables à quatre fleuves impétueux, après avoir traversé les montagnes, entrent en Bohême par quatre côtés, s'emparent de toutes les provisions impériales, qui servirent à les entretenir pendant plusieurs mois, et se réunissent, le 6 mai, au lieu du rendez-vous dans le voisinage de Prague.

Ce qui sauva Frédéric et couvrit son armée de gloire, c'est que ses plans aient pu s'exécuter avec tant d'ordre, avec l'exactitude la plus étonnante, et que son génie enfin ait eu à son service un corps si bien organisé et des membres si puissants.

Le prince de Lorraine avait rassemblé ses troupes en toute hâte et avait pris une position retranchée et très-forte sur les montagnes près de Prague, et il s'y croyait à l'abri de toute attaque; mais Frédéric, à qui chaque heure qui n'a pas avancé la décision semblait perdue, voulait livrer bataille aussitôt qu'il se trouverait en face de l'ennemi, et son favori, l'audacieux, l'invincible général Winterfeld, le confirmait dans ce projet. Ce général fut donc chargé d'aller examiner la position de l'ennemi. Or il crut remarquer que son aile droite pouvait être facilement attaquée, parce qu'il voyait devant lui une plaine verte; mais c'étaient des marais desséchés et très-vaseux, dans lesquels on avait semé de l'avoine, et qui devaient, après la moisson, être de nouveau couverts d'eau. Cette erreur fit décider la bataille un peu trop vite. Le feld-maréchal Schwérin, qui était arrivé le matin avec ses troupes bien fatiguées, et ne connaissait point le champ de bataille, conseillait d'attendre au lendemain; mais le roi, qui portait déjà dans sa tête le plan d'une belle bataille, était empressé d'en venir à l'exécution et rejeta toute espèce de retard. Alors ce vieux guerrier, qui portait encore, à l'âge de soixante-treize ans, tout le feu de la jeunesse, s'écria, en enfonçant son chapeau sur ses yeux : « Eh bien! si l'on doit et s'il faut être battu précisément aujourd'hui, j'irai chercher l'ennemi là où je le vois. »

La bataille ne commença qu'à une heure après-midi, parce que toute la matinée avait été employée aux préparatifs nécessaires, parce que le terrain était coupé de marécages et de montagnes; et quand les Prussiens arrivèrent à l'ennemi, ils étaient déjà accablés par le travail et furent reçus par un terrible feu d'artillerie; des rangs entiers étaient jetés par terre; il semblait impossible que la nature humaine eût assez de courage pour tenir devant une puissance aussi meurtrière. Toutes les attaques étaient sans succès, et l'ordre de bataille commençait à chanceler; alors le vieux maréchal

Schwérin saisit un drapeau, crie à ses guerriers de le suivre, et marche droit où le feu est le plus meurtrier; mais aussitôt il tombe percé de quatre biscaïens, et meurt de la mort des héros. Le général Manteufel prend le drapeau de ses mains couvert de son sang, et conduit en avant ses guerriers plus enflammés que jamais.

Le frère du roi, le prince Henri, met lui-même pied à terre, et conduit sa troupe à une batterie qu'il emporte; le duc de Brunswick presse l'aile gauche autrichienne avec le plus grand courage, la chasse d'une montagne à l'autre et emporte sur elle sept retranchements. Cependant la victoire resta indécise tant que le feld-maréchal Brown maintint les rangs autrichiens par son esprit d'ordre; mais quand il succomba, frappé d'un boulet, avec lui tomba la fortune de cette journée. Le roi Frédéric, qui de son œil pénétrant contemplait le champ de bataille, vit l'ennemi chanceler; et, remarquant un intervalle au milieu de ses rangs, il s'y jeta aussitôt et rompit ainsi la communication de l'ordre de bataille. Ce coup fut décisif: les Autrichiens plièrent sur tous les points. Le plus grand nombre se jeta dans Prague, et une autre partie alla rejoindre le maréchal Daun, qui se trouvait à Kuttenberg avec une armée de réserve.

La victoire était chèrement achetée : quinze mille Prussiens morts ou blessés étaient sur le champ de bataille, et parmi eux surtout l'inestimable feld-maréchal Schwérin; mais le souvenir de sa mort héroïque et le drapeau sanglant qu'il portait étaient pour l'armée prussienne un legs sacré qui devait exciter continuellement sa valeur. Les Autrichiens souffrirent aussi eux-mêmes une perte irréparable dans celle du feld-maréchal Brown, qui mourut de sa blessure sept semaines après; il avait vieilli dans les camps, et son expérience en avait fait le meilleur général de son temps.

Bataille de Kollin. 18 juin. — La lutte en Bohême n'était point décidée par cette bataille, bien que par la position actuelle des partis, la campagne semblât devoir se terminer très-glorieusement pour Frédéric; car il tenait le prince de Lorraine renfermé dans Prague avec quarante-six mille hommes, sans ressources pour s'y maintenir longtemps. Leur espoir de salut, à la vérité, était dans le feld-maréchal Daun, qui se trouvait tout près avec une armée considérable; mais s'il venait à être aussi battu lui-même par le roi, l'armée renfermée dans Prague était perdue, la campagne la plus glorieuse acquise aux Prussiens, et peut-être la paix conquise dans la deuxième année de la guerre; car Frédéric ne voulait pas autre chose que ce qu'il finit par obtenir, c'est-à-dire que la Silésie lui restât. Mais une solution si facile ne devait pas avoir lieu, des succès si constants ne devaient pas le conduire à son but, il fallait que son âme fût éprouvée par les plus dures calamités.

Il avait résolu de ne pas attendre l'attaque de Daun et de marcher au-devant de lui. Après être resté cinq semaines devant Prague, il partit avec douze mille hommes pour aller rejoindre le duc de Bewern, qui observait l'armée de Daun, et l'attaqua, près de Kollin, le 18 juin. L'ordre de bataille était très-bon, et s'il eût donné la victoire à Frédéric, comme toutes les pensées de ses adversaires se calquaient sur la sienne, il fût devenu à la mode. Frédéric voulut employer dans cette occasion le même ordre de bataille qu'employa Épaminondas pour vaincre les invincibles Spartiates; c'est l'ordre de bataille oblique. Le plus faible peut quelquefois s'en servir avec avantage contre une puissance supérieure, pourvu qu'il y ait la condition essentielle de promptitude dans les mouvements; car si une armée inférieure en nombre se présentait de front, elle serait débordée des deux côtés; mais si elle se présente obliquement, elle peut diriger toute la force de son attaque sur une seule aile, tandis que l'autre est très-éloignée en arrière, la presser, l'enfoncer; et, quand une aile est ainsi battue, l'autre doit faire retraite, parce qu'elle aurait l'ennemi en flanc. Ainsi, quand un général est assez audacieux pour exécuter une pareille manœuvre, difficilement la victoire lui échappe; mais il faut qu'il soit bien sûr de son armée, pour que la promptitude et l'exactitude de ses mouvements trompent l'ennemi et l'aient vaincu avant qu'il ait pu s'apercevoir du plan d'attaque. Telle fut la manœuvre des Prussiens à

Kolliu, et la première attaque, conduite par Ziethen et Hulsen, sur l'aile droite des Autrichiens, mit tout en déroute. Le centre et l'autre aile de l'armée prussienne n'avaient plus qu'à suivre pour prendre en flanc successivement tous les bataillons autrichiens et se développer en même temps. Quand tout était ainsi dans la plus belle direction, le roi lui-même, comme si un sombre nuage eût couvert toutes ses idées, le roi, dis-je, ordonna au reste de l'armée de faire halte. Il y avait ce jour-là, dans sa personne, quelque chose do sombre et d'hostile qui le rendait incapable d'entendre toutes les observations de ses serviteurs; il rejeta leurs conseils, et son regard noir et sa parole dure les repoussèrent. Mais tout homme, quelque grand qu'il soit, qui veut s'isoler, devient faible et s'abandonne à la puissance de son mauvais sort, auquel il aurait pu échapper, protégé par l'amour et la sollicitude de ceux qui l'entourent.

Quand, au moment décisif, le prince Maurice de Dessau osa faire au roi des représentations sur les mauvaises suites du changement de plan de bataille, comme il le pressait toujours avec plus de force et d'instance, Frédéric s'avança sur lui l'épée levée, et lui demanda d'une voix menaçante s'il voulait obéir. Le prince se tut et obéit; mais dès ce moment la journée fut décidée. Par cette halte, faite à contre-temps, la ligne prussienne se trouvait en face d'une position autrichienne bien retranchée et presque insurmontable; et quand ils se présentèrent à l'assaut, ils furent repoussés par une artillerie effroyable. Aucun effort ne put ramener la victoire, la fortune avait changé. Déjà le feld-maréchal Daun, désespérant du succès de la bataille, avait écrit sur un billet au crayon l'ordre do la retraite; mais le général d'un régiment de cavalerie saxonne qui vit les rangs des Prussiens s'éclaircir et s'espacer, garda le billet. Les Autrichiens revinrent à la charge, et la cavalerie saxonne se fit surtout remarquer par la fureur de ses attaques, comme si elle eût été chargée de venger la ruine de son pays. Les Prussiens étaient accablés de fatigue, et les fautes de plusieurs de leurs généraux avaient augmenté le désordre. Pour ne pas tout perdre, il fallut sonner la retraite, et Daun, trop content d'une victoire, la première remportée sur Frédéric le Grand, ne la troubla pas. Les Prussiens perdirent dans cette journée quatorze mille hommes tués, blessés ou prisonniers, et quarante-cinq pièces d'artillerie. C'était presque la moitié de l'armée; car à Kolliu trente-deux mille Prussiens avaient combattu contre soixante-six mille Autrichiens.

Quel changement de fortune! Frédéric était sur le point de faire prisonnière une armée dans la capitale du pays, et d'étouffer dès sa naissance, dans l'espace de huit mois, la guerre la plus terrible; maintenant il fallait songer à lever le siége de Prague et abandonner la Bohême. Cette malheureuse bataille de Kolliu réveilla les alliés de l'Autriche de leur inaction. Les Russes entrèrent dans le royaume de Prusse, les Suédois poussèrent leurs préparatifs plus sérieusement, et deux armées françaises passèrent le Rhin pour attaquer la Hesse, le Hanovre, et par suite les États héréditaires prussiens. L'une d'elles, commandée par le prince de Soubise, se dirigea vers la Thuringe pour se réunir à l'armée impériale sous les ordres du prince Hildbourghausen. Le maréchal d'Estrée, qui commandait la principale armée française, battit à son entrée dans le Hanovre, 26 juillet, le duc de Cumberland à la tête de l'armée anglo-allemande, près de Hastenbeck, sur le Wéser. Ce fut l'inexpérience du général anglais qui fit perdre la victoire; car son armée, quoique plus faible, avait obtenu de grands avantages dus à la valeur du prince héritier de Brunswick, et déjà le général français avait donné l'ordre de la retraite; quand le duc, au grand étonnement de tout le monde, abandonna le champ de bataille, et ne s'arrêta dans sa retraite que quand il eut rejoint l'Elbe auprès de Stade. Pour comble de honte, il fut obligé de conclure à Closter-Séven, peu de temps après, le 9 septembre, une convention par laquelle il s'engageait à licencier l'armée et à abandonner aux Français le Hanovre, la Hesse, le duché de Brunswick et tout le pays situé entre le Wéser et le Rhin. Le duc de Richelieu, qui succéda au maréchal d'Estrée dans le commandement, était un homme insolent, prodigue et sans conscience, qui tortura le

pays par les exactions les plus inouïes; et comme autour du général chacun s'abandonnait à son désir d'argent et à ses voluptés, cet esprit infâme se répandit bientôt dans toute l'armée; il n'y eut donc point d'excès qu'elle ne commît. La perte des mœurs est plns à craindre dans un État civilisé que dans un pays barbare; parce que sous le charme de la séduction elle laisse un poison dévorant au sein des villes et des villages, et même des familles. La mauvaise réputation de l'armée française et la hainc quc les Allemands, si naturellement simples, portaient à ce poli, à ce fardé du crime, n'a pas pen contribné à gagner les cœurs presque partont pour le parti de Frédéric. Car on ne peut comprendre avec quelle joie le peuple apprenait une de ses victoires; tandis que peut-être le prince, comme membre de l'Empire, était en guerre avec lui. Tant est grande la puissance qu'un esprit supérieur exerce sur son siècle! tant un cœur généreux prend activement parti, comme malgré lui, pour celui qui par sa force et son courage combat l'inflexibilité du sort! tant aussi était entraînant le spectacle qu'offrait Frédéric luttant seul avec des Allemands contre les hordes barbares de l'est, contre le plus grand ennemi de la patrie à l'ouest, et dans l'intérieur contre des armées autrichiennes composées de soldats de langage, d'habitudes, de mœurs différentes, avides de pillage, Croates et Pandours! Car si Frédéric n'avait combattu que contre l'Autriche et des Allemands, les vrais patriotes n'auraient eu de larmes que pour plaindre et déplorer l'aveuglement de ces combattants, qui auraient dû plutôt se donner la main comme frères. C'était surtont le nord de l'Allemagne qui s'attachait au roi, se regardait comme à lui et partageait ses joies et ses douleurs; parce que là on combattait contre les Français, et que la cause de Frédéric était par conséquent regardée comme celle de l'Allemagne.

La convention de Closter-Séven ouvrait aux Français le chemin jusqu'aux rives de l'Elbe et jusqu'à Magdebourg. Leur deuxième armée, réunie aux tronpes impériales, était déjà en Thuringe et se préparait à enlever aux Prussiens toute la Saxe, leur refuge et leur entrepôt. Frédéric n'était pas pressé de ce côté seulement. Les Suédois se répandaient dans la Poméranie et l'Uckermarche, et en tiraient de grosses contributions, et s'ils avaient voulu faire usage de leurs forces, ils pouvaient arriver à Berlin sans obstacle. Le général russe Apraxin était entré en Prusse avec cent mille hommes, et le feld-maréchal Lehwald n'avait que vingt-quatre mille hommes à lui opposer; cependant il lui fallut livrer bataille, coûte que coûte, le roi l'exigeait pour mettre un terme aux dévastations de ces barbares. La bataille se livra à Grossjœgerdorf, près de Wélau; mais la valeur la plus étonnante ne pouvait vaincre contre une si grande supériorité de nombre. Lehwald fut obligé de se retirer avec une perte de plusieurs milliers d'hommes; et il semblait que les Prussiens n'avaient plus rien à espérer contre l'armée ennemie; mais au moment le plus inattendu, Apraxin se retira sur la frontière russe dix jours après sa victoire. Ainsi brillait de temps en temps un rayon qui semblait vouloir rendre un nouvel éclat à la carrière de Frédéric. Cette fois c'était une sérieuse maladie de l'impératrice Élisabeth. Car le grand chancelier Bestuschef, croyant sa fin très-prochaine, et tournant déjà les yeux sur son successeur, le grand-duc Pierre, admirateur et ami du héros de la Prusse, avait tout d'un coup donné au général Apraxin l'ordre de sortir du pays. Alors l'armée de Lehwald put se tourner contre les Suédois, et ceux-ci à son approche abandonnèrent tout le pays jusqu'à Stralsund et l'île de Rugen.

Bataille de Rosbach. 5 novembre 1757. — Le roi, après avoir longtemps et inutilement cherché l'occasion de livrer bataille aux Autrichiens en Lusace, arriva sur la Saale, au mois d'août, pour chasser les Français de la Saxe. Après avoir quelque temps erré de côté et d'autre, il les rencontra, le 5 novembre, avec l'armée impériale, dans le village de Rosbach, non loin de la Saale. Frédéric n'avait que vingt-deux mille hommes, et les ennemis soixante mille; déjà ils se félicitaient tout haut, disant qne cette fois-ci le roi de Prusse ne pourrait leur échapper avec sa petite troupe. Il était campé sur une hauteur, et les Français

s'avançaient à marches forcées vers son camp, au son des trompettes, uniquement occupés de savoir s'il les attendrait; car ils le croyaient enfermé et ils espéraient terminer tout d'un coup la guerre par la prise du roi. Du côté des Prussiens, on n'entendait pas un seul coup de canon, on aurait dit qu'ils ne remarquaient pas les préparatifs que l'on faisait contre eux; la fumée des cuisines du camp restait toujours la même, et Frédéric prenait son repas avec ses généraux dans l'apparence du plus grand sang-froid et même de l'indifférence. Mais quand le moment fut arrivé, il donne ses ordres, et dans un instant les tentes s'abattent, l'armée se range en bataille, les batteries cachées commencent leur terrible jeu, et Seidlitz, le premier à la tête de sa belle cavalerie, se jette sur les bataillons ennemis qui arrivent. Les Français n'avaient point encore éprouvé cette célérité des Prussiens; il leur fut impossible de former leurs rangs sur quelque endroit que ce fût. Ils étaient repoussés avant d'avoir pu y parvenir, et en moins d'une demi-heure l'affaire était décidée et l'armée française était en pleine déroute. Ils furent saisis d'une telle épouvante qu'ils ne s'arrêtèrent qu'au milieu des États de l'Empire; quelques-uns même ne se crurent en sûreté que quand ils furent passés de l'autre côté du Rhin. Sept mille hommes restèrent entre les mains du roi, dont neuf généraux, trois cent vingt officiers, soixante-trois canons et vingt-deux étendards; et cette belle victoire ne coûta aux Prussiens que quatre-vingt-onze morts et deux cent soixante-quatorze blessés. Frédéric fut redevable de ce brillant succès à la belle discipline de son armée, à laquelle il lui fallut demander l'exécution d'une de ses pensées audacieuses et subites, mais surtout à la valeur et à la célérité du général Seidlitz et de sa cavalerie.

La Saxe se trouvait sauvée de ce côté; mais il restait encore à Frédéric bien d'autres fatigues à soutenir cette année. Car, pendant son absence, son favori et son confident, le général Winterfeld, avait péri dans un combat près de Moys; le duc de Bewern s'était replié avec son armée jusque sous les murs de Breslau en Silésie; et parce qu'il n'avait rien osé tenter en présence des armées réunies du prince de Lorraine et du feld-maréchal Daun, l'importante place de Schweidnitz était tombée, le 11 novembre, entre les mains du général Nadasti. Le 22, toute l'armée autrichienne ayant attaqué les Prussiens à Breslau, les avait vaincus après une vigoureuse défense; le duc de Bewern, suivant toute apparence, dans la crainte de la colère du roi, s'était laissé prendre par les Autrichiens; et enfin la capitale, Breslau, pourvue de grandes provisions et d'arsenaux bien garnis, avait été livrée aux Autrichiens par la lâcheté du général Lestwitz, avec tout ce qu'elle contenait. La Silésie semblait donc perdue pour Frédéric; car si elle restait un hiver entre les mains des Autrichiens, ils s'y fortifieraient, et alors il pourrait bien se faire qu'il devînt impossible de la reconquérir jamais. D'un autre côté, il paraissait également impossible, à moins de miracle, de la leur arracher avec les quatorze mille hommes qu'il amenait avec lui de Saxe à seize mille autres, les seuls restes de l'armée vaincue de Bewern.

Bataille de Leuthen. 5 décembre 1757. — C'est dans les moments presque désespérés que le roi Frédéric faisait paraître avec le plus d'éclat la grandeur de son génie, la richesse de ses ressources et sa puissance irrésistible pour entraîner ses soldats. Il convoqua ses officiers et ses généraux, et leur parla avec tant d'éloquence, qu'ils furent tous enflammés du plus grand enthousiasme. Il leur fit voir la position difficile et même presque désespérée de la patrie, s'il ne comptait pas sur leur courage pour la sauver : « Je le sais, vous sentez tous que vous êtes Prussiens, dit-il en terminant; si cependant, il y en avait un parmi vous qui craignît de courir de tels dangers avec moi, il peut prendre congé dès aujourd'hui sans avoir à craindre le moindre reproche de ma part. » Et quand il vit à ces paroles briller dans les yeux de tous l'émotion et l'excitation la plus martiale, il ajouta d'un air satisfait : « Mais je suis convaincu d'avance que pas un de vous ne voudrait m'abandonner; aussi je compte sur une victoire certaine. Et si je devais succomber sans pouvoir vous récompenser de vos services, alors la patrie le ferait pour moi. Adieu donc, dans quelques instants nous aurons battu l'ennemi ou l'adieu sera éternel. »

L'enthousiasme qu'inspira ce discours se répandit dans toute l'armée, et elle attendait avec impatience d'être conduite à l'ennemi. Celui-ci avait une position très-avantageuse et très-forte de l'autre côté de la Lohe, où il était très-difficile au roi de l'attaquer. Le prudent feld-maréchal Daun voulait la conserver; car il avait appris à Kollin combien une bonne position est nécessaire pour parer à l'impétuosité du roi. Mais le général Luchési et d'autres, qui tenaient pour honteux à une armée victorieuse de chercher à se retrancher dans ses positions devant une troupe beaucoup inférieure en nombre, persuadèrent au prince Charles de marcher à la rencontre du roi, lui disant que la *parade de Berlin* (c'est ainsi qu'ils nommaient l'armée prussienne) ne pourrait tenir contre eux. Ce conseil plut au prince, naturellement plus chaleureux que réfléchi, et il quitta sa position. Les deux armées se rencontrèrent dans une plaine immense aux environs de Leuthen, le 5 décembre, un mois après la bataille de Rosbach. L'armée impériale embrassait dans son plan de bataille environ un mille allemand; tandis que Frédéric fut contraint d'avoir recours aux pratiques de l'art pour suppléer au nombre et le doubler, pour ainsi dire, par la célérité des manœuvres. Il prit encore à Leuth en l'ordre de bataille oblique; il fit faire une fausse attaque sur l'aile droite, tandis que l'attaque principale qu'il commandait était sur l'aile gauche; de sorte que quand il l'eut mise dans une complète déroute, le désordre se communiqua dans toute l'armée autrichienne.

Alors la résistance devint inutile, et au bout de trois heures il avait la victoire la plus complète. Le champ de bataille était convert de morts, et des bataillons entiers furent faits prisonniers : on en comptait vingt et un mille. De plus, il y eut cent trente canons et trois mille chariots perdus. Ce fut une victoire des plus extraordinaires de l'histoire, où trente mille hommes combattaient contre quatre-vingt mille, et un témoignage éloquent de la supériorité du génie sur le grand nombre, quand ses conceptions peuvent être bien et activement exécutées. Frédéric et son armée, après de si grands efforts, eurent cependant assez de courage pour ne pas se laisser aller au repos, et ils poursuivirent sans relâche tous les fruits de leur victoire, jusqu'à ce qu'ils eussent chassé les Autrichiens hors de la Silésie et les eussent forcés de repasser les montagnes de la Bohême. Ce fut l'actif et heureux Ziethen qui fut chargé de cette poursuite; il s'en acquitta glorieusement et fit encore un grand butin et grand nombre de prisonniers; tandis que le roi attaquait Breslau et y faisait une nouvelle prise de dix-sept mille hommes; dans le même mois de décembre, Liegnitz se rendit. C'est ainsi que Frédéric, par un coup d'audace où il jouait le tout pour le tout, conquit la Silésie de manière à y pouvoir prendre ses quartiers d'hiver en sécurité jusqu'à Schweid-nitz, aussi bien qu'en Saxe; et, plus que tout cela, il s'acquit une gloire immortelle pour la postérité. L'armée autrichienne, si belle auparavant, avait tellement souffert, qu'elle comptait à peine dix-sept mille hommes en bon état qui eussent atteint la Bohême, de quatre-vingt mille combattants. Tous les pays prussiens jusqu'en Westphalie se trouvaient ainsi débarrassés de leurs ennemis.

ANNÉE 1758.

Batailles de Zorndorf et de Hochkirch.

Quatre grandes batailles et beaucoup de grands et de petits combats avaient rendu l'année précédente une des plus sanglantes dont l'histoire ait à parler. Les deux partis avaient suffisamment essayé leurs forces l'un contre l'autre ; Frédéric fit faire à Vienne des propositions de paix, suivant en cela les principes de l'ancienne Rome, de ne demander la paix qu'après une victoire gagnée; mais Marie-Thérèse était plus irritée que jamais contre le conquérant de la Silésie, et on avait grand soin de lui cacher toute la perte qu'avait soufferte son armée à Leuthen et toutes les souffrances de ses États. D'ailleurs, la cour de

France insistait avec force pour la continuation de la guerre; parce qu'autrement elle aurait été seule à combattre contre l'Angleterre. Les propositions de Frédéric furent donc repoussées, et l'on recommença des préparatifs encore plus grands que l'année dernière. Le prince Charles, qui avait perdu la confiance du peuple et de l'armée, se démit du commandement en chef. Il était difficile de trouver son successeur; le brave feld-maréchal Nadasti fut écarté par la jalousie et les intrigues, et le choix définitif s'arrêta sur le feld-maréchal Daun, à qui la victoire de Kollin avait donné une plus grande réputation que sa longanimité et son irrésolution ne méritaient.

Les armées françaises furent aussi, elles, augmentées, et on envoya un autre général à la place du duc de Richelieu; ce fut le comte de Clermont. Ainsi Richelieu rentra en France avec ses millions, le fruit de ses exactions, et s'en pavana avec un luxe extraordinaire aux yeux du monde entier, sans honte ni pudeur. La Russie se prononça aussi pour une continuation plus active de la guerre. Le chancelier Bestuschef, qui l'année précédente avait rappelé l'armée de Prusse, fut disgracié, et le général Fermor mis à la tête de l'armée. Il entra en Prusse dès le mois de janvier, et conquit les États de Prusse sans résistance; parce que le général Lehwald était en Poméranie, occupé contre les Suédois.

Pour opposer résistance à des projets si effrayants, le roi Frédéric fut obligé de réunir ses dernières ressources et de faire ses levées en hommes et en argent, tant dans ses propres États que dans la Saxe, avec autant de rigueur que d'activité. Il se vit même forcé par la nécessité de frapper de fausses monnaies pour payer ses troupes : moyen qui ne peut s'excuser qu'en présence d'une extrême nécessité. Mais il savait fort bien que depuis que le ban des vassaux avait été remplacé par le système actuel, l'argent était le principal agent, et du plus grand poids dans la balance. Car, quant à des alliés sur lesquels il pût compter, il n'avait que l'Angleterre et quelques petits princes du nord de l'Allemagne, encore se trouvaient-ils paralysés par la malheureuse convention de Closter-Séven. Cependant la fortune le servit très-bien en Angleterre; le peuple anglais, assez porté de lui-même à reconnaître la vertu quelque part qu'elle brille, était enthousiasmé par la bataille de Rosbach en faveur de Frédéric et très-molesté de l'infamante convention de Closter-Séven. Lors donc que le célèbre William Pitt devint premier ministre d'Angleterre (1), il écouta la voix de l'honneur et celle du peuple, rejeta la convention qui n'était pas entièrement terminée, et résolut de continuer la guerre avec une nouvelle vigueur. L'armée fut augmentée et le roi Frédéric fut lui-même chargé de lui donner un général. Son œil d'aigle sut bien trouver le génie parmi la foule. Il envoya à l'armée fédérée le duc Ferdinand de Brunswick; et Ferdinand s'acquitta de cette mission avec tant de distinction, que son nom vivra plein d'éclat à côté de celui du roi de Prusse dans l'histoire de cette époque orageuse.

D'après un plan convenu avec Frédéric, le duc se mit en mouvement dès le mois de février, à la tête de sa petite armée, pour chasser les Français de leurs quartiers d'hiver, où ils vivaient dans l'abondance et la volupté aux frais du Hanovre et de la Hesse; il lui fallait avec trente mille hommes en chasser cent mille. Mais chez lui toutes les mesures étaient bien calculées; tandis que chez les Français il y avait tant de laisser aller réuni à l'incapacité de leur général, que dans quelques semaines ils avaient été chassés de tout le pays situé entre l'Aller et le Wéser. Peu de temps après il leur fallut encore quitter celui situé entre le Wéser et le Rhin, et abandonner leurs provisions, leurs garnisons et onze mille hommes faits prisonniers. Ils repassèrent le Rhin près de Dusseldorf, ne se croyant pas en sûreté tant qu'ils n'eurent pas mis le fleuve entre eux et

(1) Ici l'auteur se trompe et veut sans doute parler de M. Pitt (lord Chatam), qui, en effet, gouvernait à cette époque l'Angleterre, dont il éleva la puissance au plus haut degré. Le célèbre William Pitt, son fils, le plus terrible adversaire de la révolution française et du premier consul Bonaparte, est né en 1759, c'est-à-dire un an après le temps où l'auteur le fait premier ministre d'Angleterre. (*Note de l'édit. belge.*)

l'ennemi, encore ne put-il les protéger. Le duc Ferdinand les poursuivit de l'autre côté du Rhin, les attaqua à Créfeld, et, malgré leur grande supériorité en nombre et la diversité des peuples qui composaient son armée, il les mit en pleine déroute et leur fit essuyer une perte de sept mille hommes. Après cette bataille, la ville de Dusseldorf se rendit à lui, et ses troupes légères allèrent escarmoucher dans les Pays-Bas autrichiens, jusqu'aux portes de Bruxelles.

Frédéric, pendant ce temps-là, ne restait pas oisif; il commença par enlever aux Autrichiens l'importante et forte place de Schweidnitz, qu'ils possédaient encore en Silésie; l'assaut eut lieu le 15 avril. Le fel-maréchal Daun se tenait en Bohême et employait tous ses talents à couper tous les passages au roi de Prusse; car il s'attendait à une attaque de sa part. Mais, quand il se croit bien sûrement établi, Frédéric passe les monts; et, au lieu d'aller en Bohême, vient en Moravie à marches forcées et met le siége devant Olmutz. Dans cette entreprise paraît l'originalité du génie de Frédéric, qui recherche les occasions téméraires, périlleuses, extraordinaires, et aime à mettre l'ennemi hors de ses plans. En effet s'il eût pris Olmutz, il aurait eu une place importante dans un pays autrichien jusqu'alors tranquille, et dans un dangereux voisinage pour Vienne. Mais cette fois la fortune ne s'unit pas à l'audace. La place se défendit vaillamment; les habitants du pays, fidèles et zélés pour leur reine, en rendirent le séjour très-difficile aux Prussiens et venaient rapporter à l'armée impériale toutes leurs découvertes. C'est ainsi que Daun réussit à couper au roi un convoi de trois mille chariots sur l'arrivée duquel reposait tout le succès du siége; si bien qu'on fut obligé ensuite de discontinuer. De plus, le retour en Silésie était fermé; Daun avait coupé les passages et croyait avoir pris l'ennemi dans ses propres filets. Mais Frédéric se tourne tout à coup vers la Bohême, où le général autrichien ne l'attendait plus, emporte les passages et arrive sans avoir perdu un seul de ses chariots; et peut-être ne l'eût-on pas chassé de sitôt de ce pays, si l'invasion des Russes ne l'avait rappelé en Poméranie et dans la Nouvelle-Marche. Il franchit de nouveau les montagnes de Bohême en Silésie, et laissant le maréchal Keith pour couvrir le pays, il vole contre les Russes avec douze mille hommes.

Bataille de Zorndorf. 25 août 1758. — Chaque pas de ces barbares était marqué par la dévastation; ils n'épargnaient ni les femmes, ni les enfants, ni l'âge tendre, ni la vieillesse. Custrin était tout en cendres, excepté trois maisons, et les campagnes ressemblaient à un désert. A cette vue le roi et son armée furent enflammés de colère, et sitôt qu'ils rencontrèrent l'ennemi, le 25 août, s'engagea la plus sanglante bataille de toute la guerre de sept ans. On combattit avec fureur depuis neuf heures du matin jusqu'à dix heures du soir : trente-sept mille Prussiens contre soixante-dix mille Russes. On se battait à la manière des anciens Germains, sans trop d'habileté dans la manœuvre; ils se ruaient en masse les uns sur les autres, chacun s'attachait à son adversaire et le combattait à l'arme blanche; c'est ainsi qu'on se bat quand la passion est en jeu. Le roi avait juré de ne faire aucun quartier à ses cruels ennemis et par cette menace les empêcha de fuir. Au soir de cette sanglante journée dix-neuf mille Russes étaient sur le champ de bataille; mais aussi onze mille prussiens avaient succombé; car l'ennemi ne voyant aucun refuge voulut au moins vendre chèrement sa vie et combattit en désespéré; et si la valeureuse cavalerie de Seidlitz ne se fût trouvée partout où le danger était le plus grand, si elle n'eût maintes fois culbuté l'ennemi avec des efforts surhumains, quand déjà il avait quelques avantages sur l'infanterie prussienne, la victoire serait peut-être restée indécise. Le roi lui-même avoua qu'il était redevable de cette victoire à Seidlitz. Telle fut la terrible bataille de Zorndorf. Le général russe Fermor, qui voulait à peine avouer sa défaite, abandonna la Prusse pour se retirer en Pologne, et Frédéric se rendit en Saxe, où son frère Henri se trouvait vivement pressé par une grande armée autrichienne.

Défaite de Hochkirch. 14 octobre 1758. — A l'approche du roi, Daun se retira dans une forte position qu'il s'était choisie en Lusace. Son intention était de couper au roi le passage en Silésie, afin que son général Harsch eût le

temps de s'emparer de Neisse. Mais Frédéric qui pénétra ses plans, se hâta d'aller occuper la route de Silésie au-dessus de Bautzen et de Gœrlitz, et s'approcha tout près de l'armée autrichienne pour venir se placer dans une grande plaine, située entre les villages de Hochkirch et de Cotitz. Ce projet n'était rien moins que prudent et montrait beaucoup de mépris pour l'ennemi. Le quartier maître du roi, Marwitz, d'ailleurs son favori, lui fit des représentations sur le danger de sa position, se refusa à tracer le camp, et s'opiniâtra malgré l'ordre du roi. Alors Frédéric le fit mettre en prison et ordonna à un autre de le tracer. L'armée y campa trois jours, entièrement exposée aux attaques de l'ennemi qui était au-dessus d'elle, et le roi méprisa toutes les représentations de ses généraux. Comme il n'avait jamais été attaqué le premier par les Autrichiens, il comptait que le feld-maréchal Daun ne serait pas capable d'une entreprise hardie; et d'ailleurs il fut trompé par un espion que les Autrichiens avaient acheté et renvoyé vers lui avec de fausses nouvelles. Le matin du 14 octobre, avant le point du jour, l'armée prussienne fut réveillée tout à coup par une décharge d'artillerie. Pendant la nuit, les Autrichiens s'étaient glissés en silence près du village de Hochkirch, et quand l'horloge de l'église sonna cinq heures, ils se jetèrent sur les avant-postes prussiens, s'emparèrent d'un grand retranchement à l'entrée du village, retournèrent les pièces d'artillerie, et balayèrent par un feu effroyable tous les Prussiens qui voulaient se rassembler. Des flots de sang furent répandus, parce que les soldats se réunissaient par milliers dans la rue principale du village qui semblait devoir être la place du ralliement. En vain les généraux cherchèrent à former les rangs dans l'obscurité ; le vaillant prince François de Brunswick eut la tête emportée par un boulet, au moment où il atteignait l'ennemi sur le sommet de la montagne, près de Hochkirch ; le brave feld-maréchal Keith, qui avait blanchi sous les armes, fut percé de deux biscaïens, et le prince Maurice de Dessau fut gravement blessé. Les généraux Seidlitz et Ziethen rassemblèrent enfin leurs escadrons en pleine campagne, et se jetèrent avec courage sur les Autrichiens; mais les petits avantages qu'ils purent obtenir ne compensèrent pas la perte qu'on avait faite. Hochkirch, le camp, les bagages, une grande partie de l'artillerie, étaient déjà au pouvoir de l'ennemi. Le jour n'apporta aucun avantage; un brouillard impénétrable empêcha le roi de reconnaître la position de l'ennemi et la sienne et peut-être de ramener la fortune de son côté par une prompte manœuvre. Cependant ses bataillons, par une discipline vraiment digne d'admiration, étaient parvenus à se rassembler en bon ordre; et quand, sur les neuf heures, le soleil commença à percer, il s'aperçut que l'armée autrichienne l'entourait déjà presque de tous côtés et il donna l'ordre de la retraite. Elle se fit avec tant d'ordre que le général autrichien n'osa pas entreprendre de la troubler et revint dans son ancien camp. Cependant le roi avait perdu plusieurs de ses généraux, trois mille de ses meilleures troupes et plus de cent pièces de canon. D'ailleurs comme tous les bagages avaient été enlevés, il ne restait plus rien aux survivants pour se défendre des rigueurs de l'automne prochain.

Cependant, le roi se montrait d'une tranquillité et d'une fermeté inaltérables, et sa vue fit passer ce même calme dans son armée. Si Frédéric se montra grand, surtout dans le malheur, ce fut aussi principalement après cette perte; bien que vaincu, bien que dépouillé de toutes les provisions nécessaires à une armée, il n'en réussit pas moins par ses marches et ses manœuvres habiles à remplir son premier dessein, trompa l'ennemi, tourna sa position, et força le général Harsch à lever en toute hâte le siége de Neisse. La Silésie fut alors entièrement délivrée de l'ennemi ; tandis que Daun, tout vainqueur qu'il était, ne put empêcher Frédéric d'y entrer, et n'obtint lui-même, par son attaque sur Dresde, d'autre résultat que de forcer le général Schmettau à brûler pour sa défense les beaux faubourgs de cette capitale. Il rentra ensuite en Bohême découragé, pour y prendre ses quartiers d'hiver. Ainsi la supériorité du génie avait fait obtenir au vaincu les résultats qui auraient dû appartenir au vainqueur.

A la fin de cette année, Frédéric se trouvait encore en possession des mêmes pays que

l'année précédente, malgré ses revers; de plus, il avait encore Schweidnitz qui lui manquait avant, et dans la Westphalie toutes ses provinces que la valeur du prince Ferdinand avait arrachées aux Français. Ferdinand n'avait pu se maintenir de l'autre côté du Rhin, avec sa petite armée; mais à la fin de la campagne il avait forcé de nouveau les Français à abandonner toute la rive droite, et à prendre leurs quartiers d'hiver entre le Rhin et la Meuse.

ANNÉE 1759.

Minden, Kunersdorf, Maxen.

L'année suivante devait être pour le roi, qui déjà n'avait échappé qu'avec peine aux plus grands dangers, la plus dure de toute la guerre. L'espérance de l'accabler enfin porta ses ennemis aux plus grands efforts. L'armée autrichienne était restaurée au grand complet et chaque année de la guerre reparaissait toujours plus belle; parce que les recrues se prenaient dans les pays héréditaires, sur une jeunesse vigoureuse, bien exercée, qui se formait promptement à la dureté de la vie des camps, se trouvant enrôlée parmi de nombreux bataillons de vieilles troupes de soldats accomplis; car malgré ses sanglantes batailles, l'armée autrichienne conservait un noyau de troupes d'élite qui avaient survécu à toutes les anciennes guerres. Dans la petite armée de Frédéric, au contraire, qui avait à combattre tantôt les Autrichiens, tantôt les Russes, tantôt les Français, les Suédois ou les troupes de l'Empire, le nombre de ceux qui avaient échappé au fer et à la maladie était très-petit; de sorte que ses rangs étaient en grande partie remplis de nouvelles levées. D'ailleurs les jeunes Prussiens entraient de si bonne heure au service, que souvent des enfants étaient chargés de soutenir l'esprit et la gloire de l'armée; et même, eussent-ils voulu perpétuer le mépris qu'avaient leurs pères pour le danger, ils étaient en trop petit nombre parmi ces levées faites en Saxe, Anhalt, Mecklenbourg, et parmi ces soldats enrôlés dans tous les pays et la plupart transfuges. Ainsi, bien que l'armée fût au grand complet pour le nombre, elle perdait beaucoup pour l'organisation intérieure et pour la force. De plus, ses propres États, ainsi que la Saxe et le Mecklenbourg-Schwérin, étaient tellement épuisés d'hommes et d'argent par les levées continuelles, qu'ils semblaient ne devoir jamais se relever. Car le prince de Mecklenbourg avait été assez inconsidéré pour se mettre, dans les diètes, à la tête des princes qui criaient le plus haut contre Frédéric, et qui demandaient le plus instamment qu'il fût mis au ban de l'Empire; aussi son pays fut-il traité avec une extrême sévérité, comme un pays ennemi. Cependant, on ne tint pas compte des réclamations du duc contre le roi; car, comme il eût fallu user de la même rigueur à l'égard de l'électeur de Hanovre, les électeurs évangéliques refusèrent de condamner deux de leurs membres les plus distingués. De plus, ce mot qui anciennement était plus tranchant que le fil d'une épée, était malheureusement depuis longtemps vide de sens et sans force, et n'aurait eu d'autre effet que de causer un affront à la confédération germanique, désormais impuissante.

Marie-Thérèse, par ses instances auprès des souverains de France et de Russie, cherchait bien plus réellement à mettre Frédéric au ban de l'Empire, que ne l'aurait pu faire une déclaration de la diète. L'impératrice de Russie, pour laver la tache de la bataille de Zorndorf, envoya une nouvelle armée avec un chef brave et habile, le général Soltikow. A Paris, le duc de Choiseul, jusqu'alors ministre de France à la cour de Vienne, le plus grand fauteur de la guerre contre Frédéric, était devenu ministre, et il mit de nouveau les forces de la France en marche pour reconquérir la Westphalie, le Hanovre et la Hesse. Le sort le plus dur attendait ces malheureux pays, si le projet avait pu s'exécuter; la France voulait se venger dans le Hanovre des pertes que l'Angleterre lui avait fait éprouver sur mer et sur ses côtes. Car les glorieuses victoires de la marine anglaise

avaient extrêmement affaibli la force maritime de la France, et lui avaient enlevé ses vastes possessions dans les Indes orientales et en Amérique. Le prince Ferdinand avec sa petite armée fut le seul boulevard qu'on pût opposer à ces desseins de vengeance sur l'Allemagne.

Batailles de Bergen et de Minden. 13 avril et 1er août. — Ferdinand était pressé de deux côtés : du côté du Main, par l'armée du duc de Broglie, dont le quartier général était à Francfort, qu'il avait prise par surprise (il ne servit de rien à cette ville d'être une ville libre et d'avoir fourni scrupuleusement sa quote-part de contribution en hommes et en argent à la confédération pour la guerre contre Frédéric, elle n'en fut pas moins occupée par force); et du côté du bas Rhin, c'était le maréchal de Contade qui pénétrait dans le Hanovre avec le corps d'armée principal. Ferdinand espérant, à l'imitation du roi Frédéric, pouvoir par sa célérité s'opposer successivement aux deux armées, marcha contre le duc de Broglio, dès le commencement de la campagne, et le rencontra, le 13 avril, auprès du village de Bergen, non loin de Francfort. Il fit aussitôt donner l'attaque par ses braves Hessois; mais la position des Français était trop forte, et leur nombre leur permettant de remplacer continuellement par des troupes fraîches celles qui avaient combattu, les Hessois furent repoussés dans trois attaques chaleureuses. Alors leur général eut assez de prudence pour ne pas exposer à une bataille trop hasardeuse, cette armée avec laquelle il devait couvrir une si grande étendue de terrain; il fit donc cesser le combat et se retira en bon ordre. Mais il eut besoin de tous ses talents militaires pour protéger la basse Saxe contre le maréchal de Contade. Ce général avait passé le Rhin auprès de Dusseldorf et, traversant la forêt de l'Ouest, était arrivé à Giessen, où il avait rejoint l'armée de Broglie; il prit Cassel, Paderborn, Munster et Minden sur le Wéser. C'était un rapide succès; Ferdinand se voyait acculé du côté de Brême, vers l'embouchure du Wéser, et déjà le général français regardait le Hanovre comme une proie qu'il tenait en ses mains. On fut à Paris très-enthousiasmé de ces glorieux commencements; mais le héros allemand changea bientôt la joie en tristesse par une complète victoire. Ferdinand plein de confiance dans ses propres ressources, partit pour aller à la rencontre de l'armée française, et parut en sa présence très à propos, le 1er août, quand les deux armées réunies se trouvaient auprès de Minden, dans une position désavantageuse. Contade fut obligé de combattre, parce que les provisions lui étaient coupées, et d'ailleurs il comptait sur la supériorité du nombre. Il ne fit pas preuve en ce jour d'une grande expérience, quoiqu'il ne fût pas d'ailleurs un mauvais général. Il avait mis sa cavalerie au centre, contre tous les usages de la guerre, comptant sans doute sur un bon emploi; mais Ferdinand profita de cette tactique pour le perdre. Il ordonna à l'infanterie anglaise et hanovrienne, dont il connaissait la fermeté, de marcher droit sur ces escadrons de cavalerie. C'était une pensée audacieuse, sortie du génie supérieur de Ferdinand, qui osa s'écarter de la route suivie jusqu'alors, et elle fut couronnée du succès. Cette cavalerie, qui était l'élite de l'armée française, étonnée de cette hardiesse, se jeta sur elle avec fureur; mais elle se brisa contre ces rangs solidement hérissés de fer toutes les fois qu'elle revint à la charge, et enfin le feu de l'artillerie et de la mousqueterie la mit en fuite dans le plus grand désordre. Il se trouva ainsi un grand vide au milieu de l'armée française. Alors le duc Ferdinand donna l'ordre au général anglais Sackville, de poursuivre avec sa cavalerie anglaise, cette cavalerie en désordre; et s'il l'eût fait, s'il eût séparé l'armée française en deux, elle était détruite. Mais soit jalousie, soit timidité, le général anglais trahit, n'obéit pas, et laissa aux Français le temps de se rassembler et de faire leur retraite en bon ordre. Ils avaient perdu huit mille hommes et trente pièces de canon. Cependant les suites de la bataille furent encore plus importantes. Contade toujours poursuivi, se retira vers Cassel, sur le Wéser, et de là encore plus au sud vers Giessen; tandis que l'armée de Ferdinand prenait successivement, Marbourg, Fulda et Munster, en Westphalie; de sorte qu'à la fin de l'année, notre célèbre général se trouvait encore en posses-

sion des mêmes pays qu'il occupait au commencement.

Batailles de Kay et de Kunersdorf. 23 juillet et 12 août. — Le roi Frédéric ne se pressa pas cette année comme à l'ordinaire d'ouvrir la campagne; parce qu'il n'avait plus comme au commencement intérêt à une prompte décision et que ses plans tendaient bien plutôt à empêcher la réunion des Russes et des Autrichiens, s'il était possible. Il campa dans un lieu fortifié près de Landshut; de là, par de rapides expéditions, tantôt contre les Russes en Pologne, tantôt contre les Autrichiens en Bohême, il pillait les plus beaux magasins et ainsi retardait de plus grandes entreprises de la part des deux armées; car, d'après les règles de tactique de ce temps, quand les armées voulaient longtemps rester dans un pays et ne pas dépouiller ses habitants de tout leur avoir, il leur fallait de grandes provisions.

A la fin cependant les Russes passèrent l'Oder avec 40,000 hommes, et Laudon était prêt de leur donner la main avec 20,000 Autrichiens. Frédéric crut dans un pareil danger qu'il devait, pour sortir de sa mauvaise position, avoir recours à des mesures extraordinaires. Il avait parmi ses généraux un jeune homme qui s'était distingué par sa témérité dans maintes circonstances, le général Wédel; il le regardait comme le plus capable d'arrêter les Russes, seulement il était à craindre que les vieux généraux ne lui obéissent pas volontiers. Alors le roi résolut, comme faisaient les Romains dans un danger pressant (ils remettaient toute l'autorité entre les mains d'un seul homme qu'ils appelaient dictateur), d'envoyer le général Wédel comme dictateur à l'armée qui devait s'opposer aux Russes. Il devait attaquer, d'après l'ordre du roi, partout où il les trouverait. Le dictateur l'exécuta à la lettre, mais sans réfléchir à ce que présupposait un pareil ordre. Il attaqua les Russes, le 23 juin, près du village de Kay, non loin de Zullichau; mais dans une telle disposition de terrain que, pour arriver à l'attaque, son armée était obligée de passer sur un pont et par un chemin étroit qui formait une longue file; de sorte que ses bataillons arrivaient les uns après les autres sur le champ de bataille, où ils étaient reçus par un feu meurtrier et étaient ainsi battus en détail par l'ennemi. Les Prussiens perdirent 5,000 hommes, et les Russes ne trouvèrent plus d'obstacle pour se réunir à Laudon.

Alors Frédéric dut lui-même accourir au secours; mais connaissant tout le danger auquel il allait s'exposer, il fit venir son frère dans son camp de Schmottseifen, le chargea de surveiller l'armée, et de plus, le constitua régent du royaume, pour le cas où il viendrait à être pris ou tué dans cette campagne. Cependant il exigea de lui la promesse solennelle de n'entendre à aucune paix honteuse pour la maison de Prusse, si un pareil malheur devait lui arriver. Frédéric savait vivre et mourir en roi; et il aurait volontiers sacrifié sa vie pour éviter la captivité; car il savait trop bien quels grands sacrifices ses ennemis auraient exigés pour sa liberté. Le 12 août, il rencontra les Russes et les Autrichiens réunis au nombre de 60,000 hommes, retranchés sur les hauteurs de Kunersdorf, non loin de Francfort sur l'Oder. A l'inspection de leur position, il s'arrêta à un plan de bataille qui devait non pas seulement lui donner une victoire, mais lui permettre d'anéantir l'ennemi. Beaucoup ont blâmé le roi d'un dessein si cruel; mais, au contraire, un pareil plan est un témoignage caractéristique du grand général, qui aime mieux finir la guerre d'un seul coup que de la traîner en longueur par des combats insignifiants et en somme plus meurtriers. Comment d'ailleurs faire un pareil reproche à Frédéric, lui qui avait tant d'ennemis à combattre à la fois, lui qui avait tant de raisons d'en finir, s'il était possible, avec chacun d'eux en particulier. Le plan de bataille de Kunersdorf ne fut pas la cause du malheur de la journée; mais ce fut d'abord l'ignorance des lieux, car quoique Frédéric eût pris des informations des gens qui connaissaient le pays, il n'avait pas des notions suffisamment exactes; ensuite son trop de confiance sur les forces humaines. Il n'y avait que son attaque sur l'aile gauche des Russes, qui, à cause des grands efforts de ses soldats, eût réussi : soixante-dix canons avaient été pris et l'aile entière mise en déroute; déjà même le roi avait envoyé un courrier annoncer la victoire à Berlin. Le jour déclinait, ses gé-

uéraux lui conseillèrent de ménager ses troupes épnisées; parce que les Autricbiens n'avaient point encore pris part au comhat et que l'aile droite des Russes était restée inébranlable; et certainement, disaient-ils, l'ennemi se retirera de lui-même dans la nuit. Maia le roi, qui ne pouvait sonffrir une œuvre à demi faite, ordonna une nouvelle attaque, et il fallut qu'après les plus grands efforts déjà faits, une armée accablée par le poids d'une journée très-chaude tentât encore de conquérir à l'escalade des hauteurs et une position retranchée d'où sortaient des feux meurtriers qui reuversaient des rangs entiers. Alors le plus grand courage devint inutile devant la supériorité du nombre. Cbaque fois que les généraux et le roi lui-même, après avoir rétabli les rangs, arrivèrent à l'attaque, ils furent repoussés; à la fin, comme depuis longtemps les esprits étaient dans l'exaltation, ils tombèrent tout d'un coup dans le plus grand abattement, l'effroi et la confusion se mirent dans l'armée et tout s'enfuit en désordre. La cavalerie autricbienne qui se jeta sur les fnyards fit un épouvantable carnage, et il n'y eut plus à penser à rétablir l'ordre pour la retraite. Le roi lui-même, au spectacle d'une défaite comme il n'en avait jamais éprouvé, fut saisi d'un si grand désespoir qu'il ne pensait plus à sanver sa vie, indifférent de rester parmi les morts, les blessés ou les fuyards; il eut deux chevanx tués sous lui, et une balle qui pénétra jusqu'à la poche de sa veste ne fut arrêté que par un étni d'or. Eufin, pendant qu'il était ainsi tout absorbé, lorsque déjà les escadrons autrichiens menaçaient, les gens de sa suite saisirent la bride de son cheval et le conduisirent moitié par force hors du champ de bataille. Ce fut le capitaine de cavalerie de Prittwitz, qui avec ses hussards le mit en sûreté. Aussitôt le roi écrivit au crayon à son ministre Finkenstein ce billet: « Tout est perdn, sauvez la famille royale; » et quelqnes beures plus tard: « Les suites de la bataille seront encore plus terribles que la bataille même. Je ne survivrai pas à la ruine de la patrie. Adieu ponr toujonrs. » Telles étaient les pensées sombres et désespérées qui roulaient dans l'esprit du roi. Et quand le soir, couché sur un lit de paille, dans le village d'Œtscher, sous uu toit de chaume à moitié détruit, où il ne pouvait goûter le sommeil; tandis que le peu d'hommes de sa suite dormaient profondément autour de lui sur la terre nue; quand tout l'éblouissement que la grandeur de la terre peut donner eut disparu à ses yeux et qu'il vit tout sans aucun voile, alors il put sentir mieux que jamais combien l'homme est peu de chose par lui-même et combien ses calculs sont vains; car si une main plus puissante n'était venue le sauver lui et son peuple, ils étaient perdus. Le chemin de Berlin était ouvert au vainqueur, il pouvait pénétrer dans l'intérieur des États prussiens. Le roi le lendemain matin avait à peine 5,000 hommes de toute sa grande armée; et ce ne fut que quelques temps après, quand il eut rassemblé tous les fuyards et tout attiré à lni, qu'il pnt monter jusqu'à 18,000 hommes; puis pour remplacer les 165 canons qu'il avait perdus à Kunersdorf, il fit venir à grand'peine quelques pièces d'artillerie de Berlin. Cependant la capitale fut sauvée, le général russe ne poursuivit pas sa victoire, soit par une considération secrète pour le prince héritier du trône de Prusse, soit par mécontentement de l'inaction des armées autrichiennes. Soltikow écrivit au feld-maréchal Dann, qni lui demandait d'aller en avant: « J'ai déjà remporté deux victoires, et je n'attends pour me porter en avant qne la nouvelle de deux des vôtres; car je ne vois pas avec plaisir que les troupes de mon impératrice fassent tout par elles-mêmes. » Cette jalousie et cette mésintelligence entre les deux généraux durèrent tout le temps de la guerre, et plus d'une fois sauvèrent le roi Frédéric des positions les plus difficiles.

Cependant le général autrichien se vit tenn en échec en Lusace par le prince Henri, frère du roi, qui dans cette occasion employa toutes les ruses de l'art militaire, et qui par toutes ses marches et contre-marches, sans livrer une seule bataille, le força de repasser les montagnes de la Bohême. La sage conduite du prince fut si belle dans cette circonstance, qu'il obtint sans verser de sang ce que l'impétuosité de son frère voulait obtenir par une bataille; et il semblait que le sort les eût rapprochés tous

les deux, afin que l'un réparât les fautes de l'autre. Frédéric a lui-même jugé son frère en disant : « Il est le seul général qui dans la guerre n'ait pas fait des fautes. »

Cependant le prince Henri ne put empêcher que le roi n'eût à souffrir à la fin de cette campagne deux grandes pertes. Dresde, la plus importante place des Prussiens dans la guerre, fut évacuée et livrée aux Autrichiens. Le roi avait envoyé l'ordre au comte de Schmettau, alors gouverneur de cette place, après la bataille de Kunersdorf, de sauver avant tout la cassette pleine de sept millions d'écus, s'il était vivement attaqué. Trop exact à suivre cet ordre, le général Schmettau rendit la ville à l'armée impériale le jour même (4 septembre) que le général Wunsch, envoyé trop tard par le roi pour délivrer la ville, arrivait dans le voisinage. La cassette était sauvée, mais toutes les provisions et la place même furent perdues ; et cette perte permit au général Daun de prendre pour la première fois ses quartiers d'hiver en Saxe. Le roi tenta tout pour le chasser de cette position, il donna l'ordre au général Finck d'aller avec 15,000 hommes prendre l'armée autrichienne par derrière, du côté de Maxen, aveuglé qu'il était sur le danger de l'entreprise par le désir de voir exécuter une idée qui lui appartenait. Le général, qui le reconnut et qui, malgré ses représentations, fut forcé de poursuivre l'opération, perdit quand il se vit attaqué la confiance en ses forces et par conséquent son sang-froid, et il se rendit après un combat sanglant avec onze mille hommes qui lui restaient. Il n'était jamais rien arrivé de pareil dans l'armée prussienne, et c'était comme la contre-partie de la soumission des 14,000 Saxons faits prisonniers au commencement de la guerre, dans une semblable position. Daun entra comme en triomphe dans Dresde, et dès lors rien ne put le détourner du projet de passer l'hiver en Saxe. Le roi, qui ne pouvait en supporter l'idée, voulut le fatiguer par sa ténacité, et resta encore six semaines de temps campé près de Wilsdruf en pleine campagne, malgré le froid le plus intense ; voulant obliger Daun à en faire autant que lui et à souffrir comme lui. Enfin la rigueur de l'hiver le força d'accorder du repos aux deux armées, au mois de janvier 1760. Cependant le roi ne voulut pas abandonner la partie de la Saxe qui lui restait, et il établit son quartier général à Fribourg.

ANNÉE 1760.

Liegnitz et Torgau.

Au commencement de la nouvelle année, la position du roi Frédéric était très-difficile. L'enceinte qui lui appartenait et dans laquelle il pouvait se mouvoir en liberté n'était à la vérité guère diminuée ; mais les sources où il puisait la vie et la force tarissaient de plus en plus. Son armée était moins nombreuse et moins bien composée ; tandis que l'ennemi semblait croître en nombre, après chaque perte. Son esprit, toujours plus audacieux, pour qui il semblait essentiel d'attaquer, était enfin forcé de se réduire à une guerre défensive ; encore n'eut-elle que des fruits amers pour lui au commencement. Il devait, dans cette campagne, défendre la Saxe ; son frère Henri la Marche, contre les Russes ; et le général Fouquet la Silésie, contre les Autrichiens commandés par Laudon. Mais ce général, qui était le meilleur qu'eussent les Autrichiens, avait une armée trois fois plus forte que celle des Prussiens qu'il pouvait laisser reposer à son gré, tandis qu'un détachement était occupé au siége de Glaz. C'est pourquoi Fouquet abandonna les montagnes de la Silésie, où il se tenait pour être à portée de courir plus promptement partout où il y aurait besoin de secours. Mais alors les villes et villages des montagnes, garnis d'une population active et industrieuse, furent fort maltraités par les détachements autrichiens, et leurs instances pressantes décidèrent le roi à donner l'ordre à son général de reprendre sa position dans les montagnes, auprès de Landshut. Fouquet, qui était un homme sévère et à cause de cela peu aimé en Silésie,

mais un guerrier brave et résolu, vit le danger qu'il allait courir; et comme ses représentations furent inutiles, il résolut du moins de subir son sort en se défendant, et non pas comme Fink, à Maxen, en rendant les armes; aussi quand il fut attaqué, le 23 juin, par trente mille Autrichiens qui l'enveloppaient, il se défendit pendant huit heures avec ses Prussiens, malgré l'inégalité du combat. Pour mieux soutenir les attaques de la cavalerie ennemie, il forma ses braves guerriers en bataillons carrés et défendit avec eux son terrain pouce à pouce, tant qu'ils eurent la force de porter leurs armes. Enfin Fouquet fut lui-même renversé de cheval, et il allait être tué par les cavaliers autrichiens, si son palefrenier ne se fût jeté lui-même sur son maître et n'eût paré les coups avec son propre corps. Un officier le reconnut et le sauva tout couvert de blessures. La cavalerie prussienne s'était ouvert un passage; mais l'infanterie fut massacrée, excepté quatre mille hommes qui furent faits prisonniers.

Ce fut un combat dont la perte fut très-sensible à Frédéric. Fouquet était son ami, et la Silésie se trouvait ainsi ouverte à l'ennemi. Mais il voulut avoir sa revanche afin d'effacer promptement, par une action hardie, l'impression de malheur attachée à ses armes; il trompa le feld-maréchal Daun par des marches habiles, gagna sur lui des avances considérables et parut tout d'un coup devant Dresde, dont il forma le siége. Ç'aurait été pour lui un grand avantage, s'il eût pu forcer cette ville à se rendre; mais son commandant, le général Macquire, était un brave militaire qui, bien que les trois quarts de cette belle ville et beaucoup de magnifiques édifices fussent réduits en cendre par le feu des Prussiens, ne pensait pas du tout à se rendre, parce qu'il savait que la grande armée autrichienne suivait le roi de près et qu'elle le délivrerait. En effet, Daun parut avant que la ville eût été forcée de se rendre; mais s'il eût fait un peu plus de diligence, il lui aurait probablement épargné tout ce qu'elle eut à souffrir. Le roi leva le siége et courut en Silésie; car il lui était arrivé un nouveau malheur. Le général Laudon avait emporté en un jour, par la trahison et la perfidie du commandant Oo, Italien de naissance, la ville de Glaz, la plus importante des États prussiens après Magdebourg; c'était la clef de la Silésie. Heureusement, Laudon trouva dans le gouverneur de Breslau (la capitale), dans le général Tauenzien, un adversaire résolu. Rien ne put l'effrayer, et le prince Henri arriva bientôt pour le sauver.

Bataille de Liegnitz. 15 août.—Le roi partit aussi lui-même pour la Silésie, suivi ou plutôt accompagné des armées autrichiennes, car d'un côté était le feld-maréchal Daun et de l'autre le général Lasci; enfin il arriva jusqu'à Liegnitz, toujours bataillant et escorté d'un feu d'escarmouches qui ne discontinuait pas. Il ne pouvait pas aller plus loin; Daun, qui avait attiré à lui l'armée de Laudon, lui fermait le passage vers Breslau et Schweidnitz, où étaient ses magasins, avec des forces de beaucoup supérieures. D'un autre côté, le prince Henri était serré de près par les Russes sur l'Oder. Le roi n'avait plus de vivres que pour quelques jours, et les Autrichiens étaient si près de lui, comme à Hochkirch, qu'il lui fallait chaque nuit changer de camp pour n'être pas attaqué. Enfin les Autrichiens crurent avoir saisi le moment favorable pour une bataille. C'était le 15 août, et dans la nuit précédente Laudon était parti d'avance pour aller s'emparer des hauteurs de Pfaffendorf, et prendre l'armée prussienne en dos. Le roi devait être assailli de tous côtés; on voulait, s'il était possible, l'anéantir. Mais justement, cette même nuit, le roi avait fait quitter sa position à son armée dans le plus grand silence, parce que le jour précédent les Autrichiens l'avaient fait observer avec un trop grand soin, et il était venu se camper sur les hauteurs de Pfaffendorf, vers lesquelles Laudon se dirigeait (1). Les feux de nuit brûlaient toujours

(1) Archenholz dit que Frédéric avait été informé des plans de l'ennemi; et ainsi s'explique ce changement si secret, et le silence des soldats dans leur nouveau camp. (A. *Guerre de sept ans.*) N. T.

dans l'ancien camp prussien, entretenus par les paysans, et les patrouilles de hussards prussiens criaient toujours les cris de garde à chaque quart d'heure; tandis que déjà le roi était tout établi dans son nouveau camp. Les soldats étaient couchés avec leurs armes, et le roi enveloppé dans son manteau se mit auprès d'un petit feu et s'endormit; son fidèle Ziethen était auprès de lui, et quelques autres officiers s'y trouvaient aussi. Un silence solennel régnait dans toute l'armée; le plus petit bruit était défendu, et chaque guerrier attendait le jour; les uns dormaient, les autres causaient tout bas. Mais, vers les deux heures, le commandant d'une patrouille de hussards vint réveiller le roi par cette nouvelle inattendue: « L'ennemi est là, à peine éloigné de quatre cents pas. » Cette parole fut comme une commotion électrique; en un instant les généraux sont à cheval, les bataillons sont armés et le bruit de l'artillerie retentit. Laudon étonné reconnut bientôt à la faveur de l'aube du jour qu'il avait devant lui la plus grande partie de l'armée prussienne; mais loin de se décourager, il redoubla d'ardeur dans son attaque, espérant d'ailleurs que le feld-maréchal Daun entendrait ses décharges d'artillerie et viendrait à son secours; mais un vent contraire chassa le bruit de côté, et Daun n'entendit rien. Après trois heures de combat, à cinq heures du matin, la victoire était décidée. Laudon perdit quatre mille hommes, six mille blessés, quatre-vingt-deux canons, et fut obligé de se replier en toute hâte sur la Katzbach. Daun, qui voulut de son côté marcher contre l'armée du roi, arriva le même jour sur l'aile droite des Prussiens, commandée par le général Ziethen, et fut reçu par un feu d'artillerie des mieux nourris; mais quand il apprit la défaite de Laudon, il se replia aussi lui-même.

Cette victoire, qui était un véritable présent de la fortune, améliora extrêmement la position du roi, et il sut en tirer parti avec toute la promptitude qu'on lui connaît; trois heures après la fin de la bataille, il était en route, les prisonniers au milieu, les blessés amis et ennemis, étaient traînés dans des chariots, et les canons pris rangés avec les autres dans le train. La tête de l'armée vint camper dans la même journée à trois lieues du champ de bataille; la route de Breslau était libre et il n'avait plus à craindre que les vivres lui fussent coupés.

La Silésie était en grande partie sauvée; mais dans la Marche et dans la Saxe étaient survenus de tristes événements. Les Russes s'étaient retirés de devant Breslau, pour s'avancer sur la rive gauche de l'Oder; et ils se décidèrent alors à envoyer à Berlin vingt mille Russes réunis à quinze mille Autrichiens commandés par Lascy. La ville ne pouvait résister à une si puissante armée avec sa petite garnison; elle se rendit donc au général Totleben, le 4 octobre. Heureusement pour elle, il ne fut pas trop sévère et la préserva du pillage, sauf quelques maisons royales dans les environs qui furent saccagées par les Saxons, et quelques monuments qui furent détruits. L'occupation de la ville dura huit jours, et il lui fallut payer des sommes d'argent considérables. Alors se répandit le bruit de la marche du roi, et aussitôt l'ennemi revint en Saxe et sur l'Oder.

Bataille de Torgau, le 3 novembre. — Frédéric n'arrivait pas seulement à cause de sa capitale, mais surtout à cause de la Saxe. Pendant qu'il était occupé en Silésie, l'armée impériale y était entrée, et ne trouvant aucune résistance s'était emparée de tout le pays. Daun arriva aussi lui-même avec son armée et campa non loin de Torgau, dans une position très-forte. Si le roi ne voulait pas tenir ce beau pays pour perdu pour lui et renoncer à prendre ses quartiers dans ses propres États, il fallait le reconquérir tout entier avant l'hiver. Il n'avait pas à choisir; et alors, comme déjà plusieurs fois auparavant, à la fin de la campagne, il crut devoir tout risquer pour obtenir un grand gain; cette fois sa perte semblait irremédiable, si ce coup périlleux ne réussissait pas. Du reste il paraissait tout résigné à la mort pour ce dernier cas, et il fut très-près de perdre la bataille. L'attaque des lignes retranchées de Torgau devait avoir lieu de deux côtés, par deux différents corps d'armée; le roi en conduisait un, et Ziethen l'autre qui devait passer par-dessus la pointe des montagnes, pour venir prendre les Autrichiens en dos. Une forêt cachait les

approches du roi; mais il y eut de l'embarras dans ses trains, ce qui nécessita un retard; et sitôt qu'il sortit de la forêt, il entendit nn grand feu du côté de Ziethon, de sorte qu'il le crut complétement engagé; mais ce n'éait qu'un feu d'avant-postes, et Daun pouvait encore diriger tout son monde contre le roi. Aussi, quand dans son impatience, sans attendre le reste de l'infanterie et sa cavalerie, il conduisit ses grenadiers contre les retranchements autrichiens, il fut reçu par un feu si terrible de deux cents bouches d'artillerie, que les rangs de ses soldats furent abattus comme par un coup de foudre; de sorte que leurs corps gardaient encore par terre le même ordre de bataille, tandis que ses canonniers ne purent rénssir à tirer un seul coup; parce qu'ils étaient eux-mêmes écrasés aussi bien que leurs chevaux, avant d'avoir pn charger leurs pièces. Le roi avoua lni-même à ceux qui étaient avec lui qu'il n'avait jamais entendu un pareil fracas, et en effet plusieurs hommes en deviurent sourds, sur-le-champ. Frédéric y fut frappé à la poitrine, mais sans qu'il restât de traces. De nouveaux bataillons prussiens arrivèrent et gagnèrent dn terrain, mais ils furent vivement repoussés par la cavalerie autrichienne; celle-ci fut elle-même chassée par celle des Prussiens, qui fut forcée aussi de revenir, ayant rencontré un obstacle qu'elle ne put surmonter; et l'on combattit ainsi jusqu'à la nuit avec différents succès. Cependant le roi était profondément affligé et tourmenté. L'élite de son infanterie gisait sur le champ de bataille, et les retranchements autrichiens n'étaient pas emportés; le feld-maréchal Dann avait même fait partir d'avance pour Vienne nn courrier annoncer la victoire. La fortune en avait cependant autrement décidé. Tandis que du côté du roi on combattait encore çà et là dans l'obscurité, souvent ami contre ami, parce que quantité de troupes s'étaient égarées; tandis que d'innombrables feux étaient allumés dans les bois de Torgau et qu'à cause du froid de cette nuit d'automne, amis et ennemis, blessés et hommes sains s'y réunissaient avec l'intention au matin de se rendre à celui qui aurait la victoire; pendant que le roi, dans l'église du village d'Elsnig, était occupé à écrire des ordres, le général Ziethen arriva sur le sommet des hauteurs, après avoir combattu jusqu'à dix heures du soir et se réunit enfin avec le général Saldern. Par là, la position des Autrichiens se trouvait tournée; ils ne pouvaient recommencer le combat, le lendemain matin; et Daun, qui avait été lui-même blessé, se retira pendant la nuit, en grand silence, à travers Torgau, pour passer l'Elbe et gagner Dresde. Cette retraite fut si secrète que les Prussiens se préparèrent le lendemain matin à un nouveau combat. Mais quand le roi sortit du village, à l'aube du jour, il trouva le champ de bataille vide, et fut salué comme vainqueur par ses troupes. Par cette sanglante bataille il reconquit une grande partie de la Saxe, alors il y donna des quartiers d'hiver à son armée et se retira lui-même dans Leipzig.

ANNÉES 1761 ET 1762.

Paix avec la Russie et la Suède.

Les dernières années de la guerre offrent moins de brillantes et grandes actions. L'épuisement des penples devenait de plus en plus sensible, et Frédéric, qui d'ailleurs était si avide d'entreprises, était obligé de s'en tenir à la défensive et de consacrer toutes ses facultés à conserver ce qu'il possédait encore : ce ne fut pas une tâche facile. En 1761, il prit lui-même lo commandement en Silésie et employa tous ses talents pour empêcher la jonction de l'armée russe, commandée par Butturlin, avec celle de Laudon qui faisait à elle seule soixante-douze mille hommes; il réussit à gagner du temps et à laisser ainsi passer une partie de l'été. Enfin les deux armées se réunirent, le 12 août, dans les environs de Strigau, et firent alors un total de cent trente mille hommes; de sorte que Frédéric fut obligé, avec ses cinquante mille hommes, pour n'être pas accablé par un si grand nombre, de se retirer dans un lieu retranché; ce fnt dans le camp de Bunzelwitz, dans lequel il resta vingt jours

assiégé et nécessité à une si grande vigilance, que ses soldats se tenaient en armes et en ordre de bataille toute la nuit et ne se reposaient que le jour. Cependant un ennemi trois fois supérieur en nombre se jetant avec toutes ses forces sur les points les plus faibles du retranchement, aurait pu conquérir la victoire; mais il manquait un génie pour conduire cette grande masse; d'ailleurs les deux généraux n'étaient pas d'accord et ils craignaient de travailler l'un pour la réputation de l'autre. Chacun croyait toujours que le plus lourd fardeau du travail commun lui était imposé; et de même que déjà dans tout le cours de cette guerre jamais une armée russe unie avec une armée autrichienne n'avait pu agir d'accord, cette fois encore elles se séparèrent sans avoir rien fait. Les difficultés de fournir aux besoins d'une si grande multitude en fut la principale cause. Frédéric et son armée se trouvèrent donc un peu plus libres; et alors, afin d'arrêter toutes les poursuites des Russes, au moins pour cette année, il fit piller leurs magasins en Pologne au moyen d'une expédition hardie conduite par le général Platen. Le coup réussit et l'armée russe fut paralysée pour cette campagne.

Cependant cette année ne devait pas se passer sans quelque malheur pour le roi. Quand il abandonna son camp de Bunzelwitz pour attirer les Autrichiens dans le pays plat de la Silésie, tout d'un coup Laudon descend des montagnes, et au lieu de suivre le roi, il tourne tout d'un coup sur Schweidnitz, surprend la ville qui était mal gardée et l'emporte d'assaut dans la nuit du 1er octobre. La faible garnison, composée de gens ramassés de toutes parts, fut faite prisonnière avec Zastrow, son général. Par l'occupation de Schweidnitz et de Glaz, les Autrichiens se trouvaient maîtres de la moitié de la Silésie et ils purent y passer l'hiver. Les Russes, de leur côté s'étaient enfin emparés de l'importante place de Colberg, le 13 décembre, après un siége de quatre mois, et voulaient au moins une fois passer l'hiver en Poméranie.

Le roi n'avait jamais été si resserré. Cependant le prince Henri avait, cet été, défendu avec beaucoup d'habileté contre Daun cette portion de la Saxe qui lui restait encore; mais ce n'était que la moitié, et les Russes, le printemps suivant, en partant d'Oder, n'avaient que quelques pas à faire pour arriver à Berlin. Réduit à une pareille extrémité, le peuple prussien eût pu perdre entièrement courage; mais il se montra digne de la fermeté de son roi et même il releva son courage par la confiance que lui inspirèrent aussi bien les bourgeois que les paysans, et toute la jeunesse qui venait sous les drapeaux exprimait son enthousiasme par les chants les plus exaltés. Aussi on disait tout haut dans le camp que le roi et son armée ne pourraient perdre courage tant que le peuple serait lui-même si zélé. Ainsi le roi, le peuple et l'armée ne faisaient qu'un, et si la ruine était inévitable, au moins elle devait être glorieuse.

La nouvelle année apporta avec elle un nouveau rayon d'espérance, d'autant plus serein qu'il était inattendu. L'impératrice Élisabeth mourut le 5 janvier 1762 et délivra Frédéric d'un ennemi acharné. Son neveu, Pierre III, monta sur le trône; c'était un admirateur zélé du grand roi, qui, n'écoutant que ses sentiments, commença par renvoyer en liberté tous les Prussiens, sans exiger de rançon, et non-seulement il fit avec Frédéric, le 5 mai, à Saint-Pétersbourg, une paix dans laquelle il cherchait si peu ses intérêts qu'il rendit toute la Prusse sans exiger d'indemnité, mais il conclut même une alliance avec lui, et fit partir au secours des Prussiens en Silésie son général Czernitschef avec vingt mille Russes.

La Suède suivit cet exemple; lasse d'une guerre si peu honorable, elle fit sa paix avec la Prusse, le 22 mai à Hambourg.

Alors Frédéric pouvait tourner toutes ses forces contre l'Autriche et il comptait bien lui reprendre bientôt la Silésie. Il voulait commencer par Schweidnitz; et comme le feld-maréchal Daun se tenait à couvert dans une forte position auprès de Burkersdorf, il résolut de l'y forcer aussitôt après sa réunion avec les Russes. Déjà il était en marche, quand tout à coup arriva la fâcheuse nouvelle que l'empereur de Russie, Pierre III, était mort, et que sa femme Catherine avait été appelée sur le trône; Czernitschef fut obligé de revenir aussitôt en Pologne avec son armée. Le jeune empe-

reur avait entrepris aveuglément beaucoup de réformes en Russie, soulevé contre lui le clergé et la noblesse, fort maltraité sa femme, et préféré d'une manière outrageante les Prussiens aux indigènes; aussi perdit-il son trône au bout de six mois. De nouveaux dangers menaçaient Frédéric, si la nouvelle impératrice, et les apparences l'indiquaient, se déclarait contre lui comme Élisabeth. Cependant, il prit promptement son parti et résolut de tirer du moins quelques profits de la présence des Russes, s'il était possible. L'influence du génie de Frédéric sur les autres hommes était si grande, qu'il décida le général Czernitschef à tenir secret pour son armée encore trois jours l'ordre de la retraite, et de s'approcher des retranchements autrichiens le jour de l'attaque, afin de tenir par sa présence une partie de l'armée en échec. Czernitschef fit au roi ce sacrifice, qui pouvait facilement lui coûter la vie. Frédéric livra la bataille de Reichenbach, le 21 juin, et remporta la victoire. Le jour suivant l'armée russe se sépara et se retira. Cependant on ne demanda pas à Czernitschef compte de sa conduite; parce que les sentiments de l'impératrice avaient changé à l'égard du roi. Au commencement, elle avait cru que Frédéric avait excité son mari dans ses mauvais procédés à son égard; mais quand, après la mort de Pierre, dans les recherches parmi ses papiers, elle eut trouvé des lettres de Frédéric qui lui adressait les plus pressantes exhortations à la prudence dans sa conduite et surtout à des ménagements pour sa femme; alors Catherine changea complétement d'intentions, et elle confirma la paix avec la Prusse, sans toutefois promettre son secours pour la continuation de la guerre contre l'Autriche.

Frédéric entreprit le siége de Schweidnitz; mais il y perdit tout l'été. Autant les Prussiens, par deux fois dans cette guerre, avaient mal défendu cette place importante, autant alors elle fut défendue avec prudence et courage par les commandants autrichiens, le général Guasko, gouverneur de la ville, et Gribauval, ingénieur de la place. Le siége dura neuf semaines de temps, et le roi lui-même le conduisit jusqu'à la fin avec le plus grand zèle. Ce ne fut que quand ils eurent perdu tout espoir d'être délivrés, et qu'ils manquèrent des premières nécessités de la vie, qu'ils se rendirent avec dix mille hommes de garnison, 9 octobre.

Cette année, le prince Henri, avec toutes ses mesures de prudence, conduisit la guerre en Saxe de façon à occuper tout le pays, excepté Dresde. Il fit même d'heureuses expéditions en Bohême et dans l'Empire, parfaitement secondé par la valeur des généraux sous ses ordres, Seidlitz, Kleist et Belling. Quand enfin les Autrichiens et l'armée impériale voulurent, par la supériorité de leurs forces, le contraindre à quitter une position avantageuse qu'il avait à Freiberg, il attaqua les impériaux séparément le 29 octobre, et les mit dans une complète déroute. Ce fut le dernier combat de la guerre de sept ans. Le roi signa, le 24 novembre, un armistice avec l'Autriche, et dispersa son armée dans ses quartiers d'hiver, depuis la Thuringe jusqu'en Silésie. Cependant le général Kleist resta encore avec dix mille hommes en campagne contre les princes de l'Empire, entra en Franconie, et les força l'un après l'autre à faire la paix.

Le duc Ferdinand de Brunswick avait, pendant les trois dernières années de la guerre, glorieusement soutenu sa réputation par la défense de la basse Saxe et de la Westphalie. La France employa toutes ses forces pour reconquérir ces pays et sauver l'honneur de ses armes. Elle changeait à tout moment ses généraux, et son armée, en 1761, était forte de cent cinquante mille hommes. Ferdinand n'avait que quatre-vingt mille hommes à lui opposer, et pourtant tout ce développement de forces n'aboutit qu'à l'occupation de la Hesse, qu'il était d'ailleurs impossible à Ferdinand de défendre, parce qu'il se trouvait menacé de deux côtés à la fois, du côté du bas Rhin et du côté du Main. En revanche, aucune manœuvre, aucune menace ne purent lui faire quitter sa position sur la rive gauche du Wéser et sur la Dimel, d'où il couvrait à la fois la basse Saxe et la Westphalie. Les généraux sous ses ordres, le prince héritier de Brunswick, Spœrken, Kielmansegge et Luckner, se distinguèrent dans beaucoup de combats particuliers; à la fin de la dernière campagne, un combat heureux,

près de Wilhelmsthal, mit le duc en état d'oser même attaquer et de quitter la défensive; par un second, près de Lutterberg, il chassa les Français, du territoire de Cassel, et la prise de Cassel termina cette compagne de 1762, aussi bien que la guerre, 1er novembre. Un armistice fut aussi conclu de ce côté-là comme avec l'Empire.

Paix de Paris et de Hubertsbourg, 10 et 15 février 1763. — Toutes les nations belligérantes étaient épuisées et ne pensaient qu'à la paix. L'Angleterre avait fait d'importantes conquêtes de l'autre côté des mers, mais aussi elle avait augmenté sa dette de 800 millions d'écus; et depuis que Georges II était mort, et que lord Bute, qui avait élevé le nouveau roi, eût pris la place du premier ministre Pitt, il y avait une tendance visible à la paix, et la France devait aussi la désirer elle-même. De cette manière, Frédéric et Marie-Thérèse restaient seuls sur le champ de bataille. Cependant l'Autriche n'avait, sinon plus de généraux, du moins plus d'argent pour continuer seule, et le roi Frédéric n'avait jamais eu d'autre but que de s'assurer la Silésie. Quand cette province lui fut assurée, il ne fit aucun obstacle à la paix, et elle fut convenue avec les plénipotentiaires autrichiens et saxons dans le château de chasse de Hubertsbourg. Des deux côtés on rendit les conquêtes, on échangea les prisonniers de guerre, et l'on n'indemnisa aucune perte. Frédéric resta en possession de la Silésie et rendit au roi de Saxe ses États. Ainsi, une guerre si coûteuse et si sanglante ne changea rien dans l'état des choses; sans doute au moins elle valut une bonne expérience, et l'on put dire que c'est à elle que l'Europe dut d'avoir été si longtemps tranquille après la paix, pendant environ trente ans. Plus d'agitations dans les affaires, plus de soupçons, d'inquiétudes, de rupture; tout le monde était convaincu de la durée de l'état de choses actuel. Le sort avait prononcé pour la Prusse : sa puissance reposait sur des bases bien solides, tant que le même génie la gouvernerait et conduirait ses forces, quelque petites qu'elles parussent. Un esprit sérieux, industriel et martial qui dominait le roi comme son peuple, la justice et l'économie dans l'administration, un esprit de recherche pour tout ce que le siècle apporte de mieux avec lui-même; voilà ce qui donna à Frédéric la force de combattre la moitié de l'Europe, et ce qui maintiendra la Prusse tant qu'elle saura se conserver ces ressources.

L'Autriche prouva dans ce temps, comme toutes les fois qu'elle avait été menacée d'un changement, que sa puissance n'était pas facile à détruire, que ses belles et riches provinces, que la fidélité et la coopération de ses habitants, que leur amour pour un gouvernement paternel et doux, entretenaient chez elle un germe de vie inaltérable; de même les Hessois, les Hanovriens et les autres bas Saxons avaient montré contre les armées françaises une constance et un courage qui semblent encore rehausser la gloire du nom allemand; l'honneur de la guerre rejaillit particulièrement sur les Allemands. Et si l'on veut parler de cette supériorité de vues dans les poursuites d'une bataille et d'un regard rapide qui saisit le moment, tout le monde aussitôt prononce le nom du roi Frédéric, du duc Ferdinand. Aussi depuis cette guerre les peuplades les plus isolées de l'Asie et de l'Afrique, celles qui n'avaient jamais entendu parler d'histoire, connurent le roi Frédéric. Le prince Henri fut le modèle des généraux circonspects : avec les plus petites forces, il savait occuper un ennemi puissant sans cependant lui abandonner du terrain. Ziethen et Seidlitz seront toujours distingués parmi les généraux de cavalerie, et tant d'autres formés à cette école, qui seront rangés parmi les héros. Au contraire, celui qui voudra apprendre l'art de choisir en maître ses positions et de saisir le moment décisif pour faire jouer l'artillerie, il l'étudiera avec les Autrichiens; et les noms du savant Brown, du rapide et entreprenant Laudon, ceux des adroits généraux Nadasti, Lascy et autres, seront nommés avec orgueil à côté des anciens et célèbres généraux de l'Autriche.

Il est consolant au moins qu'une si grande gloire puisse adoucir la douleur de cette lutte et couvrir en quelque façon le vice du gouvernement impérial. En effet, dans notre constitution, l'état de la portion pensante et capable de donner conseil était si imparfait; les formes établies pour la direction des affaires avaient

tellement vieilli; la marche des choses était si lente et si énervée, que si le cœur et le bras n'eussent pas si bien fait leur devoir et n'eussent pas montré à l'étranger que l'esprit martial de l'ancienne Allemagne n'avait pas encore disparu, notre pays serait bien plus tôt devenu la proie de l'étranger.

La France acquit peu d'honneur dans cette guerre; sa marche faible et sans plan arrêté manifestait assez qu'elle était conduite par des femmes et des favoris, et qu'elle languissait dans un engourdissement mortel. Cependant elle ne perdit pas par la paix de Paris, qui fut signée cinq jours avant celle de Hubertsbourg, autant qu'on aurait pu croire d'après les succès qu'avaient eus les armes anglaises sur mer; mais cette paix était l'ouvrage du petit esprit de Bute.

—

Siècle du grand Frédéric.

Pendant le calme d'environ trente ans qui suivit la paix de Hubertsbourg, les germes d'une foule de nouveaux fruits, qui avaient été plantés antérieurement dans l'Allemagne, prirent leur essor et arrivèrent à une parfaite maturité.

Pour caractériser ce siècle par un nom, on l'appela le siècle du grand Frédéric; parce que son esprit fut celui de l'époque, et que le bien et le mal de ses contemporains parurent représentés dans lui sous une grande échelle. Mais il nous reste à l'étudier dans la paix comme nous l'avons vu dans la guerre, afin de connaître ce grand homme tel qu'il était.

L'objet des soins les plus empressés de Frédéric fut la restauration de l'armée, afin qu'aucun ennemi n'osât espérer des avantages dans la guerre et tenter une attaque subite. Pour rendre ses nouvelles levées aussi bonnes que ses vieilles troupes si bien formées, dont il ne lui restait qu'un très-petit nombre, il employa les exercices, qu'il exigea avec rigueur et sévérité. Mais ici on vit encore ce qui ne manque jamais d'arriver dans les affaires humaines, toutes les fois qu'il s'agit de conserver une institution qui, dans le moment de son plus beau développement, a semblé parfaite. La forme devient le principal, et le génie, qui ne peut revêtir qu'une fois une certaine forme, abandonne celle-ci et va en prendre une autre nouvelle qu'on ne connaissait pas; mais les hommes honorent encore longtemps ce qui n'est plus que l'enveloppe, comme si elle possédait la réalité. Le grand roi lui-même, qui vit toute l'Europe à son imitation prendre ses exercices de guerre, se trompa sur l'estimation de leur valeur. Le système d'entretenir des armées sur pied de guerre devint alors dominant et le soin capital de tous les gouvernements d'Europe; le service militaire dégénéra en enfantillage, jusqu'à ce qu'un grand ébranlement du monde vint prouver la nullité de ces puérilités.

Le soin que prit Frédéric de rendre la vie aux pays ravagés était une occupation beaucoup plus bienfaisante et dont les fruits étaient bien plus durables. Ce fut aussi celui de ses lauriers dont les feuilles peuvent le moins se faner. Il fit distribuer aux paysans les plus malheureux les grains qu'il avait achetés pour la prochaine campagne, et les chevaux qu'il avait de trop. Il exempta la Silésie d'impôts pour six mois, et la Poméranie et la nouvelle Marche qui avaient été dévastées, pour deux ans. Le roi employa même de grosses sommes d'argent pour encourager l'agriculture et l'industrie, suivant la grandeur des besoins; elles s'élevèrent à vingt-quatre millions d'écus pour les vingt-quatre années de son gouvernement, après la paix de Hubertsbourg. Une pareille générosité doit d'autant plus mériter de gloire au prince, qu'il ne put le faire qu'au moyen d'une grande économie, et que cette grande épargne se faisait sur ce qui lui était personnel. Son grand principe était que son trésor ne lui appartenait pas, mais au peuple, sur qui on l'avait levé. Et tandis que maint autre prince, sans penser aux gouttes de sueur qu'il a fallu pour amasser cet argent, le dissipe dans un luxe démesuré, lui, il vivait si simplement que sur les sommes attribuées à l'entretien de sa cour, il épargnait tous les ans environ un million d'écus.

Il exprimait un jour très-clairement ses principes à ce sujet au directeur des contributions indirectes, M. de Launay : « Louis XV et moi, disait-il, nous sommes nés plus pauvres que le plus pauvre de nos sujets ; car il en est très-peu d'entre eux qui n'aient un petit héritage ou qui ne puisse en acquérir par son travail ; tandis que lui et moi nous ne pouvons rien posséder, rien acquérir qui n'appartienne à l'État ; nous n'avons rien que l'administration du bien commun ; et si, comme administrateurs, nous dépensons pour notre compte plus qu'il n'est raisonnablement nécessaire, alors c'est un excès et même un vol, une infidélité continuelle commise sur le bien public. »

Les soins si particuliers du roi pour l'agriculture la relevèrent bien promptement. De grandes étendues de terrains furent défrichées, on fit venir de nouveaux laboureurs des autres pays, et ce qui était auparavant des marécages et des marais fut bientôt couvert de semences productives. La vue de si grands progrès causait au roi le plus grand plaisir dans les voyages qu'il faisait tous les ans pour visiter ses États. Et telle était son activité, qu'il s'occupait des plus petits détails ; si bien que très-peu de princes connurent leurs domaines comme Frédéric connaissait les siens. On peut voir d'ailleurs, d'après le calcul qui a été fait des maisons brûlées pendant la guerre dans ses États, combien était nécessaire une pareille activité du monarque, s'il voulait tout restaurer. Le nombre de ces maisons montait à quatorze mille cinq cents, et la plupart, d'après le témoignage du roi, avaient été incendiées par les Russes. — Il bâtit dans la haute Silésie seulement deux cent trois villages, depuis 1763 à 1779. Le roi tenait particulièrement à ce pays, qui avait tant souffert ; aussi quand il le vit se relever ; quand, dans l'année 1777, il trouva dans un recensement général cent quatre-vingt mille hommes de plus qu'il n'y en avait en 1756, avant la guerre ; quand il vit les pertes de la guerre amplement réparées, et que l'agriculture, le commerce, et surtout celui des laines, florissaient, il exprima dans une lettre à son ami Jordan toute la satisfaction de son âme et toute la joie qu'il ressentait d'avoir relevé de si bas une province si épuisée.

L'activité est surtout de première nécessité pour une nation qui ne peut conquérir que par elle une existence honorable ; mais cet avantage n'est pas le seul, un beaucoup plus grand c'est la force vitale, la vigueur de jeunesse qu'elle donne au peuple. Le roi Frédéric était pour ses sujets un modèle d'activité ; il était encore fort jeune lorsqu'il écrivit à son ami Jordan : « Tu as raison de croire que je travaille beaucoup ; je le fais pour vivre, car rien n'a plus de ressemblance avec la mort que l'oisiveté. » Et plus tard, dans sa grande vieillesse, cette idée paraît comme le principal moteur de toute sa vie. « J'ai encore, comme autrefois, la manie de ne pas m'épargner, disait-il dans une autre lettre ; mon être demande du travail et de l'activité, mon esprit et mon corps se courbent sous leur devoir. Il n'est pas nécessaire que je vive, mais il est nécessaire que je travaille. »

Il ne changea pas, même dans la vieillesse, le plan de vie qu'il s'était fait de si bonne heure ; et ce ne fut que la veille de sa mort qu'il cessa de s'occuper du gouvernement. Chaque heure avait sa destination ; et ce grand principe qui est l'âme de toute activité : *Ne renvoyons jamais rien au lendemain*, était pour lui une loi inviolable. Tout le temps compris depuis quatre heures du matin jusqu'à minuit, par conséquent les cinq sixièmes de la journée, était consacré à quelque travail de l'esprit. Car, afin que le temps même des repas ne fût pas perdu, le roi rassemblait autour de lui, à midi et au soir, un choix d'hommes d'esprit ; et la conversation était si animée (le plus souvent c'était lui qui l'excitait), qu'on les comparait aux repas de Socrate. Malheureusement, conformément au goût de l'époque, les pointes d'esprit et les saillies y étaient particulièrement en faveur. La vivacité, la pénétration, l'à-propos dans la pensée, l'emportaient surtout ; tandis que la pensée profonde, l'équitable et timide défiance de soi-même n'obtenaient pas le même degré d'honneur. C'était une conséquence nécessaire de l'admission de la langue française dans la société de Frédéric. Le reste de la journée était partagé entre la lecture, les correspondances particulières, les rapports avec les ministres et ses réponses d'affaires

dont souvent il écrivait la minute de sa propre main. Plus tard, les dispositions de ses plans pour les maisons de plaisance, puis la composition de ses ouvrages littéraires, dont Frédéric a laissé une riche collection, et enfin un passe-temps avec sa flûte, eurent aussi une part dans la division de ses heures.

Sa flûte, comme une fidèle amie, adoucissait les plus violents tourments de son âme; pendant une heure il se promenait avec elle dans sa chambre ; et dans cet intervalle de temps il prenait de plus en plus l'empire sur ses pensées, et son esprit devenait alors capable des opérations plus tranquilles, comme il l'a lui-même avoué. Du reste, il ne voulut jamais qu'une affaire d'État eût à souffrir de ces jouissances qu'il recherchait dans la musique et la poésie. C'est là le point de vue le plus glorieux pour Frédéric : son devoir et sa charge lui étaient plus sacrés que tout le reste. De là aussi a-t-on dit de lui, avec raison, que le devoir d'un roi dans toute son étendue et tout ce qu'il a de glorieux avait été l'idée dominante de sa vie, l'idée qui siégeait au centre de son âme. Ce roi cependant, quel enthousiasme n'aurait-il pas excité, quel entraînement n'aurait-il pas obtenu et quels obstacles n'aurait-il pas fait franchir à son siècle, si cette fermeté, cette loyauté naturelle avaient été soignées dans son enfance par l'amour de ses parents et dans l'intimité de la famille?

Malheureusement la mauvaise éducation de Frédéric fut cause que les plus beaux germes de sa nature n'ont point été développés. Son père, Frédéric-Guillaume, était un homme dur et sévère, pour qui les muses n'avaient aucun attrait ; il n'avait jamais senti un cœur paternel. Son fils, qui de bonne heure avait dirigé ses efforts vers des mœurs plus perfectionnées, et qui ne trouvait aucun goût pour les inclinations brutales de son père, était traité durement et même despotiquement. Il ne fondait sur lui aucune espérance pour son empire, et il eut même une fois la pensée de lui préférer son deuxième fils, Auguste-Guillaume. C'est ainsi que Frédéric perdait de plus en plus tous les sentiments de l'affection filiale ; aussi voulut-il un jour tenter de s'enfuir de la maison paternelle. Mais ayant été découvert, il fut en danger d'être envoyé à l'échafaud par son père en colère. Sa mère, qui l'aimait avec d'autant plus de tendresse, chercha à venir à son secours par des ruses ; mais elle ne put pas réveiller en lui cet amour franc, pur et désintéressé, parce qu'elle-même portait dans son cœur plutôt un zèle de parti qu'un amour généreux. Ainsi Frédéric grandit sans la bienfaisante chaleur de l'amour, qui peut seule développer les tendres sentiments dans la jeunesse; et ce manque d'amour s'est malheureusement fait sentir chez lui jusqu'au tombeau. Dans le feu de la jeunesse, il était capable, par admiration, d'une amitié enthousiaste; mais le peu qu'il y avait en lui de sentiments purs et francs disparut bientôt dans le cours de sa vie à cause de l'aigreur de son caractère qui alla toujours croissant; si bien que sur la fin de ses jours le grand roi restait seul, comme un anachorète, renfermé et concentré dans lui-même.

La malheureuse coutume du temps voulait que des précepteurs français et des livres français déterminassent le cercle des idées de l'enfant et du jeune homme. De bonne heure, l'homme qui a exercé sur son siècle une influence fâcheuse, infinie dans ses suites, dont l'esprit aigu et satirique n'a rien connu de sacré, Voltaire, fut le modèle de Frédéric. Dès son enfance, dans le temps que son âme était le plus impressionnable, les écrits de cet homme occupaient journellement le jeune prince. Son esprit était tellement dominé que, dans son admiration, il élevait cet écrivain au-dessus de tous les mortels et aspirait à son amitié comme au trésor le plus précieux. Le vain et égoïste étranger sut exploiter fort avantageusement cette opinion du prince, qu'il avait connue par ses lettres.

Il rendit à son tour ses flatteries à son royal ami; et dans ce jeu réciproque de l'égoïsme le jeune prince pensa avoir jeté le fondement de la plus heureuse amitié. Mais comme l'amitié ne peut exister que par la vérité, quand deux âmes se trouvant à un en face l'une de l'autre dirigent en vérité leurs efforts communs vers la vertu, l'union de ces deux hommes, fondée sur des bases si mobiles, ne put donc pas soutenir des épreuves approfondies. Plus tard,

quand ils vécurent ensemble, quand Voltaire fut appelé à la cour du roi, en 1750, la froideur, la jalousie et la bassesse de son âme, se firent remarquer de plus en plus. Le premier bandeau tomba de devant les yeux du roi, les sentiments d'affection s'attiédirent peu à peu de part et d'autre, et finirent par se changer en une violente aigreur. Voltaire à son retour en France se vengea par les plus acerbes pamphlets.

De si fâcheuses expériences fermèrent de plus en plus le cœur de Frédéric, et lui inspirèrent un dégoût pour les hommes qu'il n'avait pas auparavant, et qui, quand il domine l'âme, doit nécessairement assombrir la vie.

Le gouvernement du roi portait lui-même la marque de l'isolement et de la concentration de son âme; c'était un gouvernement égoïste dans la force du mot; tout partait du roi seul et tout se rapportait à lui seul; et il ne permit jamais que l'assemblée des états, pas même son conseil d'État qui, choisi parmi les hommes les plus éclairés, aurait pu avec expérience présenter au roi les différentes faces de toutes les affaires, prît aucune part à l'administration. Cependant quelque pénétrant que soit un œil, il ne peut pas tout apercevoir; des circonstances essentielles doivent lui rester inconnues. Il faut donc se garder de l'arbitraire aussi bien que des vaines formalités, qui cherchent chacun de son côté à s'insinuer de plus en plus dans le gouvernement. C'est pour cela qu'une administration avec les états du royaume est si difficile à renverser, et accroît même les forces d'un État à un si haut degré; parce que, d'après la forme même de ce gouvernement, la voix des hommes les plus distingués se fait entendre à tout le peuple par des moyens légitimes, et chaque citoyen éclairé et actif, sans être employé dans les charges de l'État, peut servir son pays par ses conseils.

De pareilles vues et de pareils principes étaient tout à fait inconnus dans cette époque, qui s'éloignait de la marche simple de la nature et élevait au-dessus de tout la subtilité de l'esprit. Alors on cherchait la stabilité de l'État dans les formes extérieures, tandis qu'elle ne repose que dans une coopération de cœur de tous les citoyens et dans l'exclusion de tout individualisme. Ces généreuses idées gouvernementales auraient sans doute trouvé place dans l'âme éclairée et forte de Frédéric, si elles eussent paru de son temps; mais il ne les trouva pas de lui-même, d'autant plus qu'il sentait en lui-même la force de régner seul, et la ferme volonté de rendre seul son peuple grand et heureux. De là aussi lui sembla-t-il que la force d'un État résidait dans les moyens qui sont dans les mains d'un seul, les plus prompts et les plus efficaces, et il la plaça dans une armée et un trésor à sa disposition. Il s'efforça donc principalement d'obtenir que ces deux états de son gouvernement se trouvassent dans le meilleur état possible; de là aussi le vit-on souvent choisir les moyens les plus propres d'arriver à son but sans trop réfléchir à leur influence sur l'avenir et la moralité du peuple. Un fermier général français, Helvétius, fut appelé à Berlin, en 1764, pour donner conseil sur le moyen d'augmenter les revenus de l'État; on eut donc recours à de nouvelles dispositions qui soulevèrent beaucoup de haines, et nombre de gens cherchèrent à tromper l'administration au lieu de coopérer d'eux-mêmes à ses charges. Du reste, par ces moyens et d'autres, les revenus du royaume s'augmentèrent considérablement.

Il faut dire pour la justification de Frédéric, qu'il n'avait pas recours à toutes ces mesures pour lui-même, mais pour le grand tout dont il était chargé; et en second lieu nous répèterons que les graves erreurs de son temps tenaient un bandeau fixé sur ses yeux. Avec quelle avidité cet esprit si pur aurait-il saisi une meilleure lumière, s'il eût existé dans un temps de vraie liberté d'esprit; car la liberté d'esprit lui était chère, et volontiers il laissait parler l'opinion publique. Son peuple jouit sous son règne d'une complète liberté de la presse, et lui-même il laissait courir avec indifférence des censures et des sarcasmes sur son compte. La conscience de ses efforts si constants et de ses œuvres, comme aussi de sa fidélité à son devoir, l'élevait au-dessus des petites susceptibilités. La principale sollicitude du roi, c'était la recherche de la vérité,

comme on l'entendait alors. Or cette recherche consistait à vouloir comprendre tout, analyser, disjoindre, déchirer. Ce que l'on ne pouvait pas bien expliquer, était rejeté; croyance, amour, espérance, respect pour les parents, dépendance, tous ces sentiments qui avaient leur siége dans les profondeurs impénétrables de l'âme furent extirpés par la racine. Cette époque n'entendait rien à la reconstruction ni à fonder quoi que ce fût; bien plus, cette passion de tout détruire que la révolution française a portée au plus haut degré, a jeté tant de ruines partout que la réédification consommera certainement la force vitale de plusieurs générations. Ce n'était pas seulement pour les États, pour la vie intérieure de l'âme qu'agissait cette force de destruction; elle se montrait aussi dans la science, dans les arts et même dans la religion. Les Français étaient à la tête de ce mouvement et tout le reste du monde les suivait; mais particulièrement les Allemands. Un vain ornement fut pris pour de la profondeur, l'esprit et le sarcasme bannirent le sérieux de la raison; à la place de cette diction douce et affectueuse, on n'employa plus que des expressions hardies et à effet. Mais ce qui démontre l'aveuglement de ces temps, ce fut d'avoir coupé les racines nécessaires à la vie des nations, et d'avoir méprisé les œuvres de leurs pères. Cependant, dès ce temps-là, quelques hommes rares connurent la justice et la vérité et élevèrent la voix; et l'on doit signaler dans le monde savant Lessing, Kloppstock et Gœthe, comme fondateurs d'une époque plus réfléchie. Beaucoup d'autres se joignirent à eux et élevèrent un rempart intellectuel contre les progrès de cet esprit d'analyse répandu dans le monde. Sous le rapport de l'érudition, bientôt Kant, Fichte et Jacobi parurent sur le champ de bataille; et sur ces commencements grandit peu à peu cette puissante impulsion du génie, qui a déjà fait de grandes choses et en a préparé de plus grandes encore.

Le roi Frédéric ne prit point part à ce réveil du génie allemand; il vivait dans le monde idéal des Français. Les flots du nouveau fleuve de vie passaient sans l'atteindre, et se brisaient contre les digues qu'il avait élevées autour de lui. Cependant son estime pour les étrangers entraîna les premières classes de la société dans ses sentiments. De même que son administration avait servi de modèle pour toutes les autres cours, plusieurs princes voulurent, à son exemple, gouverner par eux-mêmes; et comme ils n'avaient point le même génie, ils échouèrent dans leurs plans, malgré leur bonne volonté : par exemple Pierre III, empereur de Russie; Gustave III, roi de Suède, et l'empereur Joseph II.

Joseph II. 1765—1790.

Joseph succéda à son père François Ier, dont les actions comme empereur n'offrent rien de remarquable. Mais son fils brûlait d'un désir d'autant plus vif d'apporter de grands changements, de transformer l'ancien en nouveau, et d'employer la grande puissance qu'il avait reçue de la nature à faire faire un grand pas à ses États. Seulement, tant que sa mère Marie-Thérèse vécut, c'est-à-dire jusqu'à l'an 1780, il fut enchaîné par ses volontés; car cette princesse habile et toujours active ne pouvait vivre sans prendre part au gouvernement, et ses devoirs de fils exigeaient qu'il préférât les volontés de sa mère aux siennes. Cependant, dans l'intervalle de son avénement jusqu'à 1780, survinrent plusieurs événements qui ont eu une grand influence sur les dix dernières années de son règne.

Premier partage de la Pologne 1773. — Auguste III, mort en 1765, n'avait laissé qu'un petit-fils en bas âge; et, à cette occasion, la maison de Saxe perdit ce trône qu'elle possédait depuis soixante-six ans. Alors aussi la Russie et la Prusse se mêlèrent des affaires de Pologne; car ce peuple auparavant fort et redonté, était devenu faible par ses dissensions et incapable de se soutenir par lui-même. Les deux puissances exigèrent que la Pologne choisît pour roi un homme de sa nation, et dix mille Russes, qui arrivèrent tout d'un coup sur Varsovie, avec autant de Prussiens qui se ras-

semblèrent sur la frontière, obtinrent que Stanislas Poniatowski fût placé sur le trône. Depuis lors, il ne se tint plus de diète sur laquelle les étrangers n'exerçassent leur influence.

Bientôt après cet événement eut lieu une guerre entre la Russie et la Turquie, dans laquelle la Moldavie et la Valachie furent conquises par les Russes, qui auraient fort désiré conserver ces conquêtes. Mais l'Autriche ne voulait en aucune façon y consentir, de peur que la Russie ne devînt trop puissante; et Frédéric II se trouvait aussi dans un grand embarras vis-à-vis de ces deux puissances, ne sachant comment il maintiendrait l'équilibre. Alors on trouva que le moyen le plus propre de sortir de cette position, était de prendre sur le peuple qui était le moins en état de se défendre contre une telle violence, sur la Pologne, une portion de son territoire; afin que les trois autres États pussent s'en agrandir. On ne peut savoir précisément d'où vint cette pensée; mais il est facile de voir qu'elle sortait du génie de l'époque. Comme la sagesse d'alors ne fondait tous ses calculs que sur une mesure matérielle, ne concevait la force des États que par les milles carrés, le nombre des habitants, des soldats, et l'argent qu'ils possédaient, le fond de la politique était de diriger tous ses efforts vers l'agrandissement; rien ne semblait digne d'envie comme une acquisition qui pût bien arrondir un royaume, et toute considération d'équité et de raison devait céder devant cet impérieux principe. Un des grands États avait-il fait seul une pareille conquête, alors les autres accouraient suspendre à son hameçon l'équilibre européen. Ici donc les trois royaumes qui touchaient la Pologne se partagèrent la proie proportionnellement, s'en agrandirent; et l'on crut ensuite avoir paré à tout danger. Ce système était devenu si superficiel, si misérable et si absurde, que l'on ne sentait pas que le juste équilibre et la sécurité durable pour tous, ne pouvaient être fondés que sur un respect sacré pour la conservation des droits des peuples. Le démembrement de la Pologne fut l'anéantissement même de tout système d'équilibre, et le précurseur de ces grandes révolutions, de ces grands déchirements, de ces transformations, même de ces ambitions qui tendirent à un empire universel et dont les secousses pendant vingt ans ont ébranlé l'Europe dans le plus profond de ses fondements. Le peuple polonais pressé de trois côtés fut obligé, en l'automne de l'année 1773, de consentir à ce que trois cents milles carrés fussent démembrés de sa propriété pour être partagés entre la Russie, la Prusse et l'Autriche.

2) Guerre au sujet de la succession de Bavière. 1778. — Le prince électeur Maximilien-Joseph étant mort sans enfants, 1777, l'héritage de ses États et de son électorat appartenait à l'électeur palatin. Mais l'empereur Joseph voulut tirer profit de cet héritage à l'avantage de l'Autriche; il fit revivre d'anciens droits, se jeta tout à coup sur la Bavière avec son armée et l'occupa. Alors le pacifique palatin, Charles-Théodore, prévenu et mis en fuite, signa un accommodement par lequel il abandonnait à la maison d'Autriche les deux tiers de la Bavière pour en conserver le dernier tiers. La conduite de l'Autriche dans cette occasion, et la part qu'elle avait prise au démembrement de la Pologne, étaient d'autant plus inattendues, que c'était le seul des grands États qui se fût jusque-là abstenu d'un pareil abus de sa force. Mais le vertige du siècle avait triomphé de cette pacifique retenue de l'Autriche.

Il y eut de grands mouvements à cette occasion dans l'Empire; Frédéric II surtout crut ne pas devoir rester oisif. Il prit parti contre l'Autriche et fit des préparatifs, en qualité de protecteur du duc de Deux-Ponts, héritier de Charles-Théodore, qui protestait contre le traité fait par ce dernier prince et demandait l'assistance du roi de Prusse. Le jeune empereur Joseph était trop bouillant pour n'en pas faire autant; il vint prendre position en Bohême, et là, il attendait le roi, si avantageusement placé que les Prussiens, qui avaient déjà passé le sommet des montagnes, craignant de tout risquer dans une attaque, se retirèrent de la Bohême. Après quelques combats, peu importants du reste, entre les troupes légères, la paix fut signée à Teschen, le 13 mai 1779, par la médiation de la France et de

la Russie, avant même la fin de la première année de la guerre. L'impératrice Marie-Thérèse ne partageait point la passion guerrière de son fils; elle lui demandait au contraire avec instance de se réconcilier et de faire la paix. Et Frédéric, qui n'avait rien à gagner à cette guerre, y était assez disposé. Il était déjà courbé par la vieillesse, et avait l'œil trop clairvoyant pour ne pas voir que l'ancien esprit de l'armée qui lui avait fait faire des prodiges dans la guerre de sept ans, avait presque entièrement disparu, bien que la discipline la plus sévère, et que les punitions même outrées pour de petites fautes dans les formes, fussent maintenues dans toute leur vigueur. Souvent même les administrations de l'armée étaient en fort mauvais état : mais c'était surtout celle des pourvoyeurs; car dès le premier mois de la guerre, elle laissa l'armée souffrir de la disette pour les premiers besoins. Le roi sentit bientôt ce défaut, et cependant ne put en découvrir le principe; mais il en fut très-tourmenté. La paix lui était donc de beaucoup préférable à la guerre. Par le traité qui suivit, l'Autriche rendit à la maison palatine tous les États de Bavière, excepté le petit cercle de Burgau, et l'héritage en fut assuré au duc de Deux-Ponts.

L'empereur Joseph, seul. 1780 à 1790. — Après la mort de Marie-Thérèse, l'empereur Joseph s'efforça, de toute l'impétuosité de son bouillant caractère, de mettre ses grands projets à exécution dans le plus court intervalle possible, et de donner aux différentes espèces de peuples répandus sur la surface de ses vastes États une seule et même forme de gouvernement, telle qu'il l'avait conçue dans sa tête. On aurait dit que sa manière d'être et de faire fussent les avant-coureurs de cette révolution, la plus inouïe, qui a troublé l'Europe entière. D'ailleurs ce prince, de même que son siècle et le siècle suivant, purent voir par eux-mêmes leurs créations promptement jetées dans le néant; parce qu'ils s'étaient abusés jusqu'au point de croire qu'ils pourraient changer, dans le court espace d'une vie d'homme ou même de quelques années, ce que la race humaine n'a opéré que par un lent enfantement à travers les siècles. Car cette présomption par laquelle on prétend changer en réalité les idées qu'on s'est faites, uniquement parce qu'elles sont possibles; quelles que soient d'ailleurs les oppositions qu'elles doivent rencontrer dans le cœur de l'homme, dans son amour et son attachement pour ce qui est habitude et pour ce qui vient des aïeux; cette présomption, dis-je, se trouvait au plus haut degré dans l'empereur Joseph, et c'est elle qui a entravé ses bonnes intentions. Il avait une volonté arrêtée pour la justice et le bien, pour le bonheur de ses États, pour les progrès et la liberté de l'intelligence; mais il négligea d'interroger sans prévention la nature humaine, et de s'instruire sur le caractère propre de chacun de ses peuples. Ce qu'il entreprit, le plus souvent n'était point mesuré sur leur état actuel; et ce qui convenait à l'un d'eux ne pouvait s'adapter à un autre. Avec le sentiment de la générosité de ses intentions, Joseph II se modela sur Frédéric pour régner par lui-même; mais Frédéric s'occupa plutôt d'arrangements extérieurs, de l'administration de l'État, des progrès de l'industrie, de l'augmentation des revenus, et il n'entra que très-peu dans ce qui regarde la marche intellectuelle, qui suivit son cours particulier, quelquefois même tout à fait inconnu de lui; tandis que Joseph, par ses nouvelles dispositions, attaqua souvent l'endroit le plus sensible pour le peuple. Il voulait surtout la liberté de conscience et la liberté de penser; mais il ne remarquait pas que l'admission de ce principe dépendait d'une conviction intime qui ne peut être imposée, et n'existe réellement que lorsque la lumière a pénétré peu à peu jusqu'au fond du cœur.

Les plus grands obstacles que Joseph trouva pour ses innovations vinrent de la part de l'Église; car il voulut confisquer quantité de couvents et de maisons religieuses catholiques, et changer brusquement toute la constitution ecclésiastique; c'est-à-dire, que ce qui aurait pu s'arranger de soi-même dans l'intervalle d'un demi-siècle, il voulut l'obtenir dans la première année de son gouvernement.

Par cette confiscation des biens ecclésiastiques, plus d'un prince voisin, par exemple, l'évêque de Passau et l'archevêque de Salsbourg, se trouvèrent lésés dans leurs droits, et ne

manquèrent pas d'élever de grandes plaintes; de même aussi, dans plusieurs autres circonstances, beaucoup de princes crurent trouver dans l'Empereur une espèce de mépris pour les constitutions de l'Empire. Les appréhensions augmentèrent extrêmement quand on le vit, dans l'année 1785, ménager un traité d'échange avec le prince électeur palatin de Bavière, d'après lequel ce prince devait abandonner son pays à l'Autriche, et recevoir, en revanche, les Pays-Bas avec le titre de roi d'un nouveau royaume de Bourgogne; de cette façon tout le sud de l'Allemagne aurait appartenu à l'Autriche. Le prince n'en était pas éloigné, et la France et la Russie y étaient consentantes, dans le principe; mais Frédéric II vint encore une fois déconcerter ces plans, et réussit à en détourner la Russie.

Ces mouvements, occasionnés par les efforts de l'empereur Joseph, qui cherchait à donner à ses projets une prompte exécution, firent naître dans la tête du vieux roi de Prusse la pensée de décider les princes allemands à faire entre eux une alliance, pour assurer le maintien de la constitution impériale; de même que déjà, antérieurement, on avait vu plusieurs membres de l'Empire s'unir pour leur mutuelle défense. Tel devait être l'unique but de l'alliance, du moins d'après la parole même du roi; et elle fut arrêtée, en l'année 1785, entre la Prusse, la Saxe, le Hanovre, les ducs de Saxe, de Brunswick, de Mecklenbourg, de Deux-Ponts, le landgrave de Hesse et quelques autres princes; bientôt même l'électeur de Mayence s'y joignit encore. Cette alliance fut au fond une démarche moins ennemie que sévère; mais ce n'en était pas moins un reproche sensible fait à la maison d'Autriche au sujet des nouvelles entreprises de l'Empereur; et c'était en même temps une leçon qui l'avertissait que la destination de la maison d'Autriche, parmi les peuples de l'Europe, était de maintenir ce qui existe, uniquement de protéger le droit, de présenter toujours un rempart à l'esprit de conquête et d'être ainsi le tuteur de la liberté commune; mais que pour peu qu'elle s'écartât de cette voie, elle perdait aussitôt la confiance publique. Du reste, cette alliance n'eut aucun résultat pour l'Allemagne, soit parce que Frédéric II mourut l'année suivante, soit parce que les successeurs de Joseph II revinrent heureusement aux anciens principes de leur maison, la modération et la sagesse; soit enfin parce que, dans les dix dernières années de ce siècle, il se passa en Europe des événements si inouïs, qu'ils firent oublier tout le reste, qui n'était plus que de la futilité en comparaison.

Mort de Frédéric II. 17 août 1786. — Cette alliance des princes fut le dernier acte public du grand Frédéric, qui eût quelque importance; il mourut l'année suivante. Il resta toujours actif et entreprenant malgré sa vieillesse, mais il devint de plus en plus isolé; car tous les anciens compagnons de ses premières années étaient descendus au tombeau avant lui (Ziethen mourut au mois de janvier de l'année même de sa mort, âgé de quatre-vingt-sept ans); et d'un autre côté, le grand roi n'avait pas reçu du ciel le don de la paternité, le don par lequel l'homme semble revenir aux premiers sentiments de l'enfance et pour ainsi dire recommencer sa carrière; il ne pouvait se voir rajeuni et revivant dans sa postérité. D'ailleurs il n'avait pas au fond de son âme des sentiments convenables pour cet état, et sa nature était fort imparfaite sous ce rapport.

Son esprit se soutint presque intègre pendant soixante-quatorze ans, quoique son corps fût extrêmement affaibli. Le grand usage qu'il avait fait des fortes épices et des mets préparés à la manière française, avait desséché tous les sucs de sa vie, et une grave hydropisie aggravait de plus en plus son état. Il devint plus mal dans l'été de 1786, et le 17 août il succomba. Il fut enterré à Postdam, sous la chaire de l'église.

Quoique la nouvelle de cette mort, arrivée dans un âge si avancé, ne pût surprendre personne, elle causa cependant une émotion générale dans toute l'Europe. — Frédéric laissa à son successeur un royaume bien réglé, peuplé de six millions d'habitants, une forte armée et un trésor bien rempli; mais le plus beau trésor qu'il laissa fut le souvenir de ses héroïques et valeureuses actions, qui devait devenir plus tard pour son peuple, un cri de réveil et d'encouragement.

Mort de Joseph II, le 20 février 1790. Léopold II. 1790—1792. — L'empereur Joseph s'était engagé, en 1788, daos une guerre contre les Turcs, qui ne lui rapporta pas tous les avantages qu'il s'était promis. Son armée souffrit des pertes considérables, surtout par la maladie, et bien qu'il s'y fût rendu en personne, ses armes ne furent pas heureuses; il manquait du sang-froid, du calme nécessaire à un grand général.

Dans ce même temps la Hongrie commença à donner tout haut des marques de mécontentement, parce que Josepb traitait le peuple qui l'avait sauvé, lui et sa mère, sans aucune considération pour ses droits, ses mœurs et sou langage. Mais dans les Pays-Bas il y eut une révolte ouverte; le clergé, le peuple, la noblesse, les villes, tous voyaient, dans les réformes trop précipitées de l'Empereur, des attaques contre leurs anciens priviléges. Ils prirent les armes, et, le 22 octobre 1789, les provinces du Brabant se déclarèrent indépendantes, dans uoo assemblée à Bréda. Presque toutes les villes prirent lo parti des révoltés, qui avaient à leur tête un avocat, Van der Noot; et les employés autricbiens se virent forcés de prendre la fuite. C'était un avant-coureur des grands événements qui se préparaient en même temps en France. L'empereur Josepb mourut au milieu de ces agitations, dans sa quarante-neuvième année, le 20 février 1790. Il avait été fort ébranlé par les fatigues qu'il éprouva dans la guerre des Turcs; mais il fut encore plus accablé par la douleur de voir tant de projets manqués et la colère des peuples soulevée contre lui.

Comme il n'avait point laissé d'enfants, son frère Pierre-Léopold, jusqu'alors grand-duc de Toscane, lui succéda dans les États héréditaires d'Autricbe. La tâche qui lui était imposée n'était rien moins que facile; car de tous les côtés régnait le mécontentement ou la révolte, partout il y avait des levées de boucliers ou des guerres. Il fallait la plus sage modération pour conduire heureusement le gouvernail à travers une pareille tourmente; mais Léopold possédait ce calme et cette sagesse. Les plus dangereuses innovations de son prédécesseur furent écartées, la Hongrie fut pacifiée, les Pays-Bas furent apaisés tant par la force des armes que par la confirmation de leurs droits et de leur constitntioo; enfin, l'année suivante, on fit aussi la paix avec les Turcs. Le 30 septembre 1790, l'héritier de la maison d'Autriche fut choisi pour empereur d'Allemagne, sous le nom de Léopold II. Il ne régna que deux ans, josqu'au 1er mars 1792, et ce court règue finit au moment que commençait en Europe une époque pleine de difficultés et d'embarras.

La Révolution française.

Cet esprit d'analyse qui pénétrait partout pour examiner et décomposer; cet esprit à la fois pointillleux et tranchaut apporté dans les sciences, daus les arts, dans les rapports de la vie, et dans les idées, tant sur la constitution même des États que sur les droits des gonvernants, des gouvernés et des hommes en général; l'exemple du roi Frédéric et celui de l'empereur Joseph, qui venaient de quitter le trône, étaient bien propres à donner l'impulsion anx peuples, et à leur faire regarder ce qu'il y a de plus solidement établi comme pouvant changer, ce qu'il y a de plus vénérable à cause de son ancienneté et de l'habitude comme pouvant passer. Et de même que la pensée la plns merveilleuse, comme on en peut trouver tant d'exemples daos l'histoire, n'a souveot d'antre raison de son exécution que d'avoir été une fois cooçue et exprimée; ainsi, à la fin du dix-bnitième siècle, la pensée hnmaine ne trouva pas de repos, jusqu'à ce que ce qui existait fût renversé, que tout le vieux fût détruit et qu'elle se vît entonrée d'un énorme monceau de ruines, avec lesquelles elle devait élever de nouveaux édifices. Mais bâtir est plus difficile que de renverser.

Le plus grand coop donné à l'ébranlemeot général vint de l'extérieur, de la nouvelle partie du monde, connue à peine depuis trois cents ans. Les colonies anglaises du oord de l'Amérique se soulevèrent contre la domination

de leur métropole et se rendirent indépendantes, en 1782, après un courte et heureuse guerre. Quand donc Benjamin Franklin, le créateur des idées nouvelles, se fut signalé dans cette partie du monde, lui dont on a écrit sur son épitaphe qu'il avait dérobé au ciel sa foudre et aux tyrans leur sceptre; quand le vrai modèle de l'indépendance de l'esprit, et de tout homme qui est mis à la tête d'un État libre; quand le grave et vertueux général Washington fut connu et estimé, ces deux noms retentirent avec gloire de l'autre côté des mers et furent admirés dans toute l'Europe. D'un autre côté, la France, qui voulait briser la puissance anglaise, avait prêté des secours aux États libres d'Amérique et y avait fait passer ses troupes; mais quand ces hommes revinrent dans l'ancien monde, ils apportèrent avec eux un esprit exalté pour la liberté, beaucoup de nouveaux principes et des pensées hardies. Or un pareil esprit se trouvait dans une manifeste contradiction avec l'état actuel de la France.

Elle était gouvernée par Louis XVI, bon, doux, et religieux monarque, qui désirait avec loyauté le bonheur de ses sujets; mais sa volonté était trop faible pour s'opposer aux mille abus qui s'étaient introduits dans le gouvernement de l'État : plusieurs membres de sa famille, la haute noblesse qui entourait son trône, les grands dignitaires qui trouvaient leur profit dans les vexations du gouvernement, tous ne voulaient aucune amélioration et faisaient un mur de séparation entre le bon roi et son peuple. Louis ne pouvait pas même arrêter les désordres de sa propre cour; parce que, depuis Louis XIV et Louis XV, il semblait être de droit que la cour d'un roi de France pût mépriser toute décence et toute morale.

Le peuple haïssait cette cour et tous les grands, et les regardait comme des sangsues; parce qu'en effet ils vivaient dans la dissipation la plus démesurée, tandis que toute la France retentissait des cris de misère et de détresse, et était presque accablée sous le poids des impôts (1). Ces plaintes acquirent d'autant plus de force que l'on connaissait parfaitement la source du mal; le peuple voulait désormais jouir des droits de l'homme, de la liberté de la pensée et de l'égalité de tous devant les lois naturelles. Ainsi le mécontentement engendra des désirs brûlants, des flammes dévorantes; car, quand la raison et la passion combattent toutes deux pour le même but, rien ne peut leur résister, et l'impulsion une fois reçue, elles ne peuvent plus s'arrêter. Les hommes les plus éloquents de France avaient souvent vanté au peuple, en confondant mille erreurs avec la vérité, les droits inaliénables de l'homme qu'aucun roi ne peut lui ravir. Montesquieu, Raynal, Diderot, Helvétius, Rousseau et Voltaire avaient jeté dans son sein une foule de nouvelles pensées. C'était surtout le tiers état, la bourgeoisie, qui était pleine de ces pensées nouvelles, de ces pensées de progrès. Cette classe qui, à peine quatre cents ans avant, devait encore plier sous le joug et paraître pour ainsi dire muette dans les assemblées générales, quand son temps fut venu, renversa sous ses pieds et la noblesse, et le clergé, et le trône du roi; parce qu'ils barraient son passage dans cette carrière qu'elle s'était ouverte par un effort extraordinaire.

Un embarras d'argent, qui fit que les ministres ne pouvaient plus satisfaire aux besoins de l'État, et plusieurs autres difficultés décidèrent le roi à convoquer, pour le 1er mai 1789, les trois ordres de l'État à une assemblée générale. Mais, d'après les arrangements de son ministre Necker, sur les douze cents hommes qui devaient composer la réunion, il y en avait la moitié qui représentaient la bourgeoisie. C'était une disposition d'autant plus dangereuse que la voix de la masse du peuple devait lui donner une importance plus marquée; car l'assemblée devait se tenir à Versailles, dans le voisinage de la capitale, de ses milliers d'oisifs et d'hommes entreprenants. Ce fut une faute

(1) Les impôts étaient mal répartis, les pays de droit écrit étaient en effet accablés, tandis que les pays d'état, Bretagne, Languedoc, Bourgogne, etc., étaient moins grevés; mais surtout le mode de perception était arbitraire et abusif.

N. T.

capitale par où débuta le parti de la cour; d'autant plus que Paris a toujours donné l'exemple au reste de la France. L'assemblée n'avait été convoquée que pour donner conseil aux gouvernants sur la manière d'administrer; mais le tiers état voulait plus que cela; il voulait un nouveau et meilleur gouvernement. Il aurait fallu surtout que les états privilégiés, la haute noblesse et le haut clergé, se chargeassent proportionnellement des charges de l'État, afin que les bourgeois et les fermiers en fussent soulagés d'autant; mais ils s'y refusèrent. S'ils avaient alors témoigné plus de renoncement à leurs intérêts et plus d'amour pour la patrie, peut-être auraient-ils sauvé la France des horreurs d'une révolution. La noblesse des provinces et le haut clergé se joignirent en partie à la bourgeoisie, et le tiers état fit un pas important en se déclarant assemblée nationale. Alors il fit demander aux deux autres états de déclarer s'ils voulaient ou non se réunir à lui; car, si l'on votait par état, les deux autres pouvaient se réunir contre celui de la bourgeoisie; si, au contraire, on devait recueillir les votes dans une assemblée générale par tête, alors le tiers état devait avoir de beaucoup la supériorité. Cependant les deux premiers états furent obligés de céder et de se réunir aux deux autres en une seule assemblée, et dès lors la révolution fut décidée. Ce ne fut, dans la première pensée, qu'une révolte de la bourgeoisie contre les droits féodaux de la noblesse et du haut clergé; mais depuis elle est devenue un bouleversement pour toute l'Europe. Dans le principe elle n'était point dirigée contre le trône des prince, et si Louis en fut cependant précipité, c'est qu'il fut toujours irrésolu, cédant avec trop de faiblesse et de facilité, tantôt aux bons, tantôt aux mauvais conseils; c'est que sa cour et ses grands étaient trop débauchés; c'est que le peuple de la capitale de la nation d'Europe la plus impressionnable et la plus passionnée, prit part au maniement des affaires.

Il serait trop long de raconter ici par quels degrés a passé cette révolution, pour arriver de commencements sages à tout ce qu'a de plus emporté la fureur des hommes les plus pervers; combien de sang innocent a été versé; comment un roi et une reine ont été immolés; comment des hommes effrénés qui foulaient aux pieds tout ce qui est sacré, ont renversé l'autel de la religion, consacré un temple à leur propre et ténébreuse raison, et ont même osé décréter l'existence de Dieu; comment enfin, plus tard, dans le délire de leur insolent orgueil, ils ont substitué à l'ancien gouvernement un nouveau qu'ils avaient formé sur le papier; comment ils l'ont publié avec acclamation comme un chef-d'œuvre d'une éternelle durée, et l'ont renversé quelques mois après. Malheur au peuple qui doit jeter les fondements d'un gouvernement, parmi l'effroi des grands bouleversements, parmi le sang, le meurtre et le bruit de la cloche d'alarme! Les fondements de la vraie liberté ne peuvent se trouver que sous l'égide du droit, de la morale et de la modération, lorsque le nouveau sort de l'ancien comme un rejeton sort de sa tige. Telle est la véritable amélioration de la condition des peuples, dont la marche est tracée par l'histoire. Mais si toutes les souches d'une forêt antique sont renversées à la fois, alors toutes les jeunes pousses n'ont plus de tuteur contre l'orage: en France, le souvenir du passé fut extirpé, l'histoire anéantie, et l'on voulut tout créer; aussi ces nouvelles créations disparurent-elles emportées comme une fumée. Cependant, on ne peut nier que dans ce torrent d'idées, il ne se trouvât quelques perles d'or mêlées avec le flot qui méritent d'être conservées dans l'histoire de l'Europe.

Dans les autres pays, et surtout en Allemagne, les succès extraordinaires des Français avaient porté au plus haut degré l'exaltation des esprits; le levain de pareils mouvements fermentait partout; de toutes parts les partis se dessinaient, les uns pour la conservation pure de ce qui existait, les autres pour l'établissement rapide des nouveautés; mais la Providence nous garda des cruautés de la guerre civile, malgré mille abus qui se trouvaient au milieu de nous et devaient être réformés. Les princes étaient trop sages et les peuples trop fidèles et trop bons pour que la passion étouffât tout autre sentiment. Cependant nous n'avons pu, non plus que les autres nations, échapper entièrement aux malheurs de cette époque ora

geuse; et toute l'Europe a expié avec usure les erreurs du siècle précédent par des angoisses auxquelles elle a été si longtemps en proie, et par des milliers de victimes prises parmi ses meilleures têtes; car toutes les contrées de l'Europe s'étaient laissé entraîner à la fois par l'exemple de la France. Mais, comme la France avait marché en tête du mouvement avec audace et arrogance, il fallait aussi qu'elle fût corrigée la première et par le châtiment le plus sévère.

—

Coalition de l'Autriche, la Prusse, l'Empire, la Hollande, l'Espagne et plusieurs autres peuples contre la France. 1792.

L'empereur Léopold resta fidèle à son système de paix, quoiqu'il ne vît qu'avec une grande inquiétude ces événements qui se passaient en France. Beaucoup de princes étaient bien plus portés que lui à employer la force contre ce peuple révolté, en faveur des princes et des nobles émigrés. Ces émigrés se rassemblèrent en grand nombre sur le Rhin et en Italie, et décidèrent les princes à la guerre. La révolution avait en effet blessé plusieurs princes de l'Empire dans certains droits qu'ils exerçaient depuis longtemps en France; et quand ils demandèrent indemnité, on leur répondit avec cette arrogance que pendant vingt-cinq ans on retrouve dans le langage des Français. Cependant l'Empire eût dû penser que pour un peuple révolté la guerre au dehors est un avantage; elle arrête les divisions intestines et lui donne, en le forçant à se réunir, une grande force contre l'étranger.

François II. 1792-1806. — Le nouvel empereur fit avec le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, une alliance contre la France. Pour les prévenir, celle-ci se hâta de déclarer la guerre à l'Autriche, en 1792. L'attaque des Prussiens surprit la jeune république, qui avait encore son roi à sa tête, mais sans aucune puissance. La France n'était pas encore préparée, et la première invasion fut heureuse. Partout on put marcher en avant, et l'on prit toutes les villes qui se trouvaient sur la route. Valenciennes, Longwy, Verdun, furent conquises; on emporta les passages de la forêt des Ardennes, et l'on vint occuper les plaines de la Champagne. Déjà même on tremblait dans Paris; mais bientôt le peuple se réveilla, et ce furent ses ennemis mêmes qui le réveillèrent. Sans doute entraîné par la présomption et les folles espérances des émigrés, le duc de Brunswick, qui commandait l'armée prussienne, fit répandre en France un manifeste qui devait aller jusqu'au fond du cœur des Français, et surtout de ceux qui n'avaient pas voulu reconnaître les anciens droits de la royauté. Il y avait entre autres menaces celle de mettre Paris à feu et à sang, il n'y devait pas rester pierre sur pierre, disait-on en propres termes. Aussitôt, comme si une étincelle électrique s'était communiquée à toute la France, on vit de toutes parts les hommes et les jeunes gens, brûlant de combattre pour la liberté, accourir d'eux-mêmes à l'armée qui se rassemblait sous les ordres de Dumouriez. Bientôt il fut en état d'aller au-devant de l'ennemi. Il vint prendre une position très-avantageuse sur la route, près de Sainte-Menehould; et comme les Prussiens, dans ce pays ravagé, manquaient déjà des choses nécessaires pour leur entretien, et que d'ailleurs les maladies survenues à cause des pluies continuelles emportaient beaucoup de leurs soldats mal vêtus, il leur fallut, après une canonnade insignifiante à Valmy, songer à la retraite; ils se trouvèrent même très-heureux qu'elle leur fût encore possible. Ils revinrent donc jusque de l'autre côté du Rhin.

Mais Dumouriez joignit à Jemmapes les Autrichiens, leur livra bataille, le 5 ou 6 novembre 1792 (c'était la première de la république), et remporta la victoire. Il avait quatre fois plus de monde que les Autrichiens et une épouvantable artillerie qui faisait trembler la terre des coups de ses grosses pièces. Les Autrichiens se défendirent avec un courage vraiment héroïque, pendant deux jours contre cette supériorité de forces; enfin il fallut céder le champ de

bataille (1). Par cette seule bataille la maison d'Autriche perdit les Pays-Bas; l'armée victorieuse entraina tout comme un torrent, et les habitants, mécontents de la domination autrichienne depuis Joseph II, et déjà séduits par la pensée de la liberté, reçurent avec joie les Français. Ils plantèrent partout des arbres de la liberté, établirent une convention; de sorte que tout le pays occupé profita des institutions de ses conquérants.

Dans le même temps le général Custine s'avançait dans les provinces rhénanes, et recevait par trahison l'importante place de Mayence. Le vertige de la liberté avait aussi soufflé dans cette ville, et on y prit toutes les institutions de Paris. Mais Francfort, sa voisine, se garantit contre l'influence du voisinage; et quand la nouvelle liberté française lui fut proposée, elle répondit que ses citoyens étaient contents avec la liberté dont ils avaient joui jusqu'alors.

1793. Au commencement de cette année eut lieu l'exécution de Louis XVI (21 janvier). La sanguinaire faction des jacobins avait remporté la victoire, et croyait ne pouvoir mettre assez de désordre et de confusion tant que le roi vivrait. Ils l'avaient déjà détrôné; mais pour braver mieux toutes les lois divines et humaines, ils voulurent envoyer leur innocent, leur pieux roi à l'échafaud. La punition suivit de près: il s'éleva aussitôt dans la Vendée, entre la Loire et la Charente, une révolte qui coûta beaucoup de sang et dura plusieurs années; tandis que, d'un autre côté, les autres peuples perdaient tout leur zèle, et ne pouvaient plus soutenir la liberté française qui s'était souillée du sang innocent. La nouvelle république dégénéra de plus en plus dans ses discours et dans sa conduite; la licence et l'effronterie prirent le nom de liberté; les citoyens les plus modérés furent appelés des peureux, et la populace le peuple. La révolte fut prêchée chez les autres peuples, et on leur promit du secours s'ils voulaient chasser leurs rois et leurs princes. On disait tout haut qu'il fallait renverser tous les trônes. Les envoyés français furent donc chassés d'Angleterre et d'Espagne, et par représailles la république leur déclara la guerre ainsi qu'au stathouder des Pays-Bas, qui était intimement uni avec l'Angleterre; et enfin alors, l'empire allemand, après une longue délibération, se déclara aussi lui-même. Ainsi la moitié de l'Europe prit les armes contre la France; car Naples, le pape, la Toscane et le Portugal suivirent le mouvement général.

Les commencements de la campagne de 1793 furent marqués par une suite d'éclatantes victoires des alliés dans les Pays-Bas. Dumouriez fut battu à Aldenhove, et, le 18 mars, dans une bataille rangée auprès de Nerwinde. Alors le général, pour ne pas tomber entre les mains des jacobins ses ennemis, qui tenaient le pouvoir à Paris et qui d'ailleurs ne pardonnaient rien moins que le malheur, passa du côté des alliés. Ceux-ci se portèrent toujours plus en avant: c'étaient les Autrichiens, les Prussiens, les Anglais, les Hanovriens, les Hollandais, commandés par le duc de Cobourg et par le général anglais duc d'York. Le successeur de Dumouriez, le général Dampierre, fut encore une fois battu par eux dans les champs de Famars et il y fut tué lui-même; alors les places de Valenciennes et de Condé tombèrent entre les mains des alliés, et le chemin leur était ouvert jusqu'à Paris.

D'un autre côté, les Prussiens et les Autrichiens s'étaient emparés de Mayence, avaient forcé les lignes de Weissenbourg et commençaient le siége de Landau, sous la direction du prince royal de Prusse.

Une armée espagnole avait aussi passé les Pyrénées, envahi le sud de la France où elle obtenait de grands succès; des Espagnols et des Anglais occupaient l'important port de Toulon, qui s'était déclaré contre la convention de Paris, et ils le défendaient contre elle.

Plus dangereuses encore pour la France que les attaques du dehors étaient les guerres civiles. Les royalistes vendéens avaient battu toutes les armées républicaines qui avaient osé entrer dans leur pays et avaient répandu bien

(1) Il y avait quarante mille Français qui venaient de s'enrôler volontairement sous les drapeaux, contre vingt mille Autrichiens de vieilles troupes, et si bien retranchés que l'artillerie ne pouvait les débusquer. Il fallut que la cavalerie tournât l'aile gauche pour venir ensuite faire une charge dans les fossés. N. T.

loin la terreur de leurs armes. Du nord de la Bretagne, un corps de royalistes sous la conduite du général Wimpfen (1) pénétra jusqu'à vingt lieues de Paris. Dans le sud, les villes les plus riches et les plus importantes se déclarèrent aussi contre la convention; outre Toulon, Marseille et Bordeaux, il y eut encore Lyon au milieu de la France, et leur alliance avait de grandes ramifications par tout le Midi. Ainsi la république, dans le mois d'août de cette année, pressée de toutes parts, était sur le bord du précipice; sa chute semblait inévitable. Cependant, elle fut sauvée d'une manière encore sans exemple, par un gouvernement de terreur. Dans cette grande nécessité, les plus hardis et les plus téméraires de ceux qui avaient le pouvoir à Paris, auxquels tout moyen semblait bon pour atteindre leur but, l'ayant emporté sur les modérés, conçurent le dessein, de même que Rome dans les cas difficiles avait mis tout le pouvoir en une seule main, de le confier alors à deux comités: au comité de salut public et à celui de sûreté générale. Ils devaient s'occuper uniquement, l'un de l'intérieur, l'autre des affaires d'extérieur et particulièrement de la guerre. C'était une puissance souveraine que reçurent ces quelques hommes; ils n'avaient d'autre loi que leur volonté, et d'autre juge que leur conscience. La vie, la liberté, les biens des citoyens étaient entre leurs mains; ils pouvaient condamner s'ils voulaient, ou absoudre. A la tête de ces hommes revêtus de la puissance, était Robespierre, homme effroyable, froidement avide de sang, l'idole de la populace; parce que, comme elle, il poursuivait avec envie et haine tout homme qui voulait s'élever au-dessus de la foule.

Son plan était d'anéantir par la terreur les ennemis de la république, et ce beau plan réussit. La capitale, comme toute la France, furent inondées de sang. Tout citoyen qui se faisait remarquer par ses richesses, sa science, ses qualités, sa bonne réputation ou par des principes de bienveillance et de modération, était un objet de haine à cette bande terrible; et aussitôt un prétexte était trouvé pour le faire disparaître. Ils regardaient les gens de lettres comme aussi dangereux pour la liberté, que la noblesse et le clergé. Pour avoir une liberté stable, disaient-ils, il faut voir régner la simplicité de Sparte et des premiers temps de Rome. Un d'eux alla jusqu'à dire, qu'il fallait encore que deux millions de têtes tombassent sous la guillotine pour que la France fût heureuse. Le petit nombre d'hommes honorables qui se trouvaient parmi eux, sentaient sans doute alors à quels excès l'humanité avait été poussée, pour avoir recherché les lumières dans le sens de l'époque et les raffinements dans les jouissances sous le nom de civilisation perfectionnée; et c'était comme contre-poids qu'ils voulaient pour tout le monde les formes grossières de la brute égalité, sachant bien qu'il est impossible de trouver aucune modération dans une si violente agitation; tandis que les plus coupables d'entre eux, ceux qui connaissaient le mieux ce qu'ils voulaient, demandaient pour tout le monde égalité dans le crime: ainsi *égalité!* était le cri qui remplissait toute la France, et à ce fatal retentissement les meilleurs citoyens étaient immolés par milliers. Leurs qualités faisaient leurs crimes; personne ne devait se faire remarquer fût-ce dans le meilleur sens; leurs juges étaient les plus furieux de la lie du peuple, qui composaient partout le tribunal révolutionnaire et n'étaient retenus par aucune loi, par aucunes formes de procédure; les accusés n'obtenaient même pas toujours un défenseur. Cent de ces malheureux étaient massacrés par jour sur la place même où siégeait le tribunal; la guillotine et l'arbre de la liberté étaient les deux seuls ornements publics de toutes les villes de France. On exécuta dans un même jour, la reine, la sœur du roi, la princesse de Lamballe (2); et le duc d'Orléans, l'auteur de tant de malheurs, tomba lui-même comme les autres

(1) Wimpfen était un des généraux de la république chargé de surveiller les côtes; appelé à Paris pour justifier sa conduite, il répondit que s'il y venait ce serait à la tête de soixante mille hommes. N. T.

(2) L'auteur fait ici une erreur. La princesse de Lamballe périt victime des massacres de septembre 1792; sa tête fut promenée, au bout d'une pique, sous les fenêtres du Temple, où était alors détenue la reine: celle-ci fut exécutée le 16 octobre 1793; et Mme Élisabeth, seulement en 1794. (*Note de l'éditeur belge.*)

sous la hache de la guillotine. Cette puissance de la terreur si bien ménagée, si bien exercée, que les parents mêmes des victimes n'osaient pas laisser apercevoir les larmes de la douleur, obtint son but. Les factions furent étouffées dans le sang, tout obéissait à un gouvernement qui faisait exécuter ses volontés par des moyens si effroyables; les uns, les plus méprisables, obéissaient parce que ce régime leur convenait, les autres par peur. Cependant un maître dans l'art de la guerre, Carnot, fut appelé au comité de salut public pour régler en grand tous les plans des armées.

Alors, on fit appel à la nation entière contre les ennemis de la république : « toute la France, disait-on, n'est qu'un camp et tout Français est soldat. Aussitôt que le tocsin sonne, tout le monde doit courir aux armes, soit contre les esclaves de la tyrannie étrangère, soit contre les traîtres à la liberté qui sont au milieu de nous. Il faut que les hommes non mariés et les veufs qui n'ont pas d'enfants marchent à la frontière; que les hommes mariés forgent des armes et conduisent les convois, que les femmes fabriquent les habits et les tentes, que les enfants effilent la charpie et que les vieillards, sur les places publiques, enflamment par leurs discours le courage des guerriers qui partent contre l'ennemi. » Et en effet la France donna à l'Europe un prodigieux exemple qu'un ennemi même ne peut taire. Enthousiasme, amour de la patrie, fureur, soif de sang, crainte, obéissance, passion du pillage et l'ambition, tous les ressorts de l'âme agissaient à la fois sur un même point pour arriver au même but : « le salut de la liberté contre les ennemis du dehors et de l'intérieur. » Et, bien que cette liberté ne se présentât pour la plus grande partie du peuple que sous une image défigurée, souvent même sous des traits marqués avec du sang et du feu, du moins produisit-elle l'effet qu'on en demandait. Toute la France prit l'aspect d'un vaste arsenal; et rien que dans Paris plus de cent mille hommes étaient occupés nuit et jour à confectionner des piques, des fusils, des sabres, des canons, des mortiers. Des milliers de soldats vinrent en même temps remplir les camps ou se formèrent derrière eux, comme troupes de réserve. Dans le camp tout homme qui se faisait distinguer par la force de son génie, voyait s'ouvrir devant lui une carrière brillante qui lui permettait de jouer un rôle. La naissance n'apportait aucun privilége, la capacité seule était prisée; la supériorité du nombre fut donc bientôt du côté de la France, et cette supériorité unie avec l'audace suppléa au défaut d'habitude des armes. Depuis ce temps les faveurs de la fortune furent pour les républicains; car on ne comptait plus le nombre des morts, et toujours de nouveaux et plus audacieux bataillons marchaient en avant, passaient sur les cadavres de leurs concitoyens, en chantant avec enthousiasme l'hymne de guerre, jusqu'à ce qu'ils eussent accablé, foulé aux pieds leurs adversaires.

L'armée des mécontents au nord de la France, sous les ordres de Félix Wimpfen, fut battue, et le général lui-même obligé de se sauver en Angleterre; puis Marseille fut soumise, ensuite Lyon après une vigoureuse résistance, et Toulon, dont l'assaut dura quatre jours et quatre nuits sans interruption et fit couler un fleuve de sang, la ville n'était plus qu'un monceau de ruines; enfin les Vendéens eux-mêmes essuyèrent plusieurs défaites. Tous ces succès arrivèrent dans l'année 1793, et les plus effroyables cruautés suivirent la victoire des républicains. A Toulon, Lyon, Marseille et d'autres villes on jugeait sans entendre, la guillotine parut enfin être un moyen trop lent; les malheureuses victimes furent traînées par centaines devant la bouche des canons et mitraillées : on les jetait par troupe dans le fleuve. Il fut décrété par la convention que Lyon et Toulon seraient rasées, que leur nom serait extirpé de la mémoire des hommes, et que la Vendée serait changée en un monceau de cadavres, de ruines et de cendres pour servir de monument de la vengeance nationale. Tel était le langage de ces hommes de la liberté.

Sur la frontière, contre les ennemis du dehors, les chances de la guerre furent d'abord variées; mais à la fin de l'année elles se prononcèrent tout à fait en leur faveur. Dans le haut Rhin, à force de combats sanglants et perpétuels, Landau et l'Alsace furent délivrées et le drapeau républicain fut planté sur les rives du Rhin; dans les Pays-Bas, Dunkerque

fut sauvée et plusieurs combats très-chauds furent gagnés; Houchard et Jourdan y commandaient, tandis que Pichegru et Hoche étaient dans le haut Rhin, tous noms que le torrent de la révolution avait tirés de l'obscurité. — Le 30 septembre, on célébra dans Paris une grande fête de la Victoire dans laquelle quatorze différentes armées furent représentées dans un cortége de triomphe, en l'honneur des victoires qu'elles avaient remportées.

1794. Succès des armées françaises. — Au commencement de l'année, les alliés avaient réuni toutes leurs forces dans les Pays-Bas, sous les ordres du duc de Cobourg, et l'empereur d'Allemagne était lui-même venu dans le camp pour encourager ses troupes; le 7 avril, elles remportèrent sous ses yeux une victoire auprès de Cateau-Cambresis, et le 30 elles s'emparèrent de la ville de Landrecies. Mais alors la fortune changea : Carnot, qui comprenait très-bien dans quel genre de guerre un peuple en armes doit trouver la victoire, donna l'ordre aux deux grandes armées, commandées par Pichegru et Jourdan, d'attaquer les lignes des alliés avec vigueur et sans cesser; de manière qu'il ne se passa pas de jour sans un sanglant combat. On ne comptait point le nombre de ceux qui tombaient; des troupes fraîches remplaçaient celles qui n'étaient plus; et les généraux ennemis ainsi pressés ne savaient pas où porter le point principal de la défense. La tactique ordinaire de la guerre leur était devenue tout à fait inutile; car, quand les corps d'armée repoussés, acculés les uns sur les autres, loin de fuir, se rassemblent de nouveau et reviennent à l'attaque sans se lasser, tant qu'il reste encore des hommes vivants; quand ni la crainte de la mort, ni rien ne peut les chasser du champ de bataille; alors nécessairement à la fin la victoire doit rester au plus nombreux. Ainsi les Autrichiens et leurs alliés, Anglais, Hollandais et Hanovriens, accablés de fatigues, furent enfin battus, le 22 mai, près de Tournay par Pichegru, et le 26 juin à Fleurus par Jourdan, dans deux sanglantes batailles. A Fleurus, le général français rappela à lui la victoire, qu'il avait déjà presque perdue, par un expédient tout nouveau; il fit monter un de ses aides de camp dans un ballon (1) pour reconnaître exactement les positions de l'ennemi, et ensuite il renouvela le combat sur le rapport qui lui en fut fait.

Depuis cette bataille le bonheur des armes françaises fut constant; rien ne put leur faire obstacle en Hollande et sur le Rhin. Les places conquises en France, Landrecies, le Quesnoy, Valenciennes et Condé, furent reprises l'une après l'autre; en outre, les Français s'emparèrent de Bruxelles, le 9 juin, et en automne ils étaient sur les rives de la Meuse et du Vahal. Ces succès semblaient devoir être enfin le terme où ils pouvaient aller, d'autant plus qu'on avait levé les écluses des chaussées pour sauver la Hollande par une inondation générale.

Mais la nature même vint au secours de ce peuple favori de la victoire et lui fraya un chemin sur les fleuves, sur la mer et les marais. L'hiver de 94 à 95 fut extrêmement dur; et, dès le mois de décembre, toute l'eau était converte d'une épaisse glace qui permit à l'armée française de pénétrer en Hollande. Elle s'engagea donc sur ces vastes et solides ponts, et dès le commencement de l'année suivante, le 17 janvier, elle parut devant Utrecht, et, le 19, devant Amsterdam. Le statbouder n'eut rien de mieux à faire que de se sauver avec sa famille en Angleterre, et la Hollande fut changée en une république Batave (2).

De son côté aussi, Jourdan, dans l'automne d 1794, avait repoussé les Autrichiens du Brabant sur le bas Rhin, et les avait battus dans plusieurs combats; enfin, le 5 octobre, il les força de repasser le Rhin à Cologne. Liége, Aix, Juliers, Cologne, Bonne, Coblentz, tombèrent entre les mains des Français; il n'y eut que Luxembourg qui, par sa vigoureuse défense, se soutint jusqu'au mois de juin 1795.

Sur le haut Rhin, la campagne de 1794 prit à peu près la même tournure que dans le Nord.

(1) Le célèbre Monge dirigeait cette expédition aérienne. N. T.

(2) C'est dans cette fameuse campagne que la flotte hollandaise, retenue dans le Texel par les glaces, et fut prise avec de la cavalerie. N. T.

Au commencement, le 22 mai, grande victoire des Prussiens et des Autrichiens près de Kaiserslautern; puis renforts pour les armées républicaines, le peuple se levait en masse, attaques furieuses et continuelles des alliés; enfin, le 15 juin, deuxième bataille à Kaiserslautern, dans laquelle huit fois les Français sont repoussés avec grande perte et osent une neuvième attaque où ils ont la victoire; et point de repos jusqu'à ce que les alliés, avant la fin de l'année, aient repassé sur la rive droite du fleuve.

Paix de Bâle. 1795. — Le bonheur des armes françaises était si grand et si impétueux que, pour quiconque aurait alors considéré la position de l'Europe et surtout celle de l'Allemagne, il eût été facile de reconnaître qu'elle n'avait plus désormais qu'à réunir toutes ses forces pour sa propre sûreté. Les Français déjà ne faisaient point un mystère de leurs projets d'occuper toute la partie de l'Allemagne située sur la rive gauche du Rhin jusqu'au fleuve. — Il nous fallait donc, après une mauvaise campagne, abandonner à ce dangereux voisin ce pourquoi il avait en vain combattu pendant tant de siècles! L'Allemagne n'aurait jamais dû souffrir un pareil affront; mais dans ce temps où pouvait-on trouver les grands et généreux sentiments pour l'honneur de la patrie? Déjà la jalousie et la rivalité des généraux et des premiers serviteurs avaient affaibli les forces de l'armée et empêché ses plus belles opérations; mais alors la confédération se laissa diviser par son adroit ennemi. Le 5 avril, la Prusse signa à Bâle une paix avec la république française; et le Hanovre avec la Hesse-Cassel y furent compris. On y traça une ligne de démarcation pour le nord de l'Allemagne, qui séparait la France des États-Prussiens en Westphalie, de la Hesse et de la basse Saxe.

Bientôt aussi l'Espagne, qui manquait d'argent, dont les armées étaient dans le désordre, et qui surtout n'avait point une volonté ferme et arrêtée, se sépara de la coalition contre la France; l'Autriche et l'Angleterre furent les seules grandes puissances qui restèrent sur le champ de bataille; tel fut d'ailleurs le résultat réservé à l'Autriche depuis Maximilien Ier, toutes les fois qu'elle entra dans une alliance pour faire la guerre d'accord avec plusieurs autres puissances.

—

Suite de la guerre jusqu'à la paix de Campo-Formio. 1795—1799.

Pendant les conférences de paix avec la Prusse et même après la paix, pendant l'été de 1795, comme l'Autriche et l'empire germanique se montraient assez disposés à la paix, les deux partis déposèrent les armes; les deux armées se trouvaient sur les deux bords du Rhin en face l'une de l'autre, séparées par le fleuve. Cette trêve était avantageuse pour la France, parce que, dans cette année, une disette générale, qu'on pourrait même appeler une famine, ne permettait plus des efforts si extraordinaires. Mais dès que la moisson fut terminée et ramassée, Jourdan, dans la nuit du 6 au 7 septembre, passa le Rhin entre Duisbourg et Dusseldorf, s'empara en même temps de cette dernière ville, et dans sa marche victorieuse chassa les Autrichiens l'épée dans les reins des bords de la Wupper (c'était à cette rivière que commençait la ligne de démarcation des Prussiens), de la Sieg, de la Lahn jusqu'au Mein. Le feld-maréchal Clairfayt avait rassemblé ses troupes de l'autre côté de cette rivière; il attaqua alors les Français près de Hœchst, les battit et les força de repasser le Rhin avec autant de promptitude qu'ils en avaient mis eux-mêmes dans la poursuite. Mayence fut délivrée du siége, et Manheim reprise. Le repos de l'été avait affaibli les forces et l'impétuosité des armées républicaines, le zèle s'était attiédi; une guerre de l'autre côté du Rhin n'était plus une guerre pour la liberté de la patrie, et quantité de volontaires, eux qui appartenaient aux meilleures familles, étaient rentrés dans leurs foyers. Pendant ce temps-là, en France, une faction plus modérée était parvenue à la tête du gouvernement. Déjà, l'été précédent, la convention mourante, toujours plus soupçonneuse et plus cruelle, avait renversé Robespierre avec ses hommes de terreur et

l'avait même fait monter sur cet échafaud sanglant sur lequel il avait fait couler tant de sang innocent. Plus tard, après avoir réussi avec les plus grands efforts à enchaîner, pour ainsi dire, toute la faction des jacobins, on avait établi un nouveau gouvernement. Le pouvoir exécutif fut confié à cinq directeurs, et le pouvoir législatif à deux conseils, celui des Cinq-Cents et celui des Anciens. Déjà la France penchait vers la domination d'un petit nombre ou même d'un seul; tant elle sentait bien qu'un État aussi grand ne pouvait qu'aller à sa ruine avec un pouvoir démocratique.

1796. Bonaparte. — Quand le nouvel ordre de choses fut consolidé, le Directoire résolut de forcer l'Autriche et l'Empire à la paix, par une invasion générale. Dès le printemps, ses armées devaient passer le Rhin et les Alpes, et pénétrer dans le cœur même de l'Allemagne par tous les côtés; Moreau par la Souabe, Jourdan par la Franconie, et une troisième armée par l'Italie. En Italie, c'était le vieux général Beaulieu qui commandait l'armée autrichienne; près du haut Rhin, Wurmser, et sur le bas Rhin, l'armée de l'archiduc Charles. Les troupes de l'Empire faisaient partie des corps d'armée de ces deux derniers généraux. Ce fut en Italie que commença la guerre. Mais là, le vieux général, quoique très-expérimenté, eut en tête un jeune et audacieux guerrier rempli de projets gigantesques qui développa dans cette circonstance, pour la première fois, ses terribles moyens aux yeux de l'Europe étonnée. Bonaparte, né à Ajaccio en Corse (son père était avocat, et devint ensuite procureur français en Corse), élevé en France dans les écoles militaires, et accoutumé aux entreprises les plus extraordinaires par tous les actes révolutionnaires dont il avait été le témoin et auxquels il avait pris part, n'était encore que dans sa vingt-sixième année quand il reçut le commandement de l'armée d'Italie. Un des cinq directeurs, Barras, l'avait pris particulièrement dans ses bonnes grâces, lui avait fait épouser Joséphine de la Pagerie, veuve du vicomte de Beauharnais, et l'éleva alors jusqu'à la place de général en chef en Italie. C'était une place dangereuse; l'armée d'Italie était dans un très-grand désordre, sans provisions et sans habits, même sans artillerie; seulement dans la main d'un général audacieux, un tel état pouvait servir peut-être à une victoire d'autant plus glorieuse; parce que les guerriers n'avaient devant eux que le choix de la victoire ou de la mort. Bonaparte sut bientôt gagner un empire extraordinaire sur l'esprit de ses troupes et leur communiquer son audace. C'était là l'âme de sa tactique militaire, et le moyen qui le mit bientôt en état de concevoir la pensée de conquérir le monde. Il savait par des proclamations brèves et fortes, à la manière des anciens Romains, qu'il adaptait parfaitement au genre des Français, par des distributions d'insignes d'honneur, de drapeaux, d'aigles, faites à ceux qu'il voulait au moment même placer dans le poste le plus dangereux, et par d'autres semblables moyens piquer l'honneur de ses soldats, et dans le moment décisif exciter au plus haut degré l'enthousiasme. Il avait l'audace d'annoncer à l'avance l'issue des batailles, et sa fortune vérifiait ses paroles; bientôt on crut à ce qu'il avait prédit, et cette croyance même devenait la cause de l'événement. Il déconcertait particulièrement ses ennemis en ne faisant jamais ce qu'on aurait pu prévoir ou calculer; mais toujours ce à quoi on s'attendait le moins, et ce qu'il y avait de plus téméraire. Par conséquent, l'expérience et l'art de la guerre étaient inutiles contre lui; une guerre défensive ne pouvait avoir de succès, parce que toujours le coup était frappé avant qu'on eût pu seulement le craindre; et il ne laissait jamais son ennemi prendre l'offensive, parce que personne n'était aussi prompt que lui pour prendre un parti.

Le commencement de sa campagne eut un éclatant succès; par la promptitude de ses manœuvres et de ses attaques, il sépara l'armée de Sardaigne de celle des Autrichiens, et força son roi à faire une paix particulière; ensuite il revint sur les Autrichiens, au nord du Pô. De sorte que tout le milieu de l'Italie lui était ouvert, et que ses princes tremblaient devant sa vengeance. Ils demandèrent la paix les uns après les autres et l'obtinrent pour des millions en argent, pour des tableaux, pour d'autres trésors des arts et pour de précieux manuscrits. C'était avec tout ce butin qu'il voulait

décorer Paris, pour en faire plus tard la capitale du monde. Le duc de Parme fut le premier qui s'engagea, par un traité du 9 mai, à payer un nombre de tableaux les plus rares pour prix de la paix; depuis ce jour, l'exemple de l'ancienne Rome dans la Grèce fut suivi partout où parurent les armées françaises. La vanité et le désir de ce que le monde tient pour le plus précieux firent dépouiller les autres pays de tous les monuments des arts, pour les rassembler tous dans Paris, pour rendre ainsi cette ville le centre commun des nations et la faire ressembler à l'ancienne Rome. Ainsi restèrent-ils longtemps entassés dans des lieux qui ne leur étaient pas consacrés; et les arts, qui aiment le silence et la vie intérieure, ne purent même en tirer profit. Le pape acheta la neutralité pour vingt et un millions de livres, cent tableaux et deux cents manuscrits rares. Naples obtint la paix sans sacrifice; parce qu'elle était trop loin et que son temps ne parut pas au général français être encore arrivé. Cependant, de grands événements avaient eu lieu en Allemagne pendant ce temps-là. Les armées allemandes avaient à peine commencé leurs mouvements, quand déjà le principal était décidé en Italie, et que le vaillant Wurmser était appelé d'Allemagne avec trente mille hommes pour délivrer Mantoue. Alors les armées françaises, conformément au plan de guerre du Directoire, purent entrer sans obstacle dans le cœur de l'empire d'Allemagne. Au milieu du mois d'août, Jourdan n'était plus qu'à quelques jours de marche de Ratisbonne, et Moreau auprès de Munich avec les armées du Rhin et de la Moselle. Il disait tout haut qu'il voulait donner la main droite à l'armée d'Italie sous les ordres de Bonaparte et la main gauche à celle de Jourdan. La réunion de si effrayantes armées allait se faire, et ce moment était un des plus périlleux pour l'empire d'Autriche. Cependant ce danger fut encore une fois écarté par le jeune héros de la maison impériale. Plus la guerre approchait des frontières autrichiennes, plus le danger de la patrie enflammait les troupes impériales; leur nombre même augmenta beaucoup par les renforts qui leur vinrent de l'intérieur du pays. Alors l'archiduc Charles se releva tout d'un coup, battit Jourdan à Neumarck, le 22 août, et le 24 à Amberg, si complétement, que toute l'armée de Sambre et Meuse s'enfuit en désordre et ne s'arrêta que dans le bas Rhin. Jourdan la rassembla près de Mulheim sur le Rhin, la conduisit de là à Dusseldorf et se démit du commandement bientôt après. Moreau, après ce désastre de l'autre armée, se vit forcé lui-même à faire retraite sur le haut Rhin; il exécuta cette retraite par une marche périlleuse de cent lieues de pays, à travers la Souabe, les passages de la Forêt-Noire, sans cesse entouré et poursuivi par les ennemis, harcelé même par les troupes des habitants des montagnes qui étaient enflammés de colère et à qui la haine contre les étrangers avait mis les armes à la main, avec tant d'habileté, qu'il arriva sur le Rhin avec un grand butin et quantité de prisonniers. Cette retraite fonda sa réputation militaire. Ensuite les généraux convinrent de part et d'autre d'une trêve sur le Rhin, pendant l'hiver.

L'archiduc Charles, sur qui alors tous les yeux se portaient avec admiration, fut appelé en toute hâte en Italie pour relever l'armée autrichienne qui y était en désarroi. Wurmser, après quelques manœuvres qui lui avaient réussi, n'avait pu parvenir qu'à se jeter avec dix mille hommes de renfort dans Mantoue; mais Bonaparte était venu de nouveau les y assiéger, et la famine le força de se rendre, le 6 février 1797.

1797. Paix de Campo-Formio. 17 octobre.— L'archiduc ne put avec une armée battue et découragée, arrêter les succès de Bonaparte. Ce général, après la prise de Mantoue, se porta aussitôt en avant vers le Nord, passa les Alpes qui séparent l'Italie de la Carinthie, pénétra en Styrie, s'empara de Clagenfurth et vint jusqu'à Judenbourg sur la Mur, d'où il menaçait Vienne. Mais sa marche avait été trop rapide, et la position où il s'était placé était dangereuse. Devant lui, il avait l'armée impériale, qui devenait plus forte à chaque pas qu'elle faisait en arrière, parce que Vienne était armée et que la Hongrie se levait en masse; à gauche, le général impérial Laudon s'avançait du Tyrol contre lui; derrière lui, à Trieste, était une autre armée ennemie et tout

le pays vénitien qui s'était révolté; pour retourner jusqu'à la première place occupée par les Français jusqu'à Mantoue, il y avait un étendue de quarante milles par des montagnes escarpées; de plus, son armée n'avait plus de vivres que pour dix jours. Il semble que si l'Autriche avait voulu risquer un grand coup, elle aurait pu anéantir tout d'un coup son plus dangereux ennemi, et changer complétement les dispositions des dix années précédentes. Mais elle accepta la paix que l'adroit général lui offrait comme un vainqueur, et conclut, le 18 avril, à Leoben, les principales conditions; et la paix définitive à Campo-Formio, maison royale des environsd'Udine, le 17 octobre 1797. Ainsi Bonaparte en deux campagnes avait conquis l'Italie, gagné quatorze batailles, arraché les armes des mains à tous les États qui s'y trouvaient, et enfin amené l'Autriche à la paix.

Par cette paix, l'Empereur abandonnait les Pays-Bas autrichiens à la France et renonçait à ses États d'Italie, dont Milan était la capitale, qui devaient désormais former, avec plusieurs autres provinces italiennes, une république cisalpine sous la protection de la France. De son côté, l'Autriche conservait Venise et les îles adriatiques qui avaient appartenu aux Vénitiens, l'Istrie et la Dalmatie, s'engageait à livrer le Brisgau au duc de Modène et à convoquer aussitôt un congrès à Rastadt, pour y traiter de la paix entre la république et tout l'empire d'Allemagne. Mais ce congrès de Rastadt ne pouvait manquer de donner une paix de concessions et de faiblesses. L'Empire était abandonné de l'Empereur, comme il l'avait été déjà antérieurement par la Prusse. L'Autriche, par un article secret, avait même consenti à avoir le Rhin pour limite de l'Allemagne; et qui aurait pu sauver l'Empire, quand ses plus puissants protecteurs se séparaient de lui? Cependant aucun membre en particulier n'avait le droit de se plaindre, parce que tous avaient des reproches à se faire. La plupart s'étaient séparés du corps à mesure que le danger s'approchait d'eux, et par conséquent on ne pouvait exiger de l'Autriche qu'elle se sacrifiât seule. L'œil ne s'arrête qu'avec peine sur cette fin du dix-huitième siècle et sur le commencement du dix-neuvième; car la patrie était dans le plus profond abaissement. Cependant il est bon de ne pas taire ces événements, afin que les esprits puissent voir avec effroi jusqu'à quel excès de malheur la désunion, la divison, l'égoïsme des particuliers et l'absence des sentiments patriotiques ont pu conduire le peuple allemand.

Calme de quelques instants. Nouvelle guerre jusqu'à la paix de Lunéville. 1799—1801.

Le congrès de Rastadt se tint en effet, et Bonaparte y parut comme négociateur. Mais quel langage insultant on tint à l'empire allemand dans ces négociations! avec quelle arrogance les envoyés français, qui parlaient en maîtres, traitaient-ils les princes allemands! et cependant il leur fallut souffrir tout; il fallut consentir à la désunion de leur corps, à l'abandon de la rive gauche du Rhin, à la sécularisation sur la rive droite, afin d'indemniser pour ce qui avait été perdu sur l'autre, et promettre de raser la citadelle d'Ehrenbreitstein et bien d'autres conditions! Ces négociations avaient duré jusqu'à la fin de l'année 1798, avant que les conclusions fussent en état; mais alors l'Europe avait tout à fait changé de face.

Les membres du Directoire, dans leur insolence, avaient entrepris de bouleverser les autres pays, et leurs manœuvres laissaient voir à un œil clairvoyant que la république française était plus dangereuse en temps de paix qu'en temps de guerre. Au commencement de 1798, pour braver insolemment le pape, ils firent une république romaine des États de l'Église; et bientôt après une république helvétique de la Suisse, qui avait fait quelques mouvements; et sous prétexte d'assurer ces nouvelles créations, ils laissèrent leurs armées dans ces contrées qu'ils ruinaient par des exactions inouïes. L'Autriche, qui se croyait toujours chargée de veiller à la sûreté de l'Europe, ne put souffrir une pareille conduite; elle trouva d'ailleurs des sympathies dans l'empereur Paul Ier, qui depuis 1796 avait succédé à sa mère Catherine. C'était un ennemi des principes professés en France;

déjà sa mère avait fait des menaces à ses régicides, à ses athées. Paul était encore particulièrement excité contre la France parce qu'il avait été choisi pour grand maître de l'ordre de Saint-Jean et que les Français s'étaient emparés de l'île de Malte. Cet aiguillon était très-propre à piquer son amour-propre. Il se forma donc contre la France une coalition de puissances qui ne s'étaient encore jamais trouvées réunies : c'étaient la Russie, l'Angleterre, l'Autriche et même la Turquie, qui jusque-là avait toujours eu une inimitié mortelle contre deux de ces puissances; mais la France elle-même avait forcé la Turquie, son ancienne alliée, à la guerre, par son étonnante expédition en Égypte, en mai 1798.

Jamais la république française n'avait encore conçu un plan aussi grand et aussi surprenant. Au moment où les négociations avec l'empire germanique ne faisaient que de commencer, lorsque que par conséquent la paix européenne n'était pas encore assurée, lorsque l'Angleterre venait de remporter une grande victoire sur mer, tout à coup l'élite de l'armée française avec son meilleur et son plus heureux général fit voile vers un autre continent, d'où le retour devait lui être fermé bientôt après, « pour délivrer l'Égypte de la tyrannie des mameluks, » disent les proclamations françaises, « et venger la Porte d'un vassal insolent. » On ne pouvait rien imaginer de plus bizarre; mais derrière ces mots qui ne donnaient rien moins que la vérité à comprendre aux esprits ordinaires, se cachait un plus grand dessein. L'Égypte est un des pays de la terre les plus fertiles, et si on avait pu en tirer parti, elle aurait grandement réparé la perte que les Français avaient faite dans les Indes occidentales; car l'Égypte peut donner tous les produits des pays les plus chauds.

Par l'Égypte aussi est un chemin de commerce avec les Indes, plus court et plus prompt que de doubler le cap de Bonne-Espérance. La domination anglaise dans ce pays se trouvait donc menacée de ce côté et en danger; il est même vraisemblable que le génie aventureux et inquiet de Napoléon s'était représenté la possibilité d'une expédition dans les Indes. Alexandre le Grand avait bien déjà une fois, avec 40,000 vieux soldats macédoniens, parcouru l'Asie et visité les bords du Gange! Des relations avaient été établies avec les Indes dans ce but. Au commencement de l'année 1799, Tippo-Saheb entreprit cette guerre acharnée qu'il fit aux Anglais, entraîné certainement, comme on le crut alors, par les Français dont il attendait des secours, et d'accord avec eux. Cependant il perdit la vie et son empire, et la domination anglaise s'étendit encore beaucoup plus loin qu'auparavant.

Bonaparte fit une heureuse traversée; et, dans sa route, conduit par son étoile de bonheur, il s'empara de l'importante île de Malte, vint prendre terre, le 2 juin 1798, dans la baie d'Aboukir; prit Alexandrie d'assaut, et le 21 il était déjà devant le Caire, capitale du pays. Là, au pied des pyramides, il trouva vingt-trois beys rangés en bataille. « Pensez, dit-il à ses guerriers, que du sommet de ces monuments quarante siècles vous contemplent. » Après cette courte harangue, ils culbutent l'armée ennemie, pénètrent dans la capitale et déjà ils pouvaient regarder l'Égypte comme un pays conquis. La France avait supposé que les Turcs, qui étaient en Égypte maîtres plutôt de nom que d'effet, verraient avec indifférence cette conquête; mais ils prirent la chose au sérieux, renoncèrent à leur amitié de trois siècles avec la France et s'unirent avec ses ennemis. L'Angleterre, qui sentait toute l'importance de cette entreprise, fit tout son possible pour la faire échouer. Nelson, le premier homme de guerre de son temps, chercha vainement d'abord la flotte française, et la trouva enfin, le 1er août, dans la baie d'Aboukir. Déjà, le soleil baissait; il n'en donna pas moins l'attaque avec toute son impétuosité, et il mit toute la flotte ennemie en confusion. L'obscurité de la nuit ne put arrêter ce combat sanglant. A dix heures, le vaisseau amiral français sauta en l'air avec 1,000 hommes qui le montaient; alors un affreux silence régna trois minutes; puis le combat recommença jusqu'au matin. Par cette victoire, Bonaparte se trouvait séparé de l'Europe et tous les secours lui étaient coupés; tandis qu'une guerre très-difficile se préparait pour la France.

Campagne de 1799. — L'alliance des grandes

puissances contre la France était résolue; l'empereur d'Allemagne rappela son envoyé du congrès de Rastadt, au commencement de 1799, et l'assemblée fut rompue. Dès le 6 mars, la république française, d'après sa coutume de prévenir son ennemi, déclara de nouveau la guerre à l'Empereur pour avoir laissé l'armée russe entrer dans ses États.

En Italie, la guerre avait recommencé quelques mois plus tôt; car la reine de Naples, violente ennemie des Français, ne put attendre le moment de l'attaque générale et fit avancer les troupes napolitaines jusque dans les États romains, en novembre 1798; mais cet empressement eut un mauvais résultat. Les Français se tournèrent de ce côté avec leur célérité habituelle, chassèrent en Sicile le roi de Naples avec toute sa famille, et s'emparèrent de la basse Italie, jusqu'à la pointe de la Calabre. Le royaume de Naples devint la république parthénopéenne; et pour faire de toute l'Italie une république, les États de Gênes et de Toscane furent déclarés États libres.

Cette fois cependant ces nouvelles créations ne devaient avoir qu'une courte existence; déjà de tous côtés les armées des alliés se mettaient en campagne sous la conduite d'habiles généraux. Le Directoire n'avait plus une apparence bien solide, même en France : la Vendée avait repris les armes; les armées françaises étaient en partie mal conduites; et dans le gouvernement de l'État comme dans l'administration militaire régnaient l'engourdissement et le désordre. De plus, l'archiduc Charles battit à Stockach, ainsi que dans plusieurs autres rencontres, et chassa d'Allemagne le général Jourdan qu'on lui avait opposé et que déjà une fois, au mois de mars, il avait mis en fuite et poursuivi jusqu'en Souabe, arracha au général Masséna l'ouest de la Suisse jusqu'au delà de Zurich, et considérait alors des bords du Rhin la tournure de la guerre en Italie.

Le général Schérer, homme perdu de mœurs et adonné à la boisson, y commandait d'abord l'armée française. Battu par le général autrichien Kray à Vérone et à Magnano, quand il abandonna le commandement, il ne livra plus à Moreau, son successeur, qu'une armée en désordre et dans la plus grande confusion. Dans ce moment arriva chez les Autrichiens le maréchal Suwarow avec ses Russes, qui renouvela en Italie son héroïque campagne contre les Turcs. C'était un vieux guerrier, mais plein d'une jeune audace, prompt, et que rien ne pouvait effrayer. Moreau malgré sa bravoure ne pouvait pas faire résistance à un pareil adversaire avec des soldats découragés. Suwarow les battit, le 27 avril, auprès de Cassano, et rentra le jour suivant dans Milan en vainqueur. Par cette victoire la Lombardie fut conquise, la république cisalpine dissoute et le nord de l'Italie rendu à la maison d'Autriche. De là, le général russe marcha contre Macdonald (1) qui revenait de Naples avec l'armée française et le battit au milieu de juin dans plusieurs sanglants combats sur les bords de la Trebbia, presque dans le même lieu où Annibal vainquit les Romains. Toute l'Italie jusqu'aux États de Gênes fut enlevée aux Français, les places fortes furent assiégées et prises, les républiques disparurent les unes après les autres et les anciens duchés furent reconstitués. Cependant le général Joubert avait rassemblé une nouvelle armée; mais il eut le même sort que les autres généraux, il fut battu à Novi après une lutte de vingt heures qui coûta beaucoup de sang et dans laquelle Joubert lui-même fut tué. Gênes était la seule ville qui restât aux Français. Le général russe, abandonnant alors le siége de la ville aux Autrichiens, tourna du côté des Alpes afin de pénétrer en Suisse et de conquérir cette forteresse, ce boulevard de la France. Quand il arriva au pied des monts géants qui cachent leur sommet dans les nues,

(1) Cette armée était de dix-huit mille hommes, fatigués d'une grande conquête et d'une longue route. Ils venaient du fond de l'Italie, où ils avaient reçu rendez-vous à la Trebbia. Macdonald arriva au jour marqué en passant sur le ventre aux Autrichiens qui voulurent l'arrêter. Il y rencontra Suwarow avec trois fois plus de forces qu'il n'en avait; mais il n'en garda pas moins ses positions pendant trois jours. Il ne se retira que quand il vit que personne ne venait, et fit à Suwarow plus de mal qu'il n'en avait reçu. N. T.

ses guerriers hésitèrent un moment de gravir par-dessus ces rochers escarpés, étonnés de cette effroyable grandeur de la nature, dont ils n'avaient pas vu d'exemple dans leurs immenses contrées de Russie. Alors leur vieux général, qui avait l'estime de tous ses soldats, se jeta par terre en criant : « Il vous faut ensevelir le vieux Suwarow sous ces montagnes, afin que tout le monde sache à quel endroit vous avez abandonné votre général. » Ses soldats, confus et excités par ces paroles, escaladent avec un nouveau zèle les rochers du Saint-Gothard, et disputent les armes à la main tous les passages, arrivent au Pont-du-Diable et au lac de Lucerne ou des Quatre-Cantons; et là, dans des sentiers où le voyageur même ne peut se tenir, et où son œil est étourdi à la vue de l'abîme ouvert sous ses pieds, il y eut un sanglant combat, et les plus vaillants guerriers furent précipités dans les gouffres du fleuve écumant qui sortait de la montagne avec fracas.

Pendant ce temps-là, Masséna ayant surpris, par une habile manœuvre, le général russe Korsakow, lui fit éprouver un échec complet, et le général Soult battit les Autrichiens au-dessous de Hotze, dans les environs de Zurich. Suwarow voulait se réunir avec eux ; mais après leur défaite il devenait impossible de sauver la Suisse, et l'on ne pouvait prolonger la guerre dans un pays pauvre où l'on ne trouvait rien pour l'entretien des troupes. Alors Suwarow se retira sur Feldkirch en Souabe, en passant par Graubundeten, à travers des sentiers où il ne pouvait passer qu'un homme à la fois ; ce mouvement fut opéré avec tant d'habileté qu'il ne fit aucune perte. Bientôt après il fut rappelé avec son armée. Les Russes n'avaient fait qu'une campagne réunis aux Autrichiens; mais ce fut une campagne comme on n'en trouve pas de semblable dans l'histoire, tant à cause des faits qu'à cause du gain qu'elle procura. Outre les grandes victoires, il y eut huit places fortes et 800 pièces d'artillerie qui furent prises.

Le caractère inquiet et faux de l'empereur Paul, qui prétendait être négligé et même offensé par ses alliés, fut l'occasion de cette rupture si prompte de l'alliance. On avait tenté, dans le même été, un débarquement en Hollande d'Anglais et de Russes; mais des fautes commises dans l'exécution empêchèrent le succès, et ce fut le plus grand motif du mécontentement de l'empereur. Ainsi la France, par ce succès en Hollande et la reprise de la Suisse, fut sauvée d'un danger plus grand et plus prochain. Cependant il n'était pas encore complétement évité; car les armées victorieuses autrichiennes, après s'être emparées de l'intérieur de l'Italie, se tenaient sur les bords du Rhin et se préparaient à le passer avec les troupes de l'Empire, qui venait enfin de se prononcer pour la guerre; de plus, le gouvernement de France était en désaccord, et la confiance publique avait disparu. Bonaparte tira la nation de cette position difficile.

Bonaparte, premier consul, 9 novembre 1799. — Quand ce général, qui avait emporté intacte avec lui la gloire de ses grandes actions en Égypte et en Syrie, apprit le danger de la France, les défaites qu'elle avait essuyées, la perte de l'Italie; il partit d'Égypte sans avoir été rappelé, avec quelques amis seulement, passa miraculeusement au milieu de la flotte anglaise, aborda le 9 octobre à Fréjus, et parut tout à coup dans Paris. Grand nombre de citoyens qui connaissaient son ambition en furent effrayés; les autres qui l'avaient vu donner déjà une fois la paix par ses victoires, espéraient qu'il apporterait quelque changement dans les affaires ; beaucoup désiraient un gouvernement moins compliqué et plus vigoureux que les précédents; d'autres espéraient de lui leur propre avantage. Aussi réussit-il à changer le gouvernement de la France qui lui mit en main une grande puissance. Déjà, antérieurement, on avait passé du gouvernement de la populace à celui des comités, de celui-ci à un directoire de cinq hommes, et alors le nombre fut réduit à trois; mais pour leur donner un nouveau nom, tiré de l'histoire ancienne, ils furent appelés les trois consuls. Le premier d'entre eux, cependant, devait avoir en main presque toute la force administrative pour lui seul, et Bonaparte se le fit nommer.

Son premier mot fut la paix ; il la désirait dans ce moment pour affermir sa nouvelle puissance; mais les autres nations n'avaient pas confiance en ses offres. « Alors, dit-il, nous

conquerrons la paix. » Et ce mot, parce qu'il était frappant, retentit par toute la France, et valut, en peu de temps, au général sur qui tous les regards étaient tournés une nouvelle et belle armée, qui se réunit à Dijon au printemps (1800).

Bataille de Marengo. 14 juin 1800. — L'armée autrichienne avait enfermé Gênes de tous côtés; la ville était vigoureusement pressée et déjà courait le plus grand danger; car quelque courage que déployât le général Masséna pour sa défense, cependant la famine, la contagion, la misère sous toutes les formes, étaient devenues si effroyables dans cette cité populeuse qu'une foule d'hommes en avaient été victimes. Que de la France il pût partir une expédition qui passât les Alpes et arrivât au secours, le conseil de guerre de la cour de Vienne était si loin d'y songer, que le général Mélas se préparait déjà à passer la Nizza et à faire une invasion en France. Mais tout à coup le premier consul part de Dijon avec l'armée de réserve, fait gravir à son artillerie et à sa cavalerie, avec des efforts et des obstacles incroyables, le grand et le petit Saint-Bernard, le Simplon et le Saint-Gothard, et paraît dans les plaines de la Lombardie avant même que Mélas fût averti de son expédition; autrement, en effet, il lui eût été très-facile d'anéantir les différents corps de troupes à mesure qu'ils descendaient des montagnes. Le 2 juin, Bonaparte entra dans le Milanais. Le même jour, Masséna offrit aux impériaux la reddition de Gênes, parce que la famine menaçait de détruire à la fois la garnison et les citoyens. Les impériaux lui accordèrent une libre retraite avec les troupes qui étaient en état, très-contents de pouvoir réunir ainsi l'armée de siége à celle qui marchait livrer bataille à Bonaparte; car Mélas avait appris qu'une nouvelle armée, peut-être même plus forte encore, devait venir rejoindre son adversaire. Cette bataille eut lieu le 14 juin, auprès du village de Marengo, dans les vastes plaines entre Alexandrie et Tortone; bataille plus sanglante que toutes les autres de la guerre de la révolution, dans laquelle toutes les forces de destruction qui sont en la puissance humaine furent déchaînées pendant trente heures. Les deux armées faisaient les plus grands efforts, et déjà la victoire inclinait pour les valeureux bataillons autrichiens : quatre fois les Français avaient été refoulés et la quatrième retraite était devenue générale, quand arriva Desaix, un des meilleurs généraux français, et, comme citoyen, le plus estimable de tous; il amenait la réserve sur le champ de bataille. On recommença aussitôt l'attaque, et l'armée, se ralliant à lui, le suivit. Bientôt il tomba lui-même frappé à mort par un boulet; mais ses guerriers, d'autant plus enflammés, arrachèrent la victoire, qui, après une si grande lutte, était devenue décisive.

Elle fit perdre en un seul jour le fruit de toutes les victoires de la campagne et acquit aux Français toute l'Italie. Mélas, qui par cet échec perdait tout moyen d'opération, parce que la retraite en Autriche lui était coupée, abandonna toutes les places fortes d'Italie, jusqu'à Mantoue et Ferrare, en stipulant qu'on le laisserait se retirer en liberté.

Victoires de Moreau, d'avril à décembre 1800. — Le général Moreau faisait dans cette même année la guerre en Allemagne avec une audace et un bonheur inouïs. Le 25 avril, il passait le Rhin, et quinze jours après il était déjà sur l'Ill, maître du pays situé entre cette rivière, le Rhin, le Danube et le lac de Constance, et vainqueur en deux grandes batailles, à Stockach et Moskirch; de là il pénétra plus avant dans la Bavière et se rendit maître de tout le pays jusqu'à Munich. Alors, sur la proposition du général Kray qui lui était opposé, une suspension d'armes fut résolue et des conférences de paix furent commencées; mais comme l'Autriche ne voulut pas traiter sans l'Angleterre et que la France refusait d'admettre les envoyés anglais, la guerre recommença le 1er décembre. Les Autrichiens semblèrent au commencement avoir quelque succès; mais le 3 décembre ils essuyèrent une sanglante défaite à Hohenlinden. Moreau, après cette victoire, se hâta de passer l'Inn pour aller à Salsbourg; de là, traversant la Linz, il marcha sur Vienne, et, quand il s'arrêta, il n'était qu'à vingt lieues de cette capitale. Là, on résolut une nouvelle suspension d'armes et les conférences de paix furent tout de bon reprises à Lunéville. Cette

paix de Lunéville pourrait être attribuée tout entière aux exploits de la campagne de Moreau; car en huit mois, dont plus de quatre avaient été perdus en trêves, il avait passé le Rhin, le Danube, le Lech, l'Ill, l'Inn, la Salze, l'Ens, avait été vainqueur dans six grandes batailles et avait enrichi le trésor de la république de 40,000,000.

Paix de Lunéville. 9 février 1801.—Après les pertes de l'année 1800, l'Angleterre délia l'empereur d'Autriche de l'obligation de ne pas faire de paix particulière; et alors les conférences entre l'envoyé autrichien, le comte de Cobentzel, et Joseph Bonaparte, frère aîné du consul, furent pressées avec tant d'activité que dès le 9 février 1801 le traité de paix était signé : il confirma le traité de Campo-Formio dans tous ses points, et l'Autriche reconnut alors les républiques batave, helvétique, ligurienne et cisalpine. Une condition cependant qui n'était point dans celui de Campo-Formio fut ajoutée; c'était l'élévation du duc de Parme, proche parent du roi d'Espagne, au titre de roi d'Étrurie, c'était ainsi qu'on nommait la Toscane; le grand-duc devait recevoir pour son duché l'archevêché de Salsbourg comme une principauté temporelle, quelques autres terrains limitrophes et le titre d'électeur. Le duc de Modène recevait, comme il avait été déjà décidé à Campo-Formio, le margraviat de Brisgau pour indemnité de la perte qu'il souffrait en Italie.

Outre ces concessions de l'Allemagne aux princes d'Italie qui avaient été refoulés chez nous, il devait y avoir dans l'intérieur même de l'Empire de grands changements; car l'Allemagne abandonnait à la France la rive gauche du Rhin, c'est-à-dire douze cents milles carrés et quatre millions d'hommes; et les princes qui avaient perdu de ce côté devaient être indemnisés sur les biens ecclésiastiques et sur ceux des villes libres impériales qui se trouvaient sur la rive droite. Une diète, chargée de régler les droits de tous les intéressés, fut assemblée sous la médiation de la France et de la Russie. Elle ouvrit ses séances le 24 août 1802, et les ferma le 10 mai 1803. Dans ces conférences, la France donna la loi avec encore plus d'autorité et plus d'arbitraire qu'au traité de Westphalie. Elle promit ou refusa sa faveur suivant son caprice, et mit ainsi notre malheureuse patrie sous sa dépendance; car dans un temps où l'on tenait pour le plus grand avantage celui de pouvoir agrandir ses frontières, d'une seule parole elle pouvait faire le bonheur ou le malheur d'un pays.

La paix de Lunéville enlevait aux ecclésiastiques tous leurs domaines en Allemagne, jusqu'au dernier; de quarante-huit villes libres il n'en restait que six : Lubeck, Hambourg, Brême, Francfort, Augsbourg et Nuremberg; les comtes et chevaliers de l'Empire ne dépendaient plus de lui que médiatement, et de tous les princes laïcs, quatre seulement avaient reçu le pouvoir électoral, pouvoir qui devait perdre quelques années plus tard sa vieille et vénérable signification; car ces nouveaux princes n'eurent pas même le temps d'exercer leur beau droit. Comme ils n'étaient que la création d'un souffle passager qui se montrait prodigue de biens dont il ne connaissait pas la valeur, le souffle qui lui succéda les fit disparaître aussi promptement que celui-là les avait créés. Cette inconstance était le pronostic d'un bouleversement prochain du tout; car en comparaison de pareilles dispositions, les changements qui eurent lieu, par suite du traité de Westphalie, par rapport aux formes administratives de l'Empire, n'étaient rien. Ce que tout le monde craignait et n'osait entreprendre que comme essai, la paix de Lunéville l'accomplit publiquement, sans honte d'ébranler des fondations de dix siècles d'existence. — Une profonde tristesse devait donc remplir tous les cœurs patriotes; et qui aurait pu sans déchirement contempler les monceaux de ruines dont a couvert notre patrie l'ouragan qui l'a bouleversée? Car bien que les colonnes de ce vieil édifice fussent ruinées dans leurs fondements, aux murailles et aux débris on pouvait encore reconnaître l'image de son ancienne grandeur, et, comme le disent quelques historiens, les restes d'une nation puissante et prospère.

Paix d'Amiens. 27 mars 1802. — Le calme reparaît donc un moment sur le continent, après de longues années de guerre; mais la guerre se prolongeait encore sur mer; car le grand homme d'État qui gouvernait l'Angle-

terre et pénétrait jusqu'au fond la pensée et la volonté du premier consul, savait assez qu'il ne pouvait y avoir de paix entre lui et l'Angleterre. De tout temps on a comparé les relations entre la France et l'Angleterre à celles entre Rome et Carthage, et la comparaison est sensible. Il y avait une haine à mort entre ces deux puissances, et c'est pour cela que Pitt, à l'exemple d'Annibal, voulait une guerre à la vie, à la mort. Cependant beaucoup de voix, en Angleterre, demandaient la paix, parce que le commerce en souffrait, parce que la défense d'exportation en France avait causé sur les grains une grande augmentation de prix en Angleterre, et parce que la dette nationale s'était élevée jusqu'au chiffre énorme de 558 millions de livres sterling. En conséquence, Pitt remit son portefeuille pour ne pas lui faire obstacle; car, d'après sa conviction, il ne pouvait la signer. Alors suivit la paix d'Amiens, le 27 mars 1802; l'Angleterre rendit tout ce qu'elle avait conquis sur la France, l'Espagne et la Hollande, excepté la Trinidade et une partie de l'île de Ceylan; même Malte que les Anglais avaient pris par famine, et l'Égypte que leur général Abercromby avait enlevée aux Français, durent être abandonnées, l'une aux chevaliers de Malte et l'autre aux Turcs. Une paix si peu avantageuse, après de si grandes victoires sur mer, devait paraître précipitée et peu durable; et en effet, à peine eut-elle un an de durée. L'Angleterre reconnut bientôt que Bonaparte n'avait voulu la paix que pour élever une marine française à l'égal de celle d'Angleterre, s'il était possible, et spécialement pour s'approprier la Méditerranée. Il fit des alliances avec la Porte, avec le bey d'Égypte, avec les États pirates. Plus tard, l'introduction de tous les produits anglais fut défendue en France et en Hollande. Ainsi l'Angleterre n'avait donc pas moins à craindre de la paix que de la guerre; car certainement elle ne voulait pas plus souffrir un rival sur mer, que la France n'en aurait souffert sur le continent. Il y eut encore plusieurs autres sujets de mécontentement. Il était d'ailleurs évident que les nouvelles dispositions de Bonaparte en Europe n'étaient que le commencement d'autres plans bien plus grands. La république cisalpine dut reconnaître le premier consul de France comme son président. La Hollande restait toujours occupée par les armées françaises et devait en tout suivre la volonté de sa voisine. Quant à la Suisse, qui ne pouvait trouver d'unité dans son sein pour sa nouvelle constitution, elle fut désarmée; on en fit une république fédérative, et on lui déclara que pour les affaires d'administration intérieure elle était libre, mais que pour les affaires extérieures elle dépendait de la France.

L'Angleterre, d'après tout ce qui arrivait, préférant une guerre ouverte à une paix peu sûre, prit sa résolution et exigea de Bonaparte l'évacuation de la Hollande et de la Suisse; et sur son refus elle lui déclara la guerre, en mai 1803. Bonaparte n'attendait que cette occasion pour enlever aux Anglais cette langue de terre sur le continent qui dépendait de leur empire. Dès le mois de juin, les armées françaises entraient dans le Hanovre et occupaient le pays, sans s'inquiéter de ce que le Hanovre faisait partie de l'empire germanique, et, comme tel, ne pouvait être compromis dans une guerre d'Angleterre. C'était une nouvelle et très-favorable occasion de nous pressurer, de surveiller les villes commerçantes et voisines du nord de l'Allemagne, et d'empêcher leur commerce avec l'Angleterre. — Les troupes hanovriennes furent désarmées; mais des milliers de soldats passèrent en Angleterre, les uns après les autres, et formèrent le noyau d'un corps allemand qui combattit l'ennemi commun avec le plus grand courage et beaucoup de gloire, en Portugal, en Espagne, en Italie, en Allemagne. L'opiniâtreté avec laquelle ces généreux serviteurs ont poursuivi leur but pendant plus de dix ans, lorsque des guerres toujours plus malheureuses les unes que les autres en Allemagne, auraient dû abattre leur courage et leurs espérances, en faisant disparaître pour eux tout espoir de récompense dans leur propre pays; cette constance, dis-je, doit singulièrement ajouter à la gloire de ces héros. Un grand nombre d'eux sont tombés dans l'action sur un champ de bataille, et reposent sur une terre étrangère, loin de leur patrie!

Napoléon Bonaparte, empereur des Français.
18 mai 1804.

Les premières années du consulat furent pour la France un temps de repos : partout se répandaient l'ordre, l'activité et le bien-être; les esprits les plus inquiets respiraient enfin encore une fois en liberté, et mille bouches bénissaient le nom du premier consul. Hors de la France même, beaucoup de monde mettait en lui ses espérances, comme en celui qui pouvait seul, après ce temps de barbarie, rétablir l'ordre sur des bases solides, et faire jouir l'humanité du bien qui était sorti de ces bouleversements, quelque eusanglanté qu'il fût. Ce n'étaient pas les moyens qui lui manquaient pour cela; car on est étonné de la puissance avec laquelle il prenait toutes les forces à sa disposition; de la sagesse avec laquelle il forçait le volcan révolutionnaire, encore tout brûlant, au repos et à l'obéissance; de la rapidité de son administration qui, en quelques instants, se répandait dans tout son vaste empire comme dans un tissu dont il avait tous les fils dans les doigts; de l'activité, enfin, avec laquelle il entreprit de recueillir en un seul livre de lois, le sage produit des grandes expériences de la vie publique. — Tout ce que l'antiquité a de plus remarquable : reconnaissance des droits de l'homme dans tout, égalité des citoyens devant la loi, destruction des droits féodaux, liberté de croyance dans le domaine des choses invisibles, un gouvernement qui réunissait la force de l'unité pour l'exécution des volontés de l'État à une grande diversité de conseils pour projeter les lois; toutes ces institutions, et beaucoup d'autres, semblaient alors se développer sur le sol pacifié de la France, sous la protection de cet homme extraordinaire, comme pour servir de modèle aux autres nations.

Que ne pouvait pas cet homme pour toute l'Europe? Combien autre aurait été l'histoire du monde s'il avait rendu réel ce beau tableau de grandeur dont son zèle, pur jusque-là pour la vérité et la justice, avait fait une magnifique esquisse à tous les yeux? N'aurait-il pas pu façonner, éclairer, entraîner tout avec lui pour des siècles, et mériter les bénédictions de l'humanité tout entière? Cependant il s'est chargé de ses malédictions, parce que de si grands talents n'ont été employés que par l'égoïsme, pour servir une insatiable ambition.

Sur la proposition des tribuns, un sénatus-consulte fut porté, par lequel le gouvernement de la France était confié à Napoléon Bonaparte, empereur, et à ses héritiers. Plus tard, comme si la couronne impériale ne l'avait pas encore satisfait, il changea la république cisalpine en un royaume dont il fut déclaré roi, lui et ses descendants; et pour preuve de modération, disait-il, il nomma son beau-fils, Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie. Parme, Plaisance et Guastalla furent entièrement réunis à la France, ainsi que, bientôt après, la république ligurienne. — Tout cela était contre le traité de Lunéville et l'Autriche en fut très-mécontente. Elle trouva d'ailleurs de grandes sympathies dans l'empereur de Russie, que la mort du duc d'Enghien avait extrêmement exaspéré; d'autant plus que ce prince déjà sentait en lui-même une voix qui l'appelait à protéger l'ordre de l'Europe. Alors ces deux puissances offrirent à Pitt, ministre d'Angleterre, l'occasion qu'il souhaitait déjà d'avance, de renouveler leur alliance contre la France. Il y eut donc une coalition entre ces trois États et la Suède. D'après un vaste plan de guerre, ils devaient attaquer la puissance française par tous les points à la fois, en Italie, en Suisse, en Hollande, en France même. Mais Napoléon détruisit ce plan, comme il avait coutume de faire, par sa célérité, en paraissant tout à coup sur un point où on ne l'attendait pas. Depuis 1803 il avait tenu toute son armée dans le Nord en observation sur les côtes, pour menacer l'Angleterre d'une descente; mais alors il la met aussitôt en marche, lui fait passer le Rhin en toute hâte, et force les princes du sud de l'Allemagne à s'unir avec la France; tandis que l'armée autrichienne, sous le commandement de Mack, se tenait encore dans l'inaction auprès d'Ulm.

Mack, habile général, mais manquant de célérité et de bonheur dans ses projets, attendit

l'ennemi à l'endroit même par où il devait déboucher en venant par la Souabe. Sur son flanc droit, il avait les pays de Franconie appartenant au roi de Prusse qui ne prenait aucune part à la guerre, et il se croyait à couvert de ce côté. Mais un pareil rempart était bien peu sûr en face d'une armée conduite par Napoléon. Bientôt Bernadotte, Marmont et les Bavarois s'avancèrent à travers la Franconie jusqu'au Danube, prirent le général Mack en dos et le coupèrent d'avec l'Autriche. Surpris et étourdi, il se jeta dans Ulm après un sanglant combat, et au lieu de s'ouvrir un passage avec son épée au milieu des ennemis, comme aurait fait un homme de cœur, et comme fit le duc Ferdinand qui se sauva heureusement à travers la Bohême avec quelques escadrons de cavalerie, il se rendit prisonnier avec les restes de son armée, le 17 octobre 1805. Napoléon, après cette première partie de la campagne où il avait presque anéanti quatre-vingt mille hommes, envoya au sénat, à Paris, quarante drapeaux qu'il avait pris, leur disant, dans le langage de l'empire, que c'était « un cadeau des enfants à leurs pères. » Et quand il conduisit son armée en avant, il lui dit qu'il voulait la conduire maintenant contre les Russes pour leur faire subir le même sort ; qu'ils n'avaient point à leur tête de généraux sur lesquels la victoire pût lui faire honneur ; que, par conséquent, il n'aurait d'autre souci que d'acheter la victoire avec le moins de sang possible ; que ses soldats étaient ses enfants.

Bataille d'Austerlitz. 2 décembre 1805. — L'armée française marcha sans aucun obstacle sur la capitale de l'Autriche et s'en empara le 11 novembre. Les Russes et les Autrichiens s'étaient repliés en Moravie ; et, le 2 décembre, les deux armées se trouvèrent en présence, résolues à une bataille décisive. « Je me tiendrai loin du feu, dit à ses guerriers Napoléon, qui pour la première fois commandait comme empereur dans une grande bataille, si vous renversez les rangs ennemis avec votre courage habituel ; mais si la victoire balance seulement un moment, vous verrez votre empereur s'exposer aux premiers coups. » La bataille des trois empereurs, comme Napoléon la nomma avec complaisance dans ses bulletins, commença par un beau jour d'hiver avec un soleil serein. Ce que Napoléon avait dit d'avance arriva, les ennemis furent mal conduits, et leurs mouvements ne se faisaient qu'avec désordre.

On ne connaissait pas assez la force et la position de l'armée française ; et bientôt l'ordre de bataille des Russes fut coupé, rompu et enfoncé malgré toute la valeur de leurs soldats. L'aile gauche voulut se sauver à travers un lac gelé, Napoléon fit briser la glace à coups de canon, et quantité de Russes furent noyés. Il n'y eut pas de victoire plus disputée, et elle n'eût pas été décisive si l'empereur François, dans sa sollicitude pour ses sujets, ne se fût hâté de faire la paix et de demander une conférence avec Napoléon dans le moulin de Saroschitz ; car le lendemain de la bataille douze mille Russes vinrent renforcer l'armée qui s'était déjà ralliée ; l'archiduc Ferdinand avait réuni vingt mille hommes en Bohême et chassé les Bavarois avec perte du pays ; la Hongrie armait ; l'archiduc Charles se hâtait de quitter l'Italie avec son armée victorieuse pour venir au secours de la patrie et il pouvait dans quelques jours délivrer Vienne et inquiéter les derrières des Français ; des Russes et des Anglais étaient débarqués à Naples ; des Russes, des Suédois et des Anglais s'avançaient par le Hanovre ; et ce qui était plus important que tout le reste, l'armée prussienne se formait pour venger la violation du territoire d'Anspach. — C'est alors que l'empereur François signa une suspension d'armes et se montra si empressé de faire la paix. Le malheur de son pays l'affligeait trop, et il pensait encore alors qu'une paix, achetée par de grands sacrifices d'un pareil adversaire, pourrait avoir de la consistance ; comme si un sacrifice pouvait faire taire son avidité ! L'envoyé prussien, le comte de Haugwitz, qui était parti pour prescrire les conditions de paix ou déclarer la guerre, se vit par la retraite de l'Autriche dans un grand embarras ; et il tint pour prudent, au lieu de faire les menaces que le roi lui avait mises à la bouche, de parler d'une manière plus retenue et plus pacifique. La réponse des Français fut : « qu'on ne pouvait que louer la sagesse du peuple prussien, qui du reste n'avait jamais eu d'ami plus loyal et plus désintéressé que la

France; que d'ailleurs le peuple français était indépendant de qui que ce soit, et que cent cinquante mille hommes de plus dans la guerre n'auraient fait que la prolonger un peu plus longtemps. » L'envoyé prussien aurait dû mieux comprendre un pareil langage, et, sentant la dignité prussienne offensée, faire sur le moment même ce que son mandat portait, ce que son roi fut obligé de faire six mois plus tard, pendant que l'Autriche n'avait pas encore signé la paix. Peut-être que l'Autriche, si elle avait vu la Prusse sérieusement engagée, aurait préféré une guerre un peu plus longue à une paix honteuse. Au lieu de cela, Haugwitz, sans en avoir les pouvoirs, signa le traité de Vienne par lequel la Prusse abandonnait la province d'Anspach à la Bavière, Clèves et Neufchâtel à la France et recevait en échange le Hanovre auquel l'Angleterre n'entendait en aucune façon renoncer. Ainsi Napoléon jetait une semence de division entre la Prusse et l'Angleterre, sachant très-bien que ces deux puissances seraient très-redoutables si elles étaient d'accord entre elles.

Cinq jours après ce traité, l'Autriche signa la paix à Presbourg, le 25 décembre 1805; par cette paix, qui fut plus dure que toutes celles faites jusqu'alors, l'Autriche perdit mille milles carrés et trois millions de sujets, et même sur ses plus belles possessions. Le fidèle Tyrol, qui encore dans cette dernière guerre avait prouvé à la maison d'Autriche tout son attachement, avec Burgau, Eichstadt, une partie du Passau, Vorarlberg et d'autres possessions dans l'ouest de l'Autriche furent abandonnés à la Bavière. Ce que l'Autriche possédait en Souabe fut donné au Wurtemberg et à l'électeur de Bade; les États de Venise furent réunis au royaume d'Italie. L'Autriche, pour compenser tous ces abandons, ne reçut que peu de chose, Salzbourg; et le prince électeur de Salzbourg fut transporté à Wurzbourg que la Bavière abandonna. Ces pays et leurs habitants étaient traités comme une marchandise que l'on fait passer d'une main dans une autre, suivant les chances de la foire. Tels étaient d'ailleurs les principes du conquérant : arracher l'amour et l'attachement pour les anciennes familles princières, refroidir les cœurs jusqu'à la glace, étouffer tout ce qui dans le cœur humain peut rendre un État attaché au représentant d'une famille, ne laisser dans le sujet que le sentiment qu'il est né pour obéir, et que cette loi de la nature l'enchaîne à un maître quel qu'il soit, né dans la patrie ou étranger, qu'il soit d'hier ou d'aujourd'hui.

Pour amener encore plus promptement la ruine de l'empire allemand déjà si bien ébranlé, on donna aux électeurs de Bavière et de Wurtemberg le titre de roi, et de plus, comme à l'électeur de Baden, l'indépendance de leur gouvernement, ou pour employer le mot de l'époque à la mode, on leur donna la souveraineté. L'Empereur renonça à toute suzeraineté sur leurs États; et ainsi l'empire allemand se trouva par ce fait tout en dissolution. Le lien de fief et les devoirs de vassal quelque affaiblis qu'ils aient été, avaient tenu cependant encore jusqu'alors l'Empereur et l'Empire réunis. On fit taire les gens simples en les assurant que ces maîtres souverains n'en seraient pas moins unis à la confédération germanique; mais celui qui avait des oreilles pour entendre pouvait bien reconnaître à ces marques les lointains roulements du tonnerre qui annoncent la tempête à peu de distance. De plus grands maux étaient donc prêts d'éclater sur l'Allemagne.

Fin de l'empire d'Allemagne. 12 juin et 16 août 1806.

Il en fut du nouvel empereur comme il en avait été de la république; l'abus qu'il fit du temps de paix rendit ce temps aussi dangereux que la guerre. Napoléon, a-t-on dit avec justice, avait pris en lui la révolution; elle s'était personnifiée en lui, et ses terribles principes continuaient de vivre en lui. Le premier mot qu'il dit, après la paix de Presbourg, ce fut, comme d'habitude, une sentence de confiscation. Le roi de Naples avait reçu les troupes anglaises et russes dans son pays; alors il fit partir son frère Joseph et Masséna avec soixante mille hommes à travers toute l'Italie, et dans la dépêche qu'il lui expédia de Schœnbrunn, le 27 décembre, on lit : « La famille

royale de Naples cessera de gouverner. » Cette terrible parole effraya en effet la maison de Naples, la força de quitter l'Italie et de se retirer en Sicile, de l'autre côté du détroit. Elle s'y maintint avec le secours des Anglais; mais Joseph Bonaparte fut déclaré roi à Naples, lui et ses descendants. Ce nouveau trône cependant coûta beaucoup de sang; les habitants de la basse Italie se révoltaient toujonrs avec un nouveau courage; de sorte que la Calabre et l'Abruzze furent presque changées en déserts.

Bientôt vint le tour de la Hollande; elle fut également changée en un royaume et donnée à un autre frère de Napoléon pour sa part, à Louis Bonaparte. Ce ne fut pas du reste le plus grand malheur qui lui arriva; car Louis sentit que c'était un devoir pour lui de vivre plutôt pour son peuple que pour le bon plaisir de son frère.

Un troisième parent de l'empereur, son beau-frère Joachim Murat, fut placé sur la rive droite du Rhin. Il reçut les duchés de Clèves et de Berg : les Prussiens avaient cédé le premier duché, et la Bavière le deuxième pour Anspach. Enfin Alexandre Berthier, qui était le premier dans le conseil de l'empereur, reçut la principauté de Westphalie (1).

En même temps qu'il s'occupait de ces dispositions à l'extérieur, il laissait voir aussi plus clairement à tous les yeux le plan de la constitntion intérieure de son grand édifice. Les journaux français s'efforçaient de traiter de folie le plan d'équilibre que l'Europe avait admis unanimement et qui, selon eux, n'avait enfanté que jalousie et guerre. Ils soutenaient que le repos ne peut être espéré que lorsqu'un homme a le premier rang si bien marqué, que sa parole est pleine d'effet dans les contestations des peuples entre eux. C'est précisément le langage des Romains au moment où ils usurpaient la souveraineté du monde. Ils s'appelaient aussi eux les arbitres du monde, et leurs envoyés traçaient des cercles avec leur baguette autour des rois auxquels ils laissaient encore leur titre; mais ils exigeaient d'eux sur-le-champ une déclaration d'obéissance. L'Europe lui parut à la vérité trop grande pour ne faire qu'un seul royaume; cependant il crut pouvoir l'embrasser tout entière dans une souveraineté de famille, sous le nom de constitution fédérative; et les frères, les cousins et les alliés du grand empereur résidant à Paris, devaient en être les gouverneurs sous le nom de rois et de princes. Les conquêtes d'Alexandre n'avaient été sitôt dissipées, disait-on, que parce qu'il n'avait point fondé une domination de famille; l'empire de Charlemagne et sa famille furent divisés parce que Charlemagne n'avait point établi un point central pour sa famille, et que Louis le Débonnaire, conformément à ce plan, avait partagé l'empire entre ses enfants. C'est pourquoi Napoléon en imagina un nouveau. Tous les membres de la grande famille régnante devaient être élevés à Paris dans le palais impérial, sous les yeux de l'empereur et d'après ses principes; tel était le code de famille qu'il imposa à tous les membres; ils ne pouvaient se marier sans sa permission, ni s'éloigner de Paris de plus de trente lieues. Il voulait être de tous le père et le maître. Il espérait qu'après avoir ainsi conduit leur jeunesse tout entière il leur transmettrait son esprit, ses principes, pour des siècles. De même que dans le sénat romain les grands principes de politique s'étaient conservés pendant de longs siècles d'une génération à l'autre; les princes ainsi élevés à Paris devaient répandre dans les différents royaumes qu'ils gouvernaient les mêmes idées, le même langage et les mêmes lois. Leur règle de conduite était mot à mot celle-ci : « Que le premier de leurs devoirs était de servir l'empereur, le deuxième la France, et alors enfin, au troisième rang, les peuples qu'ils gouvernaient. » Si on comprenait bien toute la portée de l'intention de ces institutions extraordinaires, alors on ne trouverait plus d'invraisemblance dans ce mot que l'opinion publique met dans la bouche de l'empereur Napoléon : « Que certainement dans dix ans sa dynastie sera la plus ancienne de l'Europe. » Et si l'histoire après des siècles veut d'un mot peindre le terrible ébranlement de toutes les institutions et le bouleversement de l'ordre qui existait depuis

(1) Le maréchal Berthier reçut la principauté de Neufchâtel : la Westphalie fut érigée plus tard en royaume pour Jérôme Bonaparte, le quatrième frère de Napoléon. (*Note de l'éditeur belge.*)

dix siècles, il lui suffira de rappeler ce mot, sorti de la bouche du fils d'un avocat, né en Corse.

Déjà la grande confédération française comprenait l'Italie, Naples, l'Espagne, la Hollande, la Bavière, le Wurtemberg, Bade et Berg, c'est-à-dire, une masse de soixante-six millions d'habitants, non compris la France.

Pour donner plus d'éclat et plus de force à sa nouvelle couronne, il lui fallait aussi une noblesse qui lui dût son élévation et qui dût tomber avec elle. Napoléon la fonda en instituant, d'abord en Italie, puis dans tous les autres pays où il porta ses armes, un nombre de grands et petits fiefs, avec certains revenus qu'il distribua à ceux qui s'étaient signalés par leur fidélité ou par leur zèle à son service. Ils devaient être transmis au premier-né, et retourner à la couronne en cas d'extinction d'héritiers mâles. De cette façon, tous ceux qui s'étaient distingués par leurs belles actions étaient autant intéressés que l'empereur à la conservation des pays conquis.

Ce fut au milieu de cette année, si riche en nouveautés, que fut frappé le dernier coup à la constitution de l'empire d'Allemagne. Sa dissolution, qui existait déjà de fait, fut alors clairement exprimée. Le 12 juillet, on forma à Paris une alliance rhénane, par laquelle les rois de Bavière et de Wurtemberg, l'archichancelier, l'électeur de Bade, le landgrave de Hesse-Darmstadt et le duc de Berg, ces quatre derniers comme grands-ducs, puis les princes de Nassau et de Hohenzollern, avec quelques autres petits princes et comtes, se séparèrent de l'alliance impériale, et reconnurent l'empereur de France comme le protecteur de leur confédération. L'empereur devait avoir le droit de reconnaître le prince primat de l'alliance, c'est-à-dire celui qui avait la présidence dans l'assemblée, de décider de la paix ou de la guerre et des contingents de troupes; de sorte qu'une guerre de la France devenait une guerre de la confédération du Rhin; elle devait aussitôt prendre les armes, fût-ce contre ses propres frères d'Allemagne. Par de pareils sacrifices les princes obtinrent une autorité illimitée, sans dépendance d'aucune juridiction à laquelle les sujets, en cas de nécessité, pussent porter leurs plaintes, et sans aucun adoucissement en faveur des gouvernés. Sur tous ces points l'alliance était claire et précise; tandis que sur tous les autres elle était obscure et équivoque, afin que la volonté du protecteur pût servir de loi. Ce n'était point tant une alliance de peuples allemands entre eux, qu'une alliance avec la France, dans laquelle, loin de trouver des droits et des devoirs mutuels, on voyait le devoir du côté des princes et les droits du côté du protecteur. — Cette alliance rompit les derniers fils qui liaient le passé au présent, en distribuant aux membres de la confédération du Rhin les villes libres de l'Empire, les médiatisant, c'est-à-dire, les dépouillant de leurs droits de seigneurie, pour les soumettre à ceux avec lesquels elles marchaient de front auparavant. Ainsi la ville libre de Francfort, qui devait être à l'avenir le siége des réunions, fut donnée au prince primat, et perdit aussi elle son indépendance.

Il n'est point besoin de porter un jugement sur cette confédération, le sort en eut bientôt décidé, et la postérité cherchera peut-être à en effacer le souvenir de notre histoire.

L'empereur d'Allemagne, en déposant cette couronne déshonorée de l'ancien empire, 1006 ans après que Charlemagne l'avait placée sur sa tête, se déclara empereur, lui et sa postérité, de la monarchie autrichienne, le 6 août 1806.

Mais quelle protection l'Allemagne pouvait-elle attendre de son nouveau protecteur, si on le compare à l'ancienne maison d'Autriche; les faits encore récents sont là pour y répondre. Dans le temps même que l'envoyé français, Bacher, déclarait à Ratisbonne de nouveau que jamais la France n'étendrait ses frontières au delà du Rhin, la place de Wésel fut arbitrairement occupée et choisie pour chef-lieu de la vingt-cinquième division militaire.

Guerre contre la Prusse et la Russie. 1806—1807.

Les dispositions de la confédération du Rhin étaient dirigées aussi bien contre la Prusse que

contre l'Autriche; car toutes les deux voyaient ainsi leurs alliés naturels, tandis que subsistait l'Empire, changés en ennemis prêts à se déclarer contre elles au premier démêlé avec la France. Napoléon avait jusque-là retenu le roi Frédéric-Guillaume, par l'idée qu'on pourrait établir une alliance du Nord sous sa protection, qui embrasserait tout le nord de l'Allemagne, d'après le modèle de la confédération du Rhin; mais depuis, cette alliance avait été rejetée, le Hanovre avait été rendu à l'Angleterre; de plus, tout ce qui pouvait mortifier la Prusse et lui prouver que la France ne voulait plus souffrir avec elle, aucun peuple indépendant, fut exercé contre elle. Alors, enfin, le roi, irrité, crut que l'honneur de son peuple ne pouvait souffrir plus longtemps des affronts de la part d'un insolent étranger, et le peuple et l'armée applaudirent à leur roi. Il exigea de la France qu'elle retirât ses troupes de l'Allemagne, qu'elle ne mît aucun obstacle à une alliance du Nord et que Wésel ne fût pas occupé par les Français. Comme tous ces articles furent refusés, la Prusse déclara la guerre. C'était le point d'honneur qui avait demandé une décision si prompte, et il voulait prouver au monde qu'aucune autre impulsion ne l'avait dominé; car, quelque désavantageuse que soit une lutte, il est des cas où l'on ne peut la refuser sans ignominie. La Prusse n'avait aucun allié sur le champ de bataille; mais la Saxe était à moitié décidée, la paix avec l'Angleterre et la Suède n'était pas complétement arrêtée, et l'armée russe, qui pouvait prêter des secours réels, était sur les frontières.

Napoléon, à cette déclaration de guerre, dit : « que son cœur souffrait de voir le génie du mal continuellement l'emporter, et être sans cesse occupé à renverser ses projets pour le repos de l'Europe et le bonheur de ses contemporains. » Alors il rassembla ses armées, qui étaient toutes prêtes en France et en Souabe, et se dirigea vers les passages de la forêt de Thuringe. Au nord de cette forêt était la grande armée prussienne sous les ordres du duc de Brunswick, vieillard de soixante-douze ans, qui avait des généraux désunis entre eux. Une très-petite portion de l'armée prussienne seulement avait pris part à la guerre de la révolution, et avait appris à connaître la rapidité entraînante des nouvelles guerres des Français; la plus grande partie s'était laissé engourdir par quarante-trois ans de paix, et parce que l'échafandage des institutions de Frédéric le Grand subsistait encore, ils se tenaient remplis d'une confiance d'autant plus dangereuse. Ce n'est pas que le courage et la capacité manquassent dans beaucoup d'individus; mais il n'y avait point là un génie énergique qui unît ce grand tout. Aussi arriva-t-il ce que les plus timides n'auraient jamais pu croire possible, c'est que, comme dans les guerres de l'ancien monde, un seul jour de malheur décida du sort de tout un empire.

Le 10 octobre, le prince Louis-Ferdinand de Prusse s'engagea, par son trop grand désir d'en venir aux mains, dans une affaire fort inégale à Saalfeld; il resta, du reste, lui-même sur le champ de bataille. Mais ce combat malheureux ouvrit aux Français le passage de la Saal; alors, s'avançant avec une force imposante, ils enveloppèrent l'aile gauche des Prussiens et la coupèrent de la Saxe; dès le 13 octobre, Davoust occupait Naumbourg. Les provisions des Prussiens furent perdues, et la plus grande disette se fit sentir dans leur armée; de là des désordres et des défaites inévitables. Ainsi, ils se virent forcés de combattre, ayant en face d'eux la Saal et l'Elbe, qu'ils devaient avoir en dos : aussi l'armée était vaincue avant la bataille.

Batailles d'Iéna et d'Auerstædt. 14 octobre 1806. — Une partie de l'armée prussienne était à Auerstœdt, sous le commandement du duc de Brunswick, et l'autre, sous celui du prince de Hohenlohe, était à Iéna et Vierzehnheiligen; mais sans aucun moyen d'union entre elles. Aussi furent-elles attaquées et vaincues le même jour. Le maréchal Davoust combattit à Auerstædt et Napoléon à Iéna. Dès le commencement de la bataille, le duc de Brunswick fut renversé mort d'un boulet de canon; sa mort dérangea et mit en confusion le plan de bataille. La valeur de quelques régiments particuliers ne put suppléer à une coopération du tout et rendre la confiance à la masse de l'armée; entourée de plusieurs côtés, elle plia et voulut se retirer sur Weimar, afin de trou-

ver un appui dans le corps de Hohenlohe, ne sachant pas que cette armée éprouvait le même malheur dans le même moment. Mais bientôt elle n'en fut que trop bien instruite; car le désordre était si grand de tous côtés, que dans la nuit, pendant que l'armée fuyait de Auerstædt sur Weimar, elle rencontra une partie de l'autre qui voulait se sauver de Weimar sur Auerstædt.

Dix jours après la bataille d'Iéna, Napoléon entrait dans Berlin; quarante jours après le commencement de la guerre, il était sur la Vistule, et toute l'étendue d'un royaume, peuplé de neuf millions d'habitants et semé de quantité de villes fortes, avait été le fruit d'une seule bataille, dans laquelle une armée, qui passait pour la plus belle de l'Europe, avait été anéantie. Ce qui prouve que les principaux étais de l'État avaient vieilli; car la croyance où l'on était de posséder des institutions accomplies avait fait négliger la surveillance, et il fallut un épouvantable malheur pour détruire cette croyance, réveiller les esprits et rafraîchir les forces.

Cette prompte conquête des États prussiens, à laquelle l'empereur ne s'attendait pas, avait arraché de son esprit tout reste de modération et excité ses espérances pour un empire sans bornes. Il déclara à Berlin qu'il n'abandonnerait pas la ville non plus que la Vistule avant qu'il eût conquis une paix générale; et c'est aussi de Berlin qu'il data le fameux décret du 21 novembre 1806, contre les Anglais; c'est-à-dire son système continental, par lequel il déclarait tous les États de la Grande-Bretagne en état de siége, défendait tout commerce et même toute lettre de change, faisait saisir toutes les possessions des Anglais sur la terre ferme et tous les vaisseaux que l'on pourrait arrêter qui auraient seulement une fois touché en Angleterre. Une mesure si énergique devait ruiner de fond en comble le commerce anglais; cependant il en résulta de grands maux pour le continent. L'Angleterre, à qui tout le reste du monde se trouvait ainsi ouvert, se fit un nouveau moyen de commerce et s'empara de toutes les colonies de l'Europe, les cultiva avec le plus grand soin et tira ses bois de construction pour sa marine du Canada et de l'Irlande, au lieu de les tirer du nord de l'Europe. L'Europe, au contraire, vit son commerce languir et tomber, et si son industrie put lui fournir certains objets qu'elle aurait sans cela tirés d'Angleterre, cependant elle ne put y trouver un dédommagement pour la perte de tout son commerce sur mer (1).

Batailles d'Eylau et de Friedland. 8 février et 14 juin 1807. — Les restes de l'armée prussienne, sous les ordres de Kalkreuth et Lestocq, éprouvés par les dures expériences du mois dernier, délivrés des lâches et des faibles qui pouvaient se trouver parmi eux et réduits à une petite troupe, mais une troupe de héros, se réunirent aux Russes, qui alors paraissaient sur le champ de bataille. Après plusieurs affaires en Pologne peu décisives, quoique sanglantes, la guerre se porta en Prusse et les deux armées livrèrent à Eylau, non loin de Kœnigsberg, une des plus sanglantes batailles, le 7 et le 8 février, par le froid le plus piquant, au milieu de la neige et de l'hiver. Deux cent mille hommes luttaient avec les plus furieux efforts les uns contre les autres, tandis que la nature rendait encore le désastre plus épouvantable. L'élite de la garde française y fut sacrifiée sans que la victoire fût gagnée. Les Russes combattirent avec une valeur inébranlable, et les Prussiens, sous les ordres de Lestocq, arrivant fort à propos au secours de l'aile droite fortement pressée, repoussèrent les dernières attaques des Français avec une valeur héroïque. Les deux armées restèrent sur le champ de bataille et toutes deux s'attribuèrent la victoire. En réalité, l'avantage était plutôt du côté des alliés, et l'on croyait généralement qu'une nouvelle attaque, le troisième jour, ne manquerait pas de forcer les Français à faire retraite; mais le commandant russe, le général Benningsen, crut qu'il ne devait pas demander à son armée, déjà si fatiguée, des efforts surhumains, et il se retira sur Kœnigsberg. Les Français de leur côté rentrèrent aussi dans leurs anciennes positions sur la Passargue, et il y eut une espèce de repos d'environ quatre mois, pendant lesquels les deux

(1) Cependant il a été prouvé et avoué depuis que, si le système eût pu être prolongé et exactement observé, l'Angleterre était perdue. N. T.

armées cherchèrent à réunir de nouvelles forces. La malheureuse Prusse eut effroyablement à souffrir, accablée par plus de deux cent mille soldats étrangers.

Napoléon, pendant ce temps, poussa avec activité le siége de Dantzig, place forte qu'il avait laissée derrière lui et qui était la clef de la mer Baltique. Le général Kalkreuth y commandait et il se défendit jusque dans le mois de mai; mais quand il eut perdu toute communication avec la mer et tout espoir d'être secouru, il se rendit sous des conditions très-honorables, le 24 mai. Les Russes et les Prussiens, après avoir négligé le moment décisif, vinrent attaquer les retranchements de l'armée française à la Passargue. Ils y combattirent avec une valeur digne d'éloges; mais l'ennemi était renforcé des trente mille hommes qui assiégeaient Dantzig, et protégé par de forts retranchements, de sorte qu'il put facilement repousser leurs attaques et même bientôt prendre l'offensive. Des combats sanglants et continuels furent livrés tous les jours, depuis le 5 juin jusqu'au 12, jour de la bataille décisive de Friedland. Ce furieux combat dura depuis le matin jusqu'au milieu de la nuit suivante. Pendant la plus grande partie de la journée, la victoire fut du côté des Russes; ils s'en félicitaient et négligèrent la vigilance nécessaire même au vainqueur. Mais au milieu du jour arrivèrent sur le champ de bataille le corps d'armée de Ney et de Victor, et la garde de Napoléon; cette sanglante journée fut alors décidée : les Russes furent refoulés de tous côtés sur l'Alle et ils se retirèrent dans leur pays, vers le Niémen. Le 19 juin, Napoléon fit son entrée dans Tilsitt, la dernière ville de Prusse; et dès le 16 son armée occupait Kœnigsberg.

Paix de Tilsitt, les 7 et 9 juillet 1807. — Une conférence entre les deux empereurs, celui d'Orient et celui d'Occident, amena promptement la paix, décida du démembrement de la Prusse et fixa la marche de l'Europe pour quelques années. Napoléon, maître dans l'artificieux usage de la parole, sut persuader à l'empereur Alexandre que son unique but était la paix du continent, et que ses efforts tendaient uniquement à mettre les côtes à l'abri de l'insolence anglaise, pour obtenir enfin la liberté de la mer. Il feignit donc d'avoir un grand désir de lier une solide amitié avec la Russie; afin que ces deux puissances étant d'accord, disait-il, elles pussent donner le bonheur à l'Europe, puisque aucune guerre ne pourrait s'y élever sans elles ou contre leur volonté.

Ainsi, dans cette paix, Cattaro, Raguse et les sept îles (de la mer Ionienne) furent abandonnés par la Russie à la France, qui lui donna pour compensation quatre cent mille habitants de la Prusse polonaise; et Frédéric-Guillaume, que l'on ne pouvait plus guère appeler du nom de roi, fut obligé d'adhérer à ces dures conditions. Il perdit la moitié de son empire et cinq millions d'habitants; entre autres surtout, la ville de Dantzig, qui fut déclarée ville libre, et la province polonaise, qui fut érigée en grand-duché de Varsovie, dont le roi de Saxe fut nommé grand-duc. Nous avons déjà vu une fois la maison de Saxe régner en Pologne. Ainsi, Frédéric-Auguste, qui s'était déclaré neutre trois jours après la bataille d'Iéna et s'était empressé de faire ensuite alliance avec la France, était maintenant roi et membre de la confédération rhénane.

Plus tard la Prusse perdit tous les pays entre l'Elbe et le Rhin. La plus grande partie de cette distraction fut faite pour former le nouveau royaume de Westphalie, qu'il donnait à son plus jeune frère, Jérôme. Il y ajouta encore une partie du Hanovre, le duché de Brunswick, dont le duc avait commandé l'armée prussienne, et la principauté de Hesse. Ainsi le terrible ban fut prononcé contre la maison de Hesse : « Elle cessera de régner, disait-il, pour s'être toujours montrée ennemie de la France, et encore dans cette guerre avec la Prusse, pour avoir pris une position équivoque; » et cependant la Hesse avait d'elle-même gardé la neutralité. Le pays fut tout d'un coup assailli, l'électeur, chassé de sa capitale, et réduit à fuir; et le nouveau roi, un étranger, à la honte de toute l'Allemagne, y entra en triomphe et vint régner sur des peuples allemands, les descendants des Saxons et des Cattes.

Le roi Frédéric-Guillaume n'avait conservé qu'un petit nombre de sujets, mais c'étaient des hommes fidèles et dévoués. Ce ne fut pas non plus sans consolation qu'il apprit que

trois de ses places fortes, Colberg, Graudenz et Pillau, n'avaient voulu consentir à aucun accommodement avec l'ennemi; que quantité d'autres en Silésie s'étaient défendues d'une manière tout à fait honorable, et que deux d'entre elles, Cosel et Glaz, n'étaient pas même encore au pouvoir de l'ennemi. Dans Graudenz commandait le vieux Courbière qui, lorsque les Français le sommèrent de se rendre et lui représentèrent que le roi avait perdu son royaume et passé de l'autre côté du Niémen, répondit : « Eh bien! alors je veux être roi dans Graudenz. » Le roi avait envoyé le général Gneisenau prendre le commandement dans Colberg, sachant bien d'avance qu'il envoyait dans la ville un homme solide qui ne se laisserait jamais ébranler; en outre, par son ordre, le lieutenant Schill, et plusieurs autres chefs, levèrent dans le pays des volontaires qui tourmentaient l'ennemi fort loin autour de Colberg.

—

Soulèvement de l'Espagne.

Cependant Napoléon à son retour à Paris, apporta, comme marque de son triomphe, le char de victoire de l'une des portes de Berlin avec l'épée du grand Frédéric; et de même qu'il avait fait construire un pont d'Austerlitz dans sa capitale, il y eut aussi un pont d'Iéna. Sa domination, par cette nouvelle paix, était élevée à un si haut point de gloire et de solidité qu'elle semblait aux yeux des hommes être inébranlable; et celui qui aurait voulu prédire qu'avant quelques années ces Prussiens, foulés aux pieds, iraient reprendre à Paris ce char de la Victoire, les armes à la main, aurait été certainement regardé comme un visionnaire insensé.

Pour qui connaissait l'esprit de Napoléon et sa manière d'agir, il était facile de deviner qu'il ne demeurerait pas oisif et que son esprit, justement à cause de la paix, serait occupé de nouvelles conquêtes; et que, puisque dans ses rapides campagnes il avait vaincu les puissances de l'est et les avait affaiblies pour longtemps, il allait désormais se tourner vers l'ouest; mais personne encore jusque-là n'aurait pu le croire aussi traître et sans pudeur qu'il se montra à l'égard de l'Espagne. La maison royale d'Espagne avait été longtemps fidèle alliée de la France et avait même perdu sa puissance maritime et ses îles dans la guerre contre les Anglais; or, pour récompense d'une telle fidélité, il lui fallut encore perdre le trône. Napoléon sut profiter avec adresse et perfidie des dissensions qui existaient dans la famille royale, entre le père et le fils, et il décida le vieux roi Charles IV, affaibli par l'âge, à déposer la couronne, au commencement de 1808, et à la transporter sur sa tête; puis, il attira par ruse son fils Ferdinand de l'autre côté des frontières, à Bayonne, et le força aussi lui à renoncer au trône. On ne lui laissait du reste le choix qu'entre l'abdication ou la mort, et le jeune prince préféra la vie et la captivité en France. Mais son peuple ne fut pas si patient. Quand Napoléon, dans la joie des succès de sa trame, eut aussitôt nommé son frère Joseph roi d'Espagne (son royaume de Naples passa au grand-duc de Berg, et plus tard ce grand-duché de Berg au prince héritier de Hollande); alors les Espagnols, dans une juste colère, prirent les armes en faveur de leur roi opprimé.

Ce peuple se montra dès le commencement de son histoire passionné pour la liberté, toujours très-délicat sur le point d'honneur, enflammé d'un beau feu pour son roi, sa patrie et sa religion; et tel encore se montra-t-il de nos jours. Ils n'étaient point à la vérité habitués au nouveau genre de guerre et ils furent écrasés de tous côtés par les armées françaises dans les batailles rangées; mais quoique vaincus, ils ne furent jamais soumis. Profitant des avantages de leur terrain, qui n'était que montagnes et lieux incultes ou villes et murailles, ils ont couvert leur sol des corps d'une foule innombrable d'ennemis dans nombre de rencontres particulières. La guerre d'Espagne a coûté la vie à cent mille Français, et quantité d'Allemands, que Napoléon y avait entraînés, y trouvèrent aussi leur tombeau; mais il faut avouer

que les Espagnols reçurent de très-importants secours d'Angleterre, en hommes et en armes, et de plus grands encore dans la personne du grand général Wellington, dont la tactique habile et sage a longtemps défendu avec les plus faibles moyens la péninsule ibérique, et l'a reconquise pas à pas; jusqu'à ce que les grands événements de Russie et d'Allemagne l'aient appelé en France de l'autre côté des montagnes.

—

Guerre d'Autriche. 1809.

De même que la Prusse, en 1806, n'avait écouté que la voix de l'honneur, et que dominée entièrement par ce sentiment elle n'avait trouvé aucun effort trop grand, aucun sacrifice trop pénible, aucun malheur trop douloureux pour chercher à venger les affronts de l'Insolence française; ainsi l'Autriche, entraînée contre la France par une pareille impulsion, se crut obligée de s'engager dans une nouvelle guerre, en 1809. A la vérité, elle n'avait pas eu à souffrir par elle-même; mais tout autour d'elle avait souffert opprobre ou ruine. Le vieil Empire avait disparu, un nouveau trône avait été élevé pour un étranger au cœur même de l'Allemagne, et le reste du pays était de plus en plua étroitement asservi à son ennemi. Enfin l'ancienne maison royale d'Espagne avait été renversée du trône contre toute raison, à moins que désormais il ne doive régner aucune justice parmi les peuples. Que pouvait-il donc maintenant y avoir de certain et qui pouvait fonder sa sécurité sur son ancienneté? De plus, Napoléon, dans l'été de 1808, avant de passer en Espagne, avait eu une conférence à Erfurt avec l'empereur Alexandre, et renoué plus fortement encore les liens de leur alliance. Il semblait donc que la Russie et la France voulussent s'arroger à elles seules le droit d'arbitres de l'Europe; et l'Autriche, qui pendant des siècles en fut le point central, n'était plus considérée pour rien. Elle ne pouvait le souffrir avec patience, car au delà de certaines bornes la patience devient ignominie. La déclaration de guerre de l'Autriche était très-honorable et tout à fait noble et généreuse; puisqu'elle entrait seule sur le champ de bataille, ne comptant que sur ses propres forces.

Du reste, l'Autriche sentit fort bien, cette fois, qu'elle ne pouvait compter pour son salut sur son armée régulière; elle voulait une guerre dans sa plus grande extension, une guerre de peuple. Elle convoqua les gens de bonne volonté, forma des landwehr, parla avec enthousiasme au cœur de son peuple et de tous les Allemands; elle plaça les nobles princes de la maison royale à la tête de l'armée, et mit en mouvement toutes les forces de ses riches et belles provinces, comme elle ne l'avait encore jamais fait; et si le salut et la liberté d'un peuple pouvaient être obtenus par son unité, celui-ci aurait dû les conquérir alors.

Mais, comme en 1806, l'Europe en 1809 n'était pas encore mûre pour sa délivrance; il fallait que le feu de purification pénétrât partout et mît tout à vif; il fallait que la misère générale grossît indéfiniment pour que tout sentiment d'égoïsme fût déposé, et que l'histoire pût présenter le grand et rare spectacle d'une guerre sainte dans laquelle tous les peuples de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud, se lèveraient comme un seul homme, réunis pour la liberté, l'honneur et la vertu.

Quel cœur allemand, à qui la patrie est plus chère que tout autre bien, pourra jamais oublier de quels sentiments d'espérance et de crainte il était agité pendant cette guerre de 1809? de quelle fureur il s'est senti animé quand l'odieux ennemi s'avança avec son armée, dont l'élite était composée des fédérés du Rhin? Qui pourra oublier comment avec le bras vaillant de ces Allemands il força à la retraite, par de sanglants et continuels combats, l'armée autrichienne qui avait pénétré jusqu'en Bavière? Alors, dans son orgueil, il déclara qu'avant quelques mois il voulait être dans Vienne. Ce furent des jours bien déplorables que ceux de Pfaffenhofen, Tann, Abensberg, Landshut, Eckmuhl et Ratisbonne. On combattit avec beaucoup de courage et de gloire, du 19 au 23 avril, mais avec de grands revers

pour l'Autriche; parce que l'armée avait pris beaucoup trop de développement et que Napoléon, comme toujours, avait réuni sur un seul point l'effort terrible de son attaque. Alors il avait soin, avec l'élite de ses troupes et surtout avec sa cavalerie dont la plus aguerrie était autour de lui, de se jeter tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, puis de recommencer tout d'un coup une nouvelle attaque; de sorte qu'avec les mêmes troupes il mettait le désordre dans tous les rangs autrichiens. Il faut convenir aussi que dans cette occasion brillèrent au plus haut degré ses talents militaires. On le voyait arriver là où le danger était le plus grand, et sa présence décidait la victoire; il ne reposait ni jour ni nuit, et difficilement dans le cours de tous les siècles, on trouverait un exemple de tant d'efforts réunis de la part d'un seul homme et de tant d'actions, dans l'espace de quelques jours et quelques nuits. Pour les soldats de la landwehr autrichienne, qui ne connaissaient pas encore la guerre, les régiments de cuirassiers étaient les plus terribles adversaires; comme un ouragan qui fait trembler la terre, leurs effroyables escadrons, serrés, entourés de fer, à l'abri des balles et des coups, ainsi du moins paraissaient-ils à nos guerriers qui ne les avaient jamais vus, se jetaient sur eux en mugissant; et ceux-ci déjà vaincus avant l'attaque, étourdis et frappés par les yeux et les oreilles, laissaient enfoncer leurs rangs, et dès la première attaque cette masse puissante culbutait leurs lignes et les écrasait par milliers. Mais bientôt ces hommes énergiques montrèrent que ce n'était que la nouveauté qui les avait vaincus.

Batailles de Gross-Aspern et d'Essling. 21 et 22 mai. — L'archiduc Charles se retira avec son armée, encore toujours forte malgré les sanglantes journées d'avril, sur la rive gauche du Danube, vers la Bohême; et Napoléon s'avança sur la rive droite jusqu'à Vienne. L'archiduc Maximilien la défendit quelques jours; mais une ville si grande et presque sans défense ne pouvait soutenir un siége, et l'ennemi y entra le 12 mai; ensuite l'armée française passa le Danube pour marcher contre l'archiduc Charles et frapper le dernier coup sur les États autrichiens. Ce fut le 21 et le 22 mai, dans les immenses plaines d'Aspern et d'Essling, non loin du lieu où déjà une fois Rodolphe de Habsbourg avait vaincu Ottocar, roi de Bohême, que se livra une sanglante bataille. Napoléon avait de nouveau compté sur l'effroi que causait sa cavalerie bardée de fer, et fit donner par elle dans plusieurs endroits les plus vigoureuses attaques, pour renverser l'ordre de bataille autrichien, séparer une aile de l'autre et vaincre les différents corps ainsi isolés. Mais ce ne fut pas comme à Ratisbonne, et il éprouva qu'il y avait dans l'armée plus de promptitude, plus d'activité et plus d'art. L'héroïque Charles, dans le court intervalle depuis les malheurs d'avril, s'était particulièrement appliqué à montrer à ses soldats à se ranger en bataillons carrés très-serrés, sur lesquels les attaques de la cavalerie devaient venir se briser comme contre une muraille; et il avait obtenu d'autant plus de succès que ses troupes étaient remplies de bonne volonté et de soumission. La cavalerie vint donc se jeter sur ces carrés; on les laissa arriver avec sang-froid jusque sur les premiers rangs en escadrons serrés, et alors on les reçut avec un si beau feu que des rangs entiers furent culbutés; de sorte que ceux mêmes qui étaient restés intacts furent renversés de cheval au milieu de la mêlée; puis notre grosse cavalerie qui vint au secours, secondée par l'infanterie, n'eut pas de peine à forcer ces escadrons à prendre la fuite.

Cette fermeté de l'infanterie autrichienne et la valeur si connue des escadrons de Jean de Lichtenstein, et enfin l'habile conduite du prince Charles, qui courait partout où le danger l'appelait, arrêtèrent toutes les tentatives des Français; ils furent repoussés de toutes parts. Le village d'Aspern, qu'ils avaient pris pour point central de leur champ de bataille, leur fut enlevé. De plus, l'archiduc profitant habilement de cet avantage pour opposer un nouvel adversaire aux ennemis, dans la violence du courant des eaux gonflées du Danube, fit lancer des vaisseaux et d'autres machines lourdement chargés contre le pont de bateaux de Napoléon. Il réussit; le pont fut brisé en deux, et Napoléon se trouva sur la rive gauche, coupé de Vienne et du reste de son armée, il lui fallut recommencer le com-

bat, le jour suivant 22, dans cette position; tous ses efforts, toute sa tactique furent cette fois inutiles; sa cavalerie, son infanterie, son artillerie ne purent tenir contre la valeur autrichienne et le grand nombre. La bataille fut perdue, et si le maréchal Masséna n'avait pas réussi à s'emparer de la petite ville d'Essling, dont les murailles lui servirent de rempart pour assurer et défendre la retraite, toute l'armée française était détruite. Même elle eût été perdue, ont prétendu beaucoup d'écrivains depuis, si le vainqueur, aussitôt après l'action, poursuivant sa victoire, eût attaqué l'île Lobau sur laquelle Napoléon s'était sauvé et se trouvait dans le plus grand embarras jusqu'à ce que le pont fût rétabli sur l'autre bras du Danube. On laissa le temps de rétablir ce pont, et il revint à Vienne. Mais le champ de bataille était couvert de ses morts, et les Autrichiens y comptèrent trois mille cuirassiers.

Cette bataille fit naître de nouvelles espérances dans tous les cœurs. Déjà, en différents endroits, la nation avait donné des témoignages sensibles de son exaspération et de sa haine. Dans le Nord, l'audacieux Schill se releva, et à la tête de ses hussards et d'une foule de jeunes gens et d'hommes libres que l'impatience de leur ardeur lui ameuait, recommença de nouveau la guerre contre les ennemis du nom allemand. Et Dœrnberg, avec beaucoup d'autres Hessois, forma le plan de renverser de son trône le roi usurpateur qui siégeait dans Cassel, et de commencer l'œuvre de la délivrance. De même que déjà, dans la guerre de trente ans, Mansfeld, Christian de Brunswick, Bernard de Weimar, et d'autres chefs avaient remis en vigueur la tactique des Germains, en faisant la guerre pour le parti qu'ils avaient embrassé, à la tête d'une troupe qui s'était rassemblée autour d'eux; ainsi y eut-il alors des hommes qui, se sentant au dedans d'eux-mêmes une pareille force, tentèrent de les imiter, animés du plus beau zèle pour la patrie. De sorte que cette époque fut, comme celle de la guerre de trente ans, une des plus extraordinaires et des plus incroyables pour les faits. Cependant il y avait une différence essentielle; car la première, encore toute proche du temps de la violence, avait bien plus de chances pour ce genre de guerre que la deuxième qui venait après l'établissement des lois et surtout de la landfriede (paix du pays). Aussi, l'obéissance à la loi et l'esprit d'ordre public empêchèrent parmi le peuple tous les mouvements, et l'entreprise de ces hommes échoua. Schill, qui avait perdu son temps à parcourir inutilement le nord de l'Allemagne, finit par se jeter dans Stralsund. Il espérait sans doute de là se sauver en Angleterre pour venir plus tard servir plus utilement l'Allemagne, quand cette carrière malheureuse dans laquelle il s'était jeté, et dans laquelle il en avait entraîné tant d'autres lui serait devenue plus favorable. Mais un corps de troupes danoises se réunit aux Français et aux Hollandais pour le poursuivre; Stralsund fut attaqué le 31 mai, et le malheureux Schill succomba sous les coups des cavaliers danois. La révolte de Dœrnsberg n'eut pas plus de succès, et il fut obligé de se sauver avec ses amis de l'autre côté des mers, sur les côtes d'Angleterre. Quant aux malheureux compagnons de Schill, faits prisonniers, ils furent victimes de la fureur et de la vengeance des Français. Grand nombre furent exécutés et les autres traînés aux galères comme des criminels. Depuis lors, la terreur et la crainte de la mort domina tous les Allemands et enchaîna la liberté de toutes leurs actions et même de leurs paroles. Napoléon, au commencement de la guerre, fit fusiller un homme innocent, Palm, libraire d'Erlangen; parce que, ayant publié un écrit sur l'état humiliant de l'Allemagne, il n'avait pas voulu nommer son auteur. Cette action de tyrannie révolta les esprits en Allemagne plus que toutes les autres, antérieures et même postérieures, et le cri du sang innocent répandu n'est pas resté sans vengeance. — Une révolte plus grave que celle que nous avons vue dans le nord de l'Allemagne, fut celle des fidèles Tyroliens, commandés par André Hofer, Straub et Speckhacher. Deux fois déjà leurs bandes avaient chassé les Français avec grande perte de leur pays, au moyen de cette tactique de guerre, particulière à ces robustes et audacieux montagnards et avec laquelle autrefois les Suisses avaient humilié l'orgueil de cette cavalerie autrichienne, l'élite de la noblesse. Toute l'Allemagne se réjouissait de voir que,

sur chaque sommet de leurs montagnes, la liberté trouvât une patrie parmi des hommes qui parlaient la langue allemande; et elle espérait que la victoire viendrait enfin couronner une telle constance. D'autres espérances se montraient aussi d'un autre côté; les Anglais avaient envoyé une flotte considérable sur les côtes des Pays-Bas et pris l'île de Walcheren. Il semblait que sur ce point un grand coup allait être frappé contre la France. Mais toutes ces espérances n'étaient encore que des illusions.

Bataille de Wagram, 5 et 6 juin, et paix de Vienne, 14 octobre. — Napoléon, après la bataille d'Aspern, avait fait venir des renforts de Bavière, de Wurtemberg, de Saxe, d'Italie et d'Illyrie; de sorte qu'il était en mesure de repasser le Danube, et d'attaquer avec avantage l'archiduc Charles. Le passage s'opéra pendant une nuit noire d'orages, parmi les éclats du tonnerre; et Napoléon livra, le 5 et le 6 juin, la grande et décisive bataille de Wagram. Des tours de Vienne on pouvait voir une portion de l'ordre de bataille, le côté où combattait l'aile droite des Autrichiens; et les spectateurs virent avec des cris de joie sans fin, cette vaillante aile droite marcher en avant, forcer tout à plier et gagner un grand terrain sur l'ennemi; car elle prit même plusieurs canons et drapeaux. Cependant leurs belles espérances furent trompées; l'aile gauche autrichienne était entourée, les Hongrois ne donnèrent pas à temps, et de ce côté les affaires furent en si mauvais état, que le général fut obligé de faire retraite. Six jours après la bataille, une suspension d'armes fut convenue, et depuis lors on commença à traiter pour la paix.

Ce fut une terrible nouvelle pour les Tyroliens. Cependant ils réunirent encore une fois tous leurs efforts et chassèrent, au mois d'août, le maréchal Lefèvre de leur pays, espérant toujours que l'Autriche, excitée par une pareille constance, recommencerait la guerre. Mais les malheurs du royaume parurent à l'empereur François trop durs et trop désastreux. De plus, l'expédition des Anglais contre la Hollande eut une très-mauvaise fin. On continua donc les conférences et la paix fut résolue. Pendant ce temps-là, les Français purent tourner toutes leurs forces contre le petit pays du Tyrol, et il fut entouré de tous côtés comme une citadelle et pris d'assaut. Il fallut emporter, l'un après l'autre, chaque passage, chaque montagne; tous les hommes furent mis à mort ou désarmés. Enfin, le fidèle et pieux Hofer fut pris, traîné de l'autre côté des Alpes, en Italie, et fusillé dans la citadelle de Mantoue, comme un criminel.

Cependant un autre héros de la liberté, Frédéric-Guillaume de Brunswick, de l'ancienne famille des Welfs, fut plus heureux et parvint, au moyen d'une expédition audacieuse, à se sauver du pays que l'odieux ennemi occupait. Il osa, des frontières de la Bohême, avec douze cents cavaliers intrépides, son bataillon noir, parcourir un espace de soixante-dix milles, au milieu des troupes ennemies, traversant le territoire de Leipzig, de Halle, de Halberstadt, de son propre duché, hors duquel les usurpateurs l'avaient chassé, du Hanovre, et se frayer un chemin jusqu'à l'embouchure du Wéser, à Elsfleth, d'où il s'embarqua heureusement pour l'Angleterre. Notre héros Welf y fut reçu avec autant d'admiration que d'amitié.

L'Autriche perdit, par la paix de Vienne, Salzbourg et plusieurs contrées voisines de la Bavière, la plus grande partie de ses possessions polonaises dans le grand-duché de Varsovie et en Russie, le reste de ses possessions en Italie avec l'Illyrie. De sorte que de ce côté elle ne touchait plus à la mer, et de l'autre elle devait rendre aussi toutes les places fortes de la frontière et même ses montagnes. C'était encore pis que de perdre deux mille milles carrés et plus de trois millions d'hommes.

—

Napoléon au faîte de la puissance. 1810–1812.

L'empereur Napoléon, par la paix de Vienne, se trouva monté à un si haut degré, que toute espérance semblait alors perdue de voir jamais sa puissance brisée. Pour l'affermir encore davantage et l'ennoblir aux yeux du monde, par

une alliance avec une maison princière vénérée dans l'Europe, il demanda la main de la fille de l'empereur de Vienne, l'archiduchesse Marie-Louise, et Joséphine par conséquent fut obligée de subir l'affront d'une séparation. L'empereur François consentit donc à cet immense sacrifice. « Pour les intérêts les plus sacrés de la monarchie et de l'humanité, comme un boulevard contre un fléau dont on ne peut voir la fin, comme un gage pour le maintien de l'ordre, est-il dit plus tard dans la déclaration de l'Autriche, Sa Majesté abandonne l'objet le plus cher à son cœur; elle fait une alliance qui doit consoler les opprimés et les malheureux, faire naître chez eux le calme de la sécurité après les souffrances d'une longue lutte inégale, décider les forts et les victorieux à la modération et à la justice, et établir ainsi une espèce d'équilibre, sans lequel la société des empires ne peut être qu'une société de malheureux. L'empereur Napoléon en est arrivé, dans sa carrière, à un point où l'objet de ses désirs doit être l'affermissement de ses conquêtes plutôt que d'insatiables efforts pour de nouvelles. Son alliance avec la plus ancienne maison royale de la chrétienté va donner à sa grandeur, aux yeux de la nation française et du monde entier, une telle solidité que des plans d'agrandissement par des guerres perpétuelles ne pourraient que l'affaiblir et l'ébranler. Tant d'années d'inutiles efforts et de sacrifices incalculables peuvent bien fournir une raison assez forte pour essayer d'opérer le bien par la confiance et l'abandon, après que des fleuves de sang répandu n'ont réussi, jusqu'à présent, qu'à accumuler ruines sur ruines. »

Comme le généreux empereur François se vit encore trompé dans cette belle confiance, d'ailleurs si naturelle! Dans l'année même que cette nouvelle alliance fut fondée (ce fut le 2 avril 1810 qu'eurent lieu les épousailles de l'archiduchesse Marie-Louise), la Hollande, après que le roi Louis eut déposé la couronne, parce qu'il ne voulait pas être un instrument dans la main de son frère pour la ruine de son peuple, fut tout entière réunie à la France; car, disait-on, la Hollande n'est pour ainsi dire qu'une alluvion du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, les principales artères du royaume de France; et enfin, pour prouver qu'il pouvait tout ce qu'il voulait, et que désormais aucune considération ne pouvait plus l'arrêter, Napoléon résolut tout d'un coup d'ajouter à la France tout le nord-ouest de l'Allemagne, c'est-à-dire les pays à l'embouchure du Wéser, de l'Ems et de l'Elbe, ainsi que les anciennes villes libres de commerce, Brême, Hambourg, Lubeck. Le prétexte fut que la contrebande avec l'Angleterre se faisait sur ces côtes, et par ces villes. Ainsi l'Allemagne se trouvait dépouillée de ses côtes et de son commerce de mer. Le fleuve qui avait toujours été la séparation naturelle entre la France et l'Allemagne se trouvait dépassé. Une ligne tout arbitraire fut tracée à travers les pays et les fleuves, suivant le caprice de Napoléon; de sorte qu'il était facile de voir que ce n'était là qu'un premier pas pour aller plus loin, et que peu à peu toute l'Allemagne serait absorbée dans le gouffre.

Cependant Napoléon ne sut jamais comprendre ce qui pouvait seul donner à une puissance, nouvellement établie et primitivement fondée sur la violence, une durée certaine, au delà même de la vie du fondateur; il ignorait l'art d'intimer au peuple la croyance à cet affermissement; et ce qu'il fit alors était ce qu'il y avait de plus contraire à cette impression. Déjà, en 1809, il avait arraché à sa vieille capitale le pape, le père commun de tous les catholiques, dont le siége est inébranlable, suivant la croyance de presque tous les peuples, et l'avait entraîné prisonnier comme un criminel; aujourd'hui il réunissait Rome à son grand empire, et réglait que son fils et tout premier-né de l'empereur prendrait le titre de roi de Rome. De pareils actes le firent maudire dans le cœur de milliers d'hommes; mais cette âme de fer ne s'inquiétait ni des malédictions des uns, ni des bénédictions des autres. Son empire lui parut assez solidement établi, avec cinq cent mille soldats et une armée innombrable d'espions. Ainsi le pensait le monde, qui ne juge que d'après les apparences.

Cependant il ne se passa pas deux ans que ce colosse de puissance était renversé, et l'empereur était réduit à signer son abdication dans le palais de Fontainebleau. Napoléon reprochait à la Russie d'entretenir des relations

avec l'Angleterre, et de fomenter les germes de révolte que l'Allemagne nourrissait. Il lui déclara la guerre, et cette gigantesque expédition fut la première cause de sa ruine, en fournissant à l'Allemagne l'occasion de secouer le joug qui lui avait été imposé.

—

Campagne de Russie. 1812.

Ce fut dans l'été de l'année 1812 que l'empereur Napoléon partit pour cette grande expédition de Russie, avec quatre cent mille fantassins, soixante mille chevaux et douze cents pièces d'artillerie. Il lui avait fallu deux ans pour ses préparatifs : il avait rassemblé tout ce qu'il y avait de meilleures troupes en Europe, et avait pourvu à tous les besoins de la campagne. Le premier but de cette expédition était bien, à la vérité, dirigé contre la Russie; mais ce n'était pas le principal, et si Napoléon avait pu forcer les Russes à faire la paix, il aurait, suivant toute apparence, continué de pousser sa pointe jusqu'en Asie, afin de chasser les Anglais, ses plus grands ennemis, de leurs vastes et riches possessions des Indes. Il arriva triomphant jusqu'à Moscou; mais c'était là le terme que la Providence avait mis à ses succès : car à peine s'était-il mis en possession du Kremlin, l'ancienne résidence des czars, le 14 septembre, que tout d'un coup le feu prit à la ville en plus de cent endroits à la fois. Elle fut tout entière consumée, avec toutes ses provisions, sur lesquelles Napoléon avait compté, et qui lui étaient nécessaires pour passer les cinq mois de l'hiver. Il n'avait plus de vivres que pour quelques semaines, et, comme d'ailleurs l'empereur Alexandre refusait de faire la paix, il fallut songer à la retraite; mais au lieu de prendre la route par Caluga, comme tout portait à le croire, parce qu'il y aurait trouvé un pays encore tout à fait intact, il revint par la route de Smolensk, sur laquelle les Russes et les Français avaient tout ravagé, tout incendié. Bientôt la famine fut extrême dans l'armée; le désordre et l'insubordination se mirent dans les rangs, et la cavalerie légère des Russes qui la harcelait lui faisait éprouver tous les jours de nouvelles pertes. Mais son plus terrible ennemi fut le froid, qui, cette année, commença plus tôt qu'à l'ordinaire et la surprit au milieu des immenses steppes de la Russie. Les malheureux soldats n'avaient aucun moyen de se défendre contre lui : leurs vêtements étaient déchirés et ils marchaient nu-pieds au milieu de ces vastes plaines de neige. Les villes et les villages qui se trouvaient sur la route avaient été ravagés et pillés par eux ou par les habitants. Jamais de toits pour se mettre à l'abri, point de vêtements pour couvrir leurs corps transis, pas un morceau de pain pour apaiser leur faim, et partout le découragement. Tous les matins des monceaux de morts restaient gelés autour des feux de camp; les autres, qui peut-être n'avaient été sauvés que par l'abri des corps de ceux qu'ils abandonnaient, s'ils pouvaient encore, en rassemblant toutes leurs forces, se remettre en route, c'était pour aller subir, au prochain campement, le même sort que ceux qu'ils avaient laissés. La famine emportait ceux que le froid avait épargnés. Dès qu'un cheval tombait par terre, ils se jetaient dessus comme des bêtes féroces, le déchiraient avec leurs doigts, avec leurs dents, et dévoraient sa chair toute crue; on a même vu des hommes, qui avaient perdu la tête, s'asseoir au milieu de la neige et ronger leurs doigts déjà noirs de froid, avec l'expression du plus effroyable idiotisme. Mais détournons nos regards d'un tableau si hideux, l'imagination se refuse à de telles horreurs.

—

Défection de la Prusse. — Préparatifs de Napoléon.

D'un demi-million d'hommes que cet insolent conquérant avait entraînés dans cette guerre, à peine en revint-il trente mille en

état de porter les armes. Alors l'Allemagne pensa que c'était le moment ou jamais de secouer le joug, et quo l'heure de sa délivrance avait sonné. La Prusse se déclara la première. Ses guerriers, qui n'avaient suivi qu'à regret les Français en Russie, se trouvaient tout prêts et en état de soutenir la liberté de leur pays; d'autant plus que leur corps d'armée, faisant partie de l'extrême gauche, n'avait pas eu beaucoup à souffrir. Le général York, qui connaissait les sentiments du roi aussi bien que ceux du peuple, à peine arrivé sur la frontière de Prusse, abandonna les Français et se hâta de faire demander au roi s'il devait se joindre aux Russes victorieux. Le roi, qui se trouvait encore à Berlin sous la garde d'une garnison française, se rendit aussitôt à Breslan, en Silésie; et de là, le 3 février 1813, il fit un appel à toute la jeunesse du pays pour accourir au secours de la patrie. Sa voix retentit au fond de tous les cœurs, et des milliers de jeunes gens se rangèrent sous les drapeaux. Berlin, à elle seule, fournit dix mille combattants.

En même temps, il convoqua la landwehr et la landsturm (1); et alors, le 17 mars 1813, le roi Frédéric-Guillaume déclara la guerre à la France. Cette démarche n'était pas sans danger pour la Prusse; car les Français possédaient encore huit places fortes en Prusse et en Pologne, et soixante-cinq mille hommes occupaient le pays. Mais bientôt toute la Prusse fut en armes à la voix de son roi, et pour sauver la patrie, tout le monde accourut : enfants, jeunes gens, vieillards; on vit même des femmes revêtir des habillements d'hommes, afin de pouvoir offrir leurs bras; chacun s'empressa d'apporter tout ce qu'il avait et de sacrifier toutes ses jouissances : les femmes donnèrent leurs joyaux.

Cependant Napoléon, qui avait abandonné en Russie les débris de son armée, était parti en toute hâte pour la France, et, voyageant nuit et jour sans se reposer, était arrivé à Paris, où il entra en secret dans la nuit du 18 décembre. Il avait aussitôt ordonné une levée de trois cent cinquante mille hommes, pour réparer une perte de trente mille chevaux, accusée dans le vingt-neuvième bulletin qu'il avait apporté avec lui; et, quand fut publiée la déclaration de guerre de la Prusse, il ordonna une deuxième levée de cent quatre-vingt mille hommes. Le peuple français, habitué désormais à l'obéissance, envoya donc tous ses enfants sous les drapeaux; et toute l'Europe fut dans l'étonnement de voir en si peu de temps une nouvelle et si belle armée, tout équipée, passer le Rhin et s'avancer en Allemagne pour soutenir la gloire de son empereur. En même temps Napoléon, pour s'assurer une garantie de la tranquillité du pays, fit demander une garde d'honneur qui devait être composée de jeunes gens volontaires, équipés et armés à leurs propres frais. Puis, comme il avait perdu toute sa cavalerie, il fit rassembler la gendarmerie qui était répandue par toute la France et pouvait faire un corps de seize mille hommes. Pour trouver des artilleurs, il fit venir ceux qui servaient dans la marine. En outre, l'Italie lui envoyait cinquante mille hommes de troupes auxiliaires, sans compter que la confédération rhénane fournissait aussi un contingent. Ainsi put-il faire entrer en Saxe, au mois d'avril, plusieurs centaines de mille hommes; et comme son armée grossissait toujours, il eut encore, pour cette campagne, environ cinq cent mille hommes. Aussi, aveuglé par cette apparence, il ne voulut consentir à aucune des propositions que lui fit faire l'Autriche, et l'Allemagne dut à son orgueilleuse opiniâtreté sa délivrance de tout joug français.

Premières opérations de la campagne. 1813.

Le vice-roi de d'Italie, le prince Eugène, à la tête de quelques débris de l'armée française et de quelques nouvelles recrues, était campé sous les murs de Magdebourg, obligé de laisser libre tout le cours du fleuve. Cependant les

(1) Voyez la note page 17.

Français auraient bien désiré conserver au moins son embouchure, avec l'importante place de Hambourg, et le général Morand s'y rendit avec les quatre mille hommes qui lui avaient servi à occuper les côtes du Mecklembourg et de la Poméranie; mais trois audacieux chefs de bande, Tettenborn, Etzernitscheff et Dœrnberg, s'attachèrent à sa poursuite, et ne lui permirent pas de prendre pied sur la rive droite de l'Elbe. Il fut obligé de repasser le fleuve et de se replier sur Brême. Dans tout le nord de l'Allemagne, le peuple recevait avec acclamation ses libérateurs partout où ils arrivaient. Le duc de Mecklembourg-Strélitz fut le premier après le roi de Prusse à abandonner l'alliance des Français. Les citoyens de Lubeck et de Hambourg s'en réjouirent et préparèrent toutes leurs forces pour aider aussi eux-mêmes à la défense de ce précieux trésor. Dœrnberg, à la tête de quatre mille hommes, vint chercher le général Morand, qui voulait de nouveau se porter en avant, l'attaqua le 2 avril derrière les murs de Lunebourg, emporta la ville d'assaut, et tua le général lui-même. Toute sa troupe fut tuée ou prise avec douze canons. C'est par ce beau fait d'armes que le général Dœrnberg ouvrit la deuxième campagne.

Dans le même moment le vice-roi d'Italie essaya de se porter tout d'un coup de Magdebourg sur Berlin avec ses trente mille hommes, pensant bien ne trouver sur son passage que des forces impuissantes; mais les généraux Wittgenstein, Bulow et York, ayant rassemblé à la hâte les troupes qu'ils avaient sous la main, vinrent fondre sur lui, le 5 avril, près de Mœkern, avec une telle fureur qu'il fut obligé de renoncer au projet de marcher sur Berlin et de se replier sur Magdebourg avec perte. Depuis lors le prince Eugène se tint tranquille sous les murs de Magdebourg, jusqu'à ce que l'empereur parût lui-même en campagne.

Dès que les nouvelles levées de France furent rassemblées sur le Rhin, Napoléon partit de Paris, et le 25 avril au soir il entra dans Erfurt. De là il se dirigea vers la Saal, et força la cavalerie des alliés de se replier derrière ce fleuve. Les deux armées s'approchèrent, et l'on se prépara de part et d'autre à une bataille décisive.

Bataille de Lutzen et de Gross-Gœrschen. 2 mai 1813.

Quand Napoléon fut arrivé sur les bords de la Saal, il se trouva bientôt en face de l'ennemi. Alors il monta à cheval et jusqu'à la suspension d'armes qui eut lieu cinq semaines plus tard, il ne remonta pas en voiture. C'était la marque qu'il était occupé de grands travaux militaires; car alors il voulait explorer par lui-même tous les environs et toutes les positions, juger d'après la fumée des villages et des coups de canon lointains les plans de bataille de ses ennemis ou conduire lui-même des attaques. Son âme était au plus haut degré d'excitation; son regard de feu étincelait au moment de l'attaque, quand la terre tremblait des épouvantables décharges d'artillerie et des charges de cavalerie; on aurait dit que ce tapage était celui qui flattait le plus son oreille.

De l'autre côté, l'armée des alliés, sous les ordres du général en chef, le comte de Wittgenstein, était déjà sur le champ de bataille, rangée dans les environs de Pégau; les généraux Blucher, York et Kleist commandaient les Prussiens. L'empereur Alexandre et le roi Frédéric-Guillaume se trouvaient au milieu de leurs soldats.

L'armée française, après quelques escarmouches sur la Saal, se porta en avant pour aller se réunir dans les plaines de Leipzig. C'est là que Napoléon voulait livrer une grande bataille, parce qu'il était supérieur en nombre. Le 1er mai, après s'être avancé de l'autre côté de Weissenfels, il rencontra sur des hauteurs, près du village de Poserna, l'artillerie et la cavalerie des Russes qui voulaient lui disputer le passage. C'était le général Winzingerode qui y avait été envoyé, pour tâter les forces des Français et s'assurer si l'armée entière était en route. Le maréchal Bessière, général en chef des gardes de l'empereur, s'étant avancé avec les tirailleurs pour conduire l'attaque, y fut tué par un boulet de canon. La position fut emportée, et Napoléon continua sa route jusqu'à Lutzen; c'était le champ de bataille où deux cents ans auparavant Gustave-Adolphe

avait trouvé la mort en combattant contre Wallenstein. Il y passa lui-même la nuit; mais le matin, quand il voulut se mettre en route pour Leipzig, tout à coup retentit un grand feu d'artillerie derrière lui et sur le flanc droit.

Les Russes et les Prussiens avaient pénétré l'intention de l'empereur, qui voulait commencer par s'emparer de Leipzig, pour les couper d'avec l'Elbe; et comme ils ne voulaient pas lui laisser faire ses manœuvres accoutumées par lesquelles il se choisissait toujours son champ de bataille, ils vinrent tomber sur lui, le 2 mai, lorsqu'il y pensait le moins, supposant qu'ils ne pourraient être prêts à la bataille avant le lendemain. Sur le midi, ils se portèrent avec toutes leurs forces sur les villages de Gross-Gœrschen et Klein-Gœrschen, de Rhano et Kaja, dont le maréchal Ney s'était emparé. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse se tenaient sur une hauteur derrière les rangs, d'où ils observaient les différentes chances de la bataille, et leur présence enflammait tous les guerriers du plus grand courage. Le terrible Blucher commença par emporter d'assaut le village de Gross-Gœrschen, et bientôt s'engagea autour des autres villages une sanglante lutte qui fut à l'avantage des alliés; ils s'emparèrent de la plupart de ces villages et forcèrent les Français de se replier en arrière. C'est à ce moment que Napoléon arriva sur le champ de bataille avec sa garde et les autres troupes qu'il ramenait avec lui; car il était déjà fort avant sur le chemin de Leipzig. Aussitôt il les fit marcher sur les villages attaqués; lui-même il parcourait les rangs et ne craignait pas de s'exposer au feu; il savait que la perte de la bataille découragerait son armée et entraînerait la perte de l'Allemagne. Le combat recommença donc avec une nouvelle fureur dans les villages conquis: ils furent plus d'une fois pris et repris. Souvent même, comme les deux partis occupaient chacun une portion du village, on se battit à la baïonnette et avec l'épée, dans les rues, dans les jardins et les petits sentiers. Quatre fois les alliés réunirent toutes leurs forces pour emporter ces villages; à la fin les Français furent ébranlés et se retirèrent en désordre jusqu'à Weissenfels et Naumbourg. A cette nouvelle, rapporte un témoin oculaire, Napoléon se tournant avec un regard de fureur vers ceux qui l'entouraient : « Croyez-vous, leur demanda-t-il, que mon étoile va s'éclipser? » Aussitôt il se ranime et prenant une de ces résolutions subites qui déconcertent tous les plans de son adversaire, il ordonne au général d'artillerie, Drouot, de rassembler sur un seul point quatre-vingts pièces d'artillerie et d'écraser les rangs ennemis par un feu effroyable. Il tenait toujours en réserve et à sa disposition, pour de pareils coups, l'artillerie de la garde; en même temps, il fit avancer seize bataillons de la garde sur les hauteurs, derrière le village de Kaja. L'artillerie, semblable à un volcan déchaîné contre l'armée, renversa tout devant elle, des rangs entiers furent emportés, les villages furent réduits en cendres, et l'on fut obligé de les abandonner. Dans le même moment les Russes furent vivement pressés sur leur flanc droit par le prince Eugène, qui arrivait de Mark-Ranstædt avec trente mille hommes de troupes fraîches.

Napoléon, impatient de voir la victoire se décider, poussait toujours en avant, protégé par le feu des soixante à quatre-vingts canons qu'il avait au centre. Alors, enfin les Russes et les Prussiens furent obligés de plier, accablés d'ailleurs par la chaleur et la fatigue de la journée; mais ils ne se retirèrent que pas à pas, défendant tous les points qui pouvaient offrir quelque résistance jusqu'à la nuit.

Une profonde obscurité enveloppait déjà le sanglant champ de bataille; on n'apercevait plus que la lumière des canons qu'on tirait encore par intervalle, et les flammes qui s'élevaient sur trois points des villages incendiés. Napoléon se trouvait derrière le grand carré que formaient ses gardes; quand tout à coup retentit le fracas d'une charge de cavalerie qui pénétra jusque dans l'intérieur. C'était l'intrépide Blucher qui, avec neuf escadrons de cavalerie, venait faire une dernière attaque pour imposer à l'ennemi. Il réussit; car les Français n'osèrent pas se mettre à la poursuite et passèrent toute la nuit sous les armes, rangés en bataillons carrés. Plus de trente mille hommes de chaque côté, tués ou blessés,

étaient restés sur le champ de bataille. Pendant ce temps-là, les alliés, qui ne se trouvaient plus de force contre les Français et qui espéraient recevoir des renforts, opérèrent leur retraite sur l'Elbe par Varna et Altenbourg, pour aller prendre une position plus forte près de Bautzen : les Prussiens passèrent l'Elbe à Meissen, les Russes à Dresde, et l'empereur Alexandre et le roi de Prusse quittèrent cette ville le 8 mai au matin.

—

Bataille de Bautzen ou de Wurschen. 20 et 21 mai 1813.

Le même jour, 8 mai, Napoléon marcha sur Dresde et dépêcha en même temps un envoyé au roi de Saxe, à Prague, pour exiger de lui qu'il rentrât dans sa capitale et le menacer de traiter la Saxe comme un pays conquis s'il s'y refusait, si Torgau ne lui était livrée et si toutes ses troupes ne venaient se joindre à son armée. Le roi n'avait d'ailleurs que deux heures pour réfléchir. Alors la crainte des menaces de l'empereur, qui occupait déjà la plus grande partie de ses États, l'emporta sur toute autre considération. Le roi n'osant plus faire une alliance avec l'Autriche, comme il le désirait, se rendit à Dresde, le 12 mai. Napoléon fit une entrée magnifique, et quand il arriva aux portes de la ville, où le conseil municipal l'attendait, il leur dit en montrant le roi qui marchait à côté de lui : « Voilà votre sauveur; car si votre roi ne s'était pas montré allié fidèle, j'aurais traité la Saxe comme une conquête; désormais mes armées ne feront que la traverser et la protégeront contre tous ses ennemis. »

La veille, le 11, l'armée française avait passé l'Elbe sur un pont qu'on avait établi à la hâte. Pendant sept heures Napoléon s'y tint assis sur un banc et fit défiler devant lui toute son armée, Français, Italiens et même Allemands; c'était pour lui le spectacle le plus agréable. Il voulait attaquer une deuxième fois l'armée des alliés qui occupait une forte position à Bautzen et Hochkirch. Alors il fit partir le maréchal Ney et le général Lauriston de Hoyerswerda pour tourner l'ennemi par le flanc droit. Celui-ci qui s'en aperçut détacha quelques bataillons sous les ordres d'York et de Barklai de Tolly, qui s'avancèrent jusqu'à Kœnigswertha. Ils surprirent une division italienne, la mirent en fuite et s'emparèrent de ses canons et de ses provisions de guerre. Mais comme le reste de l'armée arrivait, n'étant plus en force; ils furent obligés de se replier sur le corps d'armée principal.

Le jour suivant, 20 mai, Napoléon passa la Sprée après un sanglant combat sur les montagnes de Bourg et près de Bautzen où il perdit beaucoup de monde, et les alliés se retirèrent sur leur quartier principal, Gleina, Kreckwitz et jusqu'aux montagnes. Les Russes formaient les deux ailes et les Prussiens étaient au centre, conduits par Blucher. Bien que le mouvement de Ney leur eut fait perdre l'avantage de leur position, ils ne voulurent cependant pas se retirer sans combattre. Les plans de Napoléon étaient de faire attaquer l'aile gauche des alliés par les maréchaux Oudinot et Macdonald, pour attirer de ce côté toute leur attention; tandis que le maréchal Ney exécuterait l'ordre qu'il avait d'envelopper l'aile droite. Le 21 mai, il était à cheval de grand matin, avant le lever du soleil, et il fit donner le signal de la bataille par l'attaque de l'aile gauche des Russes, commandés par le prince de Wurtemberg et le général Miloradowitsch. On combattit avec chaleur; le feu de l'artillerie et de la mousqueterie fut très-vif auprès d'une petite montagne boiseuse, d'où les Russes, qui étaient maîtres de hauteurs fort avantageuses, ne purent être débusqués. Ce ne fut que sur le midi qu'eut lieu l'attaque principale; parce que Napoléon attendait que le maréchal Ney eût pris la position qu'il lui avait indiquée. Celui-ci s'était en effet porté en avant avec le plus grand courage, avait refoulé le général russe Barklai de Tolly et conquis la hauteur du moulin de Gleina et le village de Preititz. Le moment était critique, car Preititz était presque au dos de l'armée des alliés; mais Blucher se hâta d'envoyer le général Kleist au secours et le village fut repris. Alors Napoléon s'aperçut qu'il ne suffisait pas d'attaquer de pareils

hommes par le point le plus faible ; il fallut faire avancer au secours de nouvelles colonnes de troupes qu'il avait tenues jusque-là en réserve. A leur tête il plaça son meilleur général, le maréchal Soult, qu'il avait venir d'Espagne ; et tandis que les Prussiens avaient dégarni leur centre pour attaquer le village, Soult se précipita sur eux et accula leur infanterie sur les hauteurs de Kreckwitz, qui étaient le point principal de leurs positions. En même temps Napoléon, comme à Lutzen, fit arriver un grand nombre de bouches d'artillerie sur un même point, qui firent un feu terrible. Il y eut beaucoup de sang répandu au pied de ces hauteurs ; enfin les Français les emportèrent à la baïonnette. Alors les généraux des alliés furent obligés de songer à la retraite ; et elle se fit dans le plus bel ordre, à trois heures après midi, sans perdre ni drapeaux, ni canons et très-peu de prisonniers ; car les Français ne purent même pas se mettre à leur poursuite (1). Napoléon était dans le moment sur une hauteur près de Niederkuyna, monté sur un tambour de ses gardes pour observer les mouvements ; aussitôt il se hâta de porter ses troupes en avant ; mais la cavalerie légère des Russes et des Prussiens qui couvrait la retraite, fit la plus belle contenance, et il lui fallut se contenter d'être maître du champ de bataille.

Suspension d'armes depuis le 4 juin jusqu'au 17 août.

L'armée des alliés se retira en Silésie, et Napoléon se mit à sa poursuite avec chaleur. Mais toutes les fois que les Français s'approchaient un peu trop, ils avaient à soutenir un combat sanglant contre l'arrière-garde. Napoléon, mécontent de ce que ses généraux ne faisaient que si peu de captures sur une armée en retraite, voulut se charger lui-même de la poursuite et attaqua l'arrière-garde, le 22 mai au soir, à Reichenbach. Mais sa cavalerie fut promptement repoussée et un boulet vint écraser à côté de lui les généraux Kirgener, Labruyère et le maréchal Duroc, son plus intime ami. Napoléon sentit d'autant plus vivement cette perte qu'il avait eu peu d'amis dans sa vie ; c'était peut-être le seul qui pût lui parler librement, parce qu'il avait été son camarade d'enfance.

Le 26 mai, Blucher donna ordre à Ziethen d'attendre les Français avec sa cavalerie auprès de Haynau ; et au signal donné, quand le feu parut au moulin de Baudmannsdorf, il sortit de derrière ses hauteurs à la tête de trois mille hommes, enfonça les carrés français en poussant de grands hourras, les dissipa et fit trois cents prisonniers. Mais Dolfs, qui commandait cette attaque, succomba glorieusement au milieu de ses ennemis.

Napoléon vit bien que l'ennemi n'était point encore accablé ; il demanda une suspension d'armes, et comme les alliés y étaient assez disposés, elle fut signée le 8 juin, pour six semaines. Les Français abandonnèrent Breslau qu'ils étaient sur le point de prendre, et ne retinrent qu'une partie de la Silésie ; mais ils possédaient Hambourg, qu'ils durent à de fâcheuses circonstances.

Dès le commencement de mai, lorsque Napoléon entra en campagne, le maréchal Davoust était parti avec quatorze mille hommes pour faire le siége de Hambourg, qui n'avait qu'une faible garnison, commandée par le général Tettenbourg. Quelque enthousiasmés que fussent les habitants pour la liberté, ils avaient besoin cependant d'une plus forte garnison ; ils avaient compté sur l'assistance des Danois qui se tenaient à Altona, et même sur celle des Suédois, que leur prince héréditaire avait rassemblés en Poméranie et dans le Mecklembourg. Mais les Suédois ambitionnaient la Norwége, et en avaient même obtenu la possession de l'Angleterre et de la Russie pour prix de leurs services ; alors les Danois, ne voulant pas perdre la moitié de leur

(1) Comme à Lutzen, faute de cavalerie ; il est à remarquer que dans cette campagne, et les suivantes, les Français eurent beaucoup à souffrir du manque de cette arme. N. T.

territoire, passèrent du côté des Français et leur livrèrent la ville, le 30 mai, le jour même qu'ils y étaient entrés. Napoléon, irrité par sa longue résistance, exigea d'elle une très-forte contribution.

Cependant il y eut de part et d'autre quelques démarches pour la paix, un congrès fut même rassemblé à Prague, et l'empereur François fut agréé comme médiateur par les trois puissances belligérantes; mais Napoléon ne voulait rien abandonner de ses conquêtes. Ainsi, bien que l'armistice eût été prolongé jusqu'au 17 août, il n'y eut aucun résultat pour la paix; mais des deux côtés on faisait de grands préparatifs et l'on rassemblait de nouvelles troupes.

Napoléon attendait impatiemment, à Dresde, la déclaration de l'Autriche; car il espérait toujours, par ses menées, l'empêcher de se prononcer contre lui; mais elle était gagnée par l'envoyé secret des alliés, le général Scharnhorst, qui, sous prétexte de faire soigner une grave blessure qu'il avait reçue à Lutzen, était venu se fixer à Prague. Ce brave guerrier, aussi habile politique que général, remplit heureusement sa mission et mourut avant la reprise des hostilités. Enfin, le 15 août, l'envoyé français au congrès, le comte de Narbonne, arriva de Prague, et comme le moment était important, Napoléon voulut l'entretenir aussitôt avec son ministre Maret. Ils se promenaient tous trois à grands pas sur le gazon, dans le jardin du palais Markolini où résidait l'empereur; de temps en temps ils s'arrêtaient et semblaient réfléchir sérieusement, puis ils reprenaient tout d'un coup leur marche. Napoléon était au milieu des deux autres, les mains croisées derrière le dos; toute sa suite les observait de loin et tenait ses yeux fixés avec effroi sur son souverain, dont les lèvres allaient prononcer sur le sort de tant de milliers d'hommes. Tout d'un coup, Napoléon s'arrêtant fit un mouvement avec la main qui montrait qu'il rejetait toutes les propositions de paix. La guerre! cria-t-on de tous côtés, et ce bruit se répandit de bouche en bouche. Napoléon, les yeux encore étincelants, traversa la salle des maréchaux, monta en voiture et partit pour la Silésie, par Bautzen et Gœrlitz.

Reprise des hostilités.

Les alliés avaient recruté tant de monde pendant l'armistice, qu'ils étaient devenus supérieurs aux Français; car les Autrichiens, en se réunissant à eux, leur avaient donné tout d'un coup deux cent mille hommes. Mais comme cette grande multitude se trouvait placée de différents côtés, ils furent obligés de se tenir sur un grand cercle pour marcher contre les Français; tandis que Napoléon, qui se tenait au centre du cercle, pouvait arriver tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et frapper un grand coup avec la même troupe. Or voici la position des armées :

1. Le prince royal de Suède, Bernadotte, qui amenait avec lui vingt-quatre mille hommes, eut le commandement de toute l'armée du Nord, et fut chargé de défendre Berlin et la Marche de Brandebourg, avec cent vingt-cinq mille hommes; car il avait sous ses ordres, outre ses propres troupes, les divisions prussiennes Bulow et Tauenzien; les divisions russes de Winzingerode et de Wallmoden. Ce dernier général fut chargé, avec vingt-cinq mille hommes, composés de Russes, Anglais, Hanovriens, Mecklembourgeois, avec la légion russe-allemande et les troupes de Lutzow, de faire tête au maréchal Davoust et aux Danois, sur les frontières du Mecklembourg.

2. Blucher avait le commandement de l'armée de Silésie, forte de quatre-vingt-quinze mille hommes; il avait avec lui le général York, à la tête de la première division prussienne, et les divisions russes, commandées par les généraux Sachen, Langeron et Saint-Priest. Mais le premier général de son corps d'armée était Gneisenau, qui mérita de plus en plus la grande réputation qu'il obtint dans l'armée.

3. Le corps d'armée principal, en Bohême, composé en grande partie d'Autrichiens, mais renforcé d'une division prussienne, commandée par Kleist; d'une division russe, commandée par Wittgenstein, et de la garde russe,

conduite par le grand-duc Constantin, était sous les ordres du feld-maréchal autrichien, le prince de Schwartzenberg, qui, à un grand courage et une grande expérience, ajoutait encore tout le calme, toute la souplesse de caractère nécessaire pour commander à une armée de différents peuples; elle était forte de deux cent trente mille hommes.

Cette position et le partage des alliés en trois armées, entraient dans un plan de campagne extrêmement habile; car quelle que fût celle que Napoléon voulût attaquer, il avait toujours les deux autres sur les flancs. Quand il quitta Dresde et la Lusace avec la plus grande partie de ses troupes pour se porter en Silésie, Blucher se retira, voulant sans doute l'attirer jusqu'à l'Oder; mais pendant ce temps-là, la grande armée des alliés s'avança sur ses derrières par le chemin de Dresde; quand il tourna à droite pour entrer en Bohême, Blucher alors se porta en avant, le poursuivit dans les passages des montagnes de Bohême, et mit Napoléon entre deux feux. Enfin quand il transporta ses forces sur la gauche contre les Suédois, le prince royal se replia, comme avait fait l'armée de Silésie, lui abandonnant à la vérité Berlin pour un moment; mais pendant ce temps-là, la grande armée de Bohême prit Dresde et Leipzig, et toutes les provisions des Français en Saxe.

Napoléon n'avait pas imaginé que les alliés pourraient avoir un plan si beau, et surtout l'exécuter avec tant de calme. Il comptait au contraire beaucoup sur les circonstances et surtout sur les fautes de ses adversaires; et ses généraux partageaient ses idées. Pleins d'une confiance aveugle dans la certitude et l'activité du coup d'œil de l'empereur, ils disaient à chaque instant : « L'ennemi fera des fautes, nous tomberons sur lui et nous l'écraserons. »

Cependant les plus sages d'entre eux avaient d'autres opinions, et ils conseillèrent avec instance à l'empereur d'abandonner sa position sur l'Elbe qui était trop fortement menacée à droite du côté de la Bohême. Le maréchal Oudinot lui écrivait entre autres choses : « Que s'il retirait toutes ses garnisons des places fortes pour les réunir à son armée, s'il se repliait ensuite sur le Rhin et mettait ses troupes les plus fatiguées dans de bons cantonnements, donnant aux autres des positions conformes à ses plans, alors il pourrait toujours dicter des conditions de paix aux alliés. » Mais un pareil langage, quoique celui de la raison et de la modération, parut une folie à cet homme puissant qui se croyait tant au-dessus des autres; et son orgueilleuse opiniâtreté entrait dans les plans de la Providence pour notre délivrance.

Pour ne pas perdre l'offensive, il voulut tomber avec toutes ses forces sur l'armée de Silésie et la battre, ainsi séparée des autres; et afin que l'armée autrichienne ne pût pendant ce temps-là venir de Bohême inquiéter ses derrières, il avait placé le maréchal Gouvion-Saint-Cyr avec quarante mille hommes à Giesshubel, à l'entrée des passages des montagnes; en même temps le maréchal Oudinot devait marcher sur Berlin avec quatre-vingt mille hommes. Si son plan avait pu réussir, le succès était infaillible; mais l'habile et vieux général qui commandait en Silésie était sur ses gardes, et quand il s'aperçut, après plusieurs combats du 18 au 23 août, qu'il avait en tête les principales forces des Français (c'était dans les environs de Lœwenberg, sur le Bober), il refusa la bataille, et conformément au plan tracé d'avance, il se retira sur Jauer. Napoléon qui, pendant ce temps-là, reçut la nouvelle que l'armée de Schwartzenberg s'avançait sur Dresde, ne put le poursuivre, et il prit la route de Dresde à marches forcées avec la garde et le sixième corps d'armée, le 23 août.

Combat de Gross-Beeren. 23 août.

Le même jour le prince royal de Suède attaquait les Français à Gross-Beeren, et les arrêtait dans leur marche sur Berlin. Déjà, ils n'étaient plus qu'à deux milles de la ville, déjà Napoléon avait annoncé publiquement qu'Oudinot serait à Berlin le 23 août. Le général Régnier avait reçu l'ordre d'Oudinot, le 23, de prendre la route de Gross-Beeren; la route de

Berlin était ouverte et il espérait y entrer en triomphe le lendemain matin. Malheureusement, la nuit devait non-seulement tromper de si belles espérances, mais jeter l'armée dans un grand danger. Toup à coup, le soir, avaut qu'ils ne se missent en route, pendant une grosse averse, l'ennemi vint tomber sur eux avec fureur; les Français ne purent résister, ils s'enfuirent en désordre du village et entraînèrent tous les autres dans leur fuite, laissant leurs bagages dans les bois, dans les marais, dans les landes; la nuit les y surprit et les protégea. D'un autre côté, l'attaque du général Bertrand sur l'extrême aile gauche avait été repoussée dès le matin; alors le général français qui vit que l'ennemi était trop fort, n'osa s'engager dans une bataille générale et se retira sur l'Elbe en toute hâte. Berlin, qui était dans la plus terrible attente, retentit alors de cris de joie, et des milliers de citoyens sortirent de la ville pour venir au-devant de ses libérateurs et emporter les blessés. A peu près dans le même temps, le 27 août, le général français Gérard, qui était sorti avec une partie de la garnison de Magdebourg, reçut aussi lui un échec près de Lubnitz et Hagelsberg, et fut obligé de rentrer dans la place après avoir perdu un tiers de ses soldats.

—

Bataille de la Katzbach. 26 août.

Napoléon, en partant pour Dresde, avait laissé en Silésie le maréchal Macdonald pour faire tête aux Prussiens et aux Russes. Mais, dès que ceux-ci s'aperçurent du départ de l'empereur, ils reprirent courage et attendirent l'ennemi sur les hauteurs de la rive gauche de la Katzbach. L'attaque eut lieu le 26 août, vers deux heures, entre Brechtelshof et Groitsch. La pluie tombait par torrents, les chemins étaient défoncés et toutes les rivières et les ruisseaux étaient débordés et changés en torrents qui roulaient avec fracas dans les montagnes; tout le ciel était dans la plus sombre obscurité. Une partie de l'armée française qui s'engagea dans les passages des montagnes sur la rive gauche de la Katzbach, ne pouvant être soutenue, fut forcée de se retirer en désordre; mais dans leur retraite sur Lœwenberg, ayant trouvé la rivière gonflée, le pont emporté, ils furent atteints et fort maltraités par la cavalerie. On fit beaucoup de prisonniers; les canons, les bagages qui n'avaient pu être emmenés furent la proie du vainqueur. Bien plus, le détachement de Puthod, qui avait été envoyé pour prendre les Russes et les Prussiens en flanc, n'ayant pu trouver un passage à Lœwenberg, fut tout entier taillé en pièces ou fait prisonnier. Toute cette armée de Macdonald fut alors dispersée et dans le plus grand désordre, et on la poursuivit sans relâche jusqu'à ce qu'elle eût évacué toute la Silésie.

—

Bataille de Dresde. 26 et 27 août.

Le jour même de la bataille de la Katzbach et le jour suivant, les deux armées principales combattirent aussi avec opiniâtreté devant Dresde; mais ce n'était pas encore une affaire décisive. Le prince de Schwartzenberg et les trois souverains alliés, après avoir forcé les montagnes qui séparent la Saxe de la Bohême avec la grande armée, et chassé les Français de leur position à Giesshubel, étaient arrivés devant Dresde le 25 août. La ville avait été fortifiée et pourvue d'une bonne garnison pendant l'armistice; cependant elle eût peut-être été emportée, si l'attaque avait pu se faire un jour plus tôt. Les chemins de traverse dans les montagnes étaient si impraticables, qu'il fallait souvent mettre plus de vingt chevaux pour traîner un seul canon et que les convois ne pouvaient suivre pour entretenir cette armée de cent mille hommes. Les troupes eurent donc extrêmement à souffrir de la disette. On ne put arriver avant le 25 au soir, et le 26 à 9 heures du matin Napoléon entrait dans

Dresde; une partie de son armée le suivait et passait déjà sur le pont de l'Elbe. Son apparition était tout à fait inattendue; on le croyait encore au fond de la Silésie. Il s'entretint un moment avec le roi de Saxe et régla tout pour la défense. Déjà le grand jardin était occupé par les chasseurs prussiens qui faisaient feu à travers les bois et blessèrent un page auprès de lui. L'attaque principale eut lieu sur les quatre heures de l'après-midi; les alliés occupaient toutes les hauteurs de la rive gauche de l'Elbe à une lieue de distance de la ville. Sur un signal donné par trois coups de canon, ils se partagèrent en six points d'attaque avec chacun cinquante canons, descendirent des hauteurs au pas de charge et vinrent se rassembler dans la plaine. Alors commença un feu terrible contre les retranchements français, tandis que l'infanterie tentait une escalade. Quelques bataillons autrichiens emportèrent un retranchement avec huit canons, et pénétrèrent jusqu'aux murs de la ville; mais ils étaient en trop petit nombre pour garder cette position, d'autant plus que Napoléon fit aussitôt sortir de la cavalerie et de l'infanterie au secours de sa batterie par plusieurs portes à la fois. Des deux côtés on combattit avec le plus grand courage sous les murs de la ville; de sorte que les boulets, les obus, les grenades tombaient même souvent dans l'intérieur, et y tuèrent plusieurs citoyens. Cependant l'armée des alliés, qui avait à combattre des troupes bien retranchées, ne put en venir à ses fins, et fut obligée de reprendre ses positions sur les hauteurs; la nuit mit fin au combat.

Toute la nuit, Napoléon fit arriver à Dresde de nouvelles troupes qui passaient l'Elbe, et le lendemain matin à sept heures elles étaient placées en avant des retranchements. Il voulait forcer la grande armée des alliés à s'éloigner de sa principale place d'armes et à repasser les montagnes de Bohême. L'élite de ses troupes était réunie autour de lui, et même sa garde devait prendre part à l'action, quoique habituellement il ne l'engageât que dans le moment décisif. Son but était d'occuper l'ennemi par un feu bien nourri de sa grosse artillerie en faisant mine de vouloir se porter en avant; tandis que le roi de Naples viendrait tomber sur l'aile gauche des Autrichiens par la route de Freiberg avec une nombreuse infanterie et l'élite de la cavalerie. Car comme l'armée française n'était pas serrée de près par l'armée autrichienne, et qu'il y avait entre elles la vallée de Plauen, comme d'ailleurs la pluie tombait par torrents, les Français réussirent en effet à cacher leur dessein et arrivèrent jusque sur l'armée sans être aperçus. Alors la grosse cavalerie comme un torrent qui emporte tout, se jeta sur les bataillons autrichiens, la plupart de nouvelles recrues et sans expérience, qui ne purent même se servir de leurs armes parce qu'elles étaient tout humides. Ils n'avaient donc plus qu'à choisir entre la mort et la captivité, et plus de douze mille hommes avec leur général Mezko furent faits prisonniers et amenés à Dresde.

Parmi les nombreuses victimes de cette journée était le général Moreau, qui venait d'arriver d'Amérique, où il avait été exilé par Napoléon, et avait apporté à l'empereur Alexandre toute son expérience dans la guerre pour l'aider à la délivrance de l'Allemagne et de l'Europe. Il fut tué le lendemain de son arrivée au quartier général, à quelques pas de l'empereur, par un boulet de canon qui lui emporta les deux jambes. Il supporta les opérations des chirurgiens qui lui amputèrent les deux jambes avec tout le sang-froid d'un guerrier qui méprise la mort; il mourut le 2 septembre à Laun, en Bohême. C'était un homme juste et sévère, qui aimait la liberté de toute la force de son âme et avait mérité de devenir le libérateur de l'Europe. Mais il semblait que la Providence voulût nous l'enlever dès la première campagne, afin que nous sussions bien que sans les secours de l'art et la sagesse d'un étranger, nous pouvions trouver dans l'ardeur et la fermeté de notre confiance en Dieu le courage et les moyens de terminer cette guerre.

La disette où était l'armée, faute de convois et l'échec qu'avait essuyé l'aile gauche, décidèrent les alliés à se retirer en Bohême, d'autant plus qu'ayant déjà la grande route de Freiberg, coupée par l'armée du roi de Naples, ils apprirent que le général Vandamme

arrivait en toute hâte avec une armée d'élite par Pirna, pour leur couper aussi la deuxième grande route. Le dessein de Napoléon était d'anéantir cette grande armée des alliés, en la forçant de s'engager dans de mauvais chemins, des montagnes désertes et remplies de fondrières, où elle aurait été réduite à mourir de faim et de misère, ou à se rendre prisonnière; et en effet elle fut en grand danger, mais bientôt ses plans tournèrent à sa perte.

—

Combat de Culm. 29 et 30 août.

La présomption, l'ambition et surtout l'espérance d'obtenir le bâton de maréchal par une action d'éclat, poussaient le général Vandamme témérairement en avant; il pensa cependant faire éprouver un grand échec à l'armée. Mais le 29 août, lorsqu'il atteignit la garde russe, commandée par le général Ostermann, à l'entrée de la ville de Tœplitz, il trouva une résistance insurmontable; on combattit toute la journée, et bien que les Russes fussent inférieurs en nombre et qu'ils eussent perdu la moitié de leur monde dans l'espace de quelques heures, bien que leur brave commandant eût lui-même le bras emporté par un boulet de canon, ils ne lâchèrent le terrain que pas à pas et sans se débander. Ce fut une journée glorieuse pour la garde russe. Enfin le régiment de dragons autrichiens de l'archiduc Charles se joignit à eux et après les derniers efforts ils réussirent à arrêter Vandamme. Cependant il avait toujours une position fort dangereuse pour l'armée des alliés, et il fallait l'en déloger coûte que coûte. Le 30, il fut donc attaqué de nouveau par les Russes et deux divisions autrichiennes; c'était le premier jour que le soleil paraissait après huit jours d'une pluie continuelle. Vandamme s'était posté fort avantageusement sur les hauteurs de Culm et d'Arbesau et ne voulait pas abandonner sa position. Il avait son aile droite défendue par une montagne à pic, celle de Geiersberg; et par la route de Nollendorf qui traversait la montagne, il attendait le secours de Marmont, Saint-Cyr et Mortier qui étaient aussi à la poursuite des alliés et à la distance de quelques heures seulement. Bientôt les rochers, les cavernes et les précipices retentissent du terrible fracas du combat qui est encore mille fois grossi par les échos. Vandamme fut inébranlable jusqu'à midi, quelques efforts qu'on fit. Mais tout d'un coup il aperçoit derrière lui, dans les hauteurs et les forêts d'où il attendait le secours, les bataillons prussiens, conduits par Kleist, qui descendent sur lui; ils étaient parvenus par une marche oblique aussi heureuse que hardie à travers les montagnes jusqu'au village de Nollendorf et se trouvaient en dos de l'ennemi. Leur vue fut comme un coup de foudre pour les Français, il n'y avait plus à songer à la victoire, mais seulement à leur salut, et aussitôt ils se jettent en désespérés sur les Prussiens avant qu'ils aient eu le temps de se ranger en bataille. C'est ainsi qu'une partie de la cavalerie se fraya un passage et s'échappa. Mais les Prussiens fermèrent leurs rangs et remplirent les vides; d'ailleurs les Autrichiens et les Russes avançaient de leur côté et resserrèrent Vandamme entre trois feux. Il n'échappa que ceux qui se débandèrent et se sauvèrent à travers les montagnes. Huit à dix mille hommes avec les généraux Vandamme et Haxo furent faits prisonniers, et toutes les munitions, quatre-vingt-un canons, un grand nombre de chariots, des aigles, des drapeaux tombèrent entre les mains du vainqueur.

Napoléon fut fort mécontent de cet échec, et tout en louant le courage de son général, il blâma sa témérité, en disant à ce sujet : « Quand l'ennemi s'enfuit, il faut lui faire un pont d'or ou lui opposer une barrière de fer; or Vandamme n'était pas assez fort. »

Pendant que les trois souverains de l'est de l'Europe assistaient, pour ainsi dire, aux succès de leurs armées, arrivèrent des courriers qui leur annoncèrent les victoires de Gros-Beeren et de la Katzbach; de même aussi en Espagne le maréchal Wellington avait remporté une grande victoire près de Vittoria, et plusieurs autres avantages. Alors ils ordonnèrent une fête solennelle à Tœplitz pour le 3 septembre,

afin de remercier Dieu du secours qu'il leur avait prêté.

Bataille de Dennewitz, le 6 septembre.

Napoléon voulant compenser les pertes qu'il avait souffertes par de plus grands avantages sur uu autre point, avait appelé son plus brave général, le maréchal Ney, qu'il avait fait prince de la Moskowa, pour lui donner le commandement de l'armée qui devait conquérir Berlin, à la place d'Oudinot. Le prince royal de Suède sut adroitement l'attirer dans le piége; il fit semblant de vouloir détacher le général Wallmoden avec vingt-cinq mille hommes pour marcher contre Davoust, et fit pour cela des préparatifs extrêmement secrets en apparence, sachant bien que les espions ne manquéraieot pas d'en avertir Napoléoo. En effet, Ney reçut aussitôt l'ordre de quitter l'Elbe avec ses quatre-vingt mille hommes et d'attaquer partout où il rencontrerait l'ennemi; parce qu'on croyait déjà les vingt-cinq mille hommes en marche sur le Mecklembourg. Le maréchal réussit cependant à tromper le prince royal sur ses véritables intentions par des marches obliques; et le 6 septembre, il tomba tont à coup avec toutes ses forces sur les Prussiens, commandés par Bulow et Tauenzieo, à Dennewitz près Juterbogk. Ce fut une journée terrible pour les Prussieus, qui n'avaient que quarante mille hommes et eurent à soutenir les plus vigoureuses attaques des ennemis pendaot toute la journée, jusqu'à ce que les Russes et les Suédois arrivassent. Les généraux français firent les plus grands efforts pour décider la victoire en leur faveur; le maréchal Ney s'exposa tellement au feu que la moitié de sa suite fut tuée à ses côtés; Oudinot lui-même attaqua le corps de Tauenzien à la tête de ses troupes, et Régnier resta longtemps à combattre au milieu même des bataillons ennemis, comme s'il eût cherché la mort. Mais le courage des Prussiens fut inébranlable, bien qu'ils eusseut perdu le tiers de leurs combattants, et le soir, quand les cinquante bataillons suédois et russes avec six mille hommes de cavalerie et cent vingt pièces d'artillerie se montrèrent, dès les premières charges de cavalerie et les premières salves de l'artillerie légère, les Français prirent aussitôt la fuite; mais la cavalerie, qui se mit à leur poursuite, ne leur laissa poiot de relâche. Ils perdirent un grand nombre de soldats, quatre-vingts canons et toute espèce de trophées, depuis le jour de la bataille jusqu'à leur arrivée sur l'Elbe.

Après des revers si multipliés daus ses généraux, Napoléon n'avait plus de plans d'attaque à faire, et s'il avait pu entendre la voix de la raison et de la modération, il aurait aussitôt compris qu'il ne pouvait défendre plus longtemps la Saxe. Mais la présomption, la colère, le désir de la vengeance qui remplissaient sou cœur, obscurcissaient son esprit; et semblable à un joueur qui, dans soo désespoir, met toute sa fortune sur un coup de dé, Napoléou voulut tout perdre ou tout gagner et ne pas quitter la place.

Tout le mois de septembre fut donc passé en allées et venues de Dresde en Lusace, ou vers les mootagnes de Bohême, soit pour frapper un grand coup sur l'armée de Silésie, soit pour contenir la grande armée derrière les montagues. Mais partout les alliés se gardaient bien de combattre dans un lieu désavantageux, et ils s'arrêtaient toujours en telles positions que Napoléon n'osait les forcer; cependant toutes ces évolutious fatiguaient, aigrissaient, accablaient ses troupes.

Ainsi, quand le 4 septembre il se mit en marche sur Bautzen contre Blucher, celui-ci se hâta de repasser la Neiss, et Napoléon fut obligé de revenir sur Dresde, parce que déjà Wittgensteio s'était avancé jusqu'à Pirna. A l'arrivée do Napoléon, les troupes sorties de la Bohême se retirèrent lentement vers les montagnes, et quand il les atteignit le 12, cent cinquante mille hommes l'attendaieot dans une forte position à Culm. Alors il reviot, et le 13 il était à Dresde. Ensuite on crut qu'il allait marcher encore une fois contre Blucher qui menaçait l'Elbe de plus en plus. Mais le 15, il repartit pour la Bohême, et dans sa mauvaise

humeur, voulant se faire un passage pour aller à Tœplitz, il attaqua les alliés dans une étroite vallée, près de Nollendorf. Ainsi ces montagnes retentirent encore une fois du fracas de l'artillerie; mais Napoléon ne put forcer le passage, et le général autrichien Kolloredo lui prit même quelques canons et quelques prisonsonuiers. — De là il se porta sur Blucher qui prit une forte position sur la Sprée, et le 22, Napoléon rentrait à Dresde.

C'était un jeu sans résultat qu'il faisait et fort désavantageux pour lui; de plus, la disette se faisait sentir tous les jours plus vivement. Il était presque enfermé de tous côtés; il ne lui restait plus qu'une étroite lisière pour ses communications par Leipzig avec la France. Encore était-elle souvent inquiétée par des chefs de partisans : c'était le général autrichien Mensdorf, qui plus d'une fois vint aux portes de Leipzig; le général Thielman qui avait quitté le service de Saxe et avait conservé son bras à la cause des Allemands; c'était Czernicheff, avec ses Cosaques, qui pénétra jusqu'à Cassel, chassa la reine de Westphalie de sa capitale et revint chargé de butin.

Ainsi la route n'était pas sûre et Napoléon ne pouvait envoyer de courriers ni en recevoir. Voulant cependant assurer ses communications, il donna l'ordre au général Lefebvre-Desnouettes d'aller avec huit mille hommes d'infanterie et la cavalerie de la garde chasser toutes ces bandes insolentes. Mais il fut battu à Zeith, le 28 septembre, par les généraux l'Hetman Platow et Thielman, et il n'osa plus ensuite se montrer en face avec eux.

Combat de Wartenbourg, le 3 octobre.

Quelque glorieux que fussent ces événements pour les armes allemandes, et quelque perte qu'ils causassent insensiblement à l'armée française, ils n'étaient pas assez décisifs; et la malheureuse Saxe avait horriblement à souffrir de la présence de si grandes armées.

Blucher, qui portait encore malgré son âge toute la fougue de la jeunesse, ne pouvait souffrir une si longue incertitude, et il résolut d'aller donner la main à l'armée du Nord, qui avait déjà jeté un pont à Dessau et fait plusieurs tentatives. Tout à coup par une contremarche rapide aussi téméraire qu'inattendue, il arriva à Jessen sur l'Elbe pendant qu'on le croyait à Bautzen; et tandis que la musique amusait l'ennemi dans son camp, il jetait deux ponts sur l'Elbe pendant la nuit, et le lendemain l'armée de Silésie se trouvait sur la rive gauche. — L'entreprise n'était pas sans danger, d'autant plus que le général Bertrand se trouvait dans le pays avec une armée de vingt mille hommes et dans une forte position, à Wartenbourg. A peine eut-il le temps de se ranger en bataille, ne s'attendant point à une attaque, de même que les Prussiens ne croyaient pas rencontrer une armée française si importante. Cependant York, sans hésiter, attaqua aussitôt les avant-postes qui étaient fortement retranchés derrière les chaussées de l'Elbe; le combat fut extrêmement sanglant, parce que l'intervalle entre les chaussées et l'Elbe n'était qu'un marais fangeux. Cependant les Français furent obligés de céder après avoir perdu environ mille prisonniers et treize canons; mais les Prussiens avaient aussi extrêmement souffert et surtout les régiments de la landwehr de Silésie, commandés par le général de brigade Horn, qui se distinguèrent particulièrement. York reçut plus tard du roi le nom de York de Wartenbourg.

Blucher marcha de là sur Duben et se réunit à l'armée du Nord, qui était elle-même arrivée à Dessau sur l'Elbe. — Dans le même moment la grande armée, quittant la Bohême, laissa Napoléon sur sa droite dans Dresde pour traverser les passages du Ertz, et arriver dans les grandes plaines de la Saxe. Le 5 octobre, cette armée avait établi son quartier général à Marienberg.

Préliminaires de la bataille de Leipzig.

Napoléon ne ponvait pas rester plus longtemps dans Dresde; les grandes armées des confédérés meuaçaient de se donner la main sur ses derrières et de lui couper le chemin de la France. Il se mit donc en marche le 7 octobre et le roi de Saxe l'accompagna. Il laissa dans Dresde un corps d'armée de vingt-huit mille hommes sons les ordres du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, et cette circonstance témoigne assez qu'il n'était pas encore décidé à quitter l'Elbe. Sa confiance en son ancienne fortune était si grande, il avait un tel mépris pour ses ennemis, qu'il se félicitait de les voir se réunir tous dans la plaiue de Leipzig; parce qu'il pensait pouvoir se promener au milieu d'eux comme la foudre, les découvrir, frapper à droite et à gauche, les écraser, les anéantir et revenir en triomphe à Dresde.

Le premier coup qu'il voulut frapper était sur l'armée de Silésie. Si Blucher se laissait atteindre, il voulait l'écraser par une grande supériorité de forces; si ce général, craignant pour lui et pour Berlin qui restait presque sans défense, se retirait sur l'Elbe à son approche, alors il se jetterait sur la grande armée de Bohême. Mais quel fut son étonnement quand il arriva le 10 octobre à Duben, de ne pas trouver le général prussien et d'apprendre qu'au lieu de se retirer sur l'Elbe il s'était mis derrière la Saal, en position de se joindre aussitôt à l'armée de Bohême quand elle arriverait dans les environs de Leipzig! Alors il ne lui restait rien autre chose à faire que de se retirer lui-même sur Leipzig et d'y rassembler toutes ses forces. Mais avant que toutes ses troupes pussent se réunir il passa quatre jours d'ennui à Duben, petite ville de Saxe. C'était un vrai supplice pour Napoléon que de ne pouvoir pas conduire la guerre et d'être obligé d'attendre le parti que prendraient les alliés. De sorte que pendant ces quatre jours ou le voyait, lui si actif et si occupé, assis comme un désœuvré à une grande table, avec une main de papier blanc sur lequel il peignait de gros caractères de lettres, tout abîmé dans ses pensées.

Déjà toutes les troupes françaises étaient à Leipzig, et le maréchal Augereau arriva le dernier, les 12 et 13 octobre, venant de Naumberg avec quinze mille hommes de vieilles troupes, particulièrement de la cavalerie qu'il amenait d'Espagne, sur lesquelles Napoléon comptait beaucoup, et il entra lui-même à Leipzig le 14 octobre, sur le midi. La plus grande partie de son armée était campée près de Wachau, à une lieue et demie sud-est de la ville, et attendait là l'armée principale des alliés que conduisait le prince de Schwartzenberg, qui ne se fit pas longtemps attendre. Déjà sa cavalerie était en état de faire tête et elle fit sentir le même jour sa présence aux Français, près de Liebertwolkwitz. Le roi Murat s'était mis à la tête de six escadrons de vieille cavalerie qui venaient d'arriver d'Espagne, et voulait rappeler aux alliés le souvenir de la valeur de la cavalerie française; mais ils eurent affaire à uue autre troupe aussi solide. Les escadrons russes, autrichiens, prussiens, se précipitèrent sur eux avec tant de fureur qu'ils les mirent en désordre; et Murat lui-même y courut le plus grand danger d'être fait prisonnier. Car un officier qui le poursuivait lui criait déjà : Arrête! arrête! quand cet officier fut tué par un domestique du roi.

D'après une liste qui a été prise, l'armée française comptait eucore deux cent huit mille hommes, restant de trois cent cinquante mille; les autres avaient été moissonnés dans les combats précédents. Et si l'on retranche de ce nombre les vingt-huit mille hommes qui ont été laissés à Dresde, il reste cent quatre-viugt mille hommes qui combattirent à Leipzig. Napoléon rangea cette armée en cercle autour de la ville, car la bataille était inévitable. C'était encore alors une belle et puissante armée; les plus lâches avaient déserté dans les mois précédents; les plus faibles avaient été emportés par la fatigue des marches, le froid des nuits, par la pluie, le froid, le vent, la faim et par les maladies. Ce qui restait était l'élite, des soldats robustes qui ne reculaient devant aucuns dangers, et qui alors attaqués

de toutes parts par des ennemis en fureur, savaient bien qu'il n'y avait de salut pour eux que dans leur valeur. C'étaient d'ailleurs des hommes si pleins de confiance en leur maître, qu'ils se croyaient encore sûrs de la victoire toutes les fois qu'ils se trouvaient réunis autour de lui. Pour celui en effet qui aurait considéré ce terrible mouvement de troupes, ces rangs agités qui dans ce jour traversaient Leipzig, chargés d'armes brillantes, il y avait bien plus d'une raison de trembler pour la délivrance de l'Allemagne; aussi, malheureusement, ce ne fut que par beaucoup de sang répandu, après avoir sacrifié la fleur de la jeunesse, que les vaillantes armées allemandes et russes purent obtenir le but qu'elles se proposaient.

Napoléon chercha tous les moyens d'enflammer encore davantage ses guerriers. Il nomma des généraux, proposa des avancements, distribua des croix, des marques d'honneur et donna des aigles à plusieurs régiments. C'était une grande fête militaire dans tout le camp français, comme toujours la veille des grandes occasions. Ces guerriers ensuite s'exposaient aux plus grands dangers pour se rendre dignes des distinctions qu'ils avaient reçues.

De son côté Schwarzenberg, général en chef de l'armée des alliés, ne négligea pas d'encourager ses troupes en leur montrant que c'était le moment décisif et qu'il s'agissait pour eux de la liberté et de la délivrance de leur pays.

—

Bataille de Leipzig. 16, 18 et 19 octobre.

L'armée française n'était pas si bien assiégée dans Leipzig qu'elle ne défendît les approches à environ une lieue et demie de tous côtés, si ce n'est que vers l'ouest, sur le point de Lindenau, par où Napoléon ne s'attendait à aucune attaque sérieuse, le général Bertrand n'était qu'à une demi-lieue de la ville avec le quatrième corps d'armée.

Le 15, dans la nuit, le prince de Schwarzenberg fit partir trois fusées blanches, afin qu'elles ressortissent d'autant mieux dans l'obscurité, pour donner le signal convenu à l'armée de Silésie, de l'autre côté de Leipzig; et bientôt après on eu vit briller au nord quatre rouges pour servir de réponse, et alors tous les cœurs tressaillirent de joie à cette reconnaissance.

La matinée du 16 était extrêmement désagréable et nébuleuse; mais, sur les neuf heures, après que le signal eut été donné par trois coups de canon, quand toute l'artillerie fit retentir ses tonnerres et briller ses éclairs, alors les nuages se dissipèrent, le ciel devint serein, et toute la journée le soleil brilla sur le sanglant champ de bataille : le feu de l'artillerie était si terrible que, à la lettre, la terre en tremblait, et que les plus vieux guerriers assuraient qu'ils n'avaient encore jamais entendu un si effroyable fracas; car il y avait bien six cents bouches à feu du côté des Français, et huit cents ou mille du côté des alliés. Dans Leipzig, qui était le point central de tout ce tumulte, on entendait le bruissement des armées les unes contre les autres, et de ses tours on voyait le feu et la fumée de tous côtés : cependant, le premier jour, les lignes de bataille étaient encore à distance de la ville.

La bataille se livrait sur trois points principaux, mais l'engagement le plus sérieux était au sud-est de la ville, près de Markkleeberg, Wachau et Liebertwolkwitz où combattait la grande armée des alliés; ensuite à l'ouest, près de Lindenau, entre Bertrand et le général autrichien Giulay; et enfin, au nord, vers Mœckern et Liendenthal, entre Blucher et le maréchal Marmont; de ce côté ce fut une bataille particulière qu'on appela la bataille de Mœckern.

Le prince de Schwarzenberg avait placé sur l'extrémité de son aile gauche, de l'autre côté de la Pleiss, le général Meerveldt qui devait attaquer en flanc l'aile droite des Français. Là, se trouvait le prince Poniatowsky avec ses Polonais, qui comme d'habitude combattirent avec le plus grand courage; au centre étaient les Russes et les Prussiens, commandés par Wittgenstein et Clarck; à l'aile droite les Autrichiens, commandés par Klenau. Toutes ces

armées s'avaucèrent dès le matin pour l'attaque.

Le général Kleist se dirigea sur la gauche vers Markkleeberg, le prince de Wurtemberg pénétra jusqu'au centre dans Wachau avec les Russes et les Prussiens. Les Autrichiens sous Klenau s'emparèrent sur la droite de Kolmberg, près de Liebertwolkwitz. Tous les rangs français reculèrent donc, et Napoléon se trouva si près des feux ennemis avec sa garde que plusieurs personnes de sa suite furent tuées par des boulets; mais Napoléon n'était pas homme à abandonner la victoire pour un premier assaut. Au milieu de tout le tumulte de la bataille, tout en considérant de tous côtés ce qui se passait autour de lui, il avait préparé deux redoutables colonnes d'attaque à droite et à gauche de Wachau, avec l'élite de son infanterie, de sa cavalerie et de son artillerie; et quand il jugea le moment favorable, sur le midi il lança ces terribles guerriers. Cette attaque, qu'il avait lui-même préparée, faite sous ses yeux, fut si impétueuse que les alliés furent obligés d'abandonner les villages qu'ils occupaient et de se retirer dans les lignes d'où ils étaient partis le matin. Les Français s'emparèrent même de plusieurs hauteurs de l'autre côté du village, emportèrent la bergerie d'Auenhain, s'avancèrent jusqu'au village de Gulden-Gossa et conquirent sur l'extrémité de l'aile droite des alliés les hauteurs appelées les Retranchements suédois, qui dominaient au loin tout le pays. La victoire semblait vouloir se déclarer pour Napoléon, déjà l'aile droite et l'aile gauche étaient presque séparées de leur centre, et à trois heures Napoléon envoya à Leipzig un courrier annoncer sa victoire au roi de Saxe et faire sonner toutes les cloches. Ce devait être un son bien sinistre pour les cœurs allemands renfermés dans l'enceinte de la ville! mais bientôt ils purent reprendre courage, car la canonnade ne discontinuait pas, le bruit ne s'éloignait pas davantage et semblait même se rapprocher en certains endroits.

Les officiers du prince de Schwarzenberg qui reconnurent du clocher de l'église de Gautsch, d'où ils considéraient tout le champ de bataille, le véritable danger de leur armée, le peignirent au général qui sentit que c'était un moment décisif. Il était important de ne laisser aucun avantage à un ennemi contre qui toute l'Europe s'était déclarée, quand toutes les armées étaient en présence. Alors, il fit avancer la réserve autrichienne sous les ordres du prince héritier de Hesse-Hombourg. Les cuirassiers d'Albert et de Lorraine, de François, de Ferdinand et de Sommariva s'avancèrent à travers des chemins difficiles, traversèrent la Pleiss et se jetèrent sur les bataillons français qui s'étaient enfoncés à droite de Wachau et les forcèrent de reculer; et la communication de l'aile gauche avec le centre fut rétablie. Ainsi le brave Kleist, qui avait si vaillamment défendu Markkleeberg contre tous les efforts des Français, se vit alors délivré par les Autrichiens sur les cinq heures, et il put prendre enfin un moment de repos, après une si sanglante mêlée. De l'autre côté, la colonne gauche de Napoléon, avec l'impétueux Murat en tête, était déjà arrivée jusqu'à Gulden-Gossa, et faisait les derniers efforts pour s'emparer de ce village. Si en effet ils avaient pu y réussir, l'armée des alliés était rompue et rejetée dans les marais de la vallée de Gosel. Déjà leurs bataillons sont au milieu du village; déjà les cuirassiers français, dans une attaque impétueuse, ont emporté une batterie de vingt-six canons et écrasé sa garde; ils ne sont plus éloignés que de quelques centaines de pas de la colline sur laquelle les monarques de Prusse et de Russie observaient le combat, l'étang de Gossa est entre eux; alors l'empereur Alexandre donne l'ordre d'attaquer aux cosaques du Don de sa garde, commandés par le comte Olow-Denissow; ils se jettent sur les escadrons ennemis la lance en arrêt avec des cris de joie. Ceux-ci ne peuvent soutenir un choc si impétueux, ils sont rompus, et presque toute l'artillerie perdue est reprise. Le général français qui commandait cette cavalerie, le meilleur de tous les commandants de cavalerie de Napoléon, le brave Latour-Maubourg, eut la cuisse écrasée dans une charge.

Le danger était passé, l'ennemi avait perdu ses avantages. Cependant il était cinq heures et le jour finissait, quand Murat tenta une dernière attaque contre Gulden-Gossa. Alors la terrible artillerie encore une fois ébranla la

terre, et les habitants de Gossa, renfermés dans les caves voûtées du château, crurent, à cet horrible fracas, que la terre s'ouvrait sous leurs pas. Mais l'attaque fut valeureusement soutenue par le prince de Wurtemberg à la tête des grenadiers russes, et par les Prussiens conduits par Pirch et Jagow; ce fut de ce côté le dernier effort de cette journée. Les Autrichiens avaient aussi réussi à reprendre la bergerie d'Auenhain. Alors la nuit survint et mit fin au combat.

Ainsi, après dix heures d'une lutte sanglante, les armées se trouvaient sur ce côté à peu près dans les mêmes positions que le matin; si ce n'est que les Français conservaient en leur puissance les retranchements suédois, tandis que les Autrichiens et les Prussiens, dans un autre point, occupaient la moitié du village de Markkleeberg.

Le plan des alliés avait un grand but qu'ils ne purent réaliser, puisqu'au contraire l'avantage de cette sanglante journée resta plutôt à Napoléon : c'était de lui couper la retraite sur la Saal. Une division autrichienne avait été envoyée d'avance à Weissenfels, le général Giulay devait s'emparer de Lindenau, et le général Meerveldt, avec l'aile gauche, s'avancer sur la Pleiss et marcher contre Leipzig. Si tout avait réussi, et si, en même temps, Blucher se fût porté en avant sur le nord-ouest, l'armée française eût été coupée et perdue; mais Giulay combattit inutilement toute la journée, devant Lindenau, contre le général Bertrand. Le retranchement fut à la vérité un moment en son pouvoir, mais bientôt repris par les Français, et les Autrichiens furent obligés de se retirer. Le général Meerveldt était encore plus malheureux; il fit de nombreux efforts pour pénétrer de l'autre côté de la Pleiss et déloger les Polonais de Dœlitz, Lœsnig et Connewitz; mais les marais et l'opiniâtreté de l'ennemi arrêtèrent toutes ses tentatives, et quand enfin vers cinq heures du soir il parvint à s'emparer de Dœlitz, arriva tout d'un coup une partie de la garde que Napoléon envoyait au secours des Polonais. Les Autrichiens, pressés de tous côtés, furent accablés, et leur valeureux commandant fut lui-même fait prisonnier, ayant perdu son cheval tué sous lui au moment d'une charge. C'était une bonne fortune pour Napoléon, et il résolut dès le lendemain de se servir du général Meerveldt pour tâcher de séparer l'empereur François des autres alliés.

Mais Napoléon perdit à Mœckern, contre Blucher, trois fois la valeur des avantages du combat de Lindenau et de la prise du général Meerveldt; car au moment même qu'il faisait annoncer sa victoire à Leipzig, que toutes les cloches retentissaient et donnaient un nouveau courage à ses guerriers par leurs sons trompeurs, Blucher renversait ses espérances trop précipitées; il ne l'attendait pas si promptement sur le champ de bataille, quelque rapide qu'il connût ce vieux guerrier. Il arriva sur les midi, et fit aussitôt attaquer Mœckern et le maréchal Marmont par toutes les forces d'York, et Gross-Wiederitsch et Klein-Wiederitsch par Langeron; puis comme les deux points étaient trop distants l'un de l'autre, Sacken se plaça au milieu pour servir de réserve et porter du secours à droite et à gauche.

Un grand souvenir se rattachait à ce champ de bataille, c'était celui où Gustave-Adolphe avait battu Tilly, le destructeur de Magdebourg.

Les Prussiens eurent à soutenir la plus opiniâtre lutte dans Mœckern et aux environs; le maréchal y avait réuni ses meilleures troupes et cinquante pièces d'artillerie, qui faisaient un ravage effrayant dans leurs rangs. Toutefois ils s'étaient emparés du village, et trois fois ils l'avaient perdu. Une foule de braves guerriers, et surtout parmi les chefs, avaient succombé et arrosé le champ de bataille de leur sang. Ce fut le jour le plus meurtrier de la guerre pour l'armée d'York.

Mais elle ne chancela pas, et toujours de nouveaux bataillons accouraient sur le village qui était tout en feu, sans songer à la mort que lançaient les terribles bouches à feu de l'ennemi, qui déjà avaient couvert le champ de bataille de sang et l'avaient jonché de cadavres. Cependant tous avaient été écrasés et il ne restait plus que la brigade de réserve du général Horn. C'est alors que Blucher donna l'ordre au général Sacken de marcher au secours sur Mœckern; mais la distance était trop

grande, et York vit bien qu'avec la fureur des combattants il lui fallait chercher son salut dans ses propres forces et obtenir un succès avant l'arrivée des secours. Alors il dépêcha un aide de camp au général Horn qui était dans la plaine pour lui représenter le danger qui le presse. « Eh bien! répond Horn, nous allons faire un hourra. » Alors il fait avancer son infanterie au pas de course, en poussant de grands cris, sur l'infanterie ennemie et se jette sur les batteries à gauche du village; avant qu'elles aient pu faire trois décharges elles étaient emportées et l'ennemi était obligé de plier. Plusieurs caissons de poudre que les Prussiens firent sauter au milieu de leurs rangs achevèrent de mettre le désordre; les marins de la garde furent eux-mêmes vivement assaillis, et malgré toute leur opiniâtreté, ils ne purent soutenir cette attaque; d'autant plus que les hussards de Mecklenbourg, qui se jetèrent sur les carrés, les enfoncèrent et les culbutèrent : presque tous ces guerriers se firent tuer dans leurs rangs. Rien alors ne pouvait plus les arrêter, et ils poursuivirent les Français jusque de l'autre côté de la Partha. Langeron de son côté, à la tête des Russes, avait combattu avec non moins de courage et emporté les villages de Gross- et Klein-Wiederitsch avec treize canons. De sorte que Marmont se trouva le soir sur la rive gauche de la Partha, non loin de Leipzig (1).

Alors tout le vacarme de la bataille était tombé, et les épouvantables bouches à feu se reposaient. A leur place, dans mille endroits à une grande distance autour de Leipzig, on voyait de grands incendies et de petits feux élever leurs flammes à travers l'obscurité de la nuit. Huit villages et petites villes étaient en proie à l'incendie : Eutritsch, Lindenau, Markkleeberg, Dœlitz, Lieberwolkwitz, Seiffershain, Krœbern et Wachau; dans l'intervalle brillaient une infinité de feux de camps des grandes armées qui se trouvaient réunies sur un espace de quelques lieues. Des milliers de guerriers gisaient sans vie sur le champ de bataille; des milliers combattaient encore avec les angoisses de la mort, qu'ils appelaient pour finir leurs souffrances. C'était l'œuvre d'un seul homme, de cette âme de fer, insensible aux douleurs de l'humanité, qui alors encore préparait de nouvelles victimes?

—

17 octobre.

Le jour suivant Napoléon eut recours à tous les moyens de l'art pour diviser les alliés et obtenir une suspension d'armes, pendant laquelle il pourrait sortir de sa mauvaise position. Mais les propositions qu'il fit faire à l'empereur François, par l'entremise du comte Meerveldt, ne furent point écoutées; parce quo l'on connaissait l'opiniâtreté de son caractère qui ne cherchait alors qu'à gagner du temps. S'il n'avait eu, comme il le déclarait, que l'intention d'épargner le sang humain, il devait partir le 17 pour faire cette même retraite qu'il fut obligé de faire deux jours plus tard, après avoir perdu cinquante mille hommes de plus. Il aurait dû d'ailleurs s'apercevoir dans les combats du 16 qu'il ne pourrait jamais battre les vaillantes armées des alliés. Il n'avait plus de renforts à attendre, tout ce qu'il avait était réuni autour de lui; les alliés au contraire avaient de très-fortes réserves. Le prince royal de Suède arriva pendant la nuit, chassant devant lui le général Régnier, dont le corps d'armée était composé pour la majeure partie de Saxons, qui trahirent leurs alliés. Benningsen arriva le matin avec une nouvelle armée russe, et Kolloredo à midi avec uno division autrichienne. Cependant Napoléon ne pouvait se décider à quitter le champ de bataille tant qu'il y aurait une lueur d'espérance; et s'il eût donc encore montré alors cette ancienne activité qui lui avait si souvent donné la victoire!

(1) Le maréchal Ney avait mis une partie de son corps d'armée à la disposition de l'empereur contre Schwarzenberg, et n'avait que 25,000 hommes à opposer à Blucher qui en avait 60,000. D'ailleurs Marmont fut blessé et cet accident contribua encore au désordre. (Labaume, *Hist. de la chute de Napoléon*, p. 388.) N. T.

Car, puisqu'il avait toutes ses forces réunies, il devait aussitôt attaquer les alliés qui allaient recevoir des renforts le lendemain à différentes heures. Au lieu de cela, il perdit tout le jour en de vaines négociations, croyant encore à la puissance de sa parole. Mais l'Europe avait changé; ses souverains étaient animés d'une noble et grande confiance, et les peuples étaient tous également enthousiasmés pour l'honneur et la liberté.

Le 17, il n'y eut que du côté de Blucher qu'eut lieu un court engagement. Pour resserrer encore davantage les Français dans Leipzig, il fit attaquer la cavalerie du duc de Padoue, beau-frère de Napoléon, qui était campée à peu de distance de Leipzig, du côté de la porte de Halle, par deux régiments russes, les hussards et les Cosaques. Cette cavalerie voyant la lutte inutile, se retira aussitôt vers la ville derrière l'infanterie; mais les Russes la poursuivirent jusqu'aux portes, lui tuèrent du monde et prirent cinq canons. L'infanterie française étonnée se retourna et fit feu sur eux; alors ils se retirèrent tranquillement emmenant leurs canons et leurs prisonniers, et rentrèrent dans leurs positions.

—

18 octobre.

Benningsen et Kolloredo étaient arrivés à la grande armée le 17 au soir, et le prince royal de Suède entrait au même moment à Breitenfeld, une lieue et demie de Leipzig. Le grand réseau qui enveloppait Leipzig devenait donc de plus en plus rempli au nord, à l'est et au sud; il n'y avait d'issue pour les Français que du côté de l'ouest par Lindenau, pour gagner la Saal, et de là les bords du Rhin.

Enfin se leva le grand jour dans lequel la couronne du grand conquérant devait être brisée. L'Europe entière se tenait en armes pour combattre une partie contre l'autre. Depuis ses extrémités les plus reculées, par où elle touche l'Asie, jusqu'aux mers de l'Atlantique, de la Méditerranée et de la mer Glaciale, de tous côtés elle avait envoyé des guerriers à Leipzig.

L'arc de cercle que Napoléon avait tracé autour de Leipzig devait donc être attaqué de trois côtés : au nord par le prince royal de Suède et l'armée de Silésie; à l'est par Benningsen qui avait sous son commandement, avec les Russes, les Autrichiens de Klenau et une division prussienne, conduite par Ziéthen; au sud, où devait être l'attaque principale, parce que c'était là aussi le point le plus fort de Napoléon. Le général en chef divisa son armée en deux grands corps, dont le premier, composé des Russes et des Prussiens, conduits par Wittgenstein et Kleist, devait attaquer le point central des Français; et le deuxième, composé de l'élite de l'armée autrichienne, sous la conduite du prince royal de Hesse-Hombourg, devait déloger le prince Poniatowsky de la Pleiss où il s'était maintenu avec tant d'opiniâtreté, et le forcer de se replier sur Leipzig.

Napoléon de son côté avait rétréci son cercle, afin d'avoir plus de solidité. Il avait abandonné les villages de Wachau et Lieberwolkwitz, autour desquels tant de sang avait coulé le 16, et pris Probstheyda pour point central; il se tenait lui-même avec sa garde entre ce village et l'aile droite sur la Pleiss. Il avait pris pour sa position une petite élévation sur laquelle était un moulin percé de tous côtés et à moitié en ruines. C'est là qu'il commença la journée et il y était encore quand elle finit.

A huit heures sonnant, le combat s'engagea; le prince héréditaire de Hesse-Hombourg s'avança sur la Pleiss, vis-à-vis Dœlitz, et attaqua ce village. Les Polonais et les Français, sous le prince Poniatowsky, se défendirent comme des gens réduits au désespoir, et la lutte fut opiniâtre et sanglante. Plusieurs fois les Autrichiens furent repoussés, leur vaillant commandant fut lui-même atteint de deux blessures, et Kolloredo prit le commandement en chef à sa place. Enfin, secondé par Bianki, il réussit à s'emparer de Dœlitz, de Dœsen et des hauteurs de la rive droite et à s'y maintenir tout le jour, malgré Oudinot et la

garde qui arrivèrent au secours des Polonais. A leur droite, les Russes et les Prussiens avaient aussi obtenu des succès et poussé les Français toujours combattant jusqu'auprès de Probstbeyda, où ils se trouvaient à midi, en face de Napoléon. Là eut lieu la lutte la plus acharnée, parce qu'à sa conservation était attaché le salut de l'armée. Napoléon y avait réuni de nombreux bataillons de toutes armes, y avait élevé de nombreux retranchements, et lui-même se tenait là avec sa garde pour porter du secours au premier moment. Presque tous les jardins du village étaient entourés de murs en terre grasse, les Français s'en servaient comme de rempart, et creusant des meurtrières, ils se postaient derrière; de sorte que chaque maison était presque devenue une citadelle. Cependant les divisions prussiennes sous le prince Auguste et Pirch, pénétrèrent un moment dans le village, après une attaque héroïque; mais elles ne purent s'y maintenir. Ayant une deuxième fois reformé leurs rangs devant le village pour faire une nouvelle attaque, ils n'eurent pas plus de succès. De nouveaux bataillons russes essayèrent encore de recommencer cette sanglante entreprise, et ne purent jamais s'emparer du village. Le carnage avait été si effroyable que les morts obstruaient le passage. Combien de jeunes gens y ont sacrifié à notre liberté les premiers moments de leur vie, et combien est équitable et belle la pensée de ceux qui, en mémoire de cette grande lutte, ont élevé une croix dans cet endroit à Probstbeyda! Les trois monarques alliés se tenaient sur une hauteur voisine, et étaient témoins des efforts surhumains de leurs troupes. A cinq heures, ils donnèrent l'ordre de céder et d'épargner leurs guerriers; car déjà la victoire s'était assez prononcée sur d'autres points, et à dix heures du matin Napoléon avait déjà donné l'ordre au général Bertrand de se retirer sur la Saal avec ses troupes; c'était une preuve certaine qu'il voulait opérer sa retraite.

Tels étaient les événements au sud de l'ordre de bataille; à l'est le général Benningsen attaqua le maréchal Macdonald, chargé de défendre les lignes françaises sur ce point. Le maréchal se défendit avec le plus grand courage, particulièrement dans Holzhausen qui fut plusieurs fois pris et repris. Cependant, sur les deux heures de l'après-midi les Autrichiens, secondés par les Russes, réussirent à s'emparer de ce village, et les Prussiens de celui de Zuckelhausen; alors Macdonald se retira sur Stœtteritz, à peu de distance de Probstbeyda; de sorte que toutes les troupes qui formaient le centre se trouvaient concentrées sur ces deux villages, et elles s'y maintinrent jusqu'à la nuit.

Mais à l'aile gauche le maréchal Ney essuya un échec complet; il était chargé de défendre toute la ligne, depuis le corps de Macdonald jusqu'à la Partha, il ne put faire face aux deux armées qui l'attaquaient, l'armée du Nord et celle de Silésie, et il fut forcé de se replier jusque sous les murs de Leipzig. Les deux armées passèrent la Partha en deux endroits; Blucher près de Mockau avec les Russes, quoiqu'il eût de l'eau jusqu'à la ceinture; parce qu'il trouvait trop long d'aller passer près de Taucha. Du reste les Français n'opposèrent aucune résistance, et Marmont se retira sur Schœnfeld en toute hâte. Les régiments de cavalerie, hussards et hulans et quelques bataillons saxons et wurtembergeois qui se trouvaient de ce côté, tendirent les bras aux assaillants et passèrent de leur côté.

Sur le midi, l'armée du Nord qui avait passé à Taucha, vint remplir l'intervalle laissé entre Blucher à droite et Benningsen à gauche; de sorte que de ce côté la ligne fut toute remplie, et elle s'efforçait de resserrer de plus en plus les Français. Langeron à la tête des Russes s'empara de Schœnfeld, sur la Partha, qui fut défendu par Marmont avec la plus grande opiniâtreté. Le combat dura quatre heures, et toujours de nouvelles troupes de part et d'autre se succédaient sur le champ de bataille; enfin entre cinq et six heures du soir, lorsque le village et l'église étaient déjà tout en feu, les Français l'abandonnèrent et se retirèrent sur Reudnitz et Volkmansdorf, aux portes de Leipzig. Ney et Régnier qui devaient défendre le terrain au delà de Paunsdorf, attaqués dans l'après-midi par l'armée du Nord et par les Prussiens, conduits par Bulow, furent chassés de Paunsdorf; et comme ils voulaient se dé-

fendre dans la plaine, la cavalerie russe et prussienne qui n'avait encore eu rien à faire, parce que tout s'était passé dans les villages, se jeta sur eux et fut secondée par les fusées à la Congrève qui furent lancées au milieu des bataillons carrés, où elles venaient éclater avec fracas, lançaient le feu et la mort de tous côtés, et effrayaient les hommes et les chevaux. Alors il n'y eut plus de résistance, les rangs se débandèrent, les villages voisins furent emportés, et on ne s'arrêta que dans Volkmansdorf.

Ce fut alors que les Saxons, qui n'avaient combattu qu'à contre-cœur pour Napoléon, accoururent de notre côté avec leurs drapeaux, leurs canons, armes et bagages (1).

Napoléon, déconcerté à cette nouvelle, se hâta d'envoyer la cavalerie de la garde, commandée par Nansouty, afin de remplir le vide. Celuici-arriva en toute hâte avec une bonne artillerie et voulut se jeter sur le flanc de Bulow; mais les Autrichiens commandés par Budna, qui se trouvaient tout proches vinrent eux-mêmes à sa rencontre, et luttèrent avec audace contre lui; d'un autre côté les Suédois dirigèrent contre les rangs des Français l'artillerie saxonne que leur fit demander le prince royal de Suède. Alors cette vieille garde fut obligée de plier et d'abandonner encore le terrain aux alliés.

Enfin cette journée de sang était à sa fin; déjà les derniers rayons du soleil ne brillaient plus que sur les hauteurs tout autour dans la plaine. Napoléon attendait avec impatience la nuit qui devait arracher à la fureur de ses ennemis les restes de ses troupes. Il avait perdu beaucoup de terrain et réduit considérablement son grand arc de cercle en un triangle dont la pointe se trouvait alors à Probstheyda, d'où la ligne qui joignait Connewitz sur la Pleiss en faisait un des côtés, celle qui joignait Stœtteritz et Volkmansdorf formait l'autre. Si cette armée n'avait pas combattu avec le plus grand courage et n'avait pas opéré sa retraite dans le plus bel ordre malgré tous les dangers d'une lutte inégale, il en faut convenir à la gloire de nos adversaires, un des côtés de ce triangle eût été infailliblement enfoncé avant le soir, Leipzig enlevé et toute l'armée perdue. Déjà Napoléon ne combattait plus que pour la retraite, car depuis dix heures du matin une immense quantité de trains, de bagages, de voitures, de chevaux étaient sur la route, protégés par les troupes du général Bertrand. Qui pourrait comprendre tout ce qui avait passé de France en Allemagne depuis le mois d'avril! Hommes, femmes, enfants, provisions de bouche, munitions de guerre, bagages, artillerie, tout avait été accumulé dans Leipzig. Enfin allait donc finir leur terrible domination de sept ans; car il y avait sept ans jour pour jour que Davoust était entré dans Leipzig.

La nuit couvrait déjà tout le champ de bataille, et Napoléon se trouvait encore sur la petite colline auprès du moulin à vent où il avait fait allumer un feu. Il avait chargé du soin de la retraite son chef d'état-major, Berthier, qui en dictait la marche à ses aides de camp, près d'un autre feu à côté; tout autour régnait un profond silence. Napoléon, épuisé par les incroyables efforts des jours précédents et par les agitations de son esprit, assis alors sur un escabeau de bois, s'assoupit. L'espérance et la crainte, la joie de la victoire, la colère et la contrariété avaient tour à tour accablé son âme, et y avaient laissé des impressions d'autant plus profondes qu'il avait été obligé de dissimuler ses sentiments. Il était, dit un témoin oculaire, endormi, la tête appuyée dans ses mains et assis sur un escabeau au milieu de ce vaste champ couvert de morts, en plein air et au milieu des incendies semés de tous côtés qui avec les feux de nuit jetaient leurs lumières au milieu des ténèbres. Ses généraux se tenaient autour des feux, mornes et taciturnes, et le silence n'était interrompu que par le bruit des troupes qui se retiraient au pied de la montagne et au loin dans la plaine. Au bout d'un quart d'heure Napo-

(1) Cette lâche défection, contraire à toutes les lois de l'honneur militaire, et qui sera pour les Saxons une tache ineffaçable, fut cause de tous les désavantages éprouvés de ce côté et par suite de la perte de la journée; car jusque-là les Français s'étaient maintenus sur tous les autres points et avaient eu l'honneur de faire face à des forces doubles des leurs. (Labaume.)
N. T.

léon se réveilla et jeta autour de lui avec inquiétude un regard d'étonnement. Peut-être avait-il pris un moment la réalité de sa position comme un rêve survenu dans l'éclat de sa grandeur. — Alors il se leva, et rentra dans Leipzig à 9 heures.

---

19 octobre.

La retraite de toute l'armée à travers Leipzig commença dès que parurent les premiers rayons de la lune; mais comme les bataillons arrivaient de tous les points du champ de bataille, et qu'il n'y avait pour tous qu'un seul chemin qui conduisît à Lindenau, la chaussée étroite de Ranstædter, il y avait à chaque instant des retards et des encombrements : les chariots, les canons allaient ensemble, et les gens de pied ne pouvaient trouver place. L'arrière-garde devait défendre Leipzig aussi longtemps que possible. Ce n'était pas une place forte; mais on en avait barricadé les portes, on y avait élevé des retranchements, et tous les fossés et les murs des jardins avaient été consacrés à la défense.

Cependant l'armée des alliés n'était rien moins que décidée à laisser les Français se retirer tranquillement, emmenant avec eux tout le butin qu'ils avaient fait en Allemagne et toutes leurs provisions de guerre. A huit heures du matin ils se précipitèrent à l'attaque et enfoncèrent les portes. Cette attaque augmenta encore le désordre et le tumulte qui se trouvaient à la sortie de la ville; de sorte que Napoléon lui-même fut obligé pour y arriver de prendre un chemin détourné en sortant de Leipzig. Là se pressaient, l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, les caissons, les blessés, les mourants, les chariots, les femmes, les enfants, les marchands, des troupeaux entiers, tous pêle-mêle et dans le plus grand désordre.

Les alliés auraient peut-être pu augmenter encore le tumulte de la fuite et forcer plus promptement ceux qui défendaient l'entrée de la ville, s'ils avaient fait jouer leur artillerie contre ses murs. Mais un pareil moyen, qui aurait confondu des milliers d'innocents avec les ennemis dans une ruine commune, était trop cruel pour eux, ils préférèrent escalader les portes. Le prince de Hesse-Hombourg attaqua la porte de derrière; Benningsen, celle de Grimma; Langeron, celle de Halle. On s'efforça aussi d'entrer par les côtés dans les jardins, mais les Français et les Polonais défendaient chaque pied de terrain; il fallait conquérir chaque jardin, chaque haie, et souvent avec beaucoup de sang. Cependant la victoire ne pouvait pas balancer longtemps, il était onze heures et demie quand les premières troupes alliées entrèrent dans la ville. Alors les habitants ouvrirent leurs portes, et tandis qu'on se battait encore dans les rues ils suspendirent des mouchoirs blancs à leurs fenêtres en signe de joie.

Ce fut aussi dans ce même moment que le pont qui se trouvait de l'autre côté de la ville, le seul dont les Français pussent se servir, celui sur l'Elster-Muhlengraben, sauta en l'air sans qu'on puisse décider si ce fut par ordre de Napoléon pour sauver son armée, ou seulement par une crainte trop précipitée du chef commis à sa garde. Alors tous ceux qui s'efforçaient d'y arriver poussèrent un cri de désespoir. Il n'y avait pas d'autre chemin. Un grand nombre se jeta dans l'Elster pour tâcher de le passer à la nage, mais presque tous furent noyés ou restèrent enfoncés dans la vase; plusieurs généraux qui se trouvaient encore sur l'autre rive s'y précipitèrent aussi avec leurs chevaux pour échapper à la captivité. Le prince Poniatowsky, que Napoléon avait fait maréchal de France trois jours auparavant, y perdit la vie; Macdonald eut le bonheur d'échapper; Régnier, Bertrand et Lauriston furent faits prisonniers.

Napoléon fit encore plus de pertes ce jour-là que le jour de la bataille. Plus de quinze mille soldats bien armés furent faits prisonniers après que le pont eut sauté, et plus de vingt-cinq mille hommes blessés ou malades furent abandonnés à la discrétion du vainqueur. Il y avait dans la ville et sur la route une quantité

incroyable de canons et de chariots; on prit ce jour-là plus de trois cents canons et mille chariots. C'était un désastre comme l'histoire n'en offre que très-peu.

A une heure l'empereur Alexandre et le roi Frédéric-Guillaume entrèrent dans la ville, accompagnés de tous leurs généraux, aux cris d'acclamations de leurs vaillants soldats, mêlés des cris de joie des habitants, qui saluaient leurs libérateurs. L'empereur François n'y arriva que quelques heures plus tard.

Retour sur le Rhin. — Fin de l'année 1813.

La Bavière, par le traité de Ried, était déjà entrée dans la grande alliance avant la bataille de Leipzig; elle envoya son général Wrède sur le Main, avec une forte armée à laquelle se joignirent encore des Autrichiens, des Wurtembergeois, pour essayer de barrer le chemin aux Français qui revenaient sur le Rhin, afin d'achever leur ruine complète. Wrède se dirigea sur Hanau et Francfort. De son côté, la grande armée des alliés était aussi à la poursuite des fuyards, et York leur fit éprouver une perte considérable à Fribourg, sur l'Unstrut (1). En avant d'eux et sur leurs côtés, ils étaient escortés par Czernischeff et d'autres troupes légères qui tombaient sur tous ceux qui s'écartaient du gros de l'armée. C'est ainsi qu'ils parcoururent la route de Leipzig à Erfurt, et de là jusqu'au Rhin, abandonnant à chaque instant sur la route tout ce qui ne pouvait pas suivre, l'artillerie, les bagages et les hommes trop fatigués. Car la marche était si rapide et si continue qu'au bout de onze jours l'armée était déjà arrivée à Francfort; mais toute la grande route dans la largeur de deux lieues des deux côtés était couverte de débris de chariots, de bagages, de cadavres, d'hommes mourants ou de bêtes de charge.

Napoléon arriva avec soixante-dix à quatre-vingt mille hommes devant Hanau, où il rencontra Wrède qui voulut leur fermer le passage quoique inférieur en nombre; et s'il eût pu les retenir jusqu'à l'arrivée de la grande armée des alliés, c'en était fait de celle des Français. Napoléon le savait et il se servit de sa garde qui était encore en bon état pour se frayer un chemin. Pendant trois jours, les 29, 30 et 31 octobre, on combattit avec le plus grand acharnement devant Hanau et dans la ville; Wrède fut lui-même blessé au ventre par une balle. Enfin les Français s'ouvrirent un passage qui leur coûta beaucoup de sang.

Le 2 novembre Napoléon arriva sur le Rhin, qu'il vit alors pour la dernière fois. Son armée se hâta de gagner le pont de Mayence; seulement le général Bertrand se retrancha sur les hauteurs de Hocheim. Mais on ne pouvait pas laisser aux Français un retranchement sur la rive droite du Rhin. Schwarzenberg qui avait établi son quartier général à Francfort, les fit attaquer par le général Giulay, le 9 novembre, et ils furent forcés de se replier sur Mayence. Les trois souverains se trouvèrent encore réunis à Francfort, où ils délibérèrent ensemble sur la continuation de la guerre.

Les deux derniers mois de cette année furent un temps de repos pour l'armée des alliés; cependant le canon retentissait encore de plusieurs côtés dans l'intérieur; les Français occupaient encore douze places fortes, garnies de bonnes garnisons dans le cœur de l'Allemagne et de la Pologne; mais les Allemands les assiégèrent avec tant de courage et de persévérance qu'à la fin de cette même année la moitié était arrachée aux ennemis. Le 11 novembre, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, renfermé dans Dresde, mit bas les armes avec trente-cinq mille hommes, y compris les blessés et les malades (2). Le 21, Stettin se rendit

(1) Mais non sans avoir lui-même beaucoup souffert. Les Français s'emparèrent des positions dont ils avaient besoin. N. T.

(2) Le maréchal avait stipulé qu'il serait conduit en France avec ses troupes, en promettant de ne pas servir contre les alliés d'ici à un an. Le traité était signé par Klenau, général autrichien, et Tolstoï, général russe. Cependant Schwarzenberg les fit conduire prisonniers en Autriche. (Labaume.)

N. T.

avec sept mille hommes; le 26, Dantzig avec quinze mille (1); presque dans le même temps Modlin et Zamosk; et le 26 décembre, Torgau avec dix mille. Il ne restait plus aux Français, sur l'Oder, que Custrin et Glogau, qui ne se rendirent qu'aux mois de mars et d'avril de l'année suivante; et sur l'Elbe, Wittenberg, Magdebourg et Hambourg; en Thuringe, la citadelle d'Erfurt. Ces trois dernières places ne furent rendues qu'à la paix de Paris; mais Wittenberg fut prise par Tauenzien dans la nuit du 12 au 13 janvier.

La plus grande perte que souffrirent les Français dans cette année 1813 fut celle de la Hollande et de la Suisse, les deux boulevards de la France. Ce fut donc bien habile de la part des alliés d'aller aussitôt leur arracher ces vastes pays. Le général Bulow qui passa en toute hâte de Leipzig en Hollande, la trouva presque sans défense; et sans s'amuser à faire des siéges, il s'empara de plusieurs villes d'assaut d'autant plus facilement que partout où il se présenta les Hollandais, déjà fatigués de la domination française, se soulevèrent en sa faveur et l'aidèrent à chasser les ennemis. Avant la fin de l'année la Hollande était délivrée.

Dans le même moment la Suisse, qui était déjà occupée par l'aile gauche de Schwarzenberg, fut soumise jusqu'aux montagnes du Jura, et Genève fut prise. C'était une conquête fort avantageuse; car du haut de ces montagnes qui s'élevaient comme une citadelle inexpugnable entre la France, l'Allemagne et l'Italie, l'armée des alliés pouvait également tomber sur le vice-roi d'Italie, ou pénétrer au cœur de la France; à gauche elle menaçait la populeuse ville de Lyon, et à droite elle avait une grande route tout ouverte à travers un pays fertile, sur l'Aube et la Seine jusqu'à Paris.

(1) Le brave général Rapp, qui s'était défendu avec le plus grand courage contre les armées qui l'investissaient, promit de se rendre le 1er janvier 1814 s'il n'était secouru, avec les mêmes conditions que Gouvion-Saint Cyr. Il avait perdu vingt mille hommes par les maladies. Les Russes voyant leur petit nombre refusèrent de remplir les conditions et les firent prisonniers. (Labaume.) N. T.

ANNÉE 1814.

L'invasion.

Dès le commencement de la nouvelle année, on voit le glaive de la vengeance nu et prêt à frapper ceux qui jusque-là avaient menacé les autres peuples et n'avaient pas senti depuis longtemps les fureurs sur leurs propres frontières. Si le peuple français n'avait pas été abusé par toute espèce d'artifices, si Napoléon ne l'avait tenu fortement enchaîné, il aurait connu quels dangers étaient accumulés sur lui et il aurait forcé son tyran à la paix pendant qu'il était encore temps. Il ignorait que trois cent mille de ses guerriers avaient été tués ou faits prisonniers dans la campagne précédente, et que dans ce moment l'Europe entière s'avançait contre lui avec un million d'hommes armés. Mais alors encore il se laissa étourdir par son empereur et par sa propre vanité. « L'Europe entière, lui disait-il dans son orgueil, s'avance contre nous, mais toutes ses forces ne pourront vaincre les miennes et celles du peuple français; et le sort ne me trouvera jamais faible. » Quand quelques hommes de cœur et de sens dans l'assemblée législative, osèrent lui donner des conseils de paix, s'appuyant sur les principes de la modération, il en fut souverainement molesté, cassa l'assemblée, et du haut de son trône, au premier jour de janvier, il lui tint un discours dans lequel on trouve ces mots pleins d'amertume : « Je ne suis à la tête de la nation que parce que sa constitution me convient. Si les Français en voulaient une autre qui ne me convînt pas, je leur dirais de chercher un autre souverain. Ce trône n'est que du bois recouvert de velours. Moi, moi seul, je tiens la place du peuple.... Sachez que la France a plus besoin de moi que je n'ai besoin de la France.... Oui, je suis fier, parce que j'ai fait de grandes choses... Dans trois mois ou l'ennemi sera chassé du territoire, ou vous aurez la paix, ou je serai

mort.... Au reste, dit-il en finissant, je vous permets de défiler devant moi. »

Ainsi parlait cet homme orgueilleux, qui se croyait au-dessus de tous et que rien ne pouvait abattre, au 1er janvier 1814. C'était précisément ce même jour que Blucher passa le Rhin avec l'armée du centre; et le dernier jour des trois mois de délai que Napoléon avait donné, le 31 mars, les alliés entraient dans Paris, et son empire avait passé. Ils lui avaient encore une fois offert la paix; ils voulaient le reconnaitre comme roi des Français et lui laisser un empire encore plus grand que celui de la France autrefois; mais il ne pouvait oublier les beaux moments où il avait en main le sceptre du monde et où l'éclat de ses armes brillait dans toute l'Europe. Et la seule pensée d'être limité, de rester désormais dans la paix, lui était odieuse.

Les souverains de l'Europe et leurs peuples virent donc bien que l'épée pouvait seule décider entre eux et lui, et ils redoublèrent d'ardeur, pleins de confiance dans leur grand nombre, comme dans la justice de leur cause. Les Russes avaient au moins deux cent mille hommes en campagne; les Prussiens cent soixante mille, et l'Autriche deux cent trente mille, tant sur le Rhin qu'en Italie et dans l'intérieur de l'Allemagne. Wellington était déjà sur le territoire français avec quatre-vingt mille hommes anglais, espagnols et portugais. Enfin l'empire d'Allemagne mit sur pied cent cinquante à cent soixante mille hommes, partagés en huit divisions.

Bien que toute cette masse de troupes eût pu entrer à la fois en campagne, bien qu'il y eût une grande étendue de pays à occuper et plusieurs places fortes à investir, parce qu'on ne voulait pas perdre de temps à faire des sièges en règle, il n'en est pas moins certain qu'un demi-million d'hommes au moins s'avançaient en France et resserraient de plus en plus l'armée française; elle ne comptait pas la moitié autant que ses adversaires. En même temps on préparait avec zèle derrière l'armée tout ce qui peut être nécessaire à une expédition; et pour qu'il y eût plus d'ordre et plus d'ensemble dans les opérations, on forma un conseil de guerre qui conduisait tout, dont le président était un héros que l'Allemagne compte parmi ses libérateurs, quoiqu'il n'ait point marché lui-même à la tête des armées, c'était le ministre de Stein. Il fut un de ceux qui, tandis que l'Allemagne soupirait sous le joug des Français, ne voulurent pas courber la tête; il travailla avec zèle pour la justice et la liberté et soutint la confiance d'un grand nombre de ses concitoyens par son génie supérieur. Quand la guerre éclata en 1812 contre la Russie, il voulut faire une guerre européenne de cette expédition dirigée contre un peuple dont il connaissait l'énergie, et il passa en Russie à la tête de quelques audacieux qu'il entraina. L'empereur Alexandre trouva en lui toute l'audace qui convenait à ses projets, et si nous sommes arrivés à une délivrance complète, c'est à lui que nous le devons.

L'armée des alliés entra en France pleine de résolution et bien pourvue de tout. Schwarzenberg entra par la Suisse et le haut Rhin avec les Autrichiens, les Bavarois, les Wurtembergeois et les régiments des gardes prussiennes et russes; Blucher entra par la province rhénane avec les divisions York et Kleist et les Russes, conduits par Sacken, Langeron et Saint-Priest; et ces deux grandes armées devaient se réunir entre la Seine, l'Oise, l'Aube et la Marne, pour se porter ensuite avec toutes leurs forces contre la capitale.

Dès que le feld-maréchal Blucher fut arrivé sur la rive gauche, il fit publier des proclamations à tous les Français, pour les détacher de Napoléon, en déclarant que les puissances de l'Europe ne marchaient que contre l'ennemi de la paix et pour secouer son joug. Un grand nombre de gens modérés étaient en effet assez disposés à sacrifier une vaine gloriole à la paix du pays; mais la masse du peuple tenait encore pour son grand conquérant, tant que son étoile darda quelques étincelles. D'ailleurs les Français étaient accoutumés à se regarder comme inattaquables derrière le triple rempart de places fortes qu'ils ont à la frontière (on en compte soixante-treize depuis Dunkerque jusqu'aux Alpes); ils étaient loin de penser que l'armée des alliés traverserait si rapidement leurs frontières, laissant derrière elle toutes les

places fortes, pour marcher droit au cœur de la France.

—

Bataille de Brienne et de la Rothière. 1er février.

Dans les vingt premiers jours de jauvier, les alliés avaient traversé la Suisse, la Franche-Comté, l'Alsace, la Lorraine, la Bonrgogne, sans trouver d'obstacles; franchi les montagnes du Jura, des Vosges, du Ilundsruck, la forêt des Ardennes, passé un grand nombre de fleuves, forcé le triple rempart des places fortes de la frontière, et déjà l'armée de Schwarzenberg et celle de Blucher se trouvaient à peu de distance l'une de l'autre, sur les bords de la Seine et de l'Aube, à vingt-cinq milles de Paris. Alors enfin Napoléon parut sur le champ de bataille à la tête de son armée. Il voulait pénétrer entre ses ennemis, empêcher leur réunion, les rejeter l'un après l'autre vers les montagnes qu'ils avaient passées, et où l'hiver et les habitants n'auraient pas manqué de leur faire payer cher le retour.

Blucher était à Brienne, petite ville près de l'Aube, avec un château qui servit pendant quelque temps d'école militaire pour les jeunes Français, et où Napoléon avait appris cette science qui l'a rendu si célèbre; il y avait même son quartier général. Tout à coup paraissent les Français, qui attaquent la ville. L'attaque est repoussée; mais le général Château, qui connaissait parfaitement ce lieu, pénètre avec ses grenadiers, à la brune, sans être aperçu, par les jardins, jusqu'au haut des terrasses. Blucher se trouva en grand danger; il n'eut que le temps de sauter à cheval avec sa suite et de descendre la colline par des sentiers inconnus. Plusieurs officiers, entr'autres le neveu du chancelier d'État, le prince de Hardenberg, furent faits prisonniers à côté de lui. Le feld-maréchal arriva heureusement au milieu de ses troupes, et les enflamma à une vigoureuse résistance, craignant qu'une retraite précipitée, à la première rencontre en France, ne fût d'un mauvais pronostic et ne nuisît à l'éclat de ses armes. Il prolongea donc la lutte jusqu'au milieu de la nuit, fit même reculer l'aile gauche des Français par une violente charge de cavalerie, et n'abandonna Brienne que quand il fut en feu; afin que, comme il le disait ensuite, Napoléon brûlât son propre berceau. Cependant il n'avait pas réussi dans son projet de le couper d'avec l'armée de Schwarzenberg.

Napoléon courut lui-même un grand danger dans cette nuit de désordre. Il revenait après la bataille sur la grande route de Brienne à Mézières et marchait quelques pas en avant de sa suite, occupé à causer avec le colonel Gourgaud; c'était par une profonde obscurité. Dans ce moment une troupe de Cosaques, qui cherchait à faire du butin, s'étant glissée sans être aperçue jusqu'à la grande route, attaqua l'escorte qui passait. Le général Dejean se sentant tout d'un coup suivi de près, se détourne et s'écrie : *les Cosaques!* Aussitôt un d'eux attaque le cavalier qu'il voyait en avant, revêtu d'un habit d'officier supérieur, l'empereur lui-même. Mais Corbineau et Gourgaud se jettent entre, et Gourgaud renverse le Cosaque mort aux pieds de Napoléon. L'escorte accourt aussitôt, entoure l'empereur et tue quelques Cosaques; mais le reste de la troupe se voyant découvert sauta les fossés et disparut. L'empereur arriva à Mézières à dix heures du soir.

Cette bataille de Brienne eut lieu le 29 janvier, et, le 1er février, l'intrépide Blucher était rangé en ordre de bataille au même endroit. Il n'avait pas encore rassemblé toutes ses troupes; car Langeron était encore à Mayence, et York et Kleist étaient en route; mais Schwarzenberg lui avait envoyé la plus grande partie de son armée, les divisions de Giulay et du prince de Wurtemberg avec les réserves russes; de sorte qu'il était assez fort pour marcher au-devant de Napoléon. Celui-ci avait pris une forte position dans les environs de Brienne et retranché son centre à la Rothière, village distant d'une lieue et demie. L'empereur n'avait pas l'intention de combattre, puisqu'il avait déjà commandé la retraite sur Lesmont; mais le feld-maréchal ne lui en laissa pas le temps.

A midi l'attaque était engagée sur tous les points. C'était une dure journée d'hiver, la neige qui tombait en abondance couvrait le ciel à certains moments d'une telle obscurité, que souvent les combattants furent obligés de cesser le feu pour attendre qne le voile se fondit et leur permît de voir leurs adversaires. A droite, le prince de Wurtemberg s'était frayé un chemin à travers la forêt d'Éclance, à travers des marais et des chemins creux, emporta les villages de Lagibrie et Petit-Mesnil qu'occupaient les lignes françaises; mais il les paya bien cher. A côté des Wurtembergeois le général Wrède, à la tête des Bavarois et des Autrichiens, se porta aussi en avant, conquit les villages de Morvilliers et de Chauménil, et mit l'aile gauche de Napoléon tout à fait à découvert. L'empereur y arriva lui-même avec l'artillerie de sa garde et fit canonner Morvilliers; les flammes et la fumée chassèrent les Bavarois qui n'avaient pu être débusqués par les boulets ni par les baïonnettes. Alors Wrède détacha ses meilleures troupes de cavalerie avec le brave commandant Diez; celui-ci partagea ses troupes en petites escouades, qui parcouraient le champ de bataille, menaçant tantôt d'un côté tantôt d'un autre; puis quand le moment favorable est arrivé, à un signal donné, ils se jettent tous ensemble sur les ennemis, écrasent l'infanterie qui protégeait l'artillerie, dispersent la cavalerie, massacrent les cauonniers et s'emparent des pièces. Cet avantage à l'aile gauche eut la plus grande influence sur toute la bataille et fit honneur au général Wrède.

Cependant on combattait toujours avec fureur dans le village de la Rothière, qui était le point principal de la position des Français. Napoléon y commandait eu personne et opposait toujours de nouvelles forces aux attaques des Russes. D'un autre côté l'empereur Alexandre et le roi de Prusse encourageaient aussi leurs troupes par leur présence, de sorte qu'on y faisait des prodiges de valeur. Enfin sur le soir le maréchal Blucher se mit à la tête de ses troupes et se jeta dans le village en criant : *En avant!* il fut emporté et sa prise fut décisive. En vain les ennemis cherchèrent-ils à le reconquérir à la faveur de l'obscurité de la nuit. Leur aile droite, qui avait défendu le village de Dienville contre Giulay, fut aussi elle-même obligée de se retirer à minuit, et la victoire fut ainsi déclarée sur tous les points.

—

Dangers du mois de février.

Napoléon était donc décbu de ses grandes espérances. Le premier essai de ses armes sur son propre terrain avait entièrement échoué et avait même tourné contre lui. Il se retira sur Troyes, la plus graude ville qui fût sur la route des alliés, et il semblait vouloir s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Si alors l'armée des alliés eût réuni toutes ses forces et l'eût poursuivi, il aurait été contraint de livrer une nouvelle bataille, encore plus importante que la précédente, ou de se retirer sur Paris, pour défendre sa couronne sous les murs de sa capitale; à moins qu'il ne se fût décidé, avant que tout espoir ne fût perdu, à accepter cette paix qne les alliés lui offraient. Un congrès pour la paix s'assembla en effet à Châtillon dans les premiers jours de février.

Cependant le conseil de guerre des alliés, voyant que Napoléon avait déployé si peu de forces dans la bataille, et supposant qn'il était encore affaibli par elle, pensa que désormais il n'était pas nécessaire de réunir toutes leurs armées pour lui résister; d'autant plus que la neige et la pluie avaient tellement gâté les chemins et que les vivres étaient si difficiles à faire venir, qu'il y anrait eu de très-grandes difficultés à surmonter. Il décida donc que les deux armées seraient partagées, et que Blucher irait vers la Marne, tandis que Schwarzenberg descendrait la Seine. — C'était tout ce que désirait Napoléon. Ce plan lui donnait l'occasion d'exercer ses anciennes manœuvres de stratégie; il se tenait entre les deux armées hien à couvert, les surveillait avec soin, et quand l'occasion se présentait de surprendre une de leurs divisions, alors il se précipitait dessus, comme sur sa proie, et l'é-

crasait par la supériorité de ses forces. C'est ainsi qu'il réussit à obtenir des succès momentanés sur les alliés et à arrêter pendant quelques mois leur marche sur Paris.

L'armée de Silésie se mit donc en marche sur la capitale par la Champagne, sans garder d'ordre; Sacken marchait en avant, ensuite York, enfin Blucher, général en chef, avec la division Kleist. L'avant garde russe n'était plus qu'à quinze lieues de Paris; les choses précieuses, les objets d'art, les papiers de l'État furent emballés; grand nombre d'habitants prenaient la fuite, regardant le sceptre de Napoléon comme brisé. Quand tout à coup celui-ci, renforcé de vingt mille hommes de vieilles troupes qu'il avait fait venir d'Espagne en voitures, traverse obliquement les immenses plaines qui se trouvent entre la Seine et la Marne, malgré ses généraux qui trouvaient le projet impossible, arrive, après avoir laissé la plus grande partie de son artillerie dans la boue, en face de l'ennemi qui se portait en avant à marches forcées, et tomba le 10 février, près de Champ-Aubert, sur l'arrière-garde de Sacken, commandée par le général Alsufiew; elle est aussitôt enveloppée par la cavalerie de la garde, attaquée avec fureur de tous les côtés à la fois, la moitié fut massacrée ou faite prisonnière : c'était une première étincelle de l'ancien bonheur de Napoléon, et elle réveilla toute son assurance. Il fit écrire au duc de Vicence, son plénipotentiaire au congrès de Châtillon, que ses armes avaient eu un brillant changement, et que la puissance française pouvait reprendre son ton de maître. Napoléon, sans perdre un moment, courut à de plus grands succès, et voulut anéantir toute la division de Sacken qu'il allait prendre en dos. En effet, il l'atteignit le lendemain 11 à Montmirail, lui fit éprouver une perte considérable et le rejeta sur la Marne; heureusement qu'York se hâta d'arriver à son secours; alors il réussit à passer cette rivière et à détruire le pont.

Cependant le feld-maréchal Blucher, à la nouvelle du danger, s'était mis en toute diligence en route pour Champ-Aubert avec la division de Kleist et les Russes du général Kapczewitsch, en tout environ vingt mille hommes. Mais déjà les généraux avec lesquels il voulait se réunir avaient repassé la Marne, et le 14 il se vit attaqué par les Français, avec des forces beaucoup supérieures. Le danger était grand, et Napoléon mit tout en œuvre pour profiter de la faveur de la fortune. S'il avait pu envelopper ce corps, le faire prisonnier avec ses chefs, l'armée de Silésie était anéantie; telle était l'intention de Napoléon, car Blucher, Gneisenau, Kleist, Ziethen, Muffling, le prince Auguste et beaucoup d'autres personnages importants s'y trouvaient réunis. La cavalerie française se jeta aussitôt sur les ailes, tandis que l'infanterie et l'artillerie attaquaient le centre avec une telle fureur que dès la première attaque plusieurs bataillons prussiens furent entièrement détruits (1). Bientôt même on aperçut en dos, sur la grande route de Champ-Aubert à Étoges, de nombreux escadrons français qui fermaient le passage. Il ne restait donc plus d'espoir de salut que dans leur valeur et la résolution de se frayer un passage. Ils se forment en bataillons carrés très-serrés, s'avancent à la baïonnette sur cette cavalerie qui est obligée de s'ouvrir. Cependant ils n'étaient pas encore échappés à tous les dangers; cette cavalerie se presse sur les flancs, les attaque de tous côtés, et s'efforce, par tous les moyens, de jeter du désordre dans leurs rangs; mais autant ils mettaient de fureur dans l'attaque, autant Gneisenau mettait d'ordre, de prudence et d'habileté dans la retraite : c'est lui qui contribua le plus au salut de l'armée. L'artillerie fut aussi d'un grand secours; car si, à cause du défaut de cavalerie, on ne put s'en servir pour protéger l'arrière-garde, du moins renfermée dans les bataillons carrés, elle faisait un feu terrible sur l'infanterie toutes les fois qu'elle se présentait en masse pour les attaquer. Arrivés dans le bois d'Étoges, ils furent tout d'un coup assaillis par des cavaliers qui s'y étaient embusqués :

(1) Douze pièces d'artillerie qui devaient suivre Grouchy lorsqu'il alla couper le chemin aux ennemis, ne purent arriver à cause des mauvais chemins; ce fut ce qui sauva les Prussiens; cependant ils n'échappèrent qu'en perdant un tiers de leur armée. (Labaume.) N. T.

l'escorte même de Blucher fut attaquée, et tous les généraux furent obligés de mettre l'épée à la main pour se défendre.

Par bonheur que la nuit qui venait peu à peu promettait aux Prussiens le repos après leqnel ils soupiraient. Cependant il fallut encore combattre dans Étoges avec l'infanterie même des Français, qui était venue par un détour occuper ce village. De toutes les rues, de toutes les maisons elle faisait un feu terrible; mais Kleist s'ouvrit un chemin à la baïonnette et le reste de l'armée le suivit; elle put ensuite gagner heureusement son ancienne position à Vergères. Cependant cette journée du 14 février fut sanglante pour les Prussiens. — Les restes de l'armée de Silésie se réunirent derrière la Marne et bientôt marchèrent vers l'Aube, afin de se réunir à la grande armée.

Napoléon était ravi de pouvoir encore parler de victoire dans ses bulletins et ses gazettes, et de pouvoir faire conduire à travers les rnes de sa capitale des prisonniers et des canons conquis sur l'ennemi. Cependant les chants de victoire durent bientôt cesser, quand on sut que les avant-gardes de Schwarzenberg n'étaient qu'à dix lieues de la capitale, pendant que l'armée était à combattre sur la Marne. Napoléon cessa aussitôt ses poursnites sur l'armée de Silésie, pour se tonrner sur celle-là. Schwarzenberg avait détaché Wrède et Wittgenstein sur les derrières des Français pour soulager l'armée de Silésie; mais comme tous les événements avaient été d'une extrême rapidité, ils arrivèrent trop tard, et ils se trouvèrent alors seuls en face de Napoléon avec des forces supérieures, qui les força de se replier sur la Seine, après avoir soutenu un chaleureux combat. Le vaillant prince de Wurtemberg, qui conduisait l'avant-garde de la grande armée, avait pris position avec ses Wurtembergeois et quelques Autrichiens dans la ville de Montereau. Napoléon, après avoir chassé Wittgenstein jusqu'à Nangis, le 17 février, tomba, le 18, sur le prince de Wurtemberg avec toute la fureur que lui inspirait la victoire. Cependant il tint ferme pendant toute la journée, retranché sur les hauteurs; ni les boulets, ni les baïonnettes des assaillants ne purent débusquer ces braves Wurtembergeois. Trois fois ils repoussèrent l'assaut et défendirent leur position; enfin, après avoir épuisé toutes leurs munitions, et se voyant pris en flanc par les Français, ils furent obligés de céder et de passer de l'autre côté de la rivière; mais comme l'ennemi se précipita en même temps que les fuyards snr ce pont, il y eut daus la ville un grand carnage.

Ces dix jours de prospérité rendirent à Napoléon toute sa présomption : car dans le même temps lui arrivait aussi de Lyon le message du maréchal Augereau, qni avait vivement poussé le géuéral autrichien jusqu'à Genève et menaçait la Suisse avec un puissant corps d'armée. Or cette conquête aurait coupé la retraite à la grande armée des alliés, et Napoléon, déjà certain du succès, voyait la Suisse conquise, l'Alsace et la Lorraine qui se levaient en masse contre les alliés, et toutes les nombreuses garnisons de la frontière, réunies aux gardes nationales, concourir avec lui à l'anéantissement de ses ennemis; aussi, bien que les conférences de Châtillon continuassent toujours, il ne voulait plus entendre parler de paix; et quand, dans les conditions qu'on lui faisait, on parla de l'abandon de la Hollande et de l'Italie, il s'écria : « A quoi pensent donc les ennemis? Je suis maintenant plus près de Vienne qu'ils ne sont de Paris. »

Paris en était dans la joie et toute la popnlation partageait les espérances de l'empereur. Cependant il n'était pas difficile à un œil attentif de voir que ce n'était qu'un moment d'illusion; car si la grande armée était en retraite, ce n'était pas après une défaite, ni à cause du découragement des soldats, qui demandaient au contraire avec tant de fureur de marcher sur Paris, qu'on fut obligé, dans nn ordre du jour, de leur donner les motifs de ce mouvement. Mais la Suisse était menacée par Augereau, et il fallait renforcer le général Bubna de deux divisions, pour reprendre ensuite l'offensive. D'un autre côté, le prince de Hesse-Hombourg, avec six divisions allemandes, et l'armée de Bulow, qui avait laissé le duc de Weimar devant Anvers, arrivaieut du nord, après avoir conquis la Hollande et la Belgique. Winzingerode et Woronsow passaient le Rhin

avec les Russes, comme avant-garde de l'armée du roi de Suède, qui, après avoir forcé le Danemark à la paix, était déjà sur la Meuse pour entrer en France.

Cependant, au quartier général, on parlait sérieusement de la paix et de se retirer peu à peu sur le Rhin pour attendre le résultat des conférences tenues à Châtillon. Mais Blucher s'opposa à cette opinion de toutes ses forces, et demandant qu'on lui donnât les divisions de Bulow et de Winzingerode, il promit de marcher droit jusqu'à Paris. Sa demande fut accordée, et, dans la nuit du 23 au 24 février, il se porta en avant à la tête de cent mille hommes. Ce mouvement, le plus téméraire de cette guerre, dit un écrivain français, déconcerta extrêmement Napoléon. Il venait de proposer une suspension d'armes, et déjà il se voyait sur les bords du Rhin. Alors il fallut se décider à quitter la grande armée pour se mettre à la poursuite de l'insolent adversaire qu'il croyait avoir abattu.

—

Le mois de mars.

Le dessein de Napoléon était d'atteindre le feld-maréchal Blucher avant sa réunion avec l'autre corps d'armée dont il était séparé par l'Aisne. Mais déjà Bulow et Winzingerode avaient assiégé Soissons, située sur cette rivière, avec un beau pont qui offrait un point très-convenable pour la réunion des deux armées. Cette ville, pourvue de murailles et de fossés, était défendue par une nombreuse garnison française; mais aussitôt Bulow fit faire les préparatifs pour l'assaut. Déjà les assaillants, au point du jour, s'avançaient en bon ordre avec les échelles, quand le commandant de la place, qui ne connaissait pas l'importance du moment, et ne savait pas Napoléon dans le voisinage, livra la ville et se retira avec sa garnison. Le feld-maréchal y passa la rivière et s'avança toujours au nord jusqu'à Laon, où il réunit toutes ses forces et prit une très-forte position. Napoléon, pour en finir avec cet adversaire, le poursuivit de l'autre côté de la rivière, bien qu'ainsi il s'éloignât toujours de la grande armée et de Paris, dont il était distant de trente-trois lieues.

—

Bataille de Laon. 9 et 10 mars.

Le 7 mars, il attaqua Winzingerode, retranché dans de fortes positions à Craone, et ne le força à se replier sur Laon qu'après avoir lui-même éprouvé de grandes pertes. Blucher l'attendait à Laon, ville située sur une montagne inexpugnable, de trois ou quatre mille pieds de haut, qui faisait le point central de sa position. Cependant les Français, à la pointe du jour, le 9 mars, se précipitèrent sur le village de Semilly, au pied de la montagne, et s'en rendirent maîtres pour quelque temps; mais les troupes de Bulow les en chassèrent, et Napoléon n'osa plus tenter d'escalader la montagne.

Le combat continua toute la journée sur les deux ailes, et Napoléon s'efforçait particulièrement de chasser les Prussiens de la grande route de Belgique. A midi, il avait en effet obtenu des avantages, et l'avant-garde des Prussiens avait été obligée d'abandonner le village d'Athis; mais sur le soir, Kleist et York résolurent de l'arrêter dans son dessein par un coup de main. Lorsque l'obscurité couvrait déjà le champ de bataille et que l'ennemi, croyant cette journée sanglante à sa fin, avait déjà allumé des feux dans son camp, les Prussiens revinrent à l'attaque. Le prince Guillaume s'empara à gauche du village d'Athis et d'une colline boiseuse que les Français occupaient; d'autres troupes pénétrèrent jusque dans le village même, et déjà Ziethen avait enveloppé avec sa cavalerie tout le flanc droit des ennemis, pour tomber sur eux quand l'infanterie les aura forcés de se retirer. Tout réussit, les

Prussiens arrivent à la baïonnette, sans tirer un seul coup, jusque sur l'ennemi, et ne font feu que quand ils le voient courir aux armes. Dans quelques instants ils sont mis en désordre, leur artillerie est prise et la déroute est complète. La cavalerie achève leur défaite et leur enlève toute l'artillerie, à l'exception de quatre pièces, c'est-à-dire quarante-six canons. Ce fut une victoire complète qui n'avait coûté que quelques morts; tandis que le corps de Marmont, qui avait souffert cet échec, avait fait des pertes considérables.

Le lendemain, 10 mars, soit pour faciliter la retraite de son aile battue la veille, soit pour chercher à obtenir quelques avantages sur le centre, il fit attaquer la hauteur de Laon et fut repoussé comme le jour précédent. Sur le soir, il fit encore une tentative aussi infructueuse sur le village de Semilly, et voyant alors toute attaque impossible, il opéra sa retraite la nuit suivante; mais il avait fait d'énormes pertes.

Napoléon contre Schwarzenberg.

Napoléon était vivement affecté de cet échec essuyé contre l'armée de Silésie. A quoi avaient servi les poursuites et les fatigues de ses guerriers? Ce même adversaire contre lequel il s'était acharné, qu'il se vantait, au commencement de février, d'avoir anéanti, il le voyait maintenant inattaquable sur ses derrières, et bientôt s'avancer pour resserrer de plus en plus le cercle de ses opérations. Il ne lui restait donc plus que de se tourner contre Schwarzenberg, de tâcher de surprendre la grande armée, pour l'attaquer et la battre en détail.

Le général Schwarzenberg se trouvait de nouveau sur l'Aube, où il s'était porté aussitôt après le départ de Napoléon contre l'armée de Silésie. Il avait battu, le 27 février, à Bar-sur-Aube, le maréchal Oudinot, chargé de le contenir; avait repris Troyes, et attendait, dans les plaines situées entre la Seine et la Marne, ce qui arriverait entre Blucher et Napoléon. Bientôt il le vit lui-même en présence, arrivant de Laon. Il tomba tout d'un coup, le 13 mars, sur Reims, où était Saint-Priest à la tête des Russes, s'empara de la ville, tua le général, et le 20, il était avec toutes ses troupes en face de la grande armée, occupant Arcis-sur-Aube. Il espérait, par une attaque soudaine, rompre les liens qui unissaient l'armée de Schwarzenberg, et jeter le désordre parmi les différents corps; mais il trouva les lignes bien formées et le bon ordre partout, de sorte que son projet fut encore une fois sans succès. L'empereur Alexandre et le roi Frédéric-Guillaume, bien résolus à ne pas différer plus longtemps une bataille décisive, s'étaient hâtés de rejoindre l'armée à marches forcées, et il y eut, ce même jour 20 mars, un engagement très-sérieux auprès d'Arcis. Les escadrons de la garde furent repoussés avec une telle violence que Napoléon, pour ne pas perdre ce point important, fut obligé de mettre lui-même l'épée à la main, de rassembler les fuyards, de se mettre aussitôt à leur tête et de les ramener au combat. Il s'exposa tellement dans cette charge, que pour se défendre contre un Cosaque qui venait sur lui la lance en arrêt, il fut obligé de faire feu lui-même avec ses pistolets. Un grand nombre des officiers qui l'accompagnaient furent tués à ses côtés, et son cheval fut atteint et tué par un boulet. Mais, bien loin de fuir le danger, il ne mit que plus d'audace à le braver. Un obus vint tomber à ses pieds, il attendit le coup de sang-froid, bientôt il éclata, un épais nuage de fumée l'enveloppa; on le crut perdu. Il se releva, sauta sur un autre cheval et vint se placer de nouveau sous le feu des batteries. Arcis fut sauvé; mais il fallut les plus grands efforts et l'arrivée de l'infanterie française.

L'armée des alliés s'était préparée à une grande action pour le lendemain; Napoléon s'était lui-même rangé en bataille en avant d'Arcis, et les deux armées se tinrent en présence, attendant réciproquement l'attaque l'une de l'autre. C'était un moment solennel qui allait décider de la guerre et qui dura plusieurs heures. En effet ces quelques heures furent décisives pour le sort du monde; mais

d'une autre façon qu'on aurait pu le comprendre. Car ce fut pendant cet intervalle de temps que Napoléon mit à terme un projet qu'il portait depuis longtemps dans son cœur, sur lequel il mettait toutes ses espérances, et qui pourtant fut cause de sa ruine. Aussitôt il en commença l'exécution. Lors donc que les alliés tenaient les yeux fixés sur lui et dans la plus grande attente, ils aperçurent avec le plus grand étonnement les rangs français se débander, l'armée passer l'Anbe et déjà traversant par-dessns les montagnes de l'antre rive. Il entrait dans ses nonveaux plans de guerre, après avoir assez longtemps cherché une décision dans une bataille rangée, de changer de tactique, d'aller se jeter sur les derrières de Schwarzenberg par des marches forcées; parce que celui-ci, se disait-il, ne manqnerait pas de se replier en arrière pour s'assurer nn chemin, et qu'alors il ponrrait le faire tomber dans des embnscades, secondé par les garnisons qui étaient dans les places fortes et par la population. Il avait préparé ses plans depuis longtemps; ses commandants de place en avaient été informés par des messagers secrets (des espions qui cachaient leurs nouvelles dans leurs cannes, dans leurs habits, dans les colliers de leurs chiens). Ils entraient d'ailleurs tout à fait dans l'esprit des habitants qui déjà étaient presque partout en pleine révolte; ils se tenaient cachés dans les bois, dans les chemins crenx, attaquaient les détachements, les courriers et empêchaient les communications des alliés. Les convois ne pouvaient pas arriver; déjà la poudre et le plomb commençaient à manquer; et si maintenant des tronpes exercées se joignaient aux paysans, une retraite n'aurait pas manqué d'entraîner la ruine de l'armée des alliés.

Napoléon était si convaincu de la bonté de ses plans et tellement aveuglé par son orgueil, qu'au moment même où il arrivait sur le bord du précipice, il croyait ses ennemis perdus et lâchait ces paroles incompréhensibles : « On a parlé de paix; mais je ne négocie point avec des prisonniers. » En même temps, il fit rompre les conférences qui se tenaient à Châtillon, détruisant ainsi les dernières espérances d'une paix à l'amiable et tous les motifs qui avaient jusqu'alors apporté de la lenteur dans les opérations de la gnerre. Ainsi la décision de son sort marchait à grands pas.

—

Marche sur Paris.

L'étonnement était d'autant plus grand daus l'armée des alliés après ce mouvement subit de Napoléon, que les Cosaques qu'on avait envoyés à la découverte rapportaient à leur façon : « que l'ennemi se retirait non snr Paris, mais sur Moscou. » Cependant on reçut promptement des instructions par une lettre de l'empereur même à l'impératrice qui fut prise fort à propos, dans laquelle il lui découvrait tout son plan, tel que nous l'avons donné plus haut. — C'était donc un moment bien important pour l'armée des alliés. Les uns conseillaient d'assurer les derrières et de se rapprocher du Rhin, les autres au contraire plus confiants disaient qu'il fallait marcher sur Paris qui ne ponvait résister; et ce dernier avis l'emporta. Il fut résolu qu'on laisserait Napoléon en arrière et qu'on se porterait en avant ponr se réunir sur la Marne à l'armée de Blucher.

Le lendemain, 24 mars, on apprit que l'armée de Silésie était déjà dans le voisinage, et le conseil de guerre assemblé à Vitry décida aussitôt que les deux armées réunies marcheraient sur Paris et que le général Winzingerode marcherait seul contre Napoléon avec dix mille hommes de cavalerie et d'artillerie légère, pour lui faire croire que le gros de l'armée suivait. Ce cri, *sur Paris!* réveilla l'enthousiasme des soldats, d'autant qu'ils avaient eu beaucoup à souffrir, depuis trois mois qu'ils étaient en France, le froid, la neige, la pluie, la disette de tont; mais alors tout fut oublié. Des nouvelles favorables vinrent d'ailleurs encore confirmer les chefs dans leur résolution. C'étaient des conrriers partis de Paris, arrêtés par la cavalerie légère, porteurs de dépêches

qui annonçaient que dix mille Anglais étaient débarqués à Livourne, en Italie; que Lyon, la deuxième ville du royaume, avait été prise par les Autrichiens, et que l'armée d'Augereau était dans une mauvaise position; que Wellington était entré dans Bordeaux et s'avançait dans le cœur de la France; enfin il y avait un rapport du ministre de la police qui déclarait que les esprits étaient mal disposés dans la capitale et que la plupart des citoyens étaient extrêmement fatigués de la longueur de la guerre.

Ils marchèrent donc sur Paris en toute hâte. Blucher était sur la rive droite de la Marne, Schwarzenberg sur la rive gauche; ils voulaient se réunir à moitié route. Ils rencontrèrent, dans les mêmes lieux où six semaines avant ils avaient été surpris par Napoléon, les maréchaux Mortier et Marmont en route pour aller rejoindre l'empereur; car il rassemblait toutes ses forces sur les derrières. Quelle fut leur frayeur quand ils se virent coupés de lui par deux cent mille hommes. Ils voulurent faire quelque résistance, le 25 mars, à la Fère-Champenoise, dans une forte position; mais ils furent emportés comme par un torrent et ne durent qu'à la nuit d'échapper à une destruction complète. Cependant le général Pactod, qui se trouvait sur leur route avec six mille hommes et une quantité de bagages et de provisions de toute espèce, fut entouré par la cavalerie des deux armées, et après s'être longtemps défendu avec le plus grand courage, il fut fait prisonnier avec tous ceux qui survivaient. Ensuite les deux armées firent leur réunion.

Pendant ce temps-là, l'Allemagne était dans la plus grande inquiétude pour ses guerriers, elle ne savait rien de leurs succès, ni de leur nouvelle décision. Les nouvelles étaient interceptées et les craintes augmentaient chaque jour. Mais bientôt arriva la nouvelle favorable et elle n'en causa que plus de joie.

—

Capitulation de Paris. 30 et 31 mars.

L'armée des alliés fit la plus grande diligence possible et arriva enfin, le 29 mars au soir, devant les portes de cette fière capitale, qui si longtemps avait commandé au monde et était encore chargée de ses dépouilles. Joseph, frère de Napoléon et ancien roi d'Espagne, s'y trouvait avec une foule de partisans, et il maintint le peuple en lui faisant croire que ce n'était qu'un détachement de l'armée qui voulait essayer de jeter l'effroi dans la capitale. Les maréchaux Marmont et Mortier ayant rassemblé tout ce qu'ils avaient de troupes, les avaient postées sur les hauteurs hors de Paris avec toute leur artillerie; de sorte qu'ils se trouvaient à Montmartre et sur les autres collines à l'est de la ville avec vingt-cinq mille hommes et cent cinquante canons. Ils cherchèrent à arrêter l'ennemi jusqu'à ce qu'enfin Napoléon arrivât pour les délivrer.

Napoléon était bien à la vérité en marche pour y venir, mais il était trop éloigné pour arriver à temps. Il avait été victime de son aveugle confiance et avait laissé prendre une avance de quatre jours à l'armée qui marchait sur Paris. Les généraux Winzingerode et Czernittschef l'avaient complétement trompé en lui faisant croire qu'ils étaient l'avant-garde de l'armée, qui s'était mise en hâte à sa poursuite, et déjà même il se félicitait des succès de sa ruse. Cependant ne voyant jamais que de la cavalerie et pas un seul fantassin, il conçut enfin quelques soupçons; il voulut donc s'en convaincre, et attaqua lui-même le général Winzingerode qui fut à la vérité obligé de se replier devant lui; mais il ne put encore rien obtenir de certain jusqu'au 29 mars. Alors arriva une estafette de Paris, qui le rencontra sur l'Aube, à Doulancourt. Napoléon se hâta de descendre d'une petite hauteur sur la rivière pour ouvrir ces lettres mystérieuses; il fut comme frappé de la foudre, quand il sut que la guerre allait se décider à Paris et qu'il en était à plus de quarante lieues. Il aban-

donna donc aussitôt son armée, et partit avec quelques hommes seulement pour tâcher d'arriver à temps; mais il pressa vainement ses postillons, il ne put entendre que de loin le canon du combat qui se livrait devant Paris, et le 30, à six heures du soir, il apprit à Fromenteau, encore à cinq lieues de la ville, qu'il était arrivé quelques heures trop tard; Paris s'était rendu. Napoléon n'était séparé que par la Seine des avant-postes de l'eunemi. Les feux de leurs hivouacs brillaient sur toute la rive gauche, tandis qu'une profonde obscnrité le cachait, lui, quelques serviteurs et deux voitures de poste. Le lendemain à deux heures du matin, quand il sut positivement que la capitulation était signée, il revint sur ses pas et se rendit à Fontainebleau. Or voici les événements qui avaient amené la capitulation.

Le 30 mars au matin, le général Barclai de Tolly, qui commandait les Russes et les Prussiens sous les ordres du général en chef Schwarzenberg, attaqua les hauteurs de Belleville, où était le point central du système de défense. La lutte fut opiniâtre et d'abord indécise; parce que les jardins, les vignes et les bosquets qui se tronvaient de tous côtés facilitaient beaucoup la défense; mais snrtont, parce que les troupes du prince de Wurtemberg et de Blucher qui devaient aider à droite et à gauche ne purent arriver à l'attaque avant midi. L'artillerie française, avantageusement postée, écrasait des rangs entiers de nos valeureux assaillants; à la fin cependant les hauteurs de Belleville furent emportées et l'artillerie fut prise. Alors les Parisiens comprirent bien que c'était fort sérieux pour eux, et que ce n'était point seulement un détachement. Déjà ses rues, autrefois si brillantes de maguifiques équipages, étaient alors remplies de gens de la campagne qui y cherchaient nn asile avec leurs charrettes, leurs troupeaux et leurs hagages.

A midi, l'armée de Silésie attaqua les hauteurs de Montmartre. York, Kleist et Langeron chassèrent les Français de tous les villages, et la cavalerie même put prendre part au combat; le village de la Villette fut emporté par elle, et les Français furent repoussés jusqu'aux faubourgs. Montmartre fut pris avec l'artillerie qui le défendait.

A l'extrême aile gauche, le prince do Wurtemberg avait aussi lui, malgré une vigoureuse défense des approches de Vincennes prolongée jusqu'après midi, forcé les ennemis de reculer jusqu'aux portes. Alors les deux maréchaux, les principaux de la ville demandèrent à capituler; il fut convenu que la ville serait livrée le lendemain matin, 31 mars, et que les maréchaux Marmont et Mortier se retireraient avec les restes de leurs troupes.

Abdication de Napoléon. — Paix de Paris.

Le 1er avril, l'empereur Alexandre fit publier, tant en son nom qu'en celui des alliés: « qu'il ne voulait, en ancune façon, traiter avec Napoléon, ni avec aucun membre de sa famille; que du reste il laissait aux Français la liberté de se choisir un autre gouvernement. » Par suite de cette déclaration, le conseil municipal fut le premier à se déclarer délié du serment de fidélité envers Napoléon; il témoigna le désir de revoir l'ancienne maison royale, et le lendemain, 2 avril, le sénat lui-même déclara, au nom de toute la France, la déposition de Napoléon.

Cet événement fut un coup de foudre pour Napoléon, lui qui s'était constamment flatté de pouvoir réunir ses forces et tenter encore une fois le sort des armes. Il était toujours à Fontainebleau, à seize lieues de Paris; la colère et l'abattement bouleversaient tour à tour son âme : enfin il se décida à marcher sur Paris, plein de confiance encore dans son armée. Le 5 avril fut fixé, et déjà une foule de guerriers s'apprêtaient à le suivre; mais, dans ce moment, ses maréchaux refusèrent de coopérer avec lui dans une telle entreprise. Ney et Lefèvre le suivirent jusque dans sa chambre, lui firent connaître l'acte de sa déchéance, et lui déclarèreut qu'ils ne pouvaient compter sur l'obéissance de l'armée. Alors, il voulut au

moins tenter de conserver la couronne de France à son fils, qu'il avait fait appeler roi de Rome. Il offrit donc son abdication à cette condition ; mais ni les alliés, ni le gouvernement provisoire, qui siégeait à Paris, ne voulurent y accéder. Le 6 avril, le sénat rappela l'ancienne famille et reconnut Louis XVIII comme roi de France; et l'on offrit à Napoléon une retraite libre dans l'île d'Elbe, sur les côtes d'Italie. Contre toute attente, il signa avec calme cette abdication qu'on lui imposait, le 11 avril. Sans doute qu'il avait déjà au fond de son âme le projet de profiter d'un moment favorable, quand l'Europe aurait déposé les armes, pour reconquérir son empire. Il partit pour l'Ile d'Elbe, le 20 avril, et il y fixa sa demeure. Louis XVIII fit son entrée à Paris le 3 mai, et monta sur le trône de son frère vingt et un ans après son exécution.

Le 30 mai fut signée la première paix de Paris, entre la France et l'Europe. La France conserva les mêmes limites qu'elle avait eues sous ses rois, et par conséquent l'Alsace et la Lorraine, qui avaient anciennement appartenu à l'Allemagne; elle garda même de plus une certaine étendue de terrain qui n'avait été conquis que sous la république. Elle n'eut point à payer les frais de la guerre; la ville de Paris conserva les chefs-d'œuvre qui avaient été dérobés dans toute l'Europe; et des milliers de Français, retenus prisonniers en Russie, en Autriche, en Prusse, en Angleterre, furent rendus à la liberté sans rançon. — On devait donc croire que cette paix allait reposer sur des bases solides; mais à peine quelques mois s'étaient écoulés, à peine les peuples avaient-ils commencé à goûter les bienfaits de la paix, qu'elle fut de nouveau rompue.

—

CAMPAGNE DE 1815.

Retour de l'île d'Elbe.

Napoléon entretenait de son île des émissaires secrets dans toute l'Europe. Ayant donc appris qu'il y avait de la division dans le congrès de Vienne, que, d'un autre côté, toute la France était en fermentation, excitée d'ailleurs par ses partisans qui semaient toute espèce d'accusations parmi le peuple, il s'assura de la sympathie qu'il trouverait encore parmi ses anciennes troupes; et, le 26 février, il quitta son île, à la tête de onze cents soldats de sa vieille garde, et vint prendre terre près de Cannes, au même endroit qu'à son retour d'Égypte. Tous ses anciens soldats furent aussitôt enflammés pour lui du plus grand enthousiasme, qui fut aussi partagé par une partie de la population. Il avait dit en débarquant : « Bientôt vous allez voir mon aigle prendre son essor sur tous les clochers de France, jusqu'à ce qu'il vienne se reposer sur les tours de Notre-Dame. » Et, en effet, les villes et les villages le reçurent partout avec acclamations. Les troupes qu'on envoya contre lui, au lieu de se servir de leurs armes, le saluèrent de cris de joie; et, après vingt jours de marche, il fit son entrée à Paris, le 20 mars, sans qu'il lui en ait coûté une seule goutte de sang. Louis XVIII fut obligé d'abandonner son royaume, et il se retira sur la frontière.

Alors Napoléon eut recours à tous les moyens pour se concilier les esprits : à ses anciens soldats il parlait de leurs anciens lauriers, aux libéraux il promettait la liberté, aux gens pacifiques il affirmait ses intentions de paix, disant que ses malheurs l'avaient instruit et qu'il ne voulait plus que le bonheur de son peuple; il tenait le même langage aux puissances étrangères. Mais le congrès de Vienne se déclara fortement contre lui, et décida que toute l'Europe s'armerait comme

contre le perturbateur de la paix publique.

Cependant Napoléon voyant que toutes ses protestations étaient Inutiles, se prépara à une lutte désespérée. Alors, pour gagner le peuple français, comme il avait toujours fait jusqu'à présent, par un nouveau coup de théâtre, il convoqua à Paris une grande réunion de tous ses adhérents, pour faire décider dans une grande assemblée du champ de Mai, suivant les mœurs des anciens Francs, disait-il, s'il devait réellement se faire de nouveau appeler empereur des Français. Chacun avait reçu d'avance la réponse qu'il avait à faire, il fut donc proclamé et on lui jura serment de fidélité.

Au bout de quelques mois, il se vit à la tête d'une belle armée. Tant de milliers de prisonniers rendus à la paix, les restes de la vieille armée et de nouvelles levées furent enrôlés sous ses drapeaux. En outre les gardes nationales furent armées, et les journaux français parlaient déjà de millions d'hommes prêts à combattre pour leur empereur.

Murat commence la guerre.

De tous les membres de sa famille que Napoléon avait placés sur des trônes, il ne restait plus que son beau-frère, le roi de Naples, qui avait sauvé sa couronne, en 1814, en abandonnant Napoléon, tandis qu'il combattait encore contre les alliés, pour faire une alliance avec eux. Ce n'avait point été par haine pour l'ambition française, ni par inclination pour les principes de l'alliance, mais uniquement pour ménager ses propres intérêts qu'il avait abandonné Napoléon. Quand donc il vit la fortune changer de côté, Napoléon remonter sur son trône aux cris des acclamations du peuple et recouvrer son ancienne puissance, alors Murat crut qu'il serait plus avantageux de s'unir avec lui.

D'ailleurs sa présomption lui mettait sous les yeux les plus belles espérances. L'Italie était tout entière en fermentation, une foule d'habitants de ce beau pays, toujours morcelé depuis plus de douze cents ans et souvent opprimé par les étrangers, soupiraient après une réunion de toutes les provinces de la patrie pour former un empire puissant, indépendant, qui pût occuper une place honorable parmi les autres. Joachim Murat voulut donc alors se présenter à eux pour obtenir ce but; et en s'avançant dans le nord de l'Italie, il affecta d'imiter le langage et les grands mots de Napoléon. Mais il eut bientôt à payer la témérité d'avoir visé à un but trop élevé pour lui. Les généraux autrichiens qui furent envoyés contre lui, Frimont, Bianchi, Niepperg et Nugent, le chassèrent devant eux de place en place, dans toute la longueur de la presqu'île, jusque dans ses propres États; le battirent toutes les fois qu'il voulut faire résistance, détruisirent son armée et le forcèrent enfin à quitter honteusement sa capitale et toute l'Italie, pour aller chercher un asile en France, comme fugitif.

Guerre dans les Pays-Bas contre Napoléon.

Cette première guerre d'Italie n'avait duré que le mois de mai, et une plus grande encore devait se terminer dans le courant de juin. Schwarzenberg avec les Autrichiens, les Bavarois, les Wurtembergeois et les Badois, occupait toute la frontière, depuis la Suisse jusqu'à moitié du Rhin; le feld-maréchal Blucher était avec les Prussiens dans les Pays-Bas sur la Meuse, et tout près de lui lord Wellington couvrait tout le pays jusqu'à la mer du Nord avec les Anglais, les Néerlandais, les Hanovriens et les Brunswickois. Les Russes devaient remplir l'intervalle entre Blucher et Schwarzenberg; mais ils n'étaient pas encore arrivés sur le champ de bataille. Alors Napoléon, regardant tout autour de lui, considérait sur quel point il porterait les premiers coups du glaive terrible qu'il brandissait dans sa

main. Ce fut sur son ennemi le plus près et le plus dangereux, sur Blucher et Wellington, qu'il frappa. S'il avait pu réussir à les tailler en pièces, chasser l'un de l'autre côté du Rhin et forcer l'autre de remonter dans ses vaisseaux, alors il devenait maître de la Belgique, de sa capitale, de son argent et de ses hommes; ensuite, il pouvait avec sa garde courir sur le haut Rhin et battre encore Schwarzenberg avant l'arrivée des Russes.

Telles étaient ses espérances quand il partit de Paris, dans la nuit du 11 juin. Toutes ses troupes étaient déjà rassemblées, suivant ses ordres, sur la Sambre et la Meuse; et le 14 juin au moment de commencer cette sanglante lutte, il parla ainsi à son armée : « Soldats! c'est aujourd'hui l'anniversaire des batailles de Marengo et de Friedland, qui deux fois ont décidé du sort de l'Europe. Alors, comme souvent, nous fûmes trop généreux, nous laissâmes sur leurs trônes ces princes qui aujourd'hui menacent l'indépendance de la France. N'êtes-vous pas et ne sommes-nous pas encore les mêmes? S'ils entrent en France, ils y trouveront leur tombeau. »

Telle était sa confiance, quand il se vit à la tête de son armée; c'était en effet une des plus belles que la France ait mises sur pied, cent cinquante mille hommes bien équipés avec quatre cents pièces d'artillerie. Mais ce qui rendait cette armée plus redoutable, c'était sa résolution de vaincre ou de mourir. La garde, forte de quarante mille hommes, avait enveloppé ses aigles d'un crêpe noir, jusqu'à ce qu'une grande victoire permît de les montrer dans tout leur éclat.

Napoléon porta sa première attaque sur le point par lequel les deux armées de Wellington et de Blucher se touchaient; c'était précisément l'endroit le plus faible des deux armées, parce que là chacun des deux généraux cessait son commandement. A gauche, il avait devant lui Wellington avec quatre-vingt mille hommes, savoir : trente mille Anglais, vingt mille Hanovriens, dix mille Brunswickois et vingt mille Néerlandais et Hessois. A droite, c'était Blucher avec quatre corps d'armée qui faisaient plus de cent mille hommes et étaient commandés par quatre généraux : Ziethen, Thielmann, Pirch et Bulow. Mais ces corps d'armée, prussiens et anglais, avaient leurs campements fort éloignés les uns des autres, afin d'occuper une plus grande étendue de terrain. Napoléon, le 15 juin, à deux heures du matin, déboucha près de Thuin, à travers les contrées couvertes de la Sambre, et se jeta avec tant de rapidité sur Charleroy, qu'à peine les postes avancés de Ziethen eurent le temps de faire leur retraite; les cuirassiers français se répandirent avec tant de fureur sur toutes les routes et dans les campagnes que les pertes de la journée furent considérables. Cependant Ziethen se maintint en bon ordre près de Fleurus, et donna le temps au feld-maréchal de rassembler en toute hâte les deuxième et troisième corps.

—

Bataille de Ligny et combat des Quatre-Bras. 16 juin.

Blucher résolut de livrer bataille aux cent mille hommes de Napoléon avec ses trois corps d'armée qui faisaient environ quatre-vingt mille hommes; parce qu'il comptait que Bulow arriverait sur le champ de bataille avant la fin de la journée, et que Wellington lui-même enverrait des secours de son côté. L'armée prussienne occupait les hauteurs qui bordaient la rivière de Ligny, avec trois villages dans ses lignes : Saint-Amand où était l'aile droite, Ligny où était le centre de la bataille, et Sombref qui avait l'aile gauche. Napoléon avait l'intention de porter toutes ses forces sur l'aile droite, afin de la rompre et de la couper entièrement d'avec les Anglais, et il fit attaquer le village de Saint-Amand à trois heures après midi. C'était Ziethen qui s'y trouvait avec ces mêmes troupes qui s'étaient trouvées engagées la veille; cependant elles tinrent ferme contre l'attaque, quelque opiniâtre qu'elle fût, jusqu'à ce que les ennemis ayant trouvé un chemin détourné à travers une cour arrivèrent de tous côtés dans le village. Alors les combat-

tants qui comptaient parmi eux un grand nombre de nouvelles levées, abandonnèrent cette partie du village, appelée grand Saint-Amand et se retirèrent derrière la rivière de Ligny. L'autre partie, le petit Saint-Amand, fut perdue à une deuxième attaque des Français.

Aussitôt Napoléon dirigea ses coups sur le centre de bataille et fit attaquer le village de Ligny avec la plus grande opiniâtreté. Ce fut un des combats les plus acharnés dont parle l'histoire, dit le rapport même du général prussien. Ligny est considérable, bâti en pierres et s'étend tout le long de la rivière. Chaque maison, chaque jardin, chaque rue devint le théâtre d'une lutte acharnée. Cependant le village fut pris et repris plusieurs fois; on y combattit cinq heures, tour à tour avançant et reculant; et toujours de nouvelles troupes se succédaient des deux côtés sur le champ de bataille. En outre, plus de deux cents bouches d'artillerie écrasaient le village de leurs boulets de dessus les hauteurs; de sorte qu'il fut bientôt en feu sur plusieurs points; et les toits, les solives et les murailles s'affaissaient, s'écroulaient avec un fracas horrible.

Tandis que la bataille sévissait avec le plus de fureur et que Napoléon avait dégarni son aile gauche pour attaquer Ligny avec d'autant plus de vigueur, le feld-maréchal se mit lui-même à la tête de ses troupes et vint conduire l'attaque du village de Saint-Amand qu'il avait déjà perdu. Une portion du village fut emportée, et si Wellington ou Bulow avait été en état de l'aider dans ce moment, le feld-maréchal faisant une vive attaque sur l'aile gauche des Français, aurait pu décider la victoire. Mais la division anglaise qui devait arriver avait été si vigoureusement reçue par le maréchal Ney, aux Quatre-Bras, qu'à peine même put-elle se maintenir en présence, et Bulow avait été retardé dans sa marche par plusieurs accidents. De sorte que Blucher n'avait plus à compter que sur son propre courage.

Déjà le jour tombait, et la bataille durait encore autour de Ligny, toujours aussi sanglante et toujours indécise. Tous les différents corps d'armée étaient aux prises, ou avaient déjà combattu; il n'y avait plus de réserve. Tout à coup un grand corps d'infanterie, la garde elle-même, qui avait tourné le village à la faveur de l'obscurité, vint tomber sur les Prussiens; tandis que, d'un autre côté, les cuirassiers et les grenadiers de la garde attaquaient en même temps sur un autre point. C'était un moment critique. Alors le vieux général, sans songer à sa propre conservation, se mit à la tête des escadrons qui se trouvaient auprès de lui, et les conduisit lui-même à la rencontre des Français; mais sa cavalerie, trop faible et trop légère pour percer à travers les escadrons français tout bardés de fer, fut culbutée, et le feld-maréchal lui-même eut son cheval percé d'une balle; le coup, loin d'arrêter sa course, le jeta dans des mouvements convulsifs, et l'emporta avec d'autant plus de fureur, jusqu'à ce qu'il tomba tout d'un coup roide mort. Blucher se trouva lui-même étourdi par sa chute, et engagé sous son cheval. Les cuirassiers français étaient acharnés à la poursuite, et déjà les derniers cavaliers prussiens étaient loin derrière le feld-maréchal; il n'avait auprès de lui que son fidèle aide de camp, le comte Nostitz qui, fidèle aux principes des anciens Germains, ne voulait pas survivre à son général. Il mit pied à terre, et chassa bien loin son cheval d'un grand coup, de crainte qu'il ne les fit découvrir. En effet, les ennemis, animés par la fureur, passèrent au galop et ne les aperçurent pas; et quand, après cette charge, ils revinrent chassés à leur tour par les Prussiens, leurs escadrons vinrent encore caracoler autour d'eux; mais alors enfin on retira à grand'peine le feld-maréchal de dessous son cheval.

Il monta aussitôt sur un cheval de dragon, et revint en toute hâte avec les siens. L'infanterie prussienne signala son courage : quoique entourée de tous côtés, malgré l'obscurité qui toujours grossit le danger aux yeux des hommes, elle repoussa avec sang-froid toutes les attaques de la cavalerie toutes les fois qu'elle vint se jeter sur ses carrés, se retira lentement et les rangs serrés sur Tilly. L'armée s'arrêta à une demi-lieue du champ de bataille, et ne perdit que quinze pièces d'artillerie, engagées dans les mauvais pas à cause de l'obscurité.

La bataille était perdue, mais elle n'était

pas moins honorable ; car ce n'était pas l'armée entière qui avait combattu contre Napoléon, et la victoire fut si vivement disputée que le vainqueur se crut obligé de rappeler dix mille hommes de réserve qu'il avait d'abord voulu opposer à Wellington.

—

Combat des Quatre-Bras.

Napoléon avait envoyé le maréchal Ney et son frère Jérôme vers Quatre-Bras, pour chasser l'ennemi de ce côté et couper tout à fait les deux armées l'une de l'autre. Wellington, dont toutes les troupes étaient disporsées, ne pouvait faire arriver ses bataillons que les uns après les autres sur les points menacés ; mais elles n'en combattaient pas moins avec courago : c'était le prince d'Orange avec ses Néerlandais, le prince Bernard de Weimar avec les Nassois, le général Picton avec les Anglais, et le général Alten avec les Hanovriens. Ils retardaient, à la vérité, la fureur des Français qui so précipitaient comme un torrent ; mais ils ne pouvaient cependant les comprimer entièrement. Enfin arriva aussi le vaillant duc de Bruuswick en présence de cet ennemi, qui déjà une fois lui avait ravi son héritage et comptait peut-être l'en dépouiller encore dans cette campagne. Le duc, à la tête do ses hussards noirs, se précipita sur les assaillants pour arrêter leurs progrès ; et comme il no voulait pas céder, il fit aussi avaucer son infanterie contre eux. Mais c'est alors qu'il reçut une balle qui lui traversa la poitrine et le renversa de dessus son cheval. C'était un prince animé du plus pur amour de la patrie, qui ne tira jamais l'épée pour la France. L'honneur est attaché à son nom.

Le combat continuait toujours avec la même fureur ; les Brunswickois cherchaient à venger le sang de leur duc dans celui des Français. Le prince d'Orange, qui se jeta témérairement à la tête d'un escadron néerlandais au milieu des rangs ennemis, fut emporté trop loin et entouré ; mais le septième bataillon marcha vers lui et l'arracha du milieu des ennemis. Le prince, enthousiasmé, arracha la croix qu'il portait sur sa poitriue, et la jetaut au milieu de ses fidèles guerriers : « Enfants, cria-t-il, vous l'avez tous méritée ! » Ils ramassèrent cette croix et l'attachèrent à leur drapeau.

Tant de courage et un si grand mépris pour la mort ne devaient pas rester sans fruit : les Français se trouvèrent eux-mêmes pressés à leur tour, ot alors Ney voulut faire avancer sa réserve de dix mille hommes. Mais ils n'étaient plus à sa disposition : Napoléon les avait fait venir sur Ligny, et le maréchal se vit forcé d'abandonner ses avantages et de se replier sur Frasne. Trois ou quatre mille hommes à peu près avaient été tués de chaque côté ; et du côté où combattit Napoléon, il y en avait bien douze à quinze mille. Et cependant tant de sang n'avait encore rien décidé !

—

Bataille de Waterloo ou de Belle-Alliance. 18 juin.

Wellington et Blucher firent replier leurs deux armées quelques pas en arrière, le 17 juin, afin d'être plus rapprochés l'un de l'autre. Mais Napoléon croyait les Prussiens tellement affaiblis et effrayés, qu'ils ne pourraient pas manquer de se retirer vers Maestricht, sur l'autre rive du Rhin ; par conséquent, il envoya le maréchal Grouchy avec un fort détachement contre eux, avec ordre de les chasser sur l'autre rive. Par rapport aux Anglais, son uniquo crainte était qu'ils ne se retirassent et qu'il ne pût en venir à une bataille rangée avec eux. C'est pourquoi il dépêcha Vandamme qui devait quelque temps faire route avec Grouchy pour venir tomber sur leurs derrières de l'autre côté de Wavre et de Bruxelles. Mais telles

n'étaient point les intentions de ses deux adversaires. Wellington s'était choisi une position avantageuse à quatre lieues sud de Bruxelles, sur la petite hauteur du mont Saint-Jean; il avait en dos la grande forêt de Soignies et en avant des fermes très-favorables pour la défense. « Si mon compagnon d'armes peut m'envoyer deux divisions pour me soutenir, fit-il dire à Blucher, j'attendrai Napoléon dans la position que j'ai avec quatre-vingt mille hommes. » Celui-ci répondit qu'il y viendrait non pas seulement avec deux divisions, mais avec toute son armée, pour attaquer les Français s'ils n'attaquaient pas eux-mêmes. Avant que le jour ne commençât à poindre il était en route avec son armée, afin d'arriver par des chemins de traverse et tomber sur les Français au moment où ils seraient le plus vivement engagés avec Wellington.

Quand Napoléon aperçut les Anglais, le 18 juin, qui l'attendaient sur la hauteur de Soignies, il en fut ravi de joie et s'écria : « Ah! enfin je les tiens ces Anglais! » Et dès que la pluie eut cessé, il fit ses préparatifs pour la bataille. Wellington avait en avant de son centre de bataille deux postes avancés à droite et à gauche, Hougoumont et la Haye-Sainte; c'étaient deux espèces de forts qu'il fallait que Napoléon prît avant d'attaquer les lignes anglaises. Napoléon fit d'abord attaquer le fort Hougoumont, sur le midi.

Son frère Jérôme, qui auparavant n'était rien moins qu'un héros, conduisit lui-même l'attaque et combattit avec fureur pour son royaume perdu. Il se mit à la tête du deuxième corps d'armée française; mais il éprouva une si vigoureuse résistance qu'il ne put obtenir aucun avantage, même après que la ferme fut tout en feu. Elle resta toute la journée au pouvoir des Anglais. La Haye-Sainte était occupée par un bataillon d'Anglo-Allemands qui plus tard reçut encore quelques compagnies de secours. Trois fois ils repoussèrent l'attaque avec le courage le plus inébranlable, jusqu'à ce qu'ils eussent épuisé leurs cartouches; alors ils furent obligés de se faire un chemin pour aller rejoindre leur armée. Aussi le soir, des quatre cents hommes de ce bataillon il ne restait que quarante-deux hommes.

Cependant Napoléon avait préparé une nouvelle attaque contre les hauteurs du mont Saint-Jean. Quatre-vingts canons furent dirigés contre elles; la cavalerie et l'infanterie s'avancèrent aussi en même temps, à côté et derrière, droit sur les Anglais et les Allemands. La cavalerie française espérait emporter l'artillerie par une charge subite; mais avant qu'elle fût arrivée assez près, il lui fallut essuyer un feu meurtrier de l'artillerie et de l'infanterie; et la cavalerie anglaise, qui était cachée dans les vallées, arriva tout d'un coup sur eux à travers les intervalles de leurs bataillons carrés. Alors il y eut entre ces deux peuples qui se haïssaient depuis longtemps, une lutte d'une animosité sans exemple. Sur la route de Genappe à Bruxelles, au point central que Napoléon voulait absolument forcer, était le général hanovrien Alten avec ses légions allemandes et hanovriennes, qui soutint glorieusement la réputation des armes allemandes et surtout du Hanovre. Ses huit mille hommes se vantaient d'avoir toujours combattu contre les Français, depuis douze ans que ceux-ci avaient occupé le Hanovre, partout où ils avaient trouvé un champ de bataille, en Portugal, en Espagne, en Sicile, dans le sud de la France; et partout ils s'étaient couverts de gloire. Ils se trouvaient donc encore à cette dernière bataille, qui fut décisive, et ne contribuèrent pas peu à son heureux résultat.

Cependant Napoléon sur sa colline, près de Belle-Alliance, d'où il considérait tout le champ de bataille dans la plus grande inquiétude, quoique aucun geste extérieur ne trahît sa pensée, brûlait de colère de trouver une si grande résistance sur laquelle il n'avait pas compté. Quand on venait lui parler des difficultés qu'on trouvait sur tel et tel point, il ne répondait que par ces mots : « *En avant! en avant!* » Il comptait accabler les Anglais, et à trois heures il fit partir un courrier annoncer la victoire à Paris. En effet, si le secours ne fût pas arrivé, le génie du mal était encore une fois couronné par le succès. Déjà Wellington avait appelé toute sa réserve, et avait été obligé de laisser son aile gauche presqu'à nu pour soutenir le centre. Plus de dix mille hommes de son côté avaient perdu la vie et

ceux qui survivaient étaient épuisés par huit heures d'une lutte continuelle. A cinq heures du soir, les Français avaient conquis une position avantageuse sur les hauteurs et occupaient les fermes de Hougoumont et de la Haye-Sainte. Déjà le général anglais disait avec crainte : « Je voudrais bien qu'il fût nuit ou que les Prussiens arrivassent. » Mais bientôt après retentit sur les derrières de l'ennemi le bruit de l'artillerie; il comprit aussitôt que c'était le moment qui allait décider du sort de l'Europe; il en fut ému jusqu'aux larmes, et il s'écria avec enthousiasme : « C'est le vieux Blucher! »

L'armée prussienne avait été retardée par les difficultés des chemins que les pluies avaient défoncés; surtout dans les chemins creux de Saint-Lambert; et à cinq heures du soir, il n'y avait encore que deux brigades de Bulow arrivées dans le bois de Frischmont, où elles devaient se cacher et attendre les autres pour tomber ensuite tout d'un coup sur les derrières de l'ennemi. Mais le moment décisif était arrivé, l'armée anglaise était réduite aux extrémités et pouvait à peine soutenir la lutte. Les Prussiens furent donc obligés de commencer l'attaque avec ce qu'ils avaient de troupes; Bulow aussitôt sortit de la forêt et vint se jeter sur les derrières de l'aile droite de Napoléon; et sans cesse de nouvelles troupes arrivaient renforcer celles qui combattaient.

Cependant l'ennemi ne se déconcerta pas; il fit aussitôt volte-face et commença, sous les ordres du général Mouton, un combat sanglant et longtemps indécis, tandis que la lutte se prolongeait toujours avec les Anglais. Dans cette position, à 7 heures du soir, Napoléon voulut, par une attaque victorieuse, déloger les ennemis de toutes les collines et les jeter dans la forêt de Soignies, pour tourner ensuite toutes ses forces contre les Prussiens. Il disposa donc une attaque plus terrible que toutes les autres avec la plus grande partie de ses gardes, et les conduisit lui-même contre le centre anglais, contre les collines les plus importantes qu'il occupait déjà en partie depuis cinq heures. Le maréchal Ney marchait en avant, à pied, à la tête de quatre bataillons de la garde. Ces bataillons s'avançaient serrés et en silence: et comme on voit de loin s'approcher une noire tempête, ainsi ces vieux guerriers à qui aucun danger n'était nouveau ni trop grand, gravissaient la colline. Wellington les vit arriver et reconnut que c'était le dernier assaut de l'ennemi, leur coup de désespoir et par conséquent le plus dangereux. Il fit placer son artillerie sur le flanc droit, y fit venir en outre huit mille hommes d'élite de l'aile gauche qui désormais se trouvait assez forte par l'arrivée de Ziethen, et laissa prendre un moment de repos à ceux qui avaient eu à soutenir les fatigues de toute la journée, attendit que les Français fussent bien à portée pour faire tirer à mitraille sur leurs masses épaisses qui furent horriblement moissonnées. Mais ils ne cédèrent pas pour cela, ils reformèrent leurs rangs et s'avancèrent toujours plus près, jusqu'à ce qu'après avoir encore essuyé le feu de l'infanterie ils arrivassent à la baïonnette. En même temps la cavalerie anglaise tombait sur leurs flancs. Cependant Napoléon eût obtenu son but, si le principal coup qu'il avait préparé avec huit bataillons de troupes fraîches de la garde avait pu être frappé. Mais cettre troupe d'élite, en arrivant au point qu'on lui avait assigné fut tout d'un coup obligée de se tourner contre Blucher, qui, réuni à Ziethen, se portait en avant avec toute l'aile gauche de Wellington. L'aile droite de Napoléon se vit donc assaillie de trois côtés à la fois et fut obligée de plier.

Les tambours battaient la charge, et l'on avançait toujours sur lui. De son côté, Wellington se portait aussi en avant avec tout son corps de bataille, des flots de sang coulaient. Alors fut tué Friant, un des principaux commandants de la garde; de tous côtés la cavalerie anglaise leur criait de se rendre: « La garde meurt et ne se rend pas! » cria Cambronne qui tomba au même moment, grièvement blessé. Il avait été le compagnon de Napoléon dans l'île d'Elbe. Du côté des alliés, un grand nombre de braves guerriers avaient aussi eux versé leur sang; mais sur ce point la victoire était décidée. Ce qui restait de la garde et les autres troupes se précipitèrent pour descendre des collines, et rien ne put les arrêter.

Cependant la retraite de l'ennemi s'exécuta en bon ordre tant que le village de Planchenoit

fut défendu. C'étaient quelques bataillons de la jeune garde qui y combattaient; mais ils se virent obligés de l'abandonner dès le même soir. Alors la retraite devint une véritable déroute, et de tous côtés retentit le cri de *sauve qui peut!* on n'écouta plus aucun ordre, chacun chercha son salut, et les généraux eux-mêmes furent obligés de suivre le torrent.

Gneisenau, qui avait couru tant de dangers dans cette bataille où il perdit deux chevaux tués sous lui et la garde de son épée qui fut emportée par une balle, se mit encore à la poursuite des ennemis tout fatigué qu'il était, à la tête de tout ce qu'il trouva de cavalerie sous sa main et de quelques pièces d'artillerie légère. Il les harcela partout, ne les laissa reposer nulle part; et la route était couverte de toute espèce de débris, d'artillerie, de caissons, de chariots et d'armes.

Enfin les Prussiens arrivèrent devant la petite ville de Genappe. Les Français avaient barricadé les rues avec des chariots, des caissons, jetés les uns sur les autres, et semblaient vouloir y faire résistance. L'empereur s'y trouvait. Mais comme ils cédèrent à la première attaque et se sauvèrent en désordre, Napoléon fut si pressé de s'enfuir qu'il laissa son épée et perdit son chapeau en sautant de sa voiture; lui qui, quelques heures auparavant, n'avait qu'une crainte, c'était que l'ennemi pût lui échapper. C'était une victoire comme on en voit peu dans l'histoire. Il n'échappa que des débris de l'armée française. Trois cents pièces d'artillerie et cinq cents caissons tombèrent entre les mains des alliés, et le chemin de la France leur était ouvert sans aucun autre obstacle.

Napoléon prisonnier et envoyé à Sainte-Hélène.

La marche des deux armées sur Paris ne fut plus désormais qu'une course victorieuse; à droite l'armée anglaise, à gauche l'armée prussienne. A la vérité, ils reçurent bientôt des envoyés pour les engager à s'arrêter, ou même à retourner, sous prétexte que tous les motifs de guerre avaient disparu; Napoléon avait déposé sa couronne quatre jours après la bataille. Mais les alliés ne se laissèrent pas prendre à ces artifices, ils n'en marchèrent que plus vite sur la capitale, et onze jours après ils étaient devant ses portes. Cependant Davoust, Grouchy, Vandamme et d'autres généraux avaient rassemblé environ soixante mille hommes et se tenaient avantageusement postés à Montmartre. Une grande agitation régnait dans la ville; les uns voulaient se rendre, les autres se défendre jusqu'à la mort; les uns voulaient rappeler Louis XVIII, les autres demandaient le fils de Napoléon qui était à Vienne. — Pendant ce temps-là les deux généraux prenaient toutes leurs dispositions pour attaquer la ville. Les Anglais se présentèrent en face des buttes de Montmartre, et les Prussiens ayant réussi, par un long détour, à passer la Seine, arrivèrent tout d'un coup du côté du couchant qui n'était point défendu, battirent Vandamme qui voulut marcher contre eux, à Issy, le 2 juillet, le forcèrent de se retirer avec grande perte, et se préparèrent à livrer l'assaut. Mais, le 7 juillet, la ville se rendit, après que Davoust se fût retiré sur la Loire avec le reste de l'armée.

La capitale cette fois fut traitée avec plus de sévérité que la première; il lui fallut restituer tous ses chefs-d'œuvre de l'art dont on lui avait fait une fois le cadeau. D'ailleurs les armées autrichiennes, allemandes et russes, étaient aussi arrivées du sud et de l'est; de sorte que toute la France se trouvait couverte d'étrangers, qui longtemps l'accablèrent.

Napoléon, l'auteur de tous ses maux, voyant son coup manqué, chercha à mettre sa vie en sûreté. Mais n'ayant pu réussir à se sauver en Amérique, en cherchant à prendre l'incognito sur un vaisseau, il se rendit, le 10 juillet, aux Anglais qui gardaient le port de Rochefort. Alors, pour l'empêcher de troubler désormais l'Europe, ils le transportèrent au milieu de l'Océan à plus de dix-huit cents lieues de distance, à l'île Sainte-Hélène, où il fut soigneusement gardé.

Napoléon vécut encore six ans, dans l'île de Sainte-Hélène, et il y mourut le 5 mai 1821.

La confédération germanique.

Conformément aux conclusions du premier traité de paix fait à Paris, le 20 mai 1814, et du deuxième, le 20 novembre 1815, on rendit à l'Allemagne toutes les provinces qni lui avaient appartenu avant la révolution, et qui en avaient été séparées par les gnerres qui la suivirent. Alors elles furent partagées entre les membres de la nonvelle confédération germanique, dans un grand congrès de toutes les puissanees européennes, ouvert à Vienno le 1er novembre 1814; de façon que généralement chaeun reprit ce qu'il avait eu dès l'origine, ou ce que la paix de Lunéville on la confédération dn Rhln lui avait accordé.

Les États de la confédération étaient, au commencement, au nombre de trente-hnit. L'Autricbe, la Prusse, la Bavière, la Saxe, le Hanovre, le Wurtemberg, Bade, la Hesse électorale, le grand-dnebé de Hesse, le Holstein qui appartient an roi de Dancmarck, le duché de Luxembourg qui appartient an roi de Hollande comme dnc de Lnxembourg, le Brunswick, Mecklenbonrg-Schwérin, Nassau, Saxe-Wcimar, Saxe-Gotha, Saxe-Cobourg, Saxe-Meiningen, Saxe-Hildbourghansen, Mecklenbonrg-Strélitz, Oldenbourg, Anhalt-Dessau, Anhalt-Dernbourg, Anhalt-Gœthen, Schwarzbourg-Sondershanscn, Schwarzbourg-Rudolstadt, Hohenzollern-Héchingen, Lichtenstein, Hohenzollern-Sigmaringen, Waldeck, Rcnss (branche ainée), Reuss (brancbe cadette), Schaucnbourg-Lippe; les villes libres de Lubeck, Brême, Hambourg; plus tard, il y eut encore la Hesse-Hombonrg.

La maison d'Autriche a repris le fidèle Tyrol, Salzbourg, et le quart de l'Inn; celle de Bavière règne sur tout son cercle de Bavière et en Franconie, elle a aussi reçu des indemnités dans le Palatinat dn Rhin et compte plus de trois millions de sujets; la maison de Wnrtemberg règne en Sonabe, sur environ un million et demi de sujets, et est séparée par la Forêt-Noire du duché de Bade qui s'étend tout le long du Rhin, depuis Bâle jusqu'au delà de Manhein, dans un pays très-fertile et magnifique. La principauté de Hesse-Darmstadt a beaucoup agrandi aes anciennes limltes pendant ces temps de confusion, et compte parmi ses villes la plus forto de la confédération, Mayence, qui fut si sonvent prise et reprise. Le roi de Prusse est celui qui compte parmi ses sujets le plus d'Allemands, euviron onze millions, plus qu'on n'en vit jamais réunis soua un même sceptre. Ils lni ont été reconnus par les rois du grand congrès européen, parce qu'il abandonnait à la Russie la plus grande partie de ses provinces polonaises; de sorte que la Prusse est aujourd'hui proprement nn État allemand, presque sans mélange. Ses provinces s'étendent des frontières de l'est jusqu'à celles de l'ouest; et dans ce développement, elle est comme en aentinelle et toujours prête pour défendre la patrie commune et son honneur.

Quant au gouvernement de l'Allemagne il devint une confédération d'États libres et indépendants, dont voici les articles principaux : « Le but de l'alliance est le maintien de » la sûreté extérieure et intérieure de l'Allema- » gne avec l'indépendance et l'inviolabilité » des États confédérés.

» Tous les membres de l'Empire ont des » droits égaux et semblables.

» Les intérêts généraux sont traités dans » nne diète qui siége à Francfort-sur-le-Mein, » et dans laquelle l'Autricbe a la présidence; » cette diète est perpétnelle et ne peut s'ajour- » ner que pour quatre mois au plus, si les af- » faires le permetteut.

» Elle doit s'occuper principalement de la » composition des lois fondamentales de la » confédération, et de ses dispositions organi- » ques par rapport à ses relations intérieures, » extérieures et militaires.

» Tous les membres de la confédération pro- » mettent de s'unir ensemble contre toute at- » taque, et s'il y a une guerre de n'entendre à » aucun pourparler avec l'enneml, de ne con- » clure aucune trêve, aucune paix en particu- » lier; ils se réservent cependant le drolt des » alliances de toute espèce; mais c'est nn de-

» voir pour eux de n'en conclure aucune contraire à la sûreté de la patrie et aux intérêts d'un seul des membres. De même, ses membres ne peuvent se faire la guerre, sous aucun prétexte; mais ils doivent porter leurs différends à la diète; celle-ci alors s'occupe de la contestation, l'arrange, et les parties doivent obéir à sa sentence.

» Dans tous les États de la confédération ce sera une administration par le pays.

» Les différences de sectes chrétiennes n'en apporteront aucunes dans la jouissance des droits civils et politiques dans tous les pays de la confédération germanique; mais comme il y a besoin d'une amélioration dans l'état civil de ceux qui professent le judaïsme, la diète de la confédération devra en délibérer.

» Les sujets des princes allemands ont le droit de passer d'un pays dans un autre, et d'y prendre un état civil, ou un service militaire, si aucun engagement militaire ne les attache à leur patrie.

» La diète s'occupera de la confection de lois pour la liberté de la presse et sur la contrefaçon, aussi bien que pour le commerce et le négoce des États de la confédération. »

—

L'Allemagne de 1816 à 1838.

La diète de la confédération germanique, dont les séances commencèrent le 5 novembre 1816, à Francfort, a dès le principe rendu à la patrie la considération qu'elle méritait, en déclarant que la confédération formait une puissance européenne, indépendante, avec le droit de faire la guerre, la paix et des alliances, et surtout en rachetant notre langue maternelle de cette tache honteuse qu'elle portait depuis un siècle; elle décréta que la langue allemande serait seule employée dans ses traités, soit par écrit, soit de vive voix. Suivent les dispositions relatives à la défense générale.

On a réglé à quel nombre sera portée l'armée de la confédération en paix et en guerre, en quoi elle consiste, le contingent de chacun des membres, à qui et comment est donné le commandement; combien de places fortes elle doit avoir. L'armée de la confédération est composée de trois cent mille hommes, l'Autriche en fournit quatre-vingt-quatorze mille, la Prusse soixante-dix-neuf mille, la Bavière trente-cinq mille, le Wurtemberg treize mille six cents, le Hanovre treize mille, le royaume de Saxe douze mille, Bade dix mille, le grand-duché de Hesse six mille, la Hesse électorale cinq mille quatre cents et les autres proportionnellement. Elle est commandée par un général en chef, choisi par la diète. Il a des obligations envers elle et lui prête serment; il reçoit d'elle son autorité et les ordres, et lui fait des rapports, et pour le représenter ou le remplacer dans le commandement en chef, la diète nomme en même temps un lieutenant général. L'armée est partagée en dix corps dont les généraux ne reçoivent d'ordres que du général en chef. De ces dix corps, l'Autriche en représente trois, la Prusse trois, la Bavière un, et les trois autres sont formés en commun sur les autres contingents fournis. Les places fortes de la confédération sont Mayence, Luxembourg et Landau.

Si ces règlements étaient nécessaires pour la guerre, ceux relatifs à l'administration générale de la diète en temps de paix n'en étaient pas moins de la plus grande importance. Il fallait solidement établir comment les délibérations de l'alliance seraient sanctionnées; comment, dans les contestations des membres entre eux, tout acte de violence serait écarté, la justice serait rendue, et ses arrêts exécutés. Au lieu d'un tribunal commun, spécial et qui aurait remplacé la chambre impériale et le conseil aulique, comme quelques voix le désiraient, la diète fut elle-même chargée de vider les contestations; et s'il fallait en venir à des voies sévères de justice, alors la décision serait renvoyée devant des hautes cours de justice, prononçant comme juges souverains pour les États particuliers.

Mais comment celui qui mettrait de la résistance, qui ne voudrait pas se soumettre à l'arrêt de lui-même, pourrait-il y être contraint par la force? Ce point resta longtemps

une question indécise, jusqu'à ce qu'enfin les besoins pressants de l'époque aient porté la diète à donner un arrêt provisoire pour régler l'exécution des jugements, le 29 septembre 1819. La diète doit, pour l'exécution de ses arrêts, avoir à sa disposition la force armée de la confédération; elle doit fixer aussi bien le nombre des troupes à placer comme garnisaires, que le lieu où elles doivent être placées, et le retour de ces troupes ne se fait qu'après l'exécution parfaite et dans les formes de l'arrêté de la diète. Quant à ce qui a rapport aux autres articles principaux de l'acte de la confédération, le développement successif des événements a donné cours, à la vérité, dans certains États, à des institutions telles qu'on avait droit de les attendre de la diète, dès le principe. Mais aussi, malheureusement beaucoup d'autres, quoique très-importantes, ont été éludées, soit à cause du désordre des temps qui ont suivi, soit à cause d'abus ou par défiance, soit par trop de lenteur d'un côté et trop d'impatience d'un autre, soit par une mortelle influence de l'exemple étranger ou même d'une action étrangère; soit enfin, je le dirai avec une profonde tristesse, par une dégénération criminelle du caractère allemand. Mais tirons ici le voile sur certains faits dont les détails ne procureraient aucun avantage et ne seraient d'aucune instruction à la jeunesse. Puisse-t-elle ne jamais apprendre combien loin peut conduire la haine de parti! et surtout puisse l'histoire l'oublier, puisqu'alors ces malheurs auraient passé sans laisser de traces! Nous n'allons donc nous occuper que de ce qui est véritablement un progrès et porte avec soi des conditions de durée.

L'article 13, qui portait que dans tous les États de la confédération il devait y avoir une constitution des états provinciaux, causa de grands mouvements dans tous les esprits. Beaucoup de citoyens attendaient de là un tout autre et nouvel ordre de choses, qui tout d'un coup ferait disparaître tous les besoins du peuple, toutes les fautes des gouvernants; sans penser qu'il faut, avant que le peuple prenne part aux affaires publiques, qu'il se forme par des expériences, qu'il soit mis dans la bonne voie par l'usage avant de produire de véritables fruits; sans considérer quelle différence il y a entre de grands et riches États, comme la France et l'Angleterre, dont les chefs-lieux pourraient presque former un empire, et ces petits États allemands, composés d'une couple de millions au plus, ou seulement de quelques milliers de citoyens. Cependant presque tous les divers gouvernements de l'Allemagne, les uns plus tôt, les autres plus tard, étaient parvenus à remplir cette clause de la confédération; et déjà les provinces commençaient à recueillir les fruits de la paix, quand cette nouvelle tempête, qui en 1830 éclata en France, se répandit par toute l'Europe et menaça de jeter le trouble dans notre patrie.

Le roi de Prusse, en mai 1815, le premier des princes allemands, avant même que l'acte de la confédération l'eût exigé, donna à son peuple la promesse d'une constitution provinciale. Cependant, comme il s'agissait d'un État, composé de tant de parties différentes et hétérogènes, l'exécution en devint très-difficile, et les travaux préparatoires se prolongèrent jusqu'à l'année 1823. Le roi avait fait travailler cette constitution provinciale par une commission particulière, sous la présidence du prince royal, d'après les conseils d'hommes habiles, choisis dans toutes les provinces du royaume, et le 5 juin 1823 il lui donna force de loi. Mais le roi remit à plus tard pour décider, quand une diète générale du royaume serait convoquée et comment elle serait composée des états provinciaux. Ces états provinciaux sont en activité aujourd'hui sur tous les points de la monarchie. Ce sont eux qui donnent leur conseil pour toutes les affaires importantes de la province; ils présentent au roi leurs idées, leurs désirs, et les soumettent à son examen et à sa décision. A cette constitution provinciale se rattache celle des subdivisions de chaque province, des cercles, des villes, des communes.

Le travail était plus facile dans les petits États d'Allemagne et surtout dans ceux homogènes; de sorte qu'ils purent de bonne heure mettre à exécution l'article 13 de l'acte de l'alliance.

Le grand-duc de Saxe-Weimar fut le premier qui, dès l'année 1816, donna à son pays les

états provinciaux, et en 1817 ils reçurent l'approbation de la confédération.

Le 27 mai 1828, le jour anniversaire de sa naissance, le roi Maximilien-Joseph de Bavière, donna à son peuple une charte qui contient les dispositions essentielles d'un gouvernement de notre époque. Les états du royaume se composent de deux chambres, la chambre des conseillers d'État et la chambre des députés, élus par le peuple qu'ils représentent et dont le nombre monte à cent huit.

Depuis 1816, les yeux des amis de la patrie étaient tournés sur le Wurtemberg, qui le premier des pays d'Allemagne avait été constitué avec une heureuse représentation du peuple. Ils espéraient voir fleurir un gouvernement habile au milieu de cette portion privilégiée de la nation allemande, et en effet cette espérance ne fut pas trompeuse; malgré une lutte acharnée des opinions, qui souvent même paraissait insoluble, cette œuvre reprise avec un zèle toujours nouveau a pu parvenir enfin à une perfection. Après plusieurs entreprises malheureuses sous le roi Frédéric et son successeur, Guillaume Ier, ce dernier prince enfin saisissant un moment favorable, en 1819, convoqua une nouvelle assemblée des états, qui ne devait s'occuper exclusivement que des titres de l'ancienne administration, les examiner point par point avec ses plénipotentiaires et les lui présenter ensuite pour y mettre le dernier sceau. Deux mois après, l'ouvrage fut présenté achevé au roi. Il signa le titre, le 25 septembre, le renvoya aux plénipotentiaires des états et reçut aussi lui, de la part de l'assemblée des états, un second exemplaire, signé de tous les membres. De cette façon l'administration du Wurtemberg devint le résultat d'un traité heureusement conclu entre le roi et le peuple; ainsi en était-il dans les premiers temps de la nation.

Le grand-duché de Bade reçut aussi sa constitution provinciale, le 22 août 1818, et celle de Hesse, le 17 décembre 1820; de même que le grand-duché de Nassau, de Saxe-Cobourg-Hildbourghausen et Meiningen, les principautés de Schwarzbourg-Rudoldstadt, Lippe-detmold et Schaumbourg, Lichtenstein et Waldeck.

Dans les États d'Autriche, du royaume de Saxe, dans le Mecklenbourg et quelques autres pays encore plus petits, les états provinciaux furent mis en activité d'après la même forme qu'ils avaient anciennement; mais dans le Hanovre et dans le Brunswick, il y eut quelques changements.

Les grands ébranlements que l'année 1830 apporta dans les rapports sociaux, comme dans les plans des souverains de l'époque, n'ont pas été non plus sans d'importantes influences sur les formes administratives des États d'Allemagne. Dans plusieurs d'entre eux, elle donna lieu à des changements essentiels dans la représentation des états et même dans les principes constitutifs tout nouveaux; de même qu'elle apporta une vie nouvelle dans les négociations de ces diètes qui étaient en activité depuis longtemps. Mais aussi, et c'est le malheur de notre époque, elle souleva presque partout les passions qui jetèrent des entraves dans le développement pacifique du droit et du vrai.

Le gouvernement et les états du Hanovre nous ont donné un exemple à imiter. Ce pays était aussi, lui, tombé dans une extrême agitation, et si l'on ne voulait pas voir les liens de l'ordre brisés et la force imposer ses sentences sur les questions les plus difficiles, il fallait que le gouvernement, d'accord avec les représentants du pays, réunis avec sincérité et pleins d'une confiance mutuelle, entreprît de donner à l'administration une frome nouvelle. Le noble roi Guillaume IV, fidèle au caractère de toute sa vie, tendit la main à toute amélioration qui promettait d'avancer le bien de son peuple, ses conseillers abondèrent dans son sens et ses états rassemblés pour ces importantes questions, travaillèrent durant les années 1831, 32, 33, avec cette ténacité, cet approfondissement particulier aux Allemands, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir surmonté les plus grandes difficultés, une nouvelle et complète constitution et des projets de loi en grand nombre pour l'organisation intérieure, aient été rédigés et mis en état d'être présentés à l'approbation des deux chambres; ils reçurent en 1833 la sanction royale. Ce qu'il y a de plus glorieux pour ces états, c'est que bien que des idées et un système complétement opposés se

soient alors manifestés et aient cherché à se faire valoir par toutes les suggestions de la passion, cependant il n'y eut pas un point qui pût passer et être fixé par une opération purement gouvernementale; mais au contraire la majorité des députés accepta chaque fois, discuta toutes les significations et exprima avec liberté les convictions qu'elle s'était faites, qu'elles fussent d'accord avec les propositions du gouvernement ou contraires. Telle est la vraie marche de toute assemblée provinciale d'Allemagne qui ne voudrá pas accomplir une œuvre de parti en passant les yeux fermés sur tout ce qui n'entre pas dans son système, mais qui voudra fonder quelque chose qui ait des bases de vie. Ainsi tout membre de cette assemblée qui n'aurait pas vu accomplir dans tous ses points le tableau qu'il s'était fait du meilleur gouvernement, pouvait encore avec sûreté de conscience accepter le tout, pensant à ce sage axiome, *que le mieux est souvent ennemi du bien;* ce qui veut dire que le bien qu'on peut obtenir ne doit pas être sacrifié pour chercher à obtenir un mieux que l'on ne peut pas atteindre.

1. Il y eut aussi des changements remarquables depuis 1830 dans le duché de Brunswick, tout près du Hanovre. La colère publique qui éclata contre la ruineuse direction que le prince Charles donnait à l'administration du pays eut pour résultat de le faire écarter, et son frère Guillaume fut appelé pour le remplacer. Le roi d'Angleterre, comme chef de la maison des Welfs, approuva le changement, en reconnut la nécessité, et alors il fut également approuvé par la diète d'Allemagne. Le nouveau duc regarda comme son premier et son plus important devoir d'établir, d'accord avec les représentants du pays, une nouvelle constitution qui en effet a été arrêtée depuis peu de temps, après un examen pacifique et approfondi.

Dans l'électorat de Hesse, où l'on n'avait pu, malgré plusieurs tentatives, établir la représentation des états provinciaux; il y eut aussi, en 1830, un grand mouvement pour obtenir des améliorations dans la forme gouvernementale. Le prince électeur Guillaume, qui avait refusé à son pays de nouveaux principes constitutifs, se vit obligé par la nécessité de l'époque et par plusieurs autres raisons d'abandonner le timon des affaires, en l'année 1831, et de le remettre entre les mains de son fils, le prince héréditaire, qui régna avec lui.

Un semblable changement avait déjà eu lieu en l'an 1830, dans le royaume de Saxe, où le roi Antoine, successeur du prince Frédéric-Auguste, d'heureuse mémoire, qui était mort en 1827, après cinquante-neuf ans de règne, avait nommé son neveu, le prince héréditaire Frédéric, pour régner avec lui sous le titre de coadjuteur et pour l'aider à résoudre les cas difficiles. De sorte qu'on entreprit alors de jeter les fondements d'une nouvelle constitution qui fut heureusement exécutée et mise en vigueur. Quelques autres États d'Allemagne plus petits suivirent cet exemple, et l'on vit s'élever de nouvelles constitutions dans notre patrie; mais ce sera au siècle suivant à décider si cet esprit de créations nouvelles, excité pendant la paix, a réellement travaillé pour le bonheur du pays.

2. L'égalité des croyances chrétiennes sous le rapport civil et politique, qui était proclamée comme principe dans l'acte d'alliance, est aujourd'hui en vigueur dans tous les États de la confédération germanique. Tous les chrétiens ont, outre le libre exercice de leur religion, qui déjà depuis longtemps n'est plus contesté, toute capacité pour tous les droits civils et pour toutes les fonctions de l'État. De plus, les seigneurs catholiques ont établi pour leurs sujets évangélistes des tribunaux ecclésiastiques supérieurs dans des provinces où il n'y en avait jamais eu; et de même les seigneurs protestants ont relevé dans leurs États le misérable état de l'Église catholique, si bouleversé pendant longtemps, rétabli les chaires épiscopales, ou fondé de nouvelles, et les ont pourvues de revenus nécessaires. Pour toutes ces dispositions, il y eut des traités avec le pape; et ce fut encore la Prusse qui eut la gloire et la générosité de donner l'exemple en 1823 (1).

(1) Cependant le vieux roi est aujourd'hui en désaccord avec la cour de Rome, au sujet des archevêques

Les affaires intérieures de l'Église réformée ne furent pas non plus négligées. Car d'après l'exemple du roi de Prusse, qui, trois cents ans après la réforme, en 1817, fit un appel aux deux confessions évangéliques pour ne plus former qu'une seule Église, la même chose eut lieu aussi dans les autres États allemands, et dans beaucoup d'endroits sa réunion fut accomplie, avec l'approbation des ecclésiastiques et des simples fidèles; et l'esprit de désordre qui trop longtemps avait divisé l'Église évangélique fut enfin expulsé, et peu à peu l'unité fraternelle s'affermit dans cette Église.

3. Les lois générales et uniformes sur la liberté de la presse que promettait l'acte d'alliance n'ont pu jusqu'à aujourd'hui être accordées, tant à cause des violentes agitations de l'esprit de parti qui, quand la guerre n'exerça plus ses fureurs sur les champs de bataille vint se fixer dans le domaine des opinions, qu'à cause de plusieurs autres circonstances malheureuses et de dangereux errements. Bien plus, un arrêt de la diète, du 20 septembre 1819, soumit toutes les gazettes d'au-dessous de vingt feuilles à la censure, et plaça aussi les ouvrages de longue haleine, dans presque tous les États, sous la surveillance du gouvernement. Cependant celui qui considère la marche de la littérature allemande en général dans les vingt dernières années, doit remarquer qu'il y règne une liberté et une diversité d'opinions aussi grande que des esprits raisonnables peuvent la désirer pour le libre développement de l'intelligence; et je ne doute pas qu'une paix solide et durable ne donne sous ce rapport un peu d'extension à notre liberté.

Si maintenant nous portons nos regards des champs agités de la politique sur le terrain pacifique et indépendant de la croyance, des arts et de la science, qui peut douter que, dans les vingt-deux années de paix dont vient de jouir l'Allemagne, elle n'ait acquis beaucoup de gloire et ne s'en ménage encore une bien plus grande pour l'avenir? Qui ne reconnaît pas l'impulsion de l'esprit vers toute idée d'ordre? Certainement le temps des luttes et des oppressions n'est pas encore tout entier passé, la discorde n'a pas encore abandonné le champ des croyances religieuses; elle s'est même montrée de temps en temps pleine d'une nouvelle vigueur. Mais qui ne préférerait encore ces contestations à une mortelle indifférence? Et qui ne reconnaîtrait, malgré les divisions qui paraissent devenir plus grandes, un retour dans les partis vers des idées de réunion, de respect pour ce qui est sacré, et même de considération pour un adversaire de bonne foi? Cette reconnaissance de ce qui est humain, quelque part qu'elle se montre, et cette liberté d'esprit qui fait excuser dans les autres tout ce qui tient à l'humanité et n'est souillé d'aucune tache impure, cette tolérance, dis-je, découle d'une légitime civilisation; et elle grandira et s'affermira parmi nous tant que les gouvernements reconnaîtront pour leur plus belle tâche de favoriser les progrès dans tous les genres, depuis les dernières écoles du peuple jusqu'aux plus beaux règlements académiques. C'est cet esprit qui s'est montré constamment actif dans notre patrie; c'est lui qui, en Prusse, a amené la fondation de l'université du Rhin, le 18 octobre 1818, le goût des arts dans la capitale, l'établissement et l'amélioration de tant d'institutions par tout l'empire, et enfin les lois d'organisation pour l'éducation dans toutes ses parties; c'est lui qui a amené en Bavière l'institution de l'université et les belles assemblées d'artistes dans Munich, aussi bien que les dispositions prises pour la haute instruction. Il a aussi manifesté ses effets dans les autres États de la confédération, grands et petits, plus ou moins visiblement et partout sous d'heureux rapports; et cent villes, des bourgs et des villages se sont laissé entraîner par son impulsion, ont mis tout leur zèle et ont fait de grands sacrifices, pour parvenir à former heureusement la génération qui suit.

4. Les droits des écrivains, des éditeurs, aussi bien que la sûreté de la librairie, en exé-

de Cologne et de Posen, qu'il a arrachés à leurs fonctions. L'opinion publique lui reproche des idées fort exclusives en matière de religion, et une conduite pleine de partialité en Westphalie et dans ses provinces rhénanes. N. T.

cution de l'article 18 de l'acte d'alliance sont ainsi réglés par un arrêté de la diète, du 6 septembre 1832 : « Les libraires, éditeurs et écrivains de tous les États de la confédération, jouiront, dans chaque endroit de la confédération, de la protection accordée contre la réimpression. » Ainsi désormais l'injuste gain de la réimpression est arrêté et ne pourra plus arracher la récompense due à l'actif travail du savant, ou à l'inspiration du poëte, ni au libraire sa légitime propriété.

5. Puisse aussi la liberté du commerce et du trafic trouver un jour favorable pour s'établir dans ce mouvement général de l'Allemagne ! Il est vrai que d'un côté, il y a déjà un grand pas de fait, par la réunion consentie ou qui sera consentie par la plus grande partie des États de l'Allemagne au nouveau système prussien pour les douanes et le commerce. Cependant il manque encore l'Autriche et les États du Nord, qui possèdent les côtes de la mer du Nord et une partie de celles de la mer Baltique ; ils voudraient voir une œuvre de réunion parfaite, qui ne vînt pas seulement d'une convention entre divers États particuliers, mais d'une convention entre tous, dans une diète, comme article de la confédération. Puisse seulement cette voie, qui certainement sera prise, nous conduire bientôt au but ; c'est-à-dire que nous qui, par notre origine, notre langage, notre alliance, ne faisons qu'un seul peuple, nous puissions exister et nous mouvoir comme un seul peuple par la liberté du commerce intérieur et par l'égalité de poids, de mesures et de monnaies ; et que jamais dans l'intérieur des frontières d'Allemagne une funeste guerre d'intérêt et de supercherie ne vienne contre la loi, saper la moralité du peuple !

Il devenait vraiment nécessaire que l'industrie du peuple allemand, qui avant se trouvait arriérée dans plusieurs branches par rapport à celle des autres peuples, fût excitée, non pas seulement dans quelques États, mais par toute l'Allemagne. Dans certaines localités, elle a fait certainement de visibles progrès, et même les découvertes dans les sciences naturelles, qui sont travaillées avec prédilection, lui ont donné encore plus de vie et de succès. Du reste, si l'Allemagne n'est pas une des contrées favorisées de la nature, si elle ne peut se procurer les biens de la vie que par une constante activité de ses habitants, et ne les conserver qu'à force de modération et d'économie, elle a aussi l'avantage de tenir toujours ses forces en bon état par un constant exercice. L'artisan d'Allemagne se contente d'un prix modéré ; et de cette façon nos fabriques peuvent soutenir la rivalité de celles des autres pays, pourvu qu'on leur donne à l'intérieur un débit libre. Mais comme les pays étrangers, pour l'avantage de leurs habitants, imposent de gros droits d'introduction sur les produits de notre travail, alors il devient nécessaire d'adopter de semblables mesures de notre côté pour protéger notre industrie contre l'étranger ; et l'Allemagne considérée comme un seul tout aurait assez de force pour cela.

6. Outre ces objets de sollicitude, l'agriculture et la condition des paysans, qui font la principale force de notre pays, méritent aussi d'arrêter notre attention. Ici encore, dans ces derniers temps, sont survenus des changements ; déjà une division modérée des propriétés foncières, la délivrance de corvées nuisibles, le défrichement de pays incultes, sont des commencements d'amélioration dont certainement les heureux résultats ne tarderont pas à se montrer. Cependant jusqu'ici la condition du paysan n'est pas encore celle que peut désirer un véritable ami de la patrie. Ce n'est pas qu'il manque d'activité et de persévérance, mais c'est du débit pour ses produits ; les prix sont devenus si étonnamment vils, que le travail du paysan, du fileur et du tisserand n'est pour ainsi dire pas payé. Avec cela, la population dans les villes et les villages s'augmente d'une manière vraiment inquiétante, tous les bras ne peuvent pas trouver partout du travail. Déjà la nécessité a entraîné des milliers d'hommes des provinces les plus peuplées de l'Allemagne à abandonner leur patrie, pour aller en chercher une nouvelle dans une autre partie du monde. Beaucoup d'entre eux sont morts de misère avant d'avoir pu atteindre le port de leur embarcation, d'autres ont succombé pendant la durée de la traversée ; enfin ceux qui ont pu arriver dans le nouveau monde, privés de toutes ressources et exposés

à la mauvaise volonté d'hommes avides, sont encore plus misérables que dans leur propre pays; de sorte qu'un très-petit nombre seulement ont pu fonder pour eux et leurs enfants un nouvel établissement suffisant pour les entretenir et les occuper. Mais toujours cette œuvre restera sans vrais résultats tant qu'elle sera attachée à une entreprise particulière. Cette voie est, si l'on veut, la plus simple pour se débarrasser d'une population trop nombreuse; cependant ce ne sera que quand les gouvernements des États européens pourront effectuer dans les autres parties du monde des colonisations complètes sous la protection publique et avec des moyens généraux, comme autrefois les États de l'ancien monde, ce ne sera qu'alors, dis-je, qu'on pourra espérer un véritable avantage pour la mère patrie et pour la colonie; et quels moyens extraordinaires, quelle coopération difficile à obtenir ne serait pas nécessaire pour cela!

Mais détournons notre attention de considérations trop lointaines et pour lesquelles notre volonté est impuissante; et pour encourager nos espérances, jetons nos regards sur les événements qui ont suivi la chute de Napoléon. Mais auparavant nous allons récapituler les changements qui sont survenus dans les principales familles régnantes de l'Allemagne :

Dans le Wurtemberg, le roi Guillaume Ier a succédé au roi Frédéric, 1816.

En Bavière, Louis à Maximilien, 1825.

Dans le royaume de Saxe, Antoine succéda à Frédéric-Auguste, en 1827, et à Antoine, le roi Frédéric, 1836.

Dans la Saxe-Weimar, l'archiduc Charles-Frédéric à Charles-Auguste, 1828.

Dans le Hanovre, le roi Guillaume IV à Georges IV, 1830, et à Guillaume le roi Ernest-Auguste, 1837.

Dans l'Autriche, Ferdinand Ier a succédé à François Ier, 1837.

—

Révolutions militaires en Espagne, en Portugal, à Naples et à Turin, et leurs suites. 1820 et 1821.

Cinq ans de calme s'étaient écoulés pour l'Europe, et c'était la première fois depuis la révolution de France, quand, en 1820, le brandon de la discorde se ralluma de nouveau pour provoquer des bouleversements. Ce fut une partie de l'armée d'Espagne, assemblée à Cadix et prête à faire voile vers l'Amérique, qui donna le signal : elle changea toute la forme du gouvernement, le 1er janvier de cette même année. Son exemple eut bientôt entraîné le Portugal; et là encore le premier coup fut frappé par l'armée.

Déjà, avant ces événements de Portugal, l'armée napolitaine avait forcé le roi, le 7 juin, de donner à ses États une constitution libérale. Le mouvement se communiqua promptement de Naples au reste de l'Italie, et partout on demandait avec toujours plus d'instance la réunion de toute l'Italie et la délivrance de toute domination étrangère. Ces troubles réveillèrent dans l'empereur d'Autriche des craintes pour ses possessions d'Italie, et surtout ils firent craindre aux souverains que la manie des révolutions ne se répandît, ne s'emparât de toute l'Europe et ne la bouleversât de fond en comble.

En conséquence, les trois principales puissances de la Sainte-Alliance se réunirent à Troppau, en octobre 1820, pour prendre en considération la position de l'Europe; et comme les événements de Naples leur parurent les plus importants, ils réunirent leur congrès, au commencement de l'année suivante, à Leibach, pour être plus près du théâtre de ce qui s'y passait. Le vieux roi de Naples s'y trouva aussi. Mais un accommodement à l'amiable n'était plus possible, et au mois de mars une armée autrichienne entra en Italie et marcha sur Naples. Tous les regards étaient fixés sur l'issue de ces événements, quand une nouvelle révolution militaire, la quatrième en moins de deux ans, éclata à Turin, menaçant d'être plus

dangereuse encore pour l'Autriche que les précédentes. Le repos de l'Europe, acheté si chèrement, semblait encore une fois perdu. Cependant l'orage fut bientôt apaisé de ce côté, et l'impuissance des entreprises révolutionnaires parut d'une manière évidente, car dès que l'armée autrichienne approcha, Naples et le Piémont furent aussitôt rappelés à l'ordre de choses qu'ils avaient auparavant.

La nouvelle constitution d'Espagne ne devait non plus avoir que quelques années de durée. La masse du peuple n'était pas mûre pour l'usage d'une constitution libre et modérée; et d'ailleurs elle était basée sur de faux principes: la puissance royale y était beaucoup trop à l'étroit. Dans l'année 1822, une guerre civile éclata dans ce pays déchiré par les partis; et en octobre de cette même année, les monarques d'Autriche, de Prusse et de Russie se réunirent de nouveau au congès de Vérone et consentirent à ce que la France se chargeât seule de rétablir la puissance royale dans ce malheureux pays, par la force des armes en cas de besoin. Le 7 mai 1823, les armées françaises passèrent la Bidassoa, et le 23, elles entraient dans Madrid; de là elles se répandirent avec de rapides succès par toute l'Espagne, poursuivirent le parti constitutionnel qui avait entraîné avec lui Ferdinand à Cadix, la dernière langue de terre de l'Europe, et la ville fut forcée de se rendre à la fin de septembre. Le roi fut ainsi rendu à la liberté et à la jouissance de la puissance royale illimitée; et il se hâta de déclarer que tous ses décrets, depuis le commencement de l'année 1820, c'est-à-dire pendant le temps de la constitution, devaient être tenus pour nuls et non avenus.

Ce malheureux royaume offrit encore pendant plusieurs années le spectacle des désordres intérieurs et des déchirements de la haine des partis, quoique jusqu'en 1827 une armée française restât dans le pays pour protéger le gouvernement, et occupât, entre autres places fortes, Cadix elle-même. Ferdinand mourut en 1833, après avoir changé la loi de succession au trône, et laissa le royaume à sa fille Isabelle sous la tutelle de sa mère, Christine; ce fut l'occasion de nouvelles scènes d'horreur, provoquées par tout ce que les passions humaines ont de plus haineux dans les guerres civiles. Le frère de Ferdinand, don Carlos, qui prétend avoir des droits légitimes au trône, occupe une partie considérable de l'Espagne, et il n'a pu encore être chassé malgré l'intervention indirecte de la France, de l'Angleterre et du Portugal, en faveur de la jeune reine. Pendant tout ce temps-là, ce malheureux pays est en proie aux désordres et ne connaît plus ni lois civiles, ni lois naturelles.

Le pays voisin, le Portugal, n'est malheureusement guère plus favorisé que l'Espagne. Tant que vécut le roi Jean VI, qui, en 1822, était retourné au Brésil, le Portugal se trouva dans une position supportable; parce que ce roi, qui cherchait le bien de son peuple, possédait son amour et tenait la haine des partis en bride. Mais quand il mourut, le 10 mars 1826, son fils, don Pédro, empereur du Brésil, ne pouvant revenir en Europe, donna le royaume à sa fille encore jeune, dona Maria da Gloria, et la régence à son frère, don Miguel, pendant la minorité. Alors ce prince gagna le clergé et la noblesse, déjà indisposés contre son frère par la constitution libérale qu'il avait donnée, et parvint à se faire proclamer roi absolu par les anciennes cortès de Lamego. La jeune princesse, qui était déjà arrivée en Europe, n'osa plus aller prendre possession de son héritage, et fut obligée d'aller en Angleterre chercher asile et protection.

L'Europe vit avec mécontentement l'usurpateur poursuivre tous les amis de son frère et du gouvernement qu'il avait donné, les jeter en prison et les faire mourir. Mais comme le peuple portugais avait accepté cette nouvelle monarchie, aucune puissance étrangère ne pouvait se mêler des affaires intérieures du pays.

Cependant une révolution du Brésil força l'empereur don Pédro, en 1831, d'abandonner ses États et de revenir en Europe; l'entrée de son pays lui fut défendue par son propre frère. Alors il employa tous les trésors qu'il avait apportés avec lui, pour équiper une flotte et une petite armée; il aborda en Portugal, s'empara d'Oporto, port de mer important sur l'Atlantique, et enfin, après différentes chances, de Lisbonne, en 1833.

Ainsi maître de la capitale, il fit reconnaître sa fille comme reine par l'Angleterre et la France; puis il enleva peu à peu à don Miguel tout le reste du pays et le força enfin, en 1834, de l'abandonner entièrement. Cependant don Pédro mourut bientôt après. La jeune reine épousa le duc de Leuchtenberg, et après sa mort, qui fut prématurée, en 1836, elle épousa le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg. Mais les partis sont encore pleins d'énergie, le bien-être du pays est toujours compromis, la dette publique épuise le trésor, et dans ce moment on revient encore à la voie des armes pour décider si ce pays sera régi par la constitution de 1822, ou par la charte de don Pédro; cependant ni l'un, ni l'autre ne pourra guérir les plaies de la patrie, tant que le gouvernement et le peuple conserveront l'esprit qui les conduit.

Révolte des Grecs. La Turquie.

Les nombreux bouleversements arrivés en Europe avaient peu à peu allumé l'amour de la liberté dans ce peuple chrétien, si célèbre par sa vieille gloire, relégué à l'extrémité sud-est de l'Europe, qui depuis quatre cents ans, était obligé de porter le joug des Turcs. Au mois de mars 1821, le prince Alexandre Ypsilanti appela tous les Grecs de la Moldavie et de la Valachie à secouer la domination turque. Cependant son entreprise, malgré quelques succès au commencement, fut bientôt arrêtée et écrasée par le grand nombre des troupes ottomanes, et il fut lui-même obligé de s'enfuir en Autriche, où il fut retenu comme prisonnier dans la citadelle de Munkatsch. Mais cette même tentative fut plus heureuse dans la Grèce proprement dite, particulièrement en Morée et dans les îles, dont les principales étaient Hydra, Ipsara et Spezzia. Le vieux patriarche d'Alexandrie, Grégoire, après la célébration de la grand'messe, le jour de Pâques 1821, ayant été pendu à la porte de l'église, et trois autres évêques ayant subi le même sort, le peuple grec en fut irrité et porté au plus haut degré de fureur. Alors la guerre des deux peuples, attisée par le fanatisme religieux, fut faite avec une terrible cruauté; c'était jusqu'à l'anéantissement de son adversaire. Contre toute attente, les petites troupes de Grecs, combattant par bandes détachées, repoussèrent avec avantage les attaques de l'armée turque, quoique infiniment supérieure, marchèrent en avant, délivrèrent le sol de l'ancienne Grèce, le Péloponèse et une partie de la Grèce mitoyenne; ils soutinrent si bien, surtout sur mer, leur réputation d'audace et d'adresse, qu'une terreur panique saisissait l'ennemi partout où paraissaient leurs brûlots. Ils firent donc, en 1823, le pas décisif, ils se déclarèrent États unis indépendants, et se donnèrent une constitution qui devait apporter l'unité dans ce pays, divisé en tant de peuplades.

Bientôt cependant de terribles défaites montrèrent que ce peuple, déshonoré par presque quatre siècles d'oppression, n'avait pu reprendre tout d'un coup cet esprit de vertu, d'unité et de dévouement, qui seul peut rendre digne de la liberté. Des luttes de partis déchirèrent ce peuple à demi libre, dès que le danger qui les menaçait au dehors leur eût donné seulement un peu de calme. Aussi quand on vit une armée égyptienne, commandée par Ibrahim pacha, fils du vice-roi, aborder en 1825, à Modon, en Morée, assiéger Navarin et le prendre, s'avancer dans le Péloponèse et conquérir enfin tout le pays; quand on vit Ibrahim réuni à Reschid pacha, s'emparer de Missolonghi, quoique vaillamment défendu, et bientôt après, Athènes tomber entre leurs mains; comme les secours que les peuples chrétiens envoyaient aux Grecs, tant en volontaires qu'en argent, n'étaient pas suffisants pour sauver ce malheureux peuple de sa ruine, alors presque toutes les espérances qu'on aimait à concevoir sur cette contrée furent détruites.

Dans ce danger, trois grandes puissances, la Russie, l'Angleterre et la France, se réunirent par le traité de Londres, du 6 juin 1827, pour mettre fin à cette lutte sanglante dans l'Orient; elles exigèrent du sultan qu'il reconnût la Grèce comme un État indépendant, qui seulement lui payerait un impôt déterminé, et

qu'ensuite le sang cessât d'y couler. Mais le fier sultan refusa toute concession. Ibrahim pacha, continua de ravager le Péloponèse, malgré une suspension d'armes qu'il avait conclue avec les amiraux des flottes réunies. Alors ceux-ci crurent devoir recourir à la force pour arrêter ces dévastations. Le 20 octobre 1827, les flottes réunies mirent donc à la voile pour le port de Navarin (c'était l'ancienne Pylos, connue dans la guerre du Péloponèse); elles avaient vingt-six vaisseaux de guerre, portant mille trois cent vingt-quatre canons, sous les ordres des amiraux Codrington pour les Anglais, de Rigny pour les Français, et le comte Heyden pour les Russes. Dans le port était la flotte turco-égyptienne, de vingt-deux gros vaisseaux et cinquante-sept petits, qui portaient en tout deux mille deux cent quarante canons, sans compter ceux des batteries de Navarin et de l'île de Sphakterie. Les Turcs, dans leur haine contre toute la chrétienté, tirèrent les premiers, quoique l'amiral anglais, Codrington, eût envoyé un parlementaire au vaisseau amiral ennemi; ils tuèrent même plusieurs hommes sur la flotte alliée. Alors Codrington donna le signal de la bataille, et malgré la supériorité de l'ennemi, en artillerie et en hommes, en quelques heures toute la flotte turque fut abîmée de fond en comble, brûlée, sautée en l'air ou toute dispersée, excepté vingt corvettes ou bricks.

Toute l'Europe fut dans la joie de voir la main vengeresse de la justice punir ces barbares de tant de cruautés qu'ils avaient commises. On compara cette bataille mémorable à celle de Lépante, livrée par Don Juan d'Autriche, en 1571, où l'orgueil turc reçut encore la juste punition de ses atrocités; mais alors bien des gens, surtout des hommes politiques d'Angleterre, en calculèrent avec plus de sang-froid les suites importantes. Car si les Turcs étaient trop affaiblis, si par hasard ils étaient réduits à n'être plus au rang des puissances européennes, et si la Russie augmentait considérablement de ce côté sa puissance déjà effroyable, alors l'Europe leur paraissait menacée; d'autant plus que, conformément au système d'équilibre européen, et il paraît assez fondé sur la nature des choses, l'on croit généralement que l'agrandissement démesuré d'une des puissances menace l'indépendance des autres. En effet, le 26 avril 1828, l'empereur Nicolas déclara seul la guerre à la Turquie, entra en Moldavie et Valachie, conquit les places fortes de Braïla, Isaktscha et plusieurs autres, marcha vers les montagnes du Balkan et la forteresse de Schumla; et il semblait qu'il allait franchir avec son armée cette dernière barrière, qui défendait les principales provinces de l'empire turc et qu'aucune armée russe n'avait encore dépassée, pour envahir aussitôt les provinces et marcher jusqu'à Constantinople. Mais cette attente était prématurée; les Turcs opposèrent une résistance opiniâtre, la nature s'unit à eux, et la disette, la fatigue, la maladie firent périr des milliers de soldats dans l'armée russe. Ses plus grands efforts n'aboutirent qu'à la prise de Varna sur la mer Noire, et elle fut obligée d'abandonner le siége de Schumla et Silistria. Encore ce fut heureux pour elle que, l'hiver arrivant, les Turcs aient eu besoin d'une suspension d'armes pour faire de nouvelles levées par tout leur grand empire.

Pendant ce temps-là, dans l'année 1828, il y eut en Grèce de grands et d'importants changements. Le pays, en choisissant pour président de la nouvelle alliance le conseiller d'État russe Capo-d'Istria, avait pris un homme qui sut vaincre les dissensions intérieures et commander; qui, sous la protection des puissances alliées, rétablit l'ordre et la paix et posa les principes d'une législation pleine de vigueur pour ce jeune État. Mais par-dessus tout, le roi de France Charles X, l'ami de l'humanité, avait fait partir pour la Morée une armée sous les ordres du maréchal Maison, afin de délivrer complétement ce point central des États grecs de toutes les attaques d'Ibrahim. L'insolent barbare n'osa pas faire résistance à une pareille armée, il aima mieux abandonner le pays et monter avec son armée sur la flotte anglaise qui, d'après un traité fait entre eux, devait les débarquer en Égypte. Ainsi le pays fut entièrement délivré et le petit nombre de places qui tenait encore pour les Turcs, fut obligé de se rendre.

Les Grecs, à l'abri dans la presqu'île contre leurs ennemis, prirent même de fortes posi-

tions dans quelques contrées de la Grèce centrale; et le président, le comte Capo-d'Istria, put enfin commencer l'œuvre de la restauration de l'ordre intérieur dans ce pays si bouleversé.

La guerre des Russes contre les Turcs prit, en 1829, une tournure tout à fait favorable pour eux. Le général Diebitsch, après avoir battu le grand-visir à Schumla et s'être emparé de l'importante et forte place de Silistria, passa audacieusement le Kamtschik et le Balkan qu'aucune armée russe n'avait encore pu passer. Il ne s'arrêta que dans les vastes et fertiles plaines de la Romélie; et la deuxième ville de l'empire, Andrinople, lui ouvrit ses portes, le 20 août, sans qu'on eût la peine de tirer l'épée. En Asie, le second général russe, le célèbre comte Paskewitsch, avec des forces fort médiocres, avait renversé tout ce qui s'était opposé à lui, et avait pris le 6 juin, la plus importante place de la Turquie d'Asie, Erzeroum, peuplée de cent mille habitants. Le sort de la Turquie était désormais entre les mains de l'empereur Nicolas, et toute l'Europe avait les yeux fixés sur lui, attendant sa décision, moitié dans l'espérance, moitié dans la crainte. Car bien que ce fût un gain pour les progrès de l'humanité en Europe, que cette terre classique, qui déjà une fois avait été en grande partie le siége de la plus haute civilisation fût tout à fait délivrée des liens d'une si sauvage domination; cependant d'un autre côté, il fallait considérer qu'elle allait donner lieu à de grands désordres, à une lutte sanglante entre les principales puissances de l'Europe. Car les autres États n'auraient pu voir avec indifférence un pareil agrandissement de la Russie qui allait s'arroger ainsi la souveraineté de la Méditerranée.

L'empereur Nicolas conserva cependant l'esprit de modération et de paix qu'il avait manifesté au commencement de la guerre. Il conclut, le 14 septembre 1829, à Andrinople, une paix vraiment généreuse, d'après laquelle les Turcs s'engagèrent à remplir un traité antérieur au sujet de la Moldavie et de la Valachie, à payer les frais de la guerre, à livrer quelques places fortes sur les frontières de l'Asie, et, ce qui est plus important, à laisser libre le passage des Dardanelles.

Mais le chancelant empire turc, à peine échappé à ce danger, où il ne devait la vie qu'à la générosité de son vieil et implacable ennemi, fut bientôt ébranlé par de nouveaux dangers à l'intérieur même. De graves révoltes éclatèrent dans plusieurs provinces, et à peine étaient-elles apaisées, que son plus puissant vassal, le vice-roi d'Égypte, Méhémet-Ali, envoya son fils Ibrahim, en 1832, faire la conquête de la Syrie avec les vieilles troupes qui avaient fait la guerre contre les Grecs, profitant du moment où l'empire épuisé n'était capable d'aucun effort. Ibrahim conquit sur la frontière, après une opiniâtre résistance, l'importante place d'Acre, devant laquelle Bonaparte avait échoué, battit l'armée turque, pénétra jusqu'en Asie-Mineure, et fit même prisonnier, à Konieh (l'ancienne Icone), l'envoyé du grand visir. Alors les puissances chrétiennes, surtout la Russie et la France, vinrent encore s'interposer, et une seconde fois empêche la ruine de la Porte qui semblait être devenue un membre nécessaire pour l'équilibre des États européens. On fit alors la paix avec Méhémet; mais ce ne fut point sans qu'il en coûtât quelques sacrifices pour la Turquie.

La Grèce, séparée de la Turquie, flotta encore quelques années dans l'incertitude de son sort. Les efforts du président Capo-d'Istria pour apporter le calme dans l'intérieur, la légalité dans toutes les relations, et des institutions qui favorisassent les arts de la paix, ne furent pas goûtés par les chefs de parti qui trouvaient leur fortune dans le désordre. De plus, le prince Léopold de Saxe-Cobourg renonça à la couronne de Grèce, qui lui avait été offerte et qu'il avait déjà acceptée. Enfin, après trois ans d'inutiles efforts, Capo-d'Istria fut assassiné par deux hommes de condition, au moment où il voulait aller faire sa prière du matin dans l'église, le 9 octobre 1831. Le désordre et la barbarie reprirent le dessus, jusqu'à ce que les puissances alliées eussent offert la couronne de ce royaume, à la vérité désolé, mais plein d'un beau germe d'une nouvelle vie, à Othon, troisième fils du roi de Bavière, et eussent obtenu le consentement de son père.

Le jeune roi de seize ans, entouré d'un

conseil de régence, composé d'hommes habiles, partit pour sa nouvelle patrie, protégé par un corps de troupes bavaroises, et accompagné des vœux de ses parents, de tous les Bavarois et des amis du peuple grec; et le 6 février 1833, il fit son entrée dans Nauplie. C'était provisoirement le lieu de sa résidence, elle fut plus tard transportée à Athènes. En 1836, il prit lui-même en main les rênes du gouvernement. Mais la tâche est difficile, parce que ce pays, qui fut si longtemps le centre des lumières, était depuis des siècles dans un état d'abrutissement; de sorte que le peuple est toujours sauvage et en proie à la fureur des haines de parti.

Révolution de juillet et ses suites. 1830.

1. La famille des Bourbons, quoique dans son caractère elle eût des traits qui méritassent toute estime, n'avait pas su se concilier celle du peuple français, ni calmer les passions d'une lutte toujours prolongée. Et quelle force extraordinaire n'aurait-il pas fallu, après quarante ans d'agitations perpétuelles, excitées tant par la tourmente révolutionnaire, que par les entreprises inouïes du puissant génie qui lui succéda, pour amener ce peuple si facile à entraîner à se réduire à des efforts pacifiques, à la modération, au dévouement, au calme religieux! L'énergie nécessaire ne se trouvait plus dans la famille régnante qui semblait avoir vieilli; elle voulut entrer, sans doute avec la meilleure intention, dans cette lutte perpétuelle et inutile en faveur d'un ancien ordre de choses qui n'avait plus de vie, contre les nouvelles idées, contre de fortes prétentions auxquelles il n'était plus possible de résister en face, et que la force d'un génie très-supérieur pouvait seule tourner vers le bien.

Les ministres de Charles X firent paraître, au mois de juillet 1830, afin de faire réussir leurs desseins malgré les chambres, plusieurs ordonnances qui blessaient certains articles de la charte : ce fut le signal d'une révolte ouverte. Le peuple de la capitale, qui est en possession de parler pour toute la France, se révolta et combattit contre les troupes peu nombreuses de la garnison, pendant les 27, 28 et 29 juillet, et les força d'évacuer la ville; comme ensuite arriva des provinces, de tous côtés, le retentissement des approbations du peuple, et que d'ailleurs le petit nombre de ceux qui étaient attachés à la maison régnante n'osaient se montrer, le roi fut obligé d'abandonner la France avec toute sa famille et d'aller d'abord chercher un asile en Angleterre. Alors le peuple français plaça sur le trône, dans la personne de Louis-Philippe, la deuxième branche de la maison royale, la branche d'Orléans. L'unanimité qu'il y eut dans l'avénement, et la conduite habile du nouveau roi, engagèrent les autres puissances de l'Europe à le reconnaître. Son règne n'a encore duré que sept ans; mais il a eu déjà beaucoup de luttes difficiles à soutenir contre l'esprit de parti qui s'est élevé au milieu de ce peuple fougueux, excité tant par les amis de l'ancien gouvernement qui, sortis du premier étourdissement, ont relevé la tête, que par les partisans de la république, peut-être encore plus puissants qu'eux, qui poursuivent l'ancien rêve d'une république avec d'autant plus de fanatisme qu'il est plus opposé à la saine raison. Une république chez un peuple de trente millions d'hommes, et dans un temps où la simplicité des vertus civiques, qui peuvent seules constituer un État libre, est à peine connue de nous! Jusqu'à présent, cependant, le roi et son ministère ont conduit le vaisseau de l'État heureusement à travers les plus dangereuses tempêtes et ont su écarter par la modération les embarras intérieurs, comme ceux du dehors.

2. Dès le mois de septembre de la même année, une révolte éclata à Bruxelles, et peu à peu dans toute la Belgique, contre la souveraineté de la maison d'Orange et la réunion avec la Hollande. Après de sanglants combats, les troupes hollandaises furent obligées d'évacuer Bruxelles et bientôt tout le pays, à l'exception de quelques places fortes. Les deux pays qui composaient le royaume des Pays-Bas, réunis pour la première fois par le congrès de Vienne, montrèrent alors une si grande antipathie l'un pour l'autre, que le roi Guil-

laume lui-même, et les anciennes provinces hollandaises, ne purent plus désirer la prolongation de la réunion, et que les autres puissances durent donner leur approbation à l'érection d'un nouveau royaume des Belges.

Mais cette question difficile n'était pas terminée par là. Ce nouveau royaume, qui se compose de riches provinces, pleines d'énergie, ne peut pas développer ses forces s'il n'a pas une libre communication avec la mer par l'Escaut, dont l'embouchure est sous la puissance de la Hollande. Cependant la Hollande ne veut pas renoncer à cet avantage topographique, dans la craiute qu'Anvers ne vienne encore apporter un trop grand dommage aux villes de commerce hollandaises, comme elle l'a déjà fait. Il s'éleva encore d'autres difficultés au sujet de la possession du Luxembourg, de quelques autres terrains, et du partage de la dette nationale. Les cinq grandes puissances de l'Europe qui tinrent des conférences à Londres pour terminer ces contestations et en même temps pour donner un roi à ce nouveau royaume belge, firent en sorte que les états belges portassent leur choix sur le prince Léopold de Saxe-Cobourg. Ce prince, qui avait refusé la couronne de Grèce, accepta au mois de juin 1831, celle de Belgique. Il se maria plus tard avec une fille de Louis-Philippe et lia ainsi la France encore plus étroitement à la défense de son royaume; il en avait déjà éprouvé l'efficace assistance peu de temps après être monté sur le trône. Le roi Guillaume de Hollande voulant mettre un terme à toutes ces contestations par la force des armes, était entré en vainqueur en Belgique; mais bientôt une armée française se présenta pour protéger le pays, et les Hollandais furent obligés de se retirer devant cette puissance supérieure.

La Belgique obtint de la France une deuxième coopération à la fin de 1832; car une armée française entreprit le siége de la citadelle d'Anvers qu'occupait une garnison hollandaise, commandée par le général Chassé, qui fit une très-vigoureuse résistance; elle fut prise, et remise entre les mains des Belges. En même temps une flotte anglo-française bloquait les côtes de la Hollande et conduisait daus un port anglais ou français tous les vaisseaux marchands hollandais qu'ils prenaient. L'Autriche, la Prusse et la Russie n'approuvaient point ces mesures de violence contre la Hollande; cependant elles ne voulurent y prendre aucune part. Ainsi les inquiétudes que toute l'Europe avait par rapport à une guerre européenne n'eurent pas de suites, grâce à la modération des souverains. Quand l'armée française, conformément à la promesse du roi, fut rentrée en France sitôt après la prise de la citadelle d'Anvers, le roi de Prusse fit rentrer lui-même cette armée d'observation qu'il avait rassemblée sur la Meuse.

La question hollandaise n'est point terminée (1), le blocus des côtes hollandaises continue toujours, les deux États désunis prennent des apparences de plus en plus hostiles, et il faut toute la sagesse des rois d'aujourd'hui et l'amour de l'ordre qu'ont les peuples pour nous garantir contre l'incendie que pourrait allumer l'étincelle qui n'est pas encore éteinte.

3. Un autre incendie qui s'enflamma à la révolution de juillet et dura quelque temps avec la plus grande force, a passé en Europe sans avoir des suites générales, comme on aurait pu le craindre. C'est la révolution de la Pologne, soulevée contre la domination russe, qui éclata à Varsovie en 1830, se répandit promptement dans le pays et trouva une forte protection dans son armée très-aguerrie. La noblesse du pays, les villes, les paysans, tous se réunirent pour reconquérir une indépendance nationale qui leur avait été ravie par le partage de la Pologne au dix-huitième siècle, et que Napoléon leur avait promise comme moyen de les emmener en Russie et sans avoir pu remplir sa promesse; alors le peuple se jeta encore une fois dans une lutte à la vie à la mort. Cette lutte fut très-opiniâtre et très-longue. L'élite de la puissance russe y fut envoyée successivement, et les meilleurs généraux furent placés à la tête.

(1) Cette question a été terminée par le traité des vingt-quatre articles, signé le 10 avril 1839, entre la Belgique et les cinq grandes puissances, d'une part, et entre la Belgique et la Hollande, d'autre part. (*Note de l'éditeur belge.*)

Le vainqueur des Turcs, le comte Diébitsch, y succomba aux efforts et aux fatigues que demandait cette guerre, après plusieurs sanglantes batailles qui n'avaient rien décidé; mais son successeur, le comte Paskéwitsch, soumit le pays par son système de circonscription, de séparation, et enfin par les sanglants assauts qu'il donna à la capitale, le 8 septembre 1831. Une partie de l'armée polonaise s'étant retirée sur les frontières autrichiennes et prussiennes fut désarmée, et le plus grand nombre des officiers se mit en route pour la France à travers l'Allemagne. Au mois de février 1832, la Pologne fut réunie à la Russie comme partie intégrante de l'empire.

4. La révolte des États du pape et de quelques petites principautés voisines, en Italie, eut une fin bien plus facile et bien plus prompte; car l'entrée des troupes autrichiennes y rétablit aussitôt la paix. Mais comme dès qu'elles se furent retirées, de nouveaux mouvements s'étaient manifestés, les Autrichiens revinrent et s'emparèrent de Bologne. La France alors, pour faire valoir aussi, elle, son influence en Italie, se décida à envoyer une flotte vers Ancône et s'empara de la ville; et les deux puissances se trouvèrent là en présence, comme devant veiller à la tranquillité du pays, mais dans le fait pleines de rivalité l'une contre l'autre.

5. Afin qu'aucun pays d'Europe ne fût à l'abri des secousses et des inquiétudes de l'époque (sauf le Danemarck et la Suède qui restèrent assez paisibles), la Suisse se divisa aussi en deux partis, l'un pour *l'ancienne* constitution, l'autre pour la *nouvelle*. Le canton de Bâle se divisa en deux, Bâle-campagne, Bâle-ville. Neufchâtel ne fut rappelé à l'ordre que par la force des armes, et encore aujourd'hui les cantons originaires sont séparés des autres d'idées et de coopération; de sorte que ce petit pays, auparavant si pacifique, se ressentira encore longtemps des enfantements révolutionnaires de la France. Longtemps la Suisse vit ses relations avec les autres puissances de l'Europe fort embarrassées, parce que non-seulement elle offrait aux réfugiés politiques des autres pays un asile libre pour se retirer, mais même pour y machiner des trames contre le repos public; c'est ainsi qu'on fut sur le point de voir éclater des révoltes en Savoie et dans le sud de l'Allemagne. Mais de sérieuses représentations de la part de la France, de l'Autriche et des autres États du sud de l'Allemagne, réunies à la voix d'un certain nombre de ceux qui craignaient les suites de cet état de choses, ne furent pas sans résultat. Des mesures énergiques ont été prises contre les réfugiés; et désormais les relations de la Suisse avec ses voisins sont sur un bon pied.

6. En Angleterre enfin, le levain de fermentation, qui réside surtout dans l'excès de la misère à côté de l'excès de la richesse, est monté à un si haut point d'aigreur, que l'avenir de ce royaume est menacé de grands troubles. Déjà, dans une grande partie de l'Irlande, l'autorité de la loi est si affaiblie, que la vie et la propriété des habitants pacifiques est dans un continuel danger; de sorte que désormais il n'est plus possible d'empêcher la perte complète de l'ordre, si ce n'est par l'introduction vigoureuse de la force brutale ou par des améliorations dans l'administration. Aujourd'hui l'on travaille avec constance à améliorer les points les plus faibles du gouvernement anglais; mais le but n'est pas encore complétement obtenu, et malheureusement le roi Guillaume IV, qui avait de si bonnes intentions, est mort au milieu de ce grand travail, le 20 juin 1837. Ses vastes États, excepté le Hanovre, sont passés à sa nièce, aujourd'hui la reine Victoria.

Conclusion.

Ainsi les regards que nous jetons sur les sept dernières années nous offrent le triste tableau d'une fermentation générale; de sorte que dans l'état où nous sommes, ce n'est que par les plus grands efforts de ceux qui, avec raison, tiennent pour un devoir la conservation de la paix à quelque prix que ce soit, que

nous pouvons éviter l'éclat de cette tempête, la plus terrible qui ait jamais menacé l'Europe. Le grand danger n'est point dans le désir de la guerre de quelques hommes puissants, ni dans la haine des souverains et des peuples entre eux ; de pareilles raisons d'ébranlement extérieur ont apparu de temps en temps avec la plus grande violence dans l'histoire, et quelque terribles qu'aient été les effets produits au moment de leur apparition, ils ont passé sans attaquer le germe de l'état social, car des ruines il sortait plus vivace; mais le danger est dans un poison répandu dans l'état social, qui le ronge à l'intérieur, qui menace de détruire ses principes de vie et qui, quand il trouve l'occasion de se jeter au dehors, menace de tout bouleverser, de tout détruire. Les bases sur lesquelles repose l'existence sociale : la religion, les mœurs, le respect pour la loi, l'horreur du mensonge et de la perfidie, la soumission dans la nécessité, quand elle paraît comme une haute destinée, la croyance dans la victoire du bien et le puissant courage pour agir dans cette conviction, sont renversés ou du moins n'existent plus avec cette force et cette universalité qui leur convient. Ce n'est donc point sur des moyens extérieurs, ce n'est point sur la violence, ce n'est point sur la sagesse des calculs humains, ce n'est point non plus sur les nouvelles formes des États qu'il faut compter; mais le salut ne peut nous venir que de la vie intime, quand chaque père de famille dans sa maison, chaque instituteur dans ses écoles, chaque ami avec ses amis, dirigera toute son énergie à faire opposition à la dégradation de l'esprit, qui menace de nous entraîner dans l'abîme.

Tenons-nous donc fermes dans la croyance qu'il y a encore beaucoup d'âmes actives, surtout dans notre patrie, qui ne se lassent point de travailler vers ce but. L'assistance d'en haut ne leur manquera pas plus qu'elle ne leur a manqué dans les années de malheur que nous avons déjà passées; sinon, qui aurait donc dans ce temps détourné les dangers les plus imminents toutes les fois que la passion et l'aveuglement ont menacé de bouleverser tout l'ordre? Qui aurait donc béni les champs et fait réussir les moissons, dans la crainte que la faim et la misère ne portassent à la révolte les malheureux du peuple que des hommes immoraux pouvaient employer à l'exécution de leur desseins criminels? qui aurait donc fait passer si bénin sur la plus grande partie de l'Europe ce fléau pestilentiel dont l'apparition effroyable et teinte de sang pouvait bouleverser les idées et l'intelligence, de sorte qu'il n'a été qu'un grand avertissement? qui enfin au milieu de la confusion et de l'entraînement des passions aurait semé les germes qui doivent produire de beaux plants et qui peuvent seuls consoler l'œil de l'ami de l'humanité, quand, dans sa douleur pour les malheurs présents, il jette un regard dans le lointain?

C'est là le fruit d'une recherche sérieuse dans l'histoire, elle nous force de reconnaître en grand les voies de la Providence et de ne jamais désespérer du présent entièrement, quelque mauvais qu'il soit; et en effet, il y a dans notre siècle des germes d'un nouvel état qui méritent toute notre attention.

En Grèce, la plus ancienne, la plus noble race d'hommes de l'Europe, vient d'être tirée de la servitude et de la barbarie, et peut maintenant recommencer une nouvelle vie.

Sur la côte nord de l'Afrique, la conquête d'Alger a jeté les fondements d'établissements chrétiens, et pour peu qu'ils soient gouvernés d'après de grandes idées, ils pourront embrasser toute cette côte, autrefois si importante, assurer un asile au trop plein de l'Europe, et être un point de départ pour de plus grands développements dans cette partie du monde.

Au milieu et au sud de l'Amérique, un certain nombre d'États, qui se sont délivrés de la domination de l'Espagne et du Portugal, ont devant eux un grand champ pour se développer promptement et en liberté; et si chez eux un principe de vie prend le dessus, ils sont appelés à résoudre en grand le nouveau et important problème des progrès de la race humaine : celui de fondre peu à peu en un tout organisé différentes races de peuples.

La cinquième partie du monde acquiert, tant par les établissements européens que par la propagation du christianisme, de plus en plus d'importance; et le temps viendra où elle jouera aussi son rôle avec indépendance dans l'histoire des hommes.

C'est de l'Europe que part le germe de cette nouvelle vie qui commence pour les autres parties du monde. Mais faudra-t-il que la mère épuise toute sa force vitale pour produire de si nombreux et de si beaux fruits? Sans doute elle porte plus d'une marque de vieillesse. Mais aussi la vieillesse peut avoir dans ses limites, et suivant ses lois, un état de santé et de vigueur, une *viridis senectus*; et cet état de santé ne doit avoir son principe que dans l'intérieur de la nature spirituelle. Mais possédons-nous une force et une volonté assez énergiques pour débarrasser le principe de vie des déblais qui l'encombrent, afin qu'il puisse pousser de nouveaux rejetons? c'est ce que l'histoire du siècle suivant publiera à notre gloire ou à notre honte.

FIN.

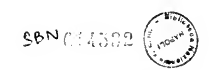


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

Pages.

SEPTIÈME ÉPOQUE. 1648.

CAMPAGNE DE 1815.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

